



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







4  
K



George B. ~~Blanchard~~





24

24

24

24









# THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT  
5300 S. DICKINSON DRIVE  
CHICAGO, ILLINOIS 60637

LEWIS



# BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

~~~~~  
LEI—LON.  
~~~~~

---

DE L'IMPRIMERIE D'EVERAT,

RUE DU CADRAN.

---

# BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE  
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,  
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTièrement NEUF,

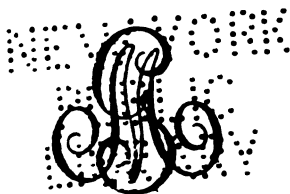
RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

---

*On doit des égards aux vivants ; on ne doit, aux morts,  
que la vérité. ( Volv., première Lettre sur Œdipe. )*

---

TOME VINGT-QUATRIÈME.



A PARIS,  
CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
RUE DE CLÉRY, n<sup>o</sup>. 13.

1819.

*7337P.*



ROY WEN  
JUN  
WASU



# BIOGRAPHIE

## UNIVERSELLE.

### L

**LEICH** (JEAN-HENRI), savant et laborieux philologue, né à Leipzig en 1710, annonça fort jeune d'heureuses dispositions, et fit ses études de la manière la plus brillante. Il passait la plus grande partie de son temps à la bibliothèque publique, occupé à collationner d'anciens manuscrits, et à en comparer les différentes leçons. Il fut nommé, en 1748, professeur extraordinaire de philosophie, et prit possession de cette chaire par un beau discours. *De Photii Bibliotheca*. Il releva plusieurs passages altérés par l'ignorance des copistes, et releva les erreurs échappées à Schott dans sa version latine. Il venait d'être désigné pour la chaire de langue grecque, lorsqu'il fut enlevé par une mort prématurée, le 10 mai 1750, à l'âge de trente ans. Leich avait des connaissances très-profondes dans les langues et dans l'histoire. Il était en correspondance avec la plupart des savants de l'Allemagne et de l'Italie; et, quoiqu'il fût jeune, il comptait au nombre de ses amis les cardinaux Passerius et Quirini, Gori, Brucker et Weschels. Il avait formé une collection précieuse de tableaux et de pierres gravées. On a de lui : I. *De Origine et incrementis typographiæ Lipsiensis liber singularis* (Leipzig, 1740, in-4°). L'ouvrage est divisé en

sept de l'imprimerie à Leipzig, de ses progrès jusqu'au temps de la réformation, et enfin de l'introduction en cette ville des caractères grecs et arabes. On trouve ensuite une courte notice des hommes les plus célèbres sortis de l'académie de Leipzig, extraite d'une harangue prononcée par Conrad Wimpina, en 1503; et le catalogue des ouvrages imprimés en cette ville, depuis 1480 jusqu'en 1517. L'auteur a ajouté à son ouvrage une dissertation sur les livres imprimés avec des planches de bois; une note sur quelques livres du quinzième siècle, qui ont attiré plus spécialement l'attention des bibliographes; et la liste d'un grand nombre d'éditions inconnues à Maittaire. II. *Animadversiones et emendationes ad inscriptiones græcas à Muratorio in Thesauris editas*. Ces observations ont été insérées dans les *Miscellan. Lipsiens. nova* ann. 1742. Le savant Hagenbuch ayant combattu quelques-unes de ses conjectures, il lui répondit avec autant d'érudition que de politesse, par une dissertation imprimée à la suite des *Sepulcralia*. (Voyez ci-dessous.) III. *De Diptychis veterum et de Diptycho Em. Quirini cardinalis diatriba*, Leipzig, 1743, in-4°. L'ouvrage est divisé en trois parties: dans la première, l'auteur recherche l'origine des

diptyques, leur usage chez les anciens, et traite des diptyques consulaires ; dans la seconde, il décrit le diptyque de Brescia, connu sous le nom de Boèce, parce qu'il est orné de son portrait, et il parle des diptyques ecclésiastiques : dans la troisième, il rapporte le sentiment des savants sur le diptyque du cardinal Quirini, dont il donne la description. IV. *Sepulcralia carmina ex Anthologia mss. græc. epigram. selecta cum versione latinâ et notis*, Leipzig, 1745, in-4°. Ce volume renferme vingt-deux pièces extraites d'un précieux manuscrit de la bibliothèque de cette ville ; Leich y a ajouté une double traduction latine, l'une en vers et l'autre en prose, et des notes : mais il n'est pas toujours heureux dans ses explications ; on en a critiqué justement quelques-unes dans les *Acta eruditor.* ann. 1746, page 319 et suivantes. V. *De vitâ et rebus gestis Constantini Porphyrogeneti*, ib. 1746, in-4°. ; cette dissertation a été réimprimée dans l'édition qu'il avait commencée des deux livres de Constantin *Des Cérémonies de la cour Byzantine*, et qui fut terminée par J. J. Reiske (Voyez CONSTANTIN ; EX ; 461 ). On doit encore à Leich une bonne édition du *Thesaurus eruditivus scholasticæ*, par Basile Faber, Frankfurt, 1749, 2 vol. in-8°. On trouve un éloge de ce savant dans les *Acta eruditor.* ann. 1752. W-s.

LEIDRADE, 46<sup>e</sup>. archevêque de Lyon, naquit à Nuremberg, vers 736. Charlemagne le fit son bibliothécaire, et le chargea, ainsi que Théodulphe, évêque d'Orléans, de parcourir la Gaule Narbonnaise, en qualité de *Missi dominici*, pour entendre les plaintes des peuples, et redresser les écarts des magistrats dans l'administration de la justice. Déjà,

en 798, Leidrade avait été nommé l'archevêché de Lyon ; mais il s'était pas fait sacrer, comme voit dans une lettre d'Alaric fidèles de cette église. Vers le même temps, il fut envoyé en Espagne avec Nébride, archevêque de bonne, pour citer Félix d'Urgel, qui vint en effet rétracter ses erreurs au concile d'Aix-la-Chapelle. Leic était évêque, puisque Félix prime ainsi dans la profession de foi qu'il envoya au diocèse d'Urgel. *Secundum quod et venerabilis minus Leidradus episcopus nol Orgello pollicitus est.* En 800, encore envoyé en Espagne, pour parer les ravages que les erreurs de Félix et d'Elipand de Tolosa avaient causés. Le crédit qu'il eut auprès de Charlemagne, fut utile à l'église de Lyon. Il signala l'épiscopat par l'établissement d'une école de chant et d'une école d'écriture pour l'instruction des clercs cathédraux, et par d'autres établissements dont il fait l'énumération dans une lettre à l'empereur. De son temps, le rit romain remplaça, dans l'église, le rit gallican. En 814, il fut rempli avec honneur une fois importante dont il avait été chargé par Louis le débonnaire, à la tête de l'église de Mâcon, il se démit de son siège, et se retira dans l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. Leicard, qui était déjà son coadjuteur, lui succéda. Leidrade mourut en 816. On a de lui : I. *Liber de sacramento baptismi, ad Karolum imperatorem*, en onze chapitres et une dédicace ( dans les *Annales de dom Mabillon*, pages 78-85 *Deux lettres à Charlemagne* ( le même recueil ), et deux autres dans le tome 2 des œuvres de Leicard, données par Baluze. L

**LEIGH** (ÉDOUARD), théologien anglais du dix-septième siècle, naquit à Shawell, dans le comté de Leicester, le 24 mars 1602. Après avoir étudié les éléments de la grammaire sous un maître particulier, il passa au collège de la Madelène d'Oxford. En 1623, il prit le degré de maître-ès-arts, et alla étudier les lois à Middle-temple. Pendant que la peste ravageait l'Angleterre, en 1625, Leigh visita la France pour son instruction. A son retour en Angleterre, il joignit à l'étude des lois celle de la théologie et de l'histoire : il acquit des connaissances très-étendues, et devint, disent les écrivains anglais, une espèce de théologien laïc, bien supérieur à la plupart des théologiens de profession. Vers 1630, Leigh représenta le bourg de Stafford au long parlement, et fut un de ses membres qui allèrent trouver le roi à Oxford. Il était porté par sentiment à approuver toutes les mesures du parti de l'opposition contre la cour. Dans la suite on le choisit pour siéger dans une assemblée ecclésiastique : il ne se montra pas moins habile qu'aucun des théologiens qui la composaient. Il fut aussi colonel d'un régiment au service du parlement, et *custos rotulorum*, pour le comté de Stafford. Il avait alors cessé d'approuver la conduite du parlement et de l'armer aussi avant trouvé les concessions que faisait Charles I<sup>er</sup>, très-favorables à la nation, il fut chassé du parlement, en 1648, avec quelques autres membres qui avaient embrassé son opinion. Dès ce moment il s'éloigna des affaires publiques, et ne s'occupa que de la composition de ses ouvrages. Il mourut le 21 jan 1671, à Rushall dans le comté de Stafford. On a de lui : II. *Select and choice observations concerning the* *testament & else Cæs. us*, Oxford, 1635,

in-8°. : cet ouvrage eut une seconde édition avec des additions de l'auteur ; et quelques-unes de son fils Henri, sous le titre de, *Analecta Cæsarum romanorum*, 1657, in-8° ; une troisième en 1664, et une quatrième, en 1670, avec de nouvelles augmentations. II. *Treatise of divine promises*, Londres, 1633 ; ce traité a servi de modèle à celui de Clarke et à quelques autres sur le même sujet. III. *Critica sacra, or the hebrew words of the old and of the greek of the new Testament*, Londres, 1639 et 1646, in-4°. Cette critique sacrée n'était encore divisée qu'en deux parties, dont la première contenait des observations philologiques et théologiques sur toutes les racines hébraïques de l'ancien Testament, la seconde sur les mots grecs du nouveau ; mais elle fut réimprimée in-fol. en 1650, et, avec un supplément du même format, en 1662. Henri Mid-doch, l'ayant mise en latin, lui donna une forme nouvelle, sous laquelle elle peut être regardée et comme une concordance et comme un dictionnaire : elle a été réimprimée plusieurs fois en cet état à Amsterdam, 1679, à Leipzig et ailleurs. Louis de Wolzogue, professeur de Groningue, la traduisit en français, et en fit imprimer une partie à Amsterdam en 1703, in-4°, sous ce titre : *Dictionnaire de la langue sainte, contenant ses origines, avec des observations* ; cet ouvrage est estimé. IV. *A Treatise of divinity*, Londres, 1648 et 1651, in-8°. V. *The Saint's encouragement in evil times, or observations concerning the martyrs in general*, Londres, 1648, in-8°. VI. *Annotations on all the new Testament*, Londres, 1650, in-fol. VII. *Annotations on the five poetical books of the old testament ; viz : Job, Psalms,*

*Proverbs, Ecclesiaste, and Canticles*, Londres, 1657, in-fol. Le père Le-long fait mention de ces deux derniers ouvrages dans sa *Bibliothèque sacrée*. VIII. *A Philological commentary; or, an illustration of the most obvious and useful words in the law*, Londres, 1652, in-fol. IX. *A System or body of divinity*, Londres, 1654 et 1662, in-fol. X. *Treatise of religion and learning*, Londres, 1656, in-fol.; cet ouvrage n'ayant point eu de succès, reparut, en 1663, sous ce nouveau titre: *Fœlix consortium, or a fit conjuncture of religion and learning*. XI. *Choix de proverbes français*, Londres, 1657 et 1664, in-4°. XII. *Second considerations of the high court of chancery*, Londres, 1658, in-4°. XIII. *England described*, Londres, 1659, in-8°. Cambrden a beaucoup servi à l'auteur. XIV. *Choice observations on all the kings of England, from the Saxons to the death of Charles I*, Londres, 1661, in-8°. XV. *Three diatribes, or discourses, of travel, money, and measuring*, etc. Londres, 1671, in-8°. Dans une autre édition, cet ouvrage porte le titre de *Gentleman's guide*. XVI. *Two sermons, on the magistrate's authority, by Christ*. L-B-E.

LEIGHTON (ALEXANDRE), né à Edimbourg en 1587, fut depuis 1603 jusqu'en 1613, professeur de philosophie morale à l'université de cette ville: il donnait des leçons publiques à Londres, lorsqu'en 1629, ayant composé deux ouvrages intitulés, l'un, *Défense de Sion* (*Zion's plea*), l'autre, *Le Miroir de la guerre sainte*, il fut arrêté comme ayant attaqué l'autorité royale et l'église établie, se vit traduit devant la chambre étoilée, et condamné à avoir le nez fendu, les oreilles coupées, à être

fouetté une fois de Newgate à gate, et une seconde fois à Til après quoi il devait être emprisonné pour la vie. Leighton parvint à échapper avant le jour fixé pour l'exécution de la sentence; mais, repri le comté de Bedford, il fut ramené à Londres, où il subit son jugement avec des circonstances d'une cruauté raffinée. Après onze ans de prison fut mis en liberté, en 1640, pendant le long parlement, et nommé gardien du palais épiscopal de Lambeth on avait fait une prison d'état mourut, en 1644, après être tombé en démence par suite des souffrances qu'il avait endurées.

LEISEWITZ (JEAN-ANTOINETTE), littérateur allemand, naquit à Göttingue, le 9 mai 1752. Pendant sa jeunesse, il fit ses études à Göttingue, où il eut pour professeurs les célèbres Hœlty, Voss, le comte de Stolberg, qui étaient alors à la même université. Quoique la littérature eût été pour lui les plus grands attraits, il se consacra dans la carrière des affaires, et obtint plusieurs places importantes dans le pays de Brunswick. Ses talents étaient consacrés aux muses, l'Allemagne reçut avec enthousiasme sa tragédie intitulée *Jules César*, où l'on trouve des beautés de premier ordre: elle fut imprimée à Leipzig, en 1776. Cette tragédie est le principal titre de Leisewitz au souvenir de la postérité. On trouve, de lui, un discours adressé à une société de savants, imprimé au Musée allemand, 1776, et plusieurs dialogues imprimés dans l'*Album des Muses* de Göttingue, 1777. Il avait rassemblé beaucoup de matériaux pour une histoire de la littérature de trente ans; mais il les brûla quelques jours avant sa mort, qui eut lieu le 10 septembre 1806. Il vé-

négotier un projet d'une nouvelle organisation des établissements de charité de Brunswick. C-AU.

LEITH, surnommé ABOULHARETH, fils de Saad, et docteur très-célèbre, était affranchi de Kais, fils de Refaa, qui lui-même était affranchi d'Abd-Allah, fils de Khaled, mort en l'année 45 del'hég. (645) : il était originaire d'Ispahan ; mais sa famille habitait, dit-on, Kalkaschinda, village de la Basse-Egypte. Les docteurs égyptiens le regardent comme leur imam dans la science de la jurisprudence et dans celle des traditions. Plusieurs même, suivant en cela l'opinion du célèbre Schafei, lui donnent la préférence sur Malek Ben-Anas, imam de la secte orthodoxe des Malékites. Leith n'avait encore que dix ans, lorsqu'il fit le pèlerinage de la Mecque ; il y reçut les leçons de Nafi, affranchi du fils du khalife Omar. Sa naissance est fixée, par les uns, à l'année 91, par d'autres, aux années 93 ou 94. Il mourut au mois de chaban 175 (oct. 791 de J. C.), et fut enterré, au lieu nommé la *petite Karafa*, qui est dans le voisinage du Caire. Son tombeau est du nombre de ceux où l'on va en pèlerinage. Leith était d'un naturel très-généreux, et dépensait presque tout son revenu en aumônes, et en libéralités en faveur de ceux qui venaient ses leçons. Il fut cadhi de la capitale de l'Egypte. L'imam Mark, lui ayant envoyé un plat rempli de dattes, Leith le lui renvoya rempli de pièces d'or. L'autorité des traditions qui remontent à Leith est très-estimée, parce qu'il les tenait de Yézid, fils d'Abou-Habib, mort en l'année 108 de l'hég. (745), et d'Abd-Allah, fils d'Abou-Djafar, mort en l'année 136 (753). Or, cet Abd-Allah est lui-même que l'écho d'Abou-Salameh Abd-Allah, fils d'Abd-Allah

man, qui avait, dit-on, été nourri par Omm-Kelthoum, fille d'Aboubekr. Abou-Salaméh, mourut en l'an 94, ou selon d'autres, en 104 de l'hég. (713 ou 723 de J. C.) S. de S-Y.

LEITZ ( Voyez YACOUB. )

LEJARS ( LOUIS ), secrétaire de la chambre du roi Henri III, était de la même famille que mademoiselle de Gournay, si connue par son attachement pour Montaigne. Il cultivait la littérature, et comptait parmi ses amis Ronsard et Dorat, qui jouissaient tous les deux, à cette époque, d'une très-grande réputation. Lejars est auteur de *Lucelle*, tragédie en prose, *disposée d'actes et de scènes suivant les Grecs et les Latins*, Paris, 1576, in-8°. On trouve l'analyse de cette pièce dans le tome III de l'*Histoire du Théâtre Français*. L'auteur soutient, dans sa préface, que les tragédies doivent être écrites en prose ; et les raisons dont il appuie ce sentiment ont été reproduites par Lamotte ( Voyez LAMOTTE-HOUDARD ). J. Duhamel, contemporain de Lejars, n'en fut pas convaincu, puisqu'il mit en vers sa *Lucelle*, avec quelques changements, Rouen, 1607, in-12. W-s.

LEJAY ( CLAUDE ), en latin *Jains*, jésuite, l'un des premiers compagnons de St-Ignace, naquit dans la paroisse d'Aise, en Faucigni, diocèse de Genève, au commencement du seizième siècle. Après avoir fait quelques études au collège de la Roche, il alla les continuer à Paris, où l'avait appelé Pierre Favre, son compatriote ( Voyez FAVRE, XIV, 223 ) ; et ce fut sans doute aussi ce dernier qui détermina Lejay, en 1535, à s'adjoindre, avec deux autres novices, aux six premiers compagnons de Saint-Ignace qui formèrent ainsi le berceau de la compagnie de Jésus.

Il fut envoyé au concile de Trente , en 1545 , en qualité de théologien représentant le cardinal Truchses , évêque d'Augsbourg ; et les discours qu'il prononça dans cette assemblée furent généralement admirés. Après avoir gouverné le collège de Ferrare et reçu à Bologne le bonnet de docteur, le P. Lejay fit diverses missions en Allemagne, réorganisa l'université d'Ingolstadt, et fut appelé au collège de Vienne en Autriche, où , après avoir enseigné avec le plus grand éclat, il mourut le 6 août 1552. Le P. Canisius prononça son oraison funèbre ; et un monument fut élevé à sa mémoire dans la principale salle de l'université d'Ingolstadt. Des écrits de ce savant religieux , non moins recommandable par son désintéressement que par son zèle ( Voyez IG.NACE , XXI , 189 ) , on n'a publié que son *Speculum præsulis, ex sacra Scriptura, canonum et doctorum verbis de promptum*, Ingolstadt, 1615, in-4°. Le P. Gretser en fut l'éditeur d'après le manuscrit original conservé dans la bibliothèque du collège d'Eichstett ; et on l'a réimprimé dans le tome 17 des œuvres de ce dernier , Ratisbonne, 1741. Sotwel a , par inadvertance, consacré à Lejay deux articles, dont l'un le désigne comme *allobrox*, et l'autre comme *sabauius*.

C. M. P.

LEJAY ( GUI-MICHEL ) , connu par la *Polyglotte* qui porteson nom, était avocat au parlement de Paris , et naquit dans cette ville , en 1588 , de parents nobles. Il étudia les langues anciennes, qu'il ne sut néanmoins jamais que médiocrement. En 1615, trois hommes d'un rare mérite, le cardinal Duperron, Jacques de Thou et François de Brèves, avaient conçu le projet de donner une *Poly-*

*gloite*; mais diverses circonstances firent échouer ce projet. L'avocat Lejay résolut de le faire revivre et de le conduire à sa fin; il avait de la fortune, il était laborieux, et les ressources ne manquaient pas; il s'adjoignit les hommes les plus savants de son temps. Le père Morin de l'Oratoire, Philippe d'Aquin, Juif converti, Godefroi Hermant, chanoine de Beauvais, et trois maronites du Liban, furent chargés de réviser les livres de l'Écriture sainte, chacun dans la langue qu'il entendait. Jacques Saulecque, fameux artiste, fonda les caractères, et Antoine Vitré, ou Vitray, imprimeur du Roi, entreprit l'impression; elle commença en 1628. Mais, d'un côté, la cour de Rome, sollicitée par des savans étrangers qui voulaient aussi tenter une pareille entreprise; de l'autre, les tracasseries de Gabr. Siomite, l'un des collaborateurs, arrêtaient souvent la marche de cette opération. Il fallut tout l'ascendant que le cardinal de Berulle avait sur l'esprit du pape et des cardinaux, pour lever les difficultés qui venaient de cette capitale du monde chrétien. ( Voy. l'*Hist. du card. de Berulle*, par M. Tabaraud, t. 2, l. vi, ch. iv.) Enfin l'ouvrage fut terminé en 1645. Il est intitulé : *Biblia hebraïca, samaritana, chaldaïca, græca, syriaca, latina, arabica, quibus textus originales totius Scripture sacre, quorum pars in editione Complutensi, deinde in Antuerpiensi regis sumptibus extat, nunc integri ex manuscriptis toto ferè orbe quæsitis exemplaribus exhibentur*. C'est dans l'inscription en style lapidaire, qu'il est question de Lejay, et de la part qu'il y a eue : *Regnante Ludovico XIV, felici, triumphantore, etc... augustos regis*



*saeculorum immortalis codices, sacras paginas septenoidiomate resuscitates... aeterno immortalitatis templo appendit summo perennitatis auctori, asserente et consecrante Guidone Michaelé Lejay, dat, dicat, vovet.* Dans la première des deux préfaces, qui suivent l'inscription, Lejay rend un compte succinct de l'ouvrage; elle est datée du premier octobre 1645. Cette Polyglotte a neuf tomes en 10 volumes; le nombre des langues qu'elle renferme est porté dans le titre : l'exécution en est magnifique; c'est un chef-d'œuvre de typographie, mais elle fourmille de fautes qui viennent des élitteurs et des imprimeurs; tout le monde en convient : l'usage en est incommode, tant à cause de l'énorme grosseur des volumes que de la mauvaise distribution des textes et des versions. Richelieu, jaloux de marcher sur les traces de Ximènes, voulait que la *Polyglotte* portât son nom, et il offrait de rembourser tous les frais, et d'indemniser Lejay : celui-ci se refusa constamment à toute proposition; il sacrifia, pour immortaliser son nom, dix-sept ans de travaux, et trois cent mille francs qu'il avait de son patrimoine, sans compter les dettes qu'il contracta et dont il ne put jamais s'acquitter entièrement. Il aurait encore eu le moyen de retirer une partie des frais, s'il avait voulu consentir à traiter avec les Anglais, pour un nombre considérable d'exemplaires au-dessous des prix ordinaires; mais il fut inflexible, et les Anglais imprimèrent leur *Polyglotte* de Walton, laquelle fit tomber celle de Lejay. Pour récompenser des services qu'il avait rendus au public par l'édition de la grande *Table d'ouvrages majestueux, consacrée à la gloire du règne du Roi et*

*de la régence de la Reine sa mère, et à l'honneur et à la réputation singulière de la France,* Lejay obtint des lettres de confirmation de noblesse; le Roi le nomma conseiller en son conseil-d'état et privé, et lui accorda toutes les prérogatives et appointements attachés à cette dignité, pour laquelle il prêta serment au mois de janvier 1646. Le 30 octobre de l'année suivante, Lejay, qui avait embrassé l'état ecclésiastique, fut pourvu du doyenné de Sainte-Marie-Madèle de Vezelay, en Bourgogne. Lorsque le conseil-d'état fut réduit à vingt-quatre membres en 1657, Lejay se trouva du nombre des conseillers réformés : il paraît qu'à cette époque le cardinal Mazarin lui fit accorder une somme de 19,000 livres. Lejay mourut avec la seule qualité de doyen de Vezelay, le 10 juillet 1674, âgé de 86 ans. C'est sans fondement qu'on l'a accusé, ainsi que l'imprimeur Vitré, d'avoir détruit les caractères orientaux qui avaient servi à l'impression de la *Polyglotte*, afin qu'on ne pût rien imprimer d'aussi beau en ce genre. ( Voy. BREVES, V, 567. ) L-B-E.

LEJAY ( GABRIEL - FRANÇOIS ), jésuite, célèbre professeur d'éloquence, naquit à Paris, en 1657, ou selon Feller, en 1662. Il était petit-neveu de Nicolas Lejay, premier président au parlement de Paris, mort en 1649, et dont P. Pelleprat publia en latin l'oraison funèbre, Paris, 1641, in-4° (1). Le P. Lejay passa 57 ans dans la Société, dont il en employa dix-neuf à professer la rhétorique,

(1) Dreu-Duradier, dans les *Tables du Journal de Verdun*, tome 7, page 169, dit que le P. Lejay était petit-fils de l'éditeur de la Polyglotte; mais il est évident qu'il a confondu ce dernier avec Jacques Lejay, conseiller-d'état, et aîné des professeurs.

principalement à Paris, et toujours avec la plus grande distinction. S'il voulait que ses élèves devinssent des savants estimables et des gens d'esprit, il n'avait pas moins à cœur d'en faire de bons chrétiens et de bons citoyens. Voltaire, qui l'eut pour professeur d'éloquence, au collège de Louis-le-Grand, en 1705, goûtait davantage les leçons et les entretiens du P. Porée, qui ne lui parlait que de littérature; et il paraît qu'il eut souvent avec le P. Lejay des discussions assez vives: un jour l'écolier fit au maître une réponse tellement impie, qu'elle produisit un vrai scandale dans la classe; le P. Lejay, indigné, descend de la chaire, court à lui, le prend au collet, et, en le secouant rudement, lui crie à plusieurs reprises: *Malheureux, tu seras un jour l'étendard du déisme en France.* (1) Après le temps de son professorat, le P. Lejay fut préfet de la congrégation établie dans le collège de Louis-le-Grand, où son zèle et ses manières engageantes contribuèrent beaucoup à former à la piété les meilleurs sujets qui fréquentaient cette école célèbre. Il se livrait en même temps à la composition de ses ouvrages. Il mourut, sur la fin de sa soixante et dix-septième année, le 21 février 1734. On a de lui: I. *Le triomphe de la Religion sous Louis-le-Grand, représenté par des inscriptions et des devises*, Paris, 1687, in-12. II. *Gallos tam f.lli ab hoste nescios quam quinci, oratio*, 1694. III. *Regi ob delectum regie urbi novum præsullem, solemnem gratiarum actio*, 1696; et d'autres harangues de collège du même genre. IV. Trois tragédies, *Josephus fratres agnoscens*; *Josephus venditus*, et *Josephus Ægypto præ-*

*fectus*, 1696, 1699, in-12. V. *Gloria sæculi Gallis vindicata*, 1699, in-12. VI. *Daniel, Damocles, Abdolonymus, dramata*, 1703. VII. *Ti-mandre*, pastorale, en l'honneur de Philippe V, à son avènement au trône d'Espagne. VIII. *Ludovico Magno pacifico victori gratulatio*. IX. *Jacobisecundi Magnæ Britannæ regis laulatio funebris*. X. *La véritable sagesse ou considérations pour tous les jours de la semaine*, livre ascétique, traduit de l'italien du P. Segneri. XI. *Les Devoirs du Chrétien sur ce qui regarde la foi et les mœurs, tirés de l'Écriture et des Pères*. XII. *In natalibus serenissimi ducis Britannicæ oratio extemporalis*, 1704, in-12. XIII. *Les Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse*, traduites du grec, avec des notes historiques, critiques et géographiques, 1723, 2 vol. in-4°. Cette version, écrite d'un style naturel, clair et élégant, avait été annoncée dans les *Mém. de Trévoux*, dès le mois de mars 1722. L'abbé Bellenger, qui, de son côté, s'occupait à traduire le même historien, se hâta de terminer son travail, et, suivant l'usage, de décrier celui de son concurrent. Dans cinq lettres, insérées au *Mercur de France* (mars-mai, 1723), il prétendit que le jésuite avait souvent défiguré son original; que ses notes chronologiques marginales étaient servilement copiées de l'édition d'Oxford, sans en corriger même les fautes d'impression indiquées dans l'errata; et enfin, que la traduction du père Lejay semblait le plus souvent faite, non sur le grec, mais sur la version latine de Portus. Le Père Hongnant, jésuite, répondit à cette critique, évidemment exagérée; Bellenger avait de même reproché à Rollin de ne citer le grec que d'a-

(1) Vie de Voltaire, par Duvernet, p. 16.

pos des versions latines ou françaises; on sait que cette accusation a été reconnue calomnieuse ( Voyez BELLENGER, t. IV, p. 109 ), et qu'il n'a écrit contre les traductions d'Hérodote que parce qu'il en préparait une lui-même, qu'il laissa imparfaite, et que Larcher, auquel on donna le soin de la retoucher, trouva si défectueuse, qu'il jugea plus court de la refaire en entier ( Voyez LARCHER ). XIV. *Bibliotheca rhetorum, præcepta et exempla complectens quæ tam ad oratoriam facultatem quàm ad poeticam pertinent*, Paris, 1725, 2 vol. in-4°; Venise, 1747, 2 volumes in-4°; Ingolstadt, 1765, 5 v. in-8°. — *Id. emendavit et ad justiorum normam revocavit J. A. Amar*, Paris, Delalain, 1809-1813, 3 vol. in-8°. Le tome 1<sup>er</sup>. de cette dernière édition comprend la *Rhetorica ad Tullianam rationem exacta*; le 2<sup>e</sup>. *Ars poetica*; le 3<sup>e</sup>., *Orationes et dramata*: outre les nos. II, IV, V, VI, VIII, IX et XII ci-dessus, on y trouve les tragédies *Eustachius martyr*, *Cræsus*, avec quelques autres petits drames qui avaient probablement aussi paru séparément, et un très-grand nombre de pièces du même auteur, en prose et en vers. Ce grand ouvrage, dont le P. Lejay avait donné un prospectus dans les *Mém. de Trévoux*, juin 1716, peut être considéré comme un excellent cours théorique et pratique d'éloquence et de poésie latine. C. M. P.

LEJEUNE (PAUL), jésuite, missionnaire pendant dix-sept ans dans le Canada, mort en France le 7 août 1664, âgé de 72 ans, a donné: I. *Briève Relation du voyage de la Nouvelle-France*, Paris, 1632, in-8°. C'est la première des relations que les jésuites ne discontinuèrent pas de faire imprimer sur la Nou-

velle-France, depuis 1632 jusqu'en 1672. C'est une des meilleures sources pour connaître les sauvages de cette contrée. II. *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France depuis l'an 1634 jusqu'en l'an 1639*, Paris, 1635-1640, 7 vol. in-8°.

C. T-Y.

LEJEUNE (JEAN), prêtre de l'Oratoire, surnommé le père l'Aveugle, fils d'un conseiller au parlement de Dole, naquit en 1592 à Poligny, où ses ancêtres occupaient depuis plus d'un siècle les premières charges de la magistrature. Il était chanoine d'Arbois, lorsqu'attiré par la réputation du P. de Bernille, il entra, en 1621, dans la nouvelle congrégation de l'Oratoire. Ses supérieurs l'ayant envoyé, au bout de trois ans, pour être directeur du séminaire de Langres, M. de Zamet, évêque de cette ville, le chargea, conjointement avec le P. Benec, d'établir la réforme parmi les religieuses de l'abbaye du Tard; et les vues du prélat furent parfaitement remplies. Le P. Lejeune avait un talent particulier pour annoncer la parole de Dieu, et il l'exerçait de préférence envers les pauvres et les gens de la campagne; mais il ne put se refuser aux vœux d'un grand nombre d'évêques et aux ordres de ses supérieurs, qui l'obligèrent d'aller remplir les stations d'avent et de carême dans les principales villes du royaume. La cour ayant voulu l'entendre, au lieu de choisir un de ses plus beaux sermons pour faire briller ses talents, il se contenta de faire une instruction familière sur les devoirs des grands, et spécialement sur l'obligation où ils sont de veiller à l'éducation de leurs enfants, à la conduite de leurs domestiques, et à tout ce qui peut contribuer au maintie-

principalement à Paris, et toujours avec la plus grande distinction. S'il voulait que ses élèves devinssent des savants estimables et des gens d'esprit, il n'avait pas moins à cœur d'en faire de bons chrétiens et de bons citoyens. Voltaire, qui l'eut pour professeur d'éloquence, au collège de Louis-le-Grand, en 1705, goûtait davantage les leçons et les entretiens du P. Porcé, qui ne lui parlait que de littérature; et il paraît qu'il eut souvent avec le P. Lejay des discussions assez vives: un jour l'écolier fit au maître une réponse tellement impie, qu'elle produisit un vrai scandale dans la classe; le P. Lejay, indigné, descend de la chaire, court à lui, le prend au collet, et, en le secouant rudement, lui crie à plusieurs reprises: *Malheureux, tu seras un jour l'étendard du déisme en France.* (1) Après le temps de son professorat, le P. Lejay fut préfet de la congrégation établie dans le collège de Louis-le-Grand, où son zèle et ses manières engageantes contribuèrent beaucoup à former à la piété les meilleurs sujets qui fréquentaient cette école célèbre. Il se livrait en même temps à la composition de ses ouvrages. Il mourut, sur la fin de sa soixante et dix-septième année, le 21 février 1734. On a de lui: I. *Le triomphe de la Religion sous Louis-le-Grand, représenté par des inscriptions et des devises*, Paris, 1687, in-12. II. *Gallos tam f.lli ab hoste nescios quam quinci, oratio*, 1694. III. *Regi ob delectum regie urbi novum præsulèm, solæmnis gratiarum actio*, 1696; et d'autres harangues de collège du même genre. IV. Trois tragédies, *Josephus fratres agnoscens*; *Josephus venditus*, et *Josephus Ægypto præ-*

*fectus*, 1696, 1699, in-12. V. *Gloria sæculi Gallis vindicata*, 1699, in-12. VI. *Daniel, Damocles, Abdolonymus, dramata*, 1703. VII. *Timandre*, pastorale, en l'honneur de Philippe V, à son avènement au trône d'Espagne. VIII. *Ludovico Magno pacifico victori gratulatio*. IX. *Jacobisecondi Magnæ Britannicæ regis laulatio funebris*. X. *La véritable sagesse ou considérations pour tous les jours de la semaine*, livre ascétique, traduit de l'italien du P. Segneri. XI. *Les Devoirs du Chrétien sur ce qui regarde la foi et les mœurs, tirés de l'Écriture et des Pères*. XII. *In natalibus serenissimi duois Britannicæ oratio extemporalis*, 1704, in-12. XIII. *Les Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse*, traduites du grec, avec des notes historiques, critiques et géographiques, 1723, 2 vol. in-4°. Cette version, écrite d'un style naturel, clair et élégant, avait été annoncée dans les *Mém. de Trévoux*, dès le mois de mars 1722. L'abbé Bellenger, qui, de son côté, s'occupait à traduire le même historien, se hâta de terminer son travail, et, suivant l'usage, de décrier celui de son concurrent. Dans cinq lettres, insérées au *Mercure de France* (mars - mai, 1723), il prétendit que le jésuite avait souvent défiguré son original; que ses notes chronologiques marginales étaient servilement copiées de l'édition d'Oxford, sans en corriger même les fautes d'impression indiquées dans l'errata; enfin, que la traduction du père Lejay semblait le plus souvent faite, non sur le grec, mais sur la version latine de Portus. Le Père Hongnant, jésuite, répondit à cette critique, évidemment exagérée; Bellenger avait de même reproché à Rollin de ne citer le grec que d'a-

(1) Vie de Voltaire, par Dauvernet, p. 16.

pris des versions latines ou françaises; on sait que cette accusation a été reconnue calomnieuse ( Voyez BELLINGER, t. IV, p. 109 ), et qu'il n'a écrit contre les traductions d'Hérodote que parce qu'il en préparait une lui-même, qu'il laissa imparfaite, et que Larcher, auquel on donna le soin de la retoucher, trouva si défectueuse, qu'il jugea plus court de la récrire en entier ( Voyez LARCHER ). XIV. *Bibliotheca rhetorum, præcepta et exempla complectens quæ tam ad oratoriam facultatem quàm ad poeticam pertinent*, Paris, 1725, 2 vol. in-4<sup>o</sup>.; Venise, 1747, 2 volumes in-4<sup>o</sup>.; Ingolstadt, 1765, 5 v. in-8<sup>o</sup>. — *Id. emendavit et ad justiorum normam revocavit J. A. Amar*, Paris, Delalain, 1809-1813, 3 vol. in-4<sup>o</sup>. Le tome 1<sup>er</sup>. de cette dernière édition comprend la *Rhetorica ad Tullianam rationem exacta*; le 2<sup>e</sup>. *Ars poetica*; le 3<sup>e</sup>., *Orationes et dramata*: entre les nos. II, IV, V, VI, VIII, IX et XII ci-dessus, on y trouve les tragédies *Eustachius martyr*, *Cræsus*, avec quelques autres petits drames qui avaient probablement aussi paru séparément, et un très-grand nombre de pièces du même auteur, en prose et en vers. Ce grand ouvrage, dont le P. Lejay avait donné un prospectus dans les *Mém. de Trévoux*, juin 1716, peut être considéré comme un excellent cours théorique et pratique d'éloquence et de poésie latine. C. M. P.

LEJEUNE ( PAUL ), jésuite, missionnaire pendant dix-sept ans dans le Canada, mort en France le 7 août 1664, âgé de 72 ans, a donné : I. *Breve Relation du voyage de la Nouvelle-France*, Paris, 1634, in-8<sup>o</sup>. C'est la première des relations que les jésuites ne discontinuèrent pas de faire imprimer sur la Nou-

velle-France, depuis 1632 jusqu'en 1672. C'est une des meilleures sources pour connaître les sauvages de cette contrée. II. *Relation de ce qui s'est passé en la Nouvelle-France depuis l'an 1634 jusqu'en l'an 1639*, Paris, 1635-1640, 7 vol. in-8<sup>o</sup>.

C. T. Y.

LEJEUNE ( JEAN ), prêtre de l'Oratoire, surnommé le père l'Aveugle, fils d'un conseiller au parlement de Dole, naquit en 1592 à Poligny, où ses ancêtres occupaient depuis plus d'un siècle les premières charges de la magistrature. Il était chanoine d'Arbois, lorsqu'attiré par la réputation du P. de Berulle, il entra, en 1621, dans la nouvelle congrégation de l'Oratoire. Ses supérieurs l'ayant envoyé, au bout de trois ans, pour être directeur du séminaire de Langres, M. de Zamet, évêque de cette ville, le chargea, conjointement avec le P. Bence, d'établir la réforme parmi les religieuses de l'abbaye du Tard; et les vues du prélat furent parfaitement remplies. Le P. Lejeune avait un talent particulier pour annoncer la parole de Dieu, et il l'exerçait de préférence envers les pauvres et les gens de la campagne; mais il ne put se refuser aux vœux d'un grand nombre d'évêques et aux ordres de ses supérieurs, qui l'obligèrent d'aller remplir les stations d'aveugle et de carême dans les principales villes du royaume. La cour ayant voulu l'entendre, au lieu de choisir un de ses plus beaux sermons pour faire briller ses talents, il se contenta de faire une instruction familière sur les devoirs des grands, et spécialement sur l'obligation où ils sont de veiller à l'éducation de leurs enfants, à la conduite de leurs domestiques, et à tout ce qui peut contribuer au maintien

du bon ordre dans leurs familles. Le sujet était nouveau pour les courtisans. L'air humble et mortifié du prédicateur, la simplicité de son débit et de sa composition, les surprirent encore bien davantage. Il trouva le moyen de les attacher par des détails qui prêtaient peu à l'éloquence, mais beaucoup à l'instruction. C'est ainsi qu'il fit goûter à la cour des vérités usuelles et élémentaires qu'on n'était guère accoutumé d'y entendre prêcher, et qui furent écoutées avec intérêt. Son zèle se reproduisait sous toute sorte de formes pour détruire les abus, les vices, les erreurs dont les désordres des guerres civiles et religieuses du siècle précédent avaient inondé nos provinces. Ce fut pendant que le P. Lejeune prêchait le carême à Rouen, en 1635, qu'il perdit entièrement la vue. Quelque temps après, une fluxion douloureuse l'ayant privé d'un œil, il disait plaisamment qu'on voyait en lui le contraire de ce qui arrive aux autres hommes, qui de borgnes deviennent quelquefois aveugles, au lieu que d'aveugle il était devenu borgne. Ce double accident ne fut capable ni de ralentir son zèle, ni de lui faire suspendre ses travaux apostoliques. Le gouvernement, qui était alors occupé de ramener les protestants par la voie de la persuasion, ne manqua pas de l'y employer. Les missionnaires de ce temps-là étaient dans l'usage de traiter en chaire les matières de controverse; le P. Lejeune crut devoir suivre une méthode opposée : il s'attacha à exposer les vérités fondamentales de la religion qui nous sont communes avec les protestants, et à les établir solidement. Cette méthode nouvelle, dont il fit le premier essai dans la mission d'Orange, eut le

plus heureux succès : elle inspira une grande confiance pour le missionnaire. Sa vie exemplaire contribua beaucoup à l'accroître; il en résultait des entretiens familiers, dans lesquels il lui était plus facile de gagner les cœurs qu'il avait déjà ébranlés par ses discours publics : tout cela réuni ramenait insensiblement les réformés de leurs préventions contre l'église romaine, et produisit de nombreuses conversions. Dans la mission de Grignan, qui suivit celle d'Orange, il joignit à ses travaux ordinaires, des conférences pour l'instruction des curés et des vicaires accourus de divers endroits afin d'apprendre d'un si excellent maître à prêcher l'évangile aux pauvres et aux habitants des campagnes. Le P. Lejeune consacra les vingt dernières années de sa vie à faire des missions dans le diocèse de Limoges. Il en parcourut la plupart des paroisses, à la tête d'une société de missionnaires qu'il avait lui-même formés, sans être effrayé par l'âpreté du climat, par les difficultés de ce pays montueux, couvert de bois, entrecoupé de torrents et de ravins, ni par la grossièreté des habitants. Forcé dans les deux dernières années de sa vie, par le poids de l'âge et des infirmités, à ne plus sortir de sa chambre, il se dédommagea de ne pouvoir plus continuer ses courses évangéliques, en rassemblant autour de lui tous les enfants du peuple que sa chambre pouvait contenir, pour leur expliquer les vérités élémentaires de la religion et leur donner toutes les instructions dont ils étaient susceptibles. Ce fut dans ce saint exercice que le zélé missionnaire termina sa carrière à l'âge de 80 ans, le 19 août 1672. A peine eut-il rendu le dernier soupir, que le peuple se précipita avec une



de l'affluence dans la maison de l'Oratoire, pour vénérer mort celui qu'il avait tant respecté vivant, qu'on fut obligé d'étayer la salle dans laquelle il était exposé, de peur que le plancher ne s'écroulât. Chacun cherchait à emporter dans sa famille, comme une relique, quelques lambeaux des vêtements du pieux missionnaire, quelque meuble qui eût servi à son usage. Les sermons du P. Lejeune furent imprimés à Toulouse, en 10 volumes in-8°, 1662, et années suivantes. Les deux derniers ne parurent qu'après sa mort; ils sont intitulés : *Le missionnaire de l'Oratoire*, etc. Le docteur Grandin, censeur royal, s'étant permis de faire des changements dans le cinquième volume, sans en avertir l'auteur, celui-ci s'en plaignit amèrement dans l'avertissement du septième volume, rétablit ce que le censeur en avait retranché, refuta ce qu'il avait ajouté, et obtint un nouveau censeur. Il y a deux autres éditions de ce recueil : l'une de Rouen, en 1667; l'autre de Paris, en 1674. Il ne faut chercher dans ces sermons ni la richesse des expressions, ni la pureté du style, ni le sublime des pensées. L'état de la chaire, à l'époque où le P. Lejeune entra dans cette carrière, ne comportait pas encore ces ornements; et le genre d'instruction auquel il s'était spécialement consacré, ne lui permettait pas de s'élever aux grandes formes de l'éloquence chrétienne. On y trouve même quelques histoires qui ne résisteraient pas à une critique judicieuse; mais elles sont racontées avec tant de simplicité, elles s'adaptent si bien au sujet, elles paraissent si propres à faire goûter ses instructions aux gens du peuple et aux gens de la campagne, qui furent toujours le principal objet de son

ministère, qu'on doit les lui pardonner. Le mérite de ses discours consiste dans l'attention de l'auteur à en bannir ce mélange bizarre de citations profanes et de passages de l'Écriture sainte, qui défigurent les sermons de la plupart de ses contemporains; dans l'exposition claire et nette du sujet; dans ses divisions tracées avec beaucoup d'ordre, et développées avec une juste étendue; enfin, dans la solidité des preuves de la vérité qu'il veut établir. Massillon, lorsqu'il était consulté par ceux de ses confrères qui se proposaient de suivre la carrière de la prédication, leur conseillait la lecture réfléchie du P. Lejeune, disant qu'il le regardait comme un excellent modèle d'éloquence chrétienne, pourvu qu'on eût assez de goût pour savoir discerner ce qu'il fallait y prendre de ce qu'il fallait y laisser; que quant à lui il avait tiré de grands avantages de cette lecture. On aurait désiré que l'auteur, avant de les livrer au public, en eût corrigé les expressions surannées. Il en avait chargé le P. de Lamirande; mais celui-ci n'ayant osé remplir cette commission, le P. Lottin l'a exécutée d'une manière satisfaisante dans une édition qu'il a publiée en 1695. Les sermons choisis du P. Lejeune furent traduits en latin, et imprimés en un volume in-4°, à Maïence, en 1667, sous ce titre : *Joannis Junii deliciae pastorum, sive conciones*. Quelques biographes, trompés par la ressemblance du nom, lui ont attribué une traduction du traité de Grotius, *De Veritate religionis christianæ*, qui est de Pierre Lejeune, ministre protestant. Le P. Ruben, disciple du P. Lejeune, avait prononcé l'oraison funèbre de son maître, en présence de l'évêque de Limoges. Quoiqu'elle fût déjà fort lon-

gue , il y inséra depuis plusieurs circonstances dont il avait été lui-même témoin , et la donna au public sous ce titre : *Discours funèbre sur la vie et la mort du R. P. Lejeune , appelé communément l'Aveugle*, etc. Limoges , 1674 , in-8°.; Toulouse , 1679 , même format. T-D.

LEKAIN (HENRI-LOUIS) , comédien , né à Paris , le 14 avril 1728 , fils d'un orfèvre qui , le destinant au même état , dirigea ses premiers essais. Il y réussit tellement , qu'à l'âge de 16 ans , il était recherché pour la perfection de son travail. Cependant il ne pouvait donner à cette occupation qu'une partie de son temps. Son père , qui savait que la culture de l'esprit peut être utile dans toutes les professions , le faisait étudier au collège Mazarin , où , à la fin de l'année classique , les écoliers représentaient une pièce dramatique ; ce qui occasionnait quelque dépense aux parents de ceux qui y figuraient. Ce motif empêcha Lekain d'être au nombre des acteurs ; mais il trouvait moyen d'assister aux répétitions , et même d'y avoir un emploi , dont il s'acquittait avec beaucoup d'intelligence ; c'était celui de souffleur. Il aurait pu , au besoin , se passer du livre ; car les pièces se gravaient dans sa mémoire lorsqu'il les avait entendu réciter plusieurs fois. Après la classe , les jeunes acteurs s'arrachaient Lekain pour répéter leurs rôles avec lui , non-seulement parce qu'ils y prêtait avec une extrême complaisance , mais parce qu'en exerçant leur mémoire , il leur donnait l'exemple d'une bonne déclamation. Quand il rentrait dans son atelier , souvent , au milieu de son travail , il se mettait à déclamer quelques tirades de tragédie ; et lorsqu'il s'apercevait que les ouvriers

l'écoutaient et paraissaient y prendre plaisir , son amour-propre flatté l'aiguillonnait encore et augmentait sa passion. La plus grande satisfaction que pouvait lui donner son père , était de le laisser aller le dimanche à la Comédie française ; c'était-là son unique divertissement. A la paix de 1748 , les plaisirs de tout genre se ranimant à Paris , des jeunes gens s'étaient associés pour jouer la comédie chez eux , sans autre dessein que de se divertir et d'amuser leurs familles. Deux de ces sociétés se faisaient alors remarquer : il vint dans l'idée à Lekain d'en former une troisième ; et il ne tarda point à fonder un théâtre à l'hôtel de Jabach , rue Saint-Méry , où il joua la comédie avec quelques jeunes amis. Bientôt après son début , sa troupe balança la réputation des deux autres , et finit même par l'emporter. Ces amusements de société réussirent au point que les *Comédiens français* en prirent de l'ombrage , et qu'ils en demandèrent l'interdiction , qu'on leur accorda. Mais cette interdiction fut bientôt levée ; et Lekain , transporté de la préférence qu'obtint sa petite troupe , autant que des applaudissements qu'il recevait personnellement , redoubla de zèle , et se passionna de plus en plus pour ce genre d'amusement. Son talent se fortifia par l'exercice ; et ce fut alors qu'Arnaud-Baculard , voulant juger de l'effet de sa comédie du *Mauvais Riche* , engagea le jeune acteur et ses compagnons à la jouer. Arnaud , élève et protégé de Voltaire , avait invité son maître à voir cette représentation. Ce dernier , au premier coup-d'œil , découvrit dans Lekain le germe d'un grand talent ; et aussitôt après le spectacle , il demanda le nom de celui qui avait

je le rôle de l'amoureux, et l'invita à venir le voir; c'était en février 1750. Lekain, en entrant dans l'appartement du poète, est saisi de respect et de crainte, et il s'avance en tremblant; mais, dès qu'il l'aperçoit, Voltaire se lève, court à lui, et dit en le serrant dans ses bras : « Dieu soit béni ! je rencontre enfin un être qui m'a ému et attendri, même en débitant d'assez mauvais vers. » Il l'invita aussitôt à lui déclamer quelques belles scènes de Raciné. Après l'avoir entendu, il le questionna sur sa famille, sur ses projets; et apprenant avec surprise qu'il voulait se faire comédien, il chercha à l'en détourner en lui montrant tous les désagréments de cet état. Il fit plus : afin de le déterminer à ne point abandonner la profession de son père, il lui offrit sans terme de remboursement, dix mille francs, pour l'exercer avec plus d'aisance. Lekain fut touché jusqu'aux larmes du noble procédé de Voltaire. Partagé entre des sentiments opposés, il eût voulu, par reconnaissance, suivre ses conseils; mais, d'un autre côté, la nature l'entraînait, malgré lui, vers son but. Il retourna chez son bienfaiteur, le remercia de ses offres généreuses, et lui dit qu'il ne pouvait résister à sa vocation; que sa fortune étoit d'entrer au théâtre. Voltaire alors, convaincu qu'il ne changeoit rien à sa résolution, lui dit : « Puisque vous voulez absolument être comédien, je veux que votre apprentissage, du moins, cesse de vous coûter de l'argent : venez chez moi; j'y ferai construire un théâtre où vous jouerez la comédie et la tragédie tant que vous voudrez, avec ceux de vos camarades que vous choisirez pour vous secourir. Ils n'auront aucune dépense à

à faire, je pourvoirai à tout. » Ce plan reçut bientôt son exécution. Lekain se rendit aux desirs de Voltaire, et alla demeurer chez lui. Le théâtre achevé, l'on y représenta des pièces dans lesquelles les deux nièces du poète, et lui-même, prenaient quelquefois des rôles. On y essayait ses tragédies nouvelles, devant des spectateurs choisis. Les gens de lettres les plus distingués, des seigneurs de la cour, briguaient la faveur d'être admis à ces représentations. C'est là qu'on vit, dans la tragédie de *Rome sauvée*, le rôle de Cicéron, joué par Voltaire avec une énergie et une vérité dont la tradition conserve encore le souvenir. Enflammé par l'exemple d'un tel modèle, Lekain y brillait dans le rôle de Titus. Sontalent fit de grands progrès pendant un séjour de plus de six mois chez son protecteur, qui le chérissait et le traitait comme s'il eût été son fils. Il rapporte dans ses *Mémoires*, que c'est là qu'il apprit les secrets de son art; et il attribue tous les succès qu'il obtint dans la suite, aux conseils qu'il y reçut. Avant de quitter Paris, Voltaire, qui alloit se rendre à Berlin, sollicita pour lui un ordre de début à la Comédie française; et ce début eut lieu en septembre 1750. Le jeune acteur fut très-applaudi; mais il connut bientôt les obstacles que les hommes supérieurs en tout genre rencontrent dans leur carrière. Une foule de rivaux et d'ennemis secrets réunirent leurs efforts pour l'empêcher d'être admis dans la troupe des comédiens du Roi, et ils n'y réussirent que trop long-temps, puisque, malgré les applaudissements du public et la recommandation de Voltaire, Lekain ne parvint à cette admission qu'après dix-

sept mois de début. Ses ennemis alléguaient divers prétextes pour l'éloigner ; et tandis qu'ils exagéraient de beaucoup l'insuffisance de sa taille et de ses moyens physiques, ils dissimulaient avec soin ce qui manifestait en lui un grand acteur, comme l'étude approfondie de toutes les parties de l'art, la justesse d'esprit, et surtout la plus rare sensibilité. Au reste, tous les obstacles que rencontra Lekain, ne firent qu'exciter encore davantage son ardeur. « Ils s'accoutuma, dit Laharpe, à donner à sa physique et à ses traits une expression vive et marquée qui en faisait disparaître les désagréments. Il sut dompter son organe naturellement un peu lourd, et le plier à la facilité du débit nécessaire dans les moments tranquilles ; car, dès que son rôle le permettait, sa voix, en se passionnant, devenait intéressante, et portait au fond de l'âme les accents de l'amour malheureux, de la vengeance, de la jalousie, de la fureur, du désespoir : ce n'était ni des cris secs, ni des hurlements odieux ; c'était de ces cris déchirants que la douleur arrête au passage, et qui n'en vont que plus avant dans le cœur. C'était de ces sanglots tels qu'on les a entendus dans Vendôme avec tant de transport, lorsqu'il disait : Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé. Ces grands effets n'ont été connus que de lui, et c'est ainsi qu'il était parvenu, non-seulement à faire oublier les défauts de son visage, mais même à produire une telle illusion, que rien n'était plus commun que d'entendre des femmes s'écrier, en voyant Orosmauc ou Tancrède : *Comme il est beau!*... » L'impression que son talent a faite dans l'âme de l'un des auteurs de

cet article, y subsiste encore fortement ; mais ne trouvant point d'expressions pour la rendre, il emprunte celles du baron de Grimm, qui écrivait en 1771, après une représentation de Tancrède : « Que dirai-je de Lekain ? Il semble qu'il n'ait employé le temps de sa maladie et de sa retraite que pour porter son talent à un degré de sublimité dont il est impossible de se former une idée quand on ne l'a point vu. Hors du théâtre, sa figure est laide, ignoble, et il devient au théâtre beau, noble, touchant, pathétique, et dispose de votre âme à son gré. Dans le rôle de Tancrède il ne dit pas un mot qui ne vous ravisse d'admiration ou ne vous arrache des larmes. Il faut compter cet acteur parmi ces phénomènes rares que la nature se plaît à former de temps en temps, mais qu'elle n'est jamais sûre de produire deux fois... Je ne crains pas de dire que ce que nous avons vu dans la salle de la Comédie française, le 16 mars dernier, est non-seulement un spectacle unique en Europe, mais que c'est une merveille de notre siècle, qu'aucun autre siècle ne pourra se flatter de voir renaître. Je n'aurai point à me reprocher de n'en avoir pas joui délicieusement. J'ai senti l'empire de l'art lorsqu'il a atteint la perfection ; et mon âme en a été tellement ébranlée, qu'il m'a fallu plusieurs jours pour la calmer et la remettre dans son assiette.... Il faut regarder Lekain comme arrivé au plus haut degré de perfection depuis sa rentrée. » (*Corr. de Grimm*, t. VII, p. 471.) Quoique d'après ce passage on pût croire que le talent de Lekain avait atteint le dernier degré, cependant il est cons-

chaque nouvelle représentation ajoutait encore à la gloire qu'on en avait. Sans cesse de son art, il lui consacrait temps et toutes ses facultés, jusqu'à ce qu'il fut parvenu à ses plus grands triomphes. Selon le présage, il croyait toujours rien faire lorsqu'il lui restait quelque chose à faire. On sait qu'il se rendait souvent au palais, entendait les meilleurs orateurs, et qu'il n'aurait jamais le profit qu'il en tira. « Allez voir mon maître, un jour, à un acteur médiocre, qui est lui qui vous apprendra à faire dans toutes vos expressions et la dignité convenables. » Le maître était le fameux Gerbier (GRANIER). Ce n'est que par des succès aussi constants, par des succès aussi pénibles, que Lekain a surmonté tous les obstacles que la nature avait mis à ses succès. Rigide de ses rôles, a dit Laharpe, était en proportion de la sensibilité qu'il y mettait. L'expression n'était pas seulement l'action de ses organes, c'était le tourment d'une âme bouleversée qui retenait encore en de plus qu'elle ne produisait au dehors; ses cris et ses larmes étaient des souffrances; le feu sombre et profond de ses regards, le grand caractère imprimé sur son front, la contraction de tous ses muscles, le tremblement de ses lèvres, le renversement de tous ses traits, manifestait un cœur trop échauffé qui avait besoin de se rafraîchir, et qui se répandait sans mesure : on entendait le bruit de son cœur de l'orage, et quand il était le théâtre, ou le voyait se débattre, comme l'ancienne Pythie, dès du Dieu qu'il portait dans

son sein. Il lui fallait quelque temps pour revenir à lui, pour éloigner les fantômes et sortir de la tragédie. De pareils jugements, de la part de contemporains aussi éclairés que l'étaient Grimm et Laharpe, sont le meilleur témoignage que l'on puisse offrir à la postérité. Cependant il convient de dire que ces louanges ne furent pas tout-à-fait unanimes; et l'on ne trouvera pas mauvais qu'après les avoir rapportées avec autant d'étendue, nous présentions un portrait moins flatteur, fait par un contemporain, également célèbre, mais dont on peut avec beaucoup de raison suspecter les motifs. Voici comment Marmontel signale, dans l'Encyclopédie, à l'article *Déclamation*, les défauts qu'il avait cru voir dans le jeu de Lekain : « Il est d'autres causes d'une déclamation defectueuse : il en est de la part de l'acteur, de la part du poète, de la part du public lui-même. L'acteur à qui la nature a refusé les avantages de la figure et de l'organe, veut y suppléer à force d'art; mais quels sont les moyens qu'il emploie ? Les traits de son visage manquent de noblesse; il les charge d'une expression convulsive : sa voix est sourde ou faible; il la force pour éclater : ses positions naturelles n'ont rien de grand; il se met à la torture, et semble, par une gestulation outrée, vouloir se couvrir de ses bras. Nous dirons à cet acteur, quelques applaudissements qu'il arrache au public : Vous voulez corriger la nature, et vous la rendez monstrueuse : vous sentez vivement; parlez de même, et ne forcez rien : que votre visage soit muet; on sera moins blessé de son silence que de ses contor-

» sions : les yeux pourront vous censurer ; mais les cœurs vous applaudiront , et vous arracherez des larmes à vos critiques. » Le ressentiment d'un auteur mécontent perce trop évidemment dans cette critique. ( *Voyez MARMONTEL.* ) Quoique l'acteur qu'il désignait ainsi ne fût pas nommé , personne ne put s'y méprendre ; Lekain ne douta point qu'il n'en fût l'objet , et il se vengea dans plusieurs occasions , notamment à la représentation de Venceslas , qui eut lieu à Versailles. Marmontel avait été chargé de faire à cette pièce quelques changements dans les expressions vieillies par le temps ; mais Lekain n'y eut point d'égard , et il récita son rôle avec d'autres changements faits par Colardeau , et qui , malheureusement pour Marmontel , étaient plus heureux que les siens. Cette faible opposition qui se manifesta au moment où Lekain semblait parvenu au plus haut point de sa gloire , fut à peine remarquée du public ; et jusqu'aux derniers moments de ce grand acteur , les accents de l'admiration continuèrent à étouffer les clameurs de l'envie. Cependant il étudiait encore les secrets de son art , et chaque jour il découvrait de nouveaux moyens d'exciter l'enthousiasme. Tous les contemporains se sont accordés à dire que sa dernière représentation fut la plus admirable ; jamais il ne s'était montré aussi étonnant , aussi sublime que ce jour-là dans le rôle de Vendôme d'Adelaïde Duguesclin. Il paraît même certain que l'ardeur extraordinaire qu'il y déploya fut la cause première de sa mort. Il sortit de la salle fort échauffé , par un temps rude , sans aucune précaution ; et cette imprudence suivie , dit-on , d'une plus grande encore,

lui causa une inflammation qui l'enleva en peu de jours au tombeau , le 27 janvier 1778 , à l'âge de 49 ans. Il fut inhumé le jour même où Volt qui avait ignoré sa maladie , en vint à Paris après une absence de 12 ans. Ce fut la première nouvelle qu'il apprit à son arrivée ; qu'on juge de quelle subite et profonde affliction fut pénétré ! Avec Lekain , dit-on , son talent tout entier , sans qu'il restât après lui de vestiges qui puissent le signaler à la postérité. De tous les beaux arts , la déclamation théâtrale est à cet égard le plus malheureux ; sa production la plus parfaite ne profite point à son auteur ; et les chefs-d'œuvre qui dans les autres arts se conservent et charment les générations suivantes , disparaissent avec l'homme qui les a produits , soit même avec l'instant qui les a vu naître. Lekain a dit qu'il lui était venu quelquefois des mouvements et des inspirations qu'il n'avait jamais pu retrouver , quels qu'eussent été ses efforts pour y parvenir. Un seul homme , chez les modernes , a eu une réputation égale à la sienne , c'est le fameux Garrick. Il est remarquable que Linguet qui avait vu plusieurs fois ce dernier au théâtre de Londres , ne le juge pas si favorablement dans sa notice sur ces acteurs ; il estime beaucoup moins Lekain , et il en donne d'assez bonnes raisons. Voltaire , interrogé un jour par le marquis de Villette sur le mérite des principaux acteurs tragiques qu'il avait vus au théâtre dans sa longue carrière , nomma que Baron , Beaubourg , Dufrenoy , Sarrazin , Lanoue et Grandy. Il détailla les qualités diverses par lesquelles chacun d'eux avait brillé , et il conclut en disant que Lekain avait mérité un plus grand nombre

les surpassait de beaucoup qu'il était, à ses yeux, *le seul vraiment tragique*. Peu de gens ont l'avantage de vivre assez long-temps pour faire une telle comparaison on peut croire, d'après un rapport de Voltaire, que l'art de la tragédie théâtrale a été porté au plus loin que par aucun de ses successeurs. Depuis quarante ans qu'il a cessé de vivre, personne ne le compare par ceux qui l'ont précédé et personne en effet ne lui a succédé. L'acteur était tellement distingué par le caractère de son talent qu'il était tour à tour Oreste, Hamlet, Gengiskan, Mahomet. Son talent sur la scène, dans ce dernier rôle, était surtout admirable. Le rôle de Hamlet dans lequel il excellait prolongeait l'illusion : il était sur la scène, dès qu'il y paraissait, sa déclamation mesurée et son ton aux autres acteurs. On a noté que Grétry en a tiré beaucoup d'avantages dans ses *Essais sur la tragédie*. Sa réputation s'était étendue dans toute l'Europe; et Frédéric, qui en avait entendu parler par Voltaire avec beaucoup d'enthousiasme, désira voir un tel acteur et le fit venir à Berlin, où il se trouva plusieurs fois dans les dernières années de sa vie. Lekain avait acquis, par ses lettres, toutes les connaissances nécessaires à son art. Sans parler de la poésie, on ne l'a jamais vu mutiler les vers qu'il récitait fort instruit des usages et des coutumes de tous les peuples, et contra toujours extrêmement fidèle à les suivre. Il provoqua différentes réformes utiles, et en cela très-bien secondé par son collègue Clairon, si digne de lui par sa tragédie avec lui. Il désira même d'une école de déclama-

tion, et quelques améliorations dans le régime intérieur des spectacles. Tout cela est rapporté dans divers écrits, publiés par son fils (1). Il fit plusieurs voyages à Ferney, et conserva pendant toute sa vie avec Voltaire des rapports très-intimes. Ces rapports, et ceux qu'il eut avec d'autres hommes célèbres, l'environnèrent d'une considération à laquelle la noblesse de son caractère ne contribua pas moins que son talent. Il n'est personne qui ne connût dans le temps et qui n'approuvât à la réponse aussi noble que sensée qu'il fit à un chevalier de Saint-Louis, qui s'était exprimé en sa présence dans les termes les plus méprisants sur les comédiens, sur leurs pensions et leurs profits excessifs, tandis que lui, ajoutait-il, ancien militaire couvert de blessures, ne recevait du Roi que six cents francs par an, après avoir passé la moitié de sa vie à le servir. Lekain, qui l'avait écouté sans rien dire, lui répondit froidement : « Comptez-vous pour rien le droit de dire tout cela ? » Malgré la supériorité de son talent, ce grand acteur ne fut exempt d'aucun des désagréments de son état, et trois fois on le conduisit en prison. La probité, les sentiments élevés, le talent supérieur, ne lui firent pas trouver auprès de certains dominateurs des spectacles plus d'égards et de considération que de médiocres comédiens. Il se rappela souvent, dans de pareilles circonstances, les avis de Vol-

(1) *Mémoires de R. Lekain*, publiés par son fils aîné, suivis d'une *Correspondance de Voltaire, Garrick, Colardeau, Lebrun*, etc., 1801, in-8°. Il parut, peu après, une *Notice de F. R. Molière sur les Mémoires de Lekain*, 1801, in-8°. et des *Jugemens sur Lekain*, par Molière, Linguet, etc. On a publié depuis : *Lekain dans sa jeunesse ou Détail historique de ses premières années*, écrit par lui-même, 1816, in-8°.

taire, et fut quelquefois tenté d'aller chercher le repos dans une petite retraite qu'il avait à Fontenai près Vincennes; mais la passion de son art l'emporta toujours dans son cœur. La plupart des Mémoires et des écrits du temps sont empreints de l'enthousiasme et de l'admiration que Lekain a excités. Cependant on lit dans plusieurs passages du *Journal historique* de Collé ( *Voyez* ce nom, tom. ix, pag. 255 ), des critiques fort sévères et même grossières de sa manière de déclamer. Sa taille était médiocre et un peu lourde, ses membres forts et sa figure très-commune; mais tous ses traits étaient fortement prononcés; une âme de feu les animait, et leur mobilité était un véritable phénomène. Son portrait, gravé par Saint-Aubin d'après Lenoir, est très-ressemblant. L'acteur est représenté dans une situation intéressante du rôle d'Orosmane. Lekain a été éditeur de l'*Adelaidé Duguesclin* de Voltaire, Paris, 1765, in-8°. D-x et M-D. 1.

LELAË (CLAUDE-MARIE), avocat et poète bas-breton, naquit le 8 avril 1745, à Lannilis, village à cinq lieues de Brest, et mourut juge au tribunal civil de Landernau, le 11 juin 1791. Il a composé un petit poème intitulé, *Michel-Morin*, également remarquable par le style et par la gaieté qui y règne, et imprimé à Morlaix. C'est une paraphrase ingénieuse de la pièce macaronique qui porte le même nom. On a de lui un autre poème assez plaisant sur la mort d'un chien, des chansons, des satires, et surtout des épigrammes. A certains égards, ce poète est, tout-à-la-fois, le Scarron, le Vadé, le Piron et pour ainsi dire le Boileau de la Basse-Bretagne. Le mérite de ses vers est de faire rire aux éclats

tous ceux qui les entendent, et les femmes, les enfants, et qu'aux paysans les plus grossiers. Ce mérite, fort rare dans notre langue, a bien plus de prix dans la Basse-Bretagne, dont les habitants des classes inférieures surtout se ressentent de leur origine, et sont rien moins que rieurs. Les poésies de Lelaë ont obtenu les suffrages de tous ses compatriotes: mais il est impossible d'en donner un échantillon en français; car, la traduction ferait perdre tout leur sel. On regretterait qu'il ait écrit dans une langue si très-respectable assurément, qu'il est le plus pur dérivé de la langue des anciens Celtes, mais qui n'est à peine connu aujourd'hui que dans la moitié de la Bretagne. A

LELAND (JEAN), antiquaire à Londres au commencement du dix-huitième siècle, resta orphelin fort jeune; mais trouva un appui dans Thomas Myles, grand protecteur des lettres, qui lui fit faire ses premières études sous G. Lily, fameux régent de la Sorbonne de St.-Paul. Il continua ses études à Cambridge et à Oxford; et, après avoir pris ses grades, il vint à Paris attiré par la réputation des professeurs du Collège royal. De retour en Angleterre, il embrassa l'état ecclésiastique, reçut les ordres sacrés, et parvint à la place de chapelain du roi Henri VIII. Ce prince, charmé de ses talents, créa pour lui la charge d'antiquaire de la couronne, dont le titre s'éteignit avec lui, le nom de bibliothécaire, et le pourvut de plusieurs charges bénéfiques. Leland visita toutes les provinces d'Angleterre dans le dessein d'en faire la description géographique, et, muni d'un ordre du roi, enleva, des couvents nombreux, manuscrits qu'il jugea dignes d'être



richesses de la bibliothèque. Il s'occupa ensuite de l'ordre les matériaux qu'il embla avec tant de soin; dès du travail affaiblit ses n peu de temps, au point obligé de lui donner un cuomme il avait abandonné a romaine pour plaire au supponna que les remords a contribuer à lui troubler duoi qu'il en soit, après qui, à peu près deux ans, tat d'imbécillité complète, à Londres, le 18 avril 1552. nommé aussi quelquefois ; était un fort habile homnt dans les langues, éloquent et bon poète : mais on oché une excessive vanité; e ne peuvent faire excuser rands talents. On trouve la s ouvrages dans Fabricius, *diæ et infimæ latinat.* pag. 89; dans les *Mémoires* ron, tom. xxviii, et dans *naire* de Chauffepié. Les x sont : I. *Principum ac s aliquot et eruditorum in irorum encomia, trophæa, ca et epithalamia*, Lon-39, in-4. C'est un recueil il a été publié par Th. le Cheshire. II. *Commentariorib. Britannicis*, Ox-9, 2 tom. in-8. L'éditeur, le nt. Hall, a fait précéder cet l'une vie de Leland, exacte ante. III. *Itinerary of great Oxford*, 1710 et ann. suiv. 8. Cette édition n'a été tizent vingt exemplaires; mais ; qui est assez curieux, a primé en 1744, enrichi de l'éditeur Th. Hearne. IV. *nea de rebus Britannicis*, 1715, 6 vol in-8., édition

tirée à un petit nombre d'exemplaires. (Voy. Th. HEARNE, t. XIX, pag. 534.) C'est un recueil de pièces extraites des différentes archives du royaume. Th. Hearne y a ajouté des notes, un index et la vie de Leland. On a publié sous le nom de celui-ci des *Questions et Réponses concernant le mystère de la maçonnerie*, copiées par lui d'après un manuscrit de la main du roi Henri VI. Cette pièce, tirée de la bibliothèque Bodléienne, en 1696, et accompagnée des notes de Locke, a été traduite en français dans les *Acta Latomorum*, II, 6. C'est un morceau assez singulier, à la vue duquel Locke chercha à se faire recevoir franc-maçon, comme le roi Henri VI lui en avait donné l'exemple d'après l'effet produit sur lui par ces réponses. Le répondant faisait remonter l'origine de la maçonnerie jusqu'à Peter Gower (Pythagore), qui, l'ayant apprise des marchands vénitiens (phéniciens), l'introduisit à Grotou en Angleterre (Crotone dans la Grande Grèce). Voyez les vies de Leland, Hearne et Wood par Haddesford, conservateur de la bibliothèque Ashmoléenne, 1772, 2 vol. in-8. W-s.

LELAND (JEAN), ministre presbytérien anglais, naquit à Wigan (Lancaster), 1691. Peu de temps après, son père perdit sa fortune, et alla s'établir à Dublin. Jean, qui avait été laissé en Angleterre pour son éducation, étant parvenu à l'âge de six ans, fut attaqué de la petite vérole qui le conduisit aux portes du tombeau; revenu à la vie, contre toute espérance, il se trouva privé de ses facultés morales, n'ayant plus ni intelligence ni mémoire : cet état dura pendant un an, et alors ses facultés revinrent; mais il ne lui resta aucun souvenir de ce qu'il avait su

taire, et fut quelquefois tenté d'aller chercher le repos dans une petite retraite qu'il avait à Fontenai près Vincennes; mais la passion de son art l'emporta toujours dans son cœur. La plupart des Mémoires et des écrits du temps sont empreints de l'enthousiasme et de l'admiration que Lekain a excités. Cependant on lit dans plusieurs passages du *Journal historique* de Collé ( *Voyez* ce nom , tom. ix, pag. 255 ), des critiques fort sévères et même grossières de sa manière de déclamer. Sa taille était médiocre et un peu lourde, ses membres forts et sa figure très-commune; mais tous ses traits étaient fortement prononcés; une ame de feu les animait, et leur mobilité était un véritable phénomène. Son portrait, gravé par Saint-Aubin d'après Lenoir, est très-ressemblant. L'acteur est représenté dans une situation intéressante du rôle d'Orosmane. Lekain a été éditeur de l'*Adelaide Duguesclin* de Voltaire, Paris, 1765, in-8°. D-x et M-D. 1.

LELAË (CLAUDE-MARIE), avocat et poète bas-breton, naquit le 8 avril 1745, à Lannilis, village à cinq lieues de Brest, et mourut juge au tribunal civil de Landernau, le 11 juin 1791. Il a composé un petit poème intitulé, *Michel-Morin*, également remarquable par le style et par la gaieté qui y règne, et imprimé à Morlaix. C'est une paraphrase ingénieuse de la pièce macaronique qui porte le même nom. On a de lui un autre poème assez plaisant sur la mort d'un chien, des chansons, des satires, et surtout des épigrammes. A certains égards, ce poète est, tout-à-la-fois, le Scarron, le Vadé, le Piron et pour ainsi dire le Boileau de la Basse-Bretagne. Le mérite de ses vers est de faire rire aux éclats

tous ceux qui les entendent, et les femmes, les enfants, et qu'aux paysans les plus grossiers. Ce mérite, fort rare dans notre siècle, a bien plus de prix dans la Basse-Bretagne, dont les habitants de ces classes inférieures surtout se ressentent de leur origine, sont rien moins que rieurs. Les saies de Lelaë ont obtenu les suffrages de tous ses compatriotes: mais il est impossible d'en donner un échantillon en français; car, la traduction ferait perdre tout leur sel. On regrette qu'il ait écrit dans une langue si peu respectable assurément, qu'il est le plus pur dérivé de la langue des anciens Celtes, mais qui n'est à peine connu aujourd'hui que dans la moitié de la Bretagne. A.

LELAND (JEAN), antiquaire anglais, né à Londres au commencement du dix-huitième siècle, resta orphelin fort jeune; mais trouva un appui dans Thomas Myles, grand protecteur des lettres, qui lui fit faire ses premières études sous G. Lily, fameux régent de la Sorbonne de St.-Paul. Il continua ses études à Cambridge et à Oxford; et, après avoir pris ses grades, il vint à Paris attiré par la réputation des professeurs du Collège royal. De retour en Angleterre, il embrassa l'état ecclésiastique, reçut les ordres sacrés, et parvint à la place de chapelain du roi Henri VIII. Ce prince, charmé de ses talents, créa pour lui la charge d'antiquaire de la couronne, dont le titre s'éteignit avec lui, le nom de bibliothécaire, et le pourvut de plusieurs charges bénéfiques. Leland visita toutes les provinces d'Angleterre dans le dessein d'en faire la description géographique, et, muni d'un ordre du roi, enleva, des couvents nouvellement supprimés, tous les livres et manuscrits qu'il jugea dignes d'être conservés.

es richesses de la bibliothèque. Il s'occupa ensuite de mettre en ordre les matériaux qu'il rassemblés avec tant de soin; l'excès du travail affaiblit ses forces en peu de temps, au point qu'il fut obligé de lui donner un curateur. Comme il avait abandonné la religion romaine pour plaire au pape, on soupçonna que les remords pouvoient contribuer à lui troubler l'esprit. Quoi qu'il en soit, après sa mort, à peu près deux ans, son état d'imbecillité complète, fut constaté à Londres, le 18 avril 1552. Leland, nommé aussi quelquefois Leland, était un fort habile homme, versé dans les langues, éloquent et bon poète : mais on reproche à Leland une excessive vanité; on ne peut excuser ses grands talents. On trouve ses ouvrages dans Fabricius, *De mediæ et infimæ latinitate*, pag. 89; dans les *Mémoires de Leland*, tom. xxviii, et dans le *Dictionnaire de Chauffepié*. Les ouvrages de Leland sont : I. *Principum ac principum aliquid et eruditorum in virorum encomia, trophæa, iacta et epithalamia*, Londres, 1589, in-4. C'est un recueil de lettres; il a été publié par Th. Hearne de Cheshire. II. *Commentarii Scriptorum Britannicis*, Oxford, 1709, 2 tom. in-8. L'éditeur, le Dr. Ant. Hall, a fait précéder cet ouvrage d'une vie de Leland, exacte et intéressante. III. *Itinerary of great Britain*, Oxford, 1710 et ann. suiv. in-8. Cette édition n'a été tirée que cent vingt exemplaires; mais elle est assez curieuse, et imprimée en 1744, enrichi de notes de l'éditeur Th. Hearne. IV. *Antiquities de rebus Britannicis*, 1715, 6 vol in-8., édition

tirée à un petit nombre d'exemplaires. (Voy. Th. HEARNE, t. XIX, pag. 534.) C'est un recueil de pièces extraites des différentes archives du royaume. Th. Hearne y a ajouté des notes, un index et la vie de Leland. On a publié sous le nom de celui-ci des *Questions et Réponses concernant le mystère de la maçonnerie*, copiées par lui d'après un manuscrit de la main du roi Henri VI. Cette pièce, tirée de la bibliothèque Bodléienne, en 1696, et accompagnée des notes de Locke, a été traduite en français dans les *Acta Latomorum*, II, 6. C'est un morceau assez singulier, à la vue duquel Locke chercha à se faire recevoir franc-maçon, comme le roi Henri VI lui en avait donné l'exemple d'après l'effet produit sur lui par ces réponses. Le répondant faisait remonter l'origine de la maçonnerie jusqu'à Peter Gower (Pythagore), qui, l'ayant apprise des marchands vénitiens (phéniciens), l'introduisit à Grotton en Angleterre (Grotone dans la Grande Grèce). Voyez les vies de Leland, Hearne et Wood par Haddesford, conservateur de la bibliothèque Ashmoleenne, 1772, 2 vol. in-8. W-s.

LELAND (JEAN), ministre presbytérien anglais, naquit à Wigan (Lancaster), 1691. Peu de temps après, son père perdit sa fortune, et alla s'établir à Dublin. Jean, qui avait été laissé en Angleterre pour son éducation, étant parvenu à l'âge de six ans, fut attaqué de la petite vérole qui le conduisit aux portes du tombeau; revenu à la vie, contre toute espérance, il se trouva privé de ses facultés morales, n'ayant plus ni intelligence ni mémoire : cet état dura pendant un an, et alors ses facultés revinrent; mais il ne lui resta aucun souvenir de ce qu'il avait su

avant sa maladie. Cependant son intelligence était si grande et sa mémoire si heureuse, qu'il recouvra, en peu de temps, ce qu'il avait perdu. Dès ce moment, ses parents le destinèrent au ministère évangélique; il étudia parmi les dissidents; et après avoir débuté avec succès dans une congrégation qui s'était formée à Dublin, il fut nommé pasteur-adjoint, en 1716, s'acquitta de ses fonctions avec la plus grande exactitude, et, par son infatigable application, s'avança rapidement dans toutes les connaissances utiles. Témoin des attaques dirigées contre le christianisme par quelques écrivains audacieux, il approfondit leurs livres; les suivit dans tous leurs subterfuges, porta le même soin dans l'étude des preuves de la révélation, et publia successivement :

I. *An Answer to a late book intitled: Christianity as old as the creation*, etc., 1733, 2 vol. in-8°. C'est une réponse à l'écrit que Tindal avait mis au jour en 1730, intitulé : *Le Christianisme aussi ancien que le monde*.

II. *The divine authority of the old and new Testament asserted against the unjust aspersions and false reasonings of a book intitled: the Moral Philosopher*, 1737, 1 vol. in-8°. C'est une réfutation du *Philosophe moral* de Morgan : comme celui-ci ajouta ensuite un volume à son livre en réponse à l'ouvrage du docteur Leland, celui-ci ajouta un 2<sup>e</sup>. volume à son *Autorité divine*, etc., en réplique aux nouvelles impiétés de son adversaire. Le savoir et l'habileté que déploya Leland dans ces productions, lui méritèrent des marques d'estime et de respect de la part de personnes du plus haut rang dans l'église, ainsi que dans les communions dissidentes : l'université d'Aberdeen lui envoya, de la manière la plus hono-

rable, le diplôme de docteur en théologie, pour reconnaître les vices qu'il avait rendus à la religion.

III. *An Answer to a pamphlet intitled: Christianity not founde argument*, 1742. Ce sont 1 lettres contre le pamphlet de F Dodwell fils. (Voyez DODWELL)

IV. *Reflections on the late Bolingbroke's letters on the s and use of history; especiall far as they relate to christi and the holy scriptures*, 1753. publication des *Lettres sur l'his* (par Bolingbroke) fit plaisir au vants, elle affligea les hommes de qui furent révoltés des impiétés elles fourmillent. (V. BOLINGBROKE)

Plusieurs théologiens prirent la me pour les réfuter; mais a n'eut autant de succès que le do Leland. Il avait eu d'abord qu peine à écrire dans cette occas « parce que, disait-il, si lorsq » religion est attaquée ouverten » il convient de ne rien nég » pour sa défense, on doit crai » néanmoins de montrer trop d » pressement, après qu'on a » son tribut. » Ses scrupules se c pèrent par les conseils de ses an leur fut redevable d'un accro ment de renommée, et la rel d'une bonne apologie.

V. *A l of the principal deistical w that have appeared in Engl in the last and present cent with observations upon them*, 1754, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est en forme de lettres (adre au docteur Wilson) eut d'a peu de succès; mais les édition vantes, plus soignées, furent dues rapidement : celle de 1 2 volumes in-8°, avec un l of the present time with re to religion and morals, and c

*important subjects*, par le docteur Brown, est plus estimée; l'éditeur y a joint une continuation qui va jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. L'*Histoire critique du philo-sophisme anglais*, par M. Tabaraud, 2 vol. in-8°, a transporté parmi nous tout ce qu'il y a de meilleur dans l'ouvrage de Leland. VI. Un *Supplément aux homéies de Hume et de Bolingbroke*, et une nouvelle édition des *Réflexions sur les Lettres de ce dernier*, considérablement augmentée, 2 vol. in-8°. VII. *The Advantages and necessity of the christian revelation, shewn from the state of religion in the ancient heathen world, especially with respect to the knowledge and worship of the one true god; a rule of moral duty, and a state of future rewards and punishments*, etc. 1760, 2 vol. in-4°; et deuxième édition, 2 vol. in-8°. Quelques amis de Leland l'avaient pressé de revoir les livres qu'il avait composés, d'en faire des extraits, et de former de ces extraits un traité, où les meilleurs arguments en faveur de la révélation fussent mis dans un ordre méthodique: mais ne pouvant se résoudre à reproduire les extraits de ses propres ouvrages sous une nouvelle forme, il y renouça; cependant le travail auquel il s'était livré, tournant ses pensées vers les disputes des chrétiens et des déistes, donna lieu à la *Nécessité de la révélation chrétienne*, excellent ouvrage traduit en français sous ce titre: *Nouvelle démonstration évangélique, où l'on prouve l'utilité et la nécessité de la révélation chrétienne, par l'état de la religion dans le paga-nisme, relativement à la connais-sance et au culte d'un seul vrai dieu, à une règle de moralité, et à un*

*état de récompenses et de peines futures*, Liège, 1768, 4 vol. in-12. Ce livre, dit Laharpe (*Introd. à la philosophie du 18<sup>e</sup> siècle*), est le chef-d'œuvre de Leland: supérieur à toutes les productions que le même zèle a enfantées dans ce siècle, et l'une de celles où les profondeurs de la science et du jugement, n'ôtent rien à l'agrément du style, c'est un des ouvrages qui ont assuré jusqu'ici à l'esprit anglais la palme en cette espèce de lutte du christianisme contre l'incrédulité. Le docteur Leland mourut le 16 janvier 1766, à l'âge de 75 ans. Il est généralement regardé comme un des plus redoutables adversaires de l'incrédulité; ses écrits sont également recommandables par le savoir, la sagesse et la modération. Après sa mort, on recueillit ses discours en 4 vol. in-8°, précédés d'une préface, contenant quelques détails sur sa vie, son caractère et ses écrits, par le docteur Isaac Weld, qui prononça son oraison funèbre à Dublin, dans une congrégation dont Leland avait été le pasteur. L-B-E.

LELAND (THOMAS), savant théologien controversiste, et historien anglais, naquit à Dublin, en 1722. Après avoir fait ses premières études dans la célèbre école que tenait alors dans cette ville le docteur Shéridan, il entra au collège de la Trinité, fut promu aux ordres sacrés en 1748, obtint, en 1763, dans le même collège la chaire de l'Oratoire, et déploya également dans ce poste ses talents pour l'enseignement, pour la prédication et pour la controverse. En 1768, il fut nommé chapelain de lord Townsend, lord-lieutenant d'Irlande; et ses amis ne doutaient pas qu'il n'obtînt bientôt un évêché, lorsqu'il mourut, en 1782. On a de lui: I. (Avec le docteur J. Stokes.)

*Demosthenis orationes*, gr. et lat. avec notes, 1754, 2 vol. in-12. II. *Les Harangues de Demosthène*, trad. en anglais, avec des notes critiques et historiques, 3 vol. in-4°. 1756-61-70; cette traduction est fort estimée. III. *Histoire de la vie et du règne de Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre*, Dublin, 1758, 2 vol. in-4°; Londres, 1760, in-4°, fig.; 1806, 2 vol. in-8°; ouvrage savant et rempli de recherches. IV. *Longue-Épée* (*Longsword*) comte de Salisbury, 1762; ingénieux roman historique, publié sous le voile de l'anonyme. V. *Dissertation sur les principes de l'éloquence humaine*, et en particulier sur le style et la composition du Nouveau-Testament, 1764, in-4°. C'est un résumé des discours que l'auteur avait prononcés au collège de la Trinité (à Dublin) pour réfuter quelques principes hasardés par l'évêque de Gloucester (Warburton) dans son Discours sur la doctrine de la grâce. Quelque modérée que fût cette critique, l'impétueux Richard Hurd, ami dévoué de ce prélat (Voyez Hurd), y fit, en gardant l'anonyme, une réponse remplie d'aigreur, à laquelle le docteur Leland opposa une réplique aussi solide que modeste, et qui lui concilia tous les suffrages. VI. *Histoire d'Irlande*, depuis l'invasion d'Henri II, avec un discours préliminaire sur l'ancien état de ce royaume, Dublin, 1773, 3 vol. in-4°; traduite en français, Maëstricht, 1779, 7 vol. in-12; ouvrage plus estimé pour l'élégance du style que pour l'exactitude: l'auteur n'avait pas assez étudié les sources originales. VII. *Discours et Sermons*, Dublin, 1788, 3 vol. in-8°, avec une notice sur la vie de Leland.

C. M. P.

LÉLIEN Voyez LÆLIANUS.

LELLI (JEAN-ANTOINE), peintre, né à Rome, en 1591, fut élève de Civoli, et se perfectionna par l'étude de l'antique et des chefs-d'œuvre modernes qu'enferme cette capitale. Il fut chargé de quelques travaux publics, tels qu'une *Annonciation*, peinte à fresque, et d'un bon ton de couleur, dans l'église de Saint-Mathieu in Marulana; - *Jésus-Christ au milieu des nues*, ayant à ses côtés Saint-Pierre et Saint-Paul, apparaissant à Saint-Éloi, prosterné à genoux, tableau peint à l'huile dans l'église de Saint-Sauveur; — *La Vierge et l'Enfant-Jésus*, présentant un cœur enflammé à Saint-Augustin, dans le chœur de l'église de Jésus-Marie; et dans un des côtés de la même église, un petit tableau monochrome, représentant *Jésus-Christ donnant les clefs à Saint-Pierre*. Dans le cloître de la Minerve, il a peint à fresque, d'un côté un grand tableau de la *Visitation*, dont le paysage et la perspective sont bien entendus; de l'autre, une figure de la *Force*, plus grande que nature, exécutée avec un soin extrême. Il fut encore chargé de plusieurs autres travaux publics; mais un caractère difficile et jaloux, un amour-propre excessif qui lui faisait penser et dire hautement que lui seul méritait d'être employé, lui suscitèrent beaucoup d'ennemis et nuisirent à sa réputation. Il travailla néanmoins pour quelques particuliers, et fit les dessins pour quelques livres imprimés à Rome, notamment pour le poème d'Octave Tronsarelli, intitulé *La Catena d'Adone*. Lelli mourut le 3 août 1640. — Hercule LELLI, peintre, architecte, sculpteur et anatomiste célèbre, naquit à Bologne, vers l'année 1700. Zanotti lui donna

les premières leçons de dessin. Les nombreux ouvrages qu'il a exécutés en plâtre, en cire, en stuc, en bois, en marbre, etc., prouvent son habileté comme sculpteur. Les préparations anatomiques en cire qu'il fit pour l'institut de Bologne, et qui consistent en statues et en tableaux, dans lesquels il a représenté tout ce qui est relatif à l'anatomie, ont surtout illustré son nom. Il doit la brillante réputation qu'il conserve encore en Italie, à la grande influence qu'il exerça long-temps sur l'instruction des jeunes gens qui se destinaient à l'étude des arts. Son savoir ne se bornait pas à la peinture et à la sculpture, il professait l'architecture avec un égal succès. Non moins habile dans la perspective linéaire, il inventa une machine, au moyen de laquelle il réduisait et arrêtait avec précision les contours des portraits qu'il voulait graver. Un pareil procédé avait déjà été mis en usage par Léonard de Vinci et Albert Durer; mais les améliorations qu'y apporta Lelli, peuvent faire regarder la machine qu'il employa, comme une invention nouvelle. On a reproduit de nos jours un moyen analogue, sous le nom de *Physionotrace*. (Voyez G. L. CARRÉTIEN.) Au reste Lelli servit bien plus la peinture par ses préceptes que par ses exemples. Cet art, pour y être habile, exige un exercice habituel auquel il ne put s'astreindre. Cependant les *Guides de Bologne et de Plaisance* font mention de quelques-uns de ses tableaux, et ce dernier cite avec éloge, un *Saint-Fidèle*, qu'on voit dans le couvent des Capucins; mais les auteurs de ces deux livres sont forcés de convenir que ce n'est point à la peinture que Lelli doit sa plus grande gloire. Il a gravé et publié quelques es-

tampes. Il avait composé, pour l'instruction des élèves, un petit ouvrage intitulé : *Compendio anatomico per uso de' Pittori e scultori*; il fut publié après sa mort, qui arriva en 1766. Comme graveur, on connaît de lui plusieurs sujets de thèses, des cartouches, des armoiries, ainsi que les sujets historiques suivants, d'après ses propres compositions : *Agar et Ismaël dans le désert*; la *Vierge*, *Saint-Joseph* et *l'Enfant-Jésus*; *Saint-Philippe Néri*, au milieu d'une gloire d'anges; *Sainte-Thérèse en prière*; plusieurs *Portraits*, parmi lesquels on distingue celui de J. P. Zanotti, son maître. Ses gravures sont marquées des lettres E et L.

P-s.

LELLIS (SAINT-CAMILLE DE), fondateur des clercs réguliers pour le service des malades, naquit en 1550, à Bacchiano, dans l'Abruzze. Il était fils d'un officier qui avait servi dans les guerres d'Italie. Orphelin à l'âge de six ans, il embrassa la profession des armes dès que ses forces le lui permirent. Il aimait le jeu avec passion, et il fit des pertes qui le réduisirent à la plus extrême indigence: pour comble de malheur, un ulcère à la jambe l'ayant contraint de quitter le service, il se rendit, vers 1574 à Rome, à l'hôpital de Saint-Jacques, destiné aux maladies incurables. Renvoyé après une apparence de guérison, et ne sachant que devenir, il se vit obligé de travailler comme manœuvre à un bâtiment que faisaient construire des capucins. Cette misérable situation le fit réfléchir sur ses erreurs; une lumière intérieure sembla l'éclairer, et le père gardien du couvent lui ayant fait une exhortation touchante, il changea tout-à-coup de sentiments. N'ayant alors que 25 ans, il desira d'cu-

trer chez les capucins, puis chez les cordeliers où il commença son noviciat ; mais l'ulcère dont il était affligé, s'étant rouvert, empêcha son admission : il revint à l'hôpital de Saint-Jacques, où on l'employa au service des salles. Sa conduite y fut si exemplaire, il se montra si assidu près des malades, si empressé à leur procurer les secours spirituels et corporels, qu'après quatre ans d'épreuve, on lui confia la charge d'économe. Il avait pris pour confesseur St.-Philippe Néri, sous la direction duquel il marchait à grands pas dans la voie de la perfection : ce fut alors que, cherchant les moyens de procurer aux pauvres malades des secours mieux entendus et plus assurés que ceux qu'ils obtenaient de mains mercenaires, il forma le projet de fonder une congrégation entièrement dévouée à cette bonne œuvre ; et afin de se rendre plus utile aux malades, il résolut d'entrer dans les ordres. Il était sans lettres : quoiqu'il eût alors 32 ans, il fréquenta les basses classes du collège des Jésuites, et quand il fut assez instruit, il étudia la théologie avec tant d'ardeur qu'il fut bientôt en état de soutenir les examens nécessaires. Une personne pieuse lui fit une pension qui lui servit de *titre clérical* ; il fut ordonné prêtre, et préposé ensuite à la desserte d'une église. Obligé de quitter son emploi d'économe, il n'abandonna pas son projet ; et bientôt il jeta les fondements de sa congrégation, sous la protection et avec l'aide du cardinal de Mondovi. Par le crédit de ce prélat, il obtint de Sixte V l'approbation du nouvel institut : Grégoire XIV érigea cet établissement en ordre religieux, en 1591, et Clément VIII le confirma en 1592. Vers ce temps, le cardinal de Mondovi étant

mort, laissa tous ses biens à Lellis, qui dans ce legs trouva de puissants moyens d'étendre son œuvre, et d'accroître le nombre de ses établissements. Bologne, Milan, Gènes, Florence, Ferrare, Messine, Mantoue, etc. s'empressèrent d'accueillir des essaims de ces serviteurs des pauvres malades. Il en fut envoyé en Hongrie et dans d'autres lieux affligés de la peste. Ce fléau s'étant déclaré à Nole, en 1600, Lellis se devoua au service de ceux qui en étaient atteints. Après avoir, pendant quelque temps, gouverné son ordre en qualité de chef, il se démit de cette place. Il assista, en 1613, au cinquième chapitre général, et mourut le 14 juillet 1614. Benoit XIV le canonisa en 1646. C'est ce même jour, 14 juillet, que l'Église honore sa mémoire. Cicatello son disciple a écrit sa Vie.

L-r.

LELONG (JACQUES), prêtre de l'Oratoire, né à Paris en 1665, fut reçu très-jeune au nombre des clercs de l'ordre de Malte, et n'était âgé que de onze ans, lorsqu'il passa dans cette île. Peu de temps après son arrivée, la peste s'y étant déclarée, il eut l'imprudence de suivre le convoi d'un homme mort de la contagion. A peine fut-il rentré dans sa maison, qu'on en mura les portes, de peur qu'il ne communiquât au dehors la maladie dont on le supposait attaqué. Cette espèce de prison lui sauva la vie, en le séquestrant de la société des pestiférés. Un tel accident, joint à la dureté du maître des clercs, le dégoûta du séjour de l'île. Il prétexta l'intérêt de sa santé, pour obtenir la permission de se rembarquer, et vint à Paris reprendre ses études à l'Oratoire. Ses supérieurs l'envoyèrent au collège de Juilli, pour enseigner les mathéma-



et, quelques années après, maître de Notre-Dame-des-près Paris, afin qu'il pût se livrer particulièrement à ce étude, pour lequel il avait de dispositions. Devenu bibliothécaire de cette maison, son goût pour la bibliographie se manifesta d'une manière si décidée, qu'il fut envoyé à Paris, pour y remplir l'emploi dans la maison de morale. A la connaissance des langues orientales, de l'hébreu et de divers dialectes, il joignait plusieurs langues modernes, comme l'italien, l'espagnol, le portugais et l'anglais. Il possédait également l'histoire littéraire et typographique. Enfin, peu de savants lui ont été comparés dans son siècle. Pendant vingt-deux ans chargé de cette bibliothèque, la plus riche de Paris, surtout en écrits orientaux, il l'augmenta d'un tiers avec des fonds particuliers, et il en fit trois départements. Sa passion pour l'étude était inconcevable : il ne s'occupait que pour l'accomplissement de ses devoirs de son état, pour sa gloire suivie avec la plupart des savants de l'Europe ; et il résistait aux longues et fréquentes indispositions comme un avantage qui lui coûtait plus de temps pour s'y livrer que sa vie si laborieuse dut altérer d'un homme dont la complexion était déjà très-faible. Il éprouva de violents maux d'estomac accompagnés d'une fièvre lente qui le tua peu à peu, et rendit inutile l'art des médecins. Il mourut M. Ogier, son neveu, receveur général du clergé, le 13 août 1767, âgé de cinquante-six ans. Ce savant avait une piété sincère et sans affectation, un caractère doux et

modeste, des manières polies et engageantes. Rempli de charité pour les pauvres, il se félicita d'avoir trouvé, dans un riche héritage, des moyens de satisfaire son penchant pour cette vertu. Le P. Malebranche, son intime ami, le raillant un jour sur toutes les peines qu'il se donnait pour découvrir une date ou une anecdote littéraire : « La vérité est » si aimable, lui répondit-il, qu'on » ne doit rien négliger pour la découvrir, même dans les plus petites choses. » Ses ouvrages indiquent des recherches immenses. On désirerait seulement qu'il se fût appliqué à en rendre le style plus correct. En voici la liste : I. *Supplément à l'Histoire des dictionnaires hébreux de Wolfius*, dans le Journal des Savans, de janvier 1707. II. *Nouvelle méthode des langues hébraïque et chaldaïque avec un dictionnaire de ces deux langues*, Paris, 1708, in-8. Cette méthode, suivie d'un dictionnaire hébraïque en vers français, fait sur le modèle des *Racines grecques* de Port-Royal, est du P. Renou de l'Oratoire. Le P. Lelong n'en a été que l'éditeur. III. *Bibliotheca sacra, seu Syllabus omnium fermè sacræ Scripturæ editionum ac versionum*, Paris, 1709, 2 vol. in-8.; réimprimée la même année à Leipzig, par les soins de Boerner, avec des augmentations et des notes historiques et critiques, tirées des manuscrits et des livres imprimés en Allemagne, qui n'avaient point été connus du P. Lelong. Celui-ci s'était occupé, dans les dernières années de sa vie, de corriger cet ouvrage, et de l'augmenter d'une seconde partie, contenant le catalogue de tous les auteurs qui ont travaillé sur les livres de la Bible. Cette seconde édition était prête à être mise

sous presse, lorsque l'auteur mourut. Il en confia le soin au P. Desmolets, son ami, qui la publia en 1723, in-folio, précédée d'une notice sur la vie et les ouvrages du P. Lelong. Cet ouvrage, d'un travail immense, est le plus ample, le plus méthodique et le plus exact qui eût paru en ce genre: une nouvelle édition avait été commencée par les soins de A. G. Marsch; il n'en a paru que deux parties en cinq volumes in-4°. Halle, 1778-90. IV. *Discours historique sur les principales éditions des bibles polyglottes*, Paris, 1713, in-12. C'est le fruit des recherches que le P. Lelong avait été obligé de faire pour sa Bibliothèque sacrée. Il contient des détails curieux sur les polyglottes, et particulièrement sur celle de Paris (V. LEJAY). V. *Histoire des démêlés du pape Boniface VII avec Philippe-le-Bel*, Paris, 1718, in-12. C'est un ouvrage posthume d'Adrien Baillet: le P. Lelong, en le donnant au public, l'augmenta de vingt-deux pièces justificatives qui ne se trouvent pas dans les *Actes* de Dupuy. Il eut deux éditions en moins de trois mois. VI. *Bibliothèque historique de la France, contenant le catalogue des ouvrages imprimés et manuscrits qui traitent de l'histoire de ce royaume, ou qui y ont rapport; avec des notes critiques et historiques*, Paris, 1719, in-folio. L'objet de cet ouvrage est d'indiquer dans un ordre méthodique l'usage qu'on doit faire des grandes collections des pièces concernant l'histoire de France, et de faciliter le travail de ceux qui entreprennent de l'écrire. Ce gros volume fut composé dans l'espace de trois ans, et l'auteur le copia trois fois de sa propre main. Il se proposait de l'augmenter considérablement dans une seconde édition. Les ma-

tériaux qu'il avait rassemblés, et un exemplaire chargé de ses notes, ont passé entre les mains de Fevret de Fontette, qui s'en est servi dans son édition en 5 vol. in-folio, Paris, 1768. (V. FEVRET, XIV, 471.) VII. *Lettre à M. Martin, ministre d'Utrecht*, Paris, 1720, dans le *Journal des Savants*, de juin de la même année. Ce ministre, dans sa dissertation sur le fameux passage de Saint-Jean (Ep. 1, cap. 5, §. 7) *Tres sunt qui testimonium*, etc., avait dit que Robert Etienne l'inséra dans son édition de la Bible, d'après plusieurs manuscrits de la bibliothèque du Roi. Le P. Lelong soutient que ce passage ne se trouve dans aucun des manuscrits de cette bibliothèque. Cet homme infatigable avait entrepris un recueil des historiens de France beaucoup plus ample que celui de Duchêne; il se proposait d'en faire imprimer deux ou trois volumes chaque année: ce fut ce travail qui abrégé ses jours. Tous les matériaux étaient rassemblés pour les premières livraisons; il ne lui restait plus qu'à les collationner avec les manuscrits et les imprimés, pour les publier avec des notes critiques, chronologiques et géographiques. Ce projet a été exécuté par les bénédictins de Saint-Maur, et la continuation en est confiée aujourd'hui à l'académie des inscriptions. T-D.

LELORRAIN. Voyez LORRAIN et VALLEMONT.

LELORRAIN (ROBERT), sculpteur, naquit à Paris, le 15 novembre 1666. Le peintre Lemonnier lui donna les premiers principes du dessin; et à l'âge de 18 ans, le jeune artiste entra chez Girardon, qui bientôt lui confia l'exécution d'une partie du mausolée du cardinal de Richelieu, et du tombeau qu'il avait composé

pour lui-même. Lebrun sut apprécier les talents de Lelorrain, et lui fit obtenir du Roi une pension qui lui fut conservée jusqu'à sa réception à l'académie. En 1689, il obtint le grand prix, et partit l'année suivante pour l'Italie. S'étant embarqué à Marseille, une tempête écarta son vaisseau de la route; ce vaisseau serait tombé entre les mains d'un corsaire levantin qui lui donna la chasse, si la contenance des passagers, excités par le jeune artiste, n'avait décidé le corsaire à les laisser continuer leur route. Arrivé à Rome, il se livra avec ardeur à l'étude. Malheureusement l'école du Bernin prévalait à cette époque, et Lelorrain ne put se préserver de sa funeste influence. Quelques essais de peinture qu'il tenta pendant son séjour à Rome, loin de le ramener dans la bonne route, ne servirent qu'à l'en écarter davantage, en lui faisant croire que les procédés de deux arts si différents pouvaient se concilier. Cependant son assiduité au travail était sans bornes. Il envoya en France plusieurs copies en marbre qu'il avait faites d'après l'antique; et il se disposait à exécuter un grand ouvrage pour les Jésuites de Rome. quand l'excès du travail, joint à la chaleur du climat, le jeta dans une maladie de langueur, dont il ne put guérir qu'en revenant en France. Dans ce voyage, il visita les principales villes d'Italie, pour y étudier les beaux ouvrages qu'elles renfermaient. En arrivant à Marseille, il fut chargé de terminer quelques petites figures de marbre que la mort n'avait pas permis au Puget de finir; de là, il vint à Paris, où il trouva l'académie fermée, et les travaux publics interrompus par le malheur des temps. Cependant des hommes distingués dans les lettres et les arts,

parmi lesquels on cite Boileau, Tournefort et de Piles, le firent travailler pour de riches particuliers. L'académie ayant été rouverte en 1700, il fut agréé sur le modèle d'une *Galathée*, figure demi-nature, et reçu, en 1701, sur le marbre de ce modèle. Bientôt il exécuta, pour la cascade de Marly, un *Faune* en marbre, et une *Vierge* pour la paroisse du Roi à Marly; un *Bacchus* pour les jardins de Versailles; une *Hébé*; un *Saint-Emilien*, aux Invalides; dans l'église de Saint-Sauveur, un *Lutrin orné d'enfants en bronze*; à la chapelle de Versailles, un bas-relief représentant *J. C. devant Caïphe*, *deux Anges* et *des trophées*; à la Chartreuse de Morfontaine, un grand *Christ en croix*; etc. L'académie le nomma successivement adjoint, professeur, et enfin, en 1737, recteur à la place de Hallé. Le cardinal de Rohan lui confia l'exécution de quatre statues colossales, destinées à orner la façade principale de l'hôtel de Soubise, à Paris; elles représentent les *Quatre Saisons*; la plus estimée est celle de *l'Hiver*. C'est alors que le prélat jeta les yeux sur Lelorrain pour les sculptures de son palais de Strasbourg, et du château de Saverne. Les quatre statues de plus de huit pieds de proportion, qu'il exécuta pour le premier édifice, sont *la Religion*, *la Clémence*, *la Prudence* et *la Force*; elles sont accompagnées de *quatre groupes d'enfants* analogues à chaque statue, et de *deux vases dans le genre antique*. Mais c'est principalement dans la décoration du palais de Saverne, que Lelorrain avait déployé tous ses talents. Dans un salon, appelé le *Salon des Colonnes*, il avait sculpté au-dessus de l'entablement quatre figures plus grandes que nature, représen-

tant la *Religion*, la *Charité*, la *Vérité* et la *Vigilance*; et dans les panneaux, quatre cariatides en ronde-bosse, représentant la *Prudence*, la *Justice*, la *Tempérance* et la *Force*. Enfin, ce salon était encore orné de quatre bas-reliefs, ayant pour sujet : *Apollon et Daphné*; *Mercur*e apportant une lyre à *Apollon* qui garde les troupeaux d'*Admète*; le *Jugement de Midas*, et *Marsyas écorché par Apollon*. Ces derniers ouvrages ont péri dans l'incendie du château de Saverne, en 1779. C'est après avoir terminé ces travaux, que Lelorrain entreprit ceux du palais épiscopal : une attaque d'apoplexie, qu'il essuya en 1733, l'obligea de les interrompre. Il revint à Paris, où on lui offrit successivement les places de directeur de l'académie de France à Rome, et celle de sculpteur du roi d'Espagne. Il les refusa toutes deux, motivant son refus sur la chaleur du climat qui lui était contraire. Parmi les traits qui font honneur à son talent, on rapporte que Van Clève, sculpteur habile, l'invita un jour à venir voir une tête de bacchante qu'il avait achetée comme une antique. Lelorrain, en la voyant, reconnut qu'elle était son ouvrage; et après en avoir instruit Van Clève, il lui avoua que rien ne l'avait jamais autant flatté que cette erreur. Le goût qui régnait à cette époque, explique facilement une erreur que l'on ne commettrait plus aujourd'hui. Lelorrain avait un véritable talent pour le ciseau; ses ouvrages sont d'un dessin facile, mais maniéré; il est dépourvu de noblesse et d'idéal : c'est le principe du Bernin, et c'est celui qu'ont outré Lemoyne fils, et Pigalle ses élèves. Ses bustes de faunes et de bacchantes, qui faisaient, dans le siècle dernier, l'or-

nement des plus riches cabinets, pleins de cette grâce affectée qu'on si loin de la naïveté antique, qui devait séduire dans un temps où tous les arts du dessin avaient abandonné la route du vrai beau et de la nature. On s'aperçoit trop d'ailleurs que ses ouvrages sont faits en France, et non en Italie, et qu'ils sont en général sans étude et de pratique. Lelorrain mourut à Paris, le premier mai 1743, après plusieurs attaques de l'apoplexie. Le portrait de cet artiste a été peint par Nonotte et par Drouot père. Le premier, qui existe encore chez un des descendants de Lelorrain, a été gravé en 1749, par N. Tardieu, pour sa réception à l'académie; le second, qui faisait partie de la collection des morceaux de l'académie, a été gravé en 1741, par Ph. Lebas. — Lelorrain, Joseph LELORRAIN, peintre et graveur à l'eau-forte, d'une autre famille que le précédent, naquit à Paris le 17 mai 1715. Il fut élève de Dumont le jeune. C'est en Italie qu'il alla se perfectionner. A son retour, il fut reçu à l'académie. Il a exécuté plusieurs tableaux d'histoire, qui ne lui ont pas fait une réputation bien étendue. Son talent consistait principalement à peindre l'architecture et la perspective. Ses ouvrages, en ce genre, se font remarquer par une grande intelligence dans la distribution des lumières, et par la vigueur de la touche. Cet artiste d'ailleurs est peu connu en France; c'est en Russie qu'il était allé s'établir, qu'il a fait la plupart de ses tableaux. Il s'est exercé à graver à l'eau-forte plusieurs de ses dessins ont été gravés par le burin. Parmi les estampes qu'il a gravées, on cite le *Jugement de Salomon*; *Salomon sacrifiant*; *Idoles*; *Esther devant Assuérus*; *la Mort de Cléopâtre* : quatre

Après de Troy. M. Bacquoy a gravé, d'après les dessins de LeLorrain, le *Prospectus d'une souscription pour le poëme de Roland-Furieux*. Aveline a gravé l'*Anneau d'Hans Carvel*, et Sornique, la *Chose impossible*, sujets tirés des contes de Lafontaine; Camu, la *Vue du feu d'artifice tiré à Rome par ordre du prince Colonne*, et le *Projet d'une place pour le Roi*. LeLorrain est mort à Pétersbourg en 1760. P-s.

LELY (PIERRE VAN DER-FAES, surnommé *le Chevalier*), peintre de portraits, naquit, en 1618, à Soest en Westphalie. Son père, Jean Vander-Faes, capitaine d'infanterie, fut appelé Lely, parce qu'il naquit à la Haie dans une maison dont la façade était ornée d'une fleur de lis. Voyant les dispositions de son fils pour le dessin, il le mit chez Grelber, peintre de Harlem, où le jeune Lely ne tarda pas à se distinguer; il développa surtout beaucoup de talent dans le portrait, et tâcha de se rendre propre la manière de Van Dyck. A vingt-cinq ans, sa réputation s'était tellement répandue, que le prince d'Orange, Guillaume III, l'emmena en Angleterre lorsqu'il alla épouser la fille de Charles I<sup>er</sup>. Ce dernier prince se fit peindre ainsi que toute la famille royale; et les portraits de Lely eurent tant de succès, que l'artiste obtint le titre de premier peintre du Roi. Après la mort de Charles I<sup>er</sup>, Lely fut employé par Cromwel, dont il fit le portrait. Lorsque Charles II remonta sur le trône, il nomma Lely chevalier et gentilhomme de la chambre, avec une pension de 4,000 florins. Cette faveur, qui satisfait son amour-propre, ajouta peu de chose à sa fortune déjà très-considérable, et dont il faisait l'usage le plus noble.

Lely aimait le faste; mais il savait mesurer sa dépense à ses revenus, et, plus sage que Van Dyck, son prédécesseur, il ne se ruina point par des prodigalités. Il tenait table ouverte, et, pendant le repas, une musique excellente égayait les convives. Lely aurait pu jouir, jusqu'à la fin de ses jours, d'un bonheur inaltérable; mais les succès qu'obtint Kneller, à son arrivée en Angleterre, lui inspirèrent un chagrin tellement profond, qu'il tomba dans une mélancolie dont rien ne put l'arracher. En vain son médecin, ignorant la cause de son mal, croyait le distraire en lui parlant de son art et des ouvrages de son rival; Lely, de plus en plus aigri par ces discours, mourut en 1680. Son portrait, peint par lui-même, existe dans la collection des peintres célèbres qui font partie de la galerie de Florence. Le musée du Louvre possède de lui un *Portrait d'homme en collet blanc en dentelles*, que l'on peut comparer à un Van Dyck. On voyait, dans la même collection, une *Tête d'homme*, tirée de la galerie de Vienne, et le *Portrait de Cromwell*, provenant du cabinet du Stathouder; ce dernier a été repris, en 1815, par le roi des Pays-Bas; l'autre l'a été par l'Autriche. P-s.

LEMAINGRE. Voy. BOUCICAUT.

LEMAIRE (JACQUES), navigateur hollandais, devenu célèbre par la découverte du détroit qui porte son nom, était fils d'un négociant très-entreprenant, nommé Isaac Lemaire, habitant d'Égmont, près d'Alkmar. Les lettres-patentes accordées par les États-Généraux à la compagnie des Indes Orientales, défendaient à tous les sujets des Provinces-Unies, de passer au sud du cap de Bonne-Espérance, et même

dans le détroit de Magellan, pour aller aux Indes, ou dans les pays connus et non connus, situés hors des limites du grand Océan Atlantique. Cette défense, au lieu d'arrêter les spéculateurs, donna une nouvelle activité à leur industrie. Les esprits se tournèrent d'abord vers les moyens d'é luder la loi : ensuite on imagina de chercher à pénétrer par une nouvelle route dans le grand Océan ou la mer du Sud. La première idée en est due à Isaac Lemaire, père de celui dont il s'agit. Il en fit part à Cornelis Schouten, navigateur très-expérimenté, qui avait fait plusieurs voyages aux Indes Orientales, et qui était animé du désir de faire de nouvelles découvertes. Celui-ci s'était persuadé, non sans raison, que le continent de l'Amérique devait se terminer au-delà de la terre du Feu, que l'on savait entrecoupée d'un grand nombre de canaux. Tous les deux se flattèrent de pouvoir éluder le privilège de la compagnie, en prenant cette route nouvelle, qui n'avait pu être spécifiée dans les lettres-patentes de leurs hautes-puissances. Isaac Lemaire se chargea de la moitié des frais de l'expédition ; l'autre moitié fut partagée entre divers négociants dont les noms ont été conservés, et qui, la plupart, exerçaient alors les premières charges municipales de la ville de Hoorn. Ils prirent tous, avec Isaac Lemaire et Jacques son fils, le titre de directeurs de la nouvelle association. Schouten s'intéressa dans cette entreprise, et fut chargé d'équiper le vaisseau la *Concorde* de trois cent soixante tonneaux, avec soixante-cinq hommes d'équipage, et vingt-neuf pièces de canon de petit calibre. On arma également un petit bâtiment dont on nous a laissé ignorer

le tonnage et même le nom. La destination de ces bâtiments fut tenue secrète ; les officiers et marins qui voulurent faire cette campagne, prirent l'engagement illimité d'aller partout où on les conduirait. Schouten commanda la *Concorde*, et Jacques Lemaire s'y embarqua comme directeur-général de l'association. Il devait présider en cette qualité tous les conseils. La prééminence qu'elle lui donnait, explique pourquoi, n'étant que négociant, il a partagé avec Schouten, une gloire qui ne semble réservée qu'à des navigateurs de profession. Il est cependant juste de dire que Lemaire passait pour un homme expérimenté et d'une grande intelligence dans l'art de la navigation. Nous ne pouvons donc plus le considérer comme un simple subrécargue. L'expédition fut armée dans le port de Hoorn ; elle se rendit ensuite dans la rade du Texel, d'où l'on mit à la voile, le 14 juin 1615. Les vaisseaux qui, dans ces premiers temps, allaient sur les côtes de l'Amérique méridionale, avaient coutume de filer d'abord le long des côtes d'Afrique, jusqu'à la rivière de Sierra-Leone. La *Concorde* suivit la route commune, et relâcha près de l'embouchure de cette rivière. Elle en partit le 1<sup>er</sup> octobre, et, le 6 décembre suivant, prit connaissance du port Desiré, situé à environ cent lieues au nord du détroit de Magellan. Le mauvais temps retint, pendant plusieurs jours, les deux bâtiments à l'entrée du port ; ils y coururent de grands dangers. Le plus petit faillit se perdre ; il s'échoua, et demeura pendant toute une marée à sec et couché sur le côté. La mer montante le remit à flot sans accident ; mais il n'y resta pas longtemps. Tandis que, suivant l'usage,

Était sa carène, avant de tra- réparer les dommages qu'il us, le feu se communiqua lages, et le bâtiment fut con- présence des ouvriers et des es, qui firent de vains efforts auver. La *Concorde* qui res- si seule, avait reçu un choc près de la flottaison, peu de près qu'elle eut quitté la côte e; elle laissa le port Desiré nvier 1616, et se dirigea ad sans s'éloigner de la côte. elle avait dépassé le détroit llan, et se trouvait près de ité orientale de la terre du fin, lorsqu'on fut parvenu à trémité, on découvrit, dans e autre masse de terre très- ni reçut le nom de *Terre des* et l'on vit un beau canal u sud, dans lequel la *Con-* assa, le 24 janv. 1616. On vit a sortant de ce canal, la côte erre du Feu se diriger vers et l'on s'attendit à trouver in- nent l'extrémité du continent. rre fut prolongée à une assez distance, mais de manière à as perdue de vue. Enfin, après écouvert les deux îles *Barne-* *Concorde* doubla le cap le plus vers le sud. C'est le premier nt qui soit entré dans le grand , après avoir contourné le nt entier de l'Amérique. Le i en marque l'extrémité, est sous le nom de cap *Horn*, i donnèrent alors les Hollan- e conseil de l'expédition s'as- pour consacrer, par un acte, heureux succès. Jacques Le- réclama l'honneur de donner m au détroit dans lequel on assé avant de doubler le cap ce qui lui fut accordé. L'his- da voyage se contente d'ob-

server que ce détroit aurait été nommé avec plus de raison détroit de Schouten, du nom de celui qui avait dirigé la navigation. Au reste cette découverte n'offre de remar- quable que la conception qui l'a fait entreprendre, et ne peut être com- parée à celle de Magellan; mais elle nous a montré la route qui mène le plus promptement et avec le moins de danger, dans la mer du Sud. C'est un service dont l'influence se fait sentir tous les jours, et s'of- fre à chaque instant à la reconnais- sance des navigateurs. Le nom de Lemaire, gravé sur ce passage, per- pétue la gloire qu'il s'est acquise; et ce nom est à présent consacré en géographie. Les deux naviga- teurs se dirigèrent ensuite sur l'île de Juan - Fernandès, où ils tentè- rent de relâcher; mais ayant été repoussés par les vents et les cou- rants, ils firent route pour traverser le grand Océan. La première terre dont ils eurent connaissance fut une petite île déserte que Magellan avait également vue, et qu'ils nommèrent *île des Chiens*. Il est à remarquer que les Hollandais et ce célèbre na- vigateur, en traversant le parage où se trouve cette suite presque conti- nue d'îles et d'écueils qui, au sud de la Ligne, forment une espèce de cein- ture autour du globe, aient précisé- ment passé entre les principaux grou- pes où les îles sont le plus clair-se- mées, et qu'ils n'en aient découvert qu'un bien petit nombre. La *Con-* *corde* fit route à l'ouest, en quittant l'île des Chiens, et passa dans la partie nord de l'Archipel dangereux, où l'on découvrit les îles *Sans-Fond* *Waterland* et des *Mouches*. La route de l'ouest mena ensuite entre l'Archipel des îles *des Amis*, et ce- lui des îles *des Navigateurs*, où l'on

vit quatre autres petites îles qui conservent les noms qui leur furent donnés. Ce sont les îles des *Traîtres*, de *Good Hope* (Bonne-Espérance), des *Cocos* et de *Hoorn*. On reconnaît dans les habitants qui communiquèrent avec les Hollandais, quelques-unes des habitudes des insulaires des îles des Amis, et des traces de la férocité de ceux des îles des Navigateurs. Le 12 juin 1616, Schouten se croyait à mille six cent soixante lieues de quinze au degré, des côtes du Pérou, c'est-à-dire par environ 170° de longitude orientale, méridien de Paris. Il jugea qu'il serait dangereux de continuer la route de l'ouest, et qu'il fallait remonter vers le nord, afin de passer au nord de la Nouvelle-Guinée. Le conseil s'assembla, et la route qu'il proposait fut adoptée. On ne tarda pas à voir les îles qui sont aux environs de la Nouvelle-Irlande; on passa dans le nord, et probablement en vue de plusieurs des îles de l'Amirauté, des Mille-Îles. Enfin la terre de la Nouvelle-Guinée fut serrée d'assez près, jusqu'à un cap peu éloigné des Moluques, que l'on appela cap de *Bonne-Espérance*. Le nom de *Schouten* fut donné à une île assez grande située à l'est de ce cap, et elle le conserve encore aujourd'hui. La *Concorde* vint ensuite dans les Moluques, en faisant le tour de Gilolo par le nord. Lemaire et Schouten y furent bien accueillis par leurs compatriotes. Ils quittèrent bientôt ces îles, et vinrent mouiller dans la rade de Iacatra, aujourd'hui Batavia, le 23 octobre 1616, seize mois après avoir quitté le Texel. C'est ici que se termine cette expédition qui a ouvert une nouvelle route à la navigation; le succès en fut si heureux, que les Hollandais ne per-

dirent que trois hommes par un si long voyage. L'un était Lemaire, et un autre Schouten. La suite des événements fit connaître que l'on s'était en vain d'éluder le privilège de la compagnie des Indes Orientales, par le capitaine Willem Coen, qui depuis a fondé Batavia, et qui était, à leur avis, le président du conseil des Indes. Lemaire donna les moyens de retourner en Hollande, et d'y aller plaider sa cause. Lemaire et Schouten s'embarquèrent sur le vaisseau l'*Amstel*, commandé par l'amiral Spilberg, qui revenait également dans sa patrie; cet amiral était parti du Texel le 10 août 1614, avec six vaisseaux, dont il avait conduit aux Moluques les autres traversant le grand Océan; il avait passé par le détroit de Malacca, seule route qui fût alors connue. La flotte mit à la voile le 14 septembre 1616. Lemaire mourut le 10 octobre du même mois. On ne connaît aucune particularité de sa vie privée. La relation originale que nous ayons de ce voyage qui porte son nom est celle de Schouten, a été écrite par Willem Classen, embarqué en qualité de commis sur le petit bâtiment qui passa à bord de la *Concorde* après que celui-là eût été brûlé par le capitaine Schouten au retour du voyage de Spilberg de l'Inde. Lemaire fut regretté dans sa patrie. Nous ignorons aussi les circonstances particulières de la vie de Schouten, mais le nom de ces deux navigateurs doit être conservé dans l'histoire. La relation de Classen a été traduite en latin; une version française se trouve dans le tome VIII de l'histoire des Voyages de la compagnie des Indes Orientales de Hollande, par M. de Brosses, en a donné un précis dans l'histoire des terres australes.





( *Orig. des Bourguig.*, pag. 380. ) La langue et la poésie françaises ont quelques obligations à Lemaire. Avant lui, on n'avait pas remarqué que la césure du vers ne doit jamais tomber sur un *e* muet. Marot avoue que ce fut Lemaire qui lui apprit la règle, en le reprenant d'y avoir manqué dans son *Églogue* à François I<sup>er</sup>. Pasquier dit que la lecture de ses ouvrages n'avait pas été inutile à Ronsard. On a de Jean Lemaire : I. *Le Temple d'honneur et de vertus*, composé à l'honneur de feu monseigneur le duc de Bourbon, Paris, 1503, in-8°. Cet ouvrage est mêlé de prose et de vers ; et l'on y reconnaît, dit Sallier, que l'auteur ne manquait ni de facilité pour se faire un plan, ni de justesse pour arranger les parties d'un sujet. II. *La légende des Vénitiens*, ou autrement leur *Chronique abrégée*, etc., Paris, 1509, in-8°. C'est une satire très-vive de la conduite des Vénitiens, et en même temps la justification de la ligue de Cambrai : cet ouvrage est en prose. III. *La plainte du Désiré*, Paris, 1509, in-8°. Lyon, id. C'est un dialogue entre les deux nymphes, Peinture et Rhétorique, sur la mort de Louis de Luxembourg, dont l'auteur se dit le secrétaire : il est suivi des *Regrets* de la Dame Marguerite-Auguste, fille de l'empereur Maximilien, sur la mort de son frère le roi Philippe, par le même auteur. IV. *L'épître du Roi à Hector de Troyes*, 1511. C'est une réponse à celle que J. Dauton avait adressée à Louis XII, au nom d'Hector : cette pièce a été réimprimée à la suite des *Illustrations des Gaules*. V. *Le Triomphe de l'amant vert compris en deux épîtres fort joyeuses, envoyées à Mme. Marguerite Auguste*, 1510; Paris, 1535, in-16, et dans plusieurs éditions des

*Illustrations des Gaules*. Dans la première épître, le poète exprime les regrets de l'amant vert sur le départ de cette princesse pour l'Allemagne, où elle était allée visiter l'empereur Maximilien, son père. Dans la seconde, il suppose que l'amant est mort de douleur, et il raconte ce qu'il a vu dans les enfers. Sallier avoue qu'il n'a pas pu deviner qui était cet amant vert. L'abbé Goujet s'est imaginé qu'il s'agissait là de Lemaire lui-même, et il s'étonne qu'un homme de si basse condition ait eu l'audace de se vanter d'avoir vécu très-familièrement avec la princesse. Puis il ajoute : « Ce qui me surprend, c'est que non-seulement il ait pris la liberté de le lui écrire à elle-même, mais de plus qu'il se soit persuadé qu'il lui ferait plaisir en l'annonçant à tout le monde, par la publication de son épître. Il s'y dit né dans la Haute-Éthiopie ; mais il est aisé de voir que c'est une fiction. » ( *Voy. la Biblioth. française*, t. x, page 83. ) Eh bien ! cet *amant vert*, c'était le perroquet de la princesse, et il est inconcevable que Sallier ni Goujet ne l'aient pas deviné à la lecture des premiers vers (1). VI. *Traité singuliers, savoir : les trois Contes intitulés de Cupido et de Atropos*, etc. Paris, 1525, in-8°, rare. Le premier est traduit de l'italien de Séraphino ; les deux autres sont de l'invention de Lemaire. Il suppose que l'Amour, dans une rencontre avec Atropos, a pris l'arc de cette déesse au lieu du sien, et que depuis ce mo-

(1) En voici quelques-uns qui paraissent assez clairs :

Or, plût à Dieu que mon corps assez beau  
Fût transformé pour cette heure en corbeau  
Et mon collier vermeil et purpurin,  
Fût aussi brun qu'un Meure ou Barbarin,  
Lors te plairais-je ; et ma triste laideur  
Me vaudrait mieux que ma belle verdure.

à tous ceux qui ont été blessés. Les fleches sont atteints de cette terrible maladie décrite par Fra-  
 . (Voy. FRACASTOR.) Le poète  
 e son récit, en annonçant que  
 r, à la prière de Vénus, a indi-  
 e assemblée des états pour avi-  
 t moyens d'arrêter les progrès  
 L VII. *La Concorde des deux*  
*ges*. Il y relève les avantages  
 abiers du français et du toscan,  
 t une même origine, le latin.  
 vrage est divisé en deux par-  
 ont l'une est rimée par tercets,  
 unité des italiens, mais que  
 ire n'a pu introduire dans la  
 française. VIII. *Traité de la*  
*ence des schismes et des con-*  
*le l'Église, et de la préemi-*  
*et utilité des conciles de l'É-*  
*gallicane*, Lyon, 1511, in-4°.   
 it en latin, par Sim. Schard,  
 primé à la suite de l'histoire de  
 ry de Niem, Basle, 1566,  
 . Camerarius en donna une  
 lle traduction en 1572. Le but  
 maire, dans cet ouvrage, était  
 tre en évidence l'injustice de  
 d'ite de Jules II à l'égard de  
 XII: mais d'un principe vrai  
 ire des conséquences qui ont  
 optées par les protestants. IX.  
 mptuaire des conciles de l'E-  
 catholique avec les schismes  
 a différence d'iceux, plus  
 tore du prince Syach Ismaël,  
 e même auteur, Paris, 1512,  
 ; Lyon, 1532, in-16; Paris,  
 . in-16: il y a encore d'autres  
 es. X. *Trois livres des Illus-*  
*ons des Gaules et singularités*  
*royes*, Paris, 1512. in-folio;  
 m 1531. in-8°, ibid. 1540,  
 . ibid. 1548, in-4°, et plu-  
 s autres fois de même format;  
 et restitués par A. Dumoulin,  
 t. 1549, in-fol.: cette édition,

quoique plus ample, est moins re-  
 cherchée que les éditions de format  
 in-8°. qui sont mieux exécutées. Cette  
 prétendue histoire est un tissu de fa-  
 bles, tirées la plupart du faux Berosé  
 et d'Annius de Viterbe. L'auteur fait  
 descendre les rois de France de Fran-  
 cus fils d'Hector, fable répétée par  
 tous nos historiens, jusqu'à la fin du  
 16<sup>e</sup>. siècle; il cite, parmi les autorités  
 dont il appuie ses récits, le psautier  
 de David, Homère, Virgile, Tibulle  
 et Ovide. Au milieu de ce fatras, on  
 trouve des idées singulières, et qui  
 trouveraient des partisans; il affirme,  
 par exemple, que le bas-breton est  
 le vrai langage troyen. La plupart des  
 éditions de cet ouvrage renferment  
 les fameuses *Épîtres de l'amant vert*  
 et d'autres poésies de Lemaire. XI.  
*La couronne Margaritique*, Lyon,  
 1549, in-fol: elle est comprise dans  
 l'édition de Dumoulin citée plus  
 haut. Cette pièce, d'une assez  
 grande étendue, contient l'éloge de  
 Marguerite de Savoie; elle a été pu-  
 bliée par Pierre de Saint-Julien de  
 Balleure. On a attribué à Lemaire:  
*Le Triomphe de très-haute et puis-*  
*sante dame V...., royne de Puite*  
*d'Amour*, Lyon, 1539, in-8°, pe-  
 tit ouvrage très-rare; mais Duver-  
 dier, dans la *Bibliothèque française*,  
 en désigne comme l'auteur, un cer-  
 tain Martin d'Orchesino, nom que  
 Lamounoye croit supposé, et que  
 Mercier de Saint-Léger, ni M. Bar-  
 bier, n'ont pu expliquer. (Voy. le  
*Supplém. à la table du Diction. des*  
*Anonymes*.) On peut consulter les  
*Recherches* sur la vie et les ouvrages  
 de J. Lemaire, par Sallier, dans le  
*Recueil de l'acad. des inscript.*,  
 tom. XIII, pag. 593-606. W--s.

LEMAISTRE (GILLES), premier  
 président au parlement de Paris,  
 d'une famille ancienne et illustre

dans la robe , était petit fils de Jean Lemaistre , premier avocat-général. Il naquit à Montlhéri, vers l'an 1499, et fréquenta le barreau pendant ses premières années. Il s'y acquit la réputation d'habile jurisconsulte ; et François 1<sup>er</sup>. le nomma avocat-général au parlement , en 1540. Henri II, voulant récompenser les services qu'il avait rendus dans cette charge, le nomma président à mortier en 1550, et, l'année d'après il l'éleva à la place de premier président. Pendant que Lemaistre remplissait cet emploi, il se forma des factions qui, sous le prétexte de religion, désolaient la France et la couvraient de sang. Les promesses, et les menaces de l'interdiction et de la mort, ne purent ébranler l'héroïque fermeté de ce magistrat, ni l'empêcher de soutenir les intérêts de l'état. Il mourut le 5 décembre 1562, et fut enterré aux Cordeliers de Paris. Nous avons de lui : *Décisions notables*, Paris, 1566, in-4°. Jean Rainat en donna une édition augmentée d'un plaidoyer de Bourdin, procureur-général, et d'un arrêt touchant la régale de Nantes, Paris, 1583, in-8°. ; Lyon, 1595, in-16; Paris, 1601, in-12. Les œuvres de Lemaistre furent imprimées après sa mort. Claude Bernard en donna une édition, en 1653, in-4°, et une deuxième, corrigée et augmentée de plusieurs décisions et arrêts intervenus depuis, Paris, 1680, in-4°. Elles sont divisées en cinq livres : 1°. *Des Criées et Saisies réelles*. 2°. *Des amortissements et Francs-Fiefs*. 3°. *Des Régales*. 4°. *Des Fiefs, Hommages et Vassaux*. 5°. *Des Appellations comme d'abus*. Dumoulin appelle Lemaistre *virum eruditissimum*; mais ce magistrat avait le défaut de trop abonder en son sens.

Taisand (*Vie des Jurisconsultes*) en rapporte un exemple pris dans un procès que Lemaistre eut avec son gendre : après l'avoir perdu à la chambre des requêtes, il en appela au parlement. Les pièces examinées, on trouva qu'il avait été bien jugé; mais, par égard, on lui envoya le président Hennequin, afin de le faire consentir à ce que la sentence eût son effet. Comme il n'y consentit pas, le parlement la confirma. Z.

LEMAISTRE (JEAN), neveu du précédent, était avocat au parlement de Paris, lorsque, forcé par les ligueurs, il accepta d'eux la place d'avocat du roi, et prêta serment à la *sainte union*, le 26 janvier 1589. Le duc de Maïenne et les autres chefs de la Ligue le nommèrent, en 1591, premier président du parlement de Paris, en remplacement de Brisson, que les Seize avaient assassiné, et le députèrent aux prétendus états du royaume tenus à Paris. Chargé par cette assemblée d'examiner, avec le conseiller aux enquêtes Duvair, la proposition faite par le légat, de publier en France le concile de Trente, sans réserve ni modification, il fit (avec son collègue) un rapport qui mécontenta le légat, et déconcerta ses projets. Lemaistre s'étant procuré secrètement la déclaration du roi, par laquelle ce prince s'engageait à ne plus apporter de délais à sa conversion, et annonçait qu'il se faisait instruire et qu'il avait même mandé auprès de lui, pour cela, les meilleurs théologiens et les évêques, il en fit transcrire un grand nombre d'exemplaires, et les répandit dans le public, accompagnés du discours que l'archevêque de Bourges avait prononcé à cette occasion dans les conférences de Surène. La bonne foi du roi, les espérances qu'il donnait,

out la trêve qu'il offrit, causant une révolution remarquable dans plusieurs esprits. Cependant, au lieu de repousser Henri IV du trône et d'y placer l'infante d'Espagne, il avait fait proposer l'abolition de la loi salique. La doctrine que l'on se réduisait au choix du président. La cause de Henri IV toujours à son moment critique; mais un jour se présenta : ce fut le président Lemaistre. D'après le résultat des délibérations secrètes, la résolution fut prise, par un témoignage éclatant d'indépendance, les excès de fautes auxquels le parlement s'était livré ayant été prise, Lemaistre conduisit l'assemblée des chambres, à discuter le motif de la convocation. Duvair, après un exposé du danger qui menaçait la France, conclut à ce qu'il fut rendu arrêt, par lequel tous traités faits ou à faire pour le mariage de princes ou princesses étrangères, seraient déclarés nuls et de nulle valeur, comme faits en violation de la loi salique et aux fondamentales du royaume; et ceux qui y prêteraient aide, fau-  
 x et consentement, déclarés criminels de lèse-majesté au premier chef, etc. Ces conclusions furent adoptées par acclamation de la part des membres qui étaient initiés, et la décision n'opposant qu'un faible obstacle, l'arrêt fut rendu le 28 juin 1593; c'est l'histoire de ce fameux arrêt porté par Joly, et dont il attribue l'honneur à Lemaistre, bien que d'autres assurent qu'elle appartient au procureur-général Molé. Ce jour-là en soit, cet arrêt fit d'honneur au parlement, et fut

si utile à la cause de Henri IV, que le chancelier de Cliverny l'attribue à une *inspiration divine*. Le président Lemaistre, accompagné de plusieurs conseillers, le notifia au duc de Maienne, lieutenant-général du royaume, et en défendit les principes devant lui avec beaucoup de fermeté. Ce duc ayant forcé le comte de Belin qu'il croyait attaché au parti du roi, à demander sa retraite, le président Lemaistre lui adressa, au nom du parlement, de vives remontrances, et fit entendre que ce corps était disposé à prendre une connaissance plus exacte de toutes les affaires: mais Maienne ne rétablit point Belin, et mit à sa place le comte de Brissac, qu'il croyait lui être plus dévoué. Cependant Lemaistre et les autres membres les plus influents du parlement et de la bourgeoisie gagnèrent Brissac. Le 19 mars 1594, on se réunit à l'arsenal, où l'on arrêta définitivement les articles de la capitulation de Paris, et Henri entra dans la capitale trois jours après. (V. LANGLOIS.) Ce prince voulant récompenser les services de Lemaistre, qui perdait sa place par le retour des anciens présidents, créa en sa faveur un office de cinquième président que ce magistrat conserva jusqu'à sa mort arrivée en 1596. D-z-s.

LEMAISTRE (ANTOINE), avocat au parlement de Paris, né dans cette ville, en 1608, fils d'Isaac Lemaistre, maître des comptes, et de Catherine Arnauld, sœur des illustres solitaires de Port-Royal, dut à leurs soins une solide et brillante éducation: il commença à plaider à l'âge de 21 ans, et se fit une grande réputation par son éloquence vive et animée, mais presque toujours trop chargée de citations. Seguier le choisit, en 1636, pour présenter au parlement ses let-

tres de chancelier; le discours que prononça le jeune avocat à cette occasion obtint beaucoup de succès. Ce magistrat qui l'estimait particulièrement le fit nommer conseiller-d'état, et lui offrit la charge d'avocat-général au parlement de Metz. Lemaistre, qui avait formé depuis long-temps le projet d'abandonner le monde, refusa cette dignité. Il ne tarda pas à effectuer sa résolution: après avoir renvoyé au chancelier ses lettres de conseiller-d'état, il se retira à Port-Royal de Paris, où il passa plusieurs années dans les exercices d'une pénitence très-austère, qu'il n'interrompait que par l'étude des Livres saints et des Pères de l'église, qui avait toujours fait ses délices. De Paris, Lemaistre chercha une retraite à Port-Royal-des-Champs, avec son frère Simon: obligé de quitter momentanément cette retraite, il se rendit à Laferté-Milon; en 1639, il revint à Port-Royal-des-Champs, où il mourut le 4 novembre 1658. Lorsque ce monastère fut démoli, on exhuma ce qui restait de son corps; et on l'apporta, en 1710, dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont, où il fut enseveli à côté de Pascal, son ancien ami. Lemaistre, qui avait formé le projet de publier une Vie des Saints purgée de toutes les fables que l'ignorance ou le peu d'exactitude de quelques auteurs avaient laissé glisser dans les anciennes légendes, rassembla dans cette vue, avec D'Hérouval son ami, tout ce qu'ils purent détacher d'actes originaux de la vie et du martyre des Saints; mais la mort ne lui permit pas d'achever cette entreprise, dont il avait déjà fait paraître quelques échantillons. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont la plupart sont oubliés. On en peut voir le détail dans

Moréri; nous indiquerons seulement: I. *Recueil de divers plaidoyers et harangues prononcées au parlement*; deuxième édition, Paris, 1654, in-4°; édition donnée par Issali, 1657, in-fol.; publiée en allemand et en français, Heidelberg, 1673. Le chancelier d'Aguesseau, dans sa quatrième instruction à son fils, l'engage à lire quelques-uns des discours de Lemaistre, où l'on trouve « des traits qui » fout regretter que l'éloquence de » l'auteur n'ait pas eu la hardiesse » de marcher seule et sans ce cor- » tège nombreux d'orateurs, d'his- » toriens et de Pères de l'église, qu'elle » mène toujours à sa suite. » Falconet a réimprimé, depuis peu, un choix de ces plaidoyers, sous le titre d'*Oeuvres choisies de Lemaistre*, Paris, Buisson, 1806, in-8°, précédé d'un morceau sur l'éloquence, par M. Bergasse. On peut voir, sur ce recueil, l'article donné par M. Lacretelle aîné dans le *Publiciste* du 24 avril. II. *L'Aumône chrétienne, ou la tradition de l'église, touchant la charité envers les pauvres, recueillie de l'Écriture sainte et des Saints-Pères*; Paris, Durand, 1658, in-12, 2 vol. Quelques biographes lui attribuent la Vie fort bien faite de dom Barthélemy des martyrs; mais il paraît qu'elle est de son frère Lemaistre de Sacy. La traduction du *Nouveau-Testament* de Port-Royal, avait été commencée par Ant. Lemaistre. D-2-a.

LEMAISTRE (PIERRE), avocat distingué au parlement de Paris, où il fut reçu, le 26 novembre 1668, naquit dans cette ville, vers 1638. On n'a point de détails sur la vie de ce jurisconsulte, mort le 17 octobre 1728; il est seulement connu par sa *Coutume de Paris*, rédigée d'après l'ordre naturel et la disposition de ses articles, avec la résolution

des questions, etc., Paris, 1700, 2<sup>e</sup>.: réimprimée dans le même format, Paris, 1741, avec des notes de L. M<sup>o</sup>, avocat au parlement. Ce commentaire était fort estimé avant la révolution, pour la façon dont l'auteur y traite les matières, pour l'ordre qu'il y a mis, la précision et la netteté de ses décisions, soit quand il balance les différents sentiments, soit quand il agit des questions épineuses. Lemaître, qui avait puisé dans les ouvrages d'autres jurisconsultes, indique ses sources avec autant de scrupule que de modestie, n'omet aucune des opinions qu'il ne partage pas, et laisse le lecteur maître de choisir. Le chancelier d'Aguesseau, dans sa quatrième instruction à son fils, lui recommande la lecture de cet ouvrage. D-2-s.

LEMAITRE DE SACY. Voyez SACY.

LEMAITRE (CHARLES - FRANÇOIS), sieur de Claville dans la Normandie, était né à Rouen, vers 1670. Il nous apprend lui-même qu'il fut employé, pendant quatre ans, pour les affaires du roi, à Ratisbonne, et que ce fut afin de remplir utilement le vide de ses journées, qu'il se fit auteur. Il acquit une charge de président au bureau des finances de Rouen, et mourut doyen de sa compagnie, en 1740, dans un âge avancé. On a de lui le *Traité du vrai mérite de l'homme dans tous les âges et dans toutes les conditions*, Paris, 1735, 2 v. L in-12. Cet ouvrage, aujourd'hui oublié, eut une vogue extraordinaire, et il s'en fit huit ou dix éditions dans l'espace de quelques années. Ce succès, auquel il était loin de s'attendre, flatta singulièrement l'auteur; mais il n'en fut que plus sensible aux critiques très-méritées de quelques journalistes. C'était, dit-il, le premier

bonheur de ma vie; on n'aurait pas dû me l'enlever. Son livre est destiné, comme on dit, à former l'esprit et le cœur d'un jeune homme; il se félicite beaucoup d'en avoir conçu l'idée: il est assez singulier, dit-il, que j'aie formé, en Allemagne, le dessein de faire d'un Français un *virtuosus*; et c'était à ses yeux un titre suffisant pour prendre rang parmi les auteurs du second ordre: mais on ne trouve dans son ouvrage ni plan, ni méthode, ni style; c'est un ramas de puérités, de lieux communs de morale, de citations entassées sans discernement, et de jugements erronés sur nos écrivains. S'il veut, par exemple, vanter les charmes de la bienfaisance: « Le plaisir de donner, dit-il, est la mère - goutte de la volupté. » En indiquant à son élève les lectures qu'il doit faire, il accole, dans un même paragraphe, Marot, Rabelais et Montaigne. « Montaigne, dit-il, plus pur et plus moral que les deux autres, était trop caustique; c'était un misanthrope poli qui pensait juste; mais je lui trouve trop d'emphase et trop peu de liaison: l'agrément de Marot durera toujours; celui de Rabelais a perdu son crédit. » Pour faire entendre qu'on peut profiter en lisant un auteur, quoiqu'il ne soit point parfait: « Balzac, dit-il, par exemple, est plein d'esprit, mais emporté; prenez l'esprit et laissez l'emporté. » Il semblerait qu'un écrivain si peu délicat sur le choix des termes, dût être fort indifférent à toutes les querelles grammaticales: cependant Lemaître de Claville réunit ses efforts à ceux de l'abbé Desfontaines, contre le néologisme. Il déclare qu'il ne peut souffrir l'emploi de deux mots, *dérailson* et *inconduite*, qui lui paraissent barbares; et il ajoute, dans le même chapitre, qu'il serait

bien funeste d'écrire *j'avais* pour *j'avois*, parce que l'étranger ne pourrait de lui-même arriver au verbe *av*, pour le bien conjuguer. En voilà assez sans doute pour faire apprécier le *traite du vrai mérite*; mais on doit ajouter que Lemaitre de Claville est un honnête homme et un excellent citoyen, deux qualités qui doivent lui faire pardonner d'avoir fait un méchant livre. W-s.

LEMARCHAND (Madame), fille de Joseph-François Duché (Voyez DUCHÉ, t. XII, p. 106), avait épousé un receveur-général des domaines et bois de la généralité de Soissons. Sa maison était le rendez-vous des personnes célèbres de son temps; et c'était là que C. A. Coypel (Voyez t. X, p. 163) récitait ses comédies. Ces réunions donnèrent peut-être à mesdames de Tencin et Geoffrin, l'idée de leurs soirées. Elle avait composé des vers, des comédies, des contes; mais elle craignait tant la réputation de femme bel-esprit, qu'on ne connaît d'imprimé d'elle que les *Nouveaux contes des fées*, 1735, in-12: encore la plupart des exemplaires furent-ils supprimés par ses soins. Ce volume contenait quatre contes, le *Phénix* (qui est de la présidente Drenillet, morte en 1730); *Lisandre*, *Carline* et *Boca*: ce dernier ayant été réimprimé, en 1756, sous le nom de madame Husson, jeune et jolie dame de ce temps, madame Lemarchand ne fit aucune réclamation, étant morte d'ai leurs la même année; mais un anonyme avait fait insérer dans le t. 1<sup>er</sup> de l'*Année littéraire*, pour 1757, une lettre assez aigre contre mad. Husson, celle-ci n'hésita pas à désavouer l'opuscule par une lettre insérée dans le même volume. Cette circonstance a donné naissance à la chanson de

l'abbé de l'Attaignant, qui commence par ce vers :

Un jour, Venus prit à Minerve, etc.

A. B-T.

LEMASCRIER (JEAN-BAPTISTE), abbé, né à Caen, en 1697, fut toute sa vie aux gages des libraires: il s'exerçait, sans égard pour son état, sur le sacré et le profane, selon le sujet qu'on lui donnait. Il mourut à Paris, le 16 juin 1760. On a de lui: I. *Le Caprice et la ressource*, prologue pour la reprise de la *Sœur ridicule*, comédie de Montfleury, 1732, in-12. II. *Description de l'Égypte, contenant plusieurs remarques curieuses sur la chronologie ancienne et moderne de ce pays, composée sur les Mémoires de M. de Maillet, consul de France au Caire*, 1735, in-4<sup>o</sup>, avec cartes et figures; 1740, 2 vol. in-12. III. *Idée du gouvernement ancien et moderne de l'Égypte*, 1742, in-12. IV. *Mémoires historiques sur la Louisiane, composés sur les mémoires de M. Dumont*, 1753, 2 vol. in-12. V. *Histoire de la dernière révolution des Indes orientales*, 1757, 2 vol. in-12. VI. *Michaëlis Mayeri cantilena, ou Chansons sur la résurrection du phénix, traduites*, 1758, in-12. VII. *Tableau des maladies, traduit du latin de Lommilus*, 1760, in-12; réimprimé en 1765. VIII. La traduction des deux premières pièces du recueil intitulé: *Avis désintéressé sur les derniers écrits publiés par les cours de Vienne et de Madrid, au sujet de la guerre présente*, 1735, in-4<sup>o</sup>. IX. La préface seulement de l'édition des *Mémoires de Feuquières*, 1736. (Voyez GILLET DE MOUVRE, t. XVII, pag. 381.) X. *Poésies diverses, latines et françaises*. Lemascrier a en outre coopéré à la traduction de l'histoire



ident de Thou, aux *Cérémonies et coutumes religieuses* (V. t. III, pag. 314), et a donné a la quatrième édition de de D. Calmet sur les apparitions a été éditeur des *Réflexions sur les grandes vérités* par le P. Judde; de l'*Histoire de Louis XIV* (par Pelisson); des *Œuvres de Martial*, Paris, Barbou, 2 vol. in-12; de la nouvelle édition de *Tellamed*, 1755, 2 vol. in-12; il ajouta une vie de l'auteur (voyez MAILLET); des *Commentaires de César*, traduits par d'Ablancourt, 1735: il avait retouché le travail de Perrotin; et depuis, Wailly a retouché celui de Lemascier. On trouve aussi la table des matières de *Œuvres critiques sur l'origine, l'usage et la succession des anacréontiques*, par Fourmont, avec une préface de ce savant. A. B-T.

LEMASSON (INNOCENT), XLIX.  
 de l'ordre des Chartreux, né le 10 mars 1628, à Novon, à l'âge de dix-neuf ans, dans la chartreuse de cette ville. Il s'y distinguait par sa piété et par son zèle, qu'il fut nommé successeur de son père aux premiers emplois de son ordre. Il remplissait les fonctions de visiteur de la province de France, lorsqu'il fut élu supérieur de l'ordre, le 15 octobre 1680. Il fut dans l'exercice de cette charge importante que D. Lemasson employa toute l'activité et toutes les forces de son esprit. Un incendie détruit presque en totalité les bâtiments de la grande Chartreuse, il les fit reconstruire sur un nouveau plan. Les soins qu'exigeait l'entretien des ouvriers, les démarches dans lesquels il était obligé d'entrer, ne ralentirent point

son zèle pour la conduite de son ordre; et il trouva encore du temps pour l'étude. Il fut l'un des adversaires les plus ardents du jansénisme; et peu de temps avant sa mort, il écrivit au P. Letellier, confesseur du Roi, pour le supplier de lui procurer le pouvoir de punir ceux de son ordre qui seraient soupçonnés d'être de ce parti. D. Lemasson mourut le 8 mai 1703, dans sa soixante-seizième année. On a de lui: I. *Annales ordinis Carthusiensis*, la Correrie (à la Grande Chartreuse), 1687, in-fol. Cet ouvrage devait avoir trois volumes, mais il n'en a paru que le premier; le second, divisé en deux parties, a pourtant été imprimé, mais on ne l'a pas rendu public, et il est tellement rare que le P. de Tracy n'en connaissait qu'un seul exemplaire, conservé à la chartreuse de Val-Dieu (voyez le *Manuel du Libraire*, par M. Brunet, tome II, page 160). Cet ouvrage a reparu sous ce titre: *Disciplina seu statuta et constitutiones ordinis Carthusiensis*, Paris, 1703, in-fol.; mais ce n'est pas une nouvelle édition, comme l'ont cru quelques bibliographes; il n'y a eu que le frontispice et les premiers feuillets de réimprimés. D'autres, trompés par le titre, en ont fait un ouvrage différent. II. *Explication de quelque endroits des anciens statuts de l'ordre des Chartreux, avec des éclaircissements donnés sur le sujet d'un libelle qui a été composé contre l'ordre, et qui s'est divulgué secrètement*, à la Correrie, par André Galle, in-4°. de 166 pages. Cet ouvrage est sans date; mais il n'a pu être imprimé qu'en 1689, puisque D. Lemasson y répond aux reproches que l'abbé de Rancé, dans sa *Lettre à un Evêque* (datée du 20 juillet 1689), avait faits aux char-

treux d'avoir mitigé leurs anciens usages. Il est extrêmement rare ; on trouve ordinairement à la suite, une petite pièce intitulée : *Aux vénérables Pères de la province de N...* C'est une circulaire adressée à tous les visiteurs de l'ordre ; III. *Vie de Jean d'Aranthon d'Alex, évêque d'Anney*, Lyon, 1697, in-8°. IV. *Eclaircissements sur la vie de Jean d'Aranthon*, avec de nouvelles preuves de son zèle contre le jansénisme et le quiétisme, Chambéri, 1699, in-8°. V. *Introduction à la vie intérieure et parfaite*. Lyon, 1677, in-8° ; 4<sup>e</sup> édition, Paris, 1701, 2 vol. in-8°. C'est un recueil de pensées et de maximes extraites de l'*Imitation de Jésus-Christ* et des *OEuvres* de Saint-François de Sales. D. Lemasson y donna, en 1692, un *Appendice*, qu'il traduisit ensuite en latin, et publia sous le titre d'*Enchiridion salutis*, etc. la Corrière, 1700, in-8°. VI. Une *Traduction du Cantique des cantiques*, avec des notes très-recherchées. VII. Une *Théologie morale* ; le *Nouveau directoire* pour les novices des deux sexes ; le *Directoire des mourants*, latin et français ; des *Lettres contre le système de la grâce*, par Nicole, et enfin quelques ouvrages ascétiques peu importants. W-s.

LEMASSON (L'abbé) vivait au commencement du dix-huitième siècle. On a de lui une *Nouvelle traduction de Salluste*, 1716, in-8°. La seconde édition, publiée la même année, est augmentée d'une préface qui roule sur deux points : le premier est l'apologie de la personne de Salluste, qu'il n'était pas aisé de justifier sur ses concussions en Numidie ; aussi Lemasson n'y parvient-il pas : le second est l'éloge des deux histoires qui nous restent de Salluste ; ce qui était superflu. Quant à la tra-

duction, elle est oubliée depuis longtemps, et tellement que quelqu'on l'a confondue avec la réimpression faite en 1713, de la traduction de Cassagne. On a encore Lemasson : I. *De la nature de Dieu*, traduit du latin de Cicéron avec des remarques ; Paris, trois vol. in-8°. (Le texte à regarder.) II. *Lettre à M. de Motte sur sa tragédie d'Inès*, in-12. M. Barbier, dans son *Dictionnaire des anonymes*, lui a une *Lettre à M. Grenan, religieux seconde au collège d'Harcourt de l'Oraison funèbre* (d. XIV) *prononcée en Sorbonne* déc. 1715, Paris, 1716, in-12. GRE NAN, XVI, 445.) A. ]

LEMAURE (CATHERINE-NICOLE) l'une des plus célèbres actrices cantatrices de l'Opéra, naquit à Paris le 3 août 1704. Reçue dans les chœurs en 1719, elle débuta en 1724, par le rôle de Céphise dans *l'Europe galante*. Petite et sans esprit, sans réflexion, sans éducation, mais douée d'un tact naturel auquel elle joignait un superbe organe, les plus belles voix et la manière de chanter la plus imposante, elle avait une blessure incroyable sur la scène ; elle faisait une si complète illusion qu'elle produisait les impressions les plus vives, et arrachait des larmes aux spectateurs. Retirée du théâtre en 1727, elle y retourna en 1731, resta jusqu'en 1743, après avoir quitté et repris plusieurs fois ; en 1745, elle joua dans les spectacles donnés à l'occasion du mariage de Louis XV et de Marie Leczinska, fille de Dauphin, fils de Louis XV. Elle exigea qu'un carrosse du Roi vint la prendre et la conduisit à la salle, accompagnée d'un homme de la chambre. Mo-

in-elle. en traversant Paris, *je voudrais bien être à une femme pour me voir passer!* Ce n'était la même personne sur la scène. Il remonta peu de temps après, et abandonna enfin tout à fait, en 1771. Les entrepreneurs du Colisée le prièrent à chanter deux ou trois fois en 1771. Jamais on ne vit une telle affluence; Mademoiselle Lemon s'y montra supérieure à ce qu'elle avait lieu d'attendre d'une femme de 67 ans. Quoique mariée à M. de Gr., on continua, jusqu'à sa mort, arrivée en 1783, de l'appeler son premier nom. A-T.

EMBKE (JEAN-PHILIPPE), peintre graveur à la pointe, né à Bamberg, en 1631, fut élève de J. Weyer et de George Strauch. À la fin de l'année 1653, il fit un voyage en Italie, et séjourna à Rome et en Suisse. Porté par son goût vers la peinture des batailles, il étudia, pour devenir habile dans ce genre, les ouvrages de Bourguignon et de Pierre Le Sueur, dit Bamboche. Doué d'un génie fécond, il ne prit de ces deux artistes que ce qu'ils avaient de bon, et à rester original. Ses compositions sont belles et savantes, pleines de mouvement et de chaleur. Il réussit également dans les chasses, les courses, les marches, les escarmouces et les batailles. Sur sa réputation, il fut appelé à la cour de Suède, et reçut de Charles XI le titre de peintre du roi, et fit, pour les deux gables du château de Drottningholm, de grands tableaux de batailles qui témoignent ses talents. Cependant, soit par une mauvaise conduite, soit par une mauvaise fortune, Lembke mourut à Stockholm, en 1721, âgé de 90 ans, dans la plus grande indigence. Cette mort s'est également fait connaître par quelques estampes à l'eau-forte,

qu'il a gravées d'une pointe spirituelle. P-s.

LEMENE (Le comte FRANÇOIS), poète italien, né à Lodi en 1634, fit d'excellentes études, et, à la mort de Philippe IV, roi d'Espagne, fut chargé de prononcer l'oraison funèbre de ce prince, en latin. On l'envoya quelque temps après, comme ambassadeur, auprès de l'impératrice Marguerite d'Autriche; et ses concitoyens le nommèrent ensuite ministre résident de la ville de Lodi à Milan. Il avait étudié avec fruit les sciences et les arts cultivés de son temps. Il avait composé un grand nombre de vers latins pleins d'élégance et de grâce; mais il n'en a publié qu'un petit nombre. Son étude favorite était la poésie italienne, à laquelle il s'était livré presque au sortir de l'enfance. Doué d'un génie vif et fécond, d'une imagination riche et poétique, il travaillait avec une extrême facilité. Dans sa première jeunesse il s'abandonna parfois aux défauts brillants qu'on admirait alors dans le Marino; mais l'âge éclaira son goût, et son admiration pour Anacréon acheva de le corriger. Si l'on en croit Crescimbeni, Cinelli et Tiraboschi, les cantates, les églogues et surtout les madrigaux qu'il a composés dans le goût du chantre de Téos, respirent l'antiquité; mais ce jugement paraît un peu suspect de partialité. Sans doute, si l'on compare les ouvrages de Lemène à ceux de la plupart de ses contemporains, notamment à ceux d'Achillini, que l'on peut regarder comme le Cyrano de l'Italie, il est incontestable qu'il leur est bien supérieur pour la pureté du goût; mais en le jugeant sans prévention, on doit convenir que ses idées sont encore pleines de recherche et de

rapprochements bizarres et forcés : ce sont des jeux de mots continuel qui n'ont rien d'antique ; et peut être pourrait-on comparer sans injustice les poésies de Lemène à celles de notre P. Lemoyne , auquel même on serait forcé de reconnaître une imagination plus étendue, et plus de profondeur et de force dans les pensées. Le principal ouvrage du comte de Lemène est le *Traité de Dieu*, ou *Dio uno, trino, creatore, uomo, figliuolo di Maria, paziente e trionfante* ; poème dans lequel il a su expliquer les attributs les plus mystérieux de la divinité, dans une suite d'hymnes et de sonnets qui servent d'explication aux discours en prose, dans lesquels il expose d'abord ces mystères. A cet ouvrage succédèrent une foule d'*Oratorio*, tels que ceux de *Sainte-Cécile*, de *Jacob*, de *Saint-Joseph mourant*, de *l'Arion sacré*, du *Cœur de Saint - Philippe Néri*, etc. ; des *Cantates*, des *Pastorales*, telles que la *Nymphé d'Apollon*, *Endymion*, représenté sur le théâtre de Lodi ; *Narcisse*, qui fut joué à Vienne en 1699, aux applaudissements des gens de lettres. C'est, pour ainsi dire, malgré lui, que ses ouvrages ont vu le jour. Ce fut sur les instances du prince Livio Odiscalchi, neveu du pape Innocent XI, qu'il consentit à laisser paraître son *Traité de Dieu*. Bientôt un imprimeur réunit toutes les poésies de Lemène qu'il put découvrir, et les publia. L'auteur réclama, et prit le parti de donner lui-même une édition de ses ouvrages, dont le dernier et le plus estimé, peut-être, fut *Il Rosario di Maria Vergine*, qu'il dédia à la princesse Éléonore d'Autriche, reine de Pologne et duchesse de Lorraine, et qui fut réimprimé séparément à Milan, en

1736, in-32. Le P. Ceva, jésuite un éloge très-estimé, qu'il publia en 1706, sous le titre de *Memoria d'alcune virtù del signor conte Francesco de Lemene, con alcune riflessioni sulla sua poesia*, appelle ce petit ouvrage une perle d'un prix inestimable, et ne peut disconvenir que Lemène ait déployé une imagination forte et gracieuse ; mais on regrette qu'il y ait laissé trop de traces de son bel-esprit que les *Seicentisti* avaient mis en vogue. Il avait composé bien plus grand nombre d'ouvrages, vers la fin de sa vie il eut quelques scrupules sur l'esprit qui les lui dictés, et il recommanda à son confrère de les brûler ; cette disposition qui fut trop bien exécutée, a fait perdre plusieurs productions intéressantes. Ce poète mourut à Lodi, le 17 juillet 1704. Voici les titres de ce qu'il a publié : I. *Dio, sonnetti ed imprese grati al vicedio Innocenzo VIII pontifice ottimo massimo*, in-12, Milan et Parme, 1688. II. *Rosario di Maria Vergine, tazioni poetiche, presentate alla sacra maestà di Eleonora d'Autria*, etc., Milan, 1691, in-12. III. *La ninfa Apollo*, dramma pastorale, Venise, 1710, in-12 ; et ce titre *L'Inganno Felice*, ibid., 1730, et avec celui de *ibid.*, in-12, 1734. IV. Tous ces ouvrages se trouvent réunis avec plusieurs autres de différents genres, l'auteur publia en 1698, sous le titre de *Poesie diverse del signor Francesco de Lemene*, Milan et Parme, in-12, dont le premier contient des poésies profanes, et le second des poésies sacrées. V. *La Sposa cesca, commedia*, Lodi, 1708°. VI. *Della discendenza et della vita de Maccaroni, poema e* Milan, 1675, in-8°. ; Floren-

Modène, in-8°. sans date. Ce dont il n'existe que le premier, ne se trouve point dans les de Lemène, publiées par me, non plus que la comédie *posa Francesca*. P-s.

**LEMERCIER (JACQUES)**, architecte, naquit à Pontoise, sur la fin du seizième siècle. Un long séjour en Italie le mit à portée d'y puiser le goût de l'antique. A son retour en France (1629), le cardinal de Richelieu confia l'exécution du collège de la Sorbonne, et, six ans après, la construction de l'église du même nom. Cet édifice passe encore pour un des plus beaux monuments du seizième siècle où il fut élevé. Le portail de l'ouest, du côté de la cour, rappelle le péristyle du Panthéon de Rome; on regrette seulement qu'il n'ait été obligé de mutiler l'arcade pour y placer une inscription en l'honneur du Roi. En même temps qu'il le chargea de la Sorbonne, le cardinal de Richelieu lui fit construire le collège de la Cardinal, qui prit le nom de collège Royal, lorsque le cardinal mourut au Roi. Il ne reste plus de ce collège que l'aile intérieure qui fait face au Théâtre français et à la galerie de la Sorbonne. L'architecture en est lourde et disproportionnée. Vers le même temps, Lemercier acheva l'église de la Vierge de la rue Saint-Honoré, commencée sur les dessins de Matabron; ce fut lui, qui, pour corriger les défauts du plan primitif, imagina la rotonde qui sert de chœur. Le cardinal de Richelieu lui fit obtenir le titre de premier architecte du Roi. C'est en cette qualité qu'il fit élever le corps de logis du Louvre, qui était occupé par le corps français, ainsi que le pavillon de l'horloge. Les ca-

riatides gigantesques, placées au troisième étage, les trois frontons enclavés les uns dans les autres, la prodigalité des ornemens; le dôme carré, qui couronne pesamment cette composition, sont autant d'abus en architecture. Cependant il y a beaucoup d'art dans la subdivision des membres d'architecture ajoutés à cet avant-corps; et l'ensemble forme une masse imposante et d'une vraie beauté. Bientôt après, Lemercier eut encore à diriger la construction de l'église paroissiale et du château de Richelieu, travaux dans lesquels il déploya tout son talent. Il éleva en outre le portail des églises de Ruel et de Bagnolet; et on lui attribue l'église de l'Annonciade, à Tours, disposée en rotonde, et qui passe pour un chef-d'œuvre. Lemercier, en sa qualité de premier architecte du Roi, avait l'inspection de tous les ouvrages commandés par le monarque. Il avait disposé les compartimens de la voûte de la grande galerie du Louvre, pour y placer des tableaux que devait exécuter le Poussin. Cette distribution déplut au peintre, qui fit recommencer tout l'ouvrage de Lemercier. Ce dernier s'en plaignit; Vouet et Feuquières, que blessait le mérite du Poussin, se joignirent à lui, et les tracasseries qu'ils suscitèrent à un rival qui leur était si supérieur, firent suspendre tous les travaux. (Voyez POUSSIN.) Le dernier ouvrage de Lemercier, fut l'église de Saint-Roch, commencée en 1653. Sa mort, arrivée en 1660, l'empêcha de terminer cet édifice. Il n'avait élevé que le chœur et une partie de la nef; le reste fut achevé sur ses plans. Malgré les nombreux travaux dont il avait été chargé, Lemercier mourut dans un état voisin de la pauvreté. P-s.

**LEMERRÉ (PIERRE)**, avocat du clergé et au parlement de Paris, professeur royal en droit canon au collège de France, naquit à Coutances, en 1644. Après avoir fini ses classes, il se livra sans réserve à l'étude des Pères de l'église, de l'histoire ecclésiastique, et principalement à celle du droit canon. En 1691 il fut nommé professeur en cette partie; et il se démit par la suite en faveur de Pierre Lemerre, son fils, également avocat, et à qui l'assemblée de 1715 accorda une pension de mille livres, comme adjoint de son père. Après soixante années de travaux, celui-ci mourut à Paris, le 7 octobre 1728, âgé de quatre-vingt-quatre ans. Son fils lui succéda dans les affaires du clergé en 1730, et mourut en 1763. L'un et l'autre, quoique instruits, ne sont pas toujours exacts dans leurs décisions, et passent pour avoir été attachés au parti de l'appel. Nous avons du père et du fils, qui ont presque toujours travaillé ensemble : I. *Justification des usages de France sur les mariages des enfans de famille, faits sans le consentement de leurs parents*, Paris, 1687, in-12. Ce traité approfondit ce que peuvent les princes sur les empêchements du mariage. D'Aguesseau, dans son 30<sup>e</sup> plaidoyer, en parlant de cet ouvrage, dit, « que cette matière (des empêchements du mariage) y est traitée avec beaucoup de solidité et de science. » II. *Sommaire touchant la juridiction pour l'archevêque de Tours, contre le chapitre de Saint-Martin*. Paris, 1709, in-fol. III. *Recueil des actes, titres et mémoires concernant les affaires du Clergé de France, augmenté et mis en nouvel ordre*, Paris, de 1716 à 1750. 13 vol. in-fol.; le douzième et le treizième sont du fils seul; le trei-

zième n'est point tomé, quoiqu'il ait le même titre que les autres faisant partie de la collection probablement pour cela, qui en ont parlé, n'ont annoncé douze volumes. On y joint un (de l'abbé Marc du Saulzet) ce titre : *Abrégé du Recueil des actes, etc. ou Table raisonnée de précis, des matières tenues dans ce Recueil*, Paris et 1764, in-fol. La réimpression Recueil de Lemerre, à Avignon en 14 vol. in-4<sup>o</sup>, est regardée comme moins correcte que l'édition de IV. *Mémoire dans lequel on expose l'appel interjeté au futur Général de la Constitution Unus, par quatre évêques de France, auquel plusieurs facultés et un nombre de chanoines et de curés adhèrent, est légitime et canonique et quels sont les effets de cet appel*, 1717, in-4<sup>o</sup>. L'auteur y est favorable à l'appel, et soutient que cet appel a un effet suspensif et a même un effet rétroactif. Il y a une réfutation de ce mémoire imprimée à Bruxelles, 1718, qui a été supprimée par le parlement de Paris, du 14 mai 1719. V. Le premier des *Mémoires composés par les plus célèbres consultants et théologiens de France sur la demande des communiés du conseil de Régence, touchant les moyens de se pourvoir contre le refus injuste que faisait le pape de Rome d'accorder les bulls aux évêques et abbés, nommés par le Roi de France*, Paris, Utrecht, 1767, in-4<sup>o</sup>; et à Paris sous le titre d'*Avis aux princes catholiques, ou Mémoires de plusieurs théologiens célèbres*, etc., 1768. VI. *Traité des dixmes*, Paris, 2 vol. in-12. VII. *De l'Etendue de la puissance ecclésiastique et de la*

v, et de leur subordination, l'ordre que Dieu a établi dans le pour le gouvernement des n, Paris, 1754, in-12. VIII. qu'on doit garder dans l'é droit canonique français. t traité se trouve à la fin de tion au droit ecclésiastique de Fleury, Paris, 1762 et 2 v. in-12. IX. Avis des cen- només par la cour du parle- le Paris, pour l'examen de nelle collection des Conciles, et les soins du P. Hardouin, es arrêts du parlement, qui sent ledit avis, et l'arrêt du l, qui en a empêché la publi- , Utrecht, 1730, in - 4°. ris, rédigé conjointement avec , l'abbé Cadry et autres cen- sent un peu l'esprit de parti. eux Lemerre ont laissé plu- manuscrits, dont une par- té insérée dans la Collection ces-verbaux des assemblées des du clergé, Paris, 1767 et suivantes. Les principaux sont: rité de la discipline de l'é- le France et de ses usages par- rs. D'Aguesseau dans sa cin- e instruction, en recommande ure à son fils. — 2°. Recueil ples sur la manière dont les es de France ont été jugés es trois races de nos rois. — ces sur le Concile de Trente. Remarques sur la pragmatique on. — 5°. Résolutions de plu- questions sur le Concordat, des observations sur les di- editions de ce Concordat. . Réflexions sur le douzième du second Concile de Lyon, garde la Régale. D-C.

MERY : NICOLAS, médecin et ste, naquit à Rouen, le 17 nov. Son père était procureur au

parlement et professait la religion réformée. Après avoir fait ses études dans sa patrie, Lémery entra comme élève chez un pharmacien; mais ne trouvant pas, dans son maître, des connaissances assez étendues, il vint, en 1666, se mettre en pension chez Glazer, professeur de chimie, au jardin du Roi. Ce démonstrateur était pour le temps, un homme fort habile, mais il croyait encore aux rêveries de l'alchimie; et Lémery, qu'animait un ardent amour pour la vérité, le trouvant trop obscur, le quitta au bout de deux mois, et se mit à voyager. Il séjourna trois ans à Montpellier, étudia la médecine, l'histoire naturelle, la pharmacie; fit son tour de France, et revint à Paris en 1672. A cette époque plusieurs savants avaient formé des sociétés particulières qui travaillaient aux progrès des connaissances physiques. Ils accueillirent Lémery, lui prêtèrent un laboratoire, et le présentèrent au grand Condé, qui lui demanda des leçons de chimie. Lémery se fit recevoir apothicaire, et ouvrit un cours public, où se rendirent les hommes les plus distingués dans les sciences. Tournefort fut un de ses élèves; quarante Écossais vinrent exprès à Paris pour l'entendre, tant sa réputation fut rapide et brillante: elle était méritée, car le langage de la chimie était alors inintelligible, et il sut le rendre clair et précis. Les explications des phénomènes étaient toutes hypothétiques; mais Lémery, fondant ses théories sur l'observation, sembla créer une science nouvelle. Il publia, en 1675, son *Cours de chimie*, qui eut la plus grande vogue, et fut sur-le-champ traduit en latin, en allemand, en anglais et en espagnol. Lémery, au lieu des succès les plus flatteurs, fut

arrêté dans sa carrière par les troubles religieux qui éclatèrent en 1681. Il était calviniste, et ne put échapper à la persécution. On lui retira son diplôme de pharmacien ; et l'électeur de Brandebourg, heureux de pouvoir recueillir dans ses états un savant aussi distingué, lui fit proposer de venir occuper à Berlin une chaire de chimie créée pour lui. Ne voulant pas renoncer à sa patrie, Lémery refusa cette offre généreuse, et crut, par ses travaux et sa gloire, obtenir quelque tolérance ; mais il ne put conjurer l'orage, et il passa en Angleterre, en 1683. Il présenta la cinquième édition de son livre à Charles II, qui le reçut avec la plus grande distinction et lui témoigna une estime toute particulière. Les temps paraissant plus calmes vers la fin de l'année, il repassa en France, se fit recevoir docteur en médecine à l'université de Caen, et vint exercer à Paris ; mais, deux ans après, la révocation de l'édit de Nantes le replongea dans de nouveaux malheurs. Privé de son état, dépouillé de sa fortune, obligé de se cacher, Lémery, à la sollicitation de sa famille, de ses amis et de ses nombreux élèves, fit abjuration en 1686 et se réunit à l'église catholique. Il reprit l'exercice de la médecine, le professorat, et voulut y joindre le commerce de la pharmacie. Il eut besoin pour cela de lettres-patentes du Roi, qu'il obtint ; mais la faculté de médecine et les maîtres apothicaires s'opposèrent à leur enregistrement au parlement. Ce procès pouvait réduire Lémery à l'indigence ; ses adversaires sentirent le tort qu'ils se feraient à eux-mêmes en affligeant cet homme célèbre, et ils se désistèrent. L'académie des sciences le reçut membre associé, le 4 février 1699, et pensionnaire,

le 28 novembre de la même année après la mort de Bourdelin. L'eut deux fils, qui devinrent collègues à l'académie. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 17 1715. Le travail le plus important de ce savant infatigable est : *Cours de chimie*, dont la première édition a été publiée par M. L. en 1756, in-4°. II. *Pharmacie universelle*, 1697, in-4°. III. *Universel des Drogues simples*, in-4°. IV. *Traité de l'Antimoine*, 1707, in-8°. Les volumes de sa bibliothèque renferment plusieurs notes de Lémery ; savoir : *Observation sur une extinction de voix par des herbes vulnéraires*, H. 43. *Observation sur une fermentation de Clermont-en-Auvergne*, 1700, H. 58. *Explication physique des feux souterrains, des tremblements de terre, des ouragans, éclairs et du tonnerre*, 1700, H. 62. *Observation sur le calcaire*, 1705, p. 38, H. 59. *Du miel et son analyse chimique*, 1702, H. 36. *De l'urine de l'homme et de ses effets en médecine*, 1703, H. 33. *Réflexions sur le sublimé sulfuré*, 1709, p. 42, H. 34. C.

LÉMERY (Louis), fils du précédent, naquit à Paris, le 25 juillet 1697. Digne élève de son père, il fit de rapides progrès dans les sciences naturelles, et fut reçu docteur à la faculté de Paris, à l'âge de 22 ans et un mois. Quoiqu'il n'eût que peu de jours pour se préparer, il fit honneur de chimie au Jardin du Roi, en soutenant avec succès les juges aux applaudissements d'un nombreux auditoire. Il fut nommé démonstrateur royal, en 1731, et pendant 33 ans, médecin de l'



et acheta une charge de médecin-Roi. Le grand exercice lui avait un pronostic sûr dans les maladies les plus compliquées, et une adresse délicate du pouls. L'année le reçut élève chimiste, en 1712, et pensionnaire en 1715. Il mourut le 9 juin. Ses ouvrages, imprimés séparément sont : I. Un *Traité des Alis*, 1702, 1705, in-12. II. *Trois lettres contre le Traité de la génération des vers dans le corps de l'ame*, qu'Andry avait fait imprimer en 1704, in-12. On trouve, dans les Mémoires de l'académie des sciences, plusieurs mémoires de lui, sur le cochlearia, le cresson aquatique, le borax, la cire, la manne, le camphre, les cloportes, le nitre, le ammoniac, l'alun, les vitriols, le feu, la lumière, etc., etc.; des analyses d'eaux minérales, des observations anatomiques, et des descriptions physiologiques intéressantes. — LÉMERY dit le jeune, frère cadet, suivit la même carrière, fut nommé associé de l'académie des sciences en 1715, et mourut en 1721. On a de lui : I. *Des notions sur un nouveau phosphore*, et un grand nombre d'expériences qui ont été faites à son occasion, dans les Mémoires de l'académie, 1715, page 118. II. *De l'action des sels & des terres matières inflammables*, 1713, page 97. III. *Expériences sur la diversité des matières propres à faire un pyrote avec l'alun*, 1714, pag. 402. C. G.

LÉMERY LOUIS-ROBERT-JOSEPH LÉMIERRE, astronome, né à Vermandeur le 5 novembre 1708, avait un goût singulier pour le calcul. Il ne l'ayant connu dans le temps était attaché au marquis de

Puisieux, le détermina à consacrer ses loisirs à des calculs astronomiques. Il publia, dans la *Connaissance des temps*, pour 1779, les *Tables de la lune*, par Clairaut, comparées avec celles de Bradley, et enrichies d'un grand nombre d'observations. Il a fait, depuis 1787, les calculs de la *Connaissance des temps*, presque en entier, avec autant de succès que d'assiduité. (*Hist. de l'astronomie*, par Lalande, pag. 879.) Enfin, il a eu part au tome VII des *Éphémérides des mouvements célestes*. Lémery est mort à Paris, le 1<sup>er</sup> mars 1802. W-s.

LÉMIERRE (ANTOINE-MARIN), poète dramatique, né à Paris en 1733 (1), était fils d'un éperonnier, qui s'imposa des sacrifices pour lui donner une bonne éducation. Ses triomphes dans les concours de l'université sont attestés par une composition latine sur le *Manchon à ceinture*, insérée sous son nom dans le recueil intitulé : *Musæ rhetorices*, 2 vol. in-12. Les qualités précieuses du jeune Lemierre charmèrent M. Dupin, fermier-général, qui le prit chez lui avec le titre de secrétaire, afin de lui fournir, sans blesser sa délicatesse, les moyens de se livrer à sa passion pour la poésie; il paraît qu'il conserva long-temps cet emploi, puisque Rousseau, bien des années après, dans ses *Confessions*, affecta, on ne sait pourquoi, de le désigner comme un scribe, quoique Lemierre fût alors connu par des succès de plus d'un genre. L'académie française, en 1753, couronna son poème sur la *Tendresse de Louis XIV pour sa fa-*

(1) Les biographes font naître Lemierre en 1735, l'éditeur de ses *œuvres choisies*, le fait naître en 1721. Suivant l'âge que lui donne Lalande, il devait être né à la dernière époque; mais cette date n'est pas conforme à l'opinion commune.

mille. Celui qu'il fit sur l'Empire de la mode obtint, en 1754, un pareil honneur. A cette époque, on laissa le choix des sujets aux concurrents ; et Lemierre ne fut pas moins heureux dans son poème sur le Commerce, où l'on trouve ce vers si connu, qu'il appelait le vers du siècle :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Un quatrième prix lui fut, en 1757, décerné pour un nouvel essai : *Les hommes unis par les talents*. Deux autres essais lui valurent également des palmes à l'académie de Pau : le premier est l'*Éloge de la sincérité*, 1754 ; le second a pour objet l'*Utilité des découvertes faites dans les sciences et dans les arts, sous le règne de Louis XV*, 1756. Ce dernier poème commence par ces vers ingénieux, que le novateur Mirabeau aimait à citer :

Croire tout découvert est une erreur profonde ;  
C'est prendre l'horizon pour les bornes du monde.

Si les morceaux dont nous venons de parler sont dépourvus de l'élégance académique, du moins ils annoncent de la vivacité, de l'esprit, de la pensée. Après s'être ainsi fait connaître par six prix remportés consécutivement, Lemierre vit jouer, en 1758, avec un succès marqué, sa tragédie d'*Hypermnestre*, sujet qui appartient à la mythologie, qui en a les invraisemblances, et qui fut autrefois traité par Gombaud, l'abbé Abeille et Riupéroux. Lemierre eut soin de dérober aux regards un amas d'horreurs incroyables, et de n'offrir au public que les deux époux, dont la situation produit un grand effet de terreur. Sa pièce est claire et simple ; elle captive l'attention jusqu'à la fin, et passe pour la mieux conduite qu'il ait faite. Un plaisant néanmoins en fit une critique spirituelle, en s'écriant : « C'est une tra-

» gédie à peindre ; » bon mot appliqué depuis à la plupart des autres pièces de l'auteur. Frère injuste lorsqu'il ne voit dans ces deux coup d'essai qu'un tissu de surdités gratuites, qu'un tissu de gobelets, qu'un jeu de marionnettes (1761) ne put se soustraire malgré le parti que la célèbre Philomèle a représenté les attraits dont elle est victime. Le poète réussit vainement, en 1787, un autre aussi malheureux, après avoir pris la précaution de diminuer le nombre des atrocités qu'il comportait. Une femme outragée par son beau-père qui lui coupe la langue pour l'empêcher de son silence, est une motif qui doit être bannie de la scène. Lemierre s'abstint, dans *Idée* (1764), de recourir aux motifs qu'on le blâmait d'employer ordinairement : il ne tomba point plus dans l'erreur de Crebillon qui donne de l'amour à son principal personnage, quoique déjà vieilli au moment d'ailleurs où cette passion doit être étouffée dans un cœur désespéré un vœu parricide. Il se serait pu rompre la mesure d'une action réduite à une teneur de plicité. Les trois premiers actes furent applaudis ; mais le grand effet et la peste qui surviennent empêchèrent les deux actes suivants de réussir. *Taxerce*, en 1766, fut loin de valoir la même chute, quoique le sujet soit vicieux : peut-on se persuader l'effet que l'ambitieux Artaban donne aux plus énormes fautes pour placer sur le trône un prince qui repousse ses projets avec indignité. Le poète n'a pu réussir à déguiser cette faute capitale. Il en fit une seconde, qu'on lui reprocha en général, mais qui est moins

quante dans ses autres tragédies : c'est qu'il se contente, pour ainsi dire, d'indiquer les situations. Il imite presque entièrement l'opéra de Métastase : pour affirmer le contraire, il fallait qu'il se fit une étrange illusion. Ce sujet, traité plusieurs fois dans les deux siècles derniers, par des hommes à peine connus, se retrouve dans le *Silicon* de Th. Corneille et dans le *Xerxès* de Crébillon. (Voyez l'art. DELATEU, *Biogr. des hommes vivants*.) *Guillaume Tell*, joué la même année qu'Artaxerce, ne fut pas aussi bien accueilli, moins peut-être à cause de la faiblesse de l'intrigue, qu'à cause de la nouveauté du spectacle. D'agrestes habitants de la Suisse, mis pour la première fois sur la scène tragique, et raisonnant avec une indépendance républicaine, parurent être une innovation dans laquelle il entraît plus de hardiesse que de bonheur. Voltaire, qui souvent n'aime à saisir que le côté ridicule des choses, interrogé sur le mérite de l'ouvrage, répondit : « Il n'y a rien à dire; il est écrit en langue du pays. » L'auteur néanmoins le fit revivre vingt ans après avec un succès prodigieux, auquel à la vérité contribuèrent beaucoup les événements, tristes avant-coureurs de la révolution. Il ne craignit pas de mettre sous les yeux le tableau déchirant qui n'était d'abord qu'en récit : il montra un père réduit à l'alternative de voir immoler son fils, ou d'abattre, d'un coup de flèche, une pomme placée sur sa tête. C'est une espèce de pantomime; mais elle tient naturellement au sujet; elle est d'ailleurs justifiée, puisque le pathétique s'y réunit à l'effroi. Malgré la rudesse des noms hébreux, jointe à la dureté trop familière au poète, la versification de *Guillaume Tell* paraît plus

soutenue que celle de ses autres pièces. La couleur locale est observée, et le dialogue a de la vigueur et de la précision. La *Veuve du Malabar*, écoutée froidement en 1770, fut dix ans après reçue avec enthousiasme. Laharpe, dans son *Cours de littérature*, la regarde comme « une très-mauvaise pièce de tout point; » il attribue les trente représentations qu'elle eut à la pompe du dénouement qui avait été changé. Il l'avait jugée moins sévèrement dans sa *Correspondance littéraire*, et dans un numéro du *Mercure* (15 juillet 1780). Sans doute elle donne beaucoup de prise à la critique : on s'étonne que la côte du Malabar ait été choisie pour le lieu de la scène, quand on sait que l'usage qui condamne les veuves à se brûler sur le bûcher de leur époux, n'y a point force de loi, comme dans certaines parties de l'Indostan. On n'est pas moins surpris d'entendre parler en prêtres sanguinaires les bramines, qui ne répandent même pas le sang des animaux : la reconnaissance de Lanassa et du jeune bramine, son frère, est romanesque. Il fallait imaginer un ressort qui contraignît la première à voir Montalban, dont elle ignore la destinée, et qui, la livrant aux combats de l'amour et du devoir, eût excité une pitié plus vive en sa faveur, et rempli le but que se propose la tragédie. Malgré ces fautes et plusieurs autres, enfin malgré des déclamations assez nombreuses, la *Veuve du Malabar* qui est toute d'invention, se maintient au répertoire, avec *Hypermnestre* et *Guillaume Tell*. La généreuse indignation de Montalban, la sensibilité du jeune bramine intéressent : quoique le rôle de Lanassa soit indécis, on s'attendrit sur le sort d'une femme belle et vertueuse,

qui, soumise à la tyrannie d'une coutume si contraire à nos mœurs, va se jeter dans les flammes, pour ne pas survivre à un mari qu'elle n'a jamais aimé. *Céramis*, tombé en 1785, n'est pas imprimé; c'est un sujet d'invention qui a du rapport avec *Héraclius*. Nous le connaissons par le compte que Laharpe en a rendu dans le *Mercur* de janvier 1786. *Barnevelt*, représenté en 1790, n'avait jamais pu l'être depuis vingt-cinq ans, suivant toute apparence, par ménagement pour la maison d'Orange. Il est rempli de discussions politiques et religieuses. Laharpe prétend (*Corresp. litt.*) que le poète affaiblit son action en s'écartant de l'histoire, parce qu'au lieu de rendre son héros victime du fanatisme de la secte des *Gomaristes*, dévouée à l'ambition du stathouder, Maurice de Nassau, il le fait succomber sous le poids d'une accusation dont son patriotisme démontrait l'absurdité. Il paraît avéré néanmoins que Barnevelt fut condamné non-seulement comme ennemi de la religion, mais comme ayant trahi sa patrie par des intelligences avec le roi d'Espagne. On a retenu un vers admirable de cette pièce : le fils de Barnevelt lui conseille de se soustraire à l'ignominie du supplice par la mort ; il lui dit :

« Caton se la donna.

Son père lui répond :

Socrate l'attendit.

*Virginie* devait suivre *Barnevelt* ; elle n'a été ni jouée, ni imprimée ; l'auteur la retira probablement pour ne pas fournir un nouvel aliment à des passions déjà trop enflammées. Il répondait à ceux qui se plaignaient de son silence : « La tragédie court « les rues. » Il ne se consolait pas d'avoir composé *Guillaume Tell* qui

avait donné lieu à de fausses applications. Les pièces de Lemierre ont de la chaleur et de la rapidité ; elles attachent le spectateur par la magie des coups de théâtre, ressource dont l'abus annonce la décadence de l'art. Le lecteur instruit est plus difficile ; il ne jouit guère des effets, sans analyser les causes : un intérêt de curiosité ne lui suffit pas ; il veut un plan profondément conçu, des situations développées, une diction pure. Quoique cette dernière partiesoit la plus faible de l'auteur, il n'est pas une de ses tragédies où l'on ne rencontre des vers remarquables, soit par la force des pensées, soit par l'éloquence de l'ame ; où, parmi des négligences impardonnables, il n'y ait des tirades d'une expression noble, harmonieuse et touchante. Lemierre, dégoûté du théâtre, s'était proposé d'abord de traduire le petit poème latin de l'abbé de Marsy, sur la *Peinture*. Le trouvant trop resserré pour la matière, il en fit un ouvrage à peu près de sa composition, qu'il accompagna de notes ; un vol. in-12, in-8°, in-4°, avec fig. 1769. En développant les préceptes et les images de son modèle, il forma trois chants, dans lesquels il traite du *dessin*, du *coloris* et de l'*invention*. Son but n'est pas d'instruire les peintres : à l'exemple des vrais poètes didactiques, il se borne à faire aimer ce qu'il chante. Ses idées ne sont pas toutes également justes ; en voici la preuve : il voudrait effacer dans les églises les tableaux des martyrs, parce qu'ils représentent l'humanité souffrante ; comme s'il n'était pas utile de familiariser l'homme avec le malheur et la persécution ! Ses transitions sont brusques ; il a plus de verve que de grâce. La fréquence des apostrophes rend sa diction heurtée et monotone ;

ans au milieu de phrases sèches, obscures, recherchées, triviales, brillent presque toujours des éclairs de talent. Plusieurs morceaux, pour être parfaits, n'auraient besoin que d'être polis par le goût. Quelques-uns même ne seraient pas désavoués par les maîtres de l'art : pour la gloire de l'imitateur, ce sont ceux qu'il doit à lui-même, tels que l'*Invocation au Soleil*, l'*Origine de la Chimie*, la *Fiction allégorique de l'Ignorance*, etc..... Les *Fastes* ou les *Usages de l'année*, poème en 16 chants, 1 vol. in-8°, 1779, devaient offrir d'une manière plus sensible encore les mêmes fautes que le poème de la *Peinture*. Ovide s'était exercé sur un fond plus favorable aux rians mensonges de la poésie. Lemierre ne rencontrait pas les mêmes avantages dans nos antiquités nationales ; d'ailleurs, la tournure vive et sautillante de son esprit ne lui permettait guère de joindre, par des liaisons imperceptibles, tant d'objets opposés. Le talent de les choisir et de les encadrer est précisément ce qui lui manque. Il procède trop au hasard ; il ne rejette presque rien de ce qui plaît à son imagination : aussi, le fil par lequel il attache les diverses parties du poème est-il souvent rompu. Nous croyons, contre l'opinion de l'auteur, que son sujet aurait gagné sous le rapport de la méthode, si, comme Ovide, il l'eût restreint à douze chants, d'après l'ordre des mois. Dans cette production, qui pouvait devenir pour les Français d'un intérêt général, les fêtes solennelles n'occupent pas assez de place, et beaucoup de tableaux sont de véritables grotesques. Il s'en faut bien cependant qu'elle mérite le dédain avec lequel Laharpe la juge. Il en cite uniquement les deux vers les plus barbares : il n'excepte d'une

entière proscription que les vers sur un *Clair de lune*. Les vœux d'une ame honnête se manifestent dans le cours de ce long ouvrage ; on y lit non-seulement des vers remarquables dans tous les genres ; mais on y trouve des morceaux étendus, où règnent l'inspiration la plus heureuse et l'originalité la plus piquante. Nous indiquerons les morceaux sur *St.-Antoine*, patron de l'auteur, sur le *printemps*, sur les *jardins anglais*, sur l'*origine de la flûte*, etc... A ses *Poèmes couronnés*, Lemierre a réuni ses *Pièces fugitives*, 1 vol. in-8°, 1782. Des choses charmantes y sont mêlées aux choses les plus bizarres. On a peine à concevoir que le même homme ait pu flatter quelquefois l'oreille par les accords les plus doux, et la déchirer bien plus souvent encore par les sons les plus discordants. Ne doit-on pas en conclure qu'à ses yeux la verve était tout, et que la correction, fruit de la patience et du goût, n'était rien ? Etranger aux manèges de l'intrigue, son unique ressource, pour la déconcerter, était de donner à son amour-propre un essor plus comique qu'offensant, et qui en faisait un homme à part. Voulant justifier la liberté qu'il prenait de manifester la bonne opinion qu'il avait de lui-même, il faisait naïvement ce singulier aveu : « Je n'ai point de prôneurs ; il faut » bien que je fasse mes affaires tout » seul. » A la mort de Voltaire, désirant le remplacer à l'Académie française, il ne cachait point ses prétentions. « N'est-ce pas Ajax, disait-il, qui » doit hériter des armes d'Achille ? » Ducis lui fut préféré ; et deux ans après, Chabanon remporta le même avantage. Blessé de ce second échec, il s'en vengeait par cette ironie : « Il » n'est pas étonnant qu'il l'emporte ; » il joue du violon, et j'en joue que de

» la lyre. » On rapporte de lui beaucoup de mots où se peint la vanité la plus ingénue. A la première représentation de *Céramis*, les murmures du public, lui donnant de l'humeur, il répétait : « Parbleu, ne » s'imaginent-ils pas qu'on leur don- » nera toujours une *Veuve du Mala-* » *bar?* » Un jour que cette dernière pièce était représentée devant un petit nombre de spectateurs, on lui fit remarquer malignement la solitude du parterre et des loges : « Il ne manque » pas de monde, répondit-il ; mais » la salle est tellement construite, » qu'elle paraît toujours vide. » Enfin, la voix publique l'appelait à l'académie; il y fut, en 1781, nommé successeur de l'abbé Batteux. Voici comment il remercia ses nouveaux confrères : « Je n'avais guère de liai- » sons avec vous que par vos ouvra- » ges.... La place que vous m'accor- » dez est d'autant plus flatteuse pour » moi, que ne l'ayant sollicitée que » par mes écrits, je serais presque » tenté de croire que je n'ai eu affaire » qu'à des juges. » Il avait toutes les vertus domestiques ; sa piété filiale était reconnue, et l'on n'a jamais mis en doute sa candeur ni sa bonté. Quoiqu'il fût petit et laid, qu'il eût les travers et l'extérieur d'un métromane, il sut captiver une épouse aimable et jeune qui le rendit heureux. Les excès de la révolution le jetèrent dans un état de stupeur, qui le conduisit au tombeau, le 4 juillet 1793. Il mourut à Saint-Germain-en-Laye, après avoir perdu presque tous ses moyens d'existence. Ses œuvres ont été recueillies par M. René Périn, 3 vol. in-8°, 1810 ; elles sont précédées d'une notice de 160 pages, dans laquelle on apprend fort peu de chose sur l'auteur, mais où se trouve un long plaidoyer en faveur

de la philosophie moderne. Deux volumes d'*Oeuvres choisies* font partie de la collection des stéréotypes de Didot. ST. S.-R.

LEMIERRE - D'ARGY (A.-J.), neveu du précédent, né vers 1760, et mort à Paris le 12 novembre 1815, possédait plusieurs langues, et avait été interprète près de différents ministères et tribunaux. Malgré ses talents, son peu de conduite le réduisit à un état déplorable ; et ce fut dans un hôpital, où il s'était fait inscrire sous un autre nom que le sien, qu'il alla mourir d'une maladie honteuse. On a de lui : I. *Olivia*, roman traduit de l'anglais, 2 vol. in-12. II. *L'Élève du plaisir*, traduit de l'anglais, 1787, 2 vol. in-12. III. *Nouveau Code criminel de l'empereur*, traduit de l'allemand, 1788, in-8°. IV. *Calus ou le Fanatisme*, drame en quatre actes et en prose, 1791, in-8° ; cette pièce fut représentée pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal (aujourd'hui Théâtre Français) le 17 décembre 1790. Sept mois après (le 7 juillet 1791), Chénier donna sa pièce sur le même sujet. (Voy. CHÉNIER, t. VIII, p. 318.) Mais dès le 18 décembre 1790, M. Laya avait fait jouer sur un autre théâtre son *Jean Calas*. V. *Les cent Pensées d'une jeune anglaise, publiées en anglais et en français : on y a joint des mélanges, des apologues moraux, et une description allégorique du voyage d'un jeune homme au pays du bonheur*, 1798, in-12. VI. *Poésies de Gray*. (Voyez GRAY, t. XVIII, p. 364.) VII. *Joscelina, par Isab. Kelly*, traduit de l'anglais sur la troisième édition, 1799, 2 vol. in-12. VIII. (Avec Brosselard et Weiss) *Code général pour les états Prussiens*,

en français, 1801, 2 tom. in-8°. IX. *Le Château de Wmson, poème en deux chants, traduit de l'anglais*, 1814, X. *Mémoires de la reine Marie-Anne, écrits par elle-même, de l'italien*, 1814, in-8°. XI. *Relation authentique de l'assassinat le 6 juillet 1809, au château de Brionne, par le général Bernadotte, et de l'enlèvement de son épouse, par le général Bernadotte, traduit de l'anglais*, 1814, in-8°. XII. (Avec son nom) *la Femme errante, par Mrs Burney, traduit de l'anglais*, 1814, 5 vol. in-12. Il avait une traduction de Martial; se en manuscrit une tragédie de *Mazaniel*. A. B-T.

LEMIRE (AUBERT), en latin *Aubertus Lemire*, historien, ou plutôt compilateur laborieux, naquit le 30 novembre 1573, à Bruxelles, d'une famille originaire de Cambrai, qui vit plusieurs hommes de mémoire commença ses études à Douai, puis vint à Louvain, où il enseigna ensuite les belles-lettres avec succès. Il rendait de fréquentes visites au fameux Juste Lipse et chercha à mettre à profit ses conseils qu'il en recut. Son oncle, d'Anvers, l'ayant déterminé à passer l'état ecclésiastique, le fit entrer en 1598, à l'un des canonicats de sa cathédrale; il le chargea ensuite de différentes fonctions qui n'auraient seules rempli tous les devoirs d'un homme doué d'une activité moins grande: mais il était capable de diminuer l'ardeur de Lemire pour l'étude, et il ne passa sur les heures de son sommeil à faire des extraits de ses auteurs. En 1620, il fut envoyé en France afin d'y concerter les moyens de faire passer aux progrès de l'hé-

bre qui commençait à s'introduire dans le diocèse d'Anvers. Son oncle mourut l'année suivante; et il se rendit à Douai, pour l'exécution du testament de ce prélat, qui avait fondé six bourses à l'université de cette ville. L'archiduc Albert d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, le nomma son premier aumônier; et il succéda, en 1624, à Jean Delrio, dans la place de doyen du chapitre, et de vicaire-général du diocèse d'Anvers. Il partagea le reste de sa vie entre ses devoirs et les recherches historiques, et mourut dans la même ville, le 19 octobre 1640. Baillet dit que Lemire dut sa réputation plutôt aux matières qu'il a traitées qu'à la forme qu'il leur donna. On a de lui un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire politique et littéraire des Pays-Bas. Nous nous bornerons à citer ceux qui offrent encore quelque intérêt: I. *Elogia illustrium Belgii scriptorum*, Anvers, 1602, in-8°.; II. *ibid.* 1609, in-4°. C'est un recueil excellent, dit Prosper Marchand; et il est bon d'avertir que n'ayant été inséré que par extraits dans la *Bibliotheca Belgica* (V. FOPPENS, tom. xv, p. 233), les éditions qu'on vient de citer n'ont rien perdu de leur prix. II. *Origines equestrium seu militarium ordinum, libri duo*, Anvers, 1609, in-8°. , traduit en français, la même année. III. *Originum monasticarum libri iv, in quibus ordinum omnium religiosorum initia et progressus breviter describuntur*, Cologne, 1620, in-8°. Il avait déjà publié, séparément, les *Origines* de l'ordre de Saint-Benoît, de Cîteaux, des Carmes, des Chartreux, des chanoines de Saint-Augustin, etc.; mais tous ces ouvrages sont superficiels et peu

exacts. IV. *Fasti Belgici et Burgundici, seu Historia rerum Belgarum juxta dies in quibus evenerunt*, Bruxelles, 1622, in-8°. Ce sont des éphémérides, et elles présentent quelques rapprochements curieux. V. *Annales rerum Belgarum, chronicon à Jul. Cæsaris in Galliam adventu*, ibid. 1624, in-8°; avec de nombreuses additions, Anvers, 1636, in-folio. VI. *Bibliotheca ecclesiastica*, Anvers, 1639-49, deux parties in-folio. C'est le recueil des Vies (ou plutôt de courtes notices) des écrivains ecclésiastiques par Saint Jérôme, Gennade, Saint Isidore de Séville, Saint Ildefonse, Honorius, Sigebert, Henri-de-Gand et Trithème. Lemire y a ajouté des notes et une continuation depuis la fin du quinzième jusqu'au milieu du dix-septième siècle. J. Alb. Fabricius a publié une édition de cet utile recueil avec de nouvelles additions, Hambourg, 1718, in-folio. (Voyez FABRICIUS, t. XIV, p. 60.) VII. *Auberti Miræi opera diplomatica et historica*, Bruxelles, 1723-34-48, 4 vol. in-folio. J. F. Foppens a réuni sous ce titre tous les ouvrages de Lemire relatifs à l'histoire des Pays-Bas. Les deux premiers volumes renferment toutes les chartes des fondations pieuses faites en Belgique, avec des notes géographiques et historiques, et la notice des églises belges; les deux derniers contiennent les pièces et notes qui concernent l'histoire civile des mêmes provinces. Cette collection est fort estimée; et l'éditeur mérite une part des éloges, pour l'ordre qu'il a mis dans la distribution des pièces rassemblées par Lemire, et pour ses nombreuses additions. On renvoie, pour la liste des autres ouvrages de Lemire, à la *Biblioth. Belgica* de Foppens; on peut

consulter aussi sur cet écrivain *Mémoires* de Nicéron, tom. v le *Catalogue des historiens* par glet-Dufresnoy. V

LEMIRE ( NOËL ), graveur burin, naquit à Rouen, en 1711; élève de Lebas, il a gravé dans différents genres; ses paysages et marines sont estimés. Sa point rituelle a su parfaitement rendre tableaux de Teniers, d'après lesquels à l'exemple de son maître, il a à s'exercer; mais il a surtout dans les vignettes, particulière dans celles qu'il a gravées pour *Contes de Lafontaine*, les *Amorphoses d'Ovide* et le *Tempé Gnide*. Il serait difficile de donner de petits sujets avec plus d'esprit et de portraits dans le genre de vignettes que l'on doit à son burin, et parmi lesquels on estime ceux du *Grand Frédéric*, de *Henri IV*, de *Louis XV*, et de *Joseph II*, sont remarquables par un fini précieux; le premier fut dessiné et gravé d'après une baguette qu'avait donnée cet empereur. Les autres gravures de Lemire dont on recherche, sont le portrait de *Piron*, fait en 1773, d'après un dessin de son élève; celui de mademoiselle *Clémentine*, couronnée par Melpomène, d'après un dessin de Gravelot; ceux du général *Washington*, en pied, et du marquis *Lafayette*, après la conclusion de la campagne de *Virginie* en 1781, tous deux d'après Lepaon; le portrait de *Leopold*, roi de *Pologne*, ou le *Grand Frédéric*, avec l'anagramme *ER*. Cette gravure que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de l'art est devenue très-rare: la planche dont l'invention et l'exécution appartiennent, fut brisée par le graveur supérieur presque immédiatement après qu'elle eut été terminée; M. de Sartine, qui estimait Le



mit d'en user pendant 24 ans. Leunire a encore gravé : *Bastien*, d'après le Parmesan, à la galerie de Dresde; *Jupiter et Junon*, d'après le Carrache; *La Lucrece*, d'après André del Sarte; *Leone vengé*, les *Nouvellemans* et *l'Étang du châteaueu Teniers*, d'après ce dernier; *La Curiosité ou la Lanterne magique*, d'après Reynier Brakeburg; la *Vue du Mont-Vésuve*, s'il était en 1757; les *Restes du temple de Vénus*, dans l'île de Rhodes; et *l'Arc de triomphe de Titus*, trois estampes grand in-folio, d'après la Croix, etc. Tous ces ouvrages se sont distingués par le fini précieux du burin. Leunire mourut à Paris, en 1801. P--s.

LEMBKE. Voy. LEMBEKE. C-AU. LEMNIUS (SIMON), poète latin, du seizième siècle, à Margau, au pays des Grisons, et dont le nom était *Lemchen*, mais qui fut encore connu sous le surnom de *porrus*, etudiait, en 1533, à Strasbourg; en 1538, à Wittemberg, et fut fait connaître avantageusement par quelques pièces de vers et de deux livres d'épigrammes, dédiés à l'archevêque de Mayence, et à un Médecin qui ne pouvait être agréable aux chefs de la république. Les indisposas contre lui. On donna son recueil avec une attention scrupuleuse; et l'on prétendit y trouver quelques épigrammes contre l'électeur de Saxe, le landgrave de Hesse, et l'académie de Wittemberg. Comme Melanchthon, alors recteur de cette université, avec lequel il vivait depuis quelques années dans une espèce d'intimité, lui fit une réprimande d'y reparaitre avant de s'être excusé; et, quelques jours après, il fut en ordre de l'arrêter; mais Lem-

nius, prévenu à temps, s'étant enfui, on lui accorda un délai pour comparaitre; sur son refus, il fut condamné à un harnissement perpétuel, et sa bibliothèque fut confisquée. On ne peut, quoi qu'en dise Schenner, approuver la rigueur dont on usa envers Lemnius; l'accusation portée contre lui, n'était pas fondée: l'électeur de Saxe qu'on lui reproche d'avoir insulté, n'est pas nommé une seule fois dans ses épigrammes; et il n'y a que l'esprit de parti qui ait pu aveugler ses juges au point de leur faire reconnaître l'électeur dans le portrait de l'ignorant Midas. Lemnius, aigri par l'injustice dont il était victime, se retira à Bâle, où il se hâta de faire réimprimer ses épigrammes avec des additions. Il publia, peu après, son apologie contre le décret de l'académie, qui l'éloignait pour jamais de Wittemberg, annonçant quesi ce décret n'était pas rapporté, il vouerait sans cesse au mépris ses odieux persécuteurs. Cette menace ne produisit aucun effet; et le malheureux Lemnius, après avoir erré quelque temps sur les frontières d'Italie et de Suisse, où il paraît même qu'il fut correcteur d'épreuves dans l'imprimerie d'Oporin à Bâle, se retira enfin à Coire, au sein de sa famille. On le nomma, en 1540, recteur de l'école établie en cette ville; et le 24 novembre 1550, il y mourut de la peste, dans un âge peu avancé. On a de lui: I. *Episodia de Joachimo marchione Brandeburgensi et ejus conjuge*, 1531. II. *Epigrammatum libri duo*, Wittemberg, Nich. Scirleuz, 1538, in-8°. ; cette édition, ayant été supprimée avec soin, est très-rare: la seconde, Bâle, 1538, in-8°. , est augmentée d'un troisième livre qui renferme plusieurs traits sauglants

contre Luther, qu'il ne se croyait plus obligé de ménager, et qu'il regardait comme le véritable auteur de toutes les persécutions qu'on lui faisait éprouver. III. *Apolo-  
gia contrà decretum quod imperio  
et tyrannide Mart. Lutheri et Justi  
Jonæ Witemb. universitas coacta  
iniquissimè et mendacissimè evul-  
gavit*, Cologne, 1540, in-8°. ; le  
titre de l'ouvrage prouve que l'au-  
teur n'était guère disposé à faire  
l'aveu de ses premiers torts, réels  
ou imaginaires. Ce petit écrit est ex-  
trêmement rare ; Schelhorn en a  
donné une notice détaillée dans ses  
*Amerit. hist. eccles. et litterar.*  
tom. 1<sup>er</sup>., pag. 850. IV. *Lutii Pi-  
sori Juvenalis* (c'est le masque de  
Sim. Lemnius) *Monacho-pornoma-  
chia*, 1538, in-8°. , de trois feuilles,  
sans pagination. Cette pièce est si  
rare que Schelhorn ne l'avait jamais  
vue : c'est une comédie licencieuse ;  
Gottsched en a donné une notice  
dans son Histoire du théâtre alle-  
mand, seconde partie, page 192.  
V. *Amorum libri* IV, 1542, in-8°.  
VI. *Odyssæ Homeri libri XXIIV*,  
*heroico-latino carmine translati, qui-  
bus accessit Batrachomyomachia*,  
etc., Bâle, 1549, in-8°. ; Paris, 1581,  
in-8°. de 699 pages. VII. *Eclogæ  
quinque*, *ibid.* 1551, in-40. VIII.  
*Ethica sive de virtutibus morali-  
bus*, *libri* IV. Conr. Gesner nous ap-  
prend que cet ouvrage était entre  
les mains d'Oporin ; mais on ne sait  
s'il a été publié. Lemnius a encore  
laissé, en manuscrit : *Bellum sue-  
vicum*, anno 1499, *gestum* ; et  
*Rhætheis*, *sive de bello rhæthico  
libri* IX. J. Georg. Phil. Thiele a  
donné de ce dernier une version poé-  
tique en allem. Zizers, 1792, in-8°.  
— *Iter helveticum, ecloga carmine  
hexametro*, imprimé à la suite de

l'*Hodæporicum* de Jerem. Reu  
Bâle, 1580, 1592, in-8°. — Que  
épigrammes dans les *Deliciæ  
tarum germanorum*. Voyez *V  
Écrits de Simon Lemnius*, par  
R. Strobel, ( au tome 3 d  
*Neue Beiträge*.) Nuremberg, 1  
in-8°. , et le dict. de Roterm  
supplém. de Jocher. W

LEMNIUS ou LEMMENS  
VIN) ; médecin, naquit en 15  
Ziriczée, dans la Zélande. ,  
avoir achevé ses humanités, il s'  
dit à Louvain pour y suivre des  
d'un ordre supérieur ; et, p  
conseil de Pierre Curtius, cu  
cette ville, et depuis évêque de  
ges, il s'appliqua en même te  
l'étude de la médecine et de la  
logie. Il eut pour maîtres dans  
de guérir, André Vesale, Re  
Dodonée, Conrad Gesner. Il ét  
retour à Ziriczée en 1527 ;  
y pratiqua son art avec un te  
cès, que sa réputation s'étendit  
tôt dans toute l'Europe. Ceper  
ayant eu le chagrin de perd  
femme, il abandonna l'exercice  
profession pour embrasser l'éci  
clésiastique : il fut pourvu d'u  
nonicat de l'église de Saint  
vin sa paroisse, et mourut  
de temps après, le 1<sup>er</sup>. juillet  
Il a laissé plusieurs ouvrages,  
le style, suivant Eloy (*Di  
médecine*), n'est dépourvu  
force, ni d'élégance, et qu  
ont eu un grand succès, com  
peut en juger par leurs nomb  
réimpressions. I. *De Astrolog  
ber unus*, etc. Anvers, 1554, u  
léna, 1587, in-8°. ; Leyde, 1  
in-16 (1). II. *De occultis n  
miraculis libri duo*, Anvers,

(1) On s'est borné à indiquer les pu-  
bles, et quelquefois les premières éditions ;  
ne pas fatiguer le lecteur, sans utili-

— *libri iv*, ibid., 1564, in-8°. Plantin, 1581, in-8°. Les premiers livres ont été traduits par Ant. Dupinet et par J. Horstius : ils l'ont aussi été. Cet ouvrage contient des choses assez curieuses sur la géologie ; mais on y trouve aussi beaucoup de fables. III. *De habitu et ratione corporis quam Græci triviales complexionem vocant duo*, Anvers, 1561, trad. en italien, Venise, 1567, et *Similitudinum et parabolæ in Bibliis ex herbis atque animalibus desumuntur, dilucida explicata*, Anvers, 1566, 1569, in-8° ; 1581, in-8°. Cet ouvrage dans lequel l'auteur traite de la vertu des plantes et de leur usage que dans les cérémonies religieuses a eu beaucoup d'éditions : il a été traduit en français, Paris, 1577, et en anglais, Oxford, 1587. IV. *De Vita animi et corporis constituenda*, Cologne, 1581, in-8°. V. *De Zelandis suis commentarius*, imprimé à la suite de *via illustrata* de P. Scriverius. VI. *Dionysius libycus poeta, habitabilis orbis, à Simoniio, poeta laureato, nuper factus*, Venise, 1543, in-12. C'est un poème de Denys, communément appelé le *Periégète*. (Voyez l'art. de la *Biog. univ.*, pages suivantes.) Ni Foppens, ni d'autres n'ont fait mention de cette œuvre, et elle n'est point indiquée dans l'article cité de la *Biog. univ.* Elle est dédiée à Hercule, et commence par le mot de *deuxième* du nom, quatrième de Ferrare. La dédicace en vers est étendue et fort belle. Lemnius a aussi imparfaitement une *Description de l'algue* et un *Dictionnaire*

*abrégé des poissons*. — LEMNIUS (Guillaume), fils du précédent, né à Ziriczee, vers 1530, suivit les traces de son père, et devint un médecin très-habile. Il fut appelé à la cour de Suède par le roi Eric XIV, qui le combla de bontés et lui accorda toute sa confiance ; mais ce prince, ayant été précipité du trône, Lemnius fut victime de cette révolution. Jeté dans une prison, il y fut étranglé en 1568, sans doute quelques mois après la mort de son père, puisqu'on ne voit pas que ce dernier ait eu connaissance de ce déplorable événement. On a de Guillaume une *Lettre* à son père, dans laquelle il prouve que le climat a moins d'influence que l'éducation sur le développement des facultés intellectuelles. Anvers, 1554, in-8° ; Leyde, 1638, in-16. Il avait composé un *Traité de l'estomach*, qu'on croit perdu. — LEMNIUS (And.), médecin zélandais, sans doute de la même famille, est auteur d'une *Lettre* sur l'utilité qu'on peut tirer de l'examen des urines, imprimée avec le *traité de Urinis*, d'Actuarius, Paris, 1548 ; Lyon, 1556, in-8°. W-s et M-on.

LEMOINE (JEAN), cardinal, fondateur du collège de son nom, à Paris, était né au treizième siècle, à Cressy dans le Ponthieu. Après avoir terminé ses études et reçu le bonnet de docteur en théologie à l'université de Paris, il fit un voyage à Rome, où ses talens lui méritèrent un accueil distingué. Il fut nommé auditeur de Rote, et s'occupa de commenter le sixième livre des *Décrétales*, travail qui fut accueilli par tous les savants, et lui valut la pourpre. Le pape Boniface VIII, qui avait beaucoup d'estime pour lui, l'envoya comme son légat en France, en 1302. Il chercha à rétablir la

paix entre le roi Philippe-le-Bel et le Saint-Siège, et se conduisit avec tant de prudence dans cette négociation, qu'il se concilia la bienveillance du roi, sans rien perdre de son crédit à la cour de Rome. Il assista, en 1305, au conclave qui se tint à Pérouse pour l'élection de Clément V, et le suivit à Avignon, où le pontife avait résolu de fixer sa résidence. Il y mourut le 22 août 1313. Son corps fut transporté à Paris, et inhumé, comme il en avait témoigné le desir, dans l'église du collège qu'il avait fondé. C'est par erreur que, dans le *Dictionnaire* de Moréri, on annonce que le cardinal Lemoine avait occupé le siège épiscopal de Meaux. — ANDRÉ, son frère, évêque de Noyon, contribua de sa fortune à l'établissement du collège du cardinal; il mourut en 1315, et fut inhumé dans le même tombeau que son frère. On y lisait, il y a quelques années, leur double épitaphe. W-s.

LEMOINE ( FRANÇOIS ), peintre d'histoire, né à Paris, en 1688, de parents fort pauvres, fut confié d'abord aux soins de Robert Tournières, qui avait épousé sa mère en secondes noces. A l'âge de 13 ans, on le mit sous la conduite de Galloche, chez lequel il demeura 12 ans. Il étudia de préférence les ouvrages du Guide, de Carle Maratte, et de Piètre de Cortone. Ses progrès furent rapides, et il obtint le grand prix de peinture en 1711; mais les malheurs de la guerre ne permettant pas d'envoyer des pensionnaires à Rome, il ne put aller perfectionner ses talents en Italie. En 1718, il fut reçu membre de l'académie, sur son tableau d'*Hercule et Cacus*; quelque temps après, il peignit son tableau de *Persée délivrant Andromède*. Lemoine regrettait cependant de

n'avoir pas vu l'Italie. U riche et éclairé, nommé avec lequel il était lié, ve rer ce malheur, et en 172 mena avec lui dans ce pay tel voyage fait dans l'esp mois, et lorsque son talen formé, ne fut pas aussi uti qu'aurait pu l'être un s prolongé, et qui lui eût pe livrer à une étude sérieuse d'œuvre de l'art. Son tabl sentant *une Femmcentra*. fut commencé à Bologne, Venise, et fini à Rome. Il un de ses meilleurs ouvra son départ pour l'Italie avait entrepris la peinture de l'église des Jacobins d Bac: il le termina lorsqu'i tour. C'est alors qu'il f professeur de l'academi bientôt l'occasion de dej ses talents dans la peintu fond de la chapelle de à Saint-Sulpice, où il l'*Assomption*. On se f le temps, à y reconaît nière de peindre aussi fer goureuse, qui n'excluait dant un coloris frais et su la composition laisse beau sirer; les groupes en soi posés et mal agencés; est faible, et les figures, n' en perspective, paraisse Ce plafond a tellement se malheureusement pour l Lemoine, toutes les qua pouvait y remarquer on et qu'on n'aperçoit plus fauts. Il a d'ailleurs été restauré en 1780, par C n'est plus l'ouvrage de L pendant une occasion plu encore vint s'offrir à l'ai chargé de peindre le I

*Hercule*, à Versailles. Cette œuvre, la plus vaste qui existe de son époque, puisqu'elle a 64 pieds sur 54 de large, et 8 pieds et demi de hauteur, fut renforcée, sans être touchée par aucun corps d'architecte, et coûta quatre années de travail à Lemoine. Cet ouvrage en entier est peint à l'huile; le nombre des figures est de 142. Il ne put terminer le point de la composition, il s'aperçut que le groupe principal était trop peu élevé: il ne put aller au point à l'effacer et à le relever de trois pieds; ce qui l'obligea de faire des changements dans la composition des groupes voisins. Cette œuvre lui coûta une année de travail plus. Les fatigues qu'il ressentait, la gêne que lui causait la nécessité d'avoir le corps renversé, sept années qu'il mit à achever ce plafond et celui de la voûte, altérèrent sa santé, qui a toujours été très-faible. Il était d'une humeur mélancolique, et 4000 liv. de pension ne lui valaient pas le titre de premier peintre de la cour, que ses travaux du salon ne lui avaient valus, ne lui étaient pas satisfaisants. Des chagrins augmentèrent encore sa mélancolie habituelle; il perdit sa raison qu'il aimait avec tendresse, sa raison ne put résister à ses tourments. Irrité des faveurs accordées à des peintres moins estimés que lui, il ne put dissimuler qu'il leur portait envie; et celle qui rendait ne fit que l'aigrir encore: son esprit s'aliéna, et ce fut que M. Bergier venait le voir pour le mener à la campagne, il voulait le faire traiter, et entendait frapper, et s'imaginait qu'on venait l'arrêter, se défendant par des coups d'épée, se traînant

jusqu'à sa porte, et en l'ouvrant, tombe mort aux pieds de son ami (4 juin 1737). Lemoine avait alors 49 ans; et il était depuis dix mois, premier peintre du Roi. Si l'on examine impartialement les travaux de cet artiste, on est forcé de reconnaître en lui le premier fauteur de la décadence de l'école française. Il entendait bien une vaste machine; il disposait ses groupes avec intelligence, variait sans affectation les mouvements de ses figures; il avait d'ailleurs de l'âme et du feu, et son coloris, sans être d'une grande vérité, séduisait par un air de fraîcheur et de suavité, né de l'adresse avec laquelle il savait dégrader les lumières. Mais il peignait avec peine, son exécution était lente; et c'est à force de revenir sur ses ouvrages, qu'il leur donnait l'apparence de la facilité. Son dessin est incorrect et mou; il manque de finesse dans les attaches; ses formes sont maniérées. Dénué du vrai sentiment de la beauté, il donne à ses têtes de femmes un air de minauderie, qui n'est que l'affectation de la grâce; ses têtes d'hommes manquent de caractère. Enfin il n'atteignit que rarement à la noblesse dans les figures; mais il possédait celle de la composition. Il avait peint au réfectoire des Cordeliers d'Amiens, six tableaux de Cènes et d'autres sujets analogues, dont celui de la *Cananéenne* était un des plus estimés. Ses principaux élèves sont Natoire, Boucher et Nonotte. Ses dessins étaient presque toujours légèrement faits à la pierre noire, sur du papier bleu, rehaussés de blanc. Ses études pour le salon d'Hercule, ne sont ni plus soignées ni plus chargées d'ouvrage. Les graveurs qui ont travaillé d'après lui, sont Thomassin, Sylvestre, L. Cars, Cochin et

Larmessin. C'est Cars qui a gravé le tableau d'*Hercule assommant Caacus*. L'esquisse colorisée du plafond qu'il avait peinte pour la banque, et qui n'a point été exécutée, a été gravée par Sylvestre. Lui-même a gravé à l'eau-forte une *Annonciation*, petite estampe ovale, en hauteur, et un *Paysage*, petite pièce en largeur. — LEMOINE, peintre, naquit à Rouen en 1740. Il apprit d'abord sans maître à manier le pinceau, et fut ensuite élève de Descamps. Malgré sa faible santé, il se livra au travail avec ardeur; et la ville de Rouen possède un grand nombre de ses ouvrages. Celui qui lui fait le plus d'honneur, est le plafond du théâtre des Arts, représentant l'*Apothéose du grand Corneille*. Il a déployé, dans cette composition, un grandiose qui prouve du génie. Cet artiste mourut à Rouen, en 1803. P-2.

LEMOINE-D'ESSOIES (EDME-MARIE-JOSEPH), né en 1751 à Essoies, bourg de la Champagne, près de Châlons, fit d'excellentes études, prit ses degrés en droit et fréquenta le barreau; mais il renonça presque aussitôt à cette carrière, où ses talents lui promettaient des succès, pour se consacrer à l'éducation de la jeune noblesse. Il publia quelques livres élémentaires, remarquables par une grande clarté jointe à une bonne méthode, et qui, accueillis par l'université de Paris, devinrent classiques dans plusieurs collèges. Il se proposait de donner un traité de physique qui aurait offert les mêmes avantages; mais les soins qu'il devait à ses élèves le détournèrent de l'exécution de ce projet. Nommé professeur de mathématiques et de physique, il devint membre du jury d'instruction publique de Paris; et ce fut à ses soins qu'on dut en partie

la conservation, pendant nos politiques, des traditions estimées de l'université et des bonnes études. Il avait été élève de l'école connue sous le nom de polytechnique, qui eut une foule de bons élèves. Cet homme mourut à Paris, le 17 août 1784. *Le Moniteur*, du 1<sup>er</sup> septembre de cette année, contient une *Notice* sur lui. Il a publié: I. *Principes de philosophie*, Paris, 1780, in-12. II. *Notice sur la géométrie*, 1784. Il en donna, l'année suivante, un *Abrégé* in-12. III. *Traité du globe, rédigé d'une manière nouvelle*, à la portée des enfants, Paris, 1780, in-12. III. *Traité de mathématiques, principes d'arithmétique, d'algèbre, de trigonométrie, de sections coniques*, Paris, 1780; ib. 1790, 1793, même 4<sup>e</sup> édition, revue et augmentée, 1797, 2 volumes in-8<sup>o</sup>.

est terminé par une bonne abrégée des mathématiques *principes d'arithmétique décimale*, 1801 et 1804, in-12.

LEMONNIER (PIERRE-SAINTEVER) fut professeur de philosophie à Harcourt, à Paris, et fut élu, en 1757, à l'académie des sciences. Il mourut le 27 août 1758, même année. On a de lui *philosophiæ*, 1750, 6 volumes in-8<sup>o</sup>. long - temps enseigné dans les collèges. « On y trouve, dit-on, plus de géométrie qu'on en trouve dans les écoles de philosophie, dans lequel il est élevé, y était modifié et II. *Premiers traités élémentaires de mathématiques dictés en l'académie de Paris*, 1758, in-8<sup>o</sup> posthume et anonyme.

LEMONNIER (PIERRE)

ème, fils du précédent, naquit le 23 novembre 1715. Lanson élève, que Desessarts (*Sittéraires*) et MM. Chaudon ndine (*N. Dict. historique*) régé et copié, sans le citer, que parmi toutes les sciences pouvait avoir pris une idée son père, Lemonnier sentit et a de bonne heure son goût pour nomie. Il n'avait pas seize ans, en 1731, il fit ses premières ations sur l'opposition de Sall fut le premier qui donna des ts du soleil; et soixante ans rations et de recherches de e ne firent trouver que 37 s à ôter de son calcul. Reçu à mie des sciences, le 21 avril lorsqu'il n'avait pas encore et un ans, il fut choisi par ur être (avec Maupertuis et ut l'un des trois commissaires is d'aller sous le cercle polaire er un degré du méridien. Il insi à Tonno l'hiver de 1736- contribua plus qu'aucun d'eux ande et pénible entreprise qui ait confiée. Dans les *Mémoires* adémie pour 1738, il remit en ur la méthode de Flamsteed, de ingénieuse à laquelle est due la précision qui existe mainte- ans les tables du soleil et dans sions des étoiles. En 1738 et . Lemonnier vérifia l'obliquité liptique : les premières obser- is. en 1740, furent faites dans r de Pascal, qui est de l'ancienne ste de Paris, au nord du col- d'Harcourt. Le 11 novembre . il lut, à la rentrée publique adémie des sciences, le projet nouveau catalogue d'étoiles zoles; et il présenta à l'académie ouvelle carte du zodiaque, qu'il aver quatorze ans plus tard.

(*Voyez* ci-après n°. VI.) Il fut encore le premier qui détermina les changements des réfractions en hiver et en été; le premier qui entreprit de corriger les catalogues des étoiles, et de bien déterminer la hauteur du pôle de Paris. En 1741, il introduisit en France l'instrument des passages, dont on n'avait point encore fait usage à l'Observatoire, et que Graham, célèbre horloger de Londres, avait exécuté. En 1742, il entreprit de dissiper le préjugé qui régnaient encore en France, sur les comètes; il annonça, dans une séance publique de l'académie, que la comète qui paraissait alors avait un mouvement rétrograde. En 1743, il fit à Saint-Sulpice une grande et belle méridienne : trois ans après, il détermina les inégalités de Saturne, causées par l'attraction de Jupiter. Ce fut aussi le sujet du prix que l'académie proposa et qui fut remporté par Euler, dont le mémoire justifia le travail de Lemonnier. Lié de correspondance avec les astronomes d'Angleterre, il transporta en France leurs méthodes, leurs instruments. Lors du voyage qu'il fit dans la Grande-Bretagne en 1748, il alla jusqu'en Ecosse, pour observer l'éclipse du 25 juillet, qui devait y être presque annulaire; et, le premier, il mesura le diamètre de la lune sur le disque même du soleil. Ce fut en 1753, qu'il fit à Bellevue une méridienne qui lui valut 15,000 f. de gratification, qu'il employa à acheter des instruments. Il était, depuis long-temps, professeur de physique au collège de France. D'abord maître de Lalande, il eut ensuite avec lui de vifs démêlés (*V. LALANDE*). Sa vie entière avait été consacrée aux sciences: la révolution ne l'en détourna point; mais une attaque de paralysie vint le surprendre, le 10 novem-

bre 1791, et il lui fallut abandonner ses utiles occupations. On ne l'oublia cependant pas lors de la formation de l'Institut, et il fut (Section d'Astronomie), l'un des cent quarante quatre premiers membres de ce corps illustre. Une seconde attaque de paralysie l'enleva à Héril, près de Baieux, le 2 avril 1799. Il fut remplacé à l'Institut par M. Cassini. M. Lefèvre-Gineau y lut son éloge, imprimé dans le tome III des *Mémoires de l'Institut* (Sciences physiques et mathématiques). De trois filles qu'il avait eues, la seconde avait épousé l'illustre Lagrange; la troisième épousa son oncle le médecin. (Voy. l'article suivant.) P. C. Lemonnier a composé un grand nombre d'ouvrages : I. *Histoire céleste*, 1741, in-4°. II. *La théorie des comètes, où l'on traite du progrès de cette partie de l'astronomie*, 1743, in-8°. On y trouve la cométographie de Halley. III. *Institutions astronomiques*, 1746, in-4°. ; un des meilleurs ouvrages, dit Lalande, qu'on ait faits en français sur l'astronomie élémentaire; c'est une traduction de Keill (Voyez KEILL, tom. XXII, p. 270), mais très-améliorée. IV. *Observations de la lune, du soleil et des étoiles fixes*, 1751, in-folio : livre II, 1754; livre III, 1759; livre IV, 1775; le reste n'a pas été imprimé. V. *Lettre sur la théorie des vents, spécialement sur le vent de l'équinoxe*, (dans la seconde édition des *Tables astronomiques* de Halley, donnée par Chappe d'Anteroche, 1754, in-8°.) VI. *Nouveau zodiaque réduit à l'année* 1755, Paris, 1755, in-8°. Ce livre, fait par Lemonnier, ou sous ses yeux par M. de Seligny, contient, dit Lalande, le catalogue des étoiles zodiacales de Flamsteed, gravé en trente et une

pages en taille-douce, les cartes pleiades et des hyades à l'échelle la grande carte du zodiaque, exécutée la même année. VII. *Premières observations faites par ordre de Louis XV pour la mesure du degré entre Paris et Amiens*, 1757, in-8°. Une édition augmentée de l'*Art du pilotage* par Coubert, 1766, in-4°. IX. *Astronomie nautique où l'on traite de la latitude et de la longitude en mer*, 1768, in-8°. X. *Exposition des méthodes les plus faciles de résoudre plusieurs questions dans l'art de la navigation*, 1772, in-8°. On y trouve l'usage de l'échelle des logarithmes de Gunter (Voyez GUNTER, t. I, p. 214.) XI. *Essais sur les marées et leurs effets aux grèves de Saint-Michel*, 1774, in-8°. XII. *Description et usage des principaux instruments d'astronomie*, 1774, in-folio. C'est un des cahiers de la grande *Description des arts et métiers*. XIII. *Lois du magnétisme*, 1776, in-8°. sec. partie, 1778, in-8°. XIV. *Traité de la construction des vaisseaux par Chappe*, trad. du suédois, 1779, in-8°. (Voyez CHAPPE, t. VIII, p. 62.) *Mémoires concernant diverses questions d'astronomie et de physique*, 1781, et 1784 in-4°. (Voyez le Journal des savants, août 1781, p. 1781, et déc. 1784, p. 814.) *Id.* 1786. I. part. 1788 in-4°. XVI. *De la réfraction introduite pour accourcir la ligne sèche du lock de dix pieds*, 1790, in-8°. Ce Mémoire est suivi de plusieurs articles d'astronomie. Lalande dit que c'est le dernier ouvrage de Lemonnier; cependant il indique lui-même dans le *Journal des savants*, de 1791, une *Lettre de Lemonnier, au sujet d'une éclipse observée en Chine*.



bre 1789, par M. de fils. Il avait revu la ré- grandes cartes des cons- de Flamsteed, faite et pu- M. J. Fortin, sous le titre *Feste de Flamsteed*, 1776, peut, pour plus de détails, la *Bibliographie astron. de* p. 819-826. A. B.-r.

LEMONNIER (LOUIS - GUIL- vère du précédent, naquit en s'adonna à la médecine, et, ir été reçu docteur, fut, dès aché à l'infirmerie de Saint- en-Laye. Les circonstances tion développèrent son goût otanique, science à laquelle eaucoup de services. Appelé r, il se trouva en même unné à la chaire de bota- jardin du Roi, que la mort e l'ainé laissait vacante; tint la survivance de la le premier médecin ordi- roi. Il fut aussi médecin les armées, et premier mé- s enfants de France. Plus at le titre de premier méde- si. Ses relations, ses corres- es, lui donnaient les moyens aire sa passion pour la bo- soit par les envois de grai- dants étrangers qu'il rece- t par les plantations qu'il dans les jardins de Trianon, celui que Madame Elisabeth, Louis XVI, avait à Mon- us Versailles. Lors de la on de l'Institut, il fut nommé eusement, son séjour hors s n'ayant pas permis de le e membre résidant. Depuis etre à Montreuil, il visitait malades; mais il donnait des tions gratuites, et cela le plus dans une modeste boutique riste, qu'il ne dédaignait pas

de diriger. Il est mort le 21 fructi- dor an VII (7 septembre 1799) (1). On a de lui: I. *Dissertatio: ergo can- cer ulceratus cicutam eludit*, 1763, in - 4°. II. *Leçons de physique ex- périmentale sur l'équilibre des li- queurs, et sur la nature et les pro- priétés de l'air; traduit de l'an- glais de R. Cotes*, 1742, in-8°. III. *Observations d'histoire naturelle*, 1744, in-4°. IV. Une édition de la *Pharmacopée*, de Charas. (Voyez CHARAS, VII, 72.) V. *Lettre sur la culture du café*, 1773, in-12. VI. Beaucoup de Mémoires dans le recueil de l'académie des sciences: l'un d'eux sur l'*électricité de l'air*, est d'autant plus remarquable qu'il contient les détails de plusieurs ex- périences faites par Lemonnier, à Saint-Germain-en-Laye, au mois de juin 1752, qui, jointes à celles que Dalibard venait de faire à Marly-la-Ville, ont démontré pour la première fois à l'Europe, l'identité du fluide électrique et de la foudre. VII. Des articles dans l'*Encyclopédie*, entre autres les articles *Aimant*, *Aiguille aimantée*, *Electricité*, etc.; mais il n'a pas écrit tout ce qu'il savait, et n'a pas publié tout ce qu'il avait écrit. Son *Eloge* par Duchesne, a été imprimé dans le *Magasin en- cyclopédique*, cinquième année, tome III, p. 489-500. M. Challan a lu à la société d'Agriculture de Versailles, un *Essai historique sur la vie de L. G. Lemonnier*, 1799, in-8°. Les bo- tanistes ont consacré à sa mémoire, sous le nom de *Monneria trifolia*, une plante équinoxiale, découverte dans la Guiane par Lœffling. A. B.-r.

(1) Challan met sa mort au 17 fructidor an VII, et le fait âgé de 84 ans; cela reporterait sa naissance à 1715, ce qui n'est guère possible, puisque c'est l'année où naquit son frère Pierre-Charles.

**LEMONNIER** (GUILLAUME-ANTOINE), naquit en 1721, à Saint-Sauveur-le-Vicomte, d'une famille peu fortunée, mais qui du moins connaissait le prix de l'éducation et de l'instruction. Le jeune Lemonnier fit de bonnes études au collège de Coutances, et vint ensuite à Paris, où il fut placé au collège d'Harcourt. Ses loisirs étaient consacrés à la musique. On le nomma, en 1743, chapelain de la Sainte-Chapelle; il cultivait et enseignait en même temps la littérature latine et la musique: plus tard, il obtint, en basse Normandie, une cure dont la révolution le priva. Pendant la terreur, il fut conduit dans les prisons de Sainte-Marie-du-Mont, puis amené à Paris dans celle de Sainte-Pélagie. Comme tant d'autres, il ne dut sa liberté et la vie qu'au neuf thermidor. Il était sans ressource, lorsque la Convention le comprit dans la liste des gens de lettres à qui elle accorda des secours. Quelque temps après, son compatriote Letourneur de la Manche le fit nommer bibliothécaire du Panthéon (Sainte-Geneviève), où il succédait à Pingré. L'abbé Lemonnier avait compté parmi ses amis, Diderot, Grétry, Raynal, Greuze, Elie de Beaumont, Cochin et M<sup>lle</sup>. Arnould. Il est mort à Paris, le 4 avril 1797. On a de lui: I. Des pièces de théâtre qui sont restées manuscrites: une seule (le *Bon Fils* ou *Antoine Masson*), dont Philidor avait fait la musique, fut représentée au théâtre Italien, le 11 janvier 1773, sous le nom de Devaux, et a été imprimée dans la même année. II. *Comédies de Térence*, traduites en français, 1770, 3 vol. in-8°, fig. avec le texte en regard; la traduction est fidèle, élégante, à quelques expressions près, qui ont paru triviales,

mais qu'il était peut-être impossible de ne pas employer pour le langage familier de la comédie. III. *Satires de Perse*, traduites en français, 1771, in-8°. L'abbé Selis publia une autre traduction de ce poète, en 1776; et long-temps les opinions des latinistes furent tagées sur le mérite des deux traducteurs: elles le sont peut-être encore. M. Aug. Delalain a fait imprimer récemment les *Satires de Perse* avec les deux traductions et les *réunies de MM. Lemonnier et Selis*, 1817, in-12. IV. *Fables, Contes, Epîtres*, 1773, in-8°. L'abbé Lemonnier s'est fait distinguer dans un genre où a excellé le seul La Fontaine: on cite comme son chef-d'œuvre *l'âne qui se corrige*, qui nous a dû de ne pas être rangé parmi les *fautes*. L'auteur se préparait à donner le second volume, qui eût été composé en grande partie de nouvelles fables et de contes, d'une bonhomie toute particulière, et avait lues au Lycée des arts, où il était membre. V. *Fête des gens de Canon et des Rosiers de Briquebec et de Saint-Sauveur-le-Vicomte*, 1778, in-8°. L'abbé Lemonnier avait commenté la traduction de *Plaute*, dont rien n'est paru. Parmi quelques manuscrits qu'il a fait imprimer, nous citons encore le *Discours d'un Nègre à son maître* et des *Observations sur le 15 août* (insérées dans la *Décade philosophique*, tom. x, pag. 337). L'abbé Lemonnier a donné une *Notice sur la vie de l'abbé Lemonnier*, 1797, in-8°. À L'abbé LEMONNIER (PIERRE-PAUL), qu'on a quelquefois confond avec l'abbé Lemonnier, naquit à Paris, le 17 mars 1731, y fit d'excellentes études, fut secrétaire du maréchal de Mouches, puis commissaire des

ment à Metz, le 8 janvier 1796. de lui: I. *Le Mariage clandestin*, comédie en trois actes et en vers, imitée de l'anglais de Cook, et représentée le 12 août, non imprimée. II. *Les Pélerins de la Courtille*, parodie des *Jeux d'âmes*, 1760. III. *Le Maître en son jardin*, opéra comique en deux actes, in-8°, dont Marcouville fit une suite intitulée *Le Maître d'école*. IV. *Le Cadi dupé*, opéra comique en un acte, 1761, in-8°. V. *La Femme chinoise*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes, 1764, in-8°. VI. *Le Meunier de Gentilly*, opéra comique en un acte, 1768, in-8°. VII. *L'Union de l'Amour et des Arts*, ballet héroïque à trois entrées, in-4°. VIII. *Azolan ou le Jeune indiscret*, ballet héroïque en deux actes, 1774, in-4°: le sujet tiré d'un conte en vers de M. de La Fontaine. IX. *Renauld d'As*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes, in-8°: le sujet pris dans l'histoire de *Saint-Julien*, conte de La Fontaine, a été traité de nouveau en 1787, par M. Radet. Plusieurs des pièces de Lemonnier eurent du succès: elles sont écrites avec élégance. A. B. T.

LEMONS THOMAS, théologien français, qui s'est rendu fameux par ses disputes sur la grâce, était né vers le milieu du seizième siècle, à Auxiliis, petite ville de la Gaule, d'une famille noble. Il entra jeune dans l'ordre de Saint-Augustin, et acquit des connaissances étendues en théologie, et en ce temps la facilité de parler sur les matières les plus abstraites. Il fut professeur à Valladolid, en 1604, lorsque les jésuites commencent à faire soutenir, par leurs disciples, le sentiment de Molina, tou-

chant l'accord du libre arbitre et de la grâce. Les dominicains attaquèrent cette opinion comme contraire à la doctrine reçue et enseignée par l'Eglise; les jésuites répliquèrent, et les théologiens des deux ordres furent bientôt divisés en molinistes et en thomistes (Voy. MOLINA, Saint THOMAS D'AQUIN). Le talent que Lemos déploya dans cette circonstance, fixa sur lui l'attention de ses confrères; et il fut député, en 1600, au chapitre général de l'ordre, à Naples. Pendant son séjour dans cette ville, il présenta au cardinal d'Avila une thèse où la doctrine de Saint Thomas sur la grâce parut exposée d'une manière si lumineuse, qu'on le chargea de la défendre devant la congrégation dite de *Auxiliis*, formée à Rome par le pape, pour mettre un terme à des disputes qui troublaient l'Eglise. Lemos parla dans cette assemblée avec son confrère Alvarez; et il y soutint avec éloquence l'opinion qu'il avait embrassée. Cependant l'assemblée se sépara sans rien décider; les dominicains et les jésuites furent autorisés à défendre l'opinion qu'ils regardaient comme la meilleure, pourvu qu'ils respectassent celle de leurs adversaires (V. PAUL V). Le roi d'Espagne offrit à Lemos un évêché qu'il refusa. Il fut nommé, en 1607, consultant général de l'inquisition, et se retira au couvent de la Minerve, où il mourut, le 23 août 1629, à l'âge de 70 ans, suivant le P. Quetif, mais à 84 ans, selon Moréri. On trouve la liste de ses nombreux ouvrages dans l'Histoire de la congrégation de *Auxiliis*, par le P. Serry, et dans la *Biblioth. prædicatorum*, tome II, page 463 et suivantes. Les principaux sont: I. *Panoplia gratiæ*. Liège (Beziers), 1676, 3 vol. in-4°. C'est le recueil des thèses et des au-

tres écrits qu'il avait publiés sur la grâce. II. *Acta congregationum et disputationum de Auxiliis divinæ gratiæ*, Louvain, 1702, in-fol. C'est un journal de ces assemblées. L'éditeur (peut-être le P. Serry) a fait précéder cet ouvrage d'une *Vie de Lemos*, à laquelle on renvoie les curieux. W - s.

LEMOS (DON PEDRO-JUAN comte DE), vice-roi de Naples, de la même famille que le précédent, naquit en 1564. Dès sa première jeunesse il cultiva les lettres, et y fit des progrès rapides; mais il dut interrompre ses études pour suivre la carrière des armes à laquelle sa naissance le destinait. Il fit ses premières armes en Flandre, et se distingua ensuite dans toutes les guerres qu'entreprirent les rois Philippe II, III et IV. Il se trouva en 1604 à la prise d'Ostende, et fut un des premiers qui montèrent sur la brèche, à la tête d'un corps d'élite. Nommé président du conseil des Indes en 1603, il se fit remarquer par les sages mesures qu'il prit pour établir un commerce utile à l'Espagne avec ses colonies. L'année suivante, il devint capitaine-général, et passa, en 1612, à Naples avec le titre de vice-roi. Son exacte justice et l'affabilité de son caractère parvinrent à y faire aimer la domination espagnole; et l'on croit assez généralement que la révolte de 1647, excitée par Mazaniello, n'aurait pas eu lieu sous son gouvernement. Ami des lettres, il les protégea dans ceux qui les professaient. Il avait amené avec lui, à Naples, les frères Argensola; et c'est à son invitation que l'un d'eux écrivit son excellente histoire de la conquête des Moluques. Néanmoins les Argensola, ainsi que Villegas, Saavedra-Faxarde, et autres littérateurs,

qui se glorifiaient de mettre à de leurs ouvrages le nom du de Lemos, aspirèrent plutôt à sa protection qu'à sa libéralité malgré les éloges que fait de sa générosité don Vicente de Losdans la Vie de Cervantes, il est vrai que l'immortel auteur de Quichote, tandis qu'on l'appelle protégé du comte de Lemos, pauvre, et se vit réduit, pour s'en vendre à vil prix ses meilleures comédies: cependant, avant de mourir, il dédia à son protecteur son roman de *Persiles et Sigismonde* lui adressant l'épître qui commence ainsi:

Puesto ya el pié en el estribo  
Con las ansias de la muerte  
Gran Señor esta te escrivo;

et qui est remplie des expressions de sa reconnaissance. ( Voyez CERES. ) Le comte de Lemos de retour en Espagne, il mourut à Madrid, en décembre 1634.

LEMOYNE ( PIERRE ), français, naquit en 1602, à Montbrison, de parents riches et considérés. A l'âge de dix-sept ans il entra dans la compagnie de Jésus, et fut chargé d'enseigner la philosophie au collège de Dijon. Il s'appliqua ensuite à la prédication et obtint de faciles succès, à une époque où l'on ignorait encore le goût de l'éloquence. Il composa lors des pièces de vers qui avaient une imagination prodigieuse et il est permis de croire que s'il n'eût été borné à cultiver la poésie, il aurait acquis une réputation durable; mais l'idée exagérée qu'il avait de ses talents (1) lui persuada qu'il

(1) On justifiera ce reproche par les vers suivants, extraits d'une épître au marquis de Ville, sur la vieillillesse :

russir dans plusieurs genres ; le vit occupé en même-temps rages ascétiques, de traités de e, et de l'histoire. Il prit en parti dans les disputes du jan-ae, et il se chargea de repous-attaques des ennemis de sa i. Ce fut donc au milieu de-ctions continues qu'il entre- donner à la France un : épique; mais il échoua dans ojet dont il n'avait pas connu les difficultés. Son poème de *Louis*, prôné d'avance comme ef-d'œuvre, n'obtint presque au- succès. Costar fut peut-être le ui osa lui donner publiquement loges, qu'il rétracta dans la a ; mais le P. Mambrun, con- de Lemoyne, en fit une criti- rssi sévère que judicieuse (*V. aux*), et Boileau sembla dé- r de grossir du nom de ce jé- la liste des poètes malheureux a postérité ne connaîtra l'exis- que par ses satires (3). Le P. vne mourut, dans la maison se de son ordre à Paris, le

age comme vous; et cette riche source  
avec de vains échos d'un si prompt cours  
seul en roulant d'un bruit harmonieux,  
or, diantant, et rubis curieux,  
ant deseches. . . . .

Costar, qui avait loué dans ses lettres, le  
de St Louis, avec exagération, écrivait  
Le P. Lemoyne fait de bons vers, mais  
deux poèmes. Il a fait un poème épique  
de Louis, contre lequel le P. Mambrun,  
a écrit le traité du poème épique. Ser-  
est si légère, qu'elle en tout extrême-  
de *Mémoire de Costar*, inséré dans le  
des *Mémoires de littérature* du P. Dus-

à Costar que Boileau, interrogé sur le  
à l'épique, qui avait gardé sur le P. Les-  
repondit en paroissant deux vers de Cor-

à trop craindre pour en dire du mal ;  
à trop espérer pour en dire du bien.  
à trop craindre que cette anecdote ait été  
de la *B. Française*, qui en contient tant  
de pressantes, et qu'elle ait échappé  
à la censure minutieuse de Lathèbe de Saint-

22 avril 1671. De tous ses ouvrages le seul qui mérite une attention particulière est son poème; il est intitulé : *Saint Louis, ou la Sainte Couronne reconquise sur les infidèles*, poème héroïque en XVIII livres; les sept premiers furent imprimés à Paris, en 1651, in-f°; mais l'ouvrage entier ne fut publié qu'en 1653, in-f°, précédé d'une dissertation dans laquelle l'auteur cherche à justifier le choix de son sujet, et la manière dont il l'a traité (4). Sautreau de Marsy, qui a consacré un long article au P. Lemoyne, dans les *Annales poétiques*, tome XXI, y entre dans de grands détails sur le poème de Saint Louis, dont il fait une exacte analyse en citant les meilleurs morceaux de chaque chant: mais sans contredit aucun critique n'a mieux apprécié cet ouvrage que Laharpe. L'auteur du *Lycée* convient que le P. Lemoyne avait plus d'imagination que tous les poètes épiques de son temps: « Mais, dit-il, son ou- » vrage n'est pas fait pour attacher » par la construction générale, ni par » le choix des épisodes; il invente » beaucoup, mais le plus souvent » mal: son merveilleux n'est le plus » souvent que bizarre; sa fable n'est » point liée, n'est point suivie; il ne » sait ni fonder, ni graduer l'intérêt » des événements et des situations: » c'est un chaos d'où sortent quel- » ques traits de lumière qui meu- » rent dans la nuit. Mais dans ses » vers il a de la verve, des morceaux

(1) Le P. Lemoyne avait dédié son poème au duc d'Enghien (le grand Condé). Mais la disgrâce de ce prince lui fit changer d'intention; il supprima son épître qui était déjà imprimée, et retrancha différents passages. L'abbé de Marolles avait une copie de l'épître; et l'on assure qu'on trouve dans les cabinets de quelques curieux, des exemplaires du poème, tel qu'il était avant les retranchements. Les éditions de Paris, 1658 ou 1666, in-12, avec de jolies figures, sont recherchées des amateurs.

» dont l'intention est forte, quoique  
 » l'exécution soit très - imparfaite.  
 » Voilà ce qu'on aperçoit, quand on  
 » a le courage, à la vérité difficile,  
 » de lire dix-huit chants remplis de  
 » fatras, d'enflure et d'extravagance.»  
 Laharpe montre ensuite, avec cette  
 supériorité de raison qui lui est ordi-  
 naire, que c'est l'abus du style figuré,  
 la recherche des alliances de mots  
 qui ont égaré le P. Lemoine, né avec  
 du talent, mais qui n'avait « nigoût,  
 ni connaissance du génie de sa lan-  
 gue, ni des amis sévères » (5) : le  
 développement de cette observation  
 forme un des meilleurs morceaux de  
 son *Cours de littérature*. Il y a  
 quelques années qu'un professeur  
 de province a essayé de rappeler  
 l'attention du public sur l'ouvrage  
 du P. Lemoine. Il dit y avoir porté  
*largement et sans hésiter, la hache*  
*du retranchement*, et avoir fait une  
 abondante épuration dans le choix  
 des pensées, des tournures et des ex-  
 pressions. En un mot il a réduit le  
*Poème de Saint Louis* à 8 chants,  
 et l'a fait paraître ainsi mutilé, Be-  
 sançon, 1816, in-8° : mais malgré  
 l'intérêt de l'ouvrage qui était encore  
 augmenté par la circonstance de la  
 restauration, il n'a point eu de suc-  
 cès. (Voyez E. T. SIMON.) On  
 trouve le poème de Saint Louis,  
 dans le recueil des *OEuvres poétiques*  
*du P. Lemoine*, publié par un de  
 ses neveux, Paris, 1672, in-f° : le  
 volume est orné d'un beau portrait  
 de l'auteur, et chaque chant est dé-  
 coré d'une estampe ; ce recueil con-  
 tient en outre : *Le Triomphe de*  
*Louis XIII* ; *la France guérie dans*  
*le rétablissement de la santé du*  
*Roi* ; *les Hymnes de la sagesse et de*  
*l'amour de Dieu* ; *les Peintures*

(5) Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

*morales* ; *les Entretiens et le*  
*poétiques*, et des *Vers théologi-*  
*héroïques et moraux*. On citera  
 core de lui : I. *La Galerie des*  
*mes sortes*, Paris, 1647, in-f°.  
 Leyde, Elzevir, 1660, petit in  
 (6) jolie édition, fort recherché  
 P. Lemoine avait réussi par ce  
 vrage à gagner la confiance  
 grand nombre de dévotés qui le  
 sirent pour directeur. On lit da  
*Ménagiana*, qu'un jour le  
 portier des Jésuites alla dire :  
 Sirmond que des dames le de-  
 daient. « Mon frère, répondit  
 Sirmond, songez vous bien à c  
 vous dites ? des femmes me de  
 der ! sans doute vous vous mépr  
 il faut nécessairement que ce s  
 P. Lemoine, que ces dames de  
 dent. » II. *La Dévotion aisée*, 1  
 1652, in-8°. Pascal a critiqué  
 ment cet ouvrage d'une morale  
 chée, dans la onzième de ses *La*  
*provinciales*. III. Une *Lettr*  
*les Mémoires de la régence de*  
*rie de Médicis*, Paris, 1666, i  
 Elle contient un jugement sur  
 vrage et sur l'auteur ( Fra  
 Annibal duc d'ESTRÉES ). IV  
*l'Histoire*, Paris, 1670, in-1  
 traité, dit Lenglet Dufresnoy.  
 ferme des traits curieux et singu  
 Le P. Lemoine avait composé  
 les mémoires que lui avait  
 madame d'Aiguillon, une *Ill*  
*du cardinal de Richelieu*,  
 Patin annonçait l'impression  
 1667 ; mais quelques raisons  
 posèrent à sa publication, e  
 ignore ce qu'est devenu le m  
 crit. W-

(6) On doit avertir les amateurs, qu'il  
 exemplaires de cette édition avec un  
 frontispice : *Leyde. Elzevir, et se*  
*Paris, chez Ch. Argot, 1661, (Voy.*  
*nuel d. M. Brunet, tom. II, pag. 391).*

**LEMOYNE (JEAN-LOUIS)**, sculpteur, né à Paris en 1665, fut élève de Coysevox. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages estimés. Les plus remarquables sont : Deux *Anges adorateurs*, dans l'église des Invalides; une *Statue de Diane*, dans le parc de la Muette; un *Portement de croix*, bas-relief qui décore la chapelle de Versailles. Mais c'est surtout par ses portraits que Lemoigne sut mériter l'estime des connaisseurs. Les meilleurs sont ceux du *duc d'Orléans*, régent, de *Mansard*, et de *Largillière*. Ces deux derniers avaient été faits pour être placés dans les salles de l'académie, dont il était membre, et qui lui décerna même le grade de recteur. Il mourut à Paris, en 1755.

— **LEMOYNE (Jean-Baptiste)**, fils du précédent, naquit à Paris, en 1704, et fut élève de son père et d'un de ses oncles, également sculpteur, nommé comme lui Jean-Baptiste. Robert Lelorrain fut son dernier maître. A l'âge de 20 ans, Lemoigne remporta le grand prix de sculpture, par un bas-relief représentant le *Sacrifice de Polixène*. Ce succès lui avait obtenu le droit d'aller à Rome, en qualité de pensionnaire du roi; mais son père, aveuglé par sa tendresse, demanda comme une grâce, que le jeune Lemoigne fût dispensé de faire ce voyage. Cinq ans après, celui-ci acheva, pour l'église de Saint-Jean en Grève, un groupe de *Saint Jean baptisant Jésus-Christ*, dont son oncle avait à peine ébauché la première figure. Cet ouvrage lui fit tant d'honneur, qu'il fut chargé de la statue équestre en bronze, que la ville de Bordeaux envoya à Louis XV, en 1743. Cette statue a été renversée en 1793. Le bas-relief y était représenté vêtu à la turque, et dans l'attitude du com-

mandement. Quand le roi vint voir le modèle dans l'atelier de l'artiste, le prince Charles de Rohan, grand-écuyer, blâma cette attitude, et prétendit que le geste devait être d'accord avec le regard. Le roi se posa alors dans l'attitude du modèle, regardant le grand-écuyer, et dirigeant son geste du côté opposé: *C'est ainsi*, dit-il, *que je commande*. Après avoir de cette manière justifié l'artiste, Louis XV lui accorda une pension de 1500 livres. Lorsqu'il fallut fondre cette statue, l'opération manqua en partie; la moitié de la figure ne réussit pas. Cet accident fut réparé par un procédé ingénieux qu'imagina le fondeur Varin. Les états de Bretagne voulant consacrer par un monument la convalescence de Louis XV, Lemoigne fut chargé de son exécution. Il représenta le monarque élevé sur un trône orné de drapeaux et de trophées. La province de Bretagne, fléchissant le genou, indiquait à ses citoyens la protection que le monarque leur accordait. La santé, placée à la droite du roi, tenait un serpent buvant dans une patère qu'elle lui présentait; près d'elle était un autel couvert de fruits. Quand Louis XV vint voir ce monument, qui a été détruit en 1793, il accueillit avec bonté la femme de l'artiste, promit de faire tenir en son nom, sur les fonts de baptême, l'enfant dont elle était enceinte, et auquel il assura une pension. Lemoigne a encore exécuté le *Mausolée du cardinal de Fleury*; le *Tombeau de Mignard*, qu'on voyait dans l'église des Jacobins de la rue Saint-Honoré, et celui de *Crébillon*, qui devait être placé dans l'église Saint-Gervais, mais que le curé refusa d'admettre dans son église à cause de la figure de Melpomène, qui ornait ce tombeau. Ce mo-

nument et le précédent ont été transférés au Musée des monuments français, ainsi qu'une *Statue en pied de Louis XV*, que Lemoyne avait faite pour l'Ecole militaire. On connaît encore de lui les *Statues de St. Grégoire et de Sainte Thérèse* aux Invalides, et, dans le salon de l'hôtel de Soubise, les figures de la *Politique*, de la *Prudence*, de la *Géométrie*, de l'*Astronomie*, de la *Poésie épique*, et de la *Poésie dramatique*. Le nombre des portraits qu'il a faits est très-considérable; on voit dans le Musée des monuments français, celui de Coysevox, qu'il exécuta pour l'académie. Lemoyne mourut à Paris, le 25 mai 1778. Cet artiste crut pouvoir introduire dans la sculpture les procédés de la peinture. Son père l'ayant empêché d'aller à Rome, l'étude de l'antique ne put éclairer son goût et retenir son imagination déréglée. Il affectait même beaucoup de mépris pour les chefs-d'œuvre de la Grèce. La sagesse des anciens n'était à ses yeux que de la faiblesse, et leur simplicité de l'impuissance. C'est avec de telles idées qu'il mit en vogue ces poses théâtrales, ces compositions symétriques et guindées, ces airs de tête maniérés qu'on était convenu d'appeler de la chaleur et de l'effet. Il semble fuir la simplicité antique : lors même qu'il doit rendre une action tranquille, il tourmente sa figure, il l'enveloppe, il la perd sous d'amples draperies, dont les plis anguleux et multipliés cachent entièrement le nu, et ne laissent à l'artiste que le mérite du ciseau. Ainsi Lemoyne ne doit être considéré que comme un exemple de la dégradation où tomba la sculpture en France, à l'époque où il vécut, et comme un écueil à signaler aux jeunes artistes.

P-3.

LEMOYNE (JEAN - BAPTISTE MOYNE, dit), musicien et compositeur, né le 3 avril 1751, à la petite ville du Périgord, apprit la musique sous son oncle, maître de chapelle de la cathédrale de Périgueux. Il partit à quatorze ans pour l'Allemagne, où il étudia la composition sous Graun et Kirnberger, et composa plusieurs morceaux en cette circonstance, entre autres, à un *Chant d'orage*, qui eut un grand succès, dans l'ancien opéra *Toinon et Toinette*, et qui lui fut un riche cadeau du prince-évêque de Prusse, la place de second maître de musique de son théâtre, en récompense d'être admis aux concerts de grand Frédéric. Étant allé à Paris, il y donna le *Bouquet de la Lette*, opéra en un acte, dans lequel débuta Madame Saint-Huberti, qui entreprit l'éducation théâtrale de SAINT-HUBERTI. En 1782, de retour en France, fit jouer à l'Opéra *Electre*, paroles de Grimm. On applaudit, dans ce coup d'essai, quelques chœurs, une belle scène de trois ou quatre morceaux de mais des cris continuels et des rants, de lourds effets d'harmonie ne parurent qu'une exagération des principes de Gluck; et Lemoyne, qui s'était annoncé comme un disciple de ce grand maître, fut démenti par lui. Il profita de la critique et, pour adoucir cette âpreté de style qu'un long séjour en Allemagne lui avait fait contracter, médita, pendant trois ans, les compositions de Sacchini et de Lully, et donna *Phèdre*, à la fin de 1785. Cet opéra, dont le poème est de Hoffinan, eut un brillant succès. « La facture des airs et des accompagnements, dit Grimm, est citatif, sensiblement imité





nument et le précédent ont été transférés au Musée des monuments français, ainsi qu'une *Statue en pied de Louis XV*, que Lemoyne avait faite pour l'École militaire. On connaît encore de lui les *Statues de St. Grégoire et de Sainte Thérèse* aux Invalides, et, dans le salon de l'hôtel de Soubise, les figures de la *Politique*, de la *Prudence*, de la *Géométrie*, de l'*Astronomie*, de la *Poésie épique*, et de la *Poésie dramatique*. Le nombre des portraits qu'il a faits est très-considérable; on voit dans le Musée des monuments français, celui de Coysevox, qu'il exécuta pour l'Académie. Lemoyne mourut à Paris, le 25 mai 1778. Cet artiste crut pouvoir introduire dans la sculpture les procédés de la peinture. Son père l'ayant empêché d'aller à Rome, l'étude de l'antique ne put éclairer son goût et retener son imagination déréglée. Il affectait même beaucoup de mépris pour les chefs-d'œuvre de la Grèce. La sagesse des anciens n'était à ses yeux que de la faiblesse, et leur simplicité de l'impuissance. C'est avec de telles idées qu'il mit en vogue ces poses théâtrales, ces compositions symétriques et guindées, ces airs de tête maniérés qu'on était convenu d'appeler de la chaleur et de l'effet. Il semble fuir la simplicité antique : lors même qu'il doit rendre une action tranquille, il tourmente sa figure, il l'enveloppe, il la perd sous d'amples draperies, dont les plis anguleux et multipliés cachent entièrement le nu, et ne laissent à l'artiste que le mérite du ciseau. Ainsi Lemoyne ne doit être considéré que comme un exemple de la dégradation où tomba la sculpture en France, à l'époque où il vécut, et comme un écueil à signaler aux jeunes artistes.

P-3.

LEMOYNE (JEAN - BAYMOYNE, dit), musicien et compositeur, né le 3 avril 1751, à la petite ville du Périgord, apprit la musique sous son oncle, maître de chapelle de la cathédrale de Périgueux. Il partit à quatorze ans pour l'Allemagne, où il étudia la composition sous Graun et Kirnberger, et composa plusieurs morceaux. À son retour, circonstance, entre autres, à l'occasion d'un *Chant d'orage*, qui eut un grand succès, dans l'ancien opéra de *Toinon et Toinette*, et qui lui valut un riche cadeau du prince-évêque de Prusse, la place de second maître de musique de son théâtre, enfin l'honneur d'être admis aux concerts de grand Frédéric. Étant allé à Berlin, il y donna le *Bouquet de la Lette*, opéra en un acte, dans lequel débuta Madame Saint-Huberti, qui entreprit l'éducation théâtrale de SAINT-HUBERTI. EN 1782, LEMOYNE, de retour en France, fit jouer à l'Opéra *Electre*, paroles de Grimm. On applaudit, dans ce coup d'essai, quelques chœurs, une belle scène de trois ou quatre morceaux de musique, mais des cris continuels et des sifflements, de lourds effets d'harmonie ne parurent qu'une exagération des principes de Gluck; et Lemoyne, qui s'était annoncé comme un disciple de ce grand maître, fut décrié par lui. Il profita de la critique et, pour adoucir cette âpreté de style qu'un long séjour en Allemagne lui avait fait contracter, médita, pendant trois ans, les compositions de Sacchini et de Haydn, et donna *Phèdre*, à la fin de 1785. Cet opéra, dont le poème est de M. de Hoffinan, eut un brillant succès. « La facture des airs et des chœurs, » dit Grimm, « est citatif, sensiblement imité »

de *Didon*, tout prouve que le compositeur, abjurant son système scolastique, s'est rapproché, dans cet ouvrage, de l'école italienne, au point qu'il avait cru devoir s'en éloigner dans *Electre*. Pour se perfectionner encore dans la méthode qui lui avait si bien réussi, Lemoine fit un voyage en Italie; et, à son retour, il donna, en 1789, les *Prétendus* et *Nephté*. Le succès constant du premier de ces ouvrages, qui est dans le genre bouffon, et dont les paroles sont de Rochon de Chabannes, a désarmé la critique. Aucun opéra, depuis trente ans, n'a été plus souvent représenté. Le second est une tragédie lyrique dont M. Hodman a composé le poème, dont sa réussite a la pompe du spectacle et à l'intérêt du dévouement, plus qu'à la musique, où l'on trouve moins de chant que dans *Phèdre*. En 1790, Lemoine fit jouer au même théâtre, avec Forgeot, les *Parisiens* et *le Moulin*, composition agréable, qui cependant n'a pas assez de gaîté ni d'originalité; avec Guillard et M. Andrieux, *Louis XV en Egypte*, dont la musique, à l'exception de quelques airs de ballet, parut presque aussi froide que le poème. En 1792, il donna au théâtre Favart, *Emma*, paroles de Guillard, sur le plan de l'Opéra, où il fit jouer, en 1793 et 1794, deux pièces de circonstance, *Miltiade à Marathon*, et *l'Asie la Grece*. Enfin, il donna au théâtre Favart le *Petit Batelier*, le *Mariage officieux* et le *Comte Luc*, dont le peu de succès semble prouver que l'imagination de Lemoine commençait à s'épuiser. Il est remarquable la gloire d'être le seul compositeur parmi les compositeurs dont aucun des ouvrages se soient représentés au théâtre de l'Opéra, à

côté des chefs-l'œuvre de nos trois grands maîtres. Lemoine mourut à Paris le 30 décembre 1815, laissant trois ouvrages manuscrits: *Madeira*, ou le *Dormeur éveillé*, paroles de Patrat, qui aurait été représentée à l'Opéra, si la principale décoration n'eût pas été consumée, en 1797, dans l'incendie des Menus-Plaisirs; *Sylvas Nerva*, ou la *Malédictions paternelle*, paroles de Bignon de Regny, dit le *Cousin Jacques*, pièce répétée en 1791, et non représentée, parce qu'elle n'était pas selon les circonstances; et *l'Île des Femmes*, paroles de Rochon de Chabannes, dont les répétitions furent interrompues par la mort du compositeur. — LEMOINE Gabriel, fils aîné du précédent, héritier d'une partie de ses talents, et bon pianiste, a laissé des sonates, des romances, et l'opéra-comique de *l'Entresol*, qui fut joué au théâtre des Variétés. Né à Berlin, en 1772, d'un premier mariage que son père avait contracté, il est mort comme lui à Paris, le 2 juillet 1815. A-T.

LEMPEREUR (CONSTANTIN).

Voyez EMPEREUR.

LEMUET (PIERRE, ) architecte, naquit à Dijon, en 1591. Après avoir appris les mathématiques dans sa ville natale, il étudia l'architecture civile et militaire, et donna des preuves de sa capacité dans cette dernière science, en fortifiant, par ordre du cardinal Mazarin, plusieurs villes de la Picardie. Il fut chargé d'achever l'église du Val-de-Grâce à Paris, depuis le premier entablement jusqu'au sommet de l'édifice. C'est de lui qu'est la façade, formée des deux ordres corinthien et composite, ainsi que les fenêtres ornées de balustrades, séparées par des niches de colonnes auxquelles on reproche

un goût trop mesquin. Il donna ensuite les plans de l'église des Petits-Pères, près la place des Victoires; elle fut commencée en 1658, par Libéral Bruant, et terminée par Gabriel Leduc. Lemuet donna également les plans du grand château de Luynes et de ceux de Laigle et de Beauvilliers. Il mourut à Paris, le 28 septembre 1669. On a de lui : I. *La Manière de bien bâtir pour toutes sortes de personnes, dédiée au Roi*, 1625; réimprimée en 1663, in-fol., avec plusieurs fig., plans et élévations des plus beaux bâtiments et édifices de France. II. *Traité des cinq Ordres d'Architecture dont se sont servis les anciens, traduit de Palladio, augmenté de nouvelles inventions pour l'art de bâtir, avec des observations du traducteur*, Paris; 1626; réimprimé en 1641. III. *Les Règles des cinq Ordres d'Architecture de Vignole, augmentées et réduites de grand en petit*, Paris, 1632, in-4°. P-s.

LENÆUS (JEAN-CANUT), archevêque d'Upsal, naquit en 1573, à Lenna, bourgade à deux lieues d'Upsal, et se distingua, dès sa jeunesse, par son ardeur pour l'étude. Ayant fait plusieurs voyages, il obtint d'abord la chaire de professeur de logique, et, peu après, celle de professeur de théologie à Upsal. Le prince palatin Charles Gustave, depuis roi de Suède, passa deux années dans sa maison pour faire un cours d'études; et les parents de ce prince furent si satisfaits des soins que lui avait donnés le professeur, qu'ils en exprimèrent à celui-ci leur reconnaissance de la manière la plus flatteuse. Devenu archevêque d'Upsal, en 1647, Lenæus occupa ce siège pendant vingt-deux années, et mourut le 25 avril 1669, âgé de 96 ans. Il couronna Christine : peu après il

fut appelé à placer la couronne sur la tête du prince dont il avait eue l'éducation; et ce prince étant mort en 1660, il fit la cérémonie des obsèques. Parmi ses ouvrages, citerons : I. *Logica peripateticorum*, Upsal, 1633. II. *Tractatus de tate et excellentia christianæ religionis*, ibid. 1638. III. *Trois sermons funèbres en suédois*. IV. *Commentaria in Evangelium Johæ et in Acta apostolorum*, dont J. Fabricius donna une nouvelle édition, en 1713. • C-1

LENAIN (LOUIS et ANTOINE) frères, tous deux peintres, naquirent à Laon, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Ils travaillaient toujours ensemble, et ils s'exercèrent avec succès dans tous les genres de peinture; mais ils préféraient traiter des sujets familiers, telles que des tableaux de cabarets, des mendians, et des scènes de la vie populaire. Leur talent qu'ils déployèrent dans ce genre, les place au nombre de nos artistes qui l'ont cultivé avec le plus de succès. Le tableau de leur collection que possède le Musée du Louvre et qui représente *le Maréchal d'Uxelles et sa famille*, peut soutenir parallèle avec ce que l'école flamande a produit de mieux dans le même genre. C'est une scène d'intérieur éclairée par le foyer ardent d'une forge; les personnages ont tout le naturel et la vérité que l'on aime à remarquer dans ces tableaux, et celui-ci est peint avec vigueur et transparence. Ant. et Louis Lenain furent admis à l'académie de peinture, l'année même de sa fondation. Plusieurs églises de la Flandre possédaient autrefois un assez grand nombre de leurs tableaux; la plupart ont péri, parce qu'ils étaient peints sur des impressions de papier et que les couleurs peu compo-

et dans leurs derniers temps, valent comme si elles eussent été de bronze. Le Musée du Louvre en a encore un de leurs tableaux sur bois, et représentant un saint tenant une chandelle ; il est tiré de la galerie de Mecklenbourg-Schwerin, et il nous a été pris, en 1815. L'amitié avait uni les deux frères pendant toute leur vie ; la mort ne put les séparer ; ils respirèrent à deux jours de distance, au mois de mai 1648. —

LENAIN, DOM PRÉMIER, né à Paris, le 25 mars 1640, était frère du savant Tilletmont ; il fut sous les yeux de son aïeul, sous-aide de parlement, et se fit remarquer dans sa jeunesse par la vivacité de son esprit, et surtout par une modestie et sincérité. Après avoir achevé ses études, il entra dans la congrégation de Saint-Victor, où il fut regardé comme un modèle de pénitence. Cependant il ne se croyait pas capable de recevoir les ordres sacrés, et ses supérieurs furent obligés d'employer l'autorité pour vaincre sa résistance. Il se fit peu de temps après abbé de Saint-Victor pour en démissionner celle de La Trappe, où il se délia de sa vaine gloire, et se livra à la culture de la terre, et à l'établissement de cette congrégation si fameuse. L'abbé de Saint-Victor se donna tout entier à son nouveau dessein ; mais

Lenain y persista, et prononça ses vœux en 1669. Il avait une profonde vénération pour l'abbé de Rancé ; et ce grand réformateur lui donna souvent des marques de son estime particulière ; il le nomma sous-prieur, et le chargea de présider les conférences du chapitre. Le successeur de Rancé voulut apporter quelques changements à la règle : D. Lenain s'en plaignit, et le nouvel abbé lui ôta le droit de parler dans les assemblées des religieux. L'humble et docte solitaire partageait son temps entre la prière, l'étude et la pratique des austérités ; ni l'âge ni des maladies fréquentes ne purent diminuer son zèle. A la suite d'une indisposition grave, il se rendit à l'église pour remercier Dieu de sa guérison ; mais tandis qu'il était en prières, il fut saisi d'un vomissement de sang. On le transporta dans sa chambre, et il y expira quelques heures après, le 12 décembre 1713. On a de lui : I. *Essai de l'histoire de l'ordre de Cîteaux, tiré des annales de l'ordre et de divers autres historiens*, Paris, 1696 et années suiv. 9 vol. in-12. Cette histoire, écrite avec simplicité et onction, remplit le dessein qu'avait formé D. Lenain, de procurer à ses confrères une lecture instructive et édifiante. II. *Homélies sur plusieurs chapitres du prophète Jérémie*, Paris, 1697, 1705, 2 vol. in-8°. Il avait laissé en manuscrit une suite à cet ouvrage ; elle n'a point été publiée. III. *Vie de J. Le Boutillier de Rancé, abbé de la Trappe*, Rouen, 1715, 3 vol. in-12. Cette vie n'a point été publiée telle qu'elle était sortie de la plume de D. Lenain ; l'éditeur y a ajouté différents traits satiriques, très-inconvenants dans un ouvrage de ce genre. IV. *Deux petits traités*, l'un sur

l'état du monde après le jugement dernier ; et l'autre sur le scandale qui peut arriver même dans les monastères les mieux réglés ; Paris, 1715, in-8°. L'éditeur est d'Arnaud, moine et docteur de Sorbonne, qui a fait précéder ces deux opuscules, d'une Vie de l'auteur. Lenglet Dufresnoy lui attribue encore les *Relations de la vie et de la mort de quelques religieux de la Trappe* ; Paris, 1704, 4 vol. in-12 ; mais on sait que ces relations sont de l'abbé de Rancé. D. Lenain a laissé en manuscrit une *Histoire des martyrs des premiers siècles, et des Elevations à Dieu, pour se préparer à la mort*. La *Vie* de D. Lenain, qu'on vient de citer, est superficielle et écrite d'un style diffus ; elle est suivie d'un *Catalogue* des religieux morts à la Trappe, depuis 1667 jusqu'en 1714. On peut consulter les *Mémoires* de Nicéron, t. IX et X, et le Moréri de 1759. W - s.

LENAIN (SÉBASTIEN). *Voyez* TILLEMONT.

LENCLOS (ANNE DE), plus ordinairement appelée *Ninon*, naquit à Paris, le 15 mai 1616, de M. de Lenclos, gentilhomme de Touraine, et de M<sup>lle</sup>. de Raconis, son épouse, d'une famille noble de l'Orléanais. M<sup>me</sup>. de Lenclos voulait faire de Ninon une dévote ; mais M. de Lenclos, homme d'esprit et de plaisir, se chargea lui-même de l'éducation de sa fille, et donna une direction toute différente à ses inclinations. Ninon perdit ses parents de bonne heure : dès l'âge de quinze ans, elle se trouva maîtresse d'elle-même, et d'une fortune que les dissipations de son père avaient considérablement réduite. Elle mit son bien à fonds perdu, et se fit, par ce moyen, un revenu suffisant pour vivre dans l'ai-

sance, et même pour aider, soin, ses amis : elle sut écon sans avarice, et dépenser sa fusion. Plusieurs fois elle fut chée en mariage ; mais elle sait trop l'indépendance pour contracter un engagement. Elevés les principes les moins sévères avec des sens fort vifs, elle : toute entière aux plaisirs de l' Nous n'entreprendrons point l'apologie d'une conduite si tenue. En renonçant à la pri vertu de son sexe, Ninon doute perdu une grande partie droits à l'estime ; mais s'il n' permis de chercher à excu torts, il doit l'être au moins : tre sous les yeux du lecteur qui peut contribuer à les faire moins rigoureusement. M. d clos, professant ouvertement curéisme le plus relâché, avai à sa fille des préceptes de qu'il ne confirmait que trop manière de vivre ; et l'on sait influence exercent sur nos idées actions de toute la vie, les c et l'exemple des personnes présidé à notre éducation, lorsque ces personnes nous chères, et que leur doctrine a nos goûts, au lieu de les con Abandonnée fort jeune à sa volonté, entourée de mille teurs que lui attiraient ses ch flattée d'inspirer de l'amo pouvant s'empêcher d'en r elle-même pour des hom réunissaient presque tous, au de l'esprit et du corps, l'écl grande fortune ou d'une hau sance, comment Ninon se se défendue contre tant de sédu Elle y céda sans résistance ; elle fut faible, elle ne fut po Quoi qu'elle eût le tort très-g

considérer l'amour, non comme un *séjour*, mais comme une sensation, on ne voit point que cette espèce de matérialisme, qui aurait pu l'enfermer aux choix les plus honteux, lui en ait jamais fait faire un seul que l'âme la plus délicate eût pu dédaigner. La liste de ses amants est nombreuse; mais il n'y figure aucun nom que, pour son honneur, on soit fâché d'y voir inscrit: ce sont les Gaudé, les La Rochefoucauld, les Longueville, les Coligny, les Villarmoux, les Sévigné, les d'Albret, les d'Estrées, les Gersey, les d'Effiat, les Clérambault, les La Châtre, les Dumier, les Gourville, etc. Ce qui établit surtout une prodigieuse différence entre Ninon et les autres femmes qui, comme elle, ont fait de l'amour une sorte de profession, c'est qu'elle ne trafiqua point de ses faveurs. Par inclination, par caprice, ou même par vanité, elle les accordait en pur don à l'amabilité, au mérite, à la célébrité; mais jamais elle ne les vendit à la richesse. Elle poussait, dit-on, les scrupules du désintéressement jusque-là, que ceux dont elle avait satisfait les desirs, perdaient le droit de lui faire accepter les dons les plus légers. Celle qui rejetait les présents de l'amour comme un salaire offensant, n'était pas faite pour retenir les dépôts de l'amitié; et tout le monde connaît le trait de probité relatif au dépôt de Gourville. (Voyez GOURVILLE, XVIII, 205, note 2.) Ninon ne trahissait point ses amants: elle cessait de les aimer, et le leur disait. Ce ne fut que pour se soustraire aux fatigantes importunités de La Châtre, qu'elle lui signa ce fameux billet, où elle faisait de tous les serments celui qu'elle était le moins en état de tenir, le serment

de n'en jamais aimer d'autre de sa vie; et elle ne se crut pas liée un seul instant par un engagement si téméraire. On sait que, dans le moment même où elle manquait à la foi jurée de la manière la moins équivoque, elle s'écria plusieurs fois: *Ah! le bon billet qu'a La Châtre!* Volage en amour, mais non point perfide, Ninon était en amitié d'une constance à toute épreuve. Ses amants, en cessant de l'être, devenaient ses amis; et c'était pour toujours. L'amitié était le seul sentiment respectable à ses yeux, et elle en remplissait religieusement tous les devoirs. Tous ses contemporains s'accordent à la peindre comme la plus séduisante des femmes. Sa taille, disent-ils, était pleine de noblesse, de grâce et de volupté: sa figure n'était pas parfaitement régulière, et n'avait pas ce grand éclat de beauté qui frappe d'abord; mais l'examen y faisait découvrir une foule d'agrèments et de finesses qui la rendaient préférable aux figures les plus correctes et les plus éblouissantes. Les charmes de sa personne se conservèrent si long-temps, ils diminuèrent d'une manière si lente et si peu sensible, qu'elle prolongea le don de plaire et d'exciter le désir jusqu'à un âge où les autres femmes sont fort heureuses de ne pas exciter le dégoût. On prétend qu'à quatre-vingts ans elle inspira une forte passion à l'abbé Gédoyen. Voltaire ne rejette pas entièrement cette anecdote, comme quelques autres ont fait; mais à l'abbé Gédoyen il substitue l'abbé de Châteauneuf, et il rabat dix années de l'âge attribué à Ninon quand elle fit sa dernière folie. Au compte même de Voltaire, c'est encore avoir poussé bien loin sa carrière amoureuse. L'abbé Fraguier,

qui n'avait connu Ninon que dans un âge très-avancé, disait que « qui- » conque voulait faire attention à ses » yeux, pouvait y lire encore toute » son histoire. » Chaulieu exprime autrement la même idée : « L'amour, » disait-il, s'était retiré jusque dans » les rides de son front. » L'esprit de Ninon, aussi agréable que solide, n'était pas moins célèbre que ses charmes. Elle s'était formée de bonne heure par la lecture de nos meilleurs écrivains : à dix ans, Montaigne et Charron étaient ses livres favoris. Elle parlait avec facilité l'italien et l'espagnol. Elle évitait avec un soin extrême le ridicule, si commun parmi les femmes qui croient être, ou qui sont en effet, plus instruites que les autres, celui de faire parade de leur savoir. Mignard se plaignait de ce que sa fille, depuis comtesse de Feuquières, manquait de mémoire. *Vous êtes trop heureux*, lui dit Ninon, *elle ne citera point.* « Son entretien était doux » et léger, dit l'abbé Fraguier : la » contrariété la blessait, mais il n'y » paraissait pas. » Elle n'avait pas négligé les arts agréables ; elle dansait avec grâce, chantait avec goût, et jouait très-bien du clavecin, du luth, du téorbe et de la guitare. Tant d'agrémens réunis ne pouvaient manquer d'attirer chez elle l'élite de la cour et de la ville. Les hommes les plus distingués par la naissance, l'esprit et les talents, lui faisaient une cour assidue. Des mères ambitionnaient pour leurs fils l'avantage d'être admis chez Ninon, près de qui ils se formaient aux manières et au ton de la bonne compagnie. Cette faveur n'était pas accordée indistinctement à tous ceux qui la sollicitaient ; un mérite reconnu, ou d'heureuses dispositions pour en acquérir, étaient, avec

la probité, les seuls titres qui pu la faire obtenir. Ninon n'y fut touchée qu'une fois. A la sollicitation de ses meilleurs amis, elle avait senti à recevoir chez elle un M. Mond, dont l'éducation ne l'honorait point. Il se signala bientôt dans le monde par tous les genres ridicules. On apprit à Ninon qu'elle allait se vantant partout d'avoir été formée par elle. *Je suis comme dit-elle, qui s'est repenti d'avoir formé l'homme.* Dégoutée de la flatterie de Chapelle, qu'elle avait tant voulu corriger de cet ignominieux défaut, elle finit par l'exclure de sa maison. Chapelle offensé jurait pendant un mois entier, il ne se cherchait pas sans être ivre, et avoir fait une chanson contre lui. Il tint parole. On conçoit sans peine que les hommes, moins scrupuleux dans leurs liaisons de tout ce qu'ils aient recherché avec empressement la société d'une femme, disaient mot, d'une courtisane charmer et se soient, en quelque sorte un honneur d'y être admis : mais des femmes, à qui le soin de leur réputation commandait à cette occasion la plus grande réserve, n'avaient rougi d'être ouvertement les élèves de Ninon, voilà ce qui étonnait, voilà ce qu'on ne peut expliquer que par un mérite vraiment extraordinaire dans la personne qui faisait ainsi passer par-dessus les préjugés du plus sage préjugé. Ce n'est pas à supposer aussi que Ninon mettait sa conduite autant de décence que si elle n'en fallait pour que les femmes honnêtes ne fussent point embarrassées chez elle de leur naissance. <sup>mes.</sup> de la Suze, de Castelnau de la Ferté, de Sully, de Fieffes de la Fayette, etc., furent liées avec elle d'une véritable amitié. E





» de mari sans le consentement de  
» sa raison. » Ninon avait le talent  
des vers ; mais elle en faisait rare-  
ment usage. Le grand-prieur de Ven-  
dôme avait tenté inutilement de se  
faire aimer d'elle ; outré de ses refus,  
il mit ce quatrain sur sa toilette :

Indigne de mes vœux, indigne de mes larmes,  
Je renonce sans peine à tes faibles appas :  
Mon amour te prêtait des charmes,  
Ingrate, que tu n'avais pas.

Elle y répondit par cette parodie :

Insensible à tes vœux, insensible à tes larmes,  
Je te vois renoncer à mes faibles appas ;  
Mais si l'amour prête des charmes,  
Pourquoi n'en empruntais-tu pas ?

Le bonheur dont jouissait Ninon fut troublé par l'accident le plus affreux. Un fils qu'elle avait eu de Villarceaux, ignorant qu'elle était sa mère, devint éperdument amoureux d'elle ; et lorsque voulant mettre fin à cette fatale passion, elle lui eut révélé le secret de sa naissance, l'infortuné jeune homme alla se poignarder de désespoir. Son autre fils, nommé la Boissière, fit une espèce de fortune ; il devint capitaine de vaisseau, et mourut à Toulon en 1732, âgé de 75 ans. Tout le monde sait que Voltaire fut présenté à Ninon, au sortir du collège, par l'abbé de Châteauneuf, et qu'elle lui laissa par son testament deux mille francs pour acheter des livres. Ninon mourut à Paris, dans sa maison de la rue des Tournelles, au Marais (1), le 17 octobre 1706, à l'âge de quatre-vingt-dix ans et cinq mois. On a écrit plusieurs fois sa vie. (*Voyez* BRET et DAMOURS.) Voltaire, impatienté de voir paroître tant de mémoires sur elle, dit : « Si cette mode continue, » il y aura bientôt autant d'histoires » de Ninon que de Louis XIV. » Il reste d'elle un petit nombre de lettres

(1) Son appartement a été conservé tel qu'elle l'avait arrangé.

adressées à St.-Evremond, qui ensemblées dans le volumineux recueil des œuvres de cet auteur qu'on en a extraites pour les imprimer à part, d'abord en 1751, cédées de Mémoires sur Ninon, publiées à Dourxménil, ensuite de la collection des lettres de femmes célèbres, publiée en 1805 par Léopold Collin. Les lettres de Ninon sont remarquables par le naturel et l'élévation de la simplicité du style. On lui attribue sur la foi de l'abbé de St.-Léger un petit écrit, intitulé *La Coquette gée*, qui a été inséré dans la collection de Léopold Collin, ensuite d'une réimpression, faite en 1801, prétendues *Lettres de Ninon de clos au marquis de Sévigné*, l'auteur est Damours. M. de la Motte jeune a publié, en 1789, in-8°, 2 vol. in-12, une *Correspondance secrète entre Ninon de l'Écluse, M. de Villarceaux et Mada. Maintenon* : c'est encore un ouvrage supposé. Voltaire a mis en circulation sous le titre du *Dépositaire*, de la cassette rendue à Gourville, il a consigné plusieurs anecdotes relatives à Ninon, dans une Lettre qui fait partie de ses *Mélanges* raires.

LENET (PIERRE) succéda à son père, le 16 septembre 1637, à son père, Pierre Lenet, conseiller au parlement de Bourgogne, et devint en 1641 procureur-général près le même parlement. Il y réunit, en 1646, la charge de procureur-général à la cour de marbre de Dijon. Lenet était particulièrement en liaison avec le comte de Bussy-Rabutin, qui nous a conservé une jolie épître de leur correspondance adressée à M. et à M<sup>me</sup>. de Sévigné dans le mois de mars 1646. La dernière parlant de Lenet à son père dans sa lettre du 5 juin 1646.

*avait de l'esprit comme douze*; e écrivait à Bussy, le 12 juillet : « J'ai vu M. de Larré, fils notre pauvre ami Lenet, avec nous avons tant ri; car jamais se fut une jeunesse si riante la nôtre, de toutes les façons. » abandonna Bussy - Rabutin sa disgrâce, comme on le voit un fragment des mémoires de ci. inséré dans une note de la 634 de l'édition que l'auteur t article donna, en 1818, des es de M<sup>me</sup>. de Sévigné. Devenu ni, Bussyne pardonnait pas; aus- e réconcilieraient-ils jamais. Con- sous un autre point de vue, Le- est pas étranger à l'histoire. Sa le était depuis long-temps at- e à la maison de Condé; et ce cette recommandation puis- qu'il dut, sous la régence, sa sion à la place de conseiller- L. Anne d'Autriche le choisit être l'un des intendants de jus- police et finances, pendant ège de Paris, en 1649. Les es de Condé et de Conti, ayant rtiées avec le duc de Longue- leur beau-frère, le 18 janvier ) Lenet, qui était alors en Bour- e. commença à travailler sour- ent pour leurs intérêts; puis t vint à Paris, il eut ordre de gente de quitter cette ville. Il se it à Chantilli, où les deux prin- s de Condé s'étaient retirées le jeune duc de Bourbon. Le- devint le chef de leur conseil; fut lui qui détermina la jeune esse de Condé à se rendre avec ds à Montrond, château-fort du i. qui appartenait au prince sou t. Le récit des événements aux- cette retraite donna lieu, et captif que l'épouse du grand le exerça dans la ville de Bor-

deaux, appartient tout entier à l'his- toire de cette princesse; Lenet en a tracé le tableau, dans les *Mémoires* qu'il nous a laissés *sur l'histoire des guerres civiles* des années 1649 et suivantes, et qui ont été publiés, en 1729, en deux volumes in-12, sans indication de lieu. On lit dans la *Bibliothèque des auteurs de Bour- gogne*, qu'un parent de ce magistrat, conservait une copie de ces mémoi- res, qui était plus ample que l'im- primé. Lenet n'est pas un écrivain élégant; mais son récit porte le ca- ractère de la franchise, et il rapporte beaucoup de circonstances qui sans lui seraient restées inconnues. Il mou- rut à Paris, le 3 juillet 1671. Un de ses frères, mort en 1676, était connu sous le nom de *l'abbé de la Croix*; c'était un homme d'esprit dont M<sup>me</sup>. de Sévigné nous a con- servé quelques mots heureux. Il avait un autre frère nommé Phi- lippe, qui était général de l'ordre du Val-des-Choux, en Bourgogne. — Philibert-Bernard LENET, chanoine régulier de Sainte-Geneviève, profes- seur en théologie, dans l'abbaye de Saint-Jacques de Provins, et ancien abbé du Val-des-Écoliers, parent des précédents, naquit à Dijon, le 24 août 1677; il était fils de Philibert Lenet, conseiller au parlement de Bourgogne. On a de lui l'*Oraison funebre* de François d'Aligre, abbé commandataire de Saint-Jacques de Provins, Paris, 1712, in-12. Il est auteur de l'Avertissement qui est à la tête du traité des *Principes de la foi chrétienne*, par Duguet, Paris, 1736, in-12, ainsi que du *Témoi- gnage au sujet de M. Duguet*, qui se trouve dans le recueil des lettres que M<sup>me</sup>. Mol fit imprimer en 1734, et qui est dédié au père Lenet. Il mourut en 1748. M-é.

LENFANT (JACQUES), ministre protestant, né en 1661, à Bazoches dans la Beauce, commença son cours de théologie à Saumur, sous Jacques Cappel, et alla le continuer à Genève. Il passa, en 1684, à Heidelberg; et l'année suivante, il fut nommé chapelain de l'électrice douairière palatine, et pasteur ordinaire de l'église française. Dans le mois d'octobre 1688, il sortit précipitamment de Heidelberg, parce qu'il craignait les troupes françaises qui venaient d'entrer dans le Palatinat, sous le commandement de Turenne, et se rendit à Berlin, où il commença, en 1689, à exercer les fonctions de pasteur, qu'il continua de remplir pendant près de quarante ans. En 1707, il fit un voyage en Angleterre, et prêcha devant la reine Anne, qui l'aurait pris pour chapelain s'il avait pu se résoudre à renoncer à Berlin. En 1710, il fut agrégé à la société de la propagation de la foi, établie en Angleterre. Il visita Helmstadt en 1712, et Leipzig en 1715, dans le dessein de compulsier les bibliothèques, et d'y découvrir les livres rares et les manuscrits dont il avait besoin pour composer ses ouvrages historiques. Le 2 mars 1724, l'académie des sciences de Berlin le reçut parmi ses membres. Il mourut d'une attaque de paralysie, le 7 août 1728. La reine Sophie Charlotte l'avait nommé son prédicateur; et à la mort de cette princesse, en 1705, le roi Frédéric-Guillaume le prit en la même qualité. Lenfant fut aussi membre du consistoire supérieur et du conseil français, chargé de diriger les affaires des réfugiés. On a dit que, dans ses écrits, l'on trouvait plus de modération que dans ceux de ses confrères. Il est vrai que l'impar-

tialité la plus étudiée règne dans ses histoires; mais dans ses sermons, il n'est ni plus juste ni plus modéré que les autres ministres. On peut voir dans Nicéron, tome 1, la liste de ses ouvrages, nombre de trente-cinq. Nous inclurons les suivants: I. *Considérations sur le Livre de Malachie*, intitulé: *Examen des raisons qui ont donné lieu à la séparation des protestants*, Rotterdam, 1708. L'auteur n'avait alors que trois ans. II. *Lettres chancelées de Saint Cyprien aux confesseurs aux martyrs, avec des réflexions historiques et morales*, Amsterdam, 1688, in-12. III. *De la vérité*, Genève, 1691, in-12, une traduction latine du même Malebranche. IV. *Histoire de la papesse Jeanne, fidèlement de la dissertation latine de Spanheim*, Cologne, Amsterdam, 1694, in-12. Desvignoles, qui en eut beaucoup de part à cette édition, en donna une seconde, en 1720, in-12, 2 vol., et y ajouta quelques additions, avec le commentaire de Lenfant. (Avertissement.) V. *Histoire de la reine Constance*, Amsterdam, 1711, in-12. Leclerc écrivait à l'abbé de Maignon, à l'occasion de cet ouvrage: « M. Lenfant vient de publier le concile de Constantinople. On verra bientôt à Paris l'on trouvera, non-seulement le coup de travail et d'exercice, mais encore de sincérité et de modération. S'il n'y avait pas mis son nom, on ne dirait assurément pas qu'un ministre l'auteur de cet ouvrage. On se souvient que toutes les lettres qu'il écrivait avec lui étaient si calmes et la même retenue.

ant l'abbé Bignon ne pensait pas tout-à-fait de même. Il accuse Lenfant, dans une lettre qu'il lui adresse, d'avoir laissé trop paraître l'esprit de parti et sa haine contre l'église catholique. (Corresp. Mss.) L'édition de 1727, Amst., 2 vol. in-4°, quoique plus soignée, est loin d'être parfaite. VI. *Apologie pour l'auteur de l'Histoire du concile de Constance contre le journal de Trévoux, du mois de décembre 1714*, Amsterdam, 1716, in-4°. VII. *Histoire du concile de Pise, et de ce qui s'est passé de plus mémorable depuis ce concile jusqu'au concile de Constance*, Amst., 1724; Utrecht, 1731, 2 vol. in-4°. Il y a, à la fin, une déclaration de Charles VI contre le duc de Bourgogne, et une justification de ce prince. VIII. *Histoire de la guerre des Hussites et du concile de Bâle*, Amsterdam, 1729; Utrecht, 1731, 2 vol. in-4°. La veuve de l'auteur ayant présidé à l'impression de cette édition, y joignit, d'après la volonté de Lenfant, la dissertation de Beausobre sur les *Adamites de Bohême*. IX. *Traduction du Nouveau-Testament, avec des remarques et d'amples préfaces* (avec Beausobre), Amsterdam, 1716, 2 vol. in-4°. X. *Poggiana, ou la vie, le caractère, les sentimens et les bons mots de Pogge, Florentin, avec l'histoire de Florence, écrite par le Pogge, et un supplément de diverses pièces imprimées*, Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12. On trouve quelques lettres de Lenfant, au sujet de cet ouvrage, dans des journaux littéraires. XI. *Seize sermons sur divers textes*, Amsterdam, 1728, in-8°. XII. *Bibliothèque germanique, ou Histoire littéraire de l'Allemagne et des pays du Nord depuis 1720 jusqu'en*

1740 (avec Beausobre, Lacroze, Mauclerc et Förmey), 50 vol. in-12. XIII. *Journal littéraire d'Allemagne, de Suisse et du Nord* (avec les mêmes), 2 vol. in-8°. Lenfant a aussi donné beaucoup de pièces dans la *Bibliothèque choisie* de Leclerc, et dans les *Nouvelles de la République des Lettres*. Il était en correspondance avec les principaux personnages de son temps, d'Aguesseau, l'abbé Bignon, dont nous avons eu occasion de voir le Mss., Bayle, Cuper, etc. Leibnitz l'avait soupçonné, mais injustement, d'avoir écrit contre l'*Harmonie préétablie*. On trouve un Mémoire historique sur Lenfant, en tête de la deuxième édition de l'*Histoire du concile de Bâle* et dans la *Bibliothèque germanique*, tome XVI. L-B-E.

LENFANT (ALEXANDRE-CHARLES-ANNE), jésuite, célèbre prédicateur, naquit à Lyon, le 6 septembre 1726, d'une famille noble, originaire du Maine. Il fit ses premières études chez les jésuites de cette ville, qui développèrent ses heureuses dispositions pour les sciences et pour la piété. En 1741, il fut admis au noviciat d'Avignon, et, peu d'années après, envoyé à Marseille pour y professer la rhétorique. Son début dans la carrière de la prédication eut tant de succès, que ses supérieurs résolurent de l'y fixer exclusivement. Les principales villes de France l'entendirent avec la plus grande satisfaction, et surtout avec beaucoup de fruit. A Malines, il couvrit, par ses prédications, à l'église catholique, un ministre anglican, ami d'Young. La suppression de sa société, consommée en 1773, lança dans une nouvelle sphère le père Lenfant, alors âgé de quarante-sept ans : il était l'ornement du cloître ;

il ne fut pas déplacé dans le monde, où il continua le cours de ses bonnes œuvres et les fonctions de son apostolat. Plusieurs souverains s'empresèrent de l'attirer auprès d'eux. Les philosophes eux-mêmes assistèrent à ses discours. Le père Lenfant prêcha plusieurs stations à Lunéville, à Vienne et à Versailles. Diderot et d'Allembert le suivirent pendant un carême entier à Saint-Sulpice; et après un *Sermon sur la foi*, le premier dit à l'autre: « Quand on a entendu un » discours semblable, il devient difficile de rester incrédule. » Ceux qui ont entendu l'abbé Lenfant, conviennent qu'il électrisait son auditoire, non par la pompe du débit, mais par l'harmonie de sa voix, par son air de conviction, et par la force de sa composition. En 1791, il prêchait le carême à la cour; mais il fut obligé d'interrompre la station par suite de son refus du serment à la constitution civile du clergé. Le 30 août, 1792, il fut conduit à la prison de l'Abbaye; et le lendemain, il commença, pour ainsi dire, ses dispositions testamentaires, en remettant à un huissier l'argent qu'il avait sur lui. « Le 3 septembre, à dix heures » du matin, dit un témoin échappé au » massacre, l'abbé Lenfant et l'abbé » de Rastignac, parurent dans la » tribune de la chapelle qui nous » servait de prison; ils annoncèrent » que notre dernière heure arrivait, » et nous invitèrent à nous recueillir, » pour recevoir leur bénédiction. » Un mouvement électrique, qu'on » ne peut définir, nous précipita » tous à genoux, et les mains jointes, nous la reçûmes. » Après l'égoûtement de plusieurs prêtres, du comte de Montmorin et des Suisses, l'abbé Lenfant fut appelé devant l'espèce de tribunal que les meur-

triers avaient établi. En le voyant paraître, le peuple demanda qu'il fût épargné. Les bourreaux le chèrent; on lui criait de tout côté: *Sauvez-vous*. Il était hors de la foule, et déjà même dans la rue Bussy, lorsque des femmes le saisirent, en disant indiscrètement: *C'est le confesseur du Roi!* Il fut saisi de nouveau et ramené à l'Abbaye; il lève les mains au ciel et profère ces paroles évangéliques dernières qui sortirent de sa bouche: *Mon dieu, je vous remercie de m'avoir offert ma vie, comme vous m'avez offert la vôtre pour moi.* Il se met à genoux, et il expire sous les coups des assassins. Quelque temps auparavant, les administrateurs de police et de surveillance, conspues par Maillard sur le sort destiné à l'abbé Lenfant, répondaient d'instinct à la Mairie: « Nous déclarons au peuple » qu'il importe beaucoup à l'intérêt public que l'abbé Lenfant soit » servi; mais qu'il ne soit pas » en liberté; au contraire, » il doit être étroitement gardé. » Voulait-on sauver? cela est vraisemblable. Le délire dans lequel étaient plongés ces cannibales, ne leur permit pas de prendre des mesures pour parvenir à ce but. Nous avons de l'abbé Lenfant: I. *Oraison funèbre du duc dephin*, père du Roi Louis XV prononcée à Nancy, en 1766. II. *Sermons pour l'Avent et pour le carême*, Paris, 1818, in-12, 8 pages. III. *Oraison funèbre de M. Belzunce*, évêque de Marsaille, prononcée en latin, et imprimée avec une traduction française, in-8°. Quelques personnes lui ont reproché le *Discours à lire au conseil sur le projet d'accorder l'état civil aux protestants*; mais c'est à tort, est du P. Bonneau. Le P. Lenfant

entièrement l'un des plus grands prédicateurs de son temps : ses sermons paraissent n'avoir pas cependant obtenu, après l'impression, le succès que semblait annoncer sa réputation. Sa famille en conserve près de 40, et une *correspondance* avec son frère.

L-B-E.

**LENGLÉ DUFRESNOY** (NICOLAS), né à Beauvais, le 5 octobre 1674, fit ses études à Paris. Il était encore sur les bancs de l'école et dans sa seconde année de théologie, lorsqu'à l'âge de vingt-deux ans, il débuta dans la carrière des lettres par un opuscule qui fit quelque bruit. D'autres écrits qu'il publia sur des matières analogues donnaient lieu de croire qu'il se livrerait à la théologie, quand les circonstances le lancèrent dans la carrière diplomatique. En 1705, il fut premier secrétaire, par les langues latine et française, de la cour de l'électeur de Cologne, Joseph Clément de Bavière, qui résidait à Lille. Se trouvant dans cette ville lorsqu'elle fut prise par le prince Eugène, Lenglet lui demanda et en obtint un sauf-conduit pour tout ce qui appartenait à la couronne électorale. Sa position lui donna occasion de déjouer les projets de quelques ennemis de la France. « La découverte la plus importante qu'il fit, dit Michault, fut celle d'un capitaine des portes de Mons, qui devait livrer aux ennemis, non seulement la ville (Lille), mais encore les électeurs de Cologne et de Bavière qui s'y étaient retirés... Le traître fut convaincu et rompu vif. » Le même Michault raconte qu'en 1718, lors de la conspiration de Cellamare (*Voyez CELLAMARE*, tom. VII, pag. 502 et 503), Lenglet Dufresnoy fut choisi par le ministère pour pénétrer cette intri-

gue. Il ne voulut se charger, dit-on, de cette commission peu délicate, que sur la promesse qui lui fut faite qu'aucun de ceux qu'il découvrirait ne serait puni de mort. Ce serait donc en qualité de *mouton* qu'il aurait été mis à la Bastille dès le mois de septembre 1718, comme prévenu d'avoir fabriqué, au nom du parlement, un Mémoire au duc du Maine. C'était la première fois qu'il habitait cette prison. On raconte qu'il y fut mis dix ou douze fois; il y a erreur au moins de moitié. L'abbé Lenglet fut conduit à la Bastille pour la seconde fois en 1725; pour la troisième, en 1743; pour la quatrième, en 1750, à cause de son *Calendrier historique*; pour la cinquième et dernière fois, en 1751, parce qu'il avait écrit au contrôleur-général une lettre qu'on trouva insolente (1). Sur la fin de l'année 1721, il était allé à Vienne; il y vit J.-B. Rousseau, et le prince Eugène, à la bibliothèque duquel il fit quelque augmentation. Son séjour en Autriche avait offusqué la cour de France; et à son retour, en 1723, il fut arrêté et détenu six mois dans la citadelle de Strasbourg. Il paraît qu'en 1724, il fut pendant quelque temps enfermé à Vincennes. Toutes ces contrariétés ne l'empêchèrent pas de se livrer au travail et à des recherches minutieuses. Sa fécondité a de quoi étonner. « Il eût, dit Michault, joui d'un destin plus heureux, selon notre façon de penser, et non selon la sienne, s'il eût voulu ou plutôt s'il eût pu profiter des circonstances

(1) On ajoute qu'accoutumé aux visites des officiers de la police, et en connaissant d'avance les motifs, il demandait tranquillement à sa servante : sa boîte de tabac et une chemise, puis se retournant vers l'alignant : « M. l'alignant, disait-il, je suis à vos ordres. »

» heureuses où il s'était trouvé, et  
 » des protecteurs puissants que son  
 » mérite et ses services lui avaient  
 » acquis; mais son amour pour l'in-  
 » dépendance étouffa dans son cœur  
 » la voix de l'ambition.... Il voulait  
 » écrire, penser, agir et vivre libre-  
 » ment. Il dépendait de lui de s'at-  
 » tacher ou au prince Eugène, ou au  
 » cardinal Passionei, qui aurait de-  
 » siré de l'attirer à Rome, ou à M.  
 » Leblanc, ministre de la guerre. Il  
 » refusa tous les partis qui lui furent  
 » proposés : *Liberté, liberté*, telle  
 » était sa devise. Dans ses dernières  
 » années même, où son grand âge  
 » sollicitait pour lui un loisir doux  
 » et tranquille, il aima mieux travail-  
 » ler et rester seul dans un logement  
 » obscur, que d'aller demeurer avec  
 » une sœur opulente qui l'aimait, et  
 » qui lui offrait chez elle, à Paris,  
 » un appartement, la table et des do-  
 » mestiques pour le servir.... Toutes  
 » ses études étaient tournées du côté  
 » des siècles passés; il en affectait jus-  
 » qu'au langage gothique : *Je veux*,  
 » disait-il, *être franc Gaulois dans*  
 » *mon style comme dans mes ac-*  
 » *tions*. Malgré sa vaste érudition,  
 » il est tombé dans des erreurs gros-  
 » sières. On l'accuse même d'avoir  
 » trompé aussi souvent qu'il se trom-  
 » pait, ne se faisant aucun scrupule  
 » d'écrire le contraire de sa pensée  
 » et de la vérité qu'il connaissait  
 » parfaitement, lorsqu'il était poussé  
 » par quelque motif particulier. On  
 » retrouve dans ses notes et dans ses  
 » jugements la mordante causticité  
 » de Guy Patin; et, comme rien ne  
 » pouvait réprimer la pétulance de  
 » sa plume, on le voyait sans cesse  
 » aux prises avec les censeurs. S'il ar-  
 » rivait qu'on lui rayât quelque en-  
 » droit auquel il fût attaché, il le ré-  
 » tablissait à l'impression. Depuis

» quelques années, il s'appliquait à  
 » la chimie : on prétend même qu'il  
 » cherchait la pierre philosophale.  
 » Parvenu à l'âge de quatre-vingt-  
 » deux ans, il périt d'une manière  
 » funeste, le 16 janvier 1755. En  
 » rentrant chez lui, sur les six heures  
 » du soir, il prit un livre nouveau  
 » qu'on lui avait envoyé. C'étaient les  
 » *Considérations sur les révolutions*  
 » *des arts, par le chevalier de Mehe-*  
 » *gan*; il en lut quelques pages, s'en-  
 » dormit et tomba dans le feu. Ses  
 » voisins accoururent trop tard pour  
 » le secourir; il avait la tête presque  
 » toute brûlée, lorsqu'on le retira  
 » du feu. » Voici le catalogue de ses  
 » ouvrages : I. *Lettre à MM. les*  
 » *doyen, syndics et docteurs en théo-*  
 » *logie de la faculté de Paris, 1696* :  
 » elle est signée des lettres E. E. T. S.  
 » MM. D. L. et P., c'est-à-dire *étudiant*  
 » *en théologie sous MM. de Lestocq et*  
 » *Pirot*, et est relative à la dénoncia-  
 » tion faite à la faculté de théologie de  
 » Paris, du premier volume de la *Vie*  
 » *de la Sainte Vierge*, trad. de l'ori-  
 » ginal espagnol, attribué à la mère  
 » Marie-de-Jésus. II. Le P. Clouseil ayant  
 » répondu à cette Lettre, qui d'ailleurs  
 » fut censurée par la Sorbonne, Len-  
 » glet publia un nouveau *Mémoire sur*  
 » le même sujet, et écrivit, le 30 juin  
 » 1697, une *Lettre* en latin au P. Ma-  
 » thieu, prieur des Carmes déchaussés  
 » de Madrid. III. *Traité historique et*  
 » *dogmatique du secret inviolable de*  
 » *la confession*, 1708, in-12, de 328  
 » pages, non compris la préface. L'au-  
 » teur y a joint une addition de 109  
 » pages. Une seconde édition du tout  
 » parut en 1713, in-12. On y mit un  
 » nouveau frontispice en 1715. L'abbé  
 » Lenglet parle d'une édition de 1733.  
 » IV. *Mémoires sur la collation des*  
 » *canonicats de l'église de Tournay*,  
 » 1711, 1712 et 1713, in-8°. V. *Mé-*



*Manière pour étudier l'histoire, avec un catalogue des principaux historiens.* 1713, 2 vol. in-12; cinquième édition, 1729, 4 vol. in-4°. On exige un si grand nombre de cartons, que le recueil des morceaux supprimés formait un in-4°. assez épais. Le marquis d'Argens dit que tous ces cartons sont conservés dans l'ouvrage de Beyer intitulé : *Memoriae historico-criticæ librorum rariorum*. Cette édition in-4°, de 1729, est préférée à celles du même format qui parurent en 1735 et en 1737. Il faut joindre à toutes les trois un *Supplément*, 1740, 2 vol. in-4°; mais on préfère l'édition de cet ouvrage en 15 vol. in-12, Paris, 1772; elle est sans cartes, mais Drouet a fait des augmentations au *Catalogue des historiens*, qui en occupe les cinq derniers volumes, et qui est encore le plus complet que nous ayons en français : quant à la *Méthode*, etc. elle a vieilli, comme cela devait être; on peut néanmoins encore la consulter avec fruit. VI. *Méthode pour étudier la géographie, avec un catalogue des cartes géographiques, des relations, voyages et descriptions les plus nécessaires pour la géographie*, 1716, 4 vol. in-12; réimprimés à Amsterdam, 1718, 4 volumes in-12, avec diverses remarques contre le réviseur : c'était ainsi qu'on désignait l'abbé Lenglet, dont l'ouvrage en effet n'était, dans la première édition, du moins pour le fonds, que la *Nouvelle Géographie* du P. Martineau-du-Plessis. Deuxième édition, 1736, 5 vol. in-12; troisième édition, 1743, 7 vol. in-12. Enfin, Drouet et Barbeau-Latraverse en donnèrent une édition dans laquelle ils firent des augmentations au *Catalogue*, 1768, 10 vol. in-12; et c'est la plus estimée. VII.

*Tables chronologiques de l'histoire universelle*, 1729, quatre grandes feuilles ouvertes, réimpr. en 1733. VIII. *Description de la fête et du feu d'artifice tiré sur la rivière au sujet de la naissance du Dauphin*, 1730, in-4°. IX. *De l'usage des romans, avec une bibliothèque des romans*, 1734, 2 vol. in-12, publiés sous le nom de *Gordon de Percel*. On trouve à la fin du premier volume, 1°. l'Épître dédicatoire de la nouvelle édition des poésies de Régnier, sous le titre d'*Éloge historique de M. (J.-B.) Rousseau*, satire si violente contre ce grand poète, que les états-généraux en ordonnèrent la suppression; 2°. Lettre au marquis de Fénélon, à l'occasion de la suppression de la pièce précédente. X. *L'histoire justifiée contre les romans*, 1735, in-12. Lorsque Lenglet apprit qu'on lui attribuait l'*Usage des romans*, et qu'on le blâmait, il prit le parti de travailler contre son propre ouvrage. Hérault, lieutenant de police, lui ayant dit qu'un libraire de Rouen, détenu à la Bastille, l'avait assuré que l'abbé Lenglet était le véritable auteur de l'*Usage des romans*; qu'on ne pouvait se dispenser de flétrir cet ouvrage scandaleux, et d'en punir l'écrivain : « Comment se pourrait-il, Monsieur, répondit Lenglet, que ce livre fût sorti de ma plume, puisque je suis actuellement occupé à le réfuter ? » Dans l'*Histoire justifiée*, il fait en effet d'assez bonnes sorties contre l'auteur de l'*Usage des romans*. Les journalistes de Hollande furent dupes de cette finesse. « L'*Usage des romans*, disent-ils, amuse; la singularité des pensées, la liberté, l'enjouement du style plaît; l'*Histoire justifiée* est une source d'ennui. On comparerait volontiers

» le premier aux *Lettres provinciales*, et le second aux *Entretiens d'Eudoxe et de Cléanthe*.... En fin, au libertinage près, on aimeroit mieux avoir écrit une seule page de l'*Usage des romans* que toute l'*Histoire justifiée*. » Ces deux ouvrages ont été réimprimés en Hollande. XI. *De l'usage et du choix des livres pour l'étude des belles-lettres, avec des catalogues raisonnés des auteurs utiles et nécessaires pour se former dans les diverses parties de la littérature*, 1736, in-12 de vingt-deux pages. Ce n'est que le plan ou prospectus d'un grand ouvrage que l'auteur préparait. XII. *Géographie des Enfants*, 1736, in-12, réimprimée dans les dernières éditions de sa Méthode pour étudier la géographie. XIII. *Principes de l'Histoire pour l'éducation de la Jeunesse, par année et par leçon*, 1736, 1737, 5 vol. in-12; le sixième a paru en 1735; réimprimé en 1737, 1743 et en 1752, 6 vol. in-12. XIV. *Lettre à l'auteur des Observations sur les écrits modernes, au sujet de la Méthode pour étudier la géographie*, 1739, in-12 de 21 pages. C'est une réponse ironique aux journalstes de Trévoux, qui critiquaient sévèrement tous les ouvrages de l'auteur. XV. *Histoire de la Philosophie hermétique, accompagnée d'un Catalogue raisonné des écrivains de cette science; avec le véritable Philalète, revu sur les originaux*, 1742, 3 vol. in-12. L'auteur met Moïse au rang des souffleurs. On ne sait au reste s'il parle sérieusement. Il eut toutefois de rudes critiques à essayer. XVI. *Tablettes chronologiques de l'histoire universelle, sacrée et profane*, 1744, 2 vol. in-8°; Barbeau-Labruyère en donna une nouvelle édition, en 1778, 2 vol. in-8°. M. Picot a pu-

blié à Genève, en 1808, des *Tablettes chronologiques*, 3 vol. in-8°, qu'il a rédigées d'après le travail de Lenglet Dufresnoy, en les continuant jusqu'à nos jours; mais elles ne dispensent pas de l'édition de 1778: il y a plus d'une erreur dans les additions de M. Picot. XVII. *Lettres d'un pair de la Grande-Bretagne sur les affaires présentes de l'Europe*, 1745, in-12. XVIII. *Calendrier historique pour l'année 1750 avec l'origine de toutes les maisons souveraines*, 1750, in-12. Ce petit ouvrage fut supprimé par arrêt du conseil, du 3 janvier 1750, parce que l'auteur y faisait l'éloge de la maison des Stuart, établissant que le prince Edouard était le légitime propriétaire de la couronne d'Angleterre, et le roi George un usurpateur. Au reste, on ne se contenta pas de sévir contre le livre; le 7 janvier on arrêta l'auteur, et, pour la quatrième fois, on le conduisit à la Bastille. XIX. *Traité historique et dogmatique sur les apparitions, les visions et les révélations particulières; avec des observations sur les Dissertations du R. P. Dom Calmet, sur les apparitions et les revenants*, 1751, 2 vol. in-12. Il y avait cinquante-cinq ans que cet ouvrage était fait, lorsque l'auteur, à l'occasion de celui de Dom Calmet, présenta le sien au public. Il y reproduisit les deux brochures qu'il avait imprimées en 1696, et divers morceaux curieux, soit de lui, soit d'autres auteurs. La préface du Traité des apparitions est une des meilleures qu'il ait composées. XX. *Recueil de dissertations anciennes et nouvelles sur les apparitions, les visions et les songes; avec une préface historique, et un catalogue des auteurs qui ont écrit sur les esprits, les visions, les apparitions, les songes et les sortilèges*, 1752, 4 vol.

10-12. Dans sa préface, qui a 162 pages, et forme un supplément à l'ouvrage précédent, il discute le pour et le contre sur les visions et les songes, moins cependant en philologue qu'en historien. XXI. *Histoire de Jeanne d'Arc, vierge, héroïne et martyre d'Etat, suscitée par la Providence pour rétablir la monarchie française: tirée des procès et autres pièces originales du temps*, 1753, in-12, divisée en deux parties. L'abbé d'Artigny ayant eu communication d'une vie manuscrite de la Pucelle d'Orléans, par Edmond Richer, en 4 vol. in-folio, voulait la réduire à deux volumes in-12. Il fut prévenu par l'abbé Lenglet, qui avait eu l'ouvrage de Richer à sa disposition pendant trois ou quatre mois. XXII. *Plan de l'Histoire générale et particulière de la Monarchie française*, 1754, 3 vol. in-12. L'auteur devait donner une suite en sept autres volumes; on en a même trouvée la plus grande partie dans ses papiers. XXIII. *Nouveau traité de Géographie* (faisant partie de la *Science de la Cour*), 1752, 2 v. in-12. XXIV. *Lettres d'un Chanoine de Lille à un docteur de Sorbonne, au sujet d'une prière hérétique*, 1707, in-12. L'abbé Lenglet a été éditeur d'un grand nombre d'ouvrages. I. *Novum Testamentum notis historicis illustratum; subjunctum est Chronologia et Geographia sacra*, 1703, 2 tom. in-24; réimprimés à Anvers, puis à Paris, en 1733, et encore à Anvers, en 1755, 2 vol. in-16. II. *Inonymi Petavi Rationarium temporum, editio novissima*, 1703, 4 tomes in-12; édition qui fourmille de fautes. III. *Diurnal romain traduit en français, avec le latin à côté*, 1705, 2 vol. in-12; la traduction est de Lenglet. IV. *Histoire de la*

*Floride, traduite de l'espagnol de Garcilasso de la Vega, par Pierre Riochelet*, 1707, 2 vol. in-12. V. *Commentaire de M. Dupuy sur le traité des libertés de l'église gallicane de P. Pithou*, 1715, 2 vol. in-4°. Cette édition est précieuse par le catalogue des canonistes et la préface de l'éditeur; mais cette dernière pièce, supprimée par ordre du procureur-général, ne se trouve plus que dans très-peu d'exemplaires. VI. *Imitation de J. C. traduite et revue sur l'ancien original français*, Anvers (Paris), 1731, in-12; ibid., 1735, in-8°; cette édit. est la meilleure. La traduction reproduit le xvvi<sup>e</sup>. chapitre du 3<sup>e</sup>. livre de l'*Internelle Consolation* française, ajouté par l'éditeur au 1<sup>er</sup>. livre de l'*Imitation*, laquelle, selon lui, n'en aurait été que la version latine faite par Kempis. Une autre édition de la même traduction a paru en 1737, Paris, in-12; et en 1764, avec des *Prières* à la fin de chaque chapitre. VII. *Arrêts d'amour, avec les commentaires de Benoist de Court, et l'Amant rendu cordelier à l'observance d'amour*, par Martial d'Auvergne, avec notes et glossaire, 1731, 2 vol. in-12. VIII. *Réfutation des erreurs de Benoit Spinosa, par Fénelon, Lami et le comte de Boulainwilliers*, 1731, in-12. IX. *OEuvres de Clément Marot, revues sur plusieurs manuscrits et sur plus de quarante éditions; avec les œuvres de Jean Marot, son père, et de Michel Marot, son fils, etc.* 1731, 4 vol. in-4°. ou 6 vol. in-12. X. *Les Satires et OEuvres de Régnier*, 1733, in-4°. (Voy. pag. 87, n<sup>o</sup>. 1x, *De l'usage des Romans.*) XI. *Le Roman de la Rose*, 1735, 3 vol. in-12. (Voyez LANTIN de DAMUREY.) XII. *La Messe des fidèles, avec*

*l'ordinaire de la Messe*, 1742, in-12. XIII. *Catulli, Tibulli et Propertii opera*, Leyde (Paris, Coustelier), 1743, in-12; édition belle et correcte. XIV. *Mémoires de Condé, tom. vi, ou supplém.*, 1743, in-4°. C'est un recueil de vingt-une pièces curieuses ou rares. On l'a réimprimé en 1745, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de Charles IX et de Henri IV*, in-4° : on y a fait beaucoup d'additions. XV. *Lettres et Négociations secrètes sur les affaires présentes*, 1744, in-12. C'est la suite des lettres de Van Hoë, ambassadeur de Hollande en France, dont la première partie parut en 1743. XVI. *Journal de Henri III, par l'Étoile*, 1744, 5 vol. in-8°. ; édition belle et bonne, enrichie de notes. (V. ÉTOILE, tome XIII, page 449). XVII. *Troisième édition de la Guisade, tragédie de Pierre Mathieu*, 1744, in-8°. XVIII. *La tragédie de feu Gaspard Coligny, par Fr. de Chantelouve*, 1744, in-8°. Ces deux pièces font partie de l'édition rappelée ci-dessus du *Journal de Henri III*; mais l'éditeur en a fait tirer quelques exemplaires à part. XIX. *L'Europe pacifiée par l'équité de la reine de Hongrie, par Albert Van Heussen*, 1745, in-12. XX. *Mémoires de Comines*, 1747, 4 vol. in-4°. C'est la meilleure édition : elle fut dédiée au maréchal de Saxe; mais la dédicace a été supprimée, et ne se trouve que dans quelques exemplaires. XXI. *Lucii Cæcili Firmiani Lactantii opera omnia*, 1748, 2 vol. in-4°. (Voyez J. B. LEBRUN et LACTANCE.) XXII. *Mémoires de la Régence de S. A. S. Le duc d'Orléans*, par Piossens, nouvelle édition, 1749, 2 vol. in-12. XXIII. *Métallurgie d'Alphonse Barba, traduite par Gosfort*, 1751, 2 vol. in-12. XXIV. *Cours de Chy-*

*mie, par Nicolas Le Fèvre*, cinquième édition, 1751, 5 vol. in-12. XXV. *Bibliothèque des Philosophes chimiques*, nouvelle édition avec des notes, 1740, 3 vol. in-12. André-Charles Cailleau publia, en 1754, le tome 4°. de cette collection. XXVI. *Recueil de Romans historiques*, 1746, 8 vol. in-12. XXVII. L'abbé Lenglet a été éditeur du premier volume des *Nouveaux Mémoires d'histoire, de critique et de littér. de d'Artigny*, et y a mis une préface singulière. Il a fourni des extraits a divers journaux; il a fait l'*Avertissement des Lettres choisies de La Rivière*, publiées par Michault, et a ajouté dans le corps de l'ouvrage, quelques-unes de ses exclamations favorites. On attribue à notre auteur beaucoup d'ouvrages: I. *La Catanoise, ou histoire secrète des mouvements arrivés au royaume de Naples sous la reine Jeanne*, 1731, in-12. Il pourrait en être l'auteur. II. *Histoire de la Philosophie païenne*, 1724. Ce livre est de Burigny. III. Une édition de l'*Anti-Rousseau*, par Gacon. IV. *Histoire des Papes*. 5 vol. in-4°. C'est Bruys qui en est l'auteur. V. *Les Princesses Malabares*, 1734, in-12, dont l'auteur est Pierre de Longuerue. VI. Une édition du *Journal de Henri IV, par l'Étoile*, 1741, 4 vol. in-8°. L'éditeur fut P. Bouge, augustin. Michault de Dijon a donné des *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. l'abbé Lenglet Dufrenoy*, 1761, in-12. A. B-T.

LENGNICH (GODEFROI), savant historien et publiciste prussien, naquit à Dantzic, vers 1690; il s'appliqua, fort jeune, à l'étude de la jurisprudence, et fréquenta les plus fameuses universités d'Allemagne. Il fut nommé professeur d'histoire au gymnase de Dantzic, et s'acquitta de

emploi avec une rare distinction. Il vint ensuite à la dignité de bc. et mourut, en 1774, dans sa 60<sup>e</sup> année. On a de lui : I. *Nachrichten und*, etc., c'est-à-dire, avis et jugemens sur les auteurs anciens latins, année 1713, in-12. Il n'avait pas encore terminé ses recherches lorsqu'il publia cet ouvrage, c'est guère qu'un extrait de la bibliothèque latine de J. Alb. Fabricius. II. *Die Preussische Bibliothek*, c'est-à-dire, Bibliothèque de la Prusse polonaise, Dantzig, 1718, in-8<sup>o</sup> ; c'est un recueil de pièces historiques avec des notes intéressantes, et des notices sur les hommes célèbres qui ont produit cette contrée ; il parut dix cahiers, terminés par une table générale des matières. III. *Nachrichte*, etc., c'est-à-dire, Histoire de la Prusse polonaise, depuis le règne de 1526 jusqu'au règne d'Auguste II, Dantzig, 1723-48, 9 vol. in-8<sup>o</sup> ; c'est une continuation de l'ouvrage de Gaspard Schütz : elle est très estimée ; on trouve une bonne notice des premiers volumes dans *Acta erudit. Lipsensium*, années 1724 et 1726. IV. *Polnische Geschichte*, etc., c'est-à-dire, Histoire de Pologne, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à la mort d'Auguste II, Leipzig, 1741, in-8<sup>o</sup>. V. *Jus utrumque regni Poloniae*, Dantzig, 1742, 2 vol. in-8<sup>o</sup>. ; *ibid.*, 1765-66, 1. in-8<sup>o</sup>. ; traduit en français, Formey, sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire et au droit public de Pologne*, La Haye, 1765, in-12. VI. *Jus publicum Prussicum*, *ibid.*, 1758, in-8<sup>o</sup>. VII. *Acta conventa Augusti III, regis saxonum, commentario perpetuo tractata*, *ibid.*, 1763, in-4<sup>o</sup>. ; ouvrage savant et estimé. On doit encore à cet auteur l'édition de Kadluberk et

de Martinus Gallus, *ibid.*, 1769, et celle de l'Histoire de Prusse, par Gasp. Schütz, *ibid.* W-s.

LENGNICH ( CHARLES - BENJAMIN ), numismate et antiquaire, de la même famille que le précédent, naquit à Dantzig, en 1742. Après avoir terminé ses études, il fut promu au saint-ministère, et devint archidiacre de l'église de Sainte-Marie : c'était un homme très-instruit, et qui se plaisait à communiquer aux curieux le résultat de ses recherches. Il fut l'un des rédacteurs de la *Gazette littéraire* de Iéna, depuis son établissement en 1785, et y inséra un grand nombre d'excellents articles. La société allemande de Königsberg lui expédia, en 1790, un diplôme de membre honoraire. Il mourut à Dantzig, le 5 novembre 1795. On a de lui : I. *Beitrag zur Kenntniss*, c'est-à-dire, Mémoires pour la connaissance des livres rares, et particulièrement de ceux qui traitent de la numismatique, Dantzig, 1776, 2 part. in-8<sup>o</sup>. II. *Nachrichten zur Bücher und Münz Kunde*, c'est-à-dire, Renseignements pour la connaissance des livres et des médailles, *ibid.*, 1780, 1782, 2 vol. in-8<sup>o</sup>, fig. III. *Neue Nachrichten*, c'est-à-dire, Nouveaux renseignements pour la connaissance des livres et des médailles, *ibid.*, 1782, 2 part. in-8<sup>o</sup>. IV. *Hewelius oder Anekdoten und Nachrichten*, etc. c'est-à-dire, Hevelius, ou Anecdotes pour servir à l'histoire de ce grand homme, *ibid.*, 1780, in-8<sup>o</sup>. Cet ouvrage fait très-bien connaître cet illustre astronome. La *Vie* de C. B. Lengnich, écrite par lui-même, a été insérée dans le 13<sup>e</sup> cahier du Recueil de portraits par Bock et Moser. W-s.

LENNEP ( JEAN-DANIEL VAN ), né en 1724, à Leuwarde, dans la

Frise, publia, en 1747, comme témoignage de ses progrès dans les lettres savantes, une édition du poème de Coluthus, auquel il joignit des notes pleines de goût et d'une érudition élégante et choisie. Il obtint, vers 1752, la chaire de littérature grecque et latine dans l'université de Groningue, qu'il quitta, en 1768, pour passer dans celle de Franeker, où il succédait à Gisbert Koen. Valkenaer, qui avait été son maître, et qui a consacré quelques pages à sa mémoire, dit qu'il fut pendant quinze ans professeur à Groningue, *magna cum laude*. Il faut peut-être diminuer quelque chose de cet éloge donné par l'amitié dans les premiers moments d'une perte douloureuse. Lennep était un homme fort instruit : ses ouvrages le prouvent ; mais il ne paraît pas avoir été un excellent professeur : c'était (nous écrivait-on, sur la foi d'un professeur qui avait été son confrère à Groningue), « c'était un » homme fort aimable (1), un savant fort instruit ; mais donner des leçons était pour lui un supplice. » Il soupirait toujours après le retour des vacances, et en voyait arriver la fin avec regret. Avec de telles dispositions, qui, peut-être, étaient l'effet de sa constitution faible et valétudinaire, tout savant qu'il était, il ne pouvait guère former de bons disciples : aussi pas un homme tant soit peu célèbre n'est sorti de son école, excepté Scheidius. » Et encore faut-il observer que Scheidius est surtout connu comme orientaliste. Lennep, à qui ce mauvais état de sa santé avait rendu nécessaire l'usage des eaux d'Aix-la-Chapelle, y mourut le 6

février 1771, sans avoir pu la dernière main à une édition des lettres de Phalaris, que Valcæcheva avec les matériaux qu'il avait laissés, dont N. G. Schmitz fit les tables, et qui, après de longs délais, parut enfin en 1777. Cette édition fait le plus grand honneur à Lennep, et nous paraît son véritable titre de gloire, toutefois par son *Observations sur l'analogie de la langue grecque et ses Étymologies grecques*, que Scheidius a publiées après sa mort, (Utrecht, 1790 in-8°.) Quoique la doctrine de Lennep ait reçu, sous la plume de Lennep, une extension abusive, deux traités n'en sont pas des productions très-marquées d'une utilité réelle. Lennep avoua, en 1752, fait connaître quelques-unes de ses pensées sur cette matière dans un discours académique sur l'analogie des langues prouvée par les analogies de l'esprit. Un autre discours académique de Lennep sur la sublimité de style dans le Nouveau-Testament, fourni à Klotz, le sujet d'un ouvrage sévère, mais juste, que l'on peut chercher dans le second volume de ses *Acta litteraria*. B

LENNOX (CHARLOTTE) Anglaise, distinguée dans les lettres et très-estimée de Johnson et Richardson, naquit en 1721, à son père, le colonel James Ramsay, tenant-gouverneur de New-York, l'envoya, à l'âge de 15 ans, chez ses tantes qui demeuraient en Angleterre, et qu'elle trouva, à son arrivée, dans un état de folie incurable. Le colonel Ramsay mourut peu de temps après, laissant sans fortune une veuve, qui mourut elle-même à New-York en 1765, laissant une fille Charlotte. On ignore l

(1) Suivant les auteurs du *Dictionnaire historique des musiciens*. Il était renommé pour son habileté extraordinaire sur la flûte.

à mariage de celle-ci avec Lennox, mais que la profession de son mari : il paraît cependant qu'elle l'épousa long-temps après avoir perdu son père, et qu'elle pourvut à son entretien pendant cet espace de temps avec le produit de ses compositions littéraires. Elle a publié : I. En 1751, les *Mémoires d'Harriot Stuart*. II. le *Don Quichotte femelle*, 1752; dans ce dernier roman, qui fut très-favorablement accueilli, le personnage d'Arabella est le pendant de Don Quichotte. Le docteur Johnson écrivit la dédicace au comte de Middlesex. III. *Shakespeare éclairci*, en 2 vol. in-12; l'auteur y en a joint ensuite un 3<sup>e</sup>. Cet ouvrage renferme les nouvelles ou histoires sur lesquelles les pièces de Shakespeare sont fondées, recueillies et traduites des auteurs originaux; avec des notes critiques, dans lesquelles M<sup>me</sup>. Lennox censure les libertés que Shakespeare a prises en dénaturant beaucoup de faits historiques, 1753-54, 3 vol. in-12. IV. *Mémoires de la comtesse de Bercy*, traduits du français, 1755, 2 vol. in-12. V. *Mémoires de Sully*, également traduits du français, 3 vol. in-4<sup>o</sup>., 1756; réimprimés plusieurs fois, in-8<sup>o</sup>. VI. *Mémoires de Madame de Maintenon*, 1757. VII. *Philandre*, drame pastoral, 1757, in-8<sup>o</sup>. VIII. *Henriette*, roman estimé, en 2 vol. in-12, 1758. IX. *Théâtre des Grecs*, du P. Brumoy, en 3 vol. in-4<sup>o</sup>., 1759-60; traduit sous les noms du comte de Cork et Orrery et du docteur Johnson. X. *Musée des Dames*, espèce de magazine ou recueil terminé en 1761, 2 vol. in-8<sup>o</sup>., qui semble plutôt un ouvrage entrepris par nécessité que par choix. XI. *Sophie*, roman en 2 vol. in-12, inférieur à sa 1<sup>re</sup>. production dans ce genre, 1763. XII.

*La Sœur*, comédie, dont le sujet était tiré de son roman d'*Henriette*: la pièce tomba dès la 1<sup>re</sup>. représentation. XIII. *Les Mœurs de la vieille Cité*, comédie représentée en 1773, au théâtre de Drury-Lane (V. CHAPMANN, t. VIII, p. 61). XIV. Le roman d'*Euphémie*, 1790, 4 vol. in-8<sup>o</sup>. Ce dernier ouvrage est le meilleur que M<sup>me</sup>. Lennox ait publié. Johnson avait une telle opinion de ses talents que, peu de temps avant sa mort, il déclara qu'il la regardait comme infiniment supérieure à madame Carter, à miss Hannah Moore et à miss Burney. M. Hawkins a fait un récit plaisant de la célébration, par Johnson, de la naissance du premier enfant de madame Lennox, sa *Vie de Harriot Stuart*: mais ce n'est certainement pas son premier ouvrage; car, en 1747, elle publia des *Poèmes sur divers sujets*. Cette dame passa ses derniers jours dans la misère et les maladies; et elle reçut, peu de temps avant sa mort, du *Littératy fund Society* des secours qui la mirent à l'abri du besoin. Elle mourut le 4 janvier 1804. D-z-s.

LENOBLE (EUSTACHE), baron de Saint-George et de Tenelière, s'était fait une assez grande réputation vers la fin du xvii<sup>e</sup>. siècle par ses talents et par les désagréments que lui attira sa mauvaise conduite. Il naquit à Troyes, en 1643, d'une bonne famille de robe, et fut pourvu, jeune, de la charge de procureur général au parlement de Metz. Son goût excessif pour le plaisir l'entraîna dans des dépenses considérables, et, au bout de quelques années, il eut dissipé toute sa fortune. Il vendit sa charge pour payer ses dettes; et comme cette ressource ne suffisait pas, il eut recours à des moyens honteux pour se débarrasser de ses

créanciers. Accusé d'avoir fabriqué de faux actes, il fut mis en prison au Châtelet, et condamné à un bannissement de neuf années. Il appela de ce jugement, et fut transféré à la Conciergerie, où se trouvait Gabrielle Perreau, connue sous le nom de la *Belle Epicière*, que son mari avait fait enfermer pour ses désordres. Lenoble parvint à se faire aimer de cette femme, qu'il s'offrit à défendre devant les tribunaux. Cette intrigue eut des suites; la belle Epicière demanda d'être enfermée dans un couvent, où Lenoble fit entrer, comme pensionnaire, une sage-femme pour accoucher secrètement sa maîtresse et soustraire l'enfant. Toutes ces précautions furent inutiles: on découvrit la faute de la belle Epicière, et son mari obtint un ordre pour la faire transférer dans un autre couvent; mais elle parvint à s'échapper au bout de quelques mois, et Lenoble s'évada de la Conciergerie pour aller la rejoindre. Ils vécurent ensemble, pendant trois ans, changeant souvent de noms et de quartier pour se dérober aux recherches de la police; mais enfin ils furent surpris et ramenés en prison. Le jugement rendu par le Châtelet, contre Lenoble, fut confirmé, et il se vit chargé de trois enfants, dont un arrêt flétrissait la mère. Au milieu de ces revers, il conservait sa gaieté; et ce fut en prison qu'il composa la plus grande partie de ses ouvrages. « Les malheurs, dit-il, qui me persécutent depuis quinze ans, auraient peine à trouver leur exemple: j'ai tout perdu, hors une parfaite tranquillité d'esprit, inséparable de l'innocence. La mauvaise fortune m'a tout ôté, hors ma constance, et le desir de tirer de mes propres peines de quoi être

utile à ma patrie. » (*Pièces de l'Ecole du Monde.*) L'arrêt le condamnait à sortir de France; mais il fut point exécuté à la rigueur; il obtint la permission de vivre dans Paris, où il se mit aux livres. Il recevait jusqu'à six pistoles par mois, qu'il dépensait en repas et en fêtes. Pendant ses dernières années, il subsista de la bienveillance de M. d'Argenson, lieutenant de police, et depuis garde-des-sceaux, qui lui envoyait un louis tous les dimanches. Il mourut à l'âge de soixante-huit ans, le 31 janvier 1711, dans un tel état de misère que la fabrique de la paroisse de Saint-Séverin fut obligée de payer le convoi. Bayle faisait assez valoir les talents de Lenoble. « Il avait un esprit infiniment d'esprit et beaucoup de lecture; il sait traiter une matière avec beaucoup de galamment, cavalièrement; il connaît l'ancienne et la nouvelle philosophie: cependant il se vante de ne pas en avoir fait beaucoup d'horoscopes qu'il a réussi, et il s'attache avec soin à maintenir le crédit de l'astrologie judiciaire. » (*Pensées diverses d'un comète.*) On a de lui un grand nombre d'ouvrages, dont quelques-uns sont curieux et méritent d'être recherchés: I. *Histoire et établissement de la république de Hollande*, Paris, 1689-90, in-12: c'est un extrait de l'*Histoire* de Grotius; mais il se ressent de la précipitation avec laquelle il l'a fait l'auteur: l'ouvrage fut écrit en Hollande. II. *Relation de la ville de Gènes*, avec le traité par lequel les Génois se sont donnés à Charles VI, roi de France, et à ses successeurs, ib. 1685, in-12. III. *Traité de la monnoye de France*, avec un tarif de sa réduction en monnaie de France, ib. 1671.



12. IV. *Dissertation sur la naissance de Jésus-Christ*, ib. 1693, in-12. V. *Le Bouclier de la France*, ou Sentiments de Gerson et des canonicistes, touchant les différends des rois de France avec les papes, Cologne, 1690; reimprimé sous le titre de: *L'Esprit de Gerson*, ib. 1691, et enfin sous celui de: *La Doctrine catholique touchant l'autorité des papes* (Amsterdam, 1727, in-12), à la suite d'un *Dialogue entre Saint-Pierre et Jules II à la porte du paradis* traduit d'un ouvrage latin que le traducteur attribue au fameux Ulric de Hutten, et Prosper Marchand à Publ. Faust. Aurelini). VI. *Dialogues politiques sur les affaires du temps: le Cibisme; le Singe de Pasquin* sur l'état de l'Europe au bal de Montecavallo; le *Couronnement de Guillemot et de Guillemette*, avec le sermon du grand docteur Burnet; la *Chambre des comptes d'Innocent XI*, dialogue entre Saint-Pierre et le pape, à la porte du paradis; *Dialogue d'Esop et de Mercure*, sur les affaires de Hollande, etc., 1689-91, in-12. Ces dialogues, qui paraissaient périodiquement avec une permission tacite de la direction de la librairie, eurent un grand succès: il y a beaucoup d'épigrammes et de saillies heureuses. Le *Couronnement de Guillemot* est une satire violente contre le roi Guillaume; mais l'auteur se trompa en annonçant le prochain rétablissement de Jacques II sur le trône d'Angleterre. Le *Dialogue d'Esop et de Mercure* fut brûlé à Amsterdam, par ordre des États-Generaux. VII. *L'Esprit de David*, sa traduction de ses psaumes en prose et en vers français, avec des réflexions sur chaque verset, in-12, imprimé sur trois colonnes: cette

traduction n'eut aucun succès, et n'en méritait point. VIII. Des *Romans historiques*: la conjuration d'Épicaris contre Néron; celle des Pazzi contre les Médicis; Ildergète, reine de Norvège; Abramolé ou l'histoire du détronement de Mahomet IV; Zulima; Milord Courtenay, Paris (Hollande) 1698, etc., in-12. IX. *L'École du monde*, ou Entretiens d'un père avec son fils; les Promenades; les Aventures provinciales, ou le voyage de Falaise; l'École des sages, dialogue; Uranie, ou le tableau des philosophes, Paris, 1698, in-12. Tous ces ouvrages sont écrits d'un style vif et léger. Vignacourt a publié un choix des Nouvelles de Lenoble sous ce titre: *Amusements de la campagne*, Paris, 1743, 8 vol. in-12; et il en a paru un autre recueil intitulé: *Le Gage touché*, histoires galantes et comiques, Liège, 1771, 2 vol. in-12. (Voyez le *Dictionnaire des Anonymes*, par M. Barbier.) X. Des *Contes* en vers; des *Fables* en vers, 1695, 1707, in-12, fig.; il a donné une grande preuve de vanité en traitant plusieurs des sujets dont La Fontaine s'était déjà emparé. XI. *L'Hérésie détruite*, poème en quatre chants: c'est un éloge de la révocation de l'édit de Nantes. XII. *Le triomphe de mad. Deshoulières*, poème. XIII. *L'Allée de la Seringue*, ou les *Noyers*, poème héroï-satirique, en 4 chants, Francheville (Hollande), 1677-90, in-8°. édition peu commune. Titon du Tillet dit que Boileau faisait beaucoup de cas de cette pièce. XIV. *Fradine, ou les ongles coupés*, poème dans le même genre que le précédent. XV. Des *Poésies diverses*. XVI. La traduction en vers des *Satires de Perse*, Amsterdam, 1706, in-12. L'auteur annonce qu'il

les a accommodées au goût présent : il se donne la liberté de substituer nos usages à ceux des Romains ; de mettre l'éloge ou la sottise de ses contemporains dans la bouche de Persé. Qui ne sera étonné , par exemple , d'entendre Persé célébrer le grand Bossuet ? A la fin du volume on trouve deux *Satires* sur le théâtre contre Lafosse, Boursault, Dancourt et Régnard ; mais Lenoble avait fait des comédies , et leur peu de succès explique son humeur contre les écrivains qui étaient en possession de plaire au public. XVII. *Talestris*, reine des Amazones, tragédie , imprimée avec une préface, 1717, in-8° ; *Les deux Arlequins*, com. en 3 actes, 1691 ; elle dut son succès uniquement au jeu de Gherardi ; *Le Fourbe*, comédie en trois actes , 1693 ; la représentation n'en fut pas achevée. Les *Œuvres* de Lenoble ont été recueillies en 20 vol. in-12 , Paris , 1718 ; cette édition a été faite sans soin : tous les genres y sont confondus ; et , faute d'une table générale , il est très-difficile de retrouver les pièces qu'on desire. On attribue encore à cet écrivain la *Traduction d'un Voyage autour du monde*, par Gemelli-Careri, Paris, 1719, 6 vol. in-12. W-3.

LE NOIR (JEAN-CHARLES-PIERRE), ancien lieutenant de police de Paris, naquit en 1732, dans cette capitale, où son père était lieutenant particulier au Châtelet. Allié à des familles anciennes dans la magistrature et considérées dans l'administration ou dans la haute finance, et destiné à la carrière judiciaire, il fut conseiller au Châtelet en 1752, lieutenant particulier en 1754, lieutenant criminel en 1759, maître des requêtes en 1765, nommé à l'intendance de Limoges, lieutenant de police en 1774,

désigné pour être lieutenant de conseiller-d'état en 1775, enfin bibliothécaire du Roi en 1783, et président de la commission des finances. Il fut chargé, au conseil du Roi, d'une fonction délicate, celle de rapporteur de la commission nommée pour juger La Chalotais. M. Le Noir s'étudia, dans toute cette affaire, à calmer les ressentiments d'un peuple irrité, en atténuant les torts du magistrat imprudent ; et son zèle particulier ne contribua guère peu à déterminer cette décision dérée qui conserva à l'accusé l'honneur, sa fortune et sa vie. (Voyez les articles CALONNE, et CHALOT.) Ses talents n'eurent pas moins de succès dans d'autres opérations encore plus honorables, ou plus utiles. On l'envoya en mission pour rétablir le parlement de Paris, et sévir contre celui de Provence. Dans des intérêts si différents, il trahit point les devoirs qui lui étaient imposés : il sut valoir ce que l'un avait de consolant ; il sut adoucir ce que l'autre avait de rigoureux. A peine nommé à la place de lieutenant de police, il fut obligé de combattre les opinions de Turgo sur les approvisionnements de Paris : deux systèmes opposés, auxquels l'un et l'autre étaient attachés, embarrassaient la marche des opérations ; il fallait que l'un des deux cédât au ministre qui l'emporterait. Turgo se déterminait cependant qu'il ne se peine à déplacer un magistrat qui jouissait de l'affection publique ; il décida même Louis XVI à écrire à M. Le Noir une lettre remplie de bonté. Ce fut dans le cours de cette honorable disgrâce qu'on lui confia la place de lieutenant civil, que ses considérations particulières l'empêchèrent d'accepter. L'essai que

plan de Turgot, ne fut pas . M. Le Noir fut rappelé à la et le public applaudit avec à cet acte de justice. Pour prêter son administration, consulter un ouvrage com- lui, ou du moins rédigé yeux, et qui a pour titre : *sur quelques établissemens lie de Paris, demandé par . La reine de Hongrie, à M. r, conseiller-d'état, lieutenant de police*, Paris, 1780, le mémoire donne un aperçu act de toutes les branches de aste administration : le ré- es hôpitaux ; celui des pri- les soulagemens procurés urables ; le traitement des ; les précautions contre les es ; les secours préparés aux par accidents ; le perfection- t de tous les moyens de salu- l'éducation des enfans du . l'allaitement de ceux qui andonnés, l'administration du des nourrices : en un mot, qui peut intéresser la desti- l'homme. Tout ce qui tient à e pour les coupables, à la bien- e pour les infortunés, à l'hu- e pour les infirmes ; tout ce philosophie orgueilleuse pré- voir créé par le moyen d'une ition violente, avait été dès emps médité, ordonné, insti- ur un roi vertueux, véritable- pere de ses sujets, et confié par x soins de magistrats dignes n estime. parmi lesquels M. air occupait une des premiè- daces. On doit également à avaux particuliers l'établisse- d'une école de boulangerie, la rture des halles au blé et aux . l'institution du Mont-de-Piété, rage non interrompu des rues

de la capitale (1), la suppression des vaisseaux de cuivre des laitières, et des comptoirs de plomb des marchands de vin, la construction des halles aux veaux, aux cuirs, et à la marée, la suppression du cimetière des Innocents, enfin l'établissement des piliers dans les carrières qui règnent principalement sous la partie sud de Paris. La police intérieure et secrète était, entre les mains de M. Le Noir, un refuge de paix, et non pas un tribunal d'inquisition : les désordres qu'il a prévenus par sa prudence, les larmes qu'il a tariées par sa bonté, en un mot, tous les services qu'il a rendus aux familles, sont restés pour la plupart, ainsi que cela devait être, ensevelis dans les ombres du silence ; car la meilleure police est celle qui veille, ordonne, agit, gouverne, et dont on ne parle pas. Quelques années après qu'il eut quitté la police, ce magistrat éprouva des chagrins personnels. Son nom fut indignement compromis dans un procès scandaleux, qui amusa quelque temps la malignité des oisifs de la capitale ; mais il fut pleinement justifié, et consolé par l'intérêt que les gens de bien prirent à son triomphe. ( *Voyez les Mémoires imprimés dans l'affaire Kormmann, l'article BEAUMARCHAIS dans la Biogr. universelle, et les noms de MM. BERGASSE et*

(1) Avant M. Lenoir, on faisait à l'entrepreneur de l'éclairage des rues de Paris quelques retenus pour les moments d'interruption où la lune devait éclairer suffisamment ; ce qui n'arrivait pas toujours, surtout dans les nuits brumeuses et sombres. C'est à cette occasion qu'un personnage de comédie disait avec plaisamment : « La lune comptait sur les reverberes, les reverberes comptaient sur la lune, il n'y a ni reverberes, ni lune, et ce qu'il y a de plus clair c'est qu'on n'y voit goutte. » Au reste, ces retenus formaient un fonds de gratifications ou de traitemens, qu'on appelait *les pensions sur le clair de lune*. M. Lenoir supprima ces ridicules économies, et la ville y gagna d'être éclairée en tout temps.

DAMBRAÏ, dans celle des hommes vivants.) La nomination de M. Le Noir à la place de bibliothécaire du roi lui suscita d'autres ennemis, et fit éclore de méprisables pamphlets, entièrement oubliés aujourd'hui. Il prévint de loin les orages de la révolution, sentit la faiblesse du gouvernement, et donna sa démission en 1790. Il se retira d'abord en Suisse, puis à Vienne. Lorsque le progrès des armes françaises l'obligea de changer d'asile, il trouva partout un accueil distingué : un mariage honorable qu'il contracta avec une veuve française, digne du plus vertueux attachement, et qui lui a fermé les yeux, ajoutait à ses consolations. Pendant son séjour en Autriche, l'empereur de Russie, Paul I<sup>er</sup>, lui fit proposer de venir s'établir dans ses états, pour l'aider de ses conseils. M. Le Noir répondit qu'il n'avait point renoncé à revoir son pays natal, mais qu'il offrait à l'empereur de lui consacrer une ou deux années de sa vie ; cette négociation fut rompue par la mort de Paul I<sup>er</sup>, et M. Le Noir rentra dans sa patrie en 1802. Les ministres d'alors le consultèrent sur plusieurs points de l'administration : Fouché eut peine à le croire, quand il apprit de lui à quelle somme modique se montaient de son temps les dépenses d'une police si bien faite. M. Le Noir ne possédait plus rien ; le gouvernement permit au Mont-de-Piété de lui faire une pension de 4000 francs : un homme à qui il avait rendu service, et qui était devenu riche, lui offrit une petite maison de campagne, où il trouva du moins les douceurs de la retraite et de la tranquillité. Il revenait souvent à Paris, où il mourut, en 1807, à l'âge de 75 ans. M. Le Noir avait reçu de la nature une physionomie

spirituelle, noble et pleine de cœur ; son organe était agréablement son élocution facile : il avait une grande netteté dans les idées, un ordre admirable dans la discussion, le tact fin, et le jugement exact. Aux études profondes qui font d'un criminaliste éclairé, il joignait dans l'exercice de ses fonctions une pénétration qui n'appartient qu'à un magistrat habitué à porter le flambeau dans les replis du cœur humain. Consulté sur l'abolition de la torture, et contribua beaucoup à faire paraître cette page déshonorée du code criminel. Son ambition ne porta au point le plus élevé de la sphère où il s'était attaché, fut le desir de se distinguer, et le projet de s'enrichir : sa fortune personnelle fut toujours médiocre, et sa fortune était médiocre, et la révolution eut peu de chose à lui reprocher. Ses défauts lui ont reproché peu de ferme caractère, sans articuler un fait qui prouve qu'il ait jamais manqué à la sévérité, ou à la délicatesse de ses devoirs.

LENOIR (NICOLAS), architecte, naquit à Paris, en 1726 : élève de Blondel, après avoir remporté le premier prix aux concours de l'Académie, il fut envoyé à Rome, où il s'occupa de l'étude de l'antiquité, et de la part de ses collègues, le surnom de *Romain*. Au retour en France, on lui confia plusieurs travaux importants. Voltaire, qui estimait ses talents et qui sa personne, le chargea de conduire quelques-uns des édifices qu'il éleva à Ferney. L'incendie de la salle de l'Opéra, au Palais-Royal, Lenoir éleva, en quelques semaines, le théâtre de la

**Martin.** Cet édifice, qui n'avait une destination provisoire, a été fait avec tant de soin, malgré toute rapidité des travaux, qu'il est et que faire honneur au génie rustique. La salle est vaste, et bien aérée; et les dégagements ont toutes les facilités que pouvait permettre l'emplacement sur lequel elle fut élevée. En 1790, Lenoir consacra à ses frais le théâtre de la ville, cette salle ayant été supprimée quelques années après, l'architecte conçut les dispositions, et en fit un salon de bal, qui prit le nom de salon. Enfin le faubourg St-Antoine ouvrit un marché pour les approvisionnements de ses nombreux habitants: Lenoir fut chargé d'en consacrer un sur l'emplacement de l'ancien hôtel de Beauvau. On y aborde par une rue large et bien bâtie, à laquelle on a donné le nom de l'architecte; le marché s'appelle marché Lenoir. Lenoir mourut à Paris, le 10 juin 1810. P-s.

**LENONCOURT**, l'une des plus anciennes familles de Lorraine, a été à l'état et à l'église plusieurs fois recommandables par leurs talents et par leurs services, entre autres Robert de LENONCOURT, archevêque de Reims, mort en 1531, pour sa piété et sa sainteté: il avait sacré Louis I<sup>er</sup>. — Robert de LENONCOURT, son neveu, d'abord évêque de Meaux-sur-Marne, puis de Metz, contribua beaucoup à faire reconnaître l'obéissance du roi de France en 1551, fut successivement évêque d'Embrun et d'Arles, et en qualité d'abbé de Saint-Remi, fit achever le superbe tombeau de saint Paul III l'avait créé cardinal en 1538. Il assista à quatre conciles pour l'élection de Jules Marcel II, Paul IV, Pie IV, et

mourut en 1561, à la Charité-sur-Loire, dont il était abbé. On trouve de la monnaie frappée à son coin lorsqu'il était évêque de Metz, suivant le droit dont jouissaient les évêques de cette ville. On vante sa bonté, sa modestie et sa sagesse. — Philippe de LENONCOURT, son neveu, fait cardinal par Sixte V en 1586, archevêque de Reims en 1589, mourut en 1591, âgé de 65 ans. Henri III l'avait honoré de sa confiance et de son amitié. Il se fit estimer par sa douceur et sa piété. T-D.

**LENOTRE (ANDRÉ)**, architecte et dessinateur des jardins du Roi, naquit à Paris, en 1613. Son père, surintendant des jardins des Tuileries, voulut qu'il se fit un nom dans les arts, et le mit chez Simon Vouet, où le jeune Lenôtre se lia avec Lebrun, d'une amitié qui dura toute leur vie. Il se serait distingué dans la peinture; mais doué d'un génie fécond et d'une imagination riante; il étudia particulièrement et perfectionna l'art des jardins. Il développa dans ses plans une abondance d'idées et une magnificence d'ornements propres à embellir le séjour des rois. C'est alors qu'on vit pour la première fois des portiques, des berceaux, des grottes, des treillages, des labyrinthes orner et varier le spectacle des jardins. Le désir de se rapprocher de la nature a introduit en France, depuis Lenôtre, le goût des jardins anglais; mais si ce nouveau genre offre plus d'agrément, il est loin d'avoir la majesté et la grandeur que l'on admire dans les jardins des Tuileries et de Versailles, qui seront toujours les chefs-d'œuvre et les modèles du genre inventé par Lenôtre (1). C'est d'abord dans le

(1) Des changements dans les décorations ou les alignements nous pu défigurer, mais ont

château de Vaux, que cet habile artiste fit connaître son génie ; mais il sembla se surpasser dans les plans du parc de Versailles. Louis XIV, ayant choisi ce séjour pour y fixer sa résidence, confia aux artistes les plus célèbres les embellissements qu'il y désirait. Lenôtre fut chargé de la distribution des jardins, et il ne s'effraya pas des obstacles que lui présentait le terrain. Lorsqu'il eut arrêté ses plans, il pria le Roi de venir sur les lieux pour juger de la distribution des principales parties. Il commença par les deux pièces d'eau qui sont sur la terrasse au pied du château ; il lui expliqua ensuite son dessein pour la double rampe. Le Roi, à chaque grande pièce dont Lenôtre lui indiquait la position, l'interrompait en disant : « *Lenôtre, je vous donne 20,000 francs.* » Cette approbation fut répétée plusieurs fois ; mais Lenôtre, aussi désintéressé que touché de cette munificence, arrêta le monarque à la quatrième interruption, et lui dit brusquement : « *Sire, Votre Majesté n'en saura pas davantage ; je la ruinerais.* » La plaine aride où Versailles est situé, manquait d'eau ; il n'y avait à proximité du château qu'un marais mal-sain et croupissant ; on proposait de le dessécher : Lenôtre s'y opposa, et rassembla toutes ces eaux dans le vaste canal qui termine le parc de Versailles. C'est après ces beaux et vastes travaux, qu'il embellit ou qu'il créa les jardins de Clagny, de Chantilly, de St.-Cloud, de Meudon, de Sceaux, des Tuile-

altéré l'économie du plan du jardin des Tuileries, dont on a fait disparaître les treillages qui servaient de fond aux statues du côté du fer à cheval, supprimé les dessins des parterres, élargi la grande allée autrefois moins découverte, et multiplié le nombre des statues dont plusieurs ne sont point d'accord avec le plan général.

ries ; le parterre du Tibre, à tainebleau, et l'admirable terrasse de St.-Germain. Amiens lui doit la belle promenade appelée l'Isle, si chérie de Gresset. Lenôtre, du Roi, la permission de voyager en Italie, pour y acquérir de nouvelles connaissances ; et en 1678, il se rendit à Rome, où le pape Innocent X lui fit l'accueil le plus distingué. Le pontife lui accorda une audience particulière, dans laquelle il se fit lire tous les plans de Versailles, dont il ne put s'empêcher d'admirer la richesse. Sur la fin de l'audience, Lenôtre, transporté d'un tel succès, s'écria : « Je ne me soucie plus de mourir ; j'ai vu les deux grands hommes du monde, le Roi et le Pape, et le Roi mon maître. » Il y a une grande différence, dit le Pape : le Roi est un prince victorieux ; je suis un prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu ; il est jeune, et j'en suis vieux. » A cette réponse, Lenôtre, oubliant à qui il parlait, frappa l'épaule du Pape, en lui disant : « Mon révérend père, vous portez bien, et vous êtes tout le sacré collège. » Innocent ne put s'empêcher de rire ; alors Lenôtre, n'étant plus maître de ses ports, se jeta au cou du Saint et l'embrassa. De retour chez lui, se hâta d'écrire ce qui venait de passer à Bontemps, premier de chambre du Roi. La lettre fut présentée à Louis XIV, à son lever. Le Créquy, présent à cette lecture, lut gager mille louis, que la vanité de Lenôtre n'avait pu aller jusque-là. « Ne parlez pas de cela, » dit le Roi ; quand je serai d'une campagne, Lenôtre me le dira ; il a bien pu embrasser le Pape. » Lenôtre, à son

*dit*, dirij le bosquet de la  
*alle de bal*, et sut employer avec  
 un art infini, dans ce morceau, ce  
 qu'il avoit vu de plus remarquable  
 pendant son voyage. En 1675, le  
 Roi lui accorda des lettres de no-  
 blesse, avec la croix de St.-Michel,  
 et voulut lui donner des armes; mais  
 malgré tant de faveurs, Lenôtre avoit  
 conservé sa modestie : il répondit  
 qu'il avoit les siennes, qui étoient  
 trois limaçons, couronnés d'une  
 pomme de chou. « Sire, ajouta-t-il,  
 » pourrais-je oublier ma bêche ?  
 » Combien elle doit m'être chère !  
 » N'est-ce pas à elle que je dois les  
 » bontés dont Votre Majesté m'hon-  
 » ore ? » Accablé d'années, il de-  
 manda la permission de goûter enfin  
 le repos. Louis le combla de mar-  
 ques de sa bienveillance, et ne lui  
 accorda la faveur qu'il sollicitoit,  
 qu'à condition qu'il viendrait le voir  
 de temps en temps. Deux ou trois  
 ans après, Lenôtre étant allé à Marly,  
 dont Mansard avoit dessiné les nou-  
 veaux jardins, le monarque l'aper-  
 çut, et lui dit qu'il vouloit lui faire  
 les honneurs de son jardin; il monta  
 dans sa chaise couverte, et obligea  
 le vieillard à y prendre place. Lenô-  
 tre, touché de tant de bonté, et re-  
 marquant Mansard, surintendant des  
 bâtiments, qui suivait le Roi, s'écria,  
 les larmes aux yeux : « Sire, en vé-  
 » rité, mon bonhomme de père ou-  
 » vrait de grands yeux, s'il me  
 » voyoit dans un char, auprès du plus  
 » grand Roi de la terre : il faut a-  
 » vouer que V. M. traite bien son  
 » maçon et son jardinier. » Quels  
 que soient les changements sur-  
 venus dans le genre cultivé par Le-  
 nôtre, il sera difficile d'y mettre  
 plus de grandeur et de noblesse, et le  
 titre de jardinier des rois lui restera  
 1725. Il mourut à Paris, en 1700,

âgé de 90 ans. Son buste, sculpté  
 par Coysevox, est placé au Musée  
 des monuments français. P--s.

LENOURRY (DENIS-NICOLAS),  
 savant bénédictin, né à Dieppe, en  
 1647, fit ses premières études au  
 collège de cette ville, dirigé par les  
 PP. de l'Oratoire. Il prit l'habit re-  
 ligieux à l'âge de dix-huit ans, dans  
 l'abbaye de Jumièges, où il acheva  
 ses cours de philosophie et de théo-  
 logie. Envoyé, quelque temps après,  
 au monastère de Bonne-Nouvelle,  
 il fut chargé de rédiger la préface  
 de l'édition que D. Garet préparoit  
 des *Œuvres* de Cassiodore. Il passa  
 ensuite à l'abbaye de Saint-Ouen de  
 Rouen, et y travailla à l'édition des  
*Œuvres* de Saint-Ambroise, qui fut  
 publiée par D. Jacques Dufrische,  
 Paris, 1686, 1690, 2 vol. in-8°. Il vint  
 enfin à Paris, appelé par ses supé-  
 rieurs, et y passa, près de quarante  
 ans, uniquement occupé d'un travail  
 important sur les Pères, et qui a mis  
 le sceau à sa réputation. Il mourut à  
 l'abbaye Saint-Germain-des-Près, le  
 24 mars 1724. Son grand ouvrage est  
 intitulé : *Apparatus ad Bibliothecam maximam Patrum veterum et scriptorum ecclesiasticorum Lugduni editam : in quo quidquid ad eorum scripta et doctrinam, variorumque scribendi modos et docendi pertinet, dissertationibus criticis examinatur et illustratur*. D. Lenourry en avoit d'abord publié deux volumes in-8°, Paris, 1694 et 1697; mais l'abondance des matériaux lui faisant craindre de trop multiplier les volumes, il refondit son travail et le publia en 2 vol. in-fol., Paris, 1703 et 1715. C'est, comme le titre l'apprend, un recueil de dissertations sur les ouvrages des Saints-Pères, dont l'authenticité y est discutée et démontrée avec une rare érudition. L'auteur

traite aussi plusieurs questions qui se rattachent à son sujet, telles que l'origine des hérésies, l'établissement des écoles chrétiennes, dont la première fut celle d'Alexandrie, etc. Cet ouvrage ne comprend que les quatre premiers siècles de l'Eglise, et l'on ne peut trop regretter que personne n'ait songé à en donner la suite. On trouvera l'analyse des deux premiers volumes dans la *Bibliothèque* de la congrégation de Saint-Maur, par D. Lecerf. L'*Apparatus* s'ajoute à la *Bibl. maxima Patrum*, publiée par Ph. Despont, Lyon, 1677, 27 vol. in-f°. (Voyez DESPONT); mais il est beaucoup plus rare. D. Lenourry a publié, d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Colbert, le traité *De Mortibus persecutorum*, Paris, 1710, in-8°; et il l'a fait précéder d'une dissertation, dans laquelle il s'efforce de prouver que ce traité n'est point de Lactance, mais de Lucius Cæcilius : ce sentiment, combattu par Lacroze et Heumann n'a point été adopté. (Voyez LACTANCE.) On attribue encore à D. Lenourry, la *Préface générale* de l'édition des *Œuvres* de St. Chrysostome, publiée par Montfaucon; et l'on sait, qu'au moment de sa mort, il préparait une nouvelle édition des *Œuvres* de Saint-Ambroise. On peut consulter, pour plus de détail, outre les bibliothécaires de son ordre, les *Mémoires* de Nicéron, tom. I et X. W-s.

LENS (JEAN DE), en latin *Lensæus*, né en 1541 à Bailleur, dans le Hainaut, et mort le 2 juillet 1593 à Louvain, où il était professeur de théologie, possédait à fond les matières théologiques, et écrivait en latin avec beaucoup d'élégance; il a composé un grand nombre d'ouvrages sur les différentes questions de controverse entre les catholiques et les

protestants. La faculté de Louvain le chargea de rédiger sa déclaration sur les articles condamnés dans la bulle de Pie V contre Baius. Il vailla aussi à la censure de la faculté contre Lessius, sur la trine de la grâce.—Arnoul de Louvain ou Lensæus, son frère, périt à la cour, dans l'incendie de 1575, alors médecin du Czar. Nous avons de lui une introduction aux *Éléments* de géométrie d'Euclide, ce titre : *Isagoge in geometica elementa Euclidis*, Anvers, 1605.

LENTI (JOSEPH), biographe, né en 1605, à Ascoli, d'une famille noble, a mérité une place dans le catalogue assez étendu des savants précoces n'avait que dix-sept ans, lorsqu'il publia un ouvrage intitulé : *Præfacinora clarorum Asculanorum posita*, Rome, 1622, in-8° volume, devenu très-rare (1), tient les éloges de quinze des illustres citoyens d'Ascoli. L'après avoir terminé ses études, il établit sa résidence à Venise, ne tarda pas à se faire estimer par ses talents et par ses qualités personnelles. On dit qu'il était doué de tant d'agréments physiques, que les peintres se plaisaient à copier sa figure, comme objet d'étude. Sa mort prématurée l'eleva en réputation à l'âge de trente-cinq ans. Léo-Lenti lui a consacré un article dans ses *Apes urbanæ*. W.

LENTILIUS (ROSINUS), latin et allemand, membre de l'Académie impériale des Curieux de Vienne, sous le nom d'*Oribasi*, dont le nom de famille en allemand était *Linsenbahrdt*, qu'il la suivait l'usage de ce temps là, mourut le 3 février 1657, à Waldenbourg.

(1) Cinelli l'appelle : *Dotto ed elegante uomo*, (Biblioth. volante, tom. III, p. 18)



comté de Hohenlohe. Il fit amitiés à Heidelberg, puis à près les avoir terminées, et ant sans fortune, il remplit rement les fonctions de pré-près de Leipzig, à Rostock, , Mictau et autres villes; sé d'une profession si peu lu-il essaya d'exercer la méde- e fit avec assez de succès pour argrave d'Anspach lui accorde- lace de physicien de la ville sheim en Franconie, où il se n 1680, après avoir pris le licence en médecine à Altorf. nsuite s'établit à Nordlingen, Stuttgart, où il remplit la de physicien, et devint, en premier médecin du duc de nberg. Lentilius alla rejoindre 1. le fils de ce duc, et l'ac- gna dans les voyages qu'il fitagne, dans les Pays-Bas et nce. De retour à Stuttgart, vra à l'exercice de la méde- squ'à la fin de sa carrière, riva le 12 février 1733. Il it une étude approfondie de la e médicale, qu'il considérait e la partie fondamentale de la ine. Il fut un des plus ardents gateurs du système chimia- . et conseilla le premier l'u- le l'arsenic pour la cure des . intermittentes. Il ne faisait cas de l'anatomie; et il re- t les observations des anciens, faits recueillis dans d'autres s que celui de l'Allemagne, e inutiles et même d'une ap- on dangereuse. Ennemi de la e, il se récria contre l'habi- op généralement adoptée alors es compatriotes, de se faire la sang à l'époque des équi- . et publia sur ce sujet, en alle- , un livre qui fut imprimé à

Ulm, en 1692, in-8°. On a encore de lui : I. *Tabula consultatoria me- dica*, in-8°, Ulm, 1696. Il donne, dans cet opuscule, des conseils aux médecins sur la manière de consulter, et il indique le fruit que l'on peut tirer de ces consultations. II. *De hydrophobiæ causâ et curâ*, diss. in-8°, Ulm, 1700. III. *Eteodromus medico-practicus, anni 1709*, Stuttgart, 1711, in-4°; c'est un journal dans lequel Lentilius a con- signé tout ce que lui a offert sa pratique pendant l'année 1709. IV. *Iatromnemata theoretico-practica*, Stuttgart, 1712, in-8°; cet ou- vrage dans lequel il indique les de- voirs des médecins pensionnés par les villes d'Allemagne, est rempli d'observations dans lesquelles on re- trouve sa méthode curative, fondée sur la théorie la plus erronée et la plus dangereuse. P. et L.

LENTULUS est le nom d'une des familles les plus illustres de Rome, qui a fourni, dans les beaux temps de la république, plusieurs personnages recommandables par leur vertu et par leurs services : d'autres jouèrent un grand rôle dans les derniers troubles et sous les premiers empereurs. Les plus fameux de ceux-ci sont : Publius LENTULUS Sura, qui, après avoir rempli les principales charges de l'état, devint complice de Catilina, et fut étranglé en prison. — LENTULUS Spintner, l'un des hommes les plus fastueux de son temps, étala, dans les jeux publics, pendant son édilité et sa préture, un luxe inconnu jus- qu'alors. Ayant embrassé le parti de Pompée, il tomba entre les mains de César qui lui fit grâce; il rejoignit Pompée et prit la fuite avec lui après la bataille de Pharsale. — Cossus Cornelius LENTULUS, sur-

nommé *Getulicus*, à cause de ses victoires sur les Gétules, se distingua sous Tibère par ses talents, ses vertus et ses services. — Cncius LENTULUS, fils du précédent, commandait dans la Haute-Germanie, lorsqu'on l'accusa d'être complice de Séjan : il confondit son calomniateur par une lettre pleine d'une noble fermeté, et le fit punir ; mais étant entré, par la suite, dans une conspiration contre Caligula, il en fut la victime. Il avait composé quelques ouvrages d'histoire et de poésie, qui sont perdus. T-D.

LENTULUS (CYRIAQUE), publiciste, était né à Lentz, vers 1620 ; il fut nommé professeur d'histoire et de philosophie à Herborn dans le comté de Nassau, et se fit une réputation assez étendue par les écrits qu'il publia sur des matières de politique. De tous les auteurs de l'antiquité, Tacite était celui qu'il estimait davantage ; il le lisait continuellement, et ne cessait d'en recommander la lecture à ses élèves. Il ne fut pas aussi juste envers ses contemporains ; il attaqua Grotius, dont il ne soupçonnait pas la supériorité, et réfuta le système de Descartes, avec une aigreur d'autant plus blâmable, que cet illustre philosophe était alors persécuté. Lentulus mourut vers la fin du dix-septième siècle, dans un âge avancé. On connaît de lui : I. *Augustus sive de convertendâ in monarchiam republicâ*, Amsterdam, Elzevir, 1645, in-12 ; rare et curieux. Il dédia ce traité aux magistrats d'Utrecht, par une épître dans laquelle il les loue du zèle qu'ils ont montré pour le progrès des lettres. C'est proprement, dit Gaspar de Réal, le projet et le préliminaire de l'*Arcana regnorum*. (Voyez la *Science du gouvernement*, tome 8.) II. *Europa,*

*carmen*, Herborn, 1650, in-4°. C'est un poème en vers héroïques. III. *Nova Ren. Descartes sapientia detecta*, Herborn, 1651, in-4°. IV. *Cartesius triumphatus e creta academiâ Belgicarum trâ Cartesii scripta*, Francfort, 1653, in-4°. En lisant ces deux ouvrages, on est tenté de croire que Lentulus était jaloux de la gloire de Descartes ; l'amour seul de la vérité n'aurait pas pu lui inspirer de telles expressions injurieuses. V. *Acta regnorum et rerum publicarum*, Herborn, 1653, 1655, in-8°. VI. *Aula Tiberina et cetera tissimi ad imperandum praecepta*, Herborn, 1662, in-8°. VII. *Princeps absolutus*, Herborn, 1663, in-8°. VIII. *Janus reseratus in bellico et militari*, ibid., 1664, in-8°. IX. *Germania, cum Jul. Agricolaë*, Marbourg, 1664, in-8°. Il faut réunir ces cinq ouvrages qui forment un comme très-ample sur les œuvres de Tacite. Amelot de la Houssaye en a fait beaucoup de cas. X. *Imperatores de jure circa bella et pacem tractando*, Herborn, 1664, in-8°. C'est une espèce de réfutation d'un fameux ouvrage de Grotius, *Jure belli et pacis* ; et Lentulus ne parle pas de ce grand publiciste dans tous les égards qu'il mérite. XI. *Prudentia militaris praecepta ac institutio aevi ac imperatoris ad partes duae*, Marbourg, 1664, in-4°. XII. *Apex gloriae Romanae de statu rei Romanae summi imperatoris auctoritate, magistratibus, jurisdictione, militia, civium praerogativa sacris et sacerdotibus*, Marbourg, 1668, in-4°. XIII. *Epistolae scriptae Cyriaci Lentuli : ad novum criticum judicium de*

*ambrosio à Parnasso professus*, Marbourg, 1669, in-4°. ; une apologie que Lentulus publia même de ses écrits, contre *Æmulus Theodatus Sarchus* (Conrad - Samuel Schurtz). XIV. Outre les ouvrages de que qu'on vient de citer, on a de lui : *Parnassi latialis archus*, Herborn, 1663, in-4°. ; quelques traités de droit : *Instituta juris*, cités par Koenig (*Bibl. et nova*) ; — *Memoriale juris*, Francfort, 1659, in-8°. — *De consiliis seu 410 dubia*, orn., 1671, in-8°. ; — *Censura rerum ad civilem prudentiam et annexam moralem consequentiorum legendorum, seu Dissertatio moribus legendis* ; — *Mnemoniorum, capitum et rerum Scripturae*, etc. W-s.

LENTULUS (SCIPION), napolitain, se retira dans le pays des Grisons pour y embrasser la réforme, et fut ministre à Chiavenna. Il avait posé une *Granmaire italienne*, etc., 1568 ; une *Défense* de l'édit des ligues-Grises contre les nouveaux sectes, Genève, 1592, in-8°. Cette apologie, dit Bayle, ne doit point être prise, quoique l'auteur eût été trois fois persécuté ; car il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des gens fugitifs pour la religion, et encore auteur d'une réponse à Calvin, qui avait été chargé, par le duc de Savoie, d'aller faire une mission dans les vallées et d'y établir pasteurs catholiques. T-D.

LENTULUS (PAUL), probablement fils du précédent, fut reçu bourgeois de Berne, et nommé métre de la ville, en 1593. Il mourut à la peste en 1613. Il a publié : *Tractatus de prodigiis inedia*

*Apolloniae Schregeræ*, Berne, 1604, in-4°. — Son arrière petit-fils, César-Joseph (1), né à Berne, en 1683, servit en Autriche, obtint le grade de maréchal-lieutenant, et prit part aux campagnes de 1734 et 1735 sur le Rhin, à différentes guerres contre les Turcs, et à la première guerre de Silésie ; en 1741, il fut nommé commandant de Cronstadt, en Transylvanie, où il mourut en 1744. T-D.

LENTULUS (ROBERT-SCIPION DE), fils de César-Joseph, naquit à Vienne, en 1714, et mourut en sa maison de campagne de Monrepos, près de Lausanne, le 26 décembre 1786. Il suivit la carrière militaire, et entra, dès sa quatorzième année, au service de l'Autriche. Il eut part aux différentes guerres de cette puissance contre les Turcs et en Silésie. A la prise de Prague en 1744, il fut fait prisonnier avec sa compagnie : il avait refusé de signer la capitulation, disant sèchement au général prussien Einsiedel, qu'on l'avait envoyé à Prague pour se battre, et non pour rendre ses armes. Forcé néanmoins de suivre le sort de la garnison, il brisa son épée. Le roi de Prusse, informé de ces détails, le fit venir à sa table, fut frappé de son air martial, de sa taille gigantesque, lui témoigna le désir qu'il aurait de l'avoir à son service, et le renvoya sur sa parole d'honneur : il avait, dit-on, environ sept pieds, et il était si bien proportionné que, dans sa jeunesse, on l'appelait le *beau Lentulus*. L'année suivante, il quitta le service de l'Autriche, se rendit en Suisse ; et en

(1) Il se dit issu de l'ancienne famille des Lentulus, d'une branche de la noble lignée des Cornelius. Tous les membres de cette famille, transplantée à Berne, ont conservé des noms romains, et s'appellent Cornélius ou Cornus.

1746, sur les instances du prince Léopold de Dessau, il entra au service de Prusse. Il s'y distingua pendant la guerre de sept ans, et il sut mériter la faveur de Frédéric II, qui le combla d'honneurs et de distinctions. En 1768, il fut nommé par ce prince gouverneur de la principauté de Neuchâtel, et, par les Cantons, commandant de la garnison qui y dut apaiser quelques troubles. En 1773, Lentulus était à la tête de l'armée prussienne qui prit possession des provinces de Pologne, dévolues à la Prusse par le premier partage du royaume. A l'ouverture de la guerre de 1778, il obtint sa démission, se rendit à Berne, devint baillif de Koniz, et commanda, en 1782, les troupes de son canton, que les troubles de Genève avaient appelées. Il est remarquable que cet officier, en cinquante ans de service, s'étant trouvé à onze ou douze batailles, dans lesquelles il ne s'était point épargné et avait eu souvent des chevaux tués sous lui, n'avait cependant jamais été blessé. Il a laissé deux fils de son épouse, née comtesse de Schwerin. Sa famille conserve ses manuscrits, concernant la guerre de sept ans, ainsi que sa correspondance. *La Vie du général Lentulus* par F. L. Haller, a été traduite en français, par Hedel Hoker, Lausanne, 1787, in-8°. *Id.* revue et augmentée, avec son portrait, Berne, 1788, in-8°. U-I.

LENZ (CHARLES - GOTTHOLD), philologue et littérateur allemand, naquit à Gera, le 6 juillet 1763. Il y fit de très-bonnes études, ainsi qu'à Jéna et à Gœttingue. En 1799, il fut nommé professeur au gymnase de Gotha, où il enseigna, avec un succès distingué, l'histoire de la philosophie et de la littérature. Pen-

dant deux ans, il eut l'intendance du cabinet de médailles du duc de Gotha, un des plus riches de l'Allemagne, et il y acquit des connaissances profondes en numismatique. Il mourut le 27 mars 1809. On lui en allemand divers ouvrages les principaux sont : I. *Histoire des femmes, dans les temps héroïques*, Hanovre, 1799, in-8°. II. *Sur les ports de J.-J. Rousseau avec des femmes*, Leipzig, 2 vol. in-8°. III. *Voyage à la Troade*, d'après Chevalier, Altembourg, 1800, in-8°. IV. *La Déesse de Paphos, d'après les antiques*, Gotha, 1808, in-8°, avec 2 estampes. On trouve un grand nombre de mémoires, de dissertations et extraits de Lenz, dans les journaux et les recueils les plus renommés de l'Allemagne. Il a rassemblé des matériaux pour une nouvelle édition de Stace. C.

LÉO (LÉONARD), l'un des grands compositeurs-harmonistes, naquit à Naples en 1694 (ou, Picciuni, en 1701). On croit qu'il fit ses premières études sous Aldre Scarlatti. Les talents de ce maître le firent bientôt distinguer; devint l'un des maîtres du conservatoire de *Santo-Onufrio*, et compositeur particulier de la chapelle du roi de Naples. Un grand nombre d'élèves d'un mérite supérieur formèrent sous lui, tels que le cini, les Traetta; et il partagea avec Durante et Pergolèse, la gloire de voir contribuer à élever l'école de Naples au plus haut rang par différentes écoles d'Italie. C'est qui, le premier, a employé dans la composition, ces accompagnements expressifs et variés, ce style diabolique et plein d'effet, qui ont servi de modèles à ses successeurs.

ions et tous les sentiments et également familiers ; son air du morceau si connu de Zeno : *Ombra diletta o sposo*, frappe et saisit ; son opéra comique , respire au contraire une ivresse. C'est à lui qu'on attribue le rondeau, qu'il a introduit dans ce dernier opéra. La multitude de ses ouvrages, dont on se rappelle les plus connus, a fait qu'aucun genre de composition n'était étranger ; il les emplit tous avec le même talent : c'est surtout sa musique d'église qui l'emporte sur toutes ses productions ; son *Miserere* ne ni au *Stabat* de Pergolèse, ni à aucune autre imitation du même genre. C'est à déposé tout ce que l'imagination, animée par le génie, peut produire de grand et de sublime. La musique dramatique a éprouvé et peut éprouver encore de grands changements ; mais tant qu'elle aura de la musique d'église, son *Miserere* sera un chef-d'œuvre, égale à la fois par la science harmonique et par la clarté du style. Les combinaisons savantes, loin de nuire à l'expression, sont en quelque sorte calculées sur les sentiments profonds et les plus vrais du cœur humain. Il attachait tant d'importance à l'exactitude d'exécution, qu'il faisait les répétitions du *Miserere* le mercredi des Cendres, et les avait jusqu'à la Semaine Sainte, un morceau devait être exécuté. Il mourut en 1742 selon Burney, et selon Piccini, ou, selon Gerardi, en 1745. Ses principaux ou-

vrages sont : I. Opéras : *Sophonisbe*, 1781, son 1<sup>er</sup>. opéra. *Olimpiade*, dont on remarque le duo : *Nei giorni tuoi felici*, et l'air : *Non so d'onde viene*. — *Demofonte*, dont l'air, *Miserere pargoletto*, est devenu célèbre. *Cajo Gracco*, 1720; *Tamorre*, 1722; *Timocrate*, 1723; *Catone in Utica*, 1726; *la Clemenza di Tito*, 1735; *Ciro riconosciuto*, 1739; *Achille in Sciro*, 1740; *Vologese*, 1744. II. Opéras comiques : *La Contessa dell' amore e della virtù*. — *Il Cioè*. III. Musique d'église : deux oratorios, *Santa-Elena* et *la Morte di Abele*; *Miserere* à huit voix en deux chœurs, inséré par Choron dans la collection des classiques; *Ave maris stella*, gravé par Porta. IV. Plusieurs *Motets* et *Cantates*, conservés en manuscrit à Berlin et à Naples.

L-0.

LÉOCHARÈS, sculpteur grec, a fleuri dans le iv<sup>e</sup>. siècle avant notre ère : il fut l'émule et le contemporain de Policlès, de Céphissodore, d'Hypatodore, de Scopas, de Briaxis et de Timothée; ce fut avec ces trois derniers, et même, selon Vitruve, avec Praxitèle, qu'il travailla au tombeau de Mausole, dont le côté occidental fut son ouvrage ( Voy. BRIAXIS ). Léocharès fit ensuite la statue de bronze élevée à Isocrate, dans le vestibule du temple d'Éleusis, par son ami Timothée, fils de Conon, et les statues de Jupiter et du peuple athénien, placées au Pyrée. On attribuait encore à Léocharès, un colosse dit *Acrolithe* qui décorait le temple de Mars à Halicarnasse. Il exécuta, vers la cent onzième olympiade,

quelques données par Ginguené, dans sa Notice sur Piccini, on verra que la date de 1742 est évidemment fautive, et qu'on ne peut admettre que 1743 ou 1744.

les statues en or et ivoire, d'Amyntas, de Philippe, d'Alexandre, d'Olympias et d'Euridice, qui furent consacrées dans un temple élevé à Olympie, par Philippe, après la bataille de Chéronée. Mais les chefs-d'œuvre de ce sculpteur furent un Ganymède enlevé par l'aigle, qui semblait épargner de ses serres une proie destinée au maître des dieux, groupe admiré dans l'antiquité et dont on croit avoir quelques répétitions antiques; la statue du jeune Autolykus, qui fut vainqueur dans les combats du pancrace, et en l'honneur de qui Xénophon a écrit son Banquet; une statue de Jupiter tonnant, placée depuis dans le Capitole; enfin un Apollon orné d'un diadème. Dans quelques éditions de Pline, ces ouvrages sont attribués à Léocras; mais un passage de Tactien, qui reproche à Léocharès cette même statue de Ganymède dont on vient de parler, prouve que le nom de Léocras, d'ailleurs inconnu, n'est que le résultat d'une erreur de copiste. L—S—E.

LEON I<sup>er</sup>. (SAINT LÉON), dit le Grand, élu pape le 29 septembre 440, succéda à Sixte III. On ne sait rien de sa famille, sinon que son père s'appelait Quintien, qu'il était originaire de Toscane, et qu'il naquit à Rome. Ses talents et ses vertus l'avaient fait remarquer dans des missions importantes. L'empire d'Orient était alors gouverné par Théodose II, et celui d'Occident par Valentinien III. Les Francs, commandés par Clodion, étaient à peine établis dans les Gaules, et n'étaient pas encore chrétiens. Genserik, roi des Vandales, désolait l'Afrique, et se préparait à passer en Sicile. Attila menaçait l'Italie-Supérieure, après avoir ravagé la Thrace et l'Illyrie;

mais ces ennemis ne furent les premiers qui occupèrent le saint nouveau pontife. Saint Léon, ses papes ses prédécesseurs, avaient combattu les différentes héréses infestaient le sein de l'Église. Il vailla d'abord à chasser de Rome les Manichéens qui s'y tenaient. C'était le sujet de sa prédication accoutumée. Il désigne ces héréses en disant que, « les héréses » communient avec les fides » ne prennent que le corps de » Seigneur, et non point le » parce qu'ils abhorrent le » ». Saint Léon s'attacha surtout à détruire les erreurs de Nestor d'Eutychès sur le mystère de la incarnation (Voy. NESTORIUS TYCHÈS): le premier avait été condamné dans le concile d'Éphèse 431. Eutychès, qui l'avait combattu, soutenait une doctrine non hétérodoxe dans un excès de rigueur. Ce fut dans un concile tenu à Constantinople, l'an 448, que les erreurs d'Eutychès furent détruites par Eusèbe, évêque de Dorilée, furent condamnées; et saint Léon, évêque de Constantinople, qui présidait l'assemblée, prononça la sentence. Eutychès fit entendre qu'il appellerait de ce jugement, et en écrivit en effet à saint Léon, qui crut un moment que les autres conciles étaient frappés de la même irrégularité. L'empereur Théodose fut encore plus aisément convaincu par les instances de l'eunuque Euphrosine, et par les insinuations de l'impératrice Eudoxie. Il co-

(1) Ce passage des sermons de saint Léon prouve que, de son temps, on croyait encore sous les deux espèces. L'Écriture dont les protestants ont repris l'usage n'avait été interdite aux laïques que le treizième siècle.

un concile, comme dans l'histoire le nom de *Brigandage* est. Tout en fait s'y passa avec violence; Eutychès à son tour fut déposé avec Flavien et d'Eusèbe de Césarée, qui furent déposés. Les légats ne refusèrent de signer les actes de cette assemblée. Ils s'en échappèrent avec peine pour venir remettre à saint Léon de ces actes nouvelles. Depuis leur déposition, Flavien, exilé en Lydie, était les suites des mauvais traitements il avait été accablé. Ce concile d'Ephèse fut convoqué à Rome; et saint Léon écrivit l'empereur d'Orient pour le prier de réparer ces désordres: Théodose, au contraire, approuva tous les actes d'Ephèse. Il en, son successeur, adopta le même système, parce que les soldats et les favoris avaient été élevés du trône. La vertueuse Pulchérie, sœur de Théodose, épousa un nouvel empereur, contribua puissamment à cette révolution. Le corps de Flavien fut exhumé et rapporté avec honneur à Constantinople; et il fut convoqué un 3<sup>e</sup>. concile à Chalcedoine (en 451). Les lettres de saint Léon, et surtout celle qu'il avait écrite à Flavien avant d'avoir appris sa déposition, servirent de base à la doctrine que le concile fixa d'une manière irrévocable, d'après les actes du concile de Nicée et du premier concile d'Ephèse. Ainsi furent pros- crits les erreurs de Nestorius et d'Eutychès. ( Voyez EUTYCHÈS et NESTORIUS. ) Saint Léon approuva les actes du concile de Chalcedoine, excepté celui qui donnait au pape de Constantinople la prééminence sur ceux d'Antioche et d'Adrienne. Pendant le cours de ces contestations, une discussion

particulière s'était élevée entre saint Léon et St. Hilaire, évêque d'Arles, qui avait, de son autorité, déposé l'évêque Célidonius, sous prétexte qu'il avait épousé une veuve. Cette affaire ayant été portée dans un concile tenu à Rome, en 445, saint Hilaire vint s'y défendre, et le fit avec une certaine hauteur qui déplut: le crime imputé à Célidonius ne fut pas prouvé; il fut rétabli dans son évêché. Le siège métropolitain fut transféré d'Arles à Vienne; mais saint Hilaire ne fut point déposé: il reprit ses fonctions épiscopales, et mourut en odeur de sainteté, comme saint Léon en convient lui-même (*Lettre 2 aux évêques des Gaules*). Au reste il ne fut pas question, dans cette affaire, de disputer à la cour de Rome le droit de juger une contestation élevée entre deux évêques au sujet d'un droit de juridiction métropolitaine. Saint Hilaire lui-même vint au concile pour se justifier, et se soumit au jugement sans protestation. Dans une pareille matière, qui ne touche point au dogme, et n'intéresse que la discipline, l'autorité d'un homme tel que saint Léon est tellement imposante, que le sage Flénoy a gardé, à cet égard, un silence respectueux. Il observe seulement que le système de saint Léon était d'attacher l'autorité métropolitaine au plus ancien évêque, et non pas à un siège en particulier; que tel était l'usage de l'Église d'Afrique, mais que celle des Gaules refusait de s'y soumettre. Ces grandes affaires ecclésiastiques terminées, saint Léon eut à s'occuper de soins bien différents. Le terrible Attila, après avoir ravagé la Pannonie, et s'être emparé d'Aquilée, de Pavie et de Milan, semblait prêt à foudre sur Rome ( en 452 ). Le faible Valen-

tinien demeurait renfermé dans Ravenne. Aëtius, général des troupes romaines, se trouvait hors d'état de résister à l'irruption des barbares. L'empereur implora la médiation de saint Léon, et Rome fut sauvée par un de ces événements extraordinaires, que la sagesse humaine ne peut pas seule expliquer. (V. ATTILA.) Le saint pape, accompagné uniquement de deux personnages consulaires, alla au-devant du roi des Huns, qu'ils rencontrèrent dans la Vénétie, à Ambuleium près du passage du Mincio. L'aspect du vénérable pontife désarma la colère d'un vainqueur farouche, accoutumé à d'autres résistances. Il promit la paix, et se retira au-delà du Danube. Saint Léon revint à Rome, où les bénédictions du peuple furent le seul triomphe qu'accepta sa modestie. Après avoir rétabli quelque tranquillité dans l'Église d'Orient, grâce à la piété de Marcien et de la vertueuse impératrice Pulchérie, saint Léon dut encore s'occuper de détourner, ou du moins d'adoucir les nouveaux malheurs dont Rome était menacée. Valentinien était mort en 445, assassiné par des gens de Maxime, qui lui succéda et contraignit sa veuve de l'épouser. Eudoxie ignorait qu'il fût un des meurtriers de son premier époux. Quand elle l'apprit, son ressentiment fut tel qu'elle invita Genseric à venir la venger en s'emparant de la ville de Rome. Saint Léon fut appelé de nouveau pour traiter avec les ennemis. Il obtint qu'on épargnât à ses malheureux concitoyens les incendies, les meurtres et les supplices, et qu'on ne touchât point aux principales basiliques; mais il ne put sauver la capitale du monde d'un pillage qui dura quatorze jours (V. GENSERIC).

Maxime fut tué : Eudoxie et ses filles furent emmenées à Constantinople et ce fut ainsi que l'avilissement de l'autorité impériale préparait la prépondérance temporelle des papes. Pendant le parti de l'hérésiarque, le schisme se relevait en Afrique. Diodore, évêque d'Alexandrie, un sectateur des plus zélés, avait été condamné par le concile de Chalcédoine, déposé et relégué à Cypre. Protère lui avait succédé; mais il fut massacré de la manière la plus cruelle par les schismatiques. Le moine Timothée Elure fut nommé à sa place. Le pape, dans ces désordres, réclama l'aide de l'empereur Léon, qui avait révoqué Marcien, et fut puissamment appuyé par lui. Timothée fut chassé d'Alexandrie et relégué à la Chersonnèse en 460. Un autre évêque, Timothée, surnommé *Solo*, partisan des saines doctrines, fut élu à l'évêché, et saint Léon eut satisfaction de voir s'affermir l'autorité du concile de Chalcédoine. Tels furent les principes du pontificat de saint Léon, qui occupa une place si mémorable dans l'histoire. Aucune des hérésies qui désolaient l'église catholique n'échappa à sa vigilance. Il combattit les Priscillianistes et les Praxéens avec autant d'ardeur et de succès que les sectaires de Nestorius et d'Eutychès. La discipline était aussi rigoureuse que le dogme était méconnu. On ordonnait comme évêques des laïcs, et même des bigames. Les élections étaient le fruit des passions ou des émeutes populaires. Saint Léon eut à détruire tous ces abus. Il avait pour coopérateur le saint Prosper, auquel certains auteurs vains attribuent les lettres de saint Léon sur les erreurs d'Eutychès.



**Leon Ceillier**, dans son *Histoire des écrivains sacrés*, ne confond point le style de l'un et de l'autre. Il préfère évidemment celui de Léon le premier, il n'ôte point au pontife de ses ouvrages contre l'hérésie d'Orient. Saint Léon à Rome, à ce qu'on croit, le 11 avril 461; la 1<sup>re</sup>. translation de ses reliques se fit le 11 avril, l'Église honore sa mémoire. Léon premier pape dont nous avons des corps d'ouvrages; il se composent de quatre-vingt-seize sermons sur les principales fêtes de l'année, de quatre autres, des livres sur les vocations des gentils, et d'un code des annales. L'édition qu'en avait faite P. Quesnel, en 1675, en 2 in-4<sup>o</sup>., était regardée comme la plus complète et la plus estimée. Elle a été réimprimée par M. Ballerini l'ont réimprimée avec de nouvelles augmentations, Venise, 1751, in-fol.; et le P. Th. Cacciarini professeur à la Propagande, en a fait une autre, aussi en 3 vol. in-8<sup>o</sup>., revue et corrigée sur les manuscrits du Vatican. Ces trois éditions ont paru en 1751, 53 et 55. Dans la préface, Cacciari reproche à P. Quesnel des infidélités et des omissions considérables. La première édition des sermons et des lettres est celle de Rome, 1470, in-8<sup>o</sup>., le Sacramentaire (*Codex sacrosanctorum vetus romanae Ecclesiae sancto Leone papa I consecratus*) a été publié par J. Bianchini à Rome, tome IV d'Anastase le bibliopolaire, en 1735; et par Muratori dans le tome I de sa *Liturg. rom.* in-8<sup>o</sup>., mise, 1748. Les sermons de Léon ont été traduits en français par M. de Bellegarde, Paris, 1701. Son style est élégant et noble. Il avait imité Augustin dans sa jeunesse; l'on doit penser qu'il avait

bien profité des leçons d'un tel maître. Après le pillage exercé par les Vandales, il fit rétablir l'argenterie dans toutes les églises de Rome. Il répara les basiliques de St.-Pierre et de St.-Paul, et institua des gardiens aux tombeaux des SS. Apôtres. Il fit travailler à un nouveau canon pascal, d'après la base fixée par le concile de Nicée. Sous tous les rapports, ses nobles qualités et ses éminentes vertus l'ont placé au premier rang des papes dont se glorifient les plus beaux siècles de l'Église. Dans ses discours, dans ses écrits, dans ses actions, on remarque toujours la beauté de son éloquence, la pureté de sa doctrine, la sainteté de ses mœurs, et la grandeur de son courage. Il eut pour successeur Hilaire ou Hilarius. D-s.

**LÉON II (SAINT)**, élu pape, le 16 avril, et ordonné le 17 août 682, successeur d'Agathon, était sicilien de naissance. Son père se nommait Paul. Son éducation avait été dirigée avec soin, et fut achevée avec fruit. Il était instruit, éloquent et charitable. Comme il savait parfaitement le grec, il traduisit les actes du dernier concile en latin, afin de les faire connaître en Occident. Son ordination fut différée jusqu'à ce qu'on eût reçu le consentement de l'empereur Constantin Pogonat, qui régnait alors à Constantinople. Les légats, qui avaient assisté au concile (le 6<sup>e</sup>. œcuménique), revinrent à Rome, chargés des bienfaits de l'empereur, et apportant sa déférence au jugement du pape sur la validité des actes de cette assemblée, et sur la punition encourue par quelques dissidents. Le pontife sanctionna la définition du concile, et anathématisa ceux qui avaient protesté. Il soutint aussi avec fermeté ses droits contre l'exarque de Ravenne, qui ne vou-

ne savait pas reconnaître son autorité. Il fit divers réglemens très-sages pour le maintien de la discipline, perfectionna le chant Grégorien, et composa plusieurs hymnes pour les offices de l'Eglise. Ses vertus, ses bienfaits, le rendaient cher au peuple romain, qui ne jouit pas long-temps du bonheur qu'il goûtait sous son gouvernement. Léon II mourut le 23 mai 684, et fut enterré le 28 juin, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. Il eut pour successeur Benoît II.

D-s.

**LÉON III**, élu pape le 26 décembre 795, succéda à Adrien I<sup>er</sup>. Né à Rome, instruit comme la plupart de ses prédécesseurs au palais de Latran, il avait été ordonné sous-diacre, et ensuite prêtre du titre de Sainte - Susanne. On remarquait en lui des mœurs, de l'éloquence et du courage. Il était aimé et fut élu d'une voix générale. Son premier soin fut de faire assurer Charlemagne de son obéissance : ce prince lui répondit par des présents provenant des dépouilles conquises sur les Huns. Quatre ans après ces heureux commencemens, le 23 avril 799, une conspiration affreuse éclata contre les jours du pontife. Au milieu d'une procession qui se rendait à l'église de St.-Laurent, des gens armés fondirent tout à coup sur Léon qui était à cheval, le terrassèrent, le dépouillèrent de ses habits, et ensuite l'abandonnèrent, croyant l'avoir rendu aveugle et muet. Les chefs de cet horrible complot étaient Pascal, primicier, et Campule, sacellaire ou sacristain, qui avait été tout-puissant sous le pape Adrien son oncle; ils s'emparèrent en ce moment de la personne de Léon, et voulurent achever le forfait qu'ils avaient médité. Ils le traînèrent vers l'autel

du monastère de Saint-Etienne cablèrent de coups, s'efforcèrent lui arracher la langue et les yeux l'emmenèrent tout ensanglanté l'intérieur du couvent. Il n'avait pendant perdu ni les yeux, ni la langue; ce qui fut regardé comme un miracle. Dans la nuit, on vint au secours; Albin, son camérier, quelques gens fidèles, l'enlevèrent au monastère où il était confiné et firent descendre par la muraille ville et le ramenèrent à Saint-Denis où se trouvait l'abbé de Stavevoy du roi Charles. Le duc de Bavière vint l'y joindre; et la dévotion fut prise de se réfugier au roi. Charlemagne, instruit de ces événemens, envoya au-devant du pape; ils se joignirent à Paderborn où des honneurs, des cantiques, des expressions des sentimens plus affectueux, célébrèrent ce grand événement. On informa Charlemagne de ce qui s'était passé à Rome, et sa marche fut interrompue par une pièce de triomphe. Charlemagne quitta bientôt Aix - la - Chapelle et alla dans la capitale de l'empire pour y recueillir le fruit de ses exploits. Ce fut le jour de Noël 800, que ce prince reçut la couronne impériale des mains du pape dans des circonstances que l'histoire a conservées, et qui sont encore des intentions secrètes des personnages intéressés à cet événement mémorable. (*Voyez* LEMAGNE.) Quoi qu'il en soit, le 324 ans d'extinction, l'empire romain fut rétabli dans la personne du monarque français, qui prit le nom d'empereur et d'occidental. Après cette cérémonie, le pape fut oint de l'huile sainte, ainsi que son fils, le roi Pepin. Pendant le séjour de Charlemagne à Rome, on

des deux principaux as-  
pontife. Cette affaire avait  
encée à Rome, par un tri-  
posé d'après les ordres de  
gne; et les accusés avaient  
rés en France. De nouveau  
Rome, ils y furent con-  
mort, suivant la loi ro-  
on intercèda pour eux,  
uva la vie et la mutilation  
bres; ils furent exilés en  
l'empereur passa tout l'hi-  
me, d'où il ne sortit qu'a-  
mes, le 25 avril 801. Deux  
le pape vint une seconde  
rer l'empereur en France :  
e par quel motif. Leur en-  
t lieu à Quiercy, où l'on cé-  
fête de Noël, et le pape fut  
ensuite avec de magnifiques  
En 809, Charlemagne ayant  
x-la-Chapelle un grand cou-  
fut agitée la question de sa-  
on ajouterait dans le sym-  
mots *filioque*, envoya con-  
pape sur cette matière : Léon  
que sa croyance à cet égard  
is différente de celle du con-  
is que cette addition étant  
de contestation avec les  
serait plus sage de s'en abs-  
s Français persistèrent dans  
ion, et ne désérèrent point  
ment du pontife romain.  
une nouvelle conspiration  
es jours du pape fut décou-  
t Léon en fit condamner les  
a la peine capitale. L'emp-  
uis-le-Débonnaire, qui avait  
a Charlemagne, trouva mau-  
le souverain pontife eût  
in tel acte de juridiction. Léon  
des députés à l'empereur, qui  
nta des raisons que le pape  
pour sa justification. Ce fut à  
le dernier acte de son pon-  
qui avait duré vingt ans et

sept mois. Il mourut le 11 juin 816.  
Outre ses *Lettres* qu'on trouve dans  
les Collections des conciles et dans  
les Recueils de Sirmond, d'Ughelli  
et de Baluze, on a imprimé, sous le  
nom de ce pontife, un livre de ca-  
bale et de magie, intitulé : *Enchi-  
ridion contra omnia mundi pericula  
Carolo magno in munus datum*;  
production évidemment apocryphe  
et aussi insignifiante que le prétendu  
*Grimoire* du pape Honorius. Les bi-  
bliomanes en recherchent l'édition  
originale, Rome, 1525, in-32 (1).  
Léon III eut pour successeur Étienne  
IV.

D - s.

LÉON IV, élu pape le 12 avril 847,  
succéda à Sergius II : il était romain de  
naissance, fils de Rodalde, et fut élevé  
d'abord dans le monastère de Saint-  
Martin, d'où le pape Grégoire IV  
le tira pour le placer près de lui  
dans le palais de Latran. Ses vertus,  
ses hautes qualités le firent nommer  
d'une voix unanime; mais son or-  
dination fut différée, parce qu'on  
attendait le consentement de l'emp-  
ereur Lothaire, qui ne l'envoya point  
sur-le-champ, attendu que les Sarras-  
ins étaient maîtres de la campagne.  
Les circonstances l'ayant trop long-  
temps retardé, on se détermina enfin  
à consacrer le nouveau pontife, mais  
avec cette clause expresse, qu'on ne  
prétendait point déroger aux droits  
de l'empereur. Léon IV justifia plei-  
nement la confiance des Romains. Il  
défendit vaillamment sa patrie contre  
les Sarrasins. « Il se montra digne,  
» en défendant Rome, d'y com-  
» mander en souverain. Il était né  
» romain : le courage des premiers  
» âges de la république revivait en

(1) Les éditions de Lyon, 1601, in-40, 1621,  
in-24; 1633, in-24; et la traduction française  
de Lyon, 1831, in-24, se trouvent aussi dans  
la *Bibliothèque d'un amateur*.

» lui , dans un temps de lâcheté et de corruption ; semblable à un de ces beaux monuments de l'ancienne Rome , que l'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. » (*Abr. chron. de l'Histoire de France* par le P. Hénault.) Il ne put cependant empêcher le pillage de l'église de St.-Pierre ; mais il la fit réparer avec une grande magnificence, et la revêtit d'ornemens en or , qu'on estima être du poids de deux cent seize livres ; et ceux d'argent furent évalués à plus de 5791 marcs. Il ne fut pas moins libéral envers d'autres églises également ruinées. Il fit bâtir une ville, enfermer de murs le bourg de Saint-Pierre , d'après les projets de Léon III ; et ce quartier de Rome porte encore le nom de Cité léonine. Il surveillait lui-même les travaux, qui durèrent plus de quatre ans , sans que l'intempérie des saisons fût capable de ralentir son zèle. Léon IV ne se rendit pas moins recommandable dans ses travaux spirituels. Il assembla un concile , où l'on s'occupait de la réformation des mœurs. Semblable à Saint Grégoire le Grand, qu'il avait pris pour modèle, il s'appliqua surtout à instruire les pasteurs de leurs devoirs. On a encore sur ce sujet un discours qu'il fit aux prêtres et aux diacres , rempli d'élégance et de piété. Il mourut le 17 juillet 855 , après un pontificat de 8 ans. C'est après sa mort, et avant la nomination de Benoît III, son successeur, qu'on a placé la fable ridicule de la papesse Jeanne, dont nous avons donné une réfutation assez motivée. (*Voyez* Benoît III.) D - s.

LÉON V, élu pape le 28 octobre 903, après la mort de Benoît IV, était natif d'Ardée; il ne tint le saint-siège que deux mois, fut chassé par Christophe, fils d'un autre Léon, mis

en prison, et y mourut le 6 décembre de la même année 903.

LÉON VI, élu pape 928, succéda à Jean X, le saint-siège que sept ans romain de naissance. Plaloge de ses mœurs, de son du soin qu'il prit pour la église, autant que cela était à cette déplorable époque pacifier les troubles de l'il n'apporte aucune preuve de cet éloge. Léon VI ecessesseur Étienne VII.

LÉON VII, élu pape 936, succéda à L'histoire ne dit rien de mais on loue sa piété, sa sa sagesse et son affabilité témoignage que lui rend qui avait vécu avec lui. F sait toujours de la division tait entre Alberic et le (*Voy.* JEAN XI). Léon de les réconcilier; et il y la médiation d'Odon, ny, qui lui donna aussi conseils pour la réformation discipline monastique. Léc au clergé de Bavière, ver quelques indulgences dait aux devins et aux qu'ils faisaient pénitence même lettre, il se déclara mariage public des prêtres veut point que les en tel mariage soient déculté d'être promu a pape, dont l'histoire plus aucun acte même en juillet 939, après de trois ans et dem successeur Étienne V

LÉON VIII avait concile de Rome, en de Jean XII (*Voyez*



» lui, dans un temps de lâcheté et de corruption; semblable à un de ces beaux monuments de l'ancienne Rome, que l'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle. » (*Abr. chron. de l'Histoire de France* par le P. Hénault.) Il ne put cependant empêcher le pillage de l'église de St.-Pierre; mais il la fit réparer avec une grande magnificence, et la revêtit d'ornements en or, qu'on estima être du poids de deux cent seize livres; et ceux d'argent furent évalués à plus de 5791 marcs. Il ne fut pas moins libéral envers d'autres églises également ruinées. Il fit bâtir une ville, enfermer de murs le bourg de Saint-Pierre, d'après les projets de Léon III; et ce quartier de Rome porte encore le nom de Cité léonine. Il surveillait lui-même les travaux, qui durèrent plus de quatre ans, sans que l'intempérie des saisons fût capable de ralentir son zèle. Léon IV ne se rendit pas moins recommandable dans ses travaux spirituels. Il assembla un concile, où l'on s'occupait de la réformation des mœurs. Semblable à Saint Grégoire le Grand, qu'il avait pris pour modèle, il s'appliqua surtout à instruire les pasteurs de leurs devoirs. On a encore sur ce sujet un discours qu'il fit aux prêtres et aux diacres, rempli d'élégance et de piété. Il mourut le 17 juillet 855, après un pontificat de 8 ans. C'est après sa mort, et avant la nomination de Benoît III, son successeur, qu'on a placé la fable ridicule de la papesse Jeanne, dont nous avons donné une réfutation assez motivée. (*Voyez* BENOÎT III.) D - s.

LÉON V, élu pape le 28 octobre 903, après la mort de Benoît IV, était natif d'Ardée; il ne tint le saint-siège que deux mois, fut chassé par Christophe, fils d'un autre Léon, mis

en prison, et y mourut de chag le 6 décembre de la même année 903. D

LÉON VI, élu pape, le 6 j 928, succéda à Jean X, et n'occupa le saint-siège que sept mois. Il était romain de naissance. Platine fait un éloge de ses mœurs, de son intérêt pour la réforme de l'église, autant que cela était possible à cette déplorable époque, et de sa volonté de pacifier les troubles de l'Italie; il n'apporte aucune preuve à l'appui de cet éloge. Léon VI eut pour successeur Étienne VII. D -

LÉON VII, élu pape, en janvier 936, succéda à Jean X. L'histoire ne dit rien de sa famille, mais on loue sa piété, sa modération, sa sagesse et son affabilité. C'est un témoignage que lui rend Flodoard, qui avait vécu avec lui. Rome continuait toujours de la division qui existait entre Alberic et le roi Hugues (*Voy.* JEAN XI). Léon VII réussit à les réconcilier; et il y parvint par la médiation d'Odon, abbé de Clugny, qui lui donna aussi d'excellents conseils pour la réforme de la discipline monastique. Léon VII écrivit au clergé de Bavière, pour empêcher quelques indulgences qu'on accordait aux devins et aux sorciers, qu'ils faisaient pénitence. Dans la même lettre, il se déclare contre le mariage public des prêtres, mais ne veut point que les enfants nés de tel mariage soient déchus de la faculté d'être promus aux ordres. Léon VII, dont l'histoire ne rapporte plus aucun acte mémorable, mourut en juillet 939, après un pontificat de trois ans et demi; il eut pour successeur Étienne VIII. D -

LÉON VIII avait été élu pape au concile de Rome, en 963, à la place de Jean XII (*Voyez* cet article).

l'avait chassé à son tour (ce qui a quelquefois placé Léon sur la liste des anti-papes); et dès le XII fut mort, le 14 mai de l'année suivante, Léon se présenta devant les Romains, oubliant les services qu'ils avaient faits à Othon, un intrus, qui prit le nom de Léon V (Voy. ce nom). L'empereur, qui nous l'avons déjà dit, vint à la dévotion des Romains, dans la ville à main armée, et le pape légitime. Léon était le fils de Jean, et protoscribe de l'église, ainsi que son père. C'était, dit le concile qui le nomma, un homme d'un mérite remarquable. On lui attribue une lettre apocryphe, et qui donnait à l'empereur un pouvoir absolu pour la réformation du pape et des évêques (Voy. l'Art de vérifier les dates). On parle d'un décret du concile de Rome, qui fut jugé, et qui aurait eu des dispositions à peu près les mêmes; mais il ajoute que ce décret n'est rapporté dans aucun auteur moderne, quoiqu'il soit certain qu'il fut promulgué par Charlemagne, comme on voit, le consentement des évêques fut nécessaire pour l'ordination du pape. Léon VIII mourut le 10 mars 965, après un an et quatre jours de pontificat; il eut pour successeur Jean XIII.

D-3.

**LEO IX (St.),** élu pape, le 12 mai 1059, succéda à Damien II. Il portait le nom de Brunon, tant fils de Hugues, comte de Salze, cousin germain de l'empereur Conrad le Salique, et il naquit en Alsace, le 21 juin 1002 (1).

(1) Granddidier, d'après les Mémoires de l'abbé de Saint-Étienne, établit que Conrad d'Alsace, frère de Léon IX, etc., est le même que Berold

Sa mère, héritière des comtes de Dagsbourg, ou Dabo, le fit élever avec distinction. Le jeune Brunon devint un prodige de science, un modèle de piété, et se fit remarquer autant par sa modestie et sa douceur, que par les grâces dont la nature l'avait orné. L'évêque de Toul, Berthold, qui avait formé sa jeunesse, étant venu à mourir, le clergé et le peuple l'éluèrent en sa place, tout d'une voix. Ses mœurs, sa charité, sa conduite, répondirent à cet honorable choix. Il aimait les pauvres, leur donnait de ses biens, et les servait lui-même. Il avait pris l'habitude de faire tous les ans un pèlerinage à Rome, où il était accompagné quelquefois de cinq cents personnes. Après la mort de Damase II, l'empereur Henri indiqua une assemblée de prélats et des grands de l'empire de Rome, où l'évêque de Toul fut appelé et nommé au pontificat. Brunon se défendit de cet honneur, et demanda, pour délibérer, trois jours, qu'il passa en prières. Vaincu par les instances des grands et du clergé, il accepta, et partit pour Rome, où il voulut entrer pieds nus. Le lendemain de son arrivée, il monta en chaire, et harangua le clergé et le peuple, auxquels il annonça son élection faite par les états d'Allemagne, en déclarant qu'il ne regardait comme canonique que celle de la capitale de la chrétienté. Il fut accueilli par une approbation générale, et installé aussitôt sur le siège apostolique. Peu de temps après les fêtes de Pâques de

l'empereur Berold, tige de la maison de Savoie. Il descendait d'Ethico Ier, duc d'Alsace, qui mourut vers 640, et qui fut la tige des maisons de Zeringen (Bado) et de Habsbourg (Autriche). Voyez l'Art de vérifier les dates, troisième édition, 1787, in-fol. tome III, p. 612-3, et la Vie de saint Léon IX, dans Oudémond, au 19 avril, note d.

cette même année 1049, il tint à Rome un concile, où l'on déclara nulles plusieurs promotions simoniaques, dont l'abus était alors très-fréquent. Il se rendit ensuite à Pavie où il tint un autre concile. Il alla plus tard à Cologne, et repassa en France, pour visiter son ancienne église. Tous les peuples accouraient en foule sur son passage; et partout il répandait la lumière et les bienfaits. Son retour à Rome fut un sujet d'allégresse publique; mais sa sollicitude pastorale ne l'y laissa pas long-temps. L'Italie méridionale, ravagée par les Normands, réclamait ses soins. Il visita la Pouille, où il réforma les mœurs: il retourna bientôt en Allemagne, afin d'obtenir des secours contre l'incursion des hommes du Nord. Au milieu de toutes ces occupations, Léon travaillait à la réconciliation du roi de Hongrie et de l'empereur. Enfin, il revint en Italie avec les troupes destinées à repousser les ennemis. Leurs efforts ne furent pas heureux: le pape les accompagna; mais, après une défaite complète, lui-même tomba au pouvoir de l'ennemi, qui cependant respecta son malheur et sa dignité. Le comte Humfroy le fit conduire avec honneur à Bénévent: il y passa près de dix mois, dans les prières, les jeûnes et les austérités, couchant sur le plancher de sa chambre, recouvert d'un seul tapis, et la tête appuyée sur une pierre, qui lui servait d'oreiller. Au mois de mars 1054, une maladie, qui lui ôta la faculté de prendre aucune nourriture solide, épuisa ses forces, et l'obligea de retourner à Rome, où il termina, par la mort la plus édifiante, une vie remplie de bonnes œuvres. La veille de ce jour fatal, il s'était fait porter dans l'église de St.-Pierre,

où il avait passé toute la nuit à prier. Remis dans son lit, tendit la messe, reçut les sacrements, et expira sans douleur le 19 avril, âgé de 52 années en avait cinq, deux mois et jours qu'il occupait le saint-Siège. Ses travaux apostoliques, peu étendus, prouvent une activité admirable. Il fit plusieurs conciles, réprover les erreurs de Bérenger et de Scotus, l'eucharistie, et condamner des schismatiques, qui blâmaient les usages de l'église latine, au sujet des azymes. L'empereur d'Orient, Constantin Monomaque, le fit dans ses pieux travaux, en remerciant avec bienveillance ses nonces à Constantinople. Le moine Nicetas, qui avait sa doctrine; mais la division plus long-temps entre Léon I. patriarche Michel Cerulaire, qui leur lettres qu'ils s'écrivirent à ce sujet, en contiennent les détails. Sa réponse, le pape invoqua l'autorité de la prétendue donatisme à Constantin; ce qui étonna avantson le président Hénault. (*Abr. de l'hist. de France*, années 54, 55.) Au reste, cette lettre est si aigre, si hautaine et si étonnante du caractère connu de ce pape, qu'on est tenté de la croire supposée ou altérée. Plusieurs miracles furent rapportés sur le tombeau de Léon I. L'Église honore sa mémoire le 19 avril, et son nom est inscrit au catalogue des tyrologes. Outre plusieurs décrets et lettres insérées dans les collections des Conciles, il nous reste de lui une *Vie de Saint Hidulphe* et le *Thesaur. anecdot.* de D. M. La vie de Léon IX se trouve au tome VII de l'*Hist. littér. de la France* par les bénédictins. Son successeur fut Victor II. D



LEON X (JEAN)

( sous le nom ( ) , de Jules II, né à Florence, le 11 décembre 1475, était fils de Laurent de Médicis, surnommé le *Magnifique*. Son éducation répondit à l'opulence, à l'éclat de sa famille, et fut confiée à Chalcondyle, Ange Politien, Simonetta et Bernard de Bibiena. C'étaient les hommes les plus habiles de leur temps; et le jeune Médicis se montra digne de recevoir leurs leçons. Ses progrès furent rapides et brillants dans tous les genres d'instruction; mais ses études parurent s'attacher plus volontiers aux écrits des anciens philosophes qu'aux dogmes austères de l'Évangile. Le faste et les honneurs dont on environna ses premiers ans, lui inspirèrent un goût de luxe et de dépense qu'il manifesta dans tout le cours de sa vie. Il n'avait que treize ans, en 1488, lorsqu'Innocent VIII le nomma cardinal. Quatre ans après, il reçut les premiers ordres avec une grande solennité; et il partit bientôt à Rome, où les grâces de son esprit, l'aménité de ses manières, et la variété de ses connaissances, lui concilièrent l'affection des grands et l'estime des gens de lettres. Il perdit son père, et revint à Florence, pour y combler de bienfaits les amis de sa famille, et donner des témoignages de reconnaissance à ses instituteurs, surtout à Chalcondyle. La mort d'Innocent VIII rappela Médicis à Rome; mais pendant le pontificat d'Alexandre VI et l'invasion de Charles VIII, il revint à Florence avec Pierre, son frère. Des disgrâces y attendaient cette maison naguère si puissante et si honorée. Le cardinal fut obligé de se retirer à Castello, où les Vitelli lui donnèrent un asile. De là, il partit pour

voyager en Allemagne, en Flandre, en France, et partout il eut des admirateurs et des amis. Parmi les liaisons qu'il contracta dans sa jeunesse, il faut remarquer celle d'Érasme, qu'il considéra toujours, et qu'il consulta dans les circonstances les plus difficiles. Revenu à Rome avec le dessein de relever sa famille, il entreprit de se réconcilier avec celle de la Rovere, qui en avait été l'ennemie. ( V. SIXTE IV. ) Il obtint l'amitié de Jules II, et rechercha particulièrement le neveu du pape, Galeoto, dont la mort prématurée lui causa les plus vifs regrets. Ses vues politiques ne le détournèrent point de ses travaux littéraires, ni surtout de son goût pour la chasse, à laquelle il se livrait avec passion. Les sciences, les beaux-arts, la musique même, occupaient aussi une partie de ses moments. Dans ces entrefaites, il perdit son frère : sa fortune en souffrit; mais le malheur n'abattit point son courage. Jules II lui donna le commandement de Pérouse, dont il venait de s'emparer, et forma le dessein de rétablir les Médicis dans Florence. Les hasards de la guerre en disposèrent autrement. Le cardinal fut fait prisonnier à la bataille de Ravenna, et transféré à Milan, en attendant qu'il le fût en France. Sa liberté lui fut rendue, lorsque les Français évacuèrent le Milanais. Le cardinal retourna dans sa patrie; et sa vie y fut menacée par une conjuration, à laquelle il eut le bonheur d'échapper. Bientôt après, Jules II mourut; Médicis revint à Rome, où il fut élu pape le 11 mars 1513. Son couronnement fut magnifique. Ses discours, remplis de grâce, de bonté et d'éloquence, enchantèrent les Romains. Il pardonna aux conjurés qui avaient attenté à ses jours : parmi eux se trou-

vait Machiavel, dont la fidélité ne se démentit point par la suite. Il annonça, dès les premiers moments, sa haute protection pour les lettres, en choisissant Bembo et Sadolet pour secrétaires intimes. Ce fut sous ces heureux auspices que commença son pontificat, s'il est permis d'appeler ainsi un règne qui fut plus occupé des intérêts du monde que de ceux de la religion. Le gouvernement de Léon X est le tableau d'un siècle entier, auquel il eut la gloire d'imposer son nom. Il se partage en trois parties importantes et séparées, que nous distinguerons sans négliger l'ordre de la chronologie générale et relative. L'état, la religion, les lettres, en mettant successivement en scène le prince, le pontife, et le protecteur des lettres, placeront dans un jour plus clair et plus méthodique, les projets, les fautes et les succès qui ont rendu Léon X si digne de l'attention de la postérité. — *Affaires politiques.* — Les Français, ainsi qu'on l'a vu dans l'article de Jules II, avaient été obligés d'évacuer le Milanais, et n'avaient laissé que des garnisons dans les citadelles principales. Louis XII, comptant sur l'inaction de Ferdinand, avec lequel il avait conclu une trêve d'un an, en 1513, et sûr de la fidélité des Vénitiens, rassembla de nouvelles forces, et repassa les Alpes pour venir combattre Maximilien Sforce, qui était rentré dans son héritage. Léon X voyait avec chagrin ces préparatifs; et malgré les caresses que le roi de France avait faites à Julien de Médicis, il résolut d'empêcher cette invasion. Il se servit, à cet effet, du secours des Suisses, suivant en cela l'exemple de son prédécesseur. Les Français perdirent la bataille de Novare (6 juin 1513), et furent obligés encore une fois de

rentrer dans leurs foyers. Ra de Cardonne s'empara de Genève. Louis XII fut ainsi dépouillé de ce qu'il possédait en Italie. Léon X harcelait ce monarque et ce : Léon X s'était ligué avec le roi d'Angleterre. Les Vénitiens furent pas plus heureux que les Français à Vicence, ils consentirent remettre leurs différends à l'arbitrage du pape. Léon X fit convoquer un concile de Latran. Louis XII, au lieu de se rétracter, résolut de faire sa paix avec le roi d'Angleterre, et de prévenir les desseins de Ferdinand qui voulait faire passer le duché de Milan sur la tête de l'archiduc Maximilien, fils de l'empereur Maximilien, connu depuis sous le nom de Charles-Quint. Le roi de France donna donc son adhésion au concile de Latran, et reçut la solution des censures lancées contre lui par Jules II. Cette réconciliation comblait les vœux du pape, et cessait l'opposition des conciles. Sa joie fut augmentée par la nouvelle de la victoire de Hongrie et de Pologne sur les Turcs, par celle de l'heureuse découverte de Vasco de Gama, et enfin, par l'ambassade solennelle que lui envoya Emanuel-le-Portugais pour obtenir de lui la donation des terres conquises par les navires portugais. Il consacra ces événements par des fêtes magnifiques; mais la situation de l'Italie exigeait d'autres soins. Louis XII, qui renonçait pas au duché de Milan, essayait de traiter avec le Suisse, projet ayant échoué, il tenta de former une alliance plus étroite avec les maisons d'Autriche et de France, par une nouvelle union

Léon X s'efforça de traverser les ambitions, dont le résultat pouvait être le partage de l'Italie entre les puissances. Il écrivit au Roi d'Espagne auprès des cantons ligues; mais ce fut inutilement. Il fut mieux avec Henri VIII, le futur époux de Louis XII, craignant de perdre Anne de Bretagne. Un événement fut un des traits les plus habiles de la politique du pape, qui conjura ainsi un orage terrible prêt à fondre sur l'Italie. Cet état de choses lui procurait toujours une parfaite tranquillité; il profita pour établir, par un traité plus durable, l'autorité papale à Florence. Des fêtes somptueuses accoutumaient les habitants aux jouissances du luxe, et détournait les esprits à subir le joug de la maison qui jadis leur avait été imposé à plus d'un titre. Léon X avait encore de plus hauts desseins. Il voyait la mort prochaine de Charles VIII, et destinait le royaume de Naples à Julien de Médicis, son fils; tandis que Laurent, son neveu, était souverain de la Toscane, ainsi tous les trônes du midi de l'Italie n'eussent été occupés par ses neveux. Ce fut dans la perspective de ces grands événements que le pape se rapprocha de Louis XII, qu'il avait vu vivement de faire une nouvelle tentative sur le Milanais. Le traité conclu dans ces circonstances, n'eut point d'exécution. Le bon roi, séduit par les charmes de sa jeune épouse, ne vivait plus pour la gloire, et se livrait tout entier à des plaisirs qui devaient le conduire rapidement au tombeau. Léon X sentit qu'il n'était d'autre parti que de défendre ses possessions en Lombardie. Ce fut dans ce dessein qu'il fit la proposition de Modène, dont la si-

tuation était la communication avec les états de l'Église, et les villes de Reggio, de Parme et de Plaisance. Cependant l'empereur Maximilien et Ferdinand poussaient vivement leurs préparatifs contre les Vénitiens. Les Turcs, réconciliés avec la fortune, avaient obtenu quelques avantages. Le pape, alarmé des suites fâcheuses qui pouvaient naître de ces incidents, résolut de tout tenter pour rétablir la paix, du moins entre les puissances de l'Italie. A cet effet, il envoya le cardinal Bembo négocier avec les Vénitiens; il voulait leur persuader de faire des sacrifices à l'empereur et à Ferdinand, et de renoncer à leur alliance avec Louis XII. L'éloquence de Bembo ne réussit point en cette occasion; la république resta fidèle au roi de France, qui sut mauvais gré au pape d'avoir voulu lui enlever ses alliés, tandis qu'il le faisait assurer d'autre part qu'il avait le cœur et le génie tout français. (Voyez *l'Histoire de la ligue de Cambray.*) Tels furent les événements qui occupèrent la fin de l'année 1514, et les commencements de 1515. Louis XII mourut le premier janvier, et François I<sup>er</sup> hérita de sa couronne et de ses projets de rentrer en Italie. Appuyé, comme son prédécesseur, de l'alliance des Vénitiens; redevenu maître dans Gènes, où la faction des Fregose avait vaincu celle des Fiesque et des Adorne, il se préparait à passer les Alpes. Léon X eût bien voulu garder la neutralité; elle était impossible. Il fut donc obligé de se liquer avec Sforce, Ferdinand, et les Suisses, que François I<sup>er</sup> n'avait pu attirer à son parti. Malgré tous les obstacles, François I<sup>er</sup> pénétra en Italie; et la victoire de Marignan remit de nouveau les Français en

possession de Milan , de Parme , de Plaisance , et de la personne de Sforce , qui fit au Roi une cession entière de ses états , et se retira en France , où il mourut. Léon X , déconcerté par ces revers , prit le parti de traiter avec François 1<sup>er</sup> , par l'entremise du duc de Savoie , dont Julien de Médicis avait épousé la sœur , Philiberte , tante du monarque français. Les négociations commencèrent , et l'on convint d'une entrevue à Bologne. Le pape s'y rendit , après avoir visité le tombeau de son père , à Florence. Les Bolognais , regrettant toujours leur ancien gouvernement , accueillirent froidement Léon X. Cependant l'entrevue se fit le 9 novembre 1515. Tout se réunissait pour la rendre mémorable , et la nature des intérêts politiques et religieux qui devaient y être traités , et la dignité des deux arbitres qui allaient prononcer. C'étaient les deux souverains les plus remarquables alors en Europe , l'un brillant de jeunesse , de vaillance , de gloire , de magnanimité chevaleresque ; l'autre dans la maturité de l'âge , et dans tout l'éclat de ces belles qualités qui relevaient en lui la grandeur du prince , par les talents de l'homme d'esprit , et par l'habileté de l'homme d'état. François 1<sup>er</sup> signa la paix de l'Italie , et revint à Milan , au bout de trois jours , laissant à son ministre ( Voyez DUPRAT ) le soin d'achever ce fameux concordat , qui reçut , l'année suivante , une sanction définitive. Léon X regagna Rome , où il apprit la mort de Julien , son frère , auquel il fit élever , par Michel-Ange , un superbe monument à Saint-Laurent de Florence. Le pape , dans les premiers moments de sa douleur , se retira à Civita-Lavi-

nia , entre Ostie et Antium. Il fut enlevé par des Barbaresques sur les côtes , et n'eut temps de se sauver à Rome. C'est dans l'alliance entre François Léon X inquiétait l'Autriche et l'Espagne , qui cherchèrent à s'appuyer de l'appui d'Henri VII cardinal Wolsey engagea son frère à contracter cette nouvelle alliance , dont la conclusion fut pendue par la mort de Ferdinand ( janvier 1516 ). François 1<sup>er</sup> : aussitôt des desseins sur le royaume de Naples. Mais Léon X , qui craignait l'extension de la puissance française , chercha à leur susciter un ennemi puissant. L'empereur Maximilien , sortant pour la troisième fois de son indolence accoutumée , fondit à l'improviste sur le Milanais. Léon X ordonna en même temps Marc-Antoine Colonne de joindre ses troupes aux forces impériales. Le général français , Lautrec , opposa à toutes ces forces une résistance invincible. François 1<sup>er</sup> ne douta alors qu'il ne fût trahi par le général. Celui-ci n'en fit pas moins démonstrations de fidélité au Roi , et parut y croire : tous deux dissimulèrent , en épiant réciproquement les conjonctures plus décisives. Cette hésitation , qui laissait respirer Léon X , il songea de nouveau à protéger sa famille d'une manière de ses ambitieuses pensées. De la mort de son frère Julien , ses affections s'étaient réunies à Laurent , son neveu , auquel appartenait le duché d'Urbin. La mort de Julien , en était en partie la cause. On lui reprochait , ainsi qu'il l'a déjà dit ( Voy. JULES II ) l'indulgence du cardinal de Pavie. Il avait outre fort maltraité les troubles de l'Eglise dans les dernières occu-

pe l'excommunia, fit marcher  
 napes contre lui, s'empara du  
 , dont il donna l'investiture à  
 nt ( 1516 ). L'année suivante,  
 rère essaya de rentrer dans son  
 ge; mais après d'assez grandes  
 atives de revers et de succès,  
 obligé de céder au vainqueur.  
 dant on leva les censures, et  
 alut bien lui accorder quelques  
 dédommagements. « On doit  
 veuir, dit Will. Roscoë, que,  
 s cette affaire, la conduite du  
 ge fut aussi répréhensible, que  
 e de ses généraux fut hontense,  
 que les sommes prodigieuses  
 lle coûta, épuisèrent le trésor,  
 portèrent le pontife à des me-  
 es qui ne tardèrent pas à pro-  
 re des effets si fâcheux pour le  
 nt-Siège. » Au milieu de ces  
 de famille, Léon X avait les  
 ouverts sur la conduite des au-  
 ours. Il apprit avec chagrin le  
 conclu à Noyon entre François  
 le jeune archiduc Charles; et,  
 nt le contrarier, il proposa un  
 e-traité entre lui, Maximilien,  
 VIII. et même le roi d'Es-  
 . L'acte en fut signé à Lon-  
 le 25 octobre 1516; mais il  
 t point exécuté, parce que l'em-  
 ar s'en désista, pour accéder à  
 de Noyon. Vers cette même épo-  
 Léon X faillit être la victime  
 complot tramé contre sa vie. Le  
 principal était le cardinal Al-  
 se Petrucci, frère de celui que le  
 se avait dépouillé de Sienne.  
 premier dessein était de tuer le  
 de sa propre main; il résolut de  
 le s'en faire par le poison, et  
 dans ses intérêts Vercelli, chirurgien  
 de Léon, qui ne put pas en trou-  
 occasion. Des lettres interceptées  
 révélèrent ces desseins criminels.  
 acci était absent; le pape lui

manda de venir à Rome, et le fit arrê-  
 ter, malgré les réclamations de l'am-  
 bassadeur d'Espagne, sous la pro-  
 tection duquel Petrucci s'était mis.  
 On le conduisit au château Saint-  
 Ange, avec le cardinal Sauli, que l'on  
 soupçonnait de complicité. La procé-  
 dure ayant été régulièrement instruite,  
 les preuves accablèrent Vercelli,  
 Petrucci et Sauli. Il fut prouvé que  
 d'autres membres du sacré collège  
 avaient trempé dans le complot.  
 Petrucci, Vercelli, et un autre indi-  
 vidu, nommé Nino, subirent la peine  
 capitale. Sauli eut grâce de la vie;  
 mais il fut dégradé et ses biens furent  
 confisqués; deux autres payèrent une  
 amende de vingt-cinq mille ducats.  
 ( Voyez Guichardin et Fabroni. )  
 Léon X, qui ne se dissimulait pas le  
 nombre d'ennemis qu'il venait de  
 s'attirer par ces actes de justice et de  
 sévérité, eut recours à des compen-  
 sations, qui effacèrent en partie la  
 trace de ces chagrins. Il fit une pro-  
 motion de trente et un cardinaux,  
 qu'il eut soin de choisir parmi ses  
 parents, ses amis, et les gens les  
 plus distingués par leur mérite, et  
 les plus considérables par leur nais-  
 sance et par leurs richesses. Un luxe  
 de dépense et de splendeur, où le  
 bon goût s'alliait à la magnificence;  
 un ton recherché d'élégance et de  
 politesse, répandirent l'aisance et les  
 agréments de la vie dans toutes les  
 classes de la société. La liberté du  
 commerce, la protection accordée  
 aux beaux-arts, la sagesse de l'ad-  
 ministration, la sécurité de la police,  
 ajoutèrent à la prospérité générale,  
 et rendirent le pontificat de Léon X  
 à jamais mémorable. Cette brillante  
 époque fut consacrée par un décret  
 solennel, qui lui décerna une statue  
 dont l'exécution fut confiée à Michel-  
 Ange. On la voit encore au Capitole,

avec une inscription qui rappelle aux siècles futurs le nom de l'illustre pontife, l'éclat de son administration, et la grandeur de ses bienfaits (1517). Cependant le nouveau souverain de Byzance, Sélim, vainqueur de la Perse, et conquérant de l'Égypte, inquiétait l'Europe sur sa propre sûreté. Léon X, pour prévenir de tels malheurs, aurait désiré engager tous les princes chrétiens dans une confédération contre l'ennemi commun; mais ils ne promirent qu'une alliance défensive, en donnant au pape le vain titre de chef de la ligue. Léon X continua donc à s'occuper de l'élévation de ses parents. Il demanda et obtint, pour le nouveau duc d'Urbin, son neveu, la main de Madelène de la Tour, alliée au sang royal de France. Les noces se firent en 1518, avec une solennité où le pape et le roi rivalisèrent de magnificence; et cet événement amena un moment de réunion politique. Léon X abandonna à François I<sup>er</sup>. le montant des décimes perçues à l'occasion de la croisade contre les Turcs; et le roi rendit Modène au pape, et Reggio au duc de Ferrare. Des événements d'une plus haute importance devaient bientôt agiter l'Europe entière. Le jeune Charles d'Autriche aspirait au titre de roi des Romains, et à l'investiture du royaume de Naples. Le pape se refusait à ces demandes, sous prétexte d'incompatibilité. Maximilien vint à mourir: Charles ne dissimula point ses prétentions à l'Empire, et François I<sup>er</sup>. se présenta pour concurrent. Le pape, qui n'aurait voulu ni des Français, ni des Espagnols en Italie, favorisait le duc de Saxe. Les électeurs ecclésiastiques balançaient. François I<sup>er</sup>. envoya des présents; Charles fit approcher une armée, et il fut élu

(1519). Le pape fut atterré de nouvelle. Un nouveau chagrin digne ajouta à ses peines: le duc mourut, à peine jouissant de neurs de la souveraineté et ve puis quelques mois. (Voy. MÉL) Léon X, après avoir pris quelques arrangements pour la Toscane, le duché d'Urbin au domaine ecclésiastique, avec Pesaro et Sinigaglia en dépendaient. Pendant tout le de cette année (1520) l'Italie fut en querelle. Charles-Quint avait été élu à pacifier les troubles de l'Espagne François I<sup>er</sup>. voulait nouer des liens avec Henri VIII, et ne faisait autre chose que de se maintenir la paisible possession du Milanais dans l'alliance des Vénitiens. Léon X paraissait livré à des amusements frivoles, que ses détracteurs lui reprochèrent avec beaucoup de dureté. Il se réveilla de ce sommeil par des actes qui démentaient bien le reproche d'une honte et de dolence. Quelques villes d'Italie, sous le nom du Saint-Siège, étaient dominées par des usurpateurs qui pouvaient être appelés de véritables tyrans. L'un des plus odieux Jean-Paul Baglioni, qui tenait le joug la ville de Pérouse, dont les II l'avait autrefois chassé, était rentré, après avoir servi l'armée vénitienne, et avait été parmi les *Condottieri*. Muraux le peignirent comme un impie, un méchant sans foi, sans honneur. Le pape l'ayant attiré à Rome, le fit arrêter et juger. Les tribunaux, après avoir obtenu l'aveu de tous ses crimes, le condamnèrent à être décapité. Léon X s'empara de Pérouse, et son fils de Baglioni trouva un refuge à Padoue; le pape, sous ce prétexte, fit attaquer la ville de Ferrare appartenant aux Vénitiens. Ses

nt, ainsi que plusieurs autres e la Marche-d'Ancône, dont ces subirent le même sort plioni. Léon X dirigea ensuite ques contre la maison d'Este, ait le projet de dépouiller de . Cette tentative échoua, et ne it d'honneur à la conduite du Guichardin n'a pas essayé de er: Muratori a été plus loin , vant Léon X d'avoir voulu at- aux jours du duc Roscoë, plus é et plus impartial, se range à on de Guichardin. Quelques- s actes d'hostilité que le pape d'exercer , avaient réveillé mes inimitiés et blessé les s de certaines puissances ères en Italie. Léon X, fidèle tème de les chasser toutes, en posant les unes aux autres, pa encore de les tromper par igociations doubles, dont le astant devait être la libéra- : son pays. En conséquence, il a d'abord François I<sup>er</sup>. à se avec lui pour expulser les Es- ls du royaume de Naples. Il omet la plus grande part dans la ète, et s'obligea à lever six mille s, qui devaient traverser le Mi- et prendre des cantonnements es places de la Romagne et de arche-d'Ancône. François I<sup>er</sup>. onfiant dans les dénoustrations iverain-pontife, demanda des , qui ressemblaient à des refus , tout ne parla point de restituer e et Plaisance. Léon X se tour- s-lors du côté de l'empereur, elut avec lui, le 8 mai 1521 , site, dont le but était de rétablir force dans le duché de Milan , s surer divers apanages aux Mé- . Dans tout cela, rien ne pa- ait stipulé pour les intérêts du : souverain. Mais aussi politi-

que qu'ambitieux, Charles, qui ve- nait de rompre avec François I<sup>er</sup>. au sujet du duché de Bouillon, saisit avidement l'occasion de se mesurer avec son magnanime rival, bien sûr de reprendre tous ses avantages, quand il voudrait user de sa puis- sance pour s'indemniser aux dépens de ses alliés. Ces conventions une fois arrêtées, les galères pontificales eu- rent ordre de se joindre à la flotte de l'empereur, qui devait partir de Na- ples, se porter sur Gènes et enlever cette ville à l'influence des Français. L'entreprise échoua. Mais des soulè- vements éclatèrent dans la Lombar- die. Lescun, qui commandait en l'ab- sence de Lautrec, faillit être fait pri- sonnier dans un coup de main qu'il tenta sur Reggio. Dès-lors, l'incendie devint général. Lautrec revint pren- dre le commandement du Milanais. Le siège de Parme fut la première tentative des alliés du pape; ils péné- trèrent dans la ville; mais une diver- sion opérée par le duc de Ferrare les obligea d'abandonner le siège de la citadelle. Léon X, vivement affligé de cet échec, employa les derniers efforts pour le réparer. Toute la des- tinée de cette campagne semblait ten- nir au parti que les Suisses se dé- termineraient à prendre. Le pape envoya auprès d'eux les cardinaux de Sion et Jules de Médicis, qui les gagnèrent à force de caresses et de présents. Cette défection décon- certa les Français. ( *Voy. LAUTREC.* ) Ils perdirent Milan, dont Prosper Colonne s'empara, le 20 novembre 1521. La Lombardie d'un autre côté, presque toute entière, se soumit au vainqueur, ainsi que Parme et Plai- sance. Ces heureuses nouvelles par- vinrent, le 24, au pape, qui mourut peu de jours après, sans jouir du suc- cès de ses armées. — *Affaires ecclé-*

*siastiques.* — Deux actes célèbres ont signalé le pontificat de Léon X, le concordat et les indulgences. Nous avons vu qu'il désirait terminer le concile de Latran, auquel venaient d'adhérer successivement toutes les puissances opposantes, principalement la France et l'Empire. Un des derniers actes de ce concile, fut l'approbation du concordat conclu entre S. S. et le roi de France. Ce traité prit alors le caractère d'une loi ecclésiastique : une convention pareille avait déjà été conclue entre Nicolas V et Frédéric III, pour les églises d'Allemagne, sans exciter de réclamation. Il n'en fut pas de même par rapport au concordat français; tous les corps de l'État opposèrent de vives résistances. Le roi demeura inébranlable dans les termes de son traité, et en maintint l'exécution de toute sa puissance. Ainsi le concordat a été, pendant trois siècles, la loi commune des élections ecclésiastiques; il a été défendu par des théologiens, des jurisconsultes, des historiens, très-recommandables par leur savoir et très-purs dans leur doctrine (1). Ils ont observé que cet acte, loin de détruire la pragmatique, en avait conservé des parties essentielles, telles que l'abolition des expectatives, le rétablissement de la hiérarchie dans les tribunaux ecclésiastiques, et la révocation des anciennes annates, « qui » n'ont plus subsisté depuis lors que » comme une subvention volontaire » pour fournir aux dépenses du » Saint-Siège. » (*Voyez les Vrais Principes de l'église gallicane*, par M. l'abbé Frayssinous.) Il n'y avait

de véritable innovation que la nation des évêques, attribuée et au pape, et retirée aux chanceliers métropolitains par suite des réformes qui nécessitaient sans cesse des recours au Saint-Siège. D'autres vains ont soutenu très-vivement une opinion contraire, en rappelez les principes et les usages de plusieurs siècles de l'Église. Nous hâtons de passer à l'affaire des indulgences. Depuis long-temps, et surtout à la fin du schisme d'Occident, les états de la chrétienté demandaient la réforme de l'Église, dans ses principes et dans ses membres. Tel avait été le but des conciles de Constance, de Bâle, et dernièrement encore le concile de Pise, dont les décrets ont été annulés par celui de Latran. Les réformateurs se divisaient en deux partis, l'un de gens animés d'un zèle sincère, mais pacifique, les *enfants de lumière* (*Voyez le Traité des Variations*); ils déplorèrent les abus sans amertume, en insistant avec respect le redressement et ne voulaient point de destruction. L'autre parti était composé de gens *superbes, pleins de chagrin et de ressentiment*, qui, sous prétexte de la pureté des principes, ne tenaient en effet qu'à renverser une hiérarchie dont l'autorité blessait leur orgueil. Tels avaient été les Vaudois, les Albigeois, Wiclef, Jean Hus, et les réformateurs de Prague. Des guerres cruelles, des supplices effrayants comprimés, et n'avaient produit que le germe de ces fatales divisions. Pendant le siècle précédent, les princes, obligés de recourir à la guerre, et de s'appliquer aux affaires politiques pour recouvrer leurs domaines de l'Église envahis par des usurpateurs, avaient vu se corrompre les mœurs plus mondaines que

(1) De Marca, Van-Espen, d'Hericourt, Thomassin, d'Aguesseau, Gaillard, le Père Bénédict, MM. Bernardi, l'abbé Frayssinous, Clausel, etc. Voyez aussi l'ordonnance de Blois, art. 1, 1580.



et le respect attaché au sa-  
 s''était considéra-  
 un autre côté, les  
 productions de la littéra-  
 n'avaient pas peu  
 de l'aveu même des  
 protestants, tels que Rober-  
 et William Roscoë, à déc-  
 pontifes de Rome, et  
 ecclésiastique. Le Danti ré-  
 Boccace, et plusieurs de leurs  
 satiriques du même  
 en mêlant aux sarcasmes les  
 d'ingénieuses facéties,  
 des impressions qui  
 depuis long-temps les  
 à l'éclat d'une rupture. L'im-  
 nouvellement découverte,  
 toute puissante pour le mal  
 pour le bien, révélait les  
 la calomnie, et  
 à propager avec les saines  
 les doctrines révolution-  
 dans les dernières  
 de la société. Ce fut dans ces  
 circonstances critiques (1517), que  
 Léon X publia des indulgences par  
 toute l'Europe, à l'occasion de la  
 croisade qu'il voulait former contre  
 les Turcs. Il suivait en cela l'exemple  
 de ses prédécesseurs. Mais il fit an-  
 noncer que l'argent de ces indul-  
 gences serait employé à l'achèvement  
 de la basilique de St-Pierre. Cette  
 destination, sans être répréhensible  
 en soi, tendait à détourner le produit  
 des aumônes, qui doit appartenir à  
 tous les pauvres, sans distinction,  
 conformément au dogme de l'Evan-  
 gile et à la doctrine de l'Eglise.  
 Avec le penchant au luxe et à la ma-  
 gnificence, si naturel aux Médicis, il  
 était facile de rendre odieux ou ridi-  
 cule l'emploi de ces tributs. Cepen-  
 dant les indulgences furent reçues et  
 prêchées sans réclamation et sans  
 troubles, en France, en Angleterre,

en Autriche et dans presque tous les  
 royaumes du Nord. Mais dans une  
 petite ville de la Basse-Saxe, à l'om-  
 bre d'un cloître, et sur les bancs de  
 l'école, il existait un de ces hommes  
 audacieux, remuants, opiniâtres,  
 prêts à tout tenter, à tout souffrir,  
 que la bonté enhardit, que les op-  
 positions irritent, et qu'il est éga-  
 lement dangereux de traiter avec  
 trop de douceur ou trop de sévérité.  
 Tel était Luther, moine augustin,  
 professeur de théologie dans l'uni-  
 versité de Wittemberg, qui donna  
 la première impulsion à la révolte  
 contre l'Eglise catholique. Un inté-  
 rêt de position se joignait encore aux  
 motifs personnels qui l'animaient  
 contre la cour de Rome. « Qui ne  
 » sait, dit Bossuet, la jalousie des  
 » augustins contre les jacobins qu'on  
 » leur avait préférés en cette occa-  
 » sion? » Le chef de ces derniers,  
 nommé Tetzl, inquisiteur de la foi,  
 se déclara donc l'antagoniste de Lu-  
 ther. En prêchant les indulgences, il  
 défigura la doctrine de l'Eglise; et  
 ses disciples, en exagérant encore les  
 leçons du maître, poussèrent les con-  
 séquences jusqu'à l'absurdité. Ils  
 avaient imaginé de mettre un tarif  
 au salut des âmes du purgatoire,  
 et d'imposer, en conséquence, des  
 aumônes proportionnelles. (V. le  
 Décret de la faculté de théologie de  
 Paris, cité par d'Argentré, Dupin,  
 et le continuateur de Fleury.) C'est  
 ainsi que des *commissaires impru-*  
*dents*, suivant l'expression de Gui-  
 chardin, ou plutôt des zélés ignorants,  
 trahissaient les intérêts de ceux  
 qu'ils prétendaient servir. Il était fa-  
 cile à Luther de prouver les abus,  
 et même d'en obtenir le redresse-  
 ment; car jamais la cour de Rome n'a-  
 vait montré plus de tolérance et de  
 douceur: mais il voulait renverser

l'édifice par sa base, et détruire la chose dans son principe. Ainsi, pour anéantir les indulgences qui renferment les pratiques les plus respectables de la religion, savoir, l'aumône, la pénitence, et la prière, il entra dans son système d'affaiblir le mérite des œuvres, de décrier l'efficacité du sacrement, d'attribuer toute la justification à une certaine foi inactive, de rejeter le libre arbitre, et d'établir une espèce de fatalisme aussi avilissant pour la raison humaine qu'injurieux pour la bonté divine. Toutes ces prédications de Luther ne parurent d'abord, à Rome, que de vaines arguties scolastiques sur des questions secondaires, où chaque parti ne mettait qu'une exagération et une chaleur de vanité personnelles. Le pape pouvait s'y tromper, d'autant mieux que Luther ne cessait de protester que ses opinions étaient subordonnées à l'autorité de l'Église. Il écrivait même à S. S. dans les termes les plus respectueux. (Lettre du dimanche de la Trinité, 1518) : « Donnez la vie ou la mort, disait-il, » approuvez, ou réprouvez, comme » il vous plaira ; j'écouterai votre » voix, comme celle de J. C. même, » qui préside en vous, et qui parle » par votre bouche ; et si j'ai mérité » la mort, je ne refuse point de mourir. » Tant d'humilité et de respect annonçait des dispositions pacifiques, et retenait les foudres de Rome. Mais les faits qui s'étaient passés au milieu de ces hésitations peut-être trop indulgentes, avaient pris un caractère de gravité qui ne laissait plus lieu, ni à la sagesse, ni à la dignité du pape, de garder aucun ménagement. Tetzel avait fait brûler publiquement les thèses de Luther ; et celui-ci avait traité de même les thèses de Tetzel. Les Dominicains et les Au-

gustins avaient augmenté, de leur côté, le nombre de leurs battants. La dispute entre de dividus, était devenue une générale. L'électeur de Saxe géait Luther, par vengeance le pape, qui avait refusé à son naturel des bulles gratuites et bénéfiques ; et le peuple manifestait son affection pour les velle doctrines. Léon X résolut d'agir ouvertement contre Luther le fit citer à Rome, par une datée du 7 août 1518, dans un moment où l'empereur Maximilien licitait lui-même des mesures le perturbateur de la Saxe. M. le lecteur écrivit au pape, et obtint son protégé ne sortirait point de l'Allemagne, et se présenterait à l'bourg devant le cardinal Cajetan de S. S. Luther comparut le 10 octobre ; et deux conférences eurent lieu ce jour-là même et demain, ne produisirent aucun résultat. Le légat, qui n'avait d'autre mission que de recevoir la rétractation de Luther sur des hérésies éviées et déjà condamnées, l'accueillit avec douceur (1), mais exigea avec lui les actes de docilité et de mission que Luther avait promis. Celui-ci, par une inconséquence facile à prévoir, après avoir écrit au pape, ainsi qu'on vient de le voir, qu'il écouterait sa voix comme de J. C. même, refusa de se rétracter, et même offrit de justifier ce qu'il avait avancé, soit dans ses discours soit dans ses écrits. Le pape fit de vains efforts auprès du cardinal des Augustins, qui avait accompagné Luther, pour obtenir c

(1) Voici les propres paroles de Luther rendant compte de cette entrevue : « Suavi fui à reverendis. D. cardinali legato : » « menter, ac propè reverentiam. » *Luth.* p. 164.

la rétractation demandée. quitta Augsbourg, après en pelé du pape mal informé, mieux informé. Le légat res- : sauf-conduit dont Luther ni; mais il adressa des plain- lecteur de Saxe, qui n'en tint ompte. Il est difficile de re- re, dans la conduite du légat, s de dureté et de hauteur qui ité imputés par des écrivains ints, et même par des catho- Roscoë a été plus juste; et oignage paraît d'autant plus u'il puise dans les sources et tout l'aveu de Luther lui- (Voy. *Vie et Pontificat de* , tom. III, p. 171.) Au reste, igea pas à propos, à Rome, le sévérité. Le souverain pon- Roscoë, ne devait point entrer roverse avec un argumenta- ollège. Il aima mieux déclarer iquement sa doctrine et celle ise sur la question en li- 'est ce qu'il fit dans sa bulle eembre 1518, où, après avoir é les véritables principes sur re des indulgences, il menaça munication, sans nommer igner personne, quiconque it ou prêcherait le contraire. xplication, il faut en conve- iouque très-louable en soi, était e, surtout insuffisante, parce : ne sévissait pas contre les ars imprudents qui déshono- . par leur ignorance ou leur té. les grâces qu'ils étaient es de dispenser. Ces considéra- ne devaient pas influencer sur la ite de Luther; la voie lui était te au repentir: il préféra celle ésistance; et, s'appliquant sans , suffisants, les menaces de cen- exprimées dans la bulle, il so a appelant au futur concile,

toujours au mépris de sa promesse d'obéissance au pape lui seul: et cependant, profitant avec habileté des ménagements que l'on gardait encore avec lui, ce fut à cette époque (1519) qu'il forma des attaques nouvelles contre la cour de Rome, dans les points les plus importants et les plus délicats qui pouvaient blesser son autorité, tels que le purgatoire, la primauté du pape, la confession, la pénitence, les vœux, etc. Ses partisans, ses protecteurs, le secondaient puissamment en publiant que la cour de Rome, ennemie des lumières et des sciences, refusait d'entrer en lice avec lui. Parmi ses sectateurs, l'un des plus distingués était Mélanchthon, qui rougit par la suite de s'être associé avec un novateur, dont néanmoins il adoptait en partie la doctrine. Erasme fut plus prudent, et refusa de prendre parti dans ces malheureuses disputes. Mais, d'un autre côté, Luther trouva des antagonistes redoutables: Henri VIII écrivit contre lui; l'évêque de Misnie le censura vivement; les universités, des ordres religieux, les Augustins eux-mêmes s'élevèrent contre leur confrère, et toute l'Europe retentit d'un cri général d'indignation. On conseillait à Léon X les moyens les plus violents (1). On citait l'exemple de Jean Hus et de Jérôme de Prague. Au milieu de ces disputes, Luther adressait encore une lettre de soumission au pape; et l'électeur de Saxe ne rougissait pas de mentir à l'Europe entière et à sa propre conscience, en écrivant à Léon X, qu'il ne protégeait pas cet

(1) Fra-Paolo s'exprime ainsi: « Più opposi-  
tamente di tutti scrisse contra Martino Luthe-  
ro Fra-Giacomo Ogostrato (Hoogstraaten) domi-  
nicano inquisitore; il quale esortò il pontefice  
a convincer Martino con ferro, fuoco, hammo »  
(*Vie et Pontificat de Léon X*, t. IV, p. 373.)

hérésiarque. Le pape se déterminâ enfin à des mesures plus directes, sans adopter la rigueur qu'on lui suggérait. Il s'adressa à Charles-Quint, et le pria de faire arrêter Luther. Charles s'y refusa, parce qu'il ne voulait point déplaire à l'électeur, auquel il était redevable de sa voix pour l'Empire, et répondit au pape, que n'étant encore que roi des Romains, il ne lui appartenait pas d'exercer un tel acte d'autorité. Léon X fut donc obligé d'avoir recours aux armes spirituelles; et, dans sa bulle du 15 juin 1520, il anathématisa les 41 articles de la doctrine de Luther, le somma de comparaître à Rome dans l'espace de soixante jours, et enfin l'excommunia, lui et tous ses adhérents. Il semblait que celui-ci n'attendit qu'une telle résolution pour éclater et se livrer à toutes les violences. Son emportement alla jusqu'au délire. Il maudit le pape; il exhorta à le tuer, accusa le ciel, appela la vengeance; et dans ce ramas d'injures, de blasphèmes et de menaces, on ne sait ce qu'il y eut de plus grossier et de plus ridicule. Enfin, il mit au jour son livre de la captivité de Babylone, dans lequel il déploya toute la perversité de sa doctrine. Il y réduisit les sacrements à trois, savoir: le baptême, la pénitence et le pain. Il termine en attaquant le dogme de la transsubstantiation, qu'il aurait bien voulu anéantir entièrement, ainsi qu'il l'exprime dans sa lettre à ses disciples de Strasbourg; ce qui fut par la suite un sujet de division irréconciliable entre lui et Zuingle, Melanchthon, OEcolampade, et enfin l'école de Calvin. Léon X, de son côté, ne négligeait rien pour l'exécution de sa bulle. Il envoya les nonces Alexandre et

Caraccioli vers l'électeur de Saxe afin d'obtenir qu'il imposât sa bulle à Luther, qu'il le fit enfermer, que du moins il le chassât des états. L'électeur ne donna que des réponses évasives. Charles-Quint sollicita de nouveau par le pape qu'il parut y mettre plus de vigueur. L'électeur indiqua une diète à Worms, où Luther comparut. Ses erreurs furent condamnées; mais on respecta sa personne. Ses partisans ne furent pas moins de craindre sa sûreté. Il fut enlevé, comme on sait, et retournait en Saxe, et caché jusque dans un lieu où l'on jugea à propos de le faire reparaitre. Toutes ces mesures prises manquées ne servirent qu'à redoubler son audace. Cependant les bulles de Rome avaient excité l'indignation des catholiques dans toute l'Allemagne, excepté en Saxe. Les universités de Cologne et de Louvain brûlèrent publiquement les écrits de Luther. On usa de la même rigueur à Trèves et à Maïence: par représailles, Luther fit brûler, à Wittemberg, les bulles de Léon X et les décrets de ses prédécesseurs. Pour rendre celles-ci odieuses, on en avait altéré le texte ou exagéré les doctrines (*Voyez le continuateur de Bayle, tome xxv, page 672*); et heureusement pour la cour de France, quelques actes de certains princes autorisaient ces interprétations fausses et veillantes. Les esprits étaient irrités pour démêler le faux du vrai; car la haine n'examine pas. Au milieu de toutes ces agitations, la France ne resta pas indifférente; quoiqu'elle eût des reproches à adresser à la cour de Rome, elle ne se prononça pas moins avec force contre les erreurs de Luther. L'université de Paris émit un décret énergique contre les nouvelles

LEON X multipliait ses annes qui étaient depuis long-temps sans utilité, et qui devaient les derniers actes de son autel dans cette funeste querelle dont estimée était de se prolonger temps encore après lui. (Joy. III.) — *Restauration des lettres et sciences.* — Dans les temps seurs, on avait pu remarquer impatience générale de sortir ombres de l'ignorance et de la aric. Les croisades, en ouvrant nouvelles routes commerciales, at commencé cette mémorable ation : la chute de l'empire grec eva, en chassant tous les savants aie. Cette tendance des esprits e progrès des lumières et de rilisation, ne demandait qu'à rotegée pour recevoir tous ses opp-nents. On se jetait avec e sur les ouvrages des an- , dont les manuscrits venaient d'être retrouvés. C'était en Ita- rtout que ces premiers efforts nt été tentés avec quelque suc- Des littérateurs, des savants, rtistes du premier ordre étaient minés dans la plupart des gran- des : Rome, Naples, Florence, re, Venise, Milan, possélaient ommes de génie ; mais les dis- s civiles, les guerres extérieures vnaient trop souvent de cette ilité si nécessaire à l'étude, et s communications si utiles aux s. Léon X conçut le projet de nder dans un seul foyer tous ces s épars, et de former un dépôt ne, où les éléments de toutes s connaissances humaines, con- s avec soin, deviendraient une e inextinguible de lumières et d'é- on. Ce fut dans ce dessein qu'il it le gymnase ou l'université, elle il rendit ses revenus, qui

avaient depuis long-temps été em- ployés à d'autres usages. Il y appela des professeurs de toutes les parties de l'Europe : la théologie, le droit canon, le droit civil, la médecine, la philosophie morale, la logique, la rhétorique, les mathématiques, eurent des chaires richement dotées par le pape lui-même. Il établit des privilèges pour les étudiants. La lan- gue grecque fut l'objet de ses premiers soins. Jean de Lascais qu'il fit venir de Venise, et Marc Musurus, lui amè- nèrent une colonie de jeunes hellé- nistes, qui servit à propager le goût de cette antique littérature, sans la- quelle il n'y en a point d'autres dans les nations modernes. Bientôt les presses d'Alde Manuce produisirent une édition des œuvres de Platon, surveillée par Marc Musurus, qui fut nommé archevêque de Malvoisie. Homère et Sophocle furent exhumés de l'obscurité où ils restaient ense- velis. L'exemple du pape enflamma le zèle des particuliers. Un simple négociant, nommé Chigi, surpassant tous ses égaux par sa munificence, acheta une maison superbe dans le quartier de Transtévère, et en fit un musée orné des tableaux et des statues des plus grands maîtres. Il perfectionna aussi l'imprimerie grec- que. Pindare et Théocrite parurent par ses soins, et sortirent des presses de Zacharie Calliergi, qui rivalisa bientôt de talents avec Alde Manuce. Léon X nomma, pour son bibliothé- caire particulier, Favorinus, qui se montra constamment digne de sa confiance et de son estime. D'autres savants, tels que Carceromaco (F. FORTEGUEAI) et Bolzani, parta- gèrent encore l'amitié et les bienfaits du pontife. La langue latine attira également son attention et ses libé- ralités. Il acheta cinq cents se plus

un exemplaire des cinq premiers livres de Tacite, qui furent tirés de l'abbaye de Corwey, en Westphalie, et que lui apporta Ange Arcomboldo. Il en confia l'impression à Béroald le jeune, par un bref qui prononçait contre tout contrefacteur la peine d'excommunication *latae sententiae*, une amende de deux cents ducats et la confiscation de l'ouvrage. Un imprimeur imprudent, nommé Minutianus, encourut ces peines, et fut obligé de transiger avec Béroald. Léon X protégea également l'étude des langues orientales, pour lesquelles il employa les veilles et les talents de Thésée Ambrosio : la langue hébraïque fut enseignée par Agacio Guidacerio, et par Santès Pagnini, qui traduisit les livres saints ; une édition polyglotte du psautier, la traduction d'un manuscrit arabe, intitulé *Philosophie mystique d'Aristote*, furent aussi le fruit des veilles de ces savants érudits. La poésie nationale s'enrichit de tous les trésors de la littérature classique ; ce fut surtout dans la versification latine que s'exercèrent les écrivains du premier mérite ; et quelques-uns d'entr'eux obtinrent une double couronne dans des productions en l'une et en l'autre langue. Il serait impossible, dans le court espace d'un article, d'en donner même la plus simple analyse : c'est surtout dans les excellents ouvrages de Tiraboschi, de William Roscoë, et de feu M. Ginguené, qu'il faut la chercher, indépendamment de la mention exacte qui se trouve dans la *Biographie Universelle*, à mesure que ces noms célèbres arrivent à leur rang (1). Des femmes de la plus

haute distinction partagèrent les lettres (1). Des sciences occupèrent bien des esprits. Les ouvrages d'Arcomboldo furent lues par les hommes les plus éclairés. On étudia la philosophie rationnelle : on reprit les principes de la philosophie. La philosophie qui s'appliquait à l'étude de la nature, fit de rapides progrès : l'astrologie commença à perdre de son crédit, et à s'effacer devant les calculs de l'astronomie méthodique : de Copernic fut dès-lors par Celio Calcagnini, qui ne se contenta pas de démontrer le mouvement diurne de la terre. Ces nouvelles découvertes inspirèrent à Léon X le dessein de réformer les sciences, mais le succès en était un autre temps. (*Voyez* XIII.) L'art de la navigation devait tant de gloire à Léon X, Christophe Colomb, Christophe Vespuce, venait d'être découvert par les Européens sur le globe, jusque-là resté inconnu. Cette grande révolution ne fut pas indifférente à un homme tel que Léon X. Il n'y prit pas une part de vanité, en faisant de nouvelles concessions imaginaires aux conquérants, à l'exemple de ses prédécesseurs. (*Voyez* AL. VI et JULES II.) Il fit un usage sage et modeste de sa puissance, et évita le funeste emploi de sa puissance en faveur des malheureux Indes, en évitant la cruelle avidité des

(1) Accolti (Bernard) — Alamanni (Louis) — Ariosto (Léon) — Araili (François) — Anguarello (Jean - Aurèle) — Baraballo de Gageo — Bembo — Berni (François) — Brandolini (Agnostino) — Brancaccio — Flaminio (André)

— Folengi (Théophile) — Francini — Garzino (Jean) — Marconi — Molza — Moscarollo (Jean) — (André) — Querno (Camillo) — Sadolet — Sannazar — Silvio Postumo — Tebaldo — Triani (Jérôme).

(1) Avalos (Constance d') — Avila — Baltisua (Léon) — Colonna — Gambara (Véronique) — Suardana.

minicains s'élevaient avec  
 autre les persécutions et les  
 dont on accablait ces peu-  
 vorants et faibles. Les Fran-  
 s, au contraire, pensaient que  
 de servitude à laquelle on  
 ait soumis, était le meilleur  
 de les tirer des ténèbres de  
 die. La cause ayant été portée  
 ne, Léon X, animé du même  
 que le vertueux Las-Casas, se  
 ra le protecteur des droits de  
 ture et le vengeur des opprimés.  
 éralités animaient partout les  
 ux des littérateurs et des sa-  
 s. On est fâché seulement de voir  
 liste de ses dons le licencié  
 n, qui déchira et caressa suc-  
 cément tous les princes auxquels  
 dit ses talents, osa aspirer au  
 sude cardinal, et reçut des ré-  
 sences dont les plus beaux génies  
 Homère n'avaient pas obtenu  
 ie. Léon X n'oublia point de  
 ar dans des dépôts publics  
 s monuments dont il avait en-  
 on si ple. Ce projet avait été  
 és le temps où il n'était en-  
 re cardinal. La bibliothèque  
 uere par ses soins, était des-  
 our Florence, sa patrie. Il  
 e projet avec ardeur; et l'éten-  
 d donnant à cet établissement  
 e de faire construire un édi-  
 ficier, dont il confia l'exé-  
 e Michel-Ange. Telle fut l'o-  
 de la bibliothèque Lauren-  
 dont la garde fut confiée à  
 t Parmenio et à Fausto  
 Ceile du Vatican jouit des  
 avantages, et fut dirigée  
 edro Inghirami, Philippe  
 Zenobio Acciaiuoli et Jér-  
 bénaire. Les beaux-arts s'em-  
 nt à l'envi d'apporter le tri-  
 leurs chefs-d'œuvre dans le  
 ire des sciences. Léon X en-

couragea la recherche des antiques  
 qui peuvent seules fixer les règles du  
 bon goût par l'imitation de la belle  
 nature. Il composa lui-même, pour  
 la découverte d'une statue de Lu-  
 crèce, une pièce de vers qui est rap-  
 portée par Roscoë. Le palais du Va-  
 tican fut décoré par les tableaux et  
 les fresques de Raphaël, qui était  
 alors dans toute la vigueur de son  
 génie. Michel-Ange orna de ses plus  
 beaux ouvrages la chapelle Sixtine,  
 et Léon X le chargea de rebâtir l'é-  
 glise de Saint-Laurent à Florence.  
 Les élèves de ces hommes de génie  
 devinrent dignes de leurs maîtres (1).  
 La gravure au burin et la gravure à  
 l'eau-forte naquirent dans le même  
 temps pour multiplier les subli-  
 mes illusions de la peinture. Léon  
 X aimait la musique; il en con-  
 naissait parfaitement la théorie.  
 Son oreille était juste, et sa voix  
 mélodieuse. Le chant, dans l'église  
 romaine, ajoute infiniment d'éclat à  
 ses cérémonies : c'est pour cette rai-  
 son que Léon encourageait l'étude  
 de l'art musical. Deux professeurs  
 distingués dans ce genre, Gabriel  
 Merino et François Paoloso, furent  
 récompensés, l'un, par l'archevêché  
 de Bari, et l'autre, par un titre d'ar-  
 chidiaire (2). Pour que rien ne  
 manquât à la gloire qui entourait  
 Léon X, les historiens les plus célè-  
 bres écrivirent de son temps : Ma-  
 chiavel, et Guichardin, ont sur-  
 tout illustré cette époque; et l'Italie  
 citera toujours avec orgueil leurs  
 immortelles productions. Tant d'é-  
 clat, d'agréments et de prospérité,

1. Paul Caravage, Jules Romain, Lucas della Robbia, André Contucci, Francia Bigio, André del Sarto, Jacques de Pontormo. (Voyez tous ces articles à leurs lettres.)

2. Baccio Baldoni, André Mameoni, Marc-Antoine Barzanti, sont les autres maîtres fondateurs de cet art. (Voyez leurs articles.)

avaient fait de la capitale du monde chrétien, l'asile de la paix, et le rendez-vous de tous les hommes aimables et instruits, dont les ouvrages ou les entretiens faisaient l'admiration des connaisseurs, et le charme de la société. Léon X aimait à se trouver parmi eux. Les sujets les plus sérieux, les matières les plus graves, il les traitait avec la dignité convenable; mais d'autres fois aussi il s'abandonnait à des conversations frivoles, et quelques censeurs lui ont reproché un penchant assez bizarre pour les bouffonneries. C'était un goût de famille, qui n'avait point deshonoré ses ancêtres; mais, dans un pape, cette légèreté l'exposait aux critiques les plus sévères. Cependant il soutenait parfaitement la plaisanterie, et s'en tirait avec grâce. Un poète lui ayant récité des vers latins à sa louange, il répondit sur-le-champ par le même nombre et les mêmes terminaisons. Le poète, piqué, s'écria à son tour :

*Si tibi pro numeris numeros fortuna dedisset,  
Non esset capiti tanta corona tuo.*

Le pape, loin de paraître offensé, ouvrit sa bourse, et récompensa le poète avec sa libéralité accoutumée. Cette anecdote, et celle de l'archipoète Querno, attestent que dès-lors les *improvisatori* étaient en vogue, et qu'on aimait à s'exercer dans un genre qui étonna d'abord, mais qui, peut-être, est moins la preuve que l'abus du talent. Léon X provoquait lui-même ces luttes ingénieuses au milieu des repas splendides qu'il donnait aux gens de lettres, et dont on n'a pas manqué de lui reprocher la profusion, la délicatesse et la familiarité. Cependant il était très-sobre lui-même, ainsi que l'assurent plusieurs écrivains dignes de foi; il jeûnait assez fréquemment. On fai-

sait des lectures pendant son ou bien il traitait lui-même ces jets, non pas légers, mais haute importance, et qui n'exige pas moins de sagacité que d'érudition. (Math. Herulan. *ap. F. in adn.* 83.) Tel est le témoin d'un homme qui avait vécu l'intimité du pontife; et ce qui teste doit au moins faire suspecter un jugement trop rigoureux. La mort de ce pape fut un de ces événements inopinés, dont la nouveauté n'étant pas parfaitement connue, ouvrit le champ aux plus singulières conjectures. Ce fut à Mallia, maison de plaisance, que Léon reçut la nouvelle de la conquête de Milan. Il revint sur-le-champ à Rome, le 24 novembre 1521, et indiqua, pour le 27, un concile, qui n'eut pas lieu, parce qu'il s'était senti indisposé. Les cardinaux déclarèrent que c'était un événement qu'il avait gagné à la campagne, le dimanche, 1<sup>er</sup> décembre, 1521, sans avoir pu être admis au concile. Il n'y a point d'autres détails authentiques sur un tel événement, supposé, très-ridiculement, à l'excès de la joie qui le suivit, lorsqu'il apprit la nouvelle de sa victoire, sans réfléchir qu'un événement aussi rare, et qui ne frappe que les esprits faibles, doit être subit, et ne se prolonge point pendant plus de huit jours. On a aussitôt cherché une autre cause; et le soupçon d'un empoisonnement s'est établi dans l'esprit de la multitude. On arrêta le corps du pape, qui fut mis en litière, et l'on fit la faute de preuves. Le maître du Palais de Grassis, dit dans son rapport, qu'ayant trouvé le corps du pape enflé, il l'avait fait ouvrir avec la permission du conseil, et que les médecins avaient



le pape était mort empoisonné. Les Koscoe paraît pencher vers cette opinion. Quoi qu'il en soit, le cardinal de Medicis, depuis Clément VII, fit cesser toutes les poursuites judiciaires; et ce fut lui qui annonça la mort du pape à Henri VIII, par une lettre dont l'original est conservé dans les manuscrits Cottoniens du musée Britannique. (Voyez, tome IV, page 351.) On a voulu deviner les auteurs secrets de ce attentat supposé. Une rumeur s'éleva, tantôt le duc d'Urbino, tantôt le plus loyal des hommes, le duc de Ferrare, ou le cardinal de France. De toutes ces suppositions, on a conclu que les observations zoologiques de ce temps-là n'étaient pas assez avancées pour donner des lumières certaines sur un événement qui peut-être aujourd'hui n'offrait rien que de naturel. Le tombeau de Léon X, placé dans l'église Sainte-Marie de la Minerve, a été dessiné par Michel-Ange, gravé par Alphonse Lombardi, et achevé par Baccio Bandinelli; le bas-relief est de Raphaël Monte-Luigi, la célébrité qui s'est attachée au souvenir de ce pontife, a fait rechercher avec curiosité tout ce qui statuait ses qualités physiques et morales. Les traits de son visage ont été transmis par le pinceau de Raphaël, et c'est un des plus beaux ouvrages de ce grand peintre. Léon X était d'une stature assez haute. Il avait l'embonpoint, mais sans excès. Sa tête était un peu grosse, et ses membres un peu minces pour le reste de sa taille, quoique élégamment revêtus. Ses mains étaient blanches et délicates; il se plaisait à les orner de pierres précieuses. Son teint était blanc et en couleur. Ses yeux étaient vifs et brillants; son organe était

doux et sonore; il y avait de la dignité dans sa personne, de la grâce et de l'aménité dans ses manières. Il était habituellement affable; mais, quelquefois, son goût passionné pour la chasse, jetait sur son humeur des nuages passagers, lorsque le plaisir ou le succès n'avait pas répondu à son attente. Si l'on considère tant de choses importantes, méditées, entreprises, exécutées dans le court espace d'un pontificat qui n'a pas duré neuf ans, on ne peut s'empêcher de concevoir la plus haute idée du caractère qui présida à ces grands intérêts, dont le ressort, placé dans un point de l'Italie, donna le mouvement à l'Europe entière. Formé de bonne heure au grand art de gouverner, Léon X ne manqua point à sa destinée. Cependant s'il possédait dans un degré éminent les qualités que le monde admire, on eût désiré d'autres vertus dans le chef suprême de la religion. Au reste, dans sa conduite extérieure, il se montra rigide observateur des bienséances. On a déjà vu qu'il aimait les cérémonies du culte catholique; quelque longues, quelque fatigantes qu'elles fussent, il se faisait un devoir de n'y jamais manquer. Ses ornements pontificaux étaient de la plus grande magnificence. Il mettait dans la célébration des offices une pompe, une dignité, dont il se plaisait à régler lui-même les détails. Ses mœurs privées ont été vivement décriées par des ennemis de sa croyance, et par des auteurs tels que Paul Jove, si connus pour leur propre turpitude qu'on doit rougir de les citer. Léon X a trouvé des défenseurs parmi des biographes modernes, tels que Matheus Herculanius et Fabroni, que nous avons déjà cités. Fra-Paolo et Pallavicini, qu'on

ne peut pas soupçonner de vains ménagements, ont parlé de ce pape avec une sorte de sévérité, mais ne l'ont point accusé de ces honteux dérèglements dont on a voulu flétrir sa mémoire. Enfin, un auteur moderne, calviniste anglican, aussi distingué par la vaste étendue de son érudition, que par l'exactitude de ses recherches et l'impartialité de ses jugements, après avoir balancé toutes les opinions, et discuté le mérite de tous les historiens, se prononce en ces termes : « Il nous reste les témoignages les plus satisfaisants sur la pureté de mœurs qui distingua ce pape, tant dans sa première jeunesse, que lorsqu'il parvint au souverain pontificat ; et l'exemple de chasteté et de décence, qu'il a donné, est d'autant plus remarquable qu'il était plus rare dans le siècle où il a vécu. Mais en rejetant des accusations scandaleuses et sans fondement, on doit convenir que les occupations auxquelles se livrait Léon X, et les amusements qu'il prenait, n'étaient pas toujours conformes à sa haute dignité. » Ainsi s'exprime W. Roscoe, dont la sagesse et la bonne foi forment une autorité imposante. La juste mesure qu'il a constamment observée entre les excès de la louange et du blâme, ne se trouve jamais que dans un historien passionné pour la vérité. C'est en examinant ainsi Léon X, qu'on doit le juger sous tous les rapports de sa conduite extérieure et secrète. Sa politique fut habile, mais remplie d'artifice. En animant la discorde entre les maisons de France et d'Autriche, il tenta de les chasser toutes deux de l'Italie. Son but apparent était l'affranchissement de son pays ; son motif réel fut l'élévation de

sa famille. Son gouvernement ferme, et sa justice fut sévère ; ses ennemis étaient ceux de son pardon ; il pardonna aux premiers, qui trahirent contre lui ; et tous les autres, excepté l'exécrationnable Baglioni, punis par des voies légitimes que tous les actes de son pontificat ont trouvé beaucoup de détracteurs et très-peu d'apologistes. Quoiqu'il ait été jugé par trois cents ans de tradition. Mais la publication intime des indulgences fut une capitale : leur destination certaine ; leur distribution encore plus répréhensible, et l'on ne peut qu'il y laissa introduire par un préjudice irréparable à la saine doctrine des clés. C'est un préjugé de savoir s'il mit trop de douceur ou trop de sévérité dans sa conduite avec Luther. Les protestants et les catholiques l'ont accusé tour en sens contraire. Willia-  
coë en conclut que ces contradictions elles-mêmes le justifient. Il est certain du moins que ses successeurs furent pas plus heureux. (LUTHER.) La protection des arts et la faveur qu'il accorda aux sciences humaines, acquies une gloire plus éclatante moins contestée. Léon X et son successeur Adrien VI.

LÉON XI (ALEXANDRE-VIEN), cardinal de Florence, maison de Médicis, employé par Clément VIII, son prédécesseur dans les négociations les plus importantes, estimé des puissances pour sa conduite pleine de sagesse qu'il tint pendant sa légation en France par la protection que les savants y trouvaient auprès de lui, par sa douceur et sa modération, son éloignement du népotisme, fut élevé sur le

le 17. avril 1605. Son élévation  
longea pas ses mœurs; elle com-  
ait à donner un plus grand éclat  
vertu et à ses heureuses qualités,  
s'il fut enlevé de ce monde, le  
même mois, universellement  
te. On trouve son éloge dans  
1611 p. 320) des *Elogj degli  
illustri Toscani*. Paul V lui

li. T - D.  
ON ou GRÉGOIRE, anti-pape.  
de Benoît VIII).

ON I<sup>er</sup>, empereur d'Orient,  
grand, naquit en Thrace, d'une  
e obscure, et dut son avance-  
dans les grades militaires de  
e romaine, à la faveur toute  
te du général Aspar et de son  
Saburias. (Voyez ASPAR.)  
ommandait un corps de trou-  
pée à Selymbria, lorsque ses  
eux protecteurs le firent mon-  
le trône, vacant par la mort  
eux Marcien: le sénat con-  
e choix; et Léon fut reconnu  
à la tête des troupes, le 7  
457, et couronné par Ana-  
stasius le de Constantinople;  
et que ce fut le premier exem-  
cette sanction sacrée donnée  
tation d'un souverain. Aspar  
ut bientôt que Léon ne por-  
pas long-temps le joug qu'il  
soulu lui imposer: les Euty-  
avant excité une sédition dans  
série, massacré J. Protère leur  
legatine, et mis à sa place  
leur Elore, Léon renouvela  
les dispositions prises par l'em-  
Marcien contre ces hérétiques.  
Lut Aspar se déclara en fa-  
l'Elore, et parvint à le main-  
tous son episcopat jusqu'en  
592, malgré les instances de  
rienx général. Léon chassa et  
Elore, et fit nommer à sa place  
que orthodoxe. Léon avait

précédemment obtenu des succès  
éclatants contre les barbares, et  
rendu la paix à l'empire d'Orient.  
Il voulait aussi mettre un terme aux  
malheurs de l'empire d'Occident,  
déchiré par l'ambition et les fureurs  
de Ricimer, dévasté par Genseric,  
et gouverné par des fantômes d'em-  
pereurs. Genseric brava les menaces  
de Léon, auquel il renvoya cepen-  
dant l'impératrice Eudoxie, veuve  
de Valentinien, et sa fille Placidie,  
qu'il retenait captives depuis sept  
ans. (Voyez EUDOXIE.) Léon, dont  
les armées venaient de repousser les  
Huns et de tuer un des fils d'Attila,  
nommé Dengizic, réunit toutes ses  
troupes et les envoya en Afrique, sous  
la conduite de son beau-frère Basi-  
lisque: Genseric crut sa perte as-  
surée. L'inexpérience, ou, suivant  
Procopé, la trahison de Basilisque  
lui donna le temps de reprendre  
courage (Voyez GENSERIC); et les  
Romains, après avoir perdu la moi-  
tié de leur flotte et de leur armée,  
retournèrent honteusement en Orient.  
On soupçonna Aspar et son fils d'avoir  
contribué par leurs intrigues à ces  
revers. Léon, fatigué de leur audace,  
résolut enfin d'y mettre un terme;  
mais effrayé de leur puissance, il  
leur tendit des pièges peu dignes  
d'un souverain: il flatta d'abord  
Aspar de l'espoir d'unir son fils Pa-  
tricole à la princesse Ariadne, fille de  
l'empereur. Cette nouvelle, semée à  
dessein, excita l'indignation du peu-  
ple, qui haïssait la famille d'Aspar,  
à cause de son arianisme: une sé-  
dition força Aspar et ses fils à cher-  
cher un asile dans l'église de Ste.-  
Euphémie. Les serments et les invi-  
tations pressantes de Léon les en  
firent sortir pour se rendre au palais,  
où Aspar et Ardaburius eurent, à l'ins-  
tant, la tête tranchée. Cu Isaurien,

nommé Trascalsée, chargé de cette exécution, épousa, pour récompense, la princesse Ariadne, promise d'abord à Patricole: ce fut lui qui régna dans la suite sous le nom de Zénon. ( Voyez ARIADNE et ZÉNON. ) Les ariens, furieux de la mort de leur protecteur, excitèrent Ricimer à troubler de nouveau l'empire d'Occident, et engagèrent les Goths à attaquer Constantinople même. Les environs de la ville impériale furent dévastés pendant deux ans, avant que Léon pût repousser les barbares et conclure la paix avec eux. Il mourut, en 474, au mois de janvier, laissant l'empire au jeune Léon, fils d'Ariadne et de Zénon, que l'empereur mourant essaya vainement de faire reconnaître pour son successeur. Léon a conservé la réputation d'un prince actif, éclairé, vigilant et sage, qui ne négligea rien pour rendre à l'empire son éclat et sa force; il promulgua des lois sages, éleva des monuments, donna l'exemple de la modération et de l'économie: mais ce n'est point assez pour justifier le titre de grand que la vanité des Grecs lui donna. Il paraît qu'il ne fut pas exempt d'avarice; enfin, on peut lui reprocher la faiblesse qu'il eut de souffrir l'ambition d'Aspar et de Basilisque, auxquels on doit imputer tous les malheurs qu'éprouva l'empire pendant le règne de Léon. Des fléaux terribles en signalèrent aussi diverses époques: en 458, la ville d'Antioche fut renversée par un tremblement de terre; en 465, Constantinople fut presque entièrement dévorée par les flammes; en 469, des pluies excessives et des torrents causèrent de grands ravages; en 472, une terrible éruption du Vésuve, s'il en faut croire les historiens, couvrit Constantino-

ple de cendres, et plongé dans l'obscurité et dans le fait, attesté par de nombreux témoignages, paraîtra toujours semblable. Léon eut pour épouse Verine, qui ne parut pendant le règne de ce prince, que pieuses et modestes de mœurs, mais à qui l'ambition et les violences firent jouer d'un rôle moins honorable. ( Voyez VERINE. ) Elle eut deux filles, Ariadne de Constantinople, et Léoncie, mariée à Anthémios. On a dit que Léon mourut en or du règne de Léon.

LÉON II, empereur, petit-fils de Léon I<sup>er</sup>. Zénon et d'Ariadne, fut élu au moment de la mort de son grand-père: il avait à peine six ans; mais ce choix fut fait pour le peuple, qui détestait Zénon à cause de son arianisme et de sa cruauté. Cependant Verine, femme de Zénon, fut glorieuse et intrigante, et ne put ramener l'esprit de Zénon, qu'elle voulait à l'empire. Quand elle eut aplani les plus grandes difficultés, Ariadne conduisit le jeune Léon à l'hippodrome et le plaça sur le trône élevé. Cet enfant, faible et timide, fut volontiers gouverné par deux femmes, qui appelèrent Zénon près de lui pour lui remettre sa couronne sur la tête; mais Zénon, son collègue et le plus sage, Léon ne vécut pas longtemps; et l'on soupçonna qu'il fut empoisonné par son propre fils, dont la mort dura que dix mois.

LÉON III, L'ISAURIEN, naquit dans l'état le plus obscur

le nom de Conon , et faisait un trafic de bestiaux , lorsque des poursuivis pour des escroqueries et des impostures , le rencontrèrent et lui firent une fortune immense , s'il changeait de nom , et prenait le parti des armes ; ils commandèrent ensuite de leur propre , par serment , une faveur réservant de réclamer plus

La fortune voulut , pour le bien de l'empire , que Léon pût se faire accompagner par un simple soldat dans le service de Justinien II ; son zèle et ses services le firent remarquer à l'empereur , qui l'admit dans les grades , et l'éleva rapidement aux plus hauts grades. Justinien , ayant quelque crainte de son ambition , le chargea d'une expédition contre les peuples du Caucase. Léon , après y avoir signalé son zèle et son adresse , revint à Constantinople , sous le règne d'Anastase , qui lui donna le commandement des troupes d'Asie. A la nouvelle de la déposition d'Anastase , il reconnut Théodose III. Cette révolte venait de profiter à l'empereur. Les Sarrasins , qui envahissaient l'empire , excitèrent Léon à se faire le sceptre , en lui promettant de lui donner toutes leurs forces et le soin d'adresser et de prévenir ces dangereux ennemis. Léon se fit tromper et de les tromper alternativement. Il trouva le moment de marcher vers Constantinople , où Théodose lui fit remettre presque sans coup férir la couronne le 25 mars de l'église de Sainte-Sophie : mais les Sarrasins , qu'il avait attirés par de fausses promesses , assiégèrent Constantinople par le midi. Dans ce danger

extrême , Léon redoubla de vigueur et de courage. Un ouragan ayant rompu un instant les lignes des vaisseaux assiégeants , l'empereur prit aussitôt quelques brulots ; monté sur un léger bâtiment , il les conduisit au milieu de la flotte ennemie , en détruisit une partie et força l'autre à la retraite. Il soutint , avec le même courage , les attaques dirigées sur la terre-ferme , jusqu'à ce qu'un hiver rigoureux réduisit les Sarrasins à l'inaction et leur enlevât leurs chevaux et leurs bêtes de somme. Au printemps , Léon parvint à détruire deux flottes nouvelles qui venaient ravitailler les assiégeants ; et le soin de défendre sa capitale ne l'empêcha pas d'envoyer , en Sicile , réprimer les entreprises du gouverneur Sergius : celui-ci regardant l'empire comme perdu , avait voulu ériger un royaume dans cette province , et venait de faire couronner , sous le nom de Tibère , un de ses lieutenants nommé Basile , qui paya de sa tête , sa révolte ambitieuse. Les Sarrasins , s'étant obstinés à continuer le siège de Constantinople , eurent tellement à souffrir de l'activité de Léon , qu'ils furent enfin obligés de songer à la retraite. Elle leur fut encore plus funeste et les restes de leur armée furent anéantis. La joie des Romains parut au comble ; elle augmenta encore par la naissance d'un fils de Léon. Ce prince , destiné à être un jour la honte du trône et le fléau de l'empire , fut nommé Constantin Copronyme. En 719 , une tentative que fit Anastase pour remonter sur le trône , échoua par l'activité de Léon , qui se fit livrer son compétiteur et lui fit trancher la tête : il soutint également , avec des succès divers , en Sicile , en Italie et en Sardaigne , les attaques

répétées des Sarrasins. Tant d'efforts glorieux et de services rendus à l'empire auraient placé Léon au rang des plus grands princes, si la passion des querelles théologiques, trop commune dans ces siècles d'ignorance, n'était venue l'agiter d'une coupable frénésie et plonger l'empire dans une longue et déplorable crise. Des zélateurs indiscrets avaient, depuis quelques années, déclamé contre le culte rendu aux saintes images; cette opinion, qui n'avait d'abord trouvé d'appui que chez les Sarrasins, fut inculquée à Léon, par un Syrien renégat, et par un évêque phrygien plongé dans la débauche et dans l'ignorance. Les historiens rapportent aussi que les deux juifs qui avaient, en Isaurie, promis l'empire à ce prince, vinrent le sommer d'accomplir le serment qu'il leur avait fait, et lui demandèrent l'abolition des images. Quoi qu'il en soit, Léon suivit ces funestes conseils, avec zèle et bientôt avec fureur. Le pape Grégoire II, Germain patriarche de Constantinople, et Jean Damascène, la lumière de l'Orient, combattirent en vain les erreurs et la cruauté de l'empereur. Il envoya des assassins pour trancher les jours du pontife; mais, arrivés à Rome, ils furent découverts et punis. Jean Damascène, persécuté cruellement, se réfugia dans le monastère de Saint-Sabas, en Palestine; les habitants de l'Archipel, alarmés pour leur foi, se révoltèrent, et menacèrent Constantinople. Le feu grégeois rendit cette attaque inutile, et Léon montra quelque clémence envers des sujets dont son imprudence avait causé la rébellion. Mais en vain le trouble croissait dans l'Empire; en vain les Sarrasins, témoins de ces discordes, cherchaient à en profiter, et avaient

tenté de surprendre Nicée; l'empereur, irrité par les obstacles, tentait encore l'Italie, et renouvelait ses entreprises contre la vie du pape. Ce saint pontife fit de vains efforts pour contenir l'indignation de ses sujets; elle éclata enfin: l'ambassadeur Luitprand, roi des Lombards, se vit en devoir de profiter pour s'emparer de Rome, et de l'exarcat de Ravenna. Les troubles sanglants et profonds furent sur le point d'enlever à l'empereur ses dernières possessions en Italie. L'adresse et la fermeté générale du pape les lui conservèrent. Cependant le patriarche Germain venait d'être déposé, à Constantinople, et remplacé par le diacre Anastase. (V. ANASTASE.) Des savants, chargés du soin de la bibliothèque publique et des manuscrits qu'on y rassemblait, luttaient encore contre l'ignorance de l'empereur; sa haine et son désespoir de les vaincre, lui suggéra l'affreuse idée de les faire brûler avec le dépôt dont ils avaient la garde. Cette atrocité révolta tout l'empire; une émeute eut lieu dans Constantinople: alors rien n'arrêta plus la férocité de Léon; et la persécution qu'il ordonna, surpassa, par la barbarie, le nombre et la diversité des supplices, toutes celles qui avaient affligé l'Église et l'Empire. Le pape Grégoire III, successeur de Grégoire II, fit de nouvelles tentatives auprès de Léon pour le ramener à la raison, et assembla à Rome un concile, qui consacra de nouveau le culte des images; l'empereur répondit à ces saintes remontrances par de nouveaux attentats et par de nouvelles entreprises contre l'Italie, qui finirent à sa confusion. Il fut heureux contre les Sarrasins qu'

les de l'empire avaient engagés  
 veau à y pénétrer. A peine ces  
 eux ennemis se furent-ils reti-  
 Syrie, qu'un affreux tremble-  
 terre, dont les secousses durè-  
 resque continuellement pen-  
 ante l'année 740, porta la ruine  
 ésolation depuis Constantinople  
 qu'au fond de l'Égypte. Enfin,  
 un règne de vingt-quatre ans,  
 avait, par ses excès, terni la  
 première. Léon mourut en  
 et fut enterré dans l'église des  
 Apôtres. Il laissa, de l'impé-  
 Marie, dont on ne sait que  
 un fils, Constantin Copro-  
 qui lui succéda, et une fille  
 à Artabasde. On a des mé-  
 en or de Léon III; elles at-  
 l'anciennissement total des arts  
 sin.

L-S-E.

IV (CHAZARE), empereur  
 et, fils de Constantin Copro-  
 naquit à Constantinople, le  
 751, monta sur le trône  
 et mourut en 780, après  
 ne qui ne présente, en évé-  
 remarquables, que l'asso-  
 à l'empire de Constantin Por-  
 crete, fils de Léon, alors  
 ans; une conjuration du  
 Nicéphore, frère de l'empé-  
 fut découverte, et qui se  
 par la punition et l'exil de  
 ore et des autres conjurés;  
 à Constantinople d'un roi  
 lgares. Teleric, qui, intimidé  
 haine de ses sujets, se refus-  
 de Léon, se fit baptiser, et  
 la famille impériale; et en-  
 quelques opérations militaires  
 portant contre les Sarrasins  
 et de l'Asie Mineure. Léon avait  
 quelques talents au commen-  
 de son règne. Sa générosité  
 leur le paierent d'abord les

maux qu'avaient causés l'avarice et  
 la cruauté de Copronyme; mais bien-  
 tôt l'esprit fanatique qui dominait  
 son siècle, s'empara de lui: il adopta  
 avec fureur l'iconoclastie; et les pre-  
 miers accès de sa colère furent di-  
 rigés contre Irène, sa femme, qu'il  
 éloigna de lui, pour avoir conservé  
 des images saintes. Il persécuta  
 cruellement ceux qui partageaient  
 les sentiments de cette princesse;  
 mais une maladie pestilentielle, que  
 quelques écrivains ont présentée  
 comme une punition céleste, vint  
 mettre un terme à une intolérance  
 qui paraissait devoir égaler les ex-  
 cès des prédécesseurs de Léon. Con-  
 stantin VI lui succéda, sous la tutelle  
 de la célèbre et cruelle Irène.

L-S-E.

LÉON V, l'Arménien, empereur  
 d'Orient, était fils d'un Arménien  
 nommé Bardas, et commandait un  
 corps d'armée, sous le règne de  
 Nicéphore, lorsqu'il fut accusé de  
 trahison, battu de verges, exilé et  
 forcé de prendre l'habit monastique.  
 Michel Rangabé, en montant sur le  
 trône, prononça la grâce de Léon, et  
 lui rendit ses honneurs et le com-  
 mandement des armées. Léon tira parti  
 de cette faveur pour employer des  
 intrigants obscurs qui, par des pré-  
 dictions et des bruits ridicules, dis-  
 posaient le peuple à le voir monter  
 sur le trône. Cependant, en 812, il  
 aida Michel à réprimer les icono-  
 clastes qui causaient du trouble dans  
 Constantinople, et battit une armée  
 de Sarrasins, qui ravageaient l'Asie.  
 Mais il profita de l'ascendant que  
 ces succès lui donnèrent sur l'esprit  
 des soldats, pour décrier l'empereur  
 et le rendre méprisable à leurs yeux;  
 et lorsqu'en 813, Michel marcha  
 contre les Bulgares qui venaient d'in-  
 vader la Thrace et la Macédoine,

Léon fit échouer ses plans, et le contraignit à livrer la bataille d'Adrianople, où Michel fut battu par une trahison, dont Léon est encore accusé par plusieurs historiens. Chargé de recueillir dans Adrianople, les débris de l'armée que Michel venait d'abandonner, Léon acheva de la corrompre par ses menées séditionnaires : les soldats révoltés lui offrirent la couronne qu'il feignit d'abord de refuser ; mais bientôt, cédant aux instances des rebelles, il marcha à leur tête, vers Constantinople. Michel, sans essayer la moindre résistance, lui fit remettre les ornements impériaux, et se retira dans une église. Léon fit son entrée dans la capitale, et fut couronné le 11 juillet 813, par le patriarche Nicéphore, dans Sainte - Sophie. Il relégua Michel Rangabé, et sa famille, dans des monastères, et récompensa ceux qui lui avaient contribué à son élévation, entre autres, Michel le Bègue, qu'il nomma patrice. Cependant les Bulgares, vainqueurs à Adrianople, s'avancèrent jusqu'aux portes de Constantinople. Léon feignit de traiter avec eux, et chercha à faire assassiner Crem ou Crumnus, leur roi, qui, outre de cette perfidie, et percé de plusieurs coups, dont aucun ne se trouva mortel, se vengea en commettant d'horribles ravages dans les provinces voisines, détruisit Adrianople, forcée de se rendre par le défaut de vivres, et emmena ses habitants en esclavage. Léon, pour s'affermir sur le trône, fit couronner son fils, et rechercha l'alliance des Français, gouvernés alors par Louis le Débonnaire. En 814, Crumnus et ses Bulgares menacèrent de nouveau Constantinople ; mais le roi barbare mourut avant d'avoir pu l'attaquer.

Léon, profitant de cette circonstance, marcha contre ces ennemis, les vainquit auprès de Bric, et, l'année suivante, les complètement, qu'il les contraignit à la paix, après avoir mis leur feu et à sang. Léon, ivre de gloire et entouré de devins et de magiciens, voulut aussi dompter les consules et soumettre la religion à ses caprices : il réveilla l'orageuse des iconoclastes, d'abord inutilement de vaincre l'appareil de sa puissance, l'instance que lui opposaient le patriarche Nicéphore et les évêques réunis dans un concile que Léon avait convoqué. Nicéphore fut contraint à l'exil ; une maladie dangereuse le soustrait momentanément à la punition : à peine guéri, il fut enlevé par l'ordre de Léon, le peuple se souleva, et prit vengeance. Léon, effrayé, désavoua la violence exercée contre Nicéphore ; mais, dès la nuit même, il le fit enlever sans bruit, et le jeta dans un couvent, sur les bords du Bosphore. Il nomma ensuite pour patriarche, un officier de sa cour, un iconoclaste décidé, qui reçut le nom de Théophile, et fut sacré peu de jours après. Un nouveau concile, composé de iconoclastes, condamna tous les orthodoxes, et ouvrit la porte à la persécution que Léon étendit sur tous ceux qui refusèrent de se soumettre à ses fanatiques. Cette rigueur qu'il déploya contre les orthodoxes, l'exerça avec plus de raison dans l'administration de ses états, et dans l'exécution des lois ; et, sous son règne, il mérita de justes éloges. Michel le Bègue, le même qui avait contribué à son élévation, accusé de plusieurs crimes, et d'aspirer à l'empire. Léon a



et sur ses premiers dé-  
 is cuisin il le fit juger pu-  
 Les preuves de la perfidie  
 el ne furent pas équivo-  
 umné à être brûlé vif, il  
 délai de quelques jours,  
 our faire craindre à plu-  
 es amis de partager son  
 ir les engager à se défaire  
 es conjurés se déguisent  
 et en clercs, et se rendent  
 u jour à la chapelle du  
 Léon assistait habituelle-  
 natines : il entonnait lui-  
 psaumes, lorsque les as-  
 précipitent sur lui. Réfu-  
 intel, il s'y défend quel-  
 avec fureur, au moyen du  
 a croix ; mais enfin, il ex-  
 de coups. En apprenant  
 le patriarche Nicéphore  
 ugement, dont l'histoire  
 la justesse : « La religion,  
 et délivrée d'un grand en-  
 ais l'état perd un prince  
 Les restes de Léon furent  
 morceaux, et transportés  
 arque avec sa famille, dans  
 é. Sa mort arriva en 820.  
 : Begue, son assassin, lui  
 L.-S.-E.

VI, dit le *Philosophe*,  
 d'Orient, était fils d'Eu-  
 mine de Basile le Macédo-  
 dérèglements de cette prin-  
 laissé quelques doutes sur  
 tité de Léon, qui fut cepen-  
 é par Basile comme son fils  
 resseur. A peine âgé de dix-  
 le jeune prince s'était fait  
 tout l'empire ; mais Sautabaren  
 de Basile, homme four-  
 gereux, inquiet du mépris  
 baine que Léon lui témoi-  
 ercha tous les moyens de  
 prince. Il fit d'abord tous  
 pour gagner sa confiance ;

et essayant ensuite de l'alarmer sur  
 les dangers que Basile pouvait courir  
 à la chasse, sa passion favorite, il  
 engagea Léon à suivre son père, avec  
 une arme cachée sous ses habits.  
 Le jeune prince goûta cet avis, et  
 mit un poignard dans une de ses  
 bottes. Le perfide Santabaren sup-  
 pose sur-le-champ un complot contre  
 Basile, et l'en avertit à la chasse  
 même ; l'empereur fait arrêter son  
 fils, qu'on trouve muni du poignard.  
 Le prince est aussitôt dépouillé des  
 signes impériaux, et jeté dans une  
 prison, que partagent ses plus fideles  
 serviteurs. Santabaren excitait Ba-  
 sile à une vengeance plus cruelle :  
 mais les larmes de tout l'empire, et,  
 disent les historiens, la voix d'un  
 perroquet accoutumé à répéter, *Pau-  
 vre Léon*, changèrent les disposi-  
 tions du monarque ; il permit à son  
 fils de se justifier, lui rendit ses hon-  
 neurs, et chassa ses ennemis. Peu de  
 temps après, la mort de Basile laissa  
 Léon maître de l'empire ; il monta  
 sur le trône avec son frère Alexan-  
 dre, en 886 : mais ce dernier, livré  
 à ses plaisirs, lui abandonna tout le  
 poids de l'autorité. Peut-être la  
 mollesse d'Alexandre valut-elle à  
 Léon, par une comparaison favora-  
 ble, le titre de *Philosophe*, que sa  
 vie ne justifie nullement. A peine cou-  
 ronné, il déposa Photius, ce célèbre  
 et dangereux patriarche ( *V. Pho-  
 tius* ), qui s'était lié secrètement avec  
 Sautabaren pour le perdre. Santaba-  
 ren fut aussi recherché, mis en juge-  
 ment, fouetté publiquement, et enfin  
 exilé au fond d'une province, après  
 avoir eu les yeux crevés. Léon fit en-  
 suite rendre des honneurs funèbres  
 aux restes de Michel, assassiné par  
 Basile, en 867. ( *Voyez BASILE et  
 MICHEL.* ) Les premières années de  
 son règne furent marquées par quel-

ques guerres peu importantes et peu honorables pour les armées romaines : les Sarrasins les battirent dans l'Asie Mineure , en Italie et dans l'Archipel , et les Bulgares dans la Macédoine. Léon, irrité de cette dernière défaite, chercha aux Bulgares de nouveaux ennemis chez les Hongrois, qui paraissent dans l'histoire pour la première fois sous ce nom. Ceux-ci furent d'abord victorieux ; mais les Bulgares les ayant écrasés à leur tour, Léon se vit réduit à payer inutilement ses alliés, et à fléchir ses ennemis par de honteuses soumissions. En 891, il recouvra une partie de l'Italie méridionale, qu'il perdit quatre ans après, par suite de la mauvaise et tyrannique administration des gouverneurs grecs qu'il y envoya. Les Bulgares, cependant, envahissaient de nouveau les frontières, et moissonnaient les armées romaines ; l'intérieur du palais n'était pas plus tranquille que l'empire ; les intrigues des courtisans et les mœurs déréglées de Léon y multipliaient le trouble et les complots. En vain l'impératrice Théophane donnait-elle l'exemple des vertus et de la piété ; Zoé, fille de Stylien, favori de l'empereur, gouvernait ce prince, qui faillit être tué entre ses bras, dans une maison de campagne, où il passait la nuit avec elle. Le fils et les parents de Stylien furent soupçonnés d'avoir pris part à cet attentat. Théophane étant morte peu de temps après, Léon épousa Zoé, au grand scandale de tout l'empire : elle mourut au bout de vingt mois. En 896, l'empereur se maria, pour la troisième fois, à une jeune phrygienne nommée Eudocie, qui mourut aussi avant la fin de l'année, en accouchant de son premier enfant. Le voluptueux Léon s'attacha, sur-le-champ, à

une nouvelle Zoé, surnommée Bonopsine, qui devint si déclarée : le jour où elle se rendit au palais, un assassin attenté de Léon, au milieu d'une foule, l'empereur fut grièvement blessé et le coupable brûlé vif. Eufrasius prit, et saccagea Salonique, une des villes les plus florissantes de l'empire, et la dépopulation fut emmenée en Italie. Tous ces désastres étaient le résultat de la suite des intrigues et des perfidies des courtisans et des favoris de Léon. Zoé étant morte, d'un fils qui fut nommé Constantin Porphyrogénète, l'empereur épousa sa mère, et la couronna, au mépris des lois canoniques qui défendent les quatrièmes noces. Cependant le patriarche Nicolas refusa de consacrer cette union, et excommunia l'empereur qui l'avait béni. Léon fit enfermer le patriarche, et se fit élire un successeur plus complaisant. Les nouvelles intrigues agitèrent l'empire et de nouvelles invasions dévastèrent les frontières. Léon, fait prisonnier par ses ennemis, pardonna à ceux de l'intérieur, et se contenta de combattre ceux du dehors. Après un règne de vingt-cinq ans sans gloire et sans tranquillité, il mourut d'une dysenterie, après avoir désigné pour successeur son frère Alexandre le Grand, Constantin Porphyrogénète, âgé de quarante-six ans, au mépris de la prétention de prédire l'avenir et les Grecs superstitieux lui en faisaient cet avantage. Il est intéressant jusqu'à nous dix-sept oracles prétendus prophètes : ce sont des vers sans suite et sans rimes, en vers iambiques (1) ; mais

(1) Rufgerius a publié les vers en une version latine. Leonovlavus y a

ses ouvrages plus recommandés plus utiles. Il retoucha et dans une meilleure forme, le droit commencé par son père et qui prit le nom de *Basilique*. Il publia cent treize *Notices* des épitomes assez bien écrites. L'ouvrage de Léon le plus estimé est sa *Tactique*, Leyde, 1613, ad. en français, par Maizeroy, 1711, 2 v. in-8°; elle renferme des renseignements curieux sur les militaires de ce temps. Les biographies de Florence et du Vatican renferment encore d'autres ouvrages militaires de Léon, en latin, et des discours religieux; car ce prince débauché s'efforça de prêcher les vertus qu'il méprisait pas. Il avait en outre composé un cantique sur le jugement dernier, et un poème sur le triste sort de la Grèce. Ce prince avait eu un enfant de chacune de ses trois premières femmes, mais ils moururent tous trois en bas âge; il laissa un fils, Constantin qui succéda, et Eudocie dont on ne sait que le nom. L-S-E.

**LÉON IV.**, quatrième prince de la race des Rhodéniens, qui régna sur les Arméniens établis en Cilicie, était fils de Constantin I<sup>er</sup>, et succéda, en 1113, à son frère aîné, Constantin Théodore. Avant de monter sur le trône, il s'était déjà acquis une grande célébrité par les victoires qu'il avait remportées sur les Musulmans. En l'an 1110, les Turcs de la Cilicie firent une invasion

qui fut leur dernière. Il nous reste de l'empereur Léon, vingt-sept vers retrouvés par dans les *Fragmenta grecæ hystorice*, de Allatini, Romæ, 1641, in-4°, pag. 198. On trouve les vers des *Basiliques*, dans le *Manuscrit* de la bibliothèque de la ville de Paris, in-4°, pag. 1017. *Notices* de Léon, publiées par le *Journal de Trévoux*, le 15 Mars 1711, et dans le *Journal de Trévoux*, le 15 Mars 1711, et dans le *Journal de Trévoux*, le 15 Mars 1711.

dans la Cilicie; Theros, effrayé de leur grand nombre, se retira dans une de ses forteresses, laissant à son frère le soin de les combattre. Léon se joignit alors à deux autres princes arméniens, Tigrane et Ablath, et marcha au-devant des ennemis avec des forces bien inférieures. Le combat fut long et opiniâtre; les deux princes alliés de Léon restèrent sur le champ de bataille; mais à la fin les infidèles furent vaincus et contraints de sortir de la Cilicie, d'où ils se portèrent vers la Syrie. Son frère étant mort sans enfants, il lui succéda sans contestation, et il s'empessa de signaler le commencement de son règne par des victoires sur les Grecs, éternels ennemis des Arméniens. Il leur prit d'abord Messis ou Mopsueste; puis il s'avança jusqu'à Tarse, et reconquit toutes les forteresses qui avaient été enlevées à son frère. Il passa de là en Syrie, où il joignit ses forces à celles de Roger, régent d'Antioche, qui assiégeait Azaz. La ville fut bientôt prise, et Léon revint dans ses états chargé d'un grand butin. Ce prince continua, pendant le reste de son règne, à prendre une part très-active dans les démêlés de ses voisins; il porta plusieurs fois ses armes dans la principauté d'Antioche, où il fit la guerre à Baudouin, roi de Jérusalem, qui en était le maître. La paix ne fut rétablie entre eux que par la médiation de Joscelin, comte d'Edesse; et ils firent, de concert, la guerre contre les Grecs. Les nouvelles conquêtes de Léon le rendirent de plus en plus redoutable à ces derniers, qui craignirent de se voir chassés de la Cilicie et de l'Isaurie. L'empereur J. Comnène leva une puissante armée, et se mit en marche pour l'al-

ler combattre en personne. Léon se sentant trop faible pour lui résister, et étant d'ailleurs abandonné par tous ses alliés, prit le parti de se réfugier dans les montagnes : l'empereur se rendit donc, presque sans coup férir, maître des principales villes de la Cilicie. Anazarbe, seule, lui résista pendant plus de deux mois. Peu après, Léon, poursuivi jusque dans le sein des montagnes, fut amené à l'empereur, avec sa femme et deux de ses fils; les autres étaient à Edesse. Quand ce prince l'eut en sa puissance (1137), il laissa en Cilicie un corps de douze mille hommes, et emmena toutes les troupes arméniennes, avec Léon qu'il conduisit à Constantinople : Léon fut traité avec beaucoup d'égards dans sa captivité, où il mourut en 1141. Son fils aîné, Théodore ou Thoros, parvint à s'échapper, et remonta sur le trône, en 1144. S. M-N.

LEON II, surnommé le Grand, petit-fils du précédent, succéda, en 1185, à son frère aîné Rhoupen II. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il déclara la guerre à un émir Turcoman appelé Roustam. Les résultats en furent heureux pour les Arméniens; car une grande quantité de forteresses, sur les côtes de la mer, dans les montagnes du Taurus, et sur les frontières de Syrie, restèrent entre leurs mains. Peu de temps après, l'empereur Frédéric Barberousse, à la tête d'une armée de croisés qui marchait pour reconquérir Jérusalem, pénétra dans l'Asie Mineure : épuisé par les nombreux combats qu'il avait été obligé de soutenir contre les Turcs, il ne put parvenir qu'avec une armée bien affaiblie sur les frontières de la Cilicie. Léon II se hâta de se mettre à la tête de ses forces pour aller se joindre à ce prince; mais il fut pré-

venu par la mort de l'empereur se noya dans la rivière de Léon s'empressa de pro Conrad, fils du malheureux Frédéric, toutes les consolation étaient en son pouvoir. Ce journa quelque temps à T continua ensuite sa marche Palestine, avec les débris de l'armée. En 1197, Léon considérablement agrandi son royaume, qu'il avait reçu de son père, envoya des ambassadeurs au pape Célestin III, et à l'empereur Henri VI. pour leur demander permission de porter le titre de roi qui lui avait été promis par l'empereur Frédéric Barberousse. Ce prince accorda sans difficulté. Le comte de Maïence, fut élu roi de Cilicie, et de lui porter le diadème et de donner en présence des grands. Le patriarche Grégoire sacra ensuite, le 6 janvier. Pour augmenter encore sa puissance, comme il était veuf, il épousa la sœur de Gui de Lusignan, comte de Chypre. Peu après, en 1202, Kaous, sultan d'Iconium, fit une invasion dans la Cilicie, où il prit de quelques châteaux. Léon reprit l'avantage, et pénétra dans la Lycaonie, où il fut obligé de faire la paix. Ce prince, pour éviter le ressentiment de ses frères, vint ensuite chercher un asile à la cour de Léon, et implora sa médiation. Ce roi joignit à son royaume la principauté de Lampron, qui depuis plus d'un siècle appartenait à une famille arménienne, rivale de la famille grecque, et toujours alliée des Grecs. Le règne de Léon est rempli de guerres avec les musulmans de Syrie et de l'Asie-Mineure, et avec celles qu'il soutint contre le comte de Tripoli et d'autres

ils voulaient l'empêcher de dans la principauté d'Ani. Le résultat de cette dernière édition fut heureux pour Ananias qui mourut après un règne de trente-quatre ans, en laissant pour héritier qu'une fille Zabel (ou Isabelle), proclamée reine à sa place.

S. M-N.

III, roi d'Arménie, fils de Hethoun I<sup>er</sup>, monta sur le trône de son père en 1269. Pendant son règne il avait eu le commandement de toutes les forces armées. En l'an 1266, les Mamelouks firent une invasion en Galicie, où ils mirent tout à sang. Léon rassembla toutes les troupes qu'il put trouver, et attaqua les ennemis chargés de piller les villages de ses sujets. Ses forces furent vaincues; ce prince essayant de suppléer par son courage; mais il fut réduit au point de se rendre aux Mamelouks en fuite; il leur céda la victoire avec le plus grand avantage; mais à la fin ses troupes furent mises en déroute, et le roi Théodore avant été tué, il se rendit prisonnier. Les Mamelouks l'emmenèrent en Égypte, où il fut traité avec distinction. Il obtint sa liberté, et revint en Arménie, l'an 1268, toutes les forteresses de ses états situées entre le fleuve Djéhan et la mer. Peu après, en 1269, Haythou II fut couronné en faveur de son père, et se retira dans un monastère. Pendant les premières années de son règne, Léon ne s'occupa que de réparer les maux causés par l'invasion des Mamelouks; il fit rebâtir les monastères et les églises qui avaient été

ruinés, fit environner de murs la ville de Sis, sa capitale, pour la mettre à l'abri d'un coup de main, et y fit construire de magnifiques palais. En 1274, les Égyptiens, appelés par quelques rebelles, revinrent en Galicie, où ils commirent encore beaucoup de ravages; mais ils furent bientôt chassés, et contraints de faire une paix honorable pour les Arméniens. En 1276, Léon alla à Tauris, à la cour d'Abagha, empereur des Mongols, et y renouvela les traités faits avec son père. En 1279, Abagha envoya son frère Mangou-Temour, avec une puissante armée, pour combattre le sultan d'Égypte Kelaoun, et faire la conquête de la Syrie. Le roi de Géorgie Démétrius II, le roi d'Arménie, et un grand nombre de princes de la grande Arménie, se trouvèrent à cette expédition. Les alliés, d'abord vainqueurs, pénétrèrent jusqu'à Emesse, où ils furent défaits par suite de l'incapacité de Mangou-Temour, qui fut réduit à repasser honteusement l'Euphrate. Léon, après s'être distingué par son courage, ramena avec peine dans son royaume, les débris de son armée; et il s'occupa aussitôt de mettre ses états en défense contre les Mamelouks, dont il avait à redouter la vengeance, et qui, cependant, le laissèrent en paix jusqu'à sa mort, arrivée au commencement de l'an 1289. Son fils Haythou II lui succéda.

S. M-N.

LEON IV, fils de Théodore III, succéda en 1305, à son oncle Haythou II, qui abdiqua en sa faveur, et qui continua de diriger les affaires, parce que son neveu était encore fort jeune. Ce prince n'en montra pas moins une sagesse et une maturité qui lui concilièrent l'amour de ses sujets; mais il n'eut pas le temps

de rendre à sa patrie tous les services qu'elle avait droit d'en attendre. Bilarghou, général mongol, qui commandait dans l'Asie-Mineure, entra dans la Cilicie en 1308, se rendit maître de la personne du roi, ainsi que de son tuteur Haython, et les fit massacrer tous deux. S. M.-R.

LEON V, fils d'Oschin, frère de Haython II, monta sur le trône en l'an 1320, après la mort de son père, n'étant âgé que de dix ans; Oschin, prince de Gorigos, qui épousa la veuve du dernier roi, fille du roi de Chypre, fut déclaré régent du royaume. Le règne de Léon V ne fut qu'un long enchaînement de malheurs. Les discordes civiles, les invasions des Mameloucks, des Tatars et des Turkomans, réduisirent à la dernière extrémité les Arméniens, qui ne cessaient d'appeler vainement à leur aide les chrétiens de l'Occident. Ils s'adressèrent aussi aux princes des Mongols de Perse, leurs anciens alliés; et en 1323, le sultan Abou-Saïd renouvela les traités faits autrefois avec eux, et leur fournit contre les Égyptiens, quelques faibles secours, qui ne leur furent pas d'une grande utilité. En 1330, Léon se brouilla avec son tuteur: soutenu par les Lusignan, ses parents du côté de sa mère, il attaqua Oschin, le vainquit, et le fit mourir ainsi que beaucoup d'autres Arméniens: il donna leurs biens à ceux qui l'avaient secouru; ce qui mécontenta beaucoup ses sujets. En 1335, les Égyptiens firent une invasion en Cilicie: sans moyens de leur résister, Léon fut obligé de se réfugier dans des montagnes inaccessibles, pendant que l'on ravageait son royaume presque sous ses yeux. Vainement il envoya une ambassade au pape pour lui demander de l'appui; il ne put rien

en obtenir, et il ne revint en état, que quand les infidèles pillage, s'en retournèrent. Léon mourut en 1342, après un règne malheureux de vingt-trois ans. Il ne laissa pas d'enfants, et le dernier prince de la ligne des Rhoupeniens. Les Arméniens choisirent Jean de Lusignan pour le remplacer. S.

LEON VI, prince de Lusignan de Chypre, fut roi d'Arménie, en 1365, après un interrègne de deux ans du dernier monarque qui portait le nom d'Arménie. A peine monta-t-il sur le trône que les Égyptiens envahirent la Cilicie: pour s'opposer à leur marche, il envoya une armée contre son connétable Lilius, qui fut vaincu et tué, après avoir été battu avec beaucoup de monde. Léon demanda la paix aux Mameloucks, qui ne la lui firent qu'au prix de grandes sommes: mais ensuite, infidèle à sa parole, Léon avait envoyé des armées en Europe, pour en tirer de l'argent; le sultan résolut d'anéantir le royaume d'Arménie. Le général Oghli entra aussitôt dans le pays avec ordre de poursuivre jusqu'à la dernière extrémité; sans difficulté dans ce royaume, la capitale Sis fut prise et brûlée en 1371; Léon, et son connétable, se réfugièrent dans le mont Aman, prince de Gorigos, fut vaincu; le roi, qui avait été blessé dans cette bataille, se réfugia dans les montagnes inaccessibles, et y resta long-temps caché, et on le chercha vainement; mais en 1373, il revint dans le pays de Tarse, dans le temps que Marie allait épouser Othon de Brunswick, qui devait être roi d'Arménie. Léon, révoquant ses droits, chercha encore

tion avec le sultan d'É-  
 sultan. Le résultat de cette  
 ne voulut entendre au-  
 sultan. La guerre recom-  
 1375, avec une nouvelle  
 Les villes et les châ-  
 étaient au roi furent pris  
 et ce prince fut con-  
 tenu dans la forteresse  
 avec sa femme, sa fille et  
 de Schahan. Ils y soutin-  
 ège de neuf mois, et furent  
 par le manque de vivres, de  
 prisonniers, en 1375. Léon  
 fut, avec sa famille, à Jéru-  
 et de là au Caire, où il resta  
 environ six ans. En 1381, il  
 sa délivrance par la médiation  
 le roi de Castille; il passa  
 en Europe, alla d'abord à Rome,  
 en Espagne, à la cour de son li-  
 eur, d'où il vint en France au-  
 de Charles V. Il tenta d'engager  
 ince, ainsi que le roi d'Angle-  
 à le rétablir dans ses états, et  
 dans cette vue, plusieurs voya-  
 à l'Angleterre, pour négocier la  
 entre les deux rois. Il ne put  
 dans son projet. Le roi d'An-  
 tre lui accorda une pension de  
 mille marcs, tandis que le  
 de France lui donnait cinq  
 livres par mois. La plupart  
 autres princes de l'Europe en  
 ut de même à son égard, de  
 qu'il devint plus riche qu'il ne  
 t jamais été sur son trône. Il  
 fixa sa résidence à Paris, où  
 mourut le 29 novembre 1393,  
 et est enterré dans l'église des Cé-  
 sont tombés au se voyait encore  
 peu de temps au Musée des  
 Augustins.

S. M-N.

ON JEAN, surnommé l'A-  
 géographe arabe du seiziè-  
 le, était né à Grenade, où sa  
 tenait un rang distingué par-

mi les Maures. Son nom était *Alha-  
 san ebn Mohummed alvazas alfasi*.  
 Quand sa patrie, dernier boulevard  
 de la puissance des Maures en Es-  
 pagne, fut assiégée, en 1491, ses  
 parents l'emmenèrent encore enfant  
 en Afrique. Il reçut une éducation  
 soignée à Fez, qui était alors la mé-  
 tropole des sciences dans cette par-  
 tie du monde. A l'âge de seize ans,  
 il suivit son oncle, qui alla, comme  
 envoyé du roi de Fez, vers le roi de  
 Tombut, et ne revint que quatre ans  
 après. Il fit ensuite d'autres voyages  
 dans la partie occidentale du nord de  
 l'Afrique et en Barbarie, tantôt com-  
 me chargé d'affaires de différents prin-  
 ces, tantôt comme voyageur curieux :  
 il traversa l'Atlas, le grand désert; vit  
 aussi l'Arabie, la Perse, la Tartarie,  
 l'Arménie, la Syrie et l'Égypte. Il  
 revenait de ce dernier pays pour la  
 seconde fois, après être allé de Fez  
 à Constantinople : le navire sur le-  
 quel il était embarqué fut pris par  
 des corsaires chrétiens près de l'île  
 de Zerbi, sur la cote de Tripoli, en  
 1517. Mené à Rome, on fit don de  
 sa personne au pape Léon X. Ce pon-  
 tife, ami des lettres, n'eut pas plu-  
 tôt reconnu dans l'esclave arabe un  
 homme savant et d'un caractère ai-  
 mable, qu'il l'accueillit avec une  
 bienveillance distinguée, et lui ac-  
 corda une pension considérable. Il  
 le fit instruire dans la religion chré-  
 tienne, fut son parrain, et lui donna  
 ses deux noms. Jean Léon fit ensuite  
 son principal séjour à Rome, et fré-  
 quenta aussi Bologne; il apprit l'italien  
 et le latin, et ouvrit un cours de langue  
 arabe. Son disciple le plus célèbre  
 fut Gille Antonini, cardinal, évêque  
 de Viterbe et général des Augustins.  
 On n'a rien de bien certain sur ce  
 qu'il devint après la mort de Léon X.  
 Il paraît que, négligé par les succes-

seurs de ce pontife, il forma le dessein de retourner en Afrique. On lit, il est vrai, dans Ramusio, qu'il resta à Rome, et qu'il y mourut; mais ce passage ne se trouve que dans la quatrième édition, publiée en 1588, trente ans après la mort de l'auteur; tandis que dans la seconde édition, qui parut en 1554, Ramusio dit simplement que Jean Léon vécut longtemps à Rome. D'ailleurs, J. A. Widmandstadt, savant orientaliste allemand, du seizième siècle, affirme que Jean Léon s'était retiré à Tunis, où il avait fait de nouveau profession du mahométisme. « J'ai eu » deux fois l'intention, ajoute Widmandstadt, d'entreprendre le voyage d'Afrique, pour profiter de l'entretien et des lumières d'un homme si docte; mais des événements inattendus m'ont empêché d'effectuer ce projet. » On peut s'en rapporter sur ce fait au témoignage d'un homme aussi grave; et l'on doit regretter de ne rien apprendre de plus. Voici les ouvrages de Jean Léon, dont on a connaissance : I. *Description de l'Afrique*. Elle avait d'abord été composée en arabe; et, suivant Ramusio, l'auteur la portait avec lui quand il fut pris. On lit quelque part, que le manuscrit arabe se trouvait dans la bibliothèque de Vincent Pinelli; mais on ignore ce qu'il est devenu. Ramusio nous apprend que ce fut ce livre qui attira l'attention de Léon X sur Jean Léon, et que ce pontife l'invita à le traduire en italien. Celui-ci se mit à l'ouvrage dès qu'il eut acquis une connaissance suffisante de cette langue; mais il ne l'acheva qu'en 1526, quatre ans après la mort de son bienfaiteur. Jean Léon traduisit aussi bien qu'il put, dit naïvement Ramusio; malgré ses efforts, sa version est remplie

de fautes de grammaire. Il crit s'égara, et resta incrit qu'en 1550. Un heureux fit tomber alors entre les Ramusio, qui pensa avec ne pouvait mettre un moi précieux en tête du *Recueils et de navigations* doit publier le premier volume ses efforts pour corriger l mais il en est resté beaucoup cette description qui a fait Jean Léon, l'*Africain* annonça qu'aucun écrivain décrit cette partie du monde autant de détails, d'exactitude. Ce jugement ne fut par personne: on desirait tant que cet ouvrage offrait liaison et d'enchaînement récit des faits, et plus de sur les lieux et leurs distances malgré ces défauts, c'est un d'un prix infini. Tous les ont parlé de l'Afrique après ont profité de son livre. De même, il n'a guère perdu l'union des géographes; car plusieurs pays de l'intérieur partie du monde, il est le original auquel on puisse cours. Marmol l'a copié le vent sans le citer; Dapper traire, reconnaît hautement été pour lui d'un grand service Bruns, dans sa description de l'Afrique, et Hartman, dans excellent travail sur Edrisi ployé avec succès les que leur a fournis Jean rendu justice à son mérite » connaît parfaitement, » la langue, les mœurs, » la géographie, l'histoire » des pays qu'il décrit; on » l'admiration, et l'on ne » lui assigner un rang



bons voyageurs ; il ans d'instruction, et bien penchant à la superstition et à la crédulité, que la plupart des écrivains de son temps. » Il promet qu'à son retour en Afrique, il écrirait ses autres parties du voyage, mais il paraît que les circonstances l'empêchèrent de tenir sa parole. Il fut professeur à Auvers, et recteur de l'université de Caen. Son ouvrage en latin, sous le titre de *annis Leonis Africani de cœ descriptione*, lib. ix ; 1556, in-12 ; ibid. 1558, in-12 ; Leyde, 1632 : cette édition, la plus récente, est la plus souvent citée, mais elle a mal compris le sens de plusieurs expressions italiennes. Son style latin est très obscur, et son style français est plus obscur encore ; il est d'ailleurs, dans son style latin, capable d'un recteur du siècle. La traduction française est de M. de La Harpe ; elle est intitulée : *Description de l'Afrique, tierce partie de l'écrite de notre temps, par Léon Africain, première langue arabe, puis en toscan, et présent mise en français*. Elle se trouve en tête d'un Recueil de voyages traduits de l'italien par M. de La Harpe, et tirés, la plupart, d'un volume de Ramusio. 1556, 2 vol. in-folio. Cette traduction a paru séparément, Amsterdam, 1700, in-12. L'*Afrique* de Léon a aussi été traduite en français, Londres, 1600, in-4°, et en hollandais, Rotterdam, 1665 ; mais ce n'est qu'un extrait. Elle a été traduite en allemand par M. Herborn, 1805, in-8°. Cette traduction est faite sur l'original, et est accompagnée de notes, et d'une préface que l'on peut con-

sidérer comme un très-bon mémoire sur Jean Léon et ses ouvrages. Ce volume a un premier titre qui l'annonce comme le commencement d'un recueil d'anciens voyages. II. *Un petit livre en trente chapitres sur les savants célèbres, c'est-à-dire, les médecins et les philosophes qui ont écrit en arabe*. Cet opuscule était sans doute en arabe ; on n'en a qu'une version en latin barbare et souvent inintelligible. Elle a été publiée par J. H. Hottinger sur une copie de Florence, dans son *Bibliothecarium quadripartitum*, et par Fabricius dans le tome XIII de sa Bibliothèque grecque. Casiri attribue, on ne sait par quel motif, cette version à Hottinger. L'extrême incorrection du style fait croire qu'elle est plutôt de Jean Léon lui-même. III. *Vocabulaire arabe et espagnol* ; les trois premières feuilles contiennent des mots hébreux et arabes ; les sept suivantes, des mots arabes et latins. Jean Léon l'écrivit à Bologne, pour un médecin juif : c'est bien peu de chose. Il est coté n°. 59 parmi les manuscrits de l'Escurial. IV. *Extrait des chroniques mahométanes*, souvent cité dans la Description de l'Afrique. Ramusio dit que Léon avait composé beaucoup d'ouvrages historiques. V. *De la religion mahométane*. VI. *Grammaire arabe*. Ramusio nous apprend qu'un Juif de sa connaissance en avait un exemplaire. VII. *Un traité de la rhétorique arabe*. VIII. *Poésies arabes*. IX. *Recueil d'épithètes arabes*. Jean Léon les rassembla dans ses voyages en Barbarie, et fit présent de ce livre à un prince de Fez, pour le consoler de la mort du roi, son père. On ne connaît ces divers ouvrages que par le témoignage de l'auteur, qui les cite dans sa Description

de l'Afrique. On peut voir Casiri , *Biblioth. arab. Hisp.* tom. 1, p. 172, et la notice sur Jean Léon par Bruus, dans les *Ephémérid. géogr.* de Zach, 1801, tom. 1, p. 309. E-8.

LÉON (PIERRE CIEÇA DE) passa d'Espagne en Amérique, à l'âge de treize ans, y étudia avec soin les mœurs des habitants du Pérou, et en composa une histoire curieuse, dont la première partie parut à Séville, en 1553, in-4°, en espagnol; et à Venise, 1555 et en 1557, in-8°, en italien. Cet ouvrage estimé nous donne une étrange idée des mœurs corrompues des peuples dont il contient l'histoire. — LÉON (LOUIS DE), *Aloysius Legionensis*, fils d'un gentilhomme castillan, naquit en 1527, probablement à Grenade, et entra, en 1543, dans l'ordre des Augustins, dont il devint vicaire-général et provincial. Il dressa les statuts pour la réforme qu'il fut un des premiers à y introduire, et mourut à Madrigal, le 23 août 1591. Il était très-savant dans le grec et dans l'hébreu. Un de ses amis, qui n'entendait pas le latin, l'ayant prié de lui traduire en langue vulgaire le *Cantique des cantiques*, les inquisiteurs en saisirent une copie, et arrêterent l'auteur, qui fut détenu pendant cinq ans dans les prisons du Saint-Office, où il donna des exemples héroïques de patience et de grandeur d'ame. Son innocence fut enfin reconnue, et il rentra dans sa chaire de professeur à Salamanque. Ses ouvrages sont : I. *La Traduction du Cantique des Cantiques*, avec un petit *Commentaire* dont il l'avait accompagnée, le tout traduit en latin par lui-même, Salamanque, 1589. II. *De utriusque agni typici ac veri immolationis legitimo tempore*, ib. 1590, Madrid, 1604, in-4°. Le P.

Daniel a traduit cet ouvrage, sous ce titre : *Traduction du système d'un docteur espagnol sur la dernière pâque de J. une dissertation sur la dernière pâque de J. une dissertation sur la dernière pâque de J. une dissertation sur la dernière pâque de J.* des *quarto-décimans*, Paris, in-12. III. *De probæ malitiæ officio*. IV. *De divinitibus*. V. *Un Commentaire sur le psaume xxvi*. VI. *Un recueil de poésies espagnoles*, fort estimé. Fr. de Quevedo les publia à Madrid, 1631, in-16, sous le titre *Obras propias y traducidas de Martin de Azpilicueta, griegas y italianas*; meilleure édition est celle de D. Grég. Mayans, Valence, in-8°, précédée d'une Vie de l'auteur.

LÉON DE BYZANCE vint à cette ville, se forma à Platon. Ses talents pour la philosophie et pour les langues, le firent par ses compatriotes pour les Athéniens et vers Phil. de Macédoine, en qualité de professeur. Ce monarque amb. desespérant de se rendre à Byzance, tant que Léon était à la tête du gouvernement, fit aux Byzantins une lettre par laquelle ce philosophe leur permit de lui livrer sa patrie, sans examiner, courir à la maison de Léon, qui pour échapper à la frénésie se réfugia dans un temple. Cét illustre infortuné mourut à Salamanque plusieurs écrits d'histoire grecque; mais ils ne sont parvenus jusqu'à nous. Il florissait vers l'an 350, avant J.-C. On l'a confondu quelquefois avec un Léon auteur de divers ouvrages qui sont perdus.

LÉON DE MARSI, en 1147 le douzième siècle, moine de Cassin, cardinal, évêque

les *Chroniques du Mont-ni*, en y comprenant le quatre fait par Pierre Diacre, vis saint Benoit jusqu'en : ouvrage est très-estimé, les faits en sont tirés des le ce célèbre monastère; il rimé à Paris, en 1603 et -fol. , avec la *Chronique* . On le trouve aussi dans T-n.

DE MODÈNE, dont le nom : JUDA Arié, fils d'Isaac, cébin, né à Modène vers l'an distingua dans la poésie hé- t dans la poésie italienne. de quatorze ans, il com- poème hébreu en l'honneur aître, le rabbin Moïse. De- époque, ses compatriotes a fait de remarquable qu'il ne nté dans ses vers. Il alla se enise, dont il dirigea long- u synagogue. Les ouvrages et manuscrits qu'il a laissés grand nombre, ainsi que les qu'il a soignées. Il mourut en 1654, âgé de 80 ans. On a. I. *Biblia hebraea rabbinica*, 1610, 4 vol. in-fol. Cette t renferme le Targum, la et la petite Massore, les com- des Rabbins, et tout ce qui e dans les premières éditions mberg; mais il y a plus de euts corrections. Elle fut sou- la censure des inquisiteurs. II. *Dictionario hebraico et ita-* Venise, 1612, in-4°. : seconde plus correcte et plus ample, 1640, in-4°. Léon de Mo- tat proposé de donner une ou italienne de l'ancien Tes- a l'usage des juifs et des ; mais l'inquisition s'étant a son dessein, il tâcha d'y par ce dictionnaire. ( *Voy.*

sur les deux éditions qui sont égale- ment rares, Richard Simon, *Lettres choisies*, tome 1<sup>er</sup>. et *Bibliothèque choisie*, t. v. ) III. *Pi Arié* (*Bouche de lion*); c'est un supplément à l'ouvrage précédent, imprimé dans l'édition de Padoue. IV. *Désert de Juda*, Venise, 1598, et 1602, in-4°. C'est un recueil de discours qui ne manquent pas d'élégance. V. *Histoire de la Pâque*, en italien, caractères hébraïques avec le texte hébreu à côté; suivie de quelques hymnes, Venise, 1609, in-fol. VI. *Caph nâchath*, Mischna, avec de courtes notes, et une lettre, Venise, 1625, in-8°. et Constantinople, avec les points-voelles. VII. *Eviter le mal*: c'est le titre d'un dialogue sur les jeux de hasard; un des interlocuteurs les approuve, et l'autre les condamne, Venise, 1595, in-8°.; *ibid.*, 1615; Wittenberg, 1665, in-4°. , avec une version latine et des notes d'Auguste Pfeiffer; enfin, Leipzig, 1656, in-8°. , avec une traduction allemande d'un juif devenu chrétien, nommé Frédéric-Albert, sous ce titre : *Lusor doctus sed non conversus*. VIII. *Rejeton de justice*, Venise, 1585, in-8°. : livre de morale où sont contenus des préceptes excellents pour bien vivre, avec des apologues et des figures. IX. *Secret des justes*: cet ouvrage renferme cent secrets de la nature, et quarante énigmes avec leur exposition et explication, Venise, 1605, in-4°. ; Francfort sur le Mein, 1631, et ailleurs. X. *Maison de Juda*, table des matières du livre intitulé : *En Israël*, Venise, 1625, in-fol. ; mutilé par Josias Pinto dans le *Sepher Meor enaim*. 1643. XI. *Maison du pain de Juda*, table des matières par ordre alphabétique. du livre intitulé *Zicaron thorah Masche*. Venise, 1628, in-fol. XII. *Cœur de*

*Lion*, par allusion à son nom (1), Venise, 1617, in-4°. Dans cet ouvrage, Léon de Modène traite de la mémoire artificielle et de la manière d'apprendre toute sorte de sciences. XIII. *Historia degli riti hebraici, dove si ha breve e total relatione di tutta la vita, costumi, riti, e osservanze degli hebrei di questi tempi*, Paris, 1637, par les soins de Gassarel, mais remplie de fautes; 1638, par les soins de l'auteur, avec beaucoup d'augmentations et de corrections. Cette histoire fut traduite en anglais, et imprimée à Londres, 1650, in-8°. Richard Simon la traduisit en français; et son ami, Frémont d'Ablancourt, la fit imprimer avec une préface de sa façon, Paris, 1674, in-12. R. Simon donna une seconde édition de sa traduction, plus ample et plus correcte, Paris, 1681, in-12. Elle est préférable à l'original, à cause du *Supplément touchant les sectes des Caraïtes et des Samaritains*, qui étaient presque inconnues, et à cause d'une seconde partie, qui a pour titre: *Comparaison des cérémonies des juifs, et de la discipline de l'Église; avec un Discours touchant les différentes messes ou liturgies qui sont en usage dans tout le monde*. Elle est dédiée à Bosuet. L'Histoire des coutumes des juifs, traduite en flamand, a été imprimée à Amsterdam, 1683, in-8°. la traduction latine est de Francfort, 1693, in-12. Cet ouvrage n'a pas été inutile à Buxtorf, fils, pour donner à sa *Synagogue des juifs* de plus grands développements; et s'il est vrai que Léon de Modène se soit proposé de relever les défauts des premières éditions de la *Synagogue*,

(1) La tribu de Juda avait un lion pour emblème. Léon de Modène se nommait Juda, se faisait aussi appeler Lion (*Arié*).

et d'y suppléer, ses peines n'ont été perdues. Les critiques ont remarqué quelques différences notable entre les diverses traductions de *la vie des coutumes des juifs* n'est pas étonnant; les autres traductions n'avaient ni la croyance, ni les mêmes obligations. XIV. *Lebuseim ou Syntagma Mardochee Japhé*, avec de la suite de la Mischna. Voyez Bartolucci, *Bibliot.* et Wolf, *Bibliot. Heb.* I.

LÉON DE SAINT-JEAN réformé, et provincial de son ordre, mourut en 1671, après avoir composé plusieurs ouvrages de morale et d'histoire ecclésiastique, principaux sont: *Des Mérites de saint amour de Dieu*, 1653. — *Vies et éloges du P. Y. Francoise d'Amboise*, duc de Bretagne; de la mère M. Saint-Charles etc. — *Journal de la maladie et de la mort du cardinal Richelieu*, 1643. — *Histoire de l'hostie miraculeuse de Paris*, 1660. — *Delineatio Redone melitarum observantia*, in-France convertie, ou la Vie de Denis l'aréopagite, avec un catalogue des antiquités de Montmartre, in-8°.

LEON, diacre, né à Calo d'Ionie, vers le milieu du x<sup>e</sup> fut envoyé fort jeune à Constantinople pour y faire ses études. Il s'en retourna en 966, le jour même que le peuple se révolta contre Nicéphore, et il admira la ferme résolution que le prince opposa aux clameurs de la multitude. Il paraît qu'il se rendit de bonne heure à l'état ecclésiastique; et il nous apprend qu'il suivit l'empereur Basile II dans la guerre contre les Bulgares, et qu'il était diacre lorsque

en 981, une défaite totale, en rant de la ville de Friaditza , renait d'assiéger. Léon ne dut éme son salut qu'à la vitesse de veal. Nous lui devons une his- raiionnée des événements qui nt passés sous ses yeux ( de 975 ), et qui donne de grands s sur la guerre que Sviatoslav , -duc de Russie, fit aux Grecs 971 : c'est un supplément in- ut pour l'Histoire byzantine. trouve des descriptions ani- des portraits qui ne manquent -vérité; mais quand on en con- : l'ensemble, on ne voit plus -style diffus et affecté des rhé- du siècle de Théodose. Il n'a ni ance de Procope, ni la clarté de d'Épiphanie, ses contempo- , ni le style plein de chaleur de iade. Son ouvrage est du re des manuscrits grecs de la thique royale de Paris. L'im- ion qui en avait été commen- us Louis XIV, fut arrêtée par rt de l'éditeur, le P. Combefis. Use vint, de nouveau, d'en prendre la publication à l'im- rie royale, en un vol. in-fol., outendra aussi le Traité de epte, composé par ordre de onore Phocas, un fragment de ure de Jean d'Épiphanie, et e grec de la Lettre de Théo- le grammairien sur la prise de use par les Sarrasins. L'im- ion de ce volume était déjà avancee en 1817. L'éditeur en ne une savante analyse dans e VIII des *Notices et Extr.* *Msc.* C. T-y.

ÉON D'ORVILLE, né dans cette , au treizième siècle, domini- vant les uns, françaisain sui- les autres, laissa deux *Chroni-* . L'une des papes, qui finit en

1314; l'autre des empereurs, qu'il avait terminée en 1308. Il abrège Martin le Polonais, et y ajoute plu- sieurs faits tirés de divers autres écrivains. Son style se sent de la barbarie du siècle, et sa critique, de l'ignorance qui régnait alors; cepen- dant l'ouvrage est utile pour l'his- toire de son temps. Jean Lami l'a tiré de la poussière des bibliothè- ques, et l'a fait imprimer à Florence, en 1737, dans ses *Deliciae erudi- torum*, avec l'abrégé de Jean de l'Isle *De Gestis Francorum*; il y a joint de très-bonnes notes, des corrections, et diverses pièces qui n'avaient pas encore paru. T-D.

LÉON HÉBREU, autrement R. Juda, fils d'Isaac Abarbanel, savant rab- bin, naquit dans le royaume de Cas- tille, après le milieu du quinzisième siècle. Chassé d'Espagne, par Ferdi- nand et Isabelle, en 1492, il se réfugia à Naples avec son pere. L'an- née suivante, Charles VIII, roi de France, s'étant emparé de cette ville, Léon alla fixer son séjour à Gènes, où il exerça long-temps la médecine avec honneur. Nous avons de lui trois dialogues, composés en italien, et imprimés pour la première fois à Rome, 1535, in-4°; et Venise, 1541, sous ce titre: *Dialoghi de amore composti per Leone, medico, di natione hebreo et di poi fatto christiano*. Les interlocuteurs sont *Philon* et *Sophie* qui se débitent force idées alambiquées et cabalis- tiques. Ces dialogues, traduits en latin, par Sarrazin, suivant Chr. Wolf, furent d'abord imprimés à Venise, 1564, et ensuite insérés dans le premier volume de la Col- lection des écrivains cabalistiques. Cette traduction est très-élégante. L'ouvrage de Léon hébreu a été tra- duit deux fois en espagnol ( *V.* le

Catalogue de La Serna Santander ). Ces dialogues ont aussi trouvé deux traducteurs français, Pontus de Thiard, et le seigneur du Parc, dont les traductions furent imprimées à Paris, en 1580, in-16. André Camutius a écrit contre ces dialogues, *Libro 2<sup>o</sup>. de amore, cap. 3.* Bartolucci et d'autres pensent que les *Dialogues d'amour* ont été d'abord composés en latin; mais l'italien offre des marques certaines d'originalité. Q. Bartolucci, qui connaissait Léon Hébreu, et qui était lié avec lui, faisait un grand éloge de son esprit et de son cœur. L-B-E.

LÉON le Grammairien, l'un des auteurs de l'Histoire Byzantine, n'est connu que par l'ouvrage qui porte son nom. Le P. Labbe conjecture que c'est le même que Léon Asianus dont parle Scylitzès ( *Voyez la Biblioth. Coislinianna, p. 208* ), et que Léon de Carie nommé par Cedrenus dans la préface de sa chronique. Fabricius partage ce sentiment, et il ajoute que l'écrivain qui fait le sujet de cet article, pourrait être le même que Léon le Grammairien, archevêque de Calabre, dont on a une épître canonique à un prêtre, nommé Jean, *De uxore antè ordinationem ducenda*. Cette épître a été publiée en grec et en latin, par Cotelier, dans le tome III de ses *Ecclesiæ græcæ monumenta*. Quoiqu'il en soit, il est certain, par la suscription même de son ouvrage, que Léon le Grammairien le termina l'an 1013. Son histoire est intitulée: *Chronographia res à recentioribus Imperatoribus gestas complectens*. Elle comprend les vies de Léon l'Arménien, de Michel le Bègue, de Théophile, de Michel III, de Basile le Macédonien, de Léon le Philosophe, d'Alexandre et de Constantin Porphyrogénète, et s'étend par cou-

séquent, de l'an 813 à 929. L'histoire est écrite d'une manière succincte et avec beaucoup de succès. Elle a été traduite en latin par Jacques Goar, et publiée à la suite de l'histoire de Théopane, dont elle est une continuation, Paris, Imprimerie royale, 1655, in-fol. On a traduit en français l'ouvrage de Léon le Grammairien, et cella sous un nom anonyme, continuateur de Théopane, que les critiques en ont fait son profit du travail de Léon. L'histoire de l'anonyme est intitulée *Chronicon jussu Constantini phyrog. conscriptum*; elle a été traduite en latin, et publiée par le P. Combès, dans le Recueil qui porte le titre: *Historiæ Byzantinæ Sæculi post Theophanem*, Paris, in-fol. V

LÉON - PINELO ( ANTOINE ),

VOY. PINELO.  
LÉONARD ( FRÉDÉRIC ),  
meur à Paris, fut d'abord avocat au Parlement de Sébastien Huré, auquel il succéda depuis dans la charge d'imprimeur ordinaire du Roi: reçu le 27 mai 1653, il fut syndic de sa corporation en 1666, et eut aussi le titre d'imprimeur du clergé. Il imprima un grand nombre de livres, particulièrement plus de trente volumes de la collection des auteurs de la *usum Delphini*: l'un de ses ouvrages est nommé aussi Frédéric, fut libraire en 1688. — Marc-Antoine NARD DE MALPEINES, fils de Léonard, naquit à Paris le 25 avril 1708, fut conseiller au Châtelet, et mourut le 5 mai 1768. On a de lui: *Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens*, par Warburton, 2 vol. in-12. Ses autres travaux

manuscr. — LÉONARD (Margustin), autre fils de Frédéric, Paris le 28 août 1696, em- l'état ecclésiastique, et mou- 1 janvier 1768. Il avait pu- *Refutation du livre des Règles l'intelligence des saintes Ecri- 1727, in-12. II. Traité du l'literal et du sens mystique des s Ecritures, 1727, in-12.*

A. B.-T.

ONARD (NICOLAS-GERMAIN) t. en 1744, à la Guadeloupe, et ort jeune en France, où il fit ses s. Il dut son talent pour la poé- t ses succès dans le genre qu'il ta à l'étude constante des ques latins, et des poèmes de et. qui venaient d'être traduits ançais et se trouvaient alors les mains de tout le monde. Ses s, seul titre qu'il ait à une réon durable et non contestée, remplis de passages imités de b, de Propertius et surtout de et, qu'il sut mêler avec beau- d'art à ses propres idées. L'a- r des lettres n'étouffa point en l'espérat des affaires. Le ministre elin, son protecteur, le fit en- ite la carrière diplomatique, où t. en 1773, la place de chargé aires de France à Liège. Ce fut e cette résidence qu'il composa les *très d. deux amans de Lyon*, ro- qui eut beaucoup de vogue et fut ut en anglais et en italien. Il écri- ussi, pendant son séjour à Liège, *Mémoires historiques sur les réon- tions de ce petit état*; ces mé- res n'ont pas été imprimés, et assure qu'ils ne méritaient pas être. Leonard, entraîné par le r de revoir la France, ou plutôt e besoin de changement qui le suivit toute sa vie, quitta Liège à diplomatie en même temps.

et revint à Paris, qu'il quitta bien- tôt aussi pour retourner à la Gua- deloupe, où il ne put rester que peu d'années. A son arrivée en France, en 1787, il publia la quatrième et la meilleure édition de ses ouvrages, augmentée de la relation d'un *Voya- ge aux Antilles*, du roman pastoral d'*Alexis*, et d'un poème des *Saisons*, 3 vol. in-8°. Peu de temps après, il repartit encore pour la Guadeloupe, avec le titre de lieutenant-général de l'amirauté et de vice-sénéchal de la colonie. Il se dirigea de nouveau vers la France, en 1792, et termina ses jours à Nantes, le 26 janvier 1793, le jour même où il devait s'embarquer pour revoir sa pa- trie. Léonard était d'un caractère doux: son humeur mélancolique et paresseuse se fait sentir, non sans charme, dans tous ses ouvrages; mais elle exerça une influence malheureuse sur le cours entier de sa vie. M. Cam- penon, son neveu, a donné une édi- tion complète de ses œuvres, en 3 vol. in-8°, Paris, 1798. Toutes les pro- ductions qu'elle renferme ne sont pas égales: quelques-unes, échappées à la première jeunesse de l'auteur, ou en- fantées pendant la maladie de lan- gueur qui le conduisit au tombeau, annoncent un talent qui n'est pas mûr encore ou qui est déjà affaibli. Le reste est remarquable par la douceur des sentiments, la grâce des images et l'harmonieuse élégance de la ver- sification.

A. C. C.

LÉONARD ARÉTIN. Voy. *BOCCACC.* VI, 120.

LÉONARD DE PISE. Voyez *FIBONACCI.*

LÉONARD DE VINCI. Voyez *VINCI.*

LÉONARDI BUONALTI. Voyez *BUONALTI.*

*Utino*, l'un des plus fameux prédicateurs de son temps, était né à Udine, capitale du Frioul, au commencement du quinzième siècle. Il prit, fort jeune, l'habit de Saint-Dominique; et un acte du chapitre général de l'ordre, tenu à Cologne, en 1428, le cite comme un savant professeur de théologie. Il eut l'honneur de prêcher à Florence, en 1435, devant le pape Eugène IV et les cardinaux, et parut ensuite avec éclat à Venise, à Milan, à Rome et dans les principales villes d'Italie. Il fut élu prieur du couvent des Dominicains de Bologne; quelque temps après, provincial de toute la Lombardie, et mourut, suivant le P. Echard, vers 1470. Les sermons de Léonard de *Utino* tiennent beaucoup de ceux de Barlette et de Menot: ils ont été réimprimés plusieurs fois dans le cours du xv<sup>e</sup>. siècle. On recherche les éditions des divers sermons qui suivent: I. *Quadragesimale aureum*, 1471, in-4<sup>o</sup>, première édition, de 202 feuilles à longues lignes, que l'on croit sortie des presses de Franç. de Hailbrun, à Venise; elle est excessivement rare, et a été vendue quelquefois à des prix très-élevés. La seconde édit. est intitulée: *Sermones quadragesimales de legibus animæ implicis et sermo primus de peccato gulae*, Venise, F. de Hailbrun, 1473, in-folio; elle contient un plus grand nombre de sermons que la première, et pour cette raison est moins recherchée des amateurs. On en cite une troisième, in-folio, imprimée sur deux colonnes, que l'on conjecture avoir été exécutée par Ulric Zel de Hanau, vers l'année 1473; une quatrième, Ulm, Jean Zainer, 1478, in-folio; et une cinquième, Paris, Ulric Gering, 1478, que Debure croyait être la première de toutes. (Voy. la *Bibliogr. instruct.*

n<sup>o</sup>. 513.) Les éditions postérieures de Vicence, de Lyon, etc. n'ont aucune valeur. II. *Sermones aurei de saepe per totum annum*, Venise, F. Hailbrun, 1473, in-fol. On en cite une autre édition plus rare, imprimée in-folio sur deux colonnes, et attribuée à Ulric Zel de Hanau. Quant à l'édition prétendue de 1446, elle a démontré que cette date était de l'ouvrage: l'édition d'Udine, citée par plusieurs bibliographes, est imaginaire. III. *Sermones facti de dominicis et quibusdam sanctis*, Ulm, J. Zainer de Reutlingen, 1479, in-folio; Vicence, 1479, in-fol. réimprimés plusieurs fois depuis à Lyon, à Paris, etc. On a encore, sous le nom de Léonard de *Utino*, des recueils de sermons pour le carême: *Sermones quadragesimales de flagitiosis peccatorum*, Lyon, 1518, in-4<sup>o</sup>, de *petitionibus*, ibid., 1518, in-4<sup>o</sup>, goth. Pierre Tardif, dominicain, professeur en théologie, à Clermont, est l'éditeur de ces sermons; le P. Echard attribue à Leodegarius Datis, religieux du même ordre, mort en 1414. Le P. Marc-Antoine Séraphini ayant découvert au commencement du xviii<sup>e</sup>. siècle un ouvrage inédit de Léonard de *Utino*, le corrigea, et le fit imprimer sous le titre suivant: *Tractatus noster de sanguine Christi in mortis effuso: an fuerit unitivinitati?* Venise, 1627, in-4<sup>o</sup>. Cette question théologique a été discutée dans les écoles d'Italie en 1463. Marchand a donné un article sur Léonard de *Utino*, dans lequel il relève les inexactitudes bibliographiques antérieures; m

(1) L'édition de 1473, citée dans le *Dictionnaire universel*, n'a jamais



connu toutes les éditions de Léonard. W-s. *Le Limousin*, peintre-nit à Limoges en 1480. ui donna la direction red'émaux qu'il avait ges, avec le titre de leur ordinaire de la Roi. Léonard fit exécution considérable de ases, d'aiguïères, de rudeur extraordinaire, e pleine d'élégance. Ces ichis d'excellentes peintur sur les dessins de Ralles-Romain, de Jean ates remarquables par formes, la pureté du richesse des compositions de procédés qu'il, Léonard était par à ses couleurs un éclat reuce inconnus jusqu'à t les découvertes plus chimie ont permis de re de peinture à un de t d'éclat bien supérieur on connaît des produits cture de Limoges, que t considéré comme de s que comme de vérité. Les ouvrages de Léonard remarquables sont les ux qui ornent le tombeau Poitiers, et dont on peut rription dans le tome iv s *Monuments français*, noir, p. 81 et suiv. Le ouvre en possède deux un représente le *Portrait Henri II*, et l'autre, *le de Montmorency*. rt de Léonard, la direction manufacture de Limoges les mains de Courtois, qui sut maintenir dans ce bel établissement.

C'est ce dernier artiste qui exécuta neuf tableaux, ayant chacun 4 pieds 8 pouces de haut, sur 2 pieds 6 pouces de large, et de forme ovale, représentant tous les dieux de la fable. Ces tableaux, les plus grands de ce genre que l'on connaisse, avaient été peints sur les dessins de Primaticcio, par ordre de François I<sup>er</sup>, qui voulait en décorer le château de Madrid, dans le bois de Boulogne. Ils ne furent achevés qu'en 1559, l'année de la mort de Henri II. Ils ont été gravés par Sadeler, format in-8<sup>o</sup>. On ignore comment ces chefs-d'œuvre, qui devaient appartenir au gouvernement, avaient passé dans le commerce; un étranger, qui les a acquis, en a malheureusement privé la France. Mais il est certain que ces peintures n'étaient pas de Léonard; et c'est à tort que dans le *Dictionnaire historique* elles lui sont attribuées. P-s.

LÉONARDI, (Le vénérable JEAN) instituteur des clercs réguliers de la Mère de Dieu, naquit à Decimo, bourg du territoire de Lucques. Ses parents, qui jouissaient d'un peu d'aisance, confièrent son éducation au curé de Villa-Basilica, sous lequel il fit moins de progrès dans les sciences que dans la vie spirituelle. Il entra ensuite chez un apothicaire de Lucques, pour apprendre la pharmacie. Il se fit remarquer dès-lors par sa douceur, son application, et surtout par une piété vive et sincère. En sortant d'apprentissage, il s'associa à un artisan qui consacrait le produit de son travail au soulagement des pauvres religieux et des pèlerins; il partagea pendant dix années les soins que cet homme charitable donnait aux étrangers. Au bout de ce temps, il résolut de renoncer au monde; et n'ayant pu obtenir de ses parents la permission de s'ensevelir dans un

cloître, il pria son confesseur de le diriger dans le choix d'un état : il avait alors 27 ans. Il n'hésita pas à recommencer ses premières études ; et ayant achevé ses cours de philosophie et de théologie, il fut ordonné prêtre, en 1571. Il entreprit aussitôt des conférences, qui attirèrent un grand nombre d'auditeurs, et eurent les plus heureux résultats. On lui assigna, en 1574, l'ancienne chapelle de *Notre-Dame de La Rose*, pour tenir ses assemblées ; et cette église devint le berceau de l'institut dont il avait déjà conçu le plan, et qui devait avoir pour but spécial l'instruction des pauvres. Les compagnons qu'il s'associa dans ce pieux dessein, le reconnurent pour le chef de cette sainte entreprise, et le prièrent de leur donner une règle, à l'exemple des premiers fondateurs ; mais Léonardi se contenta d'écrire sur un morceau de papier : *Obeissance*, et leur dit que ce mot renfermait toute la règle. L'établissement de cette congrégation éprouva, surtout de la part du clergé, des obstacles qu'il vint à bout de surmonter, et, avec l'autorisation de l'évêque de Lucques, il tint, en 1583, le premier chapitre, dans lequel il fut élu supérieur-général, sous le titre modeste de *recteur*. Il se rendit aussitôt après à Rome, pour faire approuver par le Saint-Siège, les statuts de la congrégation, qu'il avait rédigés ; mais, pendant son absence, ses ennemis obtinrent du sénat un décret qui le bannissait à perpétuité, sous des peines sévères. Tandis qu'il recevait cet affront de ses concitoyens, la réputation de ses vertus augmentait chaque jour le nombre de ses disciples. Le pape lui donna, dans le même temps, une preuve de son estime, en l'envoyant à Naples, avec le titre de

commissaire apostolique pour les troubles excités par les tentions de différents sectes. A son retour de Naples, il présenta ses constitutions à un véritable pontife, qui les approuva de la manière la plus flatteuse. Le collège écrivit au sénat, et le sénat, en faveur de Léonardi, déclara que les constitutions n'avaient pu qu'être approuvées, et il lui fut permis de résider dans cette ville : il y resta peu de mois, parce qu'il fut chargé d'une commission d'établir la règle des couvents de *Monte-Cassino* de Vallombreuse. Il fut élu supérieur, pour la seconde fois, en 1597, de la même congrégation : mais cette fois le signal d'un soulèvement fut donné, et pour l'apaiser, on fut obligé d'annuler l'élection. Le pape, par ses menées qui avaient été dirigées par Léonardi, le nomma vicaire apostolique, et l'envoya à Lucques, avec des pouvoirs très-étendus. Il fut agréé au cardinal Barberini, protecteur de la congrégation ; ce prelat l'en désigna supérieur. Il revint encore une fois à Lucques, en 1605 : il avait été accusé par le bruit qu'il était favorable à l'inquisition ; et il fut obligé de peine à démentir l'accusation par une déclaration devant le parlement. Il tint, en 1608, le second chapitre général de la congrégation, et il employa toute sa vie à l'affermir contre ses nombreux ennemis. Léonardi mourut à Rome, le 1609, à l'âge de 69 ans. On trouve dans Maracci, l'un de ses ouvrages, écrit en italien la vie de Léonardi ; on en trouve l'abrégé dans *des Ordres Religieux*. Helyot, tome IV, ch. X, en existe une plus récente

e P. Ch. Ant. Erra, milane, 1759, in-8°. On trouve ces ouvrages, au nombre de six seulement ont été imprimés dans l'ouvrage du P. Sardi *de scriptoribus congreg. regul. Matris Dei*, Rome, 4°. W-s.

**LEO** (Le frère AUGUSTIN), historien, de genre et de naissance dans le royaume de Castille, vers l'année 1580. Il fut d'abord religieux de la chartreuse de Valence, où il se donna avec ardeur à la peinture. Il décora la chapelle majeure du couvent de San Pedro del Puig, d'une collection de tableaux très-estimés, dans le même couvent, quatre autres tableaux, représentant la *Déposition de Notre-Dame del Puig*; la *Reddition de cette ville*; la *Reddition de cette ville*; le *Combat livré aux Sarrasins sur les murs de Puig*, dans lequel Jacques secourut les chrétiens. Ces tableaux furent transférés à Valence, en 1738, et décorèrent la façade du couvent de la chartreuse de cette ville célèbre à l'époque séculaire de sa destruction sur les Maures. En 1623, il se rendit à Séville, où il peignit un tableau de la *Samarienne péchée* ensuite à Madrid, par ordre de son ordre, il fut chargé de tous les embellissements de la chapelle de la Merci. Il peignit deux tableaux que l'on voit dans le couvent de la Merci, et dont l'un représente *le Christ apparaissant à St. Pierre*, et l'autre, les *Chevaliers perdant, en présence d'un défi qu'ils avaient porté aux réguliers*. Tous deux peints avec talent. Il existe à Tolède, dans le couvent

de la Merci, un tableau du *Miracle de la multiplication des pains*, où, malgré la quantité innombrable des personnages, le peintre a su éviter la confusion et introduire une variété d'expression admirable. Le frère Augustin faisait des portraits d'un égal mérite; et il n'est pas d'amateur en Espagne qui ne les recherche avec le plus grand soin. Cet artiste dessinait avec correction; il était versé dans la perspective, et ses compositions étaient parfaitement entendues. Quoique Palomino Velasco prétende que Leonardo soit mort à Madrid, en 1640, il est certain qu'il mourut à Valence, sa patrie. — Joseph LEONARDO, peintre d'histoire et de batailles, né à Madrid en 1616, fut élève de Pierre de las Cuevas, se distingua des disciples de cet habile maître par une grande fraîcheur de coloris, et obtint le titre de peintre du Roi. Il existe, dans le palais du Retiro, deux tableaux de Leonardo, dignes d'être connus. L'un représente *Breda, assiégé par les marquis de Leganès et de Spinola*; l'autre, une *Marche militaire où l'on voit le duc de Frias parlant à un soldat*. Ces deux tableaux, d'une très-grande dimension, sont du premier mérite. La collection des portraits des rois d'Espagne renferme celui du roi goth Alaric, peint par Leonardo, et qui passe pour un des plus beaux de cette collection. Ce maître se serait mis au premier rang des peintres de son pays; mais des rivaux jaloux de ses succès lui donnèrent un breuvage qui lui fit perdre le jugement. Il était alors dans toute la force de son âge et de son talent; il fut forcé d'abandonner son art, et après avoir languie quelques années, il mourut à Sarragosse en 1658, âgé de 40 ans. P-s.

**LÉONCE** (SAINT) naquit à Ni

mes, au quatrième siècle, quelques années après Saint-Castor, son frère, et mourut dans la ville de Fréjus dont il était évêque, le premier décembre 432. Ce fut à sa prière que Saint-Honorat choisit sa retraite dans l'île de Lérins et fonda le célèbre monastère de ce nom, qui a fourni tant de saints à l'Eglise. Le savoir, les vertus, la sainteté des mœurs de Léonce, lui acquirent l'estime de l'illustre évêque d'Arles, Saint-Hilaire, et l'amitié de Cassien, qui lui dédia, après la mort de Castor, les 10 premiers livres de ses Conférences, composées à la prière de ce saint. Toutefois le pape saint Célestin lui reprocha d'autoriser, par son silence, l'enseignement que se permettaient quelques prêtres de son diocèse, de la doctrine des semi-pélagiens sur la grâce. V. S. L.

LEONCE, patrice d'Orient, était né à Chalcis, dans la Syrie, vers le milieu du v<sup>e</sup>. siècle. Comme général des Thraces, il avait donné des preuves de son courage et de son habileté; et il était fort instruit dans toutes les sciences cultivées de son temps. Une place au sénat avait été la récompense de ses services. Il se lia avec Illus, chef des offices, et favori de l'empereur Zénon; et, de concert avec un imposteur nommé Panéprépius, ils formèrent le dessein, non moins insensé que hardi, de rétablir les croyances du paganisme. Illus, que le désir de maîtriser seul le faible Zénon avait brouillé avec l'impératrice Ariadne, voulut achever de la perdre dans l'esprit de ce prince, en l'accusant d'une intrigue criminelle; mais instruite que l'ordre avait été donné de la faire mourir, elle se tint cachée pendant la nuit, et le lendemain se présenta inopinément à l'audience de

l'empereur, qui croyait ses exécutés. Elle profita habilement de sa surprise pour lui montrer qu'elle était le seul coupable. Peu d'instants après, Illus reçut un coup sur la tête, en montant l'échafaud du cirque; mais, un de ses valets ayant détourné le fer, il eut seulement l'oreille droite coupée. L'empereur, pour se justifier d'avoir ordonné la naissance du complot, fit poignarder le coupable dans les supplices; mais qui ne se croyait plus en danger à Constantinople, demanda la permission de passer dans l'Orient pour rétablir sa santé. Plusieurs sénateurs l'accompagnèrent dans ce voyage. Arrivé en Syrie, et se voyant entouré d'une armée considérable, il dissimula ses projets ambitieux, et fit proclamer Léonce empereur pendant pour faire passer la couronne sur sa tête, l'issue des événements fut telle que Zénon, et sa belle-mère de Zénon, et qui avait fait confiner dans le château de Papyre, fut tiré de sa prison et renvoya à Tarse: séduite par les promesses des rebelles, elle consentit à lui-même la couronne sur la tête de Léonce, en présence de l'empereur, qu'elle harangua dans les termes les plus énergiques; elle adressa une lettre aux gouverneurs des provinces, et leur annonça que l'histoire servait de leçon à l'empereur. (V. l'*Histoire de Tarse*, et l'*Histoire du Bas-Empire*, liv. xxxvi.) Elle leur annonça que cette lettre, qu'elle avait composée, était de la souveraine puissance de Léonce; mais que celui-ci en avait donné à elle-même la couronne; elle lui reprenait la couronne et le donna à Léonce qui devait être le véritable empereur (1). La pl

(1) De pareilles prétentions de la femme, dit Gibbon, auraient étonné les premiers Césars. *Hist. de l'Empire*, tom. ix, p. 206.

ie se soulevèrent aussitôt. Il partit pour Antioche, où il grossit son armée; il se réfugia dans le château de Papyre les ennemis y avaient cachés; et pour gagner les petits Arméniens, et les Isauraux, il leur donna la solde. Il s'embarqua à Chalcedon, sa patrie, et se rendit à Zenon; et il remporta, deux ans après, une victoire sur Longin, frère de l'empereur d'Antioche. Mais l'année 485, le fameux Théodose, vaincu contre Léonce, le fit plusieurs rencontres, et se rendit avec Illus, frère de Zenon, à Papyre, que sa position rendait inexpugnable; il le fit assiéger de ses lieutenants devant pour en continuer le blocus pendant trois années. Léonce, toujours les secours que lui apportait Troconde, frère de Zenon, et d'après les prédications de Pappus; mais si peu à peu on était trompé par leur fausseté, et les membres par-dessus les murailles du château. Quelques jours de trahison d'un beau-frère de Léonce introduisit les assiégeants dans le château; Léonce et Illus furent tués en 488, et leurs têtes envoyées à Constantinople, où elles donnèrent au peuple, pendant plusieurs années, un spectacle d'infamie. W. S. C. L. L. O. S. T. I. C. empereur, descendant au milieu du VII. de la famille patricienne orientale d'Isaïe. Son penchant pour la guerre embrassa et professa les arts; et parvenu aux grades militaires, il obtint de hautes dignités. Victime de soupçons, il fut privé de ses emplois et dans un cachot, ou il

gémait trois ans: au bout de ce temps, Justinien II le tira de sa prison, et lui donna le gouvernement de la Grèce. Cette faveur, dit Gibbon, accordée à un homme qu'on venait d'outrager si cruellement, annonçait le mépris plutôt que la confiance. Ses amis l'accompagnèrent jusqu'au port où il devait s'embarquer; il leur dit en soupirant, qu'on ornait la victime pour la sacrifier, et que sa mort suivrait de près ce retour de fortune. Ils osèrent lui répondre que la gloire et l'Empire seraient peut-être la récompense d'une action généreuse; ils coururent aux armes et se rendirent au palais de Justinien. Le préfet de Constantinople fut égorgé dans le tumulte, et l'on força les prisons. Les amis de Léonce criaient dans toutes les rues: « Chrétiens, à Sainte-Sophie! » Le patriarche s'y rendit, et acheva d'enflammer les séditieux par ses discours. Le peuple, quittant l'église, indiqua une assemblée dans l'hippodrome. Justinien y fut traîné devant des juges furieux, qui demandaient sa mort. Léonce, déjà revêtu de la pourpre, fut touché de compassion à la vue du rejeton de tant de rois; il épargna la vie du fils de son bienfaiteur (Constantin Pogonat), et se contenta de l'exiler à Cherson. (1) Léonce pensa aussitôt à recouvrer l'Afrique, et y envoya une armée commandée par le patrice Jean. Ce général battit d'abord les Sarrasins, et leur enleva même Carthage; mais l'année suivante, ils reparurent avec des forces supérieures, défirent à leur tour les Grecs et les forcèrent à quitter l'Afrique. Jean, humilié de sa défaite,

(1) Ce récit de la conjuration de Léonce appartient tout entier à Gibbon, *Hist. de la décadence de l'Empire*, ch. xxviii. Nous n'avons pu songer à lutter contre un si grand écrivain.

se retira dans l'île de Crète, avec les débris de son armée : les soldats redoutant la colère de Léonce, se révoltèrent et proclamèrent empereur Absimare ( 698 ). Ce rebelle marcha aussitôt sur Constantinople, dont il s'empara malgré les efforts de Léonce; et lui ayant fait couper le nez, il l'enferma dans le monastère de Dalmate. Cependant Justinien, aidé par les Bulgares, parvint, en 705, à reconquérir l'empire dont il avait été privé dix ans. Il fit aussitôt tirer Léonce de sa prison, et Absimare, de son palais; et avant de les livrer tous les deux au bourreau, il les tint étendus sous ses pieds, tandis que le peuple inconstant répétait ces paroles du Psalmiste : « Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » Léonce avait occupé le trône pendant trois années. W-s.

**LÉONI ( LOUIS )**, peintre, sculpteur et graveur, est surnommé le *Padovano*, de la ville de Padoue, où il était né en 1531. C'est à Rome qu'il exerça presque tous les arts du dessin avec un égal succès; aussi habile sculpteur que peintre distingué, il se fit remarquer encore dans la gravure au burin et dans celle des médailles. On a de lui des coins de médailles et des modèles de figures très-estimés. Mais comme modéleur, c'est surtout par ses portraits en cire qu'il a mérité sa réputation : ils étaient remarquables par la ressemblance; et sa facilité pour ce genre de travail était telle qu'il lui suffisait d'avoir vu son modèle en seul instant. Ses tableaux consistent en paysages et en tableaux d'histoire, qu'il peignait également à l'huile et à la fresque. Il mourut à Rome, en 1606.—Le chevalier Octave LÉONI, son fils, surnommé le *Padovano*, naquit à

Rome, vers 1578. Élève de son père, il devint un des plus habiles peintres de portraits de son temps, et traita aussi avec mérite des sujets historiques. On a de lui, dans diverses églises de Rome, des tableaux de ce genre, qui valent qu'il aurait pu s'y livrer avec succès. Avant été nommé prince de l'académie de Rome, il peignit un *Martine, martyre*, dans l'église de Saint-Luc, et une *Ascension*, qu'il fit présent à l'académie. Ses tableaux se distinguent en général par un bon goût de coloris, qu'il acquit en copiant les ouvrages de Michel-Ange. Une copie qu'il fit du *Bacchus consolant Ariane*, par ce dernier maître pour le duc de Ferrare, fut acquise par lord Pembroke, et transportée en Angleterre. Mais les plus recherchées de ses productions d'Octave sont ses portraits. Le dessin en est correct et fait avec goût; les figures sont peintes d'un fini précieux, et particulièrement ceux de proportion demi-nature. Le pape Grégoire XV créa chevalier du Christ, et l'honneur de son estime et de sa bienveillance jouit de la même faveur auprès des princes d'Italie. Il avait fait des portraits de plusieurs peints hommes célèbres, ses contemporains; il conçut le projet de gravier. La suite qu'il publia, au nombre de 32, est recherchée de tous les amateurs. Ce sont des bustes en marbre, mat in-8°. , gravés d'un goût singulier que piquant. Les contours et les draperies sont exécutés avec des tailles; les chairs et les visages clairs sont rendus avec des coups de pinceau et les ombres sont gravées avec des hachures et des carrés. Toutes les têtes sont finement dessinées et ont un effet agréable, et l'exécution de cette gravure est remarquable.

me. Voici, parmi cette suite, les traits dont les personnages sont plus connus : *Octave Léoni*, fait par lui-même ; *Louis Léoni*, le père ; *J.-Franc. Barbieri da no.*, dit le *Guérchin* ; *Christ. Acod.*, dit le *Pomerancio* ; le *Josa* ; *Pierre Tempesta* ; *Thomas lino* ; *Simon Vouet* ; *Jean Bano* ; *André Barbarini* ; le *Berti*, tous peintres, sculpteurs ou architectes ; *Chiabrera* ; *Galilée* ; *Van Mont* ; *Pierre-Jacques Martello*, etc., entouré d'attributs relatifs à poésie pastorale, etc. Parmi les autres portraits, il y en a seize qui sont connus. L'ardeur avec laquelle on se livrait à ce travail, détruisit saute ; il fut atteint d'un asthme, mourut à Rome, en 1630, âgé de quarante-deux ans. — Leone LÉONI, frère, sculpteur et graveur en médailles, natif d'Arezzo, en Toscane, vers le seizième siècle, exécuta, sur des dessins de Michel-Ange, les superbes oses de bronze de l'église du *Dome*, à Milan, à Jacques de Médicis, marquis de Mangiana, frère du pape IV. L'édit militaire dont est revêtu le marquis, est peu favorable à sculpteur ; mais les statues de *Paix*, de la *Guerre*, de la *Providence* et de la *République*, assises à l'entrée des colonnes, permirent à l'artiste de développer tout son talent. Toutes ces figures sont brisées, on y remarque bien une certaine grâce, un peu étudiée ; mais la grâce est pleine d'élegance, et l'esprit en est rempli de netteté. On trouve pas moins le bas-relief représentant la *Virtuté de J.-C.*, qui est également en marbre. Le long car que Léoni fit à Milan contraindre les coups à introduire, dans le parti de l'Italie, le goût de la fortune, et la grande ma-

nière de Michel-Ange. Sur sa renommée, Charles-Quint le prit à son service, le logea dans son palais à Bruxelles, et se plaisait à le voir travailler. Léoni fit alors les statues en marbre de l'empereur, de l'impératrice et du roi Philippe II. Il exécuta encore, durant son séjour en Flandre, nombre d'ouvrages qui ont péri dans les guerres dont cette contrée a été le théâtre : ceux que l'on a sauvés, furent transportés en Espagne, où Léoni, s'étant rendu par ordre de Charles-Quint, fonda la statue colossale en bronze de cet empereur, que l'on voit à Madrid. Cette statue représente le *Monarque debout, foulant aux pieds la Discorde*. Une particularité très-remarquable, c'est que l'armure de cette statue a été fondue à part, de manière qu'on peut à volonté représenter l'empereur nu ou armé. C'est après avoir terminé ce bel ouvrage, que Léoni grava une médaille où l'on voit d'un côté l'effigie de Charles-Quint, et à l'avers *Jupiter foulant les Titans*. Cette médaille fut regardée, quand elle parut, comme un des ouvrages les plus admirables en ce genre. Il en reçut pour récompense une pension de 150 ducats, une maison à Milan, et des lettres de noblesse. On le chargea de la médaille qu'il grava pour Hippolyte Gonzague, fils de l'empereur, et au revers de laquelle on voit *Marie devant du ciel, et entourée de chiens de chasse*, etc. L'inscription : *Per aliquo potestati* fut exécutée encore à l'instigation de ces statues en bronze, et fut le dernier travail par lequel on fut obligé de se séparer de son talent. Léoni travailla quelques parts, et exécuta plusieurs en terres cuites et en marbre, et fut chargé de peindre la *Paix*, et la *Providence*, dans le palais qu'il grava en l'honneur de son

se retira dans l'île de Crète, avec les débris de son armée : les soldats redoutant la colère de Léonce, se révoltèrent et proclamèrent empereur Absimare ( 698 ). Ce rebelle marcha aussitôt sur Constantinople, dont il s'empara malgré les efforts de Léonce; et lui ayant fait couper le nez, il l'enferma dans le monastère de Dalmate. Cependant Justinien, aidé par les Bulgares, parvint, en 705, à reconquérir l'empire dont il avait été privé dix ans. Il fit aussitôt tirer Léonce de sa prison, et Absimare, de son palais; et avant de les livrer tous les deux au bourreau, il les tint étendus sous ses pieds, tandis que le peuple inconstant répétait ces paroles du Psalmiste : « Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, et tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » Léonce avait occupé le trône pendant trois années. W-s.

**LÉONI ( LOUIS )**, peintre, sculpteur et graveur, est surnommé le *Padovano*, de la ville de Padoue, où il était né en 1531. C'est à Rome qu'il exerça presque tous les arts du dessin avec un égal succès; aussi habile sculpteur que peintre distingué, il se fit remarquer encore dans la gravure au burin et dans celle des médailles. On a de lui des coins de médailles et des modèles de figures très-estimés. Mais comme modèleur, c'est surtout par ses portraits en cire qu'il a mérité sa réputation : ils étaient remarquables par la ressemblance; et sa facilité pour ce genre de travail était telle qu'il lui suffisait d'avoir vu son modèle un seul instant. Ses tableaux consistent en paysages et en tableaux d'histoire, qu'il peignait également à l'huile et à la fresque. Il mourut à Rome, en 1606.—Le chevalier Octave **LÉONI**, son fils, surnommé le *Padovano*, naquit à

Rome, vers 1578. Élève de son père, il devint un des plus habiles peintres de portraits de temps, et traita aussi avec un mérite des sujets historiques. C'est de lui, dans diverses églises de Rome, des tableaux de ce genre, qui ont mérité qu'il aurait pu s'y livrer avec succès. Avant d'être nommé prince de l'académie de Rome, il peignit un *Martine, martyre*, dans l'église de Saint-Luc, et une *Ascension*, qui fut présentée à l'académie. Ses tableaux se distinguent en général par un bon goût de coloris, qu'il acquit en copiant les ouvrages de Raphaël. Une copie qu'il fit du tableau de *Bacchus consolant Ariane* par ce dernier maître pour le duc de Ferrare, fut acquise par lord Pembroke, et transportée en Angleterre. Mais les plus recherchées de ses productions d'Octave sont ses portraits. Le dessin en est correct et facile, et les contours sont peints d'un fini précieusement culièrement ceux de proportion naturelle. Le pape Grégoire XV le créa chevalier du Christ, et l'honora de son estime et de sa bienveillance. Il jouit de la même faveur auprès des princes d'Italie. Il avait fait des portraits de plusieurs peints hommes célèbres, ses contemporains; il conçut le projet de faire un buste de Louis XIV. La suite qu'il publia, au nombre de 32, est recherchée de tous les amateurs. Ce sont des bustes en terre cuite, mat in-8°, gravés d'un goût singulier et très-piquant. Les contours et les draperies sont exécutés avec des tailles; les chairs et les visages sont rendus avec des hachures et des carrés. Toutes les têtes sont finement dessinées et ont un effet agréable, et l'exécution de cette gravure est remarquable.



vant. Voici, parmi cette suite, les portraits dont les personnages sont les plus connus : *Octave Léoni*, peint par lui-même ; *Louis Léoni*, son père ; *J.-Franc. Barbieri da Cento*, dit *le Guerchin* ; *Christ. Boccioni*, dit *le Pomerancio* ; *Le Josephin* ; *Pierre Tempesta* ; *Thomas Soleno* ; *Simon Vouet* ; *Jean Baglioni* ; *Aniré Barbarini* ; le *Bernin*, tous peintres, sculpteurs ou architectes ; *Chiabrera* ; *Galilée* ; *Van Helmont* ; *Pierre-Jacques Martello*, poète, entouré d'attributs relatifs à la poésie pastorale, etc. Parmi les autres portraits, il y en a seize qui sont inconnus. L'ardeur avec laquelle Léoni se livrait à ce travail, détruisit sa santé ; il fut atteint d'un asthme, et mourut à Rome, en 1630, âgé de cinquante-deux ans. — Leone LÉONI, orfèvre, sculpteur et graveur en médailles, natif d'Arezzo, en Toscane, dans le seizième siècle, exécuta, sur les dessins de Michel-Ange, le superbe mausolée érigé dans l'église du Dôme, à Milan, à Jacques de Médicis, marquis de Marignan, frère du pape Pie IV. L'habit militaire dont est revêtu le marquis, est peu favorable à la sculpture ; mais les statues de la *Paix*, de la *Guerre*, de la *Providence* et de la *Renommée*, assises dans les entre-colonnes, permirent à cet habile artiste de développer tout son talent. Toutes ces figures sont en bronze : on y remarque bien une certaine grâce un peu étudiée ; mais cette grâce est pleine d'élégance, et le dessin en est rempli de fierté. On n'admire pas moins le bas-relief représentant la *Nativité de J.-C.*, qui orne également ce mausolée. Le long séjour que Léoni fit à Milan contribua beaucoup à introduire, dans cette partie de l'Italie, le goût de l'école florentine, et la grande ma-

nière de Michel-Ange. Sur sa renommée, Charles-Quint le prit à son service, le logea dans son palais à Bruxelles, et se plaisait à le voir travailler. Léoni fit alors les statues en marbre de l'empereur, de l'impératrice et du roi Philippe II. Il exécuta encore, durant son séjour en Flandre, nombre d'ouvrages qui ont péri dans les guerres dont cette contrée a été le théâtre : ceux que l'on a sauvés, furent transportés en Espagne, où Léoni, s'étant rendu par ordre de Charles-Quint, fonda la statue colossale en bronze de cet empereur, que l'on voit à Madrid. Cette statue représente *le Monarque debout, foulant aux pieds la Discorde*. Une particularité très-remarquable, c'est que l'armure de cette statue a été fondue à part, de manière qu'on peut à volonté représenter l'empereur nu ou armé. C'est après avoir terminé ce bel ouvrage, que Léoni grava une médaille où l'on voit d'un côté l'effigie de *Charles-Quint*, et au revers *Jupiter foudroyant les Titans*. Cette médaille fut regardée, quand elle parut, comme un des ouvrages les plus admirables en ce genre. Il en reçut pour récompense une pension de 150 ducats, une maison à Milan, et des lettres de noblesse. On cite encore la médaille qu'il grava pour Hippolyte Gonzague, fille du duc Ferrante, et au revers de laquelle on voit *Diane donnant du cor, et entourée de chiens de chasse*, avec l'inscription : *Par ubique potestas*. Il exécuta encore à l'Escorial plusieurs statues en bronze ; il fut aidé dans ce travail par Pompée son fils, son élève et l'héritier de ses talents, qui s'appliqua particulièrement à la gravure en pierres fines et en médailles, et le disputa au fameux Paul Poggi. La médaille qu'il grava en l'honneur de don

Carlos, fils de Philippe II, et sur laquelle on voit d'un côté l'effigie du prince, et de l'autre un Apollon avec l'épigraphe: *In benignitatem promptior*, prouve qu'il avait hérité des talents de son père. Outre ses médailles on voit de Pompée Léoni, dans le palais de l'Escorial, plusieurs statues tant en marbre qu'en métal, où l'on remarque un grand goût de dessin et une belle composition. Enrichi par les bienfaits de Philippe II, il revint à Milan, sa patrie, où son père existait encore, et il y mourut en 1660. — Guillaume DA LEONI, dessinateur et graveur à l'eau-forte, naquit à Parme, vers 1664. On n'a point de détail sur sa vie. On sait seulement qu'il étudia la peinture, quoique aucun de ses ouvrages en ce genre ne soit connu. Les pièces qu'il a gravées à l'eau-forte, d'après ses dessins, sont touchées avec goût et finesse. On distingue particulièrement deux *Suites d'animaux*, remplies d'esprit, un *Paysage montagneux*; un *Paysage avec des chèvres*, une *Vache et une bergère*; des *Moutons en marche*; des *Chèvres en repos*; *Vénus mettant un bandeau à l'Amour*, d'après le Titien. P-s.

LEONICENUS (NICOLAS) naquit en 1428, à Louigo dans le Vicentin, en latin *Leonicum*; et suivant l'usage des savants de son temps, il ajouta à son nom celui du lieu de sa naissance, le seul sous lequel il soit connu maintenant. Les fréquents accès d'épilepsie, dont il fut tourmenté dès son enfance, et auxquels il pensa souvent mettre fin par un suicide, l'engagèrent à étudier la médecine. Ses progrès rapides dans cet art lui devinrent doublement avantageux: d'abord il parvint, à force de soins et de persévérance, à se guérir, vers l'âge de trente ans,

de la maladie déplorable qui empoisonnait sa vie; ensuite il s'acquît une très-grande réputation, soit par ses écrits, soit par l'enseignement public. C'est à Padoue qu'il entra dans la carrière médicale; puis étant passé à Ferrare, il y professa l'art de guérir pendant plus de 60 ans. Tout occupé des devoirs de sa chaire, il se livra peu à la pratique; il employait de préférence ses loisirs à l'étude des belles-lettres et de l'antiquité. Il faisait des vers avec facilité; et l'on a de lui une traduction italienne de l'histoire de Dion et des dialogues de Lucien. Très-profond dans les langues anciennes, Leoniceus est le premier qui se soit occupé de traduire en latin les œuvres de Galien. Il a aussi beaucoup travaillé sur Pline le naturaliste, et s'est surtout attaché à en relever les erreurs relatives à la médecine. Le régime salubre auquel il s'était assujéti lui réussit tellement qu'il fut exempt d'infirmités jusqu'à une extrême vieillesse: il mourut en 1524, âge de 96 ans. Le duc et le sénat de Ferrare, dont il emporta les regrets, firent élever à sa mémoire un monument, sur lequel on grava une inscription latine fort honorable, que sa longueur nous empêche de rapporter ici. Voici les ouvrages de Leoniceus: I. *De Plinii et plurium aliorum medicorum in medicina erroribus. Epistola ad H. Barbarum in primi operis defensionem. De Plinii aliorumque medicorum erroribus, novum opus. Epistola de multis simplicibus medicamentis*, Ferrare, 1492, 1509, in-4°; Bâle, 1529, in-4°, 1532, in-fol. Il accuse Pline d'avoir souvent lu avec peu d'attention les livres grecs. Sa dernière lettre prouve qu'il est le premier qui ait attaqué la doctrine des Arabes, auxquels il reproche

sur mal compris les ouvrages anciens. II. *Liber de epidemia in Itali morbum gallicum, Galli à neapolitanum vocant*, Venise, 17, 1503, in-4°.; Pavie, 1506, in-4°; souvent réimprimé. Il paraît incontestable que personne avant Leonus n'avait écrit sur la maladie trienne; c'est le sentiment d'Assemani. L'usage du mercure n'était pas encore connu à cette époque; car le fesseur ferrarais n'en fait aucune mention. Il attribue le développement de la maladie, non pas à l'influence des astres, ni à la colère céleste, mais aux pluies abondantes et aux grandes inondations qui couvrent le sol de l'Italie. III. *In eos Galeni à se translato ad eos doctrinis ordinatis secundum uleni sententiam præfatio et opus unum Galeni in Hippocratis aphorismos commentarius*, Ferrare, 103, in-fol. Ici Leonicens corrigé beaucoup de passages des anciens, refut Avicenne et les barbares commentateurs des Grecs. IV. *Libri o Galeni de curandi ratione ad hæc nem latine versi*, Pavie, 14, in-4°.; 1557, in-8°.; Lyon, 51, in-11. Leonicens a encore traduit en latin d'autres livres de ce lieu, tels que: *De puero epileptico*, *De crisi*, *De differentiis febrium*, *De differentiis et causis febrium*, *De motu musculorum*. Il a aussi donné une édition grecque des aphorismes d'Hippocrate; plusieurs fois réimprimée. Après sa mort, on a publié: V. *De dipsade pluribus aliis serpentibus*, Bâle, 104, in-4°. VI. *Opuscula medica*, le, 1530, in-fol., où l'on trouve un libelle d'apologie de l'auteur contre ceux qui critiquaient ses traductions. VII. *Conversio et explanatio primi*

*libri Aristotelis de partibus animalium*; Bâle, 1541, in-8°.; 1542, in-fol. R.<sup>que</sup>.

LEONIGENUS ( OMNIBONUS ), un des plus célèbres grammairiens du quinzième siècle, était de même que le précédent, avec lequel on l'a souvent confondu, d'une famille du Vicentin, nommée *Ognibene*, et naquit vers l'an 1520, à Lonigo: Leonicens fréquenta, d'abord, l'école de Victorin de Feltre, l'un des restaurateurs des sciences éteintes en Italie; et il alla ensuite étudier le grec à Venise, sous le fameux Emanuel Chrysoloras. On croit qu'il enseigna plus tard les belles-lettres dans cette ville. Le P. Laire, (*Specimen typ. Roman.* p. 225) conjecture qu'il devint le directeur de l'imprimerie de Nicolas Jenson, à Venise, et qu'il mourut au commencement du xvi<sup>e</sup> siècle (1). On a de ce savant: I. Plusieurs traités, 1<sup>o</sup>. *Liber de octo partibus orationis, ad Frederic. de Gonzaga*, Venise, 1473, in-4°.; (Ferrare) *per August. Carnerium*, 1474, in-4°, édit. très-rare; c'est le premier ouvrage imprimé à Ferrare; Padoue, 1474, in-4°; réimprimé la même année et dans la même ville par Albert de Stendal, petit in-4°; cette seconde édit. est plus rare que la précédente; Rome, Phil. de Lignamine, 1475, in-4°. — 2<sup>o</sup>. *De versu heroico liber*, Milan, 1473, in-4°. très-rare. — 3<sup>o</sup>. *Tractatus ad scandendum*, in-4°. de 14 feuillets, imprimé en caractères

(1) Ant. Orlandi, dans son *Origine e progressi della stampa*, fixe la mort d'Omnibonus Leonicens à l'année 1524; mais c'est une erreur, et Orlandi l'a évidemment confondu avec le médecin Nicolas Leonicens, qui mourut cette même année. On a une lettre d'Omnibonus, datée de 1511, par laquelle on apprend qu'il avait terminé ses études, et qu'il s'occupait déjà de traduire les *Épîtres* d'Isaïe, on peut conjecturer qu'il avait alors au moins vingt ans, et il en avait eu plus de cent en 1524.

tères ronds, de 1470 à 1480 (*Voy.* le P. Laire, *Index librorum ab. invent. typ.*, tom. 1<sup>er</sup>., p. 162.) Ces trois ouvrages ont été réunis sous ce titre : *Grammatices rudimenta, cum libello de arte metricâ*, Vicence, 1506. II. Des *Commentaires* sur Lucain, imprimés séparément, Venise, 1475, in-fol., et à la suite de la *Pharsale*, ibid. 1505. — Sur le *Traité de l'orateur*, de Cicéron, Vicence, 1476, in-fol., avec un discours *De laudibus eloquentiæ*. — Sur *Valère Maxime*, Venise, 1482; Milan, 1487, in-fol., et plusieurs fois depuis. — Sur la *Conjuration de Catilina*, par Salluste, Venise, 1500, 1530, 1546; Bâle, 1564, in-fol. — Sur les *Offices* de Cicéron. III. Une édition très-estimée des *1<sup>er</sup> livres de la Rhétorique* et des *II livres de l'Invention* de Cicéron, Venise, Nic. Jenson, 1470, très-grand in-4<sup>o</sup>.; c'est la première de ces deux ouvrages; et une édition des *Institutions oratoires* de Quintilien, ibid. 1471, in-fol. : elle avait paru d'abord sans date d'impression. IV. Des *Traductions* latines, d'une partie des *Fables* d'Ésope;—de l'ouvrage de St. Athanase *contre les Gentils et les hérétiques*, Vicence, 1482, in-fol.; — du livre de Xénophon, *de Venatione*, insérée dans l'édition de Bâle, 1545. Enfin on trouve quelques *Lettres* de Leoniceus avec celles de François Barbaro, publiées par le cardinal Quirini, Brescia, 1741, 2 vol. in-4<sup>o</sup>. W-s.

LEONIDAS, l'un des rois les plus célèbres de Sparte, était de la famille des Agides, et florissait dans le quatrième siècle avant J. C. Les premières années de sa vie, et le commencement de son règne, nous sont tout-à-fait inconnus : nous savons seulement qu'il était fils d'Anaxandrides, et qu'a-

près la mort de ses frères, Cléomènes et Doriée, il monta sur le trône, l'an 493 avant J. C. L'action qui a immortalisé son nom, est sans contredit un des plus beaux faits de l'antiquité. Xerxès marchait contre la Grèce avec une armée, qui, si l'on en croit Hérodote, s'élevait à plus de deux millions de soldats. La Thessalie avait succombé sous le joug des barbares; et déjà leurs innombrables phalanges, campées dans la Trachinie, étaient près d'envahir la Grèce: mais le défilé des Thermopyles les en séparait encore, et c'était le seul point par lequel on pût y pénétrer. La défense en fut confiée à Léonidas; et ce général se décida aussitôt à l'occuper avec un corps de 300 hommes seulement. Les Ephores, étonnés, voulerent le contraindre d'en emmener un plus grand nombre; mais Léonidas, sans révéler ses projets, leur répondit qu'il avait assez de soldats pour l'entreprise qu'il projetait. Les Ephores, plus surpris encore par cette réponse énigmatique, et croyant qu'il n'avait d'autre but que celui d'une petite expédition, cherchèrent à l'en dissuader. Alors, il leur dit sans détour, que, désespérant du salut de Sparte, il voulait, avant de voir sa patrie sous la puissance des barbares, lui donner un grand exemple de dévouement; qu'il allait s'immoler avec ses compagnons d'armes, et que par-là il étonnerait les Perses, et exciterait le courage des Grecs. Les Ephores n'eurent plus rien à opposer à une telle résolution, et ils ne purent s'empêcher d'y applaudir. Avant le départ des soldats de Léonidas, Lacédémone fut témoin du spectacle le plus attendrissant. Victimes vouées à une mort certaine, ils célébrèrent d'avance leurs funérailles, et, après cette triste céré-

mie, ils partirent en recevant les messagers de leurs compatriotes. Xerxès, empressé d'arriver à son but, passa dans plusieurs villes, et arriva, par son exemple, à retenir le devoir les Thébains, prêts à déclarer pour les Perses. Sa troupe marcha en route, et, lorsqu'il fut

à Thermopyles, il commandait à près sept mille hommes. Bien après son arrivée, Xerxès, insensible à ses projets, ne put s'empêcher de redouter les suites; et avant d'avoir recours aux armes, il tenta de séduire par des promesses. Il offrit la possession de toute la Grèce, s'il voulait se ranger sous ses drapeaux: Léonidas, indigné, rejette ses propositions. Alors, Xerxès veut lui imposer par un ton de menace et de commandement, lui ordonne de livrer ses armes entre ses mains. Le roi de Sparte se contenta de répondre à cette première insulte, avec l'énergie et le laconisme d'un Spartiate: *Viens les prendre*. Ensuite, après être resté quatre jours à l'incertitude, le roi de Perse, voyant à séduire un tel homme, se résolut à l'attaquer. Il envoya d'abord une avant-garde, avec ordre de faire tuer tous les défenseurs des Thermopyles; mais cette première attaque fut sans succès; et ce combat, dura tout le jour, apprit à Xerxès, comme le dit Hérodote, qu'il avait vaincu un grand nombre d'hommes, mais peu de héros. Le lendemain, il revint à la charge avec tout ce qu'il avait de plus brave, promettant de grandes récompenses aux vainqueurs, et menaçant de la mort ceux qui prendraient le parti des Grecs; mais cette tentative fut aussi funeste que la première; pour la seconde fois, les soldats de Xerxès furent mis en fuite par la

petite troupe de Léonidas. Ce fut alors que la trahison d'un Grec vint tirer le roi de Perse de l'embarras où il se trouvait. Un habitant de la Trachinie, nommé Ephialtes, lui indiqua un sentier par lequel il pouvait entrer dans la Phocide sans être obligé de passer par le défilé des Thermopyles. Xerxès reçoit avec joie cette nouvelle; et après avoir chargé de présents celui qui livrait ainsi sa patrie, il le mit à la tête de dix mille hommes, et lui donna l'ordre de les conduire, pendant la nuit, par ce chemin secret. Mais Léonidas en fut instruit par des transfuges: alors il rassembla les officiers de sa petite armée; et, s'apercevant qu'ils redoutaient l'approche de l'ennemi, il en renvoya un grand nombre, et ne retint avec lui que trois cents Spartiates, tous disposés à mourir, et regardant les Thermopyles comme leur tombeau. Ils ne tardèrent pas à apercevoir les dix mille hommes, commandés par le Grec perfide: aussitôt ils demandent à aller au combat, et ne veulent pas attendre que ces barbares les aient entourés. Léonidas, voyant leur noble ardeur, leur fait prendre un dernier repas, disant que dans peu ils iront manger chez Pluton. Ils partent; et, après avoir reçu l'ordre de se jeter tous à-la-fois sur les Perses, ils marchent, en poussant des cris de joie, comme si, dit un historien, ils eussent été invités à un festin. Ils se disposent en colonne serrée, et attaquent ainsi les barbares: sûrs de mourir au milieu des ennemis, ils veulent au moins faire payer cher leur trépas. Léonidas, qui marche à leur tête, est un des premiers qui succombe. Alors ses soldats combattent encore avec plus d'acharnement; ils s'efforcent de défendre le corps de leur roi, et tombent, les uns après les autres,

sur son cadavre sanglant. Un seul d'entre eux survécut, et il alla porter cette nouvelle à Lacédémone; mais bientôt honteux de sa lâcheté et accablé des reproches que lui firent ses concitoyens, il fut obligé d'aller chercher la mort à Platée. On connaît les résultats de l'héroïque dévouement de Léonidas; il porta l'effroi dans le cœur des Perses; il inspira aux Grecs la plus heureuse confiance, et il leur donna le temps de se préparer aux victoires de Platée et de Marathon. Xerxès eut la lâcheté de faire attacher son cadavre à une potence, et il fit ainsi voir aux hommes les plus courageux le sort qui les attendait. Les Lacédémoniens ne perdirent pas la mémoire de ces guerriers malheureux; ils leur élevèrent un monument à l'endroit même où ils avaient combattu et expiré: deux inscriptions annoncèrent leur valeur et leur fin. L'une d'elles regardait tous ceux qui étaient morts aux Thermopyles; l'autre, composée par Simonide, n'ayant rapport qu'aux trois cents Spartiates immolés avec Léonidas, était ainsi conçue: « Passant, » va dire à Sparte que nous sommes » morts ici pour obéir à ses saintes » lois. » Le vainqueur de Platée, Pausanias, fit transporter à Lacédémone quarante ans après (1), les ossements de Léonidas; il lui fit élever un temple, et il institua une fête, appelée Léonidée, que l'on célébrait chaque année, et où les jeunes gens se disputaient le prix de la force et du courage. Les Lacédémoniens seuls avaient droit d'y assister; parce qu'eux seuls avaient pris part à l'affaire des Thermopyles. Le silence de l'histoire sur

les premières années du règne de Léonidas indique assez qu'il y avait de nombreux sujets heureux. Quand il mourut aux Thermopyles, sa femme manda quelles étaient ses volontés dans le cas où il mourir: « Je ne te dem » dit-il, sinon qu'après » tu épouses quelque homme » et vertueux qui puisse » Sparte des enfants dignes » de son père. » La mort de Léonidas a été le sujet de plusieurs productions célèbres dans les arts: un Anglais a écrit un poème épique (*Foyle*), et M. de Fontanes a traité ce sujet dans un poème en vers, mais dont plusieurs fragments sont connus. Tout le monde a vu la statue de Léonidas, par Le Sueur, dans la galerie du Luxembourg. Cléomène II, roi de Sparte, était le fils de Cléomène I, et succéda à son père l'an 256 avant J. C. Il fut déposé du trône par Cléombrote et rétabli ensuite. (V. Cléomène).

**LEONIO (VINCENT)**, italien, naquit en 1650 à Spolète, ville noble de Spolète. Il étudia le droit à Macerata, et se rendit à Rome, où il exerça la profession d'avocat; mais comme il ne lui fit point abandonner ses lettres. Il fut au commencement de la République à rappeler le goût de la poésie italienne, en faveur de la fondation de l'académie des Arcadiens établie en 1690 à Rome, dans la vue d'extirper le mauvais goût et la bizarrerie qui avaient glissés dans la langue italienne. (V. CRESCIMBENT). Mais ses premiers ouvrages de ses élèvements plus encore que de son séjour à l'académie, à Rome.

(1) Il paraît qu'il y a un erreur dans les chiffres, ou que ce n'est pas le vainqueur de Platée qui transporta le corps de Léonidas. car Pausanias mentionne l'an 477 avant J. C., et le combat des Thermopyles se donna l'an 480.

es poésies, après avoir  
lans diverses collections,  
es dans le grand Recueil  
e delle *Prose degli Ar-*  
trouve Quelques-unes de  
s dans l' *Recadum Carmi-*  
prior. Rome, 1757. Leonio  
assemble un grand nombre  
vations, de recherches, et de  
pour un *Traité complet de la*  
*pastorale*, qu'il se proposait  
ber. Cet ouvrage, que la mort  
permet pas d'achever, existe  
manuscrit dans la belle biblio-  
de Campello, à Spolète. On  
dans le tome II *delle Vite*  
*tracchillustri*, l'éloge du pré-  
a Ciampini, par Leonio. Ce  
mourut à Rome, le 26  
dans les sentiments de res-  
plus édifiants. P--s.  
L'E. S. poète latin du XII<sup>e</sup>.  
st pas, comme on l'a dit,  
des vers rimés connus  
m de *Leonius*: on croit  
chanoine de Saint-Benoît  
et que, sur la fin de ses  
retra à l'abbaye de St.-  
lais l'abbé Lebeuf pense  
is étoit chanoine de Notre-  
il s'appuie sur un passage  
loge de cette église, qui  
u *Leonius*, chanoine, qua-  
ster, titre qui désignait  
omme connu par son sa-  
ortie cette conjecture de  
utres raisons, qu'on peut  
es *Dissertation sur l'his-*  
*siastique et civile de Pa-*  
I, pag. 267 et suiv. Quoi  
at, on attribue à Leonius:  
*seterni et novi Testamenti*  
*versibus*. Il avait entre-  
vriège à la prière de Gué-  
e St.-Victor. Le P. Echaud  
le prologue dans la *Bu-*  
*l. prædicator.* tom. I, pag. 111.

*Guido* ou *Gui* de Vicence). On con-  
serve à la Bibliothèque du Roi un  
manuscrit de cet ouvrage, divisé en  
xii livres, qui renferment la para-  
phrase de la première partie de  
l'ancien Testament jusqu'à Ruth. Ca-  
simir Oudin regarde Leonius comme  
l'auteur d'un *Psautier à la louange*  
*de la Vierge*, dont il avait vu une  
copie à l'abbaye de Bucilly, diocèse  
de Laon : ce psautier n'étoit pas  
écrit en vers, mais sur un mètre en  
usage dans ce temps-là. (Voy. *Com-*  
*ment. de scriptorib. ecclesiasticis.*)  
La coutume de faire rimer les vers  
latins étoit déjà très-ancienne. Le-  
beuf, dans sa *Dissertation sur l'état*  
*des sciences en France depuis*  
*le roi Robert* (pag. 64), cite le  
*Micrologue sur la décadence du*  
*monde*, ouvrage composé, vers  
l'an 720, par St.-Théophile, qui  
avait la réputation d'un très-habile  
rimeur (*summe rhythmicus*). On a  
des chants rimés d'Abalard, de  
Hilaire, son disciple, et d'un grand  
nombre de personnages distingués  
dans le XI<sup>e</sup>. et le XII<sup>e</sup>. siècles; mais  
on nomme vers *leonius*, les vers  
pentamètres et hexamètres qui ri-  
ment, non-seulement à la fin, mais  
encore à l'hémistiche : cette espèce  
de vers étoit en vogue avant *Leo-*  
*nus*. Oberlin a publié une écri-  
tation : *Rhythmologia leonina* et  
*Godofredi Hagenensis codice M.*,  
où l'on trouvera les remarques et  
les plus curieux sur la poésie leo-  
nienne et ses différents genres. On se  
voit aussi la *Deusula Metonymica*  
de Casimiel.

LEONTIUS. Voyez *Leontius*  
dans le *manuscrit de la bibliothèque*  
*de Paris*, tom. I, pag. 111.  
Le *manuscrit de la bibliothèque*  
*de Paris*, tom. I, pag. 111.  
Le *manuscrit de la bibliothèque*  
*de Paris*, tom. I, pag. 111.  
Le *manuscrit de la bibliothèque*  
*de Paris*, tom. I, pag. 111.

sur son cadavre sanglant. Un seul d'entre eux survécut, et il alla porter cette nouvelle à Lacédémone; mais bientôt bonteux de sa lâcheté et accablé des reproches que lui firent ses concitoyens, il fut obligé d'aller chercher la mort à Platée. On connaît les résultats de l'héroïque dévouement de Léonidas; il porta l'effroi dans le cœur des Perses; il inspira aux Grecs la plus heureuse confiance, et il leur donna le temps de se préparer aux victoires de Platée et de Marathon. Xerxès eut la lâcheté de faire attacher son cadavre à une potence, et il fit ainsi voir aux hommes les plus courageux le sort qui les attendait. Les Lacédémoniens ne perdirent pas la mémoire de ces guerriers malheureux; ils leur élevèrent un monument à l'endroit même où ils avaient combattu et expiré: deux inscriptions annoncèrent leur valeur et leur fin. L'une d'elles regardait tous ceux qui étaient morts aux Thermopyles; l'autre, composée par Simonide, n'ayant rapport qu'aux trois cents Spartiates immolés avec Léonidas, était ainsi conçue: « Passant, » va dire à Sparte que nous sommes » morts ici pour obéir à ses saintes » lois. » Le vainqueur de Platée, Pausanias, fit transporter à Lacédémone quarante ans après (1), les ossements de Léonidas; il lui fit élever un temple, et il institua une fête, appelée Léonidée, que l'on célébrait chaque année, et où les jeunes gens se disputaient le prix de la force et du courage. Les Lacédémoniens euls avaient droit d'y assister; parce qu'eux seuls avaient pris part à l'affaire des Thermopyles. Le silence de l'histoire sur

les premières années du règne de Léonidas indique assez qu'il rendit ses sujets heureux. Quand il partit pour les Thermopyles, sa femme lui demanda quelles étaient ses dernières volontés dans le cas où il viendrait à mourir: « Je ne te demande rien, » dit-il, sinon qu'après ma mort » tu épouses quelque homme brave » et vertueux qui puisse donner à » Sparte des enfants dignes de moi. » La mort de Léonidas a été le sujet de plusieurs productions remarquables dans les arts: un Anglais en a fait un poème épique (Joy. GLOWER); et M. de Fontanes a traité le même sujet dans un poème encore inédit, mais dont plusieurs fragments sont connus. Tout le monde a vu le tableau des Thermopyles, par David: enfin la statue de Léonidas, par Lemot, est un des plus beaux ornemens de la galerie du Luxembourg. — Léonidas II, roi de Sparte, était petit fils de Cléomène II, et succéda à Aréc II, l'an 256 avant J. C. Il fut renversé du trône par Cléombrote, son gendre, et rétabli ensuite. (F. GUILONIS). Z.

LEONIO (VINCENT), littérateur italien, naquit en 1650 d'une famille noble de Spolète. Après avoir étudié le droit à Macerata, il se rendit à Rome, où il exerça la profession d'avocat; mais cette carrière ne lui fit point abandonner celle des lettres. Il fut au contraire un des premiers à rappeler le bon goût dans la poésie italienne, en contribuant à la fondation de l'académie des Arcadiens établie en 1690, uniquement dans la vue d'extirper le mauvais goût et la bizarrerie qui s'étaient glissés dans la langue poétique (F. CRESCIMBENT). Mais ses conseils et les ouvrages de ses élèves contribuèrent plus encore que l'établissement de l'académie, à cette heureuse

(1) Il paraît qu'il y a un erreur dans les chiffres, ou que ce n'est pas le vainqueur de Platée qui transporta le corps de Léonidas: car Pausanias mourut l'an 47 avant J. C., et le combat des Thermopyles se donna l'an 480.



tion. Ses poésies, après avoir été dans diverses collections, réunies dans le grand Recueil *ime e delle prose degli Ar-* On trouve quelques-unes de gies dans l'*Arcadum Carminis prior*, Rome, 1757. Leonio rassemblé un grand nombre rations, de recherches, et de pour un *Traité complet de la pastorale*, qu'il se proposait hier. Cet ouvrage, que la mort permit pas d'achever, existe auerit dans la belle biblio- de Campello, à Spolète. On ré dans le tome II *delle Vite Arcadi illustri*, l'éloge du préstin Ciampini, par Leonio. Ce teur mourut à Rome, le 26 720. dans les sentiments de re- les plus édifiants. P--s.

ONICUS, poète latin du XII<sup>e</sup>. n'est pas, comme on l'a dit, leur des vers rimés connus nom de *Leonius*: on croit tant chanoine de Saint-Benoît us, et que, sur la fin de ses il se retira à l'abbaye de St.- Mais l'abbé Lebeuf pense connus était chanoine de Notre- et il s'appuie sur un passage necrologe de cette église, qui lle un Leonius, chanoine, qua- *magister*, titre qui désignait un homme connu par son sa- il fortifie cette conjecture de rurs autres raisons, qu'on peut lans ses *Dissertations sur l'his- ecclésiastique et civile de Pa-* om. II, pag. 267 et suiv. Quoi en soit, on attribue à Leonius: *oria veteris et novi Testamenti metris versibus*. Il avait entre- cet ouvrage à la prière de Gue- de St.-Victor. Le P. Echard uséré le prologue dans la *Bi- b. ord. predicat.* : tom. I<sup>r</sup>. art.

*Guido* ou *Gui* de Vicence). On conserve à la Bibliothèque du Roi un manuscrit de cet ouvrage, divisé en XII livres, qui renferment la paraphrase de la première partie de l'ancien Testament jusqu'à Ruth. Casimir Oudin regarde Leonius comme l'auteur d'un *Psautier à la louange de la Vierge*, dont il avait vu une copie à l'abbaye de Bucilly, diocèse de Laon : ce psautier n'était pas écrit en vers, mais sur un mètre en usage dans ce temps-là. (Voy. *Comment. de scriptorib. ecclesiasticis.*) La coutume de faire rimer les vers latins était déjà très-ancienne. Lebeuf, dans sa *Dissertation sur l'état des sciences en France depuis le roi Robert* (pag. 64), cite le *Micrologue sur la décadence du monde*, ouvrage composé, vers l'an 720, par St.-Théofride, qui avait la réputation d'un très-habile rimeur (*summè rhythmicus*). On a des chants rimés d'Abailard, de Hilaire, son disciple, et d'un grand nombre de personnages distingués dans le XI<sup>e</sup>. et le XII<sup>e</sup>. siècles; mais on nomme vers léonins, les vers pentamètres et hexamètres qui riment, non-seulement à la fin, mais encore à l'hémistiche : cette espèce de vers était en vogue avant Leonius. Oberlin a publié une dissertation : *Rythmologia leonina ex Godefridi Hagenoensis codice Ms.*, où l'on trouvera les renseignements les plus curieux sur la poésie léonine et ses différents genres : on peut voir aussi là-dessus la *Metametrica* de Garamuel. W--s.

LEONTIEF (ALEXIS LÉONTIÉ-VITCHI), membre de l'académie des sciences de Pétersbourg, et secrétaire impérial du collège des relations extérieures, obtint, en 1779, le titre de conseiller aulique et ensuite

celui de conseiller de la chancellerie. Il mourut à Pétersbourg, en mai 1786. Ce savant avait étudié particulièrement la littérature chinoise; et aucun de ses compatriotes n'avait encore poussé aussi loin ses connaissances en ce genre. On cite de lui, dans la *Bibliothèque russe*, de Bacmeister : I. *Depej Kitaetz'* etc., Pétersbourg, 1771, in-8°. de 50 pages. C'est la traduction, de chinois en russe, d'un traité philosophique et psychologique, que l'auteur, Depej, natif de Zisi, paraît, suivant le traducteur, avoir écrit l'an 1736 de notre ère. II. *Pensées chinoises, traduites du langage mandchou*, ibid. 1772, in-8°. III. *Uwjedomlenie o tschaje*, etc. ibid. 1775, in-8°. de 48 pages. C'est une traduction russe de l'instruction sur la culture du thé et de la soie, intitulée en chinois : *Wang-pou-Kouang*; une partie des préceptes sont en vers chinois dans l'original, et sont ici traduits en vers russes. On y trouve aussi des aphorismes d'agriculture et de matière médicale. IV. *Uwjedomlenie o b'ürwsczej* etc., c'est-à-dire, *Notice de la guerre des Chinois contre les Songaris* (de 1677 à 1698), tirée de l'histoire chinoise, ibid. 1777, in-8°. de 108 pag. Cette relation de la guerre contre les Songaris ou *Djoun-gar* (Voyez KHANG-HI, t. XXII, p. 355) est poussée jusqu'à la mort de Galdan, évidemment que le traducteur attribue au poison. V. *Krattschajsche opisanie* etc., ibid. 1778, in-8°. de 332 pag. Cette description succincte des villes, revenus, etc., etc. de l'empire de la Chine et des autres pays connus des Chinois, est un extrait de la grande géographie publiée en chinois, sous Khian-loung, en 24 volumes ou 107 cahiers, sous

ce titre : *Tai-thsing i thoung* avec un atlas de 496 feuillets *Bukwarj kitajskoi* etc., ibid. in-8°. de 49 pag. C'est une traduction, du chinois et du mandchou, d'un petit livre de lecture pour les enfants, qui n'est guère qu'un recueil de sentences et de proverbes; l'original est en vers, mais la traduction russe est en prose. VII. *Sikhsiaï*, ibid. 1780, in-8°. de 100 pag. C'est une version russe du *Tchoung-young* l'un des livres classiques de la Chine (V. CONFUCIUS, tom. IX, p. 100). Deux autres volumes comprennent le *Tchoung-young* et une partie du *Lun-yu* (1). C. M.

LEONTIUM était une courtoise athénienne, à qui son goût pour la philosophie, et surtout pour les philosophes, a donné de la célébrité. Elle fut successivement, ou à peut-être, la maîtresse d'Epicure, celle de Métrodore, le plus célèbre des disciples d'Epicure. On a même qu'elle ne se montra cruelle à aucun des jeunes gens qui fréquentaient cette école de morale. Quelques mots pressés d'une lettre que lui écrivit Epicure, peuvent faire croire que lui avait inspiré une tendresse vive; les voici, comme l'a rapporté de Laërte les rapporte :  
 » Apollon ! chère Léontium !  
 » quelle admiration m'a rendue  
 » lecture de ton billet ! »  
 aussi qu'il parlait d'elle avec un très grand intérêt dans sa correspondance avec Hermarchus. Pour beaucoup, malgré ses désordres et l'effronterie de son libertinage

(1) A ces divers écrits de Léontium ajouter sa *Description des huit banes qui composent la nation mandchoue*. Pétersbourg, 1784, 16 vol. in-8°. C'est le plus grand de ses ouvrages.

« d'un esprit aussi distingué que le sien, il fallait un mérite peu ordinaire; et l'on peut croire, sans courir le risque de se tromper, que Léontium joignait à une grande beauté les grâces d'un esprit très-éclairé. Elle avait même écrit un livre de philosophie; et, si le fonds n'en était pas bien fort, au moins la forme en était excellente: « Une jeune courtisane a bien osé écrire à Théophraste! son style ingénieux et plein d'atticisme; mais cependant... » C'est Cicéron qui exprime de la sorte; et, si le style de cette petite courtisane (*meretriciosa*) est un peu dur, si la réticence est un peu désobligeante, l'équilibre est au style adouci jusqu'à un certain point l'amertume de la critique. Plume a été beaucoup moins hardi; il dit qu'une femme même, et qu'elle n'osait pas le nommer, qu'une jeune femme même écrivait contre l'éloquente Théophraste, et que de là naquit le proverbe, *choisir un arbre pour pendre*, voulant sans doute entendre, qu'après un tel renoncement de toutes les convenances, il n'y avait plus de honte à vivre, et que la vie exposait à de tels outrages. Parmi les lettres du rhéteur grec, il y en a une de Léontium à Lucius. Cette lettre est incontestablement supposée; mais, elle a certainement été écrite par les dames que présentaient à Epicure la philosophie et les traditions de la secte; on peut tirer quelques faits; par exemple, qu'Epicure était déjà un vieillard quand il se lia avec elle; qu'il avait, avec toutes les qualités de la jeunesse, tous les défauts d'un vieillard amoureux; qu'il voyait à Léontium beaucoup plus qu'un objet, qu'il aimait sans doute lui sembler les plus galants du monde, et

qu'il écrivait du même style énigmatique et décousu que ses rêveries métaphysiques. Avant d'être admise dans les jardins d'Epicure, Léontium avait plu au poète Hermésianax, qui, par une galanterie tout-à-fait poétique, avait donné le nom de *Léontium* à ses trois livres d'élégies. C'est ainsi que plus tard, et peut-être à l'exemple d'Hermésianax, Propertius intitula son premier livre *Cynthia*, du nom de sa maîtresse. L'interprète récent d'Athénée ne croit pas que la Léontium d'Hermésianax soit la même que celle d'Epicure. Il ne nous a pas paru que la chronologie exclût absolument cette identité; ce que nous tâcherions de montrer, si la nature de cet ouvrage permettait de semblables discussions. Léontium eut une fille nommée *Danaë*, qui ne fut guère plus sage que sa mère, et qui mourut victime de son dévouement pour un gouverneur de Syrie, appelé Sophron, dont elle avait été la maîtresse. Danaë était devenue la favorite et la confidente de Laodicé, veuve du roi Antiochus *Dieu*. Ayant su que Laodicé voulait faire périr Sophron, elle l'en avertit, et il eut le temps de fuir. Furieuse d'une indiscretion qui lui avait peut-être épargné un crime, et ne se souvenant plus que Danaë était son amie, la reine ordonna qu'elle fût précipitée. Comme on la conduisait au précipice: « Que les hommes, dit-elle, ont bien raison de mépriser la divinité! j'ai sauvé mon amant, et voilà comme le ciel m'en récompense! Laodicé a tué son époux, et elle est au comble de la prospérité! » On voit que Danaë avait dans la tête un peu de la philosophie d'Epicure: elle tenait cela de sa mère. Mais l'intérêt qu'inspire une fin si tragique et si peu méritée

ne laisse pas la force de la juger sévèrement.

**LEOPARDI (ALEXANDRE)**, sculpteur et architecte, naquit à Venise vers le milieu du xv<sup>e</sup>. siècle. Il sortait de l'école de Lombardie ; et , quoiqu'il soit peu connu hors de l'Italie , les ouvrages qu'il a exécutés dans sa ville natale offrent un tel caractère de perfection et d'élégance, que l'on ne peut concevoir comment tant d'autres sculpteurs moins habiles ont obtenu plus de renommée. Un des monuments les plus remarquables de Venise est dû à son ciseau : c'est le mausolée du doge André Vendramin, érigé dans l'ancienne église des Servites. Ce monument, aussi admirable par la beauté de l'architecture que par la perfection de la sculpture, est enrichi d'un grand nombre de statues et de bas-reliefs de la main de Leopardi, excepté deux figures d'*Adam* et d'*Eve*, qui sont dues à Tullio Lombardo, sculpteur également habile de cette époque : le travail du premier est remarquable par la simplicité et le goût. Ce n'est point la fierté de l'école florentine ; c'est un style plus simple et plus gracieux, et qui semble le type de celui qu'adoptèrent parmi nous Jean Goujon et Germain Pilon. On est frappé de l'analogie qui existe entre les bas-reliefs de ce mausolée représentant des *Enfants jouant avec des animaux marins*, et ceux du même genre qui ornent la fontaine des Innocents à Paris. Les statues de petite proportion qui sont placées autour du sarcophage, semblent, par l'invention et la perfection du travail, avoir été copiées d'après les pierres antiques les plus parfaites : les ornements d'architecture sont de même d'un excellent goût. Ce monument n'avait jamais été gravé ;

et l'on a l'obligation de à M. le chevalier Cicognani d'avoir inséré le trait dans *de la sculpture moderne* pour montrer à quel point de perfection ce bel art s'élevait en Italie. C'est encore à l'œuvre de l'on doit les trois piliers de la place Saint-Marc qui étaient arborés les états de la république : l'élégance des proportions y sont si admirables. C'est Leopardi qui dit la statue équestre du général Colleoni, dont on avait été exécuté par Antonio Rocchio. Il fit en outre de cette statue ; et ce monument a toujours été regardé comme un parfait modèle de ce genre. On en voit le plan, l'élévation et les détails dans l'ouvrage *Fabbriche Veneziane misurate*. On a reproché à Leopardi d'avoir voulu s'approprier l'ouvrage, en gravant sur le ventre du cheval l'inscription suivante : *Alexander Leo opus*, qu'il recouvrit au bout de quelque temps de pluie et le soleil faisant l'enduit, l'inscription se trouva une erreur. L'inscription sous le ventre du cheval ne point le mot *fecit* ; il y a la lettre *F* qui signifie *fudit que fecit* ; et une fois jamais il n'a voulu s'attribuer un tel ouvrage, c'est que, comme il fit placer sur son tombeau, il ne se regardait comme l'auteur du piédestal en propres termes : *Coloni statue basis Leopardi* avait été chargée de la construction de la statue

église Saint-Marc. Des en-cherchèrent à lui susciter poëtes : on le remplaça par artistes ; mais l'ouvrage res- du jusqu'à ce qu'enfin Pier- bardo le Vieux fût chargé direction des travaux. Outre ges qu'on vient de rappor-ardi en avait exécuté, pour s particuliers et pour des ments qui n'existent plus , l nombre de moins impor- s'il n'y eût pas mis son empreinte de son talent s'y e toujours, et ils n'ont pas tre recherchés, comme les écieux de la perfection des ienise dans le xiv<sup>e</sup> siècle. it dans cette ville en 1510, nterré dans le cloître de arie dell'Orto. P--s.

OLD SARR), dit le *Pieux*, d'Autriche, de la maison 12, ou Babenberg, était fils III, dit le beau, et d'Itha, mperneur Henri III, ou plus ablement de Welfe I<sup>er</sup>, aviète. Il était encore fort esp'en 1096, la mort de e rendit souverain du mar- empereur Henri IV, s'é- illé avec le Saint-Siège, princes d'Allemagne le fi- ser, et mirent à sa place on propre fils. Voyez et HENRI V.) Léopold, ute sa sagesse et toute sa brassa le parti de ce fils dont, en 1106, il épousa nommée Agnes. On croit qu'il ne contracta ce ma- près la mort de Henri IV; d sa conduite moins blâ- opinion qu'on avait de son e sa prudence et de sa fit jeter les yeux sur ir succéder à Henri V ;

mais jugeant que Lothaire réunirait en sa faveur la pluralité des suf- frages, Léopold se fit un devoir de lui céder. Il repoussa, avec le se- cours du duc de Bohême, les atta- ques d'Etienne II, roi de Hongrie, dont, par représailles, il ravagea les états. On parle aussi d'une au- tre victoire qu'il remporta sur le même prince. Léopold eut d'abord à gouverner des sujets intractables, que la religion et les lois n'avaient encore pu polir. Il sut les adoucir par sa prudence et sa modération ; et bientôt il se vit l'objet de leur vé- nération et de leur amour. De con- cert avec Agnès, son épouse, il fon- da plusieurs monastères ; mais loin de fouler ses sujets pour fournir à ces établissements pieux, il diminua les impôts, et versa d'abondantes aumônes dans le sein des pauvres. Il mérita aussi la reconnaissance publique par son exactitude à ren- dre la justice. Léopold mourut le 15 novembre 1136. Il eut d'Agnès dix-huit enfants. Le bruit des mi- racles qu'on disait s'opérer sur sa tombe, et dont il se fit d'amples re- cueils, porta plusieurs papes à or- donner des recherches sur sa vie. Ce fut Innocent VIII qui, à la de- mande de Frédéric III, le canonisa, le 14 janvier 1485. H-ry.

LEOPOLD I<sup>er</sup>, ou II, dit le *Glo- rieux*, duc d'Autriche (1), était le troisième fils de l'empereur Albert I<sup>er</sup> qui fut assassiné à l'instigation de Jean de Hapsbourg, son neveu. Le

(1) C'est seulement depuis l'année 1162, que les princes de la maison d'Autriche prennent sans contestation le titre d'archiduc qui leur a été accordé ou plutôt rendu par l'empereur Frédéric III, chef de leur maison. Ce monarque leur conféra, en conséquence, plusieurs prérogatives, telles entre autres que le droit de porter dans leurs propres états, le manteau royal, et la couronne ducale, surmontée du diadème impérial et de la croix, et de tenir un bâton de com- mandement à la main.

premier soin des enfants d'Albert , fut de venger sa mort sur tous ceux qui avaient eu part au crime , et même jusque sur leurs vassaux. Plus de mille personnes furent sacrifiées, dit-on, aux mânes du monarque autrichien. Albert laissa cinq fils, qui succédèrent, par indivis, à toutes les possessions de leur famille. Trois d'entre eux étant encore fort jeunes, l'administration des provinces autrichiennes fut dévolue aux aînés, Frédéric et Léopold. En conséquence du partage qu'ils en firent entre eux , ce dernier prince prit en main le gouvernement des états que sa maison possédait en Souabe, en Alsace et en Suisse. Léopold suivit en Italie, à la tête de quinze cents hommes d'armes, l'empereur Henri de Luxembourg, qui, pour le récompenser de ce signalé service, le fiança à Catherine de Savoie, nièce de l'impératrice. Comme cette dernière princesse n'existait plus, et que Henri désirait établir une union encore plus intime entre lui et les princes autrichiens, il choisit pour seconde femme, Catherine leur sœur. La future impératrice était à peine arrivée en Italie, que l'empereur mourut, événement qui fit concevoir aux ducs d'Autriche, l'espérance de placer l'un d'eux sur le trône impérial ; et ils usèrent de toute leur influence pour assurer la nomination de Frédéric. Il y eut double élection. Une partie des électeurs nommèrent le duc d'Autriche, et l'autre Louis de Bavière, qui toutefois obtint la pluralité des suffrages de tout le collège électoral. Des deux côtés on courut aux armes. Durant le cours des hostilités, les deux princes autrichiens célébrèrent leurs noces, l'un avec Elisabeth d'Aragon, et l'autre avec Catherine de Savoie ;

et ils perdirent un temps par en fêtes et en tournois. A la pendant, Frédéric marcha Louis, et Léopold attaquèrent d'Uri, d'Underwald et Switich, qui avaient épousé les rêts du prince bavarois. Ayant semblé une armée de vingt hommes, le duc d'Autriche se versa la ville de Schwitz. A la proche, quatorze cents hommes fleur de la jeunesse suisse, sans leurs armes, et volent au secours de la ville menacée. Ils passèrent le jour entier, livrés à des exercices de piété, à chanter des hymnes, à demander à Dieu, agenouillés dans les rues et dans les places, de leur faire obtenir l'exaucement de leurs humbles prières, et d'abaisser l'insolence de leurs ennemis. Ayant pris poste sur les hauteurs de Morgarten, et en attendant le même courage que les Grecs Thermopyles, ils attendent ferme l'armée autrichienne. Les bannis font solliciter, par les magistrats, la faveur de leur être admis à partager les dangers de leur patrie, quoique refusés, ils occupent les hauteurs qui commandent l'entrée du défilé. Le lendemain, au jour (16 novembre 1315), on vit paraître les Autrichiens, qui se crurent assurés de la victoire. A peine ils engagés dans le défilé, les bannis, poussant de grands cris, rouler sur eux des troncs d'arbres, des quartiers de rocher. Les Autrichiens, qui, gênés par l'absence d'espace du terrain, ne peuvent faire aucun mouvement, et sont culbutés. Léopold lui-même vient qu'avec peine à se sauver, et les ducs d'Autriche profitèrent de l'armistice qu'ils conclurent avec les Suisses, pour diriger tout l'e

**mes** contre Louis de Bavière; **vra** une infinité de combats **lèrent** l'Allemagne, de l'une **extrémité**. L'action la plus **lut** celle de Muhlendorf, où **fut** fait prisonnier avec **n** frère. Cette défaite fut due **udence** de Frédéric, qui **lit** bataille sans attendre l'arri- **Leopold**. Ce prince, qui se **à** la tête de forces considé- **était** entré en Bavière; mais **opris** le funeste résultat de **re** de Muhlendorf, il se retira **ce**. Après avoir tenté vaine- **faire** rendre la liberté à ses **ères**, il redoubla d'efforts **éparer** les malheurs de sa **il** gagna le roide Bohême, et **et**, moyennant une rançon, la **le** Henri. Il s'unit étroitement **pape** Jean XXII, qui avait **contre** Louis une sentence **imunication** et de déposition; **omit** de favoriser l'élection **le** France Charles IV, dit **a** l'empire. Ayant levé beau- **troupes**, il ravagea la Ba- **et** insulta les villes impériales **ibe**. Louis, pour arrêter cette **on**, se mit en marche au cœur **ter**. Attaqué par Léopold, il **plètement** défait. Cette vic- **cerent** l'influence du parti au- **a**. Léopold eut, à Bar-sur- **une** entrevue avec le roi de **. Il** se réunit ensuite aux élec- **le** Maence et de Cologne, **mbassadeurs** du monarque **is** et au légat, pour concerter **osition** formelle de Louis, et **on** de Charles IV. Réduit à **xtremité**, Louis de Bavière ne **utre** parti à prendre que de **de** se réconcilier avec les **,** autrichiens, et il rendit la **à** Frédéric: ce ne fut toute-

**fois** qu'à des conditions fort dures. **Le** duc d'Autriche promit de renon- **cer** à la dignité impériale, de resti- **tuer** toutes les places qu'il avait en- **levées** à l'Empire, de soutenir l'em- **pereur** contre tous ses ennemis, et **de** reprendre ses fers s'il ne pouvait **exécuter** tous les articles de la con- **vention**. Mais les autres princes au- **trichiens**, et particulièrement le sief **Léopold**, refusèrent d'accéder à ce **traité**, que de son côté le pape dé- **clara** nul. Frédéric tint sa parole **avec** une fidélité dont on trouve peu **d'exemples** dans l'histoire. Il se re- **mit** en la puissance de Louis, qui, **touché** d'une telle grandeur d'ame, **trahit** son prisonnier avec générosi- **té**. Selon l'usage du temps, ils n'eurent **qu'une** table et qu'un lit; et **lorsque** Louis fut appelé dans le **Brandebourg**, pour y étouffer une **révolte** contre son fils, il confia le **gouvernement** de la Bavière à Fré- **déric**. A la fin, fatigué des attaques **impétueuses** et terribles de Léopold, **et** redoutant la haine du pape, Louis **offrit** des conditions moins dures. **On** conclut un traité ( 8 septembre **1325**), portant que les deux compé- **titeurs** régneraient conjointement; **qu'il** prendraient, l'un et l'autre, le **titre** de roi des Romains, qu'ils con- **fèreraient** de concert les fiefs impé- **riaux**, et que chacun d'eux aurait **alternativement** la préséance. Léo- **pold** se montra satisfait de cet ac- **cord**: mais les électeurs et les princes **de** l'Empire soutinrent que c'était une **violation** de leurs privilèges; et le **traité** fut censuré par le pape, comme **attentatoire** aux droits de l'Eglise. **En** conséquence, il fut arrêté, entre **Louis** et Frédéric, que le premier **se** rendrait en Italie, accompagné de **Léopold**, en qualité de vicaire-géné- **ral** de l'Empire, et quo Frédéric

tiendrait les rênes du gouvernement en Allemagne. Malgré tous les efforts du pape pour soulever, contre cet arrangement, le roi de France et les électeurs, Louis et Frédéric demeurèrent unis. Léopold, avec son activité accoutumée, rassemblait sur le Rhin une armée destinée à forcer le consentement des princes de l'Empire, lorsque sa mort vint frustrer de nouveau les espérances de sa maison. En apprenant la perte de la bataille de Muhlendorf, ce prince s'était livré au désespoir le plus violent; et ce n'avait pas été sans peine qu'on l'avait empêché de mettre un terme à ses jours. Depuis cette époque, jamais on ne l'avait vu sourire: il déplorait continuellement l'abaissement de sa maison; et les émotions que lui faisait éprouver un esprit indomptable et ardent, jointes aux grands efforts qu'il avait faits durant la guerre contre Louis de Bavière, allumèrent son sang, et lui causèrent une fièvre qui le conduisit promptement au tombeau. Il mourut à Strasbourg, dans un accès de délire, à l'âge de 35 ans. Léopold eut de Catherine de Savoie, deux filles, Catherine et Agnès. Catherine épousa, en premières noces, Enguerrand VI, sire de Coucy, dont elle eut le célèbre Enguerrand de Coucy, et en secondes noces, Conrad, comte de Hardeck. Agnès eut pour époux Boleslas, duc de Schweidnitz et de Gawer.

H-AY.

**LÉOPOLD II** ou III, dit le *Preux*, duc d'Autriche, troisième fils d'Albert II, dit le *Sage*, fut chargé de l'administration des états que sa maison possédait dans la Souabe, et partagea le gouvernement du Tyrol avec Albert III, son frère. Mais, avide de pouvoir, il arracha à ce dernier un nouvel acte de partage,

par lequel il ne lui laissa que la triche, et acquit lui-même, les possessions de Souabe et de la Tyrol, la Styrie, la Carinthie et leurs dépendances. Comme l'indépendance des états Autrichiens était garantie par un ancien pacte de Léopold, il pria l'empereur Charles IV de consentir à l'arrangement. Charles venait de faire avec Albert le *«* nous avons long-temps travaillé à abaisser la maison triche, *»* dit le monarque, donnant à l'acte sa sanction; et voilà qu'elle s'abaissent *»* même. Léopold s'efforça de tendre ses états par différentes acquisitions, lorsque ses possessions d'Alsace et de Suisse furent reprises par Enguerrand VII, sire de son cousin, qui réclamait ces terres, comme la dot de sa femme, dont la demande fut rejetée, contraire à l'ordre de succession établi dans la maison d'Enguerrand. Léopold éprouva en Sicile de nombreuses défaites, qui le forcèrent à se retirer en Alsace. Après avoir quitté ce pays, il abandonna ses prétentions sur le royaume de Naples, soit parce qu'il se trouvait incapable d'état de les soutenir, soit parce que Léopold lui céda les seigneuries de Buren et de Niderviler. Cette contestation était à peine terminée, lorsque Léopold se vit engagé dans les guerres que se firent le duc de Hongrie, la république de Venise, et François de Hongrie, et François de Hongrie, qui engagea le duc d'Autriche dans une invasion dans les états de Venise. Après des succès divers, il conclut avec la république de Venise une ligue de deux ans, durant laquelle il ne pouvait entrer, mit Venise sur le point de sa ruine. Les Vénitiens, craignant ensuite la neutralité de ce j



at la marche de Trévis, put conserver et qu'il vendit mis de Carrare. Vers le mêm ps, il fit l'acquisition de dont les habitants, fatigués propres dissensious, lui of- le se soumettre a sa domina- : qui donna un port de mer aison d'Autriche, avantage le était privée. Guillaume, é de Léopold, était doué ités extérieures si séduisantes elles lui avaient acquis le a de Merveille du monde. Son était flatté de lui procurer la a de Pologne, en lui faisant r la belle Hedwige, fille du r que polonais, Louis dit le d; mais le jeune duc d'Autri- malgré l'amour qu'il avait su r a la princesse, fut supplanté sellon, duc de Lithuanie. Cette e, jointe au mauvais état de ses et au peu de succès de la u'il avait soutenue en Italie, la que il avait été un ins- qui affligèrent Léopold qu'il devint incapable de e de corps et d'esprit. Il dix a nistration des affaires; lis et seigneurs, affran- e de ontrainte, se livrèrent r de s excès. Le mécon- e nant parvenu au plus e se forma une confé- us de quarante villes de la quelle accedèrent Stras- au e, ainsi que les autres in- pales du Rhin, et les de Berne, de Zug, de Zurich e. Léopold, effrayé, sor- on a pathie, et détacha Zurich a l'ave des autres cantons con- es contre lui: il parvint a dis- re la ligue des villes du Rhin; et, réprimant ses baillifs, il apaisa les émentements dans la Souabe.

Mais les inquiétudes ayant cessé, les exactions recommencèrent. La haine que les Suisses portaient à l'Autriche se réveilla, et une querelle légère occasionna bientôt une rupture. Les habitants de quelques villes qui faisaient partie des possessions de la maison de Hapsbourg, et que Léopold avait engagées à plusieurs seigneurs, s'étant mis sous la protection de Lucerne, il s'ensuivit une guerre cruelle entre le duc d'Autriche, et plusieurs cantons Helvétiques. Après des succès divers, fut livrée la célèbre bataille de Sempach ( 9 juillet 1386 ), où treize cents Suisses défirent l'armée autrichienne, forte de quatre mille chevaux, et de quatorze cents hommes de pied. Le succès fut dû au dévouement héroïque d'Arnold de Winkelried, chevalier du canton d'Underwald. Voyant les Autrichiens sur le point d'envelopper les Suisses, Arnold, après avoir recommandé sa femme et ses enfants à ses compatriotes, sort des rangs, se jette sur les ennemis, et saisit autant de leurs lances qu'il peut en embrasser. Sa poitrine en est percée, et il les entraîne en tombant. Ses concitoyens s'avancent sur son corps expirant, et rompent la ligue des Autrichiens. D'autres Suisses, avec non moins d'intrépidité, pénétrèrent dans les intervalles causés par ce mouvement, et toute la phalange est mise en désordre. Deux mille Autrichiens, dont un tiers était de comtes, de barons et de chevaliers, furent comptés parmi les morts. Léopold y donna une grande bravoure. Lui ayant été renversé, un autrô, mortelle- ment blessé, s'écria: Autrichiens! au secours! Au secours!

tiendrait les rênes du gouvernement en Allemagne. Malgré tous les efforts du pape pour soulever, contre cet arrangement, le roi de France et les électeurs, Louis et Frédéric demeurèrent unis. Léopold, avec son activité accoutumée, rassemblait sur le Rhin une armée destinée à forcer le consentement des princes de l'Empire, lorsque sa mort vint frustrer de nouveau les espérances de sa maison. En apprenant la perte de la bataille de Muhldorf, ce prince s'était livré au désespoir le plus violent; et ce n'avait pas été sans peine qu'on l'avait empêché de mettre un terme à ses jours. Depuis cette époque, jamais on ne l'avait vu sourire: il déplorait continuellement l'abaissement de sa maison; et les émotions que lui faisait éprouver un esprit indomptable et ardent, jointes aux grands efforts qu'il avait faits durant la guerre contre Louis de Bavière, allumèrent son sang, et lui causèrent une fièvre qui le conduisit promptement au tombeau. Il mourut à Strasbourg, dans un accès de délire, à l'âge de 35 ans. Léopold eut de Catherine de Savoie, deux filles, Catherine et Agnès. Catherine épousa, en premières noces, Enguerrand VI, sire de Coucy, dont elle eut le célèbre Enguerrand de Coucy, et en secondes noces, Conrad, comte de Hardeck. Agnès eut pour époux Boleslas, duc de Schweidnitz et de Gawer.

H-ry.

**LÉOPOLD II** ou **III**, dit le *Preux*, duc d'Autriche, troisième fils d'Albert II, dit le *Sage*, fut chargé de l'administration des états que sa maison possédait dans la Souabe, et partagea le gouvernement du Tyrol avec Albert III, son frère. Mais, avide de pouvoir, il arracha à ce dernier un nouvel acte de partage,

par lequel il ne lui laissa que la triche, et acquit lui-même, les possessions de Souabe et de la Tyrol, la Styrie, la Carinthie et leurs dépendances. Comme l'obligation des états Autrichiens résultait par un ancien pacte de Léopold pria l'empereur Charles de consentir à l'arrangement qui venait de faire avec Albert le premier. « avons long-temps travaillé à abaisser la maison triche, » dit le monarque en donnant à l'acte sa sanction; « et voilà qu'elle s'abaïssée même. » Léopold s'efforça de tendre ses états par différentes acquisitions, lorsque ses possessions d'Alsace et de Suisse furent prises par Enguerrand VII, sire de son cousin, qui réclamait ces terres, comme la dot de sa femme, dont la demande fut rejetée, contraire à l'ordre de succession établi dans la maison d'Enguerrand. éprouva en Sicile de nombreuses défaites, qui le forcèrent de se retirer en Alsace. Après avoir quitté ce pays, il abandonna ses prétentions sur le d'état de les soutenir, se contentant que Léopold lui céda les seigneuries de Buren et de Nid. La contestation était à peine terminée lorsque Léopold se vit engagé dans les guerres que se firent la république de Venise, la Hongrie, et François de qui engagea le duc d'Autriche à une invasion dans les états de Venise. Après des succès divers, il conclut avec la république de deux ans, durant lesquels une nouvelle ligue, où il ne vint pas entrer, mit Venise sur le point de sa ruine. Les Vénitiens obtinrent ensuite la neutralité de ce

et la marche de Trévise, et qu'il vendit tout le territoire de Carrare. Vers le même temps, il fit l'acquisition de tout le territoire de Trente, dont les habitants, fatigués de leurs propres dissensions, lui offrirent de se soumettre à sa domination. Mais cette acquisition fut achetée à un prix très élevé, et elle fut achetée à la maison d'Autriche, avant que l'Autriche ne fût devenue une puissance. Guillaume, duc de Bavière, était doué d'un caractère très extérieurement si séduisant, que les princes de l'Allemagne lui avaient acquis le surnom de Merveille du monde. Son mariage avec la fille de Pologne, en lui faisant la belle Hedwige, fille du roi polonais, Louis dit le Pieux, mais le jeune duc d'Autriche, Rodolphe l'amour qu'il avait eu pour la princesse, fut supplanté par son mariage avec la fille de Lithuanie. Cette union fut jointe au mauvais état de ses affaires, et au peu de succès de la guerre qu'il avait soutenue en Italie, et laquelle il avait été un insouciant à affliger. Léopold, duc de Bavière, et qu'il devint incapable de gouverner de corps et d'esprit. Il fut déchargé de l'administration des affaires; baillis et seigneurs, affranchis de toute contrainte, se livrèrent à tous les grands excès. Le mécontentement étant parvenu au plus haut degré, il se forma une confédération de plus de quarante villes de la Souabe, à laquelle accédèrent Strasbourg, Mayence, ainsi que les autres principales du Rhin, et les cantons de Berne, de Zug, de Zurich et de Soleure. Léopold, effrayé, sortit de son apathie, et détacha Zurich de l'alliance des autres cantons confédérés; il parvint à dissoudre la ligue des villes du Rhin; et, calmant ses baillis, il apaisa les troubles dans la Souabe.

Mais les inquiétudes ayant cessé, les exactions recommencèrent. La haine que les Suisses portaient à l'Autriche se réveilla, et une querelle légère occasionna bientôt une rupture. Les habitants de quelques villes qui faisaient partie des possessions de la maison de Hapsbourg, et que Léopold avait engagées à plusieurs seigneurs, s'étant mis sous la protection de Lucerne, il s'ensuivit une guerre cruelle entre le duc d'Autriche, et plusieurs cantons Helvétiques. Après des succès divers, fut livrée la célèbre bataille de Sempach (9 juillet 1386), où treize cents Suisses défirent l'armée autrichienne, forte de quatre mille chevaux, et de quatorze cents hommes de pied. Le succès fut dû au dévouement héroïque d'Arnold de Winkelried, chevalier du canton d'Underwald. Voyant les Autrichiens sur le point d'envelopper les Suisses, Arnold, après avoir recommandé sa femme et ses enfants à ses compatriotes, sort des rangs, se jette sur les ennemis, et saisit autant de leurs lances qu'il peut en embrasser. Sa poitrine en est percée, et il les entraîne en tombant. Ses concitoyens s'avancent sur son corps expirant, et rompent la ligue des Autrichiens. D'autres Suisses, avec non moins d'intrépidité, pénètrent dans les intervalles causés par ce mouvement, et toute la phalange est mise en désordre. Deux mille Autrichiens, dont un tiers était composé de comtes, de barons et de chevaliers, furent comptés parmi les morts. Léopold y déploya la plus grande bravoure. L'officier qui portait l'étendard autrichien ayant été renversé, un autre officier releva l'enseigne; mais bientôt, mortellement blessé, il tombe en s'écriant : « Au secours, Autrichiens! »

» cours ! » Léopold accourt, reçoit l'étendard ensanglanté, et l'agite en l'air. Ses chevaliers se pressent autour de lui; l'action s'engage avec une nouvelle fureur, et la plupart des compagnons d'armes du prince sont tués à ses côtés. Lui-même, voyant tout perdu, se jette au plus fort de la mêlée; et une main inconnue met un terme à son existence. Son corps, percé de coups, fut trouvé sous un tas de morts. Ainsi périt Léopold, âgé de 36 ans, après un règne fort agité qui en avait duré 20. Ce prince montra plutôt les qualités d'un chevalier errant, que celles d'un souverain. Il ne laissa point d'enfants de Catherine, sa première femme, qui était fille de Meinhard, comte de Gorice. Sa seconde femme, Virida, fille de Bernabo Visconti, seigneur de Milan, qu'il épousa en 1366, lui donna quatre fils, Guillaume, Léopold, Ernest et Frédéric, et une fille nommée Elisabeth. H-ry.

LEOPOLD I<sup>er</sup>, empereur d'Allemagne, second fils de Ferdinand III, naquit le 9 juin 1640, et se signala dans sa jeunesse par des talents militaires. Ferdinand, son frère aîné, étant mort, il fut reconnu héritier présomptif des deux couronnes de Hongrie et de Bohême; et les états d'Autriche lui prêtèrent foi et hommage en la même qualité. Il n'avait pas 18 ans, lorsque son père mourut. La régence fut dévolue à l'archiduc Léopold, frère de Ferdinand III; et le premier soin de ce prince fut de faire poser sur la tête de son neveu, la couronne impériale, qui lui fut offerte à lui-même, et qu'il eut la générosité de refuser. Léopold fut élu empereur, le 18 juillet 1658, et couronné à Francfort, le 1<sup>er</sup> du mois suivant. On lui fit signer une capitulation qui n'avait pas moins de qua-

rante-cinq articles, l'un desquels lui interdisait la faculté de secourir l'Espagne dans les guerres d'Italie. On voulut étendre cette interdiction à la guerre qui se faisait dans le Nord; mais Léopold eut assez de force pour en faire rejeter la proposition, ainsi qu'un autre article portant que s'il violait sa capitulation, il serait censé avoir abdicqué. Ne pouvant ainsi prendre part à la guerre entre la France et l'Espagne, l'empereur dirigea, mais sans de grands succès, tous ses efforts contre la Suède. La Hongrie et la Transylvanie attirèrent ensuite son attention; et bientôt la guerre se ralluma entre la maison d'Autriche et la Porte Ottomane. Les troupes impériales, commandées par Montécuculli, remportèrent d'abord quelques avantages, dont elles ne purent profiter, les Hongrois n'ayant point envoyé les secours qu'ils avaient promis. Léopold n'obtint rien non plus d'une nouvelle diète qu'il avait assemblée à Presbourg: en conséquence, il entra en négociation avec les Turcs; mais le grand visir Achmet Koproli, qui, sous Mahomet IV, gouvernait l'empire Ottoman, ayant vu la Hongrie sans défense et en proie à des dissensions intestines, fondit sur ce royaume avec une armée de cent mille hommes, passa la Drave et le Danube, et détacha des hordes de Turcs et de Tatars, qui, après avoir menacé Vienne, portèrent le ravage jusqu'à Olmutz. Dans ce danger pressant. Léopold fut attaqué de la petite vérole, et cet accident ne fit qu'augmenter l'embarras où l'invasion des Turcs avait jeté ses ministres. Montécuculli eut beaucoup de peine à se maintenir dans la position qu'offre l'île de Schutt; et la présence de l'ennemi rendit inutile un effort tardif

qu'on fit pour lever l'armée d'insurrection. N'ayant plus d'espoir qu'en des secours étrangers, Léopold, alors relevé de sa maladie, se rendit à Ratisbonne, où se tenait la diète de l'Empire. On lui fit essuyer une foule de contrariétés; et ce ne fut que lorsque la prise de Neuhausel eut découvert toute l'étendue du danger, qu'on lui accorda les contingents et les contributions dont il avait un si pressant besoin. Les autres états prêtèrent aussi des secours à Léopold; et le roi de France lui envoya six mille hommes, sous la conduite du comte de Coligny et du marquis de La Feuillade. On réunit ainsi une armée de trente mille hommes qui s'avança vers le théâtre de la guerre. Les commencements de la campagne furent marqués par des succès et des revers; mais la journée de St.-Gothard (1<sup>er</sup>. août 1664), où le choc des troupes allemandes et la valeur des Français rompirent les rangs des janissaires, la décida en faveur des chrétiens. Dans les premiers transports de joie qu'excita cette victoire, on se flatta de chasser pour jamais de la Hongrie les infidèles. Toutefois la division se mit sur-le-champ parmi les vainqueurs; ce qui, joint à d'autres considérations, porta Léopold à souscrire aux propositions du grand-visir: et, au grand étonnement de l'Europe, il conclut avec la Porte Ottomane (10 août id.), une trêve de 20 ans. Louis XIV avant envahi les Pays-Bas, la cour de Madrid réclama le secours de Léopold, comme empereur, et comme le plus proche héritier de la couronne d'Espagne. Traversé par les princes d'Allemagne et inquiété par des troubles qui commençaient à s'élever en Hongrie, il fut contraint de garder la neutralité, qu'il rompit

néanmoins, lorsqu'il vit les Provinces-Unies sur le point d'être conquises par les troupes françaises. D'abord, il tenta vainement de soulever l'Empire contre la France: mais l'embranchement du Palatinat et l'invasion de Trèves, de la Lorraine et des villes impériales d'Alsace, concoururent, avec plusieurs déclarations hautaines de Louis XIV, à donner du poids aux représentations de Léopold; et, en 1674, toute la diète se réunit pour déclarer la guerre au monarque français. Durant les deux années suivantes, les opérations militaires entre la France et l'empereur, ne s'étendirent pas au-delà des bords du Rhin. La lenteur calculée de Montécuculli, et l'activité de Turenne, se balancèrent tellement, qu'il n'y eut point d'avantage décisif de l'un ni de l'autre côté: mais peu de temps après la mort du dernier et la retraite du premier, les choses changèrent de face; et la fortune se déclara presque toujours en faveur de la France. Cette guerre fut terminée par la paix de Nimègue (1679), qui, à l'égard de l'Allemagne, laissa les choses dans l'état où le traité de Westphalie les avait mises. La paix conclue, Léopold, qui pouvait prévoir qu'elle ne serait pas de longue durée, engagea la diète à mieux ordonner l'organisation de l'armée de l'Empire. En même temps, il excita les états d'Allemagne à former des ligues défensives, soit entre eux, soit avec des puissances étrangères. Il accéda à celle des quatre cercles du Rhin, et conclut des traités d'alliance avec les ducs de Brunswick - Lunebourg et l'électeur de Bavière. La saisie du duché de Deux-Ponts, en vertu d'un arrêt rendu par une des célèbres chambres de réunion que Louis XIV avait instituées, ayant irrité le roi de

Suède, qui en était souverain, l'empereur profita de son mécontentement, et conclut avec ce prince, l'Espagne et les Provinces-Unies, une ligue défensive de 20 ans. Il se flattait de porter le corps germanique à déclarer la guerre à la France; et il espérait que le prince d'Orange engagerait l'Angleterre dans la querelle: mais l'influence de Louis XIV l'emporta. Les troupes françaises, étant entrées dans les Pays-Bas, s'emparèrent de plusieurs places. La division des princes d'Allemagne, l'insouciance des Hollandais, la neutralité de l'Angleterre, et surtout l'embarras où les troubles de Hongrie jetaient Léopold, permirent au roi de France de conserver la plus grande partie de ses conquêtes; et il fut conclu, à Ratisbonne (26 avril 1684), entre ce prince, le roi d'Espagne et l'empereur, une trêve de vingt ans, qui en dura tout au plus trois. Léopold renferma son indignation dans son sein, et il épia l'occasion de la faire éclater. Il trouva de semblables dispositions dans Guillaume, prince d'Orange, qui opéra une révolution dans les sentiments des Hollandais, et qui n'usa pas avec moins de succès du crédit qu'il avait sur l'esprit du roi de Suède, et sur celui de plusieurs membres du corps germanique. Léopold gagna ensuite l'électeur de Brandebourg, et s'assura du concours des princes de Brunswick-Lunebourg. Le prétexte que l'empereur et le prince d'Orange cherchaient pour soulever l'Empire contre la France, leur fut offert à la mort de Charles-Louis, électeur palatin, et dernier rejeton en ligne masculine de la branche de Simmeren. Les branches de Neubourg et de Welfentz s'en disputèrent la succession; et les propriétés allodiales furent ré-

clamées par la sœur du feu prince, Elisabeth-Charlotte, femme du duc d'Orléans, frère de Louis XIV. La contestation au sujet des fiefs fut décidée promptement en faveur du duc de Neubourg, beau-frère de Léopold, qui lui accorda l'investiture; décision que la diète approuva. Sous le titre d'allodiaux, la duchesse d'Orléans demandait toutes les propriétés mobilières; et, de façon ou d'autre, elle revendiquait la plus grande partie des terres qui avaient appartenu à la maison de Simmeren. Louis XIV, qui soutenait les prétentions de la princesse, menaça de faire entrer ses troupes dans le Palatinat. L'empereur et le prince d'Orange se prévalurent de l'alarme que répandit cette menace. Par leur intervention, les Provinces-Unies, l'électeur de Brandebourg et le roi de Suède conclurent un traité d'alliance; et enfin, Léopold, le monarque Suédois et les principaux membres de l'Empire germanique formèrent la célèbre ligue d'Augsbourg. Louis XIV, alors, proposa de convertir en paix la trêve de Ratisbonne, et permit à la duchesse d'Orléans d'accepter une somme d'argent pour équivalent de ses prétentions. Le corps germanique, à l'instigation de Léopold, refusa d'accéder à ces propositions. Ce refus, joint à l'aspect guerrier que prenait l'Allemagne, aux succès des armes de l'Autriche en Hongrie, et aux préparatifs que faisait le prince d'Orange pour détrôner Jacques II, porta Louis XIV à prévenir ses ennemis. Avant la fin de l'année, les Français avaient pris Philipsbourg et conquis tout le Palatinat. Cependant Léopold, qui poursuivait ses avantages contre les Turcs et les rebelles de Hongrie, s'était borné à renvoyer de Vienne et de Ratisbonne,

les ambassadeurs de France. Par sa faveur pour la maison d'Autriche, Louis XIV qui voulait faire diversion en faveur de la Porte, répandit ses troupes en Allemagne, au lieu de les faire marcher contre la Hollande; et le prince d'Orange eut le temps d'achever cette révolution d'Angleterre dont les résultats ont été si contraires à la France. Le corps germanique se réunit à l'Espagne pour protéger, pendant l'absence de Guillaume, les Provinces-Unies; et même l'empereur et le pape (Innocent XI), préférant leurs intérêts particuliers à celui de leur religion, favorisèrent l'expulsion d'un prince catholique et l'avènement d'un prince protestant. La révolution d'Angleterre produisit un changement aussi prompt qu'important en faveur des alliés. L'Empire, sur les instances de Léopold, déclara la guerre à la France; les membres de la ligue d'Augsbourg renouvellèrent leurs contingents; et, au commencement du printemps, les troupes allemandes s'avancèrent de toutes parts vers le Rhin. Louis XIV, craignant au-dessus de se maintenir en Allemagne, retira ses troupes, et donna l'ordre de ravager de nouveau le Palatinat et les provinces voisines, pour mieux garantir ses frontières. Cet ordre cruel, qui ne fut exécuté que trop fidèlement, accrut l'influence de l'empereur, et porta les alliés à redoubler d'efforts. Ils ne furent pas moins d'activité dans les négociations que dans les opérations militaires; et Léopold parvint à poser les bases d'une alliance qui réunit toute l'Europe contre la France, dont la ruine parut alors inévitable, mais qui finit par triompher de tous ses ennemis. (Voy. Louis XIV.) Léopold, pour reconnaître les services des ducs de Brunswick, avait résolu

de créer, en faveur de l'un d'eux, un neuvième électorat. Lorsqu'il en fit la proposition à la diète, il éprouva une forte opposition, malgré laquelle néanmoins il accorda l'investiture. Le collège des princes protesta, et ses membres formèrent une ligue, qui leur fit donner le nom de Princes-correspondants. Le roi de Danemark saisit un prétexte pour déclarer la guerre à la maison de Brunswick; et la querelle prenant une tournure fâcheuse, Léopold annonça, du consentement du nouvel électeur, qu'il suspendait l'effet de l'investiture jusqu'à ce qu'il eût obtenu le consentement de tous les membres de l'Empire. Il ne fut pas plus heureux dans ses efforts pour rendre à la Bohême tous les droits attachés à la dignité électoral. La proposition qu'il en fit, fut combattue vivement. L'empereur, pour ne point exciter de nouveaux troubles, la retira, et remit à un temps plus opportun l'exécution de son dessein. Cette condescendance rétablit l'accord dans l'Empire; ce qui n'empêcha pas que toute l'Allemagne ne demandât la paix à grands cris. De son côté, la France n'avait plus la même supériorité. Ses généraux gagnaient encore des batailles et prenaient des places dans les Pays-Bas; mais leurs progrès n'étaient pas aussi rapides que dans les guerres précédentes, et ils n'étaient complètement heureux qu'en Italie. Louis XIV, parvenu à détacher de la ligue le duc de Savoie, profita de la défiance que cette defection inspira aux alliés, et leur proposa des préliminaires de paix. Il offrit d'annuler les rémissions qu'il avait faites, de restituer la Lorraine, de reconnaître Guillaume III, et de ne point soutenir les prétentions de la duchesse d'Orléans. L'Angleterre et les

Provinces-Unies, satisfaites de ces propositions, vainquirent la répugnance de l'Espagne, de l'empereur et de l'Empire; et il se tint, à Riswick, un congrès qui, après six mois de négociations et après que Léopold se fut vu abandonné de tous ses alliés, rétablit la paix entre la France et l'empereur. (30 octobre 1697.) L'Empire recouvra tout ce qu'il avait perdu, excepté l'Alsace. Fribourg et Brisach furent rendus à Léopold. Mais des événements d'une importance encore plus grande nous forcent d'attirer de nouveau, sur les troubles de la Hongrie, l'attention du lecteur. La trêve conclue avec les Turcs ne fit que redoubler le mécontentement des Hongrois qui soupçonnèrent l'empereur de vouloir attenter à leurs privilèges. De son côté, Léopold attribua aux plus violents d'entre eux, un complot tramé pour l'assassiner, et il s'était formé réellement une ligue secrète, à la tête de laquelle on remarquait les comtes Zrini, Frangipani, Tattenbach, Nadasty et le jeune Ragoczky, et à laquelle le refus de Léopold de convoquer une diète et de conférer la dignité de palatin, alors vacante, avait donné beaucoup de force. Des mesures avaient été prises pour lever des troupes; et treize comtés s'étaient réunis par une association formelle. Léopold, instruit du complot, fit marcher des troupes; et bientôt les chefs de la ligue furent arrêtés, condamnés et mis à mort. Ce complot lui servit de prétexte pour rendre héréditaire, dans sa maison, la couronne de Hongrie. Il déclara que toute la nation étant coupable avait forfait ses privilèges, et il institua un conseil de gouvernement dont il se réserva la nomination. Des cours de justice furent établies pour punir les hérétiques; et la

Hongrie fut livrée à tous les excès du despotisme militaire et d'une inquisition cruelle. Tant de maux poussèrent à bout un peuple courageux. Catholiques et protestants oublièrent leur ancienne inimitié, et le danger commun les réunit. Les insurgents étant appuyés par le prince de Transsylvanie, par les pachas voisins et par la France, soutinrent une lutte terrible contre les troupes allemandes, qui avaient sur eux l'avantage de la discipline. Ils allaient succomber, lorsqu'ils trouvèrent un chef habile dans Émeric, comte de Tekély, ou plutôt Tokoly, de qui le père avait aussi été exécuté. Léopold ne pouvant recruter son armée, dont le fer de l'ennemi et la désertion avaient éclairci les rangs, renonça à son système de rigueur. Il offrit de rétablir la constitution dans toute son intégrité, et de rendre à la nation ses privilèges. Une diète fut convoquée à Ofdenbourg; et l'empereur abolit la nouvelle forme de gouvernement. Il publia une amnistie générale, abrogea les impôts établis illégalement, accorda la liberté de conscience aux protestants, et promit de rendre à leurs héritiers les biens des seigneurs qui avaient été mis à mort. Tekély, se devant de la cour impériale, ou comptant sur l'appui des Turcs, ne voulut point accepter les conditions qui lui furent offertes. Toutefois la diète le fit consentir à prolonger de six mois un armistice qui avait été conclu. Léopold, dans l'intervalle, envoya à Constantinople un ambassadeur proposer le renouvellement de la trêve; mais on voulut lui imposer des conditions si dures, qu'il les rejeta. Tekeli, qui avait temporisé jusqu'à ce qu'il eût pu recevoir des secours, reprit les armes, et la



lorsque la trêve fut expirée. Apaffy ou Abaffy, prince de Transsylvanie, s'étant réuni à lui, ils réduisirent les impériaux à se tenir sur la défensive. Peu de temps après, Tekely épousa la veuve de Ragoczky; ce qui le mit en possession de la forteresse de Munkatz. Il fit ensuite une entrée triomphante dans la ville de Bude, et fut inauguré prince de la Haute-Hongrie, par le pacha. Bientôt il se joignit par un grand nombre de protestants, indignés des efforts que faisait l'empereur pour éluder les effets de ses promesses. Soutenu par les pachas de Bude et de Waradin, Tekely s'empara de diverses places; et au commencement de l'année suivante, le grand-visir, Kara-Mustapha, s'avança, à la tête de deux cent mille hommes, jusqu'à Pesth, où il fit sa jonction avec les insurgés. Cependant Léopold se préparait à tenir tête à l'orage. Il obtint les secours de la diète de l'Empire, et conclut un traité d'alliance avec les électeurs de Bavière et de Saxe, et un autre traité (31 mars 1683) avec Jean Sobieski, roi de Pologne, qui s'engagea de lui fournir une armée de quarante mille hommes. Le palatin Esterhazy fut aussi chargé de lever une armée d'insurrection en Hongrie. Toutefois la lenteur des Allemands et la désertion des soldats furent telles que l'armée de l'empereur n'était pas forte de plus de quarante mille hommes, lorsqu'il en passa la revue (7 mai) à Presbourg. Le duc de Lorraine (Charles V), son beau-frère, qui en avait le commandement, tenta d'ouvrir la campagne par le siège de Neuhausel; mais l'approche de l'armée ottomane le contraignit à faire une prompte retraite. Il jeta, dans Raab et Comore, la meilleure partie de son infanterie,

et, se repliant avec sa cavalerie, il dévasta le pays jusqu'aux portes de Vienne, dont les habitants étaient dans la plus profonde consternation. La nuit précédente, l'empereur et toute sa cour étaient sortis de cette capitale, au milieu des cris d'un peuple indigné. De concert avec l'intrépide gouverneur, Rudiger, le duc de Lorraine mit la place en état de défense; et l'on enrégimenta les citoyens et les étudiants pour secourir la garnison. Le grand-visir parut le 14 juillet, et, en quelques jours, il acheva l'investissement; puis il commença l'attaque. Le duc de Lorraine, après s'être efforcé vainement de troubler les opérations du siège, se porta rapidement jusqu'à Presbourg, et défit Tekeli, qui avait été chargé de garder ce poste important. Il arrêta aussi les incursions que les Tatars et les mécontents faisaient dans la Moravie. Cependant la ville de Vienne était réduite à la plus grande détresse, faute de vivres; la maladie et le fer de l'ennemi en avaient considérablement affaibli la garnison; les Turcs étaient en possession de tous les ouvrages extérieurs, et l'on s'attendait journellement à voir la place emportée d'assaut: les secours d'Allemagne n'arrivaient point, et l'armée polonaise commençait seulement à se rassembler sur les frontières de la Silésie. Le duc de Lorraine envoyait message sur message pour en accélérer les mouvements; et l'empereur, lui-même, réduit au désespoir, écrivit au roi de Pologne, pour l'inviter à venir à son secours, sans attendre son armée. « Mes troupes se rassem-  
 » blent, lui dit-il, venez vous  
 » mettre à leur tête; quelque infé-  
 » rieures en nombre qu'elles soient,  
 » votre nom suffira pour leur don-  
 » ner la victoire. » Sobieski, se reu-

dant à ces instances, prit les devants avec trois mille hommes, n'emportant aucun bagage, et il traversa la Silésie et la Moravie avec une extrême rapidité. Arrivé à Tulu, un pont qu'il devait y trouver n'était point encore achevé; et il n'y avait de troupes que celles du duc de Lorraine. Trompé dans son attente, le monarque polonais en témoigna tout son mécontentement. Le duc l'ayant apaisé, Sobieski attendit sa propre armée, qui atteignit le Danube le 5 septembre; et toutes les troupes allemandes furent réunies le 7. L'armée impériale se montant ainsi à plus de soixante mille hommes, le roi de Pologne et le duc de Lorraine la conduisirent contre les Turcs. Dans la nuit du 11, des signaux convenus ranimèrent le courage des assiégés, qui, le lendemain matin, virent avec ravissement les drapeaux autrichiens flotter sur le Kalemberg. L'approche inopinée de cette armée confondit le grand-visir, dont les troupes étaient découragées et considérablement réduites. Il venait d'être repoussé dans un furieux effort qu'il avait fait pour emporter la place, lorsque sa consternation redoubla par une attaque vigoureuse de l'armée chrétienne. Kara - Mustapha décampa de nuit, et se retira avec une telle précipitation que son avant-garde arriva sur le bord du Raab le lendemain au soir. Les troupes chrétiennes entrèrent à la pointe du jour dans le camp de l'ennemi, et furent extrêmement surprises d'y trouver les tentes, les bagages, les munitions de guerre et de bouche, cent quatre-vingts pièces de canon, les marques de la dignité de grand-visir, et un étendard qu'on supposa être celui de Mahomet. Sobieski, à qui l'on attribua principalement la victoire, reçut les plus vives et les

plus sincères félicitations sur le champ de bataille même. Le lendemain il fit son entrée dans Vienne dont les habitants se portèrent foule à sa rencontre, le saluèrent sous le nom de père et de libérateur. ( SOBIESKI. ) L'entrée de Léopold fut loin de répondre à celle du polonais. Point d'honneurs, point de foule, point d'acclamations, point d'annonça son retour. A l'approche de sa capitale, il entendit les coups de canon qu'on y faisait en l'honneur de la victoire remportée par Sobieski, et il alla, non comme un vainqueur victorieux, mais à pied, avec un flambeau à la main, et donnant la sorte de marques d'humilité, et rendant grâce à Dieu d'une délivrance qui semblait être un miracle. Sobieski vivement la différence qu'il y avait entre les transports de joie qu'on avait signalés à l'entrée du roi de Pologne, et l'hommage étudie et qu'on lui rendit à lui-même, et il eut sa colère contre le comte de Saldorf, aux funestes avis duquel il attribuait ses malheurs, et tant d'amertume dans les reproches qu'il lui adressa, que l'ancien ministre en mourut de douleur, en quelques heures. L'humiliation de Léopold étouffa en lui toute reconnaissance; au lieu de venir au camp des Polonais, pour en faire part au monarque contre son sein, il se livra à des recherches pour savoir si le roi qui ne devait la couronne que par une élection, avait jamais été en présence d'un empereur, et demanda de quelle manière il recevait Sobieski: « A bras ouverts » lui répondit le duc de Lorraine indigné de tant d'indifférence et d'orgueil. Mais, dit l'historien, la maison d'Autriche ( M. C. ) Léopold n'avait pas cette gra-

qui fait supporter les bien-  
 t il régla, avec le soin le plus  
 eux, le cérémonial de l'en-  
 qui eut lieu entre les deux  
 L'empereur, vêtu simple-  
 et monté sur un cheval de  
 re apparence, avait l'air em-  
 é et chagrin. Sobieski, por-  
 même habit que le jour du  
 t, montait un superbe cour-  
 richement caparaçonné. La  
 naturelle de son maintien était  
 par l'air d'assurance et de  
 que lui donnaient ses succès.  
 nal convenu, les deux monar-  
 avancèrent au devant l'un de  
 ; ils se saluèrent au même ins-  
 t s'embrassèrent froidement.  
 ki s'empressa d'interrompre  
 reur, au mot de reconnais-  
 que Léopold balbutia; et après  
 embrassé une seconde fois,  
 ra dans sa tente, lui laissant  
 son chancelier, pour l'ac-  
 signer dans la revue qu'il allait  
 de ces troupes qui avaient  
 la monarchie autrichienne.  
 contentement que la conduite  
 euse de Léopold inspi-  
 x princes allemands qui lui  
 t amené des secours, joint  
 ur qu'eurent les Polonais de  
 à couvert leur butin, em-  
 les vainqueurs de suivre l'en-  
 l'épée dans les reins. Ce fut  
 ent cinq jours après la ba-  
 qu'ils reprirent le cours de  
 opérations. Le 9 octobre, ils  
 rtèrent, près de Parkan, une  
 re signalée; et, le 28, ils inves-  
 Gran, dont ils se rendirent  
 es après un siège de peu de du-  
 tte conquête fut suivie de la  
 ion de plusieurs autres places;  
 même temps, l'armée otto-  
 qui s'était retirée avec précé-  
 vers Belgrade, évacua la

Hongrie. Les alliés ne tardèrent pas  
 alors à se séparer. Sobieski s'étant  
 efforcé de négocier un raccommode-  
 ment entre Léopold et les mécon-  
 tents, l'empereur le soupçonna de  
 songer à procurer à son fils la cou-  
 ronne de Hongrie. Ce héros indigné  
 retira ses troupes, et déclara qu'il  
 continuerait à combattre les Turcs,  
 mais qu'il ne tournerait point ses ar-  
 mes contre les insurgents. Cependant  
 la plupart de ceux-ci implorèrent la  
 clémence de Léopold, qui parut leur  
 pardonner; et insensiblement Té-  
 kéli se vit abandonné de ses prin-  
 cipaux partisans. La reddition de  
 Cassovie fit recouvrer à l'empereur  
 la plus grande partie de la Hon-  
 grie septentrionale. Les impériaux  
 prirent ensuite Neuhausel, Agria, et  
 Bude, qui était depuis longtemps le  
 siège de la puissance ottomane en  
 Hongrie. La victoire que le duc de  
 Lorraine remporta sur les Turcs à  
 Mohatz ( 12 août 1687 ), lava la  
 honte qui avait souillé les armées  
 hongroises sur le même champ de  
 bataille en 1526. Les Turcs per-  
 dirent vingt mille hommes, et le  
 butin fut immense. Au milieu de ces  
 succès, l'empereur reprit le dessein  
 de rendre la couronne de Hongrie hé-  
 réditaire. On découvrit, ou l'on fei-  
 gnit de découvrir une nouvelle con-  
 spiration : l'on institua, à Eperies, un  
 tribunal présidé par Caraffe, étranger  
 sanguinaire, et dont les autres  
 membres étaient des officiers dévoués  
 à la cour; trente bourreaux et leurs  
 valets furent occupés long-temps à  
 exécuter les jugements de cet atroce  
 tribunal. On pressa Léopold de pro-  
 fiter de la terreur qu'inspiraient ces  
 actes de cruauté, pour établir un gou-  
 vernement arbitraire et abolir l'exer-  
 cice du culte protestant; mais crai-  
 gnant de réduire les Hongrois au des-

poir, il se contenta d'abolir le droit d'élection et celui de résistance aux ordres du souverain. Il rendit à une députation de la noblesse la couronne de Saint-Etienne, et convoqua une diète pour le couronnement de l'archiduc Joseph son fils. Les Hongrois étaient si attachés au droit d'élire leur roi, que malgré l'état d'abaissement où ils étaient réduits, ils eurent recours à toute sorte d'expédients pour le conserver. Ce fut vainement; mais ni menaces, ni promesses, ne purent les faire consentir pour lors à rendre la couronne héréditaire dans la ligne féminine. Les états confirmèrent le droit de succession dans la ligne masculine, tant de la branche espagnole que de la branche allemande; et ils réservèrent à la nation le droit d'élection lorsque cette ligne serait éteinte. La chose ainsi réglée, on procéda au couronnement du jeune prince qui n'avait pas encore dix ans. Les changements qui venaient de s'opérer, ayant augmenté le pouvoir du souverain, procurèrent de nouveaux avantages aux armes impériales. Leurs succès furent facilités par le grand nombre d'ennemis que la cour de Vienne suscita contre les Turcs : les Vénitiens conquièrent la Morée et la Dalmatie ; le roi de Pologne consentit à reprendre les armes en faveur de la maison d'Autriche; enfin la Russie attaqua la Crimée. Les effets de ces diversions furent la défaite totale de Tekéli, la soumission de tout le pays qui s'étend jusqu'à la Save, la réduction de Belgrade, d'Orsova et de Viddin, et même la conquête de la Bosnie et de la Serbie. Le prince de Transylvanie rompit ses liaisons avec les Turcs, et reçut dans ses places fortes des garnisons impériales. A la fin de l'année 1689, les infidèles ne possédaient plus au

nord du Danube que Tèmeswar et le grand Waradin. Cette suite de revers ébranla l'empire ottoman. Le mauvais succès du siège de Vienne avait entraîné la déposition du Kan de Crimée, et fait mettre à mort quatre pachas et le grand-visir lui-même, Kara-Moustapha, qui était neveu du célèbre Koproli et gendre du sultan. La perte de la bataille de Mohatz occasionna la chute d'un autre grand-visir; et le mécontentement qu'excitèrent les derniers désastres, ajouta une nouvelle révolution à celles dont Constantinople avait été le théâtre. Mahomet IV fut déposé, et Soliman II, son frère, mis sur le trône. L'orgueil ottoman était abaissé, et le nouveau sultan fit connaître, par ses instances répétées, l'extrémité où il était réduit. Léopold, enflé par ses succès, proposa des conditions si dures qu'elles annonçaient le dessein de chasser les Turcs d'Europe. Il seconda ainsi les efforts de Louis XIV pour ranimer le courage de la Porte; et les Français, étant entrés en Allemagne, y attirèrent une grande partie des troupes autrichiennes qui étaient en Hongrie. L'empereur ne pouvant plus soutenir la guerre avec la même vigueur, le nouveau grand-visir, qui avait rassemblé une armée nombreuse, reprit Semendria, Viddin, Belgrade, et les comtés situés au sud du Danube. Dans le même temps, Tekely, à la tête d'un corps de troupes turques, fondit sur la Transylvanie, dont il se fit reconnaître prince. Mais le prince Louis de Bade, qui commandait les troupes impériales, le repoussa bientôt dans la Moldavie. L'année suivante, le même général remporta le 19 août 1691, à Salaukemen, une victoire

où vingt mille Turcs pé- dans les trois campa- antes, les impériaux ré- les Cinq-Eglises, le grand, et Giulia. Plus tard, Au- recteur de Saxe, qui fut tête de l'armée impériale, soutenir contre les efforts au sultan, Mustapha II. quelques revers, l'électeur es ennemis; et en 1697, lité de l'Italie permit à d'envoyer des renforts en De leur côté, les Turcs se ent à soutenir la lutte avec s partisans de Tekely exci- soulèvement, et se rendi- tres de Novi-Bazar, et de qui fit entrer, à une époque ces, les deux armées en cam- e Grand-Seigneur prit de le commandement de la t le prince Eugène de Sa- pour la première fois, fut tête d'une puissante armée, da celle de l'empereur. Son sai fut le gain de la bataille a, qu'il livra contre l'ordre e Léopold. Eugène répandit es troupes dans la Bosnie, ara de Serai. Après avoir ys à contribution, il donna iée des quartiers d'hiver; et Vienne, recevoir d'un mo- èvère le reproche de désoc- e, pour le service qu'il lui ndu. ( Voyez EUGÈNE. ) é de Riswick ayant délivré de toute inquiétude du côté magne, ce prince semblait maître de pousser ses avan- ntre les Turcs; mais l'épu- le ses finances, et surtout la ou à la couronne d'Espagne, issait prochaine, le détermi- mettre fin à la guerre de , pour porter toute son at-

tention vers l'Occident. Après une campagne insignifiante, il écouta les propositions des Turcs; et la ville de Carlowitz fut choisie pour les conférences. L'Angleterre et la Hollande furent médiatrices, et tout fut réglé en moins de deux mois ( 26 janvier 1699). La trêve avec la maison d'Autriche fut renouvelée pour vingt-cinq ans. Léopold conserva la Transylvanie, ainsi que toute cette partie de la Hongrie, qui est au nord de la Maros, et à l'occident de la Teysse, et presque tout l'Esclavonie. La Porte prit l'engagement de ne plus secourir les mécontents; et l'on promit, de chaque côté, de rendre les sujets rebelles qui chercheraient un refuge dans les états de l'une ou de l'autre puissance. La paix de Carlowitz forme une ère mémorable dans l'histoire. La puissance Ottomane perdit alors la moitié de ses états d'Europe; et elle cessa d'être formidable à la chrétienté qu'elle avait menacée d'une ruine totale. Léopold s'était toujours flatté de succéder à la couronne d'Espagne, et il s'était occupé fréquemment des moyens d'y parvenir. Il avait épousé l'infante Marguerite-Thérèse, dont il n'avait eu qu'une fille. Pour empêcher que cette princesse ne portât ses droits dans une autre maison, son père l'y avait fait renoncer en l'unissant à l'électeur de Bavière. Il avait aussi engagé les membres de la grande alliance à soutenir ses propres prétentions; et pour qu'on ne craignit pas que les états des deux branches de la maison d'Autriche fussent possédés par un même souverain, il avait promis de transmettre ses droits à l'archiduc Charles, son second fils. Il fut trompé dans son attente par la naissance d'un prince électoral de Bavière, dont l'élevation parut moins

dangereuse que celle d'un archiduc. Léopold réclamait la succession d'Espagne : 1°. comme seul descendant en ligne masculine de Philippe, archiduc d'Autriche, et de Jeanne d'Aragon ; 2°. comme fils de Marie-Anne, fille de Philippe IV, et héritière de la monarchie espagnole, en vertu de la renonciation de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV, et de celle de l'électrice de Bavière, propre fille de l'empereur. Sa cause était soutenue par les deux reines, mère et épouse du roi d'Espagne, Charles II, et par presque tous les membres du cabinet. Cependant la naissance du prince de Bavière avait produit, à la cour de Madrid, le même changement que parmi les puissances de l'Europe. La reine douairière elle-même avait reconnu les droits de ce prince mieux fondés que ceux de l'archiduc, la renonciation de la mère du premier n'ayant pas été sanctionnée par le roi d'Espagne, ni par les cortès : mais la mort de cette princesse ayant laissé un libre cours à l'influence de la reine sa belle-fille, Léopold fit partir pour Madrid le comte de Harrach, un de ses principaux ministres. Après avoir consumé beaucoup de temps et surmonté une foule de difficultés, le comte tira du roi la promesse de nommer, pour son successeur, l'archiduc, à condition que l'empereur enverrait ce jeune prince en Espagne avec dix mille hommes. Léopold, qui manquait de troupes et d'argent, et qui craignait d'exposer son fils, opposa des difficultés, et finit par s'aliéner les esprits de ses partisans en demandant pour Charles, le gouvernement du Milanais ; ce qui fit juger qu'il se proposait plutôt de démembrer la monarchie espagnole, que d'en assurer l'unité. La négocia-

tion s'étant prolongée jusqu'à l'ouverture de la guerre, Louis XIV dirigea toute son attention vers ce prince. Il envoya le marquis d'Harcourt, un de ses plus habiles négociateurs, traverser à Madrid les rangs du parti autrichien ; et, s'assurant que les puissances maritimes n'étaient pas plus disposées à voir la monarchie espagnole unie avec la maison d'Autriche qu'à la voir de la maison de Bourbon, il dressa en secret à Guillaume III, et lui proposa un expédient qui semblait de nature à empêcher que l'un ou l'autre n'acquiescât à une négociation dangereuse. Après quelques négociations, il fut conclu entre la France et l'Angleterre et les Provinces-Unies un traité par lequel on partagea la monarchie espagnole entre les prétendants. Ce traité fit la sensation la plus vive à Madrid. Le comte de Charles II alla jusqu'à la cour de Vienne ; et ce prince résolut de nommer un successeur, pour prévenir d'un traité qu'il considérait comme aussi injurieux à son honneur qu'à ses sentiments. Charles II, qui s'attendait à voir son successeur se présenter à sa cour, ne rappela point ses idées et ses partisans appuyèrent les prétentions de la maison de Bourbon comme l'unique moyen d'exclure l'archiduc. On persuada au roi d'Espagne de consulter son conseil, le pape, les jurisconsultes les plus célèbres de France et d'Italie : toutes les réflexions furent telles qu'on les désirait unanimité mit fin à l'indécision de Charles II, qui fit dresser, en présence du conseil, un testament, où il nomma pour son successeur le prince de Bavière. Cet événement produisit à Vienne une impression plus douloureuse encore que le traité de paix. Léopold fit à la cour d'Espa-

ations très-fortes ; et ses tentatives dans toutes les directions furent vaines. La mort du prince de Bavière arriva sur ces entrefaites, et l'espérance. Plus les conditions devenaient délicates, plus la France redoubla de soins. On trouva dans Porto-Carrero aussi actif qu'infatigable, et à écarter tout ce qui pouvait nuire au parti français, prit à la tête des affaires. En 1700 le roi de France ouvrit, Guillaume III, une nouvelle négociation pour un autre traité de l'archiduc devait avoir l'Es- s Pays-Bas et les colonies ; plus, outre ce qui lui avait été promis par le premier traité, accorder le Milanais, ou les duchés de Mantoue et de Bar comme équivalant, et accorda trois mois à l'empereur pour accéder à ce traité. Mais on se trouvait dans une position difficile, Léopold ne voulut point accéder, en apparence très-embarrasée, qui lui était faite. Il donna l'assurance de la France, et il ne put pas renoncer au Milanais. On craignait d'offenser le roi d'Espagne et l'Espagne à qui le traité avait été promis, donna plus de poids à ces motifs ; et d'ailleurs son but était de se relever à la cour de Vienne. Ce ne fut pas pour longtemps que le parti français parvint à vaincre les puissances maritimes et courtoises de la nation, à laquelle il joignit la sienne en demandant la nomination d'un roi du trône. L'incertitude de Charles II redoublant, Porto-Carrero vit sous les yeux les opinions se contraindre, et le jeta dans une grande perplexité. Il lui vint ensuite de recourir de nouveau au pape, dont la réponse fut

conforme aux vœux de Porto-Carrero. Après une nouvelle hésitation, Charles II fit son testament en faveur de la maison de France. A peine l'acte fut-il signé, que le roi parut moins mal, et que son affection pour la maison d'Autriche se ranima. Il exhala sa colère contre ceux qui avaient alarmé sa conscience, et envoya vers l'empereur un courrier pour lui annoncer qu'il avait pris la résolution de nommer l'archiduc son héritier. Mais il ne put exécuter ce dessein : le changement qui s'était opéré en lui ne se soutint point, et il expira le 1<sup>er</sup> novembre de l'année 1700. La cour de Vienne, qui s'était reposée sur la force de son parti et sur l'attachement de Charles II pour sa famille, fut confondue en apprenant que ce monarque avait fait, en faveur d'un prince de la maison de Bourbon, un testament qui venait d'être accepté par Louis XIV. Léopold renonçant à sa circonspection accoutumée, et oubliant ses embarras, résolut de soutenir ses prétentions par la force des armes. Il fit partir des commissaires, chargés de prendre possession des états que l'Espagne possédait en Italie ; et il envoya des ambassadeurs à toutes les cours, pour les soulever contre la France : mais l'entrée du Milanais fut interdite à tous ses agents ; et un de ceux qui s'étaient rendus à Naples, ayant tenté de soulever le peuple, fut décapité. L'empereur ne réussit pas mieux à persuader à la diète de Ratisbonne, de chercher les moyens de rattacher à l'empire le duché de Milan ; et il échoua complètement dans ses efforts près des autres puissances de l'Europe. Des apparences si décourageantes n'influèrent point sur la résolution de Léopold, qui rassembla quatre-vingt mille hommes, des-

tinés à protéger les états héréditaires, et à agir sur le Rhin et en Italie. Il prévint toute révolte de la part des Hongrois, en faisant arrêter le jeune Ragozsky; et il tira des Vénitiens la promesse de lui fournir des vivres, et de ne pas s'opposer au passage de ses troupes. Le commandement de son armée fut confié au prince Eugène, qui, au commencement du mois d'avril 1701, rassembla à Roveredo trente mille hommes, pénétra en Italie, et força l'armée française à la retraite. Louis XIV étonné ôta le commandement au maréchal de Catinat, et envoya en Italie, avec un renfort de vingt mille hommes, le duc de Villeroy, auquel il donna l'ordre de livrer bataille; mais, si Catinat, n'avait pu se soutenir contre Eugène, le présomptueux Villeroy le pouvait bien moins encore ( Voy. EUGÈNE). Les succès qui, dans cette campagne, couronnèrent les armes de Léopold, attachèrent à ses intérêts les petits états d'Italie, et relevèrent le courage des puissances maritimes. L'alliance entre l'Autriche, la Grande-Bretagne et les Provinces-Unies, fut renouvelée; Léopold gagna Frédéric, électeur de Brandebourg, en le reconnaissant roi de Prusse; il apaisa les mécontentements de l'Allemagne en réitérant les concessions qu'il avait faites au sujet du neuvième électorat; il flatta les protestants de l'espoir de faire révoquer un article du traité de Riswick, qui les blessait; il força les maisons de Saxe-Gotha et de Brunswick-Wolfenbuttel à rompre toute relation avec la France; enfin il obtint de la diète de Ratisbonne une déclaration de guerre contre Louis XIV et contre le nouveau roi d'Espagne, Philippe V. Les alliés négociaient entre eux, lorsque la campa-

gne s'ouvrit dans les Pays-Bas, l'Allemagne et en Italie. Marlborough prit alors le commandement de l'armée combinée d'Angleterre et de Hollande: ayant rassemblé soixante mille hommes, il passa la Meuse à Grave, et força l'armée française à s'éloigner du Brabant. Secouru par Cohorn, il prit, en moins de deux mois, Venloo, Ruremonde, Verviers et Maseyck, et il termina la campagne par la réduction de Liège. Tandis que l'armée de France sur les côtes maritimes poussait ses conquêtes sur la Meuse, le roi de France rassembloit sur le Rhin une armée de 40,000 hommes qui forçait les lignes de la Lauter et bloquoit Landau, qui se rendit le 2 septembre. Les deux armées se réunirent sur le point de faire leur jonction lorsque l'exécution du plan de campagne fut suspendue par l'apparition d'un nouvel ennemi. L'électeur de Bavière, Maximilien-Emanuel, jusque-là avait gardé la neutralité; mais il déclara en faveur de la maison de Bourbon, surprit Ulm, et y tua dix mille hommes, commandés par D'Arco, ouvrant une communication avec une armée française qui prit pour chef le maréchal de Camille et devait pénétrer dans la Bavière. L'intervention des Electeurs de Bavière et de Saxe et l'habileté du général de Camille détournèrent ce danger; mais le corps de troupes suisses, et le duc de Bade se replier sur la Bavière: le prince de Bade empêcha les Français d'avancer plus loin, quoi qu'ils l'eussent fait à Friedlingen. Après divers succès, Villars repassa le Rhin et s'empara de Trèves et de Trier; il s'assura de la Lorraine, et de ses quartiers en Alsace, tandis que les Autrichiens prirent les leur



Italie, le prince Eugène tout, et tenta vainement de reprendre Crémone ; mais il fit le maréchal de Villeroi, placé par le duc de Venise, la campagne de 1703 fut terminée en événements ; et le théâtre des opérations militaires se porta en Allemagne. Léopold, craignant de mettre à couvert ses états, et craignant, que pour punir la défection de l'électeur, résolut de conquérir la Bavière, qui fut attaquée par les Français. Mais Louis XIV refusa de faire les plus grands efforts pour la défendre ; et le maréchal de Saxe exécuta cet ordre avec promptitude que d'habileté. Les Français et les Bavares ayant fait une jonction, les états autrichiens furent exposés à une attaque, et ils n'étaient point préparés. L'électeur voulait marcher contre la Bavière, mais son avis ne prévalut, et il fut arrêté qu'il demeurerait en Bavière pour surveiller les Français. Le prince de Bade, qui était à l'armée, et qui n'était même pas allé à l'électeur, pénétrerait dans le pays de la Bavière pour établir une communication avec le duc de Vendôme. Maximilien entra triomphant en Bavière, et s'avança rapidement vers Trentin ; mais les fidèles soldats de l'électeur prirent les armes, et, sous le commandement d'un corps de troupes régulières, les Grisons, ils forcèrent l'électeur à la retraite. Il revint se réfugier à Passau pour défendre ses états, qui furent sauvés une fois de plus par le maréchal. Cependant, l'intelligence s'étant mise entre l'électeur et le duc de Vendôme, l'électeur fut rappelé et remplacé par le maréchal Tallard, qui mit fin à la campagne, en reprenant Augsbourg et en laissant le duc de Vendôme bloquant Passau. Les Impé-

riaux étaient parvenus en Italie à empêcher le duc de Vendôme de soutenir efficacement l'expédition de l'électeur. Vers le commencement du mois d'août, le général français parut devant Trente, dont il se serait emparé en peu de temps, si la défection du duc de Savoie, Victor-Amédée, ne l'avait forcé à lever le siège. Cependant la division s'était glissée dans le conseil d'Espagne. En conséquence, le comte de Melgar, ambassadeur de Castille, et le comte de Molès, ambassadeur de l'ancienne cour de Madrid près de celle de Vienne, pressèrent Léopold de s'emparer d'un royaume dont les peuples, lui disaient-ils, accueilleraient avec joie un prince autrichien. L'empereur, avec le concours des puissances maritimes réussit à gagner Pierre II, roi de Portugal, qui voyait avec inquiétude le trône d'Espagne occupé par un prince de la maison de Bourbon, et qui accéda à la grande alliance. Léopold, et Joseph son fils, renoncèrent à toute prétention personnelle à la monarchie espagnole ; et Charles fut proclamé solennellement roi d'Espagne, à Vienne. Après avoir été reconnu par tous les alliés, il passa en Angleterre, d'où une flotte le transporta à Lisbonne. (*Voyez* CHARLES VI.) Les affaires de Léopold n'étaient pas toutefois dans une situation moins inquiétante. Les troupes qu'il avait en Italie ne résistaient qu'avec peine aux Français. La ville de Passau se trouvait au pouvoir de l'ennemi ; et une armée gallo-bavaroise était sur le point de pénétrer dans les états héréditaires, pour agir avec les mécontents de Hongrie qui venaient de se révolter de nouveau. Ils avaient pour chef Ragoesky, qui, parvenu à s'échapper de sa prison, s'était ré-

fugie en Pologne. Lorsque l'empereur avait rappelé la plus grande partie de ses troupes pour défendre ses états héréditaires, Ragocsky était descendu des monts Krapacks dans la plaine de Mongatz, à la tête d'une multitude mal armée. Là, il avait publié un manifeste, où il invitait ses concitoyens à secouer le joug de l'Autriche. Cette tentative fut prématurée. Ragoczky se vit enveloppé par les troupes impériales ; mais il eut le bonheur de se retirer sur les frontières de Pologne. Ayant reçu des secours de la France, il descendit une seconde fois en Hongrie, et y fut bientôt à la tête d'une armée de vingt mille hommes. La révolte était devenue générale, la cour de Vienne se trouva dans le plus grand embarras. On négocia avec les rebelles qui, entre autres conditions très-dures, demandèrent que Léopold reconnût Ragocsky prince de Transsylvanie, et qu'il renonçât à l'hérédité du royaume de Hongrie. La négociation n'avait donc produit qu'une suspension d'armes. Les rebelles s'étaient assurés des passages sur le Danube, sur la Morave et sur le Waag. Ils avaient concerté avec les Français une attaque contre Vienne ; et à l'instant où une armée gallo-bavaroise avait menacé l'Autriche du côté de l'Inn, un de leurs corps s'était avancé jusqu'aux portes de la capitale, où il avait jeté la terreur. Léopold, suivant l'avis du prince Eugène, concentra ses forces en Allemagne ; et Marlborough porta la cour de Londres à lui fournir des secours devenus bien nécessaires. Quinze mille Français avaient pénétré dans la Bavière par les défilés de la Forêt-Noire. Ils s'étaient réunis à l'électeur, qui, à la tête de quarante mille hommes,

avait pris position près d'I tandis que le maréchal de lard se tenait, avec 45,000 hommes sur les bords du Rhin, prêt à s'avancer vers la Moselle, soit à dans le Wurtemberg, soit à sou l'attaque qui serait faite du côté Bavière. Ce fut en cet état de c que le prince Eugène prit le mandement des troupes postées Rhin, et que Marlborough mença cette mémorable marche des environs de Maestricht, l'a dans les plaines de la Bavière dont le résultat fut la bataille Hochstedt ou de Bleinheim, si à la France. (*Voyez* EUGÈNE MARLBOROUGH.) La conquête de la Bavière en fut la suite immédiate et l'électrice, entre les mains de laquelle son époux, en se retirant les troupes françaises, avait l'administration de ses états, fut gée de souscrire aux dures conditions que lui imposa l'empereur. La née de Bleinheim ayant permis voyer des renforts au feld-maréchal Heister, il battit les insurgents conduits par Ragoczky, et il resserrait des bornes étroites, le théâtre de leurs opérations. Les alliés firent l'hiver les plus grands profits pour profiter de leurs avances. Léopold tira de ses états héréditaires des sommes considérables de munitions ; mais il ne vécut assez pour être témoin de son succès ; une maladie de langouette mit au tombeau, le 6 mai dans la soixante-cinquième année de son âge, et la quarante-neuvième de son règne, qui, après celui de Frédéric III, est le plus long que nous voyons dans les annales de la monarchie d'Autriche. Léopold I<sup>er</sup> était de taille moyenne, et d'une constitution robuste ; il avait le teint sombre, et i

e par cette lèvre avancée, l'habitude d'appeler la lèvre inférieure; sa démarche était lente; il était pensif, s'exprimait avec gravité, et ses manières étaient simples. La retraite où il vivait était modeste, qu'à sa cour même, il n'était guère connu que des officiers attachés à sa personne. Époux d'une femme tendre, et bon maître: réservé en public et devant les étrangers, il se montrait enjoué et agréable aux personnes qu'il admettait à sa table. Redevable de son éducation à ses Jésuites, il avait une dévotion fervente; mais il était versé dans les sciences physiques, la théologie et la jurisprudence; ce qui le faisait valoir au prince le plus savant de son siècle: toutefois il était fort ignorant en astrologie judiciaire et en magie. Enfin il se plaisait à parler qu'il savait bien le latin, et à composer des épigrammes et des sonnets. Il peut aussi le considérer comme un des plus généreux protecteurs des sciences et des arts (1). Il fonda l'université d'Innsbruck et de Prague, et il perfectionna celle de Prague. Il encouragea l'établissement de plusieurs collèges et sociétés de sciences à Vienne, et augmenta considérablement la bibliothèque impériale. Sa charité était sans bornes, et il distribuait de sa main des aumônes considérables. Le surnom de Grand a été donné à son vivant à Léopold Ier.; mais la postérité ne le lui a pas con-

firmé. Cependant, favorisé par un concours d'événements heureux, et à l'aide de ministres habiles et de grands capitaines, ce souverain, l'un des moins actifs qu'il y ait eu en Allemagne, parvint à relever l'autorité impériale, et à faire revivre l'éclat de la maison d'Autriche, qui commençait à s'éclipser. Le même prince mérite des éloges pour l'attention qu'il a portée sur l'ordre judiciaire, et pour les réglemens qu'il a faits, tant en matière civile qu'en matière criminelle. Il supprima le code Carolin, beaucoup trop rigoureux; il défendit l'appel à des tribunaux étrangers, substitua l'allemand au latin dans les cours de justice, fit un digeste pour l'Autriche, encouragea l'étude des lois, et corrigea plusieurs abus dans les tribunaux inférieurs. Il fut marié trois fois: d'abord à l'infante d'Espagne, Marguerite-Thérèse, qui mourut en couche de son quatrième enfant; ensuite à une princesse autrichienne, de la plus grande beauté, ayant de l'esprit et de la vivacité, chantant et jouant de plusieurs instrumens en perfection: cette princesse aimait si passionnément la chasse qu'elle y ruina son tempérament, ce qui la mit au tombeau, le 8 avril 1676. Eléonore-Madelène-Thérèse, troisième femme de Léopold, qui l'épousa le 14 décembre 1676, était une princesse palatine, de la branche de Neubourg. Sa dévotion était si extrême, qu'elle portait des bracelets armés de pointes de fer, marchait nus-pieds dans les processions, et se donnait la discipline jusqu'au sang. Douée d'un génie très-actif, cette princesse possédait à fond, outre sa langue maternelle, le latin, le français et l'italien, et était grande musicienne: elle traduisait

(1) Il aimait passionnément la musique, et composait d'agréable, telle que le *Quadrante*, etc. Était père de l'empereur Charles VI, et après avoir prié Dieu pour son père avec son confesseur, il fit mourir son père au milieu d'un

les psaumes en vers allemands, et les mit en musique. Enfin elle donna un grand nombre de traductions d'ouvrages ascétiques, composés en français, et parmi lesquels se trouve le livre intitulé : *Réflexions pieuses pour tous les jours du mois*. A la mort de Joseph I<sup>er</sup>, son fils, elle fut régente jusqu'à l'arrivée de Charles VI; et elle tint d'une main ferme les rênes du gouvernement. Elle renonça ensuite à toute occupation mondaine, et suivit, jusqu'à sa mort, le genre de vie austère et contemplatif qui avait fait les délices de ses jeunes années. Elle fut inhumée sans pompe, comme elle l'avait ordonné; et son cercueil ne porte que cette simple inscription : *Éléonore, pauvre pécheresse, morte le 19 janvier 1720*. On a la *Vie* de cette princesse, (in-8°.) Des dix enfants qu'eut Léopold, 5 seulement lui survécurent. Ce furent, ses deux fils Joseph I<sup>er</sup> et Charles VI; et trois filles : Marie-Élisabeth, Marie-Anne, et Marie-Madelène. La première fut gouvernante des Pays-Bas; la seconde, épousa Jean V, roi de Portugal; et la troisième parait avoir vécu dans la retraite. H-RY.

**LÉOPOLD II** (PIERRE - LÉOPOLD-JOSEPH), empereur d'Allemagne, second fils de François I<sup>er</sup>, et de Marie-Thérèse, naquit le 5 mai 1747, et fut d'abord grand-duc de Toscane (1765). La manière dont il gouverna cet état, est digne d'éloge à plusieurs égards. Son premier soin fut de diminuer les impôts, de mettre de l'ordre dans les finances; et, pour y parvenir, il licencia presque toutes ses troupes. Il établit des manufactures, et accorda la liberté la plus entière au commerce. On peut toutefois douter qu'il l'ait servie réellement, en défendant d'emprison-

ner pour dettes; mais en n' il supprima le droit d'asvrir des chemins dans to cane, et fonda de nombreux qu'il visitait fréquemment craint trois jours de la s affaires des malheureux; il allait les voir lui-même humbles demeures. Avant étaient très - compliqués simplifia, et abolit la peine même pour le parricide de lèse-majesté. Son code en vigueur; et le grand-n'y a fait qu'une exception les vols de grands chemins vernement de ce prince dant donné lieu à divers ches. Il entretenait un grand bre d'espions; mais, pour à cet égard, il disait : « » de troupes. » C'était assez d'avoir fait pratiquer palais, des ouvertures par les plaintes les plus timides vaient parvenir jusqu'à lui cuse encore d'avoir trop de gime réglementaire, et s'voir signalé son gouvernement cette sorte de despotisme un des caractères de la p moderne dont on ne peut se soit montré en des ad plusieurs occasions, par en favorisant ouvertement du fameux Ricci, évêque toie, pour changer la discipline l'Église. Le mécontentement trême parmi le peuple, qu dans beaucoup d'endroits. duc poursuivit sévèrement, et plus de six cents d furent envoyés aux galères. raît pas cependant que L. approuvée toutes les innovations par Joseph II, dans les trichicus; et peut-être

à cette contradiction, la division se mit entre les deux frères. fut poussée au point que Joseph voulut priver Léopold de la couronne impériale, en faisant réélire roi des romains, son neveu, l'archiduc François. Longtemps l'empereur et le grand duc eurent aucune communication ensemble; mais Joseph, se sentant près du fin, écrivit à Léopold pour le prier de se rendre à Vienne. Ce projet ne partit toutefois qu'après la mort de son frère, qui arriva le 20 février 1790. La monarchie autrichienne, à cette époque, était ébranlée jusqu'en ses fondements, les provinces belgiques venaient de passer en république. La Bohême

et la Basse-Autriche avaient fait, l'une et l'autre, un nouvel impôt, des représentations que devait suivre la liste des griefs. Enfin les provinces de la Basse-Autriche donnaient les plus vives étendues; ils soutenaient que Joseph II ayant violé les lois fondamentales du royaume, celle qui était la succession à la couronne devait être abrogée; qu'en conséquence Léopold n'avait aucun droit au trône et que la nation avait recouvré le droit de réélire son monarque. D'un autre côté la guerre se continuait encore contre les Turcs. Tant que la Grande-Bretagne, pour servir de contre-poids à l'union des provinces d'Autriche et de Bourbon, contracté, en 1788, avec la Russie une étroite alliance, Frédéric-Guillaume avait aussi conclu avec la Porte un traité dont l'objet était de faire restituer à la Turquie les provinces qui venaient d'être enlevées, et d'obtenir son aide pour arracher la Galicie à la Pologne. Enfin le monarque prussien fomentait des troubles dans

tous les états autrichiens. Ses officiers secondaient les insurgents des Pays-Bas; et il permettait à des Hongrois mécontents, de tenir un comité à Berlin. La révolution de France ayant rompu les nœuds que le traité de 1756 avait formés, Léopold n'avait à opposer à cette ligue puissante, d'autre allié que la Russie, qui, pour lui prêter des secours efficaces, était trop occupée de la guerre qu'elle faisait à la Turquie. Calmer les mécontentements qui agitaient ses provinces, recouvrer les Pays-Bas, conclure une paix honorable avec la Porte, réconcilier l'Autriche avec la Prusse, obtenir la couronne impériale, et suivre les négociations occasionnées par les décrets de l'assemblée nationale de France; tels sont les objets importants qui durent fixer l'attention de Léopold, lorsqu'il prit les rênes du gouvernement. Les provinces qui avaient fait des représentations sous le dernier règne, s'étaient empressées d'envoyer des députés au nouvel empereur; il les accueillit de la manière la plus affable, et leur déclara qu'il considérait les états provinciaux comme les colonnes de la monarchie, et qu'il voulait se concerter avec eux pour concilier les intérêts du monarque et ceux des peuples. Dès qu'il fut arrivé dans sa capitale, il rétablit, avec des modifications salutaires, la forme de gouvernement qui subsistait du temps de Marie-Thérèse, et principalement les audiences hebdomadaires, au moyen desquelles tous les sujets peuvent adresser en personne leurs requêtes au souverain. Cet usage paternel, qu'a maintenu l'empereur régnant, avait été aboli par le despotisme philosophique de Joseph II. Les entraves que ce prince

avait mises au commerce, furent levées par le nouveau souverain ; mais l'édit de tolérance fut conservé et même étendu ; et les réglemens qui avaient été faits en faveur des juifs furent perfectionnés. Par ces mesures sages, Léopold gagna tous les cœurs ; et bientôt il rétablit la tranquillité dans ses états. Dès le commencement de son règne, il avait offert à Frédéric-Guillaume, de remettre tout sur le pied du traité de Passarowitz ; mais en même temps, pour résister à une attaque soudaine de la part de la Prusse, il avait fait passer des troupes en Bohême et en Moravie. Frédéric-Guillaume proposa l'état des choses tel qu'il se trouvait avant la guerre, promettant de ne point contrarier les efforts de Léopold pour recouvrer les Pays-Bas, et s'engageant à lui donner son suffrage pour l'élection à l'Empire. L'Angleterre suggéra l'idée d'une trêve ; mais cette proposition fut rejetée par Léopold, qui désirait pousser ses avantages contre les Turcs, avant que les Prussiens fussent prêts à entrer en campagne. Il confia au prince de Cobourg le commandement de son armée du Danube. Après un long blocus, la garnison d'Orsova, effrayée par un tremblement de terre, abandonna la place, et les Autrichiens mirent le siège devant Widdin et Giorgiovo ; mais les menaces de Frédéric-Guillaume les empêchèrent de s'en rendre maîtres. Les Turcs passèrent le Danube dans le dessein de livrer bataille au prince de Cobourg. Ce général les prévint en les faisant attaquer ( 26 juin ) par Clairfait, qui les contraignit à se retirer ( *V. CLAIRFAIT, et COBOURG au Supplément* ). Ce fut la dernière action de la guerre, les mouvemens qui se faisaient du côté

de la Prusse ayant amené une trêve. Frédéric-Guillaume, après avoir détaché des troupes vers la Pologne, avait conduit en Silésie une armée formidable et établi son quartier général à Reichenbach. Tandis que les armées étaient en présence, il s'ouvrit, dans cette ville, un congrès que termina une convention ( 5 août ) par laquelle Léopold prit l'engagement d'entamer des négociations de paix et de donner un équivalent à la Prusse, si la Porte-Ottomane lui faisait à lui-même quelque cession. Il promit aussi de ne prêter aucun secours à la Russie, dans le cas où cette puissance refuserait de faire la paix avec la Turquie. Enfin, il consentit à rendre aux Pays-Bas leur ancienne constitution, sous la garantie des puissances alliées. Après la signature de cette convention, l'Autriche et la Turquie conclurent à Giorgiovo, par l'entremise de la Prusse, un armistice de neuf mois ( 10 septembre 1790 ). Les plénipotentiaires autrichien et ottoman se réunirent ensuite à ceux des puissances médiatrices à Sistova, et tout allait être réglé, lorsque la demande du Vicil Orsova et d'un territoire situé sur l'Unna, qui fut faite par Léopold, arrêta la négociation. Durant la tenue du congrès, les alliés s'étaient disposés à prescrire des conditions de paix à Catherine II ; et ils s'étaient efforcés d'engager Léopold à joindre ses armes aux leurs, si la médiation était vaine. Ce prince connaissait trop bien le prix de son alliance avec la Russie pour délaisser cette puissance et surtout pour l'attaquer. Tout ce qu'on put obtenir de lui, fut une promesse de neutralité. Catherine redoubla d'efforts ; et ses troupes battirent les Turcs en plusieurs rencontres ( *Voy. POTEKIN et SUWAROW.* )

n'ayant pu décider la nation à entrer, pour des intérêts la concernaient pas immédiatement, en guerre contre la Russie, et britannique se vit réduit à r aux engagements qu'il avait pris envers la Prusse. Dans son empire Frédéric-Guillaume se rapdes puissances auxquelles il étendu faire la loi; et il s'éne correspondance particutre les cours de Vienne et de Les conférences de Sistove furent surprises; et le plénipotentiaire as'y réunit à celui de l'Autriur exiger cette même cession it été sur le point d'occasionrupture. Frédéric-Guillaume désisté de la demande d'un ent, la négociation fut bientôt e à sa fin; et le mémorable e Sistove fut signé le 4 août e toutes ses conquêtes, Léonserva que Choczin; et ce ne ie qu'à titre de dépôt, jusqu'à usion de la paix entre la Portone et la Russie: cependant, convention qui fut conclue ent, la Porte céda à l'Aule Vieil Orsova et le territue sur l'Unna. La paix de fut suivie de l'élection de à l'Empire; et sa capituladifféra de celle de ses préars qu'en ce qu'il y ajouta une se de réclamer pour les droits ues allemands qui avaient des ions en France. Ce fut là, en sorte, la première étincelle de lie qui devait embraser si longEurope. Vers la même époque grous, qui avaient arraché à H quelques concessions, se erent d'en obtenir de plus imtes de son successeur; et ils se nt dans leurs diètes particu des plaintes et à des déclara-

inations très-vives. Léopold convoqua, pour la cérémonie de son couronnement, une diète générale; ce qui était d'autant plus remarquable qu'il ne s'en était point tenu depuis le couronnement de Marie-Thérèse. La plupart des seigneurs, fiers d'avoir forcé Joseph II à révoquer ses édits de réforme, accoururent à l'assemblée et rédigèrent un nouveau serment par lequel le monarque consentait à ce que les Hongrois eussent des délégués dans toutes les négociations de paix et de guerre; ce projet fut présenté à Léopold, qui, sans le rejeter positivement, en restreignit le droit au cas d'une négociation avec la Porte Ottomane, comme le prescrivait les lois du royaume. Enfin il fit remettre à la diète une déclaration portant qu'il ne souffrirait pas qu'on mit en question ses droits de succession à la couronne, qu'il n'acquiescerait pas à la moindre innovation dans les prérogatives du pouvoir souverain, et qu'il ne consentirait à aucune violation des privilèges accordés aux non-catholiques. Pour appuyer cette déclaration, il fit cantonner soixante mille hommes aux environs de Bude. Vainement les états proposèrent-ils quelques modifications: Léopold ne voulut recevoir la couronne que comme Charles VI et Marie-Thérèse l'avaient reçue, et il désigna Presbourg au lieu de Bude pour la cérémonie de son couronnement. Accompagné de cinq de ses fils, il fit son entrée dans la première de ces villes, le 3 novembre 1791, y fut couronné le 15 du même mois, et après la cérémonie déclara qu'il consentait à ce qu'on promulguât une loi qui obligeât ses successeurs au trône de Hongrie à ne pas différer de plus de six mois après leur avènement, la cérémonie de leur cou-

ronnement. Cette déclaration inopinée excita un enthousiasme général; et la diète offrit à Léopold toutes les ressources de la nation pour obtenir de la Turquie une paix honorable. Léopold fut moins heureux dans ses efforts pour faire rentrer dans le devoir les peuples de la Belgique. Il avait publié, le 3 mars 1790, un manifeste où il improuvait les innovations faites par son prédécesseur, et offrait de tout rétablir sur l'ancien pied. Les insurgents étaient alors divisés en deux partis, dits des aristocrates et des démocrates. Le premier était dirigé par le célèbre Vander-Noot et le chanoine Van-Eupen. Le second parti l'était par l'avocat Vonck et le général Vander Mersch, qui, par une singularité remarquable, mirent en avant les plus grands seigneurs du pays, c'est-à-dire les ducs d'Artemberg et d'Ursel et le comte de la Marck. Les deux partis s'étant réunis pour rejeter avec beaucoup de fierté les offres de Léopold, ce monarque fit marcher une armée de trente mille hommes, et fixa pour dernier terme de soumission le 21 novembre 1790. Ce terme étant expiré, les troupes impériales, sous les ordres de Bender, passèrent la Meuse, et parurent sous les murs de Bruxelles. Vander-Noot, Van-Eupen et d'autres chefs de la révolte prirent la fuite. Le 3 décembre, les Autrichiens entrèrent dans la ville, et, avant la fin de l'année, toutes les provinces belgiques furent remises sous la domination de l'Autriche. Mais dès lors le nouvel empereur eut à s'occuper d'une révolution plus dangereuse encore; et toute son attention dut se porter sur la France, où sa sœur, épouse de Louis XVI, gémissait abreuvée de toutes sortes d'outrages. Sa qualité d'empereur

lui imposait l'obligation de garantir les droits de ceux des princes de l'Empire que lésaient les décrets de l'Assemblée nationale. Dès le 1<sup>er</sup> de janvier 1790, ces princes adressés à la diète; et Joseph II, qui vivait encore, avait fait et fait faire des démarches pour obtenir des représentations au nom de l'Empire. Le collège électoral de la diète, par ses démarches; ce qui eut lieu. L'Assemblée nationale, convaincue qu'elle ne pouvait achever son ouvrage elle-même sans le soin de la paix, invita le 1<sup>er</sup> décembre le prince de Bavière à négocier avec les princes possédés. Les princes renoncèrent à leur renonciation à leur moyennant une indemnité: ils déclarèrent qu'ils n'acceptaient pour dédommagement que les fonds de l'Empire. Les choses en étaient au point, lorsque Joseph II mourut. Léopold II, le 14 décembre, écrivit, le 14 décembre, au roi de France, pour lui demander le rapport de toutes les propositions contraires aux traités. Mais les circonstances, Louis XV dit que l'affaire était étrangère à l'Empire; qu'elle ne concernait que les princes possessionnés qu'en tant qu'ils étaient vassaux de la France. L'Assemblée nationale, au surplus, avait accordé une indemnité. L'empereur communiqua cette réponse à la diète. Elle invita à prendre les mesures nécessaires pour le maintien des droits des princes et états de l'Empire. Au même temps on déclara qu'elle ne devait toute protection et assistance que sur la réclamation des princes sautes garantes du traité de Westphalie; enfin l'empereur ordonna des mesures. Le premier février 1790, Koch fit, au nom du comité de l'Assemblée législative, un rapport sur le conclusion de la diète. Se fondant sur l'acte de la diète de l'Alsace, il posa en



veraineté en av. cé-  
 rimonie de France, <sup>1791</sup> et  
 t les princes e,  
 més dans cette province,  
 ligés de se soumettre aux  
 l'Assemblée nationale. Ce-  
 convint qu'il leur était dû  
 nités pour les droits et reve-  
 es décrets les privaient, et  
 it inviter le roi à traiter  
 En répondant, le 15 fé-  
 la lettre de l'empereur en  
 3 décembre 1791, Louis  
 svela l'offre de négocier  
 nités. Cette offre tenta quel-  
 zes de l'Empire, qui aimè-  
 x s'arranger avec la France  
 ndre des secours incertains.  
 pence, ils conclurent dif-  
 nités, dont les événements  
 nt pas à empêcher l'exécu-  
 pold avait fait, au mois de  
 , un voyage en Italie; et  
 1 à Mantoue une entrevue  
 ointe d'Artois, qui cher-  
 ont des libérateurs pour  
 I. On traça dans cette en-  
 plan, d'après lequel l'em-  
 vait faire marcher 35,000  
 en Flandre, tandis que  
 le troupes des cercles au-  
 aqué l'Alsace; que 15,000  
 seraient emparés de Lyon,  
 Sardes auraient pénétré en  
 ur la Savoie, et les Espa-  
 le Roussillon. On ne dou-  
 ne cent mille hommes réu-  
 rançais restés fidèles ne fus-  
 sants pour rétablir la mo-  
 et l'on conseillait à Louis  
 renoncer à s'éloigner de sa  
 Cette dernière condition  
 qu'il rejeta ce plan, dont  
 ment le succès n'aurait pas  
 à l'attente de ceux qui l'a-  
 nçu. L'état déplorable où  
 : royale de France se vit

réduite après son voyage de Varen-  
 nes, porta Léopold à publier une  
 déclaration par laquelle il invita les  
 autres puissances à déclarer qu'elles  
 se réuniraient pour venger toute  
 injure qui pourrait lui être faite, et  
 pour réprimer une rébellion dont  
 l'exemple compromettrait la sûreté  
 de tous les gouvernements. Dix-neuf  
 jours après, un traité préliminaire  
 d'alliance convenu entre l'Autriche  
 et la Prusse fut signé à Vienne (25  
 juillet 1791). Quoiqu'il n'ait pas été  
 publié officiellement, on sait qu'il fut  
 arrêté de former une alliance dé-  
 fensive à laquelle la Russie, la Grande-  
 Bretagne, les Provinces-Unies et l'é-  
 lecteur de Saxe seraient invités d'ac-  
 céder. Vers la même époque, l'em-  
 pereur et le roi de Prusse eurent  
 une entrevue à Pilitz; mais déjà il  
 s'était opéré un grand changement  
 dans l'esprit du premier. La répu-  
 gnance qu'il avait à s'engager dans  
 des hostilités s'accrut par les repré-  
 sentations de ses ministres, surtout  
 du feld-maréchal Lascy, qui jugeait  
 que la guerre entraînerait la perte  
 immédiate des Pays-Bas. Cependant  
 le roi de Prusse, persistant dans sa  
 résolution, invita le marquis de  
 Bouillé à tracer un plan d'atta-  
 que. Tandis qu'on discutait ce plan,  
 le comte d'Artois arriva, accompa-  
 gné de M. de Calonne. Les exhor-  
 tations de ce prince enflammèrent  
 aisément l'imagination de Frédéric-  
 Guillaume; mais rien ne put vaincre  
 la répugnance de Léopold; et ce ne  
 fut qu'à force d'importunités qu'on  
 parvint à lui faire signer une déclara-  
 tion assez vague pour le rétablisse-  
 ment de l'autorité du roi de France.  
 Cette pièce, la seule qui ait été pu-  
 bliée sur les conférences de Pilitz,  
 fut insérée dans tous les journaux;  
 et elle servit long-temps de texte

aux déclamations des ennemis de Louis XVI. Léopold, espérant que cette publication suffirait pour les calmer, ou pour faire échouer leurs efforts, saisit la première occasion de rompre ses engagements; et lorsque Louis XVI eut accepté la nouvelle constitution et qu'il parut jouir d'une sorte de liberté, l'empereur leva la défense qu'il avait faite à l'ambassadeur de France de paraître à sa cour. Il révoqua en même temps sa déclaration de Mantoue: il fut même le premier souverain de l'Europe qui reçut dans ses ports le pavillon tricolore; enfin il défendit aux émigrés français qui s'étaient réfugiés dans ses états, d'y former des rassemblements militaires. Tant de circonspection ne fit qu'accroître le danger que Léopold se proposait de détourner: chaque jour la tribune de l'assemblée législative de France retentissait de nouvelles menaces contre l'Empire; et, le 25 janvier 1792, cette assemblée rendit un décret par lequel Louis XVI fut requis de demander, si, comme chef de la maison d'Autriche, Léopold vivait en paix avec la France, et si ce prince renoncerait à tout traité, à toute convention contre la sûreté et la souveraineté de la nation française. Le refus d'une satisfaction, avant le 1<sup>er</sup> mars, devait être considéré comme une déclaration de guerre; et l'ordre fut donné de tout disposer pour que les troupes se missent en campagne. Cette espèce de sommation ayant été transmise à la cour de Vienne par l'ambassadeur de France, l'empereur ne put se dissimuler que la guerre était inévitable, et il ratifia l'alliance conclue avec le roi de Prusse. Le prince de Kaunitz fit cependant, au nom de l'empereur, une réponse à la demande

de la France. Mais lorsque cette espèce de justification fut communiquée à l'assemblée nationale rompue par ce cri: « La guerre! » Tandis que cet orage près d'éclater, Léopold rendit son dernier soupir. Une dysenterie le mit au tombeau en trois jours: la quarante-cinquième année d'âge, le 2 mars 1792. Par le fait de la révolution de France, ce prince laissa la monarchie autrichienne dans une situation plus critique que celle où il l'avait trouvée. Le assassinat qui venait d'être commis sur la personne du roi de Suède, et les projets que ne dissimulait pas la faction révolutionnaire, ont fait mal à propos, attribuer au prince la mort prématurée de cet empereur. Le prince avait épousé, en 1765, l'impératrice Marie-Louise, fille du roi d'Espagne Charles III. La mort d'un prince si tendrement aimé, qui expira dans ses bras, fit une telle impression sur son âme sensible, qu'elle le suivit au tombeau, en moins de trois jours. La fécondité de cette princesse si grande, qu'elle donna à Léopold seize enfants, dont quatorze lui survécurent; l'aîné lui a succédé sous le nom de François I<sup>er</sup>.

LEOPOLD Voyez BAUNTS VI, 155; LORRAINE; et ANCIEN au Supplément.

LEOPOLD (ACHILLE-DANIEL) savant aveugle - né, et l'un des hommes les plus remarquables que nous présente l'histoire moderne (1), naquit à Lubeck, en 1691. Un de ses frères, plus jeune que lui, vint au monde, privé de la vue. Leur père, avocat distingué, prit le plus grand

(1) Blacklock et Hausermann, plus connus que les autres, on plus célèbres que Léopold, n'étaient pas aveugles.

leur éducation , leur donna  
 abiles maîtres , et n'eut  
 us doux délasement que  
 er leurs efforts , de culti-  
 gence naissante de ces en-  
 d'exercer leur mémoire ,  
 t prodigieuse. Le cadet  
 une ; mais Achille-Daniel ,  
 it à l'âge de 62 ans , ap-  
 ngues, la jurisprudence , la  
 nie , la théologie , et s'at-  
 tout à la littérature et à la  
 'histoire ancienne et mo-  
 devint très-familière ; et  
 eu de semaines avant sa  
 ne pouvait lui citer au-  
 événements passés de son  
 u'il n'en indiquât , sur-le-  
 les circonstances les plus  
 , et la date précise. Il avait  
 tivé la musique , et jouait  
 de divers instruments. Cet  
 traordinaire mourut le 11  
 53. On connaît de lui : I.  
*pirituel* ( Geistliche Augen-  
 ou Recueil de trois cents  
 ur des passages choisis de  
 - Sainte , Lubeck , 1734 ,  
*Poésies diverses* , publiées  
 Kohl , Hambourg , 1732 ,  
 1 allemand , ainsi que l'ou-  
 cérent. III. *Epistola lu-*  
*Georg. Tauschium , præ-*  
*filii sui Simonis Tauschii*  
*grè ferentem* , insérée dans  
*ia Tristia* que ce père af-  
 Tausch publia en 1718 ,  
 oire de son fils. IV. *Com-*  
*de cæcis ita natis , varia*  
*o-juridico - moralia echi-*  
*beck* , 1726 , in-4°. de 54  
*Epistola lugubris ad Casp.*  
*tarkum primæ conjugis*  
*ac vitæ discessum dolen-*  
 l. 1729 , in-4°. VI. *Epis-*  
 I. H. à Seelen , dans le  
 Heumann , tom. 1 , lib. 2 ,

pag. 192. L'auteur y donne quel-  
 ques détails assez curieux , tant sur  
 lui que sur son frère. C. M. P.

LEORIER de l'Isle , fabricant  
 de papiers à Langlée , près de Mon-  
 targis , soumit à la fabrication du  
 papier , toutes les plantes , les écorces  
 et les végétaux les plus communs.  
 Le *Supplément aux Loisirs des*  
*bords du Loing* , petit volume in-18 ,  
 imprimé en 1784 , contient un essai  
 de papiers fabriqués avec de l'herbe,  
 de la soie , du tilleul , et des papiers  
 de chiffons , mais de deux couleurs  
 différentes et teints en matière. Leo-  
 rier annonça ses découvertes dans  
 l'Épître dédicatoire , qu'il composa  
 lui-même et adressa à M. Ducrest ,  
 des *Œuvres du marquis de Vil-*  
*lette* , 1786 , in-16. Les 156 pre-  
 mières pages sont imprimées sur pa-  
 pier de guimauve ; après quoi , l'on  
 trouve 20 feuillets composés chacun  
 d'une substance différente , savoir :  
 ortie , houblon , mousse , roseaux ,  
 écorce d'osier , de saule , de peuplier ,  
 de chêne , racine de chiendent , bois  
 de fusain , bois de coudrier , écorce  
 d'orme , de tilleul , feuilles de  
 bardane et de pas-d'âne , de char-  
 dons , etc. Z.

LEOSTHENE , général athénien ,  
 fut mis à la tête de l'armée qui de-  
 vait affranchir la Grèce de la tyran-  
 nie des Macédoniens , après la mort  
 d'Alexandre - le - Grand , 324 ans  
 avant J.-C. Disciple de Démosthène ,  
 Léosthène avait puisé , dans les en-  
 tretiens de ce fougueux orateur , des  
 sentiments démocratiques. En se  
 chargeant de l'expédition qui lui fut  
 confiée , il consulta plus son amour  
 pour sa patrie , et le desir de la  
 rendre indépendante , que les res-  
 sources qu'il avait en lui-même  
 pour une aussi grande entreprise.  
 De là vint que Phocion , entendant

les Athéniens prendre cette délibération, dont ils se promettaient les plus grands succès, leur dit : *Vos discours ressemblent aux cyprès ; ce sont des arbres grands et superbes, mais qui ne portent point de fruits.* Cependant, Léosthène, plein d'ardeur, se mit en marche, et dirigea ses troupes vers la Thessalie, cette province de la Macédoine, qui était toujours disposée à en secouer le joug. A la nouvelle de cet envahissement, Antipater, qui gouvernait la Macédoine, se hâta d'avertir Cratère, qui était encore en Cilicie avec les vieilles bandes qu'Alexandre avait renvoyées en Grèce. Après avoir remis le gouvernement entre les mains de Sillas, il marcha au secours de la Thessalie, à la tête de quatorze mille hommes, tandis que Clitus mettait à la voile une flotte de cent dix galères. Léosthène, après s'être emparé de tous les passages, vint offrir le combat à Antipater, qui ne craignit pas de l'attaquer; mais la fortune trahit les armes, jusqu'alors victorieuses, des Macédoniens : ils furent complètement battus. Malgré sa défaite, Antipater, ne perdant pas courage, rassembla les débris de son armée ( *Voyez ANTIPATER*, tome II., page 262 ), et s'enferma avec eux dans Lamia, ville de Thessalie, résolu de vaincre ou de mourir en combattant. Il fit voir, dans cette occasion, combien le courage et l'habileté peuvent fournir de ressources. Léosthène, ne pouvant emporter la ville d'assaut, se mit à en faire le siège. Les fréquentes sorties des assiégés rompirent plus d'une fois ses mesures. Enfin, ayant eu l'imprudence de s'avancer trop près de la place, il fut tué d'un

coup de pierre. Antiphile commandement ; mais il ne pécha l'évasion d'Antipater profita, pour s'échapper, du dire que la mort inopinée de thène occasionna dans l'arménie. Cette mort fut suivie de la défaite des Athéniens, l'an 32 J.-C. Son oraison funèbre fut prononcée dans Athènes, par l'Hypéride, en l'absence de Léosthène, qui avait été exilé.

LEOTAUD ( VINCENT ), a mérité une place distinguée parmi les géomètres de son temps. Il naquit en 1595, à la Val-Louise, diocèse d'Embrun, contrée renommée par les prédications de St. Ferrier. Après avoir terminé ses premières études, il entra dans un collège, où il ne tarda pas à connaître avantageusement les mathématiques pendant onze ans au collège de Dole, où il jouissait d'une grande célébrité et contribua à en étendre la réputation. Il passa ensuite au collège de la Trinité, et sur la fin de sa vie, il se retira dans la maison de son ordre à Embrun, où il mourut en 1672. On a de lui : *Geometricæ practicæ elementa de sectionibus conicis habet quæ insignia*, Dole, 1631, in-16. Il donna cet ouvrage à Jean Boyvin, conseiller au parlement, homme d'un rare mérite. ( *Voyez J. BOYVIN*, tome II. *Magnetologia sive novæ methodicæ philosophia*, Lyon, 1648, suiv. Lalande ( *Bibliographie* ), et 1668, suiv. le P. de la Rivière ( *Bibl. soc. Jesu* ). III. *Etymologia circuli hactenus esse celeberrimæ*, etc. Lyon, 1653. C'est une réfutation de l'ouvrage de P. Grégoire de St. Vincent, un jésuite flamand, qui se

d'avoir trouvé le moyen de résoudre le problème de la quadrature du cercle. Quelq<sup>s</sup> - uns des disciples du P. de Saint-Vincent répondirent au Père Léotaud, qui leur répliqua par l'ouvrage suivant : IV. *Cyclomathia seu de multiplici circuli contemplatione libri* III, ibid. 1663, in-4°. Cet ouvrage est suivi d'un traité étendu sur la quadrature de Dinostrate, où l'auteur développe quelques propriétés non encore aperçues de cette courbe. (Voy. Montcla, *Hist. des Mathémat.* tom. 2, pag. 77.) V. *Institutionum arithmeticarum libri* IV, ibid. 1660, in-4°. Il a laissé en manuscrit : *Analemmata seu planisphæria multiplicia*, et quelques ouvrages moins importants. W-s.

**LÉOTYCHIDES**, fils de Menarès, de la race des Proclides, conçut une haine violente contre Demarate, son cousin, roi de Sparte, qui lui avait enlevé, par artifice, Percalé, fille de Chilon, sa fiancée. Il soutint devant le peuple que Demarate n'était point le fils d'Ariston, et qu'il n'avait par conséquent aucun droit à la couronne. On ordonna que l'affaire serait portée à la décision de l'oracle de Delphes ; et la Pythie, séduite par Cléomène, collègue de Demarate, prononça son exclusion du trône. Léotyichides lui succéda par le droit de sa naissance ; il fit avec Cléomène la guerre aux Eginètes, qui, trop faibles pour résister, se soumirent aux conditions qu'on leur imposa, et remirent des otages dont la garde fut donnée aux Athéniens, leurs plus grands ennemis. Il obtint ensuite le commandement d'une partie des forces navales des Grecs ; et il partagea avec Xantippe, général athénien, la gloire du combat de Mycale, où la flotte des Perses fut

détruite, l'an 479 avant Jésus-Christ, le jour même de la mémorable bataille de Platée. (Voyez ARISTIDE, PAUSANIAS et XERCÈS.) De retour à Sparte, il assistait aux jeux publics, et ayant aperçu Demarate assis sur un banc inférieur, il lui envoya demander, par dérision, s'il se trouvait placé commodément. Demarate eut peine à contenir son indignation, et sortit se cachant le visage de son manteau. (Hérodote, liv. VI.) Léotyichides porta, peu de temps après, la guerre dans la Thessalie ; et il s'en serait emparé facilement : mais gagné par les présents des Alyades, il revint à Sparte, abandonnant ses conquêtes. Suivant Hérodote, on l'avait surpris dans son camp même, assis sur un sac d'argent ; il fut accusé de trahison, et condamné au bannissement. Son fils Zeuxidame étant mort, Archidamus, son petit-fils, fut appelé au trône. Léotyichides mourut vers l'an 475 avant J.-C., à Tégée, où il avait trouvé un asyle. W-s.

**LÉOVIGILDE**. Voyez LEUVIGILDE.

**LEOWITZ** (CYPRIEN), en latin *Leovitius*, fameux astronome ou plutôt astrologue, naquit dans le seizième siècle, à Leonicia, près de Hradisch en Bohême. Il se fit une réputation très-étendue, par des prédictions qui, dans un autre temps, l'auraient couvert de ridicule ; et il obtint le titre de mathématicien d'Othon-Henri, électeur palatin. Il avait annoncé, par exemple, que l'empereur Maximilien serait un jour monarque de toute l'Europe ; et, suivant la remarque de Bodin, il n'eut pas assez de perspicacité pour deviner que, l'année qui suivit cette belle prédiction, Soliman pénétrerait en Allemagne, et s'emparerait de Sigeth, l'une des plus fortes places

de la Hongrie, sous les yeux de Maximilien lui-même, qui ne pourrait pas l'en empêcher. Il prédit aussi que l'année 1584 verrait finir le monde par un nouveau déluge. Leowitz n'était pas le premier qui eût fait une semblable menace. Jean Stoëfler avait déjà effrayé l'Allemagne par l'annonce d'un déluge qui devait infailliblement la noyer en 1524; mais, au contraire, jamais année ne fut plus sèche. Un démenti si formel donné aux astrologues, n'empêcha pas Leowitz de trouver la même crédulité, non-seulement dans le peuple, mais parmi les personnes d'une condition relevée. Louis Guyon, auteur contemporain, rapporte que la frayeur fut si grande en France, que les églises ne pouvaient pas contenir ceux qui y cherchaient un refuge: un grand nombre faisaient leur testament, sans réfléchir que c'était une chose inutile, si tout le monde devait périr; et d'autres donnaient leurs biens aux ecclésiastiques, dans l'espoir que leurs prières retarderaient le jour du jugement. Leowitz ne vit pas le terme qu'il avait fixé pour la submersion du globe: il était mort dès l'année 1574, à Lawingen en Souabe (1). Il y avait reçu, en 1569, la visite de Tycho-Brahé, qui avait fait ce voyage pour s'entretenir avec lui de choses relatives à l'astronomie. On a de Leowitz: I. *Tabulæ ascensionum omnium obliquarum ad plures altitudinis gradus productæ*, Augsbourg, 1551, in-4°. II. *Eclipsium ab anno 1554 usque ad annum 1606 descriptio*, ibid. 1554; avec des additions, 1556, in-fol. III. *Ephe-*

*meridum novum atque i ab anno 1556 ad annum curatissimè supputatum*, in-fol. IV. *De conjunctionis insigniorum superiorum, solis defectionibus prognosticon*, Lawinge in-4°. ; Londres, 1573, i temberg, 1586, in-8°. 1618, in-4°. ; traduit e 1568, in-12. C'est dans que Leowitz prédit la fin qui devait avoir lieu par tion des planètes. Teissier de lui quelques autres ; moins connues. (*Voye Eloges des hommes sav* III, pages 30 et 31.)

LÉPAIGE (JEAN), c gulier de l'abbaye de et docteur de Sorbonne, net le 7 août 1604. Il du collège de Prémontre versité de Paris, et procu de l'ordre. On travaillai réforme des ordres rel abbés-généraux de Prém gèrent Lepaige, enqualit caire-général, de visiter de France, et de rétal dans celles qui s'en étaie Il s'acquitta de cette mis tification des supérieur de Lepaige le portait à et à recueillir les monume surtout ceux de son ord fort laborieux, il avait r ruidition; mais peut-être de critique pour donner d recueils. Il jouissait néan son ordre, de l'estime et sidération qu'on doit au des services. Une circo fit perdre ces avantages de l'abbé-général Gosset il vint en pensée au Richelieu, par des vnes,

(1) Teissier dit qu'il mourut à Augshaurg, le 21 mai; c'est une erreur.

abusives que celle d'avoir  
 sous sa juridiction,  
 être abbé de Prémontré,  
 il avait déjà été élu abbé  
 Lepaige favorisa de tout  
 ce projet, auquel s'op-  
 t le chapitre de l'abbaye de  
 tré, et tous les abbés des pays  
 n. On le déposa de sa place  
 du collège, et on lui ôta la  
 générale. Ne pouvant plus  
 des désagréments dans  
 avec son ordre, il se  
 du prieuré-cure, non de  
 , comme le dit Moréri,  
 Nantouillet, village de  
 mourut vers 1650. On a  
*Bibliotheca Præmonstraten-*  
 Paris, 1633, vol. in-fol.,  
 deux parties, dont la pre-  
 dédiée à Urbain VIII, et  
 e, au cardinal de Riche-  
 ce livre contient de plus  
 ont les anciens statuts de  
 les privilèges qui lui ont  
 s par les papes et les rois.  
 rimé sans la participa-  
 dre et sans avoir été sou-  
 censure des supérieurs;  
 plein de fautes. On arrêta  
 ces chapitres généraux,  
 rimer avec les correc-  
 nables. Il fut alors ques-  
 vrage sous le titre d'*Anti-*  
 uit tout exprès pour le  
 us ces projets n'ont point  
 L-Y.

LE ( JEAN - ANDRÉ ),  
 roger, né en 1709, à  
 vint fort jeune à Paris,  
 rda pas de se faire con-  
 perfection de ses ouvra-  
 en 1753, pour le palais  
 ourg, la première hor-  
 ntable qu'on ait vue à Pa-  
 avail lui valut un loge-  
 e palais, où Lalande avait

alors son observatoire. Il présenta,  
 la même année, à l'académie des  
 sciences, une pendule à une seule  
 roue, de son invention. Lalande fut  
 l'un des commissaires chargés de  
 l'examiner; et cette circonstance  
 établit entre eux une amitié durable,  
 qui tourna au profit de tous les  
 deux: « car, dit Lalande, si j'ai  
 » contribué à la perfection des tra-  
 » vaux de Lepaute en horlogerie,  
 » Lepaute a été utile à la science  
 » que je cultivais, par les pen-  
 » dules d'une grande perfection  
 » qu'il a faites pour la plupart des  
 » observatoires de l'Europe. » Le-  
 paute fut honoré de la confiance du  
 roi et des princes; et il s'en montra  
 digne, autant par sa probité que  
 par ses talents. C'est à cet artiste  
 qu'on doit la plupart des hor-  
 loges qui décorent les édifices pu-  
 blics de Paris, entre autres celles  
 des Tuileries, du Palais - Royal  
 et du Jardin du Roi. Il avait  
 eu le bonheur de trouver une  
 épouse qui partagea ses travaux et  
 embellit sa vie; elle le soigna avec  
 une patience angélique pendant les  
 sept ans que dura sa dernière mala-  
 die: mais les veilles continuelles af-  
 faiblirent sa santé, et elle précéda  
 de quelques mois au tombeau, son  
 mari, qui mourut octogénaire, et  
 sans avoir connu cette perte, à St-  
 Cloud, le 11 avril 1789. On a de  
 Lepaute: I. *Traité d'horlogerie*,  
 contenant tout ce qui est nécessaire  
 pour bien connaître et bien régler  
 les montres; la description des pié-  
 ces d'horlogerie les plus utiles, des  
 répétitions, des équations, des pen-  
 dules à une roue, etc., Paris, 1755  
 in-4°. avec dix-sept planches. La  
 préface contient l'histoire des diffé-  
 rentes tentatives faites pour mesurer  
 le temps et en déterminer la mar-

de cultiver la gravure à l'eau-forte, et se mit à graver une multitude de sujets, qui ont servi et serviront toujours de modèles aux artistes qui se dévouent à l'architecture et à l'ornement. Son goût, il est vrai, est un peu lourd; et l'étude de l'antique, adoptée de nos jours, laisse apercevoir dans Lepautre une manière un peu surannée; mais comme il fut toujours dirigé par d'excellents principes, ses ouvrages ne peuvent être que profitables aux jeunes artistes. A l'exception de quelques pièces qu'il a gravées d'après Farinati, il n'a rien exécuté que sur ses propres dessins; ce sont en général des décorations d'architecture, des vases, des plafonds, des ornements de toute espèce. Son œuvre est très-considérable; le catalogue de Maricette le porte à 1440 pièces, dont voici les principales : I. Son *Portrait*, dans une bordure de fleurs, soutenue par des génies. II. *Louis XIV, habillé à la romaine, assis dans son cabinet*. III. Dix feuilles in-f°. de *l'Histoire de Moïse*. IV. Vingt-deux feuilles de *Sujets tirés de la Mythologie*, et six feuilles de *Frises*, avec des sujets également mythologiques, in-f°. V. Douze feuilles de *Paysages avec des vues de jardins et de grottes*, et six feuilles de *Fontaines et jets d'eau à l'italienne*, in-f°. VI. Six feuilles représentant *Les visions de Quevedo*, avec la désignation de chaque sujet, et huit vers français au bas de chacun. VII. *Le sacre de Louis XIV, dans la cathédrale de Reims*, trois grandes feuilles avec huit vers français au bas de chacune. VIII. *Vues perspectives de Fontainebleau, avec le baptême du Dauphin*, trois pièces grand in-f°. en travers, etc. Lepautre avait été reçu

membre de l'académie, en mourut à Paris, en 1682. LEPAUTRE, fils d'Antoine à Paris, en 1660. Son père fut d'abord à l'architecture le goût du jeune artiste nait vers la sculpture; et l de Magnier développèrent position. A l'exemple de s Jean, il grava à l'eau-forte aurait pu acquérir un nom art, si l'on en juge par quelques ses estampes. La plus est celle qui représente le *pédestre de Louis XIV*, par Coysevox, et que la Paris fit ériger, en 168 grande pièce, haute de plusieurs pouces, est ornée de méda de 50 bas-reliefs, représentant les plus éclatantes de ce roi. Après avoir rem grand prix de sculpture, se rendit à Rome, où il pendant 15 ans. C'est d ville, qu'en 1716, il ex *Groupe d'Enée et d'An* l'on voit dans le jardin d riers; cet ouvrage est le chef de Lepautre: il le compos d'après un modèle en cir brun; et quoiqu'on puisse l'exécution, il a tous les auxquels le désir de faire en faisant autrement qu ciens, peut entraîner un a nué de bon goût. Dans les ce groupe, le choix de n pauvre, l'expression manq blesse et surtout de simpl poses sont tourmentées; rappelle des demi-dieux. de même du *Groupe d'A Patrus*, ou de la *Mort de* qui est placé en regard d' *Enée et Anchise*. Ce gro été commencé à Rome, p



pantre, après la mort de  
 , vint l'achever à Marly,  
 Ces vastes draperies qui  
 action exagérée des per-  
 , appartiennent plutôt au  
 à la sculpture. Une autre  
 mauvais goût est cette fi-  
 gorie de l'Amour, intro-  
 ns un sujet historique. On  
 re, au jardin des Tuileries,  
 ues de cet artiste. L'une  
*Atalante*, copiée de l'anti-  
 cée dans un des parterres  
 bois, du côté de l'allée des  
 ; l'autre le *Faune à la bi-*  
*ement* copié de l'antique,  
 parterre situé du côté op-  
 te dernière figure, que Le-  
 : à l'âge de 19 ans, peut être  
 , ainsi que la précédente,  
 e qu'il a fait de plus irré-  
 e. On voyait de lui, au  
 de la Muette, *Clytie chan-*  
*ournesol*, et une *Nymphé*  
*des fleurs que lui présente*  
 : Les sculptures en bois de  
 le Saint-Eustache, à Paris,  
 ont pas moins d'honneur  
 rchitecte qui en a donné les  
 Quoique Lepautre n'eût pas  
 e talent que la plupart des  
 rs contemporains, son ex-  
 odestie l'empêcha toujours  
 tre sur les rangs pour entrer  
 mie; et ce qui semble difficile  
 er avec cette modestie, c'est  
 s motifs qui le portèrent a  
 aux avances que l'Académie  
 e fit auprès de lui, fut une  
 nce invincible à travailler  
 dessus de Lebrun, qui, à  
 uque, exerçait une sorte de  
 e sur les arts; aussi fut-il ra-  
 employé dans les travaux  
 pour le roi. Ses derniers  
 se ressentent de la faiblesse  
 Il mourut en 1744. P-s.

LE PAYS (RÉNÉ) (1), sieur DU  
 PLESSIS-VILLENEUVE, poète et bel-  
 esprit, naquit en 1636, à Nantos  
 suivant les uns, à Fougères selon  
 les autres (2), dans une famille  
 assez distinguée, puisqu'il eut un  
 oncle lieutenant-général au bailliage  
 d'Ernée. Peu favorisé de la fortune,  
 il vint de bonne heure à Paris pour  
 y chercher de l'emploi, entra dans  
 la finance, et fut placé d'abord à  
 l'armée d'Espagne. Il se trouvait  
 à Fontarabie en 1659, lorsque la  
 trêve qui précéda la paix des Pyr-  
 nées et le mariage de Louis XIV, le  
 ramena sur la frontière. Il voyagea,  
 peu de temps après, en Angleterre,  
 en Flandre, et en Hollande; et l'on  
 trouve, dans ses œuvres, des rela-  
 tions de ces pays, très-superficielles,  
 un peu exagérées, et pourtant assez  
 vraies, quoiqu'écrites sur le ton de  
 la plaisanterie, style habituel et ca-  
 ractéristique de l'auteur. Il revint  
 ensuite en Bretagne voir sa famille,  
 qui, pendant une maladie assez grave  
 dont il fut atteint, voulut le marier.  
 Il y avait presque consenti, par suite  
 de l'affaiblissement de ses organes;  
 mais dès que sa santé fut rétablie,  
 il se ravisa, et partit brusquement  
 pour Paris, où il ne tarda pas à  
 être nommé directeur-général des  
 gabelles du Dauphiné et de la Pro-  
 vence. Ce fut dans ces deux provinces  
 qu'il passa une grande partie de sa  
 vie; et la plupart de ses ouvrages  
 ont été composés à Grenoble et à  
 Valence. C'est pourquoi Allard le

(1) C'est ainsi que nous le trouvons désigné dans son acte mortuaire; mais dans la dédicace de ses *Nouvelles Eupres*, et dans une pièce de vers qui s'y trouve, il signe L. C. LE PAYS.

(2) Cette dernière opinion paraît plus probable. Le Pays, dans une lettre au marquis de Bois-Fevrier, qu'il appelle son voisin, annonce le projet de se retirer dans sa petite maison à Bausse (ou Beaucé); or ce bourg n'est qu'à trois-quarts de lieue de Fougères.

compte parmi les écrivains du Dauphiné. Le Pays avait fait d'assez bonnes études au collège de La Flèche : il parlait et écrivait sa langue avec autant de correction que de facilité ; et l'on voit, par ses citations, que les langues latine et italienne ne lui étaient pas moins familières. Ce n'était pas un savant, mais un homme aimable, qui faisait le charme des sociétés par l'enjouement et la vivacité de son esprit, non moins que par la variété de ses connaissances. Il était surtout agréable conteur, et brillait par ses bons mots. Ses *Amitiés*, *Amours* et *Amourettes* que Pigamiol appelait le rudiment des amoureux de province, parurent pour la première fois en 1664. Cet ouvrage ne contient point de fadeurs, comme son titre pourrait le faire croire. Il se compose de Lettres dont quelques-unes sont entremêlées de vers, sur différents sujets plus ou moins plaisants ; car Le Pays a le talent d'égayer les matières les plus tristes, et jusques aux compliments de condoléance. Ce recueil eut le plus grand succès. Quelques dames, après l'avoir lu, prirent, dit-on, du goût pour l'auteur, et s'informèrent, chez son libraire, comment il était fait. Le Pays ayant su que la duchesse de Nemours avait eu cette curiosité, lui adressa son propre *Portrait*, en prose et en vers. Cette pièce, malgré quelques longueurs, est sans contradiction, une des plus gaies et des plus ingénieuses qu'il ait faites. Il s'y peint tant au physique qu'au moral ; et quoiqu'il ne s'y flatte point, on ne peut s'empêcher de sentir pour lui de l'estime et de l'intérêt. Les railleurs l'appelèrent alors le *Singe de Voiture*, s'imaginant qu'il avait eu la prétention de marcher sur les traces de ce bel-esprit. Boileau, lui-même,

encore ébloui de la réputation de Voiture, manifesta cette admiration dans sa troisième satire ; tout mettant dans la bouche de son héros, cette contre-vérité :

*Le Pays, sans mentir, est un bouffon  
Mais je ne trouve rien de beau dans ce*

il lui a réellement fait dire la car l'enjouement simple, aisé de Le Pays, sa gaieté franche et naturelle ressemblent en rien aux jeux de mots et aux apprêts, au style froid, présumé de Voiture. Rien ne flatte d'honneur à Le Pays, rien ne flatte davantage de cette foule de auteurs médiocres qui nous ont inconnus sans les vers de Boileau que la manière dont il reçut le décoché contre lui par ce poète. Loin d'en témoigner de la peine, dans sa réponse à l'auteur, lui avait envoyé de Paris le décalogue du repas, ou d'en plaisanter, l'ont avancé quelques biographes et y montre pour Boileau l'estime mieux sentie, fait le plus grand de ses ouvrages, peu nommée cette époque, le met au-dessus de tous les faiseurs de gros volumes ne parle qu'avec une extrême modestie de ses propres écrits, et il paraît attacher peu d'importance. Dans un voyage à Paris, il fut vu par Boileau, qui, embarrassé d'une nouvelle visite, ne put s'excuser disant qu'il l'avait nommé dans sa satire, parce que bien des gens préféreraient à Voiture. Le Pays prit cette excuse pour argent comptant et ils se quittèrent sans rien dire. Le Pays, par les agréments de son esprit et de son caractère fit des amis à la cour et parmi les gens de lettres ; mais il n'aimait pas les Linières : *Tous êtes un sot* dit-il un jour ; Linières répondit Linières, *en mille*

*ivités.* Lorsque Louis XIV, chercha à rechercher les faux nobles, et fut chargé par le conseil d'état Dugué, d'aller au Lyonnais et du Dauphiné de vérifier les titres des gentilshommes de ces deux provinces, il écrivit à ce dernier une lettre pour établir l'ancienneté de la race de sa muse qu'il dérive d'Homère par la branche de Voiture. Dans cette pièce, où il prouve autant de science que d'érudition, il passe en revue la plupart des poètes français, grecs, latins et grecs, en remontant à Homère. Il n'y parle ni de Virgile, ni de La Fontaine, peu connus alors; mais il y apprécie judicieusement Malherbe, Corneille, Molière et Boileau. Cette lettre en prose est un chef-d'œuvre, la plus longue et la plus intéressante de toutes celles de l'auteur, et une imitation d'un épisode de l'épopée. Le Pays jouissait de la plus haute considération dans le midi de la France. L'académie d'Arles, qu'il y eût alors en Provence, le comptait au nombre de ses membres, et le duc de Savoie le décora de l'ordre de Saint-Maurice, en reconnaissance de son amour des plaisirs et de son esprit des affaires, et ne lui était pas incompatible chez lui. L'amour des plaisirs et de son esprit ne fut jamais négliger les intérêts de l'État. Fidèle à l'honneur et à ses devoirs, il était incapable de se laisser aller à l'indigne bassesse pour s'enrichir; un excès de confiance lui devint étranger dans ses dernières années. Ses associés ayant malversé, il prit la fuite. Il vint à Paris pour se défendre, et présenta à Louis XIV un placet qui finissait ainsi :

« Je n'en ai point eu un Roi impérial;  
 Je n'ai jamais eu de bureau  
 Je n'ai point eu de siège royal  
 Je n'ai point eu de titre en sera grande  
 Je n'ai point eu de droit le demander.  
 Ce sont des coups dignes d'un Roi.

Prenez sur l'empereur, prenez sur la Hollande.  
 Mais, Sire, au nom de Dieu, ne prenez rien sur moi.

La prose des financiers qui poursuivait Le Pays l'emporta sur ses vers : il fut condamné. Il adressa un nouveau placet au roi; mais il n'en fut pas moins forcé de payer pour le fripon. Le chagrin n'était point fait pour un homme de son caractère, comme il le dit lui-même dans son *Portrait*. Celui qu'il ressentit de la perte de ce procès, et de l'échec considérable qu'en éprouva sa fortune, le conduisit au tombeau. Il mourut dans une maison de la rue du Boulois, le 30 avril 1690, suivant la vérification que nous en avons faite, et fut enterré à Saint-Éustache, où Voiture avait été inhumé quarante-deux ans auparavant. La prose de Le Pays, suivant Boileau, valait mieux que ses vers; ses poésies, à force d'être naturelles, sont prosaïques et manquent d'images. On a de lui : I. *Amitiés, Amours et Amourettes*, Grenoble, 1664, in-12, réimprimées presque aussitôt à Paris, Lyon, Genève, Cologne, Leyde, Amsterdam, etc. II. *Zélotide, histoire galante*, Paris, 1665, in-12, et insérée dans les réimpressions de l'ouvrage précédent. III. *Nouvelles Oeuvres*, contenant des lettres et des pièces de poésie, églogues, sonnets, élégies, stances, etc., Paris, 1672, 2 vol. in-12; Leipzig, 1738, 2 vol. in-8°. Il existe aussi un recueil intitulé : *Pièces choisies des Oeuvres de Le Pays*, la Haye, 1680. On y a réduit à 2 vol. in-12, les trois précédemment imprimés; mais on y a interverti l'ordre chronologique. IV. *Le démêlé de l'esprit et du cœur*, Paris, 1688, in-12. A—T.

LEPECHIN ( I W A N ), savant russe, né vers le milieu du dix-huitième siècle, reçut sa première

éducation à Pétersbourg. Il se rendit ensuite à l'université de Strasbourg, où il fut promu au grade de docteur en médecine. A son retour, il fut nommé, en 1771, membre ordinaire de l'académie de Pétersbourg, dans la classe d'histoire naturelle. Ses connaissances étendues dans cette partie lui avaient fait obtenir la direction d'une des sociétés de savants qui furent chargés de parcourir l'empire de Russie, pour en décrire les productions et les phénomènes physiques. En 1783, il devint secrétaire perpétuel de l'académie russe, et reçut de l'impératrice Catherine II une médaille d'honneur. La société des scrutateurs de la nature de Berlin l'admit parmi ses membres. Peu de temps avant de mourir, il obtint le titre de conseiller d'état. Sa mort arriva le 18 avril 1802. Il est principalement connu par le *Journal des voyages en plusieurs parties de la Russie*, écrit en russe, et traduit en allemand, par Hase, Altenbourg, 1774, 3 vol. in-4°. fig. On trouve plusieurs Mémoires de Lepechin dans les collections de l'Académie des sciences de Pétersbourg; et il avait publié quelques opuscules séparés. G-AU.

**LEPECQ DE LA CLOTURE** (Louis), médecin, né à Caen en 1736, fit ses études dans l'université de cette ville, et y devint, jeune encore, docteur-régent de la faculté de médecine, et professeur royal de chirurgie. Au bout de quelques années, il alla se fixer à Rouen. On a de lui : I. *Observations sur les maladies épidémiques, d'après le tableau des Épidémiques d'Hippocrate*; Paris, 1776, in-4°. Ces Observations furent publiées par ordre du gouvernement et aux frais du roi. II. *Collection d'observations*

*sur les maladies et constitutions épidémiques, etc.*; Rouen et Paris, 1778, en trois parties, in-4°. III. Plusieurs *Observations* particulières, dans les divers journaux de médecine. Les travaux de Lépecq furent récompensés par des lettres de noblesse, que Louis XVI lui accorda en 1781; cette distinction fut dans la suite pour lui une source de désagrémens, et le força de s'éloigner de Rouen : il se retira à Saint-Pierre-Asifs, propriété rurale, berceau de ses ancêtres, où il employa les dernières années de sa vie à répandre gratuitement dans les campagnes les secours et les consolations de l'art qu'il possédait dans un degré très éminent. Il mourut dans cette retraite en 1804. — **LÉPECQ**, son neveu, chirurgien-major au 48<sup>e</sup>. régiment, mourut en Pologne, en 1807, à l'âge de trente-cinq ans. On a de lui un *Rapport sur l'insalubrité du camp près d'Ostende, et sur les maladies qui ont régné pendant la fin de l'an XII et le commencement de l'an XIII*, publié en 1809, par l'auteur de cet article, dans le Journal de médecine, rédigé par MM. Corvisart, Le Roux et Boyer. D-G-3.

**LÉPÉE**. (L'abbé DE) Voyez ÉPÉE.

**LEPELLETIER (JEAN)**, négociant, naquit à Rouen, le 29 décembre 1633. Sa première éducation fut très-négligée : son père lui laissa la liberté de suivre ses goûts; et quoiqu'il n'eût aucune disposition pour la peinture, il s'amusa jusqu'à l'âge de vingt ans avec des crayons et des pinceaux. Il lui prit alors fantaisie d'apprendre le latin, et ayant fait emplette d'un rudiment, il essaya de traduire sans autre secours : mais comme ses progrès n'étaient

pas assez rapides, il fit venir un maître; et, au bout d'un mois, il fut en état de lire Tacite. Ce premier succès l'encouragea; et il apprit avec la même facilité l'espagnol, l'italien, l'anglais, et, quelques années après, le grec et l'hébreu. Il s'appliqua ensuite à l'étude des mathématiques, de l'astronomie, de l'architecture, et même de la médecine; il acquit dans ces différentes sciences des connaissances assez étendues. Un de ses amis ayant parlé un jour, devant lui, de l'alchimie, de manière à piquer sa curiosité, il se procura des livres et des instruments, et il sut bientôt à quoi s'en tenir sur les découvertes merveilleuses des adeptes. A l'âge de quarante ans, il abandonna toutes les sciences frivoles, pour ne plus s'occuper que de son commerce et d'études sérieuses. Il était fort lié avec le P. Lami, de l'Oratoire; et ce fut à sa demande qu'il traduisit de l'anglais de Greaves et de Cumberland, quelques opuscules sur les poids et les mesures des Hébreux. Il mourut à Rouen en 1711. On a de lui : I. *Mémoires pour le rétablissement du commerce en France*, Rouen, 1701, in-12. II. *Dissertations sur l'Arche de Noé, et sur l'hémine et la livre de St.-Benoît*, ibid., 1704, 1710, in-12. Il avertit dans la préface que ces dissertations faisaient partie d'un plus grand ouvrage qu'il n'a pas voulu risquer, dans un siècle délicat et difficile, afin de ne pas occasioner de pertes au libraire. Il commence la première dissertation par déterminer la grandeur et la capacité de l'arche; et il en donne le plan intérieur et extérieur avec une exactitude minutieuse. Il soutient ensuite que l'homme, avant le déluge, n'avait pas reçu la permission de se

nourrir de la chair des animaux : il répond aux objections qui s'élèvent contre ce sentiment, en cherchant à démontrer que les habits des premiers hommes n'étaient pas faits de peaux, comme on l'a prétendu, mais d'écorces d'arbre ou de poils, et que la distinction des animaux en mondes et immondes ne concernait que les sacrifices. Il fait ensuite le dénombrement des animaux qui entrèrent dans l'arche; il détermine la place que chaque couple y occupait, et prouve que les huit personnes dont se composait la famille de Noé suffisaient pour en prendre soin et leur distribuer la nourriture. Il termine enfin par établir l'universalité du déluge, et fait voir que cette grande catastrophe arriva par la volonté expresse de Dieu, et non par le concours de circonstances qui pourraient se reproduire encore. La seconde dissertation est moins intéressante. L'epelletier y réfute le sentiment de D. Lancelot sur la livre dont se servit St. Benoît pour régler le poids des aliments distribués journallement à chaque religieux, et s'attache à prouver que cette livre était de vingt onces romaines (Voy. Claude LANCELOT). III. *L'Alkaëst ou le dissolvant universel de Van Helmont, révélé dans plusieurs traités qui en découvrent le secret*, Rouen, 1704, in-12. Cet alkaëst (de deux mots allemands *alkaëst*, tout esprit), n'est qu'un extrait d'urine. *Suite du traité de l'Alkaëst*, où l'on rapporte plusieurs endroits des ouvrages de George Starkey, qui découvrent la manière de volatiliser les alkalis, etc. ibid. 1706, in-12. IV. *Tableau des monnoies, des poids et des mesures des Hébreux, réduites à celles de France*, imprimé en tête du *Commentaire sur la Genèse*, par D. Calmet. V. *Lettre*

touchant la pesanteur des cheveux d'Absalom. Mém. de Trév. avril 1702. — Lettre sur l'explication du mot *Kesitah* qui se trouve dans la Genèse, ch. xxiii, vers. 19, etc., ib. mai 1704. — Discours contre l'opinion que Socrate a souffert le martyre pour la défense de l'unité de Dieu, ibid., septembre 1704. — Remarques sur les erreurs des peintres dans la représentation de nos mystères et dans des sujets tirés de l'histoire sacrée, ibid. nov. déc. 1704; janv. mars, avril et septemb. 1705. Jean Molanus avait déjà publié dans le même but : *Historia SS. imaginum*; et l'abbé Mery a donné sur cette matière, un traité complet, intitulé : *La Théologie des peintures, des sculpteurs, etc.* — Explication du temple d'Ezechiel, avec des observations sur celui de Salomon; dans les *Essais de littérature* de l'abbé Tricaud, mai 1703. — *Traité des poids, des mesures et des monnoies des anciens*, ibid. On en trouve le plan dans les *Mémoires de Trévoux*, novembre même année. Lepelletier a trad. de l'anglais, de Robert Naughton : *Fragmenta regalia*, ou *Véritable caractère de la reine Elisabeth*, Rouen, 1683, in-12. Cette traduction a été réimprimée avec le *Secret des cours*, traduit de l'anglais de Walsingham, Lyon, 1695, in-12, et à la suite de la *Vie de la Reine Elisabeth*, trad. de l'ital. de Leti, Amsterdam, 1703; la Haye, 1741, 1753, 2 vol. in-12. Mais c'est par erreur que dans le *Diction. universel* on lui attribue la traduction de la *Vie de Sixte V*, par le même Leti. Elle est de L. A. Lepelletier, prêtre, prieur de St-Gemme et de Pouancé. (Voy. Grég. LETI.) W-s.

LEPELLETIER (CLAUDE), docteur en théologie et chanoine de

Reims, était né vers 1670, dans un hameau près de Faucongy, en Franche-Comté. Il exerça d'abord les fonctions du saint-ministère dans le diocèse de Lyon, à Glandève, et ailleurs. Le zèle qu'il montra contre le jansénisme, lui mérita la bienveillance de M. de Mailly, archevêque de Reims, qui le nomma, en 1719, curé de Saint-Pierre de la même ville, et chanoine de la métropole. Les ennemis qu'il s'était faits par ses ouvrages, eurent recours, pour le perdre, à des moyens odieux. Une Juive de mauvaises mœurs l'accusa d'avoir eu avec elle un commerce doublement criminel, puisqu'elle se déclarait en même temps sa sœur; mais elle fut convaincue de calomnie, et bannie du royaume. (Voyez les *Mémoires de Trévoux*, novembre 1730.) L'abbé Lepelletier, impliqué dans quelques affaires désagréables, n'en fut pas moins éloigné de Reims par une lettre de cachet, subit divers exils, et obtint enfin de venir à Paris: il avait conservé son canonicat; et l'assemblée du clergé de 1730 lui accorda une pension de 500 liv. Il se démit de son bénéfice, vers 1736, et se retira dans la solitude de Sept-Fonts, pour y vaquer plus tranquillement à la prière et aux exercices de piété; mais les infirmités dont il était accablé ne lui ayant pas permis de continuer un genre de vie si austère, il revint dans sa famille, et mourut à Faucongy, le 12 juin 1743. On a de ce pieux ecclésiastique un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on se contentera de citer: I. *La Pratique et les règles des vertus chrétiennes*, tirées de l'Écriture-Sainte, Lyon, 1713, in-12 II. *Traité dogmatique et moral de la grâce universelle*, tiré du Nouveau-

sent, Luxembourg, 1725, Du trouve à la fin du volume de vingt ouvrages qu'il ejà publiés contre Quesnel, Dupin, l'abbé Margou, le d de Noailles et les autres aux jansénistes; et celle de autres ouvrages prêts à être l'impression. III. *Traité de eté ch-étienne*, tiré de l'E-Sainte, Liège, 1725, in-8°. *Traité dogmatique de la messe*, le P. Le Courayer et les An-Paris, 1727, in-12. V. *Ma-d'entendre la messe*, selon t de Jésus-Christ et de l'E-ib. 1727, in-16. VI. *Traité uique et moral de la pénit-tiré des Livres saints*, ibid, in-12. VII. *Traité de la é envers le prochain, et de us caractères*, ib. 1728, in-II. *Traité de la charité en-ieu, ou de l'amour de Dieu*, 29, in-12. Cet ouvrage fut mé par arrêt du conseil duût 1-32. IX. *L'Imitation us-Christ, traduction nou-fdèle et littérale*, ib. 1731. Quoique l'auteur prétende que duction est supérieure par atude, à toutes les autres, m-elle qu'il attribue faussement ite Gonnellieu ( Voy. ce nom ) l cite comme l'une des meil-traductions, tandis qu'il traite le Saey comme l'une des plus es. il est lui-même très-inf- soit pour l'onction, soit même la fidélité, aux traducteurs l n'a évité la paraphrase ou la resse que pour tomber dans la é et l'enflure. X. *Traité de la di- au St-Esprit*, tiré des Livres , par un solitaire de Se t- s, nouvelle édition, Paris, 1738. XI. *Traité des récompenses et*

*des peines éternelles*, ib. 1738, in-12. Cet ouvrage, distribué avec méthode, se distingue encore par l'énergie du style, qui est enrichi des plus belles expressions des prophètes. XII. *Traité de la mort et de sa préparation*, ib. 1740, in-12. Cet ouvrage, solide et instructif, n'est pas dépourvu d'onction. On doit distinguer parmi des manuscrits de Lepelletier, une *Traduction du Nouveau-Testament*, avec des notes, et un *Commentaire sur toutes les épîtres des Apôtres*. L'abbé Fleury estimait Lepelletier et ses ouvrages, comme on le voit par une lettre insérée pag. 414 de ses *Nouveaux Opuscules*, 1818, in-12. W-3.

LEPELLETIER DE SAINT-FARGEAU ( LOUIS-MICHEL ), né à Paris, le 29 mai 1760, dans une famille de robe des plus distinguées, fut successivement avocat-général et président à mortier au parlement de Paris. Lors de la convocation des états-généraux de 1789, il fut nommé député par l'ordre de la noblesse de cette ville. Ce magistrat, qui n'était pas sans mérite, ne parut néanmoins qu'au second rang dans cette fameuse assemblée. Jusqu'à cette époque, il ne s'était guères fait connaître que comme un jeune homme livré à tous les plaisirs et à tous les goûts que son immense fortune (il avait cinq cent mille livres de rentes) lui donnait tous les moyens de satisfaire. On ne l'avait pas vu néanmoins s'associer aux jeunes parlementaires qu'un zèle inconsidéré avait placés dans une espèce de révolte contre le trône, peu d'années avant la révolution. Admis le 6 mai 1789 dans la chambre de la noblesse, il y suivit le système de la majorité, qui se montrait attachée à la monarchie, et vota constamment avec elle, bien que ses collègues de

la même députation, qu'il devait bientôt laisser fort loin derrière lui dans la carrière de la révolution, eussent embrassé le parti contraire. Le 27 juin 1789, époque de la réunion de la noblesse au tiers-état par ordre exprès du Roi, Lepelletier n'obéit point à cette injonction; il resta dans la chambre de la noblesse, avec le seul comte de Mirepoix. Les 3, 9 et 11 juillet, il se rendit aux séances particulières que son ordre tint encore après la réunion, et signa la protestation qui fut faite contre tout ce qui s'était passé depuis l'ouverture des états; mais il ne persista pas long-temps dans cette énergique opposition: les événements précurseurs d'une révolution immédiate, qui se manifestèrent à Paris le 12 juillet 1789, et, si l'on veut, les sollicitations et les menaces d'un parti auquel on donnait le duc d'Orléans pour chef, le firent changer brusquement de système, et, sans aucune transition préparatoire, sans même qu'il parût se souvenir de sa protestation de la veille, on le vit tout-à-coup dans les rangs des révolutionnaires les plus ardents. Le 13, on l'entendit appuyer avec force le rappel du ministre Necker, dont le renvoi n'avait été connu que dans la soirée du 12, et s'écrier: « Représentons le peuple, si nous ne voulons pas qu'il se représente lui-même. » Depuis cette époque, ses opinions furent constamment populaires: cependant il les manifesta toujours avec une sorte de modération, et on ne le vit jamais employer ces violentes apostrophes que ses partisans ne menaçaient pas à ceux qui leur étaient opposés; Lepelletier avait, au contraire, les plus grands égards pour tout le monde, même pour les der-

nières classes de la société. Le 24 août, il était question, dans l'assemblée nationale, de l'adoption d'un projet de soulagement des pauvres, à l'exemple d'un des hommes riches de France, ne se servant du mot *pauvres*; il disait toujours *frères indigents*. Le 24 août, à la fête du Roi, il fit adopter une adresse de compliments pour ce jour, qu'un peu plus tard il devait si cruellement. Au mois de septembre, il proposa de renouveler toutes les assemblées nationales. A la fin de l'année, il fit encore une motion qui fut également écartée: c'était de créer un nouveau pouvoir chargé de connaître des délits politiques qui pourraient survenir. Au mois de janvier 1790, il fut nommé membre du comité de jurisprudence criminelle, où il travailla beaucoup. Les 7 avril et 23 mai 1791, il présenta, au nom de ce comité, un projet d'espèce de code pénal, où les crimes étaient classés, avec assez de méthode et de précision, tous les genres de délits. L'adversaire très-prononcé de ce projet fut de mort, il voulait qu'elle fût abolie, et que le coupable l'aurait méritée, fût condamné à vingt-quatre années de prison. N'ayant pu faire supprimer le supplice, il obtint qu'au lieu de la décapitation seule terminer les jours des criminels: il voulait que la peine des galères, ainsi que toutes les autres peines infamantes fussent remplacées par les peines publiques; mais que ceux qui seraient de dissoudre une simple famille primaire, fussent condamnés à quinze années de fers. Cette motion adulatrice de la souveraineté nationale, lui valut alors une grande popularité. Il est assez remarquable qu'à cette époque on vit la suppression de la peine de mort demandée par



révolutionnaires, par Robespierre et par tous ceux-là mêmes qui aient bientôt faire couler des rivières de sang. Le marquis de La Fayette, dans la séance du soir du 19 août 1790, ayant provoqué la suppression de tous titres nobiliaires, le tiers demanda qu'il fût défendu d'employer d'autre nom que le nom de naissance et celui de la famille; mais le tiers posa sa motion, qu'il signa *Michel Lepelletier*. Cette motion fut aussitôt décrétée; et celui qui avait fait devint président de séance. Dans la discussion sur la question de faire la guerre et la paix, le tiers en opposition avec Mirabeau, soutint que ce droit devait être réservé à la nation; mais il se montra impopulaire dans une autre circonstance, où il combattit encore Mirabeau, qui, le 28 juillet 1790, demanda que le prince de Condé fût mis en accusation, s'il ne présentait pas un manifeste hostile à la nation attribué. (V. MIRABEAU.) Le tiers, de concert avec Robespierre, défendit le prince de Condé. Le tiers a peu près tout ce qui mérite d'être remarqué dans la conduite de Mirabeau à l'assemblée constituante. Dans la session de 1791, il fut membre de la commission de surveillance du département de la Seine, et ensuite président de celui de la Seine, où il possédait de grands biens. Les électeurs de ce département le nommèrent député à la Convention, en septembre 1792; le 30 octobre, il prononça dans l'assemblée un long discours sur la liberté de la presse: il voulait que la loi fût indélébile, et fit rejeter un projet de son collègue Bailleur qui avait dit qu'on y apportât quelques modifications. Dans la première séance de la Convention fut question du procès de Louis XVI, il soutint que ce prince

devait être jugé par la Convention; et il est certain qu'il contribua beaucoup à faire adopter cette première détermination. Quant à la peine à infliger, on a dit et même écrit que voulant être fidèle à un serment qu'il avait fait de ne jamais opiner pour la peine de mort, il avait d'abord résolu de ne prononcer que la réclusion; mais que les mêmes terreurs qui l'avaient fait changer si brusquement de système le 12 juillet 1789, l'ayant encore poursuivi dans ce moment, dictèrent l'arrêt de mort qu'il prononça. Cette conjecture paraît très-probable lorsqu'on se rappelle la réponse qu'il fit à un de ses amis qui témoignait son étonnement de la violence qu'il avait montrée dans ce terrible procès: *Que voulez-vous, lui dit-il, quand on a six cent mille livres de rentes, il faut être à Coblenz ou au faîte de la Montagne*. Il n'avait pas seulement voté pour la mort: il s'était encore montré un des adversaires les plus acharnés de l'appel au peuple; et il avait fait imprimer, contre cette mesure qui pouvait sauver le malheureux Louis XVI, un pamphlet dans lequel il menaçait d'une insurrection populaire ceux de ses collègues qui voulaient faire adopter l'appel. Pétion, qui sans doute était plus ennemi de Louis XVI que Lepelletier, dénonça cet écrit à la Convention, comme un acte séditieux, tendant à dissoudre la représentation nationale. Dans sa réponse, le député de l'Yonne soutint son pamphlet et les principes qui y étaient développés, pérorant de nouveau contre l'appel au peuple, et détermina le vote de plusieurs de ses collègues qui hésitaient encore. Le 20 janvier, veille de l'exécution, il alla dîner au Palais-Royal, chez un restaurateur nommé Février,

moins pour prendre un repas , qui eût été beaucoup meilleur dans son opulente maison , que pour savoir ce qu'on pensait de cet horrible jugement. Au moment où il allait payer sa dépense au comptoir du restaurateur , un inconnu s'approcha de lui, et lui demanda s'il ne se nommait pas M. Lepelletier , et s'il n'avait pas voté la mort du Roi ? Il répondit affirmativement à ces deux questions, et à la seconde il ajouta, qu'il avait voté d'après sa conscience : *Au surplus* , ajouta-t-il , *qu'est-ce que cela vous fait ?* et il repoussa l'interrogateur avec violence. Pour réplique, celui-ci tire un large couteau de dessous ses vêtements, et le lui plonge tout entier dans le sein : Lepelletier expira presque immédiatement, et ne prononça point les paroles qu'on lui a prêtées. Le meurtrier se nommait Paris, et avait été garde du Roi. On a prétendu que toute la journée il avait cherché à s'introduire auprès du duc d'Orléans pour lui porter le coup dont Lepelletier fut victime. Ceux qui ont observé la marche des événements et les dispositions des hommes à cette époque, ( et le rédacteur de cet article est de ce nombre, ) ne doutent nullement que l'action de Paris n'ait été très-utile à l'exécution de l'odieux arrêt et n'ait détruit l'espérance de sauver le Roi, que ses amis conservaient encore. En effet , pendant toute la journée du 20, jusqu'à 8 h. du soir, les nombreux cafés de Paris et tous les lieux où se forment les grandes réunions, furent remplis de monde, et l'on s'y élevait hautement contre l'attentat décrété : il n'y avait qu'un mot à dire, *Aux armes*, et toute la ville était en mouvement ; mais à la nouvelle de l'assassinat, une armée de brigands qui paraissaient

saient sortis des enfers, furent disséminés par le gouvernement sur toute la surface de la capitale, et, par leurs cris forcenés et la menace des armes de toute espèce dont ils étaient chargés, répandirent partout une terreur dont les plus intrépides ne purent se défendre. Chacun se retira au fond de son domicile, et n'osa plus en sortir. La nuit fut affreuse ; et le lendemain à neuf heures le sacrifice fut consommé sans aucune résistance. La mort de Lepelletier devint le signal de la persécution, non-seulement des royalistes, mais encore des républicains qui avaient voulu l'appel au peuple. Un décret ordonna que ses restes mortels seraient portés en grande pompe au Panthéon. La cérémonie fut réglée sur le rapport du poète Chénier, et eut lieu, le 24 janvier 1793, de la manière suivante. On avait enveloppé de feuillages et de couronnes civiques la base ruinée sur laquelle on voyait avant le 10 août la statue équestre de Louis XIV, au milieu de la place Vendôme : là fut exposé, sur une espèce de lit de parade, le corps de Lepelletier nu, livide ; et l'on avait pris soin surtout d'exposer aux yeux du public la large blessure que lui avait faite Paris. Sur les quatre côtés de la base, on lisait les paroles suivantes, que le député Maure ( *F.* ce nom ) prétendit que Lepelletier avait proférées après avoir été poignardé : « Je suis » satisfait de verser mon sang pour » la patrie ; j'espère qu'il servira à » consolider la liberté et l'égalité, et » à faire reconnaître ses ennemis. » Pour transporter le corps, on se passa dans la même situation sur un char sépulcral très-élevé, afin qu'il pût être vu de loin par le public ; on le conduisit de cette manière au Panthéon, en traversant les rues les

magères de Paris, sur une le près d'une lieue. Le cort précédé de la Convention, de la société des Jacobins, ons de Paris ou plutôt de incipaux habitués, et des torités. Chaque corporation icédée de sa bannière : au e cette multitude de petites s, on en distinguait une qui née de la culotte, de la veste hemise du mort encore tou-uttantes de son sang. Avant théose, le célèbre peintre vait représenté Lepelletier situation qu'on vient de dé-tableau fut déposé dans la séances de la Convention: retiré quelques mois après, rmidior (1), ou 24 juillet t le décret qui lui avait dé-honneurs du P nthéon fut le 8 février 1795. On a une des rues de Paris le nom el *Lepelletier* qu'elle a con-ndant 13 ans; en 1806, elle son ancien nom de *Rue Mi-onte*. La fille unique de ce âgée de 8 ans, fut présentée ar M. Felix Lepelletier son la Convention, qui l'adopta de la nation. Barère saisit raison pour faire passer l'a-dans les lois françaises; et le vil actuel l'a conservée. La Lepelletier de Saint-Fargeau ard'hui veuve de M. Lepelle-ortfontaine. B-u.

CLÉ BERNARD), graveur, is en 1688, annonça de ure d'heureuses dispositions our premier maître Mariette, enseigna les éléments du

sur des copies de ce tabl-an furent en-queux populaires, et le buste en e Pelletier, joint à celui de Marat, kras les mêmes boulevards, se trouva

dessin. A l'âge de quinze ans, il entra dans l'école de Gaspar Duchange, où il fit des progrès rapides. Né avec du génie et de l'activité, il sut réparer ce qui avait manqué à son éducation primitive, et partagea son temps entre l'étude des beaux-arts et celle des belles-lettres. Il se livra à la lecture des meilleurs poètes anciens et modernes: bientôt même il fut en état de composer des odes et d'autres poésies, qui lui méritèrent les éloges des hommes de lettres les plus distingués. Malheureux dans ses premières amours, il s'exila momentanément, afin de n'être pas témoin du triomphe d'un rival plus heureux que lui parce qu'il était plus riche, et passa en Angleterre, où il fut occupé à la gravure des cartons de Raphaël, qui ornent le palais d'Hamptoncourt. L'amour de la patrie l'ayant rappelé en France, il fit, à Rennes, l'acquisition d'une charge, qu'il n'exerça qu'un an. Son goût naturel le ramena bientôt au culte des Muses; il revint à Paris, et se fit agréer à l'académie royale de peinture, en 1737. Trois ans après, cette compagnie le nomma son secrétaire-historiographe. Les soins que cette place exigeait, joints à la rédaction du *Catalogue raisonné des tableaux du Roi*, dont il fut chargé, le détournèrent de la gravure: aussi a-t-il très-peu produit depuis cette époque. Cependant il existe beaucoup d'estampes de ce maître; nous citerons: la *Circoncision*, d'après Jules Romain; *Jupiter et Io*, et *Jupiter et Junon*, d'après le même, pour la collection de Crozat; *Vertumne et Pomone*, d'après Rembrandt; le *Philosophe flamand*, d'après Teniers; le *Jeu de piquet*, d'après Netscher; l'*Amour précepteur*, d'après Coypel;

le *Bacha faisant peindre sa maîtresse*, d'après Carle Vanloo ; et le *roi Charles I<sup>er</sup>. prenant congé de ses enfants*, d'après Raoux. Il a aussi fait quelques portraits , entre autres ceux de *Madame de Maintenon*, d'après Mignard ; de *Molière*, d'après Coypel, etc. Son faire est large et moëlleux , son dessin , correct sans sécheresse. On a de lui : I. Le *Catalogue des tableaux du Roi*, 1752, 2 vol. in-4°. II. *Vies des premiers Peintres du Roi*, 1752, 2 part. in-8°. Ce recueil ne contient que cinq Vies, savoir : celle de Lebrun ( par Desportes ), de Coypel, Mignard et Lemoyne ( par Caylus ), et de Boulogne ( par Watelet. Lépicié mourut à Paris, le 17 janvier 1755, d'une attaque d'apoplexie. — Renée-Elisabeth MARLIÉ, son épouse, qui s'occupait aussi des arts, a gravé plusieurs sujets, entre autres la *Mère laborieuse*, le *Bénédictin*, d'après Chardin, et le *Cuisinier flamand*, d'après Teniers.

P-E.

LÉPICIE ( NICOLAS-BERNARD ), fils du précédent, fut peintre du Roi et professeur à l'académie de peinture : il naquit à Paris en 1735. Son père le destinait à la gravure ; mais la faiblesse de sa vue le força d'abandonner cet art, et de se livrer entièrement à la peinture, sous la direction de Carle Vanloo. Il se fit connaître de bonne heure par un grand tableau de *Guillaume le Conquérant*, qu'il composa pour l'abbaye de Caen, et sur la présentation duquel l'académie de peinture l'admit comme agrée. En 1768, il fut reçu académicien sur son tableau d'*Achille instruit dans la musique par le centaure Chiron*. A cette même époque, il exécuta, pour le chœur de la cathédrale de Baïonne, un ta-

bleau de la *Visitation*, et, pour le nouveau pavillon de Trianon *nus changé en anémone peints*. En 1769, il fut nommé à professeur ; et, en 1770, il au salon plusieurs tableaux. lesquels on remarquait : *chagné en fleur* ; le *Martyre André* ; celui de *Saint-Denis Sainte-Elisabeth et Saint Jean* 1773, il peignit, pour l'Ecclésiastique, *Saint-Louis rendant justice, sous un chêne, à Vin*. Quelque temps après il exécuta grands tableaux pour le Roi représentant le *Courage de la fille de Caton, femme de Lucius* et l'autre, *Régulus se séparant sa famille pour retourner en Italie*. On voit encore de lui une des chapelles de la cathédrale de Chalon-sur-Saone, une *Deuxième de croix*. Lépicié peignait le portrait et les scènes familières mi les tableaux de ce dernier ou citait, dans le temps, la *La Halle*, le *Repos d'un vieillard* le *Bracopnier*, etc. Sur la fin de sa vie, se trouvant à la campagne il entreprit de peindre des animaux. S'étant livré avec ardeur à cette nouvelle étude, il fit, sans relâche, près nature, une grande quantité de dessins. L'assiduité avec laquelle se livrait au travail, jointe à une sensibilité excessive, abrégé sa vie. Il mourut le 17 septembre 1771, époque à laquelle Lépicié naquit plusieurs maîtres dont il suivit les leçons. Il quitta assez ses qualités et ses défauts. Un dessin sans étude et sans couleur, un coloris faux et de convention général en général l'école française de cette époque ; et l'on doit dire que Lépicié ne s'en est point corrigé. Levasseur a gravé, d'après lui, un *Quos ego*, et le tableau

lier, la *Nourrice* et l'*E-Bervic*, le *Repos* et la *acceptée*, etc. P-s.

IS ( M. ÆMILIUS ), le tait d'une famille consu-upait, l'an de Rome 705, at J. C., la place de prés-sar, partant pour l'Espa-ssa le commandement de idus, reconnaissant, pro-oi qu'avait inspiré la dé-us, pour faire créer César 'était une atteinte portée les consuls alors absents; e voit pas que personne amer contre cette usurpa-, maître du pouvoir, le différents prétextes, et, i à la dictature le consu- (7), choisit pour col-lus, et le nomma maître erie. Après l'assassinat de idus s'enfuit de Rome; ré bientôt par l'inaction is, il alla prendre une lé-mée dans l'île du Tibre et aus le champ de Mars. Antoine, couvrant leurs ieuses du prétexte de ven-n'aspiraient qu'à s'empa-voir; mais l'incertitude les obligea de dissimuler. ent même de se réconci-s conjurés; Lepidus em-lui Brutus, son gendre, à souper avec quelques nat, connaissant son hu-; et cherchant à l'attacher ment au parti républi-décerna, sous quelques ssez frivoles, une statue l'autorisant à la faire même dans le lieu qu'il plus convenable. Cet hon-nula l'obligea de feindre ement pour les projets , dont l'ambition s'était

trahie; mais il continua d'entretenir avec lui des intelligences secrètes, et il lui fournit même plusieurs légions pour faire la guerre au sénat, dans le même temps qu'il engageait le sénat à écouter ses propositions de paix. Antoine, forcé d'abandonner l'Italie, pouvait facilement être arrêté dans les défilés des Alpes; mais Lépidus, alors propréteur dans la Gaule Narbonnaise, loin de s'opposer à sa retraite, lui livra tous les passages, et le vit tranquillement établir un camp près du sien. Cependant, comme il croyait devoir conserver encore quelques ménagements avec le sénat, il refusa d'aller trouver Antoine dans son camp; et lorsque les deux armées se furent réunies, il écrivit qu'il avait tout fait pour l'empêcher. Mais le sénat ne pouvait être trompé par cet artifice grossier; il déclara Lépidus ennemi de la patrie, et fit abattre sa statue. Octave, parvenu au consulat, fit rapporter les décrets rendus contre Antoine et Lépidus, dont il avait besoin pour détruire les restes du parti républicain. Il eut avec eux une entrevue dans une île du Reno, où furent décidés le partage des provinces et la proscription de tous les Romains dont les talents ou les richesses pouvaient leur inspirer quelque ombrage. ( Voy. ANTOINE et AUGUSTE. ) Lépidus obtint pour sa part l'Espagne et la Gaule Narbonnaise; et il abandonna Paulus, son frère, à la vengeance d'Octave (1). Ce fut au milieu du massacre des plus illustres citoyens, que les triumvirs firent leur entrée dans Rome. Lépidus, chargé de maintenir l'Italie, tandis que ses deux collègues marchaient contre Brutus et Cassius, eut l'insolence de se faire décerner les honneurs du

(1) Paulus eut le bonheur d'échapper aux recherches des meurtriers.

triomphe pour quelques succès qu'il avait obtenus dans les Gaules, et d'ordonner des réjouissances publiques, dans un moment où il n'y avait personne qui n'eût à pleurer la mort de ses proches. Après la victoire de Philippes, les triumvirs firent un nouveau partage : Octave et Antoine s'accordèrent pour dépouiller Lépide, resté sans partisans, et lui laissèrent, par grâce, l'Afrique, où il se retira, devenant étranger aux troubles qui agitaient le monde. Mais, quelque temps après, Octave l'ayant sommé de lui fournir des troupes pour combattre Sextus Pompée, (Voy. SEXT. POMPÉE), il se rendit en Sicile avec une armée nombreuse, et contribua à la défaite de Sextus en l'obligeant à diviser ses forces. Lépide prétendit ensuite rester maître de la Sicile, parce qu'il y était entré le premier; mais abandonné de ses soldats qui le méprisaient, il se vit contraint de paraître devant Octave, dépouillé de ses ornements, et dans la posture d'un suppliant. Octave lui laissa la vie et la dignité de grand-pontife, et le reléqua à Circeïes, petite ville d'Italie. (718-36.) Quelques années après (724-30), M. Æm. Lépide, son fils, ayant conspiré contre Auguste, fut découvert et mis à mort; et le vieux triumvir fut obligé d'implorer la pitié du consul dont il avait jadis inscrit le nom sur les tables de proscription, en faveur de Junie, sa femme, soupçonnée d'avoir pris part à cette conspiration. Labéon, ayant fait entrer Lépide au sénat, (736-18) malgré Auguste, ce prince le força de revenir à Rome et de se trouver dans les assemblées, où il ne cessa de l'accabler de mépris. Il mourut l'an 741, 13 ans avant J. C. « C'était, dit Montesquieu, le plus

méchamment citoyen qui fût dans la République, et l'on est bien aisé à son humiliation. Il manquait de talent; et il dut tout à ses circonstances la plus importante où la fortune ne l'eût pas élevé un instant qui eût rendu sa chute plus éclatante. Le tombeau dit qu'il n'avait mérité aucune vertu, la longue indifférence de la fortune à son égard.

LÉPINE. Voy. EPINE et I

LEPLAT ou LEPLAET (J) docteur en droit, naquit à M. en 1733. En 1768, il obtint la chaire de droit à l'université de Louvain, et il passa, en 1776, à la chaire de droit canon. Deux ans après, qu'il fit soutenir en 1770, le mariage de l'infidèle converti, déclara pour l'indissolubilité du mariage de l'infidèle converti, question qui avait déjà été agitée en France, en 1755; et un arrêt du parlement de Paris, du 2 janvier 1771, l'avait décidée, contre le sens de Benoît XIV et d'un grand nombre de théologiens. Le père Maugis, professeur de théologie à l'université de Louvain, ayant réfuté les assertions de Leplat, celui-ci répondit, en 1771, par une *Dissertation historique*, où il attribuait l'origine de ce sentiment commun, aux idées pandues par les décrétales. Il fit imprimer, la même année, une autre dissertation dans le même sens, extraite des écrits de Gerce docteur public successivement éditeur du *Commentaire d'Espen sur le nouveau droit canonique*, avec une longue préface, vain, 1777, 2 vol. in-8°; une édition latine des *Canons et décrétales concile de Trente*, in-4°. 1777, édition des *Institutions de jurisprudence ecclésiastique*, de Ri

vol. in-8°; une édition la-  
*Discours de Fleury sur*  
*ecclésiastique*, même an-  
 ol. in-12; une Dissertation  
 autorité des règles de l'*In-*  
 sur défendre ce qu'il avait  
 sujet dans sa préface des ca-  
 concile de Trente, 62 pages  
 de *Dissertation sur les fian-*  
*et les empêchements du ma-*  
 .ouvain, 1782; une Collec-  
 pièces relatives à l'histoire  
 de Trente, en latin, 7 vol.  
 1784. Le docteur Van-de-  
 professeur de théologie à  
 , attaqua la doctrine de Le-  
 les empêchements du ma-  
 mais celui-ci était protégé, et  
 Il suspendit Van-de-Velde  
 fonction académique. Le-  
 se contenta même pas de  
 ageance, et donna une dé-  
 sa dissertation contre un  
 re qui ne pouvait lui répon-  
 tel homme ne devait pas  
 lié dans les projets de réu-  
 suivait alors le gouver-  
 autrichien. Il servit les  
 prince lors de la formation  
 naire général: cette complai-  
 e rendit odieux à tous les  
 Les évêques s'étaient déclai-  
 ntre la nouvelle école; les  
 ts insultèrent plus d'une fois  
 esseurs. En 1787, Leplat fut  
 le quitter Louvain, et de se  
 a Miestricht. Ayant voulu  
 re ses leçons en 1788, une  
 e émeute se forma contre lui,  
 montait plus en chaire qu'es-  
 le soldats. On sait que les  
 as étaient alors en proie à  
 ables causés par de nou-  
 édits (Voyez JOSEPH II),  
 , qui y avait pris part, se  
 n Allemagne, après le retour  
 richiens. Le cardinal de Frau-

kemberg, archevêque de Malines, l'a  
 vait désigné comme un propagateur  
 de doctrines nouvelles, et avait de-  
 mandé sa destitution; le docteur es-  
 saya de se justifier par une lettre  
 adressée au cardinal, en date du 31  
 janvier 1788, et qu'il fit imprimer.  
 Depuis il publia contre le prélat des  
*Observations* sur la déclaration et  
 le supplément au catéchisme de Ma-  
 liues. Le 17 juillet 1788, il pro-  
 nonça à l'université de Maïence, et  
 depuis à celle de Bonn, un discours  
 latin sur la primauté du pape, dont  
 on peut croire qu'il n'exagéra pas  
 les droits. Mais il passa toutes les  
 bornes dans les *Lettres d'un théolo-*  
*g'en canoniste à Pie VI sur la bul-*  
*le AUCTOREM FIDEI*, 1795, in-12;  
 elles sont écrites avec beaucoup d'a-  
 mertume. Leplat était alors en Hol-  
 lande, auprès de l'abbé Mouton, le  
 chef du parti janséniste; et il le se-  
 condait dans la rédaction des *Nou-*  
*velles ecclésiastiques*, qui s'impri-  
 maient à Utrecht. En 1806, il fut  
 nommé directeur de l'école de droit  
 de Coblenz, où il mourut le 6 août  
 1810. P-C-T.

LEPRINCE (JEAN), peintre, né à  
 Metz en 1733, fut placé dès son en-  
 fance chez un habile maître de cette  
 ville, dont M. de Bellisle était alors  
 gouverneur. Ce maréchal, auquel il  
 fut présenté, charmé de son esprit  
 et de ses dispositions, lui procura  
 les moyens d'aller à Paris, et de  
 se livrer tout entier à son art, en  
 lui assurant une pension pour tout  
 le temps qu'il étudierait dans la ca-  
 pitale. Le jeune homme entra chez  
 Boucher; mais il eut le bon esprit  
 d'adopter un genre différent de celui  
 de ce maître; et il s'appliqua d'une  
 manière spéciale au paysage, dans  
 lequel il se fit bientôt distinguer. Il se  
 mit en même temps à graver à la poin-

te les dessins qu'il avait composés. Sa réputation commençant à s'étendre, il crut devoir cesser de recourir aux bienfaits de son protecteur. Cependant, le désir de se distinguer l'empêchant de songer à son intérêt, il se vit bientôt réduit au plus extrême besoin. Il épousa alors une femme plus âgée que lui, et qui possédait quelque fortune : il espérait pouvoir se livrer, sans obstacle, à son goût favori ; mais les ressources des deux époux étaient trop faibles pour suffire à l'imprévoyance de l'artiste. La paix du ménage fut troublée, et Leprince partit pour la Russie, où ses frères étaient établis. Le vaisseau sur lequel il s'embarqua, ayant été pris par un corsaire anglais, les matelots allaient s'emparer de ses effets, lorsque prenant son violon, dont il jouait fort bien, il leur fit entendre quelques airs qui les mirent en bonne humeur ; ce qui sauva le peintre du pillage. Ils le prièrent de les faire danser, et continuèrent d'avoir pour lui beaucoup d'égards pendant toute la navigation. Au premier port, le vaisseau fut déclaré n'être pas de bonne prise, et Leprince put continuer sa route. Arrivé à Pétersbourg, il fut accueilli par le marquis de l'Hôpital, ambassadeur de France, auquel il avait été recommandé par le maréchal de Bellisle. Il peignit, dans le palais impérial, quelques plafonds à la manière de son maître, puis une *Fue de Pétersbourg*, qui a été fort bien gravée par Lebas ; il se mit ensuite à dessiner d'après nature une grande quantité de costumes, de maisons, de voitures, de traîneaux, en usage chez les divers peuples de la Russie ; ce qui lui fit une assez grande réputation. Mais le climat

de ce pays lui étant contraire fut obligé, après cinq ans d'absence, de revenir dans sa patrie, où il fut agréé à l'académie en 1764, l'année suivante, académicien par un tableau représentant un *B dans le rit grec*. Doué d'une facilité, Leprince se fit remarquer à toutes les expositions du par une foule de tableaux, dans lesquels on apercevait chaque jour des progrès sous le rapport de la finesse de la transparence, et de la variété du coloris. Mais on peut reprocher à la plupart d'être peints à l'huile, ou sur de simples cartons, qui ne conservent ni la fraîcheur locale, ni la vérité du site. Appliqué dans sa jeunesse à la gravure à la pointe, il chercha vainement de reproduire ses dessins sur papier, c'est-à-dire, avec le burin. Ses essais qu'il présenta, en 1768, à l'académie, furent unanimement approuvés. En 1772, il fut nommé conseiller de l'académie. Mais son retour de Russie sa santé se dégrada de plus en plus : convaincu qu'il ne restait que peu de jours à vivre, se faisait apporter son chevet, et travaillait à terminer son dernier tableau qu'il a exposé en 1781, et qui représente *des quêteurs distribuant de l'argent à la porte d'un cabaret*. Il mourut à Saint-Denis-du-Poitou, le 30 sept. 1781.

LE PRINCE DE BEAUMONT (MARIE), sœur du précédent, née à Rouen, le 26 avril 1711. Son mariage, contracté à Lunéville, avec M. de Beaumont, fut, peu de temps après, déclaré nul, en 1741, à cause de plusieurs vices de forme, qui n'étaient pas les seuls motifs qui pouvaient faire rompre une union



mais ce furent les seuls que sa délicatesse lui permit de présenter à ses juges. « Son mari (dit-elle, dans une des lettres inédites, dont la collection est entre les mains de l'auteur de cet article) ne pouvait produire que des victimes destinées aux plus affreuses infirmités. » Elle ajoute : « Dieu pourrait-il me faire un crime de mou divorcer ? Pourrait-il exiger que je remplisse un engagement plus affreux que la mort ? » M<sup>me</sup>. de Beaumont débuta, en 1748, dans la carrière littéraire par un roman intitulé : *Le Triomphe de la Vérité*, ou Mémoires de M. de La Villette. Ce roman fut imprimé à Nancy, où l'auteur se trouvait encore ; et elle eut l'honneur de le présenter elle-même au roi de Pologne, à Commercy, ainsi que quelques autres ouvrages qui n'avaient pas encore vu le jour. Il paraît que ce monarque lui donna plus d'éloges que d'encouragements solides ; car ce fut à cette époque qu'elle passa en Angleterre. M<sup>me</sup>. de Beaumont se fixa à Londres, et s'y chargea de plusieurs éducations qui firent sa réputation, et pour lesquelles elle composa plusieurs de ses ouvrages. Ceux qui ont eu le plus de succès, sont le *Magasin des Enfants*, et ses autres *Magasins*. La réputation de quelques ouvrages périodiques anglais lui fournit l'idée du titre et du fonds de son *Nouveau Magasin français*, ou Bibliothèque instructive, qui, commencé en 1750, suspendu en 1752, fut repris en 1755 et n'alla pas au-delà. Ce sont les meilleurs articles de cette collection, qu'Édous rassembla depuis en 6 volumes, sous le titre d'*Oeuvres mêlées de M<sup>me</sup>. Le Prince de Beaumont*. On vit paraître successive-

ment, soit anonymes, soit sous son nom, pendant les quinze années qu'elle vécut à Londres, des livres d'histoire, de géographie, un roman sur l'éducation des princes, des lettres, et plusieurs de ses *Magasins*. Le plus connu de tous, et assurément le meilleur, le *Magasin des Enfants*, fut publié en 1757, et fut bientôt traduit dans la plupart des langues de l'Europe. Très-souvent réimprimé, il n'a pas cessé d'avoir la faveur du public. En effet, ce livre offre une instruction variée et convenable à l'âge pour lequel il a été composé ; il est écrit avec simplicité ; le dialogue en est naturel : les historiettes et les contes sont très-propres à plaire aux enfants, et ont même fourni divers sujets de comédie. Plusieurs de ces contes, ainsi que quelques autres qu'on lit avec plaisir dans les ouvrages de l'auteur, ne sont, à la vérité, que des traductions ou des extraits, tels que la Belle et la Bête, le prince Titu, Fidelity, etc. : mais elle se les est appropriés par la manière dont elle les a traités. Un style simple et facile, une morale attachante et douce, des traits historiques bien choisis, une imagination heureuse, font de ses écrits, le charme de la jeunesse, et ne sont point indignes des regards de l'homme de goût. Le succès bien mérité du *Magasin des Enfants* encouragea M<sup>me</sup>. de Beaumont à faire de nouveaux pas dans la même carrière. Peu de temps après avoir donné au public le *Magasin des Adolescentes*, 1760, qui fournit à Alletz l'idée d'un *Magasin des Adolescents*, et dont le succès ne fut guère moindre que celui du *Magasin des Enfants*, l'auteur se décida à quitter l'Angleterre, dont le climat était peu favorable à sa santé : elle avait cinquante ans. Sa plume

avait déjà produit une quarantaine de volumes ; elle avait honorablement consacré à l'éducation théorique et pratique de l'enfance et de la jeunesse, les dix-sept années qu'elle avait passées à Londres. Mariée, en secondes noces, à un de ses compatriotes ( Thomas PICNON ), et devenue mère de six enfants, elle sentit le besoin de la retraite pour se dévouer à leur éducation, et à la composition de quelques livres dont elle avait conçu l'idée. Sourde à la voix de plusieurs grands seigneurs, et même de quelques princes qui cherchèrent à la fixer auprès d'eux, elle eut le bon esprit et le courage de résister à la séduction de promesses brillantes, que peut-être on n'eût qu'en partie réalisées. Elle acheta, en 1768, du fruit très-modique de ses longues économies, une petite terre, dans les environs d'Anneci, en Savoie, où elle s'était retirée dès 1764. Ce fut dans cette retraite ( Chavanod ) qu'elle rédigea ses derniers ouvrages. Le soin de sa famille, et les travaux agricoles, ne l'empêchaient pas de trouver du temps pour cultiver les lettres et travailler à des ouvrages d'imagination, à des traités d'éducation, de morale et d'histoire, à des traités de grammaire et même de théologie. Cette femme si judicieuse ne s'occupait pas moins des pauvres et des artisans que des riches et des princes, des jeunes garçons que des femmes, des gens de campagne que des habitants des cités : elle composa, pour les premiers, un Magasin qui est regardé avec raison, comme l'un des plus estimables de ses ouvrages. Sa mort, qui eut lieu à Chavanod, en 1780, a privé le public de quelques *Éléments d'histoire*, et de plusieurs *Traité de grammaire*

qu'elle avait commencés. Sa longue et laborieuse carrière fut traversée par quelques chagrins ( comme l'apprend la correspondance inédite mentionnée plus haut. ) Cette femme sensible, instruite, active et pieuse, vécut soixante-dix années, et fit imprimer soixante-dix volumes. Nul homme de lettres n'a fait, de ses talents, un plus sage et plus utile emploi. Tout en observant, avec raison, que le style de M<sup>me</sup>. de Beaumont est négligé, décoloré, faible et dépourvu de noblesse, nos meilleurs critiques ont fait l'éloge des sujets qu'elle a choisis, du naturel de son style, de sa clarté et de sa convenance. Ses romans pèchent du côté de l'imagination ; on peut y reprendre l'embaras dans le développement de l'intrigue, et le peu de nouveauté des incidents ; mais ils sont sagement conduits, et ils sont tous très-moraux. On ne peut que louer tant de veilles laborieuses consacrées à l'éducation, à l'instruction de la jeunesse, de l'âge mûr, et de toutes les classes de la société. Aussi plusieurs de ces productions si estimables sont-elles fréquemment réimprimées, mises entre les mains des enfants, placées dans toutes les bibliothèques des pères de famille. Quelques-unes ont été retouchées pour être amenées, sous le rapport de l'histoire et de la géographie, au niveau des connaissances actuelles. Presque toutes ont été traduites en anglais, en allemand, en russe, en suédois, en italien et en espagnol, souvent même par plusieurs auteurs dans un même pays. Voici la liste la plus complète et la plus exacte qui ait paru de ses divers ouvrages. Nous nous bornerons toutefois à citer les éditions originales et quelques réimpressions : 1. *Le Triomphe de la Vérité*, ou *Mé-*

*M. de La Villette*, Nanci, vol. in-12. II. *Lettres critiques*, 1750, 2 vol. in-12. *Nouveau Magasin françois Bibliothèque instructive*, 1750, 1751 et 1755, 3 vol. Cet ouvrage périodique est tous les mois, par cahiers. *Encyclopédie complète, ou Abrégé d'histoire ancienne, mêlée de géographie et de chronologie*, à l'usage de la famille royale de la Grande-Bretagne, Londres, 1753, 3 vol.; réimprimé en 1785, 3 vol., et en 1803, 4 vol. in-12. *Le roi de Bungo, histoire d'un prince* (publié anonyme), 1 vol. in-12, et Londres, 1 vol. in-12. VI. *Lettres de la marquise de Montier à sa fille, avec les Réponses* (publiées anonymes), Lyon, 1756, 2 vol.; réimprimées en 1758 et en 1785. *Magasin des Enfants, ou lettres écrites entre une sage gouvernante et ses élèves*, Londres, 1757, 12; fréquemment réimprimé, plusieurs fois avec des cartes et des gravures. Cet ouvrage est le plus estimé et le plus recherché de ceux qui ont été écrits à la plume active et brillante de M<sup>me</sup>. de Beaumont; il a été traduit dans toutes les langues de l'Europe. VIII. *Anecdotes du quatorzième siècle, pour servir à l'histoire des Femmes illustres de ce siècle*, Londres, 1759, 1 vol. in-12. *Lettres curieuses, instructives et amusantes, ou Correspondance d'une dame de Paris et d'une dame de province* (publiées anonymes), la Haye, 1759, 4 parties en 8°. X. *Malices des Adolescents, ou Dialogues d'une sage gouvernante et de ses élèves*, Londres, 1760, 4 vol.

in-12. Ce Magasin n'a pas eu moins de succès que le Magasin des Enfants: les éditions et les traductions n'en sont guère moins nombreuses. XI. *Principes de l'Histoire-Sainte*, Londres, 1761, 3 vol. in-12. XII. *Instructions pour les jeunes Dames qui entrent dans le monde et qui se marient*, pour faire suite au Magasin des Adolescents, Londres, (Lyon), 1764, 4 vol. in-12: souvent réimprimé, et traduit en plusieurs langues, mais fort inférieur aux Magasins des Enfants et des Adolescents. XIII. *Lettres d'Émérance à Lucie*, Lyon, 1765, 2 vol. in-12; Leyde, 1766, id. XIV. *Mémoires de la baronne de Battonville, ou la Femme parfaite*, Lyon, 1766, 1 vol. in-12. XV. *La nouvelle Clarisse*, Lyon, 1767, 2 vol. in-12. XVI. *Magasin des Pauvres, des Artisans, des Domestiques et des Gens de la campagne*, Lyon, 1768, 2 vol. in-12; Leyde, 1769; Lyon, 1775, id. XVII. *Les Américaines, ou la preuve de la Religion chrétienne par les lumières naturelles*, Lyon, 1770, 6 vol. in-12. Quelques longueurs y sont rattachées par la force des raisonnements, et par des traits lumineux et frappants de vérité qui caractérisent tous les ouvrages de l'auteur. L'ouvrage, pour la partie théologique, fut revu par un des grands-vicaires du diocèse de Genève. XVIII. *Le Mentor moderne, ou Instruction pour les garçons et pour ceux qui les élèvent*, Paris, 1772, 12 parties en 11 vol. XIX. *Manuel de la Jeunesse, ou Instructions familières, en dialogues*. XX. *Contes moraux*, Lyon, 1774, 2 vol. in-12. Ce sont quatre petits romans fort mérités, ainsi que ceux qui se trouvent dans l'ouvrage suivant. XXI. *Nouveaux Contes moraux*,

Lyon, 1776, 2 parties in-8°. XXII. *La Dévotion éclairée, ou Magasin des Dévotes*, Paris, 1779, 1 vol. in-12. Telle est la collection complète des ouvrages publiés par M<sup>me</sup>. de Beaumont. Eidous rassembla, du vivant de l'auteur, le mélange suivant : *OEuvres mêlées de M<sup>me</sup>. Le Prince de Beaumont, extraites des journaux et des feuilles périodiques qui ont paru en Angleterre pendant le séjour qu'elle y a fait*, Maestricht, 1775, 6 vol. in-12; traduit en allemand, Leipzig, 1776, 2 vol. in-8°. C'est, à peu de chose près, la réimpression du *Nouveau Magasin*, n<sup>o</sup>. III, ci-dessus. D-B-S.

LEQUEUX (CLAUDE), prieur de Saint-Yves, à Paris, fut un éditeur exact et laborieux. On connaît aussi quelques ouvrages de sa composition, comme : *Les Dignes fruits de Pénitence*, 1742, in-12; *Tableau d'un vrai Chrétien*, 1748, in-12; *Le Chrétien fidèle à sa vocation*, 1748 in-12; *Le Verbe incarné*, 1759, in-12. Il se rendit éditeur des livres suivants : *Instructions chrétiennes* de Singlin, 1736, 6 vol. in-12; — *Abrégé de l'Année chrétienne* de Le Tourneux, 1746, 6 vol. in-12; — *Lettres de la duchesse de la Vallière, avec un Abrégé de sa vie pénitente*; — *Traité choisis de St.-Augustin sur la grâce, le libre arbitre et la prédestination*, traduits du latin de Foggini, 1757, 2 vol. in-12; *Sancti Aurelii Augustini de gratiâ Dei*, 1758, 2 vol. in-12 (c'est l'édition latine des *Traité choisis* qui précèdent); — *Sancti Properi Aquitani, Sancti Leonis magni de gratiâ Dei*, imprimés également sur l'édition faite à Rome par le prélat Foggini, 1760, in-12; *OEuvres de saint Prosper sur la grâce*, 1761, in-12 (c'est la traduct. du volume pré-

cedent); — *Patrum ecclesie citate adulatorum salvandensio*, sur l'édition du n gini à Rome, 1759, in-12; *sur le petit nombre des* 1 duction du *Consensio*, 17 — *Sancti Yvonis Presbyte proprium*, 1761, in-12. s'occupa aussi de l'éditions ouvrages de Boss paraître l'*Exposition de l. de l'Eglise catholique*, préface historique; 1761 les *Oraisons funèbres*, 17 avec un *Eloge historique* et un catalogue bien f. ouvrages. Il avait prépar tion de l'*Histoire des V* mais elle ne parut qu'après par les soins de Leroi. L. chargé, conjointement Déforis, d'une édition g. OEuvres de l'évêque de M donna le *Prospectus* en eût été à désirer qu'il eût nuer cette entreprise. Qu sent ses préjugés, il était et avait de l'instruction e tique; mais il ne fit qu l'impression de quelque On a trouvé de lui des no crites sur différents ouvra siet. Il avait rassemblé des écrits de la main de ce gra et d'après lesquels la *Dé déclaration* se trouvait refondue presque en e brouillons n'existent plus les ait fait disparaître à c qu'ils aient été perdus p la révolution. C'est d'après de Lequeux que l'on a précis d'un ouvrage m Bossuet, *De l'autorité ments ecclésiastiques*, ginal est aussi égaré. Cet accusé d'avoir enlevé ce

tend qu'il se vanta devant l'abbé de Longuerue et les autres savants de son temps. Ses vertus égalaient ses talents et la douceur de son commerce. Il mourut le 12 mars 1733, dans la maison de la rue St.-Honoré qu'il habitait depuis long-temps. On a de lui : I. *Défense du texte hébreu et de la version vulgate, servant de réponse au livre* (de D. Pezron), intitulé : *l'Antiquité des temps rétablie, etc.* Paris, 1690, un vol. in-12. II. *L'Antiquité des temps détruite* (contre la Défense de l'Antiquité des temps, que dom Pezron fit paraître en 1691); Paris, 1693, 1 vol. in-12. Ces deux ouvrages du père Lequien commencèrent sa réputation; on trouva que son antagoniste était complètement battu. III. *Remarques sur l'Essai du Commentaire sur les Prophètes* (de dom Pezron), dans les Mémoires de Trévoux du mois de mars 1711. IV. *Nullité des Ordinations anglicanes ou Réfutation du livre* (du P. Courayer) intitulé : *Dissertation sur la validité des ordinations des Anglais*, Paris, 1725, 2 vol. in-12. V. *La Nullité des ordinations anglicanes, démontrée de nouveau, tant par les faits que par le droit*, contre la Défense du R. P. le Courayer, Paris, 1730, 2 vol. in-12. Sans tomber d'accord sur l'infidélité dans les citations ni sur l'ignorance ou la prévention que le P. Courayer reprochait au P. Lequien, on pensa généralement que ce dernier sortait trop souvent des bornes de la modération envers son adversaire, et s'opiniâtrait à vouloir lui faire confesser comme article de foi ce qui ne l'était point. On attribue à Pierre Badoire une grande part aux deux premiers volumes du P. Lequien. VI. *Lettre sur les Ordinations anglicanes*, dans le Mercure du mois

P-C-T.

LEQUEN (MICHEL), savant français, naquit à Boulogne-sur-Mer le 15 mai 1661 : à l'âge de vingt ans il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, où le père Marsolier lui enseigna les premiers éléments de la langue grecque, qu'il sut parfaitement à la suite, et à laquelle il joignit des connaissances profondes en hébreu, le grec, et les saintes langues. Il se lia avec dom de Mont-

faucon, l'abbé de Longuerue et les autres savants les plus distingués de son temps. Ses vertus égalaient ses talents et la douceur de son commerce. Il mourut le 12 mars 1733, dans la maison de la rue St.-Honoré qu'il habitait depuis long-temps. On a de lui : I. *Défense du texte hébreu et de la version vulgate, servant de réponse au livre* (de D. Pezron), intitulé : *l'Antiquité des temps rétablie, etc.* Paris, 1690, un vol. in-12. II. *L'Antiquité des temps détruite* (contre la Défense de l'Antiquité des temps, que dom Pezron fit paraître en 1691); Paris, 1693, 1 vol. in-12. Ces deux ouvrages du père Lequien commencèrent sa réputation; on trouva que son antagoniste était complètement battu. III. *Remarques sur l'Essai du Commentaire sur les Prophètes* (de dom Pezron), dans les Mémoires de Trévoux du mois de mars 1711. IV. *Nullité des Ordinations anglicanes ou Réfutation du livre* (du P. Courayer) intitulé : *Dissertation sur la validité des ordinations des Anglais*, Paris, 1725, 2 vol. in-12. V. *La Nullité des ordinations anglicanes, démontrée de nouveau, tant par les faits que par le droit*, contre la Défense du R. P. le Courayer, Paris, 1730, 2 vol. in-12. Sans tomber d'accord sur l'infidélité dans les citations ni sur l'ignorance ou la prévention que le P. Courayer reprochait au P. Lequien, on pensa généralement que ce dernier sortait trop souvent des bornes de la modération envers son adversaire, et s'opiniâtrait à vouloir lui faire confesser comme article de foi ce qui ne l'était point. On attribue à Pierre Badoire une grande part aux deux premiers volumes du P. Lequien. VI. *Lettre sur les Ordinations anglicanes*, dans le Mercure du mois

d'avril 1731. VII. *Dissertation sur Saint Nicolas, évêque de Myre*; dans les *Mémoires de littérature et d'histoire* du P. Desmolets, tome VII, première partie. VIII. *Dissertation sur le port Icius*, qu'il prétend être le port de Boulogne; ib., tome VII, part. 2<sup>e</sup>. IX. *histoire abrégée de la ville de Boulogne-sur-Mer et de ses comtes*, ibid. tome X, partie 1<sup>re</sup>., et à la tête de la Coutume de Boulogne, dans le Coutumier général. X. *Dissertation sur Annus de Viterbe*; dans les Voyages d'Espagne et d'Italie, par le P. Labat, et dans le *Berosé* et l'*Annus de Viterbe* (page 246) de M. de Fortia d'Urban, formant le tome VII de ses *Mémoires pour servir à l'histoire du globe*, 1808, in-12. XI. *Observations sur le livre intitulé, Petra Fidei*, d'Etienne Javorski, patriarche moscovite, sur une Réponse qui fut faite à ce livre par *François Buddæus*, et sur une Réplique à ce dernier, par le P. Ribéra, insérées dans le *Mercur* de mars 1733. XII. *Stephani de Altamura Ponticensis contra schisma Græcorum Pano-plia quæ Romana et occidentalis ecclesia defenditur adversus criminationes Nectarii nuperi patriarchæ hierosolymitani quas congressit in libro DE PRINCIPATU PAPÆ*, Paris, 1718, in-4<sup>o</sup>.; ouvrage solide et estimé. Les dangereuses subtilités du patriarche Nectaire y sont victorieusement réfutées. XIII. *Sancti Joannis Damasceni Opera omnia gr. lat.*, Paris, 1712, 2 vol. in-fol. Cette édition est enrichie de plusieurs dissertations, remplies d'érudition ecclésiastique. Le P. Lequien avait préparé un troisième volume, qui devait contenir les ouvrages faussement attribués à Saint-Jean Damascène, et qui n'a point été mis au jour. XIV. *Oriens*

*Christianus, in quatuor patriarchatus digestus; quo exhibentur ecclesiæ, patriarchæ, ceterique præsules totius Orientis*, Paris, à l'imprimerie royale, 1740, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage était en grande partie imprimé, quand le P. Lequien mourut. Ses confrères en continuèrent l'impression, et y firent des améliorations qui sont indiquées dans la préface. C'est une imitation du *Gallia christiana*, bien exécutée et pleine de choses curieuses, avec les cartes des 4 patriarchats dressées par d'Anville. Le P. Lequien a concouru à la *Byzantine* (Voy. LÉON DE BYZANCE). L-B-E.

LEQUIEN DE LA NEUVILLE (JACQUES), historien, naquit à Paris, en 1647, d'une ancienne famille du Boulonnais, et entra à l'âge de quinze ans, comme cadet dans les Gardes-françaises. La faiblesse de sa santé ne lui permettant pas de supporter les fatigues d'une seconde campagne, il quitta le service pour étudier le droit; mais au moment qu'il venait d'acheter la charge d'avocat-général de la cour des monnaies, une banqueroute qu'essuya son père le força encore une fois de renoncer à ses projets. Il résolut alors de chercher dans la culture des lettres la consolation d'une vie obscure et privée. Ce fut d'après l'avis de Pelisson, qu'il entreprit l'histoire du Portugal, dont le succès lui ouvrit, en 1706, les portes de l'académie des inscriptions. Quelque temps après il publia un *Traité de l'origine des postes*, qui lui valut la direction de celles d'une partie de la Flandre-française. Il alla en conséquence habiter le Quesnoy. En 1713, après la paix d'Utrecht, il accompagna l'abbé de Mornay, nommé à l'ambassade de Portugal;

et il fut accueilli à Lisbonne de la manière la plus flatteuse. Le roi de Portugal, voulant le fixer dans ses états, le nomma chevalier de Christ, et lui accorda une pension de quinze cents livres. Lequien s'efforça de répondre aux vœux de ce prince, en travaillant à continuer et perfectionner son histoire de ce royaume; et il s'en occupa avec ardeur, lorsqu'il mourut à Lisbonne, le 20 mai 1728. On a de lui *I. Histoire de Portugal*. Paris, 1720, 2 vol. in-4°. L'ouvrage à l'exemple des historiens espagnols, portugais, remonte à Taam, cinquième fils de Japhet, dont les descendants, suivant la tradition, se sont établis dans le Portugal; il décrit ensuite les différentes institutions de ce pays, jusqu'au règne de Jean II. La seconde partie contient l'histoire de ce royaume depuis et 1521, époque de la mort d'Emmanuel Ier. L'auteur lui reproche d'avoir omis un grand nombre de faits importants, et d'en avoir rapporté d'autres trop superficiellement; ce furent les raisons qui déterminèrent ce dernier à publier son histoire de Portugal. *II. Les Indes*. Lequien a, sur les avantages de cette contrée, constamment ses idées; mais on prétend qu'il ne les a pas toujours bien comprises, et que sa géographie n'est pas sûre. L'ouvrage est d'ailleurs écrit d'un style saillant et agréable. *III. L'Origine des peuples, chez les anciens et les modernes*. Paris, 1708, in-12. Lequien attribue à Auguste le rétablissement de l'instinct chez les Romains. Ce ouvrage curieux est rempli de la connaissance des ordonnances, des coutumes, des usages, avec les motifs des motifs qu'elles avaient eues. Il a été réimprimé sous ce titre. *Le voyage*

de l'empereur de la Chine, et de son empire, par le P. Lequien, de la Compagnie de Jésus, traduit de son latin, par M. de la Motte, avec des remarques de l'auteur, et de M. de la Motte. Paris, 1736, in-4°. L'ouvrage est divisé en deux parties, la première contient l'histoire de l'empire de la Chine, et la seconde l'histoire de son empire. L'auteur a eu pour but de donner une idée exacte de ce vaste empire, et de son gouvernement. Il a été réimprimé plusieurs fois, et a été traduit en plusieurs langues.

*Le voyage de l'empereur de la Chine, et de son empire, par le P. Lequien, de la Compagnie de Jésus, traduit de son latin, par M. de la Motte, avec des remarques de l'auteur, et de M. de la Motte. Paris, 1736, in-4°. L'ouvrage est divisé en deux parties, la première contient l'histoire de l'empire de la Chine, et la seconde l'histoire de son empire. L'auteur a eu pour but de donner une idée exacte de ce vaste empire, et de son gouvernement. Il a été réimprimé plusieurs fois, et a été traduit en plusieurs langues.*

d'avril 1731. VII. *Dissertation sur Saint Nicolas, évêque de Myre*; dans les *Mémoires de littérature et d'histoire* du P. Desmolets, tome VII, première partie. VIII. *Dissertation sur le port Icius*, qu'il prétend être le port de Boulogne; ib., tome VII, part. 2<sup>e</sup>. IX. *histoire abrégée de la ville de Boulogne-sur-Mer et de ses comtes*, ibid. tome X, partie 1<sup>re</sup>., et à la tête de la Coutume de Boulogne, dans le Coutumier général. X. *Dissertation sur Annus de Viterbe*; dans les *Voyages d'Espagne et d'Italie*, par le P. Labat, et dans le *Berosé* et l'*Annus de Viterbe* (page 246) de M. de Fortia d'Urban, formant le tome VII de ses *Mémoires pour servir à l'histoire du globe*, 1808, in-12. XI. *Observations* sur le livre intitulé, *Petra Fidci*, d'Etienne Javorski, patriarche moscovite, sur une Réponse qui fut faite à ce livre par *François Buddæus*, et sur une Réplique à ce dernier, par le P. Ribéra, insérées dans le *Mercur* de mars 1733. XII. *Stephani de Altamura Ponticensis contra schisma Græcorum Panoplia quæ Romana et occidentalis ecclesia defenditur adversus criminationes Nectarii nuperi patriarchæ hierosolymitani quas congressit in libro DE PRINCIPATU PAPÆ*, Paris, 1718, in-4<sup>o</sup>.; ouvrage solide et estimé. Les dangereuses subtilités du patriarche Nectaire y sont victorieusement réfutées. XIII. *Sancti Joannis Damasceni Opera omnia gr. lat.*, Paris, 1712. 2 vol. in-fol. Cette édition est enrichie de plusieurs dissertations, remplies d'érudition ecclésiastique. Le P. Lequien avait préparé un troisième volume, qui devait contenir les ouvrages faussement attribués à Saint-Jean Damascène, et qui n'a point été mis au jour. XIV. *Oriens*

*Christianus, in quatuor patriarchatus digestus; quo exhibentur ecclesiæ, patriarchæ, cæterique præsules totius Orientis*, Paris, à l'imprimerie royale, 1740, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage était en grande partie imprimé, quand le P. Lequien mourut. Ses confrères en continuèrent l'impression, et y firent des améliorations qui sont indiquées dans la préface. C'est une imitation du *Gallia christiana*, bien exécutée et pleine de choses curieuses, avec les cartes des 4 patriarchats dressées par d'Anville. Le P. Lequien a concouru à la *Byzantine* (Voy. LÉON DE BYZANCE).

L-B-E.

LEQUIEN DE LA NEUVILLE (JACQUES), historien, naquit à Paris, en 1647, d'une ancienne famille du Boulonnais, et entra à l'âge de quinze ans, comme cadet dans les Gardes-françaises. La faiblesse de sa santé ne lui permettant pas de supporter les fatigues d'une seconde campagne, il quitta le service pour étudier le droit: mais au moment qu'il venait d'acheter la charge d'avocat-général de la cour des monnaies, une banqueroute qu'essuya son père le força encore une fois de renoncer à ses projets. Il résolut alors de chercher dans la culture des lettres la consolation d'une vie obscure et privée. Ce fut d'après l'avis de Pelisson, qu'il entreprit l'histoire du Portugal, dont le succès lui ouvrit, en 1706, les portes de l'académie des inscriptions. Quelque temps après il publia un *Traité de l'origine des postes*, qui lui valut la direction de celles d'une partie de la Flandre-française. Il alla en conséquence habiter le Quesnoy. En 1713, après la paix d'Utrecht, il accompagna l'abbé de Mornay, nommé à l'ambassade de Portugal;



accueilli à Lisbonne de la plus flatteuse. Le roi de Portugal, voulant le fixer dans son royaume, le nomma chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, et lui accorda une pension de quinze cents livres. Le roi mourut, et le prince, en travaillant à continuer et perfectionner son histoire de Portugal; et il s'en occupait encore, lorsqu'il mourut à Lisbonne le 20 mai 1728. On a de lui : *l'Éloge de Portugal*, Paris, 1728, 2 vol. in-4°. Lequien, à la suite de des historiens espagnols, remonte à Tubal, fils de Japhet, dont les descendants, suivant la tradition, se sont établis dans le Portugal; il détermine les différentes révolutions de ce pays, jusqu'au règne de Philippe II. La seconde partie comprend l'histoire de ce royaume jusqu'en 1728, époque de la mort d'Emmanuel. Laclède lui reproche d'avoir mis un grand nombre de faits en doute, et d'en avoir indiqué les raisons trop superficiellement : ce qui l'a empêché de publier une nouvelle édition de *l'Éloge de Portugal*. (V. LACLÈDE.) On a, sur lui, l'avantage de citer constamment ses autorités; mais on reproche qu'il ne les a pas toujours comprises, et que sa chronologie n'est pas sûre : l'ouvrage est écrit d'un style coulant et agréable. II. *L'Origine des postes, chez les anciens et les modernes*, Paris, 1708, in-12. Lequien attribue à Auguste le rétablissement de ce service chez les Romains. Cet ouvrage est terminé par le tableau des ordonnances sur les postes en vigueur, avec le précis des lois qui les avaient dictées. Il a été imprimé sous ce titre : *L'usage*

*des postes chez les anciens et les modernes*, Paris, 1730, in-12. Cette édition est augmentée des ordonnances et réglemens publiés depuis la première. III. *Histoire des Dauphins du Viennois, d'Auvergne et de France*, Paris, 1759, 2 vol. in-12. Cet ouvrage, resté manuscrit, fut publié par le petit-fils de Lequien, augmenté de la vie de Louis IX, vingt-cinquième Dauphin de France. Le style en est facile et simple, tel que le demande le sujet : on y trouve des recherches utiles; mais il y a beaucoup de fautes de chronologie. L'éloge de Lequien de la Neuville, par de Boze, est imprimé dans le tom. VII des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*. Chauffepié lui a consacré un article dans son *Dictionnaire*. (1) W-s.

LERANBERT (LOUIS), statuaire, naquit à Paris, en 1614. Son père était garde des figures antiques et des marbres du roi Louis XIII, qui consentit à être le parrain du jeune Leranbert. Il entra d'abord dans l'école de Vouet, et se lia avec Lebrun et Lenôtre, d'une amitié qui dura toute leur vie. Son goût pour la sculpture le fit entrer chez Sarrazin, où sa facilité, la grâce de ses manières, la beauté de sa figure, le firent bientôt distinguer. L'emploi de son père lui facilitait l'entrée de la cour : après la mort de Louis XIII, il s'attacha à mériter les bonnes grâces du jeune roi. Poète et musicien, il réunissait tous les agréments, et il fut admis à figurer dans toutes les fêtes des premières années du règne de Louis XIV. Il se fit d'abord connaître comme peintre par les *Portraits en médaillon du*

(1) Chauffepié y fait une longue digression sur l'apparition du laborum à Constantin.

cardinal Mazarin, du maréchal de la Meillerie, de M. et M<sup>me</sup>. Jacob, etc. Bientôt après il fut chargé du Tombeau du marquis de Dampierre, qui fut élevé à trois lieues de Gien, dans les terres de ce seigneur. L'architecture de ce tombeau est riche; et tout, jusqu'à l'épithaphe en vers, est de la composition de Leranbert. La garde des antiques et des marbres du roi lui avait été donnée après la mort de son père: elle lui fut ôtée en 1663. Il se consola de cette disgrâce en redoublant d'ardeur pour le travail. Il se présenta cette même année pour être membre de l'Académie, et fut reçu, sur un buste du cardinal Mazarin. En 1665, Leranbert avait exécuté, pour les jardins de Versailles, quatre statues représentant le Dieu Pan, une Hamadryade dansant, une Nymphe jouant du tambour de basque, et un Faune: on faisait un cas particulier de l'Hamadryade. On voit de lui, dans le parc de Versailles, deux Sphinx en marbre blanc, montés par des enfants de bronze, qui les retiennent avec des guirlandes de fleurs. Le travail de ces groupes est digne d'estime; mais ils manquent de style, et n'ont rien de la simplicité que les anciens savaient donner à ces sortes d'ouvrages. La cathédrale de Blois, possède deux bas-reliefs de Leranbert, en marbre blanc; l'un représente la Mémoire, l'autre la Méditation; il les avait faits en 1660, pour le tombeau de Jean Courtois, président au présidial de Blois. Leranbert mourut à Paris, en 1670. P-s.

LERCARI (NICOLAS-MARIE), cardinal, était né dans l'état de Gènes, en 1675, d'une famille ancienne, et qui a produit plusieurs hommes distingués par la protection qu'ils

ont accordée aux lettres, et par les hautes fonctions dont ils ont été revêtus. Nicolas, ayant terminé ses études d'une manière brillante, reçut les ordres sacrés, et vint à Rome, où son mérite le fit bientôt remarquer. Pourvu successivement des gouvernements de Todi, de Bénévent, de Camerino, d'Ancône, de Civita-Vecchia et de Pérouse, il montra, dans l'exercice de ses fonctions, autant de capacité que de désintéressement. Pendant qu'il était à Bénévent, il avait su se concilier la faveur du cardinal Orsini, archevêque de cette ville. Ce prélat, ayant été élu pape, en 1724, sous le nom de Benoît XIII, se hâta de rappeler à Rome Lercari, qu'il combla de témoignages de son estime. Il lui conféra le titre de maître de la chambre (*Maestro di camera*), et l'éleva à la dignité d'archevêque de Nazianze. Deux ans après (1726), il le nomma son premier ministre, et enfin le décora de la pourpre romaine. Lercari continua de jouir de la plus haute faveur pendant la vie de Benoît XIII; mais son successeur l'éloigna du ministère pour y appeler un de ses favoris. Lercari partagea ses dernières années entre ses devoirs religieux et la société des artistes dont il s'était toujours montré le protecteur. Il mourut à Rome, le 23 mars 1757. W-s.

LERCARO ou LERCARI. Voyez IMPERIALI, XXI, 208.

LERI. Voyez LERY.

LERIDANT (PIERRE), avocat au parlement de Paris, né en Bretagne, mort le 28 novembre 1768, a publié: I. *Examen de deux questions importantes sur le mariage*, 1753, in-4°. II. *Dissertation théologique et historique sur la conception de la Vierge*, 1756, in-12. III. Con-

*n sur le mariage du Juif Levi*, 1758, in-4°. IV. *Institut philosophicæ in novam medigestæ*, 1761, 3 vol. in-12. *Code matrimonial*, 1766, réimprimé en 1770 (par les Camus), avec des augmentations. VI. On lui attribue aussi *l'Anancier*, 1764, in-12; ouvrage que Voltaire trouvait violent *tant à faux d'un bout à l'autre*. On ne le croient d'un avocat ordinaire, mort en 1771. Leriche tenait que le droit d'apposer des péchements dirimants au mariage appartient exclusivement à la loi temporelle; et dans la *Revue sur le mariage de l'infidèle*, il se déclara pour l'indistincté absolue, comme sitaussi le *Journal de Paris*, par son arrêt du 21 janvier 1758, dans la même cause de Borach Levi. Leriche avait été plus hardi dans sa *Disertation théologique sur la conception de la Vierge*. P.-C.-T.

LEGET. Voy. LAFAYE.

LEIS ANTOINE DE), compilateur, était né le 28 février à Montlouis dans le Roussillon, envoyé à Paris pour y faire des études, et il s'y fixa par l'acquisition d'une charge de premier huissier de la chambre des comptes. Il se maria au milieu des gens de bien, dont il se faisait aimer par son caractère modeste et serviable. Il mourut en 1795. On a de lui : *Géographie rendue aisée*, 1753, in-8°. II. *Dictionnaire arabe, historique et littéraire des auteurs, contenant l'origine des arts, des sciences, etc.*, 1754, réimprimé avec des additions, 1765, in-8°. C'est une compilation assez bien faite, et qui a pour lieu de la volumineuse

*Histoire du théâtre français*, des frères Parfait. Cet ouvrage est toujours recherché, quoiqu'il en ait paru depuis plusieurs dans le même genre. C'est Leriche qui est l'éditeur du *Sentiment d'un harmoniphile sur différents ouvrages de musique* (par l'abbé de Morambert), Paris, 1756, in-12, et des *Après-soupers de la campagne* (par Bruix). W-s.

LERME (FRANÇOIS DE ROXAS, DE SANDOVAL, duc de), premier ministre de Philippe III, roi d'Espagne, est un des exemples les plus frappants de l'inconstance de la fortune et du néant des grandeurs. N'étant encore que marquis de Denia, il fut nommé écuyer de l'infant don Philippe, et prit sur lui un tel ascendant, que ce prince, en arrivant au trône (1598), le créa premier ministre, malgré la recommandation expresse que son père lui avait faite en mourant de le tenir éloigné des affaires. Son élévation excita le mécontentement des grands, jaloux de la préférence accordée à un homme d'une naissance médiocre; et, dès ce moment, il fut entouré d'ennemis prêts à profiter de ses fautes pour le renverser. Le duc de Lerme voulut signaler les commencements de son ministère par un acte de vigueur: il équipa une flotte de cinquante voiles, destinée à croiser sur les côtes de l'Angleterre; mais elle fut détruite par une tempête, presque en sortant du port, et cet échec le détermina à recourir à des voies de conciliation. Il traita de la paix avec les Anglais, moyennant quelques sacrifices; et, en 1608, il fit une trêve avec la Hollande. Ces deux actes déplurent assez généralement, et augmentèrent les plaintes contre le ministre, accusé de ne pas se montrer assez jaloux

de la gloire de l'Espagne. La situation des finances devait l'engager à provoquer la suppression d'une foule de charges créées sous les règnes précédents et devenues inutiles : mais la crainte d'accroître par cette mesure le nombre de ses ennemis, lui fit adopter un système opposé ; et il multiplia tellement les emplois que toutes les ressources du trésor suffisaient à peine pour les payer. Il chercha à cacher au roi l'embaras des finances, en l'occupant sans cesse par de nouvelles fêtes ; cependant il souhaitait sérieusement de mettre un terme à cet embarras, et son projet était de rendre à l'Espagne son ancienne splendeur. Il voulut encourager l'agriculture trop négligée depuis la découverte des Indes ; mais ne pouvant adoucir le sort des cultivateurs par la diminution des impôts, il fit instituer un ordre de chevalerie, pour récompenser ceux qui se distingueraient : il exempta du service militaire tous les ouvriers ; fautive mesure qui nuisit au recrutement de l'armée, sans rendre de l'activité aux manufactures. L'Espagne, tributaire de tous ses voisins, ne se soutenait que par les sommes énormes qu'elle tirait chaque année de ses colonies et de la Sicile. De nombreuses réformes étaient indispensables ; le ministre les voyait sans oser les entreprendre. Cette hésitation, cette faiblesse, est le plus grand reproche que l'histoire puisse faire au duc de Lerme : il avait toutes les qualités d'un particulier ; il était doux et affable, très-généreux, et ne fit usage de son autorité que pour rendre service sans distinction à tous ceux qui s'adressaient à lui. Il acheva par sa douceur la pacification de l'Aragon, et fit disparaître jusqu'aux

traces des troubles qui avaient agité ce royaume. Sa faveur semblait croître chaque jour ; et songeant à la faire partager à son fils, le duc d'Uzeda, il le présenta au roi, en le recommandant à ses bontés avec toute la tendresse d'un père. Quelque temps après, le vieux ministre perdit sa femme (Félicité Heuriquez de Cabrera) ; et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se persuada que s'il pouvait obtenir la pourpre, il imposerait pour jamais silence à ses ennemis : mais il se trompa, et le titre qu'il avait ambitionné pour se maintenir au ministère, précipita sa chute. Il s'établit entre le roi et le cardinal une étiquette que le prince trouva gênante ; ses ennemis, à la tête desquels on est indigné de trouver son propre fils, le duc d'Uzeda, profitèrent de cette circonstance, pour achever de le perdre dans l'esprit de Philippe : on rappela toutes les fautes de son ministère ; on osa même l'accuser d'avoir fait empoisonner la reine Marguerite, par son favori D. Rodrigue Calderon. Le roi consentit enfin au renvoi de son ministre : celui-ci quitta l'Escorial, le 2 octobre 1618, jour anniversaire de la mort de la reine, et se retira dans une de ses terres. Le duc d'Uzeda, qui lui succéda au ministère, voulait faire instruire son procès ; et il fallut que le roi interposât son autorité pour empêcher ce scandale : mais, après la mort de ce prince, Philippe IV laissa agir les ennemis du duc de Lerme : Calderon, son favori, eut la tête tranchée (Foy. CALDERON, VI. 50) ; et les biens de l'ancien ministre furent saisis pour l'obliger à restituer une somme de quatorze cent mille écus, qui lui avait été donnée par le feu roi sur le produit des bleds et des marchan-

la Sicile. Flétri par d'odieuses punitions, dépouillé de sa fortune, le duc de Lerne mourut de sa mort, en 1625. D. Juan Vitrian a son *Commentaire sur les vies de Philippe de Comines*, pour un favori, le duc de Lerne est un des meilleurs et des plus modérés qu'il y ait jamais eus. Puis il ajoute : « Il avait un esprit médiocre ; mais sa conduite a montré combien est vraie la maxime de Thucydide, que les esprits médiocres sont les plus utiles au gouvernement ; son caractère est et sera cité partout, pour avoir été sans guerre, sans partialité et sans impôt odieux : c'est la suite de son esprit doux et modeste, et de l'humeur du roi qui le cherchait qu'à régner en

W-2.

**LEARNOUT (JEAN)**, en latin *Lernutius*, poète latin, vit à Bruges en 1545. Né avec un génie fort, il fit d'excellentes productions littéraires à Gand, à Anvers, à Paris ; il employa ensuite plusieurs années à voyager avec Juste-Lipse et Victor Giselin. Il visita les principales académies de France, de Hollande, et d'Allemagne, et se lia par son amitié avec les savants les plus distingués de son temps. Il semble s'être occupé à Paris de compiler une espèce d'anthologie latine. (Voy. P. Burmann, *Syll.* tom. 1, page 8.) En Italie, il se consacra à l'archéologie, et enfin, après plus de vingt ans d'absence, il revint dans ses foyers. Devenu père d'une famille nombreuse, il conserva ses goûts, et se montra constant et étranger à toute ambition. Il put éviter cependant d'être dépossédé de sa ville natale ; et l'empereur Rodolphe II le gratifia, en lui donnant des lettres de noblesse pour

lui et ses descendants. Dans les troubles des Pays-Bas, il fut fait prisonnier de guerre par les Anglais (1587) ; et il ne parvint qu'au bout de cinq ans d'un traitement assez dur, à recouvrer sa liberté, au moyen d'une rançon exorbitante. Il mourut à Bruges, le 29 septembre 1619. On a de lui : I. *Carmina*, Anvers, 1579, in-12, et Lignitz, 1603. Ce recueil est composé d'*Ocelli*, *Elegiæ* (au nombre de 4), *Oda ad bonam valetudinem et Epigrammata*. Lernutius n'eut point de part à l'édition de Lignitz : ceux qui l'ont publiée le croyaient mort ; mais il donna encore en 1614, à Loyde, chez Elzevier, in-12, une 3<sup>me</sup> édition fort augmentée, surtout de poésies sacrées et d'autres sur les événements politiques et militaires du temps, de quelques traductions de morceaux du 7<sup>me</sup> livre de l'Anthologie grecque, sous le titre de *Basia Græcorum*, et d'une trentaine de *Basia* de sa propre composition. Toutes les productions poétiques de Lernout paraissent avoir été réunies par Gruter dans les *Deliciæ poetarum Belgicorum*, tom. III, p. 114-205. Lernutius mérite certainement une place distinguée parmi les poètes latins modernes, principalement dans le genre érotique ; mais il est fort inégal. Il paraît s'être surtout proposé pour modèle Catulle, qu'il imite jusque dans ses défauts. II. *Commentarius de naturâ et cultu Caroli Flandriæ comitis, necnon de cæde ipsius, et vindictâ in percussores mox secutâ*, Bruges, 1621, in-8°. Paquot estime qu'on a eu tort de publier cette production de sa jeunesse. Elle est en l'honneur de S. Charles le Bon (Voy. CHARLES, t. VIII, p. 142), et n'annonce ni critique ni goût. On peut reprocher ce trait de piété filiale mal entendue

à l'un de ses fils, nommé Jacques, qui a aussi publié à Bruges, en 1616, in-12 : *Preces metricæ*, à Salomone Macrino, Petro Aurato, Petro Bucherio et Victore Giselino exercitiis christianæ pietatis aptatæ. Pierre Burmann, dans sa *Sylloge Epistolarum*, tom. 1, pag. 8-27, a recueilli une suite de Lettres entre Juste-Lipse et Lernutius.

M-ON.

LEROI ( CHARLES - FRANÇOIS ), ancien Oratorien, naquit à Orléans en 1698, et fit ses études à Saumur et à Juilly. Il entra à l'institution de l'Oratoire, à Paris, en 1716, c'est-à-dire, dans le temps de la plus grande chaleur des disputes sur la bulle Unigenitus. Il était difficile qu'il se garantît des opinions qui régnaient alors dans ce corps; et pour achever de l'en remplir, on l'envoya étudier en théologie à Saumur, sous un des plus zélés appelants, le père de Gennes. Leroi fut un de ceux qui soutinrent, en 1718, des thèses sur la grâce, que M. Poncet, évêque d'Angers, censura, et que le P. de Gennes essaya de justifier. Après avoir professé dans plusieurs collèges, suivant l'usage de la congrégation, Leroi, qui avait adhéré au réappel en 1721, se livra à l'étude du grec et de l'hébreu, et fut associé aux travaux du père Houbigant qui, retiré à Notre-Dame-des-Vertus, s'occupait d'une édition du texte hébreu, revu et corrigé sur les manuscrits, et d'une traduction latine de ce texte. Leroi se forma sous lui aux recherches de critique et d'érudition, et ne se détourna de cette étude que pour publier quelques écrits fort courts sur les controverses qui agitaient alors les esprits. Nous connaissons de lui dans ce genre, une *Lettre de M.\*\*\* à un de ses amis*

de province, au sujet de l'écrit sur les convulsions, intitulé *Coup-d'œil*, in-4°.; un *Examen du figurisme moderne*, sous la date du 7 juillet 1736; et une *Lettre* du 13 mars 1738, à l'auteur des *Nouvelles*, où il fait un portrait de ce gazetier, et des enthousiastes de ce parti; on y voit qu'il n'approuvait pas les excès et les folies qui déshonoraient cette cause. Vers 1736, il fut chargé par Bossuet, l'évêque de Troies, de revoir plusieurs ouvrages manuscrits de l'évêque de Meaux, et d'en préparer de nouvelles éditions. On avait publié à Luxembourg, en 1730, une édition fort defectueuse de la *Défense de la déclaration du clergé*. Leroi en donna une plus complète et plus soignée, d'après les manuscrits originaux que l'évêque de Troies lui remit. La *Défense* parut en 1745, 5 volumes in-4°. dont deux pour le latin et trois pour le français. L'éditeur y joignit une préface rédigée avec beaucoup de soin: dans la suite il fit réimprimer sa traduction de la *Défense*, avec des notes et une table des matières. En 1753, il donna les *OEuvres posthumes de Bossuet*, pour faire suite à l'édition en 12 volumes, de Pérau; ces *OEuvres posthumes* sont en 3 vol. in-4°. et sont accompagnées d'une assez longue préface. Leroi songeait même à faire une édition complète des *OEuvres* de l'évêque de Meaux; et il y eût été aidé par l'abbé de la Motte, ancien grand vicaire de Troies, qui possédait des manuscrits précieux: mais cette entreprise fut confiée à un autre. Leroi se contenta de faire imprimer, en 1770, l'*Histoire des variations des Eglises protestantes*, 5 vol. in-12, avec des notes de lui et de Lequeux, qui avait d'abord préparé cette édition; et en 1775,

*ertations sur les Psaumes, et faces sur chacun des cinq li-pientiaux*, composées par , et traduites en français , est, à ce qu'il paraît, le seul où il ait mis son nom. On a de lui des *Réflexions théolo-sur le premier volume des de l'abbé de Villefroy à ses* 1752, in-8°; une édition *nsérences ecclésiastiques du Semelier, sur la Morale et alogue*, 1755 et 1759, 8 vol.

c'est la partie de ces *Confé-* que le Semelier n'avait pas eu s de publier); une édition *nsérences du père Laborde*, une autre des *Conférences du izault, sur l'Oraison domini-* 1766; et une *Lettre sur le ju-* qu'ont porté des Jésuites les aux de Bérulle et le Camus, M. et M. Letellier. Leroy avait l'Oratoire, en 1746, lorsqu'on recevoir la bulle *Unigenitus*; et igea une protestation et une au père de la Valette, au nom s les opposants. Il n'avait que e de confrère de l'Oratoire, t jamais entré dans les ordres. urut à Paris, le 13 juin 1787. : un homme instruit, laborieux pre par son exactitude aux ons d'éditeur. P-C-T.

ROI. Voy. LEROY.

ROUX (PHILIBERT-JOSEPH), ais réfugié à Amsterdam, y un *Dictionnaire comique, que, critique, burlesque, libre verbal*, 1718, in-8°; 1750, deux éditions; 1752, 2 vol.; réimprimé encore à Paris, la rubrique de Pampelune, 2 vol. in-8°; cette dernière n contient beaucoup d'augmen-s. Les nombreuses réimpres-de ce livre ne prouvoit pas

que le goût de la bonne compagnie soit le plus répandu. Cependant il ne faut pas croire que l'auteur soit descendu jusqu'à certains mots qui révoltent l'homme bien élevé. Leroux, et ses continuateurs, ont eu l'intention de donner un dictionnaire, non du vieux langage, mais du bas langage; et loin de les blâmer de leur licence, on doit, malgré les critiques, leur savoir gré d'être resté dans de certaines limites. Z.

I.EROUX. V. DESHAUTESRAYES.

LEROY (PIERRE), l'un des principaux auteurs de la *Satyre Ménippée*, était chanoine de la cathédrale de Rouen, et devint aumônier du jeune cardinal de Bourbon. C'est à ce peu de détails que se borne ce qu'on sait de la vie d'un homme qui joignit à beaucoup d'esprit toutes les qualités d'un excellent citoyen. De Thou dit, dans son Histoire (liv. cv), que c'était un honnête homme, étranger à toutes les factions. (*Vir bonus et à factione summò alienus.*) L'ouvrage qui a fait passer son nom jusqu'à nous est intitulé : *Satyre Ménippée de la vertu du Catholicon d'Espagne, ou de la tenue des Etats à Paris en* 1593, par MM. de la Ste. Union. Il fut imprimé la même année à Tours, in-8° et in-12, par Jarnet Metayer, imprimeur, attaché à la cause royale, et à Paris, en 1594, in-8°. Ce sont-là incontestablement les premières éditions de cette ingénieuse satire; et, outre le mérite d'une grande rareté, elles ont encore celui de renfermer quelques particularités qui ont été retranchées des éditions suivantes. Le succès de cette pièce fut si grand, qu'il s'en fit quatre réimpressions dans un mois; et la chute du parti qui avait inutilement tenté d'éloigner les Bourbons

du trône, ne diminua pas l'intérêt de l'ouvrage. Il en a paru un grand nombre d'éditions, à la fin du seizième siècle, et dans le cours du dix-septième ; mais on doit se borner à citer ici les principales. L'une des plus jolies est celle de Ratisbonne, Kerner (Bruxelles, Foppens), 1664, in-12, avec un avertissement et des remarques de P. Dupuy. Cette édition, qui a été contrefaite sous la même date (Voy. M. Brunet, *Man. du lib. aire*), fait partie de la collection des livres français imprimés par les Elzevirs : elle est ornée d'une grande estampe qui représente la procession de la ligue ; et de deux portraits, l'un, du cardinal de Plaisance, légat du pape, en robe fourrée, tenant un sachet de drogues, l'autre, du cardinal de Pellevé en costume espagnol, assis devant une épinette. Les éditions, avec la même rubrique, Ratisbonne, Kerner (Amsterdam, Desbordes), 1696, in-12, et 1699, in-8°, sont augmentées de nouvelles Remarques, par Jacob Le Duchat. (Voy. DUCHAT.) Foppens en publia enfin (toujours sous la rubrique de Ratisbonne), 1709, 3 vol. in-8°. fig., une édition qui a servi de base à toutes les suivantes, et à laquelle on donne assez généralement la préférence, pour la beauté de son exécution (1) ; elle est due aux soins de Le Duchat, qui l'a augmentée de la *Fatalité de Saint Cloud*, et d'un grand nombre de pièces qui servent de preuves à la Satyre. La Satyre Ménippée est un chef-d'œuvre d'enjouement et de bonne plaisanterie ; et Voltaire dit qu'elle ne fut pas moins utile à Henri

(1) Quelques curieux donnent la préférence à l'édition de Ratisbonne (Rouen) 1711, augmentée de nouvelles remarques de J. Godefroy ; ou à celle de 1726, publiée par Prosper Marchand, qui y fit même quelques additions.

IV que la bataille d'Ivry. Elle est aussi nommée le *Catholicon d'agne*, parce que le roi d'Espagne Philippe II, chef de la Ligue, cacha ses projets sous le voile de l'intérêt de la religion catholique (1). P. Leroy qui conçut la première de cette pièce ; mais elle a été minée et mise dans l'état où la voyons, par le fameux P. P. D'autres beaux-esprits coopèrent encore à la composition de l'ouvrage ; et l'on croit faire plaisir à amateurs de l'histoire littéraire en indiquant la part qu'on y attribue à chacun d'eux. L'idée, la disposition de l'ouvrage appartiennent incontestablement à P. I. à qui l'on donne encore la part du duc de Maïenne, et celle du duc de Ricoux, qui fut pendu. La part du légat est de Jacq. Gillot ; celle du cardinal de Pellevé, de Florentin ; celles de l'archevêque de Sens et de Rose, évêque de Sculis, et de Nicol. Rapin, et enfin celle du état, de P. Pithou. Les regrets de la mort de l'âne ligueur sont de Durand : on attribue les autres répliques dans l'ouvrage à Jeserat et à Nicol. Rapin. Les curieux trouveront d'autres détails sur la Satyre Ménippée dans la *Bibliographie historique de France*, n°. 19, suiv.

W-s.  
LEROY (Louis), en latin excellent humaniste, né à Coucy au commencement du xvi<sup>e</sup>. siècle, essaya de transporter dans la langue française les beautés des langues anciennes dont il avait fait une étude fondie. On n'a pas assez remarqué qu'il est un de nos premiers éc

(1) On nomme *Catholicon* un électuaire appelé parce qu'on le dit bon contre toutes sortes de maladies.



est parvenu à donner du set et de l'harmonie à la prose. mort, dans sa jeunesse, l'Angleterre et l'Allemagne, à visiter les savants et profiter de leurs lumières; il s'appliquait en tous temps à observer les mœurs et les habitudes des peuples. Son amour de l'apprendre était tel, qu'il parcourait plusieurs fois les armées en France, pour converser avec des savants sur les différentes parties de la littérature: mais il avait toujours avec lui quelques-uns de ses auteurs favoris; et, lorsqu'il était fatigué, il se reposait près du chemin, et se délassait en lisant quelques morceaux de Platon ou de Démosthène. De retour en France, il se fit connaître par la traduction de *Platon* et des *Philippiques*, très-bien accueillie. On lui donna un emploi fort honorable de secrétaire au chancelier; et il fut obligé de vivre en courtisan, de se mêler par affaires, obligé de se tenir près des grands, à leur table, de coucher et manger, sans avoir le loisir d'étudier sinon par intervalles. Cependant la pension qu'il recevait ne suffisait à peine à ses besoins; et il avoue qu'il fut souvent obligé de renoncer aux lettres pour se livrer à une occupation plus lucrative. C'était à lui-même que Leroy s'en prenait de sa mauvaise fortune: il avait éloigné par sa hauteur ceux qui étaient le plus susceptibles de lui être utiles; et il s'était fait des ennemis irréconciliables de presque tous les écrivains contemporains, mépris avec lequel il parlait de leurs ouvrages. Joachim du Bellay, qu'il avait critiqué amèrement, se vengea par des épigrammes dans lesquelles il le raille avec un savoir pédantesque; et on

peut croire que le poète irrité ne s'en tint pas là. Leroy fut nommé, en 1572, à la chaire de langue grecque du Collège royal: mais l'âge et les infirmités avaient accru ses besoins; son traitement devint insuffisant, et cet homme d'un caractère si fier, fut forcé plus d'une fois de recourir à la générosité des amis qui pouvaient lui rester encore. Il mourut à Paris, le 2 juillet 1577, sans regret, dit de Thou; mais sa mort fut très-sensible à tous les savants. On voit que Leroy aurait mérité d'augmenter la liste que Pierius Valerianus a donnée des hommes de lettres malheureux. On a de lui: I. *Guill. Budæi vita, cum doctorum epigrammatibus in ejus laudem*, Paris, 1540, in-4°; réimprimée avec quelques additions, 1575; *cum epistolâ de Francisco Connano*, ibid., 1577, in-4°; dans les *Vitæ select. viror. eruditor.*, par Guill. Bates, Londres, 1682, in-4°; et dans les *Vitæ jurisconsultorum*, par Leiker, Leipzig, 1686, in-8°. Cette vie de Budé est écrite avec tant de pureté et d'élégance, qu'elle suffit pour conserver à l'auteur la réputation d'un des meilleurs latinistes de son siècle. II. *Oratio in funere Caroli Valesii, Aureliorum ducis*, Bâle, 1552, in-8°. III. *Oratio ad Henricum II Franciæ, et Philippum Hispaniæ, reges, de pace et concordia nuper inter eos initâ*, etc., Paris, 1559, in-4°. IV. *Ad præstantes hujus ætatis viros Epistolæ*, ibid., 1559, in-4°. V. *Ad reginam Catharinam consolatio in morte ejus mariti*, ibid., 1560, in-4°. VI. Trois Discours en latin et deux en français, prononcés à l'ouverture des leçons du Collège royal. VII. *Considérations sur l'histoire françoise et universelle de ce temps, dont les*

*merveilles sont succinctement rapportées*, Paris, 1562, in-8°. VIII. *De l'origine et excellence de l'Art politique*, et des auteurs qui en ont écrit, spécialement de Platon et d'Aristote, *ibid.*, 1567, in-8°, ouvrage intéressant et qui mérite d'être lu. IX. *Des troubles et différends advenus entre les hommes par la diversité des religions*, *ibid.*, 1567, in-8°. X. *Exhortation aux Français pour vivre en concorde et jouir des biens de la paix*, *ibid.*, 1570, in-8°. XI. *Les Monarchiques ou De la Monarchie et des choses acquises à son établissement et conservation*, *ibid.*, 1570, in-8°. XII. *De l'excellence du Gouvernement royal, avec exhortation aux Français de persévérer en icelui sans chercher mutations pernicieuses*, *ib.* 1576, in-4°. Tous ces différents ouvrages prouvent un penseur exercé et un excellent citoyen. XIII. *De la vicissitude et variété des choses en l'Univers*, *ibid.*, 1576, in-fol.; 1583, in-4°. C'est un recueil d'anecdotes, et de traits singuliers, fruit d'une lecture immense. Les curieux recherchent encore cet ouvrage. XIV. *Des Traductions*, du *Timée*, du *Phédon*, de la *République*, du *Symposium* de Platon; de la *Politique* d'Aristote, avec des commentaires, loués par Gabriel Naudé, et qui ont été très-utiles aux nouveaux traducteurs d'Aristote (*V. ARISTOTE*); des *Olynthiaques* et des *Philippiques* de Démosthène, de plusieurs *Discours* d'Isocrate; et de *Morceaux choisis* de Xénophon. Lacroix du Maine lui attribue encore une traduction du *Traité* d'Hippocrate *des eaux et des lieux*; et une du *Livre* de Théophraste, *touchant le feu et les vents*. On peut consulter sur Leroy les *Mémoires* de Niceron, tom. xxiv; et l'*Histoire du Collège*

*royal*, par l'abbé Goujet, qui paré les erreurs et les omissions de Niceron. W.

LEROY ( JACQUES ), baron de Saint-Empire, naquit à Bruxelles le 29 octobre 1633 (1). Sa famille originaire de France, avait suivi en Flandre le duc de Bourgogne Philippe le Bon, lorsque ce prince établit sa cour, au quinzième siècle. Il fréquenta dans sa jeunesse les fameuses universités de l'Europe, après avoir terminé ses études d'une manière brillante, il s'employa à revenir dans sa patrie, où les succès l'avaient devancé. Soit qu'il résigna aussitôt la charge de conseiller des finances; et il y joignit quelque-temps après, celle de directeur du commerce. Le roi de France de Caracène, gouverneur des Pays-Bas, l'envoya en Espagne au roi Philippe IV, pour lui rendre compte de la situation de ces provinces; et Leroy s'acquitta de cette mission délicate avec beaucoup de prudence. Quelques désagrémens lui fit éprouver dans la suite avec le nouveau gouverneur, le marquis de Tel-Rodrigo, le déterminèrent à démettre de ses emplois; et il tira près d'Anvers dans une terre, où il consacra ses loisirs à la culture des lettres. Il mourut à Liège, dans le Brabant, le 7 octobre 1719, âgé de 86 ans. On a plusieurs ouvrages estimables que tous relatifs à l'histoire des Pays-Bas, dont il avait fait une étude approfondie. Les principaux sont : I. *Notitia marchionatus S. Remensis, hoc est, urbis et agrorum Apiensis, oppidorum, domini-*

(1) Bayle (*Dict. Hist.*) dit que Leroy mourut à Anvers le 28 octobre; mais on a pu consulter Niceron, dont l'article est extrait d'un ouvrage que lui avait adressé un seigneur de Brabant.

*teriorum castellarumque sub*  
 c. Amsterdam, 1678, in-fol.  
 ig. II. *Topographia historica*  
*-Brabantina qua romanorum*  
*1, municipia et dominia illus-*  
*r, ibid., 1692, in-f°. avec de*  
*gravures. III. Chronicon*  
*ini Avennensis, sive Historia*  
*ogica comitum Hannonia*  
*nque principum, primùm*  
*et notis historicis illustrata,*  
 , 1693, in-f°. Cette chroni-  
 Baudouin d'Avesnes est im-  
 te, et les notes du savant édi-  
 ajoutent un nouveau prix.  
*stella et prætoria nobilium*  
*ntiæ, cœnobique celebriora,*  
 1696, in-f°. max. Ce rare vo-  
 : compose de onze feuillets de  
 en comprenant le titre et le  
 tre, et de gravures au nom-  
 cent dix-huit, en comptant  
 atispice gravé, sur autant de  
 ou de demi-feuillets. Il y a des  
 laires, avec l'indication : An-  
 I. Thiellier, 1694; ils doi-  
 re préférés pour la beauté des  
 es. On peut consulter sur cet  
 is, dont il a été fait plusieurs  
 tirages, le *Manuel du*  
*e.* par M. Brunet, tom. III,  
 . V. *L'Erection de toutes les*  
*seigneuries et familles ti-*  
*lu Brabant, prouvée par des*  
*ts des lettres-patentes, tirés*  
*riginaux*, Leyde, 1699, ou  
 rdam, 1705, in-f°.; très-bon  
 ge généalogique. Bayle aurait  
 que chaque province en eût  
 ireil. VI. *Le grand théâtre*  
*du duché de Brabant, conte-*  
*a description de toutes les égli-*  
*te.* la Haye, 1729 ou 1734, 2  
 u 4 parties in-f°, et *Le grand*  
*re profane contenant la des-*  
*u du pays de Brabant*, ibid.,  
 , in-f°. Ces deux ouvrages qui

ne doivent pas être séparés, sont  
 encore recherchés pour les gravures.  
 On ne citera plus du baron Leroy,  
 que la *Description d'une agathe*,  
 du cabinet du roi de France, repré-  
 sentant l'apothéose d'Auguste, Ams-  
 terdam, 1683, in-f°. en latin. On  
 peut consulter pour plus de dé-  
 tails les *Mémoires* de Nicéron, tom.  
 xxxvii. W-s.

LEROY (GUILLAUME), d'abord  
 chanoine de Notre-Dame de Paris,  
 puis abbé commendataire de Haute-  
 fontaine et de Saint-Nicolas de Ver-  
 dun, était né à Caen, le 10 janvier  
 1610. Il se livra à l'étude de l'Écri-  
 ture-Sainte et des Pères, fut uni d'a-  
 mitié avec le docteur Arnauld, et  
 défendit avec zèle la doctrine de  
 Saint-Augustin. Vers 1653, il se re-  
 tira dans la solitude pour vaquer  
 plus librement au travail; et il se  
 fixa dans la suite à son abbaye de  
 Hautefontaine, diocèse de Châlons.  
 Il y reçut souvent Arnauld, Nicole,  
 de Pontchâteau, etc., et fut tou-  
 jours lié avec Port-Royal, et les  
 amis de cette maison. Il mourut  
 à Hautefontaine, le 16 mars 1684,  
 après s'être démis de son abbaye de  
 St-Nicolas. C'était un homme ins-  
 truit, laborieux et charitable. Il pu-  
 blia plusieurs livres de piété, entre  
 autres des *Instructions recueillies*  
*des Sermons de Saint-Augustin sur*  
*les Psaumes*, 7 vol. in-12, et des  
 traductions d'écrits des Pères; de  
 plus, des ouvrages de controverse,  
 en faveur des cinq propositions,  
 contre les casuistes et contre les Jé-  
 suites en général. Il eut une discus-  
 sion avec l'abbé de Rancé, sur un  
 point de la règle de la Trappe; mais  
 il s'abstint de rien publier, par dé-  
 férence pour l'avis de Bossuet, qui  
 lui écrivit sur ce sujet, le 10 août  
 1677. Il était en relation de lettres

avec Arnould, Nicole, Conrart, etc. Parmi les opuscules qu'il a laissés, et qu'on ne lit plus, il faut compter la *Traduction d'un discours de St.-Athanasie, contre ceux qui jugent de la vérité par la seule autorité de la multitude*; écrit qui a été quelquefois attribué, à Charles-François Leroi. Tous les deux appartenait à la même école. P-C-T.

LEROY (CHARLES - GEORGE), lieutenant des chasses du parc de Versailles, né en 1723, mort en 1789, a fourni plusieurs morceaux à l'Encyclopédie; notamment les articles *Fermier, Forêt et Garenne*. On connaît de lui : I. *Examen des Critiques du livre intitulé: De l'Esprit*, Londres, 1760, in-12. Leroy, intime ami d'Helvétius, y prend sa défense contre les censeurs de ce livre (V. HELVÉTIUS). II. *Réflexions sur la Jalousie, pour servir de Commentaire aux derniers ouvrages de Voltaire*, Amsterdam, 1772, in-8°. de 29 pag.: c'est une défense de Buffon, de Montesquieu, d'Helvétius, contre les critiques que Voltaire avait faites de passages de ces auteurs, dans plusieurs de ses écrits. Voltaire y répondit par sa *Lettre sur un Ecrit anonyme*, (datée de Ferney, 20 avril 1772) qui, dans les OEuvres de ce second écrivain, fait partie des *Mélanges littéraires*. III. *Lettres sur les Animaux*, nouvelle édition augmentée, Nuremberg (Paris, Saugrain), 1781, in-12. Ces Lettres avaient d'abord paru, les deux premières, dans le *Journal étranger*, août et septembre 1762; et les suivantes, en 1764 et 1765, dans la Gazette littéraire de MM. Suard et Arnould, et en 1769 dans le troisième vol. des *Variétés littéraires*, des mêmes auteurs, avec une réponse à une critique faite par

le *Journal des Savants*, de j. 1765. L'auteur, qui ne s'y désigne sous le titre d'un *Physicien de remberg*, cherche à s'y laver proche ou au moins du soupçon de matérialisme. M. Roux-Fazil a donné une nouvelle édition de ce titre : *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfection des Animaux*; suivies de *trois posthumes sur l'Homme* même auteur, Paris, 1802. Ces Lettres, adressées à un d'Angivilliers, offrent quelques marques assez curieuses. L'auteur cite une expérience répétée plusieurs fois, qui paraît prouver que les pies ne savent compter qu'à cinq. IV. *Portraits de XV, et de Mme. de Pompadour* publiés en 1802. Leroy avait posé, dans sa jeunesse, une dramatique, qu'il eut ensuite brûlée, que d'autres productions n'ont pu crites. C. M.

LEROY (JULIEN), fameux horloger, né à Tours en 1686, au fort jeune des dispositions extraordinaires pour la mécanique, particulier pour l'horlogerie. À l'âge de treize ans, il fabriquait de petits ouvrages de son invention qui supposaient une rare intelligence. S'étant fixé à Paris, il se fit agréer en 1713, au corps des horlogers Français, et alors en ce genre de supériorité incontestable; Leroy sollicita de la leur enlever, et il y parvint. Il imagina d'appliquer les expériences de Newton sur les fluides à l'huile aux pivots des roues balancier des montres; et par là diminua considérablement l'usage du frottement de ces parties; il trouva le moyen de réduire de beaucoup le volume des montres à répétition.

ant la solidité des pièces et ant davantage la précision marche. Il présenta, en 1720, amie des sciences, une pen- sation, garnie d'un cadran qui marquait le temps vrai, du soleil et la déclinaison. nie déclara qu'il était difficile imaginer de plus simple, de et de plus commode. La on de Julien Leroy s'étendit lans toute l'Europe : cepen- sonne ne rendait plus de jus- érite des artistes étrangers ; it beaucoup Graham, et il à Paris, en 1728, une de ses à cylindre, la première ait vue. Graham appréciait talent de Leroy. Un jour i avait porté une de ses à répétition, après l'avoir e attentivement : Je souhai- t-il, être moins âgé, afin de en faire sur ce modèle. Les onnements de Julien Leroy loptés par tous les horlo- son nom remplaça, sur les de Genève, ceux des ar- glais, dont les ouvrages ces- és-lors d'être recherchés. ette occasion que Voltaire des fils de cet artiste, quel- ps après la bataille de Fon- Le maréchal de Saxe et ire ont battu les Anglais. ait, depuis 1739, horloger t avait son logement au Lou- adapta bientôt aux pendules ie de ses perfectionnements ; blit a secondes et a équation : espèce, d'une exactitude e. Il trouva un moyen fort x de rendre nuls les effets leur et du froid sur le pen- l'aide d'un très-bon méca- : compensation. Il a inventé ges publiques qu'on nomme

horizontales, plus faciles à faire, moins coûteuses et bien plus parfaites : il a enrichi la gnomonique de plusieurs découvertes, telles que le cadran universel à boussole et à pin- nules ; le cadran horizontal univer- sel, propre à tracer des méridiennes, etc. Julien Leroy joignit à des talents des qualités plus rares encore. C'é- tait, dit Lepaute (*Traité d'horlo- gerie*), un vrai citoyen, exempt de toute jalousie, et qui a toujours cher- ché à mettre ses confrères à portée de voir ses ouvrages, de se servir de ses lumières et d'y ajouter les leurs. Il était si désintéressé qu'il augmentait le prix de ses ouvriers lorsqu'ils avaient réussi ; et très- souvent il le portait fort au-delà de leur attente : aussi, malgré de longs travaux, ne laissa-t-il qu'une fortune médiocre. Cet habile artiste mourut à Paris en 1759. Il avait quatre fils dont il soigna lui-même l'éducation, et qui se sont distingués, chacun dans la partie qu'il avait embrassée : *Pierre* Leroy, son successeur ; *Jean*, phy- sicien, de l'académie des sciences ; *Julien David*, architecte, et *Charles*, médecin. On trouve des détails sur les différentes inventions de Julien Leroy, dans les ouvrages suivants : *Nouvelle manière de construire les grosses horloges*, Mercure de juin 1732. — *Mémoire sur un moyen de faire marquer et sonner le temps vrai aux horloges publiques*, ibid., septembre 1734. — *Usage d'un nouveau cadran universel à boussole et propre à tracer des méridiennes*, Paris, 1734 ; ce cadran a plusieurs avantages sur ceux de Butterfield. — *Regle artificielle des temps*, par H. Sully (*Voy. SULLY*), nouvelle éd. corrigée et augmentée de quelques mémoires sur l'horlogerie, par Ju- lien Leroy, ibid. 1737. — *Lettre en*

*réponse à la critique que Thiout avait faite d'une horloge établie sur les ordres de Leroy pour les Missions étrangères.* (Mém. de Trévoux, mars 1742.) On trouve un *Eloge* de J. Leroy dans les *Étrennes chronométriques* publiées par son fils, en 1760. (Voy. l'art. suivant.) W--s.

LEROY (PIERRE), fils aîné du précédent, naquit à Paris en 1717. On lui doit plusieurs inventions remarquables, entre autres celle d'une pendule à sonnerie à une seule roue, et un échappement à détente, décrit dans le tome VII du *Recueil des machines* de l'académie; mais il est principalement connu par le perfectionnement des montres marines. Il avait remis, le 18 décembre 1754, à l'académie des sciences, un billet cacheté, contenant la description d'une montre marine qu'il se proposait d'exécuter; et, dans le courant de décembre 1763, il lui adressa cette pièce, qui mérita les éloges de l'académie. Le marquis de Courtauvau se chargea d'en faire lui-même l'épreuve à la mer; et ayant fait construire, à ses frais, une frégate légère et propre à cette expédition, il s'embarqua avec Pingré, Messier, et Leroy, qui avait désiré faire ce voyage. Cette frégate, à laquelle on donna le nom de l'*Aurore*, partit du Havre dans le mois de mai 1767, et y rentra au bout de quarante-six jours, employés à parcourir la Manche et la mer de Hollande. Il résulta de cette première épreuve, qu'une des montres de Leroy ne s'était écartée que de 7 minutes, et l'autre, de 38 minutes du mouvement constaté à terre, malgré les roulis violents et beaucoup plus sensibles sur une frégate qu'ils ne l'auraient été sur un vaisseau de haut bord. L'année suivante (1768),

Cassini s'embarqua avec les montres de Leroy, et trouva que, dans un de quarante jours, une de ces montres n'avait donné qu'un huitième degré d'erreur sur la longitude; près cette double expérience, l'académie décerna en 1769, à Leroy, la double récompense que comme à la manière de mesurer le temps à la mer elle l'invita à ne regarder la récompense que comme un encouragement à perfectionner ses montres, et il parvint en effet à leur donner plus grande régularité possible. La découverte de l'isochronisme du ressort spiral, que lui disputa Thioud, mais il est juste d'en lui attribuer la gloire à P. Leroy, puisqu'il l'aurait été le premier. L'académie lui donna une seconde fois le prix double en 1773 (1). Cet habile artiste ne quitta sa maison de campagne, à Meudon, près de Paris, le 25 août 1773. On a de lui quelques écrits remarquables sur l'art qu'il avait perfectionné avec tant de succès. Ce sont : *Manière pour les Horlogers de Paris*, 1750, in-4°. Il y attaque le privilège exclusif accordé à de Rivaz pour ses pendules de son invention, et cherche à démontrer qu'elles ne sont pas supérieures aux ouvrages du même genre exécutés par les ouvriers de Paris. II. *Lettre sur la construction d'une montre présentée le 11 mai 1751 à l'académie royale des sciences*; dans les *Mém. de Trévoux* 1752. Il y rend compte des montres qu'il ont déterminé à augmenter le

(1) Pour les expériences faites des montres marines de Leroy, on peut consulter le *Journal de Courtauvau*, mis en ordre par Pinrin, 1768, in-4°; le *Voyage fait par Cassini*, 1763, etc., 1770, in-4°; le *Voyage de Lalande*, en 1768 et 1769, etc., 1773, 2 vol. in-4°.

(2) Rivaz publia : *Réponse à un jugement rendu contre les découvertes en horlogerie*. On en trouve un extrait assez étendu dans les *Mémoires de Trévoux*, décembre 1759.

des de la roue de rencontre dans les montres demi-plates. III. *Etreannes chronométriques pour l'année 1760*, Paris, in-12. Cet ouvrage auquel Berthoud regrettaient que l'auteur eût donné la forme d'un almanach, est partagé en huit parties, dans lesquelles il traite des divisions naturelles du temps; de ses divisions artificielles et du calendrier; de la chronologie; des instruments propres à mesurer le temps, et de leurs usages; des montres et des pendules; des méthodes pour les régler par les mesures naturelles du temps, et enfin des progrès de l'horlogerie dans le dix-huitième siècle. C'est dans cette dernière partie qu'est renfermé l'éloge de Julien Leroy. Cet ouvrage était devenu si rare, que M. Antide Janvier (voyez la *Biographie des hommes vivants*), qui avait habité vingt ans Paris sans pouvoir s'en procurer un exemplaire, s'est déterminé à le faire reparaitre pour l'année 1811, avec les changements et additions que les progrès des arts rendaient indispensables. IV. *Exposé succinct des travaux de Harrison et de Leroy dans la recherche des longitudes en mer, et des épreuves faites de leurs ouvrages*, Paris, 1767, in-4°, de 50 pages. V. *Mémoire sur la meilleure manière de mesurer le temps en mer*, couronné par l'académie des sciences; imprimé à la suite du *Voyage de Cassini*. VI. *Précis des recherches faites en France depuis 1730, pour la détermination des*

(1) C'est contre cet ouvrage que Fleurbaey a-t-il écrit un court anonyme intitulé: *Examen critique de l'ouvrage publié par M. Leroy, à Paris, en 1767, sur l'épreuve des horloges portatives à déterminer les longitudes en mer, et sur les principes de leur construction*, à Paris, 1768, et se trouve à Paris chez Vente, 1768, in-8°, de 211 et 22 pages. Fleurbaey ne mit pas ce livre en circulation, et en abstrait tous les renseignements, ce qui est vu et prouvé par les exemplaires. A. B...

*longitudes en mer par la mesure artificielle du temps*, Paris, 1773, in-4°, de 51 pages. VII. *Suite du Précis sur les montres marines*, ibid., 1774, in-4°. VIII. *Lettre au baron de Marivetz*, 1785, in-8°.

W-s.

LEROY (CHARLES), frère du précédent, chimiste et médecin distingué, né à Paris en 1726, apporta en naissant une constitution délicate qui paraissait devoir l'éloigner de la profession dans laquelle il s'est illustré. Après qu'il eut fait avec distinction ses humanités, et pris des inscriptions en médecine à Paris, l'état chancelant de sa santé l'engagea à se rendre à Montpellier, où il fut doublement attiré par la beauté du climat et par la juste célébrité de l'école. Charles Leroy vit sa santé s'améliorer, et il résolut de rester à Montpellier au moins le temps nécessaire pour y prendre ses grades. En 1780 il fit un voyage en Italie, qui lui procura une diversion agréable, en même temps qu'il put mettre à profit et en quelque sorte à contribution cette terre classique. Il observa, pour ne parler que de ce qui faisait l'objet spécial de ses études, les asphyxies et les phénomènes produits dans la grotte du Chien, près de Naples, par le dégagement du gaz carbonique. Il décrivit aussi et tenta d'expliquer la phosphorescence des eaux de la Méditerranée. Leroy revint à Paris au milieu de sa famille, et fit part de plusieurs observations intéressantes à l'académie des sciences. Il retourna en 1752 à Montpellier où il fut reçu docteur, et devint professeur en 1759. Il avait donné, dans un concours solennel, des preuves de son savoir, de sa méthode sévère, et de l'excellent esprit avec lequel il appliquait et rapportait toutes ses

connaissances à la médecine pratique. Il porta donc dans sa chaire les qualités les plus essentielles à un professeur. On l'entendit traiter tour à tour et avec une égale profondeur, de la suspension de l'eau dans l'atmosphère, doctrine encore admirée aujourd'hui, et de l'analyse de plusieurs eaux minérales naturelles, ainsi que des procédés à suivre pour en imiter quelques-unes, entre autres les sulfureuses. Deux Mémoires sur la respiration de la tortue et sur la structure de l'organe de l'ouïe, permirent d'apprécier les connaissances étendues et exactes de Charles Leroy sur l'anatomie de l'homme et des animaux. On applaudit moins unanimement au Mémoire sur le mécanisme par lequel l'œil s'accommode aux différentes distances des objets. Charles Leroy, singulièrement considéré comme professeur, jouit de bonne heure de la réputation d'un habile praticien. Ce double succès se trouve justifié par les idées qu'émit ce savant médecin sur le scorbut, sur le pronostic, et sur les fièvres aiguës qu'il décrivit admirablement d'après la nature. Très-versé dans la lecture et dans la méditation des anciens, il n'enseignait, d'après eux, que ce que la raison et l'expérience avouaient et confirmaient; c'est ainsi, pour ne citer qu'un exemple, qu'en reconnaissant l'existence et l'utilité de la belle doctrine des crises, il s'éleva un des premiers contre celle des jours *décrotoires*, qui présente en effet tant d'obscurités et d'incertitude. Sa réputation et les intérêts de sa famille l'appelèrent, en 1777, à Paris, où il fut, dès son arrivée, l'un des médecins les plus recherchés. Épuisé de fatigues, il mourut des suites d'un skirrhe au pilore, le 12 décembre 1779. Ce médecin a publié

plusieurs écrits que le progrès des sciences fera oublier; mais la postérité admirera ceux dont les titres suivent : I. *Mémoires et Observations de médecine*, 1<sup>re</sup> partie contenant deux Mémoires sur les fièvres aiguës, Montpellier, 1766, in-8°. II. *Mélanges de physique, de chimie et de médecine*, Paris, 1771, in-8°. III. *Mélanges de médecine*, 2<sup>e</sup> partie, id. Paris, 1776, in-8°. Voyez son éloge par De Ratte (à Montpellier); (à Paris), par Vicq d'Azir, et par Castilhon dans le *Nécrologe* de 1781. D-G-5.

LÉROY (JEAN-DAVID), frère des précédents, membre de l'académie des inscriptions, naquit à Paris en 1728. Il se livra à l'architecture, et voulut aller en étudier les plus beaux modèles dans les lieux mêmes où cet art s'est élevé à son plus haut point de perfection. Il se rendit d'abord dans la Grèce, et publia le résultat de ses recherches, dans l'ouvrage qu'il fit paraître en 1758, sous le titre de *Ruines des plus beaux monuments de la Grèce*. Malgré les erreurs assez nombreuses que renfermait la première édition, et qui furent relevées avec un peu d'aigreur par Stuart, dans ses *Antiquités d'Athènes*, l'ouvrage obtint du succès, et il le dut surtout aux notions neuves, et aux excellents principes qui y sont développés. Une seconde édition que Leroy donna en 1770, et dans laquelle il rectifia les erreurs qu'on lui avait reprochées, assura le succès de ce livre, que les amateurs rechercheront toujours. C'est à dater de sa publication que disparut, de l'architecture, le mauvais goût introduit en France, par les Daviler et les Oppenord, et qu'on vit renaître celui des Grecs, le seul qui puisse servir de modèle.



me qu'il d  
à l'académie o pro  
l'architecture, ache  
m que son livre avait cl...  
L'académie des belles-let-  
aris et l'institut de Bologne  
sèrent de l'admettre dans  
; et lors de la formation  
nt, il fut un des premiers  
s de la classe des beaux-  
avait étudié et aprofondi  
ui est relatif à la marine. Il  
urs tentatives infructueuses  
struire, sur la Seine, des ba-  
submersibles. Leroy mou-  
aris, le 28 janvier 1803,  
nt regretté pour ses vertus  
et pour ses talents. Une mé-  
t frappée, en son honneur,  
élèves; elle porte son effigie  
face, et au revers une co-  
rique surmontée de l'oiseau  
erve, accompagnée d'une  
unique, et d'un compas,  
nscription suivante : *Voté*  
*architectes ses élèves.* Voici  
e ses ouvrages: I. *Les ruines*  
*beaux monuments de la*  
Paris, 1758, 2 tom. en 1  
ol. max., figures. La seconde  
, publiée en 1770, contient  
gements, des augmentations  
rables et une nouvelle plan-  
*Histoire de la disposition*  
*formes différentes que les*  
*us ont données à leurs tem-*  
764, in-8°. ; traduite en al-  
, avec les remarques de l'ab-  
gier, sur l'architecture,  
in-8°. III. *Observations sur*  
*lices des anciens peuples,*  
lam et Paris, 1767, in-8°.  
*marine des anciens peuples*  
*ée et considérée par rapport*  
*nières qu'on peut en tirer*  
*rfectionner la marine mo-*  
1 vol. in-8°. figures, 1777.

V. *Les navires des anciens considé-*  
*rés par rapport à leurs voiles et à*  
*l'usage qu'on pourrait en faire dans*  
*notre marine,* 1783, in-8°. L'auteur  
y a joint des observations relatives  
à la marine et à la géographie. VI.  
*Recherches sur le vaisseau long*  
*des anciens, sur les voiles latines, et*  
*sur les moyens de diminuer les dan-*  
*gers que courent les navigateurs,*  
1785, in-8°. VII. *Mémoire sur les*  
*travaux qui ont rapport à l'exploit-*  
*ation de la mâturo dans les Pyr-*  
*nées,* in-4°. , 1773; réimprimé en  
1776, in-4°. VIII. *Canaux de la*  
*Manche à Paris, pour ouvrir deux*  
*débouchés à la mer, et faire de la*  
*capitale une ville maritime, sui-*  
*vant le vœu de l'Assemblée natio-*  
*nale, par M. D. Leroy, projet pu-*  
*blié par Dupain-Triol, pour servir*  
*d'addition à sa carte de la naviga-*  
*tion intérieure du royaume,* 1791,  
in-8°. IX. *Nouvelle voilure propo-*  
*sée pour les vaisseaux de toutes*  
*grandeurs, et particulièrement pour*  
*ceux qui seraient employés au com-*  
*merce; précédée de Lettres à Frank-*  
*lin sur la marine, écrit servant de*  
*suite à ceux que l'auteur a publiés sur*  
*la marine ancienne,* 1800, in-8°. Les  
Mémoires qui composent l'ouvrage  
de Leroy sur la marine des anciens,  
ont été insérés dans le Recueil  
de l'académie des inscriptions et  
belles-lettres. Les Mémoires de l'In-  
stitut, classe de la littérature et des  
beaux-arts, renferment encore de  
Leroy: Tome 1<sup>er</sup>. *Nouvelles recher-*  
*ches sur les navires employés par*  
*les anciens, depuis l'origine des*  
*guerres puniques, jusqu'à la ba-*  
*taille d'Actium, et sur l'usage qu'on*  
*en pourrait faire dans notre mari-*  
*ne.* Tome II: Un *Mémoire sur le lac*  
*Mæris* ( imprimé aussi à part, in-  
8°. ) Tome III: *Second Mémoire*

sur la marine. — *Des petits navires des anciens, et de l'usage que nous en pourrions faire dans notre marine militaire.* — Troisième et dernier Mémoire sur la marine des anciens, et particulièrement sur un bas-relief publié par Winkelmann, et représentant le fragment d'une galère. P-3.

LEROY (Louis), né dans la Normandie, en janvier 1727, fut reçu avocat au parlement de Paris, en 1754 : il fut lieutenant-général du bailliage du Palais à Paris, de 1760 à 1766 ; et ensuite membre du conseil du duc de Penthièvre. Il est mort en 1811, à St.-Germain-en-Laye, laissant manuscrit un Voyage en Italie dans le genre du Voyage d'Anacharsis en Grèce. Il a publié les *Pensées de Cicéron*, trad. nouvelle, 1802, 3 vol. in-18. — LEROY DE LOZEMBRUNE (François), né en 1751, après avoir habité successivement Manheim et Landshut, s'établit à Vienne, où il devint conseiller et instituteur des archiducs d'Autriche. Il est mort en 1801. On a de lui les ouvrages suivants, tous en français : I. *Lettres et contes sentimentaux de G. Wandersum*, 1777, in-8°. II. *Matinées de Landschütz*, Vienne, 1779, in-8°. III. *Essai sur l'abus ou bien moral*, première et seconde parties, 1780, in-8°. IV. *L'Ordre moral ou développement des principales lois de la nature*, Augsbourg, 1780, in-4°. V. *Situation politique actuelle de l'Europe, considérée relativement à l'ordre moral*, pour servir de supplément à *L'Ordre moral*, etc., 1781, in-8°. VI. *Essai de morale*, Bude, 1782, 2 vol. in-8°. VII. *Anecdotes et Remarques sur l'éducation publique*, Manheim, 1783, in-8°. VIII. *Œuvres mêlées, en vers et en prose*, Manheim, 1783,

2 vol. in-16 ; le second volume rempli par une farce en trois et en prose, intitulée : *La Stat Henri IV, ou l'Allemand à l'IX. Emire et Agathée, Mirza Celide, Cléophr et Syrka*, V. 1784, in-8°. X. *Justine de Val*, 1786, 2 vol. in-8°. X. *Servations historiques sur les p et la décadence de l'agriculture chez différents peuples, par comte de Hartig*, traduit de mand, 1790, in-8°. A. ]

LEROY (JACQUES-AGATHA), médecin, né à Maubeuge en mort à Paris le 11 février 18 nifesta de très-bonne heure sa tion pour l'art de guérir ; m circonstance singulière fai rendre stérile. Etudiant la c le jeune Leroy, trahi da attachement qui ne méritait nom, et privé, presque d même instant, d'un frère ment aimé, se crut le plus n reux de tous les hommes, e vrant au délire d'une imag très-ardente, il alla s'enseve Trappe, où il resta une an tière. Cependant ses parents mirent pas qu'il y fit profess cédant à leurs instances, il : ses premières études. Ay nommé, à l'âge de vingt-cu pharmacien en chef des : ce fut à cette époque, seul qu'il put faire l'application connaissances théoriques. L nombre de maladies qu'il portée d'étudier, lui donna d d'œil sûr et cet à-plomb da servation, qui ne sont ordina dus qu'à une longue pratique retour de l'Allemagne, le c voyager pour étendre ses sances, le détermina à fair d'une expédition pour Caïen

colonie qu'il suivit, devint, en vivant, la proie de maladies terribles par l'insalubrité du climat, et les médecins en furent tous atteints : il resta seul, et, après avoir négligé tous ses soins aux malades, se consacra au plus grand dévouement pendant une année entière, il dut égarer d'un pays dont il avait été le vainqueur. Aussitôt après son retour en France, il fixa son séjour à Paris. Avant d'avoir essuyé des pertes considérables au commencement de la révolution, il se rendit à Lille, à Dunkerque, et y mérita le surnom de médecin des pauvres. Quoique les orages révolutionnaires et dissipés, il vint reprendre dans son ancienne profession, qu'il exerça jusqu'à la fin de sa carrière. Il avait été agrégé à plusieurs sociétés savantes, et lié avec les hommes de lettres les plus célèbres de la fin du dernier siècle, tels que J. J. Rousseau, Franklin, Laharpe, Martel, etc. On a de lui : I. *Essai sur l'usage et les effets de l'écorce de quinquina*, Paris, 1767, 1774, in-12. II. *Traité des maladies aiguës*, traduit de latin d'Eller, Paris, 1774, in-12. III. *Histoire raisonnée de la fièvre épidémique qui a régné à Rochefort en 1766*; IV. *Des Moyens de prévenir la petite vérole bénigne dans les cas*. Ces deux derniers ouvrages sont inédits. J.-D.

LEROY (ALPHONSE - VINCENTIS), professeur d'accouchement à la faculté de Paris, naquit à Paris, le 23 août 1741. Doué de beaucoup d'esprit, et possédant une vaste érudition, il ne fit pas toujours usage d'un bon jugement, et il se livra souvent avec opiniâtreté les doctrines les moins soutenables. Il fut partisan exagéré de l'opération de la symphyse du pubis dans cer-

tains cas d'accouchement; il s'opposa avec ardeur à la vaccine qu'il attaqua dans divers écrits, et, malgré les succès de cette pratique, il s'en déclara constamment l'adversaire. Leroy était animé par cet esprit de controverse dont tous ses écrits sont empreints, et qui présidait à toutes ses discussions. Cependant il obtint beaucoup de succès dans les maladies des femmes et dans celles des enfants. L'esprit de système nuisit souvent en lui au savoir le plus étendu, et fit même tort aux excellentes qualités de son cœur : car c'était le meilleur des hommes; et l'on peut dire, sans exagération, que son âme était dévorée de l'amour du bien public. Il avait des connaissances approfondies sur toutes les parties de la médecine humaine et vétérinaire; mais la tournure paradoxale de ses idées se fait trop apercevoir dans les nombreuses productions de sa plume. Leroy a fini sa carrière de la manière la plus déplorable. Il habitait seul une maison située à l'extrémité d'un quartier isolé. Des misérables qu'on suppose avoir été à son service, et qui connaissaient ses habitudes, s'introduisirent chez lui pendant la nuit, le surprirent dans son sommeil et l'égorèrent pour le voler. Le 16 janvier 1816. Voici la liste de ses principaux ouvrages : I. *Maladies des femmes et des enfants, avec un Traité des accouchements; tirés des aphorismes de Boerhaave, commentés par Van-Swiëten, traduits et augmentés de quelques notes et observations*, 1768, 2 vol. in-8°. II. *Recherches sur les habitements des femmes et des enfants, ou Examen de la manière dont il faut vêtir l'un et l'autre sexe*, 1772, in-12. III. *Lettre sur la ma-*

nière de terminer l'accouchement dans lequel le bas de l'enfant est sorti de la matrice, et examen de l'opinion du sieur Levret sur ce sujet, 1774, in-8°. IV. *La Pratique de l'art des accouchements*, 1776, in-8°. V. *M. Alphonse Leroy à son critique*, in-8°. Cet opuscule est une réponse à l'auteur des *Lettres de M\*\*\*, étudiant en chirurgie, sur la Pratique des accouchemens de M. Leroy*. L'auteur anonyme était le chirurgien - accoucheur Pict. VI. *Recherches historiques*, etc., sur la section de la symphise du pubis, 1778, in-8°. VII. *Observations et Reflexions sur l'opération de la symphise et les accouchements laborieux*, 1780, in-8°. VIII. *Consultation chimico-légale sur la question : L'approche de certaines personnes nuit-elle à la fermentation des liqueurs?* 1780, in-8°. IX. *Essai sur l'histoire naturelle de la grossesse et de l'accouchement*, 1787, in-8°. X. *Motifs et plan de l'établissement, dans l'hôpital de la Salpêtrière, d'un séminaire de médecine pour l'enseignement des maladies des femmes et la conservation des enfants*, 1790, in-8°. XI. *L'enfant qui naît à cinq mois peut-il conserver la vie? Question médico-légale, dans laquelle on expose quelques lois de la nature propres à donner quelques éclaircissements sur ce qu'est la vie*, 1790, in-4°. XII. *De la nutrition et de son influence sur la forme et la fécondité des animaux*, etc., et de l'influence de la lumière sur l'économie animale, 1798, in-8°. XIII. *Leçons sur les pertes de sang pendant la grossesse, lors et ensuite des accouchements, sur les fausses couches et sur toutes les hémorragies*, publiées par J. F. Lobstein,

1801, 1803, in-8°. XIV. *Médecine goutteuse et des rhumatismes*, recueil des principaux remèdes empiriques, curatifs et vutifs de ces maladies, 1800, seconde édition, 1805, in-8°. Cet ouvrage est augmentée de la traduction de D. Tavarès *art nouveau de guérir les pa de la goutte, et de la preuve siége primitivement dans l'art nouveau de guérir les pa* XV. *Médecine maternelle, d'élever et de conserver les* 1803, in-8°. XVI. *Manu saignée; utilité de celle* dangers de celle du bras 1807, in-12. XVII. *De la vation des femmes*, 1811. XVIII. *De la contagion sur les vaches, sur les bœufs sur l'homme, en quelques de la France*, etc., 1814. XIX. *De la contagion sur les vaches et sur les bœufs* ses moyens préservatifs et etc., 1815, in-8°. Il suffit de différents titres qui viennent tés, pour apprécier la bizarrerie des idées de Leroy et l'incorrection de son style. Ce médecin approuvé par la Faculté de Paris, avant son admission, et il s'était déjà signalé en compagnie par l'abus du savoir la singularité de son esprit. Sa son admission aux nouvelles de médecine qu'à ces mêmes temps l'en auraient fait exclure plus plus calmes : aussi plus de vingt-deux années de professorat, Leroy n'a rien l'avancement de son art. Il désertaient ses leçons ; ses redoutaient ses controverses, et son caractère combatteur des idées d'autrui. Ne eux n'a payé à sa cendre d'usage.

(JEAN DE), voyageur, né à la Margelle, près Saint-Bourgonne, étudiait la théologie à Genève, lorsque l'on y envoya des lettres du chevalier de Villegagnon, qui demandait qu'on lui envoyât un vaisseau pour le Brésil, où il venait de fonder une colonie protestante, des secours pour l'aider à répandre sa religion. Quatorze, tant ministres que théologiens, du nombre desquels Villegagnon se présentèrent pour le service du Nouveau-Monde, et partirent de Genève le 10 septembre 1557, ils virent en passant l'amiral de France à Châtillon-sur-Loing, et s'arrêtèrent à Honfleur, le 19 septembre. Leur petite flotte, composée de trois bâtiments, découvrit le cap de Frie (Frio) le 7 mars 1557, dans le golfe du Sud nommé Ganabara par les Portugais, parce qu'ils le découvrirent le 7 janvier. On voit que c'est le 7 mars. Villegagnon accueillit aux-venus dans la petite ville de Honfleur, où il avait bâti un fort, le lendemain, sans égard à leurs fatigues et pour l'exercice de leur religion, il les employa à porter des pierres et de la terre au fort, la cruauté jusqu'à ne leur donner qu'une très-mauvaise nourriture, et le désir d'achever les travaux ne devaient servir de remède à leurs infirmités, et les exhortations de leur ancien ministre, leur firent supporter assez gaiement pendant un an les privations. Cependant les dissensions religieuses s'ensuivirent entre les protestants et les catholiques; et celui-ci leur signifièrent de quitter le fort. Ils se retirèrent sur le continent à une

demi-lieue de distance. La conduite arbitraire du gouverneur fit passer beaucoup de monde avec eux. Les mêmes incidents firent, quelques années plus tard, manquer l'établissement de la colonie que les calvinistes français voulurent former dans l'Amérique-Septentrionale (V. LAUDONNIÈRE). La crainte d'une plus grande désertion fit prendre à Villegagnon le parti de permettre aux dissidents de retourner en France. Ils s'embarquèrent donc, le 4 janvier 1558, sur le *Jacques*, qui entra dans le port de Blavet en Bretagne, après avoir échappé aux plus grands dangers et éprouvé les horreurs de la famine. On pense que Léry exerça ensuite son ministère en France dans les environs de la Charité-sur-Loire. Contraint de se réfugier à Sancerre en 1573, il resta dans cette ville durant le siège qu'elle soutint. La famine horrible à laquelle on y fut réduit, affaiblit de nouveau sa santé, qui ne s'était jamais bien rétablie depuis son voyage; il mourut en 1611. On a de lui: I. *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil, autrement dite Amérique*, Rouen, 1578, in-8°. fig. en bois; la Rochelle, même année, édition revue et corrigée par l'auteur; Genève, 1580, in-8°.; la Rochelle, 1585, in-8°.; Paris, 1600, in-8°. Léry avait écrit la plupart de ses Mémoires en Amérique même, et, comme il le dit, d'encre du Brésil. Il les mit en ordre en 1563. Son manuscrit s'égara: un heureux hasard le lui fit recouvrer en 1576. « Voilà comme jusqu'à présent, dit-il, ce que j'avais écrit sur l'Amérique m'étant toujours échappé des mains, n'avait pu venir en lumière. » Il retoucha ensuite son livre, et le traduisit en latin sous ce

titre : *Historia navigationis in Brasiliam, gallicè scripta, nunc primum lanitate donata*, Genève, 1586, in-8°; ibid. 1594, in-8° fig. C'est une des bonnes relations de voyages que nous ayons en français. Léry fait connaître les mœurs et les coutumes des peuples qui habitent le Brésil, les productions du pays, et les établissements que les Européens venaient d'y former. Un des chapitres les plus curieux est le dix-neuvième, dans lequel il donne un dialogue en langue brésilienne, et ensuite quelques notions sur la grammaire de cette langue. « Ce qui inspire, dit Camus, de la confiance pour les observations de Léry, c'est que non-seulement il a été témoin des faits qu'il rapporte : de plus il paraît avoir pris les moyens de s'assurer de la vérité, avoir observé avec attention et l'esprit dégagé de préjugés. Il a été aidé dans ses observations sur la langue brésilienne par un interprète qui avait vécu sept ans chez les Indiens, et qui savait aussi le grec ; il prétendait trouver dans la langue des Brésiliens plusieurs expressions venues du grec. » Léry déclare que tout ce qui se voit en Amérique, soit pour la façon de vivre des habitants, soit pour la forme des animaux et en général pour ce que la terre produit, est différent de ce qu'on a dans l'ancien monde. Il a fait dans ses éditions successives des augmentations et changements, et a indiqué dans l'édition latine plusieurs suppressions, qui portent principalement sur des diatribes contre Thivet et des plaintes fort étendues contre Villegagnon. La relation de Léry est insérée en latin dans le troisième volume des grands Voyages de De Bry. Les planches que cet éditeur a jointes

au texte sont pour répétitions de celles insérées dans la relation ailleurs. Purchas Voyage de Léry dans son recueil ; il se trouve d'autres collections rapportées dans son ouvrage qui contiennent l'histoire pour servir de supplément à celle de Léry. II. *Histoire de la ville de Sancerre, de ses entreprises, sièges, et assésés ; les ruines extrêmes et assésés*, 1574, latin sous ce titre *rei quod Sancerredione, fame, de Heidelberg*, 1576

LE SAGE (A. du meilleur de nos philosophes, a été négligé au point que l'on n'a pu en dire rien de sa naissance et de sa mort à ce jour des siècles et de contradictions ; la profession de son métier de son mariage lumentignorés, et mieux connu les parents de ses enfants. L'ouvrage a semblé mériter la critique, et l'exactitude nous nous sommes intéressés sur sa personne, ouvrages des recueils pas été infructueux

(1) Outre les renseignements nous-mêmes, tant sur le fait que sur les personnes, qu'à celles du Ministère et de l'état civil l'interieur à bien vous

mariage de Claude Le Sage  
 moelle Jeanne Brenugat,  
 né naquit le 8 mai 1668, à  
 , petite ville de la presqu'île  
 , à quatre lieues de Vannes.  
 , avocat, notaire et greffier  
 royale de Rhuys, était répu-  
 dans un pays où la simplicité  
 n'exclut les besoins et les  
 ces du luxe. Mais Le Sage,  
 rda sa mère en 1677 et son  
 1682, resta sous la tutelle  
 de, qui laissa dépérir la for-  
 sa pupille. Placé au collège  
 des de Vannes, il y fit d'ex-  
 études; sa vie offre ensuite  
 de de cinq à six ans. C'est  
 ment dans cet intervalle  
 employé dans les fermes,  
 ne (1). On ignore par quel  
 à quelle époque il perdit  
 si peu convenable à ses  
 son caractère. S'il eut à se  
 l'une injustice, comme on  
 généralement, la haine qu'il  
 contre les traitants, laissa  
 xeur de profondes racines,  
 clatante vengeance qu'il en  
 te ans plus tard. Le Sage  
 se, en 1692, dans la double  
 ire sa philosophie et son  
 y postuler un nouvel em-  
 : une figure agréable, une  
 stageuse, beaucoup d'es-  
 el et un goût exquis pour  
 térature, il fut bientôt ré-  
 recherché dans les meil-  
 lés. Il eut, dit-on, une in-  
 c une femme de qualité,  
 rit sa main et sa fortune;  
 aventure n'eut ni éclat ni

suite, et l'on ignore jusqu'au nom  
 de la personne qui en fut l'héroïne.  
 Il est certain, d'ailleurs, que vers le  
 même temps, Le Sage devint amou-  
 reux d'une très-jolie personne, plus  
 aimable que riche, nommée Marie-  
 Elisabeth Huyard (1), fille d'un  
 bourgeois de Paris, qui demeurait  
 sur la paroisse de St. Barthélemi en  
 la Cité, et non d'un maître menui-  
 sier, rue de la Mortellerie (comme  
 l'ont dit ses biographes). Le 17 août  
 1694, il obtint de l'archevêque de  
 Paris une dispense de publication de  
 bans; mais son mariage fut célébré  
 seulement le 28 septembre suivant  
 dans l'église de Saint-Sulpice. Si  
 l'amour et l'hymen ne purent dé-  
 tourner Le Sage de son penchant pour  
 les lettres, une circonstance qui fait  
 honneur à son cœur, c'est que l'a-  
 mitié influa beaucoup sur ses tra-  
 vaux littéraires. Danchet, avec le-  
 quel il s'était intimement lié à l'uni-  
 versité de Paris, lui conseilla de  
 traduire les *Lettres galantes d'A-  
 ristenète*, et se chargea de les faire  
 imprimer à Chartres, où il était  
 alors professeur de rhétorique. Cet  
 ouvrage, fait d'après une version la-  
 tine, parut en 1695, 1 vol. in-12,  
 sous l'indication de Rotterdam (V.  
 ARISTENÈTE, tom. II, pag. 438, et  
 DANCHET, tom. X, p. 485), et fut  
 aussi froidement accueilli des sa-  
 vants que des gens du monde (2).  
 Fixé désormais dans la capitale. Le  
 Sage s'était fait recevoir avocat au  
 parlement; il n'en prenait déjà plus  
 le titre à la naissance de son second  
 fils, en 1698, et ne se qualifiait que

en que, d'après notre demande, il  
 se Profets du Morbihan et du Pas-  
 de-Recueil sur les premières et les  
 ces de l'auteur de Gil-Blas.

Notres des Fermes n'existant plus  
 station, l'on n'a rien pu découvrir  
 à ce sujet.

(1) Ce nom est écrit Wyart sur les registres  
 mortuaires de Boulogne-sur-Mer; mais nous  
 l'avons écrit Huyard, comme il est porté sur  
 les registres de Saint Sulpice et de St.-Eustache.

(2) Des quarante-deux lettres que contient notre  
 traduction paraphrasée, l'auteur en fit entrer  
 depuis, vingt-quatre, avec des corrections, dans  
 sa *Palise trouée*.

bourgeois de Paris. Quoiqu'il eût beaucoup d'amis, comme il n'était ni intrigant, ni pressant dans ses sollicitations, il vécut quelque temps dans un état au-dessous de la médiocrité, avant d'obtenir un emploi peu lucratif, auquel il renouça bientôt pour se consacrer entièrement aux Muses. Le maréchal de Villars, qui connaissait son mérite, voulut inutilement se l'attacher : Le Sage résista aux propositions les plus flatteuses, et préféra toujours son indépendance. Privé des faveurs de la fortune, il en fut dédommagé par la sincère et constante amitié d'un homme puissant. L'abbé de Lyonne ne se borna pas à le combler de présents, et à lui assurer une rente de 600 livres : passionné pour la langue espagnole, il l'apprit à son ami, et lui fit goûter les beautés de la littérature castillane. Trois comédies en cinq actes, le *Traître puni*, de D. Francesco de Roxas, *Don Félix de Mendocce*, de Lopez de Vega, et le *Point d'honneur* du même Roxas, furent les premiers ouvrages que Le Sage traduisit ou plutôt imita de l'espagnol. Les deux premières pièces, non représentées, furent imprimées en 1700; et la troisième, jouée avec peu de succès au Théâtre français le 3 février 1702, réduite depuis en trois actes par l'auteur, et donnée en 1725, au Théâtre italien, sous le titre de *l'Arbitre des différends*, avec un prologue, n'y obtint que deux représentations, et fut imprimée en 1739, sous son premier titre. Le Sage publia, de 1704 à 1706, les *Nouvelles aventures de Don Quichotte*, traduites d'Avellaneda, 2 vol. in-12, qui ne réussirent pas mieux que l'original espagnol du froid continuateur de Cervantes (V. AVELLANEDA, III, 108).

L'année 1707 assura enfin à Le Sage un nom dans la littérature, en procurant un double triomphe, tant plus flatteur, qu'il fut précédé d'une chute. Sa comédie de *César Ursin*, imitée de Calderon, applaudie à la cour, tomba au Théâtre français, le 15 mars, et ne fut imprimée qu'en 1739; tandis que la pièce de *Crispin rival de son maître* n'avait paru aux courtisans que comme une misérable farce, était jouée à Paris le même jour avec le plus brillant succès. Lesage, qui connaissait l'usage et les mœurs des deux aréopages, s'étonna pas de la contradiction de leurs arrêts; et la postérité a consacré celui de la ville. Regnard, si Palissot, n'a rien produit de plus gai que la jolie pièce de *Crispin rival*, dont Laharpe semble avoir trop peu de cas. Elle ne rougit véritablement que sur une foule de valets; mais la vérité du dialogue et la qualité qui distingue éminemment Lesage, et qui le rapproche de Molière, le sel des plaisanteries toujours amenées par le sujet, les scènes enchaînées et la rapidité des scènes, provoquent le rire et contentent le spectateur. Peu de temps après parut le *Diable Boiteux*, imprimé en 1707, dont Le Sage prit le nom et l'idée dans *El Diablo Cojuelo*, de Louis Velez Guevara. (Voyez ce nom, t. XIX, pag. 41.) Cet ouvrage est une satire de tous les états. Quoiqu'il soit merveilleux qui en fait le fond, il donne lieu qu'à des récits épiques, cependant la diversité des situations, une critique vive et ingénieuse, la vérité des portraits, un style simple et correct, des anecdotes curieuses, relatives à quelques contemporains, entre autres, celles qui traitent à Ninon, à Baron, au ma-



essay, ont conservé à ce ro-  
 e réputation méritée. Il eut,  
 temps, une vogue prodigieuse  
 et occasionna un duel entre  
 mes seigneurs, qui se disputèrent  
 le dernier exemplaire de la  
 édition. Dix-neuf ans après,  
 on donna une troisième édi-  
 tion, et d'un volume, pour lequel  
 l'auteur emprunt des vers et  
 des images à Francisco Santos,  
 dans *Día y noche de Madrid* ;  
 il publia la 4<sup>e</sup>. édition, à  
 laquelle il ajouta l'*Entretien des che-  
 valiers de Madrid*, et les *Béquilles  
 de bo teur*, opuscules dont  
 on fit suite du roman, et l'autre  
 (de Bordelon) en est l'éloge. Il  
 fut présenté aux comédiens une piè-  
 ce, intitulée, les *Etreintes*,  
 et jouée le 1<sup>er</sup>. janvier 1708 :  
 refus, il la refit en 5 actes, sous  
 le titre de *Turcaret* ; mais il eut moins  
 de succès à la faire recevoir qu'à la faire  
 jouer. Cette comédie, l'un des  
 meilleurs titres de gloire de l'auteur,  
 eut à une époque où les mal-  
 heurs les besoins de la France  
 multiplièrent les traitants et les  
 fripons, dont les noms abolis par  
 le temps et devenus presque injurieux  
 furent remplacés par ceux de four-  
 bes et d'agioteur, qui ne sont guère  
 moins odieux. Vouloir signaler sa  
 satire contre ces vampires, Le Sage  
 fit sa pièce dans plusieurs so-  
 leils. Le bruit des applaudissements  
 qu'il y avait obtenus, alarma les  
 puissans. Ils cabalèrent parmi les  
 seigneurs pour empêcher la représen-  
 tation de la satire la plus amère à-la-  
 fois et la plus gaie qui ait été dirigée  
 contre eux. La duchesse de Bouillon,  
 qui étoit chez elle un bureau d'es-  
 prit, donna sa protection à l'auteur,  
 et demanda une lecture de sa  
 pièce au jour convenu, Le Sage re-

tenu au Palais par le jugement d'un  
 procès important, qu'il eut le mal-  
 heur de perdre, ne put être exact au  
 rendez-vous. En entrant chez la prin-  
 cesse, il raconte sa disgrâce et se  
 confond en excuses. On le reçoit avec  
 hauteur ; on lui reproche aigrement  
 d'avoir fait perdre deux heures à la  
 compagnie. « Madame, dit Le Sage,  
 avec autant de sang-froid que de di-  
 gnité : « Je vous ai fait perdre deux  
 » heures : il est juste de vous les faire  
 » regagner ; je n'aurai point l'hon-  
 » neur de vous lire ma pièce. » On  
 s'efforça de le retenir, on courut après  
 lui ; mais il ne voulut ni rentrer, ni  
 remettre les pieds dans cet hôtel. A  
 un grand caractère, avantage qui ac-  
 compagne toujours le vrai talent,  
 Le Sage joignoit une âme fière et dés-  
 intéressée. Les financiers lui offrirent  
 cent mille francs pour l'engager à  
 retirer du théâtre une comédie qui  
 devait mettre au grand jour les se-  
 crets et les turpitudes de leur métier ;  
 mais, malgré sa pauvreté, il rejeta  
 leurs offres, et sacrifia sa fortune  
 au plaisir d'une vengeance légitime.  
 Furieux de son refus, ils redoublè-  
 rent leurs intrigues ; et il ne fallut  
 rien moins qu'un ordre de Monsei-  
 gneur, daté du 13 octobre 1708, et  
 consigné sur le registre de la Comé-  
 die française, pour forcer les comé-  
 diens d'apprendre et de jouer *Tur-  
 caret*. Cette pièce fut enfin représen-  
 tée le 14 février 1709 ; et malgré les  
 efforts de la cabale, malgré les mur-  
 mures des gens qui avoient cru s'y  
 reconnaître, malgré le froid excessif  
 qui obligea de fermer les spectacles,  
 elle obtint la plus brillante réussite.  
 L'auteur y avait joint une sorte de  
 critique en forme de prologue et d'é-  
 pilogue, dialoguée entre dom Gléophas  
 et Asmodée, les deux princi-  
 paux personnages du *Diable Boiteux* ;

mais on la supprima dès la première reprise. Cette comédie est bien supérieure à toutes celles que Le Sage a imitées de l'espagnol ; et son succès ne s'est jamais démenti. On a reproché à cet ouvrage de trop mauvaises mœurs ; mais si la comédie doit peindre le vice, et le présenter sous le point de vue ridicule, Le Sage a parfaitement atteint ce but. Écrivain très-moral, il n'a point eu le tort de rendre le vice séduisant ; reproche mérité par quelques-uns de nos auteurs comiques. Tous les personnages de Turcaret, excepté le marquis, sont plus ou moins fripons, mais aussi ils sont tous plus ou moins méprisables : et si, par ce motif, la pièce manque d'intérêt, défaut moins sensible dans la comédie que dans la tragédie ; si l'action en est faible et presque nulle, ces défauts sont amplement rachetés par un grand nombre de scènes excellentes, par des peintures vraies, un dialogue vif et naturel, une gaieté piquante et satirique, par la finesse des détails, par une liberté, une force d'expressions, qui décèlent l'homme de génie pénétré de son sujet, et par une verve comique qui étincèle à tel point, qu'il y a peu de pièces dont la représentation soit plus amusante. Tous les incidents, tous les accessoires en sont heureux : chaque mot de Turcaret est un trait de caractère ; chaque mot du marquis est une saillie. Ce rôle, supérieur à celui du *Retour imprévu* (de Regnard), est le meilleur modèle qu'il y ait au théâtre, des libertins de bonne compagnie, qui, suivant la mode de ce temps-là, passaient leur vie au cabaret. Quoique cette comédie soit écrite en prose, elle est si fertile en bons mots, qu'on en retient presque autant que des pièces

les mieux versifiées. Enfin, il avait le mérite d'être en vers, qu'elle ne présentât pas plutôt une suite d'incidents très-plaisants et d'une véritable intrigue, elle serait au premier rang de nos comédies, mais c'est du moins une dernière de la seconde classe. Ne minérons cet éloge, dont Le Sage nous a fourni plusieurs traits, par une observation qui lui a échappé ; c'est que Le Sage a eu un défaut que n'a obtenu aucun autre auteur comique depuis Molière : sa leçon n'est si bonne, qu'elle corrigea les autres ; ceux qui sont venus après lui ont mis tous leurs soins à ne pas retomber au portrait qu'il avait tracé, et ce mérite aussi rare donne lieu de regretter qu'il n'ait pas uniquement consacré ses talents au théâtre français. Il y avait fait recevoir, en 1732, la *Tontine*, petite comédie de constance, assez gaie, qui, par ses raisons d'état, ou par des incidents de coulisse, ne put être jouée, et ne fut pas alors aussi appréciée qu'elle l'aurait été dans le cas. Ce retard le dégoûta d'une carrière si épineuse. Dédaignant le suffrage des grands, il n'était pas honteux de mendier celle des comédiens ; railleries qu'il s'est permises avec eux, dans tous ses écrits, ne sentent à croire qu'il eût à s'en plaindre. Il disait à cette occasion : « Je ne cherche à satisfaire le public, » permette aussi que je me fasse. » Vers le même temps, Le Sage travailla plus pour l'argent que pour la gloire. François Fénélon, la Croix, interprète des langues étrangères, se méfiant de son talent, se fit écrire en français, emprunta la traduction de son ami, pour corriger le sien, sa traduction des *Mille et un Jours*, qui parut en 1710 et les années

tes. Le Sage profita des richesses qui furent confiées, et trouva l'occasion de mettre sur la scène plusieurs contes persans. *Gil Blas de Santillane*, qui parut, en 5, 2 vol. in-12, augmentés d'un en 1724, et d'un 4<sup>e</sup>. en 1735, enfuit le sceau à sa réputation. On a contesté l'invention et la paternité de cet immortel roman : le comte de Martinière, et Voltaire lui-même, ont avancé que *Gil-Blas* est entièrement tiré de l'espagnol ; mais on assure même que c'était une traduction de la *Vie de l'écuyer Obregon*, par Vincent Espinel ( *V. Obregon*, t. XIII, p. 332, et le même au Sup. Plus récemment le P. de La Harpe a prétendu aussi que *Gil-Blas* est un ouvrage volé à l'Espagne par un Français (1). Au surplus, il est assez peu que Le Sage ait emprunté le fonds de son roman, ou qu'il ait pris l'idée chez nos voisins, si ce n'est en eux. ou bien suivant d'autres, ce n'est pas notre ancien roman de *France* ; ce qu'assurément il n'a dérobé à personne, c'est cette touche orientale, cette admirable peinture de mœurs, ces caractères si bien dessinés, cette foule de traits et de détails qui ne se trouvent avec la même abondance dans aucun autre ouvrage

du même genre. « *Gil-Blas*, dit La Harpe, est un chef-d'œuvre : il est du petit nombre des romans qu'on relit toujours avec plaisir ; c'est un tableau moral et animé de la vie humaine ; toutes les conditions y paraissent pour recevoir ou pour donner une leçon.... *Utile dulci* devrait être la devise de cet excellent livre, que la bonne plaisanterie assaisonne partout. Plusieurs traits ont passé en proverbe, comme, par exemple : les *homélies de l'archevêque de Grenade* !... Quelle sanglante satire de l'inquisition !... Quelle peinture de l'audience d'un premier commis, de l'impertinence des comédiens, de la vanité d'un parvenu... du caractère des grands, des mœurs de leurs domestiques ! C'est l'école du monde. On reproche à l'auteur de n'avoir peint presque jamais que des fripons ; qu'il importe, si les portraits sont reconnaissables ?... On lui reproche trop de détails subalternes ; mais ils sont tous vrais, et aucun n'est indifférent ni minutieux.... On connaît tous les personnages de *Gil-Blas* ; on croit avoir vécu avec eux.... parce que, dans la peinture qu'il en a faite, il n'y a pas un trait sans dessin et sans effet. Lesage avait bien de l'esprit ; mais il met tant de talent... à se cacher derrière ses personnages... qu'il faut avoir de bons yeux pour voir l'auteur dans l'ouvrage... Un autre avantage de *Gil-Blas*, c'est qu'il n'est pas, comme tant de romans, guidé sur une morale stoïque et désespérante, qui n'offre jamais de la vertu et de l'humanité qu'un modèle idéal que personne ne peut se flatter d'atteindre. L'auteur a peint les hommes tels qu'ils sont,

Dans une Dissertation lue en 1818 à l'Académie française, et imprimée en tête de l'édition de *Gil-Blas*, donnée par M. Didot en 1819, le comte François de Noulchâteau a victorieusement repoussé ces deux accusations, et démontré que les *Revolutions de la vie de Don Diègo de Obregon* n'ont aucune ressemblance avec *Gil-Blas*, pour le fonds, la forme, et surtout le style ; et que Le Sage emprunte que 5 à 6 passages à Vincent Espinel, et surtout les sophismes du jésuite, en établissant que si on citait un *Gil-Blas* composé en Espagne par un *Abogado* en 1711, le Père Isla l'aurait publié avec les paroles authentiques, au lieu de traduire *Gil-Blas* en français en espagnol. Cet ouvrage est sans répétition, et donne gain de cause à notre nation dans ce singulier procès. ( *Ann. X XI*, 29, et au Supplément. )

» capables de fautes et de repentir, » de faiblesses et de retour.....» Gilblas nous semble avoir un intérêt plus général, un but plus moral, que Don Quichotte, qui n'est que la satire d'un ridicule particulier à une nation, et d'un ridicule qui n'existe plus : *Gil-Blas*, au contraire, convient aux hommes de tous les états, de tous les temps, de tous les pays. Les Anglais en font le plus grand cas; et Molière lui-même, s'il eût fait un roman, n'en eût pas fait un plus vrai, comme l'a fort bien dit Palissot. Le ressentiment de Le Sage contre les comédiens français, et surtout la nécessité de faire subsister sa famille, l'avaient jeté depuis quelque temps dans un genre dont il s'occupa durant vingt-six années de sa vie, et qu'il avait d'abord paru dédaigner, si l'on en juge par ce qu'il dit lui-même dans le prologue de Turcaret : il s'agit des spectacles des foires Saint-Germain et Saint-Laurent. C'est à tort que Palissot regarde Le Sage comme le créateur de l'opéra-comique, et que, dans les deux éditions des œuvres de ce dernier, on met en problème si ce spectacle date de l'année 1712, où parurent la pièce d'*Arlequin empereur dans la lune*, par Remy et Chailot, et celle d'*Arlequin baron allemand*, attribuée par Desboulmiers, tantôt à Le Sage, Fuzelier et Dorneval, tantôt à Le Sage seul. Sans rechercher quel fut le véritable auteur de cette dernière pièce, et en supposant même qu'elle soit de Le Sage, il est certain qu'avant 1712, les spectacles forains avaient joué des parodies et des farces en vaudevilles, soit en monologues, soit par écritaux (1) : Desboulmiers en cite

(1) Les trois grands théâtres de Paris, jaloux

quatorze, dont l'une (*Sarça* opéra en trois actes, vaine,) fut jouée dès 1717, donc clair que l'établissement de l'opéra-comique ne peut être attribué à Le Sage dont le premier opéra, non contesté, pour les spectacles forains, fut *Arlequin Serendib*, en 1713. Ce qu'on peut dire en erreur, c'est que Le Sage n'est l'inventeur de l'opéra-comique qu'il a publiée sous le titre de *Théâtre de la Foire*, comme les pièces qu'il a composées n'a pas été l'inventeur de l'opéra-comique, on peut dire qu'il lui a donné son nom, me qui lui est propre, et qu'il a été l'un des auteurs les plus célèbres de ce genre. Le catalogue le plus complet des pièces se trouve dans la *Petite bibliothèque des théâtres*, et l'on y trouve 101 opéras-comiques, plus de 100 divertissements, dont plusieurs composés par lui seul, et plusieurs en société avec Fuzelier, Autreau, Lafont, Piron et La Plupart eurent une vogue brillante; et quelques-uns ont obtenu l'honneur d'être joués au Théâtre Royal devant le Régent. C'est de ces compositions qui ne manquent d'attirer la foule, de logie, féerie, travers de l'actualité, anecdotes du jour, tout ce qui contribue à la contribution. Aucune de ces pièces n'éprouva d'échec marqué, nous observons que les deux genres, qui sont presque toujours de Le Sage seul, le doyen de ce

des spectacles forains, leur écrivait des scènes dialoguées et eurent même empêcher de parler et de chanter cette défense. chaque acteur se procurait un grand rouleau de carton, sur lequel il écrivait son nom et son rôle, d'abord en couplets. Comme ces cartouches et la scène, on imagina de les faire chanter, portés par deux amoureux jouant les airs, le public chantait et les acteurs faisaient les gestes. C'est ce qu'on appelle à cette époque les écritaux.

ures, furent accueillies peu favorablement, soit que le public commençât à s'ennuyer de ce genre de spectacle, soit que l'âge eût affaibli l'imagination et la gaieté de l'auteur. Il ne doit pas seulement regretter les succès que Le Sage employa à ses productions éphémères; on doit déplorer la peine qu'il a prise pour imprimer la collection de son *Théâtre de la Foire*, qui n'est pas la plus grande partie de ces ouvrages auxquelles il aurait dû attacher plus d'importance. Nous ne pouvons pas néanmoins toute la part du jugement qu'en porte La Fontaine; nous conviendrons qu'on n'y voit point de caractère malgré la diversité des caractères; que l'ariété ne s'y fait point assez dans le plan, dans la marche, dans les incidents; mais nous ne disons pas qu'il n'y a ni plaisant, ni sérieux. Si ce plaisant dégénère quelquefois en trivialité, c'est la faute de quelques personnages, du temps de Louis XIV; et du moins les couplets ne sont point défigurés par cette trivialité, ces madrigaux, ces couplets, ces vers, qui font tout le mérite de ces vaudevilles modernes. Le Sage, le grand nombre d'opéras que Le Sage donnait aux foires, ne l'empêchait pas de se livrer à d'autres compositions. Il s'était proposé de traduire *l'Orlando*, et il crut devoir commencer par *l'Orlando*; car la lecture de l'*Orlando innamorato* est indispensable pour lire avec intérêt l'*Orlando furioso*, qui en est la suite. Son *Roman de la Fontaine*, publié par livraison en 1717-20-21, forme 3 vol. in-12. C'est moins une version qu'une imitation agréable et soignée de l'original; il en a fait disparaître le mauvais goût, les inconvenances et les

exagérations; mais c'est un peu aux dépens du génie et de l'enthousiasme. Le Sage était trop penseur, trop observateur pour avoir l'imagination poétique. Il ne traduisit plus de poèmes, et revint aux romans. En 1732, il publia les *Aventures de Guzman d'Alfarache*, 2 vol. in-12; imitation fort abrégée et très-amusante de l'ouvrage de Mathieu Aleman (Voyez ce nom, tom. I, pag. 480), et supérieure à l'original espagnol, dont elle a fait oublier toutes les traductions antérieures. La même année, il mit au jour les *Aventures de Robert, dit le chevalier de Beauchesne*, 2 vol. in-12. Ce n'est point une fiction, mais l'histoire singulière d'un capitaine de flibustiers, qui fut tué à Tours, par des Anglais, en 1731, rédigée d'après les Mémoires fournis par la veuve. En 1734, il donna les deux premières parties de l'*Histoire d'Estevanille Gonzales, surnommé le Garçon de bonne humeur*, 2 vol. in-12. C'est encore de l'aveu de Le Sage, une imitation de l'espagnol, d'après la *Vie de l'écuyer Obregon*, par Vincent Espinel, dont on a parlé ci-dessus; mais il n'en a pris que quelques traits, tels que l'aventure du nécromancien démasqué. Ce roman, modelé sur *Gil-Blas*, en rappelle parfois la gaieté, l'esprit et les situations; cependant il est moins varié, moins fortement dessiné; et les deux dernières parties sont fort inférieures aux précédentes. Le Sage, en vieillissant, paraissait néanmoins redoubler d'ardeur et de fécondité. En 1735, il publia *Une journée des Parques*, in-12, dialogue plein de sel, de philosophie, de pensées fortes et hardies, rendues avec une vigueur étonnante. La même année il compléta *Gilblas*. Il fit aussi représenter, au Théâtre

italien, le 21 novembre, et devant la cour, le 26 du même mois, les *Amants jaloux*, comédie en trois actes et en prose, imprimée en 1736, in-12. Cette pièce eut peu de succès ; on en trouva, dit D'Origny, l'intrigue trop compliquée, l'action confuse, les scènes trop peu filées, les motifs trop peu développés, et ( ce qu'il y a de plus étonnant ) le dialogue trop serré, le style trop concis. Nous n'y avons rien vu qui puisse justifier cette espèce d'éloge, ou qui nous ait paru digne de l'auteur de Turcaret. Il l'a désavoué indirectement en ne l'insérant pas dans son Théâtre ; et si elle est réellement de lui, ou est fâché que l'anonyme ait été levé après sa mort par les frères Parfaict. En 1736 et 1738, Le Sage fit jouer ses quatre derniers opéras-comiques ; et donna le *Bachelier de Salamanque*, 2 vol. in-12, regardé par Laharpe, comme le plus médiocre de tous ses romans. En accordant qu'il est plus pauvre d'invention, nous ne convenons pas qu'il roule *tout entier* sur les désagréments du métier d'instituteur : cette matière en fait à peine la cinquième partie. Moins plaisant, moins épisodique ( et en cela plus intéressant peut-être ) que les autres romans de Le Sage, celui-ci se distingue par une teinte plus sombre et plus mélancolique ; on y reconnaît d'ailleurs cette marche simple, ce style dégagé de sentences et de prétentions, qui caractérisent l'auteur. On a dit, et nous croyons sans peine, que Le Sage avait une prédilection marquée pour cet ouvrage, le dernier de ses romans et le fruit de sa vieillesse. Il en a pris aussi quelques idées dans les inépuisables *Relations de l'écuier Obregon*. En cessant de composer des romans et des pièces

de théâtre il ne renonça pas à mais il s'exerça dans un genre facile et plus proportionné à ses forces. En 1740, il publia, sous le voile de l'anonyme, la *Falivée*, un v. in-12, où dans un style assez simple, il a renfermé une suite de lettres qu'il suppose écrites par divers personnages, sur divers sujets satiriques ; ce sont tant d'esquisses ou d'extraits de romans de caractère. En 1743, il donna un *Mélangé de saillies d'esprit et de réflexions historiques des plus frappantes*, in-12. La plupart de ces anecdotes sont alors nouvelles ou peu connues ; rien de piquant aujourd'hui. Le Sage travaillait beaucoup, gagnait tous ses ouvrages. De sa vieillesse, le goût de l'étude, de la lecture, de la conversation, de ses amis, une femme qui, par ses attentions pour lui et de tendresse pour ses enfants, le secondait dans son éducation ; enfin, toutes les sances que procurent la liberté et la paix d'un bon ménage : long-temps la vie de cet homme ; mais sa vieillesse ne fut pas de chagrins. Il avait eu trois filles : quand il fallut les établir, l'aînée, qu'il des barreau, et qui avait même quelques causes avec succès comédien, et se rendit célèbre la suite sous le nom de *Mo*. Le troisième choisit la médecine ; c'était celle pour laquelle Le Sage avait le plus d'aversion ; dédommagé de ces contraires par la tendresse constante de sa femme par la conduite exemplaire de ses fils, qui, ayant embrassé l'état ecclésiastique, avait un canonicat à Boulogne. Le Sage avait cessé de voir le monde ; mais lorsque cet ac-

pu de la réputation, il le remercia en grâce, soit que leur réconciliation se fût opérée à Boulogne, par et d'une ingénieuse et touchante imitation du chanoine Le Sage, soit les amis communs ayant entraîné le vieillard au théâtre Français, il son fils dans Turcaret, l'applaudissant pleurant de joie, l'embrassant et rendit toute son affection. Ce y a de sûr, c'est que Montmélevint le plus intime ami de père. Lorsque cet acteur était au re, Le Sage allait passer la soirée dans un café de la rue St.-Jacques, près de sa demeure. On y faisait cercle autour de lui, on montait sur les chaises, sur les tables pour l'écouter et pour applaudir la justesse, la variété, la variété de son élocution, et par un organe sonore. La mort de ce fils chéri, l'espoir, le soutien de sa vieillesse, fut pour lui un coup de foudre. Sur la fin de 1743, il retourna à Boulogne avec sa femme et sa fille, auprès de son fils le chanoine, dont les soins délicats adoucièrent l'amertume d'une perte si le. Il y passa ses dernières années dans un état d'affaiblissement aristocrate. Le cours du soleil influait d'une manière sur les organes de ce vieillard : il s'animait par degrés à mesure que cet astre approchait du zénith, et il semblait alors avoir recouvré la gaieté, l'urbanité de ses premiers ans et la vivacité de son imagination ; mais, au déclin du jour, la vivacité de son esprit et de ses sens diminuait graduellement, et il tombait dans une sorte de léthargie durant jusqu'au lendemain. Il mourut son oncle à Boulogne, le 17 mai 1747. Le comte de Tressan, qui mandait alors dans le Boulonnais, un devoir d'assister, avec tout son état-major, aux obsèques de Le-

Sage; et, par l'éclat de cette pompe funèbre, il rendit un hommage public à la mémoire de l'un des meilleurs écrivains dont la France s'honore. Sa veuve lui survécut peu, et mourut au même âge que lui, le 7 avril 1752. Le Sage avait eu, dès sa jeunesse, des symptômes de surdité. On voit, dans le prologue de *Turcaret*, qu'à cette époque il n'entendait déjà que très-difficilement. Il devint bientôt tellement sourd, qu'il faisait usage d'un cornet acoustique. Cette infirmité fut, dit-on, la principale cause qui l'empêcha d'être reçu à l'académie française, quoiqu'il y eût plus de titres que la plupart de ceux qui en faisaient alors partie. L'un d'eux, Danchet, plus recommandable par ses qualités sociales que par ses écrits, sollicita souvent son vieil ami de se mettre sur les rangs; mais la franchise et l'indépendance du caractère de Le Sage ne pouvaient se plier à des démarches d'étiquette auprès de certains personnages dont il avait tracé des portraits satiriques trop ressemblants. Quoiqu'il joignît aux vertus domestiques la plus sévère et la plus douceur de son commerce n'excluait point en lui cette causticité d'esprit qui perce dans tous ses ouvrages, et qui dut lui attirer des détracteurs et des ennemis. Voltaire a été sobre d'éloges envers Le Sage; il ne parle (*Siccle de Louis XIV*) que de son *Gil-Blas*, dont il loue le naturel. Cette réticence n'étonnera pas, si l'on se rappelle combien était irascible le philosophe de Ferney. L'auteur de *Gil-Blas*, à qui aucun travers ne pouvait échapper, s'était permis, dans *le Temple de Mémoire*, l'un de ses opéras-comiques, de ridiculiser les admirateurs outrés d'un poète qui n'était alors connu que par les tragédies

d'*OEdipe*, d'*Artémire* et de *Marianne*, et par le poème de la *Ligue*, faible et première esquisse de la *Henriade*. Les sarcasmes de Le Sage contre les comédiens lui valurent une épigramme de l'acteur Legrand; et Piron, l'un de ses rivaux aux spectacles forains, décocha quelques traits satiriques contre lui. On ne peut s'empêcher d'estimer Le Sage, en lisant ses écrits, où la langue et les mœurs sont également respectées. De ce que, dans ses romans et dans ses comédies, il n'a presque jamais mis en scène que des fripons, on aurait tort de concevoir une idée peu avantageuse de ses principes. Rien ne prouve mieux, au contraire, combien il était véritablement honnête homme; car, pour s'indigner des vices de la société, et pour en retracer énergiquement le tableau, il faut posséder les vertus qui leur sont diamétralement opposées. C'est pour cela que Molière a si bien peint les avarés et les hypocrites. Le Sage eut avec ce grand homme un autre trait de ressemblance: comme chez lui, ses talents ne se développèrent que dans l'âge mûr, et s'accrurent avec les années. Il avait environ quarante ans, lorsqu'il donna *Crispin rival*, *le Diable boiteux* et *Turcaret*: il en avait quarante-sept, quand il publia *Gil-Blas*, qu'il termina à soixante-sept ans; preuve que pour composer des comédies et des romans de caractère, genres qui ont entre eux une parfaite analogie, il faut moins d'esprit et d'imagination qu'une grande habitude de réfléchir, d'observer et de juger; et cette habitude, qui ne s'acquiert que par l'expérience, est rarement le partage de la jeunesse. L'écriture de Le Sage était aussi soignée que son style. Malgré la supériorité de ses talents et le succès de ses

nombreux ouvrages, l'auteur de *Gil-Blas* ne parvint jamais à la fortune: il assure qu'il avait refusé des postes où d'autres moins scrupuleux que lui se seraient enrichis. Indifférent sur l'avenir, il fut toujours bienfaisant et libéral au sein de la médiocrité, et ne laissa d'autre héritage à ses enfants que l'exemple de ses vertus et la renommée de ses travaux. Outre les éditions qu'il a données de ses ouvrages, il publia, avec Orneval, la collection intitulée: *Théâtre de la foire*, 9 vol. in-12, dont nous avons fait mention. Les 3 premiers vol. parurent en 1721, le quatrième et le cinquième en 1724, le sixième en 1731, et les trois derniers en 1737. Un autre neuvième volume, imprimé en 1734, et qui forme le dixième de cette édition, a été donné par Carolet, et ne contient que des pièces de sa composition. (Voy. CAROLET, tom. VII, p. 176.) En 1737. Le Sage en publia une nouvelle édition en 8 vol. in-12, dans laquelle il n'a pas compris les pièces de Carolet. En 1739, il fit imprimer son *Théâtre français*, 2 vol. in-12, réimprimé en 1774. Des sept comédies qu'on y trouve, deux seulement, *Turcaret* et *Crispin rival de son maître*, ont été insérées dans la *Petite Bibliothèque des Théâtres* et dans le *Répertoire du Théâtre Français*. Quant aux romans de Le Sage, ils ont été très-souvent réimprimés, surtout *le Diable boiteux*, *Gil-Blas* et *le Bachelier de Salamanque*. Mais *Gil-Blas* est le seul qui ait obtenu l'honneur de l'être avec le plus de luxe et de soin. Les meilleures éditions de ce roman étaient celles de Didot jeune, Paris, 1794, 4 vol. in-8<sup>o</sup>. fig., et 1801, 8 vol. in-18, fig., avant que M. Didot l'aîné eût donné l'édition qu'il vient



ier, Paris, 1819, 3 vol. in-8°, partie de sa collection des classiques français. Cette édition, la seule conforme à celle de 1783, qui avait été corrigée par M. François de Neufchâteau nous avons rendu compte de, et qui est intitulé : *Examen de la question de savoir si Le Sage est l'auteur de Gil-Blas, ou s'il l'a écrit en espagnol*. Ce littérateur dit à la page de plus noté en marge et au verso de plusieurs pages d'un exemplaire de *Gil-Blas* plusieurs allusions qu'il avait faites dans ses entretiens avec le d'Albion de Tressan son compatriote, tenait de la bouche même de Le Sage. Ces notes extrêmement curieuses pourraient servir de commentaires de clef pour expliquer diverses anecdotes de cet excellent roman, et en faire connaître quelques passages sous leurs véritables noms. Tous ceux qui ont connu de ce travail, en desireront vite la publication. Plusieurs des traductions de Le Sage ont été traduites dans les langues de l'Europe. L'Espagne possède deux traductions de *Gil-Blas* la première a eu six éditions à Madrid, depuis 1740 jusqu'en 1767, in-12, et a été réimprimée à Paris, en 1788, 6 vol. in-8°, fig. Le sieur Monty, qui en est l'auteur, a fait des suppressions à l'original, et il a ajouté une suite qui forme les deux derniers volumes. La seconde édition, plus littérale, est due à M. Crocchide Sienna, Colle Amerino, 1783, 4 vol. in-8°, et Londres, M. Smollett en a donné une anglaise, dont la cinquième édition est de 1783, 4 vol. in-12, fig. Les allemands et les hollandais ont fait des traductions de *Gil-Blas*. La première que le père Isla a publiée en es-

pagnois, est intitulée : *Les Aventures de Gil-Blas de Santillane, volées à l'Espagne, et adoptées en France, par M. Le Sage, restituées à leur patrie et à leur langue naturelle; par un Espagnol zélé qui ne souffre pas qu'on se moque de sa nation*. Madrid, 1787, 4 vol., petit in-4°, et 1805, 5 vol. in-12. *Gil-Blas* a donné lieu à plusieurs imitations et copies, tant en France que dans les pays étrangers; mais aucune n'approche de l'original. On a deux *Gil-Blas allemands* : l'un par M. Hertzberg, sous le titre du *Nouveau Gil-Blas, ou Mémoires d'un homme qui a passé par les épreuves les plus dures de la vertu*; traduit en français par C. H. Nirel, Francfort, 1778, 2 part., 1 vol. in-12; réimprimé à Lille. Le second est intitulé : *le Gil-Blas allemand, ou Aventures de Pierre Claus*, par le baron de Kniegge; traduction française, Paris, 1789, 3 vol. in-12. Il y a aussi le *Gil-Blas anglais, ou Hugues Trevor*, par Thomas Holcroft; trad. en français, Paris, 1798, 4 vol. in-12. On a publié à Amsterdam, la *Vie de don Alphonse Blas de Lirias, fils de Gil-Blas de Santillane*, 1754, in-12; traduite en italien, Venise, 1759, in-12, et réimprimée en 1802, sous le titre de *Suite de Gil-Blas, ou Mémoires de don Alphonse, etc. Ouvrage posthume de Le Sage*. Enfin on a donné *Les Trois Gil-Blas*. La plus grande partie des ouvrages de cet auteur a été recueillie sous le titre d'*Œuvres choisies de Le Sage*, Paris, 1783, 15 vol. in-8°, fig., et 1810, 16 vol. in-8°, fig. Cette seconde édition, plus ample que la précédente, contient de plus : un catalogue des pièces qu'il a données aux Théâtres de la foire, un abrégé de l'histoire de ces

spectacles (1). *Le Traître puni*, *Don Félix de Mendocce*, et *Don César Ursin*, comédies traduites de l'espagnol, *La Valise trouvée*, et le *Mélange amusant de saillies et de traits historiques*. Mais on ne trouve dans aucune des deux éditions les *Nouvelles Aventures de don Quichotte*, ni la comédie des *Amants jaloux*. La plupart des préfaces qui précédaient les éditions données par l'auteur, y ont été supprimées : tout ordre chronologique, dans l'arrangement des ouvrages, a été interverti; et outre un grand nombre d'erreurs dans la Notice historique sur Le Sage, nous avons cru reconnaître que ces deux éditions n'ont été faites que d'après des réimpressions. On y a inséré cinquante des opéras comiques, choisis parmi les soixante et douze que contient le Théâtre de la foire. Deux, imprimés en 1712, et devenus rares, n'ont été compris dans aucune collection, et vingt-sept n'ont jamais été publiés. De ces derniers, s'il faut en croire les éditours de la Petite Bibliothèque des Théâtres, quinze doivent se trouver dans un manuscrit in-4<sup>o</sup>. de la Bibliothèque du roi, intitulé : *Pièces du Théâtre de la foire qui n'ont point été imprimées*, par MM. Le Sage et d'Orneval, avec cette épigraphe : *In memoriam carissimi amici d'Orneval, de Chasseloup scripsit*, 1731, à Paris. Ce manuscrit doit contenir aussi *Arlequin prologue*, suivi de l'*Arbitre des différends*, comédie en trois actes, en prose, représentés l'un et l'autre sur le Théâtre Italien, en 1725; mais nous n'avons pu le

découvrir au cabinet des manuscrits de la Bibliothèque du roi. On ne peut désirer, pour la gloire de Le Sage, que l'on donne de ses œuvres une édition plus correcte et plus recherchée. Une Lettre autographe et inédite de cet auteur, datée du 18 juin 1728, nous apprend qu'il s'occupait de la rédaction des Mémoires d'une femme et de la *Petite*, que ses aventures et ses succès avaient rendue fameuse par son succès par égard pour des hommes célèbres, ces mémoires ne furent publiés. (Voyez Marie PERRIN.)

LESAGE DE MONTMÉNIL (RENÉ-ANDRÉ), fils aîné de Le Sage, né à Paris, le 30 mai 1695, débuta sur la scène française le 28 mai 1716, par le rôle de *Carille* dans l'*Etourdi*, où il fut applaudi : mais comme son succès n'était pas encore assez fort, il alla jouer deux ans en province, revint débiter une seconde fois à Paris, le 18 mai 1728, par le rôle d'*Hector* dans le *Joueur* : il eut le plus grand succès, ainsi que ceux de *Dave* de l'*Andrienne*, de *Labranche* dans *Crispin rival*, reçu à demi-part le 7 juin 1728, et devint bientôt un des plus célèbres acteurs du Théâtre Français. Il s'est souvenu long-temps de son amitié avec laquelle il joua les valets, les paysans, les financiers, les hommes de lettres, et même quelques premiers rôles, excellait dans *Turcaret*, dans *Patelin*; et par le succès qu'il tira du rôle de *Leandre* dans *Le trait*, en 1731, il fixa au succès de cette pièce qui avait peu réussi par sa nouveauté. Montmenil n'obtenait pas autant d'effet dans les autres rôles du haut-comique, mais il jouait avec plus de finesse que de force, et de vérité, tels que ceux de *Losophe marié*, de *Théodo-*

(1) Ou a grossi ce catalogue, des titres de quatre pièces faussement attribuées à Le Sage, et de quatre autres qui ne sont que des romans sous de nouveaux titres.

*mide*; il ne laissait pas toute-  
 ly être également applaudi,  
 qu'il jouissait de la faveur  
 blic : il en était digne par la  
 se de ses sentiments, la bonté  
 caractère, l'honnêteté de ses  
 autant que par ses talents.  
 lié avec son père, il effaçait  
 grin qu'il lui avait causé, et se  
 le fils le plus tendre et le  
 oimis. Il se concentra dans sa  
 dont il devint le soutien, et  
 as de société plus intime que  
 son père, de sa mère et de  
 qui le perdirent trop tôt. At-  
 t'un mal violent dans une  
 de chasse qu'il fit aux envi-  
 e Paris, cet acteur fut porté  
 illette, chez un invalide des  
 -Françaises, où l'on n'eut que  
 ps de lui administrer les sauts;  
 il y expira le 8 septembre  
 âgé de 48 ans. — LESAGE  
 ( - François ), son frère, né  
 v, le 24 avril 1698, et cha-  
 a la cathédrale de Boulo-  
 -Mer, joignait aux vertus de  
 at, les qualités les plus esti-  
 et une partie des talents de  
 renil, avec lequel il avait une  
 blanc frappante. Il brillait  
 esprit, et lisait parfaitement  
 s. Comme les revenus de sa  
 de suffisaient à peine pour  
 ur sa famille, il obtint de la  
 Marie Leczinska, à la de-  
 du comte de Tressan, une  
 u sur un bénéfice. Il mourut  
 logne, le 25 avril 1762.  
 PAGE DE PITTENEZ ( Fran-  
 Antoine ), troisième fils de  
 ge, né à Paris le 22 fé-  
 1700, eut Danchet pour  
 t. Seduit par les succès de  
 ere Montmenil, il se fit co-  
 t, et joua plusieurs années  
 vance sous le nom de Pittenez.

Il revint à Paris en 1734, et fit  
 représenter à la foire Saint-Germain  
 deux opéras-comiques : le *Testa-  
 ment de la Foire* et le *Miroir ma-  
 gique*, qui ne sont autre chose qu'une  
 remise, avec corrections et coupures,  
 des *Funérailles de la Foire* et de  
 la *Statue merveilleuse*, données par  
 son père en 1718 et 1720. Nous igno-  
 rons si Pittenez a composé d'au-  
 tres ouvrages; il est vraisemblable  
 que n'ayant pu, comme auteur  
 ni comme acteur, acquérir de la  
 fortune et de la réputation, il quitta  
 le théâtre après la mort de son  
 père, et se retira à Boulogne; mais  
 nous ne pouvons dire si c'est lui, ou  
 son fils, qui signa, en 1752, sous  
 le titre de clerc tonsuré, l'acte de  
 décès de sa mère, comme témoin  
 avec son frère le chanoine, et qui  
 en 1762, signa encore l'acte mortu-  
 aire de ce dernier. — LESAGE  
 ( Marie-Elisabeth ), leur sœur, née  
 à Paris, le 9 août 1702, vécut  
 dans le célibat, et fut toujours la  
 compagne et la consolation de son  
 père et de sa mère. Elle survécut à  
 son frère le chanoine, après la mort  
 duquel se trouvant sans ressources,  
 elle alla mourir à l'hôpital de Bou-  
 logne. A-T.

LESAGE ( GEORGE-LOUIS ) naquit  
 le 13 juin 1724, à Genève, où son  
 père, né à Couches, en Bourgogne,  
 s'était retiré quelques années au-  
 paravant, et où il enseignait les mathé-  
 matiques et la physique. Il cultivait  
 les sciences et les lettres, et occupa  
 de bonne heure Georges - Louis,  
 des objets de ses propres études. Il  
 lut avec lui les auteurs latins, et en  
 particulier quelques morceaux choi-  
 sis de Lucrèce, dont la physique  
 excita la curiosité du jeune disciple.  
 Ces premières leçons eurent quelque  
 influence sur le développement des

goûts et du génie de celui-ci. A d'autres égards, l'enseignement du père n'était pas d'accord avec les dispositions naturelles du fils, qui avait surtout besoin de méthode et de suite. On comprendra, par un seul trait, combien la marche de son maître était irrégulière. Le jeune Le Sage, ayant témoigné à son père le désir de connaître un peu l'histoire moderne, ne reçut de lui d'autre indication pour ce genre d'étude, que le Dictionnaire de Moréri. La prédilection du père pour tout ce qui était incohérent, son aversion pour toute espèce de méthode régulière, allaient si loin, que le fils ne put se dissimuler les inconvénients de cette tournure d'esprit. En cherchant à les éviter, il se jeta même dans une sorte d'extrême, et devint plus attentif à l'ordre et à la liaison des idées, qu'il n'eût fait s'il eût été moins frappé du spectacle habituel du désordre. Du reste, quoique ennemi des longs raisonnements, son père se plaisait à lui indiquer les raisons prochaines des petites choses qui s'offraient aisément et familièrement à l'observation. Cette habitude excita la curiosité du jeune Le Sage, et détermina en partie son goût pour la recherche des causes. Mais cette recherche n'était pas favorisée par les circonstances dans lesquelles sa famille était placée; et ses petits appareils d'expériences enfantines n'étaient pas fort respectés au milieu des soins du ménage. On n'avait pas encore, à cette époque, des principes bien raisonnés sur l'éducation physique; et Le Sage, dans son enfance, fut constamment condamné à une sorte d'immobilité, qui nuisit au développement de ses forces, et lui laissa toujours, dans la suite, un peu de gêne et de maladresse. On lui

prescrivait, en même temps l'absence; et il en résulta pour lui une difficulté et quelque besoin de s'exprimer. Mais cette contrainte, en le forçant à se replier sur lui-même, tourna peut-être avec l'énergie son esprit vers la solution. Au sortir du collège, venu à Genève, d'allier aux avantages de l'éducation publique de l'éducation particulière, entra successivement dans les classes de belles-lettres et de philosophie. Dans ce dernier, le plus assorti à ses goûts, il fit la physique sous Calandrin et les mathématiques sous Cramer. À cette époque, il eut occasion de constater la fausseté d'une prétendue démonstration du cercle. Ce fut au même auditoire, qu'il fit de belles liaisons studieuses, pendant tout le cours de sa vie. Il fut aimé de plusieurs personnes, et en particulier de J. A. Deluc, devenu depuis un grand homme célèbre. Ce physicien découvrit quelque part une convection dans laquelle Le Sage, encore étudiant, alléguait à ses collègues l'exemple familier d'un ballon qui paraît tirer une chute mais qui la pousse avec succès. Dès-lors, Le Sage avait d'expliquer la chute des corps par le choc d'atomes rapides; mais arrêté par des difficultés qu'il ne réussit à dénouer qu'au bout de quelques années. Cette occupation fut toujours pour lui une occupation favorite, ne l'empêchant pas d'essayer la solution de quelques problèmes de physique et de chimie, et d'obtenir, dans ses premières études, des succès qui l'encouragèrent. Mais quand il voulut embrasser un état en proie à de longues et

us. Ce temps, toutefois, n'est pas perdu; il l'employa à des lectures philosophiques, toujours en vue son but, la cause de la gravitation. Il termina enfin à étudier la mécanique, et se rendit à Bâle, à cet effet il n'exerça jamais cette science, et ce genre d'étude eut lieu pour lui. Cependant Le Sage eut l'avantage de voir et d'entendre Daniel Bernoulli; et il se consacra encore dans sa vieillesse, à l'étude de la gravitation, l'impression qu'il eut sur lui un discours de ce genre, sur la possibilité de la gravitation, et les petites forces qui agissent sur l'imagination. Ce sujet lui-même, beaucoup occupé par le poids d'une autorité si grande, contribua à l'élever au-dessus de ce genre de difficultés qui l'arrêtaient dans le cours de ses études. Après un séjour à Bâle, que la modicité de ses ressources pécuniaires rendait insuffisante, il alla continuer ses études à Paris. Celles de médecine ne servirent qu'à entraver sa marche, et à retarder ses succès. Il ne fut qu'un temps à s'apercevoir de ce qui manquait en d'autres genres; et vint à son père, que plusieurs fois il ignorait n'étaient pas les B, C des mathématiques. Son père ne voulait pas qu'il continuât de sa vocation en se livrant à d'autres travaux. Cette étude, jointe à l'extrême éparpillement qu'il devait se prescrire, et à l'incertitude qu'il éprouvait dans le choix de sa vocation, fut la cause de sa décadence, et de son déclin. Sa santé se dégrada, et son esprit se trouva sans fruit, tout le fruit qu'il avait sans doute espéré. Il ne fut que quelques jours, et fut quelque

temps précepteur dans une maison où il parut que son mérite fut mal apprécié. Il la quitta à la suite de quelques dégoûts, et fut remplacé par Marmontel. Rendu à ses travaux et à sa pauvreté, il reprit ses méditations favorites, et parvint à la solution de deux difficultés, qui l'avaient arrêté jusque-là. Il écrivait à son père, en date du 15 janvier, à onze heures et demie du soir [1747]: « *Ευρηκα, ευρηκα* (1). Jamais je n'ai eu tant de satisfaction que dans ce moment, où je viens d'expliquer rigoureusement, par les simples lois du mouvement rectiligne, celles de la gravitation universelle, qui décroît dans la même proportion que les carrés des distances augmentent. » Enflammé par ce succès, il termine sa lettre en disant: « Peut-être cela me procurera-t-il le prix proposé par l'académie de Paris, sur la théorie de Jupiter et de Saturne. » Voici quelle fut l'occasion de la découverte qui excitait son enthousiasme. Vers la fin de l'année précédente, Le Sage trouva, par hasard, sur une cheminée, les *Leçons élémentaires d'astronomie*, de La Caille; et après en avoir parcouru quelques articles, il lut la conclusion, où il apprit enfin fortuitement à quoi se réduisait l'obligation du physicien qui voudrait expliquer mécaniquement toute l'astronomie. Pendant quelques semaines consécutives, il roula dans sa tête ce grand problème, et atteignit enfin son but. « Dès ce moment-là, dit-il dans ses notes, je me promis bien de ne pas lâcher prise. » Et, en effet, il se dévoua, tout entier, à cette intéressante recherche. Forcé d'abréger son

(1) *J'ai trouvé, j'ai trouvé.*

sejour à Paris, il revint dans sa patrie, où quelques défauts de forme l'arrêtèrent dans la pratique de la médecine. Son père lui rendit sa liberté; et il l'employa à suivre des études plus conformes à ses goûts. Il composa, pour le prix académique qu'il avait en vue, un *Essai sur l'origine des forces mortes*, dans lequel il s'occupait peu de la question principale, et donnait le développement de son explication mécanique de la gravitation. Aussi n'eut-il aucune part au prix. En attendant son jugement, il s'occupait de diverses études accessoires; et enfin, lorsque son sort, à cet égard, fut décidé en mai 1750, il entreprit l'enseignement des mathématiques, comme le seul moyen de se procurer un petit revenu, et même à la longue une petite fortune indépendante. Le travail auquel il s'était livré avec trop d'ardeur, avait dérangé sa santé, et l'avait rendu sujet à des insomnies, qui durèrent toute sa vie et qui lui ôtaient souvent la faculté de suivre ses méditations habituelles. Peu après son retour à Genève, il se lia avec Charles Bonnet, qui, dans sa *Contemplation de la nature*, saisit l'occasion de parler de Le Sage avec estime. Ce fut aussi à cette époque qu'il apprit du professeur Cramer, que Nicolas Fatio avait conçu l'idée d'un mécanisme propre à produire la pesanteur. Dès-lors il ne négligea rien pour obtenir des renseignements à ce sujet, et parvint enfin à se procurer quelques manuscrits de Fatio, qu'il a fait déposer, à sa mort, dans la bibliothèque publique de Genève. Tout en donnant des leçons, Le Sage travaillait sur divers sujets. Dans une lettre à d'Alembert, en date du 3 août 1753, il lui donnait les titres de trente-huit Mémoires

qu'il avait ébauchés, dont calcul, douze de géométrie sept de physique. Nous indiquons à la fin de cet article, ceux d'opuscules qui offrent le plus d'intérêt. C'est cependant cette époque que Le Sage envisageait comme une période de suspension de travail qu'il avançait peu celui au contraire mettait le plus d'importance. Le Sage travaillait beaucoup, et ne publiait rien. Cette réserve n'était pas seulement l'effet de sa timidité ou de sa crainte, mais bien plus encore qu'il prenait à entasser des manuscrits et de sa lenteur à les rédiger. Le Sage adopta, pour ses recueils scientifiques, une méthode digne d'être imitée. Ses pensées et celles de ses élèves étaient écrites sur des morceaux de papier des cartes détachées, rangées méthodiquement par paquets, de manière à présenter sous des chefs distincts dans le meilleur ordre, la suite de ses méditations et de ses lectures. En 1751, il eut connaissance de la dissertation du médecin Redekind qui avait eu, sur la cause de la pesanteur, des idées analogues à celles de Fatio (2). En 1756, il eut dans le *Mercure de France*, une *Leçon d'un académicien de Dijon*, qui fut une explication absurde de la pesanteur. Bientôt un prix proposé par l'académie de Rouen, pour la cause des affinités, offrit à Le Sage une nouvelle occasion de travailler. Il en résulta un Mémoire qui fut couronné en 1758, et imprimé

(1) *De causa gravitatis meditatio*.

(2) Outre Nic. Fatio et Redekind, attribué la gravité à une cause analogue à celle de Fatio, il faut nommer Cramer, qui, en 1736, fit soutenir sa thèse, à Genève, sur ce thème, ou il présente une hypothèse en apparence semblable, fondée sur des principes différents, que ce grand géométricien développa point, et qu'il parut avec succès.

blie, sous le titre d'*Essai de mécanique*. Il y rapportait nées à son mécanisme général expliquait en particulier l'afes substances homogènes ens, par l'impulsion de deux s de particules de grandeurs. Il fit, dans la suite, diverses ons à cet écrit, et les joignit ement à tous les exemplaires rit à ses amis et à pluvants, dont il ambitionnait mes au moins autant que le Le Sage forma des liaisons it des correspondances nom- avec des savants de diverses tels que Mairan, d'Alembert, Laplace, Frisi, Boscovich, t, Euler, etc. Il fut nom- bre de la société royale lres, et correspondant de ie des sciences. Il compta au nombre de ses disciples. Le Saussure avait coutume er dans ses cours le système age. Ses successeurs en ont usé de même. M. Lhuillier, ment professeur à Genève, nt nommé Le Sage comme re auquel il était tendrement. En 1759, Le Sage conçut, première fois, la théorie des lastiques, sous une forme toujours envisagée depuis pleinement satisfaisante. Des si soutenus furent, sans a cause d'un accident dont en péniblement affecté: en d perdit presque la vue. Des ements et quelques remèdes endrent insensiblement l'urais il fut des-lors assujéti à les précautions qu'exige un fatigué et délicat. Cette cir- ce, jointe à d'autres, lui fit la résolution de concentrer es sur un seul objet. Ainsi,

loin de refroidir son ardeur pour ses études favorites, elle tendit plutôt à l'accroître. Après diverses hésitations, il renouça au mariage, et ne songea plus qu'à terminer le grand ouvrage qu'il avait entrepris. L'Histoire de l'académie des sciences, pour 1756, contient une *Remarque* de Le Sage, sur la vingt et unième proposition du livre XI des *Eléments* d'Euclide. Les *Mémoires* de Berlin, pour 1782, offrent, dans une dissertation intitulée *Lucrèce Newtonien*, le système de Le Sage, présenté par lui-même sous une forme indirecte et ingénieuse. Nous avons déjà dit qu'il a très-peu publié. Il projetait une *Histoire des recherches faites sur la pesanteur*, et nombre d'autres ouvrages plus ou moins liés à l'objet principal de ses travaux. La *Notice de la vie et des écrits de G. L. Le Sage*, publiée à Genève en 1805, fait connaître un assez grand nombre d'écrits de cet auteur, publiés, ou dont la publication est en quelque sorte promise. Voici les plus importants : *Fragments sur les causes finales* ( publiés à la suite de la même *Notice* ). — *Extraits de la Correspondance de Le Sage*, ( publiés de même ). — *Sur les alvéoles des abeilles* ( dont un fragment a été publié par M. F. Huber, dans ses *Observations sur les Abeilles*, tome II ). — *Loi qui comprend toutes les attractions et répulsions* ( *Journal des savants*, avril 1764 ). — Quelques *Mémoires* sur de prétendues expériences de MM. Coultaud et Mercier ( *Journal de physique*, 1772 et 1773 ). — *Suffrages britanniques favorables à la physique spéculative* ( *Biblioth. britannique*, tom. 8 et 9 ) ( 1 ). Ses ouvrages non

(1) Nous indiquons ici quelques opuscules moins importants, pour ne rien omettre de ce

de raisons de redouter la fureur de ces hommes féroces, qu'il s'était fait remarquer plusieurs fois par sa modération. Le 14 décembre 1792, il s'était opposé à l'impression de la liste des pétitions dites des 20 mille et des 8 mille, dans lesquelles on avait demandé vengeance des attentats commis contre Louis XVI, le 20 juin précédent ; par la raison, avait-il dit, qu'il ne fallait pas multiplier les causes de proscription. Un tel langage ne pouvait convenir à ceux qui voulaient gouverner par la terreur et la destruction ; et Le sage fut lui-même un des premiers pros crits après la révolution du 31 mai, où il s'était montré l'un des plus ardents à combattre le parti de Robespierre. Le 28 juillet 1793, il fut déclaré traître à la patrie, et mis hors la loi ; mais ayant échappé à ses bourreaux par la fuite, il fut rappelé dans la Convention avec ceux de son parti, après le 9 thermidor (27 juillet 1794). Pendant le reste de la session, il voulut se venger des *terroristes* ses proscrip teurs, les poursuivit avec beaucoup de constance, et demanda l'arresta tion de plusieurs, notamment de Robert-Lindet et de Fouché, dont il avait à se plaindre plus particu lièrement. Il combattit la loi du 17 nivose relative au partage des suc cessions des émigrés, et devint membre du comité de salut public : il n'y aurait véritablement point de reproches à lui faire depuis sa pros cription, si on ne l'avait entendu annoncer à la tribune avec enthousiasme la funeste victoire de Quibe ron, où venaient de périr les meilleurs officiers de l'ancienne marine de France. Il fut ensuite membre de la commission qui rédigea la cons titution directoriale, et fut chargé

concurrentement avec d'en faire le rapport. Le 1795, il proposa une aux habitants de Paris qu'ils étaient gar nition de la sûreté de la Convention nationale époque il se fit peu re mourut le 9 juin 1797 peu avancé.

LESBONAX, phil teur grec, était né à florissait sous l'emp Il eut pour maître Ti il corrigea ce qu'il p de trop sévère dans Lucien, qui l'appelle u prit et de mérite, non fréquentait les spectac des danseurs, et qu' théâtre comme une c ( Voyez Lucien, trad. de Bellin de B. p. 99.) Il enseigna dan un tel succès, qu'on a pour lui décerner un publique, que les m ville natale avaient son honneur une méd long-temps aux recé tiquaires, et retrouvé nier siècle, par Cary de Marseille, qui l'a p avec une explication. p. 247.) Elle porte un homme, couronné d les mots ΛΕCΒΟΝΑΞ et au revers une figu verte d'un manteau, main droite un bâton che un instrument qu déterminer. Cary co tête est celle du dieu noré d'un culte par tylène : cette opini battue dans les *vous* (juin 1745) o



e tête ne peut-être que celle  
 onax lui-même. Le savant  
 a fait voir depuis (*Iconogr.*  
 P. I. pl. not. ch. IV) que la tête  
 sur cette médaille est celle  
 as, auquel les Lesbiens y  
 Par flatterie, le titre de  
 LESBONAX, c. a. d. le héros,  
 Lesboux ou nouvel Anax  
 de Lesbos. (Tom. III,  
 4<sup>e</sup> p. 319.) Suidas as-  
 ce Lesbonax avait composé  
 ouvrages de philosophie.  
 avait fait l'analyse de seize  
 harangues; mais par une fa-  
 qui semble avoir poursuivi les  
 actions de Lesbonax, ce pas-  
 de la *Bibliothèque* de Photius,  
 an de ceux dont on regrette la  
 e. Quelques critiques ont distin-  
 Lesbonax le philosophe, de l'o-  
 ur: Fabricius pense que c'est le  
 e personnage; mais il avoue  
 serait embarrassé d'en donner  
 onnes preuves. Quoi qu'il en  
 on a, sous le nom de Lesbonax,  
*Harangues*, imprimées dans  
*rationes rhetor. græc.* Venise,  
 1513; H. Estienne, 1575, et  
 urs fois avec les *Discours* d'Es-  
 de Lysias et des autres ora-  
 grecs. Dans la première, il ex-  
 les Athéniens à se venger des  
 s des Thébains; la seconde, a-  
 ie aux Athéniens, a pour but de  
 gager à faire la guerre aux La-  
 ioniens. Si ces discours avaient  
 ellement prononcés, il faudrait  
 elure que l'auteur vivait au  
 de la guerre du Péloponnèse  
 ans avant J.-C.), et par con-  
 nt plusieurs siècles avant Les-  
 le philosophe; mais on sait  
 s rhéteurs prenaient souvent  
 jets de leurs déclamations dans  
 mps reculés. Ces deux *Haran-*  
 ont été traduites en latin, la

première par André Schott ou Jean  
 Gruter, et la seconde par Guil-  
 laume Canter, et imprimées à Ha-  
 nau, 1619, in-8<sup>o</sup>. avec les *Discours*  
 de Dinarque. Lesbonax eut un fils  
 nommé Potamon, qui l'égalait dans  
 l'art de l'éloquence. On a confondu  
 Lesbonax, dont on vient de parler,  
 avec un grammairien de même nom,  
 qui lui est postérieur, et qui floris-  
 sait à Constantinople. On a de ce-  
 lui-ci: *De figuris grammaticis*. Léon  
 Allatius promettait une édition grec-  
 que et latine de cet ouvrage, en  
 1643; mais il a été publié pour la  
 première fois, à la suite du traité  
 d'Ammenius, *De adfinium vocabu-*  
*lorum differentid*, gr., par Valke-  
 naer, Leyde, 1739, in-4<sup>o</sup>. W-s.

LESBROUSSART (JEAN-BAR-  
 TISTE) naquit le 21 janvier 1747, à  
 Ully-St.-George, en Picardie. A peine  
 âgé de 20 ans, il obtint la chaire de  
 rhétorique, au collège de Beauvais,  
 où d'excellentes études l'avaient déjà  
 fait connaître avantagement. Sa  
 réputation pénétra bientôt dans la Bel-  
 gique; et le gouvernement autrichien  
 lui fit, en 1778, des propositions qui  
 furent acceptées. Il devint successi-  
 vement professeur à Gaud et à  
 Bruxelles; nommé membre de l'a-  
 cadémie royale de cette dernière ville,  
 il ne tarda pas à justifier cette faveur  
 par des *Dissertations historiques*,  
 qu'un style pur et l'esprit d'analyse  
 font distinguer dans la collection des  
*Mémoires* de cette société. Il publia,  
 en 1783, sous le titre d'*Education*  
*littéraire*, ou *Réflexions sur le plan*  
*d'études adopté par S. M. l'Empe-*  
*reur pour les collèges des Pays-Bas*  
*autrichiens*, vol. in-12., un ouvrage  
 qui lui valut les encouragements les  
 plus flatteurs. Il cultivait ainsi paisi-  
 blement la littérature, lorsque les  
 révolutions de la Belgique et de la

France vinrent troubler son repos. Victime d'une intrigue que sa loyauté l'empêcha de déjouer, Lesbroussart, après avoir professé les langues anciennes à l'école centrale du département de la Dyle, ne se trouva point compris dans l'organisation du lycée : mais la ville d'Alost prit le soin de l'en dédommager, en lui confiant la chaire de belles-lettres à son école secondaire. Bientôt après, en 1810, le grand-maitre de l'université lui donna la chaire de rhétorique au lycée de Bruxelles, qui vit dès-lors le nombre de ses élèves s'accroître de plus d'un tiers. L'Institut royal des Pays-Bas le mit au nombre de ses membres, en 1816; et il venait d'obtenir sa retraite, lorsqu'il mourut le 10 décembre 1818, laissant un fils dont s'honore déjà la littérature belge. Outre les ouvrages dont nous avons fait mention, Lesbroussart a publié: I. *Annales de Flandre du P. d'Oudegherst*, enrichies de notes historiques, grammaticales et critiques, ainsi que de plusieurs chartes et diplômes qui n'avaient jamais été imprimés, Gand, 2 vol. in-8°. II. *Eloge historique du prince Charles de Lorraine*, Bruxelles, 1781. III. Un *Mémoire* qui remporta le prix proposé par l'académie de Châlous, sur cette question : *Quels sont les moyens de perfectionner l'éducation dans les collèges de France?* 1781. ST-T.

LESCAILLE (CATHERINE). Genevoise d'origine, née vers 1649 à Amsterdam, où son père était associé dans la célèbre imprimerie de Blaeu (1), cultiva avec distinction

la poésie hollandaise, et fut mêlée la *dixième Muse*, la *Hollandaise*, etc. Bien qu'elle ne peut lui contester un grand talent, que Vondel avait signalé l'enfance de Catherine. Elle à son père dans le commerce de librairie; et les poètes de son temps n'eurent pas moins à se louer pour les conseils de sa critique, que pour l'exécution physique de leurs œuvres. Les manuscrits ont été recueillis en 3 vol. par son beau-frère Ranker, Amsterdam, en 1728. On y trouve plusieurs tragédies, traduites du français et jouées à Amsterdam; savoir *Séer*, *Wenceslas*, *Hérodienne*, *Hercule et Déjanire*, *comède*, *Ariane*, et *Ca*. Catherine Lescaille mourut le 17 juin 1711.

LESCALE. Voyez SCALIGER.  
LESCALOPIER (PIERRE). Né à Paris en 1608, se fit jésuite le 15 septembre 1635, prononça ses vœux en 1643, professa la rhétorique pendant douze ans, et l'écriture-sainte, pendant six ans, à Dijon. Il mourut dans cette dernière ville, le 6 août 1681. On a de lui: *Humanitas theologica M. T. Cicero, de Naturam argumentis, expositio illustratibus nunc primis in lucem prodit*, 1666. L'abbé d'Olivet dit que le Lescalopier a incorporé dans ses commentaires sur le même auteur par Pietro Marso, et par Sicilius; il ajoute que, si ce Lescalopier a pris à ses contemporains ce qu'ils se vantaient d'être, il se serait retranché de sa vie, ainsi que tout ce qu'il y avait de superflu et de puéril, son ouvrage se serait réduit à un volume très

(1) Il avait lui-même du talent pour la poésie, mais il perdit tous ses papiers dans l'incendie qui consuma l'imprimerie de Blaeu, en 1664. L'empereur Léopold l'avait créé poète-laureat par des lettres-patentes du 1er mai 1663. Il mourut en 1677, à l'âge de 67 ans.

*iotheca scriptorum societa-*  
n'attribue pas d'autres ou-  
Lescalopier; mais Moréri  
de 1759) dit qu'on lui doit  
*Scholia seu breves elucidationes*  
*librum Psalmorum*, 1727,  
Z.

LALOPIER DE NOURAR  
ES - ARMAND ), né à Paris  
illet 1709, fut maître des  
; ce qui ne l'empêcha pas  
ver les lettres : il mourut à  
e 7 mars 1779. On a de  
*Aminte du Tasse, pastorelles*  
735, in-12; traduction en  
II. *Traité du pouvoir du  
et politique sur les choses  
traduit du latin de Gro-*  
51, in-12. III. *Histoire des  
ires des rois de France*.  
BALUZE, III, 297.) IV. *De  
lique, traité de J. Bodin ;  
ité du gouvernement, revu  
ition latine de Francfort,  
ondres et Paris, 1756, in-12.*  
*Recueil des sentimens*, 1756,  
VI. *Ministère du négocia-*  
63, in-8°. VII. *Recherches  
igine du conseil du roi*,  
n-12. VIII. *Eloge histori-*  
*l'abbé Oliva* (à la tête des  
*diverses de M. l'abbé Oliva*,  
n-8°, dont il avait été édi-  
- L'ESCALOPIER a donné un  
*sur l'éducation des vers* à  
63, in-8°. A. B-T.

LARBOT ( MARC ), littéra-  
ait né à Vervins dans le  
siècle, d'une famille no-  
Il se fit recevoir avocat au  
nt de Paris; mais entraîné  
caractère aventureux, il ne  
as à quitter le barreau, et  
qua sur une flotille destinée

pour la Nouvelle-France. Il contri-  
bua à former les premiers établisse-  
ments dans le Canada, et rapporta,  
sur les productions de ce pays, des  
renseignements très-utiles. Il con-  
sentit ensuite à accompagner Pierre  
de Castille, nommé ambassadeur en  
Suisse; et il profita de ses loisirs  
pour visiter dans le plus grand dé-  
tail une des contrées de l'Europe les  
plus intéressantes aux yeux du na-  
turaliste. On ignore les autres par-  
ticularités de la vie de Lescarbot;  
et ce n'est que par conjecture qu'on  
place sa mort vers l'an 1630. On a  
de lui : I. *Histoire de la Nouvelle-*  
*France, contenant les navigations,*  
*découvertes et habitations faites*  
*par les Français es Indes-Occi-*  
*dentales, etc.*, Paris, 1609, in-8°;  
seconde édition augmentée, 1611;  
avec de nouvelles additions, 1618,  
in-8°. Cet ouvrage est rare et cu-  
rieux. L'auteur y donne d'abord la  
relation du voyage de Jean Veraz-  
zani, envoyé le premier par les Fran-  
çais en Amérique : il parle ensuite  
des établissements français dans la  
Floride; de l'expédition de Villega-  
gnon dans le Brésil; et de la colonie  
fondée dans l'Acadie par De Monts.  
Lescarbot paraît sincère, sensé et  
impartial. C'est le témoignage que  
lui rend le P. Charlevoix, dont l'au-  
torité est ici d'un grand poids. Il  
entremêle ses récits d'anecdotes et de  
remarques littéraires; et il a fait im-  
primer à la suite de la 3<sup>e</sup> édition de  
son ouvrage, un recueil de vers qu'il  
a intitulé, *Les Muses de la Nou-*  
*velle-France*, parce qu'il les avait  
composés pendant son voyage en  
Amérique. II. *Le Tableau de la*  
*Suisse, auquel sont décrites les sin-*  
*gularités des Alpes*, Paris, 1618,  
in-4°. de 79 pages. Cet ouvrage est  
écrit en vers fort plats et fort en-

rend, à la tête de ces ouvrages, le titre  
r de saint-Audebert du Presle la com-  
munalement.

nuyeux; mais on y trouve des particularités intéressantes et qui le font rechercher des amateurs. L'auteur y réfute l'opinion, déjà répandue de son temps, que le Rhône traverse le lac de Genève sans y mêler ses eaux. La description des bains de Pfeffers, qui fait partie de ce livre, avait paru séparément sous ce titre: *Les Bains de Fewer*, etc., sans date, in-4°, et Lyon, Detournes, 1613, in-4°, de 8 pages. III. *La Chasse aux Anglais dans l'isle de Rhé et au siège de La Rochelle, et la réduction de cette ville en 1628*; Paris, 1629, in-8°. W-s.

**L'ESCÈNE DES MAISONS** (JACQUES), né à Granville en 1750, était fils d'un officier de marine peu favorisé de la fortune. Après avoir achevé ses études à Paris, au collège d'Harcourt, où un de ses parents l'avait fait recevoir boursier, il fut chargé de l'éducation d'un jeune lord, passa plusieurs années en Angleterre, et visita l'Italie avec son élève. Attaché ensuite à quelques légations françaises en diverses cours du Nord, il était de retour à Paris depuis peu d'années, lorsque la révolution éclata. N'y voyant que le résultat des principes qu'il avait contribué à propager par ses écrits, il s'en montra le zélé partisan; mais jamais il n'en approuva les excès. Sa réputation, ses ouvrages, fruits de vingt ans de voyages et d'études sur les lois et les gouvernements des Etats qu'il avait parcourus, le firent distinguer parmi les électeurs de 1789 et 1790. Nommé, par le district de St.-Joseph dont il était président, l'un des administrateurs de la police en 1789, il eut quelques démêlés avec le maire Bailly, qui voulait s'attribuer exclusivement la police des spectacles; et il mit dans cette

affaire une modération digne d'un élu, à la fin de 1790, juge de du faubourg Montmartre, ce fut lui qui, le premier, fit adopter, dans la section, la suppression des barrières et du droit d'octroi. Chargé d'y diriger la délibération et de la porter au conseil de la commune, qui le prouva, il le fut aussi de la rédaction de l'adresse qui, présentée à l'assemblée constituante, donna lieu au décret du 19 février 1791, qui déclara que la guerre civile qui désolait le Comtat Venaissin, eut lieu de l'envoi d'une commission mixte dans ce pays, le ministre de justice, Daport-Dutertre, le fit nommer par Louis XVI, l'un des membres de cette commission avec M. Mulot et M. Veruinac. Arrivés à Orange, les médiateurs y reçurent les députés d'Avignon, de Carpentras, de l'assemblée électorale de la Haute-Vaucluse, et de cette armée de volontaires dont le trop fameux Jourdan n'était que le général ostensible. Ils parvinrent à leur faire signer le 14 juin 1791, à renvoyer dans leurs foyers les détachements formés par les communes qui avaient adhéré au parti pour Avignon ou pour Carpentras, et à rendre la liberté aux prisonniers. Mais cette paix n'était que temporaire, quoique garantie par la Fayette, fut bientôt la source de nouvelles malheurs; car, tandis que les révolutionnaires de Caromb, de Fontenay, de Haut-Comtat, égorgaient le détachement qui rentrait sur la foi du traité, les révolutionnaires d'Avignon se réunirent contre la municipalité qui était opposée à leurs excès, se livrèrent à la vengeance, et désignèrent leurs victimes. Des troupes de volontaires successivement appelées par les municipalités, sans pouvoir empêcher

a justement reproché à l'un avoir fermé les yeux sur les des agitateurs, qui dès-lors, tant appuyés, redoublèrent et, desarmèrent tout ce qui était ombrage, s'emparèrent et violèrent la maison commune et traînèrent en prison plusieurs membres de la municipalité, un grand nombre de ses par- Lesçène Desmaisons, après peu de jours du Haut- n'avait pu ni prévenir, ni ces désordres; mais il aurait abuser ou dénoncer son col- Les médiateurs quittèrent Avignon leur caractère n'était plus e. Lesçène partit, le 25 août, iris, avec le maire et quelques municipaux, et il rendit le 10 septembre, à l'assemblée de l'issue de la médiation que l'un de ses collègues, aussi à Paris avec Rovère et jeune, ne lui eût succédé à e que pour justifier en quelque la faction qu'il semblait r. Le discours de Lesçène, par les délibérations de la e partie des communes du t, qui demandaient à être réunis a France, fut suivi d'une discussion sur cette affaire, et ret de réunion, qui fut pro- le 14 septembre 1791. Une le commission devait être dans le Comtat; elle fut conduite Lesçène Desmaisons, de champion de Villeneuve et du l Beauregard; mais, par une remarquable, ces commissaires furent nommés que le G e, et ils ne reçurent leurs e. Le 11. Ce fatal délai e des massacres qui eurent s 16 et 17 octobre. ( Voyez et MAISVILLÉ ); et les

regards des commissaires en furent presque souillés en arrivant dans une ville où régnaient le deuil et la consternation. Secondés par une force armée imposante, ils firent constater ces forfaits par un procès-verbal d'exhumation des cadavres, arrêter tous ceux que la voix publique accusait d'y avoir pris part, et ils installèrent un tribunal spécialement créé pour juger ces assassins: mais ce triomphe sur le crime devait être de courte durée; et ce fut peu de mois après ce commencement de justice, que, le 19 mars 1792, l'assemblée législative rendit, en faveur des assassins de la *Glacière*, ce honteux décret d'amnistie qui a été le prélude de l'impunité si souvent accordée depuis à tous les forfaits de la révolution. Les commissaires osèrent reprocher à l'assemblée son aveuglement; et ils firent entendre si énergiquement le langage de la vérité, qu'ils arrachèrent un nouveau décret, expliquant et modifiant le premier, et ordonnant la translation des prévenus dans les prisons de Beaucaire; mais il était trop tard. Peu de jours après, quatre-vingts individus revêtus de l'uniforme national, enlevèrent des prisons d'Avignon 56 détenus dont 25 étaient décrétés de prise-de-corps, à raison des crimes des 16 et 17 octobre. Aussitôt le tribunal provisoire, établi pour les juger, se dispersa; 300 témoins qui avaient déposé contre eux prirent la fuite; les commissaires des départements se retirèrent, et Lesçène se rendit à Paris, où il fit à l'assemblée, les 16 et 18 avril, un nouveau rapport dans lequel il signala les fautes qu'on avait commises et les malheurs qui devaient en résulter. Mais il prêcha dans le désert: on touchait dans la capitale à des mal-

heurs plus grands encore; et la faction qui préparait les massacres de Septembre, ne pouvait pas permettre que l'on punit ceux qui en avaient donné l'exemple. Les assassins ayant été ramenés en triomphe à Avignon par les Marseillais, M. M. Champion de Villeneuve et Beauregard furent forcés de revenir à Paris, où ils ne purent obtenir d'être entendus; et ce fut ainsi que finit cette triste et pénible mission. Lescène Desmaisons fut poursuivi, et obligé de se cacher pendant le règne de la terreur. Avec de l'esprit, des connaissances et une élocution facile, il était fait pour se distinguer à la tribune, et servir utilement son pays. Cependant il resta long-temps sans emploi et sans fortune: ce ne fut qu'en 1804 que M. de Fleurieu, ayant été nommé intendant de la liste civile, lui procura la place de chef du secrétariat, qu'il remplit avec autant d'intelligence que de probité jusqu'à sa mort, arrivée le 13 octobre 1808. On a de lui : I. *Histoire de la dernière révolution de Suède, précédée d'une analyse de l'histoire de ce pays pour développer les causes de cet événement*; Paris, 1781, et Amsterdam 1782, 1 vol. in-12. Cette histoire est exacte, mais elle ne vaut pas celle de Sheridan, qui a été traduite en français; et l'analyse qui la précède, trop longue pour un précis, puisqu'elle comprend les deux tiers du volume, offre néanmoins des omissions essentielles. Plusieurs lettres et discours de Gustave III, insérés à la fin de l'ouvrage, en forment la partie la plus intéressante. II. *Le contrat conjugal, ou Lois du mariage, de la repudiation et du divorce*. Neuchâtel, 1783, in-8°. de 316 pages. Cet ouvrage, agréablement écrit, renferme quelques erreurs de faits et quelques para-

doxes, parmi un grand nombre de vues utiles. III. *Essai sur les travaux publics*, Paris, 1786, in-8°. IV. *Histoire secrète des amours d'Elisabeth et du comte d'Essex*, tirée de l'anglais des Mémoires d'un homme de qualité, Paris, 1787, in-8°; sorte de roman historique dont le sujet est un peu rebattu. V. *Qu'est-ce que les Parlements en France?* La Haye, 1788, in-8°. de 73 pages. Cet ouvrage, qui offre des recherches exactes, a été refondu dans une partie du suivant. VI. *Histoire politique de la révolution de France, ou Correspondance entre lord D\*\*\* et lord T\*\*\**, Londres (Paris), 1789, 2 vol. in-8°. C'est la meilleure production de Lescène: il y développe avec sagacité les causes de la révolution. VII. *Lettre aux Représentants de la nation, sur la vérification des pouvoirs et la forme des délibérations*, Paris, 1789, in-8°. de 43 pages VIII et IX. *Deux Comptes rendus aux Assemblées Constituante et Législative*, de ses missions dans le Comtat Venaissin, Paris, 1791 et 1792, in-8°. Quoique rédigés à la hâte et écrits avec chaleur, ils présentent les faits avec exactitude et impartialité. Lescène a fourni divers articles au *Moniteur*. Outre une *Tragédie* en cinq actes refusée par les comédiens, et dont on trouve une analyse et des extraits dans le premier volume de son *Histoire de la Révolution*, il a donné : X. *L'Île des Amis*, ou le retour du capitaine Cook, opéra en deux actes, en vers, parodie sur la musique de plusieurs opéras italiens, et représenté au théâtre Feydeau, les 30 novembre et 2 décembre 1790, *sans murmures et sans enthousiasme*, dit un journal du temps, *par estime pour l'auteur*. Des chagrins

ques empoisonnèrent la moitié de Lescène Desmaisons, rent à ses travaux littéraires à son avancement. Une femme de qu'il avait eu le malheur d'entrer dans ses voyages, et ait unie à son sort, sans lui sa main, le tourmenta par ences, et l'avilit par des scènes euses; il éloigna de lui tous s, et se laissa mourir dans rent.

A-T.

**CHASSIER** ( **JACQUES** ), sarrisconsulte, fils de Philippe ssier, secrétaire du Roi, na-Paris, en 1550. Destiné par re au barreau, il passa de Pé- s humanités et de la philoso- celle du droit, et il y joignit -issance de l'histoire. Le zèle avec lequel il remplit ensuite -ssion d'avocat au parlement is, le fit bientôt distinguer de . Il fut désigné au président de , pour accompagner ce magis- barge d'une mission en Polo- ur le service du duc d'Anjou is, Henri III ). A son retour, a dans le barreau; et son mé- tit choisir pour l'un des subs- lu procureur-général, dont il sa l'emploi avec les célèbres et François Pithou et Antoine . C'est mal à propos que l'au- son Eloge latin lui attribue -ctions avant l'époque de son ; il était trop jeune pour les r alors. La faction de la Ligue élaté, il quitta Paris, et sui- -marque, en manifestant, es discours comme dans ses . Le sentiment que l'ambition ets de la Ligue était cachée -ma-que de la religion, et ut à s'ouvrir une voie à la ; que dans cette vue on avait art la doctrine de l'assassi-

nat, dont Henri III devint en effet la première victime. En 1605, Henri IV, auquel le duc de Sully, par un esprit d'économie, conseillait de réduire les rentes constituées sur la ville de Paris, en fut détourné par une supplique de Leschassier, appuyée de la remontrance du prévôt des marchands, François Miron, en faveur des habitants de sa bonne ville. Ce docte jurisconsulte n'était pas moins versé dans le droit canonique. La république de Venise lui fit demander son avis au sujet des différends élevés entre elle et Paul V, sur le jugement déferé aux tribunaux des crimes publics des clercs, et sur la défense de bâtir des églises et de transmettre des immeubles aux ecclésiastiques sans le consentement du sénat. Entre autres marques de gratitude, il reçut, de ce gouvernement, une chaîne d'or en reconnaissance de sa *Consultation*, où il opposait les anciens canons de l'Église universelle aux excommunications de la cour de Rome. La défense qu'il entreprit aussi avec succès des droits du chapitre de Sensis contre l'évêque de cette ville relativement à l'ordination des prêtres, témoigne son éloquence et son habileté; de même que ce qu'il a écrit sur les libertés de l'Église gallicane, montre l'étendue de ses connaissances, puisées dans une source plus haute que les décrétales et les gloses du droit canon. Il ne cessa d'être consulté sur les matières politiques et ecclésiastiques; et il entretenait avec Fra-Paolo, Nicolas Contarini, Casaubon, Godofroy, Dumoulin, Justel et autres personnages ou savants distingués, une correspondance, restée dans sa famille, et qu'il est à regretter qu'on n'ait point fait connaître. Jacques Leschassier mourut à Paris, le 28 avril

1625. Ses principaux écrits sont : I. *De la représentation aux lignes supérieures*, Paris, 1598. II. *De la clause de renonciation au sénatus-consulte Vellien insérée dans les contrats*, ibid. 1598. L'ouvrage de Leschassier fit abolir cette clause. III. *Du droit de nature; De la loi salique; De la dot naturelle des femmes; De la conclusion de la partie civile en un procès criminel; De la confiscation des biens; Des baux à rente perpétuelle; Du cas de simple saisine*, Paris, 1601. IV. *De la maladie de la France* (la vénalité et l'hérédité des charges); présenté au roi en 1601, et publié en 1617. V. *De l'ancienne et canonique liberté de l'Eglise gallicane*, Paris, 1606: les deux chefs dont traite l'auteur sont les entreprises sur l'ancienne discipline de l'Eglise et sur la police temporelle. VI. *Consultatio de controversiâ inter sanctitatem Pauli quinti et serenissimam Rempublicam Venetam*, Paris, 1607. Cette consultation, citée dans le *Codex canonum Ecclesiæ universæ*, est rapportée avec éloge, ainsi que le précédent écrit, dans les *Libertés de l'Eglise gallicane* de M. Durand de Mailane, Lyon, 1770-6, 5 vol. in-4°. Plusieurs autres écrits non moins remarquables de l'auteur, ont été réunis avec les premiers, dans la collection mentionnée à l'article suivant.

G-Ce et D-c.

LESCHASSIER (CHRISTOPHE), neveu du précédent, conseiller en la cour des comptes, possesseur des lettres et des manuscrits de son oncle, a recueilli et publié ses *Œuvres* en un vol. in-4°, Paris, 1649; la deuxième édition, la plus ample, est de 1652. Ce recueil contient entre autres opuscules, indépendamment de ceux déjà

indiqués, et qu'on trouve de l'auteur : I. *De l'abus des prêtres pour le chapitre contre Antoine Rosette de cette ville*. La procédure de l'arrêt de condamnation un libelle fait à l'occasion de Jacques Leschassier à la suite de cet écrit s'écrit dans le Corps de l'imprimé en 1611. II. *Représentée au Roi, et Représentée par le Prévôt des marchands de la réduction des rentes de l'Hôtel-de-Ville de Paris*, l'article précédent. ) *gences de France*, co. L'ouvrage avait pour les femmes de la république, telle que venait à se renouveler les pièces qui composent l'ouvrage, malgré leur peu d'estime pour le fait des questions, l'auteur en français, a été rédigée par l'édit est suivie d'un Eloge. On y remarque aussi de Justel, qui avoue que Leschassier la fit l'ordre, à l'autorité des canons des ans dans son *Codex canonum universæ*, publié à Paris et qu'il lui dédie nom qui prouve que l'on donnant ce *Codex* thou. (*Voy. C. JUSTI*) Leschassier était le manuscrit célèbre de *Jésus-Christ*, sous le Gerson, chancelier de la description en a été J. de Launoy, dans même où il prend place son, dont l'effigie au



titlé du manuscrit, et par un portrait de famille. Ce portrait, in-fol., aurait été transcrit en 1472, par un neveu du roi. (Voyez Th. GERSON, etc.). Il est aujourd'hui en la possession de l'auteur de cet article.

G-GE.

**LESCHÉVIN DE PRÉCOURT-XAVIER**, né à Verzy le 16 novembre 1771, d'un commis du contrôle de la Cour du roi, et mort à Dijon le 6 mai 1813, était commissaire en chef des poudres et salpêtres, et membre de plusieurs académies. Plein d'ardeur et de talent pour la minéralogie, il suivit les cours de chimie de Darcet et de Fourcroy, et fit pas moins des leçons de chimie à Brissot, et de minéralogie à Laubenton. En 1794, il fut nommé commissaire aux poudres et salpêtres, et fut nommé contrôleur à Colmar, puis commissaire à Vincennes, à Metz, à Trèves, et enfin à Paris. Il fut chargé d'une grande activité, et sans négliger les devoirs de son place, trouvait le temps de satisfaire son goût pour la chimie et pour la littérature, et de tenir la correspondance avec plusieurs savants de la capitale et des départements. Parmi les nombreuses productions qu'il a laissées, on remarque : *Instruction sur les nouvelles mesures*, 1798 ; *Exposition des acides, des terres et des mélanges de leurs combinaisons*, etc., 1802 ; traduite de l'allemand de Trommsdorff, avec des notes, in-8°. III. *Lettre à M. de Lamoignon, sur les roches glorieuses du pays de Deux-Ponts*, etc. Plusieurs Rapports à

*l'Académie de Dijon*. V. *Notices sur quelques recherches archéologiques et agronomiques*. VI. *Sur l'emploi de la stéatite dans la gravure en pierres fines*, traduit de l'allemand de Dalberg (le prince primat), 1803. VII. *L'École du pharmacien*, traduite de l'allemand de Trommsdorff, avec des notes, 1807. VIII. *Observations sur la 3<sup>e</sup> classe du système bibliographique de Debuze*, 1808. IX. *Notice sur la LITHOGRAPHIE VICÉBURGENSIS et sur la mystification qui y a donné lieu*, 1808. X. *Mémoire sur le chrome oxidé natif, du département de Saône-et-Loire*, 1810. XI. *Notice sur la présence du zinc et du plomb dans quelques mines de fer on grain de la Bourgogne et de la Franche-Comté*, 1812. XII. *Voyage à Genève, en Savoie, etc.*, 1812, in-8°. Leschevin a terminé sa carrière littéraire par la publication, en 1813, de la *Table analytique des matières contenues dans les 28 premiers volumes du Journal des mines*, travail ingrat et pénible, qui consuma quatre années de sa vie. En 1807, il avait donné une nouvelle édition du *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, qu'il enrichit de notes curieuses, et d'une *Notice* sur la vie et les ouvrages de l'auteur (Themiseul de Saint-Hyacinthe), 2 vol. in-12. Il avait eu la principale part à la rédaction des *Annales de la république française*, depuis la constitution de l'an III, desquelles M. Laveaux fut l'éditeur en 1799, 6 vol. in-8°. Leschevin se disposait à donner une nouvelle traduction du *Traité des pierres de Théophraste*, avec les notes de Hill, auxquelles il eût joint d'excellentes observations. Ses connaissances profondes et variées va-

laient mieux que son style, qui toutefois ne manque ni de clarté ni d'élégance. Il avait fourni plusieurs notices au *Magasin encyclopédique* : on y trouve (1814, IV, 349) une Notice sur sa vie et ses ouvrages, par M. Amauton, insérée aussi dans le *Journal de la Côte-d'or*, des 27 et 30 juillet et 28 sept. 1814. D-P-S.

LESCLACHE (LOUIS DE), instituteur, né vers 1620, dans un village près de Clermont en Auvergne, après avoir fait d'assez bonnes études, vint à Paris, où il ouvrit une école de grammaire et de philosophie, qui eut d'abord un succès prodigieux, parce que la forme synoptique de ses tableaux en rendait l'étude extrêmement facile. Il avait eu le malheur de contracter un mariage mal assorti ; et sa femme dissipa en peu de temps les économies qu'il avait pu faire. Les progrès de la philosophie de Descartes firent désertir son école ; et il se vit forcé de quitter Paris, pour aller enseigner dans les provinces. Il s'établit d'abord à Lyon, et ensuite à Grenoble ; mais sa méthode ne réussit ni dans l'une ni dans l'autre de ces villes. Il revint à Lyon ; et il y mourut de chagrin, le 17 août 1671, dans un âge peu avancé. On a de lui : I. *Cours de philosophie expliquée en tables*, et divisée en cinq parties : logique, science générale, physique, morale et théologie naturelle, in-4°. Les exemplaires de cet ouvrage, gravé par Richer, de 1650 à 1652, sont rarement complets. II. *Abrégé de la philosophie, en tables*, sans date (en 1665), in-4°, texte gravé par Richer ; rare. Quelques parties de ce *Cours de philosophie* ont été imprimées avec des développements fort étendus, Paris, 1664, in-4°, et années suivantes. III.

*L'ordre des principales dont il est parlé dans la philosophie qui est divisée en cinq* 1 vol. in-16. IV. *Les a que les femmes peuvent ret philosophie*, Paris, 1667. V. *Les fondements de la chrétienne, ou les ordres qui font reluire sa sagesse bonté*, Paris, 1663, et *Les véritables règles de l'écriture française, ou l'art d'acquiescer peu de temps à écrire correctement*, Paris, 1668, in-12. Rie ridicule, dit Goujct, que graphe de cet auteur, est de plus faible que les raies lesquelles il prétend s'apprendre n'est qu'un réchauffé de Meygret, Pelletier et Ramu inutilement essayé d'introduire clache a été réfuté solide Mauconduit. Sa philosophie aussi essayé des contradictions l'on avait vu paraître la *Philosophie particulière combattue par l'Escole, contre Lesclache* Sommaille, 1650, in-8°.

LESCO I<sup>er</sup>. (1) roi de Hongrie dans le septième siècle dans une condition obscure son élévation aux services rendit à sa patrie. Les Hongrois étaient de la facilité qu'ils avaient de pénétrer dans un pays sans pour y exercer de fréquents Przemyslas, aidé de quelques autres également dévoués, à prendre de délivrer la Pologne des bandes étrangères : il attira quelques Hongrois dans une en-

(1) Il y avait déjà eu deux autres rois hongrois Lesko ou Lesko. Le premier est mort en 550, et est regardé comme le fondateur de la Pologne. Le second mourut en 794 ; mais les chroniques polonoises ne mentionnent que les deux premiers.

ent égorgés, fit vêtir de leurs compagnons, qui, à la face déguisée, entrèrent camp des Hongrois, et les rent. Ce succès inattendu e courage des Polonais; et rent la couronne à Przepersuadés que personne ne vœux la faire respecter. Il montant sur le trône, le nom , premier duc de Pologne, souvenir était encore cher à t. Il régna, disent les historéc autant de bonheur que de t mourut en 804, sans en-LESCO II. Les palatins se nt la couronne; et, pour une guerre civile, on reconreconnaitre roi celui qui inqueur dans une course de . Un des concurrents nommé sema la carrière de pointes en laissant vide un espace pour son cheval. L'artifice ert par un jeune homme rrait à pied dans la lice; le transporté de fureur mit en eszek, et décerna la coue jeune inconnu, qui prit le Lesco, devenu plus que ja- réable à la Pologne. Les an- throniques disent que le noui, loin de chercher à cacher ère condition, conserva tou- habits qu'il portait au mo- son élection, et que la vue it aussi agréable qu'elle eût euse à tout autre prince me lui dans l'obscurité. rna avec beaucoup de sa- se fit respecter des peuples qu'il tint par sa va- is qu'il ne chercha point à r. Il mourut vers 810, i règne de six ans, et ent resseur son fils, qui prit le Lesco III. Trois autres ducs

de Pologne ont porté le même nom, sans mériter une mention plus détaillée dans cet ouvrage. Lesco IV mourut en 913; Lesco V, dit *le Blanc*, en 1227 ( Voy. BOLESLAS V, tom. v, p. 49 ); et Lesco VI, dit *le Noir*, en 1289. W-s.

LESCONVEL (PIERRE DE), gentilhomme breton, historien, romancier, et poète médiocre dans tous les genres, était né vers le milieu du dix-septième siècle, au château de Lesconvel, diocèse de St. - Pol de Léon. Il nous apprend lui-même que, rebuté de n'avoir pu parvenir à aucun emploi de considération, il prit la plume pour remplir quelques-unes des heures de la grande oisiveté où il languissait à Paris. La rapidité avec laquelle se succédaient ses ouvrages, ne put lui faire obtenir une réputation même éphémère; et il mourut obscur à Paris, en 1722. Voici la liste des écrits qu'il a composés, ou qui lui sont attribués; car ils ont presque tous paru sous le voile de l'anonyme. I. *Abregé de l'histoire de Bretagne*, de Bertrand D'Argentré, Paris, 1685, in-12. Ce livre est très-superficiel; et l'auteur n'avait pas assez d'instruction pour corriger les erreurs dont fourmille l'*Histoire de D'Argentré*. II. *La comtesse de Chateaubriant, ou les effets de la jalousie*, Paris, 1695, in-12; réimprimé sous le titre d'*Intrigues amoureuses de François I<sup>er</sup>*, ou *Histoire tragique de la comtesse de Chateaubriant*, Amsterdam, 1695, in-12. C'est un roman dont il avait pris le sujet dans l'*Histoire de François I<sup>er</sup>*, par Varillas, et qu'il acheva de dénaturer, en y ajoutant beaucoup de circonstances fabuleuses; elles ont été réfutées dans une *Lettre touchant la comtesse de Chateaubriant*, par

Pierre Hévin, avocat de Rennes, 1686, in-8°. Ce roman n'en a pas moins été réimprimé en 1696 et en 1724; et comme c'est le mieux écrit de ceux de Lesconvel, ou l'a quelquefois attribué à la comtesse de Murat. III. *Aventures de Jules-César et de Murcie dans les Gaules*, Paris, 1695, in-12. IV. *Junie ou Les sentiments romains*, ibid. 1695, in-12. V. *Anne de Montmorency, comtesse de France, nouvelle historique*, ib. 1696, in-12. VI. *Le Prince de Longueville et Anne de Bretagne, Nouvelle historique*, ib. 1697, in-12. VII. *Le Sire d'Autigny, nouvelle historique*, ib. 1698, in-12; Amsterd. 1700, in-12. C'est une histoire abrégée des guerres d'Italie, sous les règnes de Charles VIII et de Louis XII, entremêlée de quelques aventures galantes de ces deux princes et des seigneurs de la cour. VIII. *Nouvelle histoire de France, depuis Pharamond jusqu'à présent, extraite de tous les meilleurs historiens*, Paris, 1698, 2 vol. in-12. Elle a été supprimée par arrêt du parlement; et ce fut, suivant l'abbé Lenglet, un vraiservice rendu à l'auteur. IX. *Recueil de contes des Fées*, ib. 1698, in-12: il n'eut aucun succès, quoique ce genre d'ouvrages fût alors fort à la mode. X. *Observations critiques sur l'Histoire de France par Mézeray*, ibid. 1700, in-12. L'auteur avertit dans la préface que ce n'est que par amusement qu'il a rédigé ces observations: elles sont très-minutieuses, et la plupart mal fondées. XI. *Idee d'un règne heureux ou Relation du voyage du prince de Montberaud dans l'isle de Naudely*. Casères (Paris), 1703, in-12; réimprimée sous ce titre: *Relation du Prince de Montberaud*, Merinde (Paris), 1705, 1706, in-12.

De tous les ouvrages de Lesconvel c'est celui qui paraît avoir obtenu le plus de succès, quoiqu'il ne le mérite guère. Il n'en a publié que la première partie, en annonçant toujours la seconde, qui n'a jamais paru. C'est une espèce de satire plate et ennuyeuse contre les mœurs de la fin du règne de Louis XIV, et plus particulièrement contre le faste des prélats. La préface roule presque uniquement sur cet objet; et assurément il n'y a rien là qui semble dirigé contre Fénelon. Sur quel fondement l'éditeur du *Cabinet des Fées*, (Mayer), et d'autres, avant et après lui, ont ils accusé Lesconvel d'avoir eu la prétention de lutter contre le *Télémaque*? C'est parce que toutes les éditions du *Voyage dans l'île de Naudely* sont décorées d'une longue épître dédicatoire au duc de Bourgogne; et parce que celle de 1709, parmi de nouvelles et de nombreuses variations dans le titre, suivant la coutume de Lesconvel, offre ces mots: *par l'auteur des Aventures de Télémaque*. Du reste, nulle analogie entre les deux ouvrages, quant à l'invention à la marche et au style; celui du romancier breton est absolument dénué de fiction et d'intérêt; il est évident que l'auteur s'est étayé de deux noms illustres, moins par jalousie contre l'un que par spéculation, moins pour unir au succès du *Télémaque*, que pour en profiter. Nous ne voyons pas plus clairement où Mayer a pris que Lesconvel s'est joint à l'abbé Faydit, pour critiquer ce chef-d'œuvre. (Voyez FAYDIT.) Lesconvel a composé un grand nombre de pièces de poésie insérées dans les journaux du temps. L'éditeur du *Cabinet des Fées* l'a, mal-à-propos, comparé sous ce rapport

monde de la Visclède, auquel  
 rel était très-inférieur. A-T.  
 COT ( PIERRE ), célèbre ar-  
 ; naquit à Paris, en 1510.  
 : qu'on a pu recueillir sur sa  
 orne à savoir qu'il était de la  
 d'Alessy, et abbé commenda-  
 Clagny. Mais les monuments  
 laissés, suffirent pour im-  
 ser son nom. Avant lui l'ar-  
 ure était un mélange in-  
 du gothique, du mauresque  
 axon, au milieu duquel pré-  
 it encore la grossièreté des  
 de barbarie. Pénétré de la  
 rité des monuments de l'an-  
 , Lescot s'efforça de substi-  
 urs belles proportions aux  
 gothiques. Le premier ou-  
 ar lequel il se fit connaître  
 t pour assurer sa gloire : ce  
 s dessins du Louvre qui fut  
 nocé en 1541, sous le règne  
 ois I<sup>er</sup>. Lescot n'avait alors  
 nte ans; et ce qui subsiste  
 de son ouvrage est au-dessus  
 n'on a voulu depuis mettre  
 lace; c'est la façade inté-  
 le la cour, appelée *Facade de*  
*ge*, qui est un véritable chef-  
 e. A la pureté de l'architec-  
 la perfection des profils,  
 mit les ornements du meil-  
 ût et de la plus grande ri-  
 Les monuments de l'anti-  
 offrent sans doute plus de  
 ité dans les lignes; on y re-  
 : moins de profusion dans la  
 tion des ornements : mais ici  
 ces richesses sont prodiguées  
 nt de discernement et de goût,  
 semble en est si bien en-  
 qu'il n'a pu même être gâté  
 s additions que Lescotier  
 ez ce nom) fit au pavillon  
 ieu, sous le règne de Louis  
 C'est encore sur les des-

sins de Lescot, que fut cons-  
 truite la *Salle des cent-suisse*s du  
 Louvre, plus spécialement connue  
 sous le nom de *Salle des cariatides*,  
 à cause de la belle tribune dont la  
 sculpture est due au ciseau de Jean  
 Goujon. Cette salle qui fait aujour-  
 d'hui partie du Musée des antiques,  
 est décorée d'un ordre dorique, dont  
 les colonnes sont accouplées et éle-  
 vées sur un seul socle. La pureté des  
 profils, et l'élégance noble et sim-  
 ple de la décoration, font l'orne-  
 ment de ce palais déjà si magnifi-  
 que. Un des ouvrages les plus célè-  
 bres de Lescot est la *Fontaine des*  
*Innocents*, où le génie de Jean Gou-  
 jon a si bien secondé celui de l'ar-  
 chitecte. ( *Voyez Goujon*, XVIII,  
 180. ) Les artistes du temps de  
 Louis XIV reprochaient à cette fon-  
 taine sa trop grande simplicité : ceux  
 du siècle suivant la dédaignèrent  
 parce qu'ils n'y voyaient point l'em-  
 ploi de ces ornements recherchés et  
 contournés, de cette manière pré-  
 tendue gracieuse, qui infestait alors  
 tous les arts. Mais à mesure que le  
 goût du simple et du beau a été re-  
 mis en honneur, cet ouvrage de Les-  
 cot a été de plus en plus apprécié ;  
 et cet habile artiste sera toujours  
 regardé comme un des plus grands  
 architectes dont puisse s'honorer la  
 France. Il mourut en 1571. P-8.

LESCOT ( SIMON ), chirurgien,  
 né à Paris au commencement du  
 xvii<sup>e</sup>. siècle, se livra à l'étude de  
 la philosophie de Descartes, et de  
 la mécanique, puis à l'anatomie,  
 et devint un des plus habiles dissec-  
 teurs de son temps. Il introduisit en  
 France l'art des injections avec la  
 cire et les liqueurs colorées, d'après  
 la méthode de *Swammerdam*, et  
 s'en servit pour démontrer tous les  
 vaisseaux du corps humain. L'ha-

*Mémoires* sur les oppositions aux poursuites des évêques, et les demandes faites par les églises réformées du Béarn, *ibid.*, 1617, in-8°. V. *Les Demandes* des églises de Navarre, présentées au Roi, *ibid.*, 1618, in-8°. VI. *Apologie des églises réformées*, de l'obéissance du Roi et des états de Béarn, pour justifier les oppositions par eux formées contre la main-levée des biens ecclésiastiques, Orthez, 1618, in-8°. VII. *Défense contre les impostures, faussetés et calomnies publiées* contre le service du Roi et la souveraineté de Béarn, par l'auteur des deux libelles intitulés : LE MOINE et LA MOUCHE, *ibid.*, 1619, in-8°. VIII. *La persécution des églises de Béarn*, Montauban, 1620, in-8°. IX. *Calamité des églises de la souveraineté de Béarn*, La Rochelle, 1621, in-8°. W-s.

LESCURE (Le marquis LOUIS-MARIE DE), naquit le 13 oct. 1766 de Marie-Louis-Joseph de Lescure et de Jeanne de Durfort de Civrac. La famille de Lescure est originaire de l'Albigeois, où l'on voyait encore avant la révolution son château sur les bords du Tarn. Au commencement du dix-huitième siècle, un abbé de Lescure, évêque de Luçon, attira près de lui son neveu, qui épousa M<sup>lle</sup>. de Surgères; le fils de celui-ci se maria aussi en Poitou, et fut tué à la bataille de Plaisance, étant encore fort jeune. Son fils, père de l'illustre chef de la Vendée, mourut en 1784; c'était un homme fort dissipé, qui laissa sa fortune en grand désordre. Louis-Marie de Lescure fut élevé à l'École-militaire. En entrant dans le monde à l'âge de seize ans, il y parut bien différent de ce qu'étaient alors les jeunes gens de son rang et de son

état. Il était gauche, timide, timide; il vivait, pour ainsi dire, au milieu d'une société frivole et animée : sa grande et presque austère, ostentation; ce qui était le mérite de son caractère et de son savoir étaient-ils connus. On le trouvait sauvage; ses manières et toilette le faisaient taxer de singularité qu'on lui pardonnait à cause de son inaltérable et de la bienveillance mettait dans toutes ses paroles seulement on regrettait qu'il me de sa naissance et position, fait, comme alors, pour aller à tout tât de la route qui menait à ces. Après avoir commandé peu de temps une compagnie de valerie du régiment de Lescure, il épousa, en 1791, Donnissan, sa cousine. De cette époque, la révolution prit un aspect triste et menaçant; migration avait commencé. Lescure et beaucoup de ses hommes du Bas-Poitou ne venaient pas à propos de cet exemple. Dans cette province de toutes les autres mœurs particulières, les hommes loin d'avoir pour ennemi sans, jouissaient de leur liberté et de leur affection : la familiarité du patronage de ces hommes, l'habitude de leurs terres, la franchise et l'absence de leurs manières caustiques, avaient laissé subsister ces antiques et salutaires, mais presque tout le reste du royaume se sentant chassés de France par la persécution, ni par la v

comprenant au contraire  
 raient plus forts et plus  
 r leur influence et au milieu  
 qui les entouraient, les gen-  
 nes poitevins ne voulaient  
 migrer. La tyrannie d'une  
 aveugle ne leur permit pas  
 e, comme ils l'auraient vou-  
 ix de la raison. Beaucoup  
 it la France. Lescure, après  
 instant passé la frontière,  
 'un tel parti était au moins  
 ré : il revint. Cependant il  
 t-ête émigré plus tard, si  
 VI, qui voyait de plus  
 combien le trône avait be-  
 rester entouré de serviteurs  
 et dévoués, n'eût exigé que  
 Lescure demeurât à Paris.  
 vouement fut superflu : il  
 spectateur impuissant de  
 ante sédition du 10 août ;  
 gers qu'il brava, lui et  
 uns de ses amis, demeurè-  
 perçus au milieu de cette  
 phe. Après avoir passé quel-  
 rs caché à Paris, tandis que  
 acres s'y prolongeaient, M.  
 ure parvint à se rendre en  
 avec sa famille : il trouva un  
 ans son château de Clisson  
 Bressuire, au milieu d'une  
 on dont il était aimé et res-  
 pendant la tyrannie révo-  
 ire étendait chaque jour son  
 entôt les paysans de ces con-  
 déjà blessés dans leur opinion  
 se, inquiets de voir la per-  
 qu'éprouvaient les grands  
 laires, se trouvèrent atteints  
 our par un recrutement de  
 lle hommes. Ils ne voulu-  
 nt obéir, et se révoltèrent ;  
 mière pensée fut de prendre  
 efs les seigneurs : les pay-  
 environs de Châtillon vin-  
 lisson chez M. de Lescure

chercher M. de la Roche-Jaquelein,  
 son cousin, qui avait ses propriétés  
 dans une de leurs paroisses. Il n'hé-  
 sita point sur le parti qu'il devait  
 prendre ; et M. de Lescure l'y en-  
 couragea. M. de la Roche-Jaquelein  
 se rendit vers Châtillon ; mais les  
 paysans des environs de Clisson  
 ayant commencé par se soumettre,  
 M. de Lescure, qui ne pouvait s'é-  
 loigner du canton où son influence  
 devait être utile, resta exposé aux  
 poursuites des autorités républi-  
 caines : il fut, avec toute sa famille,  
 emmené en prison à Bressuire. Quo-  
 qu'il fût vénéré des habitants de cette  
 bourgade, et que les principaux  
 d'entre eux n'eussent d'autre désir  
 que de le sauver, ce fut par une  
 sorte de miracle qu'il échappa aux  
 violences d'une soldatesque accou-  
 rue à la hâte pour combattre les  
 insurgés : au bout de quelques jours,  
 il fut délivré par l'armée vendéenne  
 qui s'empara de Bressuire. Dès-lors,  
 il fut compté parmi les premiers  
 chefs de cette armée, à laquelle se  
 joignirent les paysans de son can-  
 ton. Il prit la part la plus active aux  
 travaux et aux dangers de cette  
 vaste insurrection. Dès les premiers  
 jours, il étonna les Vendéens par  
 son intrépidité, en se précipitant,  
 le premier et seul, sur un pont bar-  
 ricadé et gardé par les troupes ré-  
 publicaines devant Thouars : à Fon-  
 tenay, il entra aussi dans la ville,  
 sans que personne osât d'abord le sui-  
 vre, tant il était pressé d'aller déli-  
 vrer des prisonniers vendéens, qui  
 y étaient renfermés. A Saumur, il  
 fut blessé : enfin, en toute affaire,  
 nul ne fut plus empressé et plus dé-  
 voué que lui. Au combat de Torfou,  
 qui fut le dernier succès des Ven-  
 déens sur la rive gauche de la Loire,  
 et où leurs efforts héroïques parvin-

rent à repousser, pour quelques jours, les troupes aguerries du général Kleber, on vit M. de Lescure mettre pied à terre, et crier aux paysans découragés : « Y a-t-il quatre cents hommes assez braves pour venir périr avec moi ? » — Oui, monsieur le marquis, répondirent les gens de la paroisse des Echaubroignes ; et, à leur tête, il se maintint pendant deux heures. Peu de jours après, au combat de la Tremblaye, il fut atteint d'une balle à la tête, et laissé pour mort sur la place. Un fidèle domestique le releva ; il respirait encore : on le secourut, et il fut porté à la suite de l'armée vendéenne, qui, pressée de toutes parts, se vit, après la bataille de Chollet, contrainte de passer la Loire, emmenant avec elle une population éplorée et fugitive. M. de Lescure, dont la blessure laissait quelque espérance, aida encore de ses conseils et de sa constance ses braves compagnons. Il contribua à faire nommer M. de la Roche-Jaquelein chef de l'armée. Après le passage de la Loire, il suivit la marche pénible des Vendéens, à travers l'Ajou et la Bretagne. Les soins touchants de sa femme, les hommages de l'armée, ne pouvaient empêcher l'effet de tant de douleurs accablantes qui venaient à chaque instant envenimer sa blessure. Il faut lire, dans les Mémoires de sa veuve, la peinture déchirante de cette lente agonie, de cette mort si noble et si sainte : aucun récit n'est plus attendrissant, et ne manifeste des sentiments plus purs, et une patience plus courageuse. Il mourut, pendant une marche de l'armée, entre Ernée et Fougères, le 3 novembre 1793. M. de Lescure, au milieu des chefs célèbres de la Vendée,

mérite une place à part : son courage était extrême, mais son sang-froid, lorsqu'il se mourait, il ne cessait pas d'être sang-froid. Il était l'officier instruit de son armée : lui-même avait étudié les principes de tactique et de fortification. Il entraînait les soldats et les officiers par leur impétuosité : pour eux, il exerçait une autorité fondée sur le respect et sur la force tranquille de sa volonté. Son humanité avait une chose de merveilleux. Dans la guerre où les généraux étaient tués et combattaient sans cesse à corps, pas un homme n'était mort de la main de M. de Lescure : jamais il n'a laissé périr ou devenir un prisonnier, tant qu'il n'y avait pas à s'y opposer, même dans un moment où les deux armées exerçaient contre l'autre d'horribles saillies. Un jour un homme vint à bout portant ; il écarta le sabre et dit aux paysans : « Embrassez-moi ! » Les paysans le massacrèrent derrière son dos, et s'en allèrent avec une colère qu'on ne peut jamais voir : c'est la seule fois où il a été proféré des injures. M. de Lescure a une mémoire vénérée de tous les Vendéens : dans la Vendée, parmi les généraux qui se sont illustrés dans cette guerre, aucun n'a acquis une gloire plus pure.

LESDIGUIERES (FRANÇOIS-JOSEPH, duc DE), né à Sair de Champsaur, dans le Finistère, fut un des capitaines de l'armée vendéenne qui aida le plus efficacement le prince à monter sur le trône, et contribua encore beaucoup à défendre sa puissance et



de la France. Né d'une noble très-ancienne mais, il joignait à d'éminentes l'avantage d'une belle taille, force et d'une agilité remarquable. Destiné à la magistrature par son oncle qui faisait les frais de son éducation, il avait commencé l'étude du droit; mais la mort de son oncle l'obligea de chercher des ressources dans son épée. Toutefois il conserva le goût de ses premières études et les lettres furent toujours ses plus agréables délassements. D'abord simple archer dans une compagnie en 1562, il devint peu de temps un des chefs du parti réformé. Dès 1575 il était parvenu à une grande réputation de valeur; et il fut choisi pour remonter à la tête de l'armée des protestants, Montbrun, qui avait payé de sa tête le tort d'être vaincu et vainqueur dans une guerre civile. Il commença par une opération bien conçue à cette époque de désordre; l'établissement d'une sévère discipline dans son armée. L'édit de Poitiers n'avait fait poser les armes; cette paix factice était plus nuisible aux protestants qu'un véritable état de guerre. La reine-mère venue à Nérac pour négocier avec le roi de Navarre. On sait comment ces dames de cette cour, élevées pour la plupart à l'école de la cour, employèrent le pouvoir de leurs charmes et jusqu'aux ressources d'une galanterie plus que féminine, pour enlever au roi de Navarre ses plus braves défenseurs. Les uns ne furent pas à l'école de ces puissantes armes; et lui-même ne put résister à ces pièges qui lui furent tendus. Ouvrant enfin les yeux sur le piège précipice, ce prince sentit la

nécessité de défendre sa cause d'une manière plus digne de lui; et il se mit à la tête de son armée. Cette guerre fut appelée la *guerre des amoureux*, parce que l'amour, si l'on peut se servir ici de cette expression, avait masqué les premières hostilités. Non-seulement Lesdiguières y paya de sa personne avec succès, en reprenant des places que la cour avait surprises dans le Dauphiné; mais il fournit encore de l'argent et des équipages pour l'armée, et il s'acquitta dans les fréquents combats qui signalèrent cette déplorable époque, une gloire qu'il dut autant à ses talents militaires, qu'à sa prudence et à sa générosité. L'archevêque d'Embrun, l'un des plus formidables ligueurs, détermina une domestique de confiance de Lesdiguières, nommé Platel, à tuer son maître. Lesdiguières, averti de ce projet, ordonna à Platel de s'armer, et s'armant à son tour : « *Puisque tu as promis de me tuer, lui dit-il, essaie de le faire, et ne perds pas, par une lâcheté, la réputation de valeur que tu t'es acquise.* » Platel confondu se jette aux pieds de son maître, qui lui pardonne. Quelqu'un l'ayant blâmé de cet excès de générosité, il répondit : « *Puisque ce valet a été retenu par l'horreur du crime, il le sera bien davantage par la grandeur du bienfait.* » Quelque temps après, Lesdiguières ayant pris Grenoble, ou remit entre ses mains l'archevêque d'Embrun. Il calma ses frayeurs, le consola, lui fit rendre ses biens, et se l'attacha pour la vie. De grandes richesses et une influence prodigieuse dans l'armée furent le résultat de ses efforts pour la cause du roi de Navarre; mais il excita la jalousie des grands. L'un d'eux ayant dit à ce prince que

Lesdiguières se vantait de descendre du premier Dauphin Viennois, et qu'il voulait recouvrer la souveraineté de ce pays, le roi parut en concevoir une inquiétude d'autant plus naturelle, que la plupart de ses généraux cachaient à peine leur projet de se rendre indépendants, et que plusieurs d'entre eux n'avaient pas craint de joindre leurs armes à celles des Espagnols. Cependant la défiance du roi sur le compte de Lesdiguières ne paraît pas avoir été fondée : Sully assure que ce capitaine fut toujours attaché à son souverain. « On ne lui reproche point, dit-il, » d'avoir songé à s'approprier ses » succès, ni d'avoir convoité la sou- » veraineté du Dauphiné. Peut-être » souhaila-t-il que le roi eût long- » temps besoin de ses services, et » ne vint jamais dans cette province. » Quoiqu'il en soit, Lesdiguières fut envoyé en Provence, comme lieutenant du duc de Guise; et il y montra le même attachement au roi, en repoussant le duc d'Épernon qui combattait toujours pour les ennemis de la France. Sa conduite dissipa sans doute toutes les défiances, puisque le gouvernement du Dauphiné lui fut rendu. Sa présence dans cette contrée contribua beaucoup à préserver la France d'une invasion. Non-seulement il contint les ennemis, mais il porta même la guerre en Savoie. On cite un fait de la même campagne qui caractérise bien la sagacité de ce capitaine. Le duc de Savoie construisait le fort de Barraux sur les terres de France à la vue de notre armée. Lesdiguières n'y mettait aucun obstacle, et les officiers en murmuraient; il reçut même des reproches de la cour. *« Votre Majesté, répondit-il au roi, a besoin d'une bonne forteresse pour*

*tenir en bride celle de M. Puisque le duc de Savoie fait la dépense, il faut faire; dès que la place sera garnie, je me la prendrai.* En effet, il n'y avait moins de deux heures, que la garnison fut préparée à partir. Il fut nommé maréchal de France en 1608, et sa terre fut élevée en duché-pairie. Le roi lui confia le commandement de la Savoie, la Savoie fut bannie. On a pensé que c'est ainsi qu'elle serait devenue une province de France, sans la puissance du pape, qui craignait de donner aux Français la clef de la Savoie. Après la mort de Henri IV, Lesdiguières ne démentit point son caractère au milieu des brigues et des projets dont cette occasion et le prétexte. Il fut nommé gouverneur de Savoie, où il suppléa à la place de son armée et de son habile et une activité sans égale n'obtint pas la confiance de la régente, elle ne fut pas moins prudent de lui en témoigner. Sa réputation de crédit ne permettait point de le laisser dans une apparence de faiblesse, et l'on en vit une preuve dans la seule occasion où il fut cru pouvoir manquer de succès à une cour sans force et sans appui. Il s'était engagé, d'après les instances de Henri, à soutenir le duc de Savoie contre les Espagnols. Mais le gouvernement qui succéda à celui de Henri IV, ayant changé de principes, Lesdiguières reçut des ordres contraires. Il n'en persévéra pas à remplir ses engagements, et battit le duc de Savoie sur tous les points. Sa

rée ; mais celle qu'il tint dans  
elles de religion qui agitaient  
la France, ne pouvait, quoi-  
qu'igée par une grande pru-  
voir l'approbation des deux.  
On sait que les princes mé-  
s et quelques seigneurs am-  
profitaient des alarmes du  
otestant, pour le faire entrer  
urs projets. Sully prétend  
diguères prit part à ces me-  
ot'il fut même un nombre des  
otestants qu'on accusa de vou-  
blir une république. Ce qu'il  
certain, c'est que ce général  
de servir la cause du parti  
ant armé contre la cour, soit  
vit pas un intérêt assez puis-  
e soutenir, soit qu'en effet il  
ât blamable. Il devint même  
suspect aux calvinistes, et  
r abjurer leur religion en  
quelques historiens font hon-  
sa conversion au zèle per-  
le Déageant envoyé près de  
la cour, pour souder ses in-  
; mais Déageant lui-même,  
Mémoires, est loin de s'at-  
le mérite de cette conver-  
n a lieu de croire, d'après  
quid'écrivains contemporains,  
diguères fut conduit à cette  
on par le désir d'obtenir la  
e comtable, qui ne lui était  
qu'à cette seule condition.  
il reçut les lettres de con-  
après la cérémonie de son  
on. Mais on n'est pas, pour  
adé à penser, comme Sully,  
seule religion capable de le  
tait celle qui pouvait lui pro-  
es richesses et de l'autorité.  
ut le 28 sept. 1626, ayant  
e jusqu'à la fin son grand  
et son étonnante activité. Sa  
fut pas exempt de taches.  
vus du temps, et l'auteur

même de sa Vie, n'ont pas dissimulé,  
par exemple, qu'il enleva une femme  
à son mari, et vécut publiquement  
avec elle; qu'il ambitionna le pou-  
voir et les richesses, sans examiner  
avec assez de scrupule les moyens  
de se les procurer. Mais il a trans-  
mis un grand nom à la postérité;  
et l'histoire a dû mettre au premier  
rang des héros dont la France s'hon-  
nore, un capitaine *qui n'a jamais  
été vaincu, et qui a toujours été  
vainqueur* (1). Henri IV disait qu'il  
ne voudrait céder qu'à Lesdiguières  
le titre de premier capitaine de l'Eu-  
rope. — « *S'il y avait en France deux  
Lesdiguières, a dit la reine Elisa-  
beth, j'en demanderais un au roi.* »  
La vie de Lesdiguières a été écrite  
par Louis Videt, son secrétaire,  
in-fol., 1638. D-L.

LESEUR (THOMAS) habile géo-  
mètre, né en 1703, à Rethel, avait  
un goût naturel pour la retraite; un  
de ses oncles, religieux minime,  
acheva de décider sa vocation, et il  
prit l'habit de cet ordre à l'âge de  
dix-huit ans. Ses supérieurs l'en-  
voyèrent à Rome terminer ses étu-  
des. On enseignait alors dans tous  
les collèges le système des tourbil-  
lons. Le P. Leseur le jugea un ro-  
man sans intérêt et sans vraisem-  
blance; et il était près de renoncer  
à la philosophie, pour laquelle il ne  
se croyait nulle aptitude, lorsque le  
hasard lui offrit un livre de géomé-  
trie. Dès ce moment il se livra à  
l'étude de cette science dont la mar-  
che certaine plaisait à son esprit  
juste et méthodique. Après avoir ter-  
miné ses cours, il revint en France,  
et fut placé dans une petite ville, où  
il resta cinq ans, privé de toutes les

(1) Telles sont les expressions de ses lettres de  
nomination à la place de Comtable, qui, après  
lui, n'a été donnée à aucun autre.

ressources nécessaires à son instruction. Mais ayant appris que le P. Jacquier, qui lui avait succédé à Rome, osait y attaquer publiquement le cartésianisme, il demanda la permission d'aller le joindre. Dès qu'ils se furent vus, ils s'aimèrent; tout devint commun entre eux, peines, plaisirs, travaux, la gloire même; celui de tous les biens peut-être, dit Condorcet, qu'il est plus rare que deux hommes aient partagé de bonne foi. Le P. Leseur fut nommé professeur de mathématiques au collège de la Sapience; et il donnait alternativement, avec le P. Jacquier, des leçons de théologie, au collège de la Propagande. Cette double tâche et le travail du cabinet occupaient tous ses instants. Il suivit à Parme son ami, nommé instituteur de l'enfant, et il ne voulut point le quitter tant que dura cette éducation. De retour à Rome, il tomba malade, et mourut au bout de quelques mois de souffrances, le 22 septembre 1770. Le P. Leseur a eu part au *Commentaire sur les principes de Newton*, et aux *Éléments de calcul intégral* (1), deux des ouvrages les plus importants du dernier siècle. (Voyez JACQUIER, XXI, 573 et suiv.) Les deux amis travaillaient chacun de leur côté, et se communiquaient ensuite le résultat de leurs méditations; mais jamais on n'a su auquel des deux appartenait la leçon préférée, et eux-mêmes l'avaient oublié. Tous deux aussi modestes que savants, ils ne se proposaient aucune gloire de la publication de leurs ouvrages. On les avertit un jour, qu'un géomètre

italien avait copié une page de son *Éléments du calcul intégral* sans citer l'ouvrage. C'est une réponse qui leur fut faite, et ils ne répondirent-ils, qu'on a vu notre travail utile, et ils n'ont fait aucune réclamation. Le P. Leseur n'avait aucune ambition; il aurait souhaité que le P. Leseur obtint les récompenses les plus honorables. Un jour, celui-ci dit à son cercle nombreux: Le calcul intégral est un beau problème.—Je vous le propose, répondit Leseur, le 10 novembre 1776. Quelques instants après sa mort, son ami trembla de voir sa mort, et lui demanda s'il le reconnaissait? Oui, répondit-il, vous êtes celui avec qui je viens de résoudre une équation très-difficile. Le P. Leseur était correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Condorcet y lut son *Eloge* le 10 novembre 1776. On en trouve l'analyse dans le *Journal de Trévoux* de l'abbé Rozier, janvier 1777.

LESFARGUES (BERNARD) auteur et traducteur du dix-huitième siècle, était Toulousain; on ne connaît ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort; mais on en trouve l'histoire dans l'*Histoire littéraire de Quinte-Curce et autres auteurs*, 1639, in-8°. II. *Lessons de Cicéron contre Verres* réduites en français, 1640, in-8°. *Les Controverses de Sénèque de Sénèque le philosophe, traduites en français*, 1656, in-fol.; 1744. Le P. Nicéron, tom. xx, p. 349, dit que Duryer a mis en français les *Oeuvres de Sénèque*, à l'exception de ce que Malherbe et Le Clerc en avaient traduit. Or, Le Clerc ne s'était exercé que sur les *Controverses*. Nicéron a confondu avec le fils. (Voyez DURYER, MALHERBE et SÈNÈQUE.) IV. L.

(1) Le P. Leseur avait publié seul. *Mémoire sur le calcul intégral*. Rome, 1738. Montucla l'a analysé dans son *Histoire des Mathématiques*, tom. III, p. 41 et suiv.

*argues apologia pro se*, 1660, . V. David, *poème héroïque*, in-12 ; 1685, in-12 ; ouvrage malgré ces deux éditions, n'a été connu que par ce vers de an ( *Satire IX* ) :

*seul imprimé n'a point vu la lumière.*

abbé Goujet ( *Biblioth. fr.*, XII, pag. 445 ) dit que ce porte sur le David de Coras. é en 1665 ; mais Brossette, ses *Eclaircissements historiques* tenait de Boileau lui-même, e formellement que le satirique ais avait en vue le poème de *argues* et non celui de Coras. ue médiocres que soient les actions de Lesfargues, J. Ray- urait dû l'admettre dans la *No- les Hommes illustres*, qui est à ite de son *Histoire de la Ville Toulouse*, 1759, in-4°. Cette sion donne à penser qu'il pour- e faire que Lesfargues ne fût le ce pays. A. B-T.

ESKO. Voyez LESCO.

ESLEY (JEAN), évêque écos- né en 1527, était à l'âge de us chanoine de l'église cathé- d'Aberdeen et de Murray. Il gea ensuite en France, et prit gré de docteur en droit à l'uni- té de Paris. En 1554, la reine te le rappela en Ecosse, et le na official et vicaire-général du se d'Aberdeen. Les progrès de la mation allumèrent le zèle et dé- pèrent les talents de Lesley. Il se ra l'un des plus habiles défen- de la doctrine catholique dans controverse solennelle qui eut entre les deux partis à Edim- g, en 1560. La reine Marie t était allée en France, et pleu- a Vitry la mort du roi de e. son mari, lorsque les trou- religieux qui agitaient l'Ecosse

engagèrent catholiques et protestants à désirer et à demander le retour de cette princesse. Lesley fut chargé de la ramener ; et ils partirent de Calais en août 1561. Aussitôt après son arrivée, il fut élu l'un des sénateurs du collège de justice, conseiller-privé, et depuis abbé de Lundores et évêque de Ross. Marie ayant cherché un refuge en Angleterre contre la fureur de ses sujets, Elisabeth la retint prisonnière, et nomma des commissaires à York, pour examiner leurs différends. Marie, de son côté, nomma aussi des commissaires : Lesley fut du nombre et se distingua dans sa défense ; mais toute son éloquence et ses efforts furent inutiles. Il ne réussit pas davantage comme ambassadeur ; ses plaintes ne furent pas écoutées. Résolu cependant de délivrer sa souveraine, il négocia pour elle un projet de mariage avec le duc de Norfolk, espérant lui procurer par-là les moyens de s'échapper secrètement. Mais le projet fut découvert : le duc, convaincu de trahison, fut exécuté ; et le négociateur fut renfermé successivement dans l'île d'Ely et à la tour de Londres. Mis en liberté en 1573, sous la condition de quitter l'Angleterre, Lesley alla implorer en vain l'assistance des rois d'Espagne et de France, de tous les princes d'Allemagne et du pape, en faveur de Marie. Ayant été élu, en 1579, suffragant et vicaire-général de l'archevêché de Rouen, à peine était-il arrivé dans son diocèse, qu'il fut arrêté et mis en prison, d'où il ne sortit qu'en payant 3000 pistoles pour sa rançon. Emprisonné une seconde fois en 1590, il ne fut délivré qu'à la même condition. En 1593, il fut élevé à l'évêché de

Constance; mais il ne put en prendre possession. Il apprit à Bruxelles la mort de la malheureuse Marie; et l'établissement de la réformation en Écosse, vint lui ravir toute espérance de recouvrer l'évêché de Ross. Il se retira dans un monastère, à Guirtenbourg, près de Bruxelles, et y mourut en 1596. Lesley fonda, pour les Écossais, trois séminaires (à Rome, à Paris et à Douai); et il exerça pendant sept ans les fonctions épiscopales dans le diocèse de Malines. Indépendamment des écrits qu'il publia pour la défense de Marie Stuart, ouvrages savants, éloquentes et dictés par le plus courageux dévouement, c'est à lui que les Écossais doivent le premier recueil de leurs lois. Ayant observé que toute l'ancienne jurisprudence tombait en désuétude, faute d'être réunie en un corps, il représenta cet inconvénient à la reine Marie, qui lui adjoignit quinze autres commissaires autorisés à ordonner et faire imprimer ce Recueil, qui parut à Edimbourg, en 1566, et qui, étant imprimé en caractères gothiques saxons, est vulgairement appelé les *Actes gothiques du parlement*. Les principaux ouvrages de Lesley sont : I. *Afflicti animi consolationes et tranquillissimi animi consolatio*, Paris, 1574, in-8°; composé pour la consolation de la reine captive. II. *De origine, moribus et rebus gestis Scotorum*, Rome, 1578, in-4°. La dernière moitié du volume est consacrée à l'apologie de la reine Marie. III. *Défense de l'honneur de Marie, reine d'Écosse*, Liège, 1571, in-8°. IV. *Traité où l'on démontre que le gouvernement des femmes est conforme à la loi de Dieu et de la nature*. Le jésuite Parsons attribue les deux ouvrages précédents à Mar-

gan Philips. Le dernier paraît surtout composé pour réfuter les insultantes déclamations de Knox, contre Marie Stuart. ( *Foy. Knox*, XXII, 500. ) V. *De titulo et jure Mariæ Scotorum reginæ, quo Angliæ successionem jure sibi vindicat*, Reims, 1580, in-4°. On cite encore de Lesley des lettres et autres ouvrages restés inédits. L.

LESLEY (ALEXANDRE), savant jésuite écossais, naquit dans le comté d'Aberdeen, en 1604. Après avoir fait ses humanités à Douai, il acheva ses études à Rome, fut admis au noviciat, en 1713, et enseigna les belles-lettres à Sora et à Ancône. Ayant ensuite fait sa théologie au Collège romain, où il donnait des leçons de langue grecque, il fut destiné à professer la philosophie au collège Illyrique de Lorette; mais il n'y resta que l'année 1728, ayant été appelé en Écosse pour faire des missions. En 1734, il retourna en Italie, et enseigna dans les collèges d'Ancône et de Tivoli: il repassa la mer en 1738, d'après les instances de lord Peire, qui voulait avoir auprès de lui un homme instruit sur l'antiquité. Lesley revint, en 1744, à Rome, y fut nommé préfet des études au collège des Écossais, et en remplit les fonctions jusqu'en 1746. Il professa pendant deux ans la théologie morale au collège des Anglais, et fut associé en 1749 au savant jésuite Emanuel de Azevedo, pour la publication du *Trésor liturgique*, dont il avait imprimé un magnifique *Prospectus*. Il fixa sa demeure au Collège romain, où il mourut le 27 mars 1758, après avoir publié, comme essai de ce travail, le *Missale mixtum secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes; præfatione, notis, et*

*ice ornatum*. Rome, 1755, 2, en 1 vol. in-4°. C'est une édition du Missel mozarabique, faite à Tolède, en 1500, par les ordres du cardinal Ximénès. On y a joint la dédicace à ce célèbre évêque, comme pièce historique. L'usage du nouvel éditeur est fort utile pour quiconque veut remonter à l'origine du rit mozarabique et connaître les variations. Les notes qui sont à la fin, indiquent dans quel homme instruit et d'un goût délicat elles comprennent depuis la page 75 jusqu'à la page 620. On les a prises comme des modèles en ce que Lesley se proposait de faire le travail sur le Bréviaire mozarabique, et de le donner au public. Il a aussi commencé un ouvrage qui doit avoir pour titre : *De Legionibus* dans lequel, par le moyen de descriptions, il aurait distingué les grades de la milice romaine ; titre, *De præstantiâ veterum Romanorum*, à l'imitation de celui de Tacite, *De præstantiâ numismatum*. On a trouvé dans ses papiers une espèce de *Voyage littéraire* et deux Recueils d'inscriptions, *Lapides tiburtini*, et *Lapides ætoliæ*. Il entretenait un commerce littéraire avec ses confrères Contiucucci et Antoine-Marie Foyez, sur Alexandre Lesley ouvrage, les *Annali litterariæ*, tome III, 2<sup>e</sup> partie, L-B-E.

LESLIE (JEAN), évêque de Down, en Irlande, né dans le comté de l'Écosse, jouit d'une grande réputation à la cour de Charles I<sup>er</sup>. Il fut conseiller-privé, d'abord en Écosse, puis en Irlande en 1633. Il fut en même temps de l'évêché catholique de Raphoe en Irlande, ou il l'âtit, en forme de

forteresse, un superbe palais épiscopal qui, dans la rébellion de 1641, fut utile aux royalistes. L'évêque y soutint un siège ; et ce fut de tous les forts d'Irlande celui qui se rendit le dernier à Cromwell. Retiré à Dublin, Leslie continua de se livrer aux exercices de la religion dans sa famille suivant l'ancienne liturgie. A l'époque de la restauration, il fut nommé évêque de Clogher en 1661, reentra dans le conseil, et mourut en 1671, âgé de plus de cent ans, regardé, après 50 ans d'épiscopat, comme le plus ancien évêque qui existât alors dans le monde. L.

LESLIE (CHARLES), second fils du précédent, naquit en Irlande, vers le milieu du dix-septième siècle. Il entra dans les ordres sacrés, en 1680, et, en 1687, fut nommé chancelier de l'église cathédrale de Connor. Leslie se rendit à cette époque extrêmement odieux aux catholiques d'Irlande, par l'opposition qu'il manifesta contre eux, Chaque parti, comme il arrive souvent, s'attribua la victoire et conserva son opinion. Les talents que déploya Leslie le mirent en grand crédit auprès des protestants, qui le consultaient sur tous les cas difficiles. Jacques II ayant nommé un catholique grand-sheriff du comté de Monaghan, Leslie qui, depuis quelque temps, était retenu dans sa chambre par la goutte, se fit porter à la cour d'assises, d'après les instances des protestants ; et il détermina la cour à faire arrêter et mettre en prison le sheriff. Mais quoiqu'il se crût autorisé à résister aux ordres illégaux du souverain, il était loin d'approuver qu'on portât ces principes de résistance jusqu'à priver le roi du pouvoir suprême.

En persévérant avec fermeté dans cette opinion, il demeura fidèle à Jacques II, même après la révolution qui le priva du trône ; et il refusa de prêter aucun nouveau serment contraire à l'obéissance qu'il croyait lui devoir : aussi fut-il privé de tous ses emplois. Les troubles qui s'élevèrent en Irlande, en 1689, le forcèrent à se retirer en Angleterre avec sa famille. Il passa tout son temps à mettre au jour des écrits polémiques en faveur de la cause qu'il avait embrassée ; son esprit et ses vastes connaissances le rendaient un champion redoutable aux *non-jureurs*. Le premier ouvrage qu'il fit paraître à ce sujet, fut une réponse à l'écrit de l'archevêque King, sur *l'état des protestants en Irlande sous le gouvernement de Jacques II*. Leslie se montra dans sa réfutation aussi opposé aux principes des catholiques, qu'à ceux de l'auteur qu'il réfutait. Il écrivit aussi contre la secte des quakers, et employa en même temps sa plume à défendre la religion chrétienne en général contre les déistes, les Juifs et les Sociniens. Ses divers écrits et ses fréquentes visites aux cours de St.-Germain et de Bar-le-Duc le rendirent suspect au gouvernement ; mais il le devint encore davantage après la publication de l'ouvrage sur *le droit héréditaire à la couronne d'Angleterre*, dont on le croyait auteur : craignant pour sa sûreté, il quitta l'Angleterre, et vint se réfugier à la cour du prétendant, à Bar-le-Duc, où on lui permit d'officier dans une chapelle privée, suivant les rites de l'église anglicane. Il paraît certain qu'il fit de grands efforts pour convertir le prétendant à la religion protestante ; mais ses efforts furent vains. Néanmoins, pour soutenir les intérêts de ce prince, tandis que son

parti en Angleterre et cherchait à répandre l'établissement, il écrivit le 22 août 1689, sous la date du 22 août, une lettre dans laquelle il fit un grand éloge du prince et de sa cour. Elle fut imprimée et répandue avec profusion parmi les protestants. Il suivit ce prince en Italie, et mourut peu d'égards qu'on avait pour sa cour. En 1721, des jours dans sa patrie, il vint en Angleterre, et na enfin à se rendre en France, et quelques risques qu'il courut, Ses amis ayant fait connaître son dessein à lord Sunderland, qui, par sa protection, celui-ci fut reçu avec beaucoup de grâce. Il pécha que Leslie ne fut pas reçu même fort mal dans la chambre des lords. Ses amis crurent devoir lui donner un logement à son arrivée. Leslie se retira dans sa patrie, où il mourut le 13 août 1721. Ses écrits protestants et ses ouvrages de lui, le représentent comme un homme rempli de fermeté et de courage. Invariablement attaché à la cause de son roi légitime, il abandonna jamais, par ses revers, et lui fut même d'un grand secours à sa mort, en défendant les intérêts et les droits de son prince. Il a publié un grand nombre d'ouvrages sur la politique et la religion. Nous indiquerons quelques-uns de ces ouvrages. *Récits ou Répétitions Commencé en 1704 et continué pendant six à sept ans, ce journal hebdomadaire publié d'abord en suite deux fois la semaine, et en suite sous la forme de dialogue sur le droit de Dieu au temps, II. La Cause, ou le Mensonge, contre l'aveuglement, 1710. Ce pamphlet imprimé par la chambre des com-*



un warrant contre l'auteur ; et le força de quitter l'Angleterre. III. *Le Serpent sous l'herbe*, in-8°. Bayle estimait beaucoup cet ouvrage, dirigé contre les jésuites. IV. *Etat présent du quakerisme en Angleterre*, 1701. V. *Traité sur le droit divin des rois*, 1700, in-8°. VI. *Mémoire court et aisé, pour les déistes*, 1694, in-8°. Cet ouvrage, qui passe pour ce qu'il a de mieux, lui a été contesté. Le docteur Gleigh a fait de grands efforts pour prouver qu'il appartenait à un quaker, quoiqu'il fût publié parmi les disciples de l'abbé de Saint-Réal, en 1692. VII. *La Vérité du christianisme démontrée dans un dialogue entre un chrétien et un païen*, 1711, in-8°. VIII. *Méthode nouvelle et aisée pour combattre les athées*, 1689 ; tirée principalement de Limborch, intitulé : *collatio*. Le P. Houbigant a traduit en français sur la septième édition de quelques autres ouvrages de Limborch, Paris, 1770, in-8°. IX. *Le Jéhisme discuté*, 1708. X. *De l'accusation de société portée contre le docteur Tillotson, par un vrai fils de l'Église*. XI. *Du Jugement privé et de l'opinion en matière de foi* ; et plusieurs écrits contre les catholiques, excepté Tillotson, ont été publiés par Leslie en 2 vol. in-fol.

D-2-s.

AGNANDEL (MATHIEU).  
ESPAGNANDEL

ARRÉ (ANDRÉ de FOIX, DE), frère cadet de Lautrec et de Richemont de Foix, fut chargé, de repousser les Espagnols ent emparés de la Navarre. dit Robertson, un jeune

homme sans talent et sans expérience, et qui n'avait de titre pour obtenir cette distinction importante que d'être allié de Henri d'Albret, et surtout d'être frère de la comtesse de Châteaubriand, maîtresse de François I<sup>er</sup>. Il se rendit maître de Saint-Jean-Pied-de-Port, et vint assiéger la citadelle de Pampelune, la seule place de toute la Navarre, qui tint encore pour les Espagnols. Ignace de Loyola, devenu depuis si célèbre, faisait partie de la garnison, et animait seul le courage des soldats ; mais ayant été blessé d'un coup de pierre, cet accident, si peu intéressant en apparence, déterminale gouverneur à capituler. Lesparre, ne pouvant faire subsister ses troupes dans un pays que les Espagnols avaient ruiné en l'abandonnant, licencia une partie de ses soldats, et avec l'autre s'avança dans la Castille, passa l'Ebre, et vint mettre le siège devant Logrono. Cette petite ville lui opposa une résistance opiniâtre ; et les Castillans divisés en deux partis, mais réunis par le danger commun, se hâtèrent de le secourir. Lesparre, forcé de rétrograder, rentra dans la Navarre, espérant y être joint par de nouvelles levées. Cependant, pressé par les Castillans, et ne voulant pas s'enfermer dans Pampelune, il résolut de les attendre et de les combattre, quoiqu'ils fussent beaucoup plus nombreux. Il rangea donc sa petite troupe dans le meilleur ordre, et donna le signal de l'attaque. Les cavaliers castillans furent enfoncés par la gendarmerie française : mais l'infanterie plia ; et Lesparre, occupé de la rallier, fut enveloppé par l'ennemi. Il reçut sur son casque tant de coups de sabre qu'il en eut le crâne fracassé, et perdit pour toujours l'usa-

ge des yeux. Il fut renvoyé en France, où il mourut en 1547. W-s.

LESPINASSE (M<sup>lle</sup>. DE). *Voy. ESPINASSE.*

LESPINE DE GRAINVILLE. *V. GRAINVILLE*, t. XVIII, p. 271.

LESSART (ANTOINE DE VALDEC DE), ministre des affaires étrangères de France, dans les années 1791 et 1792, né en 1742, dans une famille peu connue de la province de Guienne, devint l'héritier du président de Gasq, magistrat renommé du parlement de Bordeaux, dont on a prétendu qu'il était le fils. Étant venu à Paris dans sa jeunesse, il fut admis dans la société de Necker, qui lui reconnut quelque habileté, et en fit le confident de sa politique. Pourvu en 1768 d'une charge de maître des requêtes, De Lessart fut, en cette qualité, l'un des commissaires conciliateurs, dans les secondes conférences, que Necker imagina, après l'inutilité des premières, pour rapprocher les trois ordres des états-généraux, sur le point de se dissoudre. Ces commissaires au lieu de concilier les esprits, ne firent que les aigrir. Du reste on ne parla point de Lessart jusqu'au mois de décembre 1790. Alors il remplaça le conseiller d'état Lambert au contrôle général des finances; mais il n'occupa cette place qu'un mois, et passa au ministère de l'intérieur, qu'il conserva jusqu'au 30 novembre 1791. L'assemblée législative venait de succéder à la constituante; et le parti républicain, qui avait la plus grande influence, dénonçait avec fureur et le ministre de la guerre et celui des affaires étrangères, qui, effrayés de ces attaques, donnèrent leur démission. C'est ainsi que De Lessart fut chargé du portefeuille des affaires étrangères, que

quittait le comte de Des-lors le parti républicain résolu la guerre: par ses cris il forçait à délibérer sur cet objet il arrive presque toutes les délibérations d'une grande importance, la division se fait entre eux. Le comte de Necker avait le département de la Gironde (Voy. NARBONNE), à laquelle elle fut déclarée; mais par un sincère attachement au roi, à qui elle était opposée, il poussait de toutes ses forces le parti royaliste. Le XVI voulant rétablir son ministère et la paix entre les états, renvoya le comte de Necker; mais cette décision fut regardée comme favorisant la guerre, ne la réclamant pas: les républicains firent décréter que le parti royaliste emportait la victoire. La perte de Lessart fut une grande perte, et la déclaration de guerre fut prononcée. Tous les démagogues se réjouirent de ce malheur, et on répandit que les pièces qui attestaient que Léopold désirait la paix n'étaient pas déposées; et un comité de salut public, qui prenait la dénomination de comité diplomatique, fut chargé de rassembler ces pièces, sur lesquelles il fut fait un rapport. Ce député fut le député De Lessart, l'accusateur du comte de Necker, que l'on accusa dans toute la discussion; mais seul eut le courage de résister; mais il ne put empêcher l'accusation, qui fut prononcée le 10 mars 1792. A partir de ce jour il était-il rendu, que les républicains se rassemblèrent autour du ministère, proférant des menaces les plus sinistres; mais le comte de Necker était absent: dès qu'il

ant, il vint se livrer aux  
 envoyés pour le saisir.  
 mot pour Orléans, où sié-  
 aute-cour qui devait le ju-  
 ressa des plaintes touchan-  
 spectueuses à l'assemblée  
 Scipitation qu'on avait mise  
 réter d'accusation. Après  
 mois de détention, il fut  
 à Versailles. le 9 septem-  
 92, avec les autres pri-  
 de la haute-cour. ( Voy.

B-U.

SER (FRÉDÉRIC-CHRISTIAN),  
 jea et naturaliste, membre  
 démie des sciences de Berlin,  
 société allemande de Götting-  
 quit le 29 mai 1692, à Nord-  
 : son père, Philippe Jacob  
 était dans cette ville diacre  
 se de St. - Nicolas. Frédéric  
 montra, dès son plus jeune  
 : inclination prononcée pour  
 e naturelle; et n'étant encore  
 r, il rassembla une collec-  
 z considérable de pierres,  
 es et d'insectes. Il était à  
 ité de Halle, où il étudiait  
 gie, la médecine et l'histoire  
 e, lorsqu'il apprit, en 1712,  
 cendie avait consumé à Nord-  
 le 21 août, 670 maisons,  
 lesquelles se trouvait celle de  
 e. Toute la collection d'his-  
 turelle qu'il avait été plu-  
 mnées à former, fut aussi  
 ée par les flammes; et cette  
 : lui fut pas moins sensible  
 : de sa fortune. Il en fut pen-  
 elque temps accablé. Cepen-  
 e rendit à Leipzig, et ensuite  
 pour se procurer des moyens  
 nce; mais il fut rappelé dans  
 natale par son père, qui,  
 infirme, avait besoin de lui  
 ider dans la prédication. Lui-  
 at nommé, en 1716, desser-

vant de l'église de Frauenberg. Lors-  
 que Lesser s'adonna à la prédication,  
 une maladie de foie, qu'il avait ap-  
 portée en naissant, fit des progrès  
 rapides, et résista à tous les efforts de  
 la médecine: il fut obligé de la com-  
 battre par toute sorte d'exercices vio-  
 lents. Son ardeur pour l'étude se  
 trouva contrariée par la nécessité où  
 il était de sacrifier un temps considé-  
 rable à sa santé. Cependant il faisait  
 servir ses promenades aux progrès  
 de l'histoire naturelle. Il se forma  
 une belle collection et une bibliothè-  
 que curieuse, surtout par les livres  
 rares imprimés peu de temps après  
 la réformation. Bientôt il se fit  
 connaître par son savoir et son éru-  
 dition; et déjà, respecté par ses  
 vertus, il fut nommé pasteur de  
 l'église de Saint-Martin en 1739,  
 puis, en 1741, de celle de Saint-  
 Jacques, et, en 1743, administra-  
 teur de l'hospice des Orphelins. Il  
 parvint à faire rebâtir à neuf l'église  
 de Saint - Jacques; et dans un petit  
 écrit, qu'il publia en 1742, il fixa  
 l'attention de ses compatriotes sur la  
 nécessité des réunions chrétiennes,  
 et sur les avantages qu'il y avait à  
 donner de la pompe et de la dignité  
 au culte public. Il mourut le 17 sept.  
 1754. C'était un homme instruit dans  
 l'histoire et les antiquités de son pays;  
 mais il est plus connu comme natu-  
 raliste. Il a surtout le mérite d'avoir  
 su faire tourner l'histoire naturelle  
 au profit de l'économie domestique  
 et de l'utilité pratique. Il a aussi, par  
 des compilations savantes, contribué  
 à répandre le goût de cette science  
 et à la mettre à la portée de tous  
 les esprits. Ses principaux ouvrages,  
 tous écrits en allemand ou en latin,  
 sont : I. *Observations sur la*  
*caverne de Baumann, Nordhausen,*  
*1740, in-8°; 4<sup>e</sup>. édit. augmentée,*

née par celui-ci. Lessing eut presque toujours raison pour le fond et même pour la forme, car ses sarcasmes étaient excusés par les grossièretés de Lange; et il annonçait, dans ses critiques, d'excellentes études classiques et un grand talent pour la discussion. Il se dégoûta bientôt de Wittemberg, et alla de nouveau habiter Berlin. C'est là que s'établit entre lui, Moses Mendelssohn et le libraire Nicolai, une liaison qui contribua puissamment à donner à la littérature allemande une meilleure direction, sous le rapport du goût et de la critique. Mais Lessing, privé de la souplesse nécessaire pour solliciter et pour parvenir, n'avait presque d'autres ressources que les produits encore bornés de sa plume. Il espérait en trouver à Leipzig. En effet, à peine y était-il rendu, qu'il en partit pour accompagner dans ses voyages le fils d'un riche négociant. Après avoir visité ensemble la Basse-Saxe, et une partie de la Hollande, ils se proposaient de parcourir le reste de ce pays, et de passer en Angleterre, lorsque l'invasion de la Saxe, par Frédéric II, et l'occupation de Leipzig par les troupes prussiennes, forcèrent nos voyageurs à revenir dans cette ville. La fortune dédommagea Lessing en lui faisant retrouver Kleist, qu'il avait déjà vu à Berlin. Il devint ami de ce grand poète, dont l'imagination, la sensibilité et l'expérience lui furent très-utiles, et à la générosité duquel il dut aussi un appui, dont il se montra fort reconnaissant. Après le départ de Kleist, Lessing alla pour la troisième fois à Berlin, où il retrouva Mendelssohn, Nicolai, Ramler et ses autres amis. Moins occupé du théâtre, il publia, sur d'autres objets, quelques écrits

importants : I. *Scs fables* et sa *Théorie de l'apologue*. édition des épigrammes de de concert avec Ramler. *Vie de Sophocle*. IV. Enfin *trois sur la littérature* (*Littbriefe*.) Ces ouvrages, les *sur la littérature du jour* (*die neueste Litteratur betref*) la *Bibliothèque des belles* et la *Bibliothèque allemande selle* (*Bibliothek der schoene senschaften* et *Allgemeine sche Bibliothek* (Voy. Nic pour lesquelles il ne fournit critique insérée dans la pre mais dont il partagea la dir pendant plusieurs années, ave discernement; son *Théâtre* de Weisse; enfin, ses *Apologi mêmes* (*Rettingen*), qui re un grand esprit de justice. ferment d'excellentes observ quoique mêlées parfois, celles d'Horace, de raison plus spécieux que solides; ouvrages, disous-nous, et ce petit nombre d'autres auteur rèrent la renaissance du g tional en Allemagne. La noir de Lessing à la place de r honoraire de l'académie des ces de Berlin, en 1760, fu compense de ses travaux. qu'il fit paraître ses premi vrages, la littérature allemar encore au berceau sous p rapports. Depuis Opitz, L leurs contemporains, elle av duit peu d'ouvrages remar Les *Alpes* de Haller, le *Me Klopstock*, le *Printemps* de avaient jeté un grand éclat d popée; et dans quelques genre Lichtwehr, Hagedorn, Gel même Kleist, Huz, Zacharia tenberg, et autres, avaient

mes. Mais tout cela ne fut qu'une littérature. La préclusive de Frédéric II des Français, avait beaux progrès de la langue que Gottsched avait, il est de très-grands services à vivre les bonnes doctrines recommandant l'étude des anciens et des Français exclusif dans ses écrits. Il n'a point senti ce qu'exigeait un particulier de sa nation, pour ainsi dire, l'asservir à une langue française. Celle des autres, au contraire, dont le génie à l'usage de rapport avec l'allemand, n'était si peu connue, que le Shakespeare fut présenté au public par la traduction de Mandet, et par les éloges que de cette traduction. Des critiques Breitinger avaient attribué au ménagement Gottsched : mais les vœux et les principes de l'école suisse étaient pour opérer une réforme ; il acheva ce qu'ils avaient commencé sur le théâtre que ne se fit d'abord sentir. À concevoir, il est vrai, les premières pièces ont eu beaucoup de succès, et les éloges de plusieurs critiques de nos jours. Le *Lehrstück*, les *Juifs*, le *Misogène*, le *Misogène des femmes*, l'*Essai* sont les essais d'un jeune homme de 20 et 22 ans, sortant de l'école, et étranger à la langue usages et des idées de son temps. Il est difficile de réunir à son corps et à son esprit. Ces raisonnements aisances ignobles, de fautes et d'absurdités ; et nous ne pouvons pas qu'aucun poète dramatique ait eu un début aussi mal. Ce jugement est, au

fond, le même que Lessing (*Dramat.* tom. II, pag. 338-9) porte sur les jeunes auteurs comiques de la même époque. Quoi qu'il en soit, on y rencontrait des traits ingénieux ; le dialogue était souvent assez naturel ; le style même plus correct que celui auquel on était accoutumé ; qualités qui toutefois n'avaient qu'un mérite relatif : enfin, dans ses peintures de mœurs, si imparfaites qu'elles fussent, on retrouvait celles de l'Allemagne. Le *Tresor*, imité de Plaute, est déjà sans doute à une grande distance des essais ; Lessing s'était appuyé sur un modèle. On aperçoit de grands progrès dans *Miss Sarah Samson*, la première tragédie bourgeoise allemande que l'on connaisse, et qui parut en 1755. Il y a du pathétique, et de la connaissance du monde ; dans plusieurs rapports on y trouve le germe d'*Emilia Galotti*. Mais beaucoup de longueurs, et des invraisemblances choquantes, l'ont reléguée avec raison parmi les pièces du second ordre. *Philotas*, tragédie en un acte et en prose, parut en 1759. C'est un essai qu'il est difficile de juger d'après une théorie dramatique quelconque, mais auquel des sentiments héroïques, et des beautés de style, peuvent faire pardonner la nouveauté du genre et quelques défauts. Les succès de Lessing, satisfaisants pour son amour-propre, n'avaient pu suffire qu'aux besoins du moment, sans assurer ceux de l'avenir. D'ailleurs, le repos était également nécessaire à son corps et à son esprit. Ces raisons le déterminèrent à accepter la place de secrétaire du gouvernement auprès du général Tauenzien, qui résidait à Breslau ; et il partit, sans en avoir rien dit à

ses amis les plus intimes. Il ne négligea point toutefois ses travaux littéraires ; et il fit même, dans la bibliothèque de Breslau, la découverte d'un manuscrit des poésies de Scultetus, poète du dix-septième siècle, qu'il fit imprimer. Mais ses amis furent étrangement surpris en apprenant que sa principale occupation était le jeu, dont il ne faisait rien moins qu'un délassement, puisqu'il s'y livrait avec une telle passion, que son visage était quelquefois tout en sueur. Ce que l'on conçoit encore moins, c'est la manière dont il justifia cet égarement, auprès d'un de ses amis, qui lui témoignait la crainte que sa santé en fût altérée : cette passion, disait-il, n'était que factice, et il l'excitait à dessein, afin de mettre les humeurs en mouvement, et se délivrer par-là des angoisses physiques qu'il éprouvait souvent. Tant il est vrai qu'il n'y a point d'absurdité dont l'esprit le plus droit se puisse garantir ! Soit inconstance, soit plutôt désir de recouvrer son indépendance, et de se livrer avec plus de suite à ses travaux littéraires, Lessing quitta Breslau en 1765, et revint à Berlin. Il y avait cinq ans qu'il n'avait rien publié, lorsqu'il fit paraître son *Laocoon*, ou *Des limites respectives de la Peinture et de la Poésie*. Ce mot de peinture n'est ici qu'un terme générique pour désigner les arts d'imitation, et par conséquent, la sculpture, aussi bien que la peinture. Cet ouvrage n'est point, comme le titre semble le promettre, une théorie de la poésie et des arts, mais simplement un recueil d'observations et de dissertations sur ces deux objets, et sur leurs différences essentielles, sous le double rapport du but et des moyens d'exécution. On y trouve réunis, dans

un degré éminent, les non et différentes qualités de Le. il plaça son auteur sur la ses contemporains les plus d. dans la critique de la thé beaux-arts. La littérature t est redevable à M. Vanderbot excellente traduction du *L* publiée en 1802. Nous plac un *Traité*, qui ne parut qu ans plus tard, mais qui es le *Laocoon*, le plus remarq ses écrits sur la théorie du b les arts. Il est intitulé, *De de la mort chez les anciens* (*Alten den Tod gebildet*). cherche entre autres à prouv anciens n'ont jamais repr mort sous des formes effray notamment sous celle d'un sq attribue cette idée pénible e reurs de la mort à une faus prétation de la religion ch » En effet, dit-il, cette même » nous enseigne que la mort » est douce... L'Écriture pe » même d'un ange de la m » est l'artiste qui n'aima » peindre un ange qu'un sq Il a paru une traduction de dans un *Récueil de pièces santes concernant les Ant* Paris, 1786. Parmi les Al qui ont écrit sur ces deux o il faut mettre hors de ligne qui, dans ses réflexions su mier (*Kritische Wälder*, 1 et sur le deuxième (*Zerstretter*, t. 2, p. 391 et suiv. ou modifie souvent les assertions de Lessing. Il n'a précision et la logique serrée ci; mais, en revanche, il a c gination si noble, ces senti élevés, qui font le charme ce qu'il a écrit; et ces deux ges peuvent être considérés

ation ou le complément de notre auteur que nous venons de citer. La marche prodigieuse de son talent que nous avons remarquée dans les pièces de ses prédécesseurs, est encore plus remarquable dans *Minna de Barnhelm*, en prose, écrite en 1763, et en 1767. On y trouve des fautes, des inutilités, une simplicité un peu recherchée, un quelquefois subtil : mais ces défauts sont mieux tracés que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, des idées attachantes, quelques inconvénients comiques, et surtout la perfection des mœurs allemandes, en ont fait une pièce vraiment nationale. Elle a été imitée par Rochon de Chaulieu sous le titre des *Amants généraux*, comédie représentée à Paris en 1767. Sa réputation toujours croissante, Lessing fixait déjà tous les regards. Une société d'amis du théâtre se forma à donner à celui de Hambourg une nouvelle direction plus utile et plus conforme aux besoins de la nation. Lessing ayant le plus à cœur de faire naître dans le public des idées saines à cet égard, et de leur donner le meilleur ordre de choses, ses efforts furent très-naturels. L'idée de recourir à ses lumières lui offrit des conditions avantageuses ; et il alla s'établir à Hambourg en 1767. Il s'était communiqué au public ses idées sur le jeu des acteurs, et sur les pièces représentées ; mais il se vit que les comédiens sont, dans tous les pays, d'une nature irritable : à Hambourg s'offensèrent des idées de Lessing, qui fut bientôt obligé de cesser de parler de leur art en public. Son travail en devenant plus piquant pour le public de Hambourg ; mais l'Allemagne n'en eut

pas moins la *Dramaturgie de Hambourg*, imprimée par numéros séparés, en 1767 et 1768. Dans cette partie, comme dans plusieurs de celles auxquelles il a fait faire de grands progrès en Allemagne, Lessing a sans doute été surpassé par quelques écrivains postérieurs. Weisse partage même avec lui la gloire d'offrir les premiers modèles. (Voyez WEISSE.) Toutefois, en nous reportant à l'époque dont il est question, nous verrons que Lessing influa sur le théâtre allemand, peut-être plus encore par ses préceptes que par ses exemples. Le premier, dans son pays, qui ait attaqué la théorie dramatique des Français, il cherche à prouver qu'ils avaient mal compris, ou du moins mal appliqué celle des Grecs. Sa *Dramaturgie* renferme une grande érudition, et une foule de vues alors nouvelles pour l'Allemagne, puisées en partie dans Diderot, auquel Lessing reconnaît avoir les plus grandes obligations. La critique très-sévère des principales tragédies de Voltaire et de quelques autres pièces françaises est appuyée de développements fort curieux, et soutenue par une dialectique entraînant. Lessing, dans cette discussion, ne sut pas se garantir de toute passion, du moins en apparence. Cet esprit néanmoins était trop supérieur pour méconnaître, même dans ses idées, le mérite de quelques parties au moins de la littérature française. Mais, dans sa *Dramaturgie*, comme dans ses autres écrits, il ne loue que les auteurs du second ordre ; et il est clair que sa grande admiration pour Diderot, comme dramaturge, prend sa source dans l'analogie de leurs idées sur l'art dramatique. Il n'attaque pas, il est vrai, Racine de front, et il n'a fait

l'analyse d'aucune de ses pièces; mais il parle plusieurs fois de sa correction, en ayant l'air de l'indiquer comme la qualité dominante, sinon unique, de ce grand poète; et l'on voit clairement qu'il le comprend dans la proscription générale du théâtre tragique français. Néanmoins il lui rend un hommage assez remarquable dans sa bouche pour être cité. Une de ses fables est ainsi conçue: « Je fais sept » tragédies par an, disait un ri-  
 » meur à un poète; et toi, tu mets  
 » sept ans à en faire une! — « Oui,  
 » répondit le poète, mais c'est une  
 « Athalie. » Son explication du passage dans lequel Aristote parle de la *pitié* et de la *terreur*, comme des seuls ressorts admis dans la tragédie, et ses raisonnements pour prouver que la *terreur*, ou, selon son interprétation, la *crainte*, rentre dans la *pitié*, sont très spécieux, mais sont loin d'être convaincants; et il faut voir, dans sa correspondance avec Moses Mendelssohn, quel abus Lessing fait de sa dialectique pour démontrer que Gusman, Auguste, Mithridate, n'excitent point l'admiration, et que l'admiration elle-même doit être reléguée dans l'épopée: mais, d'un autre côté, quel avantage donnent à Moses la candeur extraordinaire de son caractère et la justesse de son esprit! Lessing pensait en général que quelques tragédies françaises (car le théâtre comique avait trouvé grâce devant lui), étaient des ouvrages fort remarquables, et leurs auteurs des hommes d'un grand talent, mais que ce n'étaient point des tragédies. Shakespeare, au contraire, marchait selon lui à côté des Grecs; en un mot, ses principes sur la tragédie, comme sur le drame et la *comédie*

*larmoyante*, sont deven grande partie, ceux de l'é romantique, dont un article celui-ci n'admet point la dis Toutefois, d'après plusieurs ges de ses ouvrages, et une de de Garve à Weisse (Tom. 1, mais surtout en raison de la ju son esprit, il est permis de s qu'il n'aurait pas adopté la romantique dans toute sa l et qu'il eût pu poser les ba traité entre les deux écoles. *maturgie* a été traduite en f par Mercier et Junker, et Soit que les travaux de Le lui procurassent pas une ais. fisante, soit plutôt, ce qu assez prouvé, qu'il eût mo dre dans ses affaires que de p dans les idées, il éprouvait t extrême: aussi accueillit-il. pressement la proposition fit Bode, de l'associer à u prise de librairie et d'imp que celui-ci avait faite à Ha Tous deux, indépendamn avantages pécuniaires qu'ils mettaient, avaient le nobl travailler à affranchir les sa la dépendance des libraires, nuisible à l'intérêt de la lit On peut voir, dans ses lett colai, avec quelle ardeur livré à ces nouvelles occupa dans les réponses de son ar bien Lessing s'était fait illu la facilité du succès. Au forcé, dès 1769, de re cette association. Sa positi devenir d'autant plus es sante, que la gêne dans il se trouvait, augmentait rablement la lenteur et la naturelles avec lesquelles i lait. A une époque postér avoué à son frère que, qu



son esprit ne peut rien de propre fonds, et qu'il le recourir à des travaux sans aucune imagination. On avait recueilli avec avidité ce qui circulait que Joseph II projetait de créer à Vienne une académie composée des principaux écrivains de l'Allemagne. Cette vraie Utopie en perspective avait dédié sa Barmann à Joseph, qui lui avait dédié son portrait enrichi de sa gloire : peu de temps après, on apprit que la même académie avait été accordée à un certain Stein, en récompense de son service avec laquelle il avait raison de chevaux. Lessing de ces inconséquences de la non-réussite de cette entreprise de librairie, de la manière dont ses pièges étaient joués, et du peu de probabilité de la littérature dans sa patrie, jeta d'aller se fixer en Italie à écrire en latin sur les chefs de l'antiquité : un événement vint le conserver à Ebert, un de ses amis, qui lui avait parlé de lui au prince de Brunswick : ce prince, qui avait orné sa carrière par la gloire qu'il accorda constamment aux lettres et à l'infortune, avait donné à Lessing la place de conseiller aulique. Malheureusement, cette époque, qui, par son sort d'une manière et avantageuse, semblait être une existence agréable, si elle qui vit s'accroître sa gloire. Vers la fin de son séjour à Wolfenbüttel, avaient eu lieu

ses discussions avec Klotz, sur plusieurs points d'archéologie, au sujet du *Laocoon*. Ses réponses parurent sous le titre de *Lettres archéologiques* (*Antiquarische Briefe*). Dans cette nouvelle lutte, Lessing, sans s'inquiéter de la réputation un peu usurpée de son adversaire, répondit à des attaques inconsidérées, avec toute la force de sa dialectique, et peut-être avec trop d'aigreur. Klotz répliqua avec toute la virulence et la grossièreté de l'arrogance humiliée; et Lessing eut le tort de les repousser par des sarcasmes, mérités sans doute, mais qui n'ajoutaient point à la puissance de ses armes. Peu de jours après son entrée en fonctions, il avait découvert, dans la très-riche bibliothèque qui lui était confiée, un manuscrit de Béranger, dans lequel ce fameux archidiaque d'Angers expose sa doctrine sur l'Eucharistie. Pour le moment, Lessing se contenta de l'annoncer au public, avec le projet de le faire imprimer; ce qui toutefois ne put avoir lieu. C'est dans la dissertation même qu'il faut voir quelle érudition et quelle force de raisonnement il déploie pour expliquer les nombreuses variations de Béranger; pour infirmer l'autorité des anathèmes prononcés contre lui, pour attaquer l'existence même de quelques conciles ou synodes tenus à son sujet, enfin pour prouver que cet ouvrage de Béranger est postérieur à tous les autres, et doit par conséquent être considéré comme contenant sa véritable opinion. Cette publication fit une telle sensation en Allemagne, que le célèbre Ernesti déclara Lessing digne du bonnet de docteur en théologie. Elle fut suivie de celle de la tragédie d'*Emilia Galotti*, qui fut re-

présentée pour la première fois à Brunswick, en 1772. Le mérite toujours croissant des pièces de Lessing n'avait rien fait présager d'aussi remarquable que cette tragédie; et, sous quelques rapports, elle n'a point été surpassée depuis par des chefs-d'œuvre qui lui sont supérieurs à d'autres titres. Elle est, au reste, tellement dénuée de cette inspiration brillante et sublime, mais souvent vague et désordonnée, qui est un des caractères de la littérature allemande, qu'elle semblerait avoir pris naissance chez une autre nation. Peu de pièces ont autant exercé la critique; et les Allemands en ont eux-mêmes signalé plusieurs défauts, qu'il paraît difficile de justifier. Mais la vérité de la plupart des caractères, l'intérêt des situations, la vivacité du dialogue, et, par dessus tout, la rare précision du style, qui ne permet jamais de s'apercevoir de l'absence des vers, font de cette pièce un modèle classique. Beaucoup de scènes mériteraient d'être citées. Nous indiquerons seulement ici la première et la dernière du premier acte, toutes deux fort courtes, et qui, par leur effet, paraissent comparables à ce qu'il y a de mieux dans aucun théâtre. *Emilia Galotti* fut traduite en latin; entreprise malheureuse, et dans laquelle les meilleurs latinistes modernes auraient probablement échoué. Le *Laocoon*, la *Dramaturgie*, *Emilia Galotti* et *Nathan*, sont certainement au nombre des modèles qui ont le plus contribué à rendre à la langue allemande cette précision dont on ne la croyait pas susceptible. Lessing l'a dégagée de cette foule de membres incidents, dont elle était encombrée; ses phrases sont moins longues; sa diction est nette com-

me ses idées, dont la marche est rapide, très-philosophique, et prête à la discussion. S'il est parfois difficile à comprendre dans *Ernest et Falk*, et dans quelques fragments théologiques qui provient, non de l'obscurité de l'expression, mais de la concision du style et de l'omission de termes intermédiaires. Enfin, enue dans le logisme, quoique des moyens inutiles aient encore paru à sa vigilance; toujours dans sa propre langue, qu'il a su adapter à son caractère, il a été de son époque, comme Luther et Pascal, le vrai modèle et n'a été surpassé par aucun de ses contemporains; très-peu de ses successeurs l'ont égalé, et si ce n'est celui qui a le plus d'analogue prose de nos meilleurs écrivains. Lessing, ayant obtenu, en 1772, la permission de voyager pour la première fois, trouva à Vienne le prince de Brunswick, qui lui permit de l'accompagner en Italie. Il put visiter que le nord de l'Allemagne, et revint à Brunswick au bout de 8 mois. Avant son départ, comme il avait l'intention de la publication de ses *Mémoires littéraires*, tirés de la bibliothèque ducal de Brunswick (*Beyträge zur Geschichte und Litteratur*, etc.). Pendant ce tour, il continua cette œuvre, et, après avoir fait imprimer quelques morceaux sur des sujets de son choix, il se jeta tout-à-fait dans la poésie, et publia les premiers *mensuels d'un inconnu* (*Die ersten Ungenannten*). Les succès de cette foule de membres incidents, dont elle était encombrée, et il se crut obligé de repousser les invectives et les calomnies attri-

saires, ne firent qu'accroître l'hypochondrie et son irritabilité, à blâmer encore une santé déjà altérée. A ces sources de chagrin se joignait une gêne extrême. Il avait contracté beaucoup de dettes; ses appointements n'avaient suffi à remplir ses engagements; et il était surtout vivement affecté de ne pouvoir adoucir l'indignation de ses parents. Enfin il mourut en 1778, frappé par le coup le plus terrible, en perdant sa comédienne, qu'il avait épousée à Hambourg, à la fin de 1776, et pour laquelle il avait un grand attachement. « Ma femme est morte, écrit Eschenburg, et j'ai fait aussi une triste expérience. Je me réjouis de ce qu'il ne m'en reste plus beaucoup de semblables à faire; cette idée me soulage. » Cette réflexion pourrait paraître étrange, mais on ne peut douter de sa sensibilité, si l'on se rappelle qu'il ne savait pas combien sont valables les expressions de la douleur, et que ses lettres à son frère dans la circonstance, les ménagements qu'il lui recommande de faire pour annoncer ce malheur à son beau-fils alors à Berlin, enfin l'air d'agréable profond que lui avaient procuré précédemment le malheur et la mort de Kleist, n'étaient des témoignages de la bonté de son cœur, et d'ailleurs par ses amis. Ce fut néanmoins au milieu de cette vie agitée par des chagrins si multipliés, qu'il écrivit, en 1779, son *Nathan le Sage* (*Nathan der Weise*). La simplicité de la fable, qui doit être regardée comme la base principale de la pièce, est, comme on sait, empruntée d'une nouvelle de Boccace; et le style du poète est de faire sentir qu'il doit accorder son estime à tous les hommes qui la méritent, sans

égard à la religion qu'ils professent. Ce drame, ou, selon Engel, ce poème didactique, est une composition d'un genre tout-à-fait original, et qui semble ne pouvoir rentrer dans aucune classification de nos poétiques. Nul ouvrage allemand, si l'on en excepte le *Messie* (l'*Obéron* ne parut que l'année suivante, dans le *Mercur allemand*) n'avait encore excité en Allemagne une aussi grande admiration. Trop long et trop dépourvu d'action pour être représenté, *Nathan* produit, à la lecture, un effet extraordinaire. Le calme et la noblesse du principal caractère, la vérité de tous les autres, à l'exception peut-être de celui de Saladin, qui n'a guère que de la bonhomie, et qui était trop grand dans l'histoire pour être sacrifié à un être d'imagination; l'attrait inexprimable de celui de Recha; la douce philanthropie qui respire dans tout l'ouvrage; enfin, la perfection des vers iambiques, trop peu imitée par la plupart des poètes allemands de la même époque et de la suivante, semblent devoir désarmer la critique, et font de *Nathan* un des monuments littéraires modernes les plus imposants. Toutes les pièces dont nous avons fait mention, sauf le *Jeune Savant* et *Emilia Galotti*, ont été traduites dans le *Théâtre allemand* de Junker et Liebault, ou dans le *Nouveau Théâtre allemand* de Friedel. On a aussi une imitation de *Nathan* par Chénier. Ce fut comme le chant du cygne pour Lessing. Sa faiblesse devint extrême; sa gaieté, sa vivacité, furent remplacées par l'insouciance, l'apathie, et une disposition continuelle au sommeil: il perdit bientôt toute son énergie morale. L'asthme vint aggraver ses maux; et il termina sa carrière, le

15 février 1781, dans la 53<sup>e</sup>. année de son âge. Lessing avait beaucoup de liaisons littéraires ; il eut aussi beaucoup d'amis, et il méritait leur attachement par la franchise de son commerce dans tous les détails, quoiqu'il eût, il faut en convenir, une allure, pour ainsi dire, particulière. Ennemi de tout étalage de sentiment, il faisait et recevait le bien presque comme l'acquit d'une dette, que tous les hommes contractent les uns envers les autres. Cette disposition se faisait remarquer dans toutes ses conversations. Il accueillait franchement les idées vraies et utiles, et communiquait les siennes, sans paraître y attacher aucune importance : bien différent, dit Mendelssohn, de ces riches qui font sentir d'une manière humiliante l'aumône qu'ils distribuent, il communiquait ses observations avec une telle simplicité, qu'on était souvent tenté de s'en attribuer le mérite. L'amour de la vérité et de la justice était sa passion dominante. Révolté par la moindre injustice, comme par une irrégularité qui dérangeait l'ordre de la nature, il se montrait toujours prêt à embrasser la défense des opprimés, avec une chaleur qui le fit souvent paraître animé de l'esprit de contradiction. C'est ainsi que, pendant la guerre de sept ans, on le vit partisan des Prussiens à Leipzig, et des Saxons à Berlin. Il est peu de genres de poésie dans lesquels Lessing ne se soit exercé. Il a même fait des odes. On n'y trouve point le génie lyrique ; mais elles renferment des sentiments nobles et élevés. On fait plus de cas de ses chansons, qui respirent la gaieté, et sont fréquemment aiguës par une légère ironie. Il suffira, pour en faire l'éloge, de dire qu'ayant été souvent mises en

musique, elles sont très-répan en Allemagne. Toutefois, elles paraissent, pour les idées morales et philosophiques, inférieures à celles de Gleim, Hölty, et quelques autres. Ses *Epigrammes*, plusieurs sont des imitations de leurs anciens et modernes, ou des traits piquants, et sont remarquables, souvent pour le choix de langage. Elles ont été, ainsi beaucoup de ses poésies fugitives, revues par son ami Ramler, corrections duquel Lessing se mettait presque aveuglément. *Dissertation sur l'Epigramme* pleine d'observations fines et de poème ; et ses jugements sur les principaux épigrammatistes ont attiré l'attention des philologues. Notre jugement sur ses *Fables* à-peu-près conforme à celui de Mendelssohn, qui n'en cite qu'un nombre comme vraiment dignes de Lessing : ramenées à la simplicité d'Esopé, mais écrites avec toute la précision que l'auteur a su donner à la prose allemande, elles présentent en général d'excellents principes moraux ; néanmoins en est quelquefois trop recherchée et trop peu naturelle pour être frappante, et par conséquent utile. Nous ajouterons que la meilleure prose ne paraît pas pour le moment, dans ce genre, remplacer la poésie. Tout le monde lit les *Fables* de Lessing ; personne ne les retient mieux que les vieillards et les enfants sages ; cœur celles de Gellert. Au reste, Lessing avait prévu ce jugement : « mieux aimé, écrit-il à Gellert, prendre une route différente, plus mauvaise, que de m'exposer au danger d'une comparaison favorable avec les Gleim. » La Fontaine. » Sa *Dissertation*

*cière de la Fable* (*Von dem Fabel*) est un morceau excellent critique, tant par la des principes que par l'examen des théories des différents auteurs. On lui a reproché, avec raison, d'avoir un peu subtilisé dans sa dissertation, comme dans la préface et dans plusieurs de ses autres ouvrages, et entre autres d'avoir remis des définitions de ses prédécesseurs par une définition qui, pour être plus juste, n'est pas d'un usage ordinaire (1). Nous ne ferons l'énumération de ses écrits philosophiques, dans lesquels il démontre une très grande connaissance des auteurs anciens, présentée sous une forme agréable et piquante. Parmi ses nombreux rivaux n'a-t-on pas vu que lui allier l'une à l'autre; et, sous ce rapport, il pour- rait être regardé comme le père de la critique éclairée que les Allemands appliquent aux ouvrages des autres. On trouve encore dans notre pays une foule de morceaux de littérature, dont aucun n'est sans intérêt, et que nous avons cités suffisent à expliquer l'influence qu'il a exercée sur l'esprit de son siècle. Lessing vécut assez pour sa gloire; mais vingt ans plus tard il eût été épargné à sa patrie les scan- dales littéraires qui l'ont affligée. Si la philosophie a rectifié quelques idées, et agrandi la sphère de la vérité, on ne peut nier qu'elle n'ait été, dans toutes les branches de la littérature, l'influence pernicieuse du néologisme, et de ce genre on a souvent honoré du nom de *ascendantalisme*, et qu'elle n'ait servi à ridiculiser et attaquer quel-

Les *Œuvres* de Lessing ont été traduites en français par d'Antelmy, Paris, 1764, in-12. M. de la Harpe a révisé cette traduction avec le texte original; on l'a littéralement interlinéaire, mais dans la *version*, *ibid.*, 1799, in-8°.

ques-unes des réputations littéraires les mieux établies. Il est possible que d'autres *Lettres sur la littérature du jour* eussent fait justice de ces excès. Parmi les ouvrages philosophiques de Lessing, nous n'en citerons que deux : *Pope métaphysicien* est un examen du système de ce poète-philosophe, dans lequel Lessing et Moses Mendelssohn (car cette dissertation est l'ouvrage des deux amis) prouvent, d'une manière assez claire, que les principales idées de Pope sont tirées de W. Ring, auteur anglais, qui écrivit en 1702; et ils font, à ce sujet, des rapprochements très-curieux. Le second est beaucoup plus important; il est intitulé : *Ernest et Falk, Dialogue pour les Francs-Maçons*. Lessing cherche à établir que la franc-maçonnerie n'est autre chose que le désir et les efforts de tous les gens de bien pour faire disparaître les obstacles qui s'opposent à l'union et à la bonne intelligence entre tous les hommes. Ces dialogues sont écrits avec toute la précision de style qu'on admire dans ses meilleurs ouvrages. Lessing a fait aussi plusieurs traductions, dont les principales sont celles de l'*Examen de ingenios para las ciencias* (*Examen des esprits propres aux sciences*) par l'Espagnol Jean Huarte; de l'*Histoire des Arabes sous les Califes*, par l'abbé de Marigny; du *Système de Philosophie morale*, par Hutcheson; du *Théâtre de Diderot*. La collection de ses *Œuvres* se termine par sa correspondance avec Ramler, Eschenburg, Nicolai, Mos. Mendelssohn, Reiske, Gleim, Schmid, Ebert, Heyne, Campe, Michaëlis, Herder et son frère. Nous l'avouons franchement : si cette correspondance nous fait connaître beaucoup de

particularités de la vie de Lessing , elle est , en général , d'un médiocre intérêt littéraire. Les lettres de Lessing lui-même sont peu piquantes sous ce rapport. Celles de la plupart des correspondants sont assez insignifiantes. Gleim y paraît peu digne de la réputation du *Tyrte allemand*. Celles de Nicolai et ses notes, quoique délayées, contiennent, du moins , des faits littéraires curieux. Mais celles de Moses Mendelssohn nous semblent se distinguer de toutes par une grande bonhomie, une simplicité très-attachante, une extrême droiture de jugement et beaucoup de netteté dans les idées. Il nous reste à parler des ouvrages théologiques. Nous avons déjà fait mention du manuscrit de Béranger. Nous ne citerons, en particulier, que ce qui a rapport aux fameux *Fragments d'un inconnu*. Ses amis de Berlin firent les plus grands efforts pour l'empêcher de les publier : mais quand il s'était pénétré d'une idée, il y tenait avec une opiniâtreté insurmontable. Il était convaincu que la publication de ces fragments devait être utile à la religion, en provoquant l'examen et la réfutation des objections qu'ils contenaient contre plusieurs points du christianisme, tels que la révélation, la résurrection, le but de Jésus et de ses disciples, etc. Lessing l'a répété jusqu'à satiété ; et c'est l'opinion très-prononcée de Nicolai et de Herder. Il résista donc à toutes les représentations ; et les premiers fragments furent imprimés. Ils causèrent un scandale général parmi les théologiens. Bientôt la cour de Brunswick lui défendit de publier la suite des fragments : ceux qui avaient paru, furent confisqués ; et Lessing en fut enchanté, espérant que cette

mesure les ferait cesser ; ce qui eut lieu par suite de la foule de réfutations publiées. Quelques-unes de celles de Semler, furent très-décentes. Mais le pasteur Goussier, attaquant l'éditeur des fragments des invectives gigantesques et des impatiences. Celui-ci, d'ailleurs, n'avait pas de talent : sa polémique empoisonnée pendant les dernières années de sa vie. Plus d'un ont pensé que Lessing n'aurait pas senti le besoin du moins pour le succès de cette publication permis de concevoir sur son orthodoxie quoique Nicolai assuraient la plus positive, mais tout changement, mes, nombre de paragraphes attestent son religion, la morale qu'il avait de regarder comme un homme faible, celui qui, par sur la religion, traite l'homme faible (to Il s'indigne contre la gédie, dont le sens est donné, mais qu'un ne jamais. « Dans te » dit-il, des prêtres » non comme prêtres » scélérats ; et ils : » pour satisfaire le » privilèges de toi ( Dramat. 1<sup>re</sup> part tout en reprochant leur intolérance, il les théologiens de ]

met de prendre le des-  
 et par tyranniser plus  
 mais fait les premiers  
 337). Il admire *Wer-*  
 Il pense que l'auteur au-  
 par un chapitre qui eût  
 ment s'était opéré, et  
 noyens eût pu être pré-  
 dveloppement du caractère  
 onnage (T. 27, p. 65).  
 lon Lessing, fait arriver  
 ar ses discussions et ses  
 sil ne regarde pas moins  
 « comme un de ces phi-  
 qui cherchent beaucoup  
 assembler qu'à dissiper  
 partout où ils portent  
 , on voit s'ébranler les  
 érités les mieux établies,  
 4, p. 74.) L'auteur de  
 eu sous les yeux l'édit.  
 le Lessing en 30 vol. in-  
 és chez Voss, à Berlin,  
 94. Le célèbre philolo-  
 a fait des ouvrages de  
 et d'un cours particulier.  
 ré dans la *Bibliothèque*  
*Lettres* des observations  
 ar le *Laocoon*, imprin-  
 dans un recueil séparé.  
 es critiques de ses diffé-  
 es dans les deux *Biblio-*  
 es ci-dessus, et dans la  
*verselle de Littérature,*  
*aractères des poètes et*  
*llemands*, par Ch. Aug.  
 dans plusieurs ouvrages  
 l. et de Frédéric Schle-  
 gement sur Lessing con-  
 ne homme et comme  
 Herder, inséré d'abord  
*rcure allemand*, puis  
 vol. des *Feuilles déta-*  
 iatre *Lettres* sur Emilia  
 s le *Philosophe homme*  
 par Engel; — un arti-  
 dans le *Nécrologue* de

Schmid; — enfin une *Notice* très-  
 détaillée sur sa vie, son caractère et  
 ses écrits, dans le 4<sup>e</sup>. vol. du *Die-*  
*tionnaire des poètes et prosateurs*  
*allemands*, de Joerdens, qui est  
 elle-même, en grande partie, un  
 abrégé de la Vie de Lessing, écrite  
 par son frère. D-U.

LESSIUS (LÉONARD), célèbre  
 jésuite, naquit à Brechtan, ancien  
 bourg du Brabant, le 1<sup>er</sup>. octobre  
 1554, d'une famille distinguée. Dès  
 l'âge le plus tendre, il manifesta une  
 telle piété, que ses condisciples lui  
 donnèrent le nom de *Prophète*. Il  
 avait un goût si décidé pour l'étude,  
 qu'il oubliait souvent l'heure du res-  
 pas, qu'il se privait du sommeil néces-  
 saire, et que, pour ne pas perdre  
 de temps, il réchauffait à la hâte ses  
 mains engourdies, à la lumière de la  
 lampe. Devenu orphelin à six ans,  
 il se vit obligé d'interrompre ses  
 études; et ce ne fut qu'avec beau-  
 coup de peine que son tuteur lui per-  
 mit de les reprendre. Ayant obtenu  
 une bourse au collège d'*Arras* à  
 Louvain, Lessius y fit ses cours avec  
 le plus grand éclat, et fut proclamé  
*Prince des Philosophes*. A l'âge de 17  
 ans, il entra dans la compagnie de Jé-  
 sus, le 23 juin 1572. Deux ans après il  
 alla professer la philosophie à Douai.  
 En 1578, les troubles religieux qui  
 désolèrent les Pays-Bas, l'ayant con-  
 traint de voyager *incognito* pour se  
 soustraire à la fureur des réformés,  
 il contracta, dans une auberge, une  
 douloureuse infirmité qui ne l'aban-  
 donna point le reste de ses jours.  
 Les troubles s'apaisèrent enfin; et  
 Lessius revint à son poste. Après qu'il  
 eut professé pendant sept ans la phi-  
 losophie à Douai, il fut ordonné  
 prêtre, et il partit pour Rome, où  
 il fit deux ans de théologie sous les  
 PP. Augustin Giustiniani et Fran-

çois Suarez. En 1585, il se rendit à Louvain, comme professeur de théologie. Six Propositions extraites de ses cahiers, et renfermant tout le fonds de sa doctrine sur l'Écriture-Sainte, la prédestination et la grâce, furent amèrement censurées, ainsi que quelques propositions d'Hamélius, par les universités de Louvain et de Douai, en 1587 et 1588, comme étant contraires à la doctrine de Saint Thomas, et sentant le semi-pélagianisme. Sixte V, qui occupait alors le Saint-Siège, voulant prévenir les suites d'une pareille dissension, ordonna à son nonce dans les Pays-Bas, de se transporter à Louvain, et d'imposer silence aux deux partis. Le nonce défendit, par un bref du 10 juillet 1588, de traiter des matières de la grâce, sous peine d'excommunication, et n'imprima aucune note aux Propositions de Lessius. Les théologiens de Louvain, croyant avoir été condamnés parce qu'ils n'avaient pas obtenu gain de cause, insistèrent; les jésuites répondirent aux censeurs de Lessius, et firent déclarer pour le système de leur confrère les universités de Maïence, de Trèves, d'Ingolstadt et de Louvain, en 1613. On peut voir le détail de ces discussions dans le chap. xiv, §. III, de la *Défense de la Foi*, etc. par Habert, évêque de Vabre, et dans les Réponses d'Arnauld, tom. xvi et xvii. Lessius avait assisté à la sixième congrégation générale de son ordre; il assista encore à la septième, qui se tint à Rome. Il mourut à Louvain, le 15 janvier 1623, et fut généralement regretté. Chacun voulut avoir quelque chose de lui, par la bonne opinion qu'on avait de ses vertus. On se disputa ses cheveux, ses ongles et les doigts dont il s'était servi pour écrire ses

*admirables ouvrages*. Il ré devant le maître-autel du collège de Louvain, où fessé pendant 38 ans avec un fer. Il avait rempli avec honneur la charge de visiteur et celle de directeur de la société, dans sa province. Il était aimé de ses frères les plus éclairés, et regardé comme un devoir d'agir d'après ses conseils. Le pape voulut le faire cardinal; et, après sa mort, le pape VIII rendit à son mérite un éclatant témoignage. L' *opus* de Lessius, *mi sæculi Soc. Jesu*, est un ouvrage digne de l'éloge pompeux, et rapporté par Lessius (1677) qu'il s'opérait, par la cession, un grand nombre de miracles. Mais aucun écrivain n'a parlé avec plus d'empressement du livre *De vita R. P. Leonardi Lessii*, imprimé à Paris, 1644, in-16. Ses autres ouvrages ont été réimprimés en plusieurs volumes in-fol., Anvers, 1621; Paris, 1655. On en trouve le détail dans Sotwel; nous nous contenterons de dire seulement: I. *De Justificatione actionum humanarum virtutibus cardinalibus*, réimprimé sept fois d'Anvers, 1621, 1653, in-fol., sont les plus remarquables. II. *De homicidio, le régicide, le mensonge, l'usure, le mohatra, etc.*, extraite de son ouvrage, ont été signalées dans les censures papales, et censurées par le pape de théologie, les évêques et les souverains pontifes. III. *Sertatio de Montibus primæ*, imprimée à Paris et à Lyon de 1630, dans cette dernière est la plus estimée. III. *De licito usu æquivocalium restrictionum*, par Jean Baines. Ces trois



mier volume des œuvres  
 IV. *De Graciarum efficaciis, libertate arbitrii et Dei conditionali dispo-  
 sitione*. Quoique Lessius  
 eux qui outrent le moins  
 la grâce, il la reconnaît  
 , dit Bossuet. (Défense  
*dition des SS. Pères*,  
 V. *De Prædestinatione  
 one angelorum, et ho-  
 em de prædestinatione  
 ationes* II. Saint-Fran-  
 les écrivait à Lessius,  
 de ce traité: « J'ai vu  
 bibliothèque du collège  
 votre Traité de la pré-  
 n: il est vrai que je  
 ne le parcourir à la hâte,  
 légèrement; cependant je  
 n'osé de remarquer que  
 l'opinion était de cette opi-  
 nion, si consolante,  
 risée par le témoignage  
 des Ecritures prises dans  
 le naturel, savoir: *que  
 destine les hommes à la  
 conséquence de leurs mé-  
 us*; ce qui a été pour moi  
 une grande joie, ayant  
 regardé cette doctrine  
 la plus conforme à la  
 volonté de Dieu et à sa grâce,  
 la plus approchante de la  
 vérité comme la plus propre à  
 nous porter à aimer Dieu, ainsi  
 l'insinué dans mon petit  
*Amour de Dieu* (1). »  
*les et religio sit capes-  
 ditatio; cum appendice,*

*quæ quæstionibus quibusdam quæ  
 ipsam consultationem spectant, res-  
 pondetur*, Anvers, 1610. Cet ou-  
 vrage, selon St-François de Sales,  
 est moins celui de Lessius, que celui  
 de l'Ange du grand conseil. Nous  
 en avons deux traductions fran-  
 çaises: celle de Martin Christoph  
 et celle de Drouet de Maupertuy.  
 VII. *Hygiasticon seu de verâ ratio-  
 ne valetudinis bonæ et vitæ, unâ  
 cum sensuum, judicii et memoria  
 integritate, ad extremam senectute-  
 tem conservandæ*, Anvers, 1613 et  
 1614, in-8°. avec le Traité intitulé:  
*Luigi Cornaro, o vero discorso del-  
 la vita sobria*, traduit en latin par  
 Lessius. Sébastien Hardy les traduisit  
 en français l'un et l'autre, sous ce ti-  
 tre: *Le vrai Régime de vivre pour  
 la conservation du corps et de  
 l'ame*, Paris, 1646, in-8°. La Bon-  
 nodière les enrichit de notes, et les  
 reproduisit en français avec ce ti-  
 tre: *De la sobriété et de ses avan-  
 tages*, Paris, 1701, in-12. Les-  
 sius, encore à la fleur de son  
 âge, ayant été condamné par les  
 médecins à n'avoir pas deux ans  
 à vivre, étudia lui-même les prin-  
 cipes de l'hygiène, fut frappé de  
 l'exemple de Cornaro, résolut de  
 l'imiter, et s'en trouva si bien qu'il  
 traduisit son livre en y joignant le  
 résultat de sa propre expérience,  
 à laquelle il dut une prolongation de  
 quarante ans de vie. VIII. *Discus-  
 sio magni Concilii Lateranensis de  
 potestate ecclesiæ in temporalibus*,  
 imprimé sous le pseudonyme de  
 Guill. Singleton, Maïence, 1613,  
 in-8°. IX. *De potestate summi  
 Pontificis*, imprimé, à la vérité, dit  
 Ribadeneira (*Biblioth. Scrip. Soc.  
 Jesu*, pag. 305), mais supprimé jus-  
 qu'à présent pour de bonnes raisons.  
 Le catalogue des ouvrages de Lessius

(1) datée d'Anagni, 26 août 1613.  
 L'original en a été conservé au  
 1, jusqu'en 1773. L'authenticité  
 n'ayant eu doute, les Bollandistes  
 l'ont en 1719, un *Fac-Simile* que  
 nous lus vous, et d'après lequel  
 il le texte dans son *Dictionnaire*

mière renferme les éléments de la botanique, l'exposition des divers systèmes, et un dictionnaire des termes usités en phytologie; la deuxième offre sa méthode divisée en vingt-trois tableaux synoptiques, la description des plantes cultivées dans le nord de la France, avec leurs usages; enfin, la troisième partie comprend la nomenclature de tous les végétaux. Lestiboudois a publié encore un *Abrégé élémentaire de l'Histoire naturelle des animaux*, 1 vol. in-8°. il est mort, en 1815, à Lille, sa patrie. Z.

LESTOCQ ou L'ESTOCQ (JEAN HERMAN), né en 1697, dans le pays d'Hanovre, de parents français, qui avaient quitté leur pays pour cause de religion, embrassa l'état de son père, qui était chirurgien. Né avec un génie entreprenant, il trouva le théâtre de son activité trop étroit. Ayant entendu parler des moyens de fortune que les étrangers trouvaient en Russie, il se rendit à Pétersbourg en 1713. Pierre I<sup>er</sup>. le nomma son chirurgien. Appelé à suivre ce monarque dans tous ses voyages, il eut occasion de gagner sa confiance, et de s'entretenir familièrement avec lui; mais, au bout de quelque temps, il tomba en disgrâce, et fut relégué à Kasan, où il resta jusqu'à la mort de l'empereur. Catherine I., dont il avait soigné la santé pendant son voyage en Hollande, le rappela, en 1725, et le nomma chirurgien de sa fille Élisabeth. Lestocq s'attacha dès lors à la fortune de cette princesse. Déjà il eut, à la mort de l'empereur Pierre II, le projet de la faire parvenir au trône; mais elle ne put encore se déterminer à tenter une telle entreprise. Onze ans plus tard, en 1741, il renouvela sa proposition,

et parvint à décider la p  
a dit ailleurs comment  
cette révolution fut con  
ÉLISABETH, tom. XII  
Lestocq fut l'ame des  
et des intrigues qui pr  
dénouement, et montr  
fermeté que d'adresse :  
conduisit Élisabeth à la  
gardes, et qui la fit pro  
ratrice. Parvenue à régn  
cesse se montra pénétr  
naissance envers celui q  
vaillé si heureusement  
tion. Lestocq, avec le  
chise qui lui était natu  
souveraine qu'il presse  
choses pourraient chang  
peut-être un jour, oub  
vices, elle le sacrifierait  
Cependant les première  
menèrent aucun chang  
dans les dispositions d'  
observa seulement qu'  
à Lestocq la charge de  
médecin, et en lui de  
son portrait entouré  
elle affecta de ne lui co  
ordre de chevalerie  
qu'avaient obtenue be  
tres sans être d'une n  
illustre, ni avoir rend  
portants services. Aya  
à prendre part aux a  
Lestocq y travailla av  
légèreté, et en pren  
coutume, le ton de l  
dans les occasions les  
Ses mœurs n'étaient  
très-régulières; et l'  
reprocher plus d'un  
Après le mariage de  
empereur, il témoigna  
térêt à la jeune cour  
surtout la conversation  
la grande-duchesse. S  
cette cour sa manière

et les irrégularités de sa fournirent à ses ennemis les e lui nuire auprès de l'im ; et l'orage commença à sur sa tête. Bestucheff et qui étaient surtout irrités , le représentèrent comme le dangereux , dont les liai- cour du grand-duc pou- voir des suites fâcheuses , et tenait avec les cours de Ber- tockholm et de Vienne, des contraires au système po- la Russie. Elisabeth prêta aux discours de la jalousie aine. En 1748, Lestocq fut conduit à la citadelle de urg. Son procès fut instruit : faire avouer ses prétendus a le menaça de la question ; ques coups de fouet qu'on qua , suffirent pour lui ar- es aveux sans fondement , : faisait que pour échapper uleurs plus cruelles. En procès fut terminé ; l'arrêt ératrice signa , sans pent- ir lu , condamnait Lestocq toutes ses charges, ses es possessions , à recevoir et à être exilé. Il écrivit eth une lettre touchante , rappeler les services qu'il lus ; mais soit que la lettre nt remise, soit qu'Élisabeth e insensible à la voix de la sance , il ne reçut point de Après avoir subi , dans la le supplice ignominieux du stocq fut envoyé à Ouglitz olga , et y resta jusqu'en u le transporta ensuite à -Veliki , dans le gouverne- rechangél. En 1762 , il fut Pétersbourg par Pierre III. ra ses titres et son hôtel ; richesses en bijoux et meu-

bles avaient passé par tant de mains , qu'il fut difficile de les lui faire rendre. Comme il s'en plaignait à Pierre , ce prince lui dit , en plaisan- tant , qu'il n'avait qu'à chercher les objets qu'il pourrait reconnaître dans les maisons particulières , et les enlever où il les trouverait. Lestocq prit cet avis à la lettre , d'autant plus qu'il y voyait une occasion de s'égayer , et de faire rire ses amis. Arrivant au moment où on l'attendait le moins , chez ceux qu'il savait avoir eu part au pillage , il emportait les tableaux , l'argenterie , les bijoux qu'il reconnaissait lui avoir autre- fois appartenu , alléguant que c'é- tait par ordre de l'empereur. Pierre eut néanmoins rétabli sa fortune d'une autre manière ; mais il en fut empêché par une mort inattendue. Catherine II , s'étant souvenue de Lestocq , lui fit une pension de 7000 roubles. Dans les derniers temps de sa vie , il ne fréquenta plus la cour : parvenu à un âge avancé , il se laissa aller à une malpropreté dégoûtante , qui augmenta ses infirmités. Il mourut en 1767. Le roi de Pologne , Auguste II , lui avait donné , en 1732 , le titre de comte , qu'il conserva dans toutes les vicissitudes de son sort. Quoiqu'il eût été marié trois fois , il ne laissa point d'en- fants ; mais son nom et sa mémoire se sont conservés dans la postérité de ses deux frères en Russie , en Prusse , en Saxe et en Pologne. CAU.

LESTOILE. Voyez ÉTOILE.

LESTONAC ( JEANNE DE ) , fon- datrice des religieuses de la Congré- gation de Notre-Dame , née à Bor- deaux en 1556 , était fille de Ri- chard de Lestonac , conseiller au parlement de Guienne , et nièce de Michel de Montaigne , par sa mère. Cette dernière avait embrassé la reli-

gion réformée, et elle essaya d'y amener sa fille; mais celle-ci, pleine de respect et de tendresse pour sa mère, eut cependant la force de résister à ses sollicitations. Dirigée par son frère, admis depuis peu chez les Jésuites, elle se disposait à suivre son exemple en se consacrant à Dieu, lorsque son père l'avertit qu'il avait promis sa main. Elle épousa, à l'âge de dix-sept ans, le fils du marquis de Montferrant, gouverneur de Bordeaux; et pendant vingt-quatre ans que dura leur union, elle fut le modèle des épouses par sa douceur, sa patience et son attention à remplir tous ses devoirs. Devenue veuve, elle sentit renaître son goût pour la retraite. Deux de ses filles avaient déjà pris le voile: elle confia la dernière aux soins d'un parent; et ayant fait part de sa résolution à son fils, qui tenta inutilement de la dissuader, elle se rendit à Toulouse, et y entra dans le couvent des Feuillantes, où l'avait précédée de quelques mois Antoinette d'Orléans, marquise de Belle-Isle. Elle reçut l'habit le 11 juin 1603; mais les austérités auxquelles elle se soumit, affaiblirent sa santé, et elle tomba malade. Les médecins déclarèrent qu'ils ne répondaient pas de sa vie, si elle persistait à rester dans ce couvent; et elle fut obligée de revenir à Bordeaux, au commencement de l'année 1604. Son retour inattendu causa la plus grande joie à toute sa famille; et chacun ne songea qu'à la féliciter d'un accident qui manifestait visiblement l'intention de la Providence. Mais elle méditait déjà un nouveau projet de retraite: après avoir pourvu à l'établissement de sa fille cadette, qu'elle maria au baron d'Arpaillant, elle alla habiter sa terre de La Motte,

n'emmenant avec elle qu'un ou deux domestiques d'une fidélité éprouvée. Ce fut dans cette solitude, qu'elle conçut le plan d'un institut sur celui des Jésuites, (1) et d'abord à fournir aux jeunes filles une instruction solide et religieuse. Elle soumit au P. de Borde, son directeur, qui rédigea les règlements et les fit approuver par le Saint-Siège. La pieuse fondatrice avait fait préparer une maison à Bordeaux; et elle y entra le 1<sup>er</sup> mai 1608, avec quatre jeunes filles qu'elle avait associées à ses projets. Ses deux filles religieuses obtinrent la permission de venir à leur mère; elle consacra le reste de ses jours à étendre ce institut, qui comptait déjà cinquante-neuf maisons dans les provinces royales de la France, lorsqu'elle mourut à Bordeaux, le 21 mai 1640, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. La *Vie* de la vénérable mère de Lestonac, a été publiée par François, capucin; Toulouse, in-4<sup>o</sup>, et par le P. Beauvais, ibid. 1742, in-12. W

**LESTRANGE** ou **LÉTRANGE** (RÉNÉ D'HAUTEFORT, vicomte et de Cheylanc, baron de Bolo Vivarais, avait été nommé, en 1697, gouverneur du Puy, par le roi Louis XIV. Des ligneurs de cette ville, considérés comme des dignitaires de l'église catholique, furent nommés officiers de justice et du conseil municipal, et présidés alors par Charles - Emmanuel de Savoie, duc de Nemours. Après avoir pourvu à la sûreté de la place, il fit de

(1) Ces religieuses furent d'abord des *Jésuites*; elles avaient les mêmes constitutions que les jésuites; mais la règle fut modifiée par le pape Paul V, qui les fit agréger à l'ordre de Saint-Benoît. *Histoire des Religieuses de Notre-Dame de Lestonac*, par le P. Bouvassier, Poitiers, 1697, in-12.

lions dans le Velay, et s'em-  
 du château de Montbounet.  
 mé que René de la Tour-Gou-  
 t - Chambaud, commandant  
 le roi en Vivarais, s'avancit  
 ète de 1500 hommes, pour  
 endre la ville, il redoubla de  
 illance pour sa défense, en  
 euser les fossés, et en aug-  
 les fortifications. En 1592,  
 verneur surprit le château de  
 lette, le pilla, et en fit ruiner  
 rifications. Deux ans après, il  
 ara du château de Bouzol,  
 à une lieue du Puy, et fit re-  
 les travaux des fossés de  
 ville, dans la crainte d'un  
 . Le 5 août 1594, le duc de  
 adour, lieutenant du duc de  
 morenci, à la tête de quatre  
 hommes, s'approcha de la  
 pour la soumettre au roi, et  
 sommer; mais l'obstination  
 gueurs et du gouverneur Les-  
 e donna lieu au duc de juger  
 ne parviendrait pas à les ré-  
 . Le 16 octobre, Lestrangle,  
 mé que la nuit suivante la ville  
 it être surprise par les royalistes  
 Velay, à la faveur des intelli-  
 es pratiquées avec des royalistes  
 ay, qui devaient leur livrer la  
 e Saint - Gilles, mit aux fers  
 rincipaux des conjurés, et dans  
 ortie brusque, à la tête des li-  
 rs, fit un grand carnage des  
 llants. En 1595, il fut nommé  
 es ligneurs, sénéchal du Puy.  
 de l'accommodement du duc de  
 use avec Henri IV (24 janvier  
 5), ce duc le fit comprendre  
 l'édit de pacification, et obtint  
 lui le gouvernement du Puy.  
 range mourut vers 1621. Z.  
 'ESTRANGE, SIR ROGER, écri-  
 anglais, naquit en 1616, à Huns-  
 en-Hall, dans le comté de Nor-

folk. Son père, ardent royaliste,  
 était gouverneur de Lynn au com-  
 mencement de la guerre civile. Le  
 fils accompagna Charles I<sup>er</sup>. dans son  
 expédition en Ecosse, en 1639, et se  
 montra constamment fidèle à la cause  
 de ce prince, pour laquelle il eut  
 beaucoup à souffrir. Arrêté, en 1644,  
 par des émissaires du parlement,  
 il fut amené à Londres, et livré  
 à une cour martiale, qui le condamna  
 à mort comme espion: mais il  
 obtint un délai, parut ensuite oublié,  
 et, après quatre ans d'emprisonne-  
 ment, parvint à s'échapper, en  
 1648. Le mauvais succès d'une in-  
 surrection qu'il avait provoquée  
 dans le comté de Kent, l'obligea de  
 s'expatrier: il revint en Angleterre  
 en 1653, se flattant d'être compris  
 dans l'acte d'amnistie qui venait  
 d'être rendu. Il adressa d'abord sa  
 réclamation au conseil rassemblé à  
 Whitehall, qui n'y eut point d'égard;  
 mais Cromwell fit droit à sa deman-  
 de, moyennant une caution de 2000 l.  
 C'est vers ce temps qu'on l'accuse  
 d'avoir joué sa partie dans un con-  
 cert auquel assistait l'usurpateur;  
 ce qui, à la restauration, le fit sur-  
 nommer par les royalistes, le *violon*  
*de Cromwell*. Quoi qu'il en soit, le  
 parti dominant le laissa depuis tran-  
 quille. Charles II, rétabli sur le trône,  
 oublia ce qu'avait souffert pour lui  
 Lestrangle, qui s'en plaignit dans ses  
 écrits. Ce ne fut que quelques années  
 après la restauration, qu'il fut nommé  
 censeur de la presse, et membre de  
 la commission de la paix. Il com-  
 mença, en 1663, un journal minis-  
 tériel, qu'il continua jusqu'en 1665,  
 sous le titre du *Public intelligencer*  
*and the news*. Il publia, en 1679,  
 l'*Observateur*, rédigé dans le même  
 esprit, et qui forme 3 vol. jusqu'en  
 1687, où ce journal fut supprimé.

Son dévouement à la cour lui attira un grand nombre d'ennemis : soupçonné de penchant au papisme et d'éloignement pour le prince d'Orange, il perdit ses places à l'approche de la révolution de 1688, et mourut presque imbécille, en 1704, âgé de 88 ans. On a de lui un grand nombre d'écrits politiques, et quelques traductions du grec, du latin et de l'espagnol. Il a traduit les *Œuvres de Josèphe*, les *Offices de Cicéron*, la *Morale de Sénèque*, les *Colloques d'Erasmus*, les *Fables d'Esopé*, les *Visions de Quevedo*; le *Guide à l'Eternité* (de Bona), et cinq *Lettres d'une Religieuse à un Officier* (Cavalier). Lestrangé a joui long-temps d'une grande réputation. Il avait du talent pour la plaisanterie, mais sans délicatesse : son style est facile et fleuri; mais Gordon a démontré que c'était une facilité étudiée; on l'a regardé même comme un réformateur de la langue anglaise. Le même écrivain a prouvé que ses innovations consistaient en des expressions et des maximes prises dans le langage des rues, et il en cite plusieurs exemples. Ses traductions, ajoute-t-il, sont remplies de contresens. Il est juste d'avouer ici que Lestrangé avait un tort plus grand que tout cela aux yeux de Gordon, c'est d'avoir été royaliste.

L.

LESUEUR (NICOLAS), en latin *Sudorius*, naquit à Paris, vers l'an 1540, d'une famille déjà connue dans la magistrature. Destiné à suivre la même carrière, il reçut une éducation conforme aux vues de ses parents; il fut pourvu d'une charge de conseiller, et ensuite de président à la chambre des enquêtes du parlement. Les devoirs de sa place ne le détournèrent point de son goût pour les lettres; il avait fait une étude

aprofondie des langue il passait pour un de hellénistes de son temps par des voleurs, la campagne à Paris, « Ce jour, dit Lestoilvelles de la mort du sueur, qui avait été pensait revenir à Paris était un des plus de ment, mais assez mal de *Henri IV*, tome Il est particulièrement sa traduction en vers des *Odes de Pindare* imprimée à Paris, in-8°.; Venise, 1582 1592, in-12; et une belle édition de Pindare 1697, in-fol. Dans ce Lesueur a cherché à imiter la manière d'Horace; et qu'il est très-inférieur, son travail est médiocre. On a encore de lui un ouvrage qui se trouve dans le *risconsulte*: *Disputat liber, in quo juris civilis complures, difficiles accuratè tractantur*, in-4°.

LESUEUR (EUEN), un des plus grands peintres de ce siècle, et surnommé le *Le Sueur*, naquit à Paris, d'un sculpteur originaire de la Flandre; il montra, dès son enfance, pour le dessin, des talents qui le firent placer dans l'atelier de Simon Vouet, peintre de la cour, et de la pratique des divines. Il se livra à l'art qu'il avait pour but, mais, comme le Peintre, il ne fut pas célèbre par son propre talent; par celui de ses élèves, il fut un des premiers maîtres de son siècle; le sueur devint bientôt un maître avec lequel il faut compter à l'époque de la renaissance.

France, les nombreux tra-  
mandés par le cardinal de  
au premier peintre du  
exécution séduisante et fa-  
était commune aux deux  
les fit d'abord confondre ;  
talent de l'expression dont  
manquait, ne tarda pas à se  
per chez Lesueur, à la  
quelques ouvrages de Ra-  
et ce fut peut-être le germe  
envieuse rivalité, de la part,  
maître, dont il secondait trop  
manière expéditive, mais de  
principal élève, dont le pin-  
tait moins agréable. Huit com-  
ms de sujets romanesques,  
es à être exécutées en tapis-  
telles que le *Songe de Poli-*  
ou plutôt les Visions tirées  
me de ce nom ( *Voy. Franç.*  
1714 ), durent contribuer sans  
le faire connaître; mais leur  
annonçait, dans ces sujets mê-  
génie sage autant qu'expres-  
chez qui la grâce n'était rien  
nité qu'il mettait dans les su-  
gieux. Reçu maître à l'an-  
adémie de Saint-Luc, il  
pour elle un *Saint-Paul im-*  
*les mains aux malades*,  
u d'expression qui attira l'at-  
du Poussin. Malheureuse-  
grand artiste, nommé alors  
r peintre du Roi, ne fit qu'un  
jour à Paris. Mais de retour  
e, il prenait la peine de des-  
les croquis de modèles du  
r style, qu'il envoyait à Le-  
Depuis la mort de Vouet,  
les conseils du Poussin, Le-  
e s'était plus occupé que d'é-  
les bons maîtres italiens, et  
l'antique, mais d'après un  
ombre de copies et encore  
l'originaux. S'étant marié en  
sans autre ressource priuci-

pale que son travail, ni d'autre re-  
commandation que son talent, il se  
trouvait fixé à Paris; et il dut tirer  
en grande partie de son propre fonds  
tout ce qu'il acquit dans la composi-  
tion et le dessin, sans aller à Rome.  
Cependant on voit, par l'espèce des  
sujets et l'époque des gravures, qu'il  
dessina d'abord des *Thèses* de théo-  
logie, dont une gravée à la date de  
1645, des *Frontispices* de livres,  
entre autres une *Annonciation* pour  
un office à l'usage des Chartreux;  
qu'il peignit des portraits de Vierge  
en médaillon pour des religieuses;  
qu'il grava lui-même une *Sainte-Fa-*  
*mille* de sa composition; enfin, qu'il  
composa quelques sujets moraux ou  
allégoriques de circonstance : *Mi-*  
*nerve et la Reine Anne d'Autriche*;  
*Louis XIV et le cardinal Mazarin*;  
*la Vertu au Roi*, etc. Mais la sim-  
plicité et la candeur de son carac-  
tère le rendaient peu propre à se  
produire à la cour. Si la Reine-mère  
le nomma son peintre, et le chargea  
de décorer le cloître de la Chartreuse  
de Paris, ce que Félibien et Perrault  
ne disent point, la collection des ta-  
bleaux de l'histoire de Saint-Bruno,  
qu'il peignit en trois années, lui fut  
payée bien médiocrement; tandis  
qu'une *Vision de Saint-Bruno*,  
peinte dans le même temps par le  
Guerchin pour les Chartreux de  
Bologne, valut à celui-ci 3500 fr.  
de notre monnaie. La galerie de la  
Chartreuse, peinte par Lesueur, of-  
frait, dès les premiers tableaux,  
bien moins un élève de Vouet, qu'un  
disciple de Raphaël, dont elle lui a  
mérité le nom; mais, dans les sui-  
vants ainsi que dans les derniers,  
sous le rapport de l'expression des  
sentiments et des affections les plus  
intimes, il n'est comparable qu'à  
lui-même : son génie, son goût, c'est

son ame; il n'a pris ni l'un ni l'autre dans Raphaël. Les tableaux nombreux de cette galerie n'ont pu être tous exécutés par lui; tous l'ont été sur ses dessins: mais ceux qu'il a lui-même terminés, se distinguent non-seulement par leur disposition grande et simple, par la justesse et la naïveté des expressions, la vérité et la grâce naturelle des attitudes, le jet aisé et noble des draperies; mais par une délicatesse de correction, une suavité de ton, et une vérité de clair-obscur, analogues au genre et au mode de la composition. Lors de la création de l'académie de peinture, en 1648, époque de l'achèvement de cette galerie, Lesueur fut du nombre des douze anciens membres ou professeurs, et chargé de peindre le tableau que présentait au 1<sup>er</sup> mai le corps des orfèvres de Paris à l'église Notre-Dame. Lebrun, à son retour d'Italie, s'était signalé en peignant le tableau du mai. L'émulation, plutôt que le modique prix de 400 fr. attaché à ce travail, fit produire à Lesueur, en 1649, le *Saint-Paul prêchant à Ephèse*, où il mit son nom; véritable chef-d'œuvre de poésie et de mouvement, d'invention et de style, à côté duquel ni le *Saint-André* et le *Saint-Etienne* de Lebrun, pour le dessin, ni la *Descente du Saint-Esprit* de Blanchard, pour le clair-obscur, n'ont pu prévaloir. La réputation de Lesueur s'étendait, mais sans sortir de la sphère des communautés et des églises, ou des hôtels et des maisons particulières. Il acheva, en 1651, pour le monastère de Marmoutier, plusieurs tableaux, dont ceux qui nous restent, expriment, par leur caractère touchant et ascétique, la perfection du genre qu'il avait embrassé. Entre autres

églises de Paris qu'enrichit si dignement son pinceau religieux, celle de Saint-Gervais possédait, comme la métropole de Notre-Dame, un grand tableau, le plus capital de la nef, où, dans la peinture des deux frères Gervais et Protais, entraînés pour sacrifier aux idoles, Lesueur s'est élevé au plus haut degré de son talent. Malgré la sévérité de la composition, rien n'égale la grâce inimitable des têtes des deux saints. C'est cette même grâce aimable, mais noble, qui lui a fait traiter, dans un genre bien différent, les sujets les moins graves de la mythologie, en peignant avec autant d'amabilité que de décence, les Amours, les Nymphes et les Muses, dans l'hôtel du président de Thoriigny, connu depuis sous le nom de l'hôtel Lambert. L'auteur s'y trouva en concurrence avec Lebrun; et, quoique celui-ci visitant un jour le cloître des Chartreux, et se croyant sans témoin, se fût récrié d'admiration à chaque tableau, le peintre de la galerie de l'hôtel Lambert put bien devenir jaloux de celui du salon des Muses, lorsqu'il le vit préféré, en sa présence, dans le genre même d'invention allégorique où il prétendait exceller. On rapporte que le nonce du pape étant venu voir les peintures de l'hôtel Lambert commencées depuis plusieurs années, Lebrun s'empressa de lui montrer en détail la galerie et le plafond de l'*Apothéose d'Hercule*. Ils passèrent ensuite dans la salle où étaient peints au plafond l'*Apollon* et le *Phaëton* de Lesueur. Le nonce, frappé des beautés du plafond, s'écria: « Celui-ci est d'un maître italien; mais l'autre est *una coglioneria* »; et il ajouta que c'était dommage qu'ils ne fussent pas tous les deux de la



saïn. Il est bien difficile de r'un nonce eût traité avec un sépris une composition vi-; mais moins expressive : que celle de la *Caverne* dans le *Phaëton* de Lesueur. idition plus vraisemblable, l'hôtel Lambert, était que ayant accompagné le nonce galerie, doublait le pas en nt les pièces peintes par Le- t qu'alors le nonce l'arrêta, disant : « Voilà pourtant de belles peintures ! » Quoi qu'il , une préférence quelconque rt d'un grand, dut choquer ui cherchait à fixer l'atten- la cour, et à s'attirer exclusi- , par l'allégorie de ses louan- s bienfaits de Louis XIV, ls on sait qu'en effet Lesueur, le bon La Fontaine, n'eut le part. Le caractère noble et , spirituel et naïf qui distin- Lesueur dans ses ouvrages dans sa personne, excitait lui l'envie, et le laissait sans . Modeste et sans ambition, sensible à l'injustice, il se une seule allégorie, où il présenté triomphant de ses , comme le Poussin. « J'ai ours tout fait, disait-il, et je tout encore pour en être i. » En effet, il fallait être bien ent prévenu pour ne pas ai- auteur en voyant ses ouvrages. es compositions qui l'occu- à l'hôtel Lambert, quoique : genre gracieux, fatiguaient anes, épuisaient ses forces. uté, resté veuf et seul, une ie de langueur détermina sa e chez les Chartreux, où la naissance l'avait souvent ac- . Ce fut dans ce pieux asile mourut en 1655, à l'âge de

trente-huit ans. S'il est vrai que Lebrun, l'étant venu voir à ses der- niers moments, ait dit avec une joie secrète, après avoir fermé les yeux à Lesueur, que *la mort venait de lui ôter une grande épine du pied*, ce trait ainsi raconté par un char- treux même ( Bonaventure d'Ar- gone), témoignerait à quel point l'a- mour-propre et l'envie peuvent met- tre un homme honnête en opposition avec ses sentiments. Lesueur fut inhu- mé à Saint-Etienne-du-Mont, où la simple épitaphe qui fut gravée sur sa tombe, est aujourd'hui effacée(1), tandis qu'un plus digne monument a reçu la cendre de Lebrun à Saint- Nicolas - du - Chardonnet, et qu'un autre a été érigé au Poussin dans le Panthéon romain, à côté de Raphaël. Mort sans enfants, Lesueur n'a laissé que des neveux, dont un des descen- dants directs est aujourd'hui célèbre dans la composition musicale. (Voyez LESUEUR, *Biographie des Hommes vivants*.) Secondé par ses frères Pierre, Philippe et Antoine, et par son beau-frère Goulay, il ne forma point d'école. Laurent Colombel et Claude Lefevre, furent ses seuls élèves tandis que l'école de Lebrun comptait de nombreux disciples. C'est ce qui peut expliquer comment Lesueur ne fut point épargné, même après sa mort, et comment une main jalouse ayant endommagé plusieurs peintures du cloître des Chartreux, les religieux furent obligés de les couvrir de vo- lets fermant à clef. Ses figures d'une

(1) Le rétablissement de cette épitaphe est ingénieusement supposé dans un tableau repré- sentant l'intérieur de cette église, exposé au sa- lon du Louvre, en 1817 (par madame de Manne). Cependant, puisqu'on a rétabli en 1818 à Saint- Etienne, les pierres tumulaires de Racine et de Pascal, on devrait placer la tombe de Lesueur à côté de celle de Racine, comme on eût dû reporter près de Pascal celle de Descartes, dont une rue voisine garde encore le nom.

expression si vraie et en même temps si gracieuse, opposées aux figures de Lebrun, faisaient paraître celles-ci dures et moins naturelles, quoique expressives. Les tableaux de Lesueur inspiraient, ainsi que ceux du Poussin, la vertu, mais une vertu douce, et de plus une aimable mélancolie, qui rappelait trop un artiste mort comme Raphaël au milieu de sa carrière. Pour achever de faire connaître l'homme aussi-bien que le peintre, nous allons indiquer, en y joignant quelques remarques, ceux de ses ouvrages dont le caractère exprime le mieux l'esprit qui les a produits. I. *Saint-Paul guérissant les malades, et délivrant un possédé, devant l'empereur Néron*. C'est le tableau d'admission de l'auteur à l'Académie de Saint-Luc. On y voit dès-lors cette unité d'intention qui fait concourir diversement les traits, les gestes, les attitudes des différents personnages, à l'action et à l'expression générale. Dès avant la révolution qui, en 1793, a dispersé les tableaux des églises et des établissements particuliers, plusieurs des ouvrages de Lesueur ont été, comme lui, méconnus ou peu respectés. Celui-ci fut acquis par un particulier. Depuis, il a fait partie du Musée du Louvre, et ensuite de la collection de Lucien Buonaparte. On le trouve gravé par Massard père, dans le *Musée français* de Robillard. II. *La Salutation angélique, ou l'Annonciation*. A la différence de la Vierge du Guide, qui, saluée par l'ange, joint ses belles mains, et plait par la douceur attachante de ses regards, la Vierge modeste de Lesueur baisse les yeux, en croisant les mains sur sa poitrine, signe expressif de l'humilité et du recueillement. L'artiste a ré-

pété ce geste dans le *Saint Bruno* en prières, et dans la *Sainte Scolastique* peinte pour Marmoutier, où d'Argenville dit qu'il existait une *Annonciation* de Lesueur, ainsi qu'à Paris, dans la chapelle du président Turgot. *La Salutation angélique* est annoncée dans la notice du Musée du Louvre comme gravée par Bosse; cependant Landon la donne comme inédite, et la distingue d'une autre *Salutation*, gravée, en effet, par Bosse, pour un office de la Vierge, ainsi qu'on l'a dit plus haut. III. *La Vie de saint Bruno*, en vingt-deux tableaux, peints sur bois, et terminés en 1648. Le petit cloître des Chartreux où fut retracée cette histoire, avait déjà été peint en 1350, à fresque, et sur toile en 1508. Le prieur de cette maison, ayant fait l'offre, en 1776, des tableaux de Lesueur pour la galerie du Louvre, ils furent enlevés, mis sur toile et retouchés dans les parties dégradées. Mais ils n'ont été pleinement restaurés que plusieurs années après, au palais du Luxembourg, d'où ils ont passé, suivant leur destination, au Musée du Louvre. Cette collection a été gravée par Chauveau, ou d'après ses dessins, en un volume in-fol., avec des vers latins et français, les mêmes qui avaient été tracés sur les murs du cloître (*Voyez François JARRY*). A. Villerey a publié, en petit, la gravure de la même galerie avec des explications, Paris, Didot, 1808. Parmi cette suite de tableaux que Lesueur appelait modestement des esquisses, moins parce qu'il avait été aidé dans l'exécution de quelques-uns, que parce qu'il voyait la perfection au-delà, on remarque principalement : 1°. le *Saint Bruno, prosterné devant un crucifix*. Cette figure, profondément recueillie, ex-

sous les replis du vêtement enveloppe, le sentiment intime se paraît pénétrée. C'est ici commence véritablement l'histoire saint; car la résurrection du condamné qui opère la conversion de saint Bruno, est une scène mais à l'époque de la controverse à ce sujet, l'artiste n'a que se conformer aux peintures sacrées par la tradition et les usages de l'ordre. — 2°. *Saint Bruno distribuant ses biens aux pauvres*. Dans l'esquisse qui avait été faite à d'Argenville et qui se trouve au Musée, la ligne de composition paraît sous un angle plus aigu que dans le tableau, où, moins ressemblant elle est plus favorable au sentiment des figures, qui se pressent et se confondent. Au reste, la disposition du plan semble être une fabrique du Poussin. — 3°. *Saint Bruno lisant une missive*. La physionomie du saint et de ses religieux, son air de recueillement et d'attention, leur contenance respectueuse, expriment avec calme de l'âme qui se prête et qui prête des charmes à la solitude simple du lieu. Le ton de couleur, et la disposition des figures, concourent à l'effet de la composition. Elle est gravée par Sébastien Leclerc dans la collection de Chauveau. — 4°. *La Mort de saint Bruno*, de ses religieux. On a reproché au caractère de ses compositions presque toujours gracieuses. Leur ton clair-obscur est ici en contraste avec le pathétique du sujet ce sont les diverses expressions répandues sur tous ces visages, et sous ces

vêtements uniformes et sans couleur, qui, rapportées à une même intention, à un même objet, frappent le plus vivement, par leur ensemble, les spectateurs de cette scène. Des études faites d'après nature sur les religieux eux-mêmes, ont dû seules contribuer à produire cette vérité d'effets, que des manequins et les modèles de l'école n'eussent jamais pu rendre. — 5°. *L'Apothéose de saint Bruno* excite un autre sentiment, celui de l'admiration. Le groupe d'anges qui porte le saint, peut bien rappeler le *Ravissement de saint Paul* du Dominiquin; mais la pose hardie et gracieuse de la figure principale s'élevant doucement dans les airs sur un plan incliné, appartient à Lesueur. Cette dernière pièce de la collection est gravée par Leclerc, sur les dessins de Chauveau; elle l'a aussi été par François Poilly. IV. *Prédication de saint Paul à Ephèse*. Le style animé de la composition, le ton lumineux de la couleur, tout tend à rendre plus frappante l'action de l'éloquence de l'Apôtre, dont le front élevé (*os sublime*) semble porter l'empreinte du Ciel que ses yeux ont vu; disposition que Raphaël a souvent cherché à exprimer. Les auditeurs admirent, recueillent les paroles de saint Paul. Dans leur enthousiasme, les jeunes gens, les femmes, les vieillards, apportent les livres profanes, les déchirent et les brûlent. Ce tableau, le premier de l'école française par la dignité de la composition et du sujet, a passé de l'église de Notre-Dame au Musée du Louvre: il est gravé par Picart le Romain. Un autre tableau de *Saint Paul prêchant à Ephèse* était une grande et première conception de l'auteur. La gravure qu'en a faite

Benoît Audran, y montre plusieurs circonstances accessoires, tirées du récit des *Actes des Apôtres*; mais ces épisodes compliquent et partagent l'action principale. Félibien, qui avait vu ce tableau chez M. le Normand, secrétaire du roi, l'a décrit et en parle avec éloge : on ignore ce qu'il est devenu. V. *Tableaux de l'histoire de saint Martin, et de cell. de saint Benoît*, peints pour le monastère de Marmoutier: 1°. La *Messe de Saint-Martin*. Une hostie rayonnante paraît sur la tête du prêtre qui officie, et fait éprouver par degré, à plusieurs des assistants, divers sentiments de surprise, d'étonnement et d'admiration. Les différentes nuances de la même expression générale y sont rendues par le trait le plus simple, et les figures y semblent faites au premier coup. Malgré l'impression produite sur une partie des fidèles, un caractère de recueillement et de paix fait le charme de cette scène religieuse des premiers siècles. Lors de la révolution, le cabinet de M. d'Angivilliers recueillit cette pièce, qui passa ensuite au Musée. Landon ne l'a point comprise dans l'œuvre de Lesueur, quoiqu'il l'eût publiée dans ses *Annales*: mais elle a été gravée depuis par Laurent, dans le *Musée Français*.—2°. La *Vision de saint Benoît*, auquel apparaît Sainte-Scolastique, accompagnée de deux vierges couronnées de fleurs, etc. Les *Annales du Musée* avaient donné comme une apparition de la Vierge à saint Martin, celle de la sœur de saint Benoît à son frère : Perreux, rectifiée dans l'*Oeuvre*, annonce qu'il existait un autre tableau de saint Martin à Marmoutier; celui-ci ne s'est pas retrouvé, et aura péri avec une Cène du même auteur, que la révolution a détruite, suivant la Vie

qui est en tête de son œuvre. La *Vision de saint Benoît*, conservée au Musée de Tours, d'où elle a passé à celui de Paris, a été gravée par Guérin. Cette composition mystique, mais d'une exécution gracieuse, réunit la suavité et l'harmonie de la couleur à la vivacité et à la finesse de l'expression. Le svelte des figures des deux vierges y est favorable à la légèreté; mais la proportion en est un peu allongée. Au reste, l'artiste n'a guère employé ce mode qu'en cherchant l'idéal de l'antique, sans les figures auxquelles il voulait donner une grâce plus élégante ou plus délicate.—3°. Un tableau de la *Mort de saint Benoît*, où le saint, debout, appuyé sur ses religieux, rend l'esprit, et dont le dernier souffle est indiqué par un trait lumineux qui se dirige vers le ciel : ce tableau se trouve dans le cabinet de M. de L\*\* à Paris. Il n'a été ni mentionné ni gravé. VI. Le *Martyre de saint Laurent, et Jésus chez Marthe et Marie*, peints pour l'église de Saint-Germain l'Auxerrois. Dès avant 1750, ces tableaux, qui ne le célaient point aux plus beaux du même maître, avaient été vendus et remplacés par des copies. Le premier fut vu dans le cabinet de M. Pasquier, et ensuite dans celui de M. de Lalive; mais on croit qu'il périt depuis par un incendie. Gérard Audran en a reproduit le caractère et l'expression. La composition du second, qui a aussi disparu, nous est conservée dans les gravures de Leclerc, de Benoît Audran, de Piccart-le-Romain et de Drevet. VII. La *Mort de Tabitha*, peinte pour la chapelle de Saint-Pierre à Saint-Etienne-du-Mont : elle fut, malgré le respect dû aux cendres de Lesueur, vendue par les marguilliers à un marchand de tableaux, suivant ce

pporte Papillon de la Ferté ; et en effet on ne l'a pas depuis. Il nous en reste une faite par Duflos. VIII. *Gervais et saint Protas , ts devant le consul Astase , acrifier aux idoles.* C'est le al des six grands tableaux stoire de leur martyre , qui ient la nef de l'église Saints , et dont deux furent peints, ier en totalité par Lesueur , second , en partie par son ère. La grandeur et la sim- de la composition , la vérité racières et des attitudes , et l'expression touchante des ères, la fermeté du plus âgé , se la vue, la candeur du plus qui détourne la tête , cont avec l'audace et la violence teurs , laissent à peine aper- quelques parties moins ter- de cette composition , l'une us capitales du Musée du . Elle avait été gravée en de thèse ; et M. Baquoy l'a uite avec beaucoup de succès. xième tableau , représentant *tyre de saint Gervais et de Protas* . avait été composé sueur ; mais la mort empêcha d peintre de le terminer. Il a u Musée de Versailles. Deux resde chacun des mêmes saints, gravés , l'un par Picart-le- , l'autre par Gérard Audran. utres sujets semblables, peints vitraux de la même église , par sur les dessins de Lesueur , ont servés au Musée des monu- français. Enfin, une *Descente r* , qui était dans cette église , sition remarquable par la sim- le l'ordonnance et le caractère ut et divers des expressions , usée de Paris, et a été gravée

par Duflos. IX. La *Confiance d'Alexandre* , prenant un breuvage des mains de son médecin Philippe , auquel il fait lire une lettre où on l'accuse d'avoir voulu l'empoisonner. Ce tableau de chevalet , comme le précédent , et distingué de même par la variété et la délicatesse des expressions , appartenait à la galerie d'Orléans : il a passé en Angleterre. Benoît Audran l'a gravé. X. *Sujets mythologiques.* Galerie de l'hôtel Lambert , composée de dix-neuf tableaux , dont sept décoraient le *Salon de l'Amour* ; sept, le *Cabinet des Muses* : les cinq autres avaient été peints en camaïeux dans l'*Appartement des bains*. L'artiste , sage et fécond , a su , sans s'écarter de la mythologie , créer des allégories ingénieuses et toujours claires , telles que *l'Amour réprimandé par sa mère , et se réfugiant dans les bras de Cérés* ; *l'Amour déroband le feu du ciel à Jupiter , pour venir animer la terre* , etc. On a déjà parlé du *Phaëton demandant à conduire le char d'Apollon* , composition de la plus grande richesse , où la force et la grace se trouvent réunies , et où , comme dans les autres ouvrages de l'auteur , toutes les parties , tous les détails concourent à l'intelligence de l'ensemble , ainsi qu'à l'expression et au développement du sujet. Elle n'a pu être terminée par Lesueur , qui fut aidé dans ce travail par son beau-frère. La marquise du Châtelet ayant acquis l'hôtel Lambert en 1739 , le cabinet de l'*Apollon* et des *Muses* , dont les figures sont si agréablement disposées et d'une harmonie si douce , devint celui de Voltaire , de 1745 à 1749. M. d'Angivilliers acheta , pour le Roi , en 1777 , les tableaux de ce cabinet et ceux du salon de l'*Amour* ;

et ils ornent aujourd'hui le Musée. La galerie de l'hôtel Lambert a été gravée par Desplaces, Dupuis, Beauvais et Duchange, sous la direction de Bernard Picart, en un vol. in-fol. XI. Plusieurs autres tableaux et dessins, dignes de remarque, se trouvent indiqués dans l'*Oeuvre de Lesueur*, gravé au trait et publié par M. Landon, Paris, 1811, en 2 vol. in-4°, comprenant cent dix pièces; mais comme la collection, quoique nombreuse, contient seulement les pièces qu'on a pu connaître pour les graver, il faut y joindre celles qui ont été désignées dans les Voyages pittoresques, comme existantes à l'ancien cabinet du Roi, à la troisième chambre de la Cour des aides, dans la chapelle du président Turgot, et à l'ancien hôtel de Bouillon, parmi lesquelles il en est qui formaient des collections plus ou moins remarquables. On a attribué à Lesueur une suite de dessins, au nombre de dix-huit, lavés à l'encre de la Chine, et qu'on voyait dans la salle des marguilliers à Saint-Etienne-du-Mont: mais ils ont été reconnus pour être de La Hyre. Un des frères de Lesueur les avait seulement peints en grand pour être exécutés en tapisseries. Les dessins de Lesueur sont la plupart à la pierre noire avec un léger lavis rehaussé de blanc: les contours en sont purs, élégants, et la touche légère. Il a fait aussi des esquisses à la gouache ou à l'huile, où l'on retrouve ces airs de tête fins et gracieux, ces expressions douces et naïves, ce jet de draperies élégant et naturel, qui le font partout aisément reconnaître. Lesueur a fait lui-même son portrait, qui a été gravé par Van-Schuppen, en 1696, et depuis par Cochin, pour sa réception à l'Académie. Son buste, sculpté par Ro-

land, décore la galerie du Musée. Enfin, dans un cabinet de M. de L\*\*, et trait d'être gravé, Lesueur tranquillement assis, de sur un lit de repos, tant seul génie terrasse la camet en fuite l'envie. Le sente un vaste jardin d'n tive riante: image paisil nir, qui a rendu enfin éclatante au génie modes nissant dans le palais de n rante de ses productio belles échappées à l'inju mes et aux révolutions.

**LESUEUR (JEAN)**. Naquit en France, dans le dix-huitième siècle, de parents reformés. Il vint à Genève avoir terminé ses études de théologie à l'Université de Genève, il fut nommé ministre de l'église de la Ferté-sous-Jouarre. Il employait tous ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle; et il entreprit une histoire naturelle de la France, dont les premiers volumes furent publiés à Paris en 1745. Il reçut un accueil très-favorable de la part de différents synodes de France, et fut nommé ministre de la Ferté-sous-Jouarre. Les infirmités dont il fut atteint l'obligèrent de suspendre son ministère; mais il le reprit avec une nouvelle ardeur, et il venaient de publier son ouvrage le dixième siècle, lorsqu'il mourut le 17 mai 1781. L'ouvrage de Lesueur est intitulé: *Histoire de l'Empire, depuis la naissance de Jésus-Christ*, Genève, 1775, 6 vol. in-4°. Une seconde édition, revue, corrigée et augmentée de quantité de remarques et de notes, par les mêmes auteurs, Amsterdam, 1775, 6 vol. in-4°. Une troisième édition, revue, corrigée et augmentée de quantité de remarques et de notes, par les mêmes auteurs, Amsterdam, 1775, 6 vol. in-4°. On a aussi publié la *Continuation* jusqu'au dix-neuvième siècle, par Bénédicte Pons, Paris, 1785, 3 vol. in-4°. L'*Histoire*

avec candeur et simplicité; y sont rapportés d'une manière générale, assez impartiale. On a encore de lui un *Traité de la Grèce et de l'écriture sainte*. W-s.

**LESUEUR** (PIERRE), né à Rouen, se distingua dans la gravure en bois par la hardiesse de son style et mourut, en 1716, laissant deux fils, qui cultivèrent le même art. — L'ainé, Pierre, né en 1680, eut pour surnom dans la ville de Paris, s'il ne fût mort prématuré en 1698. — Le second, Louis, reçut les premières leçons de son père, et vint se perfectionner à Paris, sous la direction de Papillon, qu'il surpassa bientôt dans la pratique des entretailles. Il fut marié trois fois; et le résultat de ces mariages lui donna un grand air de chagrin, sa femme étant mariée sans qu'il pût le savoir, laquelle l'épousa. Il mourut en 1730. — Nicolas LESUEUR, neveu des précédents, naquit à Paris, en 1700. Quelque talent que ses oncles aient manifesté dans la gravure, il les surpassa en prenant une autre route. Il porta à sa perfection le genre dit *en camaïeu*, et ses ouvrages en ce genre sont nombreux; ils imitent les dessins au bistouri et sont ébauchés de blanc. L'ancienneté du *Recueil de Crozat* a permis à un certain nombre d'artistes de surpasser les grands maîtres. On voit une description de seize gravures, dans le *Manuel des graveurs de l'art*, par Huber. Lesueur gravait également sur cuivre; et l'édition in-f<sup>o</sup>. des *Fables de La Fontaine*, d'après les dessins de Bachelier, est enrichie de plus de cent gravures, qu'il a gravées avec autant de goût que de délicatesse. Il mourut à Paris, en 1764.

— Sa sœur, ELISABETH, cultiva avec succès la gravure en bois. La ville de Rouen la chargea de graver les estampilles ou marques des toiles pour les halles; Elisabeth s'acquitta de cette commission avec un tel succès, que le corps municipal lui fit une pension de 2,000 livres. P-s.

**LESUIRE** (ROBERT - MARTIN), littérateur, naquit à Rouen en 1737. Après avoir terminé ses études, il vint à Paris, et obtint la place de lecteur de l'Institut de Parme; il profita de cette circonstance pour visiter l'Italie; et il paraît, d'après différents passages de ses ouvrages, qu'il fit plusieurs voyages en Angleterre. De retour à Paris, il se mit aux gages des libraires, et publia, chaque année, de nouvelles productions, dont quelques-unes eurent du succès dans une certaine classe de lecteurs. Pendant la révolution, il fut nommé professeur de législation à l'école centrale de Moulins; il perdit cette place à l'organisation des lycées, et revint à Paris, où il mourut le 27 avril 1815. Lesuire avait de l'esprit et de l'imagination; mais il manquait de goût et de jugement. Son style est incorrect et trivial, rempli d'expressions choquantes et de mauvais ton. Plein d'une vanité insupportable, il parle souvent de lui dans ses ouvrages, et il avoue qu'il se regardait comme un homme d'un génie extraordinaire. On a de lui : I. *Épître à Voltaire*, Paris, 1761, in-8<sup>o</sup>.; elle lui valut une réponse anonyme très-spirituelle, et dans laquelle Voltaire lui donna des conseils dont il aurait dû profiter. II. *La Vestale Clodia à Titus*, *Héroïde*, ibid. 1767, in-8<sup>o</sup>. III. *Coup d'œil sur le Salon de 1775, par un aveugle*, ibid. in-8<sup>o</sup>. IV. *Eloge du maréchal de Catinat*, dé-

dié à lui-même, *ibid.* 1775, in-8°. Ce discours n'avait point été envoyé au concours de l'académie française. V. *Isaac et Rebecca*, ou les Noces patriarcales, poème en prose et en cinq chants, Paris, 1777, in-12; *ibid.* 1780. La simplicité des récits de l'Histoire sainte y est défigurée par des épisodes qui ne tiennent que de loin au sujet; et, pour le style, comme pour l'invention, Lesuire est resté à une distance infinie de Gesner qu'il avait pris pour modèle. VI. *Lettre de M. Camille Trillo*, fausset de la cathédrale d'Auch, sur la musique dramatique, *ibid.* 1777, in-12. VII. *Histoire de la République des lettres et arts en France*, pour les années 1779, 1780, 1781 et 1782, quatre parties in-12. C'est une gazette que l'auteur semble n'avoir entreprise que pour louer ses propres ouvrages. VIII. *Les Amants français à Londres*, ou les Délices de l'Angleterre, Londres, 1780, in-12; mauvais roman. IX. *Aux Mânes de J. J. Rousseau*, poème, Paris, 1780, in-8°. X. *Le Nouveau Monde*, poème en vingt-six chants, *ibid.* 1782, 2 vol. in-12; nouvelle édition refondue et corrigée, *ibid.* 1800, 2 vol. in-8°. Il est impossible de rien imaginer de plus bizarre et de plus extravagant que la conception de ce poème, dont le sujet est la découverte de l'Amérique. XI. *L'Aventurier français*, ou Mémoires de Grégoire Merveil, Paris, 1782, 2 vol. in-12. — *Première suite*, ou Mémoires de Grégoire Merveil, marquis d'Erbeuil, *ibid.* 1783, 2 vol. in-12. — *Seconde suite*, contenant les Mémoires de Cataudin, prince de Rosamine, fils de Grégoire Merveil, *ibid.* 1784, 2 vol. in-12. — *Dernière suite*, contenant les Mémoires de Ninette, fille

de Merveil, *ibid.* 1788  
12. Ce roman est de 1  
vrages de Lesuire, cel  
le plus de vogue; il a ét  
anglais et en allemand. C  
de folies incohérentes;  
de l'imagination, et l'c  
étonné qu'il ait fait quelq  
*délices* des lecteurs fr  
suire a essayé, au bou  
ans, de ranimer le goût  
pour cet ouvrage, en  
*Courtisane amoureuse*  
ou Mémoires de Lucrèce  
*de suite* à l'Aventurier  
Paris, 1802, 2 vol. in-  
froid accueil que reçut ce  
prouva que le bon sens  
tion du style sont absolu  
saires au succès d'un livre  
seuls le rendre durable. X  
*te de mille ans au salon*  
1783, in-8°. XIII. *Le*  
*parvenu*, ou Lettres et F  
nales contenant les Aven  
gènes sans pair, Paris, 178  
12; trad. en allemand. I  
céder cet ouvrage d'une I  
ou supposé) de J. J. Rous  
donne les plus grands élog  
*Crime*, ou Lettres origina  
de Perlencourt, *ibid.* 17  
in-12. — *Le Repentir*  
*Crime*, *ibid.*, 1789, 4  
XV. *Les Confessions d*  
— de Marot; — de Mic  
taigne, *ibid.* 1796-98, 3  
XVI. *Le Secret d'être h*  
Mémoires d'un Philoso  
1797, 2 vol. in-18. Ce  
vait avoir une suite qu  
paru. XVII. *Charmansa*  
noires d'un jeune cito  
l'éducation d'un ci-dev  
Paris, 1799, 4 vol. in-12  
*Législateur des chrétiens*  
gile des déicoles, 1798, i



*Les Aventures*, ibid., 1799, t. XX. *La Pamela française* d'une jeune paysanne, 1803, 4 vol. in-12. Parmi les écrits que Lesuire a laissés, on trouve celui qui est intitulé : *Leçons*. W-s.

**LESZINSKI**, VOY. STANISLAS. **LENDUERE** (HENRI-FRANÇOIS DE), marquis DE), l'un des hommes qui ont le plus contribué à l'honneur de notre marine, dans le dix-huitième siècle, naquit à Angers, d'une famille ancienne, d'origine du Poitou. Son père, capitaine de vaisseau, lui fit faire sa première campagne en qualité de lieutenant, dès l'âge de dix ans : l'année suivante il servit en qualité de volontaire sous les ordres de M. de Monsieul, son oncle, qui prit un soin particulier de son éducation. En 1711, il fut embarqué comme enseigne sous les ordres de M. d'Osmond, par son extrême sévérité dans sa discipline, et mérita sa bienveillance que le comte de Toulouse, commandant de ce capitaine, n'hésita pas à lui confier une mission aussi importante que celle de se rendre à aller secourir le *fichel*, qui se perdait. L'événement se termina avec tant d'habileté et de courage, qu'il sauva le vaisseau du péril le plus imminent : on le récompensa pour le grade de lieutenant, lequel il ne fut cependant élevé qu'en 1705. Blessé au siège de Pondichery, par un éclat de bombe qui cassa la mâchoire, il était à peine rétabli qu'il s'embarqua sur la *l'Étrille*, destinée à faire partie de l'expédition contre Gibraltar, et fut chargé de s'approcher de la ville de Carthagène pour reconnaître les dispositions de l'ennemi : trouva tellement engagé en-

tre la flotte anglaise et la terre, qu'il ne pouvait échapper. Il fit alors débarquer tout son équipage. Resté seul à bord avec son maître canonnier, il mit le feu à la frégate, et s'éloigna dans son canot. Mais s'apercevant que le feu ne faisait aucun progrès ; et craignant qu'il ne fût éteint, il se rapprocha pour le rallumer lorsque la frégate sauta en l'air. A son retour de cette expédition, se trouvant à bord de *l'Aragon*, commandé par M. Desherbiers, son oncle, il tomba au pouvoir des Anglais, et fut conduit prisonnier à Lisbonne où il resta plusieurs mois sur parole. Il profita de cette occasion pour prendre connaissance des forces navales anglaises et hollandaises qui devaient porter l'archiduc à Barcelone, et il en envoya au ministère un compte très-exact. Revenu en France, après un échange, il fut demandé pour lieutenant par divers capitaines, et fit sous leurs ordres plusieurs campagnes, notamment celle de 1709 dans l'escadre de Duguay-Trouin. En 1718, il fit le voyage des Grandes-Indes, leva la carte de l'embouchure du Gange, et revint en 1721, rapportant d'utiles renseignements pour la navigation. Nommé capitaine de vaisseau en 1727, il fut envoyé en 1730 au Canada, remonta le fleuve St.-Laurent jusqu'à Québec, et rectifia, par ses observations, les cartes dont on s'était servi jusqu'alors. Il fut récompensé de ses services, en 1736, par la charge de commissaire-général de l'artillerie de Rochefort. Il fit partie, en 1740, d'une expédition pour les Antilles, sous les ordres de M. d'Espinay. Dans les parages de Saint-Domingue il fut attaqué par six vaisseaux anglais, qui feignirent de le prendre pour une escadre espagnole : le combat ayant

été à l'avantage des Français, et le commandant anglais étant venu le lendemain s'excuser de sa prétendue méprise, Létanduère lui demanda s'il voulait recommencer. Il passa, en 1742, à la place de directeur de l'artillerie de Dunkerque, et commanda les batteries de la marine au siège de Furnes. Nommé chef d'escadre en 1745, il mit aussitôt à la voile pour l'Amérique, et s'empara de quatre frégates anglaises, à la vue du port de Brest. Il fut chargé, en 1747, d'escorter, avec huit vaisseaux, un convoi de 250 bâtiments destiné pour les Colonies : arrivé le 25 octobre, à la hauteur de Belle-Ile, il signala une flotte ennemie de dix-neuf vaisseaux ; fit aussitôt des dispositions pour garantir le convoi, et attendit le combat : il soutint, pendant le reste de la journée, les efforts de toute l'escadre anglaise. Le Tonnant qu'il montait combattit successivement contre quatorze vaisseaux, et eut affaire à cinq à-la-fois : il perdit sa voilure, et son artillerie fut démontée ; mais avec le secours de Vaudreuil, qui s'avança pour le dégager, il parvint à gagner le port de Brest, à la faveur de la nuit. Cette action d'éclat, désignée sous le nom de *Combat du Tonnant*, valut à Létanduère le titre de commandeur de Saint-Louis. Il fut nommé, l'année suivante, commandant de la marine, à Rochefort, où il mourut en 1750. H-Q-N et W-s.

LETELLIER, peintre, naquit à Rouen, en 1614. Il était neveu du célèbre Poussin, qui le nomma son légataire. C'est aux leçons d'un maître aussi habile, qu'il dut la belle imitation de la nature, la simplicité de style, et la noblesse que l'on remarque dans ses tableaux. Les ouvrages de Letellier sont faibles de couleur ;

mais ils se distinguent par une ligne linéaire, et surtout par une siccité : les accessoires sont dessinés ; mais le dessin est dur, et les formes des draperies et sans fermeté. Il peignit avec dilection les sujets de têtes de vierge sont peints avec douceur, et d'une grâce et d'un caractère dépourvu de noblesse. Par sa révolution, il y avait peu de tableaux ou d'églises à Rouen, ornés de ses tableaux. On voit dans cette ville en possession de cette ville en possession parmi lesquels on distingue *adieux de saint Palas*, allant au malin, les parties de l'art s'y trouvent. On distingue *Sainte-Famille*, d'une vérité de couleur et d'une vérité de couleur que Letellier aurait dans cette partie de ses autres tableaux, encore deux *Ascensions*, une *Année* une *Purification*, d'une vérité et du plus beau fini *Joseph portant l'Enfant dans ses bras*, tableau de vérité, remarquable par la perspective, et la vérité. Vers la fin de sa vie, il peignit de manière, et peignit de mollesse, un fini que pas dans ses premières années mourut en 1676.

LETELLIER (M), architecte de France, né le 10 d'un conseiller à la cour de Châville, fut nommé conseiller au grand-conseil de la Cour du Roi au château de Paris en 1631. Il fut nommé des requêtes, et eut la charge de vailler, avec le chancelier M. Talon, aux procé-

s séditieux de Normandie. é qu'il montra dans cette i valut sa nomination à l'in- de Piémont en 1640. Ce qu'il eut occasion d'être a cardinal Mazarin , qui ta à Louis XIII , et le fit secrétaire d'état au départ- la guerre , lors de l'éloi- de M. Desnoyers. Attaché à e de ce cardinal , il suivit nt son parti dans les troubles de. Tout ce qui fut négocié ne d'Orléans et M. le Prince, ir ses mains. Il eut la plus art au traité de Ruel , par- première disgrâce , vraie ou ; , de Mazarin , et s'établit à gne pendant l'absence de son ur. Mais , lorsque le cardinal a pour la seconde fois et i royaume , la régente retint 'elle Letellier , qui fut chargé tère dans ces occasions dif- 'est à cela que Bossuet fait dans son oraison funèbre , rmes : « Deux fois , en grand ue, ce judicieux favori (Ma- ) sut céder au temps , et gner de la cour. Mais , il le vouer , toujours il voulait y ir trop tôt. Letellier s'op- t à ses impatiences jusqu'à se e suspect , et , sans craindre s envieux , ni les méfiances ministre également soupçon- et ennuyé de son état , il allait pas intrépide où la raison t le déterminait. » Letellier na puissamment à l'extinction ables et au rétablissement de ité royale. Le co-adjuteur en souvent dans ses Mémoires , sans former aucune plainte lui , quoiqu'il fût constam- attaché au parti de la cour ; i prouve que Letellier mettait

dans ses procédés autant de modé- ration que de franchise. En 1654 , il fut chargé de pleins-pouvoirs , et envoyé pour empêcher que Péronne ne tombât entre les mains des enne- mis. Pendant les négociations rela- tives au mariage du Roi , il eut la correspondance du cardinal , qui l'instruisait exactement de tout ce qui se passait entre lui et Don Louis de Haro. Après la mort de Mazarin , il continua d'exercer sa charge de secrétaire-d'état , dont il lui fut permis , en 1666 , de donner la survivance au marquis de Louvois , son fils. Louis XIV , qui voulait récompenser ses services , lui con- serva le titre et les fonctions de mi- nistre , et le fit , en 1677 , chancel- lier et garde des sceaux , après la mort de d'Aligre. Letellier , dans cette dignité suprême , donna des réglemens utiles et pleins de sages- se. Il exigea plus de régularité et d'instruction de la part des jeunes magistrats , qui se pressaient en foule pour entrer au conseil. Chef intègre de la justice , politique pra- dent , ami invariable , sujet fidèle , père de famille vénérable , il est di- gne de prendre place parmi les grands hommes du siècle où il a vécu. Sa vie eût été exempte de tous re- proches , si la révocation de l'édit de Nantes n'eût pas trouvé en lui un de ses plus zélés partisans. Egaré par des opinions que l'ambition de Lou- vois et le despotisme consciencieux du Père Lachaise fortifiaient de tout leur ascendant sur l'esprit du monarque , il partagea le blâme de ces opérations aussi violentes qu'im- politiques. Il scella lui-même le fatal édit , et remercia le Ciel , en répé- tant le cantique de Saint-Siméon , de lui avoir conservé encore assez de force pour sanctionner cet acte

qu'il regardait comme la dernière victoire remportée sur l'hérésie. Letellier eut l'honneur d'être célébré par les deux plus grands orateurs de son temps, Bossuet (1) et Fléchier. Il mourut en 1685, âgé de 83 ans. Sa fin édifiante est peinte d'une manière admirable par l'évêque de Meaux; et c'est un des plus beaux traits de son discours. D-s.

LETELLIER (CHARLES - MAURICE), archevêque de Reims, fils du précédent, et frère puîné de Louvois, naquit, à Turin, en 1642. Après avoir fait d'excellentes études, il prit ses grades en Sorbonne, et voyagea en Italie, en Hollande, en Angleterre, d'où il rapporta un grand nombre de livres précieux par leur rareté, ou par la correction et la beauté des éditions. François Barberini, archevêque de Reims, le nomma son coadjuteur en 1668; et Letellier lui succéda, en 1671. Le nouveau prélat prit part à presque toutes les affaires de l'église de son temps. Ce fut lui qui fit le rapport dans l'assemblée du clergé, le 1<sup>er</sup> mai 1681, sur la régale et sur les autres sujets de contestation entre Innocent XI et Louis XIV; et il conclut à de-

mander au roi la convocation d'un concile national ou d'une assemblée générale du clergé. Cette assemblée fut en effet convoquée peu après. M. Letellier en fut aussi membre. On voit, par quelques détails portés dans les *Opuscules de 1717*, 1808, in-12, pag. 213, qu'il n'y était pas toujours pour les modérés, et que Bossuet en qu'on ne poussât les choses plus. L'archevêque de Reims signa la déclaration des évêques, du 30 septembre 1688, sur les différends de Louis XIV avec Rome. On croit qu'il avait été excité dans ces diverses constances, par l'abbé Faure, professeur de Sorbonne, son confrère et son grand-vicaire, sur lequel reposait de presque tout le gouvernement du diocèse. Cet abbé, qui fut doyen de l'église de Reims, avait d'un caractère un peu violent et prononcé contre les doctrines jansénistes. Il n'était pas favorable aux religieux et surtout aux jésuites, et il entraîna l'archevêque dans quelques démarches qui n'eurent pas de succès à la probation générale. La sentence prononcée par le prélat, le 22 mars 1688, sur la confession pascalle, par laquelle on mesurait la forme et le fond; son ordonnance, du 1<sup>er</sup> mai 1697, contre deux thèses soutenues chez les jésuites, fut citée dans quelques écrits, et faillit donner lieu à un procès: on peut voir sur cela les *Mémoires chronologiques et dogmatiques* du P. d'Avant, tom. iv, pag. 31. Une autre sentence, du 24 mai de la même année, sur les réguliers, ne fut pas moins de bruit, et fut à peu près formée par l'assemblée du clergé de 1700, sur le rapport de M. Letellier présida cette assemblée, il ne paraît pas s'être acqui-

(1) Beaucoup d'écrivains du dix-huitième siècle, et de celui-ci, ont blâmé Bossuet, d'avoir fait dans son oraison funèbre l'éloge de la révocation de l'édit de Nantes. Un historien judicieux, Rulhières, dans ses *Eclaircissements sur les causes de cette révocation*, a essayé de justifier l'évêque de Meaux, de ce reproche; et son opinion mérite d'être examinée. Il cite les propres mots de l'orateur sacré, et les voici: « Comment pouvons-nous incorporer tout d'un coup à l'église de France tant de peuples nouvellement convertis, et porter avec confiance un si grand accroissement de notre fardreau?... Ne laissons pas cependant de publier ce miracle de nos jours; faisons en passer le récit aux siècles futurs. » Pour apprécier toute la mesure de ces expressions, il faut les mettre en parallèle avec celles de Fléchier, sur le même sujet: « Il me restait, dit-il, à cette secte mourante, qui méritait mieux que ce sage chancelier d'achever l'œuvre du prince, ou pour mieux dire, l'œuvre de Dieu, en accélérant la révocation de ce fameux édit, qui avait coûté tant de sang et de larmes à nos pères! »

a avec la prudence et  
 irables, et on l'accusa  
 manières absolues et  
 du marquis de Louvois  
 is les racheter par ses ta-  
 resseau, dans ses *Mé-  
 les affaires de l'église*  
 s, et M. le cardinal de  
 l'*Histoire de Bossuet*,  
 g. 6, donnent à ce sujet  
 tails. L'archevêque de  
 rivit la lettre écrite à  
 I, le 23 février 1697,  
 e du cardinal Sfondrate,  
 arait avoir été rédigée  
 . Il établit des sémi-  
 son diocèse, et publia  
 catéchisme. Fils d'un  
 e France, il possédait  
 néfices et aimait assez la  
 e (1). On cite dans les  
 (me. de Sévigné (2), plu-  
 de caractère de ce pré-  
 it fait exempter du paie-  
 imes dans l'assemblée du  
 680, et qui ne fut point  
 Fénelon lors de la dispute  
 e. Le roi l'avait nommé  
 'état. Il mourut d'une at-  
 plexie, à Paris, le 22  
 o, et fut inhumé dans le

te, dans le *Boleana*, que Des-  
 no l'archevêque de Reims l'avait  
 estimé, depuis qu'il le savait  
 si pourra croire, sur le témoi-  
 rre de - Saint-Marc, que Le-  
 ne pas concevoir comment on  
 us avoir cent mille écus de ren-  
 s du *Dictionnaire historique* le  
 igeant, suivant eux, Letellier  
 ne pouvait être honnête homme,  
 x mille livres de rente. Ce fut,  
 après un tarif si peu apostolique,  
 questionné par lui sur la probité  
 lui répondit : Monseigneur, il  
 atre mille livres de rente qu'il  
 umme. Ce mot est plaisant, mais  
 est inventé.

ar exemple dans sa lettre du 5  
 ecclésiaste de l'homme renversé par  
 l'archevêque de Reims Madame  
 dans ses Mémoires de la cour de  
 une aussi ce prêtre sous un jour  
 M. s.

tombeau de son père, en l'église  
 Saint-Gervais. Il avait défendu qu'on  
 fit son oraison funèbre. Il légua à  
 l'abbaye de Sainte-Geneviève sa bi-  
 bliothèque, composée de cinquante  
 mille volumes, dont il avait  
 fait dresser le catalogue par Ni-  
 colas Clément, bibliographe fort  
 instruit. Ce catalogue a paru sous  
 ce titre : *Bibliotheca Telleriana*,  
 Paris, imprimerie royale, 1693,  
 in-folio. L'avertissement rédigé par  
 Letellier, renferme quelques détails  
 intéressants sur les soins qu'il s'était  
 donnés pour rassembler une si grande  
 quantité de livres. On y remarque  
 l'éloge qu'il fait d'Antoine Faure, son  
 précepteur, et son vicair-général,  
 qui lui avait légué en mourant une  
 partie de ses livres pour les ajouter  
 à sa collection déjà si considérable.

W-s et P-c-r.

LETELLIER. Voy. BARRESIEUX,  
 COURTANVAUX, ESTRÉES ( XIII,  
 413 ) et LOUVOIS.

LETELLIER ( MICHEL ), jésuite,  
 dernier confesseur de Louis XIV,  
 et chargé de la feuille des bénéfices,  
 naquit auprès de Vire en Basse-  
 Normandie, le 16 décembre 1643.  
 Il fit ses études chez les Jésuites  
 à Caen, et entra dans leur société  
 en 1661. Après avoir enseigné les  
 humanités et la philosophie, il fut  
 chargé de donner une édition de  
 Quinte-Curce, pour l'usage du Dau-  
 phin. Son travail, qui parut en 1678,  
 in-4<sup>o</sup>, et qui est estimé, le fit choisir,  
 avec quelques autres jésuites dis-  
 tingués par leur mérite, pour former,  
 dans le collège de Louis-le-Grand à  
 Paris, une société de savants qui suc-  
 cédât aux Sirmond et aux Pétau. Mais  
 Letellier se consacra bientôt à un au-  
 tre genre d'écrits. Il fut un des prin-  
 cipaux adversaires de la version du  
 Nouveau-Testament, dite de Mons

et il l'attaqua dans trois ouvrages différents, en 1672-75 et 1684. Il prit ensuite beaucoup de part à la controverse sur les cérémonies chinoises. Sa *Défense des nouveaux chrétiens, et des missionnaires de la Chine, du Japon et des Indes*, qui parut en 1687, 2 vol. in-12, fut vivement attaquée par Arnauld et du Vaucel, et déferée à Rome, où elle ne fut point condamnée; Letellier y donna depuis une suite, et répondit à ses ennemis. Il contribua, avec le P. Besnier, à la traduction du Nouveau-Testament de Bouhours, qui parut en 1697 et en 1703. (*Voyez* Bouhours.) Ayant été choisi pour continuer les *Dogmes théologiques* du P. Petau, il s'attacha au traité de la pénitence, qu'il acheva, mais qui n'a pas été imprimé. Dans la querelle faite aux Jésuites sur ce qu'on appelait le péché philosophique, il publia quelques petits écrits, en 1691, pour la justification de ses confrères. Il fut un des premiers coopérateurs des *Mémoires de Trévoux*. Letellier est encore auteur de quelques ouvrages contre ceux qui prenaient le nom de disciples de Saint-Augustin, comme : *Recueil de bulles sur les erreurs des deux derniers siècles*, 1697; — *Histoire des cinq propositions de Jansénius* (sous le nom de Dumas), Liège, 1699, in-12. — *Le P. Quesnel séditieux et hérétique*, 1705, in-12, etc. Ces écrits exposèrent Letellier à l'animadversion d'un parti nombreux et puissant, qui l'a peint ensuite comme ayant horriblement abusé de la confiance de Louis XIV. Ce fut après la mort du P. Lachaise, en 1709, que Letellier, alors provincial dans sa compagnie, fut nommé confesseur du roi; place d'autant plus importante, que la présentation des sujets pour les bénéfices

y était alors attachée. On a dans beaucoup de libelles et dans quelques histoires, que suite fut dès-lors l'ame de tous les affaires, et qu'il se montra violemment persécuteur. Mais Louis XIV vit pas, depuis 1709, une chose différente de celle qu'il avait jusque-là; il regardait les jansénistes comme dangereux, et il les traita avec fermeté. L'acte le plus sévère de cette partie de son règne fut la destruction de Port-Royal-des-Champs en 1709; mesure qui fut accompagnée de circonstances propres à faire paraître plus rigoureuse. Un historien récent, dit que Letellier n'eut point de repos qu'il ne fût assuré de la condamnation d'un livre de Quesnel : le simple rétractement des dates démontre la fausseté de cette allégation. Letellier devint confesseur du roi qu'en 1708, et les *Réflexions morales* de Quesnel furent condamnées à Rome par le pape Clément XI le 13 juillet 1708. D'Alcembert est tombé dans un anachronisme choquant encore : dans ses *Notes sur l'Éloge de Bossuet*, il accuse Letellier d'avoir donné à Louis XIV le conseil de *permettre à Quesnel de se permettre de rétracter les évêques de la province de Sens* : c'est une lettre où il promettait de rétracter les évêques de la province de Sens, et là-dessus le d'Alcembert s'échauffant déplorait une tirade véhémante, la fausseté de la lettre, et l'audacieuse impudence de l'imposteur qui dirigeait sa conduite. Cette bouffée de colère a été dissipée par la lettre de d'Alcembert sur la lettre de Letellier, ne peut être que celle que Louis XIV écrivit, le 14 septembre 1709, à Innocent XII, et Letellier fut nommé confesseur du roi le 14 septembre 1709. Un examen des faits dissipera

part des reproches que des passionnés ou inattentifs adressés au P. Letellier. Ceux qui plus maltraité, sont, le duc Simon, dans ses *Mémoires*; ne dans son *Journal*, et de Villandans ses *Anecdotes sur la vie de Unigenitus*. Tous trois aient un parti que Letellier combattit : tous trois ramassèrent avec soin, et citent comme des faits, de petites anecdotes, des lettres, et des conversations. Saint-Simon, caustique et haineux, comme les autres éditeurs, dit du mal de

Unigenitus. Il parle aussi du bruit qui courait que ce jésuite avait fait faire mourir les vœux de sa sœur, mais il ajoute que le chirurgien roi, Maréchal, qui n'aimait pas Letellier, lui a certifié que ce conte était faux : ce conte ridicule est pas moins répété dans les autres recueils. Si l'on en croit l'abbé de Villefore, c'est le père Letellier qui a tout fait dans l'affaire de Unigenitus : il a fatigué le cardinal de Noailles de ses sollicitations ; il a écrit au pape ; les cardinaux comme les évêques étaient ses serviles, et sacrifiaient leur honneur à la politique. Fénelon lui-même n'a pas été à l'abri de cette accusation aussi ridicule en elle-même qu'elle est outrageante pour les auteurs qui en étaient l'objet. C'est l'autorité des mêmes écrivains que Duclos a rédigé ses *Mémoires* ; et il y a peint Letellier comme un homme dur, orgueilleux, qui dirigeait tout et dont les autres suivaient aveuglément les ordres. A l'entendre, le cardinal de Noailles était un de ses instruments les plus utiles, quoique le nom de ce cardinal n'est pas dans l'église et à la

cour, et ses qualités aimables et généreuses, repoussent la supposition d'un rôle si peu fait pour lui. Le cardinal de Bissy, évêque de Meaux, n'est pas mieux traité. Au reste, Duclos reconnaît qu'il suit, pour guides, les auteurs déjà cités : dans un seul endroit il paraît rougir de les copier. On avait produit une lettre que l'on attribuait au père Letellier, et dans laquelle il exposait, à M. de Chauvelin, le plan de la persécution qu'il se proposait de faire essayer au cardinal de Noailles. Il est à croire que si Letellier eût été capable de ce procédé, il était du moins assez adroit pour ne pas s'afficher, en écrivant à un magistrat. Aussi Duclos convient qu'ayant confronté la lettre avec d'autres de ce jésuite, la signature ne lui a point paru la même ; et il soupçonne, avec beaucoup de fondement, que c'est une fraude du parti contraire. Il est possible qu'avec de bonnes vues, dans le fond, Letellier ait été, en quelques occasions, entraîné trop loin par l'ardeur de son zèle ; mais il y a loin de là au caractère odieux qu'on lui prête et au rôle violent qu'on lui fait jouer. Des écrivains non suspects citent de lui des traits honorables. Louis XIV, dit Duclos lui-même, lui ayant demandé s'il était parent des Letellier de Louvois, il répondit, comme l'avait fait, en pareille occasion, saint Vincent de Paul, qu'il n'était que le fils d'un paysan. Le chancelier d'Aguesseau rapporte, dans le *Discours sur la vie et la mort de M. d'Aguesseau*, son père, que le roi ayant demandé un jour au père Letellier pourquoi il ne se servait pas, pour ses voyages, d'un carrosse à six chevaux, comme son prédécesseur ; le confesseur répondit que cela ne convenait point à son

état, et qu'il aurait été encore plus honteux de le faire depuis qu'il avait rencontré, dans une chaise à deux chevaux, sur le chemin de Versailles, un homme de l'âge, des services et de la dignité de M. d'Aguesseau. On voit, dans le Dictionnaire de Moréri à l'article Fabre, que Letellier rendit des services à cet oratorien, et qu'il lui envoya de l'argent dans un moment où celui-ci en avait un très-grand besoin. Après la mort de Louis XIV, le jésuite se trouva en butte à toute la haine du parti triomphant. Il était particulièrement odieux au cardinal de Noailles : il fut exilé à Amiens, puis à La Flèche, où il mourut le 2 septembre 1719, à l'âge de 76 ans. P-C-R.

LETI (GREGORIO), historien, que son inexactitude et son goût pour le merveilleux, ont fait surnommer le *Varillas italien*, naquit à Milan, le 29 mai 1630, d'une famille originaire de Bologne. Il fit ses premières études à Cosenza, et fut appelé ensuite à Rome, par son oncle, qui, étant prélat, voulait l'avancer dans la magistrature, ou dans l'état ecclésiastique; mais Leti, d'un naturel dissipé et de mœurs très-libres, rejeta bien loin ces propositions, et revint à Milan attendre l'âge de sa majorité. Une fois maître de sa petite fortune, il se hâta de satisfaire son goût pour les voyages, et consuma rapidement son patrimoine. Son oncle, nommé depuis peu évêque d'Aquapendente, le rappela près de lui, et songea, par ses sages conseils, à le faire changer de conduite; mais le voyant sourd à ses remontrances, il le chassa de sa présence. Leti quitta Aquapendente, très-mécontent de son oncle, dont il avait espéré tirer de l'argent, et continua

de se livrer à toute sorte de vices. Il parvint à se procurer quelques ouvrages dont la lecture pira du goût pour la réforme fut confirmé dans ses sentimens les conversations qu'il eut avec un gentilhomme protestant. Il vint donc à Genève, et s'y arrêta quelques mois pour s'instruire à fond des principes des réformés; de là il vint à Lausanne, où il fit profession de foi, et épousa la fille de J. A. de Genève, habile médecin chez lequel il fut logé. Retourné à Genève, il y ouvrit une école pour l'enseignement de l'italien. Il mourut à Genève, vers le même temps, et quelques écrits satiriques contre l'église romaine, et mérita la protection des magistrats. Il mourut, en 1674, des lettres de noblesse qui lui furent expédiées sans paiement; et l'on a remarqué que cette faveur n'avait été accordée à aucune personne avant lui. Quelques ouvrages que lui attira son penchant pour la satire, l'obligèrent de quitter Genève en 1679 (1). Il vint à Paris; et il eut l'honneur de présenter à Louis XIV, un panégyrique consacré de ce titre pompeux: *La gelosa della Fortuna*, etc. 1680, in-4°. mais il ne put obtenir de devoir prolonger son séjour en France, où les protestants étaient déjà inquiétés, et il passa en Italie. Charles II l'accueillit avec bonté, lui fit don d'une somme de mille écus, et lui permit

(1) L'impudence de sa langue et de son goût pour l'invention, lui firent injustement plusieurs familles Genevoises. *Linello politico*, *l'Itinerario*, et *l'Argenteo*, furent condamnées au feu comme contenant des propositions contraires à la religion et aux mœurs... Leti fut condamné à une amende de cent écus de la bourgeoisie. *Neuchâtel, Hist. de la ville*, tom. II, pag. 210.



d'Angleterre : il se hâta de cette permission ; mais son contenait des traits satiriques furent , et il reçut l'ordre du royaume. Il se réfugia , à Amsterdam ; et il obtint vite le titre d'historiographe ville, où il mourut subitement le 9 juin 1701. C'était un écrivain ; il travaillait douze par jour, et à plusieurs ou à-la-fois (1) : il n'est donc tant que ses productions ment de la précipitation quelle il les composait. Il esprit vif et une imagination lente ; cependant son style est si trainant , que Tiraconseille la lecture de ses aux personnes tourmentées nie. On ne doit point y chercher ailleurs la sincérité ni l'exactes traits satiriques qu'il s'est contre la cour de Rome et la , sont la seule cause du prix que amateurs mettent encore rits si dignes de l'oubli (*Ti-i Istor. letter.* , tom. VIII , 17). Bayle, qui a beaucoup ti dans son *Journal* (2) , ne se pas dans sa correspondance il le représente comme un Arétin, cherchant à se rendre ble par ses satires , et trafiquant de blâme et de la louange (3).

il toujours, dit-il lui-même, trois ou même temps sur le métier ; je traive un ouvrage deux jours de suite, et e la troisième à deux autres productions je manque de Mémoires pour go, je trouve dans les autres de quel or on attendant. « Faut-il être surpris cela, qu'il ait mis au jour plus de ses ?

« se croyait obligé de ménager Leti, le-dangereux, il est tout simple aussi n des égards pour lui à la considération grand, Leclerc.

i, dit Bayle, fit plusieurs voyages en r, dont il ne revint pas sans avoir e plusieurs princes (*F. de. a. Minutoli*) e des pièces inutiles ; il ne songe

La liste de ses ouvrages remplirait plusieurs colonnes ; on la trouvera dans les *Mémoires de Nicéron*, dans le *Dict. de Chaupepié*, dans la *Bibl. scriptor. Mediolanens.* d'Argelati, et dans l'*Hist. littéraire* de Genève. Nous citerons seulement : I. *La Vie de Sixte-Quint*, Lausanne, 1669, 2 tom. in-12 ; Amsterd. 1693, 1721, 3 vol. in-12 ; elle a été traduite en français par l'abbé L. A. Lepelletier, Paris, 1685, 2 vol. in-12. C'est le plus répandu des ouvrages de Leti ; mais il y a inséré beaucoup d'anecdotes suspectes. (*Voyez SIXTE V.*) Leti rapporte lui-même, dans une de ses lettres, que madame la Dauphine lui ayant demandé, lorsqu'il était en France, si tout ce qu'il avait écrit dans ce livre, était vrai, il lui avait répondu qu'une chose bien imaginée faisait beaucoup plus de plaisir que la vérité quand elle n'était pas mise dans un beau jour. II. *L'Italia regnante ovvero Descriptione dello stato presente di tutti principati e repubbliche d'Italia*, Genève, 1675, 4 vol. in-12. III. *La Vita*, etc. (La vie de Philippe II, roi d'Espagne,) Cologne, 1679, 2 vol. in-4<sup>o</sup>. ; traduite en français par de Chevrières, Amsterdam, 1734, 6 vol. in-12. Elle est curieuse : mais on ne doit pas compter sur la véracité de l'auteur, et il entremêle ses récits de digressions fatigantes. IV. *Teatro Britannico ovvero*

qu'à grossir les volumes, et à multiplier les *Epîtres dédicatoires* (Au même). Le *Teatro Gallico* de Leti parut depuis quelque temps. Je ne l'ai point pu encore parcourir ; mais je sais, par ses autres ouvrages, que c'est un rhapsodeur et une plume *tém serti pravi que tenar, quim nuntius veri*, à l'instar de la Renommée. Il a bien eu le courage, dans son *Teatro Belgico*, de dire que l'Écossais et le Rhin passent par Rotterdam. (*Lettre au même.*) Ce dernier trait suffit pour faire juger le degré de confiance que l'on doit à Leti : il était sur les lieux ; il habitait la Hollande quand il publiait une œuvre géographique, que le moindre enfant aurait pu relever.

*Istoria della grande Britannia*, Londres, 1682, 2 vol. in-4<sup>o</sup>.; Amsterd. 1684, 5 vol. in-12. L'édition de Londres est très-rare par la sévère suppression qui en fut ordonnée. Bayle dit que le style de cet ouvrage est aisé et sans affectation; et que les choses y sont racontées avec une si grande naïveté, qu'on aura peut-être de la peine à s'imaginer un jour que l'auteur a fait imprimer cet ouvrage pendant sa vie ( *Nouv. de la Rép. des lettres*, avril 1684). V. *Il ceremoniale historico et politico: opera utilissima à tutti gli ambasciatori*, Amsterd. 1685, 6 vol. in-12. L'introduction contient des réflexions sur les écrits satiriques, et sur la manière dont les ambassadeurs doivent les apprécier. L'ouvrage commence par un abrégé d'histoire universelle, suivi de remarques sur les états modernes de l'Europe, leur population, leurs revenus, et enfin sur le cérémonial des différentes cours. Bayle en a donné une analyse très-piquante dans son *Journal*, mars 1685. VI. *Historia Genevrina, o sia historia della città e repubblica di Ginevra*, Amsterd. 1686, 5 vol. in-12. Senelier lui reproche de fabriquer des pièces, et d'avoir supposé un manuscrit qu'il nomme *de Prangins*, qui sert de base à cette histoire pleine de traits satiriques. VII. *La Monarchia universale del Re Luigi XIV*, ibid., 1689, 2 vol. in-12; trad. en français la même année, 2 vol. in-12. Il y exagère les forces et les dispositions de Louis XIV, qu'il représente prêt à envahir l'Europe; c'était un tort commun aux réfugiés. Un anonyme lui répondit par: *L'Europe ressuscitée du tombeau de M. Leti*, Utrecht, 1690, in-12. VIII. *Teatro Belgico, ovvero Ritratti storici, politici e geografici delle sette Provin-*

*cie unite*, Amsterd. 1690, in-4<sup>o</sup>.; ouvrage inexact et sans figure. IX. *Teatro Gallico, ovvero l'istoria della Real casa di Borbone in Francia, dal 1572*, Amsterd. 1697, 7 vol. in-4<sup>o</sup>. Cette histoire ne mérite pas d'être lue; mais elle est ornée de belles gravures qu'on ne peut pas ne pas aller chercher des curieux. X. *La Vie d'Olivier Cromwell*, ibid., 1693, 2 tom. in-8<sup>o</sup>.; trad. en français, ibid., 2 tom. in-12: elle est pleines de digressions inutiles. XI. *Vie d'Elizabeth d'Angleterre*, ibid., 1693, 2 tom. in-12; traduite en français, ibid., 1693, 2 tom. in-12. XII. *Vie de Pierre Gironsonne*, Amst., 1699, 3 vol. in-12; traduite en français, Paris, 1700, 3 vol. in-12: elle est surchargée de digressions inutiles. XIII. *L'empereur Charles-Quint*, Amsterdam, 1702, 4 tom. in-12; trad. en français par les filles de l'empereur, Amsterdam, 1702; Bruxeles, 1702, 4 vol. in-12, et en allemand par Rabener, avec des notes intéressantes, Leipzig, 1712, 3 vol. in-12. On ne peut pas dispenser de faire connaître quelques-unes des productions de cet auteur. I. *Roma piangente, ovvero la caduta di Roma, e la caduta di il Tevere e Roma*, Leiden, 1666, in-12; traduit en français (Genève), 1666, in-12. II. *La donna Olympia Muldach*, (Genève), 1666, in-12; sous le nom supposé de l'auteur, cette satire écrite avec un ton si hautement inexcusable, lors même qu'il raconte des faits qui ne sont que des faits. Elle a été traduite en français par Renoult, Leyde, 1666; par Jourdan, avec des notes, Amsterdam, 1770, 2 vol. in-12. III. *Il di Roma* (Amsterd.) 1666

en français, 1669, 2 tom. et en latin, Stutgard, 1669, V. *Il Cardinalismo di S. Chies*, 3 vol. in-12. V. *Il Sindicate*, ou le Syndicat d'Alexandre, avec son voyage dans l'autre, 1668, in-12; traduit en français, in-12. VI. *Il putani moio*, con il nuovo parlatorio onache, satira comica di Balthanini, Bresciano, Londres, 1675, in-12; rare. VII. *sciata*, etc. (L'ambassade de ces aux Romains pendant les es du siège), Bruxelles (Genève), 1671, 1676, in-12. C'est un de différentes pièces satiriques publiées pendant la tenue du siège qui suivit la mort de Clément X. Ch. Gryphe attribue en partie la continuation du *Divorciste* de Ferrante Pallavicino. (Voyez PALLAVICINO.) Parmi ses productions purement littéraires, on a : I. *R. Bandita*, Bologne, 1653, C'est un discours présenté à l'occasion de la mort de plusieurs des humoristes à Rome, dans lequel il n'a point fait mention de la lettre R. Deux Italiens s'étaient déjà exercés sur le même sujet, l'un en 1614 (Voyez CARLINO), l'autre en 1633 (Voyez CARLINO). L'ouvrage de ce dernier est intitulé II. *Stragge di Riformati*, Genève, 1661, in-4°. III. *Il giogo della natura e della grazia*, Amsterdam, 1666, in-fol. Ce poème, composé à l'occasion du prince d'Orange, est de cinquante gravures, qui sont le principal mérite. IV. *Gli amori*, etc. (Les amours de Charles II, duc de Mantoue, et de la comtesse de Rovere), Amsterdam, 1666, in-12. Il a publié ce poème sous le nom de Capocada; traduit en français

(Hollande), 1666, in-12. V. *Critique historique, politique, morale, économique et comique sur les loteries anciennes et modernes, spirituelles et temporelles des Etats et des Eglises*. Amsterd., 1697, 2 vol. in-12. Cet ouvrage a d'abord paru en italien; mais la traduction française est plus recherchée que l'original. Leti, en traitant un sujet qui paraît être purement spéculatif, a trouvé le moyen de distribuer des injures à un grand nombre de personnes et d'accroître encore ses ennemis. Ricotier publia une réfutation de cet ouvrage sous le titre de *Considérations sur la Critique des loteries*, etc. (Voyez RICOTIER.) Elle fut réimprimée à la suite de l'ouvrage de Leti, auquel on ajouta un portrait de l'auteur, habillé en moine; plaisanterie qui l'affligea beaucoup. VI. *Lettere sopra differente materie*, Amsterd. 1700, 2 tom. in-8°. C'est un recueil de lettres qui lui avaient été écrites par plusieurs personnes de distinction, et qu'il publia en y joignant une préface dans laquelle il s'efforce de se justifier des reproches que Ricotier lui avait faits. Celui-ci lui répliqua à son tour par des *Réflexions sur la dernière Préface de Leti*, etc. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Eloge* de Leti, par J. Leclerc, son gendre, dans le *Dictionn. de Moréri*, édition de Hollande; les *Mémoires* de Nicéron, tomes 2 et 10, ou le *Dictionn. de Chesneaux*.

W-s.

LETO (GIULIO POMPONIO.) Voyez POMPONIUS.

LÉTOILE. Voyez ÉTOILE.

LETOURNEUR (PIERRE). Voyez TOURNEUR (LE)

LETOURNEUR CHARLES-LOUIS-FRANÇOIS-HONORÉ), né à Granville, en Basse-Normandie, en 1751,

dans une famille bourgeoise, fit de bonnes études, surtout dans les sciences mathématiques, et entra, en 1768, dans le génie militaire. Il y avait obtenu le grade de capitaine avec la croix de Saint-Louis, et était employé à Cherbourg, lorsque la révolution commença : il s'en déclara partisan, et fut député, en 1791, à l'assemblée législative, et en 1792, à la Convention, par le département de la Manche. On le remarqua peu dans la première de ces assemblées, où il fit quelques rapports sur la marine. Après le 10 août, on le chargea des travaux du camp sous Paris. Il s'occupa ensuite, dans les comités dont il était membre, de divers rapports et projets de lois militaires, et fut regardé dans cette partie comme l'auxiliaire de Carnot, son camarade et son collègue. Envoyé en mission à l'armée des Pyrénées, au commencement de la guerre, il parvint à la réorganiser, et lui fit reprendre l'offensive. Dans le procès de Louis XVI, il vota avec les Girondins (Voy. *GUADET*), pour l'appel au peuple, pour la mort, et contre le sursis. Il est permis de croire, d'après son caractère connu, que la crainte eut beaucoup de part à ces deux derniers votes. On n'a reproché à Letourneur dans ses missions, aucune des cruautés dont un si grand nombre de ses collègues se rendirent coupables. Il garda le silence pendant la tyrannie de Robespierre ; et, après le 9 thermidor, il reprit ses travaux, et fit adopter, au mois de janvier 1795, un nouveau système pour l'arme du génie militaire. Il paraissait suivre alors des principes modérés ; mais la réaction qui poursuivait les conventionnels, le rejeta dans le parti de cette assemblée. Lors de l'insur-

rection des habitants de Paris (l'époque du 13 vendémiaire octobre 1795), il fit décréter qu'on ne lui donnerait pas de passeport, et qu'il serait considéré comme un délinquant, et puni de mort. A d'octobre suivant, il fut élu membre du directoire exécutif sur ce nouveau théâtre, il ne voulut pas parler de lui qu'au nom de la patrie, en 1797, il fut élu député, et dit que, séduit par les déclamations que ses collègues lui offraient, il voulut bien consentir à ce qu'il sortait de France, et qu'il sortait qui devait faire rentrer l'ennemi dans la vie privée portait si telle fut, au moins alors, l'opinion générale. Ses collègues le nommèrent inspecteur-général de la marine, et, plus tard, l'un des membres du directoire, pour négocier avec l'Angleterre. Après la révolution du 18 fructidor (4 septembre 1797), ses liaisons avec le directoire furent rompues ; et, comme ministre, il cessa d'être en activité en 1800, lors de l'établissement des préfetures, le gouvernement le nomma à celle de la Vendée ; mais Buonaparte, empereur, l'éloigna de cette place à la suite de quelques dissentiments d'intérêt particulier. En 1811, il fut nommé maître des comptes, et continua les fonctions jusqu'à la restauration. Il fut destitué à cette époque ; mais le Roi lui fit une pension de 8000 fr. Au retour de Buonaparte, il s'empressa de reprendre sa place de maître des comptes, fut banni, en 1816, comme royaliste ; Letourneur est mort à Lacko, près de Bruxelles, le 4 octobre 1817.

**LETOURNEUX** (Nicolas), prieur de Villers-sur-Fère, né à Rouen, le 30 avril 1640, de

, et dut le bienfait de son oncle à M. Dufossé, maître des études à Rouen, qui l'envoya étudier au collège des Jésuites. Après avoir achevé sa philosophie et ses lettres, il retourna à Rouen, et fut ordonné prêtre à 22 ans, employé dans le ministère de l'éducation, dont il s'acquitta avec succès. On lui procura deux bénéfices, et il obtint une pension du roi. Au bout de quelques années, il quitta la place de professeur, qu'il occupait dans une école de Rouen, et vint vivre à Paris dans la retraite. Il paraît qu'il se rendit à Port-Royal, où il avait de nombreuses liaisons. Son dessein était de se consacrer pour toujours au service de Dieu; mais Lemaistre de Sacy vint à se réparer dans la chaire. Il y prêcha donc dans plusieurs églises, où il fut très-suivi. Cette prédication le conduisit à la retraite de la Madeleine au Mans, où il passa ses dernières années, où il mourut à Paris, en 1686. Il avait composé plusieurs ouvrages : *Le Catéchisme de M. de Meaux*, 1676, in-12; — *Principes de la vie chrétienne*, 1672; — *Explication littéraire de l'Épître de Saint-Paul aux Romains*, 1675, in-12; — *La vie de Jésus-Christ*; — *La manière de lire la Messe*; — une *Traduction du Bréviaire*; cette traduction fut censurée par la sentence de l'official de Paris le 10 avril 1688, et Arnauld en fit la défense. Mais le principal ouvrage de Letourneux est son *Année chrétienne*, qu'il faisait imprimer jusqu'à sa mort, et dont les six volumes sont du flamand Anvers. Ce livre a été condamné par le pape sous Innocent XII, le 17

septembre 1691, et par plusieurs évêques français; et les amis de l'auteur conviennent que sa doctrine est la même que celle de Quesnel. On a de Letourneux une lettre pour sa justification, datée du 19 mai 1686. Il y disait qu'il n'était point retourné à Port-Royal depuis sa sortie de cette maison, et qu'il ne s'était point servi, dans son *Année chrétienne*, de la version du Missel de Voisin, ni de celle du Nouveau-Testament de Mons. Toutefois son ouvrage renferme beaucoup de choses inexactes; et c'est pour le faire oublier que Griffet a composé son *Année du chrétien*. P.-C.-T.

LETOURNOIS (NICOLAS), bénédictin, naquit au Havre, le 22 février 1677. Son goût pour la navigation le détermina d'abord à embrasser cet état; mais à l'âge de vingt-cinq ans, il s'en dégoûta, d'après les dangers imminents auxquels il fut exposé dans son dernier voyage. A son retour, ayant repris ses études, il réalisa le vœu qu'il avait formé de se faire religieux de la congrégation de St.-Maur, et se rendit à l'abbaye de Lire. Ses progrès furent si rapides dans l'étude des langues, qu'il forma le projet d'un Dictionnaire des langues hébraïque, chaldaique, syriaque, arabe, grecque, latine et française, qu'il n'a pas terminé, et qui est resté manuscrit, peut-être par une obéissance trop illimitée envers ses supérieurs, qui désirèrent qu'il achevât le *Lexicon hebraicum et chaldaeo-biblicum*, commencé par dom Pierre Guarin, et qui n'était encore qu'à la lettre *Mem* inclusivement. D. Letournois termina ce savant ouvrage, qui forme 2 vol. in-4°. ; mais il ne put en voir la publication (V. GIRARDET), étant mort à l'abbaye de St-

Denis, le 31 décembre 1741. La connaissance des langues anciennes avait mis ce religieux en état d'expliquer d'une manière satisfaisante les deux versets du psaume 67 *Exurgat Deus*, sur lesquels les interprètes se sont tant exercés. Z.

LETROSNE (GUILLAUME-FRANÇOIS), ancien avocat du roi, et son conseiller honoraire au bailliage et présidial d'Orléans, membre de la société d'agriculture de la même ville, et honoraire de celle de Berne, naquit à Orléans le 13 octobre 1728. Son père, homme recommandable, était conseiller à la même cour. Le jeune Letrosne manifesta de bonne heure beaucoup de justesse d'esprit, un penchant naturel à la bienfaisance et à l'équité. Pothier fut le modèle qu'il se proposa; et l'exemple, plus encore que les leçons de ce savant jurisconsulte, l'enflamma d'une noble émulation. Il fut installé, en 1753, dans l'office d'avocat du roi; magistrature qu'il exerça d'une manière brillante pendant vingt-deux années. Parmi plusieurs de ses ouvrages, où l'on remarque une connaissance très-étendue du droit naturel, du droit civil et du droit public, on distingue surtout un Discours publié en 1777, qui a un rapport plus intime avec les devoirs de sa charge : il y faisait voir les inconvénients de la jurisprudence alors existante sur la punition des crimes, et il indiquait les moyens de corriger cette partie importante de notre législation. Avant lui, Servan avait démontré la nécessité de cette réforme; et l'on sait que plus tard l'usage barbare de la question fut aboli par Louis XVI, ainsi que la loi portant peine de mort contre les déserteurs. Les administrations provinciales établies

ou plutôt essayées avec succès dans quelques provinces, avant qu'un ouvrage de M. Letrosne sur ce sujet eût paru, n'avaient pas été sur un plan aussi vaste que le sien. Il fait un tableau séduisant des conseils d'administration qu'on trouveraient, dit-il, leur plus grand particulier dans l'intérêt public et commun. Quoiqu'on ait souvent reproché aux économistes de dédaigner les arts et les lettres agréables et les beaux-arts, le style élégant et fleuri de Letrosne prouve qu'il avait cultivé les lettres. Lié avec Condillac, dont il a quelquefois combattu les opinions; avec l'abbé Beaucaeu, dont il a combattu l'opinion, l'abbé Beaucaeu, avait conçu pour l'abbé de Letrosne une amitié particulière; et l'auteur de l'*Hydrologie* venait souvent consulter le magistrat sur ses compositions littéraires. Letrosne mourut à Orléans le 26 mai 1780. On a de lui : I. *Discours sur le droit des gens*, Paris, 1750, in-4°. II. *Discours sur le droit des gens*, Paris, 1750, in-4°. III. *Discours sur le droit des gens*, Paris, 1750, in-4°. IV. *Mémoire sur les abus de la magistrature*, Paris (Orléans), 1751, in-12. V. *Mémoire sur les abus de la magistrature*, Paris (Orléans), 1751, in-12. VI. *Mémoire sur les abus de la magistrature*, Paris (Orléans), 1751, in-12. VII. *Recueil de plusieurs morceaux économiques*, Amsterdam (Paris), 1761, in-8°. VIII. *Lettre à M. de Malesherbes, sur l'utilité des discussions économiques*, Paris, 1761, in-8°.

*avantages de la liberté du commerce des grains, et le danger des prohibitions*, Amsterd. (Paris), 1-12. IX. *De l'Ordre social*, 1777, in-8°. — *De l'Inégalité*, suite du même ouvrage, il est ordinairement réuni : y discute quelques principes. Ilac. X. *Mémoire contre la ville de Poissy*, (Paris) 1770, in-12. XI. *Eloge historique de M. de Lamoignon*, 1773, in-12. XII. *Vues sur la justice criminelle*, Paris, 1777, in-12. XIII. *Les Effets de l'impôt indirect prouvés par les deux tiers de la gabelle et du tabac*, 1770, in-12.; réimprimé sous ce titre : *Examen de l'impôt tant au roi et à la nation qu'au commerce de l'île et le tabac*. XIV. *Répolitiques sur la guerre avec l'Angleterre avec ses conséquences sur l'état de la Russie*, 1777, in-8°. XV. *Lettre aux laboureuses de Noisy près Paris*, (Paris) 1777, in-8°. XVI. *De l'Administration provinciale de la Réforme de l'impôt*, une *Dissertation sur la féodalité*, 1779, in-4°. : ouvrage couronné, composé en 1775, couronné par l'académie de Toulouse, l'auteur avait publié le *Discours éliminatoire* à Orléans, 1777, il y donna ensuite des additions. XVII. *Mémoires, consultés de notoriété et délibérés sur la question du jeu de la roulette d'Orléans*, Orléans, 1780, in-8°. Cet ouvrage fut avec Roubaud, etc., un des collaborateurs du *Journal d'agriculture, commerce et finances*, Paris, 1779, in-12. Il a fourni plusieurs articles aux *Ephémérides du citoyen* (V. BAUDLAU). D-L-P.

LETTSON (JEAN COAKLEY), médecin anglais, d'une famille de quakers, originaire du Cheshire, qui émigra pendant les guerres civiles, naquit vers 1747 dans une petite île située près de la *Tortola*, dans les parages de Saint-Domingue. Dès l'âge de six ans, il fut envoyé en Angleterre, pour son éducation. La mort de son père le força de se rendre dans son pays natal, afin d'y régler les affaires d'une succession, qui lui devint onéreuse par son excessif désintéressement. Fidèle aux généreux principes des quakers, il donna la liberté à tous ses nègres, revint en Europe à l'âge de vingt-trois ans, et compléta ses études dans les universités d'Edimbourg, de Paris et de Leyde. Reçu docteur dans cette dernière ville, il voyagea dans une grande partie de l'Europe, et revint, en 1769, s'établir à Londres, où ses talents, l'appui du docteur Fothergill, et son attachement aux quakers, avec lesquels cependant il se brouilla vers la fin de sa vie, lui firent obtenir une pratique nombreuse. Il fut reçu, à cette époque, membre de la Société des antiquaires, et admis, en 1771, à la Société royale. Il devint, dans la suite, membre honoraire de presque toutes les Sociétés de médecine anglaises ou étrangères. L'étude de la médecine, de la botanique et de la chimie, occupait tour-à-tour les moments qu'il ne consacrait pas à la pratique. Aussi acquit-il, en peu de temps, une grande réputation et une fortune considérable, qu'il employait au soulagement des malheureux, soit en les traitant gratuitement, et en les secourant même de sa bourse, soit en formant des institutions de charité. Il était en correspondance avec les savants les

plus distingués d'Europe et d'Amérique, et reçut, en 1815, de la cour de chancellerie, des domaines considérables situés dans l'île de Tortola, et évalués à un revenu de vingt mille livres sterling. Il mourut, à Londres, le 1<sup>er</sup> novembre de la même année. On a de lui : I. *Observationes ad historiam theæ pertinentes*. Leyde, 1769, in-4°. II. *Histoire naturelle de l'arbre à thé, avec des observations sur les qualités médicales du thé, et sur les effets*; Londres, 1772, in-4°, fig., en Angl., tr. en français, Paris, 1773, in-12. Cet ouvrage est estimé; l'auteur s'y élève avec force contre l'usage du thé. La dernière édition est accompagnée de gravures coloriées. III. *Le Compagnon du naturaliste et du voyageur*; contenant des instructions pour recueillir et conserver les objets d'histoire naturelle, in-8°, 1772; il en a été publié une troisième édition en 1800, et une trad. française intitulée : *Le Voyageur naturaliste*. (V. LEZAY.) IV. *Réflexions sur le traitement général et la guérison des fièvres*, in-8°, 1772. V. *Mémoires sur la médecine du dispensaire général de Londres*, in-8°, 1774; trad. en français, Paris, 1787, in-8°. VI. *Améliorations de la médecine à Londres, basée sur le bien public*, in-8°, 1775. VII. *Observations préparatoires à l'usage des remèdes du docteur Mayerbach*, in-8°, 1776. Ce docteur eut de violentes discussions avec Lettsom, sur la manière de traiter certaines maladies. VIII. *Lettre à sir Robert Barker et à George Stackpoole sur l'inoculation générale*, in-8°, 1778. IX. *Histoire de l'Origine de la médecine, et de son état avant la guerre de Troie: Discours prononcé devant la Société royale de Londres*, in-4°, 1778. X. *Observations sur*

*Les Remarques faites par le Dimsdale sur l'inoculation*, 1779. XI. *Reponse à l'Examen des Observations du docteur Lettsom par M. le baron Dimsdale*, 1779. XII. *Considérations sur le projet proposé pour inoculer chez les pauvres de Londres*, in-8°. XIII. *Observations sur le projet proposé pour établir une société de dispensaire, et une société médicale, et des formules de médicaments particulièrement appropriés à l'usage des pauvres*, in-8°, 1779. XIV. *Hortus Uptonensis*, ou Catalogue des plantes du docteur Fothergill, 1780. XV. *Lettre au Roi, sur la proposition d'une nouvelle Institution dans le département médical*, in-4°, 1781. XVI. *Biographie sur le capitaine Lettsom*, in-8°, 1781. XVII. *Sur le docteur J. Fothergill*, 1783. XVIII. *Défense de la conduite du docteur Lettsom, relativement à l'administration d'un dispensaire de Finsburg*, 1786. XIX. *Sur la culture de l'usage de la racine de Mangel Wurzel*, traduit de l'anglais de l'abbé Commerell, 1787. XX. *Observations sur les sections humaines*, in-8°. XXI. *Histoire de quelques effets de l'ivrognerie*, in-4°. XXII. *Essai sur les malheurs du pauvre*, in-8°, 1794. XXIII. *Essai sur la jaunisse des enfants*, in-8°, 1795. XXIV. *Essai sur la Fondation d'une Société de bienfaisance*, in-8°, 1796. XXV. *ou Projet pour répandre la bienfaisance, la tempérance et la morale médicale*, in-8°, de 1797 à 1798. XXVI. *Observations sur la coutume religieuse*, in-8°. XXVII. *La Société de village*



1700. XXVIII. *Observation sur la petite vérole*, in-8°. *Thomas* a fait, en outre, plusieurs morceaux curieux Transactions philosophiques dans les Recueils des sociétés savantes, de Londres, de Bath, etc. Il a publié une *Echelle* fort singulière, pour faire voir les effets des liquides sur le corps de l'homme, et les suites de l'abus de l'usage de l'opium, et des excès de boisson, et une partie de l'année 1700, charmante terre de Groves Camberwell, qui a été achetée par M. Maurice dans un an et porte ce nom. Les beautés, et les vertus du produit ont encore été célébrées par *Thomas* et Jones Boswell. D-z-s. (THOMAS DE), dessinateur et graveur au burin, né à Paris vers 1700, a gravé une quantité considérable de portraits des personnages de son temps, exécutés d'après ses dessins, et d'après les peintres de son temps, tels que Bunel, Caron, Guenel, etc. Tous les accents ont été exécutés avec une extrême pureté et une propreté exquise. La plupart de ses pièces sont marquées de son nom *Thom. de Leu fec. et* etc. Il a gravé les portraits qu'il a gravés d'après ses propres dessins, on trouve : *Henri de Bourbon, prince de Condé*, âgé de 9 ans, 1595; *César de Bourbon, prince de Condé*, âgé de 5 ans; *Henri de Bourbon, prince de Condé*; *Charles de Bourbon, prince de Conti*; *duc de Joyeuse*, 1587; *duc de Lesdiguières*, 1596; *duc de Biran*; *Charles de Gondouin, duc de Nivernois*; *Charles de Bourbon, duc de Mauvienne*; le

*connétable Henri de Montmorenci*, et *Louise de Budes, sa femme*; *J. Passerat*, représenté de profil, parce qu'il était borgne; *Marie de Médicis*, etc. Il a gravé, d'après Bunel, un buste de *Henri IV*; et d'après Guenel, un buste accouplé de *Henri IV* et de *Marie de Médicis*, etc. Enfin, on lui doit une *Vie de Saint-François*, en vingt-cinq pièces. P-s.

LEU (JEAN-JACQUES), né à Zurich, le 29 janvier 1689, y mourut le 10 novembre 1768. Il fit ses études dans sa patrie, et ensuite à Marbourg. Après avoir accompagné le célèbre Scheuchzer dans son quatrième voyage de Suisse, il voyagea en France, en Allemagne et dans les Pays-Bas. De retour dans sa patrie, il fut nommé chancelier, en 1729. Ayant parcouru les différents degrés de magistrature, et servi l'état, dans ses relations fédérales non moins que dans différentes négociations avec les états voisins, il fut nommé, en 1759, bourguemestre de Zurich. Pendant son séjour à Marbourg, il publia sa *Dissertation de pluralitate suffragiorum in causis religionis*, 1708, in-4°. En 1722, il fit paraître un *Commentaire sur la République des Suisses*, de Simler, le meilleur abrégé qu'on ait eu sur les constitutions de l'ancienne confédération helvétique. De 1727 à 1746, parut son ouvrage (en 4 vol. in-4°), *Sur les lois des différents cantons suisses*, rangées dans l'ordre des Institutes de Justinien. L'ouvrage le plus considérable et le plus important qu'il ait donné, est son *Dictionnaire universel de la Suisse*, publié en 20 vol. in-4°, depuis 1746 jusqu'en 1763. Cette collection renferme les matériaux les plus riches sur l'histoire civile, ecclésiastique, naturelle, to-

pographique, littéraire, généalogique, etc. des différentes parties de cette contrée. Elle a été augmentée, depuis, de cinq volumes de supplément, rédigés par Holsbak, qui se terminent à la lettre S, et qui ont paru à Zurich, en allemand, comme le grand ouvrage lui-même, de 1786 à 1791. Leu a encore laissé un nombre considérable de manuscrits relatifs à l'histoire de sa patrie. Cette collection a été continuée et augmentée par son fils, Jean LEU, qui l'a léguée à la bibliothèque de la ville de Zurich. Ce dernier fut conseiller et mourut en 1782. U-1.

LEUCHT (CHRISTIAN (1) -LÉONARD), jurisconsulte, né en 1645, à Arustadt, dans la Thuringe, fréquenta successivement les universités de Leipzig, de Giessen et de Iéna, et reçut ses degrés avec beaucoup de distinction. Il se fixa ensuite à Dresde, où il acquit bientôt une grande réputation dans la pratique du droit. Il devint, en 1683, conseiller du comte de Reus; et, cinq ans après, il obtint le même titre de l'ordre équestre de Franconie et du comte de Limbourg. L'empereur Léopold l'honora, en 1690, de la dignité de comte palatin, pour le récompenser de la description qu'il avait faite de la cérémonie de son couronnement; et, peu de temps après, Leucht fut appelé à Nuremberg, pour y remplir les fonctions de conseiller et d'assesseur au tribunal civil. Il se démit de cet emploi, en 1699, à raison de sa mauvaise santé; mais il continua de se livrer avec beaucoup d'ardeur au travail du cabinet, et mourut à Nuremberg, le 24 novembre 1716. C'était un homme instruit et laborieux; on lui doit de bonnes

(1) Quelques biographes le nomment CHRISTOPH, mais il paraît que c'est une erreur occasionnée par la ressemblance de l'abréviation.

éditions de plusieurs ouvrages de jurisprudence, et des recueils intéressants pour l'histoire de l'Allemagne. On se peut citer : I. *Electio juris curiosa*, Francfort, 1699. Il a publié ce volume sous le nom de *Cassandre Thucelius*, au sujet duquel *Leuchtius*. II. *Europæisch canzley*, c'est-à-dire, Codes des états européens. C'est une collection de tous les actes importants publiés par les différentes cours, en fit paraître le premier à Nuremberg, en 1697, sous le nom d'*Antoine Faber*; cette collection a été continuée jusqu'en 1707, par Paul-Laurent Widmann et Charles Kœnig, professeur à Nuremberg. Cette première collection forme 115 volumes in-8°. Les 16 premiers seulement appartiennent à Leucht. Le sénateur G. Ratisbonne, à donné, en 1707, une première continuation de 1782; la deuxième suite, à Ulm, par J.-A. Reuss, depuis 1707, a déjà plus de 50 volumes. III. *dorfina consilia sive repetita*, Nuremberg, 1704, 2 volumes in-fol. C'est le recueil des décisions des plus fameux juristes de l'académie d'Altdorf. IV. *Des Reichs Staatsacta*, etc., c'est-à-dire, les Actes publics du Saint-Empire romain pendant le dix-huitième siècle, Francfort, 1715-1717, 2 volumes in-fol., sous le nom de *Cassandre Thucelius*. Leucht mourut pendant la composition du troisième volume, qui fut terminé par Bielck, et attendait une continuation.

LEUCIPPE, fameux philosophe grec, était né à Abdère (1)

(1) On ne s'accordait pas sur le lieu de sa naissance.

ot Jésus-Christ. Il avait tant lamblique, entendre, ennesse, les leçons de Py- il fut le disciple de Mélisse non d'Elée; mais il se dé- ntôt des sophismes de ses et il s'appliqua entièrement le la nature. On le regarde, éralement, comme l'inven- système des atomes, qui fut né par Démocrite, son et ensuite par Epicure. Pos- s'efforça de lui ravir cette ur en faire honneur à Mos- hilosophe phénicien, qui lit-on, avant le siège de t Epicure, bien loin d'a- il avait profité de ses idées, que Leucippe était un per- imaginatoire. Les livres que ophe avait composés ne sont rvenus jusqu'à nous; et leur pêchera qu'on puisse jamais naître l'ensemble de son sys- : que nous en savons, nous sinis par Diogène de Laerce, se réduire à un petit nom- propositions: Le monde est t sujet à des modifications lles. — L'Univers est vide, globes sont formés par les ou corpuscules qui s'accro- en tombant dans l'espace. — parcourt le plus grand cer- ur de la lune. — La terre, comme dans un charriot, autour du centre (1), etc.

Diogène de Laerce dit que Leucippe e, d'Abdère ou de Milet. anela a été frappé de cette idée de lui semble avoir deviné le mouvement autour de son axe. A la vérité, ajoute- ut des sentiments aussi absurdes que i lui impute sur d'autres points astro- c'est un suffrage dont le système py- n doit peu s'honorer; car on lui fait a terre avait la forme d'un tambour, il était le plus éloigné des astres, etc. us avions les ouvrages de ce philoso- trouvez-vous peut-être ce récit peu fi- d. des *Mathémat.* tom. 1er. pag. 147.)

Lactance a réfuté, avec beaucoup de force l'hypothèse de Leucippe sur la formation des globes au moyen des atomes (*Institut. divinar.* lib. III, ch. XVII). L'abbé Batteux en a fait sentir les inconséquences et l'absurdité dans un *Mémoire* sur le principe actif de l'univers (*Recueil de l'Acad. des inscript.* Tom. XXIX), qu'il a refondu ensuite dans son *Histoire des causes premières*. Bayle, suivant sa méthode, a recueilli les arguments pour et contre le système de Leucippe, et en propose de nouveaux en sa faveur. (Voy. le *Dict. de Bayle.*) W—s.

LEUCKFELD (JEAN-GEORGE), historien allemand, né en 1668, à Heringen dans la Thuringe, de cultivateurs aisés, mais qui n'attachaient aucun prix à l'instruction, savait à peine lire à l'âge de quinze ans. Son père étant mort, il obtint, à force d'instances, la permission de commencer ses études. Il apprit en fort peu de temps le latin; et il fréquenta ensuite les cours des académies de Quedlinbourg et de Leipzig, où il gagnait sa vie en corrigeant des épreuves pour les imprimeurs. Il prit, enfin, ses degrés en théologie. L'abbé de Gandersheim le choisit pour son chapelain en 1700, et le chargea de mettre en ordre les archives de l'abbaye. Son goût naturel le portait à l'étude de l'histoire du moyen âge; et il s'estima très-heureux d'être obligé de déchiffrer et d'analyser de vieilles chartes, échappées aux recherches de tous les compilateurs. Il fut appelé, en 1702, au pastorat de Grœningen, dans la principauté de Halberstadt; et dès-lors il partagea son temps entre les devoirs de sa charge et l'étude des monuments historiques. Il mourut le 24 avril 1726. Leuckfeld a beaucoup contribué, par

ses recherches, à éclaircir l'Histoire ecclésiastique d'Allemagne; mais ses ouvrages ne sont guère connus dans les autres pays, parce qu'ils sont écrits en allemand. On a de lui : I. *Les Antiquités* de Walckenred, du monastère de Poëld, de l'abbaye de Gandersheim, d'Ilseburg, de Michaelstein, de Grœningen, de Bursfelden, de Ringelheimen, de Northeimen, de Katelenbourg, Kaltenborn et Wienhus, de Halberstadt, de Blankenbourg, etc., en 15 vol. in-4°, publiés de 1705 à 1721. II. *Les Vies* de Tileman Heshus, de Cyriaque et de Jean Spangenberg, de Henri Meibom, savants théologiens allemands. III. *La Notice de cinquante-cinq théologiens*, morts dans la cinquante-cinquième année de leur âge; et de soixante dix-neuf autres qui ont vécu de quatre-vingt à quatre-vingt-dix ans. IV. *Les Antiquités numismatiques*, Leipzig, 1721-23, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage n'est relatif qu'aux anciennes monnaies de l'Allemagne. Leuckfeld a été en outre l'éditeur de l'*Itinéraire de l'Écriture sainte* (en allemand), par Henri Bunting, Magdebourg, 1718. in-fol.; d'une *Chronique* de Henr. Meibom, etc. Il a eu part à la collection des *Scriptores rerum germanicarum*, publiée par J. Mich. Heineccius, Francfort, 1707, in-fol.; enfin, il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits qu'on trouve cités dans les *Acta eruditor. Lips.*, ann. 1728, pag. 432, et à la suite de sa *Vie*, écrite en allemand, par Tobie Eckard, recteur de l'académie de Quedlinbourg. Leuckfeld était de la Société royale de Berlin.

W—s.

LEULIETTE (JEAN-JACQUES) naquit le 30 novembre 1767, à Bonlogne sur mer, de parents pauvres. Son éducation fut négligée, et il tra-

vailla même quelque temps de l'état de serrurier; mais il surmonta tous les obstacles, et apprit seul le latin et l'anglais. Il vint ensuite à Paris, où il se lia avec Mercier, qui lui procura une place subalterne dans les bureaux d'une administration. Il avait adopté tous les principes de la révolution avec leurs conséquences les plus rigoureuses, puisqu'à une époque où les passions commençaient à s'apaiser, il osa mettre son nom à un écrit destiné à atténuer l'effet qu'avait produit l'éloquent plaidoyer de M. de Lally-Tollendal en faveur des émigrés. Il travailla ensuite à la rédaction de quelques journaux, entre autres, de la *Sentinelle* (Voyez LOUVET), et fut récompensé de son dévouement par une place de professeur de littérature à l'école centrale du département de Seine et Oise. Il mourut à Versailles, d'un accident, le 23 décembre 1808. On a de lui : I. *Des Emigrés français* ou réponse au Mémoire de M. de Lally-Tollendal, Paris, 1797, in-8° (1). II. *Réflexions sur la journée du 18 fructidor*, en réponse à Richer Serisy, ibid. 1798, in-8°. Ces deux ouvrages furent écrits sous l'influence de la police. III. *Essai sur les causes de la supériorité des Grecs dans les arts de l'imagination*, ibid., 1805, in-8°. IV. *Discours sur l'abolition de la servitude*, in-8°. V. *Discours sur cette question: Quelle a été l'influence de Luther sur les lumières et la situation politique des différents états de l'Europe?* Paris, 1804, in-8°. Ce discours obtint une mention honorable au concours de l'Institut; celui de Villers fut cou-

(1) Jos. Rosny dit que cette Réponse est de Mercier le dramaturge; que Leuliette consentit à la laisser paraître sous son nom, moyennant quelques avantages pécuniaires. Voy. le *Tribunal d'Apollon*, Paris, an VIII (1800), 2 vol. in-12, art. Leuliette.

(Voyez Ch. VILLERS.) L'ou-  
de Leulietie est divisé en deux  
; la seconde est intitulée : *Coup-  
sur l'état del' Europe* jusqu'au  
ne siècle, et sur les change-  
qui y sont survenus depuis cette  
e. L'auteur annonce dans la pré-  
u'il réserve, pour supplément  
nouvelle édition, une *Histoire  
tiale de l'Edit de Nantes*, de  
ocation et des suites qu'elle en-  
. VI. *Vie de Richardson*, tra-  
l'anglais de mad. A. L. Bar-  
(*V. la Biogr. des hom. viv.*  
189), *ibid.*, 1808, in-8°.  
tte a revu et corrigé l'*Histoire  
Grèce*, traduite de l'anglais (de  
, Goldsmith et Gast, par Mad.  
lleroy), Paris, 1808, 2 vol.

W-s.

UNGLAVIUS (JEAN),  $\Delta$  gen-  
me allemand, plus connu sous  
n latinisé, que sous son vrai  
ui était *Loewenklau*, naquit en  
, à Amelbeuern en Westphalie.  
agea beaucoup et avec fruit.  
nt le séjour qu'il fit en Turquie,  
rit la langue de cet empire,  
eillit des matériaux précieux  
l'Histoire ottomane, que per-  
ne connut mieux et ne fit mieux  
tre avant lui. Il savait à fond  
: et le latin, la jurisprudence  
roit public. La pureté de son  
tait égale à l'étendue et à la  
é de son érudition. De Thon,  
er, Bayle, Huet, Baillet, lui  
onné de grands éloges comme  
teur et comme jurisconsulte.  
nclavius, disent-ils, est un des  
rs traducteurs que l'Allema-  
ait produits. Son latin répond  
t au grec, mot pour mot ;  
e la même construction et le  
arrangement que l'original,  
e qu'on retrouve son auteur  
stic dans une autre langue.

Outre cela, on remarque dans son  
style beaucoup de netteté, et cet air  
naturel qui est si rare dans les autres  
traducteurs. » Il passa une partie de  
sa vie à la suite des grands ou à la  
cour des souverains, notamment à  
celle du duc de Savoie, pour des  
affaires dont ses protecteurs le char-  
geaient. Il fut nommé, par le prince  
Casimir, professeur de grec à Hei-  
delberg; mais il n'occupajamaiscette  
chaire. Il mourut à Vienne en 1593.  
Ses ouvrages ont trouvé des censeurs,  
et ses mœurs n'ont pas été sans re-  
proche. Nous avons de lui : I. *Apo-  
masaris apotelesmata, sive de signi-  
ficatis et eventis insomniorum, ex In-  
dorum, Persarum, Ægyptiorumque  
disciplinâ, ex bibliothecâ J. Samb-  
buci*; Francfort, 1577, in-8°; ou-  
vrage rare et singulier, suivant la  
Serna Santander. II. *Versio et notæ  
ad Synopsim LX librorum Basili-  
con, seu universi juris Romani, et ad  
Novellas imperatorum*, Bâle, 1575,  
in-fol.; Leyde, 1617, in-8°. (*Voy.*  
FABROT, et LÉON VI, *suprà* p. 143.)  
Charles Labbé donna, en 1606, des  
observations et des corrections sur  
l'édition de Leunclavius. III. *Le-  
gatio imperatoris Manuelis Com-  
neni ad Armenos, gr. et lat.* Bâle,  
1578, in-8°. IV. *Jus Græco-Roma-  
num, tam canonicum quàm civile,  
latinè redditum*, Francfort, 1596,  
2 vol. in-fol. V. *Zosimi, Procopii,  
Agathiæ et Jornandis historiæ, gr.  
et lat. cum notis*, Bâle, 1579, in-8°.  
VI. *Manuelis Palæologi imperato-  
ris præcepta educationis regiæ, ad  
Joannem filium, gr. et lat.* Bâle,  
1578, in-8°. VII. *Dionis Cassii his-  
toria Romana, gr. et lat.*, Hanau,  
1606, in-fol. C'est la version de Xy-  
lander, revue et annotée par Leun-  
clavius; on avait publié séparément  
la version latine et les notes sous ce

titre : VIII. *Notæ in Dionem Cassium*, latinè, Francfort, 1592, in-8°. IX. *Xenophontis opera*, gr. et lat. cum notis et appendice, Bâle, 1569; Paris, 1622, 1625, in-fol., typis regis; cette édition de 1625 est très-estimée. Au sujet de cette traduction, Leunclavius eut, avec Henri Estienne, de vifs démêlés, dont on peut voir l'histoire dans Baillet. M. Gail, dans son édition des Œuvres de Xénophon, en grec, latin et français, s'est servi de la version de Leunclavius, qu'il a corrigée. X. *Xenophontis præcepta Rei equestris*, gr. et lat., 1595, in-8°, avec des notes et des améliorations. XI. *Michaelis Glycæ annales*, gr. et lat. 1572, in-8°. XII. *Joannis Damasceni dialogus inter orthodoxum et Manichæum de duobus rerum principis*, gr. et lat., Bâle, 1578, in-8°; dans l'édition de St. Jean Damascène du P. Lequien, et dans la Bibliothèque des Pères. XIII. *Cæsarii (Gregorii Nazianzeni fratris) dialogi quatuor, seu questionum quarundam gravissimarum explicationes*; dans la Bibliothèque des Pères de 1610 et ailleurs: la publication de ces dialogues mit fort en colère Jacques de Billi. Lambecius prit le parti de Leunclavius contre lui. XIV. *Gregorii Nysseni opus de hominis officio, cum notis*, gr. et lat., Bâle, 1567, in-8°, et dans la collection des œuvres de ce Père. XV. *Gregorii Nazianzeni definitiones rerum simplicis*, gr. et lat.; dans le Voyage d'Italie de Jacques Tollius et ailleurs. XVI. *Gregorii Nazianzeni oratio in laudem martyrum et adversus Arianos*, 1571, in-8°. Cette traduction n'a point été mise dans la collection des œuvres de St. Grégoire; l'abbé de Billi en a fait une. XVII. *Notæ ad paratitila seu ad Constitu-*

*tionum ecclesiasticarum Collectionem*, Francfort, 1593, in-8°. XVIII. *Voelli Notatarum libri duo, quibus nomina, loca juris Civilis restituuntur et illustrantur*; dans la Bibliothèque du droit canonique ancien. XIX. *Constantini Manassis annales, græcè et latinè*, Paris, typis regis, 1655, in-fol. XX. *Commentatio de Moscorum bellis adversus finitimos gestis*; dans le Recueil des Historiens polonais de Pistorius, Bâle, 1581, 3 vol. fol. XXI. *Musulmanicæ historiæ libri xviii*, Francfort, 1595, in-fol. XXII. *Annales Sultanorum Othomanidarum*, Francfort, 1596, in-fol., et dans l'histoire des Sultans par Chalcondyle. Leunclavius traduisit de l'allemand en latin, ces annales que Jean Gaudier (Spiegel) avait traduites du turc en allemand. XXIII. *Pandectæ historiæ Turcicæ*, suite de l'ouvrage précédent, jusqu'à 1588; à la fin du Chalcondyle du Louvre. XXIV. *Commentarii duo, prior est libitinaris index Othmanidarum, posterior continet epistolas de rebus Turcis*. Leunclavius a composé encore quelques opuscules, traduit quelques ouvrages des Pères, et quelques parties de l'Histoire byzantine. Mais il ne faut pas s'en rapporter uniquement la-dessus aux faiseurs de catalogues, qui se copient les uns les autres, et qui ne consultent jamais les livres dont ils parlent: il leur est arrivé de multiplier les ouvrages de Leunclavius en donnant le même, plusieurs fois, sous différents titres. On trouve, sur Leunclavius, une Notice assez mal faite dans Melchior Adam, *Vite germanorum philosophorum, et dans Taisand (Vies des plus célèbres Jurisconsultes)*. Bayle n'est guère plus instructif. (Voyez Marq. FABRIZI et HARMENOPULE). L.-L.

**LEUPOLD (JACQUES)**, ingénieur saxon, naquit en 1674, à Zwickau. Il montra dès sa jeunesse un goût remarquable pour le dessin des machines. Après son apprentissage chez un menuisier et un tourneur, il ne fut pas jugé robuste pour suivre avec fruit des professions mécaniques. S'étant déterminé à embrasser la carrière ecclésiastique, il étudia la théologie à Iéna, puis à Wittenberg, et se livra à son entretien en fabriquant des instruments de géométrie. Ses professeurs lui ayant donné l'usage de sa bibliothèque, il y trouva plusieurs livres de mathématiques, et par sa lecture de cette science son occupation. Il imagina une machine plus simple que celle de Pascal, et pouvant la remplacer avantageusement; il perfectionna la pneumatique de Hauksbée, et fit beaucoup d'expériences ingénieuses sur les miroirs; il excellait dans la fabrication des instruments physiques et de mathématiques. Le roi de Saxe le nomma conseiller aux mines; et plusieurs sociétés savantes d'Allemagne s'empressèrent d'ajouter son nom à la liste de leurs membres. Il mourut le 12 mai 1727. On lui doit : I. *Deutsche Beschreibung der sogenannten pneumatischen pompe*, c'est-à-dire la Pompe pneumatique expliquée, etc. Leipzig, 1712 et 1715, trois parties. Cet ouvrage contient la description de l'appareil pneumatique, inventé par Otto de Guericke, et ses perfectionnements qu'y ont successivement ajoutés Boyle et divers physiciens hollandais; l'analyse de la machine ensuite la manière de se servir de cet appareil, et rend compte de différentes expériences curieuses. *Theatrum machinarum oder*

*Schauplatz*, etc., c'est-à-dire, Théâtre universel des machines et des Sciences mécaniques, Leipzig, 1723-27, 7 vol. in-fol., fig. Le premier volume de cet important ouvrage contient la description des machines qui servent à élever ou à transporter des fardeaux; le second traite de la statique universelle, de l'équilibre, des poids et des contre-poids, etc.; le troisième de l'hydrostatique; le quatrième, de l'aérostatique et des instruments qui servent à calculer la pesanteur de l'air; le cinquième de la statique universelle; le sixième, de la construction des ponts; et enfin, le septième, des machines arithmétiques et des instruments de géométrie. Un volume de supplément fut publié en 1739; et Schéffler (J. E.) donna, en 1741, un nouveau supplément avec une table générale de tout l'ouvrage. Jean Math. Beyer (en allemand) le *Théâtre de l'architecture des moulins*, Leipzig, 1735, 2 vol. in-fol., fig.; reproduit avec un nouveau titre, à Dresde, en 1767. Ce livre fait suite à l'ouvrage de Leupold, qu'on regrette qu'il n'ait pu terminer. W-s.

**LEUSDEN (JEAN)**, célèbre philologue hollandais, né à Utrecht en 1624, étudia d'abord, dans sa patrie, les langues orientales et les mathématiques, et se rendit à Amsterdam pour s'y perfectionner. La société des rabbins et des savants, autant que la faculté de se procurer toutes sortes de livres et des manuscrits précieux, servirent à le fortifier dans la connaissance de la langue et des cérémonies de la nation juive. En 1649, il obtint à Utrecht la chaire d'hébreu, qu'il occupa jusqu'à sa mort, avec beaucoup de distinction. Pendant qu'il professait les antiquités hébraïques dans sa ville natale, il fit

le voyage de France et d'Angleterre, pour consulter les savants qui habitent ces royaumes, et pour recueillir des renseignements indispensables pour ses ouvrages : il mourut en 1699. Nous avons de lui : I. *Præcepta hebraïca et chaldaïca*, 1655, in-8°; 1667, in-12. II. *Jonas illustratus*, Utrecht, 1656, in-8°. III. *Joël explicatus*, etc., cum *Obadia*, ibid., 1657, in-8°. IV. *Schola syriaca*, 1658 et 1672, in-8°. V. *Onomasticum sacerum*, 1665, in-8°. VI. *Philologus hebræus, continens quæstiones hebraïcas quæ circa Vetus Testamentum hebræum ferè moveri solent*, 37 dissert., Utrecht, 1656, 1672, 1695; Amsterdam, 1686, in-4°. VII. *Philologus hebræo-mixtus, in quo quæstiones mixtæ, scilicet de Fersione vulgatâ, de Fersione 70 interpretum, de Paraphrasibus chaldaïcis, de variis Judæorum sectis, et de aliis multis rebus proponuntur*, 44 dissert., Utrecht, 1663, in-4°; Leyde, 1682 et 1699, in-4°. VIII. *Philologus hebræo-græcus, in quo quæstiones hebræo-græcæ, circa Novum Testamentum græcum moveri solitæ enodantur*, 24 dissert., Utrecht, 1670; Leyde, 1685 et 1695, in-4° : ces trois derniers ouvrages forment une série de réponses aux questions les plus curieuses sur toute la Bible, d'après les hommes instruits dans les langues originales, et principalement d'après l'autorité de Buxtorf, dans ses *Dissertations*, et de Hottinger, dans son *Trésor philologique*, auxquels Leusden a soin de renvoyer : ils ont été réimprimés ensemble en 3 volumes in-4°. Bâle, 1739. IX. *Pirke abhoth, sive Tractatus talmudicus cum versione hebraïca duorum capitum chaldaïcorum Da-*

*nielis*, Utrecht, 1665, in-4°; 2<sup>e</sup> édition, augmentée de plusieurs autres chapitres chaldaïques de Daniel et d'Esdras, traduits en hébreu, et de six cents treize *Chapitres*, ou *Præceptes négatifs et affirmatifs*, Utrecht, 1675, in-4°. X. *Manuale hebræo-latino-belgicum*, Utrecht, 1668, in-12. XI. *Grammatica hebræo-belgica*, Utrecht, 1668, in-12. XII. *Joannis Buxtorfii Epitome grammaticæ hebrææ, breviter et methodicè ad publicum scholarum usum proposita*, Utrecht, 1673; Leyde, 1701, in-8°. XIII. *Clavis hebraïca et philologica Feteis Testamenti*, Utrecht, 1683, in-8°. XIV. *Clavis græca Novi Testamenti, in quâ et themata Novi Testamenti secundum ordinem librorum referuntur, et ejusdem dialecti, hebraïsmi ac rariores constructiones explicantur, necnon variae observationes philologicæ, antiquitates item sacræ ac profanæ annotantur*, Utrecht, 1672. XV. *Libellus de dialecticis Novi Testamenti, singularim hebraïsmis*; ce n'est qu'une dissertation détachée du *Philologus hebræo-græcus*, par J. F. Fischer, Leipzig, 1754 et 1793, in-8°. XVI. *Compendium græcum Novi Testamenti, in quo 1829 versiculi qui continent omnes et singulas totius Novi Testamenti voces astericis sunt annotati, et à cæteris versiculis distincti*, Utrecht, 1674, in-8°; 1677, in-12, et 1682, in-8° : l'édition de 1762, in-8°, passe pour la plus correcte. XVII. *Compendium biblicum, in quo ex versiculis 23202 totius Veteris Testamenti, circiter bis mille tantum versiculi hebraïcè et latinè sunt annotati et allegati, in quibus omnes universi Veteris Testamenti voces primitivæ et derivatæ, tam*



*cæ quàm chaldaicæ, occur-  
quos omnes, sub Leusdeni  
tio et ductu, magno et inde-  
labore collegit ornatissimus  
niel Van Fianen ultrajecti-  
Utrecht, 1674; Halle, 1736,  
XVIII. Psalterium hebraï-  
braeo-latinum, heb. et belgi-  
Utrecht, 1667, in-12. XIX.  
n Testamentum græcum,  
ht, 1675, in-24. XX. Biblia  
ica cum præfatione, Amster-  
chez Jos. Athias, 1661, in-8°;  
tion, ibid., cum lemmatibus  
, 1667. Le juif Athias reçut,  
part des Etats de Hollande,  
aine d'or avec une belle mé-  
en reconnaissance de son tra-  
du soin qu'il avait mis dans  
l'impression. Leusden acquit  
mp de réputation, par la pré-  
tine et par les sommaires la-  
ont il l'enrichit; cependant ces  
ditions sont tombées dans le  
lit, depuis qu'Everard Van der  
it a donné la sienne sur le  
plan, mais avec des correc-  
et des améliorations considé-  
, 1705, 2 vol. in-8°. XXI.  
lûs Bocharti Opera omnia,  
cert avec Pierre Villemandi;  
, 1675, 2 vol. in-fol. et 1692,  
in-fol. Ces éditions sont  
mais elles ne valent pas celle  
12, à laquelle Leusden n'a  
résidé. XXII. Synopsis cri-  
n, etc. 1684, 5 vol. in-fol.  
e l'édition de Londres soit  
elle que celle d'Utrecht, cette  
re est préférable à cause des  
tions et des augmentations  
par Leusden. XXIII. Joannis  
oot opera omnia, Utrecht,  
3 vol. in-fol. Leusden ajouta  
tion de 1686, un assez grand  
e de pièces et une savante pré-  
XIV. Novum Testamentum*

*Syriacum, cum versione latinâ Tre-  
mellii paululum recognitâ, Leyde,  
1708, in-4°. Leusden avait com-  
mencé cet ouvrage: Charles Schaaf  
le continua et le mit au jour.  
Leusden est très-estimé comme phi-  
lologue; cependant Richard Simon  
ne s'exprime pas favorablement sur  
son compte, et lui reproche de n'a-  
voir guère fait que reproduire les tra-  
vaux des Buxtorf. Dans d'autres en-  
droits, il le taxe d'une grande igno-  
rance dans le discernement des bons  
manuscrits. (Hist. crit. du V. T.  
pag. 122.) — Rodolphe LEUSDEN,  
fils du précédent, lui succéda dans  
la chaire d'hébreu, à Utrecht. On lui  
doit: *Novum Testamentum græcum,  
in quo non tantùm selecti versiculæ  
1900 continent omnes voces N. T.  
astericis notantur, sed etiam omnes  
et singulæ voces semel vel sæ-  
piùs occurrentes, peculiaribus in tex-  
tu signis distinguuntur, et in margine  
latinè transferuntur*, Francfort,  
1692, in-8°. L—B—K.*

LEUTINGER (NICOLAS), histo-  
rien estimable, né en 1547, à Pollich,  
dans la Moyenne-Marche de Bran-  
debourg, fit ses premières études  
sous les plus habiles maîtres que put  
trouver son père, préteur de cette  
ville, et, à l'âge de quatorze ans,  
fut admis gratuitement à l'école de  
Meissen, dirigée alors par le savant  
George Fabricius. Il profita si bien  
de ses leçons, qu'au bout de quelque  
temps il suppléa son maître dans  
l'enseignement de la langue grec-  
que. Son père l'envoya continuer  
ses cours à Wittemberg; mais l'é-  
lecteur de Brandebourg ayant dé-  
fendu à ses sujets de fréquenter des  
académies étrangères, il se rendit à  
Francfort sur l'Oder, et y prit ses de-  
grés. Il se chargea ensuite de l'éduca-  
tion de quelques jeunes gens; et, en

1571, fut nommé recteur de l'école de Crossen. Il se dégoûta bientôt d'un emploi qu'il n'avait accepté que par déférence pour son père. Cependant il ne put refuser la direction de l'école de Spandau ; mais il l'abandonna au bout de quelques mois ; et entraîné par un goût très-vif pour les voyages, il partit à l'insu de ses parents, visita une partie de l'Allemagne et de l'Italie, et revint à Wittemberg, en 1580. L'électeur de Brandebourg, dont il s'était attiré la bienveillance par quelques pièces de vers, le nomma pasteur du vieux Landsberg : il se démit au bout de trois ans de ce bénéfice, dont le revenu était considérable ; et sans autre but que de satisfaire sa curiosité, il parcourut l'Italie, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, et les différents États du Nord. Le roi de Danemark, à son passage à Copenhague, lui décerna publiquement la couronne poétique, et le créa chevalier ; mais il eût échangé volontiers ces stériles honneurs contre une modique somme dont il avait le plus pressant besoin. Il était de retour, en 1587, à Wittemberg ; et la nécessité de couvrir les dépenses que lui avait occasionnées son humeur vagabonde, lui inspira le dessein d'écrire l'histoire de Brandebourg : il en publia séparément quelques livres, précédés chacun de plusieurs épîtres dédicatoires, adressées à autant de seigneurs dont il implorait les bontés avec une bassesse qui devait bien faire souffrir sa vanité. Il fit, en 1592, un troisième voyage en Italie : pendant qu'il était à Sienne, il apprit que sa bibliothèque avait été pillée par les religieux. Il se hâta de regagner Wittemberg ; et il y passa plusieurs années, occupé de la continuation de son histoire : mais

la passion des voyages le reprit, et, malgré son âge avancé, il parcourut encore une fois la France, la Prusse, le duché de Juliers et le Danemark. Enfin, il tomba malade à Osterlurg, dans la Vieille-Marche de Brandebourg, et il y mourut, en avril 1612. Leutinger est un historien instruit et judicieux, et son style est assez agréable ; mais sa vanité perce dans toutes ses productions. On a de lui, des *Harangues* ; cinq livres de *Poésies* ; et une *Histoire de la Marche de Brandebourg*, en trente livres, imprimés en différents temps et en divers lieux, de format in-8°. L'édition originale de cette histoire est extrêmement rare. Ern. Martin Placcius, conseiller du roi de Prusse, était parvenu à en réunir les différentes parties, et il se proposait de les faire réimprimer, lorsqu'il reçut la défense de donner suite à ce projet ( *Voy. l'Histoire des ouvrages des Savants*, septembre 1706 ) ; mais enfin, il en a paru deux éditions dans la même année. Jean Gottlieb Kraus a publié les ouvrages de Leutinger, avec une savante préface, sous ce titre : *Scriptorum historiæ Marchiæ Brandenburgensis volumen*, Francfort, 1729, in-4° ; et George-Godefroi Kuster les a reproduits dans la même ville, 1729-30, 2 vol in-4°. (1) L'édition de Kuster contient : *De Marchiâ Brandenburgensi ejusque statu commentariû* ; cette histoire s'étend depuis l'an 1492, jusqu'en 1594 ; les *Épîtres dédicatoires* ou préfaces des différentes parties de l'histoire ; *Quatre Harangues* ; la première renferme l'éloge de son père ; la seconde est

(1) Voici le titre de cette édition : *Nic. Leutingeri Opera omnia quotquot reperiri poterunt. Georg. Gotthofred. Kuster recens. t. epitomen sing. libris et Lemmata ubi deroget, addidit, indicemque adjecit.*

funèbre de la princesse  
 use d'Auguste, électeur de  
 troisième est une félicita-  
 prince sur son mariage  
 age, princesse d'Anhalt,  
 ième est adressée à Joa-  
 léric, nommé administra-  
 archevêché de Magdebourg;  
 cinq livres de *Poésies*. On  
 ulter pour plus de détails  
*relations* des deux éditeurs  
 et les écrits de Leutinger.  
 e l'éloge de cet écrivain  
*cones et Elogia* de Mart.  
 tels, dans la *Biblioth. Ger-*  
 n., XXI, et dans les *Mémoi-*  
 zeron, tom. XLII. W-s.  
 IGILDE, XVI<sup>e</sup>. roi des  
 fut d'abord associé au  
 567, par son frère Liuva,  
 Gaule Gothique, et chargé  
 mer seul l'Espagne, alors  
 par les factions : il l'ent  
 acifiée, et, pour affermir la  
 sur sa tête, il épousa Go-  
 veuve d'Athanagilde son  
 eur. Le premier exploit de  
 le fut de reprendre aux  
 s de Constantinople, Me-  
 lonia, Cordoue, et toutes  
 lont les Grecs s'étaient em-  
 la faveur des troubles. Ce  
 ait eu deux fils de sa pre-  
 ouse, Hermenegilde et Re-  
 p'il associa au trône et dé-  
 titiers, du consentement de  
 , en 573, afin de perpétuer  
 me dans sa famille. Les ha-  
 e la Biscaye et de l'Aragon  
 ulevés, Leuvigilde, à force  
 érance et de courage, par-  
 s soumettre. Il s'appliquait  
 uoir ses sujets des avanta-  
 paix, à rétablir des villes  
 à en fonder de nouvelles,  
 es divisions des catholiques  
 ieus lui suscitèrent de nou-

veaux embarras. Leuvigilde était  
 arien : il assembla un comité d'évê-  
 ques, afin de réunir les deux par-  
 tis; mais ce fut inutilement. Le roi  
 voulut alors réduire les catholiques  
 par la force, et il alluma le feu de  
 la persécution. Les Vascons, habi-  
 tants de la Navarre, se soulevèrent  
 par zèle pour la religion orthodoxe :  
 Leuvigilde les soumit en moins de  
 deux mois, et bâtit la ville de Vit-  
 toria pour les contenir. Il eut ensuite  
 à combattre Hermenegilde, son pro-  
 pre fils, ligué contre lui avec les ca-  
 tholiques; il le vainquit devant Me-  
 rida, et, l'ayant fait prisonnier, il  
 lui donna l'alternative de renoncer  
 à la religion catholique, ou de se ré-  
 soudre à la mort. Le jeune prince  
 n'hésita point, et présenta sa tête  
 aux bourreaux, qui reçurent ordre  
 de le décapiter. Il paraît que dans  
 cette circonstance Leuvigilde, entraî-  
 né par les sollicitations d'une épouse  
 cruelle, belle-mère d'Hermenegilde,  
 sacrifia son fils à son repos et à ce-  
 lui de l'État. Peu de temps après, il  
 défit, dans une grande bataille, le roi  
 des Suèves, et réunit à la monar-  
 chie des Visigoths toute la Galice,  
 qui, pendant 146 ans, était restée  
 sous la domination des Suèves.  
 Leuvigilde, accablé d'années, parut  
 revenir de sa haine contre les catho-  
 liques; il rappela les évêques, et ren-  
 dit les biens à ceux qu'il en avait  
 dépouillés. Il mourut à Tolède, en  
 585, réconcilié, dit-on, avec l'é-  
 glise orthodoxe. Quoi qu'il en soit,  
 ce prince ne mérite pas moins d'é-  
 loges pour son administration politi-  
 que, que pour ses talents guerriers.  
 Il fonda plusieurs villes, et travailla  
 pendant la paix à faire fleurir ses  
 états, introduisit la discipline dans  
 ses armées, mit de l'ordre dans ses  
 finances, révisa les lois, qui, depuis

la mort d'Alaric, avaient été négligées, et veilla soigneusement à ce que la dignité royale ne reçût aucune atteinte. Il fut le premier des rois Visigoths qui se para des attributs de la royauté. Sa fermeté, son courage, sa politique supérieure, et le succès de toutes ses entreprises, le placent au premier rang parmi les rois de son siècle ; mais l'éclat de son règne fut terni par son avarice, sa dureté, et surtout par le supplice de son fils. (Voyez HERMENEGILDE.) B-P.

LEUW ou LEEUW (GUILLAUME DE), graveur à l'eau-forte, naquit à Anvers, en 1600. Il fut élève de Soutman ; mais il n'adapta point la manière pointillée de son maître ; il remplaça les points par des tailles courtes et méplates qui donnent à ses gravures l'effet le plus pittoresque, avec une force et une couleur propres à reproduire les peintres coloristes ; aussi a-t-il consacré en grande partie son burin à Rubens et à Rembrandt. Cependant il savait changer de procédé suivant l'artiste qu'il avait à traduire ; ainsi, quand il voulut graver une suite de grands paysages d'après Adrien Nieulant, il grava les fonds et les ciels d'une pointe si fine, que sa gravure imite le lavis. Il marquait ses estampes des lettres initiales de son nom, ou de son chiffre composé d'un W et d'une L entrelacés. Les pièces qu'il a gravées, d'après Rubens, sont : I. *Loth et ses filles*. II. *Daniel dans la fosse aux lions*. Les belles épreuves de ces deux estampes, grand in-folio, en travers, sont avant le nom de Daniel. III. *La Vierge de douleurs*. IV. *Le martyr de sainte Catherine*, deux belles gravures in-folio, très-rares. V. Les quatre grandes chasses de Rubens, les mêmes qu'a gravées Soutman ; savoir : *La*

*Chasse au lion, au loup sanglier, au crocodile et à popotame*, très-grand in-folio gravé, d'après Rembrandt, *l'Tobie et sa femme*, morceau très-bon goût et d'un grand et premières épreuves sont l'adresse de Clément de Jongh vil jouant de la harpe devant les premières épreuves sont l'adresse de F. de Wit. — *P de la femme de Rembrandt*. Tous ces morceaux sont très-chés, et de la plus grande. Les quatre grands paysages gravés, d'après Nieulant, restent des vues du Tyrol ; ils sont également rares et se font remarquer par leur savante exécution. — DE LEEUW, graveur à la pierre au burin, né à la Haye, vers grava, de concert avec Jean welt, les portraits qui se trouvent dans l'histoire de Louis XII Levassor. On ne croit pas qu'il ait gravé autre chose que des traits. On cite de lui en ce genre ceux de *Ch. Niellius, docteur en théologie*, remarquable par la douceur du burin ; de *Jacques-Guillaume Himhof, sénateur de Nuremberg* ; de *Joseph - Jules Scaliger, duc de Marlborough*, avec la devise *Veni, vidi, vici* ; grand in-folio. — Deux peintres hollandais du même nom, acquirent quelque célébrité vers la fin du dix-septième siècle.

LEUWENHOECK, (ANTOINETTE) ou LEEUWENHOECK, naturaliste célèbre, naquit à Deventer, le 26 août 1632, et mourut le 26 août 1723. Le talent, tout particulier qu'il avait pour tailler des verres fins, et à la fabrication des microscopes et des lunettes, lui fit d'abo-

on par la supériorité des ins-  
 ts qu'il construisait : il en  
 usait une plus grande comme  
 ogiste et comme anatomiste,  
 variété de ses recherches sur  
 ture intime des diverses par-  
 corps humain. Ses travaux et  
 tions microscopiques sont en  
 l nombre qu'il serait impos-  
 en donner un détail exact :  
 ferons mention que de ses  
 ales recherches. Les antago-  
 le Harvey, auteur de la dé-  
 de la circulation du sang,  
 ient à la doctrine de ce grand  
 , que si ce fluide passait direc-  
 des artères dans les veines,  
 avait nourrir les parties qu'il  
 e. La question était indécise;  
 venhoeck, communiqua, en  
 à la société royale de Lon-  
 un mémoire dans lequel il  
 avoir découvert, contre  
 n de Harvey, que le pas-  
 sang n'était pas immédiat  
 res aux veines. Cependant,  
 ), ayant scrupuleusement exa-  
 s parties avec son microscope  
 ionné, il découvrit et démon-  
 qu'à l'évidence, la continuité  
 res avec les veines; il se re-  
 ème d'admettre aucune divi-  
 tre les vaisseaux capillaires,  
 que, disait-il, il est impos-  
 : déterminer où finissent les  
 , et où commencent les veines.  
 époque, la théorie chimique  
 minait en médecine, établis-  
 nne certaine la fermentation  
 ig : Leuwenhoeck combattit  
 usement cette hypothèse, en  
 osant ses expériences micros-  
 es, d'où il résultait qu'il  
 : point de bulles d'air dans  
 seaux sanguins, phénomène  
 rait avoir lieu, si le sang fer-  
 t. Cet expérimentateur dirigea

aussi ses recherches sur la forme des  
 globules sanguins que Malpighi avait  
 déjà aperçus ; Leuwenhoeck consta-  
 tata que ces globules sont ovales,  
 aplatis, composés de six petits cônes  
 qui nagent dans le *serum*, et qui,  
 pris séparément, ne réfléchissent  
 pas la couleur rouge ; mais qui, par  
 leur réunion, communiquent au  
 sang les qualités physiques qu'on  
 lui connaît. Cette découverte servit  
 de base à la théorie de Boerhaave  
 sur l'inflammation. Leuwenhoeck  
 établissait, pour justifier son système,  
 que les vaisseaux capillaires rouges  
 partent d'autres vaisseaux, où la  
 circulation du sang a lieu hors de  
 l'influence du cœur, et où ce liquide  
 paraît blanc, parce que ses globules  
 sont divisés, pour s'accommoder à  
 la ténuité des canaux dont il s'agit.  
 L'expérience ultérieure a fait justice  
 de ses idées sur la composition phy-  
 sique du sang ; mais ses observations  
 sur la structure des vaisseaux capil-  
 laires ont été reconnues exactes par  
 les anatomistes les plus éclairés. Le  
 cerveau et les nerfs furent aussi le  
 sujet des recherches de Leuwenhoeck ;  
 il prétendit que la substance corti-  
 cale est entièrement vasculaire, que  
 les vaisseaux qui la composent, sont  
 cinq cent douze fois plus petits que  
 les vaisseaux capillaires les plus dé-  
 liés ; et que les globules qui compo-  
 sent le fluide contenu dans les vais-  
 seaux de la substance corticale, sont  
 trente-six fois plus petits que ceux  
 dont le sang rouge est formé. Enfin,  
 il crut voir, dans ses recherches  
 microscopiques, que chacun de ces  
 globules est entouré d'un réseau très-  
 fin de vaisseaux et de fibres. De nou-  
 velles expériences lui firent modifier  
 ses idées, en 1717 ; et il prétendit  
 alors que le cerveau est d'une struc-  
 ture fibreuse, et que les vaisseaux

sanguins serpentent entre les fibres qui composent cet organe. La science n'a tiré aucun profit de ces derniers travaux, plus propres à l'embrouiller qu'à l'éclairer. Leuwenhoek étudia la structure du cristallin, et décrivit, avec exactitude, la disposition des lames qui composent cette partie de l'organe de la vue; il joignit d'assez bonnes figures à sa description. On a beaucoup parlé de sa découverte des animalcules qu'il aperçut dans le sperme. Il décrivit longuement ces petits corps, et supposa que, parvenus dans l'utérus, ils irritent cet organe, attirent l'œuf, et communiquent la vie à l'embryon qu'il renferme. Benj. Martin a contesté ces observations, dont on peut voir le détail dans *l'Histoire naturelle* de Buffon. Leuwenhoek employa toute sa vie, qui fut fort longue, à faire des observations et des expériences anatomiques; et il ne lui manqua, pour en obtenir des résultats plus nombreux, que cette érudition et cette sagacité convenables, pour discerner ce qui est vrai de ce qui n'est qu'apparent. C'est ainsi que souvent il crut voir ce qui n'existait point, et qu'il persista dans son erreur. On peut citer, parmi ses paradoxes, l'opinion qu'il a soutenue que la tunique des intestins, que les anatomistes de son temps nommaient *villosa*, est musculuse. Il a aussi soutenu que la pulsation était due aux veines et non pas aux artères. Le czar Pierre-le-Grand se montra l'admirateur de Leuwenhoek. Ce prince, passant devant Delft en 1698, lui envoya deux de ses gentilshommes le prier de venir le visiter, et d'apporter ses admirables microscopes. Il lui fit même dire qu'il serait allé le voir dans sa demeure, s'il n'avait voulu se dérober

à la foule. Le physicien, après moultres instruments à l'emploi lui fit voir le phénomène curieux de la circulation du sang, dans la d'une anguille. Leuwenhoek muniquait tous ses Mémoires société royale de Londres, qui enrichissait les *Transactions philosophiques*. Ils ont aussi été imprimés, pour la plupart, séparément en hollandais, à Delft et à L. Une main étrangère a traduit toutes les compositions de cet homme célèbre, sous le titre de *canana naturæ detecta*, Delft, 1696-97 et 99, 4 vol. in-4°; imprimés à Leyde, en 1719, et les épîtres de l'auteur, 1722.

LEUZE (DE). Voy. FRAXI

LEVACHER (GILLES), chirurgien distingué, naquit, le 29 1693, au château de Chauselle Bourbonnais. Il fut interrompre ses études par une ophtalmie: ayant recouvré la vue au bout de trois ans, il alla suivre à Montpellier les cours des plus fameux professeurs. Il eut bientôt épuisé ses revenus, et fut obligé de renoncer dans sa famille, sans avoir pu faire de grandes études. L'abbé Pouget, prieur de St.-Germain-des-Fossés, s'intéressa pour ce jeune homme modeste et laborieux, et fit les frais de son voyage à Paris, où il obtint, bientôt, une place d'élève en chirurgie au hôpital de la Charité. Il suivit les leçons de Duverney, de Moran et de La Peyronie, et fit de rapides progrès sous ces habiles maîtres. L'abbé de Levis, ayant été nommé, en 1722, commandant de la province de Languedoc, demanda à La Peyronie un chirurgien de confiance; lui-ci n'hésita pas à lui donner Levacher. Sur la demande de l'abbé, Levacher ouvrit, en 1723,

public d'anatomie à Besançon l'année suivante il fut nommé en-major de l'hôpital Saint-Jacques de cette ville. Les talents développés dans cette place, et bientôt sa réputation aux bornes de la province; et le recorda, en 1740, le titre de médecin consultant de l'armée du roi, joignait à des connaissances acquises dans son art, une rare et beaucoup de désintéressement mourut subitement le 18 mai 1760, dans sa maison de campagne, près de Besançon. Levassor avait formé un beau cabinet de livres naturels, qu'il légua à un confrère digne d'apprécier son présent. Il était correspondant de l'académie des sciences de Paris; et désigné, en 1752, l'un des premiers membres de l'académie de Besançon. Il était en correspondance avec Linnæus, Maupertuis, Clairaut, Jussieu, etc. On a de lui : *Observation de Chirurgie sur une Tumeur empyème au bas-ventre*. Paris, in-12. Petit l'a insérée dans son *Journal de Médecine*. *Dissertation sur le cancer des Testes*, Besançon, 1740, in-12. Ouvrage que le seul moyen curatif est l'extraction de la partie maligne. *Histoire de frère Jacques, évêque de Franche-Comté*, 1756, in-12. Elle est intéressante moins exacte (1) que celle publiée par Morand dans le tome II de ses *Opuscules*. IV. Des *Observations de Chirurgie*, insérées dans les

*Mémoires* de l'acad. des sciences et de celle de *Chirurgie*; on en trouve la liste dans l'*Histoire de l'anatomie*, par M. Portal, tom. v, pag. 123. V. Plusieurs *Dissertations* dans les recueils manuscrits de l'acad. de Besançon. Il a en outre laissé un *Corps d'observations pratiques*, en 8 vol. in-4. etc. Levassor avait épousé une sœur du fameux chirurgien Morand, et il en eut un fils qui s'est distingué dans la même profession. L'*Eloge* de Levassor, par Lebas de Clérence, a été lu à l'acad. de Besançon, et il est conservé dans les *Registres* de cette compagnie, tom. II. W-s.

LEVASSOR (MICHEL) historien, né à Orléans dans le dix-septième siècle, entra dans la congrégation de l'Oratoire, et publia, en 1688, un *Traité de la véritable religion*, dans lequel on trouve quelques opinions singulières, qui lui attirèrent des reproches de la part de ses supérieurs. Il quitta la congrégation, deux ans après, et sollicita un bénéfice dont les revenus le missent à même de s'appliquer entièrement à la culture des lettres : fâché de n'avoir pu réussir dans ses démarches, il sortit de France, en 1675, et se retira en Hollande, où il se lia étroitement avec Bayle, Basnage, Jaquelot et les autres chefs du parti protestant. Il passa ensuite en Angleterre, et il y fit profession de la réforme, en 1697. Il obtint une pension du prince d'Orange à la demande du docteur Burnet; et lord Portland lui donna un logement dans son hôtel, et le combla de marques d'amitié; mais la publication de son *Histoire de Louis XIII* lui fit perdre tous ses amis et ses protecteurs; lord Portland, indigné, le chassa de chez lui. Levassor eut depuis ce moment une existence malheureuse; il mourut à Londres, en 1718, âgé

(1) d'après Levassor, que l'on devait croire trait de toutes les parties de la médecine qui concernent le frère Jacques, qu'on a dit à Paris (1777, pag. 566), qu'il était mort en 1730. Les registres de la paroisse St. Jean de Besançon, que cet habile lithomiste a consultés, ont été brûlés le 7 décembre 1714.

de soixante-dix ans. C'était un homme laborieux, d'un commerce sûr, d'une conversation agréable et instructive; mais les injustices dont il croyait avoir à se plaindre, l'avaient aigri. « Il est fâcheux, dit Laharpe, » que Levassor, fait pour valoir » mieux que cette foule de libellistes, » aujourd'hui confondus dans le » même oubli, les ait imités dans » leurs emportements, et qu'il ait » cru faire assez de ne pas les imi- » ter dans leurs meusonges. » On a de lui : I. *De la véritable Religion*, Paris, 1688, in-4°. II. *Paraphrase sur l'Évangile de Saint-Mathieu*, avec des Réflexions sur l'Histoire critique du Nouveau-Testament par Rich. Simon, ibid., 1688, in-12. Les *Réflexions* annoncées sur le titre ne se trouvent pas dans le volume. III. *Paraphrase sur l'Évangile de St.-Jean, sur l'épître de St.-Paul aux Romains, sur celle aux Galates, et sur l'épître catholique de Saint-Jacques*, ibid., 1689, in-12. Levassor se montre, dans tous ces ouvrages, très-zélé pour la religion catholique, et ne ménage pas les écrivains protestants. IV. *Traité de la manière d'examiner les différends de religion*, Amsterdam, 1697, in-12. C'est une apologie des principes de l'Église anglicane. V. *Histoire générale de l'Europe sous le règne de Louis XIII*, Amsterdam, 1700-11, 10 tomes reliés ordinairement en 20 vol. in-12; nouvelle édit., Amsterdam (Paris), 1757, 7 vol. in-4°. « Cette his- » toire, dit Voltaire, diffuse, pesante » et satirique, a été recherchée pour » beaucoup de faits singuliers qui » s'y trouvent; mais Levassor est » un déclamateur odieux, qui, dans » l'histoire de Louis XIII, ne cherche qu'à décrier Louis XIV; qui » attaque les morts et les vivants :

» il ne se trompe que sur peu de » faits, et passe pour s'être trompé » dans presque tous ses jugements. » Le père Griffet a réfuté Levassor dans la préface de son *Histoire de Louis XIII*. On a encore de lui une traduction de l'espagnol des *Lettres et Mémoires touchant le concile de Trente*, par Fr. de Vargas, avec des remarques, Amsterdam, 1700, in-8°. On trouve un *Eloge de Levassor* dans les *Nouvelles littéraires*, de la Haye, tom. VIII, p. 392. W—s.

LEVAU (LOUIS), architecte, né en 1612, n'est connu que par ses ouvrages, dont le premier fut le *Château de Vaux*, qu'il construisit, en 1653, pour le surintendant Fouquet. Celui de *Livry*, nommé depuis le *Rainci*, fut élevé à peu près dans le même temps pour Bordier, intendant des finances. Il a été démolí au commencement de la révolution. En 1655, Leveau fut chargé de continuer l'*Église de St.-Sulpice*, et donna les dessins de la *Chapelle de la Vierge*, qu'il éleva jusqu'à la corniche. Après ces travaux, il construisit, dans l'île Saint-Louis, l'*Hôtel Lambert*, que les chefs-d'œuvre de Lesueur et de Lebrun ont rendu si célèbre : il fut ensuite chargé de la construction des *Hôtels de Pons*, de *Colbert*, et de *Lionne* (devenu depuis *Hôtel de Pontchartrain*). En 1660, le cardinal Mazarin lui confia l'exécution des changements qu'il voulait faire au château de Vincennes, des anciennes constructions duquel il ne voulait conserver que huit tours et le Doujon. Leveau éleva deux ailes nouvelles et le portique du château qui regarde le parc. Quatre ans après, Louis XIV ordonna plusieurs travaux pour l'embellissement du *Château des Tuileries*. Le pavillon du milieu n'avait été jusqu'alors dé-



e des deux ordres , ionique et ion; Levau y ajouta le com et un attique surmonté du quadrangulaire. Les deux corps de bâtiments, nommés *ns de Flore et de Marsan*, ainent cette façade, et qu'il a, sont décorés de pilastres s, d'ordre composite, sur d'un attique. La manière rtiste a restauré le pavillon u, et les deux ailes qui vont les deux grands pavillons ux extrémités de la façade, nieuse et en harmonie avec a primitif; mais la décora- deux grands pavillons est t gigantesque, et forme une e sans goût et sans mesure reste de l'édifice. C'est sur ns que, quelques années après François d'Orbay, son élève, la construction du *Collège tre-Nations*. Levau fut pre- chitecte de Louis XIV, et la direction des bâtiments depuis l'année 1653 jus- 170, époque de sa mort. dans ses démêlés avec Per- retendit enlever à ce dernier on de la fameuse colonnade re, en disant qu'elle se trou- s des dessins de Levau et de ; mais il n'a pu en fournir preuve. P—s.

YER. Voyez BOUTIGNY et

ou LEYVA (ANTOINE duc us habile des généraux de Quint, était né vers 1480, lavarre, d'une famille obs- Enrôlé dans les milices oyait au royaume de Naples, int au commandement qu'a-

le disoient fils d'un cordonnier, et des impostures et calomnies.

près avoir passé par tous les grades inférieurs. Il assistait à la bataille de Ravenne, en 1512; et si l'on en croit Brantôme, « il n'y fit pas moins que » les autres qui s'enfuirent; mais il » se peina, travailla, et mania si » bien les armes depuis en tous lieux, » combats, rencontres et sièges, » qu'oneques on ne lui sut reprocher » sa faute passée. » Il chassa, en 1523, l'amiral Bonniyet de devant Milan, et reprit Valence sur le Pô, dont Galéas s'était emparé par surprise. Il se distingua l'année suivante à la bataille de Rebec; il se jeta ensuite dans Pavie, avec six mille vieux soldats, résolu de s'ensevelir sous les ruines de cette place, assiégée par François I<sup>er</sup>. Les Suisses qu'il avait sous ses ordres s'étant mutinés, parce que l'argent manquait, il fit porter à la monnaie les ornements et les reliquaires des églises, promettant de leur rendre plus qu'il n'enlevait: mais il s'en excusa, disant que ce qu'il avait pris, c'était pour le service de l'empereur Charles-Quint, et que c'était à lui de le rendre. Lève retardait les approches des assiégeants par des sorties fréquentes et vigoureuses; il élevait de nouveaux ouvrages derrière les brèches que faisait leur artillerie, les repoussait dans tous les assauts, et donnait l'exemple du courage et de la patience à supporter les privations. Sa résistance opiniâtre amena la fameuse bataille de Pavie, si funeste à la France. Pendant l'action, Lève fit une sortie avec l'élite de la garnison, et tombant à l'improviste sur l'arrière-garde des Français, la mit dans un désordre qui détermina la perte de la journée. Il fut nommé gouverneur du Milanais, et maintint le pays sous la domination espagnole. « Il était, dit » Brantôme, goutteux, maladif, tou-

» jours en douleurs et langueurs ;  
 » mais il combattait porté en chaise,  
 » comme s'il eût été à cheval. » En  
 1527, il chassa de Marignan le duc  
 Franç. Sforce, et prit sur Jacques de  
 Médicis la forte place de Casal, dont  
 la garnison fut égorgée. Il repoussa,  
 en 1529, avec une poignée d'hommes,  
 les attaques du comte de Saint-Pol,  
 jeune officier très-brave mais sans  
 expérience, le surprit par une  
 marche forcée, le fit prisonnier, et  
 acheva de chasser tous les Français  
 du Milanais. Il fut nommé, en 1532,  
 généralissime de la ligue formée  
 contre la France, et suivit Charles-  
 Quint dans son expédition d'Afrique.  
 Il fut, dit-on, le seul des généraux  
 de l'empereur qui lui conseillât de  
 pénétrer dans la Provence, disant  
 qu'il espérait le mener à Paris (1),  
 et ne demandant, pour toute récompense,  
 que l'honneur d'être enterré à  
 Saint-Denis. Quoi qu'il en soit, Lève  
 fut victime de la fièvre qui ravageait  
 l'armée espagnole (1536). Son corps  
 fut rapporté à Milan, et inhumé  
 dans une église dédiciée à Saint-Denis.  
 Il avait été créé successivement prince  
 d'Ascoli, duc de Terra-Nova, primat  
 des Iles Canaries, etc. Mais on assure  
 que sa plus grande ambition était  
 d'obtenir le privilège d'avoir la  
 tête couverte devant l'empereur. On  
 raconte à ce sujet, qu'un jour à l'audience  
 de Charles-Quint, quelqu'un  
 lui demandant comment se portaient  
 ses jambes : Hélas, répondit-il, ce  
 ne sont pas les jambes qui me font  
 mal, c'est la tête (2). W-s.

(1) D'autres au contraire assurent que Lève  
 fut entièrement opposé à ce dessein, jusque-  
 là qu'il se jeta aux pieds de l'empereur, et le conjura  
 de ne point passer les Alpes, mais de recou-  
 vrer les places que les Français occupaient  
 dans le Piémont. (Ferreraz, trad. de d'Hermilly,  
 tom. ix, pag. 186.)

(2) Les auteurs du Dictionnaire universel rap-  
 portent une anecdote qui démentait celle-ci :

LEVEN (JOSEPH DE TEX-  
 seigneur DE), grammairien et  
 teur provençal, naquit à Aix,  
 milieu du dix-septième siècle.  
 d'un receveur-général des finances  
 étudia en droit, et fut pour  
 1680, d'une charge d'audite  
 chambre des comptes. C'était  
 beaux-esprits de la Provence  
 tiva la poésie, et s'appliqua  
 lièrement à l'étude de la langue  
 çaise, peu familière alors à  
 grand nombre de ses compatriotes  
 ou peut le regarder comme le  
 gelas de la Provence et le  
 seur de Dumarsais. Il sava-  
 lement bien l'histoire; et Puy-  
 ayant adressé, en 1682, ses  
*Remarques sur les historiens  
 locaux*, Leven retoucha cet ouvrage  
 et le mit en état d'être lu avec  
 plaisir. On a de lui : I. *Jephthé*, ou  
*l'histoire de Seila*, Paris, 1676. Beau-  
 coup de recherches sur les mœurs  
 de France, semble attribuer  
 cette pièce à Venel, parce que l'au-  
 teur a dédié à la femme de ce  
 II. *Relation des réjouissances  
 à Aix, par le parlement, le  
 conseil des comptes, les trésoriers  
 de France, etc., pour la santé  
 de la ville*, XIV, 17 février 1687. Il

« Charles-Quint, s'étant rendu en Ita-  
 lie, le soir Lève se coucha à côté de lui, et le voyant  
 « à ne pas se couvrir, lui mit lui-même  
 « une couverture sur la tête, en disant, qu'un  
 « homme qui avait fait soixante campagnes  
 « ne devait pas être assis et couvert devant un  
 « empereur de trente ans. C'est en 1536, que  
 « Lève dut se passer : Lève avait alors envi-  
 « rons cinquante ans, et il était difficile qu'il  
 « eût déjà cinquante campagnes. Cette anecdote  
 « cependant beaucoup plus vraisemblable  
 « que celle-ci, racontée par les mêmes auteurs,  
 « entretenait un jour l'empereur de  
 « l'Italie, il osa lui proposer de se dé-  
 «arrasser de ses possessions dans ce pays. Eh !  
 « que vous avez une ame ! lui dit Charles-Quint.  
 « vous avez une ame ! repartit Lève, et  
 « l'empereur. On croit faire injure à  
 « l'histoire du lecteur, si l'on s'attache  
 « l'absurdité de cette historiette, desti-  
 «née à se perpétuer dans toutes les cu-  
 «iosités historiques.

*es galantes*, 1690. IV. *Le feu et l'eau*, fable, I. *Satire morale, sur ce que le monde n'est exempt d'imperfection* (1691); et un grand nombre de poésies, sur divers sujets, dans le *Mercur*. Les vers de l'auteur sont corrects, mais en général, et dépourvus d'imagination. Les suivants qu'il adressa à l'abbé Gaufridi, ont été cités, notamment comme les meilleurs :

voire mari, si digne de mémoire,  
Contribuez également  
à la Provence, à relever sa gloire :  
Votre époux en a fait l'histoire,  
Et vous en êtes l'ornement.

*Lettres critiques sur la langue française* in-12, 1697. VII. *Nouvelles lettres sur la langue française*, 1698, in-12, réimprimées en Paris, in-12, sous ce titre : *La politesse, l'esprit et la pureté de la langue française*. L'ouvrage de prédilection de l'abbé de Templieri, qui s'en occupait vivement pendant ses dernières

années. Quoique ce livre, très-peu renferme quelques paradoxes, l'abbé de Fontenelle n'a pas souscrit son approbation comme censeur, et il est écrit d'un style agréable et piquant et il peut avoir fourni à l'abbé

le premier canevas de ses *Contes français*, et à Demousménil l'idée et le plan de ses *Lettres provinciales*. Les auteurs du *Dictionnaire de la langue française* de la Province attribuent encore à l'abbé de Templieri trois ouvrages qui ne donnent pas les dates : *Le dictionnaire de la langue française*; *Anathonte*; *Le dictionnaire de la langue française*. Pitton parle de l'abbé de Templieri, qui n'était pas encore né en 1682. Nous pensons en conséquence qu'il n'écrit pas pour l'instruction de l'abbé de Templieri, dont leur

ouvrage les éléments et les règles de la langue, avant de leur en

faire connaître les finesses. Il mourut à Aix, en 1706, dans un âge peu avancé. Les savants dont il emporta les regrets, honorèrent sa mémoire par une épitaphe qu'on lisait sur son tombeau, dans l'église des Grands-Augustins.

A-T.

LÉVÊQUE (DOM PROSPER), né à Besançon, vers 1713, après avoir terminé ses études, embrassa la vie religieuse dans l'ordre de Saint-Benoît, et fut chargé par ses supérieurs de l'enseignement des novices. Nommé ensuite conservateur de la Bibliothèque de Saint-Vincent, il profita de cette circonstance pour lire et extraire les manuscrits de Granvelle, rassemblés par l'abbé Boisot. Il publia le fruit de ses recherches sous le titre : *Mémoires pour servir à l'histoire du cardinal de Granvelle, premier ministre de Philippe II*, Paris, 1753, 2 vol. in-12. C'est moins l'histoire que l'apologie du cardinal, que l'auteur cherche à justifier, même du reproche d'ambition. L'introduction qui fait bien connaître les principaux personnages de la cour d'Espagne, est très-intéressante; mais ce morceau appartient en entier à l'abbé Boisot, et il est extrait presque littéralement de sa lettre à Pelisson, imprimée dans le 14<sup>e</sup> vol. de la *Continuation des Mémoires de littérature*. (Voyez BOISOT et DESMOLETS.) Le second volume renferme un grand nombre de pièces originales, qui peuvent être consultées avec fruit. D. Lévêque a laissé en manuscrit : *L'histoire du siècle de Charles-Quint, avec des pièces justificatives, curieuses et originales*, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage, pour l'impression duquel l'auteur avait déjà obtenu un privilège, a été acquis par la bibliothèque de Besançon. D. Pros-

per mourut à Luxeuil, le 15 décembre 1781.

W-s.

LÉVÊQUE (PIERRE), mathématicien, né à Nantes, le 3 septembre 1746, y fit ses études chez les jésuites, et annonça de bonne heure ce qu'il devait être un jour. Des progrès rapides dans les langues anciennes et dans les belles-lettres, ne furent que le prélude d'un penchant décidé qui l'entraîna vers les mathématiques. Voulant approfondir tout ce qui concerne la navigation, et joindre la pratique à la théorie, il s'embarqua sur un vaisseau de l'État, à l'âge de dix-huit ans, avec un titre et des fonctions qui ne pouvaient flatter son amour-propre ni éveiller son ambition; et il acquit, en moins de deux ans, cette parfaite connaissance de la construction et de la manœuvre navale, qui ne s'obtient ordinairement que par une longue expérience. Il enseigna les mathématiques d'abord à Mortagne, puis à Breteuil, ensuite à Nantes, et s'en acquitta d'une manière si distinguée qu'il obtint, en 1772, la chaire royale d'hydrographie. Il donna le premier, dans cette ville, le spectacle d'un aérostat; et Nantes lui doit aussi une machine à vapeur, l'une des premières qui aient été exécutées en France. Lévêque fut nommé, en 1786, examinateur de la marine. La sagesse de ses principes dans la révolution, l'exposa souvent à la haine des démagogues; et il ne dut son salut qu'à la vénération qu'il inspirait même à ses ennemis. A un jugement sûr et profond, à des vues saines et justes, il joignait l'érudition la plus vaste et les connaissances les plus variées. Langues anciennes et modernes, histoire, sciences naturelles, manufactures, commerce, administration, il parlait de tout avec autant

de facilité que s'il ne se fût toute sa vie que d'un seul objet. Lévêque fut député à la législature de 1797: proscrit le 10 fructidor, il fut encore recherché, jusqu'à ce que son nom fut reconnu lui eût fait obtenir le titre d'examineur de l'école polytechnique, à laquelle il renonça après, pour se borner à ce qu'il occupait déjà. Il s'était fait un nom, lorsque sa réputation de savant, et les ouvrages qu'il avait trouvés le temps de composer pendant son milieu de ses pénibles fonctions, lui ouvrirent les portes de l'Institut, dont il fut élu membre en remplacement de Cousin, et lui mérita la décoration de la Légion d'honneur. La perte de son fils, mort à l'âge de vingt-sept ans, et que le général compta déjà au rang de meilleurs officiers, lui causa une vive douleur. La santé fut altérée par ce coup funeste; mais une nouvelle atteinte par laquelle il fut frappé, le 10 août 1814, le trouva au Havre, où il se trouvait au moment d'achever l'examen des élèves de l'école de marine, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie foudroyante, le 10 août 1814. On a de lui: I. *Tables de la hauteur et de la distance du nonagésime*, Avignon, 1782, 2 vol. in-8°, imprimés aux frais du gouvernement. La seconde édition ajoutée des tables de hauteur et de distance, calculées par Trébuchet, que a été étendue à tout le globe, dans les Tables que Ptolémée n'a pas calculées que pour 7 climats; et elle a quelques avantages sur celle de Trébuchet. II. *Le Guide du navigateur*, Nantes, 1779, 1 vol. in-8°. Ouvrage, au jugement de Lalande, le plus complet et le plus commode qu'on ait donné

méthodes des longitudes en autres objets relatifs aux mers. On y trouve aussi toutes les méthodes dont l'astronome a besoin. III. *Examen maritime, de la mécanique appliquée à la construction et à la manœuvre des vaisseaux*, Nantes, 1782, 2 vol. Cette traduction entreprise par le ministre de la marine, première édition de l'ouvrage de Don George Juan. N. Y. SANTACILIA, t. XXII, (1782) Levéque l'a enrichie de plusieurs additions importantes et en a donné une 2<sup>e</sup>. édition. IV. *De la construction et de la nature des vaisseaux, etc. en maritime théorique et pratique*, Paris, 1792, 2 vol. in-4°. V. *Port à l'Institut sur les méthodes astronomiques et nautiques*, par Don Joseph Joachim de Lalande, 1798. V. *Mémoire lu à l'Institut, ayant pour titre : Méthode nouvelle de construction et de manœuvre des vaisseaux, contenant des explications théoriques et pratiques sur une carte nouvelle de la lune au sonnet de la véritable étoile, en distance vraie, et sur d'autres questions de marine*, par Margetts, 1798. VI. *Port à l'Institut sur un nouveau système de mâts d'assemblage pour les vaisseaux*, 1799. VII. *Mémoire sur la construction des cartes marines, par Margetts*, pour résoudre les problèmes que l'auteur n'avait pu résoudre, et qui les rendent plus

intéressantes qu'on ne croyait. Ce *Mémoire*, loué par Lalande, est inséré dans la *Connaissance des temps*, 1802. VIII. *Mémoire sur les observations qu'il est important de faire sur les marées dans les divers ports de France*, 1803. IX. *Description nautique des côtes orientales de la Grande-Bretagne, et des côtes de Hollande, du Jutland et de Norwège*, extraite et traduite de l'anglais, et publiée par le dépôt général de la marine, Paris, an XII (1804), in-4°. Cet ouvrage, moins fait pour être lu que pour être consulté, et demandé par le ministre de la marine, se distingue par l'exactitude et la clarté. Levéque travaillait depuis 1801 à une nouvelle édition de son *Guide du navigateur*, dont le mérite et l'utilité reconnue ont assuré le succès; mais ses diverses occupations l'empêchèrent d'y mettre la dernière main: elle doit être publiée par un de ses amis. Il a laissé presque achevés, un *Traité théorique et pratique de la construction et de l'usage de tous les instruments nautiques*, qui devait former 2 volumes, et un *Abrégé historique de l'origine et des progrès de la navigation*, en 1 volume. Il avait conçu le plan et rassemblé les matériaux d'un *Dictionnaire polyglotte de tous les termes de marine*; il préparait aussi un *Traité pratique de la manœuvre*, auquel il avait joint ce qu'offre de plus intéressant la tactique de Mazzaredo, de Clarke et autres auteurs peu connus en France. Enfin il a laissé beaucoup de notes pour un ouvrage sur les *Marées*, et un grand travail sur le *Jaugeage des vaisseaux*, demandé en 1786 par le ministre de la marine. Lalande, dans son *Astronomie*, t. IV, p. 761, 2<sup>e</sup>. édit., attribue encore à Levéque, un *Traité*

de la perspective, par Fergusson, trad. de l'anglais, et des *Opuscules nautiques*, que, selon lui, on imprimait en 1803. Lévêque a été remplacé en 1815, à l'Institut, par M. Girard. Son éloge a été lu par M. Delambre, à la première classe de l'Institut (académie des sciences), le 8 janvier 1815; il est imprimé dans le volume de 1816 des *Mémoires* de cette classe de l'Institut, publié en 1818. A—T.

LEVESQUE (LOUISE CAVELIER, dame), née à Rouen, le 23 novembre 1703, fille d'un procureur au parlement de Normandie, reçut une éducation très-soignée, et, à l'âge de vingt ans, épousa M. Lévesque, gendarme de la garde du Roi. Elle vint alors habiter Paris, où elle ne tarda pas à se faire remarquer par la vivacité de son esprit et les charmes de sa figure. Elle préférait aux plaisirs de son âge, la société de quelques littérateurs, et consacrait tous ses loisirs à la lecture, ou à la culture de la poésie. Cette dame mourut à Paris, le 18 mai 1745; on cite d'elle quelques ouvrages qui ne lui ont pas survécu : I. *Lettres et chansons de Céphise et d'un ami*, Paris, 1731, in-8°. II. *Célenie*, roman allégorique, ibid. 1733, 4 part. in-12. III. *Minet*, poème, Paris, 1736, in-12. IV. *Le Siècle ou Les Mémoires du comte de Solinville*, la Haye (Paris), 1736, 1741, in-12. V. *Lilia*, *histoire de Carthage*, Amsterd. (Paris), 1736, in-12, et dans le tome IV des *Amusements du cœur et de l'esprit*. VI. *Sancho Pansa, gouverneur*, poème burlesque, Amsterd. 1738, in-8°. VII. *Le Prince des Aigues marines et le Prince invisible*, contes, Paris, 1744, in-12, et dans le tome XXIV du *Cabinet des Fées*. VIII.

*L'Augustin*, poème sérieux; plusieurs pièces de vers dans les *sements du cœur et de l'esprit* dont Philippe de Prétot est l'auteur. Lorsque le recueil des poésies de Louise Cavelier parut, en cette dame avait déjà donné l'année auparavant, *Judith*, opéra en cinq actes. Il n'a jamais été représenté parce que la faiblesse du style et les vices du plan rebutèrent les compositeurs, qu'aucun ne voulut en faire la musique. Cette disgrâce ne put convaincre madame Lévesque qu'elle n'avait pas assez de talent pour concevoir le plan d'un ouvrage dramatique. Elle s'occupait d'écrire une comédie, qui n'a jamais été jouée, mais qu'on a fait imprimer en 1740, sous ce titre : *L'Infortuné*. C'est une pièce à trois actes composée de treize scènes, sans intrigue et sans comique, dans lesquelles on trouve cependant quelques idées ingénieuses. M. Mayer lui a donné une comédie intitulée, *L'Heureux Auteur*; mais on croit que cette comédie n'a point été imprimée. (Voyez Notice sur les auteurs des *Contes*.) Titon du Tillet, à qui elle adressa quelques compliments, lui fit l'idée de son *Parnasse français* a consacré un article dans le *Spectateur*. Son portrait a été gravé par Audran le fils. W—

LEVESQUE (PIERRE-CHARLES), historien et traducteur, né à Paris, en 1736. Les auteurs de son temps, trompés sur ses véritables positions, lui firent apprendre le dessin et la gravure; mais, à l'âge de douze ans, il les sollicita tant d'instance, qu'ils consentirent à le placer dans une école où il apprendrait le latin: ses parents dans cette langue furent très des, et il acheva ses études à

**Levasseur**, d'une manière brillante. Un revers de fortune obligea Levasseur de quitter Paris, pour s'établir dans une des provinces provinciales de la France ; mais il ne put pas le suivre dans cette destination ; d'exil commandé par la nécessité ; et il vécut quelques années réduit de son talent dans la retraite. Au milieu de ses travaux, Levasseur sut se ménager les loisirs nécessaires pour continuer ses études et perfectionner ses connaissances dans les arts. Quoiqu'il n'eût pas un grand succès pour les doctrines philosophiques, Levasseur ne put cependant échapper à l'influence de la philosophie ; et ses premiers ouvrages lui méritèrent l'estime de Diderot, qui lui commanda si puissamment à l'écriture de Russie, qu'elle le nomma, en 1773, professeur de belles-lettres à l'école des cadets de Saint-Pétersbourg. A peine arrivé à Saint-Pétersbourg, Levasseur prit la résolution d'écrire l'histoire de l'empire russe : il consacra, en conséquence, tout le temps que lui laissent ses fonctions, à apprendre le russe, et l'ancien dialecte slave, dans lequel sont écrites toutes les lois nationales. Muni de ces connaissances qu'il avait acquises promptement, il commença à rassembler les documents historiques à sa disposition, et surmonta, sans peine, tous les dégoûts d'un tel travail. Après sept années d'un travail opiniâtre, il eut terminé son ouvrage ; et, fermant l'oreille aux propositions honorables qu'on lui fit pour le retenir, il revint en France, en 1780, pressé du désir de mettre son histoire en état de paraître. Tandis qu'il en surveillait laimpression, il fut engagé de fournir quelques morceaux à la *Collection*

des moralistes anciens (*Voyez NATION*); et ses traductions de Xénophon et de Plutarque annoncèrent à la France un nouvel helléniste. Cependant le succès de son *Histoire de Russie* lui ouvrit les portes de l'académie des inscriptions ; et quelques années après, il fut nommé professeur au Collège royal. La révolution, qui le priva de son traitement d'académicien, ne lui ôta pas du moins une chaire qu'il remplissait avec autant de zèle que d'exactitude. Dans les moments d'orage, les lettres qui avaient occupé sa vie, devinrent sa consolation ; et ce fut pour se distraire du spectacle des calamités publiques, qu'il entreprit la traduction de Thucydide, l'un de ses premiers titres à l'estime de la postérité. Désigné l'un des membres de l'Institut en 1795, il se montra fort assidu à ses séances où il lut un grand nombre de mémoires. Ce fut au milieu de ces douces occupations qui partageaient son temps avec l'éducation de son petit-fils, qu'il parvint au terme de sa carrière. Levasseur mourut à Paris, le 12 mai 1812. Son *Eloge* a été prononcé à l'Institut, par M. Dacier. On peut diviser ses ouvrages en trois classes : morale, traductions et histoire ; et c'est dans cet ordre qu'on les indiquera successivement. *MORALE* : I. *Les Rêves d'Aristobule*, philosophie grec, suivis d'un abrégé de la vie de Formose, philosophe français, Paris, 1761, in-12 ; traduits en italien, par la comtesse Guillelmine d'Anhalt, Berlin, 1768. On y reconnaît, dit M. Dacier, un homme nourri des préceptes des anciens philosophes et de leurs théories. La solidité des pensées et la facilité du style firent distinguer cet ouvrage de la foule des productions littéraires qui parurent à la même époque.

II. *L'Homme moral*, ou l'Homme considéré tant dans l'état de pure nature que dans la société, Amsterdam, 1775, in-12; quatrième édition corrigée, Paris, 1784, in-12; traduit en allemand, Nuremberg, 1776, in-8°. III. *L'Homme pensant*, ou Essai sur l'histoire de l'esprit humain, Amsterdam, 1779, in-12. IV. *Considérations sur l'homme*, observé dans la vie sauvage, dans la vie pastorale et dans la vie policée; — *Considérations sur les obstacles* que les anciens philosophes ont apportés aux progrès de la saine philosophie; — *Sur quelques acceptions du mot Nature*: dans le tom. 1<sup>er</sup>. des *Mémoires* de l'Institut, classe des sciences morales. **TRADUCTIONS**: I. *Choix de poésies de Pétrarque*, traduit de l'italien. Levesque n'avait guère que vingt-cinq ans, lorsqu'il publia cette traduction qui a été réimprimée plusieurs fois, mais qui n'est guère supportable pour quiconque peut lire l'original. L'auteur en a donné une nouvelle édition en français et en italien, Paris, 1787, 2 vol. in-18. II. *Les Pensées morales* de Confucius et des auteurs chinois, traduites du latin, d'après la paraphrase des pères jésuites (Voyez CONFUCIUS); — les *Entretiens mémorables de Socrate*, traduits du grec de Xénophon; — les *Caractères* de Théophraste; — les *Pensées morales* de Ménandre; — les *Sentences* de Théognis, de Phocylide, de Pythagore et des sages de la Grèce; — les *Pensées morales* extraites des ouvrages de Cicéron; — les *Apophtégmes* des Lacédémoniens; — les *Pensées morales* de Plutarque; — les *Vies* et les *Apophtégmes des philosophes grecs*. Ces différents ouvrages font partie de la *Collection des anciens moralistes*. III. *L'Histoire de*

*Thucydide*, traduite du grec, Paris, 1795—97, 4 vol. in-8°. ou in-4°; c'est la seule traduction de cet historien, qui ait été distinguée par le jury institué pour les prix décennaux: elle est écrite avec facilité et élégance; les notes qui l'accompagnent sont d'un excellent choix; mais M. Dacier la juge moins exacte que celle de M. Gail, qui convient au surplus que le travail de Levesque lui a été fort utile. — **HISTOIRE**: I. *Histoire de Russie*, tirée des chroniques originales et des meilleurs historiens de la nation; suivie de *l'Histoire des différents peuples soumis à la domination des Russes*, Yverdon, 1782-83, 8 vol. in-12. — Nouvelle édition corrigée, et conduite jusqu'à la fin de Catherine II, Hambourg et Paris, 1800, 8 vol. in-8°. — Quatrième édition continuée jusqu'à la mort de Paul 1<sup>er</sup>., et publiée avec des notes par MM. Malte Brun et Depping, Paris, 1812, 8 vol. in-8°. et atlas de 60 pl. La composition de cette histoire, dit M. Dacier, est sage et savante; le style en est facile et naturel; les faits y sont bien enchaînés et racontés avec tant d'exactitude, que l'ouvrage est resté classique en Russie. II. *La France sous les cinq premiers Valois*, ou Histoire de France, depuis la mort de Philippe de Valois jusqu'à celle de Charles VII, Paris, 1787, 4 vol. in-12: on y remarque, dit le même critique, une touche plus ferme, un pinceau plus brillant, et une ordonnance plus régulière que dans l'histoire de Russie; et elle n'est pas moins recommandable que celle-ci par l'exactitude et la solidité des recherches. III. *L'Histoire critique de la République Romaine*, Paris, 1807, 3 vol. in-8°: c'est, comme l'indique le titre, un examen des historiens latins; mais en signalant les



3 dans lesquelles ils sont tom-  
 n trouve que Levesque est tombé  
 éme dans une espèce de scepti-  
 historique, non moins ennemi  
 vérité qu'une confiance trop  
 le. On savait déjà tout ce qu'il  
 de l'incertitude des premiers  
 de Rome; mais personne avant  
 avait osé révoquer en doute la  
 , le courage et les autres qua-  
 qui font des Romains un peuple  
 IV. *Etudes de l'histoire an-*  
*et de l'histoire de la Grèce,*  
 , 1811, 5 vol. in-8°; c'est un  
 au moins brillant que fidèle des  
 des anciens peuples, de leurs  
 s, de leurs institutions et de  
 arts. On doit regarder cet ou-  
 comme une bonne introduction  
 nde de l'histoire. On a encore  
 vesque: Un *Eloge de l'abbé*  
 y, qui partagea le prix extraor-  
 re proposé par l'académie des  
 ptions (V. BRIZARD et MABLY),  
 , 1787, in-8°, et qui a été  
 rimé par M. Béranger à la tête  
*Esprit de Mably et de Con-*  
 : , relativement à la morale et  
 politique, Grenoble (Paris),  
 , 2 vol. in-8°. — *La Continua-*  
*du Dictionnaire des arts de*  
*re, sculpture et gravure,* par  
 let (Voyez WATELET). — Des  
 aits dans le *Journal des Sa-*  
 t. — *L'Eloge de Legrand d'Aus-*  
 t différents *Mémoires* dans le  
 il de l'Institut. — Des *Analyses*  
*Notices des manuscrits de*  
*liothèque du Roi.* Enfin, Le-  
 e était un des collaborateurs de  
*ographie universelle,* et il y a  
 i l'article de Catherine I<sup>re</sup>,  
 atrice de Russie, et quelques  
 k.

W-S.

EVESQUE DE BURIGNY (J.)  
 z BURIGNY.

LÉVESQUE DE LA RAVA-  
 LIÈRE (PIERRE ALEXANDRE) (1),  
 savant littérateur, naquit à Troyes,  
 le 6 janvier 1697. Destiné à rem-  
 placer son père, greffier en chef de  
 l'élection de cette ville, il alla faire  
 son cours de droit à Orléans. Deretour  
 dans ses foyers, en 1726, il ne tarda  
 pas à éprouver de la répugnance  
 pour le travail du greffe. Une passion  
 naissante et dont les suites pouvaient  
 troubler la tranquillité de sa vie,  
 acheva de le déterminer à s'établir à  
 Paris, où il espérait trouver plus de  
 motifs d'émulation, et plus de se-  
 cours pour s'instruire. Il se montra  
 d'abord fort assidu aux spectacles;  
 et il publia un *Essai sur la Poésie*  
*dramatique,* qu'il critiqua lui-même  
 dans le *Mercur* (2), irrité du silence  
 que les journalistes gardaient sur  
 cette production. Mais il renonça  
 bientôt aux succès de société, pour  
 s'appliquer entièrement à l'étude de  
 l'histoire. Ses premiers travaux en  
 ce genre lui méritèrent l'estime des  
 savants; et l'académie des inscrip-  
 tions lui ouvrit ses portes en 1743.  
 Il lut, dans les séances de cette com-  
 pagnie, un grand nombre de Mé-  
 moires qui ajoutèrent encore à l'opi-  
 nion qu'il avait déjà donnée de son  
 érudition. Un tempérament robuste  
 semblait lui promettre une vieillesse  
 exempte d'infirmités, lorsqu'il fut  
 enlevé par un rhume négligé, le 4  
 février 1762. Il avait épousé la fille  
 d'un conseiller au parlement de Metz;  
 et c'est d'un sief qu'elle lui apporta en  
 mariage, qu'il prit le surnom de  
*La Ravalière.* Il était doué des  
 qualités les plus estimables; et il eut

(1) C'est par erreur qu'il est nommé Louis  
 Alexandre, dans le *Dictionnaire universel.*

(2) Du mois de mai 1730. *L'Essai de compa-*  
*raison entre la déclamation et la poésie dra-*  
*matique,* avait été imprimé, Paris, 1729,  
 in-12, de 55 pages.

beaucoup d'amis, parmi lesquels on doit citer Lebeuf, Lancelot, Sainte-Palaye, Bouhier, d'Olivet, Foncemagne, etc. Levesque est particulièrement connu par l'excellente édition qu'il a donnée des *Poésies du roi de Navarre* (Thibault, comte de Champagne), Paris, 1742, 2 vol. in-12. L'examen de ces poésies appartient à l'art. THIBAUT; mais on doit faire connaître les pièces vraiment intéressantes dont le savant éditeur les a accompagnées: I. *Lettre* dans laquelle on examine s'il est vrai que Thibault ait composé ses chansons pour la reine Blanche, mère de St.-Louis. Levesque y démontre que les éloges donnés par Thibault à *sa dame* ne peuvent convenir à Blanche, plus âgée que lui de quinze ans; et que toutes les conjectures prouvent que cette dame inconnue était la fille de Perron ou Pierre, chambellan de Saint-Louis. Il réfute aussi la fable des amours de Blanche et de Thibault, dont l'inventeur paraît être Mathieu Paris, grand ennemi de la maison de France. Le père Lépeltier, chanoine régulier de la congrégation de Sainte-Geneviève, combattit l'opinion de Levesque par deux lettres qu'il réunit à la sienne avec les réponses. II. *Précis des révolutions de la langue française*, depuis Charlemagne jusqu'à Saint-Louis. Cette dissertation donna lieu à de longues controverses entre La Ravière et les Bénédictins, auteurs de *l'Histoire littéraire de France*. Il cherche à y établir que, sous Charlemagne on parlait, en France, une langue différente du latin et que les auteurs contemporains nomment *françoise, francisque* ou *romance rustique*. Charlemagne ayant donné la préférence au latin, la langue vulgaire fut presque entièrement auéantie, et ne

reparut que sous les règnes de Hugues-Capet et de Robert, mais tellement changée, dit-il, qu'on a peine à reconnaître son origine. Cette deuxième langue, qu'il regarde comme la mère de celle que nous parlons, a été employée par quelques auteurs dès le règne de Louis VII; cependant elle n'a été d'un usage presque général que sous saint Louis. Amené naturellement à parler de l'origine de la poésie, Levesque reconnaît, avec Fauchet, que le premier poème écrit en langue romance est le *livre des Bretons*, composé en 1155, par Wistace ou Eustache, auquel succéda Wasse ou Gace, auteur du *Rou des Normands*. Il en tire la conséquence que la poésie fut cultivée en Normandie avant de l'être en France, où elle ne commença à briller d'un certain éclat que sous Philippe-Auguste. III. *Discours sur l'ancienneté de la chanson française*: il y prouve que le genre de la chanson était cultivé en France « avant qu'on ait eu » commerce avec les poètes provençaux; qu'ainsi la rime ni les chansons ne leur doivent point leur établissement parmi nous; que nous leur sommes seulement redevables de nous avoir montré une forme de chansons, plus agréable et plus régulière que celle des lais » (pag. 218). Mais il ne croit cependant pas que les chansons en langue française soient aussi anciennes qu'on se l'était persuadé. Il estime que « les premières qu'on entendit à Paris y parurent, au plutôt, vers le commencement du règne de Philippe-Auguste » (p. 223). Il donne ensuite quelques détails sur les instruments de musique avec lesquels s'accompagnaient alors les poètes, tels que la harpe, le violon, la guitare, etc. Levesque a fait suivre les

ons du roide Navarre, de notes tendues, d'un glossaire pour l'usage des mots les plus difficiles et enfin de quelques *airs notés* faire connaître l'état de notre langue dans le XIII<sup>e</sup>. siècle. On trouve encore de lui : I. *Doute pour les auteurs des Annales de Martin*, Paris, 1736, in-12; et le *Mercur* du mois de décembre, même année. L'abbé Levesque a porté un jugement avantageux sur la langue française de la Gaule, depuis Justin jusqu'à Philippe-Auguste. (Mém. de l'Acad. des Inscriptions, t. XIII.) Il y établit que le langage celtique des Gaulois s'est conservé jusqu'à nous; que le français en est emprunté du latin; et que les rapports entre les langues celtiques et les langues romaines prouvent à la fois la leur d'une foule de mots celtiques au celtique. Ce système fut vivement attaqué par plusieurs confrères de Levesque: mais rien ne put le lui faire abandonner; et il conserva encore quelques partisans. Ses travaux de M. Raynouard ont été bien plus grand jour sur l'origine de notre langue et de notre poésie. I. *La Vie* de saint Grégoire de Tours; celle du sire de Joinville; — d'Anne, comte de Sancerre; — de Louis; et un grand nombre de *Mémoires* dans les Recueils de l'académie dans les journaux. Levesque a écrit, avec une préface, l'*Histoire des comtes de Champagne et de Brie*, par M. Mart. Lepelletier, chanoine de Reims. Enfin il a laissé lui-même, en manuscrit, une *Histoire des comtes de Champagne*, qui pourrait former un vol. in-4°. L'*Eloge* de Levesque par Le Beau, est imprimé dans le t. XXXI des *Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*.

W-3.

**LEVESQUE DE POUILLY** (LOUIS-JEAN), né à Reims, en 1691, d'une famille dont l'origine est commune avec celle de Colbert, fit ses premières études à l'université de cette ville, et eut pour condisciple l'abbé Pluche, qui resta son ami. Le désir d'étendre le cercle de ses connaissances le conduisit à Paris, où il étudia la philosophie et les belles-lettres. Newton venait de publier son immortel ouvrage des *Principes* de la philosophie naturelle (Voyez JACQUIER, t. XXI, p. 573); et personne en France n'avait encore essayé d'éclaircir les difficultés dont cet admirable génie semblait avoir voulu s'entourer comme pour dérober sa marche au vulgaire. Ce fut Levesque, âgé de vingt-deux ans, qui entreprit le premier d'expliquer ce livre; et ses efforts lui méritèrent l'estime du savant Fréret. Mais l'excès du travail altéra sa santé, et les médecins l'envoyèrent se rétablir dans sa famille. Il revint l'année suivante à Paris; il renonça cependant à l'étude des mathématiques pour s'appliquer entièrement à la littérature. L'académie des inscriptions lui ouvrit ses portes en 1722, et il fut très-assidu à ses séances, où il lut différens mémoires (1). Il éprouva bientôt de nouveaux accidens occasionnés par une application trop soutenue, et les médecins lui conseillèrent de voyager. Après avoir parcouru les provinces méridionales de la France, il passa en Angleterre, où il reçut un accueil distingué de lord Bolingbroke, qu'il avait connu à Paris. Newton, à qui il fut présenté, lui donna dès la première visite le nom de son ami;

(1) On ne trouve point l'éloge de Levesque de Pouilly, dans le Recueil de l'académie des inscriptions, parce qu'il cessa de faire partie de cette académie en 1727, sur sa déclaration qu'il avait renoncé à habiter Paris.

et il n'eut pas moins à se louer des plus illustres Anglais. Après un an d'absence, il revint dans sa patrie, résolu de passer le reste de ses jours dans une maison de campagne qu'il possédait près de Reims, et où il se proposait de partager ses loisirs entre la lecture et les soins qu'il devait à sa famille: mais le vœu général de ses concitoyens vint l'arracher de sa retraite; il fut élu lieutenant-général de Reims. Aidé d'un respectable citoyen, le chanoine Godinot, il procura à cette ville, des fontaines publiques, et des écoles spéciales pour l'enseignement des mathématiques et du dessin. ( Voy. André FERRY, et Jean GODINOT. ) Il établit une promenade, l'une des plus belles du royaume; et il méditait encore d'autres projets non moins utiles, lorsqu'il fut enlevé à sa patrie, le 4 mars 1750, par une fièvre violente, suite d'une travail excessif; laissant un fils très-jeune et qui a marché depuis sur ses traces. Levesque était en correspondance avec un grand nombre de savants, le P. Hardouin, Longuerue, d'Olivet, Fontenelle, Voltaire, etc. Bolingbroke lui écrivait : « Je n'ai encore vu que trois hommes qui m'aient paru dignes qu'on leur confiât le gouvernement des nations... Ces trois hommes sont vous, Pope et moi. » Comme littérateur, Levesque de Pouilly est principalement connu par sa *Théorie des sentiments agréables*. Cet ouvrage n'était dans l'origine qu'une lettre à milord Bolingbroke, qui fut imprimée dans un *Recueil de divers écrits sur l'Amour et l'Amitié*, etc., Paris, 1736, in-12. ( Voyez SAINT-HYACINTHE. ) Gaussecourt, qui avait à Montbrillant, dans sa maison de

ment, en donna une assez belle édition, en 1743, in-8°, sous ce titre : *Réflexions sur les sentiments agréables, et sur le plaisir attaché à la vertu* (1). Levesque, pressé par ses amis, revit enfin son livre, y fit de nombreuses additions, et le publia sous le titre qu'il a conservé depuis, Genève, 1747, in-8°; il en donna une seconde édition, Paris, 1748, et une troisième, revue et augmentée, ibid., 1749, in-8°. Le dessein de Levesque est de prouver que le bonheur est dans la pratique des devoirs. On a encore de lui : I. Deux *Discours*, prononcés pendant l'exercice de sa magistrature; le premier à l'inauguration des écoles publiques, et le second aux obsèques du chanoine Godinot. II. *Description d'un monument découvert à Reims*, en 1738, avec deux planch. Ces trois pièces ont été réimprimées à la suite de la *Théorie des sentiments agréables*, édition de 1774, in-8°, en tête de laquelle on trouve l'*Eloge historique* de l'auteur, par le chanoine De Saulx, pièce qui avait déjà paru, in-4°, Reims, 1751. Il légua à son frère, Levesque de Burigny, plusieurs volumes in-fol., de notes et d'extraits de ses lectures. W—s.

LEVI, patriarche, troisième fils de Jacob et de Lia, naquit en Mésopotamie, l'an 1748 avant J. C. Pendant que les habitants de Sichem, trop confiants sur la foi d'un traité, étaient le plus accablés de douleur par suite de la circoncision à laquelle ils s'étaient soumis, Levi, d'accord avec Siméon, entra hardiment dans la ville, l'épée à la main, tua tous les mâles, massacra Hémor et son père

(1) Tous les exemplaires de cette édition furent distribués en présent, et il est très-rare d'en voir passer dans les ventes.

, délivra Dina, sa sœur, et le signal de la dévastation et de la mort. Jacob mourant reprocha à son fils le terrible massacre à Levi, et dit qu'en punition de sa cruauté les descendants n'auraient point d'âge fixe, et seraient dispersés dans toute la terre. La prédiction de Jacob se réalisa; et les lévites n'eurent que l'autre lot que des villes au milieu de toutes les tribus. Quand Levi alla à la guerre avec ses frères, pour hâter la conquête de Gessen, il avait déjà eu deux fils, Gerson, Gaath et Merari. Le second fut l'aïeul de la tribu de Lévi. Il y mourut, l'an 1612 avant Jésus-Christ, dans le testament qui porte son nom. On cherche à excuser les crimes des Sichemites, par son exécution, par l'horreur que lui inspira le rapt de Dina, et par ses vaines chimériques. Il prophétisa que le Messie naîtra de lui et de sa femme, et que les prêtres, ses descendants, le feront mettre à mort. Le nom de Lévi dans le sanctuaire y est montré avec ses horreurs. Le sacerdoce de Jésus-Christ y est représenté avec ses attributs. Ce morceau est de la main de L-B-E.

**LEON GERSON.** Voy. GERSON. XVII, pag. 223, col. 1. **LEVEIL (PIERRE)** naquit à Paris le 7 août 1708. Son père, nommé Guillaumette, habile peintre sur verre, était d'une famille qui depuis deux siècles s'était distinguée dans la peinture sur verre. Il vint à Paris, où Jouvenet, son maître, le présenta à Mansard, qui confia la peinture des frises du dôme de la Chapelle de Versailles à son élève. Le 15 août 1727, son père mourut, et sa femme, qui était sa sœur, épousa, en 1707, Henriette, fille d'un habile vitrier, laquelle il eut onze enfants, dont le premier, Pierre, fait l'objet de

cet article. Celui-ci annonça de bonne heure d'heureuses dispositions pour les lettres: au sortir du collège de la Marche, où il avait fait de brillantes études, il se rendit à l'abbaye de Saint-Vandrille, où il voulait prendre l'habit de Saint-Benoît; mais le besoin de veiller à l'éducation de ses frères, et de remplacer son père et sa mère, que l'âge et les infirmités empêchaient de se livrer à leurs devoirs, le détourna de son projet; et il revint à Paris, où il se mit à la tête des ateliers que dirigeait son père. Il n'avait point appris le dessin; aussi n'a-t-il jamais peint sur verre: mais les conseils de son père, et l'habitude de voir peindre Jean Leveil, un de ses plus jeunes frères, lui donnèrent une connaissance approfondie de ce genre de peinture. C'était lui qui avait le soin de préparer et de calciner les émaux pour les couleurs. En 1734, il fut chargé de rétablir les vitrages du chœur de Saint-Etienne-du-Mont; il exécuta ces travaux avec autant d'habileté que de goût. Il restaura, quelques années après, les vitraux de l'église de Notre-Dame; et l'on a long-temps admiré la manière dont il avait refait le rond du haut du principal vitrail du sanctuaire. Il montra le même talent dans l'église de Saint-Victor. Non content d'avoir maintenu l'art de la peinture sur verre par ses travaux, il voulut en prouver l'excellence par ses écrits. Jusque-là on n'avait que des notions incertaines sur les procédés employés dans ce genre; on le croyait même perdu. On n'avait que quelques notions éparses sur la manière de composer les couleurs et de les employer, et sur la recuisson du verre peint. Leveil résolut d'approfondir toutes ces parties de l'art, et de réunir

dans un traité l'histoire et la pratique de la peinture sur verre. Il employa quinze années entières à rassembler les matériaux nécessaires pour la composition de son ouvrage. Il crut voir dans la mosaïque, l'origine de la peinture sur verre; et il développa ses idées dans un traité particulier qu'il publia sous le titre d'*Essai sur la peinture en mosaïque*, Paris, 1768, in-12. Ce traité est suivi d'une savante *Dissertation sur la pierre spéculaire des anciens*. Ayant terminé, en 1772, son grand traité, et se sentant proche de sa fin, il l'adressa à l'académie des sciences, pour qu'il fût imprimé à la suite des *Descriptions des Arts et Métiers*, que cette compagnie avait commencé à mettre au jour. L'académie s'empessa d'accueillir cette demande; et l'ouvrage de Leveuil fait partie du tome XI de l'édition in-4°. de ce recueil, imprimée à Yverdun. Cet ouvrage est intitulé: *Traité historique et pratique de la peinture sur verre*. Il est distribué en deux parties. Dans la première, l'auteur n'oublie rien de ce qui est essentiel ou même accessoire à l'histoire de l'art. Dans la seconde, il présente les procédés et les détails les plus circonstanciés de la pratique, tels que la cuisson du verre, la préparation des émaux, et leur emploi dans les couleurs. Ce traité est suivi d'une troisième partie, intitulée: *l'Art du Vitrier*. C'est un livre absolument technique, et qui contient la description de tous les procédés usités par les vitriers. Quelques recherches que la composition de ces divers ouvrages exigeât de Leveuil, elles n'avaient pu le détourner de la culture des lettres. Il composa, pour les Ursulines de Crespi, où deux de ses nièces étaient pen-

sionnaires, une tragédie en trotes et en prose, dont le sujet est *Martyre de Saint-Romain*, et fut représentée avec succès. F. Leveuil a laissé en manuscrit: I. *Essai sur la peinture*, divise en deux parties. La première traite l'histoire et des révolutions de l'art: la seconde renferme la description des divers genres de peinture et leurs rapports avec celle sur verre. II. *Des Recherches sur l'Art de la Verrerie*: elles ont pour objet de faire connaître l'époque à laquelle les grandes verreries ont été établies en France; l'état actuel de la culture du verre, les règlements pour la vente du verre à vitre. Enfin un *Mémoire sur la conduite des peintres-vitriers*. Ces ouvrages ont été légués par Leveuil, à son jeune Louis, fils de Jean Leveuil, maître sur verre du roi. Leveuil n'était point marié; il mourut le 1772.

LEVEUX (RENAUD), fils d'un orfèvre de Nîmes, florissait en 1772, dans les premiers jours du règne de Louis XIV. Il fit un long séjour à Rome, et y perfectionna son talent par l'étude des chefs-d'œuvre des grands maîtres de l'Italie. Sans être élevé au premier rang des peintres français, il doit tenir une place distinguée parmi ceux du second ordre, par la correction du dessin, la vérité de l'éclat du coloris. Il rendait sensibles les chairs avec un art admirable. Ses principaux ouvrages sont une suite de tableaux faits pour l'église des Pénitents d'Avignon, et repris par l'histoire de saint Jean-Baptiste. Ils n'ont pas tous un égal degré de mérite; mais quelques-uns d'entre eux recommandent par de grandes beautés d'ensemble et de détail. La

rent envoyés à Paris en les commissaires de la chargés de recueillir, dans s départements, les objets d'être conservés. Deux nés à l'école centrale du t du Gard, décorent la adémie royale de Nîmes : st resté au musée d'Avi- tres productions, moins i, du pinceau de Leveux, à Uzès, dans sa famille, ette ville. V. S. L. FRANÇOIS duc de ), ma- rance, né en 1720, au jac, en Languedoc, de us anciennes maisons de y. MIREPOIX ), entra de e au service, sous le nom r de Levis, s'y fit remar- e bravoure calme et un iui contrastaient singuliè- : la vivacité de son caract aide-de-camp du maré- is-Mirepoix, son cousin, ec lui, fit deux bataillons . Ce général ayant im- nt devant ses troupes ient la montagne de Mon- rouva, en arrivant sur le ent pas de deux bataillons lieu de chercher à s'échap- x officiers français courent ant : « Bas les armes, vous urés. » On les crut sans , et l'on se rendit. Dans la ortune sembla demander chevalier de Levis de cette ipérée : elle fit manquer , tre-temps le moins vrai- une expédition qu'il avait avec autant de prudence diesse. C'était en Canada ; cédé au malheureux Mont- erte de Quebec, qui était uence de la bataille où tué, avait obligé les Fran-

çais de se retirer à Montréal, capitale du Haut-Canada. Le chevalier de Levis y passa l'hiver. Au commencement du printemps, ayant appris que les Anglais se gardaient mal dans Quebec, il résolut de les y surprendre. Ses préparatifs se font dans le plus grand secret; et dès que le dégel le permet, il embarque son artillerie sur le fleuve St.-Laurent, et côtoie la rivière avec l'élite de ses troupes. Il parvient ainsi, sans être découvert, jusqu'à peu de distance de Quebec. Là, un des glaçons que le fleuve charriait encore, fait chavirer l'un des bateaux qui portait les canons. Tout l'équipage se noie, à l'exception d'un sergent qui s'accroche au glaçon, et qui arrive transi de froid sous les murs de la place. La sentinelle du quai reconnaît avec étonnement l'uniforme français, appelle du secours : on amène sur le rivage cet homme mourant; on lui demande d'où il vient : il ne peut répondre que par quelques mots entrecoupés. Enfin, il reprend assez de force pour dire qu'il appartient au corps du chevalier de Levis que l'on croyait tranquille dans ses quartiers d'hiver, et qui marche sur Quebec dont il n'est plus qu'à quelques lieues. A peine le sergent a-t-il achevé, qu'il expire. Le gouverneur anglais renforce aussitôt ses postes, se met en défense, et envoie à la découverte. L'expédition du chevalier de Levis est manquée; mais le sort lui réservait d'autres tribulations. Ses troupes s'étaient emparées de deux navires marchands, qui étaient chargés de rhum et d'eau-de-vie. Le soldat venait de faire une marche forcée de plusieurs jours en supportant des privations de tout genre; il ne put être contenu : les barriques furent enfoncées, et, en moins d'une heure, toute cette petite armée était

ivre à ne pas bouger : elle était perdue si l'ennemi eût été instruit de cet accident. Dans cette terrible position, le général français ordonne à tous les officiers de prendre les armes, de faire des patrouilles autour du camp, et de ne laisser approcher qui que ce soit ; il écrit en même temps au gouverneur de Québec, que, se voyant découvert, il va se retirer, mais qu'il recommande à son humanité deux cents malades qu'il ne peut emmener, et qu'il laisse à l'hôpital établi par les Anglais à quelque distance de la ville, et dont il avait pris possession. Le gouverneur ne doutant point que les Français ne fussent sur leurs gardes, ne songe point à les attaquer ; et, bientôt après, ils se retirent sans perte, grâce à l'ingénieux expédient de leur chef. Le chevalier de Levis réussit à défendre encore long-temps l'importante colonie qui lui était confiée. Il battit même complètement les Anglais dans une bataille rangée ; mais cet événement glorieux ne put sauver le Canada. Le dénuement total de munitions toujours interceptées, tandis que l'ennemi recevait continuellement des renforts, obligea enfin le chevalier de Levis de se rendre aux vaincus. Il partit, emportant les regrets des colons et même des tribus sauvages. A son retour en Europe, il fut employé en Allemagne comme lieutenant-général, et se distingua en plusieurs occasions. Il commandait l'avant-garde du prince de Condé au combat de Johannisberg ; et ce fut lui qui prit les canons que l'on voyait avant la révolution, à Chantilly. La paix de Versailles termina sa carrière militaire, mais non pas ses services. Promu au gouvernement de la province d'Artois, il sut se concilier l'affection des troupes et celle des citoyens. Toujours juste, toujours

affable, et empressé à rendre service, il eut la première qualité de l'homme public ; partout il se fit aimer, et que l'on forma, en 1771, la légion militaire de Monsieur, (aujourd'hui Louis XVIII), le chevalier de Levis eut le commandement d'une compagnie de ses gardes. En 1783, il fut créé maréchal de France, et mourut en 1787, à Paris, où il s'était rendu, quoique malade, pour tenir les états d'Artois assemblée, organe fidèle de la patrie, et depuis tant d'années, lui donna de magnifiques obsèques, et lui fit élever un monument dans la cathédrale d'Arras. Les fureurs révolutionnaires ont détruit l'église et le monument, mais sa mémoire leur a survécu (1).

LEVITA. Voy. ELIAS, tome I, pag. 12.

LEVIZAC (JEAN-PONS-LECOULTZ DE), d'une famille d'Alby en Languedoc, fut d'abord de l'état ecclésiastique, et pourvut à un canonicat du chapitre de Nîmes. Faisant de la poésie un moment à des études plus sérieuses, il obtint, en 1776, le prix de l'idylle à l'académie des belles-lettres, par une pièce intitulée *Bienfait rendu*. Obligé, par la révolution, de quitter la France, il se réfugia d'abord en Hollande, puis en Angleterre, où il s'occupa avec beaucoup de succès à perfectionner la langue française. Il est mort à Londres, en 1803. On connaît de lui : I. *Discours sur la langue française*, ou *Grammaire*.

(1) Cet article est en partie extrait de l'ouvrage intitulé *Souvenirs et Portraits*, publié en 1813, in-8°, par le duc de Levis, ministre d'état, fils du maréchal.



ographique et littéraire de cette langue, à l'usage des Français et des étrangers, *ibid.* 1797, 2 vol., 8°; sixième édition revue par l'auteur, censeur adjoint du collège de Navarre, Paris, 1818, 2 vol., 8°. Cette grammaire, dit G. Henry, est de la langue française, tom. 36), est extrêmement utile pour la connaissance de notre langue, et le soin que l'auteur a pris d'y rassembler tout ce qui pouvait faire défaut pour les personnes qui ne sont nées en France. L'ouvrage est divisé en trois lettres à une lettre anglaise : sur l'application des principes de la grammaire à la mort d'Hippolyte; sur les lettres et les figures; et enfin, sur l'orthographe française. III. *Abrégé de grammaire*, etc., Londres, 1780, in-12.; réimprimé plusieurs fois. V. *Traité des sons de la langue française*, suivi du *Traité de l'orthographe et de la ponctuation*; Londres, 1800, in-8°. V. (Avec Moyse) *Bibliothèque portative des Français*, ou *Choix des meilleurs morceaux extraits de leurs ouvrages*, Londres, 1800, 3 vol., 8°.; 2<sup>e</sup> édition considérablement augmentée, *ibid.*, 1803, in-8°.: il a eu la principale part dans cette seconde édition, à cause de l'absence de Moysant, qui était mort en France. C'est un choix de quatre volumes sont consacrés à la prose, et deux à la poésie; l'ouvrage imprimé à deux colonnes et à très-longue justification, et la matière de plus de 200 pages in-8°, tels qu'on les trouve en France; aussi n'est-ce qu'une petite portion de cette *Bibliothèque* qui a été imprimée en France, sous le titre de *Cours de littérature*, etc., 1811, 4 vol., in-8°.,

puis sous celui d'*Etudes de littérature, d'histoire et de philosophie*, 1812, 2 vol., in-8°., qui, sans avoir été réimprimés, ont été reproduits sous le titre de *Cours de littérature*, 1814, 2 vol., in-8°. VI. *Theoretical and practical Grammar of the French Tongue*, réimprimé à Paris en 1815 et encore en 1816, par les soins de M. G. Hamonière, qui y a fait des améliorations. VII. *Dictionnaire français et anglais*, 1808, in-8°. VIII. *Dictionnaire des synonymes*, 1809, in-12. On doit encore à l'abbé de Levizac, une édition des *Fables de La Fontaine*, Londres, 1798, 2 vol., in-8°.;—des *Lettres choisies de madame de Sévigné et de madame de Maintenon*, avec une préface et des notes, *ibid.*, 1798, 1801, in-12.;—des *Leçons de Fénelon*;—des *Poésies de Boileau, avec des notes historiques et grammaticales*, et un *Essai sur sa vie et ses écrits*.... réimprimés en 1809, in-12.;—des *Pièces choisies de l'Ami des Enfants*...., 1811, in-12.;—des *Oeuvres de Racine, avec les jugements de Laharpe et de nouvelles notes grammaticales*..... 1811, 3 vol., in-12. W—s.

LEVRET (ANDRÉ), chirurgien-accoucheur, né à Paris, en 1703, mourut dans cette ville, le 22 janvier 1780. Sa haute renommée le fit appeler à la cour, en qualité d'accoucheur de Madame la Dauphine, mère de Louis XVI. Il était membre de l'académie royale de chirurgie de Paris. Il a fait, pendant long-temps, des cours d'accouchement, que suivait un nombreux concours d'élèves. Quoique appelé par les femmes les plus considérables de la capitale, il exerçait les autres branches de la chirurgie avec une grande distinction.

Le fameux Samuel Bernard lui donna 100,000 fr., pour les soins qu'il en avait reçus. Les principaux ouvrages de Levret sont : I. *Observations sur les causes et les accidents de plusieurs accouchements laborieux*, in-8°, Paris, 1747. La quatrième édition de cet ouvrage, qui eut lieu en 1770, contient des remarques fort judicieuses sur le levier de Roonhuizenz. On a joint à cette édition, un opuscule intitulé, *Suite des Observations sur les causes et les accidents des accouchements laborieux*, etc., et qui avait été publié en 1751, in-8°. C'est une réponse péremptoire à la critique qui avait été faite en 1749, du premier ouvrage de l'auteur, dans le Journal des savants. II. *Observations sur la cure radicale de plusieurs polypes de la matrice, de la gorge et du nez, opérée par de nouveaux moyens*, in-8°, fig. Paris, 1749. III. *Explication de plusieurs figures, sur le mécanisme de la grossesse et de l'accouchement*, in-8°, Paris, 1752. Dans ces figures, l'auteur représente, avec autant d'exactitude qu'il est possible, les différents degrés de dilatation de l'utérus. IV. *L'Art des accouchements démontré par des principes de physique et de mécanique*, in-8°, fig., Paris, 1753, 1761, 1766. Cet excellent livre qui, avant celui de Baudeloque, était le meilleur que l'on possédât sur l'art des accouchements, a eu plusieurs éditions, et a été traduit en différentes langues. V. *Essai sur l'abus des règles générales et contre les préjugés qui s'opposent aux progrès de l'art des accouchements*, in-8°, Paris, 1766. VI. *Traité des accouchements laborieux*, in-8°, Paris, 1770. C'est dans ce traité que Levret a exposé une doctrine infiniment judicieuse, relative à la

forme du forceps, et aux occasions où il convient d'appliquer cet instrument, qu'il a perfectionné. C'est un ouvrage qui est encore fort usité. VII. *Titre de forceps de Levret. Observations sur l'allaitement des enfants*, Paris, 1781, in-8°; traduit en allemand, Leipzig, 1785. de 56 pages. F

LEWENHAUPT ( ADAM-Comte DE ), général suédois partagea les exploits et les revers de Charles XII, naquit en 1656, au camp de Charles-Gustave, qui siègeait alors Copenhague. Il fut de bonne heure son père, général de cavalerie, et sa mère comtesse de Hohenhausen, de la maison de Hohenzollern. Mais le grand sénéchal de France, Pierre Braché, allié à sa famille, donna les plus grands soins à son éducation, et lui fit suivre un cours de nonseulement à Upsal, mais à plusieurs universités d'Allemagne. Lewenhaupt fit ses premières armes au service d'Autriche, et combattit contre les Turcs en Hongrie. Il fut peu après, sous Guillaume III, un corps auxiliaire envoyé en Suède en Hollande. Charles XII étant monté sur le trône, Lewenhaupt fut bientôt distingué comme prince, qui le nomma général, et lui confia des expéditions importantes. Lorsque l'armée suédoise passa en Courlande pour aller combattre les Russes, ce général livra plusieurs combats, où il montra autant de courage que de sagesse; et, en 1706, il fut nommé gouverneur de la forteresse de Riga, ainsi que de toutes les places de la Baltique. La même année, Charles XII fit la paix avec Auguste, roi de Pologne, et entreprit cette marche hardie qui devait le conduire à Moscou. Pierre l'attendait, et ne né-

yen de défense. L'armée qui devait pénétrer au ses états, ayant besoin de le roi ordonna à Lewen- e joindre avec un corps de le hommes, et de lui ame- éme temps, des munitions es. En attendant, il s'avan-

Pologne, repoussant les après avoir remporté une Holofzin, il arriva à Mo- il s'arrêta pour attendre ipt. Celui-ci fut attaqué dans : par le czar, à Liesna, le bre 1708. Le combat fut et quoique les Suédois

vainqueurs, ils perdirent inq mille hommes, et une rtie des vivres. On prétend nemis du général, qui crain- n influence auprès du roi, ut sa marche par de faux entravèrent sa correspon- arriva enfin avec un corps lle hommes, et une faible . vivres qu'il avait eus à sa après, Charles résolut de ès de Pultava, cette bataille s suites si désastreuses pour

Blessé dès le commence- l'action, il fut obligé de commandement à ses géné- venhaupt et son corps firent iges de bravoure; mais ils : point secondés par le gé- nschild; et les Russes rem- une victoire complète. Il que seize mille Suédois, venhaupt prit le comman- dement que le roi cherchait

chez les Tartares de l'U- tenta les plus grands efforts mer le courage des soldats; royant plus le héros qu'ils nt comme leur génie tuté- ie pouvant espérer aucun le leur patrie, et se trouvant

épuisés par la fatigue et la faim, ils de- mandèrent à capituler. Lewenhaupt signa la capitulation sur les bords du Borysthène, le 29 juin 1709. Il fut conduit comme prisonnier de guerre dans l'intérieur de la Russie, et ne revit plus sa patrie, étant mort en 1719, deux ans avant la conclu- sion de la paix. Pendant sa capti- vité, il rédigea, en suédois, des Mé- moires qui ont été imprimés à Stoc- kholm (1757), et qui contiennent un grand nombre d'anecdotes sur Charles XII, et donnent la clef de plusieurs événements de son règne.

C—AU.

LEWENHAUPT (CHARLES-EMILE comte DE), général suédois, de la même famille que le précédent, na- quit le 28 mars 1692: il n'avait que onze ans, lorsqu'il perdit son père, et fut élevé avec beaucoup de soin par sa mère, née comtesse de Königsmark, tante du maréchal de Saxe. Il se distingua dans la carrière des armes, en Norvège et en Pomé- ranie, sous les ordres du comte de Steinbock, son parent. Il accom- pagna Charles XII en Norvège, et se trouvait au siège de Friderikshall où ce monarque fut tué. Sous les règnes suivants, il fit preuve de ta- lents et de dévouement patriotique. Nommé lieutenant-général en 1732, il fut choisi à une grande majorité pour maréchal de la diète en 1734, et le même honneur lui fut encore déferé en 1740; mais là devaient commencer ses malheurs. La Suède était alors en proie aux factions: un parti, croyant avoir trouvé le moment favorable d'attaquer la Rus- sie, et de réparer les pertes qu'a- vaient entraînées les malheurs de Charles XII, opinait pour la guerre contre la Russie; Lewenhaupt con- tribua beaucoup à la faire déclarer.

Il fut nommé, en 1742, général en chef de l'armée suédoise envoyée en Finlande. L'armée arriva avant le général ; et quand celui-ci la joignit, elle était déjà en pleine retraite, à la suite d'un échec qu'elle avait éprouvé à Wilmanstrandt. Cependant Lewenhaupt la fit avancer de nouveau, et ordonna une invasion en Russie. Une révolution se préparait dans le même temps à Pétersbourg, et le général suédois déclara qu'il était venu pour appuyer l'élection d'Elisabeth. Une espèce d'armistice eut lieu ; mais aussitôt qu'Elisabeth eût été assurée du trône par un parti puissant, elle fit recommencer la guerre. L'armée suédoise mal dirigée par des officiers d'opinions différentes en tactique et en politique, et dont Lewenhaupt ne put contenir la rivalité, se retira, et fut poursuivie si vivement par les Russes, que n'ayant plus d'autre ressource, elle capitula le 4 septembre 1742 à Helsingfors. Les auteurs de cette guerre malheureuse devinrent l'objet de l'animosité générale. Les états, où dominait le parti qui l'avait désapprouvée, firent arrêter le comte de Lewenhaupt et le général Buddembrock, qui partageait ses torts et ses revers. Ils furent traduits devant une commission établie par les états, et condamnés à perdre la tête. La veille du jour fixé pour leur exécution, Lewenhaupt parvint à s'échapper de sa prison. Déjà il s'était embarqué sur un yacht pour Dantzig ; mais l'yacht retenu par un vent contraire, fut atteint à deux lieues des côtes, et Lewenhaupt fut trouvé caché sous un chargement de planches, et ramené à Stockholm, où il fut décapité le 15 août 1743. Victime plus malheureuse que coupable des dissensions civiles et des

chances de la guerre, il périt sur l'échafaud, sans que son supplice ait flétri sa mémoire, ni terni l'illustration de sa race. Il laissa un fils et deux filles.

D—z—s.

LEWIS (JOHN), théologien anglican, et antiquaire, né à Bristol, en 1675, se livra d'abord à l'enseignement, et devint successivement ministre de plusieurs paroisses, où sa modération, au milieu de la violence des partis, exposa fréquemment son repos. Il était très-savant et surtout très-laborieux : outre ceux de ses ouvrages qui sont restés, il avait, dit-on, écrit plus de mille sermons ; et comme il pensait qu'un sermonnaire doit composer lui-même ses discours, il ordonna à son exécuteur testamentaire de détruire tous les siens, de peur de favoriser la paresse des autres prédicateurs. Il eut de vives controverses, particulièrement avec le docteur Calamy, qu'il avait accusé de mauvaise foi comme historien des non-conformistes. Lewis était, depuis 30 ans, vicaire de Margate, lorsqu'il mourut, le 16 janvier 1746. Voici les titres de ses principaux ouvrages : I. *Catéchisme de l'église, expliqué*, 1700, in-12, rédigé pour l'usage des écoles de charité, à l'invitation de la société instituée pour propager la connaissance du christianisme ; très-souvent réimprimé. II. *Histoire de J. Wicliffe*, 1720, in-8°. III. *Histoire et Antiquités de l'île de Thanet, dans le comté de Kent*, 1723, in-4°, et avec des additions, 1736. IV. *Histoire et Antiquités de l'église abbatiale de Faversham*. V. *Le Nouveau-Testament*, traduit de la vulgate latine, par J. Wicliffe, précédé d'une *Histoire des différentes traductions de la Bible*, 1731, in-fol. ; réimprimé par M. Barber, in-4°.

du nombre des catholiques ormaient la maison de cette sse, l'ayant forcé de s'éloir fut arrêté de nouveau, et é dans une prison, où l'on se ait à lui faire son procès, lors-riette obtint encore sa liberté, a condition qu'il sortirait du ne. S'étant retiré à Douai, il essa pendant quelques années losophie et la théologie, et a ensuite en Angleterre : l ne tarda pas à être décou- renfermé à la Tour de Lon- l se lia dans cette prison avec bre Monk, alors simple officier rmée royale, et détenu pour ne cause que lui. Gumble, dans de ce général, rapporte une sation curieuse qu'ils eurent ble, d'où il résulte que le doc- rut apercevoir dans la figure, es discours et dans les senti- de son compagnon d'infortune, aits qui lui firent pressentir levien-drait un jour l'instru- le la Providence pour rétablir du malheureux Charles I<sup>er</sup>. trône de ses pères, et qu'il lui it de ce pressentiment, dont rappelés les circonstances l'événement. Leyburn, étant le la Tour, se rendit en France, servit efficacement la cause d'Angleterre. En 1647, le prin- alles l'envoya en Irlande, pour ter à son parti les trois ar- tholiques de ce pays, qui ne ent se déclarer qu'après qu'on trait fait certaines concessions. eur de leur religion. Cette ne- on n'eut point le succès qu'on uit promis. Peu de temps après, d Smith, évêque de Galles, qui résidait à Paris, le nomma caire-général en Angleterre, i que Leyburn quitta depuis

pour la place de président du collège anglais de Douai. Après avoir gouverné ce collège pendant 18 ans, il se rendit à Rome, d'où, après un sé- jour d'un an, il fut rappelé dans sa patrie par ses affaires particulières. Dès qu'elles furent terminées, il vint à Châlons-sur-Marne, où il termina sa carrière, en 1677. C'était un homme plein de zèle, de bonnes intentions, et menant une vie très régu- lière; mais on lui reproche d'avoir manqué de prudence en quelques oc- casions. On a de lui: I. *Réponse encyclique à la Lettre encyclique du doyen et du chapitre, Douai, in-4<sup>o</sup>, 1661*: elle regarde les disputes qui existaient dans le clergé catholique d'Angleterre. II. *Le Saint caractere, Douai, in-8<sup>o</sup>, 1662*. III. *Vindicta criminum Duacensium, sous le nom de Jonas Thamon, contre Thomas Withe, in-4<sup>o</sup>, 1661*: cet ouvrage a été attribué à Jean Warner. IV. *Relation de son agencement en Islande, composée en 1648, publiée en 1722, Londres, in-8<sup>o</sup>*. Elle contient tous les détails de sa mission auprès du duc d'Ormond, chef des armées ca- tholiques d'Irlande. — Jean LEY- burn, neveu du précédent, succéda en 1670, à son oncle, dans la place de président du collège de Douai. Attiré six ans après à Rome, par le cardinal Howard, pour être son se- cretaire et son ambassadeur, il s'y fit en- tinner par ses talents, et par les con- naissances variées que lui avaient procurées ses voyages dans toute l'Europe avec le pape saint de lord M. d'Ormond. L'église catholique d'An- gleterre, par son gouvernement ecclésiastique. — Le nom de Richard S. le trouva pour en braver; et il y fut 1729, se de voir

de la Tour Saint-Jean. Lewis avait débuté dans la carrière dramatique, en 1796, par un drame intitulé, les *Vertus de village*, auquel il fit succéder, l'année suivante, le *Ministre*, tragédie imitée de Schiller, et le *Spectre du château*, opéra ou drame en musique : dans cette pièce, l'auteur était sur son terrain ; aussi de toutes ses pièces de théâtre, est-ce celle qui a eu le plus de vogue ; elle s'est conservée au répertoire de Drurylane, et s'y joue assez fréquemment. « Dépourvue de poésie, et » même de style, dit un critique anglais, cette production porte néanmoins l'empreinte d'une imagination forte et originale ; et Lewis a » eu le talent si rare de rendre les » spectres intéressants sur la scène. » La pièce qui, après celle-ci, eut le plus de succès, et qui s'est pareillement maintenue sur la scène de Drurylane, est sa tragédie d'*Adelgitha*, publiée en 1806. En France un sujet comme celui-là paraîtrait le comble de l'extravagance. Qu'on imagine une princesse, modèle de toutes les vertus, et femme de Guiscard, duc d'Apulie, tuant de sa main Michel Ducas, empereur grec, qui, après son expulsion de Byzance, a trouvé un asile en Apulie, et a forcé la femme de son bienfaiteur à lui accorder un rendez-vous : qu'on se figure ensuite cette femme reconnaissant dans un inconnu, qu'on a saisi comme meurtrier de Michel, un fils qu'elle a eu autrefois d'un fidèle amant, et enfin, cette même Adelgitha se donnant la mort pour se tirer d'embaras, et sauver la délicatesse de son mari prêt à la reprendre. Voici les titres des autres pièces de Lewis : *Rolla*, tragédie imitée de l'allemand, 1797 ; *l'Indien* (*East-Indian*), 1800 ; *Aielmora*, drame, 1801 ; *Alfonzo*, tragédie, 1801 ; *Rugantino*, mélo-

drame, 1805 ; *Venoni*, drame, 1809 ; *Une Heure, ou le Chevalier et le Démon des bois*, pièce romantique, avec de la musique, 1811 ; *Timour le Tartare*, mélodrame, 1812 ; *Riche et Pauvre*, opéra-comique, 1812. Lewis a encore publié le poème de l'*Amour du gain*, 1792, in-4°, et un recueil de *Poésies*, 1812, in-12. Depuis 1812, il fit quelques voyages, entre autres un aux Indes-Occidentales, où était située une partie de ses propriétés ; ce fut en revenant de la Jamaïque, qu'il mourut en mer, dans l'été de 1818. Par son testament il laissa sa collection de caricatures à lord Holland, et légua cent livres sterling à une jeune actrice, à condition d'employer cette somme à un bijou et de le porter à son cou, comme souvenir. D-G.

LEYBURN (GEORGE) descendait d'une ancienne famille du nord de l'Angleterre, qui avait été ruinée sous le règne d'Elisabeth, par la saisie des biens de Jacques Leyburn, mort sur l'échafaud, à cause de son opposition à la suprématie royale. George naquit en 1573, dans le Westmoreland : il fut d'abord élève, puis professeur d'humanités dans le collège anglais de Douai ; il alla ensuite prendre le bonnet de docteur à Reims, et de là se rendit à Paris, dans le collège d'Arras, où plusieurs de ses compatriotes s'étaient réunis pour composer des ouvrages polémiques contre les anglicans. Son zèle pour les fonctions de missionnaire l'ayant ramené dans sa patrie, il fut arrêté en débarquant à Douvres, renfermé dans le château de cette ville, mais bientôt après relâché à la recommandation de la reine Henriette, qui le nomma un de ses chapelains, et l'admit dans son intimité. Un ordre du conseil privé,

du nombre des catholiques rmaient la maison de cette se, l'ayant forcé de s'éloi- l fut arrêté de nouveau, et dans une prison, où l'on se it à lui faire son procès, lors- riette obtint encore sa liberté, condition qu'il sortirait du e. S'étant retiré à Douai, il ssa pendant quelques années losophie et la théologie, et ensuite en Angleterre : ne tarda pas à être décou- t renfermé à la Tour de Lon- l se lia dans cette prison avec re Monk, alors simple officier mée royale, et détenu pour e cause que lui. Gumble, dans de ce général, rapporte une sation curieuse qu'ils eurent e, d'où il résulte que le doc- t apercevoir dans la figure, s discours et dans les senti- le son compagnon d'infortune, its qui lui firent pressentir eviendrait un jour l'instru- e la Providence pour rétablir e malheureux Charles 1<sup>er</sup>. rône de ses pères, et qu'il lui t de ce pressentiment, dont pappelèrent les circonstances l'événement. Leyburn, étant e la Tour, se rendit en France, ertit efficacement la cause d'Angleterre. En 1647, le prin- alles l'envoya en Irlande, pour er à son parti les trois ar- tholiques de ce pays, qui ne nt se déclarer qu'après qu'on rait fait certaines concessions, ur de leur religion. Cette né- on n'eut point le succès qu'on it promis. Peu de temps après, d Smith, évêque de Calcé- qui résidait à Paris, le nomma ire général en Angleterre, que Leyburn quitta depuis

pour la place de président du collège anglais de Douai. Après avoir gouverné ce collège pendant 18 ans, il se rendit à Rome, d'où, après un sé- jour d'un an, il fut rappelé dans sa patrie par ses affaires particulières. Dès qu'elles furent terminées, il vint à Châlons-sur-Marne, où il termina sa carrière, en 1677. C'était un homme plein de zèle, de bonnes intentions, et menant une vie très régu- lière; mais on lui reproche d'avoir manqué de prudence en quelques occasions. On a de lui : I. *Réponse encyclique à la Lettre encyclique du doyen et du chapitre, Douai, in-4°.* 1661 : elle regarde les disputes qui existaient dans le clergé catholique d'Angleterre. II. *Le Saint caractere, Douai, in-8°.* 1662. III. *Vindiciae cen:uræ Duacensæ*, sous le nom de Jonas Thamon, contre Thomas Withe, in-4°. 1661 : cet ouvrage a été attribué à Jean Warner. IV. *Relation de son agense en Irlande*, composée en 1648, publiée en 1722, Londres, in-8°. Elle contient tous les détails de sa mission auprès du duc d'Ormond, chef des armées catholiques d'Irlande. — Jean LEYBURN, neveu du précédent, succéda en 1670, à son oncle, dans la place de président du collège de Douai. Attiré six ans après à Rome, par le cardinal Howard, pour être sou- secrétaire et son auditeur, il s'y fit es- timer par ses talents, et par les con- naissances variées que lui avaient procurées ses voyages dans toute l'Europe avec le fils aîné de lord Montaigu. L'église catholique d'An- gleterre, privée du gouvernement épiscopal depuis la mort de Richard Smith en 1657, le désigna pour en remplir les fonctions; et il y fut envoyé, en 1685, en qualité de vicaire apostolique, avec le titre d'évêque

d'Adrumet. (*in partibus.*) Jacques II le logea dans le palais de Saint-James, et lui assura un traitement annuel de mille livres sterling. La révolution de 1688, qui précipita ce prince de son trône, causa quelques changements dans la position de Leyburn; il fut même mis à la Tour de Londres: mais les ministres de Guillaume III, rassurés sur son caractère, lui rendirent bientôt la liberté, et le laissèrent exercer paisiblement les fonctions de son état, jusqu'à sa mort arrivée en 1703. Outre une *Lettre pastorale*, adressée aux catholiques d'Angleterre, on a de ce prélat une élégante traduction latine du *Traité de la nature des corps*, et de *l'immortalité de l'ame*, composé en anglais, par Kénelm Digby, Paris, 1651, in-fol. On conservait au collège de Douai, un manuscrit in-4<sup>o</sup>, de ses Lettres, faites pour servir de modèles dans ce genre d'écrire en latin. — Nicolas LEYBURN, autre neveu de George, et dernier frère de Jean, après s'être acquis l'estime de ses compatriotes catholiques, comme missionnaire, comme procureur et vice-président du collège de Douai, mourut en 1703. Il est auteur d'une traduction anglaise des *Instructions pour la jeunesse*, par Gobinet, 2 vol. in-8<sup>o</sup>. T-D.

LEYDE (JEAN DE). *Foy.* EYCK.

LEYDE (JEAN DE), roi des Anabaptistes, naquit vers la fin du xv<sup>e</sup> siècle. Le véritable nom de cet homme extraordinaire, qui, né de parents obscurs, sut se créer un trône, était *Bockelson* ou *Bockelson*. Fils d'un bailli de la Haye, mais ayant perdu ses parents dans son enfance, il fut élevé à Leyde, et forcé d'apprendre le métier de tailleur. Cependant ses dispositions naturelles supplèrent au défaut d'instruction; il se dé-

goûta d'un état pour lequel il ne sentait pas né, entra dans le commerce, passa quatre ans en Autriche, visita la Flandre, Lisbonne, Lubeck, revint à Leyde, y épousa la veuve d'un batelier, et établit une petite auberge. Ses goûts continrent de l'entraîner vers une carrière plus élevée. Tout en faisant le métier d'aubergiste, il se livrait à la lecture, composait des pièces de vers et de théâtre, tenait école de poésie, jouait la comédie, et disputait la Bible avec une érudition et une simplicité surprenantes. Sa petite auberge fut le rendez-vous des poètes et d'une société fort joyeuse. On y jouait, dansait et disputait sans cesse. Ce fut une école de plaisirs et d'être d'instruction; mais elle n'empêcha pas le maître de la maison de porter ses vues plus loin, et de jouer un rôle plus sérieux. L'esprit de la réformation avait fait fermenter les têtes en Allemagne et en Hollande: le vertige réformateur s'était emparé de la secte des Anabaptistes, qui, non contents de propager leur doctrine, décriaient celle des autres cultes, et déclamaient en fanatisme contre les dogmes des catholiques et des protestants. Ils soulevèrent plusieurs villes de la Hollande, et menèrent à gagner de l'argent dans la Westphalie. A Munster les autorités municipales, de long-temps en querelle avec eux, que, s'étaient déclarées en faveur du protestantisme, quelques prédicateurs anabaptistes, d'abord réduits au silence à cause de leur hardiesse, finirent par l'emporter sur les pasteurs protestants, et par enlever plusieurs magistrats. Bockelson entendu vanter leurs talents et leur curiosité et la mobilité naturel-



prit furent probablement les motifs qui lui firent abandonner me et son auberge, pour se à Munster. Il y arriva en 1533, les prédicateurs anabaptistes ; natisme le gagna ; il étudia ctrine, et la prêcha ensuite ute la chaleur d'un fervent te. Il ne revint en Hollande ur prêcher et disputer ; et dès nencement de l'année suivante, ut à Munster avec l'anabap- athison. Tous deux revêtus stume étrange, furent annon- les prédicateurs de leur secte des prophètes envoyés de our déjouer les projets des s. Quelques jours après, Jean le et l'anabaptiste Knipper- parcoururent les rues, en *Faites pénitence ! la ven- du père céleste approche !* de ces cris lugubres, le peu- ourut en foule pour se faire er : le nombre des fanatiques ta de jour en jour ; il y eut pirations, des visions, des convulsionnaires. Les catho- et les protestants, voyant la de la secte rivale, se tinrent s gardes, et se fortifièrent r quartier de la ville. Le évêque, de son côté, ayant toute son autorité, rassem- s troupes pour assiéger les ts et réduire les protestants abaptistes. Les prédications ; redoublèrent dans la ville e que le danger croissait ; les prêchèrent la pénitence us de fanatisme encore que mes : tous les cerveaux branlés, et l'autorité de Jean e, qui se distinguait par une n facile, et imposait par uction théâtral, augmentait our. Le prince de Waideck,

évêque de Munster, vint mettre le siè- ge devant la ville, après avoir enrôlé des troupes auxquelles il avait promis la moitié du butin lors du sac de Muns- ter, en se réservant l'autre moitié. Ceux des habitants qui lui étaient le plus dévoués, quittèrent la ville. Les anabaptistes étant alors maîtres de la place, se préparèrent à une vi- goureuse résistance. Dans la première fureur, ils pillèrent les églises, et brû- lèrent tous les livres et manuscrits qu'ils purent saisir. Après ces actes de violence, ils préparèrent les moyens de défense, formèrent un gouverne- ment composé de douze vieillards, qu'ils nommèrent les *anciens du nou- vel Israël*, et d'un prophète chargé d'annoncer leurs ordres au peuple. Ce rôle échut à Jean de Leyde. Les douze anciens publièrent une sorte de cons- titution. Les vivres furent tous dépo- sés dans des magasins communs, les habitants furent armés, les fortifi- cations furent réparées et améliorées ; et quelques-uns de ceux qui désap- prouvèrent les mesures prises par ces fanatiques, furent mis à mort. Les assiégeants, de leur côté, ne firent grâce à aucun des anabaptistes qui tombèrent en leur pouvoir. Tout en se défendant avec courage, Jean et ses collègues prêchaient la péni- tence ; ils prescrivaient la plus grande sobriété, et en même temps ils auto- risaient la polygamie, au grand scan- dale des vrais fidèles. Bientôt un prophète anabaptiste annonça que Dieu avait élu Jean pour roi du nouvel Israël ; et le fils de Bockels fut oint, et proclamé roi des Ana- baptistes. Le nouveau souverain se forma une garde de vingt-huit tra- bans, une cour, et même un sérail. Après la mort de sa première femme, qui avait été exécutée dans une émeute de la nouvelle secte à Leyde, il avait

épousé la veuve du prophète Mathison. Celle-ci fut proclamée reine ; et douze à quinze autres femmes lui furent subordonnées. Un téméraire, ayant osé blâmer cette polygamie , eut aussitôt la tête tranchée. Les armes du nouveau roi étaient un globe percé par deux glaives , et surmonté d'une croix. On frappa plusieurs médailles ; l'une représentant le roi en grand costume ; une autre avec cette légende : *Un seul Dieu , une seule foi , un seul baptême* ; 1534, à Munster. En vain le prince-évêque chercha-t-il à soulever le peuple contre ce nouveau maître : vigilant et actif, Jean de Leyde déjoua tous ses efforts. Au milieu des plaisirs auxquels il se livrait, il sut contenir, par la terreur, le peuple que la famine commençait à pousser au désespoir ; le moindre signe de défection était puni de mort : on prétend qu'il fit même subir le dernier supplice à une de ses femmes pour s'être refusée à cohabiter plus long-temps avec lui. Il envoya des missionnaires dans les autres villes de l'évêché afin de les gagner pour la nouvelle secte ; mais Waldeck les fit saisir et exécuter avec tous ceux qui s'étaient fait rebaptiser. Jean de Leyde envoya enfin des émissaires en Hollande pour obtenir des secours. Plusieurs tentatives furent faites par les anabaptistes hollandais afin de saisir l'autorité et de faire cause commune avec leurs frères de Munster ; mais elles échouèrent entièrement. Depuis plus de six mois le siège traînait en longueur, lorsque dans une nuit orageuse du mois de juin 1535, une partie des troupes épiscopales fut introduite par trahison dans la ville. Les anabaptistes se retranchèrent derrière des poutres et des chariots dans la place publique, et périrent la plupart en combattant. Jean de Leyde fut arrêté dans

une tour. Deux de ses compagnons, furent également pris vivants, et conduits dans un des forts de l'évêché. La ville fut abandonnée au pillage ; et pendant huit jours, les soldats s'y livrèrent aux plus affreux excès : tous les habitants que l'on soupçonnait d'avoir penché pour la nouvelle doctrine, furent massacrés ; et comme les anabaptistes passaient pour avoir généralement le teint blême, il suffisait d'être pâle pour devenir victime de la soldatesque. La vengeance de Waldeck fut si cruelle, que la diète de Worms s'intéressa pour les malheureux habitants de Munster, et prit des mesures pour mettre fin aux exécutions. Au mois de janvier 1536, Jean de Leyde et ses deux complices furent tirés de la prison, et conduits sur la place publique : après avoir été tenaillés, pendant plus d'une heure, avec des tenailles ardentes, on leur plongea un poignard dans le cœur ; ensuite on suspendit leurs corps dans des cages de fer au clocher de l'église Saint-Lambert. Ces cages y sont encore ; et les instruments du supplice sont demeurés suspendus devant l'hôtel-de-ville. Telle fut la fin d'une révolution qui, chez un peuple d'un caractère plus enthousiaste que les habitants de la Westphalie, aurait pu changer la face de l'Allemagne, et fonder l'empire d'une secte qui depuis est tombée dans l'obscurité. Jean de Leyde avait probablement, comme Mahomet, commencé à se faire illusion à lui-même avant de séduire les autres : il croyait à l'inspiration divine, et en vertu de sa mission, il voulut s'élever un trône. Dévot et voluptueux, humble et rempli d'ambition, ce fut par le fanatisme, plus que par ses talents, qu'il s'empara du pouvoir : cependant il fit preuve d'un caractère peu com-

parvenant à diriger ainsi  
 sme dans son intérêt, et à  
 en despote sur une secte qui  
 dans le républicanisme. On  
 encore à Munster le lieu où  
 harem : son portrait est à  
 thèque du chapitre de la ca-  
 ; il y a aussi deux portraits  
 de Leyde et de sa femme,  
 ar Floris. Tous les ans une  
 on du clergé de la cathé-  
 ppelle à cette ville la chute  
 baptisme et le triomphe de  
 é épiscopale. On joue, de  
 autre, sur le théâtre de  
 , une mauvaise tragédie dont  
 le héros. Ses aventures font  
 onds d'un roman médiocre,  
 à Leipzig. Kerssenbroick a  
 latin, et Catrou en français,  
 e des troubles de l'anabap-  
 D-c.

DE (LUCAS DAMMESZ, dit  
 E), célèbre graveur et pein-  
 Leyde, en 1494, reçut les  
 s leçons de dessin, de son  
 ues Jacobs, peintre assez mé-  
 t passa dans l'école de Cor-  
 ngelbrechtsen. Mais Lucas  
 pour ne rien devoir qu'à lui-  
 l n'avait que neuf ans, et il  
 ndu familiers tous les genres  
 ure, sur verre, en détrempe  
 ile. Il peignait avec un égal  
 paysage et le portrait. En  
 mère, craignant pour sa  
 ulait le détourner du tra-  
 passait les nuits entières à  
 Il ne faisait rien sans co-  
 ature, et ne fréquentait, des  
 us de son âge, que ceux  
 ent les mêmes goûts que lui.  
 ans, il peignit, en détrempe,  
 e de Saint-Hubert ; et ce  
 eut un succès universel.  
 ornant pas à la peinture,  
 la gravure à la pointe chez

un armurier qui faisait mordre à  
 l'eau-forte des ornements sur des  
 cuirasses ; et c'est chez un orfèvre  
 qu'il se perfectionna dans la gravure  
 au burin. Bientôt il surpassa tous les  
 artistes en ce genre, et rivalisa avec  
 Albert Durer lui-même. A l'âge de  
 quatorze ans, il grava une estampe  
 représentant *Mahomet dans un état  
 d'ivresse, égorgeant le moine Ser-  
 gius*. Cette estampe, datée de 1508, est  
 la première pièce de Lucas dont l'é-  
 poque soit déterminée ; mais comme  
 elle est très-bien gravée, et que le  
 dessin même en est assez correct, il  
 y a lieu de croire qu'il en avait gravé  
 beaucoup d'autres avant d'en venir  
 à ce point. L'art de la gravure lui  
 doit une de ses parties les plus essen-  
 tielles, la magie du clair-obscur. Il  
 est vrai qu'il a depuis été surpassé  
 dans cette même partie ; mais il lui  
 reste le mérite d'avoir conçu le pre-  
 mier l'idée d'affaiblir les teintes re-  
 lativement aux distances. C'est une  
 époque remarquable dans l'art ; et  
 Vasari a dit : « Ses sujets historiques  
 » sont d'une grande variété, et il a  
 » su éviter la confusion ; il a sur-  
 » passé Albert Durer dans la compo-  
 » sition ; il a plus approfondi que ce  
 » dernier toutes les règles qui tien-  
 » nent à cette partie de l'art. A peine  
 » la peinture pourrait-elle, par ses  
 » couleurs, faire mieux sentir la  
 » perspective aérienne. Les peintres  
 » mêmes ont puisé, dans ses gravures,  
 » les principes de leur art. » Lu-  
 cas prenait un soin particulier de ses  
 épreuves, et la tache la plus légère  
 suffisait pour les lui faire détruire.  
 La réputation de cet artiste s'étendit  
 surtout en Italie. A peine Albert  
 Durer eut-il vu les premières pro-  
 ductions du graveur hollandais,  
 qu'il conçut pour lui la plus haute es-  
 time : il fit le voyage de Leyde pour

le connaître ; et , dès qu'ils se furent vus , ces deux artistes se lièrent d'une amitié qui ne fut interrompue que par la mort. Animés d'une noble émulation , Albert et Lucas se communiquaient leurs lumières , choisissaient quelquefois les mêmes sujets , et les traitaient chacun à leur manière. Pendant qu'Albert était à Leyde , les deux amis , en témoignage de l'amitié et de l'estime qu'ils s'étaient vouées , se peignirent réciproquement sur un même panneau. Toujours jaloux d'acquérir de nouvelles connaissances , Lucas conçut le projet de visiter les artistes les plus renommés des Pays-Bas. Il fit ce voyage à grands frais , donnant des fêtes aux peintres dans toutes les villes qu'il traversait. Il avait fait équiper un vaisseau à ses dépens ; et attiré par la réputation dont jouissait alors Jean de Mabuse , il se rendit à Middelbourg , où résidait ce peintre , et se lia avec lui d'une étroite amitié. Ils visitèrent ensemble les villes de Gand , de Malines , d'Anvers ; et tous deux rivalisèrent de dépense et de générosité. Mais ce voyage fut loin d'être heureux pour Lucas. Il revint malade à Leyde , non sans soupçon d'avoir été empoisonné par des rivaux jaloux. Frappé de cette idée , il ne jouit plus d'un seul instant de repos ; toujours accablé de son mal , il ne quitta presque point le lit pendant les dernières années de sa vie. Toutefois , il avait trouvé le moyen d'y peindre et d'y graver ; et c'est dans ce travail seulement qu'il trouvait quelque distraction à ses maux. Cependant , l'opinion la plus générale n'attribue les infirmités et la mort prématurée de Lucas , qu'à la délicatesse de son tempérament , encore augmentée par son extrême application au travail. Quelques heures

avant sa mort il travaillait et sa dernière planche qui représente *Pallas*. Sentant approcher sa mort , il voulut jouir encore une fois de la vue du soleil , se fit transporter dans un chariot à l'air , et mourut en 1533 , âgé de 40 ans. Il s'était marié fort jeune , et de son mariage qu'une fille. Quant à cet artiste , et à la maladie qui le conduisit à garder le lit pendant la dernière partie de sa vie , on est de la quantité de tableaux laissés en tout genre , sur verre et sur bois , à l'huile ; et l'étonnement redouble , lorsque l'on considère le nombre de planches qu'il a gravées , soit au burin , soit à l'eau forte , qui monte à cent soixante-douze. On compte une vingtaine de tableaux en bois , gravés sur ses dessins , qui portent son chiffre. Comme Lucas de Leyde , peut être le plus grand artiste de la Flandre ait eu de son temps , ses tableaux sont bien peints , et d'une exécution large , quoique finie ; la couleur en est d'une extrême fraîcheur , surtout dans la peinture des fleurs , qu'il déploie toute la délicatesse de son pinceau. Dans le paysage , les arbres , les ciels et les fabriques sont peints avec finesse et légèreté. En général , ses compositions sont belles , riches , variées et sans défaut. Cependant son dessin , quoique correct , manque de moelle et pèche par une imitation trop minutieuse de la nature. D'un autre côté , ses figures se détachent trop sèchement sur les fonds ; leur donne un air un peu dur , et les teintes ne se fondant pas d'assez dégradé , les couleurs semblent parfois trop crues ; en défaut doit être plutôt attribué à la manière dont on peignait

temps de Lucas, la nature même de son talent. Le musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître : l'un représente la *Descente de Croix*, composition de neuf figures, l'autre une *Salutation Angélique*. Il possédait aussi un *Portrait de Lucas de Leyde*, peint par lui-même; — *Saint Jérôme dans le désert*; — *Hérodiade portant dans un bassin la tête de Saint-Jean-Baptiste*; — un *Portrait de Femme en prière*; — un *Portrait d'Homme dans la même attitude*, tous deux peints sur bois; — la *Fontaine de Jowence*, paysage avec figures. Les deux premiers ont été rendus à la Prusse, en 1814; les quatre autres ont été restitués en 1815, par le duc de Brunswick, ainsi que les trois dessins suivants : le *Dévouement de Curtius*; la *Femme adultère*; un *Homme armé d'un arc et d'une flèche*. Les dessins de Lucas de Leyde sont terminés à la plume : le travail en est fin et délicat; les hachures sont croisées en différents sens. Il y en a quelques-uns lavés au bistre, relevés avec du blanc au pinceau, hachés de la même manière que s'ils étaient faits à la plume. On les reconnaît facilement au caractère des draperies, aux airs de tête, à l'art et à l'esprit de la touche. Ses estampes, déjà payées fort cher de son vivant, n'ont fait qu'augmenter de valeur. Il est très-rare d'en rencontrer de bonnes épreuves; et elles sont encore plus difficiles à réunir, que celles d'Albert Dürer. M. Bartsch, garde de la bibliothèque impériale de Vienne, a publié un catalogue raisonné des cent soixante-douze pièces dont se compose l'œuvre de Lucas de Leyde. On peut y voir le détail et le prix des divers ouvrages de cet artiste. Le *Manuel des Amateurs de l'art*, de Huber et

Rost, en contient une nomenclature assez étendue : on se bornera ici à parler des pièces qui, par la perfection du travail, ou les anecdotes auxquelles elles ont donné lieu, méritent une attention particulière. I. *Abraham renvoyant Agar*, in-fol. Cette pièce, une des premières de l'artiste, est d'une extrême rareté; on la croit gravée en 1508. II. *L'Adoration des Mages*, grand in-fol. Cette estampe, une des plus considérables de l'œuvre de Lucas, est datée de 1513; elle a été regravée par H. Goltzius, avec peu de différence; et on la met au nombre des six chefs-d'œuvre de ce dernier graveur. III. *Jésus-Christ présenté au peuple*, ou le grand *Ecce homo*, grand in-fol. en travers. Cette riche composition contient plus de cent figures. C'est une des pièces capitales de Lucas; on y admire la convenance des caractères, l'ordonnance de la composition, et surtout l'intelligence avec laquelle les différents plans sont dégradés : elle porte la date de 1510; l'artiste n'avait alors que seize ans. IV. *Jésus-Christ entre les deux larrons*; très-belle estampe grand in-fol. en travers, presque aussi riche de composition que la précédente, puisqu'elle contient quatre-vingt-dix figures. Les bonnes épreuves de cette pièce, une des plus parfaites de l'œuvre de Lucas, sont excessivement rares; elle est datée de 1517. V. *Le Retour de l'Enfant prodigue*: cette pièce, que l'on croit gravée en 1510, est admirable par l'intelligence avec laquelle les lointains sont exécutés. VI. *Saint-Christophe dans l'eau, portant l'Enfant-Jésus sur ses épaules, en s'appuyant avec force sur une grosse branche d'arbre*. Cette petite estampe in-12, une des meilleures de l'artiste, paraît avoir été

gravée en 1521. La même année Albert Durer avait exécuté le même sujet ; et l'on présume que les deux estampes ont été faites en concurrence. VII. *Marie-Madelène se livrant aux plaisirs du monde* : cette estampe est célèbre sous le nom de la *Danse de la Madelène*. La scène se passe dans un riche paysage, et l'action en est triple. Au milieu est la Madelène, la tête ceinte de l'auréole, donnant la main à un homme avec lequel elle danse au son d'une flûte et d'un tambourin ; elle est environnée de plusieurs groupes des deux sexes. Vers le fond, la Madelène, la tête toujours ceinte de l'auréole, poursuit un cerf à la tête d'une troupe de chasseurs à pied et à cheval : enfin, vers le sommet d'un roc élevé, on voit l'ame de la Madelène ravie au ciel par quatre anges. Cette belle pièce, qui date de 1519, est une des plus recherchées et des plus rares de l'œuvre de Lucas. VIII. *Le poète Virgile suspendu dans un panier hors d'une fenêtre, par une courtisane, qui, pour se venger de quelques propos qu'il avait tenus sur son compte, l'expose ainsi à la risée des passants*. Ce sujet est tiré d'une vie apocryphe de Virgile, fort goûtée du temps de Lucas. L'estampe est gravée avec le plus grand art ; la manière en est plus vive et plus brillante que dans les autres ouvrages de l'artiste. Albert Durer fut tellement frappé de sa perfection, qu'il conçut le dessein d'en publier une qui pût rivaliser avec celle de Lucas ; et c'est à cette concurrence que l'on doit sa fameuse estampe connue sous le nom du *Cheval de la Mort*. IX. *Uylenspiegel* ou l'*Espiègle* ; estampe fameuse, dont on ne connaît que cinq ou six épreuves X. *Portrait de l'empereur Maximilien*

I<sup>er</sup>. à *mi-corps*. Il est ajusté au mode du temps, en cheveux et coiffé d'un grand chapeau. Il le peignit, lorsque cet empereur vint à Leyde ; mais il ne gravait ce portrait qu'en 1520, un an après le mort du prince. C'est la pièce la plus considérable qu'il ait gravée de cette sorte ; c'est aussi un des plus beaux ouvrages et un des plus rares. Il marquait ses estampes de la lettre L, quelquefois à rebours, et les plus belles le plus souvent de l'année de sa composition. La galerie de Florence possède le Portrait de cet empereur peint par lui-même ; il l'a gravé en eau-forte, et on lit au bas : *Et Lucas Leidenensis, propria manu incidit.* P

LEYDECKER (MELCHIOR), philosophe calviniste, né à Middelburg le 2 mars 1612, fut établi professeur dans la province de Zélande en 1642 et occupa, en 1678, une chaire de professeur à Utrecht : quelques temps après, il prit le grade de docteur à Leyde, et se prononça avec Moreri, d'une manière très-vivante contre les systèmes de Cocceius et de Descartes, qu'il regardait comme des innovations dangereuses, qu'il n'en eût qu'une connaissance suffisante pour les condamner. Sa vivacité de caractère et cette liberté de jugement lui firent commettre beaucoup d'imprudences et de fautes durant le cours de sa vie. On lui opposa à la réimpression de *Grands critiques* ; et il ne tira à lui que l'excellente édition d'Herder, qui n'eût pas lieu. On lui opposa aussi se déchaîner, avec lui, contre les ouvrages de Drusus contre celui de Spencer, intitulé *legibus ritualibus hebræorum*, croyait n'avoir été entrepris que pour favoriser le socinianisme. C

olérant qu'était Leydecker beaucoup un rap- tre les calvinistes et les lit même quelques ef- érer. Du reste, il était rabinisme, dans la laus l'histoire ecclé- ombreux écrits abon- s'ils manquent de cri- nodération, ils sont savoir. Il mourut en vons de lui : I. *De usmi libri sex, quibus nsenii vitâ et morte us et sequacium dog- itur*, Utrecht, 1695, rage, où l'on trouve ux, a été réfuté par l, sous ce titre : *La des rois défendue, re latine de Melchior .*, Paris, 1704 et 1712, a réfutation renferme cipes excellents. On *Le mépris de la puis- ne et la révolte contre marchent guere l'une Jean Vlack*, ministre aqua aussi l'*Histoire* : Leydecker répondit datée de 1696, et par aient relevées les er- ck, Utrecht, 1698, *republicâ hebræorum, bjicitur archæologia oria creationis et dilu- ontra Burneti profa- theoriam asseritur*. 1704, in-fol. III. *De icæ hebræorum statu gico-politico-historici*, me deuxième de l'ou- t, Amsterdam, 1710, me renferme des anec- es, et un grand nom- rieux sur le judaïsme,

depuis la captivité de Babylone jus- qu'à Jésus-Christ. IV. *Versio ac no- tæ in Maimonidis librum de regibus hebræorum eorumque juribus*, Rotter- dam, 1699, in-8°; inséré ensuite dans le tome dernier de la République des Hébreux. Leydecker avait com- posé un troisième tome, qui com- mençait à la naissance de Jésus- Christ; mais il demeura manuscrit entre les mains de Charles Thuin- man, élève de Leydecker, et pasteur de Middelbourg; il est encore inédit. V. *Continuatio historiæ ecclesiæ- ticæ G. Hornii*, Francfort, 1704, in-8°. (Voy. Georg. Horn.) VI. *Ana- lysis Scripturæ et de ejus interpreta- tione in concionibus, ac de me- thodo concionandi*, Utrecht, 1683, in-8°. VII. *Historia Ecclesiæ Afri- cæ illustrata*, Utrecht et Leipzig, 1690, in-4°. VIII. *Fax veritatis, seu exercitationes ad nonnullas con- troversias, etc.* Leyde, 1677, in-4°. IX. *Vis veritatis, seu disquisitionum ad nonnullas controversias, etc.*, Utrecht, 1679, in-4°. Ces deux ou- vrages sont dirigés dans le même sens contre la philosophie de Des- cartes. X. *Dissertatio historico-theo- logica de vulgato nuper Cl. Bekkeri volumine, et Scripturarum aucto- ritate ac veritate pro christianâ re- ligione apologetica*, Utrecht, 1692, in-8°. Cette dissertation contre le *Monde enchanté de Bekker*, est un des meilleurs ouvrages qui aient paru à cette occasion. Bayle approuve l'au- teur d'avoir fait voir qu'il n'y aurait point de principe plus pernicieux à la religion chrétienne que de pré- tendre qu'il ne faut pas croire ce qui surpasse la compréhension de notre esprit, ou ce qui n'est point conforme aux notions de la raison humaine (*Réponse aux questions d'un provincial*). Comme dans sa

dissertation, Leydecker avait attaqué Louis de Wölzogue, Yzarn, ministre réfugié d'Amsterdam, publia contre lui : *Apologia parentalis Ludovici Wolzogenii*, 1692. XI. *Exercitationes selectæ historico-theologicæ, quibus antiqua christianæ ecclesiæ doctrina ex monumentis Patrum, etc. exponitur*, Amsterdam, 1712, in-4°, 2 vol. On attribue à Leydecker : *Oratio de usu linguæ hebraicæ et de utilitate humaniorum litterarum in studio theologico*. Ce laborieux écrivain a donné un grand nombre d'autres ouvrages tant en latin qu'en hollandais. On en trouve la liste dans le *Trajectum eruditum* de Burmann, pag. 175-183. Leydecker a été placé au rang des savants précoces par Klefeker ; et ce n'est pas sans titre, puisqu'il avait lu les écrits des rabbins à dix-sept ans. Ce théologien avait refusé la chaire de Groningue, en 1689. La ville d'Utrecht le dédommagea de ce sacrifice en augmentant son traitement. L-B-E.

LEYSER (POLYCARPE), en latin *Iyserus*, théologien de la confession d'Augsbourg, naquit en 1552, à Wynenden dans le Wurtemberg. Ses dispositions lui méritèrent la protection d'Auguste, duc de Saxe, qui le fit élever dans l'université de Tubingue. En 1573, il fut appelé à Gollersdorf, pour remplir les fonctions de ministre. En 1576, il obtint le degré de docteur et le titre de professeur en théologie à l'université de Wittemberg, et ensuite celui de surintendant. Il travailla, en 1579, à la rédaction du *Formula concordie* entre les luthériens et les calvinistes, et en devint le plus zélé défenseur. Député, avec le ministre Jacques André, pour obtenir l'adhésion des théologiens et des ministres de l'électorat de Saxe, il s'acquitta de sa

mission avec une vigueur ; il assista, dit Bayle, à 100 assemblées qui furent l'occasion de ce livre, et pour l'usage des calvinistes et des luthériens. Cette négociation était négociée par les agents de Navarre. En 1588, il fut nommé coadjuteur de Brunswick, et d'accepter cette charge, au regret de ses partisans saxons ; après, il devint surintendant des églises du même pays. On le nomma, en 1593, à Wittemberg ; la même année, il fut nommé à la place de premier prédicateur de la ville de Dresde, qu'il occupa le reste de sa vie, avec celle de précepteur de jeunes princes : il mourut à Wittemberg, en 1601, laissant, par testament, une somme pour être distribuée, tous les ans, le jour de la fête de Polycarpe et de Sainte-Eulogie aux élèves de la communauté de la ville. On porte à treize le nombre de ses enfants. Les longues querelles qu'il eut à soutenir contre le jésuite Gretser, le ministre Samuel Huber et le poète Jean-Jacques, ne l'empêchèrent pas de donner beaucoup d'ouvrages : on les cite sous quelques-uns de nos titres ; nous indiquerons seulement : *Lossus Babylonicus, quatuor monarchias representans positio secundi capituli*. Darmstadt, 1607 et 1609 ; 1608 et 1610 ; Francfort, 1610, in-4°. II. *Schola Beati Polycarpi seu Commensarius in principio Danielis*, Darmstadt, 1610. III. *Expositio primæ parabolæ, seu Historia Adami*, 1604, in-4°. ; il a traité le reste de la Genèse, en plusieurs ouvrages. IV. *Christianismus, Calvinismus*, Wittenberg, 1608 et 1620, in-8° ; en 1608



emberg, 1623, in-8°, *Harmonia evangelica à venitio inchoata*, à *Lysero continuata*, et *herardo absoluta*, in-ée un grand nombre de *z. Bibliot. sacr.* du P. *. Historia ordinis jesuie Hasenmuller*), cum *yc. Lyseri præfatione*, 1594 et 1605. Le P. *uta* cette histoire; et *qua*, Leipzig, 1607, ouvrages que *Lyser* a *emand*, ne sont guère *reux*: ce sont des *dissermons*, des *apologies* *ions*, etc. On peut en *ans* le Dictionnaire des *Jæcher*, et dans *Spizeun honoris reseratum*, *chior Adam* a joint sa *phique* à celles des *théologie* lui a consacré un *aris* autres *LEYSER*, *port* *prénom*, se sont fait *divers* ouvrages. *Poly* *ls* du précédent, né à *, en 1586*, fut aussi *: théologie* à Leipzig et *rg*, et mourut le 15 *. — Son neveu*, *Poly* *: à Halle*, en 1656, fut *gdebourg*, surintendant *auté de Calenberg*, et *urintendant général* à *ut le 11 octobre 1725*, *publié divers ouvrages* — *Polycarpe IV*, fils *III*, naquit à *Wunstorp*, *nommé professeur* de *en 1718*, de *poésie* en *stoire* en 1726, à *l'unimstadt*; il avait aussi *et de docteur* en droit *ne*, à *Strasbourg*, et *niait la circulation* du

*sang*: il mourut à *Helmstadt*, le 7 *avril 1728*. Parmi ses nombreux *ouvrages* ou *opuscules*, nous *indiquerons*: I. *De Cautionibus circa bibliothecas*, *Wittemberg*, 1714, in-4°. II. *Meditationes de genuinâ historiâ literariâ*, *ibid.* 1715, in-4°. III. *Vindiciæ generales scriptorum qui vulgò suppositiui habentur*, *ibid.* 1715, in-4°. IV. *Selecta de vitâ et scriptis Joh. Bodini*, *ibid.* 1715, in-4°. (réimprimé dans l'*Apparatus*, n°. 10 ci-après.) V. *Dissertatio de origine eruditionis non ad Judæos sed ad Indos referendâ*, *ibid.* 1716, in-4°. VI. *Animadversiones criticæ in Ephemeridum literatarum inprimis hodiernarum methodum*, *ibid.* 1716, in-4°. VII. *Dissertatio de fictâ mediî avi barbarie inprimis circa poësin latinam*, *Helmstadt*, 1719, in-4°. VIII. *De poësi disciplinarum principe*, *ibid.* 1720, in-4°. IX. *Historia poëtarum et poëmatum mediî avi*, *Halle*, 1721, in-8°; ouvrage curieux, mais bien incomplet: on y trouve plutôt la liste des productions des poètes du moyen âge (du quatrième au quatorzième siècle) que des notices biographiques sur leur vie. Quelques petits poèmes y sont insérés en entier. X. *Apparatus litterarius societatis Colligentium*, *Wittemberg*, 1717, in-8°; reproduit en 1722, sous le titre d'*Icon omnis generis doctrine*, et en 1729, sous celui d'*Amœnitates litterariæ*. XI. *De salute Augusti ex numis*, *Helmstadt*, 1723, in-4°. XII. *De principum profectioe et adventu ex numis*, *ibid.* in-fol. XIII. *De primis juris germanici scripti incunabulis*, *ibid.* 1723, in-4°. XIV. *De verâ geographiæ methodo, cum specimine atlantis*, *ibid.* 1726, in-4°. XV. *Historia comitum Wunstorpica-*

sium, ibid. 1716, in-4°. XVI. *Observata diplomatico-historica de iis quæ Justiniano imperatori in procenio Institutionum imperitæ supposita sunt*, ibid. 1727, in-4°. XVII. *De juræ Justinianeæ à Lothario imperatore in Germaniam minimè introducto*, ibid. 1727, in-4°. Leyser avait donné lui-même un aperçu de ses travaux, sous ce titre : *Conspectus scriptorum editorum et edendorum*, Helmstadt, 1719, in-4°. L-B-E.

LEYSER (JEAN), fils de Polycarpe II, naquit à Leipzig en 1631, étudia dans l'université de cette ville, et y fut reçu bachelier, vers 1654; dix ans plus tard, on le nomma pasteur d'une paroisse, à quelques lieues de Leipzig. Dans ce temps-là, il fit connaissance avec un comte suédois, qui lui persuada *que non-seulement il était permis à un homme d'épouser plusieurs femmes à-la-fois, mais encore que cela lui était ordonné dans certains cas, par les lois divines et humaines, pour son intérêt ici-bas, et pour son salut éternel*. L'entêtement de Leyser pour cette opinion extravagante lui fit perdre son emploi. Obligé de s'expatrier, ce théologien porta son système dans les villes voisines de Leipzig, et partout il excita l'indignation. Tant que le comte suédois vécut, Leyser eut de quoi subsister par la pension qu'il en recevait; mais, après la mort de son protecteur, l'apôtre de la polygamie se refugia en Danemark, où il devint aumônier d'un régiment. Ses opinions ne furent pas plutôt connues, qu'il fut destitué et contraint de prendre la fuite. Il dirigea ses pas vers la Suède, où le même sort l'attendait. Repoussé des états du Nord, Leyser voyagea en Italie, en Angleterre, en Hollande. Fortifié

dans sa manie par la police, il ne s'occupait que de dénigrer aux autres, et de démenter l'illusion par toutes les raisons et d'autorités. A vint se fixer en France. Masius, ministre de l'envoyé de Danemark à Paris, lui donna secours sans le connaître; tombé malade, Leyser fut dans une plus affreuse misère. « Qu'un peu guéri (1684), il se vint à pied à Versailles, pour voir ses patrons qu'il avait servis si longtemps. A tout, il espérait quelque chose de des échecs, qu'il entendait qu'on dit, mieux qu'ailleurs, dans le monde et d'une manière particulière. Il se trompa : ses amis ne le virent et se moquèrent de lui, trouvant malade et dénué de tout, il voulut regagner son pays, mais les forces lui manquèrent, et son mal s'augmenta de sorte, qu'il ne put aller en voyage. On le porta dans un village de son voisinage, où il rendit le dernier soupir. (Lettre de Masius à Allix.) Leyser n'a jamais été marié et il était bâti de telle sorte que Masius, que, loin d'avoir épousé plusieurs femmes, il lui était impossible d'en épouser une seule. » tait, dit Bayle, un pauvre homme bossu, maigre, pâle, et rêveur. » Nous connaissons I. *Court dialogue sur la polygamie*, en allemand; l'auteur s'est servi du faux nom de *Sincereberg*. II. *Moëlle royale de Danemark*, 1676, in-4°, et III. *Discursus politicus de polygamia*, 1676, in-8°, sous le nom de *Theophilus Alethæus*. (Leyser fut brûlé par la main du roi de Suède à Stockholm et à Copenhague.)

primer à Luz 1, 1682, et un commentaire beaucoup plus ample que le premier, sous le titre de *Polygamia triumphatrix*. À la fin du volume, en appendice, des thèses en latin, contre le sentiment de *la Digamie des Evêques*, des marginales de ce réformateur, le plus considéré de son siècle, a été réfuté par Diekmann, *Schediasma lismo*, Iena, 1700, in-4°. Diekmann, ministre de Copenhague, *victrix*, Francfort, 1700, in-8°, et *Polygamia triumphatrix*, 28 *Dissertat.* 1680, par le docteur Masius, qui avait vu les papiers et les revues de Leyser, assure que ce pauvre homme était étrangement fatigué de son sujet ; qu'il avait fouillé dans les meilleures bibliothèques, et qu'il avait encore en sa possession un ouvrage subtil et perilleux dit avoir appris d'un nommé *Carrera*, qu'on trouve dans les papiers de Leyser contenant les noms de polygames de son siècle, et l'histoire des maux et des coups soufferts à cause de son système. (*Nouvelles de la République*, an. 1685.) Leyser se plaignait avec amertume des persécutions qu'on lui faisait éprouver à cause de ses opinions ; et il ne craignait rien, qu'on aurait dû plutôt lui offrir en triomphe pour avoir débarrassé les hommes de la tyrannie des femmes, en leur ôtant une ressource de la polygamie. Cet homme, si porté à se plaindre des contradictions qu'il lui venait, n'était guère tolérant

à l'égard de ses adversaires : on en jugera par une épitaphe, qu'il composa pour un d'entre eux, et qu'on peut lire à la fin de la préface du *Polygamia triumphatrix* ; on y remarque ces expressions : *Sub hoc lapide diabolus incarnatus, hominum multiplicationi invidens... Horrendum monstrum ac ingens, cui lumen ademptum, asini sepulture dignissimum, et si viveret, in asinariam aut Utopiam relegandum.* L'analyse du traité, intitulé : *Polygamia triumphatrix*, que Bayle a donnée dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, année 1685, ne nous paraît pas exacte. L-B-Z.

LEYSER ( AUGUSTIN ), célèbre jurisconsulte allemand, naquit à Wittenberg, en 1663. Après avoir fait ses études de la manière la plus brillante, voyagea en Hollande, en Angleterre et en Italie, et servit comme volontaire dans l'armée autrichienne ( contre les Turcs ), il revint dans sa patrie en 1706, y exerça divers emplois, fut nommé professeur de droit à Wittenberg, en 1708, et à Helmstadt, en 1712. Il remplit encore d'autres charges importantes, et la place de président du consistoire ecclésiastique de la principauté. Ces diverses fonctions, et la rédaction de ses ouvrages, remplirent sa vie. Il mourut à Wittenberg, le 3 mai 1752. On citera de lui : I. *De Logomachüs in jure Dissertatio*, Wittenberg, 1707, in-4° ; *ibid.*, 1724. Leyser se proposait d'en donner une troisième édition fort augmentée, et l'impression même en était déjà commencée ; mais l'affaiblissement de ses forces l'empêcha de la terminer. II. *De assentationibus jurisconsultorum*, *Dissertatio*, *ibid.*, 1712, in-4° ; Helmstadt, 1726 ; et Leipzig, 1741, in-4°. Cette dernière édition

a été publiée par Henri-Gottlob Franck, qui y a joint des notes, un Index très-ample et différentes pièces intéressantes. Quelques expressions échappées à Leyser, blessèrent les professeurs de Wittenberg; ils se réunirent contre l'ouvrage, et suscitèrent à l'auteur des tracasseries si violentes, que Gottlob-Auguste Iénichen a cru devoir lui donner une place parmi les martyrs du droit, dans son édition de la *Biblioth. juridica* de Lipenius. Leyser a rendu un compte très-détaillé de cette persécution, dans une lettre à ses amis, insérée dans la dernière édition de son ouvrage. III. *Jurisconsultorum variationes et retractationes*, Helms-tadt, 1713, in-4°; nouvelle édition, augmentée et publiée avec une savante préface, par Gottlob-Auguste Iénichen, Leipzig, 1737, in-4°. IV. *De Feudis Brunsvicensibus et Luneburgensibus*, ibid. 1720; nouvelle édit. augmentée, 1733. V. *De jurejurando purgatorio*, ibidem, 1724. VI. *Dissertatio de mutatione monetæ*, ibid. 1729, in-4°. VII. *De his qui ex mentis imbecillitate delinquant*, *Dissert.*, ibid. 1732, in-4°. VIII. *De inculpatâ tutelâ*, 1737, in-4°. IX. *De discrimine jurisjurandi affectionis in infinitum ac immensum*, ibid. 1737, in-4°. X. *De salvoconducto*, 1740. XI. *Dissertatio de pugnis jurisconsultorum*, Wittenberg, 1749. XII. *Meditationes ad Pandectas, quibus præcipua juris capita ex antiquitate explicantur*, etc. Leipzig, 1717-47, 11 vol. in-4°; nouvelle édition, augmentée d'une table générale par Iénichen, Wolfenbutel, 1741-62, 12 vol. in-4°; réimprimée à Hall, 1772-75, 12 vol. in-8°. Les décisions de Leyser sur les Pandectes sont regardées comme des oracles par les

jurisconsultes allemands (*Bibl. d'un avocat*.) Plus eux, parmi lesquels on compte le professeur Hartleben, Louis Hoëpfker, Ernest-Juste commenté, éclairci, explicit cet ouvrage, resté célèbre dans toutes les universités d'Allemagne, et qui est cependant peu connu en France.

IEZAY - MARNESI. FRANÇOIS-ADRIEN, marquis, né à Metz, le 24 août 1711, pour précepteur, C. M. aimait les vers et le goût à son élève. ( *V. GUILLET*, 459. ) Destiné par sa naissance à la profession des armes, à laquelle il des étaient-elles terminée dans le régiment du Roi obtint, quelque temps après, une compagnie. Les nouveaux ordres sur le service lui déplurent, et donna sa démission. A cette époque une demoiselle de l'aucun de Nettancourt, en Lorraine, tira avec elle dans sa terre de Julien, près de Lous-lez-Liens; il partagea dès-lors ses loisirs entre l'embellissement de ses terres, la culture des lettres, et le projet d'adoucir le sort de ses vassaux. Long-temps avant qu'il se déterminât à la réforme, il avait été marié et la corvée dans sa terre. Il habitait Paris pendant l'été, la campagne pendant l'hiver, et faisait sans cesse de nouvelles expériences qui tournaient à son profit de l'agriculture. Il recevait chez lui les hommes les plus distingués par leur naissance et leurs talents; il avait pour au

(1) On ne cesse de répéter qu'il se lia avec Vauvornagnes, capitaine de régiment; mais cet événement est mort plusieurs années avant qu'il eût atteint l'âge d'entrer au service.

hamfort, Bouffiers, Du-le Fontanes, etc. Ce fut mprimer, en 1788, le *our le Peuple français*, ns son château par l'abbé l fut l'un des membres de le Franche-Comté, qui se nt pour l'égal répartition et la suppression des re-fodales. Elu député aux ux par le bailliage d'Aval, aux députés du tiers, et rd avec le côté gauche de e constituante : mais il ne t s'apercevoir qu'il deve-ible de diriger le mouve- tionnaire; et il ne parut e fois à la tribune pour la proposition tendant à x comédiens les droits des tifs. Prévoyant les maux fondre sur sa patrie, il ance vers la fin de l'année enant avec lui des ou- ultivateurs et des artistes, er un établissement dans eptentrionale. Il avait e compagnie du Scioto un in qu'il se proposait de ulture; mais la compagnie remplir les conditions de : ses compagnons se dis- et, après avoir demeuré la Pensylvanie, il se dé- sser en Europe. Il s'ar- es mois en Angleterre, rance en 1792. Il se bâta r sa terre de St.-Julien, où vivre tranquille et ignore d'habitants dont il avait ment l'ami et le bienfai- son asile fut découvert régime odieux de la ter- ité et conduit dans les Besançon, il y languit nze mois, ne subsistant bles secours qu'il recevait

d'amis presque aussi malheureux que lui. La chute de Robespierre le sauva d'une mort inévitable, et il retourna à la campagne reprendre ses an- ciennes et douces habitudes; mais, après la journée du 18 fructidor (4 septembre 1797), voyant son fils aîné proscrit, et craignant d'être ar- rêté de nouveau, il se réfugia dans le pays de Vaud, où il reçut beau- coup de preuves d'amitié de M. Necker et de sa famille. Il habita Lau- sanne jusqu'au moment où il crut pouvoir rentrer dans sa patrie sans danger. Il s'établit alors à Besançon, où il comptait trouver des secours pour un grand ouvrage qu'il médi- tait sur l'*accord des principes de la Religion et de la véritable philoso- phie*; il venait d'en arrêter le plan, lorsqu'il mourut le 9 novembre 1800. Il était membre des académies de Nanci, de Lyon et de Besançon, où M. Grappin a lu son *Eloge* en 1812. On a du marquis de Lezay: I. *Essai sur la minéralogie du bailliage d'Or- gelet en Franche-Comté*, Besan- çon, 1778, in-8°. Il y rend compte des différentes espèces de terres qu'il a reconnues et analysées, et dont quelques-unes lui paraissent propres à la fabrication des briques, et d'au- tres à être converties en faïence d'une qualité, sinon supérieure, du moins égale à celle qu'on tirait alors d'An- gleterre. Il indique ensuite plusieurs carrières de beau marbre, et ter- mine par une notice des pierres, des cristaux et des fossiles qu'il a recueil- lis dans ses excursions. II. *Le bon- heur dans les campagnes*, Neufcha- tel, 1784, in-8°.; nouv. édit. aug- mentée, ibid., 1788, 1790, in-8°. Il y réclame avec force la suppres- sion des corvées, l'établissement des états provinciaux, et le partage des biens des communes, moyennant une

redevance dont le produit annuel serait employé à donner des secours aux familles pauvres. Il engage aussi les grands seigneurs à séjourner dans leurs terres, persuadé qu'ils s'empresseront de soulager les maux dont ils seront les témoins. III. *Plan de lecture pour une jeune dame*, Paris, 1784, in-12; nouv. édit. Lausanne, 1800, in-8°. La seconde édition est augmentée: 1°. d'un *Voyage au pays de Vaud*, en 1797; 2°. d'une *Lettre sur la Bresse*; 3°. de *Pensées littéraires, morales et religieuses*; 4°. d'une nouvelle intitulée: *l'Héroïsme de la Charité*; d'une *Lettre* à M. Audrain, négociant à Pittsburg, contenant des détails intéressants sur son séjour au Scioto; d'un *Dialogue entre Buffon et Bailly*; et enfin du *Discours de réception* de l'auteur à l'académie de Nanci (1). IV. *Essais sur la nature champêtre*, poème en cinq chants, suivi de notes, Paris, 1787, in-8°.; traduit en allemand, par J. God. Grohmann, Leipzig, 1792, in 8°.; réimprimé sous ce titre: *Les paysages ou Essais sur la nature*, etc. Paris, 1800, in-8°. Le style de ce poème, un peu faible, est toujours naturel et quelquefois élégant: mais le défaut de coloris est bien racheté par des vers que le cœur seul a pu inspirer, et par ces tableaux de sentiment qui semblent être réservés plus particulièrement pour les ouvrages destinés, comme celui-ci, à faire aimer la nature. Le discours préliminaire contient des détails intéressants sur les progrès de l'art des jardins, sur les poètes qui les ont célébrés, et enfin sur les écrivains qui en ont traité particulièrement. M. Marron, aujourd'hui pasteur d'une

des églises réformées de plaignit par une Lettre, in *l'Année littéraire*, 1787 pag. 112 et suiv. ), que le parlé trop superficielleme dins hollandais; Lezay - l réparéce tort dans la secon à laquelle il a joint les mor vants: *Apelle et Campas* héroïque eu trois actes; l de cet opéra mérite d'être r entrepris à la prière de Ch a été mis en musique, s ment, par Laborde, Pic de Lacépède, et il n'a jam présenté. — *Pièces fugitiv* distinguer dans le nombre à *mon curé*, imprimée dan nach des Muses, et dont amateurs ont retenu ce ve.

L'âge d'or était l'âge où l'or ne r — *l'Heureuse Famille*, coi et les *Lampes*, allégorie en de Montesquieu, Voltaire, et Buffon. V. *Lettres écrites de l'Ohio*, Paris, 1792, i lettres, ayant été arrêtées l ize, sont très-rares. La pri adressée à Boufflers; la s Bernardin de St.-Pierre, au nonce son projet de lui dédi qu'il se propose de bâtir; t troisième, à son fils Adri l'article est ci-après. On bue encore la *Traduction* vrage de John-Coakley Let titulé: *Le Voyageur natur* *Instructions sur les moyen* *masser les objets d'histoi* *relle et de les bien conserv* terdam (Paris), 1775, i les *Lettres* publiées sous le Sherlock, Londres (Paris 1780, 2 vol. in-8°. (r). Voy

(1) Ce discours fut imprimé en 1767, et Frétau en parla avec éloge dans l'année littéraire.

(2) Quelques personnes lui attribuent un *Dîner* servi souvenant par l'académ.

moires de l'académie de Besançon, t. 1<sup>er</sup> année 1812, page 75). Lezay a fourni quelques morceaux à l'Encyclopédie, entre autres l'art. *Maraudeur*. W-s.

LEZAY-MARNESIA (CHARLOTTE - ANTOINETTE DE BRESSEY, marquise DE), mère du précédent, était fille d'un chambellan de Léopold, duc de Lorraine. Elle habitait Nancy, où sa maison était le rendez-vous des personnes les plus aimables et les plus spirituelles. Saint-Lambert, Boufflers, Cerutti, alors jésuite, le père Leslie, son confrère, homme de génie, mais sans goût et sans grâce (Voy. *Plan de lecture pour une jeune dame*, deuxième édition, page 102), formaient sa société la plus habituelle. Elle cultivait en secret la littérature; et à l'exception de deux ou trois amis intimes, personne ne la soupçonnait d'être l'auteur des *Lettres de Julie à Ovide*, Paris, 1753; *ibid.*, 1774, in-12, qui ont été insérées dans divers recueils. Le succès de ces lettres, attribuées dans le temps à Marinonnet, ne put pas la déterminer à avouer son ouvrage. C'est son fils qui a révélé ce secret, plusieurs années après la mort de l'auteur. La marquise de Lezay-Marnesia mourut en 1785, au château de Conde,

en 1773, sur cette question : *Comment l'éducation des femmes peut-elle contribuer à rendre les hommes meilleurs?* imprimé sous le nom du comte Costa, et dédié au marquis de Marnesia, lui-même. On supposerait que ce dernier, vainqueur au concours par sa qualité d'académicien, présenta son ouvrage sous un nom étranger, et se le fit dédier pour mieux éloigner les soupçons. Quoiqu'il en soit, il est certain que Lezay de Marnesia était en liaison très intime avec le comte, aujourd'hui marquis, Joseph-Henri de Costa de Beauregard, connu surtout par deux de ses ouvrages *Mémoires historiques sur le royaume de Sardaigne*, 1816, 3 vol. in-8, et *Mémoires d'un portefeuille ministériel*, 1817, 2 vol. in-8, et qu'il allait souvent passer des mois entiers, chez cet ami, au château de Beauregard près de Genève.

maison de campagne de l'évêque d'Evreux, son beau-frère (1). W-s.

LEZAY - MARNEZIA (ADRIEN comte DE), publiciste distingué, né en 1770, à Saint Julien, bailliage d'Orgelet, annonça de bonne heure un goût très-vif pour l'histoire naturelle et la littérature. Après avoir terminé ses études classiques, il entra dans le régiment du Roi, où son père, le marquis de Marnesia, avait servi. Il alla ensuite étudier la diplomatie à l'école de Bruuswick, la seule de ce genre qu'il y eût alors en Europe. La révolution l'empêcha de rentrer en France; et en attendant des moments plus calmes, il visita l'Allemagne et l'Angleterre. Après la révolution du 9 thermidor, il vint à Paris, et publia quelques écrits dans lesquels il attaqua avec énergie les démagogues qui s'efforçaient de ressaisir le pouvoir; il inséra aussi de nombreux articles dans le Journal de Paris, dont M. Roederer était un des propriétaires, et fut du nombre des hommes de lettres proscrits au mois de vendémiaire an IV (1795), comme opposés au gouvernement d'alors. Il se tint caché quelque temps à Breteville, dans la Normandie, et y employa ses loisirs à la traduction de la tragédie de *Don Carlos*, de Schiller, dont il était l'admirateur. De retour à Paris, il osa prédire hautement que la constitution directoriale ne tarderait pas à éprouver le sort de toutes celles qui l'avaient précédée: cette franchise imprudente lui attira la haine de Chénier, qui chercha à le

(1) Louis-Albert de Lezay-Marnesia, doyen du chapitre de Saint-Jean de Lyon, évêque d'Evreux, mourut à Lons-le-Saulnier, le 4 juin 1790, à l'âge d'environ 85 ans. Son tombeau a été violé pendant la révolution, et il sert encore aujourd'hui (1819) de bassin à la fontaine construite dans la cour du couvent des Capucins de Lons-le-Saulnier. (Note communiquée par M. Monnier, conservateur du Musée du département du Jura.)

tourner en ridicule dans une satire où il le fait l'interlocuteur de M. Roderer, qui est désigné par le nom de *docteur Pancrace*. Proscrit une seconde fois au 18 fructidor, le comte Lezay-Marnesia fut obligé de chercher un asile hors de France, et il se réfugia dans le pays de Vaud avec son père; ils y reçurent, tous les deux, un accueil très-distingué de M. Necker et de Madame de Staël. Rentré en France, après la chute du directoire, il trouva une protection puissante dans madame de Beauharnais, depuis madame Buonaparte, dont sa sœur était alliée, ayant épousé M. Claude de Beauharnais, père de la princesse de Bade, et cousin d'Alexandre de Beauharnais. Il fut envoyé ambassadeur près de l'électeur de Saltzbourg, aujourd'hui grand-duc de Toscane, et passa ensuite dans le Valais, avec la mission de préparer la réunion de ce pays à la France. Il fut nommé, en 1806, à la préfecture de Rhin-et-Moselle (Coblentz), et transféré, en 1810, à celle du Bas-Rhin. Il se fit chérir de ses administrés par sa douceur et son intégrité, et contribua beaucoup à la prospérité de la ville de Strasbourg. Maintenu par le roi dans ses fonctions, il était allé au devant de monseigneur le duc de Berri pour l'accompagner dans la visite que le prince devait faire de ce département; les chevaux effrayés du bruit de la mousqueterie ne purent être retenus par celui qui les guidait: le comte de Lezay fut précipité de sa voiture, et rapporté à Strasbourg, où il expira, le 9 octobre 1814. On connaît de lui: I. *Les Ruines*, ou Voyage en France pour servir de suite à celui de la Grèce, Paris, 1794, in-8°. C'est une peinture énergique des épouvantables excès

de cette faction qui détruisit, en quelques mois, tout ce que la sagesse et l'expérience avaient créé durant quatorze siècles. Il se fit quatre éditions de ce petit ouvrage, en moins d'un an; et il en parut des traductions en allemand et en anglais. II. *Qu'est-ce que la constitution* de 1793; ibid. 1795, in-8°. Ce livre fut arrêté par la police; mais l'auteur le fit reparaitre sous ce titre: *Considérations sur les états de Massachusset et de Pensylvanie, ou Parallèle de deux constitutions, dont l'une est fondée sur la division, et l'autre sur l'unité de la législation*, ibid., in-8°. III. *De la constitution* de 1795; ibid. in-8°. IV. *De la faiblesse d'un gouvernement qui commence, et de la nécessité où il est de se rallier à la majorité nationale*, ibid. 1796, in-8°; traduit en allemand dans le *Journal* nommé *Klio*. C'est la réfutation de l'ouvrage de M. Benjamin Constant: *De la force d'un gouvernement qui commence*, etc. V. *Des causes de la révolution et de ses résultats*, ibidem, 1797, in-8°. VI. *Pensées choisies du cardinal de Retz*, ibid., 1797, in-18. Le choix de ces pensées, au nombre de cent dix-neuf, est bien fait. La préface est un des meilleurs morceaux sortis de la plume du comte de Lezay. VII. *Lettres à un Suisse, sur la nouvelle constitution helvétique*, Neuchâtel, 1797, in-8°. VIII. *Don Carlos, infant d'Espagne*, tragédie, traduite de l'allemand de Schiller, Paris, 1799, in-8°. de 392 pag. Cette traduction est très-estimée: l'auteur y a joint des notes critiques, et l'a fait précéder par des observations intéressantes sur la langue et le théâtre français; mais on doit avouer qu'il s'y montre trop favorable au genre romantique. — Son frère, le comte Albert LEZAY DE



LEZ est peut-être le nom de la Chambray-Maisons, un ordre, en 1763, dans un des - 1763, se distingua dans les assemblées provinciales qui traitent les États-généraux de France, Paris, 1765: se concernant que les rois d'une même race. Cet ouvrage devait être suivi, qui n'a point paru. *Maison funèbre de Louis XV*, 1774, in-8°. W—s.  
**LEZINSKI STANISLAS**. Voy.

**LEZ**  
**FRÉDÉRIC DE BRUTELLE**  
 LES-LOUIS, savant botaniste, né à Paris, en 1746, d'une famille qui avait un rang distingué dans le commerce, et jouissait d'une fortune assez considérable, acheta le grade de secrétaire, et fut reçu, en 1772, procureur du roi à la généralité des eaux-et-forêts de la généralité de Paris. Piqué de n'avoir pu obtenir un des arbres exotiques, qui croissent en pleine terre au jardin des Plantes (c'était un micocoulier), il se fit donner aussitôt un cours de botanique, se lia avec les naturalistes les plus célèbres, et devint, en peu de temps, un excellent nomenclateur. Il entra, en 1775, à la cour de France; et ses rapports avec l'illustre Malesherbes accrurent encore son crédit pour l'histoire naturelle: il ne tarda pas à publier quelques ouvrages sur les espèces de plantes dont il avait fait une étude plus particulière, et ces essais lui firent assez connaître son nom à des ouvrages considérables. Informé que Dombey sollicitait vainement les avances nécessaires pour publier les observa-

tions qu'il avait recueillies pendant son voyage au Pérou et au Chili, il offrit de rédiger et imprimer à ses frais la partie botanique. On lui remit en conséquence l'herbier de Dombey; et son travail était déjà fort avancé, lorsque, sur l'instance de l'ambassadeur d'Espagne, on lui enjoignit de suspendre la publication de la *Flora du Pérou*, jusqu'à ce que les naturalistes espagnols qui avaient exploré la même contrée, eussent fait paraître le résultat de leurs recherches. On ordonna en même temps à Lhéritier de remettre à M. de Buffon l'herbier de Dombey. Au lieu d'obéir, il se hâta d'emballer le précieux herbier, part, avec son trésor, pour Calais, et n'est tranquille que lorsqu'il est arrivé en Angleterre. (Voyez Dombey, t. XI, p. 503 et suiv.) Il passa quinze mois à Londres, vivant dans la retraite la plus absolue, et uniquement occupé d'un travail pour lequel il trouva des ressources importantes dans la riche bibliothèque de M. Banks. Il ne rentra en France, qu'à l'époque où la révolution lui assurait la possession tranquille de ce trésor, qui ne devait pourtant jamais être publié. Il était en octobre 1789 l'un des commandants de la garde nationale de Paris: se trouvant à Versailles à la tête de son bataillon (celui des Lombards) à la fatale journée du 6 octobre, il eut le bonheur d'arracher d'entre les mains d'une populace effrénée onze gardes-du-corps qu'elle allait mettre en pièces, se les fit livrer sous sa responsabilité pour les conduire à Paris, et leur procura des habits bourgeois à la faveur desquels ils purent s'évader. La diminution de sa fortune l'obligea d'accepter, comme une ressource, les places qu'on s'empressa

de lui offrir : il fut employé quelque temps au ministère de la justice, et nommé deux fois juge au tribunal civil de Paris ; il en remplit les fonctions avec cette droiture qui avait été toute sa vie la règle de ses actions. Lhéritier partageait ses loisirs entre les soins qu'il devait à ses enfants, l'histoire naturelle, et les livres, dont il avait formé, en peu de temps, une collection beaucoup plus considérable que ne devait le lui permettre sa fortune. Il se proposait d'employer à régler ses affaires et à terminer ses ouvrages, les années que lui promettaient encore sa vigueur et sa tempérance, lorsqu'il fut assassiné à coups de sabre, à quelques pas de son domicile, le 16 avril 1800. « Les motifs et les auteurs de ce crime sont restés » convertis d'un voile impénétrable. » Lhéritier, naturellement bon, était d'un caractère difficile et impatient ; il eut des discussions très-vives avec Cavanilles sur l'antériorité de la découverte de quelques plantes, et il ne paraît pas que le droit fût de son côté. (Voyez CAVANILLES, t. VI, p. 447.) Il était membre de l'académie des sciences, et il fit partie de l'Institut, dès l'organisation de ce corps savant. Son Éloge, par M. Guvier, est imprimé dans le tome IV des *Mémoires de la classe des sciences physiques et mathématiques*. « Les » ouvrages de botanique de Lhéritier, dit son éloquent panégyriste, » sont estimés de toute l'Europe, » pour l'exactitude des descriptions, » la minutieuse recherche des caractères, la grandeur et le fini des » planches. » On ne doit pas oublier que MM. Redouté et Sellier, qui ont acquis une si grande célébrité par la perfection à laquelle ils ont porté l'art de peindre les plantes, doivent

en partie à Lhéritier le développement de leurs talents. Les ouvrages qu'on a de lui, sont : I. *Stirpes novæ aut minùs cognitæ, descriptionibus illustratæ*, Paris, 1784, et années suivantes, in-fol., contenant sept fascicules ou cahiers et quatre-vingt-seize planches. « Il publia, en 1787, » quarante - quatre autres planches » qui devaient faire suite aux premières, et qui représentent des *geranium* ; mais le texte, quoiqu'imprimé depuis long-temps, n'a point » été mis en vente. » (Éloge de Lhéritier.) II. *Cornus, specimen botanicum s) stens descriptiones et icones specierum corni minùs cognitarum*, Paris, 1788, in-fol. avec six planches : c'est l'histoire particulière des *cornouillers*. III. *Sertum Anglicum (le bouquet anglais) seu plantarum rariores quæ in hortis juxtà Londinum imprimi in horto regio Kewensi coluntur*, Paris, 1788, in fol. max., avec trente-quatre planches ; c'est le plus beau et le dernier des ouvrages qu'il ait mis au jour ; il a donné aux nouvelles plantes qui y sont décrites, les noms des botanistes anglais, pour leur témoigner sa reconnaissance de l'accueil qu'il en avait reçu. IV. Sept Dissertations latines : *Achille*, 1788, in-fol., avec une planche ; on n'en connaît qu'un seul exemplaire ; — *Hymenopappus* ; — *Oxybaphus* ; — *Virgilia* ; — *Michauxia* ; *Buchoxia* (1), in-fol. : il ne les a fait imprimer chacune qu'à cinq exemplaires, pour leur donner le mérite d'une excessive rareté ; et il les a distribuées à des personnes différentes, de manière que nul n'en pût posséder la collection complète.

(1) Lhéritier donna ce nom à une plante d'une odeur infecte pour exprimer son mépris des compilations de l'infatigable Buchon, contre lequel il avait écrit alors quelque motif particulier de ressentiment.

, intitulée *Cadia*, a été le *Magasin encyclopédique* en a tiré, à part, quelques-uns in-8°. La collection des ouvrages de Lhéritier, et le texte des *geranium*, grand papier, planches coloriées, a été vendue 526 f. *ore du Pérou*, il a laissé, souscrit, la *Flore de la Grèce*; c'est le catalogue de centaines d'espèces de fleurs ou plantes qu'il avait entrant ou en sortant au. Le *Catalogue* de sa collection a été publié par M. de Lamoignon, Paris, 1802, in-8°. Avant M. Cuvier, la plus ancienne existait en Europe, à Venise, sans en excepter Banks.

W-s.  
LHERMIER DE VILLANDON (MADAME), fille de Nicolas Lhéritier, poète tragique, historien, et traducteur des *Œuvres* de Grotius, naquit à Paris en 1664. Mademoiselle de Villandon eut le goût de son père pour la poésie. L'académie des sciences se l'associa en 1696. Ricovrati de Padoue en mourut, à Paris, le 24 mai 1707. Ses ouvrages, la plupart en prose et de vers, sont : *Œuvres mêlées, contenant l'Insuperie, l'Avare puni, les Œuvres de l'éloquence, les Œuvres de Finette, nouvelle; et Œuvres en vers et en prose*, 2. II. *Bigarrures* in-8°. un recueil de différentes pièces en prose et en vers, Paris, 1707; on y trouve le triomphe de Deshoulières, regu de l'Académie du Parnasse. III. *L'Amante de Scipion*, mademoiselle de Scipion, Paris, 1702, in-12. IV. *Era-*

*dition enjouée*, Paris, 1703, 3 vol. in-12. V. *La Tour ténébreuse*, trad. de l'anglais, conte, Paris, 1705, in-12. VI. *La Pompe dauphine*, en vers, 1711, in-12, faite pour la mort du premier dauphin, fils de Louis XIV. VII. *Caprices du Destin*, Paris, 1718, in-12. VIII. *Les Epîtres héroïques d'Ovide*, Paris, 1732, in-12; il y en a seize en vers. C'est le seul de ses ouvrages où elle ait mis son nom. La versification en est coulante et aisée; mais les endroits trop libres de l'auteur latin y sont gazés et adoucis. Mlle. Lhéritier avait été fort aimée de la duchesse de Longueville: cette princesse lui laissa ses Mémoires qu'elle publia avec des notes, Cologne, 1709, in-12; réimprimés bien des fois depuis, à la suite des Mémoires de Retz et de Joly. Voyez son *Eloge* dans le *Journal des savants*, décembre 1734.

C. T—v.

LHERMINIER (NICOLAS), né en 1657, à Saint-Ulphace, diocèse du Mans, commença ses études dans cette ville, et vint les terminer à Paris. Il prit les ordres sacrés, et fut reçu, en 1689, docteur de Sorbonne: livré par goût à l'étude de la théologie, il ouvrit dans sa maison, un cours public de cette science, qu'il enseigna pendant 15 ans avec succès. Lherminier fut rappelé au Mans, en 1707, par l'évêque Monténard de Tressan, qui le nomma chanoine théologal et archidiaque de son église. Il y exerça, en 1723, les fonctions de vicaire-général du diocèse, pendant la vacance du siège épiscopal. Ce docteur revint, en 1725, à Paris, où il mourut, le 6 mai 1735. Il a laissé: I. *Summa theologiæ ad usum scholarum accommodata*, Paris, 1701-11, 7 v. in-8°; plusieurs fois réimprimée: le

traité de la grâce, qui en fait partie, fit beaucoup de bruit, dans un temps où l'Eglise gallicane était agitée par les querelles du jansénisme. Un anonyme le dénonça aux évêques de France, et le jésuite Colonia l'inscrivit dans son *Dictionnaire* des livres jansénistes. II. *Tractatus de sacramentis*, Paris, 1736, 3 vol. in-12. L'éditeur a inséré, en tête de cette œuvre posthume, une vie abrégée de l'auteur. Lherminier avait des mœurs douces et de l'érudition: ses ouvrages sont méthodiques; mais on y chercherait en vain l'élégance et la précision du style. L—U.

LHERMITE (JACQUES), navigateur hollandais, commandait la flotte de onze vaisseaux expédiés par les Etats-Généraux, le 29 avril 1623, pour attaquer le Pérou. La traversée fut longue et pénible: le séjour que l'on fit dans une baie de la Terre-du-Feu, donna occasion de reconnaître que cette terre est coupée par un grand nombre de canaux. Lhermite, épuisé par une maladie de langueur, qui depuis plusieurs mois le mettait hors d'état d'agir, mourut devant le Callao, le 2 juillet 1624. On avait donné son nom à une petite île du sud de la Terre-du-Feu, et dont le fameux Cap Horn forme la pointe la plus méridionale. (  *Voy.* Adolphe DECKLER, tom. X, pag. 637 ). E—s.

L'HEUREUX (JEAN), suivant un usage assez ordinaire de son temps, traduisit son nom en grec, et prit celui de *Macarius*, sous lequel il est beaucoup plus souvent désigné. Il naquit à Gravelines, vers le milieu du xvi<sup>e</sup>. siècle, fit ses études à Berg-Saint-Winoc, sous Paul Leopardus, et se rendit très-habile dans les langues grecque et latine. Il alla étudier la philosophie à Louvain, embrassa

l'état ecclésiastique, et se rendit à Rome, où il demeura plus de dix années, occupé de la recherche des anciens monuments, et particulièrement des antiquités chrétiennes. Sur la recommandation de plusieurs docteurs distingués que lui firent connaître ses travaux, il fut admis par le pape, chanoine de la cathédrale d'Artois. Il mourut dans cette ville le 11 juin 1614, âgé de soixante ans. Il avait composé plusieurs ouvrages savants; mais sa santé l'empêcha de les publier. Avant de mourir, il légua sa bibliothèque d'un des collèges de sa ville à son fils, et son héritage fut vain. Une seule de ses productions a vu le jour après sa mort, sous le titre de Jean Chifflet, chanoine de Tournai. C'est une dissertation sur le titre de *Joan. Macarii Ariensis Abraxas seu Apitiquæ est antiquaria de gesilidianis disquisitio*. L'auteur, sous le nom d'Apitiquæ (*infidelis fidelis*; infidèle et fidèle), ces deux titres qui s'élevèrent dans les premiers siècles du christianisme par l'alliance la plus mortelle, mêlèrent dans leur croyance les dogmes chrétiens, les traditions des Egyptiens, les superstitions des Perses, les rêveries de la magie et de la magie, etc. Ils n'avaient pour dieu *Abraxas* et de monuments sur lesquels l'initiale est représentée sous les plus bizarres. A la suite de cette dissertation, l'éditeur, Jean Chifflet, en a placé une autre sur le même sujet; elle est intitulée: *Proteus, seu multiformis Basilidianæ varietas*. Il y a vingt-deux planches, représentant environ cent vingt pierres qu'il a expliquées dans un

il termine l'ouvrage, imprimé  
ers, 1657, in-4°. L'heureux  
té chargé d'achever les *Ha-*  
*ta*, ouvrage sur les peint-  
sculptures des monuments  
is, commencé par Alphonse  
, et continué par Philippe  
ius de Louvain. La mort vint  
dans cette entreprise. L'ou-  
a point paru ; on en trouve  
gments dans diverses disser-  
de Jean-Jacques et de Jean  
, *De linteis sepulcralibus Do-*  
*h.* 28, et dans l'*Anastasis*  
*ici I.* Il est encore cité dans  
le Jean Chifflet *De Socrate*, et  
*teri imagine Deiparæ*. Les  
ouvrages qu'il laissa en ma-  
, sont : *De antiquâ scribendi*  
*â.* — *De naturâ verbi medi*  
*â de totâ naturâ verborum*  
*um.* — *Inscriptiones græcæ*  
*interpret. et notis.* — *Emen-*  
*tibiorum romana.* — *Basilii*  
*æ episcopus de vitâ Sanctæ*  
*æ*, interprete Macario ; et  
autres traductions du même  
Z.

MOND (CHARLES-FRANÇOIS),  
leur émérite de l'université de  
né en 1727, à Chaulnes.  
de Noyon, fit ses études au  
d'Inville, en qualité de  
r, et en devint principal.  
é professeur au collège du  
al Lemoine, il interrompit sa  
, et renonça à tout projet d'a-  
neut. Il s'attacha, de préfé-  
aux plus jeunes enfans ; on  
lui offrir des places et des  
plus honorables, il répondit  
moment qu'il n'abandonnerait  
ses *sixièmes*. Pendant plus de  
ans qu'il enseigna, le desir  
vait de se rendre utile à l'en-  
fit le bonheur de sa vie, et lui  
ces livres élémentaires où

brillent tout ensemble, une saine  
littérature, un bon jugement et une  
piété solide. Arrêté au commence-  
ment d'août 1792, et enfermé à  
Saint-Firmin avec une multitude  
d'ecclésiastiques insermentés, il fut  
mis en liberté, peu de jours après,  
par la protection de Tallien, dont il  
avait été le maître, et qui avait con-  
servé pour lui une profonde vénéra-  
tion. Quelques mois s'étaient à peine  
écoulés, qu'il crut devoir sortir de  
Paris pour mettre sa vie en sûreté. Il  
était déjà sur le boulevard de la Sal-  
pêtrière, quand il fut attaqué par deux  
militaires, qui le laissèrent pour mort,  
et lui enlevèrent une partie de l'argent  
dont il avait pu se munir. L'un des  
deux voleurs ayant été pris, Lhomond  
recouvra son argent par les bons  
offices de M. Guyot ; et comme on  
le pressait de ne pas laisser le crime  
impuni, et d'en poursuivre la ven-  
geance devant les tribunaux, il ré-  
pondit : *Je n'en ferai rien ; si vous*  
*voulez lui faire tenir la moitié de*  
*la somme qu'il m'a laissée, vous*  
*m'obligerez ; il peut en avoir be-*  
*soin.* Il mourut le 31 décembre 1794.  
Lhomond était très-habile dans la  
botanique, qu'il cultiva toujours avec  
beaucoup de soin, et dont il inspira  
le goût à quelques-uns de ses amis.  
C'est lui qui donna les premières le-  
çons de cette science à M. Haüy, et  
qui l'encouragea dans des études aux-  
quelles ce savant doit sa célébrité. Sa  
conversation était aimable, spirituelle  
et assaisonnée de bons mots, que  
ceux qui l'ont connu se plaisent à  
répéter encore. Il était dans l'usage  
de faire, tous les jours, une prome-  
nade jusqu'à Sceaux, quelque  
temps qu'il fit ; et c'est à cet exer-  
cice qu'il fut redevable de sa  
santé. Nous avons de lui : I. *De*  
*viris illustribus u-bis Pomæ*, in-24.

II. *Eléments de la Grammaire latine*, in-12. III. *Eléments de la Grammaire française*, in-12. IV. *Epitome historiæ sacræ*, in-12. V. *Doctrine chrétienne, en forme de lectures de piété, où l'on expose les preuves de la religion, les dogmes de la foi, les règles de la morale, ce qui concerne les sacrements et la prière*, in-12. VI. *Histoire abrégée de l'Eglise, où l'on expose ses combats et ses victoires dans les temps de persécutions, d'hérésies et de scandales, et où l'on montre que sa conservation est une œuvre divine, ainsi que son établissement*, in-12. VII. *Histoire abrégée de la Religion, avant la venue de Jésus-Christ; où l'on expose les promesses que Dieu a faites d'un rédempteur, les figures qui l'ont représenté, les prophéties qui l'ont annoncé, et la suite des événements temporels qui lui ont préparé les voies; et où l'on démontre l'antiquité et la divinité de la Religion chrétienne*, 1<sup>re</sup> édit., 1791, in-12. Ces ouvrages, qui sont entre les mains de tout le monde, ont eu un grand nombre d'éditions, à Paris et ailleurs. Les additions que l'on a faites dans quelques-unes, ne sont pas toutes heureuses. I.—B—E.

L'HOPITAL (MICHEL DE), chancelier de France, est un des magistrats les plus illustres des temps modernes. Montaigne et Brantôme le placèrent, de son vivant même, à côté des sages les plus renommés de l'antiquité; et Etienne Pasquier desirait que tous les chanceliers et gardes des sceaux moulassent leur vie sur la sienne. La postérité a confirmé ce jugement des contemporains de L'hospital; cependant on ne l'a encore jugé que confusément et d'après ses actions publiques, que

la malignité a cherché quel dénigrer. Pour le faire connu qu'il était, nous puiserons nous avons à en dire, dans tres, source précieuse, magée par la plupart de ceux sont occupés de ce grand he dans son Testament, où il : lui-même les principaux éve de sa vie. Michel de Lho quit à Aigueperse en Auver 1505, de Jean de L'hospital, et de Marguerite de Ladi sans fondement que quelque ont supposé qu'il était le d'un juif d'Avignon. Son aïe les de L'hospital, seigneur de et de Laroche, avait épousé rite Duprat. Jean de Lho père, s'attacha en qualité de au connétable de Bourbon, q vait de lui plus de conseil médecin, n'ayant affair grande importance, qu'il communiquait, et ne la pa son avis. (Testament) « Il » témoignage de son fils, » dans ses affections, ineb » dans ses desseins, et pi » soutenir au péril de sa vie » nête l'emporta toujours e » l'utile : il ne s'occupa ja » sa fortune. » Lorsque le ble, chassé de France par privé de tous ses biens, auprès de Charles-Quint, L'hospital ne l'abandonna pe sa disgrâce; il le suivit, France sa famille et le peu qu'il y possédait. Michel tal, son fils, étudiait alors « Toulouse : il fut arrêté « prison par l'ordre des com. qui instruisaient le procès d table; mais le roi lui-même de le mettre en liberté; on l mit, deux ou trois ans après,

père en Italie. François de sa captivité, et ligué ces d'Italie, faisait alors Milan. Jean de Lhopital, ce siège trainerait en t que son fils qui était c lui dans cette ville y temps qu'il pouvait oyer ailleurs pour son l'en fit sortir déguisé et l'envoya continuer, ses études de droit. ette ville jouissait d'une rité : on y accourait r parties de l'Europe. idence était dans ce ence principale : on ne er à aucun emploi, sans t une étude approfondie. pital en eût déjà appris éléments en France, il core six ans à Padoue rfectionner. Il est vrai qua aussi aux belles- rec et le latin lui devin- iliers. Lorsqu'il eut fini Lhopital alla joindre ui s'était rendu à Rome rt du connétable. Son tarda pas à se faire ns cette ville ; et, quoi- r et jeune encore, il y lace d'auditeur de rote. e souvenir de sa patrie effacé de son cœur ; et a pas à renoncer à de pérances de fortune , ardinale de Grammont en 1534 ) à revenir en il lui promit de l'avan- crédit : mais ce prélat Lhopital, dénué de toute fut obligé de suivre le Paris. La modique for- père avait été confisquée faire du connétable ; et ndue à son fils que long-

temps après l'époque dont nous parlons. La vertu et le mérite avaient alors quelque prix en France , et Lhopital y fut bientôt apprécié. Au bout de trois ans , Jean Morin, lieutenant criminel, lui donna sa fille, avec une charge de conseiller au parlement , pour dot. Ce Jean Morin est très-fameux dans le martyrologe des protestants , par la sévérité qu'il mettait dans l'exécution des lois rendues contre eux ; et elle forme un contraste remarquable avec la tolérance que le gendre montra dans la suite à leur égard. Lorsque Lhopital entra au parlement, cette illustre compagnie avait beaucoup dégénéré de son ancien éclat , par l'effet de la vénalité que les malheurs des temps avaient forcé François I<sup>er</sup>. d'y introduire. Lhopital, témoin de cette innovation, en déplore les suites, dans une épître au cardinal de Tournon. De concert avec quelques anciens magistrats qui existaient encore, il tâchait de donner l'exemple de l'assiduité et de l'application à cette foule de jeunes gens sans expérience, auxquels la vénalité avait ouvert l'accès du parlement, et qui n'avaient d'autre titre à cet honneur, comme il le dit lui-même, que l'argent qu'ils avaient donné. Lhopital fut long-temps cité comme un modèle dans la magistrature. Les vacances ne changeaient pas beaucoup sa manière de vivre : il mettait à l'écart toute affaire litigieuse ; et la lecture des grands écrivains de l'antiquité, de l'histoire de France et de l'Écriture sainte, occupait alternativement ses loisirs. Cependant la carrière de la magistrature lui devenait insupportable : son génie se trouvait à l'étroit dans les fonctions minutieuses et monotones d'un juge ; il avait en aversion les

tions, qui devaient servir alternativement pendant six mois : c'est ce qu'on appela les semestres. Pour légitimer cette mesure aux yeux du public, on employa un leurre, dont l'usage s'est renouvelé depuis plusieurs fois. On voulut que la justice fût rendue gratuitement; et l'on supprima les épices, en augmentant les gages des juges. L'hospital, qui avait été choqué pendant qu'il était au parlement, de la cupidité de quelques magistrats, crut voir le remède à cet abus dans le nouvel édit; et quoiqu'il n'en fût pas l'auteur, il s'en montra hautement le défenseur, et se chargea même de répondre aux remontrances du parlement, que le premier président Lemaître avait présentées. Ceux qui, irrités de sa sévérité dans l'administration des finances, n'osaient lui en faire ouvertement un reproche, saisirent cette occasion d'éclater contre lui. Ce fut un déchaînement général; et il en éprouva un chagrin très-vif, comme on peut en juger par une épître qu'il adressa au chancelier Olivier. Celui-ci, dans sa réponse, garde le plus profond silence sur l'affaire des semestres, qu'il n'approuvait pas. Il loue beaucoup la beauté des vers de son ami, et il cherche à le consoler du chagrin que lui causaient les traits de l'envie. Mais L'hospital était réservé à des épreuves encore plus difficiles. La France se trouvait dans la situation la plus critique, après l'accident funeste qui lui enleva Henri II. Des factions s'étaient formées, et s'agitaient en tout sens sous son faible successeur. Les nouvelles hérésies avaient fait de grands progrès; et les rigueurs exercées sous François I<sup>er</sup>, et sous Henri II, contre les calvinistes, n'avaient servi, comme il arrive pour l'ordinaire,

qu'à en accroître le nombre. Les mécontents n'attendaient qu'un chef pour devenir formidable aux princes lorrains. appuyés d'édit de la reine Marie Stuart nièce, se mirent à la tête du mouvement, et se déclarèrent les protecteurs de l'ancienne religion; et pour gagner encore mieux l'opinion publique, ils n'appellèrent à l'admission que des hommes qu'elle craignait. Le chancelier Olivier refusa ces fonctions dont il était depuis si longtemps. D'un autre côté, les princes de la maison de Bourbon, le roi de Navarre et le prince de Condé, indignés de voir, dans des mains étrangères, une autorité qu'ils croyaient leur appartenir de droit de la naissance, se mirent à la tête du parti protestant; mais leur jurament d'Amboise, dont ils se vantaient pour être les principaux auteurs, échoua complètement; cet événement offrit un prétexte pour perdre. Cependant, le cardinal de Lorraine avait fait entrer L'hospital au conseil-privé. Mais par un article du traité de Gateau-Carré, la duchesse de Berri, sa bien-aimée, devant épouser Emanuel-Philipp, duc de Savoie, il fut chargé de conduire cette princesse en France. Il a tracé la description de ce prince, depuis Blois jusqu'à Niort, dans une longue épître à Jacques de Savoie. Pendant l'absence de L'hospital, le chancelier Olivier, désolé de ne pouvoir que l'instrument dont les catholiques servaient pour perdre ceux qui leur faisaient ombrage, fut saisi d'une maladie qui le conduisit au tombeau. Lorsqu'il fut question de lui choisir un successeur, Catherine de Médicis se trouva dans une grande détresse. Les anciennes liaisons de L'hospital avec la maison de Lorrain



aspect : mais la duchesse nsier, femme d'un caractère esprit au-dessus de son l'avait connu chez la du-Berri, dissipa toutes les s, en peignant L'hôpital homme en qui l'amour s dominait toutes les auns. A son arrivée à la cour, at trouva qu'on y agijsjets les plus funestes. La protestants était jurée : on leur laisser que l'alternabjururation ou de la mort. lme question d'établir en redoutable tribunal de l'inLe nouveau chancelier ne taquer de front un tel pro: compromettre avec ceux rnaient. Il chercha à l'édes voies détournées, en dre un édit qui ôtait aux laïcs la connaissance du frésie, et l'attribuait aux isiaistiques : il décida ainsi repousser l'établissement ition. Ceux qui ne péné: les vues de L'hôpital, ne concevoir qu'un magistrat montré tant de zèle pour n de nos maximes, s'en à ce point : mais on trouva d'éluder l'exécution de ou ne parla plus de l'in- Il n'aurait pu lutter longt seul contre la *faction* dopour la combattre avec ntage, il réunit autour de eux qui partageaient ses de modération et de jus, il se forma un tiers parmontrant, sous sa direcger à toutes les factions, ne onnaître d'autres ennemis ublic, que ceux qui trourepos de l'état et en vio: lois et la constitution. On

vit en peu de temps s'attacher à ce parti des prélats célèbres par leur savoir et leur piété, de sages théologiens et de vertueux magistrats. L'hôpital voulut s'appuyer encore de l'opinion de la nation entière. Dans une assemblée de notables tenue en 1560, à Fontainebleau, et où il avait eu le s'in de n'appeler que des hommes dont les intentions et la sagesse lui étaient connues, il fit ordonner la convocation des états généraux, celle d'un concile national, et la suppression des poursuites contre les protestants. Mais ceux-ci, fiers d'un avantage qu'ils n'auraient osé se promettre quelques mois auparavant, dérangèrent tous les plans du chancelier, en levant l'étendard de la révolte. On attira à la cour, sous un prétexte spécieux, le roi de Navarre et le prince de Condé, qui avaient eu l'imprudence d'y exciter les protestants : ils furent arrêtés à leur arrivée; et un arrêt de mort rendu contre le prince de Condé, dont on redoutait le caractère énergique, allait être exécuté, si L'hôpital ne l'avait empêché, en en retardant la signature. La mort de François II changea l'état des choses. La puissance des Guises tomba avec lui; mais les factions n'en devinrent que plus hardies sous un roi mineur. La France, suivant les expressions de L'hôpital, se trouva avoir autant de rois, pour ne pas dire de tyrans, qu'elle renfermait d'hommes puissants. Le chancelier poursuivait toujours son système de rapprochement et de conciliation. Le colloque de Poissy, où les catholiques et les protestants s'attribuèrent également la victoire, n'avait fait qu'aigrir les esprits, et les rendre plus fermes dans leurs opinions. La guerre civile était sur le point d'éclater. L'hôpital crut qu'il

n'y avait plus d'autre moyen de calmer les protestants, que de leur accorder une tolérance qu'il n'était plus possible de leur refuser. L'édit de janvier, ainsi nommé du mois où il fut publié, permit, sous certaines restrictions, la profession publique de la religion protestante. Mais cet édit aigrit les catholiques et enhardit les protestants, qui, de persécutés devenus persécuteurs, se soulevèrent dans plusieurs endroits et se livrèrent aux plus coupables excès. Le désir de la vengeance s'était emparé de tous les cœurs; on attendait avec impatience le signal de la guerre: mais Lhopital indigné tonnait contre tous ces furieux; et sa présence au conseil suspendit toutes les délibérations. Le connétable de Montmorency lui dit un jour, qu'un homme de robe ne devait pas se mêler de ce qui concernait la guerre: *Si je ne sais pas la faire, lui répondit-il, au moins sais-je quand elle est nécessaire.* Il fut exclus du conseil, et les hostilités commencèrent. La France fut en proie aux plus horribles dévastations; et Lhopital en fut pénétré de la plus vive affliction: il a fait dans ses épîtres les descriptions les plus touchantes de ces calamités. Enfin la mort du duc de Guise, assassiné au siège d'Orléans, amena la paix, dont Lhopital régla les conditions. Cette paix ayant mécontenté les deux partis, le chancelier pensa qu'une guerre étrangère, en les réunissant contre un ennemi commun, était le seul moyen de faire diversion à leurs fureurs; et il fit déclarer la guerre aux Anglais, qui avaient profité de nos troubles pour s'emparer du Havre. Charles IX avait atteint sa quatorzième année: le chancelier fit revivre une ancienne loi, qui fixait à cet âge la majorité du roi. Il voulut

ôter par-là aux chefs de parti toute prétention au pouvoir supérieur. Mais Charles IX, quoique majeur, n'était pas plus capable de tenir rênes du gouvernement; et de vains orages menaçaient la France. Malgré la fermeté avec laquelle Lhopital faisait exécuter les édits de pacification, les protestants ne cessèrent que les catholiques traversaient ses intentions pacifiques. Lhopital imposa aux factieux par la menace de la majesté royale, et gagea le roi à parcourir tout le royaume. Mais ce dessein, dont les résultats furent d'abord très heureux, eut des suites auxquelles on ne s'était pas attendu. Dans une conférence que le duc d'Albe vint à Baïonne avec Catherine de Médicis, il parvint à réveiller l'ambition de cette princesse, à lui rendre suspects tous ceux qui voulaient la tranquillité par une sage tolérance. Il lui persuada qu'elle ne pouvait être paisiblement que par la destruction entière du parti protestant. Lhopital croit que c'est de cette époque que datent ces complots sanguinaires dont on ne diffère l'exécution que pour attendre une occasion favorable. Le chancelier ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait perdue la confiance de la reine. Ses conseils furent plus écoutés; et l'on finit par l'exclure des conseils où l'on délibérait si l'on ferait ou non la guerre aux protestants. La reine et le duc s'étant absentes, il ne fut point de voyage; et il se retira, pendant quelque temps, dans sa terre de Vignay d'Étampes. Ce fut alors qu'il se fit un édit contre lui beaucoup de bruit dont il fut très-affecté, et dont il se plaignit amèrement dans une lettre adressée aux habitants de Paris pendant, après le retour du roi

actions de sa place : mais ce  
 as pour long-temps. Il était  
 dent , que tant qu'il l'occu-  
 ne pourrait violer les lois ,  
 les finances et mettre le  
 en combustion : on redou-  
 les intrigues pour le rendre  
 et pour lui donner des dé-  
 le sorte que voyant que sa  
 : n'était plus agréable , et  
 si , obsédé de toutes parts ,  
 éellement plus de puissance et  
 aême dire ce qu'il pensait , il  
 is *expédient de céder volon-*  
*nt à la nécessité de la répu-*  
*t aux nouveaux gouverneurs*  
*débattre avec eux* ( Testa-  
 Lhopital alla donc de nou-  
 fixer à Vignay. Nous avons  
 lusieurs épîtres, écrites pen-  
 retraite. On y remarque la  
 ermeté d'ame, la même vi-  
 que lorsqu'il occupait la pre-  
 lignité de l'état. On y voit  
 e ce digne magistrat sentit  
 ns les douceurs du repos , un  
 qu'il ne connaissait point en-  
 tude, la prière, l'éducation de  
 s-fils, la culture de ses champs,  
 té d'une femme qui se mon-  
 tout point digne de lui, par-  
 t sa journée. Le seul regret  
 rouvât, était de ne pouvoir  
 uer au roi des preuves de sa  
 ni contribuer à détourner  
 uenx malheurs dont il  
 la France menacée. Il con-  
 trop bien la cour et les chefs  
 rtis qui la divisaient, pour  
 u'ils vécussent jamais en paix.  
 rapprochements momentanés  
 ent suspects; et personne ne  
 ns que lui trompé par cette  
 paix qui précéda la Saint  
 emi. Il s'aperçut qu'elle ue  
 qu'un piège, ainsi qu'il l'é-  
 t Arnoul Ferrier. On sait qu'il

faillit être une des victimes de cette  
 terrible journée. Les habitants de la  
 campagne s'ameutèrent : ils dévas-  
 tèrent ses champs, et traînèrent à la  
 ville ses fermiers enchaînés. Mais la  
 reine, inquiète sur son sort, envoya ,  
 pour le protéger, un détachement  
 de cavalerie. L'apparition de cette  
 troupe, dont on ignorait la destina-  
 tion, causa de l'effroi dans sa maison  
 ouverte de toutes parts. On lui de-  
 manda, s'il voulait qu'on fermât la  
 porte : *Non, non*, dit-il : *si la petite*  
*n'est bastante pour les faire entrer,*  
*que l'on ouvre la grande.* Mais ce  
 qui affecta le plus Lhopital, dans  
 ces tristes circonstances, fut le dan-  
 ger que courut sa fille, que le hasard  
 avait conduite à Paris. Elle fut sauvée  
 par Anne d'Este, duchesse de Guise.  
 Lhopital remercia de ce service signa-  
 lé sa bienfaitrice par une épître où res-  
 pire la plus vive sensibilité. Ces cruels  
 événements pénétrèrent Lhopital d'un  
 chagrin qu'il ne lui fut plus possible  
 de dissiper. Il mourut à Vignay, le  
 13 mars 1573, et fut enterré dans  
 l'église de Champmoteux, sa paroisse,  
 où on lui éleva un mausolée dans la  
 chapelle seigneuriale. Ses cendres  
 ont été violées par les factieux de  
 notre temps, comme sa vie avait été  
 troublée par ceux du seizième siècle.  
 Son mausolée a été transporté au  
 Musée des Petits-Augustins. Lhopital  
 ne s'était occupé en aucun temps du  
 soin de sa fortune : après avoir  
 passé neuf ans au parlement, et six  
 dans l'administration des finances,  
 on le voit réduit à demander des ali-  
 ments pour lui ( ce sont ses termes ),  
 et une dot pour sa fille unique. Le  
 roi promit la dot; mais cette pro-  
 messe tarda long-temps à s'effectuer.  
 Cette dot, si long-temps attendue et  
 sollicitée, vint enfin : il paraît que  
 ce fut une charge de maître des re-

quêtes, dont on pourvut Robert Hurault, seigneur de Belesbat, conseiller au grand-conseil, qui devint son gendre. L'hôpital avait aussi obtenu, on ne sait à quelle époque, la terre de Vignay, près d'Étampes, qui dépendait du domaine, et qui fut soumise à une forte redevance. C'était un champ stérile, dont il fait lui-même une bien triste peinture : une inscription qu'on voyait dans le château, indiquait qu'il avait été bâti par L'hôpital et sa femme, en 1562, au milieu des désordres auxquels la France était en proie. On lui rendit aussi les biens qui avaient été confisqués sur son père : mais c'était peu de chose. Ses mœurs furent toujours austères et ses goûts simples. Sa sobriété était extrême. Brantôme raconte qu'étant allé lui faire une visite avec le maréchal Strozzi, L'hôpital les fit dîner dans sa chambre avec du bouilli seulement ; car c'était, ajoute l'historien, son ordinaire pour le dîner. Il était cependant alors chancelier. Sa vaisselle consistait en une salière d'argent, qui servait à la ville et à la campagne. Il regardait le luxe qui s'était introduit de son temps, comme une des plaies les plus funestes qui affligeaient la France. Il y voyait la source de cette cupidité, qui, en détruisant les mœurs anciennes, portait ceux dont elle s'était emparée, à bouleverser le royaume, pour se satisfaire. Il nous reste de lui une satire contre le luxe, adressée au président de Thon, et qui est une des pièces les plus énergiques et les plus éloqu岸tes qui soient sorties de sa plume. Il s'irritait surtout contre les vices des grands, dont l'exemple a tant d'influence sur la multitude. Il n'oublia rien pour ramener les magistrats à la pureté primitive de leur pro-

fession. On voit avec quelle force il s'exprime sur les désordres qui s'étaient introduits parmi eux, dans les discours qu'il eut occasion d'adresser à différentes cours souveraines. Brantôme rapporte un exemple de la sévérité que mettait L'hôpital dans l'examen de ceux qui se présentaient pour remplir une place de magistrature. Pendant qu'il exerçait les fonctions de juge, il avait vu tant de contestations injustes et de mauvaise foi, qu'il en prit les procès en horreur. Il exprime toute son indignation à ce sujet, dans une satire qu'il publia en 1549, sans y mettre son nom. Des savants de son temps, tels que Barthius et Boxhornius, la prirent pour l'ouvrage d'un ancien, nouvellement découvert, et s'empressèrent d'y faire des notes et des scolies. Leur méprise était d'autant plus inexcusable, qu'on trouve dans cette satire des indices qu'elle avait été récemment composée en France, et même à Paris. L'hôpital ne voyait de remède, aux maux de la nation, que dans la réformation des mœurs. Il tenta d'arrêter le torrent de la corruption, en faisant parler les lois, qui se taisent d'ordinaire dans les temps d'orages et de tempêtes. D'Aguesseau regarde les lois dont nous sommes redevables à L'hôpital, comme le fond des plus utiles qui aient été faites dans la suite par nos rois, et qui ne sont guère que des conséquences de ces lois fondamentales. Malgré les secours que L'hôpital aurait pu trouver dans les lumières de son siècle, il fut le seul auteur des ordonnances qui parurent sous son ministère, et qui, suivant les expressions de Pasquier, passent, *d'un long entrejet*, celles qui les avaient précédées. L'hôpital était très-savant dans le droit ; il

importance de cette science, appliqua à en faire fleurir. Pendant qu'il était chancelier de la duchesse de Berti, il sevec zèle le projet qu'avait eue, de faire de l'école de Bourges, la plus florissante existé. Il y appela les plus professeurs, et entre autres x Cujas, dont il découvrit le lésaissé au fond d'une proet qu'il protégea constamment. Aussi instruit dans le droit public que dans le droit privé, il fut le gouvernement monarchique le plus parfait de son ais il ne prétendait pas pour l'autorité du monarque dût résolu. Ses principes politiques consignés dans deux poèmes dont l'un fut fait à l'occasion de François II, et l'autre même un tableau des quatre rois de la France. Le premier poème est intitulé complet de l'art de gouverner. Il produisit une grande sensation au temps ; et il contribua à la fortune de son auteur. François II l'apprit par cœur, pour se souvenir toujours les maximes près de la mémoire. Joachim du Bellay traduisit en vers français. Le second roule à-peu-près sur les idées que l'autre, avec cette différence, qu'outre les devoirs du monarque, l'auteur trace aussi les devoirs des trois ordres de l'état : la magistrature commençait alors à être considérée comme formant un quatrième ordre. Du Bellay traduisit aussi, ou, pour mieux dire, paraphrasa ce dernier poème en vers français : on ne le traduisit même que par cette traduction originale n'ayant point été imprimé. L'hospital regardait la division des ordres, comme inhérente à la monarchie ; mais pour que ces ordres

fussent les appuis du trône, et ne pussent le combattre, il acheva d'abattre la puissance des grands, et il leur enleva des droits et des prérogatives dont ils abusaient souvent, et qu'il rendit à l'autorité royale. Il assigna des bornes à la puissance des parlements, et fut le premier qui fixa le point où leur résistance devait s'arrêter. Ainsi l'on peut dire que Charlemagne, Saint-Louis et L'hospital ont été les principaux législateurs de la France. Il montra, à l'exemple de ces deux souverains, un grand zèle pour le maintien de nos maximes, contre les entreprises de la puissance ecclésiastique ; et il fit poursuivre avec sévérité ceux qui tentèrent d'y porter atteinte. Son projet était de diviser les ordres religieux en quatre classes, et de les employer à des occupations d'un intérêt public. Dans le procès que l'université intenta contre les jésuites, en 1564, il les appuya de son crédit, parce qu'il les regardait comme plus propres que les autres religieux à l'éducation de la jeunesse. On a voulu cependant faire suspecter ses sentiments en matière de religion. Les uns ont prétendu qu'il était protestant dans le cœur ; d'autres ont été jusqu'à l'accuser d'athéisme. L'hospital était éminemment religieux, comme on en voit la preuve à chaque page de ses écrits. Lorsque le cardinal d'Este vint en France, en 1562, il était spécialement chargé par le pape de faire renvoyer L'hospital, que le pontife suspectait d'hérésie, parce qu'aux états d'Orléans, il avait voulu faire abolir le concordat et rétablir la pragmatique, loi long-temps si chère aux Français. *Toute accusation d'hérésie contre le chancelier, écrivait au contraire ce légat au cardinal Borromée, serait mal fondée, puisqu'on*

le voit ordinairement aller à la messe, se confesser et communier. L'hospital n'était pas seulement un juriconsulte profond et un homme d'état du premier rang; les belles-lettres faisaient encore ses délices. Nous avons vu plus haut avec quel plaisir il savourait les écrits des anciens, quand ses occupations lui en laissaient le loisir. Il avait surtout un talent particulier pour la poésie; et telle était sa facilité à faire des vers, qu'il n'employait pas d'autre langage dans sa correspondance familière, ou quand il voulait discuter quelque question soit de morale soit de politique. On a beaucoup varié dans les jugements que l'on a portés sur son talent poétique; les uns l'ont extrêmement déprécié; d'autres l'ont exalté outre mesure, et ont voulu le placer même à côté d'Horace: mais pour le bien apprécier, il ne faut recourir qu'à lui-même; sa candeur et sa franchise étaient telles, qu'il indique les défauts de ses vers, comme aurait pu le faire le censeur le plus sévère. Il ne faut pas néanmoins prendre à la lettre le jugement rigoureux qu'il en porte: il est vrai que l'extrême facilité avec laquelle il les composait, et le peu de soin qu'il mettait à les corriger, font qu'il est quelquefois diffus, traînant, qu'il revient souvent sur la même idée, et ne voit pas toujours où il faudrait s'arrêter; mais son style est constamment pur, élégant, quelquefois gracieux, noble, énergique. Son ame s'agrandit et s'élève avec le sujet qu'il traite. On a prétendu que le manuscrit des poésies de L'hospital avait été recouvert par Pierre Pithou, chez un passementier, qui s'en servait pour envelopper sa marchandise. Le président de Thou dit cependant, dans ses Mémoires, que Pibrac en était

le dépositaire: celui-ci les mit au jour avec le secours de De Thou et de Scévole de Sainte-Marthe. Cette première édition, qui est de 1584, fut dédiée à Henri III, par Michel Hurault de L'hospital, petit-fils du chancelier. De Thou convient qu'elle était très-incomplète: il se proposait d'en donner une plus étendue, et où les épîtres seraient rangées par ordre de date; mais les circonstances ne lui permirent pas d'exécuter ce projet. On fit plusieurs éditions des poésies de L'hospital, d'après celle de 1584, en France et même chez l'étranger. Le manuscrit de Pibrac passa, on ne sait comment, au pouvoir du célèbre Jean de Witt, grand-pensionnaire de Hollande; et un de ses petits-fils le communiqua à Pierre Vlaming, qui donna, en 1732, à Amsterdam, une édition in-8°. de ces poésies, plus complète et plus correcte que celles qui l'avaient précédée, mais où les épîtres ne sont pas rangées dans un meilleur ordre. Il y a quelques pièces nouvelles qui ne sont la plupart que des fragments. Outre ses poésies, il nous reste de L'hospital des discours qu'il prononça en diverses occasions, et qui n'ont jamais été recueillis: ils sont forts de pensée et d'expression; mais il y tombe souvent dans la familiarité, vice ordinaire de son temps. Son Testament, qu'on trouve dans la Bibliothèque choisie de Colomès, dans la Bibliothèque du droit français de Bouchel, dans Castelnau, et dans Brantôme (article du connétable de Montmorenci), est curieux par les particularités qu'il renferme. On lui attribue des *Mémoires, contenant plusieurs traités de paix, appanages, mariages, reconnaissances, foi et hommages* (de 1551 à 1556); Cologne, 1672, in-12. L'ouvrage

qu'il avait entrepris sur le droit s'est perdu : on prétend qu'il avait eu le projet d'écrire l'histoire de son temps, sur le modèle des anciens historiens ; mais il ne l'exécuta point. Lacroix du Maine avait promis une Vie de Lhopital, et Secousse en préparait une ; elles n'ont paru ni l'une ni l'autre. Levesque de Pouilly en publia une en 1764, Londres (Paris), in-12, avec un portrait du chancelier, gravé par Tilliard d'après un portrait original (par Zucchero), conservé dans le cabinet de Maupeou. Cette Vie est écrite avec le ton de noblesse et de dignité qui convenait au sujet ; mais l'homme public y cache un peu trop l'homme privé : dans Lhopital, le dernier est le plus curieux à connaître. L'académie de Toulouse mit, en 1776, au concours, l'éloge de Lhopital ; l'académie française, jugeant sans doute qu'un pareil sujet lui appartenait plutôt qu'à une académie de province, le proposa aussi de son côté. On voulut, à cette occasion, faire du plus religieux des hommes et du magistrat le plus attaché aux lois de son pays, l'un des coriphées de l'impiété et de l'anarchie. Ce concours fit éclore un grand nombre d'ouvrages presque tous écrits dans ce sens, et où le caractère de ce grand homme fut entièrement dénaturé. Le discours de l'abbé Remi, qui remporta le prix, est un des plus mauvais qui ait jamais été présenté à un concours académique. Voltaire rougissait du jugement qu'il avait couronné. L'intention des Quarante aurait été de donner le prix à un discours de Condorcet, qui, à cause des principes qu'il renfermait, n'avait pu être soumis à la censure ; l'académie en témoigna ses regrets par une mention particulière, et elle ex-

horta l'auteur à le faire imprimer. Selon Laharpe, cet éloge est sec et ennuyeux, à une ou deux pages près. Un autre discours dont on parla dans le temps, est celui de Guibert. La doctrine que les jeunes magistrats firent adopter, onze ans plus tard, dans le parlement, et qui amena la destruction de la monarchie, y est mise dans tout son jour. L'auteur va jusqu'à dire que les états-généraux étaient le véritable conseil de la nation, le palladium de ses droits, *la ressource qui pouvait un jour tout réparer, en tout bouleversant*. Ce discours est en outre rempli de bévues et d'erreurs sur les faits. Un auteur anonymé publia, en 1778, un *Essai de traduction des poésies de Lhopital*, 2 vol. in-8° ; mais cet auteur que l'on sait être J. M. L. Coupé, avec des intentions plus pures que celles des auteurs des Éloges, ne se tira pas bien de son entreprise ; il tombe dans des contresens continuels, et manque d'auteurs de goût et d'élégance. M. de Langeac a fait paraître, en 1817, un livre intitulé : *Du bonheur que procure l'étude, par le chancelier de Lhopital*, in-8°. de 240 p. ; ce recueil, dont 30 pages seulement appartiennent au chancelier, paraît être le fruit des études et des recherches que l'éditeur avait faites pour traiter le sujet proposé par l'académie. Le reste de ce volume, fort intéressant d'ailleurs, est extrait avec beaucoup de goût, d'un grand nombre d'écrivains tant anciens que modernes. L'auteur de cet article fit insérer dans les Archives littéraires, un *Essai sur la vie, les écrits et les lois de Michel de Lhopital* ; ce morceau fut réimprimé à part, en 1807, in-8°. M. C. Butler a fait imprimer en anglais, à Londres, un *Essai sur*

*La vie de Michel de Lhopital*, 1814, 1 vol. in-12, dédié à M. G. Canning. C'est un abrégé, très-inexact et sans ordre, des ouvrages français qui concernent Lhopital. B-1.

LHOPITAL (GUILLAUME-FRANÇOIS-ANTOINE), marquis de Sainte-Mesme et comte d'Entremont, connu sous le nom de marquis de Lhopital, et fils d'Anne de Lhopital, lieutenant-général des armées du roi, naquit à Paris, en 1661. Il annonça, dans sa jeunesse, peu de dispositions pour le latin; mais il était appelé à des succès d'un autre genre. Ayant aperçu un livre de géométrie entre les mains de son précepteur, sa curiosité fut vivement excitée à la vue des figures singulières qu'offre cette science; il voulut l'étudier, et bientôt il eut besoin d'un maître plus habile. Celui-ci ne tarda pas encore à être surpassé par son élève; et Lhopital ne dut plus ses progrès qu'à lui-même. On rapporte qu'un jour, se trouvant chez le duc de Roannès, dans une société de savants, au nombre desquels était le grand Arnauld, on parla, avec admiration, de la solution donnée par Pascal, d'un problème relatif à la cycloïde: Lhopital seul ne s'en donna pas, et dit qu'il se croyait capable de le résoudre. Si l'on fut surpris de cette étrange prétention d'un jeune homme de quinze ans, on le fut bien davantage, lorsqu'au bout de deux jours, il apporta la solution qu'il avait promise. A l'exemple de ses ancêtres, il embrassa la profession des armes, et servit, en qualité de capitaine de cavalerie, dans le régiment Colonel-général. Là, le goût des mathématiques ne l'abandonna point. Solitaire au milieu des camps, il se retirait sous la tente pour y étudier la géométrie. Cependant il s'efforçait d'allier les devoirs

de sa place à la culture de cette science. Mais il tenta vainement de surmonter les obstacles qu'opposait à ses fonctions militaires une vue extrêmement basse, et il se trouva forcé d'abandonner le service à la fleur de l'âge. Dès-lors, rien ne contraignit plus son inclination pour les mathématiques. Le livre de la *Recherche de la Vérité* étant tombé entre ses mains, il jugea que Malebranche devait être un grand mathématicien; et il n'en fallut pas davantage pour qu'il se liât d'amitié avec cet homme célèbre. Il apprit bientôt qu'il existait une nouvelle géométrie avec laquelle on résolvait, en se jouant, les problèmes les plus difficiles. Leibnitz en avait publié les éléments dans les Actes de Leipzig, mais d'une manière si obscure, qu'à peine les premiers savants pouvaient l'entendre. Jean Bernoulli, par la force de son génie, en avait déjà pénétré toute la profondeur. Quelle fut donc la satisfaction du marquis de Lhopital, lorsqu'en 1692 il vit arriver cet illustre géomètre à Paris! Il le reçut avec l'accueil le plus flatteur, l'emmena dans sa terre d'Orques (près de Vendôme); et pendant quatre mois il étudia, sous lui, la nouvelle géométrie, cette géométrie si extraordinaire et si sublime, que Fontenelle s'écriait: *Là, furent dévoilés tous les secrets de l'infini géométrique, en un mot de tous ces différents ordres d'infinis qui s'élèvent les uns au-dessus des autres, et forment l'édifice le plus étonnant que l'esprit humain ait jamais osé imaginer.* Lhopital ne tarda pas de mettre en usage les hautes connaissances qu'il venait d'acquérir. Bernoulli, de retour à Groningue, où il professait les mathématiques, proposa, en 1692,



urnaux de Leipzig, de dé-  
 a nature et de donner la  
 on d'une courbe telle,  
 tie de l'axe des abscisses  
 entre le point d'intersec-  
 tangente, soit toujours  
 apport donné avec cette  
 Lhopital résolut ce pro-  
 lème dans l'hypothèse où le  
 onstant serait incommen-  
 t il n'y eut que trois géo-  
 Europe qui purent joindre  
 sions à la sienne. Ces géo-  
 aient Jacques Bernoulli,  
 et Huyghens. C'est dans  
 e que le marquis de Lho-  
 çu à l'académie des sciences  
 mbre honoraire, Jean Ber-  
 en 1696, un nouveau défi  
 ètres de l'Europe, et leur  
 e problème de la brachys-  
 ou ligne de la plus vite  
 problème si singulier qu'on  
 ut pour un paradoxe; car  
 e trouver la ligne que doit  
 un corps pour aller d'un  
 n autre dans le temps le  
 t, en supposant que ces  
 soient pas situés sur la  
 ticale. On croirait que c'est  
 droite; mais la nouvelle  
 a découvert que cette ligne  
 ourbe ( la cycloïde ). Jean  
 n'avait d'abord accordé  
 ètres de l'Europe, que six  
 ur résoudre ce problème :  
 sea ensuite le délai jusqu'à  
 au bout desquels on ne vit  
 que quatre solutions, dont  
 s étaient Newton en An-  
 Leibnitz, en Allemagne,  
 Bernoulli, en Suisse, et  
 en France : ce dernier  
 encore une grande sagacité  
 nissant la forme qu'il faut  
 ue corps plonge dans un  
 ur qu'il éprouve la moindre

résistance. Newton, dans son livre  
 des Principes, avait déterminé la  
 forme de ce corps, sans faire con-  
 naître le procédé qui l'avait conduit  
 à ce résultat. Fatio, géomètre de  
 Genève, le trouva; et à ce sujet,  
 ayant envoyé au marquis de Lhopi-  
 tal, cinq pages chargées de calculs,  
 celui-ci trouva ces calculs si com-  
 pliqués, qu'au lieu de les vérifier,  
 il aima mieux chercher à priori la  
 solution du problème : il réussit  
 complètement, et il parvint, en deux  
 jours, à une solution aussi simple  
 qu'élegante. Nous remarquerons que  
 Lhopital ne fit que satisfaire à l'énon-  
 cé de Newton, modifié par l'hypo-  
 thèse que le solide soit de révolu-  
 tion, et se meuve uniformément.  
 Bouguer et d'autres géomètres ont  
 donné depuis plus de généralité à  
 ce problème; mais ce que Lho-  
 pital ne partagea certainement avec  
 personne, ce fut la gloire d'avoir ré-  
 solu, dans le temps prescrit par  
 Jean Bernoulli, le problème que ce  
 géomètre avait proposé, de détermi-  
 ner la courbe d'égale pression. Ce  
 problème offrait d'autant plus de dif-  
 ficultés, que Lhopital, pour le ré-  
 soudre, se vit obligé de trouver pré-  
 liminairement une théorie complète  
 de la force centrifuge de laquelle il  
 dépend. En 1696, il mit au jour  
 son *Analyse des infiniment-petits*,  
 de l'imprimerie royale, in-4°. Jamais  
 ouvrage ne fut reçu des sa-  
 vants avec autant d'empressement.  
 Il renfermait cette géométrie mysté-  
 rieuse qui promettait tant de mer-  
 veilles aux modernes, et avec la-  
 quelle on obtenait la solution de pro-  
 blèmes qui, dans toute l'antiquité,  
 avaient fait le tourment des géomé-  
 tres. Ce livre marqua donc l'époque  
 d'une grande révolution dans la  
 science. Les mathématiciens s'am-

pressèrent de s'initier dans le calcul de l'infini : quelques-uns seulement, trop attachés à leurs anciennes habitudes, élevèrent des doutes sur la justesse de la nouvelle géométrie. Elle avait cela de propre, que tout paraissait marqué du sceau de l'évidence, pourvu qu'on s'astreignît à suivre un certain cercle d'idées : mais si l'on s'en écartait, une foule de contradictions semblaient se présenter à l'esprit. C'est de ce côté-là que les détracteurs des nouvelles méthodes dirigèrent leurs attaques. Ils s'introduisirent jusque dans le sein de l'académie des sciences. L'abbé Gallois, qui avait été long-temps l'un des rédacteurs du Journal des savants, et qui était ennemi des nouveautés et passionné pour les discussions polémiques, se déclara contre les Infiniment-petits ; mais trop faible pour attaquer, seul, une doctrine fondée sur des considérations très-subtiles, il eut recours au géomètre Rolle, qui jouissait d'une certaine réputation. Rolle lui fournissait des objections contre les nouvelles méthodes : l'abbé Gallois les proposait comme des doutes dans les séances académiques ; et ces doutes étaient appuyés sur des démonstrations préparées à dessein. Varignon défendit avec chaleur la cause de la nouvelle géométrie. Accoutumé dès l'enfance à disputer dans les écoles, et doué d'une grande facilité à s'énoncer, Varignon était l'homme qui pouvait le mieux soutenir cette lutte. Quant à L'hospital, il se contentait d'observer, attendant toujours que du choc des opinions il sortît des traits de lumière dont la science pourrait profiter. Mais loin de s'éclairer mutuellement, les deux partis s'irritèrent de plus en plus ; et ils en vinrent même aux personnalités. L'académie

se vit forcée de mettre en ces discussions ; elle nomma des commissaires pour juger la cause et défendit à ses membres d'occuper dans les séances. D'un temps le prestige attaché à ce qui paraissait au-dessus de la nature humaine, s'est évanoui. Leibniz, dans l'Encyclopédie, Newton, et Lagrange dans son Méthode et dans son Calcul des fonctions analytiques, ont éclairci la nature du calcul de l'infini, et fait rentrer dans le domaine des sciences naturelles. L'hospital eut peu à la publication de son ouvrage. Jean Bernoulli, qui en eut le succès avec une jalousie excessive, cessa de dissimuler à la mort de son rival, et commença par critiquer les méthodes les plus importantes de l'ouvrage : celle où il est parlé des fractions dont les deux termes s'évanouissent par la substitution d'une même valeur de la variable. Il prouva que cette méthode n'appartenait pas à l'auteur, et qu'elle était sa propriété, et qu'elle était fautive ; et il en donna une autre plus générale. Il ne fit pas suite à cette difficulté de revendiquer successivement toutes les autres méthodes importantes, renfermées dans l'*Analyse des Infiniment-petits*. Les géomètres français repoussèrent ces récriminations d'autant plus facilement, qu'elles étaient faites par le mort d'un homme auquel L'hospital avait toujours prodigué par tout moyen toute sorte d'adulation. Ce n'est pas pourtant ce que L'hospital tucla ; car il prétend que l'auteur ne fit pas assez connaître les vérités qu'il avait à Bernoulli. L'auteur ajoute : « M. Bernoulli est un peu indisposé. Lorsque par la mort de M. de L'hospital ; » furent que des motifs de re

de la manière dont il avait  
 à Paris, qui étouffèrent ses  
 s. Il se contenta de les faire  
 tiellement à Leibnitz. »  
 it on peut juger si elles  
 ien fondées, lorsque Lho-  
 ns sa préface de l'Analyse  
 inent petits, s'exprime en  
 es : « Je reconnais devoir  
 up aux lumières de M. Ber-  
 surtout à celles du jeune,  
 ement professeur à Gronin-  
 me suis servi, *sans façon*,  
 s découvertes et de celles  
 le Leibnitz. C'est pourquoi  
 iens qu'ils en revendiquent  
 qu'il leur plaira, me con-  
 de ce qu'ils voudront bien  
 sser. » La seconde édition  
*iment-petits* parut en 1715.  
 iqu'elle ait été imprimée  
 yeux de l'auteur, elle est  
 de fautes typographiques.  
 en 1721, mit au jour des  
 ons sur le livre du mar-  
 L'hospital, et envoya son  
 aire à Jean Bernoulli : ce  
 omètre y trouva des fautes  
 pardonnerait pas à un éco-  
 renvoya à l'auteur, au-  
 rait pu, lui écrivait-il,  
 iquer des choses utiles,  
 qu'il craignait bien que ce  
 aire ne donnât aux enne-  
 nouvelle géométrie occa-  
 a décrier. D'un autre côté,  
 lans les Mémoires de l'aca-  
 ttaqua le commentaire de  
 et fit voir, entre autres  
 ue, dans la délicate question  
*nis et mininis*, croyant rec-  
 règle donnée par Guisnée,  
 mbé dans des erreurs fort  
 n autre commentaire trouvé  
 œuvres posthumes de Vari-  
 été imprimé sous le titre  
*cissements sur l'Analyse*

*des Infiniment-petits*. Paulian, ju-  
 geant ce commentaire trop savant, en  
 publia un nouveau à la suite de la troi-  
 sième édition de l'Analyse des Infini-  
 ment-petits, imprimée à Avignon,  
 en 1768, in-8°. ; mais ce commenta-  
 teur est tombé lui-même dans des  
 méprises inconcevables. Lefevre a  
 donné, en 1781, in-4°, une édition  
 de l'*Analyse des Infiniment-petits*,  
 avec des augmentations. L'hospital  
 se proposait de faire succéder à cet  
 ouvrage un traité de calcul in-  
 tégral; mais Leibnitz lui ayant écrit  
 qu'il s'occupait d'un ouvrage inti-  
 tulé *De la Science de l'infini*. le géo-  
 mètre français abandonna son pro-  
 jet, étant persuadé qu'un si grand  
 géomètre s'acquitterait mieux que  
 lui d'une tâche aussi importante; et  
 il se hâta, d'après l'invitation par  
 écrit de Leibnitz, d'annoncer au pu-  
 blic cet ouvrage, qui n'a jamais paru.  
 Stone, géomètre anglais, voulut  
 y suppléer ( *Voyez* STONE ) en pu-  
 bliant un traité de *Calcul intégral*,  
 qui a été traduit en 1735, par Ron-  
 det. Stone fait un usage fréquent des  
 séries; mais dans les nombreux  
 exemples d'intégration qu'il donne,  
 il ne parle pas des constantes qui  
 doivent compléter les intégrales; ce  
 qui est une source d'erreurs. Sans  
 cela il n'eût pas dit que l'intégrale  
 du rapport de la différentielle à la  
 variable est infinie. Bernoulli avait  
 déjà relevé plusieurs méprises de  
 cet auteur. Un ouvrage posthume  
 du marquis de L'hospital a joni d'une  
 grande réputation; c'est son *Trai-  
 té analytique des sections coniques*,  
 publié en 1707, in-4°. On ignorait  
 alors l'art de déduire immédiate-  
 ment toutes les propriétés des sec-  
 tions coniques de l'équation générale  
 des courbes du second ordre;  
 et l'on ne connaissait pas ces for-

mules élégantes de la géométrie analytique, à l'aide desquelles on demontre d'une manière si satisfaisante toutes les propriétés de ces courbes. Le *Traité des sections coniques* du marquis de L'hospital ne peut donc être considéré comme un ouvrage excellent que pour le temps où il écrivait. Quoique L'hospital eût reçu de la nature une constitution robuste, tant de travaux finirent par altérer sa santé. Il essaya de renoncer aux mathématiques : mais, sans cesse ramené à ses idées favorites, il ne put jamais les abandonner pendant plus de quatre jours. Lorsqu'en 1704, il mettait la dernière main à son *Traité des sections coniques*, il fut atteint d'une fièvre que l'on crut d'abord peu dangereuse, le mal ayant augmenté, il se prépara à la mort avec les sentiments de la plus grande piété, et fut enlevé aux sciences, le 2 février 1704, à l'âge de 43 ans, par une attaque d'apoplexie. Il s'était marié à Charlotte de Romilly de la Chenelaye, à laquelle il inspira son goût pour les mathématiques. B-L-T.

LLWYD. Voyez LLWYD.

LIANCOURT (JEANNE DE SCHOMBERG, duchesse DE), dame célèbre par son esprit et par sa piété, était fille de Henri de Schomberg, maréchal de France. (Voy. SCHOMBERG.) Elle naquit en 1600, et fut élevée par son père, qui prit un soin particulier de son éducation. Douée des dispositions les plus heureuses, elle apprit avec une égale facilité tout ce qu'on voulut lui enseigner. Elle possédait plusieurs langues, chantait et dessinait agréablement, et composait des vers français pleins de naturel : à des connaissances très-étendues en littérature et en histoire, elle joignait celle des mathématiques

et de la géométrie; et son père lui-même dans la science de la diplomatie. A l'âge de 17 ans, elle épousa le duc de Liancourt, jeune seigneur fort aimable, qui se livra entièrement aux plaisirs de la dissipation. Elle avait une grande prudence pour lui faire le reproche sur sa conduite; mais elle profita adroitement de ces circonstances pour lui rendre son mariage agréable. De temps en temps elle se permettait quelques observations pleines de douceur, et qui ne saient pas de faire impression sur son mari; enfin elle eut la sagesse de le voir revenir fraichement à ses devoirs. Elle avait son château d'après ses plans, et elle était parvenue à faire une habitation qui ne différait qu'aux maisons royales : elle y avait une société choisie de dames pieuses et éclairées, et elle se défendait de tous les plaisirs honnêtes. Les seigneurs Arnould, Pascal, et les ducs de Port-Royal, venaient au château de Liancourt; et elle leur fit avis que la duchesse et son mari réglaient leur couplet, et qu'elle aimait tendrement de l'avoir perdu se joignit à celui d'être obligée de soutenir sa veuve, un procès ne put pas terminer. Madame de Liancourt mourut le 14 juin 1680, six mois avant son mari. Elle mourut jusqu'au dernier moment, et sa bonté qui l'avaient distingué pendant tout le cours de sa vie, se trouva dans ses papiers

vers qu'elle avait composés sur des sujets pieux, et auxquels l'abbé Jacques Boileau, les arts ne purent refuser leur suffrage. C'est ce dernier qui fut l'auteur de des ouvrages de madame de Madaucourt, intitulé : *Règlement d'une dame de haute qualité. \*\*\* sa petite fille, pour elle et pour celle de sa maison*, 1698, in-12; réimprimé en 1712. L'éditeur y a joint une préface qu'elle avait composée elle-même, et a fait précéder d'un *Avertissement*, sur la vie de madame de Madaucourt. L'abbé Leclerc a inséré la *Vie* de cette dame dans le tome des *Vies intéressantes des religieuses de France*, (Cologne) 1750, in-12.

W-s.

LIBANIUS, l'un des plus fameux de l'antiquité, naquit à Antioche l'an 314. Il était d'une famille distinguée : Suidas dit que son père se nommait Phasgamus ; mais nous apprend, lui-même, que c'était le nom de son grand-père. Son grand-père avait acquis la fortune d'un des hommes les plus célèbres de son temps pour prédire l'avenir et avait composé quelques ouvrages de poésie ; ce qui a fait conjecturer qu'il était né en Italie. Son père, Libanius, qui avait rempli divers emplois de sa province, fut mort avec Brasidas, son frère, par l'ordre de Dioclétien, après l'Empereur Eugène (303). Libanius avait deux frères plus âgés que lui : l'un, quinze ans, il entra dans le parti des sophistes ; mais il s'aperçut bientôt qu'il perdait un temps précieux à écouter des hommes qui ne savaient que se vanter de leur éloquence et à se vanter de la vérité : il choisit

donc un meilleur maître, et, aidé de ses leçons, il commença à étudier les ouvrages des anciens. Il partit ensuite pour Athènes, où il passa quatre ans, partageant ses loisirs entre les leçons de Diophante et la société de Crispin d'Héraclée, qui lui procura la lecture de plusieurs livres précieux. Au bout de ce temps, il se rendit à Constantinople, et il s'y lia d'une étroite amitié avec le sophiste Bemarchus et le grammairien Nicoclès, qui devint l'un des instituteurs de l'empereur Julien. Rappelé dans Athènes, sur l'invitation du proconsul, pour y remplir une chaire d'éloquence, il eut le chagrin de se voir préférer un habitant de la Cappadoce. Il revint à Constantinople, et encouragé par Dionysius, préfet de Syrie, il y ouvrit une école, qui compta bientôt plus de quatre-vingts élèves. Deux sophistes, jaloux de ses succès, osèrent lui proposer un défi ; et, vaincus dans cette lutte publique, ils n'eurent pas honte de recourir à l'accusation de magie contre un rival dont ils étaient forcés d'avouer la supériorité. Libanius, banni de Constantinople, se retira d'abord à Nicée et à Nicomédie ; mais Athènes lui parut un théâtre plus convenable à ses talents, et il y ouvrit un cours d'éloquence qui ajouta beaucoup à la réputation dont il jouissait déjà. Il passa, dans cette ville, cinq années qui furent les plus heureuses de sa vie, par les soins que prit Aristenète d'écarter de lui jusqu'à l'apparence d'un chagrin. Il retourna ensuite à Constantinople, puis à Nicomédie ; mais la crainte des sophistes l'empêcha de donner des cours publics dans ces deux villes ; et ce fut par la même raison qu'il refusa les offres honorables que lui firent les Athéniens. Il obtint de

L'empereur Gallus, la permission d'aller passer quatre mois à Antioche, d'où ses ennemis le tenaient éloigné ; et la mort de Gallus, arrivée dans le même temps (354), lui laissa la liberté de rester dans sa patrie, où il établit une école, qui devint bientôt célèbre dans tout l'Orient. L'empereur Julien n'avait pu suivre les leçons de Libanius ; mais il s'était procuré ses écrits, qui lui avaient inspiré la plus grande estime pour l'auteur. Ce prince, en montant sur le trône, parut très-empressé d'embrasser et de récompenser le sophiste de Syrie, qui, dans un siècle dégénéré, avait maintenu la pureté du goût, des mœurs et de la religion des Grecs. Mais Libanius, loin de se rendre à Constantinople avec la foule, attendit l'empereur dans Antioche. Il ne profita de l'ascendant qu'il avait sur Julien que pour ses concitoyens ; il refusa la place de préfet du prétoire, préférant, à ce titre, celui de sophiste, auquel il devait son illustration : mais il paraît cependant qu'il accepta la charge de questeur. Julien le consultait de loin comme de près ; et l'on conserve la lettre que ce prince lui écrivit pendant sa dernière expédition contre les Perses. Sous le règne de Valens, l'accusation de magie se renouvela contre Libanius ; et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à en démontrer l'absurdité. Ses ennemis, toujours acharnés à sa perte, l'accusèrent ensuite d'avoir composé l'éloge du tyran Procope ; mais il réussit encore à prouver son innocence. Aussi Libanius ne fut pas entièrement privé des bonnes grâces de Valens ; il fit le panégyrique de ce prince, et lui adressa une harangue dans laquelle il lui demanda la confirmation de la loi qui accordait aux enfants naturels une part dans la succes-

sion de leur père. Cette loi l'intéressait, puisqu'il vivait avec une concubine, et qu'il n'avait jamais été marié. Libanius, sur la fin de sa vie, fut beaucoup à souffrir de l'agression des sophistes, et même de ses concitoyens auxquels il avait pourtant rendu des services signalés. Il avait résolu, malgré son grand âge, d'aller chercher un autre pays pour ses derniers jours ; mais il ne paraît pas qu'il ait exécuté ce projet. On sait que Libanius parvint à l'âge de soixante-seize ans ; et conséquemment on peut placer sa mort à l'année 390. Ce que quelques auteurs ont rapporté de son baptême et de son attachement au christianisme n'a d'autre fondement que le témoignage de Vincent de Beauvais, évêque et pilateur d'une crédulité excessive. Parmi les disciples de ce fameux sophiste, on se contentera de citer S. Basile et S. Jean Chrysostôme, deux des plus éloquents docteurs de leurs siècles et de leurs vérités que leur malheur eut le malheur de méconnaître : cette différence d'opinion n'a point les sentiments de reconnaissance qu'ils lui devaient ; et Libanius, de son côté, eut toujours eux le plus tendre attachement. S. BASILE et S. CHRYSOSTÔME ont écrit plusieurs ouvrages de Libanius ont été conservés. « La plupart, dit Gifford, offrent les vaines compositions d'un orateur qui cultivait la science des mots, ou les productions d'un écrivain solitaire, qui, au lieu d'être un homme de son temps, avait les idées toujours fixées sur la guerre de Troie ou la république d'Athènes. » Ce jugement est trop sévère ; et tout convenant que Libanius est resté au-dessous des grands modèles de l'antiquité, on doit reconnaître à une imagination brillante, qu

du nombre et de l'éclat, et souvent un emploi heureux réservés aux poètes. Les *es oratoires* de Libanius ont été, pour la première fois, avec une préface de Sotocapsalis, Ferrare, 1517, red. Morel en a donné une plus complète, avec une traduction latine, sous ce titre : *Libanii prælia oratoria, declarationes et dissertationes morales*, lat.; *adjecta sunt notæ et lectiones*, Paris, 1606 - 2 vol. in-fol. Cette édition est bonne; mais la traduction de Morel n'est pas la meilleure (Voy. Fred. ). Le premier volume contient des *Progymnasmata*, c'est-à-dire des exercices composés pour les rhétoriciens. Joach. Cameraarius avait déjà publié une partie de ceux de Théon, Bâle, 1568, in-8°; et Morel a conservé l'original, à laquelle il s'est contenté de faire de légers changements. On en a traduit aussi quelques-uns en latin; et Morel avait déjà traduit avec une double version latine française, les *Eloges* d'Ulysse, de la gloire, de la justice, etc. Il avait aussi publié *Libanii Parænetica, seu de ipsius defensione*, gr. lat., 1601. — 2°. *Quatuor Dissertationes morales*. — 3°. in-4°. des *Progymnasmata* que les manuscrits attribuent à Nicolas, disciple de Libanius, qu'on croit être le disciple de Libanius et de Lacharès. Le second volume renferme trente-sept *Dissertationes* de Libanius, précédées de sa vie qu'il avait composée lui-même de soixante ans. Cette édition n'est pas loin d'être complète. Léon Morel en promettait une en 1715, qui devait former six vol. in-fol.,

et qui aurait été augmentée de plusieurs *discours, déclamations et lettres* inédites, et enrichie de notes et d'une version latine plus correcte et plus exacte que les précédentes. J. J. Reiske en a donné une édition grecque, très-estimée, Altenbourg, 1791-97, 4 vol. in-8°. (1) Fabricius a inséré quatre *discours* de Libanius, avec la version latine d'Olearius, dans le tome VII de sa *Bibl. græca*. Ant. Bongiovanni en a publié dix-huit d'après d'anciens manuscrits de la bibliothèque de St.-Marc, avec une version latine et des notes, Venise, 1751, in-4°. Enfin, le savant J. Chr. Wolf a donné une excellente édition des *Lettres* de Libanius, sous ce titre : *Epistolæ quas nunc primum maximam partem à codicibus manu exaratis edidit, lat. convertit et notis illustravit J. Chr. Wolf*, Amst., 1738, in-fol. Ce volume contient plus de 1600 lettres, dont à peine trois cents avaient déjà été imprimées (2) : il est terminé par cinq tables d'un usage très-commode. On trouve à la suite les corrections faites sur les manuscrits envoyés à l'éditeur pendant l'impression, et les observations critiques de D'Orville, savant professeur d'Amsterdam. Ce recueil est très-précieux pour les lumières qu'il répand sur plusieurs points de l'antiquité. Outre la *Vie* de Libanius écrite par lui-même et imprimée, comme on l'a dit, en tête du second vol. de ses *œuvres* (Paris, 1627), on peut consulter la *Vie* de ce sophiste par Eunape, qui ne le juge pas favorablement, et la *Bi-*

(1) Reiske a ajouté à son édition les discours publiés par A. Bongiovanni, et en outre sept autres découverts plus récemment.

(2) Quelques-unes avaient été données en grec avec celles de S. Basile, etc., Venise, Aldo, 1499, in-4°.

*blioth. grecq.* de Fabricius, tom. VII, qui y a rassemblé beaucoup de détails pleins d'intérêt. La *Dissertatio de vitâ Libanii*, par God. Olearius, n'est pas imprimée. W-s.

LIBARID, célèbre général géorgien, de la puissante famille des Orpélians, originaire de la Chine, était fils de Rhad, et petit-fils d'un autre Libarid, qui étaient morts tous deux en combattant contre l'empereur Basile II, en l'an 1021. Libarid eut, comme héritage de ses ancêtres, la plus grande partie de la Géorgie méridionale, et la dignité de connétable. Ainsi qu'eux, il se rendit célèbre par sa valeur. La Géorgie était alors gouvernée par Bagrat ou Pakarad IV, de la race des Pagraïdes, prince sans courage et généralement détesté de ses sujets, à cause de sa tyrannie et de la dissolution de ses mœurs. Libarid avait une femme dont la beauté fit impression sur le roi, qui parvint à la ravir à son époux, et lui fit un outrage que les Orientaux pardonnent rarement. Le prince Orpélian, transporté du désir de se venger, prit les armes et se révolta, vainquit Bagrat, s'empara de sa capitale, où il trouva la mère du roi, qu'il viola. Bagrat, n'osant plus venir le combattre, fut réduit à fuir à travers le Caucase, jusque chez les Abkhaz : ce qui eut lieu vers l'an 1045. Quand Libarid fut maître de toute la Géorgie, il envoya une ambassade à Constantinople, demanda et obtint l'alliance de l'empereur. Dans le même temps, Bagrat vint par le pays des Souanes et la Colchide, puis descendit le Phasé, pour se retirer à Trébizonde, d'où il envoya un message à Constantinople, pour se plaindre de ce qu'on avait traité avec son sujet rebelle. Constantin Monomaque, qui

régnait alors, lui offrit sa pour rentrer dans ses états. L'accepta, et consentit à libarid, toute la partie de la Géorgie située au sud et au sud-ouest connue sous le nom de Mezerid, au prix de cette cession à le considérer comme son vassal. Peu après il trouva un moyen d'augmenter sa célébrité : Seldjoukides, qui avaient récemment la conquête de la Géorgie, voulurent y joindre celle de la Géorgie. Ibrahim-Iual et Koukoul, frères du sultan Thoghloq, vinrent, avec une puissante armée, fonder sur le Vasboura, traversèrent en vainqueur la ville grande et commerçante de Théodosiopolis. Elle fut détruite : 150 mille de ses habitants furent passés au fil de l'épée. Une opiniâtre résistance des gouverneurs et des grecs en Arménie eussent pu pour les sauver. Aaron V du Vasbouragan, et Catach, s'étaient retirés dans les montagnes de Vanant, au nord d'Ani, d'où ils envoient du renfort et espèrent un jour favorable pour attaquer le sultan. L'empereur, informé du danger qui menaçait l'Arménie, écrivit à Libarid pour l'engager à venir avec ses troupes à l'armée grecque. Il y exhorta aussi Grégoire fils de Vasag, qui était d'Arménie sopotamie ; et il fit partir avec lui Isaac Comnène, et une milice d'Orient, avec les Trébizonde et de la Chaldée. Ces forces se réunirent à Trébizonde, dans le pays d'Armenie. Libarid vint les y joindre avec ses troupes, et celles de la Géorgie, et de Kakig. Les généraux grecs voulu



n venir aux mains ; mais usa de combattre ce jour : e c'était un samedi, le 18 049, et qu'il ne voulait pas l'usage de sa nation. Pen- : , son neveu Tchordova- sait la garde du camp, nporter par son courage es Turcs. Il fut tué au mo- obtenait l'avantage. Li- ès-sensible à cette perte, ara aussitôt à combattre. taille il déploya le plus courage : la victoire fut disputée ; mais enfin elle pour les chrétiens. Les ent en pleine déroute, et retiraient dans leur camp : mbattait encore. Se lais- rter par son ardeur, il ut pas que les guerriers apagnaient étaient en trop ore : son cheval fut tué, et tre les mains des ennemis. Inal l'emmena en Perse, ésentata au sulthan Thogh- egh, qui traita le prince avec les plus grands hon- que temps après, en 1050, se brouilla avec son frère, egnait la cession de Hamadan teresses que celui-ci pos- s le Courdistan. Ibrahim et se retira dans le fort de pour mettre son prison- u de sûreté, il le confia à laulah, fils de Merwan, musulman qui régnait dans kr, et dépendait de l'em- ec. Bientôt après, le sul- ya sommer le roi du Diar- faire faire les prières pu- son nom, et de reconnaître ire. Pour lui prouver sa olonté, Nasir - Eddaulah arid à Thoghroul : vers le mps, l'empereur Constan-

tin écrivit au roi du Diarbekr, pour obtenir, par sa médiation, la dé- vrance de Libarid. Abou-Abdallah, docteur de la loi, fut chargé de nég- ocier cette affaire ; le sulthan y parut disposé : alors George Dro- sus partit au nom de l'empereur, pour la conclure. Les deux princes rivalisèrent de générosité. Le sul- than renvoya Libarid, sans rançon et sans échange, et lui fit encore de grands présents. L'empereur, pour lui marquer sa gratitude, releva les ruines de la mosquée que les mu- sulmans avaient eue autrefois à Con- stantinople, y fit faire les prières pu- bliques, au nom de Thoghroul-Begh, et paya même les hommes qui la des- servaient. Libarid avait été deux ans prisonnier ; il s'empressa de venir à Constantinople, remercier l'empereur, qui le renvoya dans sa pa- trie avec honneur. Nous ignorons les circonstances du reste de sa vie. Il paraît seulement qu'il con- tinua de servir les empereurs ; car on voit, par le témoignage d'un historien, qu'il était attaché au parti de Michel Stratiotique, et il lui resta fidèle jusqu'à la dernière extrémité. Et quand ce prince eut été forcé d'ab- diquer, le 8 juin 1057, son compé- titeur Isaac Comnène traita les gé- néraux qui lui étaient restés fidèles, avec la plus grande distinction, et Li- barid eut, à ce titre, part à ses bontés. Peu après, quand il fut de retour en Géorgie, Libarid fut assassiné par des émissaires du roi Bagrat. On l'en- terra à Bethania, auprès de Teflis, dans la sépulture de sa famille. Son fils, Ivané, chercha vainement à se rendre indépendant. (*Voyez IVANÉ*, tom. XXI, pag. 303.) S. M.-W.

LIBAVIUS (ANDRÉ), docteur en médecine, naquit à Halle en Saxe : il professa l'histoire de la poésie, A

léna, en 1588, et fut nommé en 1605, recteur du gymnase de Cobourg, dans la Franconie, où il mourut, en 1616. Ce médecin est le premier qui ait parlé de la *transfusion du sang*. On prétend que la fable du rajeunissement d'Eson lui en donna l'idée. « Ayez, dit-il, un » homme sain et vigoureux, et un » homme sec et décharné, qui possède à peine un souffle de vie. Ouvrez l'artère de l'homme en parfaite santé; insinuez-y un tuyau d'argent; ouvrez ensuite une artère de l'homme malade, placez un autre tuyau dans ce vaisseau, et bouchez si exactement les deux tubes que le sang de l'homme sain s'introduise dans le corps malade: il y portera la source de la vie, et toute infirmité disparaîtra. » Une expérience annoncée avec tant d'assurance ne pouvait manquer de séduire. Un bénédictin l'essaya sur un de ses amis (Voyez DESCABETS). Lower, anatomiste anglais, la perfectionna; et Denis, médecin français, qui marcha sur ses traces, publia en 1668, deux lettres relatives à plusieurs expériences curieuses de la transfusion du sang. On regardait alors cette opération comme une ressource contre les maladies et comme un moyen de rajeunir les vieillards; mais elle fut défendue par un arrêt du parlement, informé des mauvais effets qu'elle avait produits. Libavius se fit une réputation par ses ouvrages de chimie, dans lesquels il s'efforça de réfuter les rêveries de Paracelse et de ses sectateurs. On conserve dans les pharmacopées, sous le nom de *Liqueur fumante de Libavius*, la composition d'un puissant caustique, qui n'est autre chose que du muriate suroxygéné d'étain. Son *Histoire des métaux* le fit placer sur

la même ligne que George Agricola, mais la métallurgie et la chimie ne firent tant de progrès depuis lui que ses ouvrages ne sont plus estimés. Sur une vingtaine qu'il a composés, nous ne citerons que : *tolarum chymicarum libri* Francfort, 1595 et 1599, 2 vol. II. *Alchymia*, Francfort in-fol., fig. III. *Syntagma rariorum alchymiae arcanorum*, 1613, 2 tom. in-fol. en 1 vol. *Appendix Syntagmatis arcanorum chymicorum*, ibid., 1615, in Comment. *Alchymiae et variationis fraternitatis de Rosea* ibid., 1615, 2 vol. in-fol. I

LIBERALE, peintre de véniétienne, né à Vérone, en fut élève d'Etienne de Zevico plaça, de bonne heure, au premier rang des artistes de son pays. Il s'appropriâ la manière de Jean Bellin, qui avait enrichi ses peintures la chapelle du dôme de Vérone. Vasari prétend qu'il reçut même des leçons; mais c'est une trompe, puisque les peintures qu'il s'agit, ont été faites en Italie comme le prouve l'inscription. Liberale avait peint un grand nombre de tableaux: parmi ceux qui existent encore, on fait mention particulier d'une *Epiphanie* dans l'église du Dôme à Vérone. Ce tableau, de proportion plus petite que nature, contient un nombre immense de figures, de chevaux et d'animaux. On y admire surtout un groupe de séraphins qui entourent la Vierge et dont les draperies et la pose sont tellement dans la manière de Raphaël, qu'on croirait ce tableau d'un maître. Ainsi que Jacques Callot, Liberale réussit à rendre avec les divers sentiments de l'âme

me l'appela pour lui conture des livres de chœur De retour dans sa patrie, ibli par l'âge, il réclama une de ses filles, mariée à is il eut tellement à souffrocédés, qu'il l'abandon: réfugier chez François surnommé *il Moro*, son ut pour lui les plus grands berale, pour l'en récomit héritier d'une maison et qu'il possédait à San Gioalle. Il mourut quelques 1, le 12 août 1536.—Gennesio LIBERALE, peintre é à Udine, dans le Frioul, ilieu du seizième siècle, e Pellegrino da San Ddisciple et émule de Jean 'adonna surtout à peindre ns. Sa manière se rapprooup de celle des Bassans.

P-8.

ALIS (ANTONIUS). *Voy.* s, tom. II, pag. 293.  
E (SAINT), élu pape le 12, succéda à saint Jules. main de naissance; et la ec laquelle il avait rempli ministères qui lui avaient sivement confiés, le fit la papauté, d'une com, malgré la résistance qu'il Les temps étaient difficinit vu, sous le pontificat de s, toutes les persécutions eurs d'Arius contre saint elles se renouvelèrent sous ibère. Les évêques orient Ariens que semi-Ariens, au nouveau pape, pour à refuser sa communion à unase. Libère convoqua un Rome : soixante-cinq évêlie se déclarèrent en faveur patriarchs, et approuvè-

rent sa doctrine. Le pape en rendit compte à l'empereur Constance, et la pria d'assembler un concile général; qui se tint dans la ville d'Arles; mais les Ariens y triomphèrent. Le légat du pape, Vincent de Capoue, céda à leurs violences, et signa la condamnation de saint Athanase. Libère, pénétré de douleur, porta de nouveau ses plaintes aux pieds du trône. Un autre concile fut assemblé à Milan (355). Les Ariens, quoiqu'en nombre inférieur, y furent encore victorieux. Ils engagèrent même l'empereur à forcer Libère de souscrire à leurs sentiments et à leurs résolutions; mais le pape ne put être gagné par des présents, ni intimidé par des menaces. Appelé à Milan, il eut une longue conférence avec l'empereur, auquel il résista avec fermeté, et qui l'exila à Bérée en Thrace. Il y resta deux ans, exposé à des persécutions de la part de l'évêque, qui était Arien. Pendant ce temps, l'empereur avait forcé les Romains de placer sur le Saint-Siège un intrus (*Voy.* FÉLIX-II), qui avait la complaisance de communiquer avec les Ariens, quoiqu'il gardât la foi de Nicée. Constantius vint à Rome (357), et eut lieu de juger quelle aversion l'on avait conçue pour cet anti-pape. Le peuple redemandait Libère; les dames romaines firent entendre elles-mêmes leurs supplications pour son retour. Libère, de son côté, fatigué de son exil, ou peut-être cédant à des sollicitations dont il espérait plus de fruit par la suite, pour le bien de la paix, démentit sa fermeté, en adoptant la formule de Sirmium qui était une conséquence de la doctrine d'Arius. On sait que cette hérésie consistait à nier la divinité de Jésus-Christ, et à n'envisager en lui qu'un homme doué de talents extraordinaires, qui ne

pouvait être appelé Dieu que par une espèce de participation. (*Voyez* ARIUS.) Cette hérésie occasionna la tenue du concile de Nicée, qui rétablit le dogme de la consubstantialité du Verbe, dans toute la force du terme. Arius mit ensuite quelques restrictions à sa doctrine; et ses disciples, se partageant en diverses nuances (1), prirent le nom d'Ariens outrés, ou Anoméens, et de semi-Ariens. Ce fut l'une de ces modifications de dogmes, qui servit de base à la formule de Sirmium, dans laquelle on évita le mot de *substance*, mais dont il résultait néanmoins que le fils était d'une nature différente de celle du père; ce qui était bien éloigné de la foi de Nicée. Ce fut cette formule que Libère eut la faiblesse de signer; et cette condescendance lui fit obtenir son rappel à Rome (358). Cependant son retour fut un triomphe. L'anti-pape fut chassé: Libère fit une espèce de protestation en excommuniant les *Anoméens*, et en déclarant anathèmes ceux qui disaient que le fils n'était pas semblable au père en substance, et en toutes choses. Cette profession de foi était encore insuffisante, parce que, suivant le concile de Nicée, il ne s'agit point de substance semblable, mais de la même substance. Dans un concile assemblé à Rimini (359), on agita de nouveau cette question; mais à force de subtilités et d'intrigues, les Ariens l'emportèrent encore, et firent triompher le principe d'affinité ou de ressemblance, et rejeter celui de l'identité. Constantius, qui les protégeait, força presque tous les évêques d'adhérer aux actes de Rimini. Les uns cédèrent par la crainte

de perdre leurs places; d'autres n'aperçurent point le piège dans lequel on les avait attirés, c'est-à-dire, les termes qui contenaient l'erreur. Libère refusa de souscrire cette formule. Cependant, saint Athanase exilé dans le désert, et conservant toujours la pureté de la doctrine, écrivait sans cesse pour combattre les hérétiques; mais, en distinguant la perversité des principes et des intentions, il fut d'avis que l'on pardonât à ceux qui reviendraient de leurs erreurs en professant la foi de Nicée, et en anathématisant les hérétiques, qui faisaient du fils de Dieu une créature. Ce fut en conséquence de cet avis, que Libère ordonna de recevoir les évêques tombés à Rimini, qui ajouteraient à la profession de foi de Nicée la condamnation des chefs de parti. Les Ariens se divisèrent. Ceux qui avaient adopté une doctrine mitigée se séparèrent enfin des partisans outrés de l'hérésie primitive (366). Les Orientaux, qui composaient le plus grand nombre, se réunirent à l'église romaine, et vinrent trouver Libère, auquel ils déclarèrent qu'ils se séparaient de la créance des Anoméens, en confessant que le fils était semblable au père en toutes choses, et qu'il n'y avait point de différence entre le semblable et le consubstantiel. Libère mourut le 24 septembre 366, après un pontificat de quatorze ans et quelques mois. Sa chaire a toujours servi d'argument contre l'infailibilité, telle qu'elle a été soutenue par quelques ultramontains; et qui n'a pas empêché que sa mémoire n'ait été en vénération. Les évêques les plus illustres de ces temps-là, tels que saint Epiphane, saint Basile et saint Ambroise, l'ont nommé avec les marques ordinaires de respect. *Voy. Dissertation critique et hist.*

(1) On compte jusqu'à seize professions de foi différentes des Ariens. (*Voy. Doctrina, saint Athanase et Fleury.*)

Le pape Libère, dans la-  
 voir qu'il n'est jamais  
 l'abbé Gorgne, Paris,  
 Commentaire critique et  
 sur S. Libère, pape, par  
 ng, dans les *Acta sanc-*  
 Bollandistes) au 23 sep-  
 trouve un *Dialogue* de  
 Constantin ou Constan-  
 ze *Lettres* de ce pape, in-  
 le tome II de la *Collec-*  
*onciles*. Libère eut pour  
 saint Damase I. D-s.  
 JE (MARIN), savant ju-  
 naquit à Belon-le-Tri-  
 lage près du Mans, pro-  
 oit à Poitiers, et ensuite à  
 avait tellement gagné la  
 des habitants de cette der-  
 qu'il y apaisa deux fois  
 ons populaires, au com-  
 t de la Ligue. Sa présence  
 our calmer le peuple ré-  
 naréchal d'Aumont, après  
 it la ville sous l'obéissance  
 omma échevin perpétuel,  
 changeât tous les autres  
 municipaux. En cette qua-  
 ge harangua Henri IV, en  
 risque ce prince passa par  
 e roi fut si content du dis-  
 les belles manières de l'o-  
 il l'embrassa, le loua pu-  
 at, répondit à tous les  
 la harangue, et donna à  
 té d'Angers le droit d'*a-*  
*mt des pintes*, pour servir  
 aux professeurs en droit;  
 dont elle a joui jusqu'à la  
 n. Liberge fut député aux  
 Blois, et y composa les ca-  
 la province d'Anjou. Il y  
 mit à peu près les mêmes  
 celles qu'il proposa depuis  
 IV, pour subvenir aux gages  
 sseurs en droit. Il mourut  
 , en 1599. On a de lui : I.

*Universæ juris historia Descriptio*,  
*ex variis authoribus collecta, et in*  
*Pictaviensi gymnasio exposita*, Poi-  
 tiers, 1567, in-4°. II. *De præsen-*  
*tis tempestatis et sæculi calamitate*  
*Oratio*, Poitiers, 1567, in-4°. III.  
*De calamitatum Galliarum causis Ora-*  
*tio*, 1569, in-4°. IV. *Ample dis-*  
*cours de ce qui s'est fait et passé*  
*au siège de Poitiers, écrit durant*  
*icelui, par un homme qui était de-*  
*dans*, Rouen, le 11 septembre 1569,  
 in-8°. ; réimprimé, avec quelques  
 augmentations, la même année à Pa-  
 ris, in-8°. ; à Poitiers, 1570, in-4°. ;  
 et avec les *Épithaphes latines et fran-*  
*çaises de quelques uns des occis*,  
 Rouen, 1625, in-12. V. *De justitiâ*  
*et jure Oratio, in Andegavensi juris*  
*auditorio habita, anno 1574, Paris,*  
 1574, in-4°. VI. *De artibus et dis-*  
*ciplinis quibus juris studiorum in-*  
*structum et ornatum esse oportet ;*  
*Oratio habita in schold Andegaven-*  
*si, 1591, in-8°.* VII. Une longue *Épi-*  
*tre latine à Gui Delesrat, lieute-*  
*nant-général d'Angers* : elle est im-  
 primée en tête des harangues de ce  
 magistrat. D-c.

LIBERGIER ou LE BERGER  
 (HUGUES), architecte de Reims, né  
 vers le commencement du treizième  
 siècle, s'illustra par la construction  
 du portail, des deux tours, de la  
 nef et des deux ailes de la belle égli-  
 se, aujourd'hui détruite, de Saint-  
 Nicaise de Reims, à laquelle il tra-  
 vailla depuis 1229, jusqu'à sa mort,  
 arrivée l'an 1263. Robert de Coucy  
 acheva cet édifice. Libergier fut en-  
 terré devant l'église qu'il avait bâ-  
 tie, sous une pierre blanche qui fut  
 mise ensuite à l'entrée de la nef de la  
 cathédrale. On y voyait sa figure ci-  
 selée en plomb; il portait dans sa  
 main gauche la moitié de l'église de  
 Saint-Nicaise, et tenait dans sa droite

une règle et un compas : autour de cette pierre, on lisait son épitaphe. « C'est la preuve d'une intelligence peu commune dans Hugue » Libergier, dit l'abbé Pluche, d'avoir risqué avec succès, sur des appuis aussi délicats que l'étaient les deux tours de cette magnifique église, dix pyramides en pierres, dont les deux grandes avaient cinquante pieds de hauteur sur une base de seize pieds ; comme c'est une sage réserve dans l'architecte de la cathédrale, Robert de Coucy, de n'avoir pas chargé ses deux tours du fardeau fort supérieur des deux pyramides qui auraient pu les terminer. Ce que Libergier a fait de plus beau n'était peut-être pas son portail, où les ornements avaient été jetés à pleines mains : l'ordonnance, également simple et majestueuse des dehors de son église, attachait bien autrement les yeux attentifs ; la justesse des proportions, la hardiesse du dessin et de l'exécution, la délicatesse et la noble simplicité, étaient les principales beautés qu'on y admirait. Les deux architectes avaient employé tout ce que l'art joint à l'expérience leur avait appris de plus délicat et de plus achevé pour en faire un des plus beaux monuments de France et peut-être de l'Europe. » Y.

**LIBERI** (Le chevalier **PIERRE**), peintre d'histoire, né à Padoue, en 1605, fut élève d'Alexandre Verozzi, surnommé le *Padovanino*. Grand peintre, et regardé comme le plus savant dessinateur de l'école vénitienne, Liberi succéda à son maître dans l'honneur de maintenir la gloire de cette école. Il parcourut successivement les villes de l'Italie : à Rome, il étudia l'antique, Michel-

Ange et Raphaël ; à Parme, le *Ge* ; à Bologne, les Carrache, et à se, les habiles coloristes que cet a produits. De toutes ses études se forma un style qui tient de l'école, qui ne fut pas après l'Italie, mais qui charma l'Allemagne où il fut appelé, et d'où il revint avec les titres de comte et de chevalier, et des biens considérables qui lui permirent de vivre à Venise d'une manière brillante. Quant à sa manière de peindre, on pourrroit dire qu'il a un style varié. Lorsqu'il travaillait pour des connaissances employait un pinceau expérimenté et plein de franchise. Pour les autres, au contraire, il terminait une partie de ses tableaux avec le plus grand soin ; les cheveux même étaient exécutés avec tant d'exactitude qu'on pourroit presque les compter. Il peignoit ordinairement les figures de ce genre sur du bois de cypres. Il sembleroit cependant que cette manière si exacte ait nui à son imagination ; car les ouvrages qu'il a exécutés ainsi, n'ont pas la perfection de ceux qu'il peignoit d'une manière plus libre. tantôt grandiose, et tantôt gracieux et quoiqu'il ait produit peu de tableaux dans la première manière, en connaît pourtant quelques-uns de grand mérite, tels que le *Médecin des Innocents*, à Venise ; *Nuit de l'Arche*, à Venise ; *Luge universel*, à Bergame. Ces tableaux d'église d'un dessin vigoureux, remplis des plus beaux raccourcis, pleins de mouvement et dont les nus d'un grand caractère rappellent cependant bien plus Carrache que Michel-Ange. Il est surtout de l'imitation des premiers maîtres, en peignant, comme sage le Père Eternel entièrement

l'église de Sainte-Catherine de  
 ; erreur de jugement qui di-  
 le mérite de cette peinture,  
 rs très-belle dans toutes ses  
 . Mais ce sont les tableaux de  
 t de Liberi qui ont fondé sa  
 tion. Tantôt ses sujets sont ti-  
 la fable, tantôt ce sont des ca-  
 ou des allégories énigmatiques.  
 s souvent, à l'imitation du Ti-  
 a peint des *Vénus nues*, que  
 ut regarder comme des chefs-  
 e, et qui lui ont mérité le  
 de *libertin*. Il existe peu de  
 où l'on n'en trouve ; et lors-  
 n a vu une, il est facile de les  
 aître toutes, soit aux airs de  
 l'il répète souvent, soit au  
 éral de ses tableaux, et aux  
 rosées de ses chairs. Du reste,  
 oris est suave et bien empâté,  
 bres délicates, et dans le  
 u Corrège : ses profils sont  
 général de l'antique, et le  
 ent de son pinceau est plein  
 chise et de liberté. Le che-  
 Liberi mourut à Venise, en  
 — Marc LIBERI, son fils,  
 s leçons de lui ; mais il ne peut  
 comparé dans les ouvrages  
 invention, ni pour le gran-  
 ni par la beauté. Cependant,  
 re de l'habileté dans les co-  
 il a exécutées d'après les ta-  
 de son père. Les connaisseurs  
 es plus exercés ont peine à  
 er la copie de l'original. On  
 de lui plusieurs tableaux si-  
 r *il figlio del Liberi*. P-s.

ERTAT (PIERRE), né à  
 le vers le milieu du seizième  
 ans l'obscurité, suivant les  
 scandait, selon d'autres, de  
 lle de Bayon, originaire de  
 où l'un de ses ancêtres, Jean  
 on, avait obtenu le surnom  
 rtat, à cause de ses exploits

en Sicile et en Calabre. Ce qui pa-  
 rait certain, c'est qu'en 1395, An-  
 toine de Bayon de Libertat était juge  
 du palais à Marseille, charge qui  
 n'était accordée qu'à la noblesse.  
 Pierre, dont il s'agit ici, se signala  
 long-temps dans le parti de la Ligue;  
 mais l'abjuration de Henri IV lui fit  
 desirer de rentrer sous les lois du  
 légitime souverain. Depuis cinq ans,  
 Charles Casaulx, officier et agent  
 de la comtesse de Sault, qui s'était  
 unie au duc de Savoie pour attiser  
 en Provence les feux de la discorde,  
 avait usurpé le consulat à Marseille,  
 où il secondait les derniers efforts  
 de la rebellion, soutenu par un se-  
 cours de quatre galères et de 1200  
 Espagnols, que Philippe II avait  
 envoyés. Cependant le duc de Guise  
 marchait pour réduire Marseille, la  
 seule ville de Provence qui résistât  
 encore. Casaulx avait confié la garde  
 de la Porte-Royale à Libertat : ce ca-  
 pitaine, plein de courage et d'ambi-  
 tion, brûlait de s'illustrer par quel-  
 que action d'éclat ; les brillantes  
 promesses du duc de Guise lui en  
 fournirent l'occasion : il s'obligea de  
 donner la mort à Casaulx, et de  
 soumettre Marseille. L'entreprise  
 était périlleuse ; mais le désir de la  
 gloire, et surtout l'espoir des ré-  
 compenses, déterminèrent Libertat.  
 Il se concerta avec le duc, qui fait  
 avancer ses troupes. Casaulx, in-  
 formé de leur approche, charge  
 Louis Daix, son collègue, d'ob-  
 server leurs mouvements autour des  
 remparts, et se rend lui-même à la  
 Porte-Royale, avec une nombreuse  
 escorte ; mais, en arrivant, il est  
 renversé d'un coup d'épée par Li-  
 bertat, dont un des frères achève  
 de le tuer. Aussitôt les cris de *Vive  
 le Roi* se font entendre : les soldats  
 ligueurs se dispersent après une lé-

gère résistance ; leurs chefs se sauvent sur les galères espagnoles , qui lèvent l'ancre : les troupes du duc de Guise entrent dans la ville , et Libertat , à leur tête , affranchit ses concitoyens , dont la terreur avait seule retardé la soumission. Ce coup hardi eut lieu le 17 février 1596. Henri IV , en apprenant la reddition de Marseille , s'écria : *C'est maintenant que je suis roi !* Il écrivit à Libertat pour lui témoigner sa reconnaissance , le nomma viguier perpétuel de sa patrie , lui fit compter 50 mille écus , et lui accorda , tant pour lui que pour ses frères , d'autres distinctions. La ville de Marseille fit ériger à son libérateur une statue décorée d'une inscription latine ; et l'on grava sur la Porte-Royale ces deux vers latins :

*Occisus justè Libertat Casalus armis ;  
Laus Christo, urbs regi, Libertas sic datur urbi.*

Libertat mourut sans enfants , le 11 avril 1597 , empoisonné , dit-on , avec des bas de soie ; et ses frères , Barthelemi et Antoine , héritèrent de ses biens et de ses emplois : c'est du dernier que descend la famille de Libertat , qui existe encore en Provence. ( *Voy. GUISE* , t. XIX , p. 198 , et HENRI IV , t. XX , p. 94. ) A-T.

LIBICKI ( JEAN ) , poète polonais du dix-septième siècle , a laissé une *Traduction des Odes d'Horace en vers polonais* , qui fut imprimée à Cracovie , 1647 , in-4°. de 128 p. On a du même , en latin et en polonais : *Somnium de vino et aqua inter se litigantibus pro præcælentia* , 1617 et 1684 , sans lieu d'impression et sans nom d'auteur ; — *Bacchus miraculosus* , poème en polonais , imprimé plusieurs fois , mais également sans indication du nom de l'auteur. C-AU.

LIBON , architecte grec , né dans l'Elide , florissait vers la quatre-vingtième olympiade , 458 ans av. J. C. Il construisit auprès de Pise , ce temple de Jupiter olympien , si célèbre par les cérémonies des jeux olympiques , et où s'accumulèrent , pendant tant de siècles , les chefs-d'œuvre des arts et les offrandes de tous les peuples. Le temple était d'ordre dorique ; il était entièrement entouré de colonnes , construit en pierres de l'Elide , et couvert avec ces espèces de tuiles de marbre pentelique , inventées par Bysès de Naxos , vers la 55<sup>e</sup>. olympiade ( 560 ans avant J. C. ) ; sa hauteur était de soixante-huit pieds et sa largeur de quatre-vingt-quinze , sa longueur de deux cent-trente : les sculptures du fronton antérieur étaient l'ouvrage de Pœonius de Mende ( en Thrace ) , et celles du fronton postérieur étaient d'Alcamaeus. C'était dans le sanctuaire que s'élevait la fameuse statue d'or et d'ivoire , chef-d'œuvre de Phidias , et la merveille de la sculpture *chryso-phantine*. On peut voir dans Pausanias , la description qu'il donne de ce superbe édifice , dont il ne reste pas la moindre trace. On croit qu'il fut détruit vers la fin du quatrième siècle. M. Quatremère de Quincy a donné , dans son *Jupiter Olympien* , une excellente hypothèse sur ce temple et ses ornements. L-S-X.

LIBRI ( FRANÇOIS DAI ) , dit le *Fieur* , peintre en miniature , né à Vérone , vers le milieu du xv<sup>e</sup>. siècle , se rendit célèbre par le talent avec lequel il peignait les livres de chœur et d'office. L'imprimerie était encore à son berceau ; et les plus riches chapitres mettaient leur honneur à posséder les plus beaux livres de chœur. François en peignit un grand nombre , dont plusieurs sont encore



rés avec soin à Vérone et dans les villes d'Italie ; mais le plus de ses ouvrages est un petit à il peignit , avec une extrême adresse , deux miniatures , dont l'une représente *saint Jérôme* , et l'autre *saint Jean dans l'île de Patmos* , écrivant l'*Apocalypse*. C'est dans ce genre , qu'il dut son nom *Dai Libri* , qu'il transmit , avec ses talents , à son fils Jérôme , né à Vérone , en 1472. — JÉRÔME ne s'occupa pas à la peinture des livres ; il reçut des leçons de Domini-Morone , et devint un des peintres plus habiles de son temps. A l'âge de seize ans , il peignit une *Déposition de croix* ; et lorsqu'on découvrit ce tableau , tous les spectateurs coururent en foule chez le père du jeune peintre , pour le féliciter d'avoir un fils si habile. Toutes les figures en sont remarquables ; mais les artistes ont remarqué en particulier d'une Vierge et de Saint-Benoît que Jérôme a mis dans sa composition. On trouve encore à Vérone , dans l'église de Saint-George , un tableau peint en 1529 ; c'est une *Vierge avec deux saints Evêques et trois anges*. Ce tableau , de petite dimension , réunit tous les suffrages. Le tableau de Saint-George eu un grand nombre de ce genre ; celui de Jérôme peut en être regardé comme le chef-d'œuvre , tant par la grâce , le brillant et la couleur. Après avoir exécuté ce tableau , Libri se livra exclusivement à la peinture des livres de chœur : ceux que l'on connaît de lui , sont tous remarquables par la perfection du travail ; l'*Adam et Eve chassés du Paradis terrestre* , qu'il fit encore pour le chœur de Saint-George , surpasse les autres : cette belle miniature a depuis été transportée à Rome.

C'est en allant peindre des livres de chœur dans le couvent des chanoines de Saint-Sauveur , que Dai Libri connut D. Giulio Clovio ( Voyez CLOVIO ) , auquel il eut la gloire de donner les premières leçons de son art. Il mourut en 1555 , à Vérone , laissant deux fils , dont l'aîné , nommé François *Dai Libri le jeune* , hérita de son talent pour la peinture des livres d'église ; mais un de ses oncles , riche et sans enfants , l'attira près de lui , et lui confia la direction d'une manufacture de verrerie , où il perdit les années les plus précieuses de sa jeunesse : son oncle , étant devenu veuf , se remaria , eut des enfants , et lui ôta tout espoir d'être son héritier. François reprit donc le pinceau , et entreprit , sous la direction de Fracastor et de Beraldi , médecins fameux et géographes , un globe terrestre , dont Navagero voulait faire hommage à François 1<sup>er</sup>. ; mais ce poète étant mort à son arrivée en France , le globe , commencé par François Libri , demeura imparfait. Cet artiste étudia aussi la peinture à l'huile et l'architecture ; mais il vécut peu de temps. Son frère s'était fait prêtre ; et ce fut en lui que s'éteignit la famille Dai Libri , qui a fourni trois artistes d'un talent remarquable. P.-s.

LIÇARRAGUE ( JEAN DE ) , ministre de la religion réformée , était né dans le seizième siècle , à Briscous , petit village de Béarn , et y remplissait les fonctions du pastorat. Il fut arrêté à l'époque des premiers troubles qui éclatèrent dans cette province , et jeté dans un cachot d'où il ne sortit que sur les instances de Jeanne d'Albret , reine de Navarre , mère de Henri IV. Cette princesse le retint à son service , et le chargea de traduire le *Nouveaux*

*Testament*, dans la langue basque que parlait le plus grand nombre de ses sujets. Il fut ensuite nommé pasteur de la Bastide de Clarence; et l'illustre de Thou, qui alla lui rendre visite en 1582, rapporte comme une preuve de l'esprit de charité qui unissait les habitants de ce village, que les catholiques et les protestants y faisaient l'office dans la même église, mais à des heures différentes. On ignore les autres particularités de la vie de Liçarrague; et Prosper Marchand, qui lui a consacré un curieux article, dans son *Dictionnaire*, avait fait d'inutiles recherches sur l'époque de sa mort. Le seul ouvrage que l'on connaisse de lui, est le *Nouveau-Testament, traduit en langue basque*, La Rochelle, 1571, in-8°. Cette traduction est très-rare, et si bien imprimée, qu'on la regarde comme un chef-d'œuvre de typographie. Elle est précédée d'une épître, en français, adressée à Jeanne d'Albret.

W-s.

LICETI (FORTUNIO), fameux péripatéticien, et l'un des plus célèbres professeurs de son temps, naquit le 3 octobre 1577, à Rapallo dans l'état de Gènes. Sa mère, dans un voyage qu'elle fit de Reco à Rapallo, par mer, fut tellement incommodée qu'elle accoucha avant terme; ce ne fut qu'en prenant des précautions extrêmes (1), qu'on parvint à

(1) Vignoul-Marville (D. Bonav. d'Argonne) se contente de dire « qu'il fallut l'élever dans du coton. » (*Mélanges de littérat.* II, 146.) Mais Baillet, d'après Michel Giustiniani, ajoute des circonstances si merveilleuses, qu'il est bien étonnant qu'un critique aussi judicieux que Lamonnoye n'en ait pas fait sentir le ridicule. « Le fœtus, dit Baillet, n'était pas plus grand que la paume de la main. Son père entreprit d'achever l'ouvrage de la nature, et de travailler à la formation de l'enfant avec le même artifice que celui dont on se sert pour faire élever les poulets en Egypte. Il fit donc mettre son fils dans un four, proprement accommodé; il réussit à l'élever et à lui faire prendre ses accroissements nécessaires par l'uni-

sauver l'enfant; et on lui donna le nom de *Fortunio*, pour lui faire sentir qu'il devait la vie à un bonhôte péré. Il montra dès son enfance des dispositions extraordinaires; son père prit soin de cultiver son génie, et il y suivit pendant plusieurs ans les cours de médecine et de philosophie. Il n'avait pas encore atteint neuf ans, lorsqu'il publia son *De Ortu animæ humanæ*, imprimé à Francfort, 1600, in-8°. On a trouvé si beau qu'on refuse de croire l'auteur. Le père de Liçetti tombé malade, le fils se hâta de partir à Gènes en 1599; mais il fut si chagrin de n'y arriver que le lendemain de l'enterrement de son père (1). L'année suivante il obtint le doctorat en philosophie et en médecine; et il alla prendre possession de la chaire de logique, qu'il occupa pendant cinq ans, et fut ensuite chargé d'expliquer la philosophie d'Aristote. En 1605, il fut nommé professeur de philosophie à l'université de Padoue, où sa réputation y attira un grand nombre d'élèves; et son traitement fut très-sévèrement porté jusqu'à mille florins. Il se mit sur les rangs pour le premier professeur, après la mort de Grémonini; mais ayant refusé deux fois dans sa demande, le duc de Padoue, où il demeurait depuis quatre ans, et passa à Bologne, on lui offrit des appointements considérables. L'université de

« formité d'une chaleur étrangère » et « toment sur les degrés d'un thermomètre. » (*Sém. des Sav.* VI, 136.)

(1) Joseph Liceti, père de Fortunio, habile médecin. On a de lui : *De principis membri dell'uomo, quale si tratta dell'uso ed occorrenza de' membri*, Bologne, 1599, in-8°. L'auteur parle encore d'un autre dialogue intitulé : *Cera*, sur le même sujet.

à regretter un sujet si dissollicita Liceti d'accepter de premier professeur de , alors vacante, et il en ssion en 1645. Il mourut re à Padoue, le 17 mai ist. gymn. Patav., 1, 168.) it un homme d'une érudigieuse; mais son entête- r la doctrine d'Aristote, trait à l'égal d'un dieu, fut l ne fit faire aucun progrès cine, ni à la philosophie. ontestations très-vives avec : de Castro, sur la possibi- ètes prolongées au-delà des dinaires; avec Glorioso, rmation des comètes; et Ponce Santacruz, sur les as spontanées: dans toutes lles, à défaut de raisons, ait les injures à ses ad-

On a de lui un tres-grand l'ouvrages (1); mais compart sont justement tom- l'oubli, on se contentera ceux qui peuvent encore lque intérêt: I. *De his qui t sine alimento libri IV; in uturnæ inediæ observationes et causæ, summæ entia explicantur*, Padoue, fol. Il composa cet ouvra- casion d'une jeune fille de , dont les diètes excessives té l'attention des médecins: ent la possibilité de vivre mois sans prendre aucune e, et cite plusieurs faits à ce sentiment. Etienne Ro- le Castro combattit cette ar un traité *De asitiâ*, Flo- i30, in-8°. II. *De mons- ausis, naturâ et differen-*

*tis, libri II*, Padoue, 1616, in-4°.; réimprimé, ibid., 1634, in-4°, avec des additions, et des gravures; mais l'édition la plus complète est celle qu'a donnée Gérard Blasius, avec un supplément, Amsterdam, 1665; in-4°, fig. Jean Palfyn a tra- duit cet ouvrage en français, à la suite de sa *Description anatomique*, etc., Leyde, 1708, petit in-4°, fig., très-recherché. III. *De spontaneo viventium ortu, libri IV*, Vicence, 1618, in-fol. Liceti traite, dans cet ouvrage, de la gé- nération spontanée de plusieurs sortes d'insectes, que l'on supposait alors engendrés de la putréfaction; des fungus, des champignons, des zoo- phites, dont la reproduction mysté- rieuse était encore un secret, et dont on n'a reconnu les fleurs et les graines que près d'un siècle plus tard. IV. *De lucernis antiquorum reconditis libri VI*, Venise, 1621, in-4°.; Dine, 1652, in-fol., fig. Cette se- conde édition est recherchée. Liceti se proposait de prouver dans cet ouvrage que les anciens plaçaient dans leurs sépulcres des lampes inextinguibles; mais Ottavio Fer- rari a fait voir dans son traité, *De veterum lucernis sepulchralibus*, Padoue, 1686, in-4°, que ces prétendues lampes qu'on a cru trouver allumées en découvrant d'an- ciens tombeaux, n'étaient autre chose que des phosphores qui bril- laient quelques instants, exposés à l'air, et s'éteignaient aussitôt. Ce traité est inséré presque en entier dans les anciennes éditions des *Ré- créations mathématiques* d'Ozanam. Il y a beaucoup d'érudition dans l'ouvrage de Liceti; et le sixième- livre contient des remarques curieu- ses sur les anciens rits religieux. V. *De propriorum operum historia*, li-

1 en compte 54, et en liste n'est pas

bri 11, Padoue, 1634, in-4°. Cet ouvrage est adressé au savant Gabr. Naudé; Liceti y donne le catalogue raisonné des différents écrits qu'il avait déjà publiés, avec l'histoire des disputes qu'ils avaient occasionnées, et la liste de ceux qu'il se proposait de mettre au jour. VI. *De quæsitis per epistolas à clarissimis viris responsa*, Bologne, 1640, in-4°. Ce volume renferme trente-sept lettres de plusieurs savants, et autant de réponses de Liceti; il publia successivement à Udine, de 1646 à 1653, six autres recueils de ses réponses aux questions qui lui avaient été adressées sur des sujets de médecine, de physique, d'histoire naturelle, de philosophie et d'érudition. Cette collection, assez curieuse, est fort rare. Gaudence Roberti en a inséré des extraits dans le tom. 11 des *Miscellanea italica erudita*. VII. *Lithosphorus, sive de lapide Bononiensi, lucem in se conceptam ab ambiente claro, mox in tenebris mirè conservante, liber*, Udine, 1620, in-4°. C'est une explication du phénomène de la pierre de Bologne, qui a la propriété de luire dans l'obscurité au moyen de quelques préparations. VIII. *De annulis antiquis, liber singularis*, ibid., 1645, in-4°; rare et plein d'érudition. IX. *Hieroglyphica, sive antiqua schemata gemmarum annularium*, avec figures, 1653, in-fol. On peut consulter, pour plus de détails, Mich. Giustiniani, *Scrittore Ligur.*; les *Mémoires* de Nicéron, tom. xxvii, et le *Dictionnaire* de Chauffepié. W-s.

LICHTENAU. Voyez CONRAD, tom. IX, p. 434.

LICHTÉNAU ( Comtesse DE ), Voyez ce nom dans la *Biographie des hommes vivants*, tome IV, pag. 228.

LICHTENBERG ( GEORG-CORNÉ ), célèbre physicien et naturaliste, naquit le 3<sup>er</sup>. juillet 1744 à Ober-Ramstaedt, près de Darmstadt. Il était le dix-huitième enfant d'un pasteur de ce village, qui fut ensuite envoyé dans la capitale du grand-duché de Bade pour y remplir les fonctions de premier prédicateur de la ville, et de directeur-général de l'école. Les soins et l'instruction de ce digne ecclésiastique, et son cœur, les vertus et la piété de sa femme, exercèrent une heureuse influence sur les facultés et le caractère de leur fils. « Le souvenir de ma mère ( dit Lichtenberg ) est une espèce de journal de ses pensées, » les plus secrètes, *OEuvres posthumes*, vol. II, pag. 4 ), est un journal vatif que je n'ai jamais employé pour mes succès dans les moments de tentations dangereuses. » — « Je me souviens souvent ( dit-il ailleurs, pag. 11 ), de l'assistance de ma mère, que j'adore comme une sainte. On ne peut vraiment pas douter que ce ne soit à l'influence de l'éducation que sont dus ces sentiments religieux, qui font, dans quelques-uns des écrits de Lichtenberg, un si remarquable contraste avec le ton sceptique qui y règne généralement. Il avait du penchant à la superstition, il interrogeait les esprits et tâchait de se mettre en communication avec les intelligences infernales. Il raconte ( vol. I, pag. 1 ) qu'un soir il déposa sous le seuil de la maison de son père, une lettre qu'il adressait à un des esprits dont il se croyait environné, et il avait écrit cette question : *ce que l'aurore boréale ?* Et à son bas âge, il fit une chute, qui courbant l'épine du dos, fut la cause d'une difformité à laque-

riboer en grande partie, le e l'état qu'il embrassa, ainsi goût pour la solitude. Bien fut disposé de lui-même à rir esse, et que dans la description e qu'il a laissée de sa personne *es diverses*, vol. 1, pag. 2 ), e qu'un mauvais dessinateur rrait manquer son portrait bscurité; il se montra si vi- affecté d'une plaisanterie de r, son ancien maître, qu'il en presque une brouillerie avec qu'il vénérât autant qu'il lui taché par la reconnaissance. lesse de sa constitution l'é- t de toute carrière qui exige ité robuste, Lichtenberg se dès l'enfance à la culture nces. Etant encore écolier ait des leçons de mathé- s à quelques-uns de ses con- s. Il aimait à se rappeler ces s essais de son talent pour nement, et l'attachement que oignaient ses jeunes audi- Un discours en vers alle- *sur la véritable philoso- le fanatisme philosophique*, ononça en quittant le gym- Darmstadt, et qui semblait r l'objet des recherches de vie, ayant fait une grande n et attiré sur lui les regards onnes éclairées, son souve- landgrave Louis VIII, lui ac- a protection particulière, et urs qui lui étaient nécessaires : vouer entièrement à l'étude nces. En 1763, il se rendit ingue, et suivit les cours des ours Hollmann, Heyne, Gat- læstner et Meister, qui démê- aientôt ses heureuses disposi- l'admirent dans leur intimité. e jugement qu'il porte dans rnal sur l'emploi de son temps

à l'université, et qu'il peut être utile de faire connaître aux esprits de la trempe de Lichtenberg : « Je com- » mis une grande erreur en for- » mant le plan de mes études sur » une trop vaste échelle.... Entraîné » par mon avidité de connaître, à » me laisser successivement domi- » ner par tous les objets de recher- » ches incidentelles que le hasard » offrait sur ma route, et qui m'é- » cartèrent souvent de mon véritable » but, je me voyais sans cesse dans » la nécessité de revenir sur mes » pas. J'ai fait le chemin qui mène » à la science, comme les chiens » qui accompagnent leur maître à la » promenade; je l'ai fait et refait » cent fois dans toutes les directions, » et, lorsque j'arrivai enfin, je me » sentis excédé de fatigue. » ( Vol. 1, pag. 34 et 39. ) Il ne resta donc étranger à aucune partie du domaine des sciences : revenant toutefois avec prédilection à la physique et aux observations astronomiques, il se fit tellement remarquer des juges compétents, que le célèbre baron de Münchhausen, curateur éclairé de l'université de Goettingue, lui offrit une chaire de professeur extraordinaire dans la faculté consacrée aux sciences exactes et philosophiques. Il était à Londres lorsqu'il reçut cette nomination; qu'il ne voulut accepter que du consentement de son souverain et bienfaiteur, le landgrave de Hesse-Darmstadt. Pendant son séjour en Angleterre, où il avait conduit le fils de l'amiral Swanson, et M. Yrby, fils de lord Boston, il fut traité avec distinction par la famille royale. Le roi George III, auquel l'astronome Demainbray, inspecteur de son observatoire privé, avait communiqué les observations de Lichtenberg sur le passage de Vénus du 19 juin 1769,

prit beaucoup de goût à sa conversation, et lui donna par la suite des preuves nombreuses de son estime. De retour à Goettingue, en 1770, il annonça l'ouverture de ses cours par un programme offrant des *considérations sur quelques méthodes appliquées à la solution des difficultés que présente le calcul des probabilités dans les chances des jeux de hasard*. Il parut aux savants avoir, dans ce mémoire, simplifié et suffisamment éclairci des questions que d'Alembert et Beguelin avaient inutilement compliquées et mal résolues. Dans les années 1772-75, il fut occupé à déterminer, par ordre du roi d'Angleterre, la latitude des villes principales de l'électorat d'Hanovre, et à mettre en ordre les papiers du célèbre Tobie Mayer, dont il donna un premier volume en 1775. (*T. M. opera inedita*, vol. 1, Gœtt., in-4°.) La suite n'a point paru. Un second voyage en Angleterre vint ajouter à sa prédilection pour ce pays : il en rapporta une connaissance de la langue, des mœurs et de la littérature de ses habitants, plus profonde qu'aucun étranger n'a peut-être acquise, et que la plupart des indigènes eux-mêmes ne possèdent. En 1777, il succéda à son ami Erxleben dans la chaire de physique expérimentale : par déférence pour la mémoire de ce savant, il conserva son *Traité élémentaire de physique*, pour servir de texte à ses leçons, quoique ce manuel fût très-défectueux, et que les augmentations dont l'enrichit Lichtenberg dans quatre éditions successives, en eussent fait un ouvrage très-supérieur à ce qu'il était dans sa forme primitive. Depuis son entrée dans ses nouvelles fonctions, il ne sortit plus de Goettingue et quitta bien rarement sa chambre,

où son goût pour le travail, blessé de sa santé et une susceptibilité née de sa conformation physique et fortifiée par l'hypocondrie, finirent de plus en plus. Sa constitution enjouée, et pleine de traits gais que spirituels, faisait, non que son enseignement académique étincelait de saillies originales quantes, un singulier contraste la tristesse qui régnait au fond de son âme sans en troubler la pureté ou en affaiblir l'énergie. lieu d'être surpris de la vigueur physique et de la fécondité littéraire d'esprit habitant une aussi frêle machine, et rongé par tant de soins. La collection de l'académie des sciences de Goettingue n'est de lui qu'un petit nombre de Mémoires, parmi lesquels ceux qui tiennent les tomes VIII des *Nov. mentarii*, et I des *Commentarii* cette compagnie, sont les seuls remarquables : il y expose la découverte des figures que forment les corps électrisés et qu'on a nommées de son nom. Ces figures, de caractère différent, et rayonnantes, selon qu'elles sont produites par l'électricité positive ou négative, servent à montrer ces deux modifications du même agent : elles sont représentées dans les gravures jointes aux *Mémoires de Goettingue* nous avons cités. Lichtenberg était intimement lié avec De la Hire et son amitié pour ce physicien le fit embrasser avec trop de chaleur et défendre, avec une opinion étrangère à son caractère, les idées de ce dernier sur l'hygène et sur la pluie. On doit attribuer à la même cause, ses préventions contre les principes de la na-

ne cessa de combattre esprit et d'aigreur que l'impartialité. Son *Exogétique des idées de la formation de la terre* en 1796, n'a paru qu'en 1800, par les soins de son frère et de M. Krieger, de 228 pag. ) Ce mé-  
 taphysicien chef-d'œuvre de dialectique sera probablement encore  
 combattue sans succès, et  
 oubliés : tant il est dépourvu  
 l'agrément des formes, et  
 la solidité du fonds, et  
 productions de l'es-

Le même charme de remarquer dans les noms consacrés aux découvertes chimiques et physiques, dans deux ouvrages perdurent principalement sur prodigieux succès, *le Goettingue pour les sciences de la littérature*, rédigés avec le célèbre G. Forster (il en a paru jusqu'en 1785, dix-huit volumes), et la série de *Leçons* publiés dans la période de 1778 à 1799. Ces ouvrages ont contribué beaucoup à répandre dans les sciences les plus exactes les notions les plus précises et les moins accessibles à l'ignorance commune. On les a lus avec plaisir et ils furent pour l'Allemagne les écrits de Fontenelle, de Bailly, ont été lue avec une bonne compagnie en tout honneur, avec un degré d'application, et étendues sur les plus ardues des hautes sciences, et trouve dans ces résumés

d'un genre tout-à-fait particulier, un mélange d'analyse lumineuse et quelquefois profonde, de rapprochements aussi instructifs qu'inattendus, de malice gaie et souvent très-caustique, mais toujours d'une tendance parfaitement morale, qu'il serait difficile de caractériser, et à laquelle il ne suffirait pas de comparer la manière des *humoristes* anglais, tels que Swift, Fielding, Sterne, etc., pour en faire concevoir la nature et l'effet à ceux qui ne peuvent lire Lichtenberg dans sa langue. Mais c'est surtout quand il est directement et, pour ainsi dire, *ex-professo* moraliste, que Lichtenberg fait classe à part. Il est enjoué et jamais grotesque, neuf sans effort, gai sans la moindre trace de légèreté, varié et profond sans cesser d'être solide et clair. Ce n'est qu'une justice d'ajouter, qu'excepté quelques parties de son commentaire sur Hogarth, où il abuse de sa facilité à trouver des combinaisons ingénieuses, des rapprochements comiques, il tombe moins dans la recherche, il est plus naturellement gai et original que la plupart des *humoristes* anglais. On n'est pas d'accord sur l'idée précise qu'on doit se faire de cette disposition d'esprit qui, dans l'expression des pensées et des sentiments, se manifeste par un mélange piquant et tout particulier d'enjouement, et que les Anglais désignent par *humour*, les Allemands par *laune*. Nous osons affirmer que la lecture attentive des ouvrages de Lichtenberg, par la variété des matières traitées avec la même verve intarissable de plaisanterie amusante et instructive, est singulièrement propre à fournir les données des solutions d'un grand nombre de difficultés qui ont désuni ou embarrassé des critiques tels que

Sulzer, Lessing, lord Monboddo, Campbell et Eberhard. Les impressions qu'il recevait du spectacle de la nature, des affaires humaines, de ses lectures, de ses propres pensées et qu'il rendait dans un langage pittoresque avec l'empreinte de vues neuves, de contrastes plaisants, de rapprochements instructifs, subsaisaient, en entrant dans son âme, des combinaisons, et se coloraient de teintes qui n'altéraient ni la pureté du trait, ni le fonds de données matérielles qu'elles offraient au sévère observateur. Sa manière de recevoir et de rendre l'impression des choses extérieures, qui lui faisait considérer le monde physique et visible comme une grande allégorie des mystères de l'ordre moral, suppose sans doute beaucoup d'originalité dans les conceptions, d'indépendance dans l'exercice des facultés intellectuelles et un penchant à se placer dans les points de vue de l'idéaliste et du pyrrhonien. Mais on ne saurait sans injustice, au moins dans l'écrivain dont il s'agit et qu'on peut regarder comme le modèle des *humoristes*, séparer de ces qualités de l'esprit une parfaite vérité d'observation et de pinceau, une rectitude de jugement égale à sa finesse, un goût sûr qui évite les contrastes révoltants ou infructueusement bizarres, et surtout un respect pour les grandes fins de la destinée humaine, qui se garde de faire de la vie une farce ignoble, et de la scène du monde un jeu sans but, une énigme dépourvue de sens. Aussi, bien loin d'éprouver le vide du cœur et l'ennui qui succèdent aux accès d'une folle gaieté; tandis que le sourire qui se place involontairement sur les lèvres du lecteur de *Candide* et des *Mémoires de Gramont*, n'empêche pas que l'indignation, le dé-

goût, le mépris ne s'emparent presque aussitôt, les saillies de Lichtenberg, ses comparaisons ingénues et plaisantes, réveillent des non moins consolantes qu'agréables remontent les ressorts de l'âme, lieu de la dégrader ou de l'engourdir. Nous allons indiquer ses principes écrits; ils portent tous, dans l'ensemble comme dans les détails, le caractère de cette tournure d'esprit originale et piquante que nous avons essayé de caractériser. Les premiers ouvrages ont une tendance toute polémique. Lavater avait dédié sa traduction de *Recherches de Ch. Bonnet sur les preuves du christianisme* au célèbre juif Moïse Mendelssohn, en l'invitant de se convertir à la religion de Christ, ou de refuter publiquement les arguments de Bonnet. Cette marche indiscrete de Lavater donna naissance à une satire de Lichtenberg, intitulée *Timorus*, 1777, a été réimprimée dans le troisième volume de ses œuvres. Peu de temps après, il s'occupa encore du même auteur de la *Physiognomonique* par lant redresseur de torts scientifiques et d'opinions hasardées qui pouvait préjudice à la saine philosophie. Lichtenberg ne put voir, sans indignation, l'abus que les admirateurs enthousiastes des règles physiques du théologien Zurichois faisaient de son système au détriment de la morale et en dépit de la vérité chrétienne. Il prit la plume plutôt le fouet, et publia dans l'Almanach de Goettingue l'an 1778, un traité de *La Logique gnosique contre les Physiognomoniques* (ibid., pag. 401, ss.), où il expose par des réflexions et des observations d'une vérité frappante, qu'on ne peut bien concevoir une *pathologie gnosique* ou une *séméiotique des passions*.



de principes qui nous servent à connaître à des signes visibles les mouvements de l'âme, mais que de juger des qualités de l'esprit du cœur par la forme et la disposition des parties extérieures du visage, et surtout des parties solides de la figure, est chimérique; que c'est l'ensemble de l'expression, le regard, les modifications fugitives de nos traits, qui peuvent offrir, à l'observateur exercé des hommes, quelques aperçus, toujours peu sûrs à la vérité, se former une idée de leur caractère et de leurs habitudes, mais que le talent est le fruit d'une longue expérience et d'un tact qu'il est impossible d'acquérir par l'étude d'une seule et même théorie physiognomique. On a vu, dit Lichtenberg qui, lui-même, possédait ce tact à un haut degré, des exemples extraordinaires de dissimulation dans les traits, surtout dans celle d'Angleterre, où le *spleen* semble étendre un voile sur tous les visages. Les muscles de la face, chez les artisans et chez les grands, sont comme une gelée dans laquelle on chercherait aussi vainement une empreinte durable, que des signes d'organisation dans un verre d'eau. » Lavater répondit faiblement en professant une admiration pour la sagacité de son autopsiste, dans le quatrième volume de ses *Essais physiogn.* Lichtenberg se tort, très-grave, après un succès aussi noble, de publier une critique de l'ouvrage de Lavater, sous le titre de *Physiognomie des hommes*, où des cadettes de différentes formes, copiées sur des portraits d'écrivains allemands célèbres, et quelques de diverses espèces d'animaux, étaient soumises à une profonde analyse physiognomique en

termes ridiculement boursoufflés empruntés au langage néologique de Lavater. Ce qui explique, mais ne justifie pas cette indécente attaque de Lichtenberg, est une satire pleine de personnalités que publia l'un des amis et des apologistes les plus zélés de Lavater, et dans laquelle le docteur Zimmermann, en faisant allusion à la difformité du professeur de Goettingue, avait dit qu'il n'était pas surprenant que Lichtenberg fût l'adversaire d'une doctrine qui établissait des rapports intimes entre la beauté du corps et la vertu. — Les explications de quelques planches de Hogarth, que Lichtenberg avait données dans l'almanach de Goettingue ayant eu beaucoup de succès, il entreprit de faire regraver, sous ses yeux, l'œuvre de ce grand peintre, et de l'accompagner d'un commentaire. Cet ouvrage a paru en neuf livraisons de 1794-1807, in-fol. et in-8°. Malheureusement la mort surprit le commentateur, en 1799, pendant l'impression de la 5<sup>e</sup>. livraison; les suivantes sont d'une autre plume: mais tel qu'il est, le travail de Lichtenberg vivra aussi longtemps que la langue allemande. On a dit que Fielding, Garrick et Hogarth, unis par les liens de la plus tendre amitié, avaient réussi à peindre avec le plus de fidélité la nature humaine sous ses divers aspects, avec la plume, la pantomime et le crayon. Lichtenberg a contribué, par ses lettres sur Garrick dont il avait étudié le jeu pendant ses deux séjours à Londres, et par son explication de Hogarth, à transmettre à la postérité une appréciation de leur talent, plus juste et plus détaillée qu'elle ne lui serait parvenue sans le secours de sa plume. Mais, indépendamment du mérite du travail de Lichtenberg sur

Hogarth, comme texte descriptif, c'est un véritable cours pratique de connaissance des hommes dans tous les états et à tous les échelons de la culture ou de la dégradation morale : les excellents conseils et les remarques fines dont il abonde, produisent un effet d'autant plus grand, que c'est en se jouant (*quasi aliud agendo*), que le commentateur semble les offrir. Le seul défaut de ces tableaux de mœurs est un luxe d'allusions spirituelles et malignes qui ne sont pas suffisamment motivées par la matière. L'écrivain prête visiblement des vues trop profondes, des aperçus trop ingénieux, à l'artiste ; et l'on ne peut nier qu'il ne tombe fréquemment dans la recherche, surtout dans les dernières livraisons. L'originalité est un écueil pour celui qui en est doué. L'accueil extraordinairement flatteur que toutes les classes du public allemand firent aux premières parties de ce commentaire, parut imposer à l'auteur l'obligation de ne pas y ajouter une ligne qui n'offrit quelque trait piquant : sa plaisanterie en perd parfois ce naturel, cette grâce qu'elle a dans ses autres écrits ; là elle jaillit, comme un trait, d'un esprit animé par la gaieté, passe comme un éclair sur les objets qu'elle colore d'un jour particulier, réveille une foule d'idées, et ne fait qu'effleurer des rapprochements imprévus, piquants, féconds en résultats, sur lesquels on désirerait s'arrêter, et qu'il dédaigne d'exploiter. Le dernier des ouvrages de Lichtenberg, dont nous parlerons, a été publié après sa mort, par son frère : ce sont des observations sur lui-même, des aveux d'une naïveté rare, des vues paradoxales, extraits d'un journal où il écrivait toutes ses pensées avec plus d'abandon et de

bonne foi que J.-J. Rousseau n'en a mis dans ses Confessions. Il s'y rend compte non-seulement de ses projets et des réflexions nées de ses observations sur les phénomènes du sens intérieur ; mais encore des rêves les plus étranges, lorsqu'ils lui promettent quelque révélation sur le principe de ses défauts, et sur les causes secrètes de ses penchants, ou qu'ils lui offrent un moyen de découvrir un commencement de mauvaise habitude et d'en prévenir le développement ou d'étouffer le germe d'illusions nuisibles : il prend note des mouvements fugitifs qui n'ont fait quetruaverser son ame, des idées qui ont été repoussées aussitôt qu'admises, et qu'un homme supérieur peut seul oser s'avouer à lui-même. Jamais homme, doué d'une imagination aussi vive et d'une sensibilité aussi profonde, ne s'est jugé avec autant de calme et de sévérité ; il se voit passer, pour ainsi dire ; il s'écoute sentir, penser, désirer, espérer. Il n'existe pas de recueil plus riche en observations psychologiques, en données également importantes pour le moraliste et le littérateur. On assiste au combat que se livrent l'esprit scrutateur du savant et le penchant de l'homme pour le merveilleux ; on voit aux prises les deux *moi*, le moi-sujet et le moi-objet. L'éducation de Lichtenberg s'était faite dans des circonstances très-défavorables au sentiment religieux, sous le règne du grand Frédéric : un scepticisme moral, froid et dédaigneux, un besoin exclusif d'analyse sèche et rigoureuse, s'étaient emparés des meilleurs esprits. On voit Lichtenberg, dans la plupart de ses écrits, dominé par cette tendance de son siècle, et n'apercevant le danger ou l'erreur que dans le zèle imprudent de Lavater, ou dans l'ex-

le visionnaires tels que Lieben (1). Mais dans ses l'homme, observateur la nature morale, repa- le sentiment des besoins sciences exactes ne sau- aire. « Quelle différence, 5 du 1<sup>er</sup>. t. de ses œuvres , lorsque c'est dans ma ; je récite le verset du Ps. *ie les montagnes fussent ue tu eusses formé la ivers, tu es le Dieu fort n éternité* ; ou lorsque s voûtes de l'abbaye de r, que je le redis, envi- phées de la mort, éclairé -jour dont la sainte et guide les pas qui foulent : des rois ! Je l'ai répété à toutes les époques de nais sans être profondé- é : mais à Westminster , en le prononçant, un fable, plein d'épouvante ur. Je sentais la présence quel *les ailes de l'aurore* me dérober ; je versais , non de douleur, non ais d'une confiance inex- a ce juge. » On trouvera eux, tirés du journal de g, dans un article des *Ar-* 7. (tom. 1, p. 228-251) ; eint d'après lui-même, le ses extraits d'obser- ès-fines. Voici quelques le cette auto-biographie ère et la plus piquante amais écrite. « Je me plai-

surintendant eccl. statistique à Zel- affrayé les peuples du Nord de par des prédictions d'une épouvan- phe qui devait causer la ruine pro- grande partie de cette contrée. phistes d. Lichtenberg, plus de n. , contribuèrent principalement à terreur panique. On les trouve dans le quatrième volume de ses : 24 jusqu'à 25.

sais (œuvres, 1, 9) à imaginer com- ment je pourrais, sans être aperçu , mettre le feu quelque part, ou tuer telle ou telle personne. Je cherchais à m'identifier avec un athée (ib. p. 28), et j'en jouais le rôle en société, *exercitii gratiâ* ; j'adoptais parfois celui d'un homme que les idées d'une su- perstition puérile tourmentent ; j'ai- mais à me livrer aux suppositions les plus téméraires. (Dans ce nombre, il faut sans doute ranger cette prédic- tion, p. 166 : « Il deviendra un jour, sous l'empire des derniers progrès de notre raffinement social, aussi ridi- cule de croire en Dieu, qu'il l'est maintenant de croire aux spectres. » « Je pense qu'il serait instructif d'é- crire l'histoire d'un professeur de philosophie (selon Platon, Locke, Kant, etc.) qui demanderait à Dieu, avec instance, de créer un homme d'après l'image de sa psychologie ; il est exaucé, et dès le premier jour, on est obligé de conduire cette créature aux petites - maisons. » « Dans l'enfance des tâtonnements d'explications physiques, on avait recours à l'hypothèse d'esprits dont on peuplait la nature ; l'âme hu- maine est un reliquat de cette opi- nion ; c'est le spectre qui hante encore les ruines de notre habi- tation corporelle, p. 156. — Il me semble que le monde entier soit un appareil uniquement destiné à me faire sentir mes maux de toutes les manières possibles, p. 29. » — « Undes traits les plus remarquables de mon caractère, est la manie de voir des pronostics partout ; je lis mon sort dans le mouvement d'un insecte. » « Une lumière, presque aussitôt éteinte qu'allumée, m'a fait désespérer de mon voyage d'Italie, p. 26. » — « J'ai été souvent douloureusement affecté de n'avoir pu éternuer trois fois de

suite depuis 20 ans, p. 27.» — «Lorsque j'enfonçai le clou, je ne puis m'empêcher de chercher ce qui arrivera jusqu'à ce que je le retire. En novembre, j'attachai à mon lit un nouveau carton (1) : lorsque j'ôtai le clou..... j'avais perdu l'un de mes enfants, et mon excellent ami Scheruhagen d'Hanovre, ( p. 5 du second volume. ) » Lichtenberg était sans doute préoccupé de l'idée de cette correspondance mutuelle de toute chose avec toute chose, qui, dans l'esprit d'un Leibnitz, produit le système de l'harmonie préétablie, mais qui, dans les hommes d'une imagination mal gouvernée, dégénère en superstition ridicule. — « Que ne puis-je creuser dans ma tête des canaux de communication qui établissent entre mes idées, stérilement disséminées par centaines, un commerce intérieur qui les féconde mutuellement, p. 42 ! » « Le chagrin causé par la découverte d'un défaut en moi, a souvent été plus que compensé par le plaisir que me procure l'accroissement de connaissances qui en résulte ; tant l'homme est emporté par le professeur. » — « Je ne puis me débarrasser de l'idée que j'ai passé par la mort avant de naître, et qu'une seconde mort doit me rendre à mon ancien état, p. 16 du second volume. » — « Le spinozisme et le déisme conduisent un esprit pénétrant nécessairement au même résultat. Le point de vue du théiste sert à s'orienter dans la doctrine du panthéisme, comme on se sert quelquefois du comp-d'œil, comme moyen de mettre à l'épreuve les opérations de mesurage les plus exactes, tome II, page 32. —

(1) Pour y écrire ses réflexions, quand il se dormait pas.

« Euler dit, dans ses lettres à une » princesse d'Allemagne ( vol. II, » page 228 ), qu'il y aurait des » orages, et que la foudre tombe- » rait, lors même qu'il n'existerait » pas d'hommes qu'elle pût écraser. » J'avoue qu'il ne m'a jamais été » possible d'attacher un véritable » sens à l'opinion reçue qu'Euler » exprime ici. Il m'a toujours paru, » que la notion d'exister était em- » pruntée à notre activité intelle- » tuelle, et qu'en anéantissant les » êtres qui sentent et qui pensent, » on anéantit par-là l'existence elle- » même. Ce que j'éprouve, lorsque » je réfléchis à cette dépendance mu- » tuelle de la pensée humaine et de » l'être en général, a si peu d'ana- » logie avec les principes qui ont » présidé à la formation du langage, » qu'il m'est impossible de rendre » clairement mes idées là-dessus. » Dieu veuille que je n'en devienne » pas fou ! » ( Pages 13 et 14 du » second volume. ) « Je crois de » fond de mon ame et par suite des » plus mûres réflexions, que la doc- » trine de l'Évangile est le moyen le » plus sûr et le plus efficace de ré- » pandre un repos et un bonheur » durables sur la terre. Combien il » aurait été facile à un être comme » Jésus, d'imaginer un système ra- » tionnel qui aurait satisfait les phi- » losophes les plus exigeants ! Mais » des siècles se seraient écoulés, » avant qu'il eût été bien compris : » le beau profit qu'en auraient retiré » les hommes faibles et souffrants, » dans le trouble des passions et à » l'heure de la mort, sans parler de » tout ce qu'en auraient fait les jé- » suites de tous les temps et de tou- » tes les nations ! ( Ibid. , p. 33. ) » En voilà assez sur la lutte pénible, dans laquelle cet esprit vaste et pro-

vit engagé toute sa vie, par ces divergents que lui offraient les besoins de la spéculation et du cœur, des nerfs malades et on forte, les intérêts de la vie et les méditations du spectateur impartial des affaires humaines. Les désastres de la révolution française, et les craintes qu'elle apportait pour l'avenir de l'Europe furent pas les moins pénitentes de ses pensées, vers la fin de sa vie. La mort ne paraît jamais être venue pour Lichtenberg, autre qu'un objet de méditation et de curiosité, ou même de pitié. Que n'ai-je, s'écrie-t-il (ibid. second volume), déjà franchi de la séparation ! Mon Dieu, il me tarde de toucher le moment où le temps cessera d'être moi, moi d'être le temps, où je serai dans le sein maternel où j'étais, lorsque le Heinberg (1) fut battu par l'Océan, lorsque César, Lucrèce, écrit et que Spinosa concevait la grande pensée qui jamais n'est venue dans la tête d'un homme. Ce vœu fut exaucé le 24 août 1799, après six jours d'une fièvre inflammatoire. La collection des œuvres de Lichtenberg a été faite au profit de sa veuve et de ses enfants, par les soins de M. Kries, à Göttingue, 1806, 9 vol. in-8°. Elle renferme un journal dont nous avons vu tous les écrits qu'il avait publiés dans les *Almanachs* et dans le *sin de Göttingue*, à l'exception de quelques morceaux (2) un peu

gais, où il avait fait rire le public allemand aux dépens de l'illustre traducteur d'Homère, et que les éditeurs du recueil n'ont pas réimprimés par égard pour M. Voss. Le premier volume offre son portrait. Il avait conçu l'idée de plusieurs romans, entre autres, d'un ouvrage où il aurait fait figurer, comme héros, un prince double, c'est-à-dire un monstre composé de deux individus réunis dos-à-dos. V. son *Eloge* par Kästner (*Mémoires de l'académie de Göttingue*, 1799, in-4°); et sa *Vie*, par un anonyme, dans le *Necrologus* de Schlichtegroll (2° vol. de la 10° année, tome 2, Gotha, 1805, in-12.)

S-K.

LICHTENSTEIN (JOSEPH-WENCESLAS prince de), feld-maréchal des armées autrichiennes, naquit à Vienne, le 10 août 1696 : destiné par sa naissance à la carrière des armes, il y entra dès l'âge de 18 ans, après avoir fait de bonnes études, sous un gouverneur fort instruit, et parvint, en 1723, au grade de colonel ; il justifia cette faveur, pendant les campagnes de 1733 et 1734, par des actions d'éclat, que récompensèrent successivement le brevet de général-major et celui de lieutenant-général. Ambassadeur en France, depuis 1738 jusqu'en 1741, il y fit admirer ses connaissances variées et chérir ses qualités aimables. Nommé feld-maréchal, il alla prendre le commandement de l'armée d'Italie, en 1746, et remporta une victoire, le 20 juin, à

1) situé près de Göttingue.

2) gisaient de la manière de figurer en son honneur de l'éta grec, M. Voss écrivait *proa*, pour Hébé, Hébé (Junon), et ont défendu son orthographe. La satire de Lichtenberg, pleine d'érudition et d'enjoue-

ment, était intitulée : De la prononciation des mots de l'ancienne Grèce, comparée à celle de leurs nouveaux frères des bords de l'Elbe, et portait cette épigraphe parodie du monologue de Hamlet : *To bah or not to bah, that is the question* (Troisième numéro de la deuxième année, et premier numéro de la troisième.)

Plaisance. Depuis il partagea son temps entre les affaires diplomatiques et les fonctions de directeur-général de l'artillerie, et conduisit avec beaucoup d'habileté l'élection du roi des Romains, à Francfort, en 1764. Le prince de Lichtenstein mourut à Vienne, le 9 février 1772. Marie-Thérèse, qui le décora de la Toison-d'or et de la grande croix du nouvel ordre de son nom, le regardant comme un des plus dignes soutiens de son trône, lui confia la direction d'une école d'artillerie qu'il porta à six bataillons; c'est à lui qu'est dû le perfectionnement de cette arme dans l'armée autrichienne: il dépensa, pour cet objet, au-delà de cent mille écus de son propre bien. Cette princesse lui fit élever un monument en bronze dans l'arsenal de Vienne. Le prince de Lichtenstein aimait les arts; il est, pour ainsi dire, le créateur de la belle galerie de tableaux qui porte son nom, et qui est devenue, dans sa famille, comme un fidéicommis, ou un majorat. ST-T.

LICHTWER (MAGNUS-GODEFRÖI), né à Wurzen dans le Brandebourg, le 1 fév. 1719, fit ses études à Leipzig, et tenta ensuite la fortune à Dresde; mais les espérances dont il s'était flatté ne se réalisant pas, il prit le bonnet de docteur en droit à Wittenberg en 1744, et y fut professeur de logique, de philosophie morale et de droit civil: sa santé ne pouvant résister aux fatigues de l'enseignement public, il alla se fixer à Quedlinbourg, puis à Halberstadt, où ses amis lui procurèrent un canonicat, et peu de temps après une place de conseiller à la régence de cette ville. Il partagea dès-lors tous ses moments entre les affaires et l'étude. Ses *Fables*, qui parurent pour la première fois, non pas en 1740, comme

le prétend l'abbé Denina, mais en 1748, n'obtinrent d'abord qu'un succès médiocre: la 2<sup>e</sup>. édition, publiée en 1758, fut mieux reçue du public; Ramler en donna, trois ans après, une édition abrégée et réduite aux 65 meilleures fables, avec des corrections. L'auteur, mécontent de ce procédé, désavoua ces prétendues améliorations, et donna une édition revue et augmentée de quatre nouvelles fables (Berlin, 1762, in-8<sup>o</sup>). Les critiques allemands placent, aujourd'hui Lichtwer sur la même ligne que Gellert et Lessing, considérés comme fabulistes; s'il leur est inférieur sous le rapport du goût et du jugement, il les surpasse par le talent de la narration, par des tournures plus piquantes et par des aperçus plus philosophiques. Il y a une traduction libre de ses *Fables*, en français, Strasbourg, 1763, in-8<sup>o</sup>. Lichtwer mourut à Halberstadt, le 6 juillet 1783. Son poème du *Droit naturel* (Leipzig, 1758, in-4<sup>o</sup>), sur lequel il paraissait compter beaucoup pour sa réputation, n'a pas réussi; c'est un ouvrage médiocre et totalement dépourvu de verve. ST-T.

LIGINIUS (GAIUS), surnommé *Stolo* (1), de l'une des familles plébéiennes de Rome les plus considérables, était gendre de M. Falius Ambustus, patricien. Ce dernier avait marié l'aînée de ses filles à Servius Sulpicius, noble Romain, tribun militaire, l'an de Rome 379. Un jour que les deux sœurs s'entretenaient ensemble dans la maison de Sulpi-

(1) Ce mot latin signifie ordinairement ces rejetons qui sortent des racines ou qui croissent au pied des arbres, et qui dérobent une partie de la sève. Varron, liv. iv. *De Re rusticâ*, rapporte que les soins et l'attention de Licinius à faire émonder ses arbres, lui fit donner le surnom de *Stolo*. Plin., liv. xvii, prétend que ce surnom fut affecté à ceux de la famille Licinia parce qu'un Licinius avait trouvé l'art d'abourgeonner les vignes.

cteurs de ce magistrat ,  
ait chez lui , frappèrent à  
vec leurs faisceaux , sui-  
atume. La jeune Fabia ,  
ce bruit nouveau pour  
témoigné quelque frayeur,  
nnée de son ignorance se  
Les moindres choses font  
impression sur l'esprit  
femmes ; l'épouse de Li-  
vivement piquée de ce  
à lui parut ironique. Il est  
aussi que la foule d'offi-  
accompagnaient le tribun  
qui venaient recevoir ses  
fit paraître le mariage de  
s considérable que le sien.  
ne fière et ambitieuse ne  
porter cette comparaison  
, qui lui donna du dé-  
son état , et la plongea  
sombre mélancolie. Son  
mari, en ayant connu la  
consolèrent en lui promet-  
tant peu elle verrait dans sa  
mêmes honneurs. Leur  
lémarche , pour parvenir  
fut de faire nommer tri-  
euple ( l'an 381 de Rome,  
s et Sextius , jeune plé-  
in rare mérite , afin qu'à  
cette magistrature , ils  
ouvrir aux membres de  
l'entrée à toutes les au-  
tés. Les deux tribuns dé-  
a proposant plusieurs lois  
orables au peuple et con-  
sénat. La première concer-  
biteurs , et portait *qu'on  
rait de la somme princi-  
la dette les intérêts qui  
téjà été payés , et qu'on  
is ans pour acquitter le  
trois paiements égaux. La  
éfendait à tout particulier  
sût , de posséder plus de  
naux de terre , et or-*

*donnait que ce qui se trouverait  
excéder cette quantité serait ôté  
aux riches , et distribué à ceux qui  
n'avaient aucune propriété. La troi-  
sième statuait qu'on ne nomme-  
rait plus à l'avenir de tribuns mi-  
litaires ; mais qu'on procéderait ,  
comme autrefois , à l'élection de  
consuls , dont un serait nécessaire-  
ment tiré du corps des plébéiens. Ces  
projets de loi produisirent une vive  
sensation parmi les sénateurs. On  
en voulait à-la-fois à leurs rentes , à  
leurs domaines et à leurs dignités ;  
aussi employèrent-ils tous leurs  
efforts pour les faire repousser. Ils  
y parvinrent en gagnant quelques-  
uns des tribuns qui , par leur veto ,  
arrêtèrent toute délibération. Sex-  
tius et Licinius , de leur côté , em-  
pêchèrent , l'année suivante , qu'on  
n'eût des tribuns militaires et autres  
magistratures curules , et ne laissè-  
rent nommer que des tribuns du  
peuple au nombre desquels ils se  
trouvèrent compris. Cet état d'anar-  
chie dura cinq ans , pendant lesquels  
Licinius et Sextius furent continués  
dans le tribunat du peuple , et se  
trouvèrent ainsi à la tête de la répu-  
blique , puisqu'elle était privée des  
charges supérieures. La sixième an-  
née, les habitants de Véitres s'étaient  
déclarés contre Rome , et ayant mis  
le siège devant Tusculum , il devint  
indispensable de lever des troupes  
pour les combattre ; alors Licinius  
et Sextius , réélus tribuns du peuple ,  
furent forcés de se départir de leur  
opposition , et de laisser nommer  
des tribuns militaires. Le peuple  
continua d'accorder ses faveurs à ses  
tribuns , et les choisit pendant dix  
ans de suite , quoiqu'ils feignissent,  
plusieurs fois , de vouloir s'éloigner  
de ces fonctions , sous prétexte que  
leur dévouement à sa cause devenait*

inutile puisqu'il s'opposait lui-même aux succès de leurs efforts. Loin de renoncer cependant aux premiers projets qu'ils avaient conçus, ils mirent, au contraire, une audace et une persévérance incroyables à les soutenir, profitant, avec adresse, de toutes les occasions qui se présentaient d'enflammer la haine du peuple contre les patriciens, et de reproduire leurs lois, qu'ils voulaient faire accepter toutes ensemble. Ces tentatives furent longtemps rendues vaines par les menées des patriciens : néanmoins l'an 367 avant J. C., les comices acceptèrent l'une des trois lois qui réglait que nul citoyen ne pourrait posséder plus de cinq cents journaux de terre; et l'année suivante, ils firent passer la loi pour décharger les débiteurs de l'obligation de payer les intérêts de leurs emprunts, et obtinrent également que le soin des livres sibyllins, confié à deux commissaires choisis parmi les patriciens, le serait à l'avenir à dix commissaires moitié de l'ordre de la noblesse et moitié de l'ordre des plébéiens. L'adoption de cette dernière loi, surtout, leur parut l'annonce prochaine d'une victoire complète. En effet, l'an 365 avant notre ère, les deux fougueux tribuns, déterminés à vaincre ou à périr, appellent les tribus pour porter leurs suffrages sur le dernier de leurs projets de loi. Le dictateur Camille, environné de tout le sénat, s'oppose en vain à la délibération, et veut empêcher qu'on n'aille aux voix. Sextius et Licinius, ne respectant plus ni les lois, ni la première dignité de la république, envoient un huissier pour le saisir sur son tribunal. Un bruit et un tumulte horrible s'élèvent dans la place, où tout semble annoncer qu'on va

en venir aux mains. Ce fut dans ces circonstances, que le sénat crut devoir céder au peuple, en consentant qu'on pût choisir un consul parmi les plébéiens. Sextius occupa le premier l'une des places de consul accordées à son ordre, l'an 363 avant J. C. Licinius y parvint deux ans après, et fut nommé pour la deuxième fois en 361. Aucun événement remarquable n'eut lieu pendant son premier consulat, si l'on excepte la cérémonie du *lectisternium* (1) ordonnée pour apaiser les dieux, et qu'on n'avait vue encore que deux fois depuis la fondation de Rome. Sous son deuxième consulat, Rome eut à soutenir la guerre contre les Herniques et les Tiburtins, et nomma un dictateur pour s'opposer aux Gaulois qui s'étaient approchés de leur ville : mais il n'y eut point de combat, les Gaulois s'étant retirés, effrayés de l'action hardie du jeune Manlius Torquatus ( Voy. ce nom ). Ce fut l'an 356 avant Jésus-Christ, que C. Licinius Stolo fut condamné à une amende de 10,000 asses (environ 6,700 fr.) pour avoir transgressé l'une des lois dont il avait été le provocateur, en possédant jusqu'à mille journaux de terre, tant en son nom, que sous celui de son fils qu'il avait fait émaner pour colorer sa contravention. Ce jugement d'un homme flétri pour avoir enfreint sa propre loi, parut si extraordinaire aux Romains, que tous leurs historiens l'ont rapporté comme un événement insolite et d'un exemple pernicieux. Moréri et le

(1) Elle consistait en repas faits dans les temples, sur des lits placés près des autels, et garnis de fenouille et d'autres herbes odoriférantes. Les statues de Jupiter et des autres dieux étaient également étendues sur des lits au-dessus desquels on mettait des tables, comme si-elles eussent dû prendre part au festin. Pour les déesses comme Junon, Minerve, on les mettait sur des sièges à la manière des dames romaines; cette posture paraissait plus décente pour leur sexe.



Dictionnaire historique que C. Licinius Stolo fut le dictateur Manlius pour la cavalerie; c'est une suite-Live (liv. 6, 39) parle même paragraphe de deux et appelle celui qui fut mis de la cavalerie, C. Licinius

D-z-s.

LICINIUS (FLAVIUS VALERIUS), empereur, naquit vers dans un village de Dacie, fille de paysans : il fut enrôlé pour être conduit à avec les jeunes gens de son parvint assez rapidement divers emplois militaires. L'affection de l'empereur Galérius, son oncle, favorisa beaucoup son avancement. Licinius se distingua, dans la guerre contre le roi des Perses; et l'on connaît qu'il joignait à beaucoup de talents d'un général, et savait maintenir la discipline dans ses troupes : mais c'était son mérite. Une certaine conformité de caractère le rendit le plus cher à Galérius, qui le fit auguste, le 11 novembre 305, en présence de Maximien, et lui donna la Pannonie et la Rhétie. Maximien mourant (311) lui recommanda son épouse et son fils; et l'on sait l'intention de ce prince de désigner Licinius pour son successeur. Maximien, craignant qu'il ne fût fait des dispositions préjudiciables à ses intérêts, entra aussitôt dans l'Asie mineure, et s'avança dans la Bithynie, aux acclamations des peuples dont il captivait l'attention par l'abolition des taxes et la remise des sommes dues à Licinius, sortant enfin de l'Asie où il était resté jusqu'alors,

marcha au devant de son rival; mais arrivé au Bosphore de Thrace, il conclut le traité que Maximien lui proposa, et par lequel les deux princes se cédaient réciproquement les provinces occupées par leurs troupes. Ainsi Licinius joignit à ses deux provinces l'Illyrie, à laquelle la Thrace, la Macédoine et la Grèce étaient comme annexées. Pour affermir son autorité, il rechercha l'alliance de Constantin, qui lui donna en mariage sa sœur Constantia : la cérémonie eut lieu à Milan, en 313; et Constantin, voulant que le peuple prît part à la joie que lui causait cette union, rendit, de concert avec Licinius, un édit favorable aux chrétiens. Tandis que les deux princes étaient retenus à Milan par les fêtes qui se succédaient, l'ambitieux Maximien pétoit à l'improviste dans la Thrace à la tête de soixante-dix mille hommes; il s'empara de Byzance, après un siège d'onze jours, enleva Héraclée, et poursuivit ses rapides conquêtes. Licinius, averti enfin du danger, courut à Andrinople, rassembla à la hâte quelques troupes, et marcha au-devant de son rival. Il se fit moins pour le combattre que pour arrêter ses progrès. Il rencontra Maximien dans la plaine de Sésène (près de Nicée), qui s'avancait avec confiance; et forcé d'accepter le combat, il remporta une victoire peu espérée, que tous les belligérents regardent comme un prodige. Licinius, étonné lui-même, ne sut pas à en profiter : lorsqu'il se présenta dans la Bithynie, Maximien avait déjà une nouvelle armée. Connaissant le sort le favorisa une seconde fois; et son rival qui comptait peu sur sa clémence, se vit abandonné de ses soldats. Licinius, vainqueur,

à mort la femme et les enfants de Maximien, restés en son pouvoir : la veuve de Galerius qu'il avait forcée par ses indignes traitements de chercher un asile dans le camp de son rival, périt par l'ordre de ce même Licinius à qui son époux mourant l'avait confiée. L'empire ne reconnaissait plus que deux maîtres. Constantin se crut fondé à demander à Licinius un nouveau partage : mais celui-ci dont les succès avaient accru l'ambition, rejeta fièrement cette demande. Toujours lent dans ses expéditions, il se laissa prévenir par Constantin, qui entra dans la Pannonie avec une puissante armée. Un combat, dont l'issue paraissait devoir être décisive, fut donné entre la Drave et la Save près de Cibalis. Licinius vaincu s'enfuit à Sirmium, et, ayant fait couper les ponts derrière lui pour retarder la marche de Constantin, il se dirigea sur Adrianople, et se hâta d'y rassembler de nouvelles forces, résolu de tenter encore le sort des armes. Un second combat fut livré près de Mardio (313) ; le résultat en fut incertain : mais Licinius, qui avait appris à ne plus compter sur la fortune, accepta le traité fort onéreux que lui offrait Constantin. La paix fut plus durable qu'on ne devait l'espérer. Ce fut vers 321, que Licinius commença de persécuter les chrétiens dont il se croyait haï ; il défendit aux évêques toute communication entre eux, leur interdit toutes assemblées publiques ou secrètes, et chassa de son palais toutes les personnes qu'il soupçonnait de professer le christianisme. Il défendit en même-temps aux femmes d'assister aux exercices du culte dans les mêmes lieux que les hommes ; et la moindre infraction à ces ordonnances fut pu-

nie de la confiscation des biens, de l'exil et de la mort. Constantin avertit plusieurs fois Licinius d'user de plus de modération envers les chrétiens : mais voyant qu'il méprisait ses avis, il se décida enfin à prendre leur défense, et lui déclara la guerre en 323. Licinius vint camper, avec son armée, sur les bords de l'Hébre qui le séparait de son ennemi ; mais Constantin ayant découvert un gué, traversa le fleuve, et attaqua Licinius. Celui-ci courut s'enfermer dans Byzance : il y fut bloqué aussitôt par terre et par mer ; ne s'y croyant pas en sûreté, il parvint à s'échapper, et se rendit à Chalcedoine, où Constantin le suivit. Une bataille que livra Licinius sous les murs de Chrysopolis, acheva la destruction de son armée épuisée par les fatigues ; et il s'enfuit à Nicomédie, sans autre espoir que celui de fléchir son vainqueur. Constantin lui accorda la vie, en le reléguant à Thessalonique ; mais il le fit étrangler l'année suivante (324), sous le prétexte qu'il tramait une conspiration. Il annula toutes les ordonnances de ce persécuteur et flétrit sa mémoire. Licinius, habitué dans son enfance aux travaux de la campagne, avait toujours conservé de l'affection pour les cultivateurs qu'il favorisait en différentes occasions : mais il était avare, cruel et livré à la débauche ; il haïssait tous les hommes instruits, et souvent il condamna des philosophes, qui n'avaient d'autre tort que leur profession, à des supplices réservés aux esclaves. Les médailles de ce prince, en moyen et petit bronze, sont communes ; mais celles en or sont très-rares. — LICINIUS (*Flavius Valerius Licinianus*), fils du précédent et de Constantia sœur de Constantin, naquit en 315, fut dé-

le 1<sup>er</sup>. mars 317, dans e Sardique, et honoré t par Constantin, qui le a collègue, en 319. Après de sou père, il suivit sa yzance, et partagea les i donnait aux fils de Cous- is ce prince, alarmé des 'annonçait le jeune Lici- étrangler en 326, et, par assura l'empire à ses deux i des médailles en or du ius; elles sont de la plus été.

W-s.

US-CALVUS (CAIUS), is célèbres orateurs de son quit l'an de Rome 680 (1) Jésus-Christ. Il était fils is-Macer, qui avait laissé s, citées par Tite-Live et d'Halicarnasse. Macer fut me action infâme; mais, le son innocence, il sortit il, pendant que les juges x opinions; et ayant mis blanche, il revint sur la lique se mêler à la foule eus. Un de ses amis lui noncé qu'il venait d'être i, il se hâta de retourner et mourut sur-le-champ de Calvus, par les conseils de s'était appliqué à l'étude ence, et il y avait fait de ids progrès. Il était fort squ'il accusa Vatinius de du coupable de brigue dans res élections. Il porta deux role dans cette occasion, et telle véhémence, que Vati- ant l'effet de ses discours, en s'adressant aux juges: i! citoyens, serai-je con- cre que mon accusateur est

un homme éloquent!» Heureusement pour Vatinius, il avait des protec- teurs puissants, et il fut renvoyé ab- sous. Calvus cultivait la poésie avec non moins de succès. Cicéron parle d'une satire qu'il avait composée contre Tigellius Hermogènes (*Lettre à Fab. Gallus*, VII, 24); et Suétone a rapporté le commencement d'une pièce satirique que Calvus avait faite contre César (*Vie de César*, ch. XLIX). Ce n'était pourtant pas un méchant homme; il était d'un naturel fort gai, et aimait beaucoup les plaisirs. Il déplora la mort de Quintilie, sa maîtresse, dans des élégies, citées par Properce, (liv. II, 26); et il fut moissonné lui-même, à la fleur de l'âge, l'an 44 avant Jésus-Christ. Calvus comme orateur a été diversement apprécié. Cicéron convient qu'il avait de l'esprit, des mots heureux, du jugement et beau- coup d'érudition; mais il lui repro- che de trop soigner son style, et de perdre à arrondir ses phrases un temps qu'il aurait dû employer à porter l'émotion dans l'ame de ses auditeurs. (*Voyez BRUTUS, seu de claris oratoribus*, LXXXII; *epist. ad Trebonium* XIV, 21). Dans le *Dialogue sur les orateurs* (1), Aper, un des interlocuteurs, admet la vérité des reproches que Cicéron fait à Cal- vus (ch. XXI); mais, Messala, qui prend la parole après lui, place Cal- vus comme orateur peu au-dessous de Cicéron, et trouve son style plus plein, plus serré (ch. XXV). Sui- vant Pline le jeune, on s'apercevait aisément que Calvus avait pris les Grecs pour modèles, et il s'était ap- proché de Démosthène, plus que Cicéron n'en aurait voulu convenir.

meien remarque que Calvus vint au une jour que Cæcilius Rufus, dont il se différencie. (Liv. VII, p. 49.)

(1) L'auteur de ce dialogue est inconnu; les uns l'attribuent à Tæcite, et d'autres à Quin- tilien.

Enfin Quintilien le cite souvent, et toujours avec éloge : « J'en ai vu, » dit-il, qui préféreraient Calvus à tous les orateurs ; et d'autres qui, le jugeant d'après les critiques, étaient persuadés qu'il n'avait pas de véritable chaleur : quant à moi je trouve que son style est grave, châtié et souvent aussi très-véhément. » ( *Institut. orator.* x, 1 ) Nous ne pouvons, malheureusement, nous faire une opinion des talents oratoires de Calvus, d'après ses ouvrages : de vingt et un discours qu'il avait composés, il ne reste pas le moindre fragment. Comme poète, Horace le met à côté de Catulle, et personne n'oserait récuser un pareil juge. Calvus était lié avec ce dernier poète ; et nous avons la preuve de l'intimité qui régnait entre eux, dans trois petites pièces que Catulle lui a adressées. Dans la première, il se plaint amicalement de ce que Calvus lui avait envoyé un recueil de mauvais vers ; dans la seconde, il lui témoigne le regret d'avoir vu s'écouler si rapidement une journée qu'ils avaient passée ensemble au milieu des plaisirs ; et dans la troisième, il l'invite à chercher dans le commerce des Muses, des consolations au chagrin que lui causait la mort de la belle Quintilie. Catulle fait encore mention de Calvus dans une épigramme où il le nomme *Salaputius disertus* (1), par où l'on apprend qu'il était d'une petite taille. On trouve quelques fragments des poésies de Calvus, dans les recueils publiés par les Estienne, 1564, in-8°, par Pithou, 1590, par Almelooven, 1686 ; dans l'*Appendix* du Petrone des *Variarum*, et enfin dans le *Corpus poetarum*, édition de

(1) On peut voir l'explication que M. Noël donne du mot *salaputius* dans ses notes sur les poésies de Catulle.

Genève, ou dans la belle édition de Maittaire. Funck a réuni des intéressants sur Calvus, dans son ouvrage *De virili etate linguae*.

LICINIUS-TEGULA (Petite) poète latin, florissait l'an de 553, deux siècles avant J. C. Live rapporte que cette année les décemvirs, après avoir consulté les livres des sibyllins, donnèrent une fête expiatoire : un poète latin composa pour cette fête une hymne qui fut chantée par des chœurs de jeunes filles, et de porter les offrandes au temple de Junon, invoquée sous le nom de Licinia (Liv. xxxi, ch. 12). On croit que ce poète est le même que Licinius Imbrius ; et la ressemblance de leurs surnoms (1) semble confirmer cette conjecture. Aulu-Gelle cite une comédie de ce poète intitulée : *De Licinia* ; et il en rapporte deux vers, le premier est de lui (Noct. attic. lib. 9). Il paraît qu'il jouissait de son temps, d'une très-grande réputation. Vulcatius Sedigitius, dans son fragment que nous avons conservé (Lib. xv, cap. 24), lui donne le quatrième rang parmi les dramatiques :

Si quid quarto datur, dabitur Licini.

Ainsi il lui donne la préférence seulement sur Atilius et Ennius, mais encore sur Turpilius et Terentius. Quels regrets ne doit donc pas éprouver la perte de ses ouvrages !

LICINIUS DE SAINT-EUSTACHE. Voyez VINDOCTUS. (Robert DE) P. CARA.

(1) *Tegula* et *imbrius* sont deux mots qui désignent un habillement de pluie. Mais Tit-Live donne à Tegula le nom de *Publia*, et Faustus surnomme *Calvus* ; de sorte qu'il devient impossible de savoir si c'est le même personnage.

(JEAN-HENRI), litté-  
 rais, vivait au milieu du  
 ècle. Une fortune assez  
 le lui donna le moyen de  
 l'Allemagne, la France,  
 re et l'Italie. Revenu en  
 fut frappé, à la fleur de  
 d'une paralysie qui lui  
 ment l'usage de ses mem-  
 réduisit à un état de souf-  
 tinuel. Il n'en conserva  
 une grande activité d'es-  
 sembla une bibliothèque  
 le, et dicta plusieurs ou-  
 résultats des recherches  
 it faire sous ses yeux. On  
 e Histoire des poètes sué-  
 des poètes latins nés en  
 lusieurs Mémoires histo-  
 itéraires, et une édition  
*al de la diète de 1682*,  
 , précédée d'une Intro-  
 lative aux événements de  
 , qui changea entièrement  
 tion de la Suède, et fit  
 Charles XI un pouvoir  
 iden mourut à Norkoe-  
 a de sa naissance, après  
 osé de sa bibliothèque et  
 tie de sa fortune, en fa-  
 niversité d'Upsal. C-AU.  
 R (BENGT), poète sué-  
 rt à l'âge de trente-quatre  
 anvier 1793, avait résidé  
 mps à Paris, et s'était fait  
 de l'ambassadeur de Suède,  
 le Gentz, qui lui donna des  
 ments et des conseils utiles.  
 pu fournir une carrière  
 mais des mœurs peu  
 et une fougue de caract-  
 il ne put jamais domp-  
 tent à sa fortune, lui at-  
 es chagrins, et abrégèrent  
 Il a composé plusieurs poè-  
 déclent une imagination  
 ardée, une ame profonde-

ment sensible, mais qui pêchent  
 par le plan, et dont plusieurs détails  
 sont contraires au bon goût. Nous  
 indiquerons : I. L'Année 1783, où le  
 poète chante la révolution d'Améri-  
 que, le siège de Gibraltar, la sup-  
 pression des couvents par Joseph II,  
 la découverte des ballons aérostati-  
 que. II. La Comtesse Spastars, chef-  
 d'œuvre de l'auteur, où il peint avec  
 l'abandon le plus touchant et l'élo-  
 quence la plus pathétique le sort  
 de cette femme intéressante, qui fut  
 victime de l'amour maternel pendant  
 le tremblement de terre de la Cala-  
 bre. L'édition complète des œuvres  
 de Lidner a paru à Stockholm, en  
 1789, 2 vol. in-8°. C-AU.

LIEBAULT (JEAN), médecin et  
 agronome, né à Dijon dans le sei-  
 zième siècle, vint fort jeune à Paris,  
 et, après avoir suivi quelque temps  
 les cours du savant L. Duret, prit  
 ses grades en médecine. Il pratiqua  
 son art avec beaucoup de succès, et  
 se concilia cependant l'amitié de ses  
 confrères. Ayant épousé Nicole (1),  
 fille de Ch. Estienne, fameux imprimeur,  
 qui le préféra à Jacques Gre-  
 vin, il compléta le Théâtre d'agri-  
 culture de son beau-père, et le  
 traduisit en français. Cette spécula-  
 tion ne put qu'être très-avantageuse  
 à Liebault; mais le revers de fortune  
 qu'éprouva Charles Estienne, rejaillit  
 sur lui : il passa sa vie dans un état  
 voisin de l'indigence, et mourut le  
 21 juin 1596, à Paris, sur une pierre  
 où il avait été contraint de s'asseoir  
 dans la rue Gervais-Laurent. (Voyez

(1) A l'art Nicole ESTIENNE, on a dit, d'après  
 Lacroix du Maine, qu'aucun de ses ouvrages  
 n'avait été imprimé. On trouve cependant, dans  
 le Catalogue de la Bibl. du Roi : *Les Mirrors*  
*de la Femme mariée, mises en forme de*  
*stances par Madame Liebault*, Paris, P. Mo-  
 nier, in-8°. et Joly (*Remarg. sur le Dict. de*  
*Bayle*), en cite, d'après le Catalogue du baron  
 d'Hohendorf, une autre édition, Rouen, 1697,  
 in-12.

L'Estoile, *Mém. de Henri IV.*) On a lui : I. *L'Agriculture et maison rustique* de Charles Estienne, parachevée premièrement, puis augmentée par Jean Liebault, Paris, 1570, in-4°. (1). Cet ouvrage est divisé en sept livres, qui traitent de la ferme et de ses dépendances ; des jardins à fleurs et parterres ; des vergers ; des prés et prairies ; des terres labourables ; des vignes ; et enfin des garennes et des oiseaux. Il s'en fit une foule d'éditions successivement augmentées et perfectionnées (2) ; et cet ouvrage a servi de modèle à toutes les compositions françaises du même genre. (Voyez LIGER.) II. *Quatre livres des secrets de médecine et de la philosophie chimique, lesquels sont décrits plusieurs remèdes singuliers pour toutes maladies*, etc., traduits du latin (de Gasp. Wolf), Paris, 1573, 1579, 1582, in-8° ; Lyon, 1593 ; Rouen, 1628, 1645, même format. Les dernières éditions sont encore recherchées. III. *Thesaurus sanitatis paratu facilis, selectus ex variis auctoribus*, etc., Paris, 1577, in-16 ; seconde édition revue et augmentée, par A. Scribonius, Francfort, 1578, in-8°. IV. *Scholia in Jac. Hallerii commentaria in libr. VIII Aphorismorum Hippocratis*, Paris, 1579, 1583, in-8° ; il y a plusieurs autres éditions. V. *De sanitate, fecunditate et morbis mulierum*, ibid. 1582, in-8°, traduit

en français : *Trois livres de fécondité et maladies de femmes*, Paris, même année ; ce livre n'est point une traduction de celui de Marinello, comme on prétendu ; mais il n'est pas certain que Liebault se soit rencontré avec le médecin italien, puisqu'il traitait le même sujet traducteur français de l'ouvrage de Liebault, en a retranché plusieurs détails que la décence ne permettait d'exprimer en notre langue. Avant cet ouvrage, Liebault promettait un autre, qui n'a paru le jour, *Sur la manière de dresser et élever les enfants* (Joly sur le Dictionnaire de Bayle) *De cosmeticâ seu ornatu et tione*, etc., Paris, 1582, traduit en français, sous le titre *Trois livres de l'embellissement et ornement du corps humain*, 1582, in-8° ; la traduction cherchée des curieux. Diverses tribue encore à Liebault : *Le remède de la vraie guérie peste, avec plusieurs déclara-tions dont elle procede*, Lyon, in-8° ; et Bayle : *De præcurandisque venenis*.

LIEBÉ (CHRISTIAN-SIGISBERT) savant unimismate, né en Frauenstein, petite ville de Saxe, commença ses études à Berg, où son oncle Thom était recteur, et alla fréquenter ensuite les cours de l'academie de Jig ; il y reçut le doctorat, et publia, à ce sujet, une dissertation *De Româ Babilone ex*. Il prit, en 1717, ses degrés de théologie, et fut nommé au double emploi de prédicateur à l'église et de bibliothécaire adjoint de l'academie. Le duc de Saxe-Gotha offrit un traitement hono-

(1) La trad. de *L'Agriculture*, etc., avait paru dès 1564, année de la mort de Ch. Estienne ; et elle avait eu plusieurs éditions avant 1570. Mais celle de cette année est meilleure que les précédentes, quoiqu'elle contienne beaucoup d'absurdités (Voy. la *Bibliogr. agronom.* n°. 25.)

(2) L'édition de Louv. ill., 1577, in-8°, fut augmentée par Liebault, d'un *Br. fr.ueil des chasses du cerf, du sanglier, du lièvre, du renard, du blaireau, du coy et du loup*. La *Chasse au cerf* n'avait déjà paru dans l'édition de 1566. Voy. *ÉLAMOUCAZ.*

ita, par ordre de ce  
 Pays-Bas, l'Angleterre  
 pour acheter des livres  
 médailles. De retour à  
 nommé à la place de  
 du cabinet des antiques,  
 mort de Chr. Schlegel,  
 et d'une manière très-  
 mourut d'une maladie  
 causée par l'excès du  
 avril 1736, âgé seule-  
 ante - neuf ans. Liebe  
 p d'esprit; il écrivait  
 en latin et en allemand:  
 poésie, et il a publié,  
 le *Carmina juvenilia*,  
 légies, dont quelques-  
 et la douceur et la sen-  
 bulle. On a de lui : I.  
*non ex nummis adversus*  
*um*, Leipzig, 1714,  
 l'édition sous ce titre:  
*ovici XII Gall. regis*  
 ERDAM BABYLONIS NO-  
 AM BABYLONEM, *insi-*  
*ti ac contra Hardui-*  
*,* ibid. 1717, in - 8°.  
 contre le P. Hardouin,  
 les furent frappées par  
 uis XII, en 1512,  
 guerre avec le pape  
 de Rome y est désignée  
 e Babylone : mais il ne  
 comme d'autres écri-  
 er la conséquence que  
 vorable aux principes  
 , puisqu'elles sont au-  
 lusieurs années au sys-  
 er. II. *Epistola ad D.*  
*Deyling quâ consilium*  
*theatrali lutherana consi-*  
*tit*, ibid., 1716, in-8°.  
*onomiâ J. Calvini*,  
 1723, in-8°. L'auteur  
 que Bayle, Baillet et  
 it à cet égard. IV. *Les*  
*capaux théologiens ré-*

*formés et catholiques, qui assis-*  
*terent, en 1530, à l'assemblée*  
*d'Augsbourg*, Gotha, 1730. Cet  
 ouvrage est écrit en allemand, ainsi  
 que le suivant : V. *Vie abrégée de*  
*Henri l'illustre*, Altenbourg, 1731.  
 VI. *Gotha nummaria sistens The-*  
*sauri Fridericiani numismata anti-*  
*qua, eâ ratione descripta, ut ge-*  
*nerali eorum notitiâ singularia*  
*subjungantur; accedunt ex Andr.*  
*Morellii specimine univers. rei num-*  
*maria antiquæ excerpta; et Epis-*  
*tolæ tres Ez. Spanhemii quibus ra-*  
*riores ejusdem Thesauri nummi il-*  
*lustrantur, cum iconibus*, Amsterd.  
 1730, in-fol. C'est le plus connu de  
 tous les ouvrages de Liebe : il con-  
 tient, comme on voit, la description  
 des médailles du cabinet du duc de  
 Saxe-Gotha, et différentes pièces in-  
 téressantes pour la science numisma-  
 tique. L'auteur se plaint dans la pré-  
 face d'avoir été obligé de faire paraî-  
 tre son travail avant de l'avoir revu  
 avec assez d'attention; et il promet  
 de réparer les fautes qui lui seraient  
 échappées, dans une seconde édition,  
 qu'il n'eut pas le loisir de préparer.  
 Il travaillait dans le même temps à  
 une édition des *Césars* de Julien; et  
 son manuscrit passa, après sa mort,  
 à Jean-Michel Heusinger, qui publia  
 cet ouvrage, Gotha, 1736, in-8°.  
 Enfin, Liebe a été, pendant trente  
 ans, l'un des collaborateurs des *Acta*  
*eruditor. Lipsensium*, et il y a in-  
 séré un grand nombre d'extraits et  
 d'analyses très-bien faites. W-s.

LIÉBERKUHN (JEAN-NATHA-  
 NAEL), anatomiste, né à Berlin le  
 5 septembre 1711, après avoir fait  
 de bonnes études, se fit recevoir  
 docteur en médecine à Leyde, et re-  
 vint à Berlin, où il fut admis dans  
 le collège des médecins. Il se livra  
 particulièrement à l'étude de l'a-

*irâ metamorphosi in mine-  
ri mutati ligni, cum obser-  
us geodæticis, etc. Accessit  
h. Geilfusii de terrâ sigil-  
ubacensi, Francfort, 1704,  
Giessen, 1714, in-8°. Lieb-  
y rend compte de la dé-  
: d'un morceau de bois  
isé, trouvé à une profondeur  
nte-douze pieds, en creusant  
près de Laubach; il en tire  
ctions en faveur de la vérité  
ge universel, opinion que  
ard et Scheuchzer ( V. ces  
avaient déjà établie et sou-  
ar des preuves du même  
III. *De nonnullis bracteatis  
Hassiæ; deque istorum  
ocis Rheno et Franconiæ vi-  
us, Dissertatio epistolica ad  
Schmid, abbatem Mariæ  
sem cum ejusdem responso.*  
idt, 1716, in-4°. Cette dis-  
n est fort curieuse. VIII. *Ob-  
mes de antiquitatibus qui-  
Solmensibus, Weteraviam  
aneam illustrantibus, dans  
a erud. Lipsens., ann. 1727,  
73, avec une planche. Il y  
e son projet de publier l'his-  
minéralogique de la Hesse;  
e dont il était occupé depuis  
rs années. IX. *Hassiæ sub-  
æ specimen, clarissima testi-  
diluvii universalis, h'c et in  
iciniõibus occurrentia, ex  
regno, minerali, vegetabili,  
nerali petita, figurisque  
xposita, etc.* Giessen, 1730,  
Cet ouvrage est très-intéres-  
n en trouve une analyse assez  
e dans les *Acta eruditor.* (Pre-  
upplément, tom. x.) X. *Bina  
lizabetharum, veluti illus-  
arum sæc. XII et XIII testium  
is evangelicæ in Hassiâ, me-  
, monumentis ac numis de-***

*clarata.* Giessen, 1729, in-4°. On  
a encore de Liebknecht un grand  
nombre de *Dissertations* insérées  
dans les mémoires des différentes  
académies dont il était membre.  
Gab. Guill. Goetten a publié la *Vie*  
de ce savant professeur dans la  
*Gelehrte Europa*, part. 11°. W-2.

LIEBLE ( PHILIPPE-LOUIS ), bé-  
nédictin, né à Paris, en 1734, fit  
profession, le 28 octobre 1752,  
dans l'abbaye de St. Faron de  
Meaux. En 1764 il remporta le prix  
proposé par l'académie des inscrip-  
tions et belles-lettres. Il était biblio-  
thécaire de l'abbaye de Saint-Ger-  
main-des-Prés; et après la destruc-  
tion des couvents, il resta à son poste  
jusqu'à l'incendie du 21 août 1794,  
qui dévora l'établissement confié à  
ses soins. Lieble y perdit le manus-  
crit d'un ouvrage sur les *Gauls du  
moyen âge*, qui lui avait coûté trente  
ans de travail. Il était sans fortune;  
et la Convention le comprit parmi  
les gens de lettres à qui elle accorda  
des secours en 1795. Il est mort à  
Paris, à la fin de 1813. Les béné-  
dictins envoyèrent aux derniers édi-  
teurs d'Alcuin ( V. ALCUIN, I, 467, et  
FOSTER, XV, 281 ) les notes qu'ils  
avaient recueillies relativement à  
cet auteur : elles étaient principale-  
ment le travail de D. Lieble. Le  
même service fut rendu à Chiniac  
de la Bastide, pour son édition des  
*Capitulaires* de Baluze ( V. BALUZE  
III, 297 ); et Lieble a encore ici sa  
part à réclamer. Il a aussi coopéré à  
*Dictionnaire raisonné de diploma-  
tique* de son confrère D. de Vaines,  
et a donné, en outre : I. *Observa-  
tions sur les deux Lettres adressées  
à un supérieur général à l'occasion  
de la réforme des réguliers.* II. *Suite  
des Observations.* III. *Mémoire ( et  
non Dissertation ) sur les limites de*



*l'empire de Charlemagne*, 1765, in-12. C'est le mémoire qui avait remporté le prix en 1764. IV. *Nouvelle Rhétorique française à l'usage des jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe avec des exemples tirés des meilleurs auteurs latins et français*, 1803, in-12. A. B-T.

LIEBHART (GEORGE), abbé de Roggenburgh, ordre de Prémontre, et, en cette qualité, prélat du collège impérial des abbés de Souabe, naquit en 1717, à Uberlinghen, d'une famille sénatoriale. Il fit profession en 1741, et, après avoir enseigné la philosophie et la théologie, occupa différents offices, et fut élu abbé en 1753. Il favorisa et encouragea les études, maintint la discipline régulière, se fit aimer des siens, et honorer du public par ses vertus. Il a laissé différents ouvrages, dont les principaux sont : I. *Exhortator domesticus religiosam animam ad perfectionem excitans*. II. *Ephemerides hagiologicae ordinis Præmonstratensis*, Augsbourg, 1764. L'auteur y donna un *Supplément*, en 1767. III. *Des Sermons, des Panegyriques, des Oraisons funèbres et autres Discours d'apparat*. IV. *Spiritus litterarius Norbertinus à scabiosis Casimiri Oudini calumniis vindicatus, seu Sylloge viros ex ordine præmonstratensi scriptis et doctrinâ celebres necnon eorumdem vitas, res gestas, opera et scripta tum edita tum inedita perspicuè exhibens*, Augsbourg, 1771, in-4°. On voit, par le titre de cet ouvrage, que le but de Liebhart n'est pas seulement de donner un catalogue d'écrivains de son ordre. Casimir Oudin, prémontré de l'observance réformée, après avoir quitté l'habit de sa profession, et abjuré la religion catholique en Hol-

lande, avait ajouté l'outrage à sa défection : il avait insulté, dans ses écrits, Colbert, son abbé-général, qui pourtant avait été son Métron. Il imputait une profonde ignorance et l'abandon des bonnes études, à une société dans laquelle il avait été nourri, et où lui-même avait puisé ce qu'il avait de connaissances. C'est pour répondre à ces calomnies, que l'abbé de Roggenburgh prit la plume. Il ne se borna point à une liste, ni à de simples récits et à une nomenclature; plusieurs *Dissertations critiques*, presque toutes dirigées contre Oudin, forment une partie notable du *Spiritus litterarius*. On y trouve aussi l'histoire de beaucoup de chroniqueurs, de biographes, numismates et généalogistes, etc. L'auteur mourut en 1783.

L-r.

LIEOU-PANG, empereur chinois, chef et fondateur de la dynastie des Han, né vers l'an 250, avant l'ère chrétienne, dans le Kiangnan, était chef du village de Pey. Un jour qu'il conduisait des criminels à la montagne de Lechan, lieu d'exil déterminé par l'empereur, plusieurs d'entre eux parvinrent à s'échapper. « Si cela continue, dit-il, je serai bientôt tout seul. » Lorsqu'il fut arrivé à l'ouest du pays de Furg, il chercha à dissiper ses inquiétudes en buvant quelques verres de vin; puis il commanda aux gardes de délier les criminels qui restaient, et les renvoya, en leur disant : « Vous n'êtes pas de pire condition que ceux qui se sont sauvés; pour quoi vous retenir? Allez, retirez-vous de votre côté, et moi du mien. » Il y en eut quelques-uns qui s'échignèrent, mais les plus déterminés ne voulurent point l'abandonner; et Lieou-pang les en mena dans les

gues Mang-chan et Tang-ou il se proposait de rester pour se dérober aux poursuites on ne pouvait manquer de contre lui. Cependant le gouverneur, ne voyant pas revenir Licou-et redoutant les effets de la défection de l'empereur Eul-chi, se hâta d'entrer dans le parti de Tch'ing, son rival : il rappela les exilés en leur promettant grâce et des emplois ; et il chercha Licou-pang, dans les provinces exilés en leur promettant grâce et des emplois ; et il chercha Licou-pang, dans les provinces. Mais lorsqu'il le sut près de la ville, il en fit fermer les portes, et ne voulut plus le voir, parce qu'il craignait sa trop grande popularité. Licou-pang, irrité de ce manque de foi, écrivit une lettre sur une pièce de soie blanche, attachée à une flèche, la lança par-dessus les remparts. La reine l'ayant lue la communiqua aux habitants. Ceux-ci coururent le champ aux armes, forcèrent la maison du gouverneur, le tuèrent et ouvrent les portes de la ville. Licou-pang, qui est proclamé empereur de Pey. Il profita habilement des troubles qui agitaient l'empire et du mécontentement presque universel des peuples, pour se faire reconnaître par les artisans. Il joignit successivement ses troupes à celles des différens chefs de révolte, et parvint à établir une telle discipline dans son armée, qu'elle ne causait pas le moindre désordre, même dans les villes dont elle s'emparait de force. Lorsqu'Eul-chi fut mort, Licou-pang, premier prince de la famille des Han, prévoyant qu'il ne pourrait maintenir sur le trône, et profitant de la générosité de Licou-pang, vint lui offrir les marques de la reconnaissance impériale, à son passage à Hien-yang ( l'an 206 avant l'ère

chrétienne ). Licou-pang reçut le prince avec bonté, imposa silence aux courtisans qui lui conseillaient de le faire mourir, et prit la route de Hien-yang, capitale de l'empire, qu'il abandonna au pillage, en ordonnant toutefois d'épargner la vie des habitants. Il alla loger au palais impérial ; et tandis que les autres officiers s'emparaient des bijoux et des autres objets précieux qu'ils trouvaient dans les maisons abandonnées, il s'assura des registres pour l'histoire, des cartes géographiques, et de ce qu'on peut nommer les archives du gouvernement. La beauté du palais le séduisit au point qu'il ne voulait plus en sortir : mais les conseils du sage Tch'ang-leang, l'arrachèrent à cette vie oisive ; et il se rendit avec son armée à Pa-chang, où il réunit les vieillards les plus considérables, pour leur faire part des intentions qu'il avait pour le bonheur du pays. Bientôt après, il reçut la nouvelle que Hiang-yu, le premier des généraux de l'empereur Y-ty, s'avancait pour lui disputer la possession du trône : il dépêcha un homme de confiance près du général pour lui demander un accord ; mais Hiang-yu le renvoya avec ces mots : « Dites à votre maître, que je suis son ennemi, et qu'il me trouvera partout sur son chemin, avec une armée de quatre cent mille hommes. » Licou-pang prit le parti de se rendre lui-même au camp de Hiang-yu, pour lui faire des propositions de paix ; mais voyant que sa vie était menacée, il regagna Pa-chang pendant la nuit. Hiang-yu furieux d'avoir laissé échapper cette occasion de faire périr le seul concurrent qu'il eût à redouter, livra au pillage la ville de Hien-yang, capitale du pays, et en fit massacrer tous les habitants. Il

## LIE

.....

a ensuite l'empire à ses lieu-  
 ; mais il n'osa pas exclure  
 tage Lieou-pang, et il con-  
 à lui laisser les provinces  
 il était en possession, sous le  
 de royaume de Han. Lieou  
 ; quoique mécontent d'un par-  
 fait sans qu'il eût été consulté,  
 epta les conditions de Hiang-yu,  
 le conseil de Siao-ho, qu'il  
 ma son premier ministre. Ce fut  
 sage conseiller qui retint à son  
 rvice Han-sin, officier d'un rare  
 érite, dont Lieou-pang avait mé-  
 connu les talents, et qui contribua  
 plus que personne à lui assurer l'em-  
 pire. Cependant la sagesse de Lieou-  
 pang continuait à lui gagner l'affec-  
 tion des peuples : il lui avait suffi  
 de se présenter en armes sur leurs  
 frontières, pour obliger les princes  
 voisins à se reconnaître ses tributai-  
 res; et d'autres plus éloignés, d'après  
 sa réputation, lui avaient envoyé  
 offrir leurs états et leurs personnes.  
 Il s'attachait ses officiers par sa li-  
 béralité; et il maintenait une exacte  
 discipline dans son armée, qui pre-  
 nait chaque jour un nouvel accrois-  
 sement. Enfin Lieou-pang n'atten-  
 dait plus qu'une occasion favorable  
 pour attaquer Hiang-yu : elle ne  
 tarda pas à se présenter. Ce général,  
 après avoir chassé du trône l'empereur  
 Y-ti, son maître, le fit assassiner.  
 Lieou-pang, à cette nouvelle,  
 fit prendre des habits de deuil à  
 toute sa cour, et déclara qu'il ne  
 poserait pas les armes, avant d'avoir  
 puni le meurtrier de son souverain.  
 La guerre fut longue et sanglante;  
 mais elle se termina enfin par la  
 mort de Hiang-yu, qui se tua lui-  
 même pour échapper à son rival  
 ( l'an 202 avant l'ère chrétienne ).  
 Lieou-pang fut aussitôt proclamé  
 empereur. Il ordonna des obsèques

magnifiques pour Hian  
 prince son père, se  
 Hiang-pé; il récomp  
 quement tous ses off  
 va au rang de prince  
 néraux qui lui avai  
 plus de services dar  
 guerre. Il accorda un  
 nérale à tous ceux qui  
 les armes contre lui,  
 remise de leurs pei  
 criminels qui avaient  
 voulant, disait-il, que  
 participât aux avanta  
 devait ramener. Il  
 peuple tout ce qui res  
 anciens tributs, exer  
 chandises de tout dr  
 qu'il ne serait levé  
 avant que les labour  
 état de le payer sans  
 règne commencé sou  
 ces, semblait devoi  
 mais le nouvel empe  
 caractère violent et  
 ne l'obligeant plus à  
 il fit périr successi  
 généraux auxquels  
 ronne, dans la crai  
 geassent à la lui r  
 victime de ses inj  
 le brave et mal  
 Après l'avoir dé  
 roi, et retenu c  
 cour pour éclair  
 fit assassiner.  
 bientôt après le  
 pou, effrayé d  
 amis, leva l'é  
 Vers l'an 200  
 Tartares fire  
 l'empire; Li  
 tôt à leur r  
 une ruse de  
 mis en av  
 soldats inf  
 vauçait a

ntre un ennemi qu'il ble. Mais investi dans r deux cent mille cabligé de souscrire aux lui imposa le prince u de temps après, il lle en mariage pour k. Lieou-pang, épuisé uit convalescent, lors- révolte de King-pou : fils aîné, l'héritier de archer contre ce re- impératrice s'opposa a jeune homme sans Lieou-pang, cédant à mit à la tête de son a une bataille géné- u ; et ce malheureux ar la fortune, fut as- i de ses officiers, qui rdon par cette lâche- vant l'ère chrétienne). ait reçu dans la mêlée u'il négligea d'abord : ut l'examiner, il n'é- s, et il mourut, l'an e cinquante trois ans. ait aucune instruction ; pleait par une grande rit et une pénétration . Quoique d'un naturel , il commit des crimes tements et ses soup- rdonné à Siao-ho, de de de lois ; à Han-sin, tique ; à Tchang-tsang, usique, et à Sun-tong, cérémonies et usages : rmés dans une cassette éposés, par ses ordres, s ancêtres. Le titre sous ce est compris dans la reurs de sa dynastie, io-hoang-ti, c'est à- reur élevé, fondateur dynastie des Han sub- an 221. W—s.

LIESGANIG ( JOSEPH ), astro- nome, naquit à Gratz en Stirie, le 24 juin 1718. Après avoir terminé ses études, il entra chez les jésuites, et fut chargé de l'enseignement des mathématiques dans différents col- lèges. A la suppression de cette so- ciété, ses talents le firent employer par la cour d'Autriche. Il avait fait, en 1765, le voyage de Venise, pour voir à son passage dans cette ville, le célèbre Lalande, qui admira son esprit et son zèle. ( *Histoire de l'as- tronomie*, pag. 826. ) Liesganig fut nommé directeur des bâtimens et de la navigation, dans la province de Gallicie; et il mourut à Lemberg, le 4 mars 1799. On a de lui : *Dimensio graduum meridiani Viennensis et Hungarici*, Vienne, 1770, in-4°. Cet ouvrage contient les détails de la mesure d'un degré du méridien, qu'il avait exécutée sur les frontières de la Hongrie et de l'Autriche(1). Le P. Liesganig avait déjà rendu compte de sa méthode, dans un mé- moire dont le *Journal des savants*, année 1767, a donné l'analyse. Le baron de Zach a publié les *Observations* faites à Vienne, par Liesganig, depuis 1755 jusqu'en 1774, dans son *Journal d'astronomie*, ann. 1801. On doit encore à ce savant religieux une bonne *Carte* de la Gallicie orientale. W—s

LIEUTAUD ( JACQUES ) astro- nome, né à Arles, vers 1660, était fils d'un armurier; il vint à Paris, où il enseigna les mathématiques avec succès. Lors du renouvellement de l'a- cadémie des sciences en 1699, il fut adjoint à la classe d'astronomie, et

(1) Le P. Liesganig exécuta deux mesures du méridien, l'une en Hongrie, depuis la latitude N. 45° 53', il trouva le degré de 56,281; l'autre en Autriche, par 48° 43', et ce degré, de 5,085 toises, s'éloigne peu de la mesure faite en France.

des maladies, dans de leur siège. Ce d'une traduction du *Synopsis*. VI. *Histomédica*, Paris, 1767, II. Un grand nomenclature séparées, imprimé; et des *Mémoires*, l'acad. des sciences. e, par Vicq-d'Azir, Mémoires de la société de 1719, Hist. p. 94), et (Acad. des sciences, 1766.) D-V-L.

JEAN - HENRI comte et sénateur suédois, né en 1670, lorsque il faisait partie du ter-; il entra très-jeune dans le service militaire, et s'étant distingué sous Charles XII, il fut présent à la bataille de Poltava, et ensuite avec l'armée il eut part à plusieurs affaires. Le roi aimait sa simplicité, et se plaisait à lui en bas allemand (dialecte prêtant à la plaisanterie qui ne craint guère avoir lieu en un et un sujet. Lors de la célèbre bataille de Poltava, le conseil de régence, le roi, menacé de tout perdre, la princesse Ulrique, prit le parti de prendre part au gouvernement, les états eurent été convoqués, qui se trouvait et envoyé en Turquie, rapporta à Charles des nouvelles de Suède. Le député de la familiarité avec le mouvement à faire entendre des choses, et que nul autre ne pouvait mettre en avant. Il est semblable qu'il ait dit à sa Majesté ne se hà-

taut de retourner dans son royaume, il pourrait être question de lui donner un successeur. Tel était en effet le dessein d'un certain parti: mais il n'est pas croyable que le roi ait répondu, qu'il enverrait sa botte présider le sénat. Charles, très-mesuré, et très-décent dans ses propos, quand il s'agissait d'affaires politiques, ne pouvait s'exprimer ainsi. Cette anecdote que l'on n'a jamais mise sur son compte en Suède, n'est rapportée que par Voltaire; et l'on voit par le récit que fait cet historien de ce qui se passait dans ce moment, qu'il n'était pas bien instruit, et que la mission dont le comte Lieven fut chargé, ne lui était pas connue. Le résultat positif de cette mission fut, que Charles, ayant pris de l'humeur, ordonna de dissoudre l'assemblée des états, et n'accorda d'autre prérogative à sa sœur que de siéger dans le sénat avec voix délibérative. En renvoyant Lieven en Suède, il le nomma lieutenant-général, et lui donna la direction de l'amirauté à Carlscrona. Pendant le séjour que fit Charles, après son retour dans le royaume, à Lund en Scanie, il appela Lieven auprès de lui, et le fit loger dans une maison voisine de celle qu'il occupait lui-même. L'hôte du général, qui savait le bas allemand, et qui était une espèce de bouffon, fut admis à parler au roi, et se chargea de lui dire en plaisantant plusieurs choses qu'on était bien aise de lui faire connaître. Le roi ne s'offensa point des propos du bourgeois de Lund, et conserva sa faveur à Lieven. Les affaires de Suède ayant entièrement changé de face après la mort de Charles XII, Lieven entra dans le sénat. Il mourut en 1733: sa famille existe encore en Livonie.

( V. Lagerbring , *Abregé de l'hist. de Suède*, tom. 2, p. 70 ; Gezelius , *Dict. des hommes illustres de Suède*, art. LIEVEN, etc. ) C-AU.

LIEVENS ou LIVENS ou LY-VYNS ( JEAN ), peintre et graveur, né à Leyde, en 1607, fut successivement élève de George Van Schooten et de Pierre Lustman : à douze ans, il copia si parfaitement deux tableaux de Corn. Van Harlem, représentant *Héraclite* et *Démocrite*, qu'on eut de la peine à distinguer les copies des originaux. A l'âge de 20 ans, il fit un tableau de grandeur naturelle, représentant un *Ecolier qui lit à la clarté d'un feu de tourbes*. Ce tableau fut admiré. Le prince d'Orange l'acheta, et en fit don à l'ambassadeur d'Angleterre, qui le présenta au Roi. Lievens ayant appris le cas qu'on faisait de ses talents en Angleterre, s'y rendit vers l'année 1630, et y fut chargé de peindre toute la famille royale. A son retour sur le continent, il s'établit à Anvers, où il épousa la fille de Michel Collins, habile sculpteur. Alors il s'adonna entièrement au genre historique ; composa un nombre considérable de grands tableaux, et réussit également dans le portrait. Parmi les tableaux de ce dernier genre qu'on lui doit, on cite ceux de *Ruyter* et de *Tromp*, qu'il avait faits pour la maison de ville d'Amsterdam. On voit dans le Musée du Louvre, un tableau de Lievens, représentant la *Visitation de la Vierge*, qui est un des plus précieux morceaux de cette belle collection. Ce Musée possédait encore du même maître une *Tête de Vieillard à longue barbe* ; le *Sacrifice d'Abraham*, tableau vraiment admirable, d'un effet et d'une vérité magiques, qui, ainsi que le précédent, avait été tiré

de la galerie de Brunswick ; autre *Tête de Vieillard* portant longue barbe, une toque noire, mains appuyées sur un bâti dernier provenait du Piémont trois out été repris en 1815. Il dans la galerie de Saint-Clou seconde *Visitation* de Lievens été volée à la même époque. Il ne s'est pas moins distingué en gravure au burin, et dans l'eau-forte, où il s'est montré l'émule de Rembrandt, son compatriote. Sa manière de graver par des procédés différents que de ce maître, des effets également pittoresques ; il sait ménager tant d'habileté le clair-obscur en résulte toujours l'effet le plus quant. Lievens dessine plus facilement que Rembrandt, mais il a une manière de graver plus de couleur. Les bûches de Lievens sont ordinairement faites, que l'eau-forte en conforment quelquefois les traits, comme on le remarque dans les devantures de gravure représentant la *Religion du Lazare*. Il ne paraît s'être jamais servi de la pointe, mais il faisait un fréquent usage du burin, pour donner plus de relief à ses gravures. C'est avec le burin qu'il a entièrement retouché sa *Tête de Saint-Jérôme, nu, assis dans une grotte*, dont on connaît plusieurs épreuves, qui diffèrent entre elles soit par la grandeur, soit par les touches. Deux de ses plus belles gravures, les *Portraits de Daniël* et de *Jacques Gouter*, sont presque entièrement gravées au burin. Les autres, dont elles sont exécutées en eau-forte, et parfaitement dans le style de l'eau-forte. M. Adam Bartsch a la fin de son *Catalogue raisonné*

œuvre de Rembrandt, a donné de l'œuvre de Lievens. Il porte nombre des pièces à 66, dont 6 douteuses. P—s.

**LIGARIO (PIETRO)**, peintre ita-lien, naquit à Sondrio, dans la Valte-line en 1686, de l'ancienne famille *ligario*, ainsi appelée d'un vil-voisin qui porte ce nom. Comme on trait un génie vif et du goût des beaux-arts, il fut envoyé à Rome, dans sa première jeunesse, à étudier sous Lazaro Baldi : il acquit cette exactitude de dessin caractériste l'école de Rome. De-se rendit à Venise, où il passa quelque temps à apprendre, sous les maîtres de cette école, l'art de pra-tiquer le coloris, par lequel ils sont spécialement distingués. Il se fit d'abord à Milan, où il trouva quelque encouragement, et re-tourna, en 1727, dans la Valteline, où il fut nommé par le comte de Salis, gouverneur de la Grande-Bretagne, à la protection publique des Grisons, l'honora-ble et la protection. Sa réputation s'é-tant de jour en jour, tout le monde voulait avoir de ses tableaux ; mais, comme il fut toujours pauvre, la nécessité l'empêcha souvent de se livrer à ses ouvrages le degré de perfection dont ils étaient suscepti-ble. A peine y a-t-il dans la Valteline une seule église où il ne s'en trouve au moins un. Ses chefs-d'œuvre sont *le martyre de St. Grégoire*, que l'on voit dans une des églises de Sondrio, et *Saint Benoit* dans la chapelle du couvent près de la ville. Quel-ques jours après avoir fini son *Saint Benoit*, il fut saisi d'un fièvre vio-lente, et mourut en 1752. Z.

**LIGARIUS (QUINTUS)**, lieute-nant de Caius Considius, proconsul de la province de Ligurie, s'était rendu si agréable aux habitants de cette province,

qu'à leur sollicitation, Considius lui en confia le gouvernement, lors-qu'il revint à Rome solliciter le consulat. La guerre ayant éclaté quelque temps après entre César et Pompée, Ligarius refusa de prendre aucun parti ; mais l'arrivée de P. At-tius Varus, nommé préteur d'Afrique, l'empêcha de suivre le dessein qu'il avait de repasser en Italie : il se trouva donc engagé malgré lui dans le parti de Pompée ; mais il le servit ensuite avec beaucoup de zèle, et il fut un de ceux qui renouvelèrent la guerre en Afrique pour la cause que Pompée avait soutenue. Après la bataille de Thapsus où César acheva d'anéantir le parti républicain, Li-garius obtint la vie de la clémence du vainqueur ; mais il lui fut défendu de rentrer en Italie. Cependant ses deux frères et ses amis faisaient des démarches pour obtenir son rappel, lorsque Q. Tubéron, appuyé de C. Pansa, se porta publiquement l'ac-cusateur de Ligarius. L'examen de sa conduite fut renvoyé à un tribunal présidé par César lui-même ; et ce fut dans cette circonstance que Cicéron prononça cet admirable *Discours pour Ligarius*, dont le dictateur fut tellement ému que toutes ses réso-lutions s'évanouirent, et qu'il par-donna à Ligarius. Celui-ci n'en resta pas moins l'ennemi de César : il entra dans la conjuration de Brutus et de Cassius contre lui ; mais comme il était retenu dans son lit par une maladie lors de l'assassinat du dicta-teur, il paraît qu'il n'y eut aucune part, et qu'il ne survécut pas long-temps à ce grand événement. (Voy. Plutarque, *Vie de Brutus*.) W—à.

**LIGER (LOUIS)**, agronome, né à Auxerre, en 1658, et mort à Gue-chi, près de cette ville en 1717, a publié un grand nombre d'ouvrages

utiles, quoique médiocres, sur les différentes parties de l'agriculture et de l'économie domestique. L'abbé Papillon et l'abbé Lebeuf en ont donné la liste (*Bibliothèque de Bourgogne, et Histoire d'Auxerre*) qu'on retrouve encore dans le grand *Dictionn.* de Moreri; on se contentera d'indiquer ici les principaux : I. *Economie générale de la campagne*, Paris, 1700, 2 vol. in-4°. Liger a refondu dans cet ouvrage la *Maison rustique* de Ch. Estienne (*V. Ch. ESTIENNE* et J. LIEBAULT), en y ajoutant beaucoup d'articles et de réflexions. La Bretonnière a rajourné à son tour l'ouvrage de Liger, et l'a publié sous ce titre : *La nouvelle Maison rustique* ou *Economie générale des biens de la campagne*, 7<sup>e</sup>. édit. Paris, 1755, 2 vol. in-4°, dont il s'est fait plusieurs éditions, augmentées et améliorées : celle de Paris, 1790, est la onzième. Enfin M. J. F. Bastien a donné la *Nouvelle Maison rustique*, Paris, 1798-1804, 3 vol. in-4°, dans laquelle il a refondu entièrement le travail de Liger et de ses continuateurs : de tout cela il résulte encore aujourd'hui un ouvrage fort incomplet, souvent inexact, et bien éloigné d'être au niveau des découvertes qui ont été faites dans cette science importante. II. *Dictionnaire général des termes propres à l'agriculture*, avec leurs définitions et étymologies, *ibid.*, 1703, in-12. III. *Le jardinier fleuriste et historiographe*, Paris, 1703, in-12; réimprimé plusieurs fois. IV. *Le jardinier fleuriste*, ou *Culture universelle des fleurs, arbres, arbustes et arbrisseaux servant à l'embellissement des jardins*, *ibid.*, 1704, in-12. Cet ouvrage qui a eu beaucoup de succès, est oublié depuis long-temps. V. *La culture parfaite des jardins*

*fruitiers et potagers*, avec un traité facile pour apprendre à élever des figuiers, in-12; souvent réimprimé. VI. *Moyens faciles pour rétablir en peu de temps l'abondance de toutes sortes de grains et de fruits dans le royaume et de l'y maintenir toujours, par le secours de l'agriculture*, Paris, 1709, i-12. VII. *Les amusements de la campagne ou Nouvelles ruses innocentes qui enseignent la manière de prendre aux pièges toutes sortes d'oiseaux, quadrupèdes, etc.* Paris, 1709, 2 vol. in-12, fig.; augmenté d'un cinquième livre, *ibid.*, 1734, 1750, 1753, 2 vol. in-12, fig. VIII. *La connaissance parfaite des chevaux*, suivie de *Mémoires inédits de Delcampes sur la même matière*, Paris, 1712, in-12. IX. *Nouveau théâtre d'agriculture et ménage des champs*, Paris, 1712, in-8°; 1713, 2 vol. in-12; 1721, in-4°. Liger y a refondu les préceptes qu'il avait donnés dans ses ouvrages précédents: il y a, de plus, ajouté un traité de la pêche; et un de la chasse, tiré de la fauconnerie de Du Fouilloux et de Morais. X. *Dictionnaire pratique du bon ménager de campagne et de ville*, Paris, 1715, 2 vol. in-4°. La Chesnaye Desbois en a donné une édition considérablement augmentée sous le titre de *Dictionnaire universel d'agriculture et de jardinage*, etc. Paris, 1751, 2 vol. in-4°. On a remarqué que le titre d'*universel* ne convient nullement à ce dictionnaire, puisque l'on y chercherait en vain beaucoup d'articles essentiels. (*Voy. la Bibliographie agronomique*, n°. 454.) Les ouvrages de Liger ne peuvent plus servir qu'à faire connaître l'état de la culture en France au commencement du dix-huitième siècle. →



es-Louis LIGER, médecin, de  
me famille, né à Auxerre vers  
fit ses études à l'université de  
et y reçut le doctorat en 1742.  
int, peu après, le titre honori-  
le médecin du roi, et se retira  
la patrie, où l'on croit qu'il  
st vers 1760, dans un âge peu  
é. On a de lui : *Traité de la*  
*», dans lequel, après avoir*  
*maître le caractère propre et*  
*nies causes de cette maladie,*  
*ique les moyens de la bien*  
*et de la guérir radicalement.*  
1753, in-12, de 387 pag.  
pense que la véritable cause de  
maladie est l'usage immodéré  
issons et des aliments qui con-  
nt beaucoup de parties de mu-  
Quant aux moyens curatifs, il  
que que l'emploi à petites doses  
on médicinal, dont on trouve  
osition dans le *Traité de*  
de Boerhaave. W-8.

LIGHTFOOT (JEAN), célèbre  
sant, né à Stoke, dans le comté  
fford, en 1602, fit ses premiè-  
ides à Morton-Green, et passa,  
17, à Cambridge, au collège  
rist. Dès qu'il eut pris le degré  
helier, il devint collaborateur  
bithhead son premier maître,  
nait l'école de Raption, dans  
ité de Derby, et il y enseigna  
ut deux ans, la langue grec-  
u bout de ce temps, il re-  
ordres sacrés, et fut placé  
on. Le chevalier Rolland Got-  
ni demeurait dans les envi-  
e prit en amitié, et se l'attacha  
lité de chapelain. Ce fut par  
seils et sous la direction de  
l, que Lightfoot se mit à l'étu-  
l'hébreu, qu'il apprit à fond.  
16, il accepta la cure de Stone :  
u trois ans après, Rolland Got-  
i donna une meilleure place,

tout près de Londres; et en 1642,  
il obtint dans cette ville même la  
cure de Saint-Barthélemi. C'était le  
temps où se réunissaient à Westmin-  
ter les théologiens de l'église angli-  
cane, pour réformer les abus: Light-  
foot fut nommé membre de cette as-  
semblée, et s'y distingua par sa noble  
franchise et par son érudition. On le  
vit constamment s'opposer aux il-  
lusions fanatiques de quelques pres-  
bytériens, et les combattre avec les  
armes du savoir et de la raison. En  
1643, il devint curé de Much-Mun-  
den dans le Hertfordshire, docteur  
en théologie en 1652, et chancelier  
de l'université de Cambridge en  
1655. Il mourut à Ely, dont il était  
chanoine, le 6 décembre 1675. Il  
a laissé sur la Bible, un assez grand  
nombre d'ouvrages, où l'on remarque  
des connaissances profondes, surtout  
dans le talmud, dans les écrits des  
rabbins, et dans les usages et céré-  
monies hébraïques. La plupart ont  
été d'abord recueillis en deux volu-  
mes in-fol. Rotterdam, 1686. Leus-  
den en donna une édition plus am-  
ple, en 1699, à Utrecht. Dans ces  
différentes éditions, les ouvrages  
écrits en anglais par l'auteur, ont  
été traduits en latin. Enfin J. Strype  
donna une collection de quelques pié-  
ces inédites, sous ce titre : *Some ge-  
nuine remains of the late pious and  
learned dr. John Lightfoot*, 1700,  
in-8°. Cette collection renferme des  
particularités fort curieuses sur la vie  
de ce docteur. Ses principaux ou-  
vrages sont : I. *Harmonia, chrono-  
nica et ordo Veteris Testamenti*.  
II. *Pauca ac novellæ observationes  
super librum Geneseos*. III. *Mani-  
pulus spicilegiorum à libro Exodi*.  
IV. *Erabim, sive Miscellanea chris-  
tiana et judaica*. V. *Harmonia qua-  
tuor Evangelistarum tum inter se,*

tium cum Veteri Testamento, en 3 parties. VI. *Descriptio templi Hierosolymitani, præsertim quale erat tempore Servatoris nostri*. VII. *Ministerium templi quale erat tempore Servatoris*. VIII. *Dissertatio in articulum symboli apostolici: Descendit in infernum*. IX. *Harmonia, chronica et ordo Novi Testamenti, quibus subjungitur Dissertatio de Hierosolymorum excidio et sequente Judæorum statu*. X. *Horæ hebræicæ et thalnudicæ in Evangelium S. Matthæi*, Cambridge, 1658, in-4°. Quand ce livre parut, quelques moines ignorants le prirent pour le bréviaire donné aux carmes par le prophète Elie. Lightfoot a fait le même travail sur presque tous les livres du Nouveau Testament. Ces commentaires sont généralement estimés des protestants, et même des catholiques, quoiqu'ils y aient remarqué de grandes préventions contre la doctrine de l'Eglise. (*Voy. Richard Simon, Hist. des comment. du N. T.*) Lightfoot a eu beaucoup de part à quelques entreprises utiles, et notamment à la polyglotte de Londres, et au *Lexicon heptaglotton* d'Edmond Castel. La vie de ce docteur se trouve à la tête de la collection de ses œuvres de 1686 et 1689: outre Nicéron et Chauffepié, on peut consulter les *Nouvelles de la rép. des Lettres*, année 1686, mois d'avril, art. IV. L-B-E et W-s.

LIGHTFOOT (JEAN), botaniste, né en 1735, dans le comté de Gloucester, fit ses études à Oxford, et s'étant consacré à l'état ecclésiastique, fut nommé chapelain de la duchesse de Portland, et obtint plusieurs bénéfices. Il consacra beaucoup de soins à l'arrangement des magnifiques collections de coquilles et de plantes de sa bienfaitrice; mais

il s'adonna plus spécialement à la botanique. Fort lié avec le célèbre zoologiste Pennant, il entreprit, en 1772, avec lui, un voyage dans les Ilcudes ou Hébrides, dont l'histoire naturelle n'était encore connue qu'imparfaitement; et, pendant que Pennant y faisait de nombreuses observations sur le règne animal, Lightfoot y recueillit une ample moisson de plantes. C'est surtout de ce voyage et de ses nombreuses excursions dans l'Ecosse, que résulta le bel ouvrage intitulé *Flora Scotica*, qui parut en 1777, à Londres, 2 vol. in-8°, ornés de figures: les 66 premières pages sont une esquisse de *Zoologie calédonienne*, par Pennant, à l'usage des naturalistes qui desireront connaître les animaux du nord de l'Angleterre. Cette Flore est rédigée selon le système de Linné; mais on n'y trouve point de synonymie, excepté pour les algues et un petit nombre d'autres cryptogames. Il est vrai que Lightfoot destinait son ouvrage principalement à ses compatriotes. Aussi ne donne-t-il en latin que la phrase botanique, tandis que la description est en anglais. Elle est en général fort claire, et souvent très-étendue. L'auteur y a joint les noms vulgaires en anglais et en crse; et il ne néglige jamais de faire mention des usages indiqués par Linné, Haller ou d'autres grands botanistes, et de ceux auxquels la plante est employée par les Écossais en particulier. La Flore d'Écosse ne peut être regardée comme très-riche; elle ne contient pas 1300 plantes, dont 450 environ appartiennent à la cryptogamie. On reproche à l'auteur de n'avoir pas assez souvent indiqué les sources auxquelles il a puisé, et, ce qui est beaucoup plus grave, d'avoir rap-

des synonymies qui ne se faisaient point au même objet. C'est dans la cryptogamie il cite la seule plante des synonymes de Linné et de Linné qui ne comptent à deux plantes différentes. Malgré, malgré ses défauts, a été utile, lors de sa publication, a encore être consulté avec fruit, pour les algues, et les genres *Carex*. Les figures sont, remarquables par leur netteté et la finesse de l'exécution. Il mourut à Uxbridge, en 1753, il était de la société royale, et des premiers membres de la société linnéenne. Son riche herbier fut confié par le roi d'Angleterre, à la reine : confié à la garde de quelques années aux soins de L. Ed. Smith, il a été consulté par cet auteur et par d'autres botanistes, notamment par J. B. Boullier, qui en a profité pour une excellente dissertation sur les plantes d'Angleterre, insérée dans le premier volume des *Transactions de la société linnéenne*. Le nom de *Linnaea* a été donné à plusieurs genres : mais ce genre ne paraît pas avoir été établi, dans aucun cas, d'une manière solide. D—U.

LINAC (JOSEPH - ADRIEN LE MOINE), d'une famille noble de France, passa quelque temps chez les jésuites, qu'il quitta pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire, et se consacra aux principes philosophiques de Descartes et de Malebranche. Dans un voyage qu'il fit à Rome, il reçut de Benoît XIV, et du pape al Passionei, un accueil distingué et mourut à Paris, en juin 1762. C'était un homme honnête, aimable et intéressant dans la société. Tous ses ouvrages annoncent un grand savoir sur la religion, des connaissances

ces variées, et un talent peu commun pour traiter les sujets de métaphysique. Nous avons de lui : I. Un excellent *Mémoire pour servir à commencer l'histoire des araignées aquatiques*, 1748, in-8° ; 1799, in-12 (publié par Lieutaud de Troisvilles). II. *Lettres à un Américain sur l'histoire naturelle de M. de Buffon*, Hambourg, 1751, 1756, 9 vol. in-12. Elles roulent sur les principes hypothétiques de cet auteur ; sur sa métaphysique ; sur la configuration et la cause du mouvement des planètes ; sur la constitution animale et sur celle de la terre ; sur l'histoire naturelle de l'homme, et la manière de traiter l'histoire naturelle en général ; sur la description du cabinet du roi, par d'Aubenton ; sur les observations de Buffon et de Needham ; enfin, sur la métaphysique de ce dernier. Ces Lettres, écrites avec beaucoup d'imagination, d'un style clair, et où les matières sont bien discutées, furent assez bien accueillies du public. III. *Eléments de métaphysique tirés de l'expérience*, Paris, 1753, in-12. IV. *Possibilité de la présence corporelle de l'homme en plusieurs lieux*, 1754, in-12 ; contre Boullier (ministre protestant et auteur d'un *Essai sur l'ame des bêtes*), qui avait fait un défi à l'auteur dans un journal hollandais. Cet ouvrage profond a pour objet de faire voir que, si la raison toute seule peut montrer une manière suivant laquelle le mystère de la présence réelle est possible, à plus forte raison l'entendement divin doit-il avoir dans les ressources de sa sagesse et de sa fécondité, une infinité d'autres moyens pour effectuer ce qui ne nous paraît impossible, au premier coup-d'œil, que par défaut de connaissances et de la

mières. V. *Examen sérieux et comique du livre De l'Esprit*, 1759, 2 vol. in-12. VI. *Le Témoignage du sens intime et de l'expérience opposé à la foi profane et ridicule des fatalistes modernes*, 1760, 3 vol. in-12. VII. *Avis paternels d'un militaire à son fils jésuite*, 1760, in-12. L'abbé de Lignac laissa en manuscrit une *Analyse des sensations*; et l'on prétend que la mort a empêché cet auteur de remplir le plan des preuves de la religion tracé dans les pensées de Pascal. T—D.

**LIGNÉ** (CHARLES-JOSEPH prince DE), né à Bruxelles, en 1735, d'une famille des Pays-Bas, dont l'illustration remonte au quinzième siècle (1), et qui depuis ce temps n'a pas cessé de se distinguer dans les armes, eut pour père et pour aïeul deux feld-maréchaux au service d'Autriche. Son goût, autant que l'exemple de ses ancêtres, l'entraîna dès sa plus tendre jeunesse dans la même carrière. Il rapporte qu'à huit ans il avait déjà été témoin d'une bataille, qu'il s'était trouvé dans une ville assiégée, et que, des fenêtres du château de Belœil, il avait vu trois sièges. A un âge encore plus tendre, les vieux dragons du régiment de son père, le portant sur leurs genoux, lui avaient raconté les campagnes du prince Eugène; et leurs récits ne s'effacèrent jamais de sa mémoire. A quinze ans, il était convenu avec un capitaine du régiment français de Royal-Vaisseau, en garnison à Condé, que si la guerre éclatait, il s'échapperait de la maison paternelle et s'enrôlerait dans sa compagnie

(1) Jean de Ligne fut reçu chevalier de la Toison d'or avec Philippe d'Autriche, en 1481. Il était chambellan de Charles, duc de Bourgogne, seigneur de Barbençon, et maréchal du Hainaut. Sa famille a conservé ces derniers titres jusqu'à l'époque de la révolution.

sous un nom supposé, ne devoir sa fortune qu'à son mérite; et dans son impa répétait sans cesse ce vers taire :

Rose et Fabert ont ainsi com

Enfin on lui permit d'entre vice, en 1752: il obtint un dans le régiment de son p brevet de capitaine au lou tre ans. Ce fut en cette quali sa première campagne, en 1 enthousiasme militaire étai plus haut degré. Il se disti plusieurs occasions, nota Breslau et à Leuthen, où commandement de son bat l'absence du major, quoiq plus jeune capitaine. Il se 1758, à la victoire de Hoc s'empara d'un poste imp reçut pour récompense le colonel: ce fut en cette qua jeune prince de Ligne dépl leur la plus brillante dans res campagnes de cette guer ans, dont il a peint les princ nements à sa manière ave leurs toujours piquantes e les (1). Devenu général-ma que du couronnement de il inspira une grande confi prince aimable et spiritue l'honneur de l'accompag entrevue avec Frédéric II. On trouve dans sa Corre des détails très-curieux su tère des deux souverains différentes circonstances d trevue. L'année suivante lieutenant - général et p

(1) Le courage du prince de Li qu'à la témérité; c'est ce qui fit Marie-Thérèse, qui lui annonça tion à un nouveau grade: « En p » vie vous m'avez fait tuer une be » paigne dernière, n'allez pas, pe » m'en faire tuer deux. Conservez » tat et pour moi. »

régiment d'infanterie. Dans la suite de la succession de Bavière, en 1778, il commanda l'avant-garde de Laudon; et cette campagne qu'elle n'ait pas été marquée par les grands événements, ajouta beaucoup à sa réputation militaire : la paix qui devint ensuite de générale, ne lui permit plus de se livrer à son hughuerrière, il tourna d'un autre côté l'activité de son esprit, et consacra ses études par la lecture par des voyages en Italie, en France, et surtout en France. Son caractère aimable et chevaleresque se manifestait parfaitement aux mœurs de son dernier pays; et il eut de grands succès à Versailles, où il avait déjà été admis avec beaucoup d'éclat, en 1775, lorsqu'il y fut envoyé pour servir sous Louis XV de la victoire de Mollath. Dans ce dernier voyage, le roi de France Marie-Antoinette l'accueillit avec beaucoup de bonté; et, dans ses nombreux passages de ses écrits, il a rendu hommage, de la manière la plus touchante aux vertus de la princesse. Ce fut à cette cour qu'il fit la connaissance de la marquise de Coigny, l'une des femmes les plus spirituelles de son temps; et il lui adressa ensuite, sous le nom du Borysthène, des lettres qui forment une des parties les plus remarquables de la Correspondance de Catherine insérée dans ses Œuvres. On y trouve à chaque ligne l'expression d'un regret qu'il éprouve de vivre en France Français; et lorsque les pressantes nouvelles de leurs désordres qu'on lui parvient, il s'en plaint sincèrement, et redoute pour eux les malheurs plus grands, avec une révoiance que l'avenir n'a que peu justifiée. Le prince de Ligne fut alors chargé d'une mission importante en Russie. Dès l'année 1782,

il avait été envoyé auprès de Catherine; et les grâces de son esprit, autant que sa belle et noble physionomie, lui avaient fait obtenir des succès de plus d'un genre auprès de cette souveraine. Elle le nomma feld-maréchal, lui donna une terre en Crimée, et lui permit de l'accompagner, lorsqu'elle se rendit dans cette contrée avec Joseph II (Voyez CATHERINE). La description de ce fameux voyage, qu'il a consignée dans sa Correspondance, les portraits qu'il y a tracés des grands personnages qu'il vit alors de si près, sont d'une originalité aussi ingénieuse que piquante. En 1788, Joseph II lui donna le grade de général d'artillerie, et l'envoya, muni d'instructions militaires et diplomatiques, auprès du prince Potemkin, qui faisait le siège d'Oczakow. Il eut une grande part aux périls de cette difficile opération; et les rapports qu'il en transmit à son souverain, le portrait du général russe qu'il traça dans sa correspondance, sont regardés comme une des parties les plus curieuses de ses écrits. L'année suivante, il vint prendre le commandement d'un corps de l'armée autrichienne, et partager avec Laudon la gloire de la prise de Belgrade. Ce fut-là le terme de ses travaux militaires : la mort de Joseph II l'éloigna pour toujours du commandement, auquel l'appelaient son rang, son expérience, autant que sa valeur. Ce monarque l'avait traité avec une confiance extrême, et dont il se montra fort reconnaissant. Personne n'a répandu sur la tombe de Joseph II, plus de larmes que le prince de Ligne : il ne se dissimula pas la perte qu'il avait faite; et les regrets qu'il témoigna, ne purent pas contribuer à le rendre agréable

à Léopold, dont le système était d'écarter tous ceux que son prédécesseur avait le plus estimés et favorisés. La révolte des Pays-Bas servit encore de motif ou de prétexte pour éloigner de plus en plus le prince de Ligne. Toute sa fortune et toutes ses affections devaient le lier à cette contrée, où l'un de ses fils s'était rangé du parti des rebelles. Joseph II, qui l'avait d'abord fort injustement soupçonné, appréciait si bien son généreux dévouement, et sentait tellement les motifs qu'il aurait eus pour abandonner sa cause, qu'il lui dit, à son lit de mort : « Je vous remercie de votre fidélité ; allez aux Pays-Bas ; faites-les revenir à leur souverain, et si vous ne le pouvez, restez-y : ne mesachiez pas vos intérêts ; vous avez des enfants. » Le prince de Ligne n'était nullement disposé à suivre un pareil avis ; car aucun grand seigneur de la Belgique ne montra plus d'éloignement pour le parti de la rébellion, dont on sait d'ailleurs que les opinions religieuses furent un des principaux motifs : sa ferveur, sous ce rapport, n'était pas assez grande pour lui mettre les armes à la main, et d'un autre côté son caractère connu eût inspiré peu de confiance aux Flamands. Cependant leur chef Vandernoot lui écrivit pour le déterminer à se réunir à eux. La réponse du prince ne fut pas équivoque ; il lui conseilla de se soumettre à l'instant, pour éviter une *mauvaise fin* ; et lorsqu'il se rendit dans cette contrée, après la répression des troubles, pour y présider les états du Hainaut, il parla encore plus clairement à cette assemblée, dans une séance qu'il a ainsi racontée lui-même : « Je trouvai encore un reste d'aigreur et d'indépendance qui me donna

de l'humeur : j'en témoignai jour plus qu'à l'ordinaire à l'assemblée de mes pères, et voyant qu'on me la rendait leur dis que si je n'avais en Crimée avec l'empereur, et l'impératrice de Russie, leur soite rébellion éclata, je rais arrêtée, d'abord en lant en concitoyen fidèle, raisonnable, et ensuite, si je pas réussi, en général autre à coups de canon sans boulevier. » Le prince de Ligne n'entra pas alors pour long dans la jouissance de ses biens en Belgique : l'invasion des Français presque aussitôt l'en priva, et cette perte de la plus grande de sa fortune, que ses procédés avaient déjà fort altérée, fut pour lui d'un chagrin encore plus occasionné par la mort de son aîné, jeune homme si distingué par sa valeur et par son noble caractère qu'il aimait si tendrement, périt sur le champ de bataille de la fameuse expédition des Français en Champagne, le 14 septembre 1792. Rien ne put consoler le prince de Ligne de cette perte ; et on l'y voit revenir à plusieurs pages de ses écrits. Depuis cette époque, où il perdit en un temps sa fortune et l'objet de ses plus tendres affections, il reçut de sa patrie peu de consolation et de dédommagements. Après la mort de Laudon et de Lascy, il n'était plus au premier rang de l'armée autrichienne, aucun de ceux qui l'ont comblé après lui, n'avait autant de la confiance du souverain que lui, et il n'avait pas de revers qu'elle n'éprouvât pas justifié l'oubli dans lequel

Cet oubli empoisonna les dernières années de sa vie; et il ne put dissimuler le chagrin qu'il en ressentit : « Je suis mort comme Joseph II, » disait-il souvent.

Cependant l'empereur François II, en 1807, capitaine général de sa garde, et feld-maréchal en 1808. On le consulta plusieurs fois sur les opérations militaires; et il ne cessa pas de présider au conseil de l'ordre de Marie-Thérèse. Il avait été nommé commandeur de la prise de Belgrade. Il reçut, vers la même époque, quelques dédommagemens de fortune; mais dut surtout à son mérite personnel et à l'intervention de la France qu'il affectionna toujours avec une prédilection (1). Ne pouvant plus mettre à profit, dans le commandement des armées, ses nombreuses observations sur l'art de la guerre, il s'était mis à composer des livres où se peignait adroitement sa passion pour les armes. On y trouve, comme dans ses productions, un manque de méthode; car, qu'il le dit lui-même, « il ne met les choses à mesure qu'elles viennent dans la pensée » : ses pensées lui viennent souvent d'une manière fort irrégulière, sans suite, incohérente; et il les rend avec une excessive prolixité, sans

même se donner la peine d'être correct et d'éviter les fautes de langue. Si l'on ne consulte que ses écrits, ses principes de tactique ne paraissent pas fort positifs, ni bien déterminés; mais il avait fait la guerre si long-temps et dans tant de pays, il avait été témoin d'un si grand nombre d'événemens, que les militaires peuvent puiser dans ses ouvrages des leçons très-utiles; ces leçons leur sont d'ailleurs présentées sous une forme toujours piquante et originale. Aucun général en Autriche n'a su inspirer plus d'enthousiasme à ses troupes; et il dut surtout cet avantage à son humeur chevaleresque, à sa valeur brillante, à ses libéralités, et à ses bons mots qui étaient répétés de rang en rang, et qui le rendaient l'idole du peuple et des soldats. Ces avantages eussent été bien précieux dans les dernières guerres; et la cour de Vienne avait enfin paru le comprendre, lorsqu'il fut question, en 1796, de lui donner le commandement de l'armée d'Italie; mais le ressentiment de Thugut parvint encore à l'en éloigner. Ce ministre avait été souvent l'objet de ses épigrammes; et cette manie des beaux-esprits fut plus d'une fois nuisible au prince de Ligne. On rencontre dans la collection trop volumineuse de ses œuvres, beaucoup de traits piquans, et d'anecdotes curieuses; mais tout cela est noyé dans un déluge de réflexions inutiles. Il n'a pas prétendu écrire sa vie ni ses mémoires: cependant ce n'est guère que sous ce rapport que l'on peut trouver de l'intérêt dans ses écrits; et l'on ne doit pas y chercher autre chose que des anecdotes relatives aux événemens dont il fut le témoin, et à tant de grands personnages qu'il a connus de si près. Quel homme aurait pu

La seigneurie de Fagnolles près de Philippeville, avait été érigée en 1770, en comté d'empire, sous le nom de Ligne, en faveur du prince de Saxe-Joseph; et elle avait été agrégée au collège des comtes de Westphalie. Lors du règlement des indemnités germaniques, en 1803, le prince de Ligne obtint pour indemnité le comté, l'abbaye d'Edelstetten, et un vote de 250,000 florins au collège des princes de l'empire; il vendit en 1804, moyennant 1,400,000 florins, son nouveau comté, au prince d'Estersleben, qui le droit de siéger dans le collège des princes; et qui y était attaché. Fagnolles ne produisait que 5500 florins de revenu; et Edelstetten rapportait plus de 16,000.

dire comme lui ? « Les bontés paternelles du bon, du respectable » empereur François I<sup>er</sup>, maternelles de la grande Marie-Thérèse, » et quelquefois presque fraternelles » de l'immortel Joseph II ; la confiance entière du maréchal Lascy, » et presque entière du maréchal » Laudon ; la société intime de l'adorable reine de France ; l'intimité » de Catherine le grand, mon accès » chez elle presque à toutes les heures ; les bontés distinguées du » grand Frédéric, rendraient mes mémoires bien intéressants. » Ainsi le prince de Ligne ne croyait pas avoir écrit des mémoires ; et cependant la collection de ses œuvres militaires et sentimentales, comme il les appelle, ne peut guère être considérée comme autre chose. Il a fait des vers dans beaucoup de circonstances de sa vie, et surtout pour ses nombreuses aventures de galanterie qui se prolongèrent bien au-delà du terme ordinaire, et portèrent quelquefois atteinte à sa dignité. Ses poésies, tout au plus supportables (1) dans les circonstances où elles furent composées, n'auraient pas dû être

(1) Pour donner une idée de la poésie du prince de Ligne, nous citerons des vers qu'il adressa huit jours avant sa mort à M. le baron de Siessart, ancien préfet de Vaucluse, son compatriote, pour le remettre de l'envoi des *Pensées de Girce, chienne célèbre*. Ce sont des moins mauvais qu'il ait composés :

- D'un Belge la Muse
- Et légère et profonde, aimable comme lui,
- A la Sambre a porté la belle eau de Vaucluse.
- Je l'en félicite, aujourd'hui.
- Dans ce heureux pays les vers coulent de source :
- Troubadours, improvisateurs,
- Dans leur cœur, pour l'esprit, trouvaient de la ressource ;
- Dire amants, c'était dire auteurs.
- De Pétrarque licite, avez-vous une Laure ?
- En cela vous pourriez lui ressembler encore.
- C'est, moins prude, à bien plus de raison ;
- Ses écrits, que j'ai lus, sont d'un excellent ton.
- Le bon Jean Lafontaine a fait parler les bêtes ;
- Vous les faites écrire ; et par vous et par lui,
- On leur voit d'excellentes têtes ;
- Qui jamais n'outalent l'homme.

publiées. Son *Essai sur les jardins*, et sur sa terre de Bel-œil, est une des parties les plus soignées de ses écrits. Le caractère du prince de Ligne devait être moins apprécié en Allemagne, et surtout en Autriche, quedans tout autre pays : cependant, il s'y était fait de nombreux amis, et il y eut des admirateurs enthousiastes. Les étrangers les plus distingués par leur rang et leur esprit, ne manquèrent jamais de le visiter ; et tous le quittaient pénétrés d'admiration pour la grâce, l'esprit et la politesse qui donnaient tant de charme à sa société. Les Français surtout le recherchaient avec empressement, séduits par l'aimable prévention qu'il montra toujours pour eux. Il vivait encore à la fin de 1814, dans le moment où Vienne vit se réunir dans ses murs le congrès des rois de l'Europe : tous se firent un devoir de lui rendre hommage ; et quoiqu'il fût arrivé près du terme de sa vie, quoique dès-lors sa santé parût très-chancelante, on retrouvait encore en lui cette vivacité d'esprit, cette inextinguible gaieté qui n'avaient pas cessé de le distinguer ; et à cette époque, comme autrefois, ses saillies et ses bons mots furent partout répétés. Voyant les souverains occupés de bals et de fêtes de tous les genres, il disait : « Le congrès dans, » il ne marche pas ; quand il aura » épuisé tous les genres de spectacles, » je lui donnerai celui de l'enterrement d'un feld-maréchal. » Cette promesse ne fut que trop fidèlement accomplie ; et le prince de Ligne termina sa longue carrière le 13 décembre 1814. Mourant sans fortune, et voulant néanmoins, selon l'usage, laisser un legs à sa compagnie de trahans, il lui donna la collection de ses manuscrits, qu'il évaluait à cent mille



héritiers, qui n'y mettaient  
me prix, la vendirent à un  
our une somme modique; comte de Colloredo, son  
r dans le commandement  
us, réclama contre cette  
ns les intérêts de sa com-  
n crut d'abord que cet inci-  
ècherait la publication de ces  
s; cependant les OEuvres  
es du prince de Ligne ont  
817, à Vienne et à Dresde,  
1-8°. La collection de ses  
vait été publiée par lui dans  
s villes, en 1807, 30 vol.  
visés en deux parties, dont  
re comprend le *Coup-d'œil*  
*vil* et sur une grande partie  
s del'Europe; — *Dialogues*  
s; — *Lettres à Eulalie sur le*  
— *Mes Ecaris* ou *Ma tête*  
*é*; — *Mélange de poésies,*  
*de théâtre*; — *Mémoires sur*  
*de Bonneval, sur la co-*  
*nce de Lahurpe*, etc. La  
partie sous le titre d'*OEu-*  
*litaires et sentimentales*,  
d : *Préjugés et fantaisies*  
s; — *Mémoires sur les cam-*  
*du prince Louis de Bade;*  
*campagnes du comte de*  
*Labutin*; *sur la guerre des*  
*sur les deux maréchaux de*  
*sur Frédéric II*; — *Instruc-*  
*roi de Prusse à ses officiers;*  
*val de la guerre de sept ans;*  
*mois en 1778*, et *de sept*  
*ix Pays-Bas* en 1784; —  
*voir sur les généraux de la*  
*le trente ans*; — *Relation de*  
*pagne de 1783 à 1785*; —  
*que raisonné des livres mili-*  
*de ma bibliothèque*. Les deux  
volumes contiennent des  
s mêlés en prose et en vers.  
s de culte que le prince de  
vait voué à la mémoire du

prince Eugène, lui fit publier, en  
1809, un ouvrage de sa compo-  
sition, sous le titre de *Vie du*  
*prince Eugène de Savoie, écrite*  
*par lui-même*. Ceux des lecteurs  
qui connaissaient la manière du  
prince de Ligne, ne purent se mé-  
prendre à cette petite fraude: mais  
ils admirèrent l'esprit et l'art avec  
lesquels il avait su se mettre à la  
place d'un grand homme. Imprimé  
d'abord en Allemagne, cet ou-  
vrage le fut deux fois à Paris,  
dans la même année. On a beau-  
coup écrit sur le prince de Li-  
gne, même de son vivant. M<sup>me</sup>.  
de Staël, qui avait été singulièrement  
frappée des grâces de son esprit, pu-  
blia, en 1809: *Lettres et Pensées*  
*du maréchal prince de Ligne*, 1 vol.  
in-8°. Ce recueil est principalement  
extrait de la Correspondance, où  
M<sup>me</sup>. de Staël a trouvé facilement  
de quoi justifier son admiration. On  
peut seulement lui reprocher d'y  
avoir placé des opinions et des ju-  
gements que l'auteur avait dès-lors  
retractés. MM. de Propiac et Malte-  
Brun ont aussi donné des extraits des  
ouvrages du prince de Ligne. Il fut  
si mécontent de tous ces recueils ou  
extraits, qu'il s'en plaignit haute-  
ment, et qu'il voulait en faire imprimer  
un autre lui-même; mais la  
mort ne lui donna pas le temps de  
réaliser ce projet. M—D L.

LIGNY (FRANÇOIS DE), né à  
Amiens, le 4 mai 1709, la même  
année que Gresset, son compatriote,  
entra comme lui, à l'âge de 16 ans,  
dans la société des jésuites, mais pour  
s'y fixer tout-à-fait. Il professa d'a-  
bord les humanités, et se livra en-  
suite au ministère de la prédication.  
Quoique son extérieur ne prévin-  
t pas en sa faveur, un ton de candeur et de  
persuasion, joint à une éloquence ani-

mée, soutenue par l'instruction, lui valut des succès, même dans les chaires de la capitale ; ce qui le fit appeler à la maison professe de Paris. Il avait été nommé pour prêcher à la cour, et il aurait pu devenir un orateur distingué ; mais la suppression de la Société lui fit quitter la France ; et Avignon, où il se retira, le vit, malgré son âge et une santé délicate, s'occuper tour-à-tour de la prédication, du soin des âmes, et d'études littéraires. Il ne manquait pas de connaissances historiques ; et il avait été chargé d'écrire l'histoire de la province du Nivernais. On a de lui : I. *La Vie de saint Ferdinand, roi de Castille et de Léon*, dédiée à Ferdinand, prince de Parme, Paris, 1759, in-12. Cette Vie, citée par Alban Butler, donne des détails sur les relations de la France et de l'Espagne, occasionnées par les liens de parenté qui unissaient saint Ferdinand à saint Louis. II. *Histoire de la vie de Jésus-Christ*, où l'on a conservé et distingué les paroles du texte sacré selon la Vulgate, Avignon, 1774, 3 vol. in-8° ; 1776, in-4° ; Paris, 1804, 2 vol. in-4° fig. Cet ouvrage est une ample *Concorde*, à-la-fois historique et ascétique, où l'auteur a formé, du texte des évangélistes, une seule histoire suivie, en y mêlant, sans les confondre, les explications ou les réflexions qui s'y lient naturellement. Celles qui servent à éclaircir les difficultés, ou à développer le sens prophétique, dogmatique ou moral, sont répandues dans des notes, « où les choses excellentes, dit le père Daire, font passer quelques saillies d'un zèle par fois un peu ardent, qu'on a cru pouvoir reprocher à l'auteur. » Le père de Ligny mourut en 1788.

G—cr.

LIGORIO (PIRRO), antiquaire du seizième siècle à Naples, de l'une des familles célèbres au *Sedile di por* reçut une belle éducation profita moins cependant de la culture des arts du dessin. Il fut peintre, architecte, ingénieur, tout patient et laborieux. Ses chefs-d'œuvre de sculpture sont : une statue de saint Jean-Baptiste, au palais de la Cour. Comme peintre on cite de lui plusieurs tableaux à fresque, qu'il exécuta dans l'oratoire de la confraternité de la Miséricorde à Rome, et un grand nombre d'ouvrages de sculpture en couleur jaune imitant le marbre. Ce sont des frises et des médaillons dont on ornait pour lors les façades des maisons ; il en reste encore des traces dans le quartier de *Marzo*, à la montée de *S. Pietro* et à *Campo di Fiore*. Ligorio fut de plus grandes preuves de son talent comme architecte : le palais *Cellotti* situé sur la place de *S. Pietro*, le joli *Casin* du pape dans le *Belvedere*, sont considérés comme des modèles d'élégance et de goût. Paul IV avait nommé Ligorio architecte du Vatican et de la basilique de *S. Pierre* : Michel Ange, à l'âge de quatrevingt-un ans, qui avait travaillé jusqu'alors et si honorablement à la place, ne voulut point la quitter et quitta Rome. Ligorio donna naissance à des dégouts à *Salviati*, d'abandonner les peintures commencées au Vatican. À la mort de Michel Ange, Ligorio le remplaça, et fut adjoint à son atelier. On leur ordonna de ne rien dessiner de leur invention : le présomptueux Ligorio n'ayant pas obéi à cette loi, perdit son emploi. C'est en 1568, qu'il passa au seigneur *phonse II*, duc de Fer

mé son architecte avec un traitement de vingt-cinq écus d'or par mois, il se maria dans cette ville, s'y fixa pour le reste de ses jours, et y mourut en 1583, aimé et estimé des princes de la maison d'Este, qui lui avaient fourni souvent l'occasion de faire briller ses talents. Il avait réparé les dommages que la ville souffrit dans une inondation du Pô, et donné le plan de plusieurs édifices; mais il s'était livré, surtout, comme il l'avait déjà fait à Naples, à Rome et dans le reste de l'Italie, à la recherche des monuments antiques, et avait formé de ces objets une riche collection qu'on voyait encore vers la fin du xvii<sup>e</sup>. siècle chez ses neveux. Il leur avait aussi laissé ses manuscrits sur l'architecture et les antiquités, ornés d'une grande quantité de beaux dessins, qui passèrent successivement dans les bibliothèques des Sig. Gardellini et Crispi de Ferrare, et furent ensuite achetés, pour le prix de 18,000 ducats, par Charles-Emanuel I, duc de Savoie: le sort des armes les ayant fait tomber entre nos mains, ils y restèrent jusqu'en 1815. Les artistes et les archéologues y puisaient des éclaircissements sur divers points d'antiquité; et quoiqu'on ne dût pas accorder une grande confiance à l'érudition et à la véracité de Ligorio, cependant comme il parle d'objets qui n'existent déjà plus, ou qui depuis deux siècles ont beaucoup souffert des outrages du temps et de l'incurie des hommes, on trouve dans ses manuscrits des faits précieux, des rapprochements, des analogies ingénieuses, et le dessin d'objets qui, pour être inexactement copiés, n'en sont pas moins dans le goût antique, et ont toujours pour motif de belles idées puisées à une source

dont la pureté n'est pas entièrement corrompue. On ne peut nier cependant que dans un aussi vaste recueil il n'y ait beaucoup d'erreurs; car Pirro Ligorio n'était pas fort savant, et Aut. Agostino, quoique son ami, affirme, dans son ouvrage *De antiq. dial.* 4, qu'il ne savait pas même le latin: d'où il résulte que souvent Ligorio n'a pas compris les inscriptions tracées sur les monuments, et qu'il a donné de bonne foi des inscriptions supposées. Néanmoins plusieurs antiquaires, Spanheim (*De præstantid et usu numism.*) Maffei (*Giorn. d'Ital.*), et Muratori (*Thesaur. Vet. inscr.*) ont loué ces manuscrits sans en dissimuler les défauts; et le dernier absout Ligorio de l'imputation d'avoir sciemment falsifié les inscriptions et les médailles. Nous pouvons joindre à ces témoignages l'autorité de Tiraboschi (*Stor. lett.*) et celle de Tafuri (*Scrittori del Regno di Nap.*) Enfin Gio-Matteo Toscano, qui se glorifiait d'avoir connu Pirro Ligorio à Rome, le désigne comme un homme *totius antiquitatis peritissimus nulliusque bonæ artis ignarus.* (*Peplus Ital.*) Ces manuscrits sont au nombre de 30 volumes in-fol., dont plusieurs étaient dédiés au duc Alphonse de Ferrare. On peut en voir la description dans le *Catal. des Manuscrits de la biblioth. de Turin*, vol. 2. Suivant quelques voyageurs, le nombre de ces manuscrits s'élevait à 40 vol.; et les 10 qui manquaient à Turin se trouvaient à la bibliothèque royale de Naples: on en conserve 12 dans celle du Vatican; mais ce sont des copies faites sur les originaux par ordre de Christine de Suède. Les 18 premiers volumes contiennent la description des royaumes, provinces, villes, mers, fleuves, montagnes,

connus des anciens; les autres traitent des héros et des hommes illustres, des familles romaines, des thermes, de la navigation, des médailles, des arts libéraux, des poids et mesures, des statues, des funérailles, et autres sujets relatifs aux arts et aux usages des anciens. On n'a imprimé qu'une légère portion de cet immense recueil : I. Un vol. sur les antiquités de Rome, *Delle antichità di Roma nel quale si tratta de' circhi, teatri e anfiteatri con le paradosse*, Venise, 1553, in-8°. II. Un opuscule *De Vehiculis*, traduit en latin; et publié par Scheffer, avec des notes, dans son traité *De re vehiculari*, Francfort, 1671, in-4°, et dans le tome v du *Thesaur. antiq. Rom.* III. Un fragment de l'histoire de Ferrare, imprimé en 1676, traduit en latin (par Bernardin Moret), inséré au tom. vii du *Thes. antiq. Roman.* de Grævius; mal à propos attribué à Cagnaccini, car l'original de Pirro Ligorio existe encore à Ferrare. (Voy. Baruffaldi, *Apolog.* etc, dans la *Raccolta d'opuscoli scientifici* (de Calogerà), tom. vii, pag. 489-517.) On dit aussi que le bel ouvrage de Fulvio Orsini, *Delle famiglie Romane*, en médailles, a été fait d'après les recherches de Pirro Ligorio. — Tous les artistes connaissent son grand plan de Rome antique dont on a fait plusieurs copies et réductions. Franc. Contini a fait graver le plan de la villa Adriana, levé par Pirro Ligorio (Rome, 1751, in-fol.) La description imprimée est succincte et par lettres de renvoi, tandis que celle de l'habile antiquaire napolitain est fort étendue et pleine de recherches et de faits curieux : on doit regretter qu'elle n'ait pas été publiée ainsi que plusieurs autres de ses manuscrits. On connaît encore de lui une carte du

royaume de Naples, insérée dans le recueil d'Ortelius. C—v.

LIGOZZI (JACQUES), peintre d'histoire, né à Vérone en 1543, fut élève de Paul Véronèse. Après avoir exécuté, dans sa patrie, quelques ouvrages pleins de mérite, il étendit sa réputation dans toute l'Italie; et le grand duc Ferdinand II le nomma peintre de la cour et surintendant de la galerie de Florence. Ce choix fut justifié par les travaux que Ligozzi exécuta. On estime surtout les dix-sept luettes qu'il peignit dans le cloître d'*Ognissanti*, entre autres celle qui représente la *Conférence des deux saints fondateurs, François et Dominique*. Il a beaucoup travaillé à l'huile. Le *Saint Raymond ressuscitant un enfant*, que l'on voit à Sainte-Marie-Nouvelle, et les *Quatre Saints couronnés*: qu'il peignit pour le couvent des Carmes déchaussés, à Imola, sont deux grandes machines du plus bel effet, et où l'on reconnaît un élève de Paul Véronèse. Au couvent de Pescia l'on admire son *Martyre de sainte Dorothee*. L'échafaud, le bourreau, le préfet, qui du haut de son cheval donne l'ordre de frapper, la foule des spectateurs qui témoignent leurs sentiments par des expressions différentes, l'appareil d'un supplice public, tout, dans ce tableau, frappe également les ignorants et les connaisseurs. L'artiste s'est surtout surpassé dans la figure de la Sainte, qui, agenouillée et les mains liées derrière le dos, attend avec un calme céleste, la couronne de martyr qu'un chœur d'anges lui apporte. Tous les ouvrages de Ligozzi ne présentent pas la même force d'imagination; mais dans tous il émeut le spectateur, et fait voir qu'il sent ce qu'il a peint. Il avait le talent le plus distingué pour

ure. Ses petits tableaux à ont d'un fini précieux. Aug., et d'autres habiles artistes, plusieurs de ses productions. Musée du Louvre possédait titre : *Jésus au jardin des* Ce tableau, qui provenait de de Florence, a été en- eptembre 1815. Le même enferme encore, dans la 'Apollon, les cinq dessins de Ligozzi : I. *L'Enus sur les genoux de la donnant l'anneau nuptial Catherine*. Ce dessin est à la plume, lavé et re-or, ainsi qu'un autre frag- dessin représentant : II. *tyre de sainte Catherine rdrie*. III. *Le Dante, ac- sé de Béatrix, rencontre, lanète de Vénus, Cunizza ccelino, tyran de Padoue, abadour Foulques de Mar- paradis*, chant 1x ; dessin e, lavé, rehaussé de blanc, quelques personnes ont cru ndrè Solari. — Deux allé- lessinées à la plume, lavées : et rehaussées d'or, repré- la première, une *Femme vue par le dos*; et l'autre *une assise, légèrement voi- une gaze transparente, se t les cheveux*, etc. Ligozzi à Florence, en 1627. P-8.

LIGUORI (ALPHONSE-MARIE DE), t fondateur d'une congréga- missionnaires, naquit à Na- : 26 septembre 1696. Son it noble, et capitaine dans es du royaume; sa mère se Cavalieri. Liguori annonça e heure un esprit vif, un ca- aimable, et d'heureuses dis- s pour l'étude et la piété. iné son cours d'humanités à

l'âge de dix-sept ans, il entra dans la carrière du barreau. Son début à Naples eut beaucoup de succès; mais un accident désagréable et im- prévu, qui lui arriva en 1722, dans une cause, le déconcerta, et l'affligea tellement, que renonçant à la perspec- tive brillante qu'on lui offrait, il prit l'habit ecclésiastique le 31 août 1722, et se livra sur-le-champ aux études et aux exercices de cette nouvelle car- rière. Quand il eut reçu le sacerdoce, il s'unit à la congrégation pour la propagation de la foi, érigée à Na- ples, et à d'autres associations pieu- ses. Il annonça la parole divine dans plusieurs villes et campagnes du royaume, avec le titre de missionnaire apostolique. Affligé de l'ignorance des gens de campagne, il résolut d'éta- blir une congrégation destinée spé- cialement à les instruire, et se retira avec quelques missionnaires, dans l'ermitage de Sainte-Marie, de la ville de Scala, dans la Principauté citérieure; là il jeta, en 1732, les fondements de son institut sous le ti- tre du *Très-Saint Rédempteur*. Il eut dans cet établissement quelques obs- tacles à vaincre; mais sa congréga- tion obtint l'approbation du chef de l'Eglise, et se répandit dans le royaume de Naples, en Sicile et dans l'état pontifical. Les premières mai- sons furent établies dans les diocèses de Salerne, de Conza, de Nocera et de Bovino; et plusieurs évêques sollicitèrent de pareilles fondations pour leurs diocèses. L'ordre a com- mencé il y a peu d'années à s'éten- dre hors de l'Italie; et une co- lonie de ces religieux s'établit en 1811, à la *Val-Sainte*, ancienne chartreuse du canton de Fribourg, occupée pendant la révolution par des trapistes, qui furent forcés de l'abandonner en 1810. Au milieu

de ces soins et de l'exercice continuels du ministère, Liguori trouvait encore le temps de composer des livres de théologie et de piété; l'âge et les maladies semblaient ne rien diminuer de son zèle. Clément XIII le fit évêque de Sainte-Agathe des Goths, dans la Principauté ultérieure, entre Bénévent et Capoue. Liguori refusa plusieurs fois une dignité dont il ne connaissait tous les devoirs, et ne se rendit qu'au commandement exprès du pape. Il y fut promu le 14 juin 1762. Le soin de la discipline ecclésiastique, l'instruction de son troupeau, les visites pastorales, les bons exemples, la fondation d'établissements pieux et charitables, signalèrent son épiscopat. Au bout de treize ans de gouvernement, affaibli par les travaux, les pénitences et les maladies, devenu sourd et presque aveugle, incommodé d'une courbure de l'épine dorsale qui le gênait beaucoup pour toutes ses fonctions, il obtint de Pie VI, en juillet 1775, la permission de se démettre; et à l'âge de 79 ans, il se retira, au milieu de sa chère congrégation, à Nocera-de-Pagani, où il passa le reste de ses jours dans la méditation et les exercices de la pénitence. Il y mourut saintement le 1<sup>er</sup> août 1787, âgé de 90 ans. Ses vertus furent retracées dans plusieurs oraisons funèbres; et l'on a rapporté des choses étonnantes sur sa vie et sur sa mort. Ses principaux ouvrages sont : I. *Dissertation sur l'usage modéré de l'opinion probable* (en italien), Naples, 1754. II. *Théologie morale rédigée par appendice à celle de Busembaum* (en latin), Naples, 1755, 2 vol. in-4°; elle est dédiée à Benoît XIV, qui répondit à l'auteur par une lettre flatteuse : cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois; la onzième

édition a paru à Bassano, en 1816, 3 vol. in-4°. C'est-la que Liguori développe son système sur le probabilisme; opinion qu'il soutenait avec quelques modifications, et sur laquelle il a beaucoup écrit. Il fut attaqué sur ce sujet par le père Patuzzi, dominicain, qui publia, en 1764, sous le nom d'*Adelphe Dosithee* : *La cause du probabilisme reproduite par M. Liguori, et convaincue de fausseté*; celui-ci y répondit par une *Apologie de sa Dissertation*, qui fut depuis refondue dans sa *Théologie morale*. Le sentiment de Liguori peut être invraisemblable et même faux; mais il n'a point été censuré. Dans l'examen de ses écrits qui a eu lieu avant de procéder à sa beatification, on n'y a rien trouvé qui fût un obstacle au jugement du Saint-Siège en son honneur. III. *Le guide des ordinands*, en latin, 1758. IV. *Instruction au peuple, en forme de catéchisme, sur les préceptes du décalogue*, en latin, 1768. V. *Oeuvres dogmatiques contre les prétendus réformés* (en italien). Venise, 1770. VI. *Histoire de toutes les hérésies avec leur réfutation*, Venise, 1773, 3 vol. in-8°. VII. *Victoire des martyrs, ou Vie de plusieurs saints martyrs*, Venise, 1777, 2 vol. in-12. VIII. *Recueil de prédications et d'instructions*, Venise, 1779, 2 vol. in-8°. IX. *Instruction et pratique pour les confesseurs* (en italien ainsi que les précédents), Bassano, 1780, 3 v. in-12; c'est l'antidote de l'*Instruction des confesseurs et des pénitents*, imprimée à Venise, chez Occhi, en 1753. Depuis, Liguori la publia en latin sous le titre de *Pratique du confesseur*, Venise, 1781. X. *La vraie essence de J. C., ou la sainte religion*, Venise, 1781, 2 vol. in-12. XI. *Dis-*

les sacrés et moraux pour tous les dimanches de l'année, Venise, 1783, in-4°. XII. *Vérité de la foi réfutation des matérialistes, des déistes et des sectaires*, Venise, 1783, 2 vol. in-8°. (Ces trois ouvrages sont en italien.) XIII. *L'homme politique dirigé pour entendre les missions* (en latin), Venise, 1783, 3 vol. in-4°. XIV. *La Gloire éternelle*, Venise, 1784, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage fut attaqué dans une lettre qui parut sous le nom de *inde Pritanius resuscité*. (1) Pritani se défendit par une courte réponse, publiée à Naples. XV. *Œuvres spirituelles, ou l'amour de Dieu et la visite au Saint-Sacrement*, Venise, 1788, 2 vol. in-12; en français, Rouen, 1792, in-12. Il existe encore, de Liguori, plusieurs livres de piété fort estimés. On a reproché de favoriser le réformisme; mais sa vie si pure et si simple plaide en faveur de sa doctrine.

Loin d'être attaché obstinément à son sentiment, il n'hésita pas sur plusieurs occasions à rétracter publiquement ce qui lui était échappé de non exact. Dans les controverses eut à soutenir avec Patuzzi, et quelques anonymes, il montra toujours une extrême modération. On en voit une preuve dans un écrit intitulé, *Expiatio*, qu'il publia en 1767, pour se justifier et sa congrégation, contre l'accusation où l'on rendait leur doctrine suspecte. Dans les dernières années de sa *Théologie morale*, il

*Amindo Pritanius*, est le nom qu'avait quelquefois le célèbre Muratori, dans un ouvrage protestant Lucien.

On ne cite pas presque dans cette liste que sous le nom de Venise, par Memondini, l'ouvrage relation de lettres avec le saint prêtre, il est probable que la plupart de ces ouvrages furent imprimés d'abord à Naples, le royaume.

n'a pas craint de revenir sur un assez grand nombre de décisions qu'il avait données dans l'édition de Naples, et il le fait avec une simplicité qui ne cherche aucune excuse : sa réputation de sainteté était tellement établie, que l'on commença, peu après sa mort, des informations sur ses vertus. Elles ont eu le résultat le plus satisfaisant; et, le 15 septembre 1816, Pie VII a publié un décret de béatification en l'honneur du prélat. La cérémonie a eu lieu le même jour dans la basilique du Vatican; et le pape, accompagné des cardinaux, y a offert le premier culte au bienheureux. Le recueil imprimé des procès-verbaux et autres pièces relatives à cette béatification, forme 5 vol. in-fol. P—C—T.

LILBURNE (JEAN), républicain anglais du temps de Charles I<sup>er</sup>, descendait d'une ancienne famille du comté de Durham, où il naquit en 1618. Destiné au commerce, il entra, à l'âge de 12 ans, chez un fabricant de draps de Londres, qui était très-opposé à la hiérarchie ecclésiastique. D'une imagination ardente et d'un caractère inquiet et ennemi de toute espèce de pouvoir, il puisa chez ce fabricant des idées de liberté ou plutôt de licence qui s'accrochèrent encore par la lecture des écrits qui paraissaient à cette époque. Le livre des *Martyrs* en particulier lui inspira un grand enthousiasme. Encore jeune et apprenti, il se vit consulté par tous les ennemis de la hiérarchie. Sa vanité fut flattée de cette déférence; et il crut que la profession qu'il avait embrassée était au-dessous de lui. En 1636, il fit connaissance avec le docteur Bastwick, alors enfermé comme auteur d'écrits séditieux, et se chargea d'aller faire imprimer en Hol-

de ces soins et de l'exercice continuels du ministère, Liguori trouvait encore le temps de composer des livres de théologie et de piété; l'âge et les maladies semblaient ne rien diminuer de son zèle. Clément XIII le fit évêque de Sainte-Agathe des Goths, dans la Principauté ultérieure, entre Bénévent et Capoue. Liguori refusa plusieurs fois une dignité dont il ne connaissait tous les devoirs, et ne se rendit qu'au commandement exprès du pape. Il y fut promu le 14 juin 1762. Le soin de la discipline ecclésiastique, l'instruction de son troupeau, les visites pastorales, les bons exemples, la fondation d'établissements pieux et charitables, signalèrent son épiscopat. Au bout de treize ans de gouvernement, affaibli par les travaux, les pénitences et les maladies, devenu sourd et presque aveugle, incommodé d'une courbure de l'épine dorsale qui le gênait beaucoup pour toutes ses fonctions, il obtint de Pie VI, en juillet 1775, la permission de se démettre; et à l'âge de 79 ans, il se retira, au milieu de sa chère congrégation, à Nocera-de-Pagani, où il passa le reste de ses jours dans la méditation et les exercices de la pénitence. Il y mourut saintement le 1<sup>er</sup> août 1787, âgé de 90 ans. Ses vertus furent retracées dans plusieurs oraisons funèbres; et l'on a rapporté des choses étonnantes sur sa vie et sur sa mort. Ses principaux ouvrages sont : I. *Dissertation sur l'usage modéré de l'opinion probable* (en italien), Naples, 1754. II. *Théologie morale rédigée par appendice à celle de Busembaum* (en latin), Naples, 1755, 2 vol. in-4°; elle est dédiée à Benoît XIV, qui répondit à l'auteur par une lettre flatteuse : cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois; la onzième

édition a paru à Bassano, en 1816, 3 vol. in-4°. C'est-la que Liguori développe son système sur le probabilisme; opinion qu'il soutenait avec quelques modifications, et sur laquelle il a beaucoup écrit. Il fut attaqué sur ce sujet par le père Patuzzi, dominicain, qui publia, en 1764, sous le nom d'*Adelphe Dosithee* : *La cause du probabilisme reproduite par M. Liguori, et convaincue de fausseté*; celui-ci y répondit par une *Apologie de sa Dissertation*, qui fut depuis refondue dans sa *Théologie morale*. Le sentiment de Liguori peut être invraisemblable et même faux; mais il n'a point été censuré. Dans l'examen de ses écrits qui a eu lieu avant de procéder à sa béatification, on n'y a rien trouvé qui fût un obstacle au jugement du Saint-Siège en son honneur. III. *Le guide des orléans*, en latin, 1758. IV. *Instruction au peuple, en forme de catéchisme, sur les préceptes du décalogue*, en latin, 1768. V. *Ouvrages dogmatiques contre les prétendus réformés* (en italien). Venise, 1770. VI. *Histoire de toutes les hérésies avec leur réfutation*, Venise, 1773, 3 vol. in-8°. VII. *Victoire des martyrs, ou Vie de plusieurs saints martyrs*, Venise, 1777, 2 vol. in-12. VIII. *Recueil de prédications et d'instructions*, Venise, 1779, 2 vol. in-8°. IX. *Instruction et pratique pour les confesseurs* (en italien ainsi que les précédents), Bassano, 1780, 3 v. in-12; c'est l'antidote de l'*Instruction des confesseurs et des pénitents*, imprimée à Venise, chez Occhi, en 1753. Depuis, Liguori la publia en latin sous le titre de *Pratique du confesseur*, Venise, 1781. X. *La vraie cause de J. C., ou la sainte religieuse*, Venise, 1781, 2 vol. in-12. XI. *Dis-*



*s sacrés et moraux pour tous dimanches de l'année*, Venise, 1784, in-4°. XII. *Vérité de la foi réfutation des matérialistes, des déistes et des sectaires*, Venise, 1784, 2 vol. in-8°. (Ces trois ouvrages sont en italien.) XIII. *L'homme catholique dirigé pour entendre les missions* (en latin), Venise, 1784, 3 vol. in-4°. XIV. *La Gloire de sainte Marie*, Venise, 1784, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage fut attaqué dans une lettre qui parut sous le nom de *l'Inde Pritanius ressuscité*. (1) L'auteur se défendit par une courte notice, publiée à Naples. XV. *Œuvres spirituelles, ou l'amour de Dieu et la visite au Saint-Sacrement*, Venise, 1788, 2 vol. in-12; en français, Rouen, 1792, in-12. Il existe encore, de Liguori, plusieurs livres de piété fort estimés. L'auteur a reproché de favoriser le réformisme; mais sa vie si pure et si simple plaide en faveur de sa doctrine. Loin d'être attaché obstinément à son sentiment, il n'hésita pas sur plusieurs occasions à rétracter publiquement ce qui lui était échappé de trop exact. Dans les controverses eut à soutenir avec Patuzzi, et quelques anonymes, il mouva toujours une extrême modération. On en voit une preuve dans un petit écrit intitulé, *Expiatio*, qui parut en 1767, pour se justifier et sa congrégation, contre une lettre où l'on rendait leur doctrine suspecte. Dans les dernières années de sa *Théologie morale*, il

*l'Inde Pritanius*, est le nom qu'avait quelquefois le célèbre Muratori, dans un ouvrage protestant Leclerc.

On ne cite presque dans cette liste que deux ouvrages à Venise, par Memondini, en relation de lettres avec le saint prêtre; il est probable que la plupart de ces ouvrages furent imprimés d'abord à Naples, le royaume.

n'a pas craint de revenir sur un assez grand nombre de décisions qu'il avait données dans l'édition de Naples, et il le fait avec une simplicité qui ne cherche aucune excuse : sa réputation de sainteté était tellement établie, que l'on commença, peu après sa mort, des informations sur ses vertus. Elles ont eu le résultat le plus satisfaisant; et, le 15 septembre 1816, Pie VII a publié un décret de béatification en l'honneur du prélat. La cérémonie a eu lieu le même jour dans la basilique du Vatican; et le pape, accompagné des cardinaux, s'y a offert le premier culte au bienheureux. Le recueil imprimé des procès-verbaux et autres pièces relatives à cette béatification, forme 5 vol. in-fol. P—C—T.

LILBURNE (JEAN), républicain anglais du temps de Charles I<sup>er</sup>, descendait d'une ancienne famille du comté de Durham, où il naquit en 1618. Destiné au commerce, il entra, à l'âge de 13 ans, chez un fabricant de draps de Londres, qui était très-opposé à la hiérarchie ecclésiastique. D'une imagination ardente et d'un caractère inquiet et ennemi de toute espèce de pouvoir, il puisa chez ce fabricant des idées de liberté ou plutôt de licence qui s'augmentèrent encore par la lecture des écrits qui paraissaient à cette époque. Le livre des *Martyrs* en particulier lui inspira un grand enthousiasme. Encore jeune et apprenti, il se vit consulté par tous les ennemis de la hiérarchie. Sa vanité fut flattée de cette déférence; et il crut que la profession qu'il avait embrassée était au-dessous de lui. En 1636, il fit connaissance avec le docteur Bastwick, alors enfermé comme auteur d'écrits séditieux, et se chargea d'aller faire imprimer en Hol-

lande, un ouvrage que celui-ci venait de terminer contre les évêques. Après avoir rempli cette mission, il revint en Angleterre avec ce pamphlet et quelques autres du même genre, qu'il répandit dans le public. Trahi par un de ses associés, il fut arrêté et condamné en février 1637, par la chambre étoilée, à la prison, au pilori et à une amende de 500 liv. sterl. Il subit sa peine avec une audace incroyable, jetant des pamphlets au peuple, et proférant pendant son exposition des invectives tellement violentes contre les évêques, qu'on fut obligé de lui mettre un baillon; ce qui ne l'empêcha pas de gesticuler avec une sorte de rage, jusqu'à ce qu'on le détachât du pilori. Il reçut à cette occasion le surnom de *Free-born John* (Jean l'Indépendant), qui lui fut donné par les amis du gouvernement, tandis que ses partisans le regardèrent comme un saint persécuté. Pour punir les nouveaux effets de sa frénésie, ses juges le firent enfermer dans un cachot étroit avec les fers aux pieds et aux mains. On avait une telle opinion de son caractère audacieux, qu'il fut soupçonné d'avoir mis le feu à sa prison pour s'évader; et à la sollicitation des détenus, on le transféra dans une autre, où il fut moins resserré, et où il put écrire encore diverses brochures contre l'épiscopat. En 1640, le long parlement lui accorda sa liberté, dont il abusa en demandant, à la tête d'une populace furieuse, que le comte de Sirafford fût mis en accusation. Le jour suivant, il fut arrêté et conduit devant la chambre des lords; mais, par suite de l'esprit du temps, il fut déclaré non coupable, et la chambre des communes décida que la sentence rendue contre lui par la chambre étoilée était illégale

et tyrannique, et que l'on devait lui allouer un dédommagement. Ce dédommagement fut fixé par la chambre des lords à deux mille livres sterling, à prendre sur les biens de ses adversaires. Cromwell, à son retour d'Irlande, en mai 1650, lui fit encore accorder une autre somme. Lorsque le parlement eut voté une armée à opposer au roi, Lilburne y entra comme volontaire. Il était capitaine d'infanterie à la bataille d'Edgehill, et se distingua à celle de Brentford, où il fut fait prisonnier. Condamné comme coupable de haute trahison, il eût subi la peine capitale, si le parlement n'eût déclaré qu'il userait de représailles. Il fut, bientôt après, échangé et reçu en triomphe par son parti, qui lui fit présent d'une bourse de trois cents livres sterling. Il abandonna son général, le comte d'Essex, lorsqu'il le vit s'opposer aux indépendants, et fut fait lieutenant-colonel de dragons dans la nouvelle armée, levée par le comte de Manchester: il devait à Cromwell le grade de major, qu'il avait obtenu quelques mois auparavant (octobre 1643). Lilburne se conduisit avec bravoure pendant le cours de sa carrière militaire, qu'il quitta lorsqu'il eut acquis la certitude que les principes de l'église presbytérienne qu'il abhorrait, dominaient dans l'armée. Son esprit irascible et querelleur lui fit accuser tour-à-tour ses divers chefs, contre lesquels il écrivait des pamphlets furibonds. Le comte de Manchester et Cromwell, quoique ses protecteurs, ne purent échapper à ses attaques. La chambre des lords, elle-même, fut souvent traitée par lui avec un extrême mépris; aussi fut-il mis plusieurs fois

son. Se voyant abandonné, il de faire déclarer l'armée en leur, et accusa Cromwell de usurper le pouvoir souverain, on, de l'aider dans ce dessein. it devant la chambre des communes en 1648, comme coupable inœuvres séditieuses, il avait amis parmi la populace, que la re crut devoir le renvoyer de ation portée contre lui. A la le roi, il s'opposa avec beau- la violence à ce que les chefs de e concentrasent le pouvoir urs mains, et soutint que le peu- ait seul le droit de se donner nstitution. Enfin, cet enthous- parut si dangereux à Crom- u-même, qu'il le fit enfermer iveau à la Tour, et traduire de- ne commission; mais il fut en- cquitté par le jury, au grand tement de la populace. On e même, à cette occasion, une lle qui le représentait avec cette ition: « Jean Lilburne, *auvé le pouvoir de Dieu et l'inté- i de ses jurés qui sont juges i bien du droit que du fait*; » l'autre côté le nom des jurés. une nouvelle insulte qu'il fit rlement, détermina ce corps ondamner à une amende et inissement. Avant que le ju- t pût être mis à exécution, ut retiré à Amsterdam, d'où ivait contre Cromwell, qu'il it d'être son persécuteur. Il Hollande des conférences avec alistes, et proposa de rétablir s II, sur son trône, moyen- ix mille livres sterling; mais jugea pas à propos de se fier à homme. Il resta dans l'exil a dissolution du long parle- puis il rentra en Angleterre, utorisation. Arrêté et traduit

devant un jury, il fut acquitté pour la troisième fois; ce qui irrita vivement Cromwell, qui le fit de nouveau arrêter, et voulut même le faire déporter; mais un frère de Lilburne, alors major-général, obtint la liberté du prisonnier, qui se retira à Elthem, dans le comté de Kent, où il passa le reste de sa vie dans le repos. Lilburne prouva cependant de nouveau la versatilité de son caractère, en adoptant la religion des quakers, dont il devint un des prédicateurs jusqu'à sa mort, arrivée le 29 août 1657. Jean Wood le peint « comme un homme habitué dès » sa jeunesse, aux disputes, aux » nouveautés, à l'opposition envers » le gouvernement, et aux expres- » sions les plus violentes et les plus » amères; idole d'un peuple fac- » tieux, disposé à troubler tout gou- » vernement régulier, faisant un » mélange de toutes les religions, » chef de niveleurs, faiseur de pro- » jets de toute espèce, et auteur de » pamphlets séditieux, ayant un ca- » ractère tellement querelleur, que » le juge Jenkins disait de lui, » que s'il était le seul être vivant sur la terre, Lilburne serait en dispute avec Jean, et Jean avec Lilburne. Clarendon et Hume n'en font pas un portrait plus flatteur. Les biographes anglais citent de lui une vingtaine de pamphlets, tous extrêmement virulents, écrits d'une manière très-commune, mais quelquefois ingénieuse, et où l'on trouve les modèles de tous les projets extravagants dont les hommes du même caractère ont fatigué l'attention publique à différentes époques. D-z-s.

L'ILE-ADAM. Voyez VIGLIERS.

LILIEBLAD (GUSTAVE), savant suédois, né en 1651, à Strengnes, porta d'abord le nom de *Fovinger*, qu'il

changea en celui de Lilieblad, quand il eut obtenu des lettres de noblesse. Il voyagea pendant dix années, et profita de ses voyages pour augmenter ses connaissances, et surtout pour se perfectionner dans les langues orientales. Il apprit à fond l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, l'arabe, le turc, l'éthiopien. En 1681, il retourna en Suède, et fut nommé professeur des langues orientales à Upsal. Quelque temps après, Charles XI l'envoya en Pologne pour s'instruire de la doctrine, des cérémonies et des usages de la secte des Karaïtes; il rendit compte au roi de son voyage, et publia peu après : *Epistola de Karaitis Lithuaniae ad Johan. Ludolphum* (1691). Après avoir professé long-temps les langues orientales à Upsal, Lilieblad fut nommé censeur des livres, et bibliothécaire de la cour. Il mourut en 1710. Outre la lettre sur les Karaïtes que nous venons d'indiquer, on a de lui : *Concio laudibus nobilium in orbe Eoo idiomatum dicta*, Stockholm, 1674. — *Duo codices Talmudici avoda sacra et Tamid eum paraphrasi latinâ*, Altorf, 1680. — *Mos. Maimonidæ tractat. de primitiis, cum vers. Anal.* Upsal, 1694-95. — *De templo Herculis Gaditano*, Stockholm, 1695. — *Historia rerum Ægyptiacarum ab initiis cultæ religionis ad ann. Hegiræ 953*, Stockholm, 1698. C—AU.

LILIECRANTZ (JEAN comte DE), ministre des finances en Suède, sous le règne de Gustave III, était né dans ce pays vers l'année 1730, d'une condition obscure, sous le nom de Westerman. Ayant montré de bonne heure des dispositions pour les sciences économiques, il obtint des états du royaume une somme pour voyager dans les principaux pays de

l'Europe, et recueillir des renseignements sur les manufactures et le commerce. Il parcourut l'Angleterre, la France, et revint avec un recueil d'observations importantes, qu'il fit passer en suédois dans une suite de mémoires. Gustave III étant monté sur le trône, et voulant régénérer le royaume, jeta les yeux sur Westerman, et lui confia l'exécution de ses vues. Anobli sous le nom de Liliecrantz, il fut nommé secrétaire des finances. Il sut profiter des circonstances de la découverte d'Amérique, pendant laquelle le Suède, sous les auspices de Westerman, fit un commerce lucratif, pour procurer annuellement les matières d'or et d'argent, et il vint à bout d'opérer la circulation au moyen de laquelle les anciens papiers furent retirés de la circulation. Le crédit des nobles billets de la banque de Stockholm obtint une base solide, qui depuis ébranlée que par les dépenses dispendieuses survenues les derniers temps. S'étant élevé au ministère des finances, le comte de Liliecrantz fut revêtu de la dignité de sénateur; et quand l'ancien conseil eut été supprimé, il devint membre du conseil de commerce, et conserva néanmoins le titre de sénateur et le rang attaché à ce titre. Il fut aussi nommé commandeur des ordres du roi, et de la dénie des sciences de Stockholm comptait parmi ses membres. Il a fourni plusieurs mémoires à la société savante. Une physionomie pleine de douceur, des manières agréables, une mémoire remarquable, et une grande confiance en ses hommes, rendaient la vie de ce comte de Liliecrantz aussi

ve. Il parlait avec  
lité le français,  
and. Ce ne fut que  
années de sa vie,  
affaires. Il est mort  
t des fils engagés  
ilitaire. C—AU.

( JEAN-GEORGE  
Finlande, et mort  
ferrestad, vers la  
e siècle, à l'âge de  
ans, fut cham-  
uède Frédéric Ier.,  
essivement gouver-  
psal, et enfin pré-  
des mines. Ce fut  
il porta la parole  
ance critique, au  
rps des présidents.

Adolphe-Frédéric  
: démettre du gou-  
asant de le repres-  
consentait à la con-  
ete, ce corps fit des  
eut dans les affaires  
ui pouvait avoir  
es. Quelques jours  
en pourparlers et  
les présidents ou  
ements se concer-  
re une démarche

Le président Li-  
é de doyen, se mit  
éputation, et pro-  
assemblée du sénat  
déclara que l'ordre  
at demandaient une  
, et que le trône ne  
cant, parce que le  
at autorisé par les  
sans le roi, et que  
ouveraient dissous-  
be hardie produisit  
sénat consentit à la  
tats, et le roi reprit  
ernement. Le comte  
nait les sciences et

les arts; il perfectionna l'agriculture  
dans ses domaines, et donna des  
soins à l'administration des mines  
et des forges. Les améliorations qui  
ont eu lieu pendant le dernier siècle,  
dans cette branche importante,  
sont le sujet d'un discours qu'il lut  
dans une assemblée publique de l'a-  
cadémie des sciences de Stockholm,  
dont il était membre. On trouve dans  
ce discours des notions exactes et  
complètes sur le produit des mines  
de fer et de cuivre de la Suède. — LIL-  
LIENBERG (Éric-Gustave baron DE),  
frère du précédent, colonel en France,  
et lieutenant-général en Suède, com-  
mença sa carrière militaire sous le  
maréchal de Saxe, dont il fut aide-  
de-camp pendant la guerre de 1740.  
Il prit une part glorieuse aux ba-  
tailles de Raucoux et Laufeld, ainsi  
qu'aux sièges de Tournay, d'Aude-  
narde et d'Ath, et mérita une pen-  
sion de 1200 liv. Retourné en Suède,  
il fit plusieurs campagnes en Pomé-  
ranie pendant la guerre de sept ans.  
Il mourut en 1770, sans avoir été  
marié; et son frère n'ayant point eu  
de fils, la famille *Lilienberg* est  
éteinte. C—AU.

LILIENTHAL (MICHEL), sa-  
vant philologue allemand, était né  
en 1686, à Liebstadt, en Prusse.  
Après avoir fait ses études avec beau-  
coup de distinction, il fut promu au  
saint ministère. Quelque temps après  
il reçut une vocation pour Königs-  
berg: il fut ensuite nommé profes-  
seur de théologie à l'université de  
cette ville, et il en cumula les fonc-  
tions avec celles du pastorat jusqu'à  
sa mort arrivée en 1750. Lilienthal  
était membre de la société royale de  
Berlin et de l'académie de Péters-  
bourg. Il fut le principal rédacteur  
de l'*Erleuterte Preussen*, journal  
littéraire fort estimé, publié à Kœ-

nigsberg de 1724 à 1728, 4 vol. in-8°. Il avait pour collaborateurs Th. Bayer, J.-J. Rhod, Vollbrecht, Arnold et Seyler. On y joignit, en 1742, un cinquième volume, qui contient des suppléments et des corrections pour les premières parties. Ce journal attira quelques ennemis à Lilienthal parmi les écrivains que chagrinait sa critique franche et parfois maligne; mais il lui mérita l'estime de tous les littérateurs impartiaux. Il en a publié une espèce de continuation sous ce titre: *Acta Borussiae* (en allemand), Königsberg, 1730-32, 3 vol. in-8°. Chaque volume est divisé en six parties, avec autant de portraits d'auteurs prussiens. Ce recueil contient d'excellents articles sur l'histoire ecclésiastique et civile de la Prusse, les vies de plusieurs savants, l'indication d'ouvrages manuscrits ou imprimés peu connus, les nouvelles littéraires, et différents opuscules rares. Outre plusieurs *Dissertations* insérées dans les Mémoires des académies de Berlin et de Pétersbourg, on a encore de Lilienthal: I. *De historia litteraria certæ cujusdam gentis scribendæ consultatio*, Leipzig, 1710, in-8°. C'est le plan d'une histoire littéraire de la Prusse qu'il avait le projet de publier; mais il l'avait conçue d'une manière trop vaste, et l'exécution en eût été difficile. II. *De machiavelismo litterario*, Königsberg, 1713, in-8°: il y dévoile les manœuvres et les intrigues employées par quelques littérateurs, pour usurper une réputation non méritée. III. *Selecta historica et litteraria*, ibid., 1715-19, 2 vol. in-8°. C'est un recueil de pièces la plupart inédites et intéressantes; le premier volume contient: *Vita Bulth. Beckeri*. — *Idea eruditi mo-*

*desti*. — *Catalogus Codicum simorum biblioth. Medicæ Holsteniæ*, avec des corrections et des additions. — *De libris* — *De bibliothecis*. — *De muibus corroso*. — *De vobis animalibus*, et enfin *lecismi, litto ariis*. Le second est un *philohæcarum rerum Punicarum scriptoril nuscriptis et evulgatis*. — *De Menelai ejusque amtorib* trois autres pièces renfermées dans ce volume ont pour auteurs Bayer, Rhode et G.-H. Rasch. *Ause-lesenes Thalercabine* Königsberg, 1726, in-8°; 2<sup>e</sup> édition, 1747, in-8°. C'est une description des principales monnaies modernes et des thalers d'empire frappés depuis le commencement du siècle. Sa collection de pièces de ce genre s'élevait à 800. V. *Lilienthalische bibliothek*, 1739-43, 3 vol. in-8°. C'est le catalogue raisonné d'une nombreuse bibliothèque qui devait former dix volumes; mais l'auteur n'eut le temps de publier que les trois premiers, qui ne donnent pas même en partie théologique. VI. *Pfaffenbibliothek*, ibid., 1741, in-8°. Une notice de tous les auteurs qui ont écrit sur la Prusse. VII. *cher Archivarius*, ibid., 1742, 2 vol. in-4°. C'est l'indication de tous les commentateurs de la Bible classés suivant l'ordre des versets par verset. On avait publié en ce genre, en 1694, un travail fort étendu. (Voyez D. VIII. *Theologisch-homiletische bibliothek*, ibid., 1749), in-8°. Un travail du même genre sur les parties de la théologie, à l'usage des protestants. Tous ces ouvrages en allemand. IX. *Des Addi-*

*historia litteraria de JUGLER et STRUVIUS.*) blié la vie de Mich. Lilio sa *Gelerte Europa*. LILIO (Théodore-Christologien, fils du précédent, Kœnigsberg, en 1717, Une *Histoire critique rothée, protectrice de Dantzig*, 1743, in-4°. d.) II. *Deux Dissertations, sur la lutte de Jacob Kœnigsberg*, 1744. *Recherches sur la Bible* (en allemand, 1756-72. Cet ouvrage se compose de cahiers à des époques différentes; l'auteur y réfute solidement les objections des déistes contre le nouveau Testament. *Statio critica sistens duodecim Mss. bibliae hebraicae in bibliothecae Regiae titulum cum praecipuarum lectionum sylloge*, Kœnigsberg, 1770, in-8°. ; et environ cent dissertations ou opuscules dont on peut voir les titres à Meusel. Lilienthal a écrit de nombreux articles dans les journaux de l'Alle-

W—s.

LILIO (Louis), en latin *Aloysius*, est devenu fameux par la part qu'il eut à la réforme du calendrier grégorien (Voyez GRÉGORIEN). Il était né, non à Lillio, comme le dit Montucla, mais à Lillio, village de la Calabre. Il se perfectionna dans la médecine, et cultiva dans le même temps l'astronomie, art dans lequel il avait un grand talent. On ignore les autres détails de sa vie; et Lilio est à-peu-près inconnu, s'il n'eût attribué son nom à l'importante réforme dont on vient de parler. C'est à lui qu'on attribue la nécessité depuis

long-temps. Le vénérable Bède, dès le huitième siècle, avait remarqué l'anticipation des équinoxes; et Roger Bacon, cinq siècles plus tard, signala les imperfections toujours plus sensibles du calendrier Julien dont on continuait à se servir. Le projet de le réformer fut encore renouvelé dans le quinzième siècle par Pierre d'Ailly et le cardinal de Cosa, qui présentèrent au concile de Constance, des Mémoires auxquels il ne fut pas donné de suite. Cependant le besoin d'y mettre la main devenait de jour en jour plus pressant. Un grand nombre d'astronomes du siècle suivant s'en occupèrent avec ardeur; mais il était réservé à Lilio d'exécuter seul un projet que tant d'autres auraient essayé inutilement (1). Il n'inventa pas les épactes, dont l'usage était connu depuis long-temps. (Voyez Ximenès, *Introductio ad gnomon. Florent.*) ; il les appliqua au cycle de dix-neuf ans, et, en y ajoutant un jour à la fin de chaque cycle, il parvint à une équation approximative des années solaire et lunaire. Lilio venait de terminer son travail, lorsqu'il mourut en 1576. Son frère (Antoine Lilio) présenta son projet au pape Grégoire, qui l'adjoignit à la commission chargée de l'examen des mémoires présentés par les différents mathématiciens. Celui de Lilio obtint la préférence; et le pape s'étant assuré du consentement des souverains, donna, en 1582, la fameuse bulle qui abrogea l'ancien calendrier et lui substitua le nouveau. Les *Tables des épactes* dressées par Lilio, ont été insérées, avec des explications, dans le *Calendarium Ro-*

(1) *Solus (A. Lilio) proficit quod nulli ex cogitatione, nante, ut ingentibus, prope paravit. (Rohr. Pinnaculibus.)*

*manum* de Clavius , pag. 5 et suiv. ( V. Chr. CLAVIUS. ) J. Vitt. Rossi a consacré un article dans sa *Pinacotheca*, à Lilio, qu'il nomme un médecin et philosophe très-docto. W-s.

LILIO GIRALDI, Voy. GIRALDI.

LILLE (CHRISTIAN EVERARD DE), né à la Haye, en 1724, étudia la médecine à Leyde, où il fut reçu docteur en 1756. Il remplaça Camper dans la chaire de médecine et de chirurgie à Groningue, et s'y distingua par son instruction et ses talents. On a de lui : *Tractatus de palpitatione cordis, quæ præcedit præcisa cordis historia physiologica ; cuique pro coronide addita sunt monita quædam generalia de arteriarum pulsibus intermissione*, Zwoll, 1755, in-8°. Il a joint aux remarques physiologiques des observations intéressantes sur les maladies du cœur. Voy., sur cet ouvrage, l'*Hist. pragmat. de la médecine*, par Curt Sprengel, 5<sup>e</sup> part., n<sup>o</sup>. 110. P. et L.

LILLO (GEORGE), auteur dramatique, né à Londres en 1693, était joaillier de profession, et d'une secte de *dissenters*. On ne sait rien sur sa vie et sur sa personne, sinon qu'il était d'une figure agréable, bien qu'il fût privé d'un œil. Il mourut en 1739. Fielding a dit, dans le *Champion*, que Lillo avait une connaissance profonde de la nature humaine, quoique son mépris pour tous les moyens vils de faire sa cour, qui sont indispensables pour se répandre dans le grand monde, eût renfermé ses liaisons dans d'étroites limites. « Son aine » était, ajoute Fielding, celle d'un » Romain, jointe à l'innocence d'un » Chrétien des premiers temps. » En effet, ses ouvrages, remarquables par l'art d'émouvoir et d'intéresser au sort de simples particu-

liers autant qu'au destin de et des héros, ont tous un but et religieux. Ses sujets, toujours dans les malheurs domestiques, maux qui résultent du désordre mœurs, sont bien choisis ; ses bien combinés : son style est é que et touchant, quoiqu'on lui proche quelquefois trop d'être relativement au rang de ses pages. Ses drames ou tragédies ont eu le plus de succès, sa *Négociant de Londres*, ou *toire de George Barnwell*, imitée en français par Sau dont le sujet est tiré d'une ballade, célèbre en Angleterre. *Curiosité fatale*, 1737, et *de Feversham*, 1762. Le succès ces pièces prouve peut-être qu'en ait dit Voltaire, qu'on s'intéresser sur le théâtre d'un bourgeois. Les autres de Lillo sont : *Sylvie*, ou les *railleries de campagne*, 1730 ; *ros chrétien*, 1734 ; *Marina*, *Elmerick*, ou la *Justice phante*, représentée après la de l'auteur, et imprimée en Ses œuvres ont été publiées : Davies, en 1775, 2 vol. in-12, mérité les éloges de Pope ; et être placé au premier rang des auteurs dramatiques anglais second ordre.

LILY (GUILLAUME), né en à Odyham, dans le Hampshire, ses études à Oxford, et alla apprendre la langue d'Homère et de Démostène, sur les lieux mêmes que ces hommes avaient illustrés. Sa carrière religieuse le conduisit plus tard en Palestine pour visiter Jérusalem. par un motif semblable à celui qui lui avait fait entreprendre le voyage de la Grèce, il se rendit à Athènes pour étudier la langue latine, et



le Virgile et de Cicéron. Durant son séjour dans la capitale, il donna des leçons de Sulpicius et de Sabinus, tous deux professeurs renommés de grammaire et de rhétorique. De retour à Londres, il donna des leçons de grammaire, de rhétorique, et devint, en 1512, le premier maître de la nouvelle école de Saint-Paul, à l'époque de sa fondation. (Voyez COCON.) On en vit bientôt sortir des professeurs qui se rendirent très-célèbres. Le titulaire fut enlevé par la peste en 1533. On a de lui : I. *Introduction in prima parte du Discours*, (que les uns attribuent au docteur et d'autres à David Tolley.) II. *Introduction de la VIII<sup>e</sup> partie du discours*. III. *Monita pædagogica, ad moribus ad suos discipulos*. IV. *Brevissima institutio grammaticæ cognoscendæ omnium puerorum utilitæ scriptæ*, etc.; revue et publiée en 1530, par Jean Ritewise, l'Anti-Bossicon. C'est un poème contre Robert Wittington, qui attaqué l'auteur sous le nom de *Assus*, Londres, 1521, in-4°. *Omnium nominum in regulis constructorum, tum heteroclitorum, et periphrasticorum, interpretatio aliqua*. Ces traités de grammaire furent publiés à Oxford, en 1673, avec des additions par Jean Ritewise et Thomas Robertson. Ils sont en usage dans les écoles d'Angleterre. VII. *Poëmata varia*, imprimés après la mort de l'auteur, l'Anti-Bossicon. VIII. *De laudibus Deiparæ virginis*. IX. *Apolonia Johanne Skeltonum*. X. *Epigrammata ad Robertum Wittingtonem*. — George LILY, fils du précédent, fut élevé comme lui dans le collège de la Madelène d'Oxford.

Étant passé sur le continent, il s'insinua dans la confiance du cardinal Polus, dont il devint le chapelain. Le rétablissement de la religion catholique en Angleterre, à l'avènement de la reine Marie, le ramena dans son pays, où il obtint une prébende à Cantorbéry, et un canonicat à Saint-Paul de Londres. Son premier soin fut de faire élever un monument sur la tombe de son père dont les cendres reposaient dans cette cathédrale. Il mourut en 1559. Lily avait des connaissances étendues en histoire et en géographie, comme l'attestent les ouvrages qui nous restent de lui; savoir : I. *Anglorum regum chron. Epitome*, Venise, 1548; Francfort, 1565; Bâle, 1577. II. *Lancast. et Eborac. de regno Conventiones*. III. *Regum Angliæ genealogia*. Ces trois écrits, imprimés d'abord séparément, ont été depuis réunis dans un même volume. IV. *Elogia virorum illustrium*. V. *Catalogus sive series pontificum, et cæsarum romanorum*. VI. *Vie de l'évêque Fisher*, en anglais. VII. *Carte géographique de la Grande-Bretagne*. On la regarde comme la première carte imprimée de ce pays. — LILY ou plutôt LILLY (William), astrologue du dix-septième siècle, né dans une classe obscure, fut d'abord domestique, et commença à se faire une réputation de divination, en publiant l'horoscope du malheureux Charles I<sup>er</sup>, au moment où ce prince fut couronné roi d'Écosse, en 1633. Ce prince le fit consulter encore dans plusieurs occasions; et le rusé magicien tira grand parti de la crédulité du monarque. Il fit beaucoup d'autres dupes, acquit une fortune considérable, et acheta une terre à Horsham, où il mourut en 1681.

Parmi un grand nombre d'écrits ridicules, dont le titre indique assez le sujet, nous citerons : I. *Merlinus anglicus junior*, Londres, 1644, in-8°. (Voy. GADBURY, XVI, 233.) II. *Le Messager des étoiles*, 1645. III. *Recueil de prophéties*, 1646.

T—D.

LIMBORCH (PHILIPPE VAN), théologien hollandais de la communion des remontrants, c'est-à-dire, des partisans de la doctrine d'Arminius, proscrite au synode de Dordrecht en 1619. naquit à Amsterdam, le 19 juin 1633, et y fit ses premières études sous d'excellents maîtres, tels que Gérard-Jean Vossius, Gaspar Barlaeus, Arnold Sanguerd et Etienne de Courcelles. Il les perfectionna pendant un séjour de deux ans (de 1652 à 1654) à l'académie d'Utrecht, et n'accepta une chaire de pasteur qu'en 1657 à Gouda, d'où il fut appelé en 1668 à l'église des remontrants d'Amsterdam. L'année suivante, il réunit aux fonctions pastorales celles de professeur en théologie au séminaire des remontrants, et il remplit avec distinction les unes et les autres jusqu'à sa mort, arrivée le 30 avril 1712. On a de lui : I. *Præstantium ac erulitorum virorum epistolæ ecclesiasticæ et theologicæ*, Amsterdam, 1660, in-8°. ; recueil considérablement augmenté dans les deux éditions de 1684, et de 1704, in-fol. Ces lettres ont trait en grande partie à l'histoire de l'Arminianisme; et elles sont sorties de la plume d'Arminius et de ses principaux partisans, tels que Uitenbogaerd, Vossius, Grotius, Episcopius. II. *Theologia christiana, ad praxin pietatis ac promotionem pacis christianæ unice directæ*, Amsterdam, 1686, in-4°. ; la cinquième édition

est d'Amsterdam, 1730, in-fol. C'est le premier système complet qui ait paru de la théologie des remontrants. Episcopius et Courcelles n'ayant pu achever les leurs. La bonne-foi et l'amour de la paix ne recommandent pas moins cet ouvrage que l'ordre et la clarté. L'auteur s'excuse de l'étendue des détails qu'il a consacrés à la doctrine de la prédestination, sur le desir qu'un grand nombre d'étrangers lui avaient témoigné de connaître à fond le système de sa communion à ce sujet. C'est bien à tort que Paquot reproche à cette théologie d'être presque toute spéculative. La morale chrétienne en fait une partie intégrante : elle occupe tout le cinquième livre, intitulé, *De præceptis Novi Fœderis*. Il a 85 chapitres, et va de la page 370 à la page 686. III. *De veritate religionis christianæ amica collatio cum eredito judæo*, Gouda, 1687, in-4°. Le juif espagnol Orobio, qui, échappé à l'inquisition, s'était établi médecin à Amsterdam, est, dans cet ouvrage, l'antagoniste de Limborch, qui ne le convertit pas, mais le réduisit au silence. On trouve à la suite : *Urielis Acosta exemplar vitæ humanæ, cum brevi refutatione argumentorum quibus Acosta omnem religionem revelatam impugnat.* (Voyez ACOSTA.) Une jeune personne qui voulait apprendre l'hébreu, ayant suivi les leçons d'un juif d'Amsterdam, fut sur le point de se laisser convertir par son maître, à la religion de Moïse; mais Limborch, consulté à temps par la mère désolée, réussit, non sans peine, à prévenir ce scandale. Il rend compte de cette particularité dans une lettre à Locke, dont Jean de Gæde a donné le précis dans la préface de sa traduction hellan-

L'ouvrage d'Acosta, 1723. *Liber sententiarum inquisitionis, cui sub Tholosanæ ab an. 1307 ad Amsterdam, 1692*; in-fol. L'original des sentences est dans le titre, étant tombé dans les mains de Limborch, il prit l'occasion de rechercher l'opinion de la jurisprudence de l'inquisiteur Paquot ne lui pardonne pas d'avoir voulu rendre odieux ce tribunal. Marsollier n'a fait que la quintessence de l'ouvrage de Limborch dans son *Histoire de l'Inquisition et de son origine*, 1 vol. 1693. M. Llorrente vient de paraître sur cette matière, tous ses défauts sont bien en arrière de lui. V. *Oratio contra Joannis Vander Linden iniquam criminationem*, 699. Limborch prouve qu'il est en tort d'accuser François de la Moine d'avoir, sans jugement, condamné à mort la femme de la comtesse de Seneceuse; et, pour se justifier, il a placé en colonnes les paroles de la comtesse et de l'autre. VI. *Instructions pour les mourants, ou Guide pour préparer à la mort* (en hollandais), Amsterdam, 1700, in-12. *Commentarius in Acta apostolorum*, Rotterd., 1711, in-fol. *Courte Réfutation d'un petit libelle par Jean Sceperus sur la franchise mutuelle, en forme de dialogue entre un remontrant et un contre-remontrant* (en hollandais), 1661, in-12. Cette production est la première de celles de son genre. D'un bout de sa carrière littéraire, il s'est montré l'avocat de la tolérance. Locke, qui, proscrit de son pays, et réfugié à Amsterdam, 1687, y fut particulièrement lié avec Limborch, lui adressa, en 1689, son *Epistola de toleran-*

tiæ, qui fit une grande sensation, excita une vive réclamation, et fut suivie de deux autres lettres justificatives. L'intitulé de la première porte: *Epistola ad clarissimum virum T. A. R. P. T. O. L. A. scripta a P. A. P. O. J. L. A.*, c'est-à-dire, *Theologiæ apud remonstrantes professorum, tyrannidis osorem, Limburgum, Amstelodamensem, scripta à pacis amico, persecutionis osore, Johanne Lockio, Anglo*, Gouda, 1689, in-12. Le recueil des *Lettres familières* de Locke en offre quelques-unes de Limborch, entre autres sur la matière de la liberté, que, selon Chaufepié, ce philosophe anglais n'a jamais bien comprise. IX. Limborch a été de plus éditeur; De trois volumes de sermons de Simon Episcopus (en hollandais), lesquels ont été recueillis dans la collection complète de ses *Sermons*, publiée à Amsterdam, 1693, in-fol.; l'un de ces volumes, ainsi que la collection complète, est précédé d'une *Vie d'Episcopus*, par Limborch, qui était son neveu du côté maternel: cette vie, traduite en latin sous les yeux de l'auteur, a été enrichie par lui d'additions intéressantes, Amsterdam, 1701, in-8°. — Le deuxième volume des *Simonis Episcopi opera theologica*, Gouda, 1661, in-fol. Etienne de Courcelles avait donné le premier en 1650: ce volume est précédé d'une apologie de la doctrine et de la conduite des remonstrants. — D'un traité polémique du même, intitulé *L'Infaillibilité de l'Eglise romaine et le droit qu'elle s'attribue de prononcer dans les controverses de la foi, discutés entre Simon Episcopus et Guillaume Born, prêtre catholique* (en hollandais), Rotterdam, 1687, in-8°. — Enfin de *Stephani Curcelæi opera theologica omnia*, Am-

terdam, 1675, in-fol. Plusieurs des ouvrages de Limborch ont été traduits en hollandais, en anglais, en allemand.

M—ON.

LIMBORCH (HENDRICK ou HENRI Van), peintre de genre, né à la Haye, en 1680, fut élève de Vander Werff. Il peignait dans le goût de son maître, et dessinait correctement; mais son ton de couleur est plus noir et moins suave. Cet artiste est connu par deux tableaux qu'a possédés le Musée du Louvre, dont l'un représente le *Repos de la Ste-Famille à la porte d'un palais, dont le maître, richement vêtu, adresse la parole à la Vierge*; et l'autre, les *Plaisirs de l'âge d'or*. Un troisième tableau représentant les *Sept œuvres de miséricorde*, que l'on attribuait à ce maître, et qui provenait de la galerie de Cassel, a été rendu, en 1815, aux commissaires du landgrave. Limborch est connu, comme graveur, par une grande estampe in-folio, gravée au burin, en 1706, dont le sujet est *Hercule jetant Lychas à la mer*. Ce peintre mourut en 1758.

P—S.

LIMIERS (HENRI-PHILIPPE DE), l'un des plus infatigables écrivains de son temps, était né en Hollande, vers la fin du dix-septième siècle, de parents français réfugiés pour cause de religion. On ignore les particularités de sa vie; il mourut en 1725, à Utrecht, dans un âge peu avancé. Il rédigeait depuis quelque temps la *Gazette* de cette ville, la plus mauvaise de toutes celles qui paraissaient en Hollande; et, dit l'abbé Lenglet, il reçut, plus d'une fois des réprimandes des États-généraux, pour quelques impertinences qu'il y avait insérées. On connaît de lui: I. *L'Histoire du règne de Louis XIV*, où l'on trouve une recherche

*exacte des intrigues de cette cour, dans les principaux états de l'Europe*, Amsterdam, 1717, 7 vol. in-12; nouv. édit., revue, corrigée et augmentée, ibid. 1719, 12 vol. in-12; (Rouen), 1720, 2 vol. in-4°. Ce n'est qu'une mauvaise compilation d'articles de gazettes. Limiers se vantait de n'avoir mis que sept mois à composer cet ouvrage: cela ne m'étonne pas, dit Lenglet, il faudrait encore moins de temps pour en faire un pareil. II. *Annales de l'histoire de la monarchie de France, depuis son établissement*, Amsterdam, 1721, in-fol., fig. III. *Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, pour les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, Amsterdam, 1720, 2 vol. in-12; ibid., 1724, in-fol.; (Trévoux), 1727, 2 vol.; ibid. 1728, 3 vol. in-12, ou un vol. in-4°. C'est une suite de l'abrégé de l'Histoire de France, par Mezeray; et le 3<sup>ème</sup> volume contient la *Vie* de cet historien, par Larroque. IV. *Histoire de Charles XII, roi de Suède*, Amsterdam, 1721, 6 vol. in-12. V. *Histoire de l'Institut des sciences et des arts établi à Bologne* en 1712, Amsterdam, 1723, in-8°. fig. VI. Une *Traduction des comédies de Plaute*, Amsterdam, 1719, 10 vol. in-12. Il a eu le bon esprit de conserver la traduction de l'*Amphytrion*, de l'*Epidicus* et du *Rudens*, par madame Dacier, et celle des *Captifs*, par Coste. La version des sein autres pièces du comique latin, est de Limiers: quoique plus supportable que celle de Gueudeville (Voyez ce nom), elle n'en est pas moins très-défectueuse, et ne peut que faire sentir la nécessité d'une nouvelle version, promise et attendue depuis si long-temps: chaque pièce est précédée d'un examen et accompagnée

Le dixième volume con-  
 agments de Plaute. VII.  
 de l'ouvrage latin de Phi-  
 ch, intitulé : *Pierres an-  
 wées, sur lesquelles les  
 ont mis leurs noms*, etc.  
 n, 1724, petit in-fol. fig.  
 pleine de contre-sens et  
 ons absurdes. Prosper Mar-  
 a relevé quelques - unes  
*Dictionnaire critique*, art.  
 , tom. 1<sup>er</sup>. p. 59. VIII.  
*et des remarques pour  
 ce du poème de Téléma-  
 les* éditions d'Amsterdam,  
 719, 1725. in-12 (1). « Ces  
 es sont satiriques, et par  
 son elles ont été reimprimé  
 rt souvent, quoiqu'il soit  
 ne Fénelon n'a jamais eu  
 e faire des portraits satir-  
 us Télémaque. » ( *Voyez  
 de Fénelon*, par M. de  
 m. II. p. 183-84.) M. Bar-  
 ne Limiers eut part à la  
 bliothèque ecclésiastique  
*libraria ecclesiastica*),  
 paru qu'un volume, com-  
 lettre A, Cologne, 1734,  
 oy. le *Dict. des anony-  
 2355.* ) Enfin il a laissé  
 : *Histoire du temps*, ou  
 de diverses Cours, sur  
 es les plus importantes de  
 e, 6 vol. in-4°. Il annon-  
 vrage comme terminé, en  
 W—s.

LIM (JEAN), historien et  
 allemand, né à Jéna, le  
 1592, alla continuer ses  
 éinar, et, de retour dans  
 y suivit les leçons des plus

ne attribuent ces notes à Jean  
 ourdiou, ministre protestant, qui  
 une une édition de *Télémaque*.  
 ra en 1734. Voy. la *Biographie  
 vivants*, art. ADAM.)

célebres professeurs. Ayant eu le  
 malheur de perdre son père, habile  
 mathématicien, il partit en 1614 pour  
 Altdorf, où il remplit, trois ans, les  
 fonctions de répétiteur. Il se chargea,  
 en 1617, d'accompagner en Italie  
 deux jeunes gens de famille : mais  
 la crainte de l'inquisition l'empêcha  
 d'aller jusqu'à Rome ; et il passa  
 avec ses élèves en France où il de-  
 meura deux années. Il visita ensuite  
 l'Angleterre et les Pays-Bas, et revint  
 en Allemagne en 1620. Le duc de Saxe  
 l'ayant nommé, en 1623, auditeur  
 d'un régiment, il perdit cet emploi  
 au bout de quelque temps, et il ac-  
 cepta la charge d'instituteur du fils  
 du chancelier de Colembach. Après  
 avoir terminé cette éducation, il fit  
 celle du margrave d'Anspach. Il  
 revint en France, en 1632, avec les  
 jeunes princes de Brandebourg : l'ai-  
 né, Albert, lui témoigna la reconnais-  
 sance de ses soins en l'attachant à sa  
 personne ; il le nomma dans la suite  
 chancelier et membre du conseil  
 privé. Limnæus mourut le 13 mai  
 1665, sans avoir été marié. On a  
 de lui : I. *Tractatus de academiis*,  
 Altdorf, 1621, in-4°. II. *De jure pu-  
 blico imperii Romano-Germanici*,  
 Strasbourg, 1629 et ann. suiv., 5 vol.  
 in-4°. La meilleure édition de cet im-  
 portant ouvrage est celle qu'à donnée  
 Schilter. Oldenbourg en a publié un  
 abrégé sous ce titre : *Limnæus enu-  
 cleatus*, Genève, 1670; Nuremberg,  
 1672, in-fol. III. *Les Capitulations  
 des empereurs d'Allemagne de Char-  
 les-Quint à Ferdinand III*, avec des  
 notes ( en allemand ); Strasbourg,  
 1651, in-4°. ; avec des additions,  
 Leipzig, 1691; trad. en latin, Stras-  
 bourg, 1658, in-4°. IV. *Observa-  
 tiones in Bullam au eam Caroli IV*,  
 Strasbourg, 1662, 1666, in-4°.  
 V. *Notitia regni Gallie, libri VIII*,

ibid., 1655, 2 vol. in-4°. Il y traite de l'origine des Français, de leurs langue, mœurs et coutumes; de la succession à la couronne; de l'église gallicane; de la noblesse, du tiers-état, des universités; et enfin des états-généraux, parlements et cours souveraines. Il y a beaucoup de recherches dans cet ouvrage; mais Limnæus n'a pas toujours pu remonter aux sources, et il cite quelquefois comme autorités des auteurs peu estimés. On a encore de lui des *Notes sur la Dissertation de Daniel Otton : De jure publico imperii romani*, Wittemberg, 1658, in-8°.

W—s.

LIMOJON (ALEXANDRE - TOUS-SAINTE DE), naquit à Avignon, vers 1630, d'une famille noble originaire du Dauphiné. Quoique son aïeul eût embrassé le commerce, l'un de ses fils, père de celui qui fait le sujet de cet article, épousa la fille d'Esprit des Blancs, co-seigneur de Venasque et de Saint-Didier. Limojon, second fruit de ce mariage, fut écuyer de Jean-Antoine de Mesme, comte d'Avaux, dont il devint l'homme de confiance par ses talents et sa probité. Il l'accompagna au congrès de Nimègue en 1672, puis dans son ambassade de Hollande en 1684. (V. AVAUX.) Le comte ayant été nommé ambassadeur auprès du roi Jacques II qui se trouvait alors en Irlande, Limojon partit encore avec lui en 1689. Chargé de veoir rendre compte à Louis XIV, de la situation des affaires du roi Jacques, il périt la même année dans la traversée. Il était chevalier du Mont-Carmel, et de St.-Lazare de Jérusalem. On a de lui des écrits qui annoncent une profonde connaissance de la politique : I. *Histoire des négociations de Nimègue*, Paris, 1680, in-12. II. *La*

*ville et la république de Venise*, Amsterdam, (Elzevir), 1680; Paris, 1685, 4<sup>e</sup>. édition; la Haye, 1685, in-12. III. *Le Triomphe hermétiqne, ou la Pierre philosophale victorieuse*, Amsterdam, 1685 et 1690, in-12. Ce petit livre de 153 pages, curieux et assez estimé à une époque où la chimie était dans son enfance, est devenu rare; mais on doit peu le regretter. — LIMOJON (IGNACE-FRANÇOIS DE), co-seigneur de Venasque et de Saint-Didier, hérita de ces titres par son père, Jean-Pierre Splendien, frère aîné du précédent, et fut, comme son oncle, chevalier de N. D. du Mont-Carmel et de St.-Lazare. Né à Avignon, en 1669, il cultiva les muses provençales avec succès. La nouveauté de ses expressions lui acquit la réputation d'un des plus beaux-esprits du comtat Vénaisin. Il avait de l'imagination; et avec un peu plus de goût, il aurait pu se faire un nom dans la poésie française. Il avait remporté dans sa jeunesse trois prix à l'académie des jeux floraux, lorsqu'il publia son *Voyage au Parnasse*, imprimé à Chartres, sous le nom de Rotterdam, 1716, in-12. C'est une satire en prose contre les partisans des modernes. On y trouve au moins une pièce de chaque genre de poésie, et même un chant et demi du poème de Clovis. Fontenelle, Saurin et surtout La Motte y sont fort maltraités, ainsi que dans une tragi-comédie en trois actes, en vers, intitulée *l'Iliade*, qui termine cet ouvrage assez insipide, et dont la prose est aussi froide que les vers de La Motte. Limojon de Saint-Didier fut couronné par l'académie française en 1720 et 1721. Enhardi par ces triomphes, il crut pouvoir s'élever jusqu'à la poésie épique; mais il n'a

ne les huit premiers chants  
s, Paris, 1725, in-8°. Ce  
dont le plan et l'ensemble  
ieux, fut accueilli froide-  
t il est oublié aujourd'hui.  
ouve cependant des beautés  
l, des vers heureux, et des  
ions poétiques, telles que  
s Alpes, du trône de Dieu,  
fer, etc. C'est à tort que  
de Castres accuse Voltaire  
dans sa *Henriade*, copié  
, puisque le poème de la  
fut deux ans avant celui de  
récontent du silence que les  
gardaient sur son poème,  
s'avisait d'en publier une es-  
*loge*, qui donna lieu à cinq  
critiques, imprimées peu de  
après. Le Sage, dans l'opéra-  
du *Temple de Mémoire*,  
té la même année, désigne  
lier, par le nom de poète  
ti. Limojon, et son frère  
capitaine d'infanterie et che-  
e Saint-Louis, furent tous  
abilités dans leur noblesse,  
, par le pape Clément XII.  
er, marié en 1702, mourut  
stérité, le 13 mai 1739,  
plusieurs poésies manus-  
tre autres, cinq chants de  
e partie de *Clovis*, dont on  
sort. A—T.

N (GLOFFROI marquis DE),  
des finances du duc d'Or-  
joué dans la révolution un  
n'est pas généralement  
ais qui fut d'une assez gran-  
tance. Lors des élections  
généraux, en 1789, il se  
ns la petite ville de Crépy,  
rétexte apparent de visiter  
nt où les électeurs se trou-  
mis, afin d'y ordonner des  
us au nom du prince à qui  
out appartenait. Ce fut en-

vain qu'on lui fit observer que les  
électeurs du tiers-état y étaient : il  
voulut à l'instant même y pénétrer;  
et après s'être occupé un instant de  
l'objet apparent de sa visite, il parla  
aux électeurs de l'importance de leurs  
fonctions, leur vanta les vertus du  
duc d'Orléans, et finit par les déci-  
der à le nommer député. Le marquis  
de Limon resta encore quelque temps  
attaché à ce prince, dans les pre-  
miers temps de la révolution. On a  
prétendu qu'il avait compté, en 1790,  
cent mille francs, à un certain abbé  
Dubois, qui s'était, dit-on, chargé  
d'aller à Turin, pour empoisonner le  
comte d'Artois. Ce fait n'a pas été  
prouvé : seulement il est sûr que  
l'abbé Dubois mourut empoisonné  
à Chambéri ; et l'on publia dans le  
temps, que ceux qui l'avaient chargé  
de cette terrible mission s'en défirent  
de cette manière, voyant qu'il hésitait  
et qu'il allait tout révéler. Le  
marquis de Limon parut ensuite avoir  
changé d'opinion politique ; il émigra  
en 1791, et se fit remarquer  
au milieu des royalistes les plus ar-  
dents. On a de lui une *Oraison funèbre de Louis XVI*. Il mourut en  
Allemagne, en 1799. B—U.

LIN ( SAINT ), pape, fut le suc-  
cesseur immédiat de Saint-Pierre,  
l'an 66. Il était fils de Herculanus,  
et né à Volterra en Toscane. On croit  
qu'il gouverna l'Eglise conjointe-  
ment avec saint Clet, ou Anaclet,  
et saint Clément. D'autres prétendent  
qu'il avait été ordonné par saint  
Pierre, soit pour gouverner l'Eglise  
en son absence, soit pour lui suc-  
céder. On croit qu'il exerça son mi-  
nistère pendant douze ans, qu'il  
mourut en 78, et reçut la couronne du  
martyre, sous l'empereur Néron,  
qui persécutait alors les chrétiens.  
L'Eglise rend cet honneur à saint

Lin, dans le canon de la messe, où elle le met au nombre de ceux qui ont souffert pour le maintien de la foi. Les actions particulières de ce pape sont d'ailleurs ignorées. Ce fut de son temps, en 70, que Jérusalem fut prise et détruite par les Romains. Guill. Malechaut a publié: *D. Lini pontificum secundi, de sui prædecessoribus, D. Petri apostoli... passione libellus; item de passione D. Pauli libellus alter*, Paris, Chaudière, 1566; et cet ouvrage apocryphe a été inséré dans la *Bibliotheca Patrum maxima*, tom. 2, pag. 1-67. Saint Lin eut pour successeur, saint Clet ou Anaclet, suivant Fleury et l'*Art de vérifier les dates*. Le P. Pagi et Lenglet Dufresnoy, placent saint Clément avant saint Clet. D-s.

LIN (HANS VAN), peintre de genre, surnommé *Stilheid*, né en Hollande, florissait vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Il excellait dans les tableaux de batailles; et aucun peintre hollandais, Wouwermans excepté, ne peut lui être comparé pour le talent de peindre les chevaux. Le seul historien qui ait parlé de Van Lin, est Houbraken. Il en fait un grand éloge; mais il se trompe en l'appelant Jan Van Lint. Tous les tableaux connus de cet artiste portent le nom de Hans Van Lin. Le Musée du Louvre a possédé un de ses tableaux, représentant une *Bataille dans des rochers*, qui était un des plus beaux ornements de la galerie de Brunswick: il a été repris en 1815. C. F. Boëtius a gravé en 1766, d'après Van Lin, une estampe représentant un bâtiment devant lequel sont trois mulets et plusieurs hommes. P—s.

LINACRE (THOMAS), en latin *Linacer* ou *Lynacrus*, médecin anglais, naquit à Cantorbery, en 1460.

Au sortir de l'université d'Oxford, il alla voyager sur le continent, et prit le degré de docteur en médecine dans plusieurs universités. Il s'arrêta quelque temps à Rome; mais son plus long séjour fut à Florence, où il suivit les leçons de Demetrius Chalcondyle, d'Ange Politien, et d'Hermolaüs Barbaro. Il fut traité avec beaucoup de distinction par Laurent de Médicis, qui l'associa aux études de ses enfants, afin d'exciter leur émulation. A son retour en Angleterre, il donna pendant plusieurs années des leçons gratuites de médecine dans la ville d'Oxford. Henri VII le fit venir à sa cour pour enseigner l'italien au prince Arthur, son fils aîné. Henri VIII le nomma son médecin ordinaire. Linacre eut la principale part à la fondation du collège des médecins de Londres, dont il fut nommé président. A l'exemple des anciens médecins, il voulut joindre le sacerdoce à l'art de guérir; et, quoique dans un âge avancé, il entra dans les ordres, reçut la prêtrise, fut pourvu de la dignité de chantre dans l'église d'York, et de plusieurs autres bénéfices. Il mourut en 1524. Linacre possédait bien les langues grecque et latine, et écrivait cette dernière dans toute sa pureté. Les savants les plus distingués, tels que Thomas More, Erasme, Latimer, Tunstal, etc., se firent gloire d'être en correspondance avec lui. Voici la liste de ses ouvrages: I. *Les éléments de la grammaire*, traduits en latin par George Buchanan, sous ce titre: *Rudimenta grammatices*, Paris, 1533 et 1550. in-8<sup>o</sup>. II. *De emendatâ structura latini sermonis*, lib. VI, in-8<sup>o</sup>. Paris, 1532-1550; Leipzig, 1545; et Cologne, 1555; revus par Joachim Camerarius, Leipzig, 1591,



III. *Le régime de la diète et santé*; ouvrage estimé des ans. IV. *De temperamento, et de temperie*, lib. III, Venise, traduit du grec de Galien. V. Édition latine de différents autres poésies du même auteur. VI. *Proadochi sphaera*, traduit du Venise, 1500, in-fol. Toutes ces traductions sont écrites d'un très-élégant.

T—D.

LINANT (MICHEL), littérateur, né à Louviers (1), en 1708, fit son entrée au sortir du collège, et vint à Paris avec des lettres de recommandation du marquis de Cideville, pour lequel il fut nommé précepteur du fils de M<sup>me</sup>. du Châtelet, et se donna fort à profit à l'éducation de ce jeune homme par sa propre instruction. On le voyoit écrire à M. de Cideville, le 33 : « Je ne sais pas encore si tu seras un grand poète; mais tu seras un très-honnête et très-aimable homme.... Il n'est rien de bien sûr qu'il ait un de ces talents marqués, sans quoi la poésie n'est qu'un bien méchant métier.... Sortez-le à travailler et à s'instruire de choses qui puissent lui être utiles, quelque parti qu'il em-prise; il veut être précepteur, et ne sait pas le latin. » Linant, d'ailleurs insouciant, et préférant son indépendance à la fortune, et sa gloire même, ne profita point de ces sages conseils. « Je ne suis pas trop content de Linant, écrit encore Voltaire à Cideville; il ne travaille point, il ne fait rien; il se couche à sept heures du soir, pour se lever à midi... Plein de goût, d'esprit et

» d'imagination, il n'a rien de ce qu'il faut, ni pour briller ni pour faire fortune; il a la sorte d'esprit qui convient à un homme qui aurait vingt mille livres de rente. » (*Lett.* du 7 avril 1734.) Linant ne tarda pas à se lasser des plaintes et des remontrances continuelles de son mécène: il témoigna assez durement que le séjour de Cirey l'ennuyait; et il revint à Paris, où il fut gouverneur du fils de M. Hebert, introducteur des ambassadeurs. Cet emploi modeste suffisait à ses besoins, et il préférait un logement peu commode, qu'il partageait avec sa mère, et une table mal servie, à celle des grands seigneurs qui l'invitaient. Sur la fin de sa vie, il éprouva des regrets de n'avoir pas suivi une carrière plus lucrative. Il mourut à Paris, le 11 décembre 1749. Linant a remporté trois fois le prix de poésie à l'académie française, et obtenu un accessit (1) en concurrence avec Marmontel, qui fut couronné. On a, en outre, de lui, deux tragédies: *Alzaidé*, représentée en 1745, offre quelques beaux endroits, et eut plusieurs représentations; *Vanda, reine de Pologne*, pièce romanesque et mal écrite, ne fut jouée qu'une seule fois, en 1747; mais elle a été imprimée, Paris, 1751, in-12. On lui attribue: *l'Hymen augure de la paix*, scènes héroïques en un acte, en vers, à l'occasion du mariage du Dauphin, Paris, 1745, in-8°. Linant a donné l'édition des *Œuvres de M. de Vol-*

(1) Voici les titres des poèmes de Linant, couronnés par l'académie: *Les progrès de l'Alouette*, sous le règne de Louis le Grand, en 1735. — *Les Accroissemens de la Bibliothèque du Roi*, en 1738. — *Les Proverbes de la Comédie*, sous le règne de Louis le Grand, en 1734. Enfin, en 1746, il obtint l'accessit avec une pièce intitulée: *La Gloire de Louis XIV*, parvenue dans le Roi son successeur.

tion du Tillet le fait naître par erreur, à

Voltaire lui disait dans une lettre: « Je ne suis pas trop content de Linant, écrit encore Voltaire à Cideville; il ne travaille point, il ne fait rien; il se couche à sept heures du soir, pour se lever à midi... Plein de goût, d'esprit et

taire, Amsterdam, 1738-39, 3 volumes in-8°. : en tête du premier est une *Préface*, dans laquelle il témoigne sa reconnaissance pour l'illustre auteur. On a encore de lui des *Odes*, des *Épîtres*, et des pièces fugitives, parmi lesquelles on cite ce madrigal qu'il composa pendant qu'il habitait le château de M<sup>me</sup>. du Châtelet :

Un voyageur qui ne montait jamais,  
Passe à Girey, l'admire, le contemple;  
Il croit d'abord que ce n'est qu'un palais;  
Mais voyant *Emilie*, ah ! dit-il, c'est un temple.

On peut consulter la *Notice* que Titon du Tillet a consacrée à Linant, dans le *Second supplément du Parnasse français*; et une *Lettre* de l'abbé Yart, en réponse à l'article des *Trois siècles de la littérature*, insérée dans le *Journal Encyclopédique*, mois de juin 1773. — Un autre LINANT fut précepteur du fils de madame d'Épinay; et c'est à lui que sont adressées quelques lettres qui font partie de la *Correspondance générale* de Voltaire. W-s.

LIND (JACQUES), médecin anglais, mort le 18 juillet 1794, à Gosport, a publié : I. *Dissertation sur les maladies vénériennes locales*, Edimbourg, 1748, in-4°. II. *Traité sur le scorbut*, Edimbourg, 1757, in-8°; traduit de de l'anglais, Paris, 1756, 2 vol. in-12 : c'est dans cet ouvrage, plusieurs fois réimprimé, que Lind combat victorieusement les idées erronées que Severin Eugalen, médecin hollandais, avait consignées dans son ouvrage sur la maladie scorbutique. III. *Essai sur les moyens de conserver la santé des marins*, 1757, in-8°; plusieurs fois réimprimé. IV. *Deux Mémoires sur les fièvres et les maladies contagieuses*, 1763, in-8°. V. *Essai sur*

*les maladies auxquelles les Européens sont exposés dans les pays chauds*, 1768, in-8°. Lind a cherché à déterminer dans cet essai, qui a eu plusieurs éditions, et qui a été traduit en plusieurs langues, combien de temps les émanations marseilles pouvaient rester cachées dans le corps humain, sans manifester leur existence par le développement de la fièvre. VI. *Mémoire sur l'efficacité de l'éther sulfurique pour déplacer la goutte de l'estomac*; inséré dans le *Magasin universel de Londres*, tom. vi. VII. *Remarques sur la prétendue influence de la lune sur les fièvres*, ibid. vol. in-8°. VIII. *Sur l'efficacité du mercure dans le traitement des maladies inflammatoires, et de la dysenterie*, ibid. vol. in-8°. IX. *Observation sur des hydatides traitées avec succès par le mercure*, ibid. vol. in-12. X. *Proposition pour remédier à la privation de l'eau douce en mer*, ibid. nov. 1768. P. et L.

LINDANUS (GUILLAUME-DAMASE), l'un des plus savants controversistes du seizième siècle, naquit en 1525, à Dordrecht, d'une famille très-distinguée, qui avait possédé la seigneurie de Linda, bourg submergé en 1422. Il fit ses études à l'université de Louvain, et desirant se perfectionner dans la connaissance du grec et de l'hébreu, il se rendit à Paris, pour suivre les leçons de Mercier et de Turnèbe; il retourna ensuite à Louvain, embrassa l'état ecclésiastique, et reçut ses degrés en théologie en 1552. Appelé la même année à Dillingen, il y expliqua l'Écriture sainte pendant trois ans, obtint différents emplois, et fut enfin nommé inquisiteur de la foi, pour la province de Frise; charge

ça, dit-on, avec une gran-  
 ité. Le roi d'Espagne, Phi-  
 , l'éleva à l'évêché de Ru-  
 ; lors de la création des  
 x sièges dans les Pays-  
 562 ) ; mais Lindanus ne  
 rendre possession que sept  
 s. Les intérêts de la religion  
 ent de faire deux voyages à  
 et il y reçut un accueil dis-  
 le pape Grégoire XIII,  
 cardinaux. Transféré, en  
 sur le siège de Gand, il  
 le 4 novembre de la même  
 et fut inhumé dans le tom-  
 Cornet. Jansénius, son pré-  
 et son ami. La *Vie* de  
 is a été publiée en latin, par  
 old Havensius, à la suite du  
*ntarius de erectione novo-*  
*Belgio episcopatum*, Co-  
 609, in-4°. Baronius faisait  
 particulier de ce prélat ; et ce  
 i seul qu'il communiqua ses  
 le *Martyrolog*, avant de  
 lier. Lindanus a laissé un  
 ombre d'ouvrages, remplis  
 ion, et d'un style assez pur,  
 parés par les défauts com-  
 x ante rs de ce siècle. On se-  
 ra de citer : I. *De optimo ge-*  
*ruptetandi Scripturas*, Colo-  
 58, in-8°. II. *Panoplia evan-*  
*ibid.* 1563, in-fol. ; Paris,  
 et réimprimé plusieurs fois ;  
 plus estimé de ses écrits ; les  
 ersistes modernes y ont puisé  
 s arguments. III. *Psalte-*  
*etus à mendis DC. repur-*  
*et de græco atque hebraico*  
*s illustrat om*, Auvers, 1567,  
*sa apostolica seu liturgia S.*  
*annotation. et apologia il-*  
 Auvers, 1588, in-8°. ; Paris,  
 et insérée dans la *Maxim.*  
*h. Patrum*, tom. 2. La pre-  
 dition est la plus recherchée

des curieux : c'est un ouvrage sup-  
 posé, et toutes les raisons de Lin-  
 danus pour en démontrer l'authenti-  
 cité, n'ont pu persuader les critiques.  
 On a publié, à Bois-le-Duc, 1584,  
 in-8°, le *Catalogue* des ouvrages  
 imprimés et manuscrits de ce prélat ;  
 et on en trouve la liste dans Foppens,  
*Biblioth. Belgica.* L-B-E et W-s.

LINDBLOM ( AXEL ), archevê-  
 que d'Upsal, né en 1747, dans la  
 province d'Ostrogothie, reçut de  
 son père, pasteur et archidiaque, une  
 éducation soignée, et fit ensuite de  
 très-bonnes études à Upsal. Le sa-  
 vant Jean Ihre fut un de ses maî-  
 tres, et lui donna le goût de la criti-  
 que et des langues anciennes. Après  
 avoir achevé ses cours à l'université,  
 Axel Lindblom passa en Livonie, où  
 il fut chargé d'une éducation parti-  
 culière. Revenu en Suède, il obtint  
 à Upsal la chaire de belles-lettres  
 et de politique, long-temps occupée  
 par Jean Ihre, et épousa la fille de  
 Berge Frondin, bibliothécaire de  
 l'université. ( *Voyez FRONDIN.* ) Ses  
 cours furent très-suivis, et il s'ap-  
 pliqua surtout à faire connaître la  
 littérature latine. Un *Dictionnaire*  
*latin et suédois*, qu'il publia dans  
 ce même temps, fut le fruit de plu-  
 sieurs années de recherches et de  
 méditations. Vers l'année 1789, le  
 professeur Lindblom prit les ordres  
 ecclésiastiques ; et peu après il fut  
 nommé, par Gustave III, évêque de  
 Linkœping, dignité qui lui donnait  
 le premier rang parmi les prélats de  
 Suède, après l'archevêque d'Upsal.  
 Ce siège était alors occupé par Uno  
 Troil, connu dans le monde savant  
 par la *Relation* de son voyage en  
 Islande. L'archevêque s'étant ab-  
 senté pour quelque temps de la diète  
 assemblée à l'époque orageuse de  
 1789, l'évêque de Linkœping le

remplâça comme orateur de l'ordre du clergé, et signa en cette qualité *L'acte d'union et de sûreté* qui augmentait sous plusieurs rapports la prérogative royale. Quelque temps après, le siège archiepiscopal d'Upsal étant devenu vacant, l'évêque de Linkœping obtint la première dignité ecclésiastique du royaume. Pendant son séjour à Linkœping, Lindblom avait fait imprimer sous ses auspices un *Journal théologique*, fort remarquable par ses principes de tolérance. Ce fut lui qui reçut à Elseneur, où il s'était rendu par ordre du roi Charles XIII, la profession de foi luthérienne du général Bernadotte, maintenant roi sous le nom de CHARLES-JEAN, qui venait d'être élu prince royal par les États. C'est aussi l'archevêque Lindblom qui a fait le sacre de Charles-Jean, à Stockholm, au mois de mai 1818. Ce prélat avait épousé en secondes noces une personne de beaucoup d'esprit, qui avait été attachée à la cour de la reine de Suède. Ses enfants ont été anoblis sous le nom de *Linderskoeld*. Il est mort au commencement de l'année 1819. — Un de ses frères, longtemps secrétaire interprète du roi de France, et maintenant vice-secrétaire de l'académie de Stockholm, a traduit en français le *Voyage de Troil, en Islande*. C—AU.

LINDEBROG (ERPOLD), en latin *Lindenbrogius*, compilateur estimable, né à Brême vers 1540, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu d'un canonicat au chapitre luthérien de Hambourg. Il s'appliqua surtout à la recherche des ouvrages historiques, et en publia plusieurs, alors inédits, avec des préfaces et des additions. Il mourut le 20 juin 1616, laissant deux fils qui ont acquis une réputa-

tion assez étendue par leur érudition. On a de lui : I. *Chronique des gestes de Charlemagne* ( en allemand ), Hambourg, 1593, in-4°. Ce n'est qu'un extrait des historiens qui avaient déjà écrit le même règne; mais on reproche à l'éditeur d'avoir adopté les fables de l'archevêque Turpin. II. *Historia compendiosa Danie regum, ab incerto auctore conscripta*, Leyde, 1595, in-4°. Lindebrog a continué cette histoire jusqu'au règne de Christian IV. III. *Historia archiepiscoporum Bremensium*, ibid. 1595, in-4°. C'est l'histoire ecclésiastique d'Adam de Brême. IV. *Scriptores rerum germanicarum septentrionalium, nempe Saxonum, Sclavorum, Vandalorum, Danorum, Norwegiorum, Suedorum*, Hambourg, 1595, in-fol. Cette collection est utile, particulièrement pour l'histoire de Danemark; on trouvera la liste des auteurs dont elle se compose dans le catalogue à la suite de la *Méthode* pour étudier l'histoire par Lenglet Dufresnoy : cette collection a été réimprimée par les soins de J. Alb. Fabricius, avec les *Origines hamburgenses*, de P. Lambecius, ibid. 1706, in-fol. — Frédéric LINDEBROG, fils cadet du précédent, naquit à Hambourg, le 28 décembre 1573 : il alla faire ses études en Hollande, où il se lia particulièrement avec le fameux Scaliger, qui lui conseilla de se livrer à la critique des anciens auteurs. Il visita ensuite la France, et, revenu dans sa patrie, étudia la jurisprudence, fut pourvu de différents emplois, et mourut en 1647. On a de lui : I. Des *Editions de l'Appendix de Virgile* ( Voy. JOS. SCALIGER ); — de M. Valerius Probus, *De Notis antiquorum*, sous le nom latinisé de C. N. F. Tiliobroga; — des *Comédies de TERENCE*; et de l'*Histoire d'Am-*

lin, avec des commentaires de Valois a conservés dans II. Des *Notes sur Térentementaire* de Donat; — le *Ciris*, les *Catalectes* — sur les *Priapees*, et *Elégies* de Pedro Albi- notes sur les élégies rimées avec celles de et de Nicolas Heind- erdam, 1763, in-8°. *ntarius de ludis vete-* 1605, in-4°. IV. *Com-* *a legem unicam C. Si* *tori maledixerit, cum* *ribus*, etc. Hambourg, ; inséré dans le tom. *saurus juris Romani*, Otton. V. *Diversarum* *torix antiquæ scriptores* urg, 1611, in-4°. Ce tient les chroniques de l'Isidore de Seville et de (ou Warnefrid), avec es (1). VI. *Codex legum* , *in quo continentur* *othorum*, *Burgundio-* *uannorum*, etc. Franc- in-fol. Cette collection mée contient des mor- ntéressants, mais dont it été réimprimés plus t par Baluze, D. Bouquet, le *Corpus juris germa-* . (Voyez GEORGISCH). outre, insérée par Paul ans les *Barbarorum le-* , Venise, 1781-92, 5 VII. *Variarum quæ-* *uria*; dans la *Biblioth.* *Fabricius*, tom. XIII,

p. 586-600. — LINDEBROG (Henri), frère aîné de Frédéric; naquit à Ham- bourg, en 1570: après avoir termi- né ses études, il visita les Pays-Bas, la France et l'Italie, pour lier connais- sance avec les savants et recueillir des manuscrits. Pendant qu'il était à Paris, il lui arriva une aventure fort désagréable, rapportée par Colomiès, qui cite pour garant Vossius: « H. Lin- » debrog, dit-il, allait souvent à la » bibliothèque de Saint-Victor, sous » prétexte d'y étudier, et y dérobaît » toujours quelques manuscrits. Quel- » qu'un s'étant aperçu de ses lar- » cins, on alla le prendre un matin » en bonnet de nuit et en pantoufles, » et on le mena ainsi en prison; mais » il en sortit quelques jours après, » par le crédit du savant Dupuy. » (Voy. *Colomesii opuscula*, p. 121.) Il retourna en Allemagne, et fut nommé conservateur de la bibliothè- que fondée à Gottorp, par le duc de Holstein, Jean-Adolphe. On a de lui: *Notæ in Censorinum de die natali*, Hambourg, 1614, in-4°. ; *Leyde*, 1642, in-8°. ; — une édit. du *Poly- craticus*, de J. de Salisbury, Leyde, 1595, in-8°. , etc. Voy. sur cette fa- mille, *Leben der berühmten Linden- brogiorum* (Vies des fameux Linde- brog), Hambourg, 1723, in-8°. W-8.

LINDEN (JEAN-ANTONIDE VAN DER), savant professeur en méde- cine, naquit à Euckhuisen, ville de la Nord-Hollande, le 13 janvier 1609. Il était fils d'un médecin estimé, rec- teur du collège d'Euckhuisen (1), qui prit soin de sa première éducation. Il

biographes lui attribuent encore: *ochiense*, Lubek, 1611, in-4°. ; *ique*, dont la première édition 1598, in-4°. ; a pour auteur Pierre ten cette ville, en 1599, avant son ouvrage, qui fut publié par . (Voy. sa Vie dans les *Vitas phi-* *Melch. Adam*, p. 418.)

(1) Antoine Hendrick ou Henric *Vander Lin-* *den*, né vers 1590, dans l'Ost-Frise, mort à Amsterdam, en 1633. C'était non-seulement un habile médecin, mais un savant théologien, et un bon littérateur. Il a laissé en manuscrit plu- sieurs ouvrages dont on trouve la liste dans le *De Scriptis medicis de suo filio*, dans les *Mé-* *mories Historiques de Paquet*, et dans le *Dic-* *tionnaire d'Elroy*.

alla ensuite étudier à Leyde, et, après avoir terminé ses cours de philosophie, s'appliqua à la médecine avec beaucoup d'ardeur. De Leyde il se rendit à Franeker, où il reçut le doctorat en 1629. Son père, que sa réputation avait fait appeler à Amsterdam, voulut l'avoir auprès de lui; et ce fut sous ses yeux qu'Antonide commença l'exercice de son art. Les succès qu'il obtint dans la pratique, furent si grands qu'on lui offrit la chaire de médecine de Franeker, et il la remplit pendant 12 ans d'une manière très-distinguée. Le jardin botanique et la bibliothèque de l'académie, dont il était le conservateur, durent à ses soins beaucoup d'améliorations. Les universités de Leyde et d'Utrecht se disputèrent l'avantage de posséder ce professeur: Vander Linden donna la préférence à celle de Leyde, et il mourut en cette ville le 5 mars 1664. Jean Cocceius, son collègue, prononça son oraison funèbre; cette pièce a été imprimée. Le fameux Gui Patin, ami de Van der Linden, le regardait comme un homme très-instruit, mais mauvais praticien, et le soupçonnait d'être entêté de l'alchimie et de la pierre philosophale (Voyez les *Lettres* de Patin, 312 et 397). On a de ce professeur un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue: I. *De scriptis medicis libri duo*, Amsterdam, 1637, 1651 et 1662, in-8°. C'est une Bibliographie médicale, très-incomplète, même pour le temps où elle a paru, et qui n'est point exempte d'erreurs (Voyez *ENNST*, t. XIII, p. 269); mais elle n'en a pas moins été fort utile à ceux qui ont travaillé depuis sur le même sujet. A. Mercklin l'a publiée avec des additions considérables sous ce titre: *Lindenius renovatus, sive de scriptis me-*

*dicis, etc.*, Nuremberg, 1686, in-4°; et J.-J. Manget a inséré cet ouvrage, avec de nouvelles additions dans sa *Bibliotheca scriptor. medicor.* (Voyez *MANGET* et *MERCKLIN*). II. *Medicina physiologica, novâ curatâque methodo, ex optimis quibusque auctoribus contracta, et propriis observationibus locupletata*, Amsterdam, 1653, in-4°. Suivant Eloy (*Dictionnaire de médecine*), Van der Linden a suivi Vesale, quoiqu'il le contredise assez souvent; il fait remonter la découverte de la circulation du sang jusqu'à Hippocrate; et il soutient que la substance du cerveau est insensible. La description qu'il fait de l'oreille et des muscles est assez étendue; il rend compte aussi de ses observations particulières sur l'organe de la vue. III. *Selecta medica et aëta exercitationes Batavæ*, Leyde, 1656, in-4°. C'est un recueil de seize dissertations dont quelques-unes sont assez curieuses. IV. *Meltemata medicina Hippocraticæ*, ib. 1660, in-4°. Vander Linden y entre dans de grands détails sur les connaissances physiologiques des anciens. J.-J. Döbel a donné un abrégé de cet ouvrage, Francfort, 1672, in-4°. V. *Hippocrates de circuitu sanguinis*, Leyde, 1661, in-4°. Il veut prouver dans cet ouvrage qu'Hippocrate a connu la circulation; et cependant aucun moderne, avant Harvey, n'avait soupçonné que le médecin grec en eût parlé. On doit encore à Van der Linden de bonnes éditions des *Œuvres* d'Adrien Spiegel, Amsterd., 1645, 3 vol. in-fol.; — du traité de Cardan: *De utilitate ex adversis capiendâ*; — des œuvres de Celse, Leyde, 1657, 1665, in-12 (1), et enfin des œuvres d'Hip-

(1) Gui-Patin lui avait communiqué des exemplaires de Celse, corrigés de la main de Foy.

te en grec , avec la version la-  
le Cornarius , I de , 1665 , 2  
n-8°. Cette belle d'Hip-  
te , qui fait partie de la collec-  
des *Variorum* , a long-temps  
pour une des plus correctes ;  
d'ailleurs cet avantage qu'elle  
d aux meilleures éditions prétes  
e par le moyen des chiffres  
ont à la marge et qui montrent  
le page chaque choses'ytrouve.  
: *Journal des savants* , février  
) On reproche cependant à  
er Linden d'avoir , en voulant  
orriger , altéré des passages  
e sens était fort clair. On peut  
ter , pour plus de détails , le  
onnaire de Bayle et les *Mémoi-*  
: Nicéron , tom. III. W—s.  
IDENER ( N. ) , hollandaise ,  
e sous le nom de *Zouteland* ,  
ait celui de son premier mari ,  
i en secondes noces Boisson ,  
eur du roi. Après avoir quitté  
vinisme pour embrasser la  
n catholique , elle publia un  
ge intitulé : *La Babylone dé-*  
*lée* , 1727 , in-12. C'est un dia-  
entre deux dames sur les moi-  
i doivent engager à renoncer  
ctes séparées de la commu-  
omaine. M<sup>me</sup>. Lindener a aussi  
t les *Mémoires de Jean de*  
1709 ; — les *Mémoires de la*  
*e et de madame de \*\*\** , sur  
ublique de Hollande , 1710 ;  
*ie et la mort des deux frères*  
*tt* ; — les *Voyages du nou-*  
*fonde* ; — l'*Introduction aux*  
*vements de Hollande* , de Jean  
ervyck. T—D.

DERN ( FRANÇOIS-BALTHASAR  
otaniste allemand , naquit en

1682 , à Buxweiler , en Alsace. Après  
avoir étudié la médecine et les  
sciences naturelles aux universités  
de Strasbourg et de Iéna , il voyagea  
en Allemagne , revint en 1708 à Stras-  
bourg , où il fut reçu docteur en  
médecine , et s'y consacra à la pra-  
tique de cet art , jusqu'à l'époque de  
sa mort , qui eut lieu en 1755. Ses  
principaux ouvrages sont : I. *Dissertatio*  
*inauguralis quæ theorematum*  
*quædam medica miscellanea sistit* ,  
Strasbourg , 1708 , in-4°. II. *Specu-*  
*culum Veneris noviter politum* , etc.  
ou *Tableau de la plupart des mala-*  
*dies vénériennes* , ibidem , 1732 ,  
in-8° : ce tableau eut 4 éditions , et  
fut traduit en plusieurs langues. III.  
*Medicinisher Passepartout* , etc. ou  
*Caractères des différentes mala-*  
*dies du corps humain* , en allemand ,  
2 vol. in-8° , ibid. , 1739. IV. *Tour-*  
*nefortius alsaticus cis et transrhe-*  
*nanus* , etc. c'est-à-dire , *Tableau*  
*des plantes d'Alsace , d'après la*  
*méthode de Tournefort* , un petit  
vol. in-8° , ibid. , 1728. Il en parut  
en 1747 une deuxième édition ,  
augmentée , sous le nom de *Hortus*  
*alsaticus*. Cet ouvrage n'est point  
une *Flore* proprement dite , comme  
le titre semble l'aannoncer , mais un  
simple catalogue des plantes qui  
croissent en Alsace , disposées par  
mois , selon l'époque de leur flori-  
son , avec les noms de Gaspar Bau-  
hin et les phrases de Tournefort ,  
ainsi que l'indication des figures de  
Tabernæmontanus , L'Écluse , Mori-  
son , etc. Le tableau synoptique dont  
il est accompagné , ne présente même  
pas toutes les classes de Tournefort.  
Ce catalogue ne peut donc être , par  
lui-même , d'aucun usage pour l'é-  
tude. Il est d'ailleurs fort incomplet  
maintenant ; les ouvrages de Nec-  
ker et Pollich , et la *Flore française*

liger. On reproche à Van der Linden  
à non moins hardi dans la révision des  
de Celsus , que dans celle des autres  
rate.

de M. de Candolle, contenant un plus grand nombre de plantes de cette contrée, et offrant des méthodes faciles et de bonnes descriptions. Allioni a consacré à la mémoire de Lindern le genre *Lindernia*, de la famille des *Personées*, dont la plante décrite, pour la première fois, dans le *Tournefortius alsaticus*, sous le nom de *Pyxidaria*, forme la première espèce sous le nom de *Lindernia Pyxidaria*.

D—v.

LINDSAY ou LYNSDAY (Sir DAVID), poète écossais, naquit en 1490, d'une famille noble, à Garmylton dans le Haddingtonshire. Après avoir terminé son éducation à l'université de Saint-André, il fut page d'honneur de Jacques V, alors enfant. En 1524, les intrigues de la reine-mère forcèrent Bellenden, Lindsay et d'autres serviteurs du jeune roi, à se retirer, malgré l'attachement que ce souverain leur portait, et qu'il leur conserva toute sa vie : il le leur témoigna, autant qu'il était en son pouvoir, en leur accordant une pension. Lindsay fut ensuite témoin de la confusion qui régnait dans l'état, et de l'oppression que les Douglas faisaient peser sur le prince et sur le peuple. En 1528, le roi, parvenu à l'âge de seize ans, s'échappa de leurs mains, par son adresse et sa vigueur ; et Lindsay eut la liberté d'esprit nécessaire pour se livrer au culte des Muses. Vers la fin de cette même année, il fit paraître son *Rêve* ; l'année suivante sa *Complainte* au roi ; et enfin, en décembre 1530, sa *Satire* sur le clergé, intitulée, la *Complainte du Papingo*. Lindsay, ayant été nommé roi d'armes, fut envoyé, en avril 1531, avec Campbell et Panter à Anvers, pour renouveler l'ancien traité de

commerce avec les Pays-Bas. Les trois négociateurs furent parfaitement accueillis par Charles-Quint, et terminèrent heureusement leur mission. Peu de temps après, Lindsay retourna en Ecosse, et s'y maria : il paraît que l'union qu'il avait contractée ne fut pas heureuse, et qu'on doit attribuer à cette circonstance la manière peu flatteuse dont il parle des femmes, surtout dans sa satire des *Trois États*, espèce de drame assez bizarre. Quelques biographes ont affecté de considérer Lindsay comme le premier auteur de drames en Ecosse ; mais avant qu'il fût né, des ouvrages de ce genre, étaient très-communs dans ce pays, sous le titre de moralités (*Moralities*). C'est probablement en 1536, qu'il fit paraître sa *Réponse to the king's flyting*, et sa *complainte de Basche*, où se montre toute la tristesse de son caractère. Dans le même temps, 1535, il fut envoyé comme héros d'armes, avec sir John Campbell de Laudon, vers l'empereur, pour demander en mariage une des princesses de sa maison : mais le roi ne satisfait des portraits de ces princesses, qui lui avaient été adressés, ou peut-être ayant pensé qu'il lui serait plus utile de se lier avec la France, envoya Lindsay, en 1536, dans ce dernier pays, où cet envoyé parut avec beaucoup d'éclat par son esprit et sa courtoisie. Le roi Jacques y vint aussi, et il fit choix de la princesse Madeleine, qui mourut après deux mois de mariage : cette perte fut le sujet d'un nouveau poème de Lindsay. Le roi se maria en 1538 ; et les talents de Lindsay furent employés de nouveau à cette occasion, ainsi que pour la naissance du prince. Il épousa la cause des réformés sous la régence ; et, après l'assassinat de



mal Beaton, il publia une tra- destinée à augmenter les pré- mes contre ce prélat. En 1548, endit auprès de Christian, roi nemark, pour demander des aux destinés à protéger les d'Ecosse contre les Anglais, ar négocier un traité de com- relatif aux grains : ce dernier fut seul obtenu. Lindsay re- dans sa patrie, où il publia s agréable de ses poèmes, in- : *Histoire et Testament de or Meldrum*. En 1553, il on grand ouvrage, intitulé, *omarchie*. M. Chalmers, son r biographe, pense qu'on placer l'époque de sa mort 557 ; d'autres prétendent qu'il jusqu'en 1567. Lindsay entra, beaucoup de zèle et d'ardeur, les disputes religieuses de son ; on pense qu'il penchait plutôt les principes de Luther : ses s produisirent un grand effet sprit des peuples, en exagérant ces du clergé. « Dans ses ou- ges, dit M. Ellis, on ne trouve a diction brillante de Dunbar, 'imagination fertile de Gawin iglas. Le Rêve (*Dream*) est la e composition qu'on peut citer ime uniformément poétique : s son savoir varié, sa parfaite naissance des cours et du mon- la facilité de sa versification, talent pour adapter ce qu'il vait au caractère de ses divers eurs, contribuèrent beaucoup a popularité, qu'il dut, au te, à ses opinions plus qu'à son rite poétique. » Une édition de uvres a été publiée en 1806, eorge Chalmers, 3 vol. in-8°. ssaire mis en tête, est fort es- Lindsay a laissé une histoire sse, en 3 vol., dont le manus-

crit est conservé dans la bibliothèque des avocats d'Edimbourg. — LINDSAY (Robert) de Petscottie, contemporain de sir David, est réputé l'auteur ou l'éditeur de l'ouvrage qui a paru depuis, sous le titre d'histoire d'Ecosse, de 1436 à 1565 : une édition récente et très-correcte de cet ouvrage, a été donnée par Jean Graham Dalzell, 2 vol. in-8°, avec son vrai titre de *Chronique d'Ecosse*. — LINDSAY (JEAN), savant théologien de Saint-Mary-Hall, à Oxford, fut pendant plusieurs années ministre de la société des Non-Jureurs, qui se tenait à Londres, dans la chapelle de la Trinité. Il travailla quelque temps comme correcteur d'imprimerie, chez Bowyer, et mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, le 22 juin 1768. Lindsay a publié : I. *Histoire abrégée de la succession royale* (*Short history*) etc., avec des Remarques sur les écrits politiques de Whiston, 1720, in-8°. : elle se trouve indiquée dans le catalogue Bodléien. II. Une traduction de la *Défense de l'église d'Angleterre*, par Mason ; publiée en 1726, et réimprimée en 1727 et 1728. En tête de l'édition de 1727, se trouve une longue préface contenant des détails sur tous les évêques d'Angleterre, depuis la réforme.

D—z—s.

LINDSEY (THÉOPHILE), premier ministre des unitaires à Londres, né à Middlewich, dans le Cheshire, en 1723, fit ses études et prit ses grades au collège Saint-Jean, à Cambridge. Destiné au ministère évangélique, il ne l'embrassa néanmoins, comme il en a fait l'aveu, que de sa libre volonté, et accepta successivement des bénéfices à Londres, dans les comtés d'York et de Dorset. L'amitié et des liens

de parenté l'engagèrent à échanger le dernier, quoique très-avantageux, contre celui de Catterick, dans l'Yorkshire, où il ne pensait qu'à finir ses jours au milieu de ses paroissiens qu'il édifiait par ses vertus, lorsque la doctrine et les cérémonies de l'église anglicane lui ayant fait naître des scrupules, il se joignit, en 1772, à une réunion d'ecclésiastiques de différents cultes pour réclamer auprès du parlement, contre la signature des trente-neuf articles. Dès-lors, il se sentit obligé par sa conscience, ainsi qu'il le dit, pag. 239 de son *Apologie*, et par son respect pour le culte du seul Dieu et père de tous, de résigner son bénéfice, quelque sacrifice qui lui en coûtât; il craignait, ajoute-t-il, « de perdre la paix intérieure et l'espoir de la miséricorde de Dieu. » Alors Lindsey remercia la duchesse de Northumberland qui vou'ait lui procurer l'emploi de chapelain du duc, son mari, devenu vice-roi d'Irlande; ce qui eût été pour lui un acheminement à un évêché. Il poussa le désintéressement jusqu'à refuser une pension qu'elle lui offrait sur les revenus de l'Irlande, et vint à Londres, où il fonda une congrégation d'Unitaires, qui, selon ses pieux desirs, devait professer le culte du seul Dieu véritable. Cette congrégation, qui se réunit d'abord dans un local provisoire en 1774, et qui fit construire, en 1778, sa chapelle actuelle d'Essex-Street, adopta la liturgie de l'église anglicane, telle qu'elle a été réformée par le docteur Clarke. Lindsey remplit pendant vingt ans, ses nouvelles fonctions, estimé et chéri d'un auditoire respectable et d'un grand nombre d'amis du premier rang. Arrivé à sa soixante-dixième année, il quitta son minis-

tère pour vivre dans la retraite. Le docteur Disney, son beau-frère, qui avait été long-temps son collègue, lui succéda immédiatement. Un de ses amis en mourant lui abandonna sa fortune, dont il fit le plus noble usage, secondé dans la distribution de ses bienfaits par sa femme, belle-fille du docteur Blackburn, auteur du *Confessionnal*. Il mourut âgé de 86 ans, en 1808. Les Sociniens ou nouveaux Unitaires, dont Priestley fut l'un des plus ardents défenseurs, fondent leur croyance « sur un seul Dieu; sur la mission divine de Christ, dont l'authenticité est démontrée par les signes et les merveilles que Dieu a manifestés par son intermédiaire; sur la réurrection de Jésus; sur un état futur dans lequel s'exercera une justice distributive. » Les principaux écrits de Lindsey, tous en anglais, sont : I. *Apologie pour résigner la cure de Catterick*, 1774, in-8°, avec une *Suite*, 1776, in-8°; ouvrage plein de recherches sur la philologie sacrée, mais qui a été réuni d'une manière solide par J. Burgh. (*Voy. J. BURGH et G. BURGHAL*.) II. *Livre de prières réformé selon le plan du docteur S. Clarke, à l'usage de la chapelle d'Essex-Street, avec des hymnes*, 1774, in-8°. III. *Adresse d'adieu aux paroissiens de Catterick*, 1778, in-8°. IV. *Deux Dissertations sur l'évangile St.-Jean et sur les prières adressées à Jésus-Christ*, 1779, in-8°. V. *Le Catéchiste, ou Recherche concernant le seul vrai Dieu et l'objet du culte*, 1781, in-8°. VI. *Essai historique sur l'état de la doctrine et du culte des Unitaires*, 1783, in-8°. Lindsey, dans cet écrit, répond aux attaques de l'évêque Newton, et donne des notions sur

s unitaires. VII. *Examen ues alléguées par M. Ro-en faveur de la divinité de hrist*, 1785, in-8°. VIII. *æ Priestlianae*, ou deux s aux étudiants d'Oxford anbridge, 1788 et 1790, in-8°. IX. *Liste de lecons terprétations fausses des es*. X. *Considérations sur la é de réviser la Liturgie, par estant d'accord avec lui*. XI. *Conversations sur l'idochrétienne*, 1792, in-8°. *versations sur le gouvernevin, montrant que toutes viennent de Dieu et sont eu en faveur de tous*, 1802, in-8°. XIII. *Sermons*, publiés peu s après la mort de l'auteur, in-8°. La doctrine des Uni-donné lieu à un grand nom-rits depuis la fin du xviii<sup>e</sup>. M. T. Belsham, frère de e, a publié des *Mémoires ie et les écrits de Lindsey*, 2-12.

B. j.

LINGELBACK (JEAN), peintre et de paysage, né à Franc-1625, passa en Hollande à quinze ans, pour se perfec-et y acquit beaucoup de ré-il vint en France, en 1642. ensuite pour Rome, où les an-les fontaines, les foires, les ns, furent les sujets de ses s. De retour en Hollande, en on reconnut facilement les qu'il avait faits en France et . Ses tableaux, d'un bon touur, offraient des ruines anti-animaux, des chariots rem-olies figures, et si vraies, que e semblait les avoir formées; bellissaient un paysage ai-très-frais. Ses lointains d'un r, ses ciels légèrement nua-

gés, inspiraient la gaiété, et faisaient valoir les plans du devant; enfin, rien n'était mieux entendu pour la gradation des couleurs. Le Musée du Louvre possède de ce maître un *Marché aux herbes*, dont le fond est orné de monuments de sculpture et d'architecture;—un *Port de mer enrichi d'un grand nombre de figures, dont quelques-unes dans le costume grec moderne*. Le même Musée a possédé six autres tableaux du même, savoir : *L'Arrivée de la flotte hollandaise aux Dunes*; une *Fête publique*; les *Trois Juifs*; une *Sainte-Famille*; un *Port de mer*; des *Paysans ramassant du foin*. Les deux premiers provenaient de la collection du stathouder; les trois suivants, de la galerie de Vienne, et le dernier, de la collection de Mecklenbourg-Schwerin : ils ont été enlevés, en 1815, par les Pays-Bas, l'Autriche et la Prusse. Il y avait, dans la galerie de Saint-Cloud, un autre tableau de Lingelback, représentant *L'Arrivée des voyageurs à l'hôtellerie*, dont la gravure fait partie du Musée-royal, publié par M. H. Laurent; ce tableau a été volé de nuit, en juillet 1815. On a aussi de lui quelques *Marines* et des *Paysages* gravés à la pointe, d'un goût très-spirituel. Il mourut à Amsterdam en 1687.

P—s.

LINGELSHEIM (GEORGE-MICHEL), littérateur, né à Strasbourg dans le seizième siècle, fut précepteur et ensuite conseiller de l'électeur Palatin. C'était un homme de beaucoup de mérite, et d'un commerce sûr. Baudius le nomme *vir gravis et sapiens*. Lingelsheim était fort lié avec de Thou, qui lui confia le manuscrit de son Histoire pour la revoir et y faire les corrections convenables, avant de la livrer à

l'impression. L'édition revue de cette histoire est celle de Genève, 1620, 4 vol. in-fol. Il entretenait une correspondance avec Goldast et Bongars; et l'on a publié, longtemps après sa mort, dont on ne peut fixer l'époque, un recueil de ses lettres et de celles de Bongars : *Bongarsii et Lingelsheimii epistolæ*, Strasbourg, 1660, in-12. On regarda Lingelsheim comme l'auteur d'une critique de l'histoire de N. D. de Halle, par Juste Lipse, publiée sous ce titre : *Dissertatio de idolo Hallensi Justii Lipsii mangonio et phaleris ornato*, Heidelberg, 1605, in-4°. Scaliger lui en fit compliment; mais Lingelsheim lui apprit par sa réponse, que le véritable auteur était Pierre Denaisius, assesseur de la chambre impériale, lequel ne voulait pas être connu, par la crainte des jésuites. Goldast avait été l'éditeur de cette satire, et les soupçons se dirigèrent sur lui; Bongars lui-même n'en fut pas à l'abri. Le P. Anastase Cochet, religieux carme, ne les ménagea guère dans un livre qu'il publia pour la défense de Juste Lipse: *Palæstra honoris D. virginis Hallensis, pro Justo Lipsio*; mais ils gardèrent le silence, et l'affaire s'apaisa. V. le *Dict. de Bayle*. W—s.

LINGENDES (JEAN DE), poète français, né à Moulins vers 1580, se fit d'autant plus facilement une réputation, qu'il n'existait encore de modèle dans aucun genre. Il fut l'ami d'Hon. d'Urfé, de Davity, de Berthelot, etc., qui lui rendirent amplement les éloges qu'il leur prodiguait : il mourut jeune, en 1616. Mlle. Scudery dit que Lingendes a, dans ses vers, un air amoureux et passionné, qui plaira à tous ceux qui auront le cœur tendre. On a de lui des *Stances*, genre de poésie dans lequel

il réussit mieux que la plupart de ses contemporains, mais doué d'être mal à propos regardé comme un ventur;—des *Sonnets*;—une *reine mère de Louis XIII*;—*Élégie pour Ovide*, imprimée devant de la traduction des *morphoses*, par Renouard; pièce est imitée du latin de Po Colletet la trouvait supérieure au riginal; — les *Changements bergère Iris, à la princesse Conti*, Paris, 1618, in-12 la seconde édition. Lingendes que d'invention; mais ses vers de l'élégance et de l'harmonie cite quelquefois les suivants :

Si c'est un crime de l'aimer,  
On n'en doit justement blâmer  
Que les beautés qui sont au ciel  
La faute en est aux dieux  
Qui la firent si belle.  
Et non pas à mes yeux.

On a encore de Lingendes une traduction en prose des *Épîtres* d'Ovide qu'il entreprit, dit-il, pour servir à deux princesses à qui il lui fut difficile de la refuser : il la publia en 1615, in-8°. Des 21 volumes que renferme ce vol., il n'y a que 13 traduites par Lingendes, les autres l'ont été par Duperron et autres, La Brosse, Hédelin et Tillet, dont il préféra le travail à celui de Colletet. Cette traduction, quoique médiocre, fut réimprimée en 1618, et en 1701, troisième fois, en 1621. Les *Stances* de Lingendes sont insérées dans plusieurs *Recueils* du temps. Tillet lui a donné une place dans le *Parnasse français*. — LINGENDES (JEAN DE), évêque de Mâcon, né en 1595 à Moulins, fut choisi en 1619, pour précepteur du comte de Moret, fils naturel de Henri IV, et perdit cette place par quelque intrigue; mais il y fut rétabli et s'acquit beaucoup de réputation.

nt pour la chaire, et devint  
 de Louis XIII, qui le nom-  
 1642, à l'évêché de Sarlat :  
 nsféré, en 1650, à Mâcon,  
 liqua au gouvernement de  
 èse, avec beaucoup de zèle,  
 les statuts synodaux, et fit  
 tes fondations pieuses. Il fut  
 , en 1655, à l'assemblée  
 e du clergé, et mourut à  
 , le 2 mai 1665. Ce prélat  
 ononcé, en 1643, l'*Oraison*  
 de Louis XIII, à Paris, et en  
 7, celle de Victor-Amédée duc  
 ie : ces deux pièces sont imprin-  
 ion portrait a été gravé par de  
 in-4°. — LINGENDES (Claude  
 ousin des précédents, né à  
 s en 1591, entra dans la  
 de Jésus, fut recteur du col-  
 : cette ville, et se distingua  
 i talent pour la chaire, d'où  
 tribua beaucoup à bannir le  
 is goût, les pointes et les tri-  
 . Ses sermons ont été publiés  
 66, 3 vol. in-4°. et in-8°. : il  
 1705, dit-on, en latin, quois-  
 prononçât en français ; et  
 sure que ceux qui ont paru en  
 is, sous son nom, en 2 vol.  
 , n'en sont qu'une imitation  
 faite. M. Vauquelin en a fait  
 re quelques-uns pour les insé-  
 ns la nouvelle collection in-  
 : *Les orateurs chrétiens*. On a  
 du P. de Lingendes : I. *Con-*  
*our la conduite de la vie*. II.  
*um monumentum a' urbe Mo-*  
*i Delphino oblatum*, in-4°. Il  
 it le 16 avril 1660. W—s.  
 NGUET ( SIMON - NICOLAS -  
 ), né à Reims en 1736, était  
 ils d'un fermier des bords de  
 ière d'Aisne. Son père, qu'on  
 envoyé à Paris pour y suivre  
 udes, y devint professeur de  
 le, et ensuite sous-principal au

collège de Beauvais ; mais engagé  
 dans les querelles du jansénisme, il  
 perdit sa place par suite d'une lettre  
 de cachet qui l'exilait à 30 lieues de  
 la capitale, et vint dès ce moment se  
 fixer à Reims. Après y avoir épousé  
 la fille d'un procureur, il fut nommé  
 greffier de l'élection ; ce qui fit dire à  
 Linguet fils, qu'il était né sous les  
 auspices d'une lettre de cachet. Son  
 père l'envoya aussi faire ses humani-  
 tés dans le collège de Paris où lui-  
 même avait professé. Le jeune Lin-  
 guet s'y distingua de la manière la  
 plus éclatante, en remportant les  
 trois premiers prix de l'université, au  
 concours de 1751. Un début si bril-  
 lant fut remarqué par le duc de Deux-  
 Ponts, qui s'attacha le jeune homme,  
 et l'emmena en Pologne, dans le  
 dessein de lui procurer de l'avance-  
 ment. Des raisons particulières sé-  
 parèrent Linguet de ce protecteur ;  
 et, à son retour en France, la culture  
 des lettres fixa toute son attention.  
 Il ne songeait point alors à suivre  
 la carrière du barreau. A l'époque où  
 la France entreprit la guerre de Por-  
 tugal, le prince de Beauvau, à qui le  
 commandement de l'armée fut confié,  
 détermina Linguet à le suivre en qua-  
 lité de secrétaire ou d'aide-de-camp  
 pour la partie du génie. Le plus grand  
 fruit que le jeune auteur recueillit de  
 ce voyage, fut d'apprendre l'espagnol  
 pendant son séjour à Madrid, où il  
 publia une traduction française des  
 principales pièces de *Caldéron* et de  
*Lopez de Vega*. Peu de temps après  
 son retour, il avait dédié au roi de  
 Pologne ( Stanislas ), son *Histoire*  
*du siècle d'Alexandre*, par laquelle  
 il débuta dans la carrière historique.  
 Parvenu à l'âge de 28 ans, et n'ayant  
 point d'état, il sentit la nécessité de  
 s'en faire un, pour se conformer aux  
 vœux de sa famille ; il se décida pour

le barreau (1). Il fut d'abord lié avec d'Alembert, qui ouvrait et fermait à son gré les portes de l'académie française. On lui demanda une place pour Linguet. Il exigea quelques conditions, dont ce dernier ne s'accommoda point ; et dès-lors il déclara la guerre à d'Alembert, à l'académie et aux philosophes. On sent combien cet événement dut changer la direction des idées et des vues de Linguet. Académicien, il eût pu cultiver la littérature en paix, mûrir ses écrits dans le silence du cabinet, mener une vie douce et paisible au milieu d'hommes de lettres, tous prêts à encourager ses succès. Refusé à l'académie, il se crut obligé de combattre les hommes qui l'avaient repoussé de leur compagnie. Ses ouvrages trouvèrent partout des censeurs. Son humeur commença dès-lors à s'aigrir ; et il sacrifia bientôt à des discussions polémiques une partie des talents qu'il aurait pu employer à des productions plus durables. Au lieu de mettre de l'adresse et des ménagements dans sa conduite envers ceux qui disposaient de la fortune et des honneurs, Linguet, doué d'un génie vif, impétueux, d'une imagination ardente et féconde, et plein du sentiment de sa supériorité, brava toutes les traverses, toutes les intrigues ; et seul, sans appui, sans prêteurs, il osa entrer dans la lice, et mesurer ses forces et ses talents avec les premiers écrivains de son temps. On conçoit que cette présomption dut lui faire une multitude d'ennemis. Cependant il débuta avec le plus grand éclat devant les tribunaux. Mais bientôt en

butte aux contradictions, et peut-être à l'envie, les revers balancèrent sa renommée ; il s'attira des disgrâces sans nombre par la hardiesse de son caractère, par un esprit novateur et dominant, par des connaissances littéraires plus étendues que celles de beaucoup d'autres avocats, enfin, par une diction pleine de feu et de saillies, qui indisposa plus d'esprits contre lui, qu'elle ne lui valut d'admirateurs. Alliant toujours aux devoirs de son état, la culture des lettres, en moins de quatre ans il publia successivement l'*Histoire des Révolutions de l'Empire Romain*, celle du *seizième siècle*, et sa *Théorie des lois civiles*, ouvrage qui a fait tant de bruit, et qui a excité tant de clameurs. Ce fut à peu près dans ce temps-là que le duc d'Aiguillon le choisit pour son défenseur. Il publia, pour cet ancien commandant de la Bretagne, un mémoire qui eut le plus grand succès. S'il ne justifia pas entièrement son client, il eut l'adresse de lier sa cause avec les intérêts du gouvernement ; et il parvint ainsi, non-seulement à le sauver, mais encore à lui ouvrir la route du ministère, auquel la faveur de M<sup>me</sup>. Dubarry le fit appeler quelques mois après. Depuis cette époque, il se plaida peu de causes importantes sans qu'on y vît figurer Linguet. Ce fut surtout dans l'affaire criminelle du comte de Morangies, contre les Verron, qu'il développa toutes les ressources de son éloquence. Il plaidait toujours de vive voix, et se vantait de n'avoir jamais perdu que deux procès. « Encore, disait-il, si je bien voulu les perdre. » Si Linguet eût été assez sage et assez prudent pour ne pas éveiller l'amour-propre de ses rivaux, s'il ne les eût pas provoqués par des sarcasmes ré-

(1) Voyez l'Annuaire du département de la Marne, Châlons, 1811, in-12, et la Notice insérée dans le Journal de ce département, du 18 avril 1810, article Linguet, par M. G. (Geruses).

, par de violentes diatribes, il serait pas vu forcé de lutter contre une foule d'ennemis. Les ts le rayèrent de leur tableau ; fut interdit de ses fonctions par rêt du parlement. Linguet fit r les plaintes les plus amères ; ses emportements et ses vocifé- is injurieuses finirent par lui r des torts réels. Obligé de re- r aux honoraires du barreau, il ha un dédommagement dans les ces d'un *Journal politique*, ut un grand nombre de lec- ; mais il ne fut pas long-temps ndisposer M. de Maurepas, alors ier ministre, et son journal fut imé. Craignant pour sa liberté, retira en Suisse, passa en rde, et ensuite en Angleterre, n séjour ne fut pas de lon- lurée ; car n'ayant pas reçu eil qu'il croyait mériter, il ndit à Bruxelles, et il ne pa- ut pas éloigné de vouloir s'y : mais après la mort de M. de epas, il obtint du comte de ennes la permission de rentrer rance. Son esprit inquiet et re- it lui suscita encore des dis- s ; et bientôt, sur de nouvelles tes, il fut enfermé à la Bastille, resta plus de deux ans. Ayant us d'être plus circouspect, il t de cette prison en 1782, et kilé à Rethel. Craignant de vé- dans une longue retraite, il re- a à Londres ; et y publia, dès rivée, un Mémoire contre le oir arbitraire, comme pour se ier d'en avoir fait l'apologie dans *théorie des lois*. En quittant les s de la Tamise, Linguet se retira la seconde fois à Bruxelles, avec ojet de se livrer entièrement à la ction de ses *Annales politiques* ; ant su adresser, avec beaucoup

d'art et de talent, des louanges très-déli- cates à l'empereur Joseph, ce prince, qui avait goûté l'écrit sur la liberté de la navigation de l'Escaut, permit à l'auteur de venir à Vienne, et lui accorda des lettres de noblesse avec une gratification de mille ducats. Mais Linguet, poussé sans cesse par son mauvais génie, ne sut pas conser- ver cette faveur ; il prit la défense de Van-der Noot et des insurgés du Bra- bant, contre l'empereur, qui lui fit signifier l'ordre de quitter ses Etats. Il reparut à Paris, en 1791, et se présenta à la barre de l'assemblée constituante, pour y défendre les droits de l'assemblée coloniale de St.-Domingue, et attaquer ce qu'on appe- lait alors la tyrannie des blancs. Lorsqu'il vit le règne de la terreur se manifester, il voulut y échapper en se retirant au fond d'une campagne ; mais il fut bientôt découvert et con- duit en prison : il y resta jusqu'au 9 messidor ( 27 juin 1794 ), où il fut mis en jugement, à sa propre sollicitation, et, sans avoir été admis à se défendre, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire *pour avoir encensé les despotes de Vienne et de Londres*. Il subit la mort avec courage. On doit regretter que cet homme, doué de talents supérieurs dans plus d'un genre, n'ait jamais su maîtriser la fougue de ses passions. Les re- proches auxquels sa mémoire ne peut échapper, sont d'avoir répandu trop d'aigreur dans ses écrits, d'avoir alternativement servi et combattu les partis opposés, de s'être permis de tout fronder sans aucune retenue, enfin d'avoir quelquefois poussé le paradoxe à un tel point qu'on eût dit qu'il ne le cherchait que comme une occasion de faire briller son esprit. Linguet était d'une taille mé-

diocre, très-maigre, marqué de la petite vérole : sa physionomie n'annonçait nullement ce qu'il était ; mais, lorsque la tribune donnait l'essor à ses moyens oratoires, sa figure s'anima tout-à-coup, son organe se développait, et bientôt l'éloquent orateur entraînait tout l'auditoire. Méfiant et soupçonneux, il avait toujours des pistolets sur sa table, ne sortait jamais sans être armé, et enfermait ses domestiques sous clef : il était de plus intéressé, et même avare. Personne ne l'aidait dans ses travaux. Il faisait seul ses journaux, et il eut quelque temps une presse chez lui. Nous ignorons ce qu'est devenue sa bibliothèque qu'on dit avoir été très- considérable. Ses écrits aussi nombreux que variés sont : I. *Voyage au labyrinthe du Jardin du Roi*, 1755, in-12. II. *Les Femmes-Filles, parodie d'Hypermnestre*, 1759, in-12. III. *Prospectus d'un nouveau spectacle de musique*, 1762, in-12. IV. *Histoire du siècle d'Alexandre*, Amst. (Paris), 1762, in-12. Il était difficile de renfermer plus d'érudition et de vraies connaissances dans un plus court espace. Le style en est élégant et pur, mais trop épigrammatique. V. *Mémoire sur un objet intéressant pour la province de Picardie, ou Projet d'un Canal et d'un Port sur ses côtes*, 1764, in-8°. — VI. *Le Fanatisme des Philosophes*, 1764, in-8°. ; ouvrage un peu réchauffé du discours de Jean-Jacques Rousseau sur le danger des sciences, mais assez plein de force et de chaleur pour être lu avec intérêt, même après celui du célèbre Genevois. VII. *Nécessité d'une réforme dans l'administration de la justice et dans les lois civiles de France*, 1764, in-8°. Ce livre est

bien écrit, et estimé pour les vues judicieuses et utiles qu'il renferme. L'auteur l'a vu depuis en grande partie dans ses *Annales*. VIII. *La Dime royale avec tous ses avantages*, 1764 ; nouvelle édition, Londres et Paris 1787, in-8°. IX. *Lettre du mandarin Houchang à son ami Hooit-chang*, 1762. ( ) brochure a rapport aux affaires des Jésuites. X. *Épître au vers d'un G. de B. à son de ses amis, lément aux Mémoires d'une femme académicienne, Liège*, 1764, in-8°. ( ) épître, adressée au P. Berter, et à d'autres petites pièces de vers, prouvent que Linguet avait du talent pour la poésie. XI. *Socrate, tragédie en 5 actes*, 1764, in-8°. Cette pièce, où il y a des vers beaux, n'eut aucun succès. XII. *Supplément, ou Troisième lettre*, 1765, in-8°. XIII. *Histoire des Révolutions de l'Empire romain, depuis Auguste jusqu'à Constantin*, 1766, deux volumes in-12 : elle ne s'étend que jusqu'à Trajan inclusivement, quoique suivant le plan de l'auteur elle dût compléter les Révolutions romaines de l'abbé de Vertot. On a prétendu que Linguet, dans cet ouvrage, s'attachait à justifier les tyrans, et à déprécier les plus grands hommes de l'antiquité : mais pour avoir révoqué en doute les récits dramatiques de Tacite et les anecdotes suspectes de Suetone, il ne méritait pas d'être regardé comme l'apologiste de la tyrannie. Dureau de Lamalle, dans son excellent discours préliminaire de la traduction de Tacite, développant avec une sagacité peu commune les principes de la constitution des Romains sous les empereurs, a, bien mieux que Linguet, justifié ces tyrans, et n'a trouvé aucun contradicteur. XIV.



*monade, histoire politique, traduite de l'allemand par le docteur Pangloss par le lui-même depuis son retour à Constantinople*, 1766, in-12; édition augmentée d'une même auteur, 1767, in-12. quatrième chapitre de *Can-*Voltaire, qui fit naître cet V. *Théorie des lois civiles*, in-12, et 1774, 3 vol. Ce livre réunit au coloris le brillant, des métaphores, et quelques opinions hasur le despotisme et la sermais elles ont été prises a lettre par ses détracteurs. *histoire impartiale des Jé-*1768, in-8°. Ce livre, conêtre brûlé, ne satisfait ni les, ni les magistrats, quoiqu'il e ce qu'on a pu dire de mieux r du corps célèbre qu'il dé- XVII. *L'aveu sincere*, ou à une mère sur les dangers rt la jeunesse en se livrant it trop vis pour la littéra-Paris, 1768, in-12. XVIII. *sur la nouvelle traduction de par M. L. D. L. B.*, 1768, Cette lettre, remplie d'une ritique, fit tort à la réputa- it commençait à jouir la tra- de la Bletterie. XIX. *La philosophaie*, 1768, in-12. *Théâtre espagnol*, 1768, in-12; assez estimé. XXI. *naux navigables pour la Pi-* et pour la France, 1769, XXII. *Continuation de l'his-* niverselle de Hardion, for- es tomes XIX et XX, 1769, XXIII. *Mémoire pour le duc* illon, 1770, in-4°. XXIV. *sur la Théorie des lois*, Amsterdam, 1770, in-12. *Réponse aux docteurs mo-*

dermes, ou *Apologie de l'auteur de la Théorie des lois civiles*, Londres, 1771, in-12. XXVI. *Théorie du libelle*, ou *l'Art de calomnier avec fruit*, en réponse à la *Théorie du Paradoxe* de l'abbé Morellet, Amsterdam, 1775, in-12. La réponse de Linguet est bien inférieure à l'écrit polémique où l'abbé Morellet combat ses opinions par des raisonnements pleins de force et par l'ironie. XXVII. *Mémoire pour le comte de Morangiés*, 1772, in-4°. Ce plaidoyer est le triomphe de Linguet au barreau, et sans contredit le meilleur de ses écrits judiciaires. Dignité, raison, mesure, style noble et sans enflure, élégance soutenue, tout s'y rencontre dans l'accord le plus parfait. (*Essai sur la vie et les ouvrages de Linguet*, par M. Gardaz, avocat.) XXVIII. *Du plus heureux gouvernement, ou Parallèle des constitutions politiques de l'Asie avec celles de l'Europe*, 1774, 2 vol. in-12. XXIX. *Réflexions pour la comtesse de Béthune, et Supplément*, 1775, in-4°. et in-12. Le célèbre avocat Gerbier, et quelques-uns de ses confrères, y furent traités sans ménagement; ce qui provoqua l'arrêt du 11 février 1774, par lequel Linguet fut rayé du tableau des avocats. XXX. *Requête au conseil du Roi contre les arrêts des 29 mars 1774 et 4 février 1775*. On trouve dans quelques exemplaires deux lettres de Linguet au duc d'Aiguillon, qui sont remarquables par l'énergie et la vivacité du style. XXXI. *Plaidoyers divers et Discours réunis dans le recueil de ses mémoires judiciaires*, 7 vol. in-12. XXXII. *Journal politique et littéraire*, commencé en octobre 1774, et continué jusqu'en 1776. La suite est de Lacharpe, qui a repris ce journal depuis

le 25 août 1777 jusqu'en mai 1778. XXXIII. *Réflexions des six corps de la ville de Paris sur la suppression des jurandes*, 1776. XXXIV. *Essai philosophique sur le monachisme*, 1777, in-8°. XXXV. *Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle*, commencés en 1777, interrompues pendant quelque temps, reprises à Paris en 1790 et terminées en 1792 : elles sont composées de 179 numéros qui forment 19 vol. in-8°. On y trouve des morceaux de littérature d'un bon choix : elles sont, en général, écrites avec chaleur, et souvent avec goût ; mais l'auteur, toujours tranchant, décide de tout et fronde tout sans mesure : plusieurs cahiers excitèrent de vives réclamations. (Voyez, *De la foi publique envers les créanciers de l'Etat*; *Lettre à M. Linguet sur le 116<sup>e</sup> numéro de ses annales*, in-8°; *Arrêt de la Cour du parlement qui condamne ce 116<sup>e</sup> numéro à être brûlé*, et *Protestation de M. Linguet contre les arrêts du Parlement de Paris, des 25 et 27 septembre 1778*.) XXXVI. *Lettre au comte de Fergennes*, Londres, 1777, in-18. XXXVII. *Aiguilloniana*, Londres, 1777, in-8°. (Voy. le *Journal de la librairie*, 1816, pag. 54.) XXXVIII. *Appel à la postérité*, 1779, in-8°. XXXIX. *Mémoires sur la Bastille*, Londres, 1783, in-8°. Linguet s'y étend principalement sur ce qui lui est personnel, sur ses espérances futures, et sur la crainte puérile qu'il avait d'être empoisonné dans cette prison d'état. XL. *Mémoire au Roi, contenant sa réclamation actuellement pendante au Parlement de Paris*, 1786, in-8°. XLI. *Réflexions sur la lumière*, 1787, in-8°, où l'on trouve des aperçus et des idées très-remarquables. XLII.

*Considérations sur l'ouverture de l'Escaut*, 1787, 2 vol. in-8°. XLIII. *Discours sur l'utilité et la prééminence de la chirurgie sur la médecine*, Bruxelles et Paris, 1787, in-8°. XLIV. *La France plus qu'anglaise*, Bruxelles, 1788, in-8°. XLV. *Onguent pour la brûlure*, 1788, in-8°. XLVI. *Examen des ouvrages de Voltaire, considéré comme poète, comme prosateur, comme philosophe*, Bruxelles, 1788, in-8°. C'est une des bonnes productions littéraires de l'auteur : sans être tout-à-fait exempt de partialité, il s'y montre à la critique exercée dans les divers genres de littérature. Il en a paru, en 1817, une nouvelle édition, augmentée de courtes notes. XLVII. *Point de banqueroute, plus d'emprunt, et, si l'on veut, bientôt plus de dettes, en réduisant les impôts à un seul*, 1789, in-8°. XLVIII. *Lettre à l'empereur Joseph II sur la révolution du Brabant*, 1789, in-8°. II. *Lettre au comité patriotique de Bruxelles*, 1789, in-8°. I. *Légitimité du divorce*, 1789, in-8°. LI. *Code criminel de Joseph II*, 1790, in-8°. LII. *La Prophétie vérifiée, ou Lettres au comte de Trauttmansdorff*, Gand, 1790, in-8°. LIII. *Collection des ouvrages relatifs à la révolution du Brabant*, 1791, in-8°. Linguet est encore auteur d'un *Mémoire manuscrit, pour le département de la marine, sur les moyens d'établir des signaux par la lumière*. Ce Mémoire a été composé en 1782, et envoyé au ministre de la marine : il en existe des copies manuscrites. M. Gardaz, avocat à Lyon, a publié un *Essai historique sur la vie et les ouvrages de Linguet*, Lyon, 1808, in-8°, et M. L. Alexandre Devéria une *Notice pour servir à l'histoire de*

et des écrits de S.-N.-H. Linière ainsi que quelques pamphlets de ceux-ci : *Qu'est-ce que et ?* 1790, in-8°. *Qu'est-ce que ce train-là ?* Il règne dans ses écrits une grande partialité. encore *Linguetiana*, ou *Recueil de parties ingénieuses et bons de cet auteur*, in-18. J—B.

LINIÈRE (FRANÇOIS PAYOT DE), satirique, né à Paris, en 1628, famille de robe, entra fort jeune à la Cour. Doné d'une figure agréable, esprit vif, avec des manières sèches, il eut beaucoup de succès : des femmes, et ne se piqua pas de la stance. De retour à Paris, il réussit à la société par son enjouement. Les éditeurs des *Annales poétiques* (tome XXVII) disent qu'il fut madame Deshoulières dans les vers de la poésie ; mais cet honneur est ordinairement attribué à Boileau. Quoi qu'il en soit, Linière fut des amis de cette dame ; et elle fit de lui un portrait qui ne paraît pas flatté (1). Elle cherche vainement à le justifier du reproche d'athéisme. Linière était en effet ce qu'on nommait déjà un aimable

ici quelques vers de cette pièce composée par Linière n'avait alors que trente ans :

« L'ingénu, bon et sans artifice ;  
 « n'a pas trompé, il a de la malice ;  
 « la satire, et croit qu'il est permis  
 « de se moquer de ses meilleurs amis,  
 « en divers lieux, de faire des promesses,  
 « et de conclure pour fourber ses maîtresses.

« sont écoulés, depuis qu'à Luxembourg  
 « sur lui la mort triompha de l'amour,  
 « via si bien au cette tragique histoire :  
 « est qu'elle est vraie, et ne vous pas la croire.

« demande maintenant si madame Deshoulières  
 « est un grand éloge de Linière, et s'il con-  
 « vient de dire, comme l'a fait Saint-Marc  
 « dans ses *Commentaires* sur Boileau, qu'elle  
 « se soit écriée destinée à prendre parti pour  
 « de vrais poètes. Elle a cherché à l'excuser  
 « par des motifs qu'elle ne croyait pas fonde-  
 « mentaux. Mais elle ne peut le faire sans  
 « occasion de jeter des doutes sur ses  
 « motifs religieux : C'est agir avec une légèreté  
 « inexcusable.

débauché, léger, inconséquent, et trop occupé de ses plaisirs pour avoir un système arrêté ; mais quelques couplets trop libres sur des objets respectables, ne paraissent pas suffisants pour lui mériter le titre odieux d'athée. Il composait ses ouvrages avec une grande facilité, et ne retouchait jamais ses vers : il vint cependant un jour, dit-on, consulter Chapelain, sur quelques-unes de ses dernières productions. Chapelain, après en avoir écouté la lecture, lui dit : « M. le chevalier, vous avez beaucoup d'esprit, et de bonnes rentes ; c'en est assez, croyez-moi, ne faites point de vers : le titre de poète est méprisable dans un homme de qualité comme vous. » Linière se vengea par l'ingénieuse parodie de quelques scènes du *Cid* (1), et par des épigrammes qui couvrirent de ridicule le malheureux auteur de la *Pucelle*. Boileau a cité Linière dans sa 11<sup>e</sup>. satire, comme un critique judicieux ; mais quelques observations déplacées qu'il se permit contre la fameuse épître sur le passage du Rhin, excitèrent la bile de Boileau, qui depuis n'en parla plus qu'avec mépris. Linière dépensa toute sa fortune dans des parties de plaisir ; et, sur la fin de sa vie, il fut réduit à emprunter de l'argent à ses amis. Boileau continua toujours de lui emprunter ; et Linière allait souvent du même pas, au premier cabaret, faire une chanson contre son créancier. Il habitait une maison de campagne près de Senlis ; et c'est pour cette raison qu'on l'a quelquefois nommé l'athée ou l'idiot de Senlis. Il mou-

(1) Cette parodie est imprimée dans presque toutes les éditions des œuvres de Boileau ; on l'attribue ordinairement à Furetière. C'est Chapelain qui la réclame pour Linière (Voyez la *Curiosité*).

rut en 1704. Ses chansons et ses épigrammes sont éparses dans les recueils du temps. On cite encore de lui : *Poésies diverses, ou Dialogues en forme de satire, du docteur Métaphraste, et du seigneur Albert, sur le fait du mariage*, vol. in-12 de 46 pag., sans date et sans indication du lieu de l'impression. W-s.

LINIERS BREMONT (DON SANTIAGO), chef d'escadre espagnol, né à Niort vers 1760, servit d'abord dans l'ordre de Malte, entra au service d'Espagne, avant la révolution, et parvint au grade de capitaine de vaisseau. Envoyé en mission auprès du dey d'Alger, il reçut en présent un damas de grand prix, que ce prince portait lui-même à son côté. De retour en Espagne, la cour lui confia une mission plus importante sur le continent de l'Amérique méridionale. Le roi d'Espagne, alors allié de la France et en guerre avec l'Angleterre, crut, pour la sûreté de ses colonies, devoir établir sur leurs côtes, vers l'embouchure de la Plata, un certain nombre de chaloupes canonnières, dont il donna le commandement au chevalier de Liniers, avec le grade de contre-amiral : mais ses efforts et ceux du capitaine-général ne purent empêcher Buenos-Ayres de tomber, en 1806, au pouvoir des Anglais. Retiré à la colonie du Saint-Sacrement, Liniers forma le projet de reconquérir Buenos-Ayres. Il se rendit d'abord à Montevideo, et de là se mit en marche à la tête de 600 hommes, s'embarqua ensuite sur sa flottille, débarqua ses troupes, fut renforcé par d'autres colonnes d'attaque, et, s'avancant vers Buenos-Ayres, somma le général Beresford de lui remettre cette capitale : sur son refus, le combat s'engagea d'abord hors de la

ville, puis dans la ville même. fin, à la suite d'une capitulation Liniers resta maître de Buenos-Ayres. La cour d'Espagne lui conféra en récompense, le grade de capitaine-général de Rio de la Plata. En 1808, à l'attention de l'empereur Napoléon se porta, dès Baïonne, sur le continent de Buenos-Ayres, qui était français de naissance et qui avait leurs consenti à recevoir les d'actions du nouvel empire français la défense d'une colonie espagnole. On ne douta point que son infanterie ne garantit à l'usurpateur de la couronne d'Espagne, la possession de l'Amérique méridionale espagnole. Napoléon lui envoya, le 29 mars, le sieur Jeassenet, à bord de la frégate la *Consolation*, avec des ordres qui lui annoncèrent la révolution de Baïonne. Peu de jours après, Liniers avait reçu d'Espagne l'avis officiel de la révolution qui avait eu lieu à Aranjuez au mois de mars. Se trouvant ainsi placés dans une situation embarrassante, il prit une marche ambiguë qui déplut aux Espagnols d'Amérique ; et il fut le 15 août 1808, une proclamation équivoque. Toutefois sa popularité et son influence étaient telles, que son commandement provisoire fut confirmé par le tribunal de l'autorité royale qui s'empara de l'autorité au nom de Ferdinand VII. Cependant la junte de Montevideo, accusant Liniers d'être dévoué à Napoléon, déclara en insurrection, et résolut de se soulever, contre lui, trois provinces de la Paz, de Chuquisaca et de Cuzco. Mais le grand plan de l'insurrection qui devait éclater à Buenos-Ayres, le 1<sup>er</sup> janvier 1809, échoua, Liniers l'ayant fait avorter en arrêtant et en exilant les chefs du complot. Il avait rendu au g

espagnol ne compte fidèle de  
 ui s'était passé, et s'attendait  
 ir l'approbation de sa con-  
 quand il vit arriver un nou-  
 ce-roi, don Cisneros, en-  
 r la junte centrale qui gou-  
 alors l'Espagne. Liniers ne  
 donner aucun ombrage, se  
 1 commandement provisoire,  
 premier à faire reconnaître  
 au vice-roi, qui lui commu-  
 ordre de la junte de retour-  
 Europe. Il fit des représen-  
 et obtint l'autorisation de se  
 Cordova, à 160 lieues de  
 ale, en attendant la réponse  
 ne. Il vivait paisiblement  
 te retraite, lorsque le bruit  
 velles insurrections de Bue-  
 es arriva jusqu'à lui : les indé-  
 ts venaient de chasser le vice-  
 de secourir le joug de la mé-  
 . Liniers embrassa aussitôt la  
 yale, rassembla un corps de  
 , et crut pouvoir opposer le  
 1 royal à celui des indépen-  
 Ceux-ci firent marcher des  
 contre lui ; son parti, trop  
 fut dissipé : lui-même prit  
 , et fut arrêté le 6 août, à 50  
 de Cordova, ainsi que les  
 aux chefs du parti appelé  
 éricain. On saisit toute la  
 ondance de Liniers, où l'on  
 rit, dit-on, un plan combiné  
 t à renverser l'autorité des  
 adants, et à perpétuer celle  
 ti-américains. Le capitaine-  
 l, et cinq de ses compagnons  
 tune, furent condamnés à  
 Jne commission, présidée par  
 mbre de la junte de Buenos-  
 , alla au-devant de lui à 60  
 et cette capitale, dans laquelle  
 rut pas prudent de faire exé-  
 a sentence. Il ne lui fut ac-  
 que trois heures pour se pré-

parer au supplice. Les soldats char-  
 gés de le fusiller, le manquèrent à  
 cause de leur extrême agitation, et  
 de leur répugnance à mettre à mort  
 leur ancien général. Liniers leur  
 cria d'une voix ferme : « Au nom  
 » de Dieu, ayez pitié de moi ; je  
 » souffre des douleurs atroces : ap-  
 » prochez-vous, et ne me manquez  
 » pas. » On assure que les chefs de  
 l'insurrection se jetèrent à l'instant  
 sur ce malheureux, et lui tirèrent  
 dix coups de pistolet à bout por-  
 tant. Ainsi périt Liniers, victime  
 d'une faction révolutionnaire, le 26  
 août 1809. Cette cruelle exécution a-  
 vait surtout pour but de frapper de  
 terreur les adversaires de l'indépen-  
 dance. La procédure ne fut pas ren-  
 due publique. Liniers était très-po-  
 pulaire parmi les militaires et la  
 basse classe du peuple. Sa mort ré-  
 pandit la tristesse dans Buenos-Ayres,  
 où l'on rendait la plus éclatante jus-  
 tice à ses vertus. B—P.

LINNÉ (CHARLES LINNÆUS, à  
 qui, suivant l'usage de Suède, on  
 donna lors de son anoblissement, le  
 nom DE), de tous les naturalistes  
 du XVIII<sup>e</sup>. siècle, celui dont l'in-  
 fluence a été la plus universelle,  
 naquit à Roeshult, village de Smo-  
 lande, en Suède, de Nils ou Nicolas  
 Linnæus, curé de ce lieu, le 24 mai  
 1707. Comme tant d'autres grands  
 hommes, il reçut d'abord les dures  
 leçons de l'adversité ; et sa vie est  
 même l'une de celles qui offrent à la  
 jeunesse les exemples les plus mé-  
 morables de ce que peuvent le cou-  
 rage et une volonté ferme. Envoyé  
 à l'âge de dix ans dans la petite ville  
 de Vexioe, pour y suivre l'école lati-  
 tine, il était déjà tellement entraîné  
 par la passion des plantes, qu'il né-  
 gligeait ses classes pour courir dans  
 la campagne ; et son père prit une

idée si fautive de ses dispositions , qu'en 1724 il le mit en apprentissage chez un cordonnier. Heureusement pour Linné, et, l'on peut le dire, pour toutes les sciences naturelles, un médecin nommé Rothman, ayant eu l'occasion de converser avec ce jeune homme, s'aperçut qu'il était digne d'une autre destinée. Il lui prêta un *Tournefort*, chercha à le réconcilier avec son père, et le plaça chez Kilian Stobæus, professeur d'histoire naturelle, à l'université de Lund. Stobæus, pendant quelque temps, l'employa comme copiste, sans se douter de tout ce qu'il valait; mais l'ayant surpris à étudier pendant la nuit, il lui donna plus d'attention, et lui permit de se servir de sa bibliothèque. Quelques libéralités de ce maître mirent le jeune Linnæus en état de se rendre à l'université d'Upsal, où il devait trouver plus de secours pour ses études que dans celle de Lund. Cependant il y vécut encore dans un état voisin de l'indigence; il ne subsistait qu'en donnant des leçons de latin à d'autres écoliers, bien qu'il ne le sût guère lui-même; et l'on assure qu'il était réduit à recommander pour son usage les vieux souliers de ses camarades. Ce fut encore un de ses maîtres qui le tira de cette misérable situation. Oläus Celsius, professeur de théologie, travaillait alors à son *Hiero-Botanicon*. Jugeant qu'un jeune homme déjà instruit en botanique, pourrait l'aider utilement dans ses recherches, il donna pendant quelques mois à Linnæus la nourriture et le logement; il le recommanda ensuite au vieux Oläus Rudbeck, qui professait alors la botanique à Upsal. Celui-ci confia la direction du jardin à Linnæus, et se fit quelquefois rem-

placer par lui dans ses cours. Dès qu'il ne lutta plus avec la misère, le génie du jeune naturaliste prit l'essor; et ce fut à l'âge de vingt-trois ans, et en travaillant pour Rudbeck et pour Celsius, que sa rigueur du désordre et de l'irrégularité qui régnaient alors dans les méthodes de botanique, et surtout dans la nomenclature des végétaux, il conçut les premières idées de la grande réforme qu'il opéra par la suite. On voit même dans un catalogue qu'il donna en 1731, du jardin d'Upsal, les premières indications de la méthode sexuelle. Il se fit assez connaître dès-lors, pour être envoyé en Laponie, aux frais de la Société royale des sciences d'Upsal, à l'effet d'en recueillir et d'en décrire les plantes. Celsius le père avait déjà fait un voyage botanique dans ce pays, en 1695, par ordre du roi Charles XI; mais il n'avait publié que le premier volume de ses observations: les six autres, tous rédigés, avaient été consumés lors du grand incendie d'Upsal, en 1702. Linnæus, chargé de reprendre ce travail, parcourut, pendant l'été de 1732, avec de grandes peines et des fatigues incroyables, les cantons les plus remarquables de cette affreuse contrée: il en suivit la principale chaîne de montagnes, descendit jusqu'au bord de la mer dans la Laponie norvégienne, et, après avoir fait le tour du golfe de Bothnie, revint à Upsal par la Finlande et les îles d'Åland. Il voulait alors donner des leçons à Upsal; mais un professeur nommé Rosin, à qui sa renommée inspirait de la jalousie, lui fit éprouver des désagréments qui l'engagèrent à se retirer à Fahlun, ville de Dalécarlie, célèbre par ses mines: il chercha, par quelque pratique de la médecine et

de minéralogie, à y  
vement; et peut-être  
ré dans cette position  
e jeune personne dont  
enir la main, et qui  
ieux que lui tout ce  
devenir, n'eût exigé  
: mariage à trois ans.  
ut d'employer cet in-  
rager et à s'instruire;  
était-il arrivé à Ham-  
trouva ses ressour-  
es épuisées: cepen-  
: encore à gagner la  
à se présenter devant  
chaave. C'est de ce  
la fortune commença  
à changer pour lui.  
fut pas moins géné-  
innæus que pour tant  
es gens auxquels ce  
n ouvrit les routes de  
il le fit connaître à un  
taire, nommé George  
vait la passion de l'his-  
, et qui possédait à Har-  
: Leyde et Harlem, un  
binet et une bibliothè-  
ues. Linnæus demeura  
: ans dans la maison  
ent homme, jouissant  
t de tous les secours  
t étendre ses connais-  
riser le développement  
aussi n'a-t-il manqué  
ion de publier tout ce  
Cliffort; et l'on peut  
immortalisé ce bienfai-  
ouvrages qu'il a publiés  
yez CLIFFORT), l'*Hor-  
anus* surtout, Leyde,  
, ouvrage considérable  
ute-deux planches qui  
nt alors d'égales dans  
a dissertation intitulée,  
*rtiana*, contient la des-  
n bananier qui avait

fleuri dans les serres de Cliffort,  
par les soins et les procédés ingé-  
nieux de Linnæus. C'est aussi chez  
Cliffort que Linnæus commença à  
donner de l'ensemble à ses vues,  
et à en faire les premières applica-  
tions générales. L'histoire naturelle  
avait été traitée dès-lors dans des  
ouvrages nombreux et savants: mais  
les espèces qui font l'objet définitif  
de cette science, n'étaient point dis-  
tinguées nettement les unes des au-  
tres; on n'avait point essayé d'en  
donner un catalogue complet; leurs  
descriptions n'étaient point rédigées  
sur un plan uniforme, ni rendues  
par des termes d'une signification  
précise; les méthodes selon lesquelles  
on les avait distribuées, n'étaient pas  
rigoureuses, ni tellement assujéties  
dans toutes leurs subdivisions à des  
caractères comparables, que l'on  
ne pût jamais hésiter sur la place  
qui devait être donnée à l'être que  
l'on étudiait: enfin les noms que  
l'on assignait aux espèces variaient  
au gré de chaque auteur; et l'on  
était souvent réduit à se servir de  
phrases descriptives qu'aucune mé-  
moire ne pouvait retenir. Tels fu-  
rent les inconvénients qui frappèrent  
Linnæus, et auxquels il jugea qu'il  
était nécessaire de remédier avant  
de s'occuper des progrès de la  
science. Pour cet effet, il fallait  
imaginer des méthodes de distribu-  
tion capables d'embrasser tous les  
êtres, fondées sur des caractères  
tranchés, et dont les subdivisions  
du même ordre fussent prises dans  
des organes semblables, afin de  
pouvoir toujours être mises en op-  
position; il fallait encore inventer  
des termes assez nombreux pour in-  
diquer les prodigieuses variétés de  
conformation qu'on observe dans  
les êtres, et définir ces termes avec

assez de précision pour que l'emploi n'en fût jamais équivoque : enfin il était nécessaire de faire une revue générale de tous les êtres décrits dans les auteurs précédents, et de tous ceux que l'on pourrait recueillir dans des voyages ou rassembler dans des cabinets ; d'en dresser un catalogue complet, rangé d'après la méthode convenue ; de les décrire d'après la terminologie établie, et de leur imposer des noms commodes, lesquels, au moyen des précautions indiquées, deviendraient invariables. La première ébauche de cette immense entreprise fut consignée dans deux petits écrits, qui ont été les germes de tout ce que Linnæus a fait depuis : son *SYSTEMA NATURÆ, seu Regna tria naturæ systematicè proposita, per classes, ordines, genera et species*, publié en 1735, à Leyde, par les soins de Jean-François Gronovius et d'Isaac Lawson, en trois tableaux d'une feuille chacun ; et ses *FUNDAMENTA BOTANICÆ quæ majorum operum prodromi instar theoriam scientiæ botanicæ per breves aphorismos tradunt*, imprimés à Amsterdam en 1736, un petit volume in-8<sup>o</sup>. de 26 pages. Ce second écrit, qui aurait pu précéder l'autre, puisqu'il en est en quelque sorte la théorie, était, selon l'auteur, le résultat de sept années d'études et de l'examen de huit mille plantes. Il contient, en trois cent soixante-cinq aphorismes, toutes les règles qui devaient conduire à une botanique plus régulière qu'il n'en avait existé jusque-là. L'esprit éminemment méthodique de Linnæus s'y applique à classer les auteurs, les systèmes, toutes les parties des plantes, et surtout celles de leur fructification ; à y faire connaître

leurs sexes et le mode de leur fructification ; à tracer les règles dans la détermination de leurs caractères, l'imposition de leur nom, l'examen de leurs différences, le rappel des variétés à leurs formes primitives, le choix de leurs synonymes, la manière de les classer et la recherche de leurs vertus. Cette espèce de programme fut développée dans l'ouvrage intitulé *BIBLIOTHECA BOTANICA recensens libros plerumque de plantis huc usque editos auctoris nomine*, Amsterdam, 1736. La seconde partie de ce même programme qui regarde l'histoire des plantes fut développée dans les *PLANTARUM, seu Systematicarum omnia à fructificatione sumpta*, Leyde, 1738, in-8<sup>o</sup>. ce qui a rapport aux règles dans le choix et la création de noms fut expliqué en détail dans *TITICA BOTANICA in quâ plantarum generica specificarum nomina examini subjiciuntur*, Leyde, 1737, in-8<sup>o</sup>. Ces ouvrages commencèrent la forme de la botanique ; mais six ans après, toute la doctrine de Linnæus, sur ces différents sujets, fut reproduite dans son ensemble donnée dans ses parties, et d'exemples dans la *PHILOSOPHIA BOTANICA in quâ explicanda sunt fundamenta botanica*, Stockholm, in-8<sup>o</sup>. Cet ouvrage où, par les difficultés d'un langage différent du latin ordinaire, qu'il est obscur par son extrême concision autant que par les allusions et les métaphores dont il est rempli, on trouve à chaque page des preuves de la finesse d'esprit la plus raffinée et de la profondeur d'observati-



inte, a joui d'un succès dont on peut dire qu'il n'y avait point eu d'exemple auparavant. Il est devenu une sorte de loi fondamentale reconnue de tous les botanistes à laquelle ils se conforment de plein droit, pour leurs descriptions, pour l'emploi de leurs termes et jusque dans le choix des noms qu'ils sont sans cesse obligés d'employer pour désigner les plantes inconnues n'a point connues. L'auteur de ce livre est encore en pleine vigueur sur tous les points, malgré la grande quantité de végétaux que de nombreux voyages ont procurés depuis sa publication, et quoique des auteurs habiles aient ajouté une infinité de faits à ceux qui étaient connus à cette époque, principalement sur l'anatomie végétale, et sur la structure intérieure des fruits et des semences. On l'a réimprimé une fois de plus, et il en existe un ouvrage prodigieux de commentaires on peut dire que les ouvrages élémentaires de botanique n'ont jamais été que des abrégés ou des extensions du *Philosophia Botanica*, l'auteur au moment où les travaux de Linnæus ont commencé à introduire dans ces sortes d'écrits les principes de la méthode naturelle. Au lieu de la doctrine établie dans les *Fundamenta Botanica*, et dans les ouvrages qui leur servent de développement, n'était pas applicable seulement au règne végétal; et en effet, Linnæus a été guidé par les mêmes principes dans tout ce qu'il a écrit sur la méthode naturelle: peut-être même les applications qu'il en a faites au règne animal, ont elles été les plus heureuses. Les trois feuilles sur lesquelles furent d'abord imprimés, en 1735, les premiers linéaments du *Systema naturæ*, ont encore plus

fructifié que les *Fundamenta botanica*. Linnæus y distribuait, d'après ses principes, les trois règnes de la nature. Le règne minéral, placé le premier, se divisait en pierres, comprenant les sels, les combustibles et les métaux, et en fossiles, dans lesquels se rangeaient les terres, les concrétions et les pétrifications. Le règne végétal y était divisé d'après cette autre méthode devenue si célèbre sous le nom de système sexuel, et fondée sur la position relative, sur la proportion, sur la connexion ou la distinction, et enfin sur le nombre des étamines et des pistils. Enfin, le règne animal qui terminait cette première édition, se divisait en quadrupèdes, oiseaux, reptiles, poissons, insectes et vers. Les cétacés se trouvaient encore parmi les poissons. Les genres des animaux étaient déjà distingués par des caractères, mais les espèces n'y étaient que nommées; et, pour les végétaux, il n'y avait encore que des noms de genres. L'auteur travailla constamment, depuis lors, à perfectionner et à étendre ce premier plan, en appliquant par degrés à tous les genres et à toutes les espèces qu'il put connaître, des caractères et des synonymes exacts. L'ouvrage, dans sa généralité, et en tant qu'il offrait l'ensemble des trois règnes, eut, pendant la vie de Linnæus, onze autres éditions successives: mais dans ce nombre, il n'en est que quatre, toutes imprimées à Stockholm, qui aient éprouvé des changements; les autres ne sont que des réimpressions. Ces quatre éditions originales sont la deuxième de 1740, in-8°, de 80 pages; la sixième de 1748, in-8°, de 232 pages; la dixième de 1757, en 3 vol. in-8°, un pour chaque règne; et la douzième

me de 1766, en quatre volumes, dont deux pour les animaux. La quatorzième et dernière édition, donnée par Gmelin, est de dix forts volumes in-8°, dont sept pour les animaux, et deux pour les plantes. On l'a réimprimée à Lyon et ailleurs. Tel a été l'accroissement prodigieux d'un livre compris originairement en trois feuilles. Cependant la partie botanique du *Systema naturæ* a été encore particulièrement développée dans des ouvrages spéciaux. Dès 1737, Linnæus donna les caractères des genres avec étendue, sous le titre de *GENERA PLANTARUM secundum numerum, figuram, situm et proportionem omnium fructificationis partium*, Leyde, 1737, in 8°; livre qui a été réimprimé cinq fois de son vivant. La huitième édition, par Schreber, est en deux volumes, Francfort, 1789 et 1791. Mais ce ne fut qu'en 1753, qu'il donna l'énumération des espèces, avec les synonymies, dans ses *Species plantarum*, 2 vol. in-8°, Stockholm, 1753; ouvrage qu'il a réimprimé qu'une fois, en 1763, mais auquel il a donné deux suppléments intitulés *Mantissa*. La dernière édition, par Willdenow, a déjà huit volumes, sans être terminée. La fortune des diverses parties du *Systema naturæ* n'a pas été la même à beaucoup près. Tout le monde sait que c'est en botanique que Linnæus a obtenu le plus de succès et de gloire. Sa nomenclature fut promptement adoptée; et encore aujourd'hui c'est la seule que l'on suive généralement. Dans quelque pays, si éloigné qu'il soit, où il existe des botanistes ou même des jardiniers un peu instruits, il suffit pour se faire entendre de désigner une plante par son nom Linnæen. Pendant un grand nombre

d'années la méthode sexuelle a partagé la vogue de cette nomenclature; et même de nos jours on n'en suit pas d'autres dans divers jardins, et dans beaucoup d'ouvrages. Cependant, bien qu'elle soit d'une application facile, elle ne surpasse point sous ce rapport les méthodes qui l'avaient précédée; et à d'autres égards, elle a des vices que l'on ne peut méconnaître, particulièrement celui de rapprocher souvent les plantes, contre toutes les analogies de leur structure. L'auteur n'avait pas même le mérite de l'invention: non seulement il n'avait pas découvert le sexe des plantes, comme une sorte d'opinion populaire le lui attribue; cette grande découverte due à Millington, professeur d'Oxford, fut prouvée d'après l'expérience, par Robart, en 1681; soutenue en 1682, par Grew; en 1686; par Rai; et Vaillant en fit, en 1718, l'objet d'une dissertation particulière, où il eut le tort de ne mentionner aucun de ses prédécesseurs. Il y a plus; un médecin de Wolfenbittel, nommé Burckhard, avait montré, dès 1702, dans une lettre à Leibnitz, qu'il serait possible de fonder une méthode botanique sur les organes sexuels, et il avait indiqué dès lors presque toutes les considérations dont Linnæus a fait usage (Voyez J.-H. BURCKHARD, tom. VI, pag. 290). Ainsi l'on ne doit point placer la méthode sexuelle au nombre des services que Linné a rendus à la science, ni même parmi les causes qui ont contribué à l'empire que cet homme célèbre a obtenu en botanique. C'est, nous le répétons, à l'étude distincte qu'il a faite de chaque espèce, à la régularité et au détail de ses caractères de genres, au soin qu'il prit d'en écarter toutes les circonstances

telles que la grandeur et à la précision énergique, à la précision technique, et surtout à la rigueur de sa nomenclature, à l'avantage. Cette dernière tint surtout à l'idée heureuse, dans ses *Species plantarum*, de désigner chaque espèce par un seul nom, au lieu d'un adjectif, qu'il appelait *epitheton*, et qui, s'ajoutant au genre, tenait lieu de ces épithètes usitées auparavant. On ne se trouva tellement soulagé de cet artifice si simple, qu'on ne put plus suivre d'autre auteur; et dire que c'est à dater de lui, et principalement par son exemple, que Linnæus parvint à égarer les autres botanistes. Dans le règne minéral, Linnæus avait, outre son système général, des mérites particuliers qui auraient pu lui donner un commencement, une prééminence non moins grande que celle qu'il eut en botanique. Ses divisions des ordres étaient beaucoup plus conformes aux rapports naturels, et classait pour la première fois un grand nombre d'espèces; et, dans les insectes surtout, il était le premier qui fût descendu jusqu'à classer et à nommer les espèces de ces animaux: mais il eut dans Buffon, dans ses ouvrages sur les quadrupèdes et pour les oiseaux, des rivaux doués de trop de talent, dont les ouvrages étaient plus exacts et trop parfaits, pour que Linnæus ne tombassent dans l'oubli. D'ailleurs la botanique, beaucoup moins cultivée que les autres sciences, ne pouvait attirer autant de sectateurs ni mériter un succès aussi prompt. Ce n'est qu'à petit que le mérite de Linnæus, dans cette partie, a

pu se faire jour, et qu'il en est devenu aussi pour quelque temps le modèle et le législateur: mais les ouvrages de Pallas et de Fabricius, et ceux de quelques zoologistes vivants, vinrent bientôt donner à l'histoire des animaux une extension telle, que Linnæus resta promptement en arrière. Son règne minéral, comme il en convient lui-même, ne lui a point donné de sujet de se glorifier: quoiqu'il ait eu le mérite, dans sa sixième édition, de faire connaître l'importance des formes cristallines, il ne connut pas les caractères essentiels de ces formes; il leur soumit si despotiquement les minéraux figurés, qu'il rangea dans les mêmes genres tous ceux qui avaient à-peu-près la même forme, quelle que fût leur composition chimique. Aucun minéralogiste ne voulut se soumettre à une méthode si arbitraire; et son contemporain et compatriote, Wallerius, domina dans cette partie, même en Suède. Le *Systema naturæ* a été, aussi bien que le *Philosophia botanica*, réimprimé en plusieurs pays, traduit en diverses langues, et commenté par un grand nombre de naturalistes. On a fait des livres et des recueils de gravures, uniquement dans la vue d'en faciliter l'étude. Il nous serait impossible de parler en détail de tous ces ouvrages: c'est même assez nous occuper de l'ouvrage primitif auquel ils se rapportent, et il est temps que nous revenions à l'auteur. Nous l'avons laissé en Hollande, chez Clifort. Outre tous les écrits dont nous venons de parler, il y mit au jour les résultats botaniques de son voyage en Laponie, dans sa *Flora Laponica*, Amsterdam, 1737, in-8°, l'un des plus élégants écrits de ce genre qui existent. Ce fut encore dans ce temps-là, qu'il

rendit à la mémoire de son ami et compatriote Pierre Artedi, qui venait de se noyer dans un des canaux d'Amsterdam, le service de racheter des mains de son hôte le manuscrit de son *Ichtyologie*, et d'en donner l'édition en un vol. in-8°, Leyde, 1738, ouvrage où la main de l'éditeur se fait aisément reconnaître, et qui contribua, de son côté, à perfectionner la partie du *Systema naturæ* qui concerne les poissons. Linnæus profita de son séjour en Hollande, pour se faire recevoir docteur en médecine dans la petite université de Harderwick, en Gueldre, qui jusqu'à sa suppression a compté cet événement comme un de ceux dont elle se glorifiait le plus. Il se rendit ensuite en Angleterre, où la réputation de ses ouvrages aurait dû le précéder, et où les recommandations empressées de Boerhaave auraient pu suffire pour le faire bien traiter. Cependant Sloane et Dillenius, alors les plus fameux naturalistes du pays, le reçurent plus que froidement : aussi les quitta-t-il bientôt pour venir à Paris, où il éprouva un accueil plus aimable, et se lia pour la vie d'une amitié tendre avec Bernard de Jussieu. Il aurait pu alors obtenir de l'emploi à Leyde; mais Adrien Van Royen, qui avait succédé à Boerhaave, et qui haïssait son prédécesseur, y mettait pour condition de ranger, d'après la méthode sexuelle, les plantes du jardin, qui l'étaient d'après celle de Boerhaave. Linnæus ne voulut pas agir avec cette ingratitude envers la mémoire de son bienfaiteur, et retourna en Suède. Sa patrie ne le reçut pas non plus d'abord, comme il semblait qu'elle aurait dû le faire; et il aurait peut-être abandonné les sciences pour la pratique de la médecine, s'il

avait trouvé des malades : mais cette ressource même lui manqua. Cependant il obtint enfin de l'appui, et il l'obtint d'hommes dignes de l'apprécier, le baron Charles de Geer, maréchal de la cour de la reine, à qui nous devons sept volumes d'excellents mémoires sur l'Histoire des Insectes, et le comte de Tessin, sénateur du royaume et gouverneur du prince royal. Ce dernier, surtout, se montra pendant toute sa vie un mécène affectueux pour Linné, qui lui témoigna une reconnaissance constante, en lui dédiant, avec les expressions du plus tendre attachement, les éditions successives du *Systema naturæ*. Il fut nommé par la protection de ce seigneur, en 1738, à une place de médecin de la flotte, et fut chargé d'enseigner la botanique dans la capitale; emplois auxquels il joignit, en 1739, le titre de médecin du roi, et celui de président de l'académie des sciences qui venait de se former à Stockholm. Enfin, en 1741, il fut promu à la chaire de botanique de l'université d'Upsal. C'était-là le dernier terme de ses desirs. Les chaires d'Upsal, aussi honorées que bien rentées, sont les places les plus considérables auxquelles un homme de lettres puisse prétendre en Suède. Linné occupa cette chaire pendant trente-sept ans, sans cesse entouré d'élèves dont il se faisait autant d'amis zélés, voyant de jour en jour s'accroître sa considération, et profitant sans relâche de tous les moyens qu'elle lui donnait pour perfectionner ses ouvrages et pour étendre son influence. Il fit, par ordre des états du royaume, des voyages en diverses provinces de Suède, afin d'en recueillir les productions naturelles, et il en a publié d

1 suédois : celui

ad et de Gotland, fait en 1745 ; celui de Gothie, fait en 1746, fut fait l'année suivante, et celui de 1749, le fut en 1751. Linné dans ces voyages, outre ses observations d'histoire naturelle, remarques intéressantes sur les plantes, les mœurs des habitants et leur agriculture. Les observations que lui avaient déjà fournies ses voyages en Laponie et en Dalécarlie, le mirent en état de publier, en 1746, son *Fauna suecica*, ou Faune générale des animaux de Suède, qu'il réimprima, augmentée de nouvelles observations, en 1761 ; et de donner, en 1749, une Flore générale du même pays. Mais il était nécessaire, pour satisfaire entièrement ses vues, qu'il se procurât aussi la connaissance des productions étrangères ; et c'est pour quoi il prit la peine d'ordonner qu'on écrive les grandes collections qu'on trouvaient à sa portée. Trois cabinets ont été publiés par lui : le cabinet du roi de Suède ( *Musæum Adolphi Frederici* ), dont le premier volume est in-folio, avec de belles figures d'animaux, en 1764 ( le second est en manuscrit ) ; celui de la reine ( *Musæum Ludovicæ Udalricæ* ), 1768, Stockholm, 1764 ; celui de la reine de Tessin ( *Musæum Tessinense* ), 1 vol. in-folio, Stockholm, 1753. Il a donné aussi des descriptions de ceux de l'académie de Stockholm, de l'université d'Upsal et de quelques particuliers. Il dessinait et acheta un herbier, rendu autrefois à Ceylan, par Jean Burmann, et le publia sous le titre de *Herbaria Zeylanica*, Stockholm, 1768, in-8°. : mais toutes ces recherches ne lui suffirent point ; et

pour les étendre, il trouva moyen de faire placer ses élèves comme aumôniers ou comme chirurgiens, sur des vaisseaux, ou même de leur faire donner des missions comme naturalistes, pour des pays lointains, comptant assez sur leur reconnaissance pour être assuré qu'ils lui enverraient, de tous côtés, ce qu'ils recueilleraient de plus intéressant. Les noms de quelques-uns d'entre eux sont devenus célèbres par les relations qu'ils ont rédigées. Kalm voyagea en Amérique ; Hasselquist en Palestine et en Egypte ; Torén aux Indes ; Osbeck en Chine ; Læfving en Espagne ; Thunberg au Japon ; Forskæl en Arabie ; Solander dans la mer du Sud ; Sparrmann au cap de Bonne-Espérance. On peut dire que c'est en grande partie à leur maître qu'on doit les nombreux matériaux dont leurs voyages ont enrichi la science. Les autres, tels que Rolander, Ternstrœm, Koehler, etc., n'ont point laissé de relation ; mais Linnæus a eu soin de consigner leurs noms dans ses ouvrages, de manière qu'ils ne periront point. Il avait encore un autre moyen d'employer les talents de ses élèves : au moment où ils devaient soutenir leurs thèses, il les faisait travailler, sous son inspection, à des recherches dont il leur traçait le plan, et qui donnaient lieu, presque toutes, à des dissertations pleines d'intérêt ; il en a rédigé lui-même un nombre suffisant pour remplir six volumes, qui ont été publiés sous le titre de *Amœnitates academicæ*, Stockholm, 1749 à 1763 ; et Schreber qui les a fait réimprimer à Erlang, en 1785, y a réuni trois volumes composés de celles qui ont été écrites par les élèves de Linné et seulement présidées par lui. Il existe certainement dans les

sciences bien peu de recueils aussi riches en idées neuves ; la physiologie végétale , l'économie des plantes , celle des animaux , la philosophie générale de l'histoire naturelle , y trouvent les matériaux les plus précieux , toujours présentés d'une manière ingénieuse , dans un langage singulier , mais attachant par sa singularité même ; jusqu'à ses titres offrent des locutions figurées , mais ordinairement très-expressives. Veut-il parler des moyens divers par lesquels la nature assure la fécondation des végétaux , ce sont les *Noces des plantes* ; les changements de position de leurs parties pendant la nuit , constituent le *sommeil des plantes* ; les époques où elles fleurissent dans l'année , forment le *calendrier de Flore* ; l'*horloge de Flore* consiste dans les heures où s'ouvrent où se ferment leurs fleurs. Celles de ses dissertations qui ont pour titres , *Prolepsis plantarum* , *Metamorphosis plantarum* , présentent des considérations profondes sur les phénomènes les plus obscurs de la végétation , et sur la facilité de toutes les parties végétales à se changer les unes dans les autres. Dans celles qu'il intitule , *OEconomia nature* , *Politia nature* , se trouvent des vues élevées sur les rapports mutuels de tous les êtres et sur leur concours au but général de l'univers. L'espace ne nous permet pas de rapporter les titres de tous ces petits écrits , ni même de choisir parmi eux ceux qui mériteront toujours d'être lus. Cependant , tous les naturalistes de l'Europe et de l'Amérique s'empresaient de se mettre en rapport avec Linnæus , et de lui offrir ce qu'ils croyaient digne de lui : ses collections s'enrichissaient , et enrichissaient ses ouvrages ; ses systè-

mes , sa nomenclature , de d'un usage général ; et la fa cette nomenclature donnait toire naturelle , en rendait presque universel. Des g ments , de riches particulier les pays , établissaient des des jardins à grands frais : faisaient venir des plantes parts ; l'Autriche , la Ru Danemark , à l'imitation de faisaient recueillir les produ leurs provinces , ou envoy naturalistes dans les pays . La science prenait un ess Linnæus sentait qu'il en étai cipale cause ; et ce sentim pour lui une ample récom ses immenses travaux. Tou honneurs ne lui manquèren Il se vit associé à toutes le mies de l'Europe ; les princ lui donnaient des marques é de considération. Anobli de l'ordre de l'étoile polaire son souverain , il fut dema le roi d'Espagne , par le r gleterre ; Louis XV lui env grains recueillies de sa mai dans la simplicité de sa vie peu accessible aux honn moude. Vivant avec ses élè traitait comme ses enfants , plante singulière , quelque d'une forme peu ordinaire , seuls le droit de lui proc vraies jouissances : il n'étai ment troublé par les attaqu antagonistes ; et bien qu'il e de fort célèbres , tels que Buffon et Adanson , et qu'il

(1) C'est depuis lors , qu'on lui don de Chevalier von Linné. Au reste , de noblesse ne lui furent pas accordées. dération de ses nombreux travaux en l mais pour avoir découvert un moyen grossir les perles que produisaient certa les de Suède.

ité avec injustice, il ne la peine de leur répondre, cela un conseil que Boerivait donné dans sa presse. Il avait épousé, vers demoiselle More, cette onne de Fahlun, dont is parlé; et il en a eu s (1), et un fils, Charles i lui a succédé dans sa qui est mort sans enfants, ops après lui (en 1784). it de taille; son visage t, son œil vif et gai. Sa it pleine de charmes; et ui l'approchaient, conce- ur lui uu tendre attache- eule faiblesse paraît avoir nd amour de la louange.

hé à la religion, il ne par- Divinité qu'avec respect, t avec un plaisir marqué les nombreuses que lui offrait aturelle de faire connaître de la Providence. Malgré gable activité, sa santé ez bien soutenue jusques ou un affaiblissement de sa lui fit prévoir d'autres

Il fut, en effet, frappé ie, en faisant une leçon au ement de mai 1774. Une ittaque, en juin 1776, le a plus grande partie de ses Il mourut enfin d'une hy- le 10 janvier 1778, âgé de onze ans. Il est inhumé dans rale d'Upsal. Gustave III s regrets de la Suede sur e, dans un discours pro- vant les états du royaume. : composa lui-même l'orai-

l'une de ses filles ( Elisabeth-Christe l'on doit l'observation intéressante abilité de la vapeur transpirée par antes, et des étincelles électriques capsaque, le soir, par un temps

son funèbre de Linné, qu'il fit lire publiquement à Upsal; on lui a fait depuis ériger, dans le jardin de cette université, un monument ayant la forme de temple, dans lequel on doit réunir les productions de la nature. Deux médailles ont été frappées en son honneur. On trouve sa Vie et le catalogue raisonné de ses ouvrages, dans la *Revue générale des écrits de Linné*, par Richard Pulteney, dont on a une traduction française par Millin, 2 vol. in-8°. Gilibert a donné aussi sa Vie en latin; dans le troisième volume d'un choix de ses ouvrages qu'il a publié en 1787, à Lyon, sous ce titre: *Car. Linnæi Fundamenta botanica*. Condorcet, Vicq-d'Azyr et Broussonnet ont inséré son éloge dans les mémoires des sociétés dont ils étaient secrétaires. Ses herbiers et ses manuscrits ont été transportés en Angleterre par le docteur Smith, botaniste célèbre, qui les avait acquis après la mort de Linné le fils. J. F. Gronovius a donné le nom de *Linnaea*, en l'honneur de cet illustre botaniste, à un genre de plantes de la famille des chevre-feuilles.

C—V—R.

LINSCHOTEN (JEAN-HUGUES VAN), voyageur hollandais, né à Harlem en 1563, s'embarqua au Texel le 6 décembre 1579, pour aller à Séville, où deux de ses frères étaient établis. Il se rendit ensuite à Lisbonne avec un seigneur allemand; entra au service de Vincent de Fonseca, nommé archevêque de Goa, et partit, en 1583, pour cette résidence, où il resta plusieurs années, et où il observa les mœurs des habitants et les productions du pays. Après la mort de l'archevêque, en 1589, il retourna en Portugal, puis en Hollande. A peine y avait-il ache-

vé la relation de son voyage, et commencé à jouir de l'entretien de ses amis, qu'on le choisit pour faire partie de l'expédition que les Hollandais envoyaient pour découvrir un passage à la Chine par le nord-est. Il fut nommé, de la part du stathouder et des directeurs de l'entreprise, commis général de la flotte. « Le projet » était de mon goût, dit-il lui-même, » et conforme à mon inclination : » ainsi, sans faire attention au pé- » ril auquel on s'expose dans cette » navigation parmi les glaces, je l'en- » trepris pour le bien de ma patrie » et pour ma propre satisfaction. » Ma fonction était de tenir un jour- » nal de tout ; et je m'en suis acquit- » té aussi exactement qu'il se puisse, » écrivant, jour par jour et heure par » heure, tout ce qui nous arrivait, » et tout ce qui s'est passé dans le » voyage, sans prendre parti ni pour » ni contre. » La flotte de trois vais- » seaux, sous les ordres de Nay, Brandt et Barentz, partit du Texel le 5 juin 1594 ; et le 22 juillet, on était au détroit de Waygats. On navigua le long de la nouvelle Zemble, sans trouver ni havre ni passe : les glaces qui empêchaient d'avancer, s'étant dispersées, on fit quarante lieues dans la mer de Tartarie jusqu'à l'embouchure de l'Oby. Les Hollandais, ayant vu la mer à - peu - près ouverte, pensèrent qu'elle devait s'étendre jusqu'à la Chine, au Japon et aux pays circonvoisins ; la vue de la côte qui fuyait au sud-est, les confirma dans cette idée. « Cependant, ajoute Linscho- » ten, nous n'avancions pas que cela » fût avec la dernière certitude, le » vent contraire qui nous fit prendre le » large, nous ayant empêché de nous » éclaircir davantage. » Enfin, les gros temps, les brumes, les glaces forcèrent

à rebrousser chemin le 11 août ; et le 15 septembre, Linschoten revint Enckhuysen. Il fut un de ceux que l'on chargea d'aller à la Haye présenter au stathouder et à Barneveldt, grand pensionnaire, le rapport du voyage. En remettant cette relation avec les dessins et les cartes, il fit entendre qu'eu égard à de si heureux commencements, le passage lui paraissait très-possible. Examen fait de son rapport, on décida une nouvelle expédition, forte de sept bâtiments ; les mêmes chefs la commandèrent, et Heemskerck leur fut adjoint. On quitta le Texel le 2 juillet 1595 ; le 19 août, les Hollandais étaient devant le détroit de Waygatz, encore obstrué par les glaces. Ayant reconnu l'impossibilité de les franchir, ils firent voile le 15 septembre, pour la Hollande. Linschoten fixa son séjour à Enckhuysen, et mourut en 1633. On a de lui, en hollandais : *I. Itinéraire, Voyage ou Navigation aux Indes-Orientales du Portugal, comprenant une Relation abrégée de ces pays, et des côtes maritimes, etc.*, Amst., 1596, in-fol. cart. et fig. ; *ibid.*, 1614, 1623, in-fol. ; traduit en latin par l'auteur, la Haye, 1599, in-fol. ; Amsterdam, 1614, in-fol. ; traduit en anglais, Londres, 1598, in-fol. ; et en français, sous ce titre : *Histoire de la navigation de J.-H. de Linschoten, Hollandais, aux Indes-Orientales, contenant diverses descriptions des lieux jusques à présent découverts par les Portugais ; Observations des coutumes et singularités de là et autres déclarations, avec annotations de B. Paludanus, docteur en médecine, sur la matière des plantes et épiceries, etc.*, Amsterdam, 1610, in-fol. ; *ibid.*, 1619



n-fol. Toutes ces traductions également enrichies de cartes figures copiées sur l'édition originale. Celle-ci contient de plus : 1°. *Description de la côte de Guinée, de Angola et autres pays maritimes d'Afrique*, etc., suivie d'une *Description des Indes-Orientales*. — *Le grand Routier de mer, contenant une instruction des routes et qu'il convient tenir en la navigation des Indes-Orientales, et au voyage de la côte du Brésil, des Isles, etc.* — 3°. *Extrait authentique de toutes les rentes, impôts, tributs, dixièmes, des rois d'Espagne, par tous les royaumes; avec une brève détermination de la puissance et origine des rois de Portugal*. Le long séjour de Linschoten à Goa, et ses relations avec des hommes en place, les savants et des voyageurs, ont mis à portée de se procurer des renseignements exacts sur les mœurs et les productions des Indes-Orientales. Quoique son livre soit un peu ancien, il peut encore être utile; il offre un tableau fidèle des possessions portugaises dans les Indes à la fin du seizième siècle. On y voit les commencements de la décadence de leur empire dans l'Orient. Quoiqu'il n'ait été écrit qu'après le départ de la première expédition des Hollandais dans les Indes (*Voyez HOUTMAN, t. XX, pag. 623*), on ne peut nier que sa lecture n'ait contribué à en faire entreprendre de nouvelles; et il est très-possible que peut-être l'auteur mettait ses matériaux en ordre, il ait, par ses entreprises, favorisé l'exécution du projet de Houtman. *Le Routier des Indes* a, pendant un long-temps, joui du plus grand crédit parmi les marins; et il est reconnu que, pour aller de

Firando, dans le Japon, à Batavia, c'était un guide extrêmement sûr. Il contient beaucoup de descriptions et des extraits de voyages intéressants. Ces divers morceaux, à l'exception de la description de la Guinée, ne se trouvent pas dans la première édition de la traduction française, qui est souvent inexacte: en revanche elle offre les notes de Paludanus, que l'on voit aussi dans toutes les éditions subséquentes, soit de l'original, soit des traductions. La traduction latine contient encore un abrégé des Voyages de Linschoten au Nord. II. *Voyage, ou Navigation au Nord, le long de la Norvège, du Cap-Nord, de la Laponie, du Finland, de la Russie, de la Mer Blanche, etc., par le détroit de Nassau, jusque devant le fleuve Oby, dans les années 1594 et 1595*, Francker, 1601, in-fol. avec fig. Cette relation n'offre que le journal du navire sur lequel Linschoten était embarqué. Gérard de Veer, qui était du second voyage, publia le journal des autres bâtiments. Linschoten donne des détails intéressants sur les mœurs des Samoïedes, sur la Nouvelle Zemble, et la côte du continent qui lui est opposée. On trouve son journal dans le premier volume du *Recueil des Voyages au Nord*. Les frères De Bry ont inséré la totalité de l'ouvrage de Linschoten sur les Indes, dans la seconde, la troisième et la quatrième partie des *Petits Voyages*; mais ils l'ont partagé et distribué dans un ordre qui n'était pas le sien. Ils ont aussi placé dans leur recueil, un extrait de sa description de la Guinée. Quoique l'auteur eût mis lui-même sa relation en latin, ils en ont fait faire une nouvelle version, à laquelle ils ont employé deux traducteurs qui ont quelquefois mal

compris le texte, et d'autres fois s'en sont trop écartés. De plus l'édition des De Bry, est, suivant l'observation de Camus, gâtée par de nombreuses fautes d'impression. E—s.

LINSENBHRDT. Voy. LENTILIUS.

LINT (PIERRE - VAN), peintre d'histoire, né à Anvers, en 1609, s'adonna de bonne heure à la peinture, et se rendit fort jeune en Italie. Après avoir visité Venise, où il étudia les ouvrages de Paul Veronèse, il vint à Rome, et s'y livra à son art avec une nouvelle ardeur. Il se fit d'abord connaître par quelques beaux portraits; et bientôt son talent lui fit confier la peinture de la chapelle de Sainte-Croix, dans l'église de la Madona del Popolo. Il y représenta l'*Invention* et l'*Exaltation de la Croix*. Ces deux tableaux ont été gravés par P. de Baillu. Le cardinal Ginnasi, évêque d'Ostie, prit Van Lint sous sa protection, lui accorda une pension considérable, et voulut qu'il ne travaillât que pour lui. Cet artiste resta pendant sept ans attaché au prélat; mais, après une absence de dix ans, il ne put résister au désir de revoir sa patrie; et, en 1639, il revint à Anvers, où sa réputation l'avait devancé. Elle s'étendit bientôt jusqu'en Danemark, où le roi Christian IV, charmé de la beauté de ses ouvrages, lui en commanda quelques-autres. Quoique ce peintre fût très-laborieux, ses tableaux sont rares, même dans son pays: il en existe quelques-uns à Anvers. Ceux qu'il a peints pour la ville d'Ostie, passent pour les meilleurs. Il peignait l'histoire avec un égal succès, en grand et en petit: son dessin est correct, son coloris ferme et vrai; ses compositions sont une heureuse imitation des grands ma-

tres d'Italie. P. de Baillu a gravé, d'après lui, deux estampes, dont l'une représente le *Combat du vice et de la vertu*, in-4°.; et l'autre la *Vierge assise, avec l'Enfant Jésus sur ses genoux, auquel un ange présente la croix, tandis qu'un autre ange lui offre des fruits*. On croit que Van Lint mourut à Anvers. — Henri Van LINT, peintre flamand, se rendit en Italie, vers 1710, et reçut le surnom de *Studio* dans la bande académique de Rome: il peignait le paysage et les intérieurs; ses ouvrages, en général, sentent la palette. Le Musée du Louvre possédait de ce maître un *Intérieur d'église*, qui a été enlevé par la Prusse, en 1815. Van Lint a aussi gravé à l'eau-forte avec talent. On connaît de lui une très-belle estampe in-folio, représentant le *Temple de la Sybille à Tivoli*; le paysage, qui offre un site montagneux et boisé, est d'une composition très-riche. P—s.

LIONNE (ARTUS DE), évêque de Gap, né en cette ville vers la fin du seizième siècle, s'est également distingué par les vertus d'un prélat, et par les talents d'un bon géomètre. Après avoir terminé ses études d'une manière brillante, il fut pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Grenoble, et épousa Isabelle, sœur d'Abel Servien, sur-intendant des finances. Il eut de ce mariage un fils (Hugues de Lionne), qui s'est acquis une juste célébrité dans les négociations. Après quelques années de mariage, il perdit son épouse, et, malgré les avantages qu'on lui offrait, il refusa de contracter un nouvel engagement. L'amour de la retraite lui fit embrasser l'état ecclésiastique; et il fut nommé, en 1637, à l'évêché de Gap. Il visita son

se, malgré la difficulté des ans et la rigueur des saisons, tira des pasteurs, à ses frais, paroisses qui en étaient privées, reconstruire son église cathédrale, ruinée par les protestants. Son attachement pour le troupeau qui était confié, le détermina à aller le riche archevêché d'Embrun; mais l'affaiblissement de sa santé l'obligea de se démettre, en 1611. Il se retira à Paris, ne conservant d'autres bénéfices que l'abbaye de Massignac, et il y mourut le 18 mai 1663. L'oraison funèbre de ce prélat fut prononcée à Gap, par le curé de Charmes; et elle a été imprimée à Grenoble, 1675, in-4°. Allard nous apprend (*Bibl. du Rhône*) que Lionne avait laissé manuscrit une *Histoire des évêques de Gap, ses prédécesseurs*. On trouve de lui : *Amenior curvili-um contemplatio*, Lyon, 1654, in-8°. Le P. Leotaud, son compatriote et son ami, fut l'éditeur de cet ouvrage, où l'auteur considère principalement la lunule d'Hippocrate, et les autres formées à son imitation, dans les cercles de rapports différents d'un à deux; ainsi que dans les espaces circulaires dont il détermine les quadratures absolues. Il est le premier qui ait remarqué la similitude absolue des deux par rapport à la lunule d'Hippocrate, comparée par une ligne partant du centre du grand cercle; remarque dont on a fait, mal à propos, honneur à Simon Stevin ou Caswel. (*V. Montucla Hist. mathématiques*, tom. II, p. 76.)

W—s.

LIONNE (HUGUES DE), ministre d'état, fils du précédent, né à Grenoble, en 1611. Son père prit soin lui-même de sa première éducation, et l'envoya ensuite

à Abel de Servien, son oncle, qui, lui trouvant beaucoup de maturité, le nomma son premier commis, et l'initia dans tous les secrets de la politique. Servien ayant été disgracié (*Voy. A. DE SERVIER*), le cardinal de Richelieu offrit à Lionne de lui conserver son emploi; mais celui-ci le remercia, et partit pour l'Italie, en 1636. Pendant qu'il était à Rome, il eut de fréquentes occasions de voir le cardinal Mazarin, dont il ne pouvait cependant pas prévoir la prochaine élévation: Mazarin, appelé au ministère, se souvint de Lionne et le recommanda si instamment à la reine mère, qu'elle le fit son secrétaire. La reconnaissance qu'il devait au premier ministre, ne l'empêchait pas de combattre son avis dans le conseil, quand il le jugeait nécessaire. Il n'en partagea pas moins sa disgrâce: la reine fut obligée de l'éloigner. On reconnut bientôt le tort qu'on avait eu de se priver de ses lumières; il fut rappelé, et parvint à imposer silence à ses ennemis. Lionne, pendant son voyage en Italie, avait été chargé de terminer les différends qui existaient entre le pape et le duc de Parme; et il s'était acquitté de cette négociation avec beaucoup de succès. La connaissance qu'il avait acquise des intérêts des princes italiens et du caractère de leurs ministres, fit juger que personne n'était plus propre à remplir les fonctions d'ambassadeur extraordinaire à Rome: il assista en cette qualité, en 1655, au conclave dont le résultat fut l'élection d'Alexandre VII, et parvint, malgré les intrigues du cardinal de Retz, à faire prononcer le nouveau pape pour les intérêts de la France. Il fut ensuite envoyé à Madrid, pour négocier la paix entre les deux puissances, et

le mariage de Louis XIV avec une infante : mais il ne put réussir dans cette double négociation ; et ce ne fut qu'en déterminant les princes allemands à s'allier à la France, qu'il parvint à faire craindre à l'Espagne une guerre funeste, et à l'amener ainsi à conclure une paix vivement désirée par le cardinal Mazarin, dont elle accroissait la réputation. ( Voy. Louis DE HARO et MAZARIN. ) Lionne succéda, en 1661, à Mazarin, dans la place de ministre des affaires étrangères : le cardinal mourant l'avait désigné au roi comme l'homme le plus capable de la bien remplir ; il montra beaucoup de fermeté dans la discussion qui s'éleva au sujet de la prétention de Wateville, ambassadeur d'Espagne, pour la préséance ( Voy. D'ESTRADES ), et amena le cabinet de Madrid à déclarer publiquement qu'il désavouait la conduite de son ambassadeur. Il obtint aussi du pape une réparation de l'insulte faite au duc de Créquy par les gardes-corses. Le roi le récompensa de ses services, en le nommant à la place de secrétaire d'état, vacante par la démission de M. de Brienne. Ce fut Lionne qui ménagea l'acquisition de la ville de Dunkerque. Il mourut à Paris, le 1<sup>er</sup> septembre 1671 : son oraison funèbre fut prononcée par Fromentières, évêque d'Aire. Ce ministre, dit Voltaire, était un homme aussi laborieux qu'aimable. St.-Simon, qui paraît avoir eu en vue d'écrire la satire plutôt que l'histoire de ses contemporains, en parle néanmoins d'une manière avantageuse : « Lionne, dit-il, était » très-instruit des intérêts des prin- » ces, adroit négociateur, mais trop » connu pour tel par les ministres » étrangers, qui se déliaient de

» lui et le craignaient » vaillait ordinairement » par les circonstances » tout lui-même avec » et une supériorité sans » leurs, sacrifiant, sa » ment, sa fortune, » jusqu'à sa paresse, » bonne chère et aux autres. On a de Lionne des *Lettres* interceptées en 1666 de la garnison de Lille imprimées ( en Hollande in-12 ), avec quelques autres et des remarques qu'on a attribuées à Lisola : ce volume, une partie de la collection française : ils ont reparu dans un *Recueil de pièces pour servir à l'histoire*, Cologne, 1668 ; enfin, ils ont été réunis dans des additions, sous ce titre : *Mémoires et Instructions dans les négociations concernant la France*, in-12. « Rien n'est si beau » que Lionne, que les réponses » de Lionne au comte d'É » ont été imprimées avec » les lettres de cet ambassa- » deur ; c'est là le livre » qui se destinent à lire » et à consulter, pour les » affaires et aux négociations. On peut consulter la *Vie* de Lionne dans les *Mélanges curieux* de suite aux œuvres de St.-Simon ( à qui elle avait été attribuée ), tom. 1<sup>er</sup>. et les *Vies des hommes illustres de France*, par d'Auvigny. Le portrait de Lionne est gravé par Larmessin, Poilly, Paris. LIONNE ( ARTUS DE ), évêque de Rome, en 1655, pendant son père y remplissait le

destiné à la carrière  
 fait chevalier de  
 passion malheu-  
 tout-à-coup une  
 ur le monde, qu'il  
 renoncer. Il se tint  
 nps dans une mai-  
 où il fit connaître  
 olution d'embrasser  
 ie. Il fut pourvu de  
 np; mais après l'a-  
 ules de Lioune, son  
 our les missions de  
 distingua par son  
 ogres de la foi, et  
 langue et des usa-  
 . Il accompagna,  
 mbassadeurs que le  
 oyait à Louis XIV;  
 Indes avec eux,  
 ntes provinces du  
 la Chine, et revint  
 , pour les intérêts  
 es fatigues avaient  
 et les supérieurs  
 sions l'envoyèrent  
 résence ne pouvait  
 à la prospérité de  
 it. Il y passa les  
 de sa vie, et mou-  
 on du séminaire des  
 res, le 2 août 1713.  
 alie a eu part aux  
 des missionnaires,  
 ions des Chinois,  
 tres, etc. W—s.  
 EAN-ÉTIENNE), sur-  
 re turc, né à Ge-  
 tait habile dans la  
 ssin, la perspective  
 n émail. Il réussit  
 dans ce dernier  
 célèbre Petitot, lui  
 copier un beau port-  
 quer son ouvrage,  
 pour l'original. Eu

1725, Liotard se rendit à Paris, et  
 s'y fit connaître par ses pastels, ses  
 émaux et ses miniatures. Il se lia  
 avec Lemoine; mais il ne put resis-  
 ter au désir de visiter l'Italie, et fit  
 ce voyage à la suite du marquis  
 de Puyieux, ambassadeur de Fran-  
 ce près la cour de Naples. Après un  
 séjour de quelques mois dans cette  
 ville il se rendit à Rome, où ses por-  
 traits lui acquirent beaucoup de ré-  
 putation. Quelques Anglais de sa  
 connaissance ayant formé le projet  
 de se rendre à Constantinople, le  
 déterminèrent à les suivre; et il arri-  
 va dans cette ville au mois de juin  
 1738. Il y resta quatre ans, occupé  
 à peindre les costumes et les usages  
 des habitants. Il adopta l'habit le-  
 vant in; et dans un séjour de dix  
 mois qu'il fit en Moldavie, il se lais-  
 sa croître entièrement la barbe. Il se  
 rendit alors à Vienne, où l'empereur  
 François I<sup>er</sup>, lui fit l'accueil le plus  
 distingué. Il fit le portrait de ce prince  
 et celui de Marie-Thérèse dont il ob-  
 tint une protection toute particulière;  
 et l'empereur lui demanda son pro-  
 pre portrait, pour le placer dans la  
 galerie de Florence, parmi ceux des  
 peintres célèbres. Après un séjour de  
 quelques mois en Autriche, Liotard  
 vint à Paris, où il fit les portraits  
 de toute la famille royale; de là il  
 passa en Angleterre, où il peignit la  
 princesse de Galles. A son retour sur  
 le continent, il débarqua en Hol-  
 lande, où il peignit le stathouder et  
 sa sœur: de la Haye il envoya deux  
 de ses plus beaux ouvrages à l'impé-  
 ratrice. La princesse, charmée de ce  
 présent, lui adressa les plus vives  
 instances pour qu'il revint à Vienne;  
 la guerre qui éclata vers cette épo-  
 que, et le mariage qu'il contracta  
 avec Marie Fargues, fille d'un négo-  
 ciant français établi à Amsterdam,

l'empêchèrent de se rendre à cette invitation. Ce n'est que depuis son mariage qu'il se rasa ; mais il conserva toujours l'habit levantin qu'il trouvait plus commode que le nôtre. Il existe dans la galerie de Dresde plusieurs pastels de ce peintre, notamment un *Portrait du maréchal de Saxe*, remarquable par une force de coloris, et surtout par une précision de contours et de touche, que l'on rencontre bien rarement dans les peintures de ce genre. Il a tenté de donner à ses portraits en émail des dimensions inusitées jusqu'alors ; et l'on connaît de lui des émaux hauts de près d'un pied et demi sur plus d'un pied de large. Sur la fin de sa vie Liotard s'était retiré à Genève ; il y peignit un assez grand nombre de portraits, et mourut vers 1776. Plusieurs artistes ont gravé d'après lui ; entre autres, Faldoni, Gaillard, Petit, Littret, Ardell, Wille, etc. Lui-même a gravé à l'eau-forte : I. *J. Et. Liotard, avec une longue barbe*, in-4°. II. *R. Hérault, lieutenant-général de police*, in-f°. III. *Une dame Franque de Pera, recevant une visite*. Cette gravure, avec le burin est de Camerata, représente les portraits de Marie-Thérèse et de l'archiduchesse Marie-Christine sa fille. IV. *Une dame Franque de Galata, accompagnée de son esclave*. C'est un portrait de l'archiduchesse Marie. V. *Le Chat malade*, avec seize vers français au bas, in-fol. — Jean-Michel LIOTARD, frère jumeau du précédent, fut un des meilleurs élèves de Benoit Audran. Il cultivait avec succès la gravure à Paris, lorsque Jos. Smith, consul anglais à Venise, amateur distingué, l'appela en Italie pour graver les sept grands cartons que Car. Cignani avait exécutés pour le duc de

Parme, ainsi que sept tableaux tirés de l'histoire et peints à Venise par Seb. Ric. Ses gravures ont été publiées à sous ce titre : *Opus Sebast. Bellunensis absolutissimum Joan. Mich. Liotard, Genæ ære expressum*, 1743, grand in-fol. — Car. Cignani *Monochromata septem*, 1743, in-fol. Liotard retourna à Paris, continua de gravir avec succès d'après différents maîtres. Vers 1760, il revint dans sa patrie, où il est mort. On compte de lui, les *Comédiens français*, grand in-fol., d'après Watteau ; et le *meil dangereux*, grand in-fol., près le même. P.

LIOTARD (PIERRE), botaniste, né à Saint-Etienne de Cross de Grenoble, en 1729, d'une famille de paysans, travailla à la terre de sa jeunesse, s'engagea ensuite dans un régiment d'infanterie, et fit la campagne de Port-Mahon, en 1758, et de Corse, en 1768. Il fut blessé au bras, dans cette dernière guerre, il eut sa retraite en 1769, avec la paie d'invalides. Ce fut alors qu'il vint aider un de ses amis, herboriste à Grenoble, et qu'il parcourut dans les montagnes du Dauphiné différentes courses, qui lui inspirèrent un goût très-vif pour la botanique. Sachant à peine sa langue, n'ayant fait aucune espèce d'étude, il connut bientôt toutes les plantes des Alpes, et parvint même, sans cours étranger, à entendre le langage de Linné. Bientôt il fut indiqué aux botanistes comme le meilleur herboriste des montagnes ; il accompagna Roux, Guettard, Villars, MM. Faujas, Saint-Fond, Desfontaines, et enfin, tous les naturalistes et botanistes qui visitèrent ces contrées ; il devint l'ami de plusieurs, et

se souviennent encore de  
attendrissement. Ses rela-  
ec J.-J. Rousseau méritent  
ntion particulière. Celui-ci  
rouver , en 1768 , sous le  
Renou , et le pria de lui  
re à connaître les plantes.  
tes bien vieux , lui dit Lio-  
e travaillerai d'autant plus ,  
lit Rousseau. » Liotard , sim-  
c et même un peu grossier ,  
t beaucoup à Rousseau ; ils  
intimement , et , après leur  
n , ils restèrent en corres-  
e. Plusieurs personnes ont  
tres de Rousseau : quelques-  
ent relatives à des commis-  
plantes ; mais d'autres of-  
ur les beautés de la nature  
Providence , des pages d'une  
e comparable à tout ce qu'il  
de plus remarquable (1).  
e Liotard étaient simples  
ii. Un jour , poussé par un  
démon , il emprunta une  
lus exercée pour écrire à  
; celui-ci n'ayant pas ré-  
Liotard , piqué , lui en fit  
ches dans son ancien style.  
e vous êtes redevenu vous-  
mon cher Liotard , lui  
Rousseau , je m'empresse  
répondre. » Ses rapports  
ars ne furent pas aussi sa-  
; ce dernier lui eut beau-  
bligations , et il faut con-  
ne lui rendit pas la justice  
le : il en parle légèrement  
préface de l'*Histoire des  
du Dauphiné* , et le cite  
dans le cours de l'ouvra-  
rdin botanique ayant été  
renol' : en 1783 , Liotard  
de sa culture. Il passait

les connaît quelquefois à des ama-  
mbèrent dans des manuscrits ,  
ont plus.

l'hiver à mettre en ordre les plantes  
recueillies pendant l'été ; il en com-  
posait des collections pour les sa-  
vants de la capitale et les amateurs.  
Il avait de la rudesse dans les ma-  
nières ; mais il était bon et obli-  
geant. Etranger à tout autre genre  
d'instruction qu'à la botanique , il  
était toutefois susceptible d'un grand  
enthousiasme , quand il se trouvait au  
milieu des scènes magnifiques des  
Alpes , et il savait l'inspirer à ses  
compagnons. Un décret de la Con-  
vention nationale lui accorda une  
gratification de 1500 fr. , en 1795 ;  
et il mourut en avril 1796 , par la  
chute d'un globe de pierre à la porte  
de son jardin. M. Berriat Saint-Prix  
a donné une *Notice historique sur  
P. Liotard , dans le Magas. encycl.*  
4<sup>e</sup> ann. , II , 504. D—v.

LIPENIUS (MARTIN) , savant  
bibliographe allemand , naquit à  
Gortze dans le Brandebourg , en 1630,  
le 11 novembre , jour de la fête de  
Saint-Martin , dont il reçut le nom  
au baptême. Après avoir fait ses  
premières études dans différentes  
écoles de la Marche et de la Pomé-  
ranie , il alla , en 1651 , suivre un cours  
de théologie , à l'académie de Wit-  
temberg ; il y acquit en fort peu de  
temps l'estime des professeurs , par  
son application , et par les thèses  
qu'il soutint sur plusieurs ques-  
tions de philosophie. Dès qu'il eut  
pris ses grades , on lui offrit des  
emplois assez avantageux ; mais il  
les refusa tous , voulant encore de-  
meurer à Wittemberg pour étudier.  
Il accepta enfin , en 1659 , la place  
de co-recteur du gymnase de Halle ,  
et il la remplit pendant treize ans.  
Il passa ensuite à Stettin , pour y oc-  
cuper la double charge de recteur ,  
et de professeur du gymnase Caro-  
lin ; et en 1676 , il fut nommé co-

recteur de l'académie de Lubeck. L'excès du travail altéra sa santé; et il mourut en cette ville, épuisé de fatigues, le 6 novembre 1692. On a de Lipenius, un grand nombre de thèses, de programmes, d'éloges funèbres, dont on trouvera les titres dans les Mémoires de Nicéron, tome XIX. Nous citerons seulement : I. *Navigatio Salomonis Ophiritica illustrata*, Wittemberg ou Halle, 1660, in-12. Cette dissertation, pleine de recherches curieuses, a été insérée par B. Ugolini, dans le tome VII du *Thesaur. antiquitat. hebraicarum*. II. *Integra Strenarum civilium historia à primâ origine ad nostra usque tempora deducta*, Leipzig, 1670, in-4<sup>o</sup>.; insérée par Graevius, dans le tom. XII du *Thesaur. antiquitat. Romanar.* Lipenius a réuni sous le titre de *Strenæ ecclesiasticæ*, les recherches qu'avaient publiées à cet égard Jacq. Hessenschmidt et Joseph Stegmau, Leipzig, 1677, in-4<sup>o</sup>. L'objet des Etrennes a été traité depuis par Spon (V. ce nom), et par le P. Tournemine, dans une petite dissertation imprimée dans les *Mem. de Trévoux* (janvier 1704). III. *Bibliotheca realis theologica*, Francfort, 1685, 2 tom. in-fol. — *juridica*, ibid. 1679, in-fol. — *philosophica*, ibid. 1682, 2 tom. in-fol. — *medica*, ibid. 1679, in-fol. Cette bibliothèque est appelée *Réelle*, parce que les livres y sont rangés dans l'ordre alphabétique des matières, et non sous celui des noms des auteurs; elle a dû coûter des recherches immenses, et cependant elle est très-incomplète: on y trouve les titres d'une foule d'ouvrages inconnus en France; et les noms des auteurs français y sont presque tous défigurés. La *Bibliotheca philosophica* passe pour la moins mauvaise de ces

compilations. La *Bibliotheca dica* a successivement reçu rentes améliorations. ( Voy. CHEN, XXI, 168. ) W-

LIPPERT ( PHILIPPE-DANIEL ) glyptographe, naquit à Dresde 1703 de parents pauvres, et e d'abord la profession de vitri s'appliqua ensuite aux arts du d et ayant résolu d'acquérir, à qu prix que ce fût, l'instruction il sentait le besoin, il étudia l et le latin, et vint à bout d'appr ces deux langues, en assez p temps. Il fut nommé profess dessin des pages de l'électeur de roi de Pologne; et cette place l mis en rapport avec plusieurs mes en crédit, il profita d bienveillance pour augmenter lection d'antiques dont il s'oc depuis longtemps. Il était pa en 1753, à réunir un millier peintes de verre des plus pierres gravées des différent nets de l'Europe. Il en offrit au teurs des copies d'une comp blanche et brillante, dont i trouvé le secret, et en publi talogue sous ce titre : *Gem anaglyphicarum et diagraph ex præcipuis Europæ musæi tarum ectypa M. ex vitro obs et massâ quâdam, studio P. pert fusa et efficta*, Dresde, in-4<sup>o</sup>. Ce catalogue divisé e parties, l'une pour les pierr thologiques, l'autre pour les historiques, est imprimé sur colonnes, lesquelles indiqu sujet, la qualité de la pie possesseur actuel, et enfin l ou l'ouvrage qui en a traité. I se trouva bientôt en état d'off amateurs un second millier empreintes. La publication d mier l'avait fait connaître é



s antiquaires ; et Jean-Fréd. st, professeur des beaux-arts à zig, lui offrit de rédiger ses caues. Christ publia donc une nouvelle description du premier millier, fut intitulée : *Dactylitheca versalis chilias sive scrinium ariarium primum*, etc., Leipzig, i, in-4°. La seconde chiliade fut en 1756 ; et Christ étant mort même année ( Voyez J. Fred. ST ), Lippert la fit suivre en b, d'une troisième, dont le ogue explicatif fut rédigé par lebre Heyne. Lippert forma, tôt après, le projet de faire même un choix dans sa col- on, afin de procurer aux ar- et aux savants un moyen facile eu dispendieux de s'instruire l'étude des restes précieux de iquité ; il accompagna ce choix e explication en langue alle- de, sous ce titre : *Dactylithè- ou Collection de deux mille em- tes de pierres gravées antiques*, Leipzig, 1767, in-4°. La pré- de ce recueil contient des re- ques excellentes sur les arts du in et de la gravure, et tout l'ou- e en est parsemé : chaque ex- tion, exacte, claire et précise, ppuyée de citations des auteurs et latins. Oberlin regretta que vre, vraiment classique, n'eût été répandu par des traductions 'autres langues, et surtout en çais. Encouragé par les éloges és à son ouvrage, Lippert con- a de recueillir de nouvelles em- ntes ; et les amateurs les plus gués, les princes eux-mêmes, pressèrent à l'envi de lui pro- r tout ce qu'ils possédaient de parfait en ce genre. Lippert n chois dans ces divers objets, e publia sous le titre de *Sup-*

plément à la *Dactylithèque*, etc. ( en allemand ), Leipzig, 1776, in-4°. Une attaque d'apoplexie l'en- leva, à Dresde, le 28 mars 1785, à l'âge de 82 ans. Il laissa une fille, qui continua son commerce d'em- preintes. Outre les différentes collec- tions déjà citées, on a de Lippert des empreintes de plusieurs suites de médailles, entre autres de celles de l'*Histoire Romaine* et de l'*Histoire de France*, par les Dassier, père et fils, de l'*OEuvre* du chevalier Hed- linger, etc. C'était un homme d'un caractère vif, mais modeste, bon, franc et loyal ; il entretenait une correspondance suivie avec plusieurs savants, parmi lesquels on se conten- tera de citer Oberlin, qui a publié une *Notice* intéressante sur sa *Dacty- lithèque* dans le *Magasin encyclo- pédique*, deuxième année (an v, 1796), tom. iv, p. 62 et suiv. W—s.

LIPPI ( FRA-FILIPPO ), peintre, naquit à Florence vers l'an 1412 : resté orphelin dès l'âge de deux ans, il fut recueilli, comme par charité, chez les Carmes de Florence. Ma- saccio venait de terminer la chapelle de ce couvent. Le jeune Lippi, sé- duit par la beauté de cette peinture, venait chaque jour la contempler ; et encouragé par les bontés du prier, il se joignit aux nombreux jeunes gens qui venaient la copier : en peu de temps, il surpassa tous ses émules, et sut tellement s'approprier la manière de Masaccio, qu'on le regardait, universellement, comme le successeur et le rival de ce maître. Encouragé par ses succès, Lippi, qui n'était encore que novice, résolut d'abandonner son couvent et de rentrer dans le monde ; il avait alors dix-sept ans : mais il fut sur le point d'être perdu pour les arts. Un jour que, monté sur un bateau

avec plusieurs de ses amis, il s'était trop avancé en mer, il fut pris par des corsaires barbaresques et conduit en Afrique, où il devint esclave, et tomba en partage à un maître qui le traitait avec quelque douceur : il lui prit fantaisie d'en faire le portrait, et, saisissant le moment où cet homme était absent, il le dessina au charbon sur un mur qui venait d'être blanchi. Les autres esclaves, émerveillés de cet ouvrage, car la peinture était ignorée dans ce pays, coururent en instruire leur maître, qui, charmé à son tour du talent de son esclave, lui accorda la liberté dont il était privé depuis dix-huit mois : Lippi, reconnaissant d'un tel bienfait, composa encore quelques tableaux pour son maître, qui le fit conduire en sûreté à Naples. Arrivé dans cette ville, il peignit un tableau en détrempe dans la chapelle du château (1), et résolut alors de retourner à Florence, où il fit, pour le maître-autel de l'église de Saint-Ambroise, le *Couronnement de la Vierge*, belle composition enrichie d'un grand nombre de figures : l'auteur s'y est représenté sous le personnage d'un adorateur; devant lui est un agneau soutenant cette inscription : *Is perfecit opus*. Ce tableau frappa tellement Cosme de Médicis, qu'il conçut pour Lippi une estime et une amitié dont il ne cessa de lui donner des preuves. Extrêmement adonné aux femmes, rien ne pouvait retenir Lippi lorsque sa passion l'entraînait. Cosme lui avait ordonné un ouvrage : craignant qu'il n'en fût détourné par son penchant ordinaire, il prit le parti de l'enfermer, et le peintre resta deux jours privé de sa liberté; mais ne pou-

vant plus résister à ses habitudes, il déchira en lambeaux les draps de son lit, et les ayant attachés à la fenêtre, il descendit dans la rue, au risque de se tuer. Cosme ne le trouvant plus, le fit chercher partout, et l'ayant enfin ramené au travail, prit le parti de lui laisser désormais toute sa liberté. Lippi avait été chargé par les religieuses de Sainte - Marguerite de Prato, près Florence, de peindre le maître-autel de leur église; pendant qu'il était occupé à cet ouvrage, il aperçut la fille d'un nommé Buti, de Florence, que l'on amenait au couvent pour y faire profession; la beauté de Lucrece, c'était le nom de la jeune fille, le frappa tellement, qu'il ne cessa de solliciter les religieuses jusqu'à ce qu'il eût obtenu de pouvoir la peindre sous les traits de la Vierge qu'il faisait pour leur monastère : son amour ne fit qu'augmenter; il sut le faire partager à Lucrece, et, il l'enleva. Obligés de prendre la fuite, les deux amants errèrent long-temps en Italie; et ce ne fut qu'après plusieurs années de continuelles alarmes, qu'ils obtinrent une dispense du pape pour s'épouser : mais, par une suite de l'inconstance déplorable de son caractère, Lippi déclara alors qu'il renonçait au mariage; et Lucrece s'estima fort heureuse de pouvoir retourner dans son couvent. Il était né de cette intrigue un fils, que Lippi nomma comme lui. Cependant le père de la jeune personne ne put jamais pardonner au peintre l'injure qu'il en avait reçue, et, pour se venger, on prétend qu'il l'empoisonna; d'autres disent que Lippi fut victime d'une nouvelle aventure que lui fit tenter le dérèglement de ses mœurs. Il avait alors cinquante-sept ans, et il était occupé à peindre la chr-

(1) Vasari dit que ce fut à la demande du roi Alphonse le Magnanime, alors duc de Calabre, que Lippi entreprit ce tableau, vers l'année 1486.

dôme de Notre-Dame, conjointement avec Fra Carne avec lequel il avait et auquel, il avait inspiré de la peinture. La mort de terminer cet ouvrage. productions de cet ardoit remarquer deux *Annus* qu'il fit, l'une pour Sainte-Marie Primerano, et l'autre pour les reliques Murate, que l'on y voit encore nos jours, et dont les traits quelque chose de céleste. Le poète illustre, et se la république de Florence demanda un tableau pour l'île de Saint-Bernard de Oliveto, l'artiste peignit *annonciement de la Vierge*, composition riche et variée, introduit le portrait de lui, et qui est placé aujourd'hui dans le réfectoire du couvent. L'œuvre fut terminée avec tant de vigueur, et de franchise, qu'il semblerait sorti récemment de la main du peintre. Lippi a aussi dans ses productions les églises de Spolète, de Florence et des environs de cette ville. Les tableaux qu'il exécuta pour la cure sont dignes des plus grands maîtres; on y distingue surtout une *tableaux tirés de la Vie de sainte Anne*, dont les airs de tête, la couleur et les draperies annoncent pour le temps où ces tableaux ont été peints. C'est Lippi le premier, en introduisant la coutume de peindre les figures plus à la mode que nature, agrandit en même temps le style de la peinture, et ainsi la route dans laquelle les arts, venus après lui, se sont dirigés.

Il serait trop long d'entrer dans le détail de tous ses autres ta-

bleaux; on citera seulement une *Madone* qu'il peignit dans la sacristie de l'église du Saint-Esprit, à Florence, et qui fait partie du Musée du Louvre; Vasari et Borghini en font le plus grand éloge. Le Musée du Louvre possède un tableau du même artiste, peint sur bois, et placé dans la galerie d'Apollon: il représente le *Saint-Esprit présidant à la naissance de Jésus-Christ*. Lippi, n'ayant jamais eu d'autre maître que lui-même et d'autre guide que quelques ouvrages de Masaccio, s'est fait une manière qui lui est propre. Ses figures ont une grâce et une finesse qui n'en excluent pas la beauté. Son coloris est frais et plein d'éclat: dans ses draperies, il adopte des plis qui tiennent encore de la roideur de l'enfance de l'art, mais qui ne laissent pas d'accuser le nu. Le défaut de premières études se fait surtout sentir dans les extrémités; les mains de ses personnages sont rarement dessinées d'une manière heureuse: aussi prit-il le parti de les dérober assez généralement à la vue, sous les vêtements de ses figures. Quoiqu'il ait donné plus de grandiose à ses compositions dans ses tableaux d'histoire et dans ses fresques, c'est surtout dans les sujets de petite proportion, qu'il s'est surpassé. Cet artiste mourut en 1469; les habitants de Spolète le firent enterrer dans l'église qu'il avait ornée de ses ouvrages. Sa mort fut très-sensible à Cosme de Médicis; et Laurent le Magnifique ayant été nommé, à cette époque, ambassadeur de Florence auprès du pape, vint à Spolète pour demander qu'on lui accordât le corps de Lippi, qu'il voulait faire inhumer dans l'église de Sainte-Marie del Fiore, à Florence. Cette demande lui fut refusée; et Laurent lui fit élever un tombeau.

en marbre, sur lequel fut gravée une épitaphe par Ange Politien. — *Filippino* ou *Filippo Lippi*, son fils, naquit à Florence en 1460 : Lippi père, en mourant, l'avait, par son testament, confié aux soins de Frà Diamante, son condisciple et son ami ; il lui avait laissé en outre une somme de trois cents ducats d'or pour acheter une petite propriété au jeune Filippo à peine âgé de dix ans. Frà Diamante, loin de répondre à la confiance de son ami, acheta bien une terre dans les environs de Florence, mais la garda pour lui. Alors Sandro Botticelli, peintre renommé qui avait été lié avec Lippi le père, eut pitié du fils, et voulut lui enseigner la peinture. Lippi ne tarda pas à manifester les dispositions les plus extraordinaires. Quoique doué d'une imagination extraordinairement vive et féconde, il fut le premier parmi les peintres modernes qui ramena dans ses tableaux, l'exactitude des costumes, des usages et des ornements. Il avait appris la science des antiquités, à Rome, en étudiant les monuments que renferme cette ville. Il dessinait tout avec la plus grande exactitude ; et il avait formé de cette manière deux recueils d'antiquités romaines exécutées avec un rare talent, et que Benvenuto Cellini, qui les avait vus dans la maison d'un des fils de Philippe, ne pouvait se lasser d'admirer. Lippi était encore très-jeune lorsqu'il fut chargé de terminer la chapelle des Brancacci, chez les Carmes de Florence ; il peignit encore *Saint Pierre* et *Saint Paul ressuscitant le neveu de l'empereur*, et y fit entrer les portraits des hommes les plus célèbres de son temps, tels que Thomas Soderini, Pierre Guicciardini,

père de l'historien, le Pulci, poète, Antoine Pollajuolo, Sandro Botticelli, son maître, le Raggio (1), etc. Il s'est aussi représenté dans ce tableau ; et son portrait ne se trouve même que là. Il avait peint, dans un couvent près de Florence, un tableau représentant : *La Vierge entourée d'anges apparaissant à saint Bernard qui écrit dans un bois*. Lors du siège de Florence, les habitants de cette ville firent transporter ce tableau dans leurs murs ; et il orne encore aujourd'hui l'une des chapelles de l'abbaye de Florence : il passe pour un des plus précieux que renferme cette ville, et il est de la conservation la plus parfaite. Les ouvrages de Filippo Lippi avaient tellement étendu sa réputation, que le roi de Hongrie, Mathias Corvin, voulut l'attirer dans ses états : l'artiste ne put se résoudre à quitter sa patrie ; mais il fit pour le roi deux très-beaux tableaux qui lui furent envoyés. Bientôt, à la prière de Laurent le Magnifique, il se rendit à Rome, et y peignit, dans l'église de la Minerve, pour le cardinal Caraffa, une chapelle où il représenta la *Vie de saint Thomas d'Aquin*. Ces peintures qui ont le mérite de l'invention et de l'exécution, ayant souffert par l'injure du temps, furent retouchées par un artiste ignorant qui les a gâtées. Après plusieurs absences, Lippi se fixa à Florence, où il peignit la chapelle des Strozzi. Cette peinture est de la conservation la plus parfaite, et le talent de l'artiste y brille de tout son éclat. La variété

(1) Le Raggio est connu pour avoir sculpté en relief, sur une coquille, tous les cercles et les divisions de l'Enfer du Dante, conformément à la description qu'en fait le poëte. Il s'en est représenté dans le plus grand détail les deux principales imagées par le poëte ; et est envisagé par tout pour une merveille de l'art.

turel des expressions, la grâce lessin, l'éclat du coloris, tout y également remarquable. Parmi ombreux ouvrages que l'on doit re à Lippi, on se contentera de un double tableau peint sur bois, avait fait pour l'église suppri de Saint-Théodore, à Genes. remier compartiment, de forme ée, représente *La Vierge of- t l'Enfant Jésus à l'adoration leur Anges*; le second, *Saint stien, nu, percé de flèches et ché à une colonne au milieu de es désertes*. Ce tableau, dont ri fait un éloge mérité, fut vé du Musée du Louvre, en i, par les commissaires du roi rdaigne. Lippi ne peignait moins bien le paysage; mais dans les sujets de petite di- sion qu'il était supérieur. Fidèle teur de la nature, il laisse desi- ans ses ouvrages un choix de for- plus relevé; et son père l'em- sur lui par l'idéal et la grâce. ourut à Florence, le 13 avril i, âgé de 45 ans. Lorsqu'il onduit au lieu de sa sépulture, s les boutiques furent fermées les rues où passa le convoi, en : de deuil, et comme si la blique eût perdu un de ses uers magistrats. Lippi eut plu- s disciples dont le seul qui se rendu célèbre est Raffaellino arbo. — Jacques LIPPI, élè- le Louis Carrache né à Bu- , château voisin de Bologne, le seizième siècle, reçut du de sa naissance le surnom de *comone da Budrio*. Il cultiva les genres de peinture; mais it surtout dans les fresques du que de l'Annonciade, à Bo- e, qu'il se montra digne de son re. Cependant, on reconnaît

dans cet ouvrage l'habitude d'une grande pratique plutôt qu'un goût sûr et un véritable talent. P—s.

LIPPI (LORENZO), peintre et poète célèbre, naquit à Florence, en 1606. Sa jeunesse fut consacrée aux belles-lettres, dans lesquelles il fit des progrès extraordinaires. Il réussit également dans tous les exercices du corps, tels que l'escrime, la danse et le manège. Mais après avoir terminé ses études, il ne put résister au penchant qui l'entraînait vers la peinture, et se mit sous la direction de Mathieu Roselli. Il surpassa bientôt tous ses condisciples; et les dessins qu'il exécuta dès-lors méritent d'être comparés à ceux des plus habiles maîtres. S'il ne s'était pas attaché à une imitation trop exacte et trop minutieuse de la nature, s'il avait un peu plus recherché l'idéal, il aurait occupé parmi les grands peintres le même rang qu'il tient parmi les dessinateurs. Santi di-Tito fut le modèle qu'il se proposa. Il joignit à l'habileté dans l'expression, et à la pureté de dessin de ce maître, un coloris un peu plus vigoureux; et, dans l'imitation des draperies, il suivit l'exemple de quelques artistes lombards, et particulièrement du Baroque, en modelant les plis avec du papier, ce qui leur donne un air de carton; mais la finesse de son pinceau, le ton vaporeux, l'accord et le bon goût qui règnent dans ses ouvrages, démontrent assez qu'il avait le sentiment du beau à un aussi haut degré qu'aucun de ses contemporains. Roselli, son maître, lui disait souvent: *Laurent, tu dessines mieux que moi*. Il lui confia l'exécution de deux tableaux qui lui avaient été demandés pour l'église de St-Michel-degli-Antenori. L'un représente l'Annonciation; l'autre la Visita-

tion. Tous deux sont remarquables par la beauté du dessin, quoiqu'assez faiblement coloriés. Il fit encore un grand nombre de tableaux pour les églises et les particuliers de Florence. Un des plus considérables est le beau *Saint-André*, qu'il peignit en 1639, pour la chapelle degli Eschini à San Friano. Ce fut quelques années après qu'il épousa la fille de Jean-François Susini, sculpteur et fondeur habile. Il fut alors appelé auprès de la princesse Claude, archiduchesse de Bavière, qui le reçut avec une extrême bienveillance et l'admit dans son intimité. Son esprit facétieux amusait la princesse, à laquelle il lisait la première esquisse de son poème du *Malmantile racquistato*, dont le titre, à cette époque, était : *Histoire des Deux Reines*. Il profita du loisir dont il jouissait à la cour, pour terminer cet ouvrage, et le dédia à l'archiduchesse. Cette princesse étant morte au bout de six mois, Lippi se hâta de retourner à Florence, et reprit ses travaux avec une nouvelle ardeur. Parmi les nombreux tableaux qu'il exécuta, on cite un *Crucifix entouré de la Vierge, de la Madeleine et de saint Jean*, qu'il donna, en 1647, à la confrérie de de l'Archange Raphaël, dont il était membre, et un *Martyre de saint Sébastien*, dont l'expression et la composition étaient de la plus grande beauté. Mais celui de ses ouvrages qui jouit de la plus grande réputation est le *Triomphe de David*, qu'il peignit pour Ange Galli, florentin. Celui-ci voulut que le peintre représentât son fils aîné sous la figure de David, et seize autres de ses enfants sous les traits des jeunes gens et des jeunes filles qui viennent féliciter le libérateur d'Israël. Lippi, dans ce tableau, put se livrer à son rare talent pour le

portrait, et y mettre cette simplicité de style toujours voisine de la nature, et qui dédaigne les embellissements de l'art; il avait pour maxime qu'il faut faire les vers comme on parle, et peindre comme on voit. Parvenu à l'âge de 58 ans, Lippi fut attaqué d'une pleurésie, qui le conduisit au tombeau, en 1664. Son portrait, peint par lui-même, se voit dans la galerie de Florence; il a servi de modèle à tous ceux qui se trouvent en tête du poème de cet artiste. Lippi avait reçu de la nature un esprit vif et plein d'originalité. Alphonse Paris, célèbre architecte, son parent, avait une maison de campagne près de Florence, et à un mille d'un ancien château ruiné, nommé *Malmantile*. La vue de ces débris fournit à Lippi l'idée de son poème. Il en fait la capitale d'un royaume, dont la reine est détronée par une courtisane de Florence. La guerre qui éclate pour remettre sur le trône la légitime souveraine, forme le fonds de l'ouvrage. L'auteur y fait entrer plusieurs traditions populaires qu'il conte avec une grâce singulière dans l'idiome florentin le plus pur. Mais ce que les italiens prisent davantage encore dans ce poème, c'est l'originalité de la composition, la variété des épisodes, le sel des plaisanteries et la facilité de la versification. On y admire surtout une description de l'Enfer, qui passe pour un chef-d'œuvre de comique et de plaisanterie. Le seul reproche qu'on puisse faire à l'auteur, est d'avoir employé un dialecte dont les italiens eux-mêmes ne tendent pas toutes les finesses. Il reçut les conseils et les encouragements d'Antoine Malatesta, poète estimé; et Salvator Rosa ne lui fut pas moins utile, en lui faisant connaître un livre intitulé : *Lo Cunto de li Cunti* e

*imenti de li Piccorelli*; ou-  
 m dialecte napolitain, d'où  
 ira plusieurs de ses épiso-  
 t ouvrage ne fut imprimé  
 s sa mort. Voici l'indication  
 ncipales éditions : *Il Mal-*  
*racquistato*, *poema di*  
*ve Zipoli* ( Lorenzo Lippi ),  
*e di Puccio Lamoni* ( *Paolo*  
*i* ), Florence, 1676, in-4°.  
*note del Lamoni ed altri*,  
 , 1688, in-4°. — *aggiun-*  
*note del Salvini e Biscioni*,  
 , 1731, 2 vol. in-4°. —  
*note di varj, scelte da*  
*'ortirelli*, Milan, édition des  
 es italiens, 1 vol. in-8°.  
 nouvelle édition de Prato,  
 vol. in-4°, est la plus com-  
 — Un autre Laurent LIPPI  
 t du grec en latin les livres  
 n de *Piscatu* et de *Vena-*  
*enise*, Alde, 1517, in-8°.,  
 , Morel, 1555, in-4°. P-s.  
 OMANI ( Louis ), l'un des  
 ants prélats du seizième siè-  
 uit à Venise, vers l'an 1500,  
 icienne famille. Il s'appliqua  
 e heure à l'étude des lettres  
 philosophie, et y fit de grands  
 . Ayant embrassé l'état ec-  
 que, son seul mérite lui ou-  
 hemin des honneurs; il fut  
 successivement des évêchés  
 on, de Vérone et enfin de  
 e. Sa capacité et son expé-  
 es affaires le firent charger  
 entes négociations en Portu-  
 Allemagne (1548), en Polo-  
 158), et il s'acquitta de toutes  
 coup d'habileté. Il fut l'un  
 i prélats chargés de présider  
 le de Trente, et il se montra  
 tte assemblée l'un des plus  
 s défenseurs de la foi chré-  
 l devint, en 1556, secrétaire  
 III, et mourut à Rome le 15

août 1559. De Thou dit que ce prélat  
 « fut illustre par sa doctrine et par  
 » l'innocence de sa vie. » On lui a ce-  
 pendant reproché la sévérité excessive  
 dont il usa envers les juifs et les hé-  
 rétiques pendant sa nonciature de  
 Pologne. Ses ouvrages les plus con-  
 nus sont : I. Des *Commentaires* en  
 latin sur la Génèse, l'Exode et les  
 psaumes : il y étale une grande éru-  
 dition, mais il manque de critique  
 et de méthode. II. *Vita Sanctorum*,  
 Venise, 1551-58, 6 vol. in-4°. Les  
 deux derniers volumes contiennent  
 la traduction latine des Vies des  
 Saints écrites par Siméon Méta-  
 phraste (Voyez MÉTAPHRASTE). III.  
*Espositione sopra il Simbolo apos-*  
*tolico, il Patre nostro, e sopra i due*  
*precetti della carità*, Venise, 1554,  
 in-8°. IV. Des *Statuts synodaux*,  
 des *Sermons pour les fêtes des*  
*Saints*, etc. Tous ces ouvrages sont  
 rares, mais peu recherchés. Maffei a  
 consacré un article à Lippomani dans  
 sa *Verona illustrata*, part. 2, pag.  
 135. L-n-z. et W—s.

LIPSE (JUSTE), célèbre philo-  
 logue et savant polygraphe, naquit  
 à Isque (Overysse), village à  
 égale distance de Bruxelles et de  
 Louvain, le 18 octobre 1547. Ses  
 admirateurs enthousiastes ont en-  
 vironné son berceau de présages et  
 de prodiges, à l'égal de celui des  
 héros et de sages de l'antiquité (Voy.  
 Baillet, *Jugem. des sav.*, tom. v de  
 l'édition in-4°, pag. 58). Dès l'âge de  
 six ans il fut mis à l'étude du latin  
 à Bruxelles; à dix ans au collège  
 d'Ath, deux ans plus tard à celui de  
 Cologne. En changeant de maîtres, il  
 changeait de méthode, et il ne fit ainsi  
 qu'apprendre et oublier. Il regrette  
 dans ses *Lettres* (cent. 1, ep. 94) que,  
 depuis 8 ans jusqu'à 13, il n'ait rien  
 ajouté à ses connaissances. A Colo-

gne, outre le latin et le grec, il étudia l'histoire et la philosophie, dans le collège des Jésuites. Il fut tenté d'entrer dans leur compagnie ; mais ses parents, qui avaient d'autres vues, se hâtèrent de l'envoyer à Louvain, où, en continuant ses études, il prit quelque teinture du droit. Peu de temps après, ayant successivement perdu son père et sa mère, et se voyant, à 18 ans, libre de suivre ses inclinations, il songea d'abord à voyager en Italie, pour y étendre ses connaissances par le commerce des savants : toutefois, il voulut auparavant fonder sa réputation littéraire ; et, à l'âge de 19 ans, il publia ses *Variarum lectionum libri III*, dédiés au cardinal de Granvelle, Anvers, 1569, in-8°. Ce sont principalement des remarques sur Cicéron, Varron et Properce. Elles eurent un succès mérité ; et Granvelle, flatté du patronat de cette savante production, emmena l'auteur à Rome, où l'appelaient le conclave qui nomma Pie V, et se l'attacha comme secrétaire pour les lettres latines. Lipse passa deux ans auprès du prélat, et profita de ce temps pour y prendre connaissance des bibliothèques et des manuscrits. Il ne demeura pas étranger aux savants que cette grande cité renfermait ; et il suivit particulièrement Marc-Antoine Muret, qui y enseignait alors. Un an après son retour à Louvain (année qu'il passa, comme il s'en accuse lui-même, dans les plaisirs et la frivolité), il entreprit un voyage en Allemagne, en passant par la Franche-Comté. A Dolc, il assista à la promotion de Victor Giselin au doctorat ; cette cérémonie fut suivie, selon l'usage du temps, d'une orgie qui pensa devenir funeste à Lipse, par

la maladie grave qu'elle lui occasionna. Rétabli, il se rendit à Vienne en Autriche, où il se lia avec Busbecq, Graton, Sambucus, Pighius et d'autres érudits qui auraient bien voulu le retenir : mais sa patrie lui tenait à cœur ; en y retournant par la Thuringe, il apprit la fâcheuse nouvelle des troubles qui agitaient les Pays-Bas, et des pertes qui en étaient déjà résultées pour lui. S'étant arrêté à Iéna, il y accepta une chaire d'éloquence et d'histoire qu'il conserva de 1572 à 1574. Ses succès excitèrent la jalousie de ses collègues : on lui disputa le droit d'être élu, à son tour, doyen de la faculté des sciences ; il fut nommé d'autorité : mais ces tracasseries l'engagèrent à solliciter sa démission, et la cour de Saxe-Cobourg la lui accorda de la manière la plus honorable. Il n'est donc pas vrai, comme l'ont avancé ses ennemis, qu'il quitta clandestinement Iéna, et que son nom y fut rayé de la matricule de l'université. Nous avons tiré ces détails d'une lettre de Lipse à Abraham Ortelius, et de la note qui l'accompagne dans la *Syll. Epist. Burm.*, tom. 1, pag. 161 et 163. De Iéna, Lipse vint à Cologne, où il se maria ; et neuf mois après, il emmena sa femme à Isque, lieu de sa naissance. Il nourrissait le projet de s'y dérober aux embarras des affaires et à la célébrité : les nouveaux troubles survenus dans la Belgique le forcèrent à changer de résolution. Il se retira d'abord à Louvain ; et, en 1579, il accepta une chaire de professeur d'histoire dans l'université de Leyde, déjà illustrée à sa naissance, et où il est pour collègues Joseph-Juste Scaliger et tant d'autres coryphées de la science. Il y resta six ans, pre-



la religion réformée, comme on l'avait vu suivre la cond' d'Augsbourg. Il se mêla beau-à Leyde, d'affaires ecclésiast., et y montra même assez tolérance. Ses liaisons avec i du duc de Leicester conent à lui aliéner les hommes distingués. Burman, dans les ui accompagnent sa *Sylloge larum*, tom. 1, pag. 130 et ail- lui reproche avec amertume icité et la mauvaise foi qu'il is sa conduite; et il pose en e, dès 1584, il avait formé et de quitter Leyde et de re- : à la religion catholique. ayant publié à Anvers, en ses *Politicorum libri vi*, où clare partisan d'une religion ve, et conseille contre les nts l'horrible remède du fer feu : *ure et seca*; Cornbert (CORNHERT) attaquâ cette doc-vec une juste indignation. Il son ouvrage aux magistrats de, qui, par une pusillanime ice pour Lipse, déclarèrent 'acceptaient point cette dé-, et qu'ils exhortaient les s de Cornbert à lire aussi la e de Lipse, l'objet de leur considération. Cette réponse tru en 1590, à Leyde, in-8°, titre : *De una religione, us dialogistam, Liber*. Lipse : de son mieux son intolérant e. *Ure et seca* ne devait pas is à la lettre; c'était une empruntée de la médecine où signe ainsi certains remèdes ans des cas urgents, sont sa e ressource. La peine de mort t être employée, contre les ues, que rarement et secrè- : les confiscations, l'exil, la tion civique, l'infamie suffi-

sent dans les cas ordinaires. La position de Lipse devenait de jour en jour plus fausse et plus désagréable à Leyde. Ayant obtenu, en 1586, un congé de six mois, sous l'engagement de revenir, il se dirigea vers Cologne, et traita dans ce voyage avec ses amis de la Belgique, et spécialement avec l'archevêque d'Anvers, Lævinus Torrentius, par l'intermédiaire du chanoine Nicolas Oudart, pour être nommé à une chaire à Louvain. (*Syll. Epist. Burm.*, t. 1, p. 256, 271 et 558.) Quelle qu'ait été l'issue de cette négociation, Lipse prétextâ derechef, en 1591, un voyage pour raison de santé, aux eaux de Spa, méditant secrètement de s'éloigner de Leyde pour toujours. Il ne tarda pas à notifier aux magistrats et aux curateurs, le parti qu'il avait pris, et à solliciter sa démission, qu'il n'obtint qu'après d'itératives instances pour le dissuader, tant on était jaloux de conserver à l'académie un homme de sa célébrité. (*Syll. Epist. Burm.* t. 1, p. 557.) Pour aller à Spa, Lipse, accompagné de quelques amis distingués par leur amour pour les lettres, tels que Pierre Bertius, les deux Canter, Roch Honert, etc., passa par Maience; et là il se reconcilia, par le ministère des jésuites, avec l'église catholique. Il demeura ensuite près de deux ans à Spa et à Liège, où il reçut les propositions les plus flatteuses de la part de plusieurs princes, qui voulurent l'attirer chez eux. Clément VIII à Rome, le sénat de Venise, Ferdinand de Médicis à Florence, Henri IV en France, se mirent sur les rangs, avec un assez grand nombre d'autres compétiteurs; mais les États de Brabant et l'amour de la patrie l'emportèrent; Lipse accepta une chaire d'histoire ancien-

ne, à Louvain, et la remplit jusqu'à sa mort avec non moins de distinction que celle de Leyde. Philippe II, roi d'Espagne, lui conféra le titre de son historiographe. L'archiduc Albert le nomma membre du conseil des affaires d'état. Rentré dans le sein de l'église catholique, Lipse prit la plume pour justifier la dévotion aux images appelées miraculeuses, et publia : I. *Divæ virginis Hallensis; beneficia ejus et miracula fide atque ordine descripta*, Anvers, 1604, in-8°. II. *Divæ virginis Sichemiensis sive Aspriensis; nova ejus beneficia et admiranda*, ibid. 1605, in-4°; ouvrages qui non-seulement lui furent reprochés par les protestants avec amertume et dérision (Voyez LINGESLHEIM), mais dans lesquels, selon les *Mémoires* du P. Nicéron, t. xxiv, p. 131, beaucoup de catholiques même le virent avec peine adopter les traditions les plus incertaines, et les contes les plus puérils. Le 24 mars 1606 termina la carrière de Juste Lipse. Deux ans auparavant il avait fait en neuf vers hendécasyllabes, plus sentencieux qu'historiques, son épitaphe latine, inscrite sur sa tombe dans l'église de Saint-François à Louvain. Lipse, d'une taille moyenne, bien prise mais peu forte, surtout vers le déclin de ses jours, où il fut très-affligé d'une maladie de foie, devenue la cause de sa mort, avait le front large et élevé, l'œil vif : il ne manquait pas d'une certaine dignité, et pourtant, à tout prendre, ni sa tenue, ni son entretien ne répondaient à l'idée que, sur sa réputation, l'on se faisait de lui. Doué d'une mémoire prodigieuse, il en étalait peu les richesses dans sa conversation. Ses cours étaient très-suivis, et les plus grands personnages

les honoraient quelquefois de présence. Il avait le talent de charmer singulièrement ses disciples et se montra toujours du plus accessible pour eux. Les *Variationes*, par lesquelles il débuta dans la littérature, se ressentent de Cicéron, qu'il se prit alors pour modèle. Plus tard et Sénèque gâtèrent sa latinité, et peut-être aussi son goût. On peut voir à ce sujet Baillet, *Journ. des Sav.* t. 2 de l'édition in-4°. p. suiv., et Morhof, *Polyhist.* 1. Il ne passe pas pour avoir été très-versé dans le grec, mais il affectait de traduire de grec sa phrase latine, pour en faire un plus bel usage. Ses confrères et rivaux outrés lui font composer un triumvirat littéraire, avec Sanderus et Casaubon; mais, pour le dire en tout, il était bien loin d'eux dans les singularités de son caractère. Pour placer son goût pour les lettres à Louvain, il en avait trois autres compagnons habituels, Mopsule et Mopse; il les aimait à en peindre, il les a chantés : de Mopsule vers en l'honneur du premier il nous a aussi laissé l'épigramme (*Delicia Poët. Belg.* tom. 1. p. 104) que ce qui rapproche Sanderus de l'homme, c'est qu'il aime à peindre et qu'il est sujet à la goutte. Pour toute autre passion le dominait, c'était celle des fleurs, dont il avait un goût chez un illustre florin de son temps, Charles Langius, abbé de St-Lambert à Liège, qui donna un asile, lorsqu'en 1606 il fuyait les troubles des Pays-Bas (LANGE, XXIII, 349). Les fleurs étaient surtout ses fleurs favorites, et c'est pour cela que Rubens en a gravé derrière son portrait, dans un des tableaux des quatre philosophes, gravé plusieurs fois, et qui voit aussi le chien Saphir au

maître. Lipse avait une antipathie pour la musique ; pour cela , sans doute , que ne fut pas la partie brillante de son talent : il paraît l'avoir senti ; contre son intention que recueillissent ses poésies latines ; il est positif sur son incapacité pour la poésie flamande ou hollandaise. Lipse a écrit un grand nombre d'ouvrages sur différentes matières , mais principalement de l'histoire , d'archéologie , de philosophie morale , de politique ; tous ont eu une grande vogue de leur temps , et ont été réimprimés plusieurs fois , et traduits en différentes langues. L'énumération de ces ouvrages en serait trop longue ; elle compose de 51 articles dans le *Dictionnaire* de Nicéron. Balthazard a imprimé la collection complète avec les beaux caractères de Plantin , 6 vol. in-fol. , Paris , 1637. Il en a paru une nouvelle édition à Wesel , 4 volumes in-8° , 1675 ; Nicéron la dit incomplète *quo les précédentes* ; nous bornerons à indiquer , dans l'édition d'Anvers , les principaux articles de chacun des six volumes : le premier a trait à la critique et contient *Variarum lectionum libri III* ; — *Antiquarum lectionum libri V* ; — *Epistolicarum lectionum libri V* ; — *Electorum libri V* ; — Notes sur Valère Maxime , règne de la tragédie ; — *Judicium de solatione Ciceronis* ; il déclare dans ce traité nouvellement imprimé ; — *Satyræ Menippææ , libri III* ; il y tourne en ridicule les littérateurs de son temps , tout les poètes lauréats ; — Un volume sur la bonne prononciation de la langue latine. = Le second volume offre la correspondance de

Juste-Lipse : *Centuriæ v miscellanæ* ; — *Centuria singularis ad Italos et Hispanos* ; — *Centuria ad Germanos et Gallos* ; — *Centuriæ III ad Belgas* ; — *Epistolica Institutio*. Nous observerons que P. Burman a consacré le premier volume , et une bonne partie du second de sa *Sylloge epistolarum* ( 5 volumes in-4° ) , à la correspondance , en partie inédite , de Juste-Lipse : dans une des lettres de ce recueil , datée du 10 octobre 1587 , Lipse donne à entendre qu'il gardait rarement copie de ses lettres ; sur quoi Burman le dément dans la note , et assure que depuis 1580 , il n'y manqua point. Antoine Brun a donné , à Lyon , 1650 , in-12 : *Choix des épîtres de Juste-Lipse , trad. en franc.* = Le troisième volume roule sur l'histoire sacrée et profane et les antiquités romaines : *De Militiâ romanâ libri V* ; — *Poliorteticôn , sive De macclinis , tormentis , telis , libri V* ; — *Admiranda , sive de magnitudine romanâ , libri IV* ; — *Saturnaliûm sermonum , sive de gladiatoribus , libri II* ; — *De Amphitheatro* ; — *De Amphitheatris extra Romam* ; — *De Vestâ et Vestalibus* ; — *De Bibliothecis syntagma*. M. Peignot a traduit ce petit traité dans son *Manuel bibliographique*. — *De Cruce libri III* ; — *Diva virgo Hallensis* ; — *Diva virgo Sichemiensis* ; — *Lovanium sive oppidi et academiæ descriptio*. = Le tome IV , consacré à la philosophie morale et à la politique , contient principalement : *Politicorum , sive civilis doctrinæ , libri IV*. Quelques mots contre l'inquisition espagnole , qui se trouvaient dans les premières éditions , ont disparu dans les suivantes. *De unâ religione , adversus dialogistam*. Il fait suite au précédent. Voyez plus haut. Cet

ouvrage a été traduit en français par Le Ber, sieur de Malassis, Larochele, 1590, in-8°. — *Monita et exempla politica*, libri II; traduits en français, par Nicolas Pavillon, Paris, 1606, in-8°. — *De constantia*, libri II. François Raulenghien (*Raphelengius*), bon juge en cette matière, dit que dans la supposition qu'elle leur eût survécu, cette production de Juste-Lipse, inspirée par les malheurs dont il voyait sa patrie être l'affligeant théâtre, l'aurait consolé de la perte de toutes les autres: c'est une espèce d'entretien entre Lipse et Charles Langius; il y célèbre, entre autres, la culture des jardins, comme un précieux remède à la mélancolie. De la Grange, avocat au parlement, en a publié une traduction, à Paris, 1741, in-12: il en existait une antérieure. Nous connaissons un exemplaire extrêmement curieux de ce petit traité. Guillaume Barclay (Voyez BARCLAY) l'avait fait intercaler de papier blanc, et il l'avait converti en son *Album amicorum*. Une cinquantaine d'hommes distingués, de son temps, ont honoré cet *Album* de leur signature; nous ne nommerons que Casaubon (*Isaac*), *Delrio* (*Martin*), *Dousa* (*François*), *Lipse* (*Juste*), *Lemire* (*Aubert*), *Puteanus* (*Ericius*), *Rubens* (*Philippe*), *Wouweren* (*Jean de*), *Moret* (*Balthasar*). Guillaume Barclay lui-même rend compte de sa détermination en tête du volume. M. Barbier possède cette curiosité littéraire. — *Manuductio ad philosophiam stoicam*, libri III. — *Physiologiæ stoicæ libri III*. La Morale des stoïciens, que Lipse avait projetée, n'a point paru. — Le tom. V contient, le *Tacite* avec le commentaire de Juste-Lipse, qui passe pour être son chef-d'œuvre; il savait cet historien par cœur, et lui avait con-

sacré une grande partie de son temps pour l'étudier à fond. — *N. Velleius Paterculus*. — Le tome V renferme les œuvres de Séneque le philosophe, dont il avait fait une étude spéciale. Plusieurs articles mentionnés par N. ne se trouvent point dans le catalogue de ses œuvres que nous avons dressés les yeux; tels que *De magis populi romani*, et *De veteris romanorum*, Amberg, 1608. — *De re nummaria breviter*, publié par Jean Rhodius, 1648, in-8°. — Ses notes sur Florus, sur Suétone, sur Tibulle et Properce, sur le *lium Veneris*. — Sa *Laus eleusina*, son *Auctarium ad Smetii tiones antiquas*; son *Epistola liberativa an bellum*, *paraduciae Hispano in Belgio tent*, Francfort, 1609, in-8°. — *Poésies latines posthumes*, lies contre ses ordres, par F. Sweertius, sous le titre de *errantes*, Auvers, 1610, in-8°. — *De rebus belgicis*, vient aussi dans les *Deliciarum Belgicarum*, tom. 3, p. 368. Lipse a désavoué les *Onomasticon*, publiées sous son nom en 1607, et en particulier la *duplici concordia litterarum religionis*. Voyez *Miscell. centuria IV*, ep. 68. Il n'est possible d'écrire sur tant de choses et de ne pas se rencontrer quelquefois avec ceux qui nous ont précédés dans la carrière, ou qui nous parcourent avec nous. Saint Juste sur cet endroit de l'*Ecclesiaste* *sub sole novum*, cite ce mot plaisant que charitable, de *Pereant qui ante nos nostrum*! Lipse a été accusé de plagiat par Muret, par Pierre Faber, etc

Thomasius dans son *gio litterario* ; et Cre  
*lv. philol. et historicae*,  
 Burman *Syll. epist.*  
 Lipse ordonna par son  
 ie, hors une partie de  
 ance, on n'imprimât  
 manuscrits ; et en effet,  
 les ses poésies latines,  
 publié de ses œuvres  
 on traité *De re num-*  
 de en manuscrit à la  
 le Besançon. — Nous  
 rapport a pu avoir  
 vec David LIPSE qui  
 comme lui, et qui  
 un traité latin sur  
 imprimé à Iéna en  
 1602, et réimprimé en  
 grand oncle de Lipse,  
 LIPSE, né à Bruxelles,  
 de Saint-Augustin, et  
 couvent de religieuses  
 ans le pays de Liège :  
 beaucoup de littérature  
 ent de littérature sa-  
 croit qu'il se rendit  
 la collation des manus-  
 ons de Saint-Hilaire et  
 stin, qui se firent deson  
 attribue l'édition des  
*pistolaë*, publiée chez  
 , 1549, in-8°. ; son  
 it cependant que dans  
 qui est de Sigismond  
 à ce savant dit avoir  
 es de lui. On le cite  
 me ayant travaillé sur  
 et retouché la gram-  
 n Custos. Il était en  
 ce avec Erasme ; et  
 des lettres de celui-ci,  
 qui lui sont adressées.  
 de son zèle pour la  
 ée. Martin Lipse mou-  
 son épitaphe, rappor-

tée dans Foppens, détaille assez  
 fastueusement ses titres littéraires.

M—ON.

LIRIS ( Le P. LÉONARD DU ),  
 religieux récollet, né à Eymoutiers  
 en Périgord, est connu par la dis-  
 pute qu'il eut avec J. B. Morin,  
 touchant la manière de déterminer  
 les longitudes en mer. Ayant été em-  
 ployé dans les missions du Canada,  
 il prétendit que, durant le trajet, il  
 était parvenu à déterminer les longi-  
 tudes, au moyen d'un globe qu'il nom-  
 mait *Globe hauteurier*. Cette préten-  
 tion était très-mal fondée ; mais il  
 disait, en passant, quelques vérités  
 dures à Morin, qu'il rangeait dans  
 la classe des astronomes *papyracés*,  
 c'est-à-dire, qui ne font de l'astrono-  
 mie que sur le papier. Après s'être in-  
 juriés l'un et l'autre dans des ouvra-  
 ges qu'on ne lit plus, Du Liris et  
 Morin finirent par se réconcilier.  
 ( Voyez l'*Hist. des mathématiques*,  
 t. II, p. 337. ) On connaît du P. Du  
 Liris : I. *Le secret ou la théorie des*  
*longitudes*, etc. Paris, 1647, in-4°.  
 Morin publia la réfutation de cet ou-  
 vrage, et n'eut pas de peine à prou-  
 ver que le P. Du Liris était un peu  
 neuf dans les sciences mathémati-  
 ques. ( Voy. J. B. MORIN. ) Du Liris  
 lui répondit par son *Apologie*, etc.  
 1648, où il raisonne un peu plus  
 exactement que dans son premier  
 ouvrage. Cette apologie mit Morin  
 en fureur, et il y fit une réponse  
 remplie d'invectives si grossières  
 qu'on serait tenté de croire que le tort  
 était de son côté. II. *Ephéméride*  
*maritime*, pour observer en mer la  
 longitude et la latitude ; avec un nou-  
 veau moyen de perpétuer l'éphémé-  
 ride du soleil, pour avoir toujours  
 sa déclinaison, Paris, 1655, in-fol.  
 Il s'y attache principalement à une  
 méthode graphique de déterminer

la longitude du lieu par des observations de la lune, sans connaître ni la parallaxe ni la réfraction de cet astre. Cette méthode est ingénieuse; mais la pratique en est difficile sur mer, et elle a le défaut de toutes les méthodes graphiques, qui ne sont susceptibles de précision qu'en théorie. ( V. le *Voyage de Courtanvaux*, p. 13. ) On ignore l'époque de la mort du P. Du Liris; on sait seulement qu'après avoir prêché pendant quelque temps, il devint gardien du couvent de Saint-Amand, en Limousin.

W—s.

LIRON (DOM JEAN), savant bénédictin de la congrégation de S.-Maur, né à Chartres en 1665; embrassa la vie religieuse à l'âge de vingt ans, et fut appelé à Paris, où il connut D. Lenourry, qu'il aida à terminer son *Apparatus ad Biblioth. SS. Patrum*. ( Voy. LENOURRY. ) Il obtint ensuite la permission de fixer sa résidence à la célèbre abbaye de Marmoutier, dont il mit en ordre les archives, précieuses par la quantité de pièces originales qu'elles renfermaient sur notre histoire. Il passa ensuite au Mans, et mourut en cette ville, le 1<sup>er</sup>. juillet 1748. On a de lui : I. *Apologie pour les Armoricains et pour les églises des Gaules*, Paris, 1708, in-12. Il y soutient, contre l'opinion de D. Lobineau, que les Armoricains ont reçu les lumières de l'Evangile avant la descente des Bretons dans leur pays; mais D. Lobineau, à qui il communiqua son ouvrage avant de le publier, fit disparaître de son *Histoire de Bretagne* les passages critiqués par D. Liron, et l'accusa de mauvaise foi dans ses citations. La ruse de D. Lobineau fut enfin découverte; et l'on conserve encore, dans quelques

bibliothèques, des exemplaires de l'histoire, non cartonnées ( Voy. LOBINEAU ). II. *Dissertation sur le temps de l'établissement des évêques en France*, où l'on examine ce que Basnage a écrit sur cette matière, ibid., 1708, in-8°. Basnage le pondit dans la préface de la seconde édition de son *Histoire des évêques*; mais D. Liron ne se tint pas battu, et il lui répliqua par un nouvel écrit, inséré dans le tome II des *Singularités historiques*, on parlera tout à l'heure. III. *Dissertation sur Vicior de Fite*, ou une nouvelle vie de cet évêque de Paris, 1708, in-8°. IV. *Quelques remarques curieuses, si l'Histoire des Conquêtes d'Espagne*, par le cardinal Tassis Abentarique de Rome, ibid., 1708, in-8°. V. *Les principes de la critique*, ou *Distinctions et Remarques nouvelles sur divers points de l'antiquité ecclésiastique et profane*, Paris, 1708, 2 vol. in-12. Cet ouvrage paraît avoir été entrepris pour corriger les erreurs échappées à D. Lobineau dans ses *Mémoires*. VI. *Singularités historiques et littéraires*, Paris, 1734-40, 4 vol. in-12. C'est encore un recueil de remarques d'observations critiques sur un grand nombre de points de l'histoire ecclésiastique et littéraire; il y successivement, D. Lenourry voulait enlever à Lactance le traité *De la mort des Persécuteurs*; D. Calmet, Sirmoulze, Leclerc, Basnage, La Motte, D. Martène, etc. On trouve dans cet ouvrage des remarques curieuses sur des savants connus, du moyen âge. VII. *Bibliothèque chartraine ou l'histoire des auteurs et des hommes illustres*

rien diocèse de Chartres, etc. 1719, in-4°. Il avait d'abord cet ouvrage : *Bibliothèque des auteurs de France, Bibliothèque chartraine* livre 1<sup>er</sup>. ; et il en promet une, qui n'a point paru. Une, rédigé sur un plan mal conçu, contient beaucoup de détails ; et la plupart des articles sont superficiels et inexacts : critiqué par D. Lecercf, dans *Bibliothèque des Ecrivains de la France*, par M. de St. Maur. On attribue encore à D. Liron : *Dissertation sur un passage du second livre de St. Jérôme contre Jovinien, dans toutes les éditions, et rétabli dans sa pureté originale*, Paris, 1706, in-8°. ; nouvelle édition augmentée d'une *Réponse aux objections* de D. Martianay, ibid., même format. On croit que Liron est un des principaux auteurs des premiers volumes de *l'Annuaire littéraire de la France*, 1738 et années suiv. W—s.

LIRUTI (JEAN-JOSEPH), antiquaire, né à Villafreda, dans le Modène, au commencement du xviii<sup>e</sup> siècle, avait de la fortune, et employa la plus grande partie de ses biens à se former un cabinet, de livres et de médailles, les plus considérables qu'un particulier ait possédés en Italie. Sa bibliothèque Colombaire de Florence ouvrit ses portes ; et cet exemple fut suivi par les autres académies. L'écrivain a laissé des médailles, des recherches littéraires, partagées dans tous les moments de sa vie. Il mourut en 1780 dans un âge avancé. On lui a écrit : I. *Della moneta propria della città di Modona ch'ebbe corso nel ducato di Parma, e fu abolita nel secolo XV, e fu ristabilita nel secolo XVIII, e fu abolita nel secolo XIX, e fu ristabilita nel secolo XX*, Venise, in-4°. fig.,

1749. Argelati l'a inséré dans la *Collect. dissertat. de monetis Italiae*, tom. II, pag. 71-185. II. *De servis mediæ ævi in foro Julii dissertatio*, Rome, 1752, in 8°. Il y a beaucoup d'érudition dans cette pièce. Gorii l'a insérée dans les *Symbol. litterar. opuscul. varia*, tom. IV de la seconde décade. III. *Notizie delle vite ed opere scritte da' litterati del Friuli*, Venise, 1760-80, 3 vol. in-4°. On y trouve beaucoup d'anecdotes et de recherches curieuses. IV. *Notizie di Gemona antica città del Friuli*, Venise, 1771, in-4°. Le *Diction. historique de Bassano* lui attribue une *Histoire du Frioul*, en italien, 5 vol. in-8°. W—s.

LISCOV ( CHRÉTIEN - LOUIS ), satirique allemand, naquit dans le Mecklenbourg, au commencement du dix-huitième siècle. Après avoir étudié le droit, il dirigea l'éducation des enfants d'un riche habitant de Lubeck, et fut placé, en 1738, dans une autre maison, en qualité de secrétaire. Il vécut aussi à Dresde ; mais quelques épigrammes contre des gens en place, l'en firent exiler. Il passa en Saxe ses dernières années, et y mourut en 1760, dans une prison, où il était détenu pour dettes. Liscov n'est guère connu que par ses satires : elles parurent, pour la première fois, en 1739, à Francfort, sous le titre de *Recueil d'écrits satiriques et sérieux*, dont Muchler publia une seconde édition avec quelques changements. Ces satires sont dirigées contre des écrivains fort ridicules, surtout contre Sievers et Philippi, et contre les sots de tous les genres et de toutes les classes. L'auteur excellait dans l'ironie ; et quelquefois il écrase sa victime sous le poids de son sarcasme. On n'en peut rien inférer contre la bonté de

son caractère, qui était suffisamment connue ; et parmi les témoignages qui en ont été recueillis, on doit citer sa générosité à l'égard de Philippi, qui avait éprouvé des malheurs, et auquel il fit parvenir des secours. Liscov a été souvent comparé à Rabener. Mais plus fécond et plus original, il est aussi plus mordant, et a un esprit plus philosophique. Pour avoir une idée juste du mérite de Liscov, comme écrivain, il faut se reporter à l'époque à laquelle il commença sa carrière littéraire. La langue allemande était loin d'être fixée ; et l'on ne connaissait même pas sa richesse et l'étendue de ses ressources. Le latin était encore le principal moyen de communication entre les savants. L'école de Gottsched commençait, et avec elle le progrès de la langue allemande, mais en même temps l'influence trop absolue de la littérature française. Liscov, dès 1730, sut donner à sa langue une pureté et une correction dont on n'avait pas encore l'idée, et qui a été à peine surpassée par les écrivains de la brillante époque. Il fut pourtant bientôt négligé, et son nom maintenant n'est prononcé que rarement dans sa patrie ; ce qui ne peut s'expliquer que par la nature de ses travaux, tous en prose, et roulant sur des sujets qui ont perdu leur plus grand intérêt. D—v.

LISLE (JEAN TROIS DE), aventurier provençal, était natif de Sylassez, près de Barjauumont. On prétend que, dans sa jeunesse, il suivit, en qualité de domestique, un alchimiste qui, fuyant la persécution, se retirait en Suisse, et qu'il assassina son maître dans les montagnes de la Savoie. Ce fut vers l'an. 1690; et De Lisle pouvait avoir

vingt-huit ans. Il s'empressa de quitter la cassette du philosophe, dans laquelle était sa poudre transmutatoire, et vint se réfugier en France, déguisé sous le nom de Liscov. Il passa quelques années à Paris, dans le commerce illicite avec un certain de Sisteron, dont-il eut un commerce qui commença, vers la fin de 1717, à attirer l'attention publique, par les succès qu'il faisait assez rapidement. Il demeurait alors à Paris, dans la rue de la Palu. On trouvera dans le second volume de l'*Histoire de la philosophie hermétique*, par Dufresnoy, les nombreux faits qui constatent la réalité de ces mutations. C'étaient du mercure, du plomb, des clous changés en argent, des clous, des clous, moitié argent, moitié fer. Liscov ne pouvait travailler, disaient-ils, pendant quatre mois de l'année, quand on les lui ôtait, on perdait tout d'une année entière. (C'est dans le même ouvrage, et dans le chapitre des prétendues recettes que l'on trouve dans le même ouvrage, et dans le chapitre des merveilles de la *Lunaria*, d'avoir les plus légères sances en chimie pour sa fortune. Le bruit de ses succès étant parvenu à la cour, l'ordre de venir à Versailles, comme il différait de se rendre, sous différents prétextes, de Senez (Soanen) le fit écrire une lettre de cachet, en 1711, par laquelle on le conduisait à Paris, qu'il portait de grandes espérances : on résolut de le tuer : pour cela on lui donna occasion de se faire tuer, puis tirèrent sur lui ; mais on ne réussit pas à le tuer, on le conduisit seulement en Suisse, où on le conduisit en cet état à la Baconnette. On voulut en vain le faire mourir, mais il ne possédait pas de la poudre transmutatoire, et mourut le 16 janvier 1712, d



de sa blessure, qu'il avait lui-même envenimée. L'évêque de Senez qui l'avait accompagné à Paris, et qui l'exhorta inutilement à recevoir les secours de la religion et à dévoiler son procédé, était persuadé qu'il avait réellement le secret de faire de l'or, et que s'il ne réussit pas à la Bastille, c'est parce qu'il ne voulut pas réussir. (*Vie de Jean Soanen*, 1750, in-8°, pag. 60-64.) D. L.

LISLE (DE). Voy. DELISLE.

LISLE (JEAN-BAPTISTE ISOARD DE), connu aussi sous le nom de *Delisle de Sales*, l'un des écrivains les plus féconds du dix-huitième siècle, naquit à Lyon, en 1743. Entré fort jeune dans la congrégation de l'Oratoire, il en sortit au bout de quelques années, et vint à Paris, cultiver la littérature : il avait déjà publié plusieurs ouvrages, qui, malgré son désir ardent de célébrité, l'avaient fait à peine connaître hors du cercle de ses amis, lorsqu'une circonstance imprévue fixa tout-à-coup sur lui l'attention publique. Son livre intitulé : *La Philosophie de la nature*, circulait obscurément depuis plusieurs années, lorsqu'un magistrat zélé ayant eu occasion de le lire, et l'ayant trouvé aussi irreligieux qu'immoral, le dénonça au Châtelet, comme renfermant des principes dangereux. L'auteur, l'abbé Chrétien (censeur de l'ouvrage), l'imprimeur et le libraire, furent aussitôt décrétés d'accusation. De Lisle fut arrêté et condamné au bannissement perpétuel : il se rendit appelant de ce jugement, dont ses adversaires eux-mêmes blâmaient la sévérité (1), et il eut la permission de recevoir dans

sa prison la visite des personnes qu'intéressait sa disgrâce. Ce fut pour lui l'occasion d'un véritable triomphe : sa chambre était constamment remplie des personnes les plus distinguées par leur naissance ou par leurs talents ; et comme il n'était pas riche, on ouvrit en sa faveur une souscription (1) : mais il se piqua de désintéressement, refusa les secours qu'on lui offrit, et distribua aux prisonniers l'argent qui lui fut adressé sous le voile de l'anonyme. Cependant le Parlement cassa la sentence du Châtelet, sur les conclusions de l'avocat du roi, qui se contenta d'inviter De Lisle à user de plus de circonspection. Il courut aussitôt à Ferney remercier Voltaire de l'intérêt qu'il lui avait témoigné ; et le philosophe lui proposa de se retirer à la cour du roi de Prusse, où il pourrait écrire avec plus de liberté. De Lisle, après avoir visité l'Allemagne, se rendit effectivement à Berlin ; mais il paraît qu'il n'y fut pas accueilli comme il l'avait espéré ; car il revint bientôt à Paris, essayer de ramener sur lui l'attention du public. Il entra dans sa destinée de ne devoir cette célébrité qu'il ambitionnait si vivement, qu'à des circonstances très-indépendantes de son talent. Ainsi, pendant près de quinze années, il eut la facilité de publier, sans obstacle, mais sans exciter le moindre intérêt, des rêves platoniques, des romans, des histoires et des pièces de théâtre. C'est en vain que pour piquer la curiosité, il recourait à des titres bizarres, et qu'il inscrivait au frontispice de ses ouvrages : *Par*

(1) On trouva des particularités intéressantes sur ce procès, dans les *Mémoires secrets* de la République des lettres, et dans les *Annales littéraires* de Linguet.

(1) Voltaire avait souscrit pour 500 fr., qui furent déposés chez un notaire, à Paris. De Lisle ne voulut pas les accepter, et Voltaire refusa de les reprendre : cette somme n'a été rendue qu'à ses héritiers.

*l'auteur de la Philosophie de la nature* ; on s'obstinait à ne point les lire. Il mit au jour , en 1791 , *Ma République* , conception dont il avait sans doute une très-haute idée , puisqu'il en fit les honneurs à Platon , se contentant modestement du titre d'éditeur ; mais le nom même du philosophe grec ne put fixer un instant le public. De Lisle de Sales voulut faire réimprimer , en 1793 , cette nouvelle Utopie , dont il avait changé le titre en celui d'*Eponine* : il n'était pas alors sans danger de débiter des lieux communs de tolérance , puisque c'était faire la critique des hommes qui venaient d'usurper l'autorité. Cette considération ne l'arrêta point ; et il fut enfermé à Sainte-Pélagie , où il eut tout le loisir , pendant onze mois , de regretter le temps de sa prison au Châtelet. La révolution du 9 thermidor lui rendit la liberté ; et il se hâta de publier la *Philosophie du bonheur* , ouvrage qu'il avait composé pendant sa détention. Il fut nommé membre de l'Institut , lors de sa formation ; et il communiqua un grand nombre de mémoires à la classe de morale dont il faisait partie : ils furent écoutés par ses confrères avec l'indulgence que commandaient son âge et le choix des sujets (1). De Lisle osa seul , après le 18 fructidor , prendre la défense de quatre de ses collègues (MM. de Fontanes, Pastoret, Carnot et Sicard) exclus de l'Institut par une décision du directoire , et il réclama , dans plusieurs écrits , l'indépendance des corps savants : cet acte de courage lui fait honneur ; et il faut ajouter à sa louange , que

(1) Les mémoires lus par D. Lisle , à l'Institut , ne sont insérés dans les recueils de la classe que par extraits , qu'on l'avait chargé de faire lui-même , afin de ménager sa susceptibilité.

malgré les aberrations , quelquefois un peu fortes , dans lesquelles il est tombé , il manifesta souvent son penchant pour le gouvernement monarchique , qu'il regardait comme le seul qui pût assurer le bonheur de la France. Retiré dans sa famille , il vivait entouré de livres dont il avait formé une collection plus considérable que ne le permettait l'état de sa fortune (1). La lecture , et la société de quelques amis de choix , étaient ses seules distractions. A l'âge de soixante-douze ans , il s'avisait de se remarier , et épousa la fille de l'espagnol Badia , connu par ses voyages publiés sous le nom d'*Ali-Bey*. Il écrivit jusqu'au dernier moment , et mourut à Paris , le 22 septembre 1816. Contre l'usage , aucun membre de l'Institut n'a prononcé d'éloge sur sa tombe. De Lisle de Sales n'était dépourvu ni d'esprit , ni d'instruction ; mais il fut égaré par la manie des systèmes et par une imagination trop vive : aucun de ses nombreux ouvrages ne paraît destiné à lui survivre. Il avait de ses talents l'opinion la plus exagérée , et il en parlait souvent , ainsi que des qualités , plus réelles , de son cœur ; aimant à répéter : *Ma douce philanthropie.... Mes folies du bien public à la Saint - Pierre. ... Ma bonhomie. ... Mes innocentes cari-*

(1) Sa bibliothèque , composée d'environ 3000 volumes , occupait quinze ou seize pièces d'une maison , dont ses revenus ne suffisaient pas , dit-on , pour payer les loyers. Il se hâta de la vendre en masse à quelque prince étranger , et avait pour cela fait paraître en 1810 et 1811 , sous le titre d'*Analyse du Catalogue* , etc. , un aperçu de cette collection inestimable , dont il portait modestement la valeur à environ deux cent mille francs. Il avait fait imprimer un grand nombre de titres particuliers , pour être des *exemplaires uniques* , et réimprimer quelques numéros introuvables de certains journaux. Cette collection , dont il faisait d'ailleurs un grand mystère , et qu'il ne montrait qu'à ses intimes amis , ne produisit à sa vente , en 1816 , qu'environ trente mille francs.

res. C'était de la meilleure foi  
monde qu'il se plaçait sur la  
me ligne que les plus grands  
osophes de l'antiquité. On sait  
il avait dans son appartement son  
te en marbre blanc, avec cette  
ription :

1, l'homme, la nature, il a tout expliqué.  
n de ses collègues à l'Institut (on  
it que c'est M. Andrieux), ayant  
ouvert cette espèce d'apothéose,  
jouta ce second vers :

1 personne avant lui ne l'avait remarqué.

Lisle lut l'épigramme, et, au lieu  
rire, y répondit très-sérieuse-  
at : sa colère amusa un instant ;  
is plusieurs années après, il es-  
a de repousser le ridicule auquel il  
ait exposé, en déclarant « que  
on buste était relégué dans le  
nd de sa bibliothèque, drapé à  
antique, n'offrant à l'œil qui  
est pas initié, que l'image un  
eu fantastique d'un Zénon ou  
'un Anaxagore. » (*Essai sur le  
rnalisme*, p. 205.) M. Beuchot  
onné, avec son exactitude ordi-  
re, la liste des ouvrages de De  
le, dans le journal de la Librairie,  
ée 1817, p. 214 et 228, et 1818,  
143.) On y renvoie les personnes  
voudraient connaître toutes les  
ductions de ce fécond écrivain ;  
on se contentera de citer ici  
es qui présentent le plus d'int-  
t, ou qui peuvent donner lieu  
quelques remarques critiques :  
a *Bardinade ou les noces de  
stupidité*, poème en dix chants,  
is, 1765, in-8°. De Lisle a dé-  
ué ce poème ; mais il en est  
ainement l'auteur : il déclare  
vant de le commencer, il ne  
raissait pas la Dunciade de Pope,  
ue de tous les écrivains vivants,  
a nommé que Fréron, qui l' re-

gardait comme un homme mort à  
la société. Cet ouvrage, quoique écrit  
dans des intentions malignes, n'a  
point eu de succès. II. *Dictionnaire  
historique de chasse et de pêche*,  
ibid. 1769, 2 vol. in-12 : on y trouve  
des articles instructifs et curieux,  
mais un bien plus grand nombre  
d'inutiles ; et l'ouvrage est écrit de  
ce style emphatique, que De Lisle a  
conservé dans toutes ses produc-  
tions. III. *La Philosophie de la  
nature*, ou Traité de morale pour  
l'espèce humaine, tiré de la philoso-  
phie, et fondé sur la nature. Cet  
ouvrage, le seul dont l'auteur fût  
fier, et le seul aussi qui ait eu une  
vogue passagère, n'était dans le prin-  
cipe qu'un embryon, qui par des  
améliorations successives s'est accru  
d'une manière étonnante : la dernière  
édition, Paris, 1804, est de 10 vol.  
in-8°. Linguet, qui a apprécié  
cet ouvrage avec impartialité, dit,  
« qu'on y reconnaît partout une  
» ame exaltée, mais honnête ; un  
» style vif, mais peu formé ; des ré-  
» miniscences, des idées délayées,  
» et trop d'admiration pour ce li-  
» bertinage d'esprit, que l'on appelle  
» aujourd'hui *philosophie*. » (*Annal.  
littéraire*, tom. 1<sup>er</sup>.) (1). Si l'on en  
croit De Lisle, cet ouvrage a été tra-  
duit en espagnol par Nunez de Ta-  
boada, et imprimé à la barbe du  
Saint-Office, par Ibarra, en 1806,  
au nombre de huit mille trois cents  
exemplaires qui ont été distribués  
en très-peu de mois. IV. *Histoire des  
douze Césars, de Suétone*, trad. en  
franc. par H. Ophellot de la Pause,  
suivie de *Mélanges philosophiques*,  
1771, 4 vol. in-8°. Le rédacteur de

(1) Le roi de Prusse faisait peu de cas de la  
*Philosophie de la nature*. Il y a sans doute de  
bonnes choses, écrivait-il à Voltaire, mais peu  
de méthode, et sur la fin beaucoup de ce que les  
Italiens appellent *conceiti*.

l' *Année littéraire* met cette traduction au-dessus de celle de Laharpe. (V. ce nom.) Cependant, il reproche à De Lisle d'avoir mutilé l'historien des Césars, et rejeté dans les notes les passages qui lui paraissaient nuire à la rapidité de la narration. Quant aux *Mélanges*, « c'est, de l'a » veu de De Lisle, l'inagination dé » pourvue de goût qui la caractérise. Puis, il ajoute : « je les effacerais de » mon sang, si je ne prenais pas le » parti *plus sage* de les effacer avec » ma plume. » ( *Hist. du journ.* p. 287. ) V. *Essai sur la tragédie, par un philosophe*, 1772, in-8°; on y trouve des idées singulières, présentées avec cette emphase si naturelle à l'auteur, et quelques vues judicieuses sur la réforme du théâtre, etc. VI. *Paradoxes, par un citoyen*, Amst. 1775, 2 part. in-8°; ce recueil est précédé d'une dédicace à M<sup>me</sup>. la comtesse de Vidampierre, dont plusieurs passages, peu faits pour flatter cette dame, annoncent un homme étranger aux bienséances. Le volume contient trois pièces publiées antérieurement : la *Défense de la philosophie de la nature*, un *Essai sur la liberté de la presse*, où l'on ne trouve que des idées vagues sur un objet qui a occupé depuis, un grand nombre de publicistes; et enfin, la *Lettre de Brutus sur les châtiments anciens et modernes*, que l'auteur aurait dû intituler : Requête au lieutenant de police, contre les cabriolets. VII. *Histoire philosophique du monde primitif*, quatrième édition, Paris, 1793, 7 vol. in-8°. avec un atlas de trente planches. Cet ouvrage qui servait d'introduction à l' *Histoire des hommes*, en a été détaché par l'auteur, et augmenté successivement de plusieurs chapitres : c'est un système sur la formation du globe,

fondé sur les faits physiques, et indépendamment de la révélation. VIII. *Ma République, auteur Platon, éditeur J. de Sales, ouvrage destiné à être publié en 1800*. Paris, 1791, 12 vol. in-18; réimprimé sous le titre d' *Eponine*, 1793, 6 vol. in-8°. IX. *Mémoire en faveur de Dieu*, Paris, 1802, in-8° : il se proposait d'y réfuter la doctrine funeste de l'athéisme : mais la singularité du titre parut une impiété; et plusieurs de ses propositions, contraires à la divinité de J.-Ch., ont été réfutées par Lecoz. X. *Différentes Biographies spéciales : Mallesherbes*, 1803, in-8°. — *Histoire d'Homère et d'Orphée*, 1808, in-8°. — Les *Eloges* de Lafontaine, de Camus, de Montalembert, de Forbonnais et de Bailly. XI. *Œuvres dramatiques et littéraires*, Paris, 1804-1809, 18 v. in-8° : il y a rassemblé l' *Essai* sur la tragédie, dont on a parlé; le *Théâtre d'un sybarite*, les *Eloges*, et le *Vieux de la Montagne*, roman oriental, dont il changea le titre en celui de *Tige de myrthe et Bouton de rose*. XII. *Essai sur le journalisme*, Paris, 1811, in-8°; — *Défense* de cet essai, *ibid.* 1813, in-8°. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire d'après le titre, une histoire des journaux littéraires, mais une défense de la Philosophie de la nature, son ouvrage de prédilection, contre les attaques des écrivains périodiques : il place sur la même ligne Laharpe, Grimm, Geoffroy et les principaux rédacteurs du journal des Débats. Sa mauvaise humeur perce malgré lui; et quoiqu'il ne le dise pas, on voit qu'il regrette vivement de n'avoir pas obtenu la plus légère mention dans le rapport de l'... it pour les prix décennaux : il : a tute ses nom-

ouvrages, et il les passe en revue avec complaisance inexprimable : « travaillé, s'écrie-t-il, non pour un siècle, mais pour les siècles. » Avant, il n'y a aucun de ses écrits, qui n'ait trouvé beaucoup de succès ; *Eponine* a été traduite en plusieurs langues et même en flamme ; *Vieux de la Montagne* a eu, dans ce genre, le plus brillant des succès, et citera encore de cet infatigable auteur : l'*Histoire des hommes*, in-12, avec trois atlas in-4° ; 2e édition, 53 vol. in-8°., et onze gravures : les quarante premiers volumes sont de De Lisle, et les autres ont été rédigés par son frère et L. S. Mercier. (Voyez *DAISEL* de Tréogat.) De Lisle a écrit les *Elements de l'histoire de France*, del' *Histoire d'Angleterre*, et de l'*Histoire générale*, avec Millot. Le *Supplément à l'histoire de France*, fut saisi en 1793, et tous les exemplaires restés dans le magasin furent brûlés. Il a continué l'*Histoire de la nation de France*, par de Bérault-Moleville, depuis le onzième volume ; et cette continuation, sous le nom de l'auteur priant sa participation, a été dévouée. Il est l'éditeur des *Mélanges de littérature et de prose*, par M<sup>me</sup>. de Genlis ; et du *Recueil des meilleures pièces de théâtre, faites en France, depuis Rotrou*, Lyon, 8 vol. in-8°. W—s.

OLIA (FRANÇOIS-PAUL, baron publiciste et négociateur célèbre, né à Salins, en 1613, d'une famille noble 1). Après avoir

son père de Lisola était qualifié d'ayeur. On ne se sert de ce point, parce que les libellistes se sont attachés à le représenter comme un homme de basse extraction. L'auteur de l'*Assemblée nationale constituante*, son ex-

terminé ses études et pris ses degrés à l'université de Dole, il s'établit à Besançon, où il partagea ses loisirs entre la culture des lettres et la profession d'avocat (1). Il parvint, en 1638, à se faire élire membre du conseil annuel, chargé du gouvernement de la ville : mais son élection fut cassée, parce qu'elle n'avait point été faite librement ; et il s'enfuit en Allemagne pour échapper aux poursuites dirigées contre lui. Ses talents ne tardèrent pas à le faire connaître d'une manière avantageuse. Il n'avait que trente ans, lorsque l'empereur Ferdinand III le nomma son résident à la cour d'Angleterre ; et il se conduisit dans ce poste difficile, avec une prudence qu'on aurait à peine attendue d'un homme consommé dans les affaires. Il fut ensuite envoyé en Pologne, et il signa, en 1660, le traité d'Oliva (2) :

*l'ence Lisola* ( c'est une réputation de la *Sauce au verjus* ), le fait descendre d'un cabaretier, et ajoute : « Quoi que vous puissiez faire pour déguiser votre nom, et tâcher d'en faire un mot italien, en vous appelant d'*Isola*, vous demeurerez Lisola ou Lise-holé, tant qu'on se souviendra de la plaisante origine de ce beau nom que personne n'avait porté avant vous. » ( Pag. 8. ) Un des frères de Lisola était chanoine de la cathédrale de Besançon, dignité qui ne se conférait alors qu'à la noblesse.

(1) Dans sa jeunesse, Lisola composait des vers français. On trouve des stances de lui au devant de la *Sylvaire* de J. Maitre, et un sonnet à la louange du fécond Lasserre, en tête de l'*Entrée de la reine-mère dans les Pays-Bas*. Il a en outre publié un *Discours funèbre sur la mort de la princesse Cléopâtre-Hugène, infante d'Espagne, Besançon, 1634, in-8°.*

(2) Durant sa mission en Pologne, le baron de Lisola empêcha de tout son pouvoir le rétablissement de la paix entre Jean-Casimir et le roi de Suède, pour laquelle Louis XIV avait fait offrir ses médiations, par MM. d'Avignon et de Lombrès, ses plénipotentiaires. Lisola craignait que le roi de Suède n'attaquât l'Empereur, et que ce prince ne se trouvât ainsi hors d'état de secourir le roi d'Espagne, avec lequel la France était en guerre. Il parvint même à détacher de la cause des Suédois, l'électeur de Brandebourg, et parut comme ministre médiateur de la maison d'Autriche, au congrès de Welsau, où fut consommée cette opération politique, par le traité du 19 septembre 1657, entre Jean-Casimir, roi de Pologne, et Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg. Le baron de Lisola voulut faire suspendre les négociations de la paix

mais ses intrigues ne tardèrent pas à le faire éloigner. L'empereur Léopold l'ayant nommé son ambassadeur en Espagne, il y conclut le mariage de son souverain avec une des infantes, et détermina Philippe IV à envoyer en Flandre une armée destinée à s'opposer aux projets d'agrandissement de la France. Il joua un rôle dans les discussions qui s'élevèrent au sujet des prétentions de Louis XIV sur les Pays-Bas et le comté de Bourgogne, et mit au jour, à cette occasion, différents écrits qui eurent un grand succès. Tous les écrivains aux gages du ministère reçurent l'ordre de le réfuter. Le marquis de Louvois, naturellement violent, était si fort irrité contre Lisola, qu'il manda au comte d'Estrades de le faire arrêter à son départ de Liège, et de l'envoyer pieds et poings liés à Paris, ou de le tuer s'il faisait résistance. (Voy. l'*Ann. littér.*, 1760, tom. 1, pag. 185.) Lisola signa, en 1668, le traité avec le Portugal; et il eut part à la paix d'Aix-la-Chapelle, qui fut conclue la même année. Il fut accusé d'avoir conseillé les mesures violentes prises à l'égard du cardinal de Furstenberg, connu par son attachement à la France (Voyez FURSTENBERG, XVI, 167); et l'on ne voit pas qu'il ait songé à se disculper de ce reproche très-grave. Ce n'était pas le seul que lui fissent les écrivains français; ils le représentaient comme un artisan d'intrigues, habile à semer des défiances, et plus propre à reculer la conclusion d'un traité qu'à l'avancer; d'ailleurs homme vénal, n'écrivant ou n'agissant que

d'Olive, sous prétexte que, par la mort de Charles-Gustav, arrivée le 22 février 1660, les pleins pouvoirs des ministres Suédois étaient expirés; mais les envoyés prouvèrent que ces pouvoirs étaient donnés non-seulement au nom du Roi, mais encore au nom du royaume. D—s—s.

par jalousie, et ne se conduisant que d'après les calculs d'un vil intérêt. Lisola se détermina enfin à repousser ces injures dans le *Dénouement des intrigues du temps*, ouvrage dans lequel il parle de lui à la troisième personne, et avec une modération qui prévient en sa faveur. Il y soutient qu'il s'est toujours exprimé dans des termes convenables sur le compte du roi, et qu'il a constamment rendu justice aux qualités et aux vertus de la nation française; que c'est malgré lui qu'il a pris la plume, pour répondre à des libelles injurieux à son souverain; qu'il n'a jamais été guidé par des motifs de haine ni de jalousie, et moins encore par son intérêt personnel, puisque, malgré les hautes fonctions qu'il remplit depuis si long-temps, sa fortune est si médiocre, qu'il se voit obligé de solliciter une petite retraite où il puisse passer en repos le reste de ses jours, loin du tracés des affaires. Lisola avait été créé baron de l'Empire, et il aurait sans doute été désigné pour assister au congrès de Nimègue; mais il mourut avant l'ouverture des conférences. Il est bien étonnant qu'on ne sache point d'une manière précise l'époque de la mort d'un personnage aussi distingué (1). Aujourd'hui qu'il n'existe plus de préventions contre Lisola, on doit convenir qu'il avait beaucoup d'esprit, de facilité, de pénétration et d'adresse. Pelisson a dit :

(1) M. Grappin fixe la mort de Lisola à l'année 1673. (*Hist. abrégée du comté de Bourgogne*, les auteurs de la *Bibliothèque historique de France*, en 1673, 1676 ou 1677. La plupart des lexicographes ont adopté cette dernière époque, mais il paraît certain que Lisola était mort dans les premiers jours de l'année 1675. Voy. la *Lettre* de Bayle à Minutoli, du ser. mal de son même ouvrage, ou à la fin de décembre 1674. Son testament, qu'il fit à son lit de mort, est de Vienne, le 25 décembre 1674. Le P. Bainta publie ce Testament, 1675, in-12.

« qu'il avait seul conservé dans ses » ouvrages la vigueur de l'Espagne, » morte et éteinte partout ailleurs. » (*Histoire de la Conquête de la Franche-Comté.*) Bayle lui a rendu plus de justice que ses autres contemporains (1); enfin l'abbé d'Olivet l'appelle un *homme illustre*, et propose son exemple à ses compatriotes. (Voy. *l'Hist. de l'acad. franc.*, page 367, tome 1, édition in-12.) On lui a attribué un grand nombre de libelles (2); « mais on » lui en a donné plusieurs qu'il n'a » vait pas faits; artifice de libraire » pour donner cours à une méchante » pièce. » (Bayle, art. *Lisola.*) Les seuls ouvrages qu'on croie véritablement de lui, sont : I. *Bouclier d'état et de justice contre le dessein manifestement découvert de la monarchie universelle, sous le vain prétexte des prétentions de la reine de France*, 1667, in-12. Il y soutient que cette princesse, en se mariant, n'a pu conserver aucun droit sur les états de la maison d'Autriche; cet ouvrage a eu une foule d'éditions, et il a été traduit en espagnol, en italien, en allemand et en anglais. Il fut défendu de l'introduire en France sous les peines les plus sévères (3); et l'arrêt rendu con-

tre le savant Ch. Patin, fut en partie fondé sur ce qu'il en avait reçu un exemplaire de Hollande. II. *Suite du Dialogue sur les droits de la reine très-chrétienne*, 1667, in-12; avec des addit., 1668. C'est une réfutation du *Dialogue sur les droits de la reine*, etc. III. *Le Politique du temps ou le Conseil fidèle sur les mouvements de la France, pour servir d'introduction à la triple alliance*, Charleville, 1671, in-12; Cologne, 1672, in-12; ibid. franç. et allemand, 1674, in-4°. IV. *Le Dénouement des intrigues du temps*, 1672, in-12. Il a principalement en vue, dans cet ouvrage, de se justifier des reproches dont ses ennemis ne cessaient de l'accabler; il y parle avec éloge de Louis XIV et de ses ministres. V. *La Sauce au verjus* (sous le nom de Fr. WARENDORP), Cologne, 1674, in-12 (1); plusieurs fois réimprimée séparément ou dans des recueils. C'est une réponse très-vive à M. de Verjus, ambassadeur français. Parmi les autres ouvrages attribués à Lisola on se contentera de citer : *Lettre d'un gentilhomme liégeois, à MM. de Liège*, 1672; elle fut vendue par ordre des magistrats de cette ville; — *La Suède redressée dans son véritable intérêt*; — *L'Europe esclave*; — *L'Empereur et l'Empire trahis*, etc. W—s.

(1) Bayle s'est cependant égaré au sujet de la *plume* de Lisola, qu'il propose d'appendre à la voûte d'un temple; « ou de la poser avec » grande cérémonie dans le trésor pour la montrer aux curieux, à peu près comme l'on montre le miroir de Virgile et l'épée de Roland, » dans le trésor de St.-Denis. » (*Lettre à Minutoli*, déjà citée.)

(2) « Il est donné la joie de répandre par toute » l'Europe, sous les noms empruntés de sieur » de BEAUPRAN, de l'abbé BANXIS, et de Christ. » de WOLFFRANO, des libelles monstrueux en » toutes langues, pour déshonorer cet attentat » (l'emprisonnement du cardinal de Furstenberg). » (*Réfutation de la Sauce au verjus.*) D'autres ont cru que Lisola s'était encore caché sous le nom de WASSERMANNO (Voy. les tables de la *Bibliothèque historique de France.*)

(3) Les Espagnols ne prenaient pas des mesures

moins sévères pour empêcher la circulation des libelles français. On a sous les yeux un arrêt rendu en 1663, par le bailli de Yveult, qui condamne à cent francs d'amende le seigneur de Coligny, parce qu'on a trouvé parmi ses livres un exemplaire de la *Satyre Ménippée*. On doit remarquer que lorsque ce jugement fut rendu, la Franche-Comté était, depuis plusieurs années, réunie à la France.

(4) Le rédacteur du *Catalogue de la Biblioth. de Filleul*, trompé par le titre de l'ouvrage, l'a classé parmi les livres sur *l'art de la cuisine*, quoiqu'il eût mis un autre titre du même genre, la *Sauce Robert*, parmi les livres de droit. C'est une des beuveries les plus plaisantes échappées aux catalogues.

LISSEIR (REMACLE), abbé de la Valdieu, ordre de Prémontré, naquit à Bouillon, le 12 février 1730, et fut élevé par les soins du président de la cour souveraine de cette ville, qui l'avait pris en amitié. Ses études finies, il entra à l'abbaye de la Valdieu, au diocèse de Reims, et y fit profession en 1749. Dès qu'il fut prêtre, on le fit maître des novices, et successivement professeur de théologie, prieur et enfin abbé en 1766. Son premier soin fut d'augmenter la bibliothèque du couvent. Il mit au concours les cures à sa nomination, et établit une pharmacie pour distribuer des remèdes aux pauvres du voisinage. Dans la même année qu'il devint abbé, il publia un livre intitulé : *De l'état de l'Eglise et de la puissance légitime du Pontife romain*, Wurtzbourg (Bouillon), 1766, 2 vol. in-12. C'est un abrégé du *Febronius* de l'évêque Houtheim, que Lissoir dans son *Avertissement* qualifie de *second Gerson*, aussi orthodoxe, *aisé à savant, mais peut-être plus hardi que le premier*. Lissoir s'approprija l'ouvrage, le refondit, et le rendit sien, comme il le dit lui-même. Il assure qu'il a *adouci des expressions trop dures* et qu'il a *omis entièrement des sorties trop vives contre la cour de Rome*; mais il n'a pas porté assez loin les corrections et les suppressions. Ainsi il soutient avec Houtheim, contre nos auteurs français, que le pape n'a point une juridiction proprement dite sur toutes les églises; que la convocation des conciles généraux ne lui est point réservée; qu'un décret du pape accepté par le plus grand nombre des évêques dispersés ne forme point un jugement irréfragable et final. Il essaie de repoudre sur ce

dernier point aux arguments de Bossuet, et ne voit pas quelle porte il ouvre par-là aux disputes et aux erreurs. Dans les deux derniers chapitres, il expose sérieusement les moyens les plus propres à produire un schisme dans l'Eglise: le tout est accompagné d'expressions aigres et offensantes pour la cour de Rome. *Je le dis sérieusement*, dit-il, dans son *Avertissement*, *si j'étais théologien ultra-montain, je n'oserais seulement sourciller en présence de l'auteur d'Émile*. Lissoir ne manquait d'ailleurs ni de connaissances, ni de talent. Il fut utile à son ordre, dont les chapitres nationaux l'avaient nommé visiteur; il refondit les livres liturgiques des Prémontrés, en surveilla la réimpression, et composa, entre autres, l'office de la translation de saint Norbert. Privé de son abbaye lors de la révolution, il desservit la cure de Charleville, sous l'évêque constitutionnel des Ardennes, fut enfermé pendant la terreur, et, après ces temps funestes, vint dans la capitale, où il s'attacha au *Journal de Paris*, comme rédacteur. Il assista au concile des constitutionnels, en 1797; et l'on y voit son nom comme député du presbytère des Ardennes. On lui fit même l'honneur de l'élire évêque de Samana, dans l'île de Saint-Domingue; mais, soit qu'il sentit le ridicule de cette élection, soit qu'il prévint les dangers d'une telle mission, il ne fut point sacré; et l'on ne voit point son nom dans la liste des membres du second concile des constitutionnels, en 1801. Après le concordat, il obtint une place d'aumônier des Invalides, et il en exerça les fonctions jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 13 mai 1806. C'était un homme instruit, laborieux, attaché



voirs, et auquel il n'a  
 ut-être que des idées  
 sur les règles  
 ecclésiastique. — Son frère  
 THÉODORE), bénédictin, a  
 une *Table géographique du*  
*vologe romain*, Paris, 1776,  
 P—C—T.

ER (MARTIN), médecin et  
 iste, naquit à Radcliffe, dans  
 té de Buckingham, vers  
 Son grand oncle sir Martin  
 médecin ordinaire de Char-  
 , commença son éducation,  
 achevée au collège de Saint-  
 ambridge. Il devint membre  
 collège, en 1660, par une  
 ance de Charles II, et voya-  
 uite en France, pour se per-  
 retour dans les sciences médica-  
 se fixa dans le comté d'York,  
 qua la médecine avec succès,  
 oya ses loisirs à l'étude de  
 re naturelle et à celle des  
 és. Afin de poursuivre ses  
 naissances humaines, il en-  
 plusieurs voyages dans di-  
 parties de l'Angleterre, et  
 dans le nord. Ses travaux le  
 en relation avec M. Lloyd,  
 rateur du Muséum Ashmo-  
 Oxford; et il enrichit cette col-  
 , de médailles, d'autels an-  
 et d'un grand nombre d'ob-  
 histoire naturelle. Des mé-  
 et des observations qu'il fit  
 ir à Lloyd, furent envoyés  
 lui-ci à la société royale de  
 s., qui reçut Lister au nombre  
 membres. En 1684, il s'éta-  
 is cette capitale, et fut bientôt  
 bre du collège des médecins.  
 le comte de Portland, qui,  
 8, fut envoyé comme am-  
 sur à la cour de France,

par le roi Guillaume. En 1709, il  
 fut nommé médecin en second de la  
 reine Anne, et il mourut le 2 février  
 1711. Il a publié : I. *Historia sive*  
*Synopsis conchyliorum libri IV*,  
 2 vol. in-folio, 1685-93; ou-  
 vrage important et souvent cité par  
 Linné, qui le proclame le plus ri-  
 che (*ditissimus*) des conchyliolo-  
 gistes de son temps : cet ouvrage  
 contient les figures exactes d'un  
 grand nombre de coquilles, qui  
 toutes furent dessinées sous les yeux  
 de l'auteur par ses deux filles Su-  
 sanna et Anne : cette première édi-  
 tion est très-rare et très-chère, quand  
 elle est complète. M. Brunet, dans  
 son *Manuel du Libraire*, a donné  
 un très-long détail de toutes les  
 planches qu'elle doit renfermer (1).  
 M. Huddesford, conservateur du  
 Muséum Ashmoléen d'Oxford, en  
 publia en 1770 une seconde édition,  
 qui est moins recherchée, quoique  
 l'on y ait joint la *Synonymie* de  
 Linné. II. *Historiæ animalium An-*  
*glæ tres tractatus*, in-4°, 1678.  
 Ces trois traités sont : 1°. sur les  
 araignées, 2°. sur les coquilles ter-  
 restres et fluviatiles, 3°. sur les  
 coquilles marines qu'on trouve en  
 Angleterre, avec un quatrième traité  
 sur les pierres ayant la forme  
 de coquilles; ils sont excellents, et  
 montrent dans leur auteur le génie  
 de l'observation porté à un très-  
 haut degré; il y en a un extrait  
 dans les *Transactions philosophi-*  
*ques*, N°. 139. On peut lire, p. ix  
 de la préface du *Tableau des Ara-*  
*neûles* (Paris, in-8°, 1805), le  
 jugement que l'auteur de cet article  
 a porté sur le *Traité des Araignées*.  
 Gœze a donné de ce *Traité* une

(1) Le vol-  
 ches gr-ans  
 complé

bonne traduction allemande (in-8°. Quedlinburg, 1778; — ibid. 1792; le titre seul a été changé, et il n'y a pas eu de seconde édition) : il a aussi été traduit en anglais dans l'ouvrage de Th. Martyn, intitulé *Aranei*, in-4°, 1793, et a été inséré presque en entier dans le *Traité de Rai sur les insectes* (Voy. RAI). Lister a fait des corrections et des additions importantes à ces trois traités, dans l'ouvrage suivant. III. *J. Goedartius de Insectis in Methodum redactus*, etc., in-8°, 1685 (Voy. GOEDART); c'est une seconde édition du même ouvrage, publié en anglais, in-4°, en 1682. IV. *Exercitatio anatomica in qua de Cochleis agitur*, 1694, in-8°. V. *Cochlearium limacum Exercitatio anatomica; accedit de Variolis exercitatio*, 1695, 2 vol. in-8°. VI. *Conchyliorum bivalvium utriusque aque exercitatio anatomica tertia; huic accedit Dissertatio medicinalis de Calculo humano*, 1695, 2 vol. in-8°. VII. *De Fontibus medicatis Angliæ*, York, 1682; Leyde, 1686, in-12, édition augmentée. (Voy. des extraits de cet ouvrage dans les *Transactions philosophiques*, nos. 139, 143, 144 et 166); réimprimé en 1684, avec une autre Dissertation. VIII. *De morbis chronicis tractatus*, avec les œuvres de Richard Morton, Leyde, 1696, in-4°. IX. *Exercitationes medicinales*, 1697, in-8°. X. *Nota in Apicium Caelium de Arte coquinaria*, 1705, in-8°; Amst., 1709, in-8°. XI. Un grand nombre de *Mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques*. XII. *Voyage à Paris* en 1698, in-8°; 1699, en anglais; cet ouvrage est accompagné de six planches. Les détails minutieux qu'il renferme, donnèrent lieu au docteur

King de tourner l'auteur en en publiant une sorte de p intitulé *Voyage à Londr*. ces détails, qu'on critiquait cette époque, sont précis qui rend aujourd'hui le Vo Lister très-intéressant, parce ne les retrouve point aille qu'ils font connaître les l et les choses de ce temps-l sans Lister, nous eussions qu'il existait de son temps nufacture de porcelaine Cloud (Voy. p. 139); et q tort que des hommes de r se sont vantés d'avoir trou cret de cette fabrication. Un qu'il vit à Paris, et qu'il avec un autre qu'il avait ans auparavant, lui donna de distinguer par des caractranchés les deux espèces genre d'animaux. Lister a dans ses écrits sur la médecine penchant pour les hy et trop de prédilection doctrines anciennes et mais ses travaux en histrelle et en anatomie comp avec raison très-estimés, s'est montré observateur e de sagacité, et qu'il a im précision les rapports na animaux qu'il a décrits.

LITHGOW (GUILLAUD) geur écossais, du dix-septi parcourut une partie de de l'Asie et de l'Afrique : en Angleterre, lorsqu'il f Malaga, comme espion et appliqué à la torture, et par l'inquisition. Après a coup souffert, il fut relâc dans un si triste état en Londres, qu'on fut ob transporter sur un lit d pour le présenter à Ja

ince pût voir  
 thgow avait  
 était plus qu'... sque-  
 'oute la cour accourut  
 ler ce spectacle de mi-  
 rdonna que l'on prit  
 et paya deux fois les  
 voyage aux eaux de  
 avait recommandé de  
 ondemar, ambassadeur  
 restitution de l'argent  
 objets dont le gouver-  
 a l'avait dépouillé, et  
 à mille livres ster-  
 sadeur promit de faire  
 undes de Lithgow; mais  
 point de quitter l'Angle-  
 ir rempli sa promesse,  
 voyageur guéri de ses  
 contrant dans l'appar-  
 , l'accusa, devant plu-  
 es de la cour, d'avoir  
 parole. Gondemar lui  
 a querelle s'enflamma  
 ils se battirent à coups  
 et en donnant des elo-  
 pour sa conduite cou-  
 'envoya en prison, où  
 ois. Il a publié: *Voya-  
 terre, pendant neuf  
 se en Europe, Asie et  
 dres, 1614, 1 vol. in-  
 ce livre fut réimprimé  
 es après: la nouvelle  
 dédiée à Charles I<sup>er</sup>.; il  
 trad. en hollandais,  
 , 1 vol. in-4°. fig.  
 est assez amusante; on  
 coup de détails sur les  
 s usages. Quelquefois  
 is le merveilleux: il  
 yvre en disant, qu'indé-  
 des mers et des rivières  
 rsées, ses pieds souf-  
 froun plus de trente-  
 es; ce qui, ajoute-t-il,  
 ois fois la circonférence*

du globe. Sa description de l'Irlande  
 est curieuse, malgré ses bizarreries;  
 elle a été insérée dans divers recueils,  
 avec le récit de ses souffrances. L'ou-  
 vrage de Lithgow a été réimprimé au  
 commencement de ce siècle. On a  
 encore de lui une Relation du siège  
 de Breda, en 1637. E—A.

LITHOV (GUSTAVE), poète la-  
 tin, né en Suède, en 1692, avait  
 fait de très-bonnes études à Upsal,  
 et se proposait d'entrer dans la car-  
 rière des emplois civils, lorsque  
 l'enthousiasme qu'inspiraient les ex-  
 ploits de Charles XII, lui fit pren-  
 dre le parti de suivre ce héros. Il  
 eut part à plusieurs actions brillantes,  
 mais en retira peu de fruit pour son  
 avancement, et quitta le service à la  
 mort du roi. Il se livra dans sa re-  
 traite à la littérature, et cultiva sur-  
 tout la poésie latine. Une partie de  
 ses poésies parut à Stockholm, en  
 1734, in-4°, sous le titre de *Pœ-  
 mata heroïco-miscellanea*. Il de-  
 vait en publier un second recueil;  
 mais il ne put exécuter ce projet,  
 et remit son manuscrit à un ami,  
 qui ne trouva pas non plus l'occa-  
 sion d'en faire part au public. Li-  
 thov mourut en 1753. On a encore  
 de lui: *Panegyricus exsequialis in  
 obitum Caroli XII*, Stockholm,  
 1720, in-4°. de 32 p., et réimprimé  
 quelque temps après. Ce panégyri-  
 que fit une grande sensation en Suède;  
 on en trouve des extraits dans les  
*Acta litteraria Sueciæ*, tom. 1, p.  
 145. C—A—T.

LITTLETON (1700-1750),  
 magistrat anglais,  
 famille, était le fils  
 Wescote et d'  
 dont il p  
 lonté de  
 Il na  
 de Wo

ment du xv<sup>e</sup>. siècle, suivit la carrière du barreau, et s'y distingua. Henri VI le créa juge de la cour du palais, ou maréchal de la maison du roi, et en 1455, sergent du roi (*king's serjeant*), chargé des assises du nord. A l'époque de la révolution qui fit passer la couronne de la maison de Lancaster, à celle d'York, dans la personne d'Edouard IV, Littleton, alors sheriff du comté de Worcester, fut continué dans ses fonctions par ce souverain, qui le nomma, en 1466, l'un des juges des plaids communs. La même année, il obtint un writ adressé aux commissaires des douanes (*Customs*) de Londres, Bristol, et Kingston sur Hull, pour leur enjoindre de lui payer annuellement 110 marcs, afin qu'il pût soutenir avec honneur sa dignité, 106 shelings 11 sols, pour la fourmiture d'une robe fourrée, et 6 shelings 6 sols, pour une autre robe appelée *Linura*. Il fut fait chevalier du Bain, en 1475, et continua de jouir de l'estime de son souverain et de la nation, par sa profonde connaissance des lois anglaises, jusqu'au moment de sa mort, arrivée le 23 août 1481. Il fut enterré dans l'église cathédrale de Worcester, où on lui érigea un tombeau de marbre blanc, décoré de sa statue. Son portrait fut placé dans les églises de Franckley et de Hales-Owen. Thomas Littleton est surtout connu par son traité des *Mouvances de fiefs* (*Tenures*), qu'il avait composé pour l'usage de Richard son second fils. Cet ouvrage a eu un grand nombre d'éditions : suivant Middleton, la première fut imprimée à Londres, en français, en 1481 : mais lord Coke suppose que l'édition française in-fol., imprimée sans date, à Rouen, par W. Letailleur, a été la première. La composition originale

de ce célèbre ouvrage est regardée comme la base principale sur laquelle repose tout l'édifice des lois relatives à la propriété dans le royaume. L'excellent commentaire de lord Coke sur ce sujet est considéré comme le dépôt de ses vastes connaissances sur ce sujet. Une réimpression en 1788, in-fol., indépendante des annotations précieuses de Hale et du lord chancelier Gham, a été considérablement améliorée par les travaux infatigables de M. Hargrave et de M. B. existait, sous Edouard III, appelé *Anciennes tenures*, et contenait une notice des différentes manières de tenir les terres ou *tenures* dont la tenure, de la nature des profits et de quelques autres objets relatifs à la possession des terres, fort sec et fort aride, ne donnait guère d'autre mérite que celui de donner l'idée des *Tenures*. Littleton, ouvrage qui fut, suivi par son successeur, Edouard IV, aussi utile au droit anglais, que le code de Justinien l'est au droit civil. L'ouvrage fut traduit en français par D. Houard, Rouen, 2 vol. in-4<sup>o</sup>.

D-  
LITTLETON ou LYTTON (EDOUARD, lord, garde du sceau d'Angleterre, sous Charles I<sup>er</sup>, de la même famille que le précédent, était fils de Littleton, juge du pays, et nommé au parlement, et après avoir exercé la profession d'avocat, il fut chargé, avec lord Coke et sir Dudley Digges, de présenter la pétition des dr

us), à la chambre  
 i confia aussi le rap-  
 r l'accusation portée  
 le Buckingham, re-  
 mort du roi Jac-  
 acquitta avec tant  
 fut loué par tous les  
 il eût à ménager à la  
 du peuple et l'hon-  
 Littleton succéda à  
 les fonctions de juge  
 les; il fut ensuite élu  
 ondes, et dans le  
 onseiller de l'univer-  
 En 1632, il fut nom-  
 teur d'inner-temple;  
 général, lord prési-  
 communs, et enfin,  
 garde du sceau à la  
 nch, qui s'était évadé  
 ire au ressentiment  
 A cette dignité le roi  
 jouta celle de pair  
 avec le titre de lord  
 de Mounslow. Dans  
 e de garde du sceau,  
 quelque temps l'es-  
 partis; et les deux  
 irgèrent de présenter  
 les remerciements au  
 ill triennal et pour  
 les: mais comme il  
 en 1641, à faire vo-  
 ne armée et l'emploi  
 s, mesures évidem-  
 our la cause royale,  
 York l'ordre de lui  
 après s'être concerté  
 l'un successeur avec  
 omte de Clarendon.  
 t toujours eu une  
 ration pour le garde  
 devoir auparavant  
 te, et se convainquit,  
 ation qu'il eut avec  
 ndement des craintes  
 gérées au roi. Little-

ton lui prouva que son but uni-  
 que, en paraissant agir contre la  
 cour, avait été d'obtenir la con-  
 fiance du parti qui lui était opposé,  
 pour pouvoir conserver le sceau et  
 le remettre au roi aussitôt qu'il le  
 désirerait; il ajouta qu'il était prêt à  
 joindre S. M., avec le sceau, partout  
 où elle l'ordonnerait. Hyde ins-  
 truisit lord Falkland de cette con-  
 férence; persuadé que le garde du  
 sceau tiendrait sa promesse, il pensa  
 qu'il serait bon que le roi lui écrivit  
 d'une manière flatteuse, pour l'enga-  
 ger à se rendre à York: l'avis fut adop-  
 té; Littleton envoya le sceau à York, le  
 21 mai 1642, et le suivit le lendemain.  
 Malgré ce service important, il ne put  
 jamais regagner entièrement la con-  
 fiance de Charles I<sup>er</sup>., ou plutôt les  
 suffrages du parti de la cour. Il con-  
 tinua cependant de remplir ses fonc-  
 tions, accompagna le roi à Oxford,  
 où il fut reçu docteur ès-lois, fut fait  
 membre du conseil privé, et enfin, co-  
 lonel d'un régiment d'infanterie. Il  
 mourut à Oxford le 27 août 1645.  
 En 1683 un monument fut érigé à  
 sa mémoire, par sa fille et unique  
 héritière lady Anne Littleton; et  
 la même année parurent ses *Rap-  
 ports*. Cependant, M. Stevens, dans  
 son introduction aux lettres de lord  
 Bacon (édition de 1702, page 21),  
 pense qu'ils ne sont pas de lui; beau-  
 coup de questions étant les mêmes  
 que dans les rapports de Hetley. Lord  
 Clarendon dit, en parlant de sir  
 Edouard Littleton, « que c'était un  
 » homme d'une grande réputation  
 » dans la profession des lois, pour  
 » le savoir et les autres avantages  
 » qui distinguent les hommes les  
 » plus éminents. » Il avait fait,  
 dans la partie la plus difficile et la  
 moins connue des lois, des re-  
 cherches aussi profondes, que dans

celles d'un usage habituel. Witellocke le présente comme un homme plein de courage, de savoir et de sens. Il est cependant difficile d'excuser sa faiblesse et son irrésolution dans quelques circonstances; quoiqu'on doive avouer qu'il rendit lui-même le sceau à son infortuné souverain dès l'instant où il s'aperçut qu'il ne pouvait plus le retenir d'une manière utile, et qu'il mourût fermement attaché à sa cause. D-z-s.

LITTLETON (ADAM), savant anglais, né en 1627, à Hales-Owen, dans le Shropshire, exerça les fonctions de ministre de l'église et de maître d'école. On lui conféra, en 1670, le degré de docteur en théologie, sans qu'il eût pris les degrés de bachelier et de maître-ès-arts, en considération de son mérite extraordinaire. Il possédait, en effet, des connaissances très-étendues en différents genres, et contribua particulièrement à mettre l'étude de la langue latine en honneur dans son pays. Il mourut à Chelsea, dont il était pasteur, le 1<sup>er</sup> juillet 1694, après avoir été maître de l'école de Westminster, prébendier de la cathédrale de cette ville, et chapelain de Charles II. On a de lui, entre autres ouvrages : I. Un *Dictionnaire latin, grec, hébreu, anglais*, très-estimé, Londres, 1679, in-4°. II. *Elementa religionis, sive quatuor capita catechetica totidem linguis descripta, in usum scholarum*, 1658, in-8°. III. *Soixante-un Sermons*, 1680, in-8°. IV. *Préface des OEuvres de Cicéron*, Londres, 1681, 2 vol. in-folio. V. La traduction de l'ouvrage de Selden, *Jani Anglorum facies altera*, avec des notes, publiée sous le nom de Redman Westlote, 1683, in-folio. — Edouard LITTLETON, sous-maître de l'é-

cole d'Eton, ministre de Derham, dans le comté d' et chapelain de leurs maj. publié quelques petits poèmes, lesquels on cite celui qu'il a *sur une araignée*. Il mourut Un recueil de ses sermons primé après sa mort.

LITTLETON. Voyez TELTON.

LITTRE (ALEXIS), membre de l'académie des de Paris, né en 1658, à Co Albigeois, mourut à Paris, vrier 1725. Il manifesta un goût passionné pour et s'y livrait avec une très-vie cation. Sa fortune était médiocres tandis qu'il faisait ses hum collèges de Villefranche, il moyennant une légère rétribution d'autres écoliers plus riches laborieux, ce qu'on venait enseigner. Dès cette époque tit pour l'art de guérir cette tation qui devait un jour lui tenir les plus brillants succès employait le temps des promenades et des promenades à suivre decin chez ses malades; et il s'enfermait pour écrire ce qu'il avait entendu. Après avoir ses humanités, il alla étudier médecine à Montpellier, encore des répétitions au et économisa de quoi se Paris. De toutes les parties science, l'anatomie était l'étude avait le plus d'attrait lui. A cette époque, ce sentiment faisait regarder comme une profanation, la mutilation des livres, apportait encore de obstacles aux travaux de la Littre éprouva des difficultés pour satisfaire son goût. ment pour la science, il :

ien de la Salpêtrière, qui disposition tous les cada- hôpital. Ils s'enfermèrent pendant l'hiver de 1684, t long et très-froid; et ils nt plus de 200 cadavres. renommée s'étendit parmi ts; et un très-grand nom- e eux s'adressèrent à lui cevoir des leçons. A cette l fallait appartenir à une n pour avoir le droit de ours publics, et Littre n'é- octeur: les chirurgiens de scitèrent un procès par- icutenant de police. Il fut pour se soustraire à cette ; de se réfugier dans l'asyle e. Le grand-prieur de Ven- ueuillit, et lui donna la per- : disséquer et d'enseigner. ficier subalterne du palais ses ennemis de venir le ans ses travaux. Ils enle- cadavres qui servaient à strations, et il fallut qu'il sur les animaux et princiu- ur les chiens. Tant de con- e firent qu'exciter son zèle, e sa réputation, comme le : ses écoliers. Tous ses ins- ent occupés par l'étude; pas même à la prome- ie fréquentait aucune so- ée. Il assistait aux panse- hôpitaux; il en suivait les dans leurs visites, et aug- ccessairement ses connais- nfin il fut reçu docteur ré- a faculté de médecine de é d'une grande sagacité, vé de cette éloquence per- nécessaire au médecin reice de ses fonctions, et il as moins que son extrême our qu'il réussit dans la En 1699, il fut nommé,

selon l'usage de ces temps, élève à l'académie des sciences; et il devint successivement associé et membre de cette compagnie. Nommé médecin du Châtelet, cette place lui fournissait l'occasion d'observer des accidens rares, et de se livrer aux recherches anatomiques. Littre n'a pas publié d'ouvrages particuliers; mais il a enrichi le Recueil de l'académie des sciences d'un grand nombre de Mémoires, presque tous relatifs à l'anatomie pathologique; les plus remarquables sont : I. *Observations sur une nouvelle espèce de hernie*; Mém. de l'acad. des sciences, 1700. II. *Description de l'urètre de l'homme*, ib. III. *Observations sur un fœtus humain monstrueux*, 1701, ibid. IV. *Observation sur les ovaires et les trompes d'une femme, et sur un fœtus trouvé dans l'un de ses ovaires*, 1701, ibid. V. *Observation sur un fœtus humain trouvé dans la trompe gauche de la matrice*, 1702, ibid. Ces deux observations sont du plus haut intérêt; la dernière prouva d'une manière incontestable, et pour la première fois, la possibilité de la grossesse tubale. VI. *Histoire d'un fœtus humain, tiré du ventre de sa mère, par le fondement*, 1702, ibid. Littre fut un des hommes les plus laborieux qui aient cultivé les sciences; leur étude absorba toute sa vie: il y avait quinze ans qu'il était à Paris, et qu'il n'avait pas eu le temps d'écrire à ses parents. Il n'assista jamais à aucun spectacle, et il mourut célibataire, uniquement parce qu'il n'eut jamais le loisir de se choisir une femme. Voyez son Eloge par Fontenelle. F—n.

LIUTBERT, roi des Lombards, fils et successeur de Cunibert, régna de 700 à 701. Cunibert, en mourant, laissa son fils encore très-jeune, sous

la tutèle d'Ausprand, (*Voy. ce nom.*) Raginbert, cousin de Cunibert, profita de la jeunesse de Liutbert pour lui disputer le trône; il remporta, en 701, une victoire sur Ausprand, et mourut peu de temps après. Ausprand s'enfuit avec son pupille, et bientôt il trouva le moyen de rassembler une nouvelle armée, avec laquelle il vint attaquer Aribert II, fils de Raginbert. Il fut défait une seconde fois près de Pavie, et Liutbert tomba entre les mains du vainqueur, qui le fit mourir dans le bain, en lui ouvrant les veines. S. S—1.

LIUVA I, roi des Visigoths, était en 560, gouverneur de la Septimanie ou Gaule narbonnaise; il joignait à une grande valeur, des qualités plus rares encore, et qui lui frayèrent le chemin du trône. Après la mort d'Athanagilde, il fut désigné son successeur, dans une assemblée des grands du royaume; et son élection reçut l'assentiment des Visigoths d'Espagne. Il avait eu d'un premier mariage avec Théodosie, fille de Severien, duc ou gouverneur de Carthagène, deux fils: saint Herménigilde et Recarède. Sa femme étant morte, il épousa Gosuinthe, veuve d'Athanagilde, et cette union contribua beaucoup à affermir son autorité. Cependant Liuva avait à redouter la haine de quelques seigneurs, dont les droits au trône étaient les mêmes que les siens, et qui, trompés dans leurs espérances, pouvaient essayer de le renverser. Loin de paraître craindre leurs projets, il les rapprocha de sa personne par de nouvelles dignités, et les combla de ses faveurs. Il fixa sa résidence à Narbonne, ville qu'il affectionnait; mais cette préférence accordée à une ville de la Septimanie,

servit de prétexte aux Visigoths d'Espagne pour se révolter. Il vint aussitôt contre eux, son Leuwigilde; et en 569, il l'as au trône, lui abandonnant toute partie située au-delà des Pyrénées. Liuva fit fleurir dans ses états la culture et l'industrie: quoiqu'il traita toujours avec une égale bonté tous ses sujets, et veilla à ce que les sièges catholiques ne fussent occupés que par des évêques pieux et zélés. Cet excellent prince mourut à Narbonne, l'an 572. Leuwigilde mit alors la Septimanie à l'Espagne — LIUVA II, roi des Visigoths, était petit-fils de Leuwigilde; il avait que vingt ans, lorsque son père Recarède mourut, et il lui succéda sans obstacle, en 601. Mais Wiligode, oubliant qu'il devait la vie à son père, ne tarda pas d'exciter une révolte contre son fils; et profita de l'inexpérience de ce prince, il tira dans un piège, et se saisit de la personne. Le barbare lui coupa la main droite, et le fit mourir en 603. Liuva, pendant un règne court et si déplorable, ne put entreprendre rien qui méritât de l'attention de la postérité. Mais les historiens espagnols s'accrochent à louer les belles qualités de ce prince. W—

LIVE (LA). *Voyez* ERIS LALIVE.

LIVERPOOL, (CHARLES JENKINSON, baron Hawke et 1<sup>er</sup> comte DE), fils de ce Charles Jenkinson, naquit le 1<sup>er</sup> mai 1727, dans le comté d'Oxford. Il commença ses études à l'école de Burford, et vint les terminer à Oxford, où il reçut les premières influences de ses opinions politiques. Ce fut pendant son



sité qu'il se fit connaître première fois par des vers sur le prince de Galles. En 1753 Oxford; et bientôt après il fit la carrière littéraire, en publiant des articles au *Monthly Review*. Il parut ensuite comme journaliste, et publia, en 1756, une *Dissertation sur l'état d'une force nationale constitutionnelle indépendante armée permanente*; cette brochure est remplie de sentiments patriotiques et a été souvent citée contre les ministres dans la chambre des pairs. En 1757, sur les occasions de lord Liverpool, il fut accusé, sous le nom de Jenkinson, de désavouer son ouvrage, et il fut obligé de se justifier par son extrême jeunesse. Il donna au public un *Discours sur la conduite du gouvernement de la Grande-Bretagne à l'égard des puissances neutres pendant la guerre présente* (1). C'est à ce pamphlet que plusieurs personnes ont attribué l'élévation de Jenkinson: il est vrai, comme on écrit dans le *Monthly Review*, et qui annonçait un homme éclairé; mais il ne produisit que cela un grand changement dans la position de l'auteur (2). Il fut nommé par ce fut à une autre cause que Jenkinson dut ses premiers succès. On les a surtout attribués à la protection de sir Edward

le pamphlet traduit dans toutes les langues, avait pour but de justifier les mesures du gouvernement anglais envers les neutres, et les droits qu'il a sur le domaine de la mer. Il fut publié en 1756 et eut un grand nombre de vaisseaux saisis par l'ordre du gouvernement. M. Gerard de Rayneval l'a inséré dans son ouvrage intitulé *De la Liberté de la Mer*, 1757.

le *Monthly Review* anglais de 1756 contient une notice qui ferait croire que ce pamphlet fut fait pour le faire connaître au ministre, mais on ne peut en avoir occasion la duc de Devonshire, alors premier ministre, lui assigna, sur la recommandation de lord Mansfield, 1000 liv. sterling.

Turner, qui fut tellement satisfait de quelques couplets composés en son honneur par Jenkinson, à l'occasion des élections, et auxquels il attribua sa nomination, qu'il en présenta l'auteur à lord Bute, et força, en quelque façon, celui-ci de le prendre pour son secrétaire particulier. D'autres écrivains assurent que ce fut le premier comte d'Harcourt, gouverneur de George III, alors prince de Galles, qui présenta Jenkinson au roi. Quoi qu'il en soit, lord Bute lui accorda toute sa confiance; et lorsqu'il devint secrétaire d'état, en mars 1761, il le choisit pour sous-secrétaire, emploi qui suppose une connaissance parfaite des affaires et des secrets du gouvernement (1). Jenkinson devint alors un champion déclaré du parti de l'hôtel de Leicester, et ce fut par l'influence de ce parti qu'à l'élection générale de 1761, il entra au parlement, où il représenta le bourg de Cockermouth, à la recommandation de sir James Lowther, comte de Lonsdale, gendre de son protecteur. Jenkinson ne resta pas long-temps sous-secrétaire d'état; car environ quatorze mois après, il fut nommé trésorier de l'artillerie, place qu'il abandonna bientôt pour celle de secrétaire-adjoint de la trésorerie. Il perdit tous ses emplois en 1765, lorsque le marquis de Rockingham fut mis à la tête des affaires. Néanmoins, dans le courant de cette même année, la mère du roi se l'attacha, malgré l'oppo-

(1) Lord Liverpool fut dans le commencement de sa carrière aussi avancé dans la confiance de lord Mansfield, que dans celle de lord Bute. Lorsque ces deux seigneurs ne se souciaient pas d'aller en plein jour au palais de la Reine, pour ne pas faire connaître au public qu'ils étaient les véritables conseillers du prince, c'était Jenkinson qui leur servait d'intermédiaire dans leurs communications secrètes avec le monarque. Peu-à-peu le roi gagna Jenkinson, et finit par lui accorder toute sa confiance.

sition du ministère, en le nommant son auditeur des comptes. Cette circonstance augmenta encore son intimité avec le ministre disgracié, et éveilla la jalousie de ceux qui s'appelaient les *patriotes* : il était devenu, suivant eux, l'entremetteur (*The go-between*) de cette princesse auprès du trône. Lorsque lord Bute, pour s'éloigner tout-à-fait des affaires publiques, se fut retiré à la campagne, Jenkinson, que le roi avait toujours distingué, se trouva le chef du parti qu'on appelait les *Amis du roi*, composant le cabinet secret, qui, selon l'expression de lord Chatham, *était un personnage derrière le trône plus élevé que le trône même* (1). Les honneurs et les emplois l'accablèrent à cette époque : lord de l'amirauté en 1767, il avait été nommé en 1766 secrétaire de la trésorerie, place qu'il occupa sous les ministères de Grenville et de Grafton. Elevé en 1772 à l'emploi de vice-trésorier d'Irlande qui donnait entrée au conseil privé, il acheta, de Fox, en 1775, la place de *clerc des rôles* (*clerk of pells*) en Irlande, qui formait une partie du patrimoine de celui-ci : l'année suivante il fut nommé grand-maitre de la monnaie, à la place de lord Cadogan. En 1778, il fut appelé au poste de secrétaire de la guerre, dans lequel il se trouvait encore en 1781, défendant avec talent les intérêts de l'armée à la chambre des communes. Le débat devint alors fort vif entre les amis de Jenkinson et les membres de l'opposition : la majorité qui avait jusque-là voté avec le ministère, se partagea, et finit par l'abandonner ; ce qui amena sa chute en 1782. Jen-

(1) On disait dans le public que le manteau politique du comte de Bute était fait pour couvrir les épaules de M. Jenkinson.

kinson, rentré dans la vie privée, consacra tous ses moments à compléter sa *Collection de traités faits depuis 1648*. Mais bientôt un autre changement politique le ravit à ses travaux littéraires ; Pitt qui venait de reprendre les rênes du gouvernement, n'avait pas oublié que Jenkinson avait fortement appuyé ses projets. Il lui en témoigna sa reconnaissance en lui faisant donner, en 1786, l'emploi de chancelier du duché de Lancastre : peu après Jenkinson fut créé baron Hawkesbury, et président du conseil de commerce, place que son grand âge et ses infirmités le forcèrent de résigner en 1801, pour se retirer tout-à-fait des affaires publiques. Dans l'intervalle, il devint baron héréditaire par la mort de son parent, sir Banks Jenkinson, et il fut pourvu de la riche sinécure de receveur des douanes que celui-ci occupait. Elevé à la dignité de pair d'Angleterre, avec le titre de comte de Liverpool, en 1796, Jenkinson fut autorisé par le roi à écarteler les armes de cette ville avec celles de sa famille. Tous ces honneurs étaient sans doute bien grands ; et la devise qu'il prit pour son écusson : *Palma non sine pulvere*, prouve qu'il s'en croyait digne. Lord Liverpool est mort à Londres le 17 décembre 1808, laissant un fils déjà parvenu aux premiers emplois, et qui a succédé à ses dignités. Ce ministre partagea long-temps la haine qui s'attachait aux amis de lord Bute, qu'on accusait de gouverner le roi, et de disposer de toutes les places. L'animosité du peuple fut excessive, et le célèbre pamphlet de Burke sur les *mécontentemens populaires*, encouragea la nation. Les membres supposés du conseil secret devinrent les objets continuels des clameurs de

la multitude, qui les accusait de la séparation des colonies américaines, de toutes les fausses mesures prises par le gouvernement, et des fâcheux résultats qui en furent la suite. Lord Liverpool était souple, adroit; quelques-uns disent même, artificieux et intrigant. Il est juste d'ajouter que ces derniers reproches vinrent de l'opposition. La postérité qui ne le justifiera pas sur toutes ces accusations, n'oubliera cependant point que c'est à lui que l'Angleterre a dû son traité de commerce avec l'Amérique, et qu'il ne se borna pas à indiquer, mais qu'il créa la pêche de la baleine dans les mers du Sud. Avant son élévation, le comte de Liverpool parlait fréquemment à la chambre des communes, et toujours avec un grand sens; mais il ne se leva que rarement lorsqu'il fut parvenu aux premiers emplois. Cependant on l'écoutait toujours avec une grande attention. On a de lui : I. *Collection des Traités de 1648 à 1783*, 3 vol., in-8°. 1785. En tête de cet ouvrage on a réimprimé son discours sur la conduite de la Grande-Bretagne à l'égard des Puissances neutres, etc. II. *Traité sur les Monnaies du royaume*, dans une lettre au roi, 1805, in-4°. D-2-s.

**LIVIE-DRUSILLE** (LIVIA DRUSILLA AUGUSTA, ou JULIA AUGUSTA), de l'illustre famille CLAUDIA, naquit l'an de Rome 695; elle était fille de Livius Drusillus Claudianus, qui défendit la cause de Brutus et Cassius, et se donna la mort après la bataille de Philippes. Livie épousa Tibère Claudius Néron, d'abord préteur et ensuite pontife, qui se déclara contre les triumvirs: elle l'accompagna dans sa fuite, et fut accueillie par les Lacédémoniens, qu'elle ré-

compensa depuis de l'asile qu'ils lui avaient accordé. A une rare beauté, Livie joignait un esprit très-cultivé, et toutes les qualités propres à en relever l'éclat. A son retour à Rome, Auguste en devint passionnément amoureux, et la demanda à son mari, qui n'osa pas la lui refuser; il répudia sa femme Scribonie, et épousa Livie, déjà mère d'un fils et enceinte de six mois (1). Les pontifes consultés par Auguste ne pensèrent pas que la grossesse de Livie dût retarder son mariage. Elle avait vingt ans lorsqu'elle fut appelée à partager l'empire du monde; et profitant habilement de l'ascendant qu'elle avait pris sur Auguste, elle songea aussitôt à assurer le trône à son fils Tibère. Elle fut soupçonnée d'avoir eu part à la mort de Marcellus, qui pouvait être un obstacle à ses vues ambitieuses; mais on doit dire que rien ne paraît justifier cet odieux soupçon. (*Voyez MARCELLUS.*) Elle eut bientôt à pleurer elle-même la mort de son second fils (Drusus Germanicus); mais elle n'imita point Octavie, qui avait fatigué Auguste par l'excès de sa douleur: elle prêta l'oreille aux consolations que cherchait à lui donner le philosophe Aréus; et elle parut sensible aux honneurs qu'Auguste lui décerna pour la distraire de sa tristesse. Livie ne put empêcher son fils Tibère, dont le caractère sombre commençait à se manifester, de se retirer dans l'île de Rhodes, dont le séjour lui avait plu; mais elle continua de veiller sur ses intérêts. Après la mort prématurée

(1) Livie eut deux fils de son premier mariage: l'empereur Tibère, et Drusus-Germanicus, dont elle était enceinte lorsqu'elle épousa Auguste. C'est donc par inadvertance, qu'à l'article AUGUSTE, on a dit qu'elle était mère d'un fils, et enceinte de Tibère. De son mariage avec Auguste elle n'eut qu'un enfant, qui mourut presque au moment de sa naissance.

des deux fils de Julie, elle se hâta de le faire revenir à Rome, et le fit adopter par Auguste, en même temps qu'Agrippa Posthume, le dernier rejeton de la famille des Césars. Elle songea pour lors à écarter Agrippa, et le peignit à Auguste sous des couleurs tellement odieuses qu'il se détermina enfin à l'exclure de sa succession. Après avoir comblé tout l'intervalle qui séparait son fils du trône, il ne lui restait plus qu'à l'y faire monter; et quelques historiens l'accusent d'avoir hâté la mort d'Auguste, en lui faisant manger des figues empoisonnées (1). Mais ce qui est plus certain, c'est qu'elle se rendit maîtresse des derniers moments de l'empereur, et qu'elle tint sa mort cachée jusqu'à l'arrivée de son fils alors absent. Auguste expira doucement entre ses bras, en lui disant : « Livie, conservez le souvenir d'un époux qui vous a tendrement aimée; adieu » pour jamais. » Livie était la confidente des plus secrètes pensées de cet empereur; il la consultait souvent, et se trouvait bien de ses avis : ce fut elle qui lui conseilla d'user de clémence envers Cinna; et Auguste avouait qu'il lui devait une partie de l'éclat de son règne. Par une disposition singulière de son testament, il adopta Livie, lui ordonna de prendre le nom de *Julia Augusta*, et l'institua son héritière avec Tibère. Livie témoigna la plus grande douleur de la mort d'Auguste : elle présida elle-même à la cérémonie de son apothéose, et voulut être la prêtresse du temple érigé au nouveau dieu,

(1) Aucun des crimes reprochés à Livie n'est prouvé; quant à l'accusation d'empoisonnement renouvelée contre elle à la mort d'Auguste, il est assez simple, dit Dureau de Lamalle, qu'on meure à soixante et seize ans, sans qu'il soit nécessaire, pour expliquer cette mort, de recourir à des causes extraordinaires.

dans son propre palais. Tibère se montra peu reconnaissant envers sa mère; il s'opposa à ce que le sénat lui décernât de nouveaux honneurs; et ne la consulta point sur les affaires publiques : mais ce prince dissimulé conservait les apparences, et cachait son ingratitude sous les formes du respect. Un jour Livie lui ayant demandé une place de juge pour un de ses protégés, Tibère lui répondit qu'il l'accorderait à condition qu'on inscrirait au registre que c'était une faveur qui lui avait été extorquée par sa mère. Cette réponse indigna Livie, et s'étant fait apporter sa cassette, elle en tira un billet d'Auguste, qui se plaignait déjà de la dureté et de l'humeur intraitable de Tibère. Dès ce moment il ne crut plus devoir user d'aucun ménagement, et, rompant avec sa mère, il s'éloigna d'elle pour toujours. Livie mourut l'an de Rome 782, 29 de Jésus-Christ, à l'âge de 86 ans. Ses funérailles se firent sans aucune espèce de pompe. Son arrière-petit-fils, C. Caligula, prononça son oraison funèbre, et ce fut à-peu-près le seul honneur rendu à sa mémoire. Son testament ne fut point exécuté. Claude, qu'elle n'avait jamais aimé, parvenu à l'empire, lui fit décerner les honneurs divins. Livie, que Caligula nommait un Ulysse en jupe ( Voy. Suetone ), avait de grandes qualités. Dion-Cassius raconte que quelqu'un lui ayant demandé par quels moyens elle avait acquis tant de crédit sur Auguste, elle répondit : « Mon secret est bien simple. J'ai toujours vécu sage; j'ai étudié tout ce qui pouvait lui plaire; je n'ai jamais témoigné de curiosité indiscreète, ni par rapport à ses affaires, ni par rapport à ses galanteries, que j'ai même affecté d'i-

» ignorer (1). » Tacite, qui a accredité, ou du moins qui n'a pas cherché à dissimuler tous les reproches qu'on a faits à Livie, reproches uniquement fondés sur ses vues ambitieuses, et dont aucun n'est prouvé, a fait d'elle ce portrait : « Elle avait une vertu digne des premiers temps, avec plus d'enjouement qu'alors on n'en permettait aux femmes, mère impérieuse, épouse complaisante, ayant un peu de la dissimulation de son fils, combinée avec toute l'adresse de son mari. » ( *Annales*, liv. V, 1, traduction de Dureau de Lamalle. ) W—s.

**LIVIE-LIVILLE** ( *LIVIA-LIVILLA* ), petite-fille de l'impératrice Livie et sœur de Germanicus, fut mariée fort jeune à Drusus, son cousin, fils de Tibère. Dans le temps que la mort de Germanicus plongeait dans le deuil tous les citoyens, elle accoucha de deux enfants mâles. Cet événement causa à Tibère une joie qui ne fut point partagée par le peuple, livré à la tristesse. Livie se laissa corrompre par cet infame Séjan, dont le nom, justement flétri, rappelle le souvenir de tous les crimes. Il sut lui persuader qu'épris de ses charmes, il n'avait d'autre ambition que de l'épouser pour partager avec elle le trône du monde ; et la nièce d'Auguste, la belle-fille de Tibère, consentit à échanger une grandeur assurée contre une élévation future, pleine de risques, et qui devait être le fruit d'un crime odieux. A quelque temps de là, son mari Drusus mourut d'un poison lent ( *Voyez DRUSUS*, t. XII, p. 50 ) ; et Livie

(1) Suétone dit qu'elle poussait la complaisance au point de servir Auguste, près de ses maîtres. L'aveu que Dion met dans la bouche de Livie, paraît plus naturel.

s'abaissa au point de devenir la complice de Séjan dans l'exécution de ses projets contre les fils de Germanicus, dont l'existence était un obstacle à son élévation. Ce vil sicaire osa bien ensuite demander à Tibère son consentement pour épouser Livie. Ce prince dissimulé mit dans son refus tous les ménagements qu'il crut propres à l'adoucir ; mais il commença dès-lors à perdre de la confiance qu'il avait dans Séjan, et il finit par l'abandonner à ses ennemis ( *Voy. SÉJAN* ). Alors seulement Tibère apprit que Drusus était mort empoisonné : il fit appliquer à la question tous ceux qui furent soupçonnés d'avoir pris part à ce crime, et ils périrent dans les supplices ( l'an de Rome 784, 31 depuis J. Ch. ). On dit que Livie, laissée à sa mère la vertueuse Antonia, fut enfermée par ses ordres dans un cachot, où elle mourut de faim. Le sénat rendit un décret qui ordonnait d'abolir ses images. — **LIVIE-ORESTILLE** ( *Livia-Orestilla* ), dame romaine d'une illustre famille, eut le malheur de plaire à l'empereur Caligula, qui la ravit à Calpurnius-Pison, le jour même de la cérémonie de son mariage. Suétone rapporte que Caligula étant entré dans la salle du festin, et ayant vu Pison placé près d'Orestille, lui dit d'un ton menaçant : « Ne pressez pas tant mon épouse » ; et qu'après le repas, il força cette infortunée de le suivre. Le lendemain, il fit publier qu'il s'était marié à la manière de Romulus et d'Auguste. Quelques jours après, il répudia Orestille ; et ayant appris qu'elle s'était réunie à son premier mari, il les exila l'un et l'autre dans des lieux séparés, pour leur ôter la consolation d'être ensemble. W—s.

LIVIUS-ANDRONICUS. *Voyez* ANDRONICUS.

LIVIUS (TITUS). *V. TITE-LIVE.*

LIVON, roi d'Arménie. (*Voyez* LÉON.)

LIVONIERE (CLAUDE POQUET DE), habile jurisconsulte, conseiller au présidial d'Angers, sa patrie, professeur en droit français dans la même ville, mourut à Paris, où il poursuivait un procès, en 1726, dans la soixante-quatorzième année de son âge. Une expérience de plus de cinquante ans, jointe à une étude assidue de la coutume, le faisaient regarder comme l'oracle de sa province. Il était d'une grande modestie, redoutant la qualité d'auteur ; et il ne se servit de son crédit que pour être le pacificateur des familles. On a de lui : I. Un bon *Recueil des commentaires sur la coutume d'Anjou*, Paris, 1725, 2 vol. in-fol. II. *Traité des fiefs*, 1729, in-4°, spécialement destiné à expliquer ce qui se pratiquait pour les fiefs dans l'Anjou et le Maine. III. *Règles du droit français*, 1730, et 1768, in-12 ; cet ouvrage, qu'il regardait comme le plus chéri de ses enfants, n'a pour objet que le droit commun des pays coutumiers. On reproche à l'auteur d'avoir donné trop d'étendue à certaines règles qui n'ont d'application que dans des cas particuliers ; de n'avoir pas marqué la différence entre les usages du parlement de Paris et ceux des autres ressorts, et de n'avoir pas averti du partage de sentiments parmi les jurisconsultes sur certains articles. IV. *Dissertation sur l'ancienneté de l'université d'Angers*, 1736, in-4°.

T—D.

LIVOY (Le P. TIMOTHÉE DE), littérateur, né vers 1715, à Pithiviers, prit l'habit religieux dans la

congrégation des Barnabites, et fut chargé d'enseigner les humanités dans différents collèges. Il visita ensuite l'Italie, où il reçut un accueil distingué des savants, et fut agrégé à plusieurs sociétés littéraires. De retour en France, il fixa son séjour à Paris, où il mourut le 27 septembre 1777, après avoir publié différents ouvrages dont la rédaction occupa ses dernières années, savoir : I. *Dictionnaire des Synonymes français*, Paris, 1767, in-8°. Beauzée en a donné une édition plus complète, et corrigée, *ibid.*, 1788, in-8°. C'est un ouvrage utile, particulièrement aux versificateurs ; le plan en est tout-à-fait différent de celui des *Synonymes* de Girard ou de Roubaud, dont le but est d'analyser la signification précise des mots, et d'exposer les nuances délicates qui distinguent ceux qu'on serait tenté d'employer indifféremment l'un pour l'autre. Le P. de Livoy, au contraire, écartant toute discussion, fournit, à chaque mot, un ou plusieurs termes à-peu-près équivalents pour l'écrivain qui ne tient pas beaucoup à n'employer que le mot propre, mais qui craint surtout de répéter un mot déjà employé. II. *Lettre à M. de S. R. sur les Réflexions morales d'Amelot de la Houssaye*, *ib.* 1769, in-12. III. Le P. de Livoy a traduit de l'italien de Denina, *Le Tableau des révolutions de la littérature ancienne et moderne*, Paris, 1767, in-12 ; — du P. Bartoli, *L'homme de lettres*, avec une préface et des notes du traducteur, *ibid.* 1768, 2 vol. in-12 ; — du P. Gerdil (depuis cardinal), *Exposition abrégée des caractères de la vraie religion*, *ibid.* 1770, in-12 ; — de Muratori, *Traité du bonheur public*, *ibid.* 1772, 2 vol. in-12 ; — et enfin du P. Norbert

2, *Voyage d'Espagne*, fait en 1615, avec des notes historiques, géographiques et critiques, et une dissertation des tableaux et autres curiosités de Madrid, de l'Escurial et de Saint-Ildefonse, Paris, 1772, 2 vol. in-12. Le voyage du P. Cayme au Pérou à Saint-Petersbourg, 1765, in-8°. Le traducteur en a révisé beaucoup de longueurs et de répétitions, et y a joint des notes qui souvent son goût et son jugement. Mais son style est dépourvu de force. C'est sur la version du P. Cayme, que le *Voyage de Cayme* a été traduit en allemand, Leipzig, 1765, in-8°.

W—s.

ET (PIERRE), né dans les communes d'Auvergne, au diocèse de Clermont, exerça, vers l'an 1482, la profession d'avocat au parlement de Paris, où il devint conseiller en 1517, et premier président en 1529. Ce magistrat eut le malheur d'indisposer contre lui toute la maison de Lorraine, pour avoir fait refuser aux princes, dans une plaidoirie, le titre de princes, réservé alors exclusivement aux princes du sang. Le cardinal de Lorraine présidant au conseil, Lizet qui s'y opposa, prétendit, nonobstant la crainte de l'impérieux ministre, le droit d'opiner assis et couché. Le cardinal saisit cette occasion pour engager sa maison de l'outrage qu'il prétendait en avoir reçu : il se fit la duchesse de Valentinois à querelle, et accusa Lizet d'avoir parlé insolentement du roi. Ce vieux vicillard, effrayé des menaces du cardinal ministre, et malade par son corps, qui n'était plus que l'écaille d'avoir un autre chef, se jeta aux pieds de son ennemi, et fit cette démarche, que De Thou

appelle une pitoyable lâcheté, n'eut aucun succès ; et le cardinal voulant avoir un premier président à sa dévotion, Lizet fut obligé, en 1550, de se démettre pour obtenir son pardon. On lui donna, en considération de sa pauvreté, l'abbaye de Saint-Victor, où il reçut la prêtrise en 1553. Il mourut le 7 juin 1554. C'était un magistrat éclairé, occupé tout entier de ses fonctions, et si désintéressé, qu'en se dépouillant de sa charge, il ne lui serait pas resté de quoi avoir du pain, sans le bénéfice dont on le pourvut par commisération. Ses défauts étaient un mélange de fermeté et de faiblesse, une loquacité qui le rendait incommode et souvent ridicule, et un zèle fanatique contre les protestants, qu'il poursuivit avec une excessive sévérité dans la *Chambre ardente*, dont il fut le créateur, et qu'il présida presque toujours. Cependant, il ne faut pas adopter, à cet égard, tout ce qu'en rapportent les historiens de la nouvelle secte, qui ont exagéré les cruautés de Lizet. Ils s'occupa, dans sa retraite, à composer des livres, entièrement oubliés aujourd'hui, dans lesquels on remarque plus de zèle que de principes, plus d'érudition que de raisonnement. Bèze les tourna en ridicule, par un écrit macaronique, inséré dans les *Epistolæ obscurorum virorum* (Voy. GRATIUS), et où il suppose que *Magister Benedictus Passavantius*, envoyé à Genève par l'auteur, pour savoir ce qu'on y disait de ses ouvrages, lui rend compte de sa commission. Ce sont des traités sur diverses matières, qu'il fit imprimer en 1552, 2 vol. in-4° ; son style est ampoulé, et il se sent du zèle ardent dont l'auteur était animé contre les hérétiques. On

peut juger de son discernement par ce qu'il dit contre les versions de l'Écriture en langue vulgaire : il prétend que quand la Bible fut traduite en latin , dans les premiers siècles , il y avait deux sortes de latin , l'un pour les savants , et l'autre pour le peuple , et qu'ainsi la version de l'Écriture ayant été faite dans le premier latin , ce n'était pas proprement une traduction en langue vulgaire. Lizet entendait mieux les matières de jurisprudence , comme on peut en juger par son traité posthume de la *Manière de procéder dans les causes criminelles et civiles* , où l'on trouve d'excellents préceptes , et où l'on voit comment nos ancêtres instruisaient les procédures. L—B—E et T—D.

LLHWYD ou LLOYD. Voyez LLWYD.

LLOYD (NICOLAS), biographe anglais, naquit en 1634, à Holton dans le Flintshire. Après avoir fait ses premières études à Wykeham, près de Winchester, il fut reçu maître ès-arts à Oxford, en 1658. Il devint ensuite chapelain du docteur Blandford, qui ayant été nommé évêque d'Oxford, lui donna, en 1671, la cure de Newington dans le comté de Surrey. Il y mourut en 1680, laissant la réputation d'un ecclésiastique également pieux et instruit. On a de lui : *Dictionarium historicum, geographicum, poëticum, gentium, hominum, deorum gentilium, regionum*, etc. Oxford, 1670, in-fol. 830 pages. C'est une réimpression du dictionnaire de Charles Estienne, mais avec des corrections et des additions qui en font, pour ainsi dire, un ouvrage nouveau : il en parut une seconde édition après la mort de Lloyd, Londres, 1686, in-fol., avec de nouvelles additions ; et quoi-

que ce dictionnaire ne soit pas exempt de fautes, il conserve encore des partisans en Angleterre, et il n'est pas sans utilité pour l'intelligence des noms qui se trouvent dans Homère, dans Hérodote et dans Strabon. W—s.

LLOYD (DAVID), biographe et historien anglais, né dans le Merionethshire, en 1625, occupa successivement divers emplois dans le ministère de l'église, et mourut le 16 février 1691, dans le lieu de sa naissance. On a de lui, en anglais : I. *Politique moderne achevée, ou Les actions et les conseils publics du général Monk*, Londres, 1660, in-8°. II. *Portrait de S. M. le roi Charles II*, ibid., 1660, in-8°. III. *L'Ombre de la comtesse de Bridgewater*, ibid., 1663, in-8°. Le but de l'auteur avait été de présenter son héros comme exemple à toutes les femmes ; mais on prétend que le comte, choqué de ce que ce panégyrique était publié sous un titre si bizarre, et par un homme obscur qui ne rendait pas à son épouse la justice à laquelle elle avait des droits, intenta un procès à Lloyd, qui fut condamné à six mois de prison. Si cet auteur, dont les intentions étaient pures, eût composé un libelle contre la comtesse, il n'eût pas été puni plus sévèrement. IV. *Sur les Complots*, etc., ibid., 1664, in-4° ; publié sous le nom d'Olivier Fovles. V. *Vies des Hommes illustres*, ibid., 1655, in-8°. C'est un abrégé de Plutarque. VI. *Paroles de vie des mourants et des morts, ou Avis charitable à un monde étourdi*, ibid., 1661 et 1682, in-12. VII. *Les Prestiges ne sont pas des Miracles*, ibid., 1661, in-4°. (Voyez GREATRAKES, tome XVIII, page 367.) VIII. *Les Hommes d'état et les Favoris anglais*,



*réformation*, *ibid.*, 1665, réimprimé en 1670. Il en a été une nouvelle édition par Withworth, en 1766, 2 vol. avec des additions tirées d'auteurs, pour mieux faire ressortir le caractère des personnages. *Mémoires de la Vie des pers. qui ont souffert pour leur foi durant la rébellion*, *ib.*, 1-fol. Ces deux ouvrages, amèrement critiqués par quelques écrivains contemporains, contiennent des particularités qui ne se trouvent pas ailleurs. On doit néanmoins convenir que Lloyd est trop prêt à louer sans restriction les hommes qui partageaient sa façon de penser. Charles Withworth a une édition, publiée en 1766, in-8°, mis à ces éloges des actions d'après les auteurs récents.

E—s.

YD (GUILLAUME), prélat, était né dans le Berkshire, en 1677. Après avoir occupé divers emplois dans l'église, il fut curé de Saint-Martin-des-Vignes, à Londres. Déjà il avait une vive de zèle contre le catholicisme par plusieurs écrits, lorsqu'en 1677, il publia des *Considérations sur le véritable moyen de détruire le papisme dans ce royaume*, une notice sur l'histoire de la religion en Angleterre. Il y propose de tolérer les catholiques qui reconnaissent l'infailibilité du pape et son droit de déposer les rois, méthode proposée par Elisabeth et Jacques I<sup>er</sup>. Successivement : il fut soupçonné de avoir des desseins de la cour. Cette année acquiesça une nouvelle force on le vit élevé à l'évêché de Salisbury, en 1680, Lloyd jugea qu'il avait se justifier : mais les évé-

nements le servirent encore mieux à cet égard sous le règne de Jacques II ; car il fut un des six premiers prélats emprisonnés à la Tour, en 1688, pour avoir résisté à l'ordre du roi qui enjoignait de distribuer et de publier dans toutes leurs églises la déclaration relative à la liberté de conscience. (*Voyez* JACQUES II, XXI, 364.) Vers la fin de l'année, la part active qu'il prit à la révolution, lui valut la place de lord aumônier. En 1692, il fut transféré au siège de Lichfield et Coventry, et en 1699, à celui de Worcester. S'étant mêlé, ainsi que son fils, avec trop de chaleur, des élections du comté de Worcester, il fut dénoncé à la chambre des communes, qui prit une délibération tendant à supplier la reine de priver l'évêque de Worcester de sa place d'aumônier de S. M. Anne fit droit à cette adresse. Cependant Lloyd continua de venir à la cour : mais l'âge affaiblit ses facultés intellectuelles ; car Swift raconte qu'un jour ce prélat, plus qu'octogénaire, se présenta devant la reine pour lui prouver, d'après le texte précis du prophète Daniel et de l'Apocalypse, que dans quatre ans il y aurait une guerre de religion, que le roi de France se ferait protestant, et que la papauté serait abolie. Il mourut le 30 août 1717. Tous ses contemporains ont fait l'éloge de ses bonnes qualités et de son vaste savoir. Sa conduite envers les dissidents de son diocèse fut constamment affectueuse et charitable ; il fournit d'excellents matériaux à Burnet pour son *Histoire de la Réforme*, et coopéra à plusieurs ouvrages importants. On a de lui : I. *Histoire du gouvernement de l'Eglise tel qu'il existait dans la Grande-Bretagne et l'Irlande*, au moment où la ré-

*Ligion chrétienne y fut introduite.* Cet ouvrage, publié en 1684, renferme des documents précieux sur l'histoire de l'Eglise dans les îles Britanniques ; il dut son origine aux disputes qui venaient d'avoir lieu sur l'épiscopat, et surtout au traité de Blondel, sur le même sujet. Lloyd avance dans cet écrit que l'on doit retrancher de l'histoire d'Ecosse 48 rois qu'il regarde comme fabuleux ; ce qui lui attira une attaque violente de la part de George Mackenzie de Roschaugh, avocat de Jacques II, dans sa *Défense de l'antiquité de la Ligne royale d'Ecosse*, etc., 1685, in-8°. Cette pièce ayant été vue encore en manuscrit par le docteur Stillingfleet, il fit une réponse détaillée en forme de préface à ses *Origines Britannicæ*. II. Plusieurs *Opuscules*, les uns en faveur de l'église anglicane contre l'église romaine, les autres destinés à défendre les catholiques, ont été réunis en 1 vol. in-4°, Londres, 1689. III. *Abrégé chronologique de la Vie de Pythagore*, 1699. Dodwell, dont il avait attaqué l'opinion sur le temps où vivait ce philosophe, y répondit par une dissertation, en 1706. IV. Des Ouvrages ascétiques. V. Des *Recherches sur divers points d'histoire et de chronologie*. Sa *Series chronologica olympiadum*, etc. a été insérée à la tête du Pindare de West, 1697, in-fol., et réimprimée plus correctement en 1700, Oxford, in-fol. D—z—s et E—s.

LLOYD (ROBERT), littérateur anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle, se fit remarquer dès sa première jeunesse autant par son in conduite que par son talent pour la poésie. Ce fut à l'école de Westminster, où il était instituteur, qu'il composa le plus

connu de ses ouvrages, l'*A* imprimé en 1768. La publication de ce poème donna à Churchill de sa *Rosciade*, d'abord attribué à Lloyd, honneur trop dangereux lui : mais l'auteur véritable, nommant bientôt, se présent rageusement aux traits de la que qu'il avait provoquée. L'ayant quitté son emploi d'iteur, et continuant à être forcé, et contracta des dettes, pour lesquelles il fut mis en prison. Eusement, il trouva un bien dans Churchill, mauvais épmauvais citoyen, mais qui pendant capable de sentir et piper une amitié véritable et tante. Cette amitié fut telle Churchill étant mort au mois vembre 1764, Lloyd en conchagrin qui le mit au tombeau après. (*Voy.* Charles CATAC) Ou a de lui cinq pièces de th médiocres, entre autres la *No école des femmes*, comédie, mée dans le *Saint-James's* zine, 1763, la *Mort d'Adam* gédie, 1763, les *Amants capri* opéra-comique, 1764, et des sies, dont la plupart ont été imées ensemble par le D. Ken 1774, 2 vol. in-8°. Lloyd e gardé comme un versificateur monieux, dont le talent étadonner à de vieilles idées une nure neuve et élégante.

LLOYD (HENRI), tacticien en 1729, dans la principauté Galles, était fils d'un pasteur d'lage, qui lui enseigna les b lettres, les mathématiques e différentes langues. Doué d'un supérieur, il fit dans toutes ces ties des progrès rapides, et di surtout ses études vers la guer la politique. La carrière des a

la plus capable de flatter son : mais il était sans forvéralité des emplois dans glaise, ne lui permettant pérer de l'avancement , eux sur le service des alices. Dès l'âge de dix-sept ompagna les deux jeunes l qui se rendaient dans is , et il assista avec eux e de Fontenoy. Il voya- : en Allemagne, et y ob- t la tenue et l'organisa- érentes armées. On croit dès-lors chargé secrète- ssions politiques; et il se- t difficile, sans cette sup- d'expliquer comment il ire à la dépense de pareils près un séjour de quelques Autriche, il réussit à se ner aide-de-camp du gé- y, qui était alors maré- il des logis; et ce fut en té qu'il fit ses premières 757. dans cette guerre de i féconde en événements, quable par le talent des si la conduisirent de part Cet emploi, en le met- ée d'être bien instruit, lui t le temps d'observer, et r les écrits qui l'ont rendu obtint bientôt le grade de puis celui de lieutenant- t dans la campagne de it le commandement d'un hement de cavalerie et e, avec lequel il fut chargé les mouvements de l'ar- enne. Lloyd s'acquitta de n avec beaucoup d'habi- succès; mais la fierté na- sion caractère. ou plutôt nquiet et turbulent qui ne de le diriger dans tout le ia vie, lui fit beaucoup

d'ennemis, et mit des obstacles à son avancement. Irrité de quelques injustices, il récrimina avec aigreur, et donna sa démission, qui fut acceptée, à condition qu'il n'entrerait pas au service de Prusse. « Je suis » né Anglais, répondit-il; ainsi, je » suis libre de donner à qui je vou- » drai, mon épée et mon cœur. Ce- » pendant, je veux bien vous avouer » que mon intention n'est pas de ser- » vir le roi. » Malgré cette déclara- tion, Lloyd alla se ranger aussitôt sous les drapeaux de la Prusse; et il fit les deux dernières cam- pagnes de cette guerre, comme ai- de-de-camp-général du prince Fer- dinand de Brunswick. Après la paix de Hubertsbourg, il se remit à voya- ger, s'occupant toujours de guerre et de diplomatie. Il contribua beau- coup à la conclusion du mariage de la sœur de George III avec le prince héréditaire de Brunswick; et il re- çut, pour le succès de ses négocia- tions à cet égard, une pension de cinq cents livres sterling. Voyant la guerre allumée entre la Russie et la Porte, il se rendit à Pétersbourg, et y fut très-bien accueilli par Catherine II, qui lui donna le grade de général-major, et un commandement dans son armée; il s'y distingua dans plusieurs occasions, notamment au siège de Silistria, en 1774. Les plans qu'il fournit pour la conduite de cette guerre, eurent un plein suc- cès; et on le destinait au comman- dement d'une armée de trente mille hommes en Finlande, lorsque la paix, qui fut conclue avec la Suède, vint le priver d'une occasion de dé- ployer ses talents sur un plus grand théâtre. Ce fut alors que de nouvel- les tracasseries que lui attira l'envie, ou plutôt l'irritabilité de son carac- tère, le déterminèrent encore à quit-

ter le service de Russie, et à s'éloigner de cet empire où il avait été si bien accueilli, et où les étrangers ont tant de moyens de succès! Il se retira, sans pension ni retraite, ni aucune marque d'honneur. Il avait désiré l'ordre de Sainte-Anne; le peu d'élévation de sa naissance fut le prétexte dont on se servit pour le lui refuser : mais il paraît que dès lors on avait connaissance du rôle méprisable qu'il joua longtemps; et il est probable que c'est à cette cause qu'il faut attribuer la variation de ses services, l'inconstance apparente de sa conduite, et surtout l'espèce de voile dont semble encore être couverte une partie de son existence (1). En quittant la Russie, Lloyd reprit le cours de ses voyages, et il parcourut successivement l'Italie, l'Espagne et le Portugal. A Gibraltar, il eut de longues conversations avec le célèbre Eliot : et il lui donna des avis utiles pour le plan de défense qui devait bientôt illustrer ce gouverneur. On a dit que, dans l'admiration où il fut de son savoir, Eliot voulut le rendre à sa patrie. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce fut vers ce temps-là que Lloyd retourna en Angleterre; mais on croit que ce fut sans l'aveu du ministère. Il est vrai qu'il parcourut les côtes, et qu'il examina soigneusement les points d'attaque et les moyens de défense; mais on dit que ce fut en secret et à la faveur d'un déguisement. Cependant il rédigea un mémoire qui fut imprimé, et que le ministère acheta cinq cents livres sterling, en défendant à l'auteur de le publier. On ne sait pas pourquoi

Lloyd s'éloigna encore une fois de sa patrie, ni pourquoi, çant tout-à-coup à ses voyages et projets de fortune, il vint finir dans une modeste retraite de Huy, sur les bords de la Meuse. Il y paraissait uniquement occupé de la publication de ses écrits, qu'il mourut subitement, le 1783. Dès qu'il eut fermé les yeux, un émissaire anglais se présenta à sa demeure, sous prétexte de quelques dettes; et il enleva divers papiers. Cet empiètement a lieu de soupçonner que le ministère anglais lui-même avait ainsi retiré jusqu'au dernier pli de la plume le mémoire où se trouvaient indiqués les moyens d'envahir l'Irlande; et il est probable qu'à cette circonstance qu'il ne faut attribuer non-seulement la rédaction de ce mémoire, mais celle de beaucoup d'autres énoncés par Lloyd, et dont la publication devait être fort avancée à la suite de la guerre de sept ans. La perte de tels documents est sans doute fort regrettable pour les militaires : Lloyd avait beaucoup vu et beaucoup observé; ses principes de tactique sont en général souvent établis sur des principes thématiques. Il a fait école à nos tacticiens modernes; et il a été adopté dans beaucoup de mémoires écrits jusqu'à son temps, comme des vérités les plus évidentes, si ridicule lorsqu'il s'agit de nier que celles de Lloyd sont nombreuses; et il les aura sans doute reconnues lui-même, vécu plus longtemps. L'esprit de charlatanisme dont il les a

(1) Il est à remarquer que les auteurs anglais contemporains, et même ceux qui ont écrit après Lloyd, ont à peine fait mention de lui. Aucun des biographes de cette nation que nous avons consultés, ne lui a consacré d'article.

ait plus de dupes qu'on ne  
 i sait, par exemple, l'in-  
 e peut avoir eue sur le plus  
 énement de la dernière  
 ette assertion si évidem-  
 se, que l'on trouve dans  
 tre des frontières de la Rus-  
 oscou étant pris, l'empire  
 it renversé. » Ses ouvrages  
 ut : I. *Introduction à l'his-*  
*la guerre en Allemagne,*  
*oi de Prusse et l'impéra-*  
*te, etc.*, Londres, 1781,  
 1-4°; traduit en français  
 evalier d'Estimenville, in-  
 u service de Prusse, Lon-  
 4, in-4°. Le général prus-  
 pelhof en a publié une tra-  
 llemande avec une suite et  
 de sa composition, Ber-  
 94, 5 vol. in-4°. Le mar-  
 lesmon a aussi traduit en  
 et fait imprimer à Bruxel-  
 84, le premier volume de  
 ge; dont l'édition resta  
 château, jusqu'en 1793,  
 laquelle le comité révolu-  
 de Rhétel l'envoya au cou-  
 clut public, qui la fit dis-  
 x généraux de ce temps-là.  
 s sont encore au dépôt de  
 et le manuscrit du reste  
 ge n'a pu être retrouvé. Ce  
 olume a été réimprimé en  
 aris, sous le titre de *Mé-*  
*litiques et militaires du*  
*loyd, servant d'introduc-*  
 On a encore publié à Bâle  
 ourneisen), 1798, in-8°.  
 politiques et militaires,  
 re de la guerre en Alle-  
 etc. Enfin, le général Jo-  
 servi du texte de Lloyd,  
 ipelhof, pour son *Traité*  
*les opérations militaires.*  
*omposition des différentes*  
*ciennes et modernes, tra-*

duit en français, avec des notes,  
 par un officier français, vol. in-  
 8°, Paris, 1801. III. *Mémoire po-*  
*litique et militaire sur l'invasion*  
*et la défense de la grande Breta-*  
*gne*, traduit sur la cinquième édi-  
 tion, par G. Imbert, vol. in-8°, Pa-  
 ris, 1803. Le général Grobert publia  
 dans la même année des *Observa-*  
*tions* sur ce dernier ouvrage, qui fut  
 souvent consulté à l'occasion de l'in-  
 vasion de l'Angleterre que projetait  
 alors le gouvernement français; mais  
 on croit qu'il y manque la partie la  
 plus importante, c'est-à-dire celle  
 qui est relative à la possibilité de  
 cette invasion. Lloyd a encore pu-  
 blié des *Essais* politiques, des *Es-*  
*sais* sur les passions et sur les finan-  
 ces, qui n'ont pas été traduits. On a  
 publié en allemand des extraits de  
 ses ouvrages militaires sous diffé-  
 rents titres. M—D. j.

LLWYD, LHUYD, LLHWYD ou  
 LHOYD (HUMPHREY), antiquaire  
 anglais, né à Denbigh, mort vers  
 1570, avait étudié à l'université  
 d'Oxford. Camden le représente com-  
 me un des meilleurs antiquaires de  
 son temps, et Daines Barrington loue  
 son exactitude sur tout ce qui con-  
 cerne l'histoire du pays de Galles. Il  
 avait du goût pour les beaux-arts,  
 particulièrement pour la musique;  
 c'est lui qui a exécuté la carte de  
 l'Angleterre pour l'ouvrage intitulé  
*Theatrum Orbis*. Il avait rassemblé  
 un grand nombre de livres curieux et  
 utiles pour lord Lumley, dont il  
 avait épousé la sœur. Ces livres,  
 achetés ensuite par Jacques I<sup>er</sup>, de-  
 vinrent le fondement de la biblio-  
 thèque royale, et forment maintenant  
 une partie très-estimable du *Muséum*  
 britannique. Voici les titres de ses  
 principaux ouvrages : I. *Commenta-*  
*rioli Britannicæ descriptionis frag-*

mentum, Cologne, 1572; réimprimé par Moses Williams, sous ce titre: *H. Lhwyd, armigeri, Britannicæ descriptionis commentariolum*, avec les deux ouvrages suivants, Londres, 1731, in-4°.; trad. en anglais par Twyne, sous ce titre: *The Breviary of Britain*, Londres, 1768, in-8°. II. *De Monâ Druidum insulâ antiquitati suæ restituta*, et une lettre à Abraham Ortelius, 5 avril 1568. III. *De Armamentario romano*, imprimé ainsi que l'écrit précédent, à la fin de *Hist. Brit. Defensio*, par sir John Price, Londres, 1573, in-4°. IV. *Chronicon Walliæ, à rege Cadwalladéro, usque ad ann. Dom. 1294*; Mss. dans la biblioth. Cottonienne. V. *Histoire de Cambrie, maintenant appelée pays de Galles, d'après Caradoc de Lancarvan, les registres de Conway et de Stratfleur, avec une continuation tirée principalement de Mathieu Paris, Nic. Trivet, etc.* Lhuyd étant mort avant d'avoir terminé cet ouvrage, le docteur Dav. Powel y mit ses soins, et le publia à Londres, 1584, in-4°. VI. *Le Trésor de la Santé*, traduit de P. Hispanus, etc., Londres, 1585. VII. *La Connais-sance des urines*, Londres, 1551, in-8°.

L.

LLWYD ou LHUYD (EDOUARD), antiquaire, né en 1660, dans le midi du pays de Galles, devint, en 1690, conservateur du Muséum ashmoléen, se livra à l'étude des antiquités de son pays, par ses lectures et voyages dans diverses parties de l'Angleterre, et mourut en 1709, après avoir publié: I. *Archæologia Britannica*, où l'on trouve des détails sur les langues, l'histoire et les coutumes des premiers habitants de la Grande-Bretagne, etc. 1<sup>er</sup>. vol. *Glossographie*, Oxford, 1707, in-fol. On y trouve un ample

dictionnaire du dialecte de Co  
une réimpression de la *Grav*  
et du *Dictionnaire armoric*  
père Maunoir, etc. II. *Lyl*  
*laci Britannici Iconographia*  
in-8°. Cet ouvrage, qui est u  
logue méthodique des fossiles  
du Muséum d'Ashmole, et c  
de 1766 articles, fut imprim  
frais de Newton, de sir H. I  
et de quelques autres savant  
de l'auteur. Comme on n'en  
120 exemplaires, M. Huddles  
donna, en 1760, une nouve  
tion, augmentée de quelques  
de Lhuyd, et d'une introducti  
*Rapport sur du papier fait*  
*l'amiante trouvée dans l'île d*  
*sey*, et seize autres notices o  
Mémoires insérés dans les *Ti*  
*tions philosophiques* (nos. 16  
Lhuyd communiqua des o  
tions à l'évêque Gibson, doi  
tion de la *Britannia* fut rev  
lui. Il a laissé plusieurs o  
manuscrits, dont M. Carte  
autres, a fait des extraits hist  
(V. les Mémoires sur la Vi  
Lhuyd, à la fin du *British re*  
Londres, 1777, in-8°.)

LLYWELIN, LHEWEL  
LEWELYN, seizième prin  
verain du pays de Galles, d  
dit, par sa mère, des ancie  
de ce pays. Il épousa, en  
Angharat, fille unique de Mér  
qui avait régué sur le pays de  
méridional; et il attaqua en  
à la tête d'une armée, Aedan  
en 1003, s'était emparé du tr  
pays de Galles septentrional  
battit, le tua, ainsi que ses  
fils, et prit le titre et l'autor  
roi de Galles. Les habitants  
heureux pendant son règne.  
qu'il eût à soutenir plusieurs g  
contre les princes voisins. Il fi

1021, et laissa un fils ruffyth, qui ne parvint à la qu'en 1038. D—7—s.

ELYN, prince souverain de Galles, que Mathieu elle Léon-le-Grand, était Owen Gwneth qui avait ce pays. Jozweth Drwyn-

Edouard au nez cassé, Llywelyn, quoique l'aîné d'Owen Gwneth, ne lui est à cause de sa difformité; vid son frère cadet, d'un qui prit les rênes du gou- en 1194 : Llywelyn, poser à cette usurpation, des troupes, et entra dans Galles septentrional, dont a sans effusion de sang,

David n'ayant point fait nce, et les habitants s'é-ntairement soumis à son e. Cependant, trois ans vid, qui avait conservé son ur une partie du pays de int attaquer son neveu, à une armée composée d'An-Gallois; mais il fut battu et mier. D'après l'ordonnance ick-le-Grand, et les lois el Dha, prédécesseurs de , tous les princes et sei-illois étaient tenus de re-

pour leur souverain celui uit sur le pays de Galles mal, et de lui prêter foi et : cependant ces lois fon-es étaient tombées depuis s dans une telle désuétude, upart de ces seigneurs se saient vassaux du roi d'An- tandis que les autres agis- souverains tout - à - fait ants. Llywelyn conçut le faire disparaître ces abus; qua un parlement de tous eurs du pays de Galles,

pour qu'ils eussent à lui prêter le serment d'allégeance; presque tous obéirent: il réduisit les rebelles à se soumettre par la force des armes. En 1204, David, son oncle, auquel Llywelyn avait accordé la liberté, ayant essayé de nouveau de ressaisir l'autorité, avec le secours des Anglais, fut encore défait par lui, et obligé de se réfugier en Angleterre où il mourut bientôt après. Le roi Jean (sans Terre) qui déjà avait eu quelques démêlés avec Llywelyn, quoiqu'il lui eût donné en mariage sa fille Jeanne, prit, en 1211, la défense de plusieurs seigneurs gallois, qui avaient à se plaindre de ce prince, et joignit à leurs forces une armée considérable, avec laquelle il entra dans le pays de Galles: mais Llywelyn, après avoir approvisionné ses châteaux-forts et ses places de guerre, se replia dans l'intérieur du pays, détruisant tout derrière lui; ce qui força Jean à se retirer en Angleterre. Ce prince fut plus heureux l'année suivante; car il obligea Llywelyn à lui prêter foi et hommage, et à souffrir des garnisons anglaises dans plusieurs de ses châteaux: le prince gallois se délivra néanmoins de ses hôtes incommodes, après avoir mis tous les seigneurs dans ses intérêts, et avoir été délié par le pape des serments qu'il avait prêtés à Jean. Ce prince s'étant arrangé avec le pape, Llywelyn et les autres ennemis du roi d'Angleterre furent à leur tour excommuniés; ce qui n'empêcha pas le souverain gallois de lever des troupes, et de faire une invasion en Angleterre, en 1215: il ne rentra dans ses états qu'après s'être emparé de plusieurs villes et avoir levé de fortes contributions. Cependant, Louis, fils du roi de France, appelé par les barons an-

glais opposés à Jean, ayant débarqué en Angleterre, demanda l'amitié de Llywelyn : celui-ci ne répondit rien, et résista également aux attaques de ce prince. Llywelyn eut à combattre en 1217, Reynal de Bruce et quelques autres barons qui s'étaient arrangés, sans l'en prévenir, avec Henri III, qui venait d'être reconnu roi d'Angleterre ; il les battit, et les contraignit à se soumettre et à lui payer des sommes considérables. En 1221, il eut des discussions avec Gruffyth, son second fils, auquel il pardonna, après l'avoir vaincu ; il lui confia même, en 1223, une armée avec laquelle il s'opposa aux progrès de William Marshall, qui, venu d'Irlande, était entré sur ses terres avec une troupe considérable. Llywelyn combattit, en 1228, Henri III, roi d'Angleterre : après quelques escarmouches insignifiantes, la paix fut conclue, et il eut une entrevue avec le roi auquel il rendit des honneurs, mais sans se reconnaître son vassal. En 1230, Llywelyn ayant surpris sa femme en adultère avec William Bruce, fit pendre ce dernier. Henri III qui avait plusieurs fois provoqué Llywelyn, envoya vers lui, en 1231, l'archevêque de Cantorbery et les évêques de Rochester et de Chester, pour traiter de la paix ; mais ils s'en retournèrent sans avoir rien conclu. En 1237, Llywelyn appela auprès de lui les seigneurs et barons du pays de Galles, et leur fit prêter serment de fidélité à David son fils. Vers ce temps, se sentant vieux et infirme, et tourmenté par la conduite de son fils Gruffyth, il envoya des ambassadeurs à Henri III, pour lui faire connaître son désir de passer le reste de ses jours en paix, en lui offrant de se soumettre à lui, et promettant d'être prêt à le secourir

toutes les fois qu'il aurait de son aide. Un traité fut en conséquence, par l'intermédiaire des évêques d'Hereford et de ( Après avoir cédé une partie des états à son fils David, qu'eu de Jeanne fille du roi Jean d'Angleterre, Llywelyn mourut et fut enterré dans l'abbaye de Conwey. C'est un des princes vaillants qui aient régné sur le pays de Galles, qu'il parvint à tout entier sous son obéissance pendant cinquante-cinq ans de sa vie. Il fut presque toujours en guerre avec ses vassaux, ou contre l'Angleterre. D—

LLYWELYN, dernier prince souverain du pays de Galles, pendant le règne précédent, eut pour père Gruffyth, que David, son frère aîné, tuait dans une dure captivité après la mort de son oncle, arrivée en 1200, selon Powel, ou en 1263, selon Hume, Llywelyn fut reconnu souverain du pays de Galles par son frère Owen Goch, par les seigneurs et barons assemblés à Brecon. Roger Mortimer eût l'ordre légal, plus de droit à la succession. Llywelyn divisa le pays de Galles en deux parties, le Nord, laissant le Midi à son frère Owen. Ce dernier, pendant ce partage, prit les armes, mais il fut vaincu et fait prisonnier, ce qui laissa Llywelyn sans titre. Pour établir et assurer l'indépendance (1) contre les tentatives de Henri III, il crut de nécessaire de mener des discordes dans le pays de son ennemi ; et il en

(1) Hume dit qu'en montant sur le trône Llywelyn fut obligé de reconnaître Henri III, l'hommage au roi d'Angleterre, par la faiblesse de son grand-père, et que l'indépendance fut rétablie comme un droit établi. Le historien du pays de Galles, ne parle pas de cette circonstance importante.



dération avec le comte de  
Ayant réuni toutes les  
sa principauté, il fit une  
en Angleterre, à la tête de  
ommes, et commença par  
es terres de Roger de Mor-  
de tous les barons du parti  
ronne. Il marcha ensuite  
Chehire, et commit de  
es ravages sur les terres du  
douard. Ses troupes indis-  
mirent tout à feu et à sang;  
le Mortimer fit une vigou-  
istance, il fallut cependant  
ince Edouard vint à son  
à la tête d'une armée. Lly-  
t repoussé, et obligé de se  
dans les montagnes du nord  
de Galles : les troubles sur-  
n Angleterre empêchèrent  
de l'y poursuivre. Cette in-  
es Gallois fut, pour les ba-  
ontents, le signal de courir  
es; Llywelyn leur prêta son  
t entra dans toutes leurs  
tions contre la couronne,  
la bataille d'Evesham (4  
55), si funeste au parti des  
Lors de l'accordement  
qui eut lieu avec les vaincus,  
n obtint aussi son pardon (1);  
même il était le vassal le plus  
x, et par conséquent le plus  
ux, il craignit pour l'avenir  
de la jalousie du monarque  
et crut devoir, pour sa sû-  
onservir une correspondance  
avec ses anciens associés, et  
ler en mariage une fille du  
de Leicester : elle lui fut

vel ne fait connaître ni le lieu ni  
te la bataille, il dit seulement que par  
haire d'Otobonus, légat du pape, la  
on fut en 1265, contre le roi Henri et  
s au château de Montgommery. Ce dore-  
d'âge de passer au roi 3000 marcs, et  
tride lui en échange qui ne pouvait être  
non seulement à Llywelyn, mais même,  
re à tous ses barons, un seul excepté.

XXIV.

accordée; mais, arrêtée à son pas-  
sage près des îles de Scilly, cette  
dame ne put rejoindre Llywelyn, et  
fut retenue à la cour d'Angleterre (1).  
Cet incident augmenta la jalousie mu-  
tuelle de Llywelyn et d'Edouard,  
qui avoit succédé à son père en 1272.  
Ce dernier exigea que le prince de  
Galles vint en Angleterre lui prêter  
foi et hommage : Llywelyn qui  
craignoit de se mettre ainsi entre les  
mains de son ennemi, demanda qu'il  
lui fût délivré un sauf-conduit, que  
le fils du roi et quelques grands sei-  
gneurs lui fussent remis en otage, et  
avant tout qu'on rendit la liberté à sa  
femme. Edouard n'ayant rien à re-  
douter de ses barons, ne fut pas fâ-  
ché de cette occasion pour subjugu-  
er entièrement la principauté de  
Galles. Il se refusa donc à toutes  
les demandes du prince gallois, ex-  
cepté à celle d'un sauf-conduit, lui  
enjoignant de nouveau de remplir son  
devoir de vassal, leva une armée  
considérable, et marcha contre lui.  
Outre la grande disproportion de  
forces, les circonstances favorisaient  
encore Edouard; car les mêmes dis-  
sensons intestines qui avoient jadis  
affaibli l'Angleterre, existaient alors  
dans le pays de Galles, jusque dans  
la famille royale. David et Roderic,  
frères de Llywelyn, dépouillés par  
lui de leurs héritages, s'étaient ren-  
dus auprès d'Edouard, dont ils se-  
condèrent la vengeance. Bientôt Lly-  
welyn n'eut d'autre ressource que de  
se réfugier dans les montagnes de  
Snowdon, qui, pendant tant de  
siècles, avaient défendu ses ancêtres  
contre les Saxons et les Normands.  
Edouard, entrant par le nord, pé-  
nètre dans le cœur du pays, et vint

(1) Le D. Powel place cet événement en 1277, sous le règne d'Edouard.

bloquer l'armée galloise dans sa dernière retraite. Privés de leurs magasins, et resserrés dans un coin étroit avec leurs troupeaux, les Gallois souffrirent bientôt toutes les horreurs de la disette; et Llywelyn fut contraint de se rendre à discrétion. Il s'obligea de payer au roi cinquante mille livres sterling pour les frais de la guerre, de faire hommage de sa principauté à la couronne d'Angleterre, de permettre que tous les barons du pays de Galles jurassent fidélité à Edouard; de lui abandonner le pays situé entre le Cheshire et la rivière Conway; de payer une forte pension à chacun de ses frères, et enfin de donner dix otages. Edouard, d'après l'exécution des autres articles, fit remise au prince de Galles des 50,000 livres sterling, que la pauvreté du pays ne lui aurait pas permis de payer, et lui rendit Elianor, fille de Simon de Montfort, comte de Leicester, que Llywelyn épousa en 1278. Le roi et la reine d'Angleterre assistèrent à son mariage, avec l'éclat de leur noblesse. Cependant les violences commises journellement par les Anglais, leurs vexations continuelles exaspérèrent les Gallois; et des conditions plus dures furent imposées à Llywelyn lui-même, qui s'engagea formellement à ne souffrir dans sa principauté aucune personne suspecte au roi d'Angleterre. D'autres injures encore enflammèrent l'indignation des Gallois, qui aimèrent mieux essayer de nouveau le sort des armes contre un ennemi formidable, que de supporter l'oppression de leurs orgueilleux vainqueurs. Le prince David, rempli de cet esprit national, fit la paix avec son frère, et promit de concourir à la défense de la liberté commune. Les Gal-

lois coururent tous aux armes; et Edouard, satisfait de l'occasion qu'ils lui présentaient de faire la conquête définitive de leur pays, assembla son armée, et y pénétra. Les Gallois obtinrent d'abord quelques avantages sur Luke de Tany, l'un des capitaines d'Edouard, qui avait passé le Menau avec un détachement; mais bientôt Llywelyn, surpris par Mortimer, fut défait, et tué dans une action qui eut lieu en 1277, suivant Hume, et en 1282, suivant le D. Powel; deux mille de ses partisans y furent passés au fil de l'épée. David, son frère, lui succéda dans sa principauté: mais il ne put rassembler une armée capable de faire face aux Anglais, qui le poursuivirent de montagnes en montagnes; et, après l'avoir contraint de se cacher sous divers déguisements, s'emparèrent de sa personne par trahison. Edouard le fit traduire devant la chambre des pairs d'Angleterre, et ordonna ensuite qu'il fût pendu et écartelé comme un traître. Toute la noblesse galloise se soumit alors au vainqueur, qui établit dans ce pays les lois anglaises, et parvint ainsi, après une lutte de huit siècles, à affermir cette importante conquête. (V. EDOUARD 1<sup>er</sup>, tom. XII, p. 49a.) D—2—4.

LOAISEL DE TRÉOGATE (JOSEPH-MARIE), né au château de Bezel dans la Basse-Bretagne, le 18 août 1752, fut gendarme de la garde du roi, et consacra ses loisirs à la littérature. Il n'y acquit ni gloire, ni fortune: la Convention nationale le comprit au nombre des gens de lettres à qui elle accorda des secours, en 1795, et il mourut dans l'obscurité, en octobre 1812. On a de lui: I. Des romans ou nouvelles, savoir: *Falmore*, 1776, in-8°;

*Florello*, 1776, 2 vol. in-8°. : ces deux ouvrages ont été réimprimés en 1795, et traduits en russe, Moscou, 1802, in-12; — les *Soirées de la mélancolie*, 1777, in-8°. ; — la *Comtesse d'Aligre* ou le *Cri du sentiment*, 1778, in-8°. ; réimprimé, sous le titre de *Louise et Milcourt* ou le *Cri du sentiment*, 1793, in-12; — *Dolbreuse*, ou *l'Homme du siècle ramené à la vérité par le sentiment et par la raison*, 1783, 2 vol. in-8°. ; 1792, 2 vol. in-18; — *Ainsi finissent les grandes passions*, ou les *Dernières Amours du chevalier de . . .*, 1789, 2 vol. in-12; — *Valrose*, ou les *Oracles de l'Amour*, 1799, 2 vol. in-12; — *Héloïse et Abeilard*, ou les *Victimes de l'amour*, 1803, 3 vol. in-12. Loaisel n'est qu'un imitateur d'Arnaud Baculard, auteur des *Epreuves du sentiment*. Cependant, quelques-uns de ces ouvrages ont été traduits en allemand, etc. II. Des ouvrages dramatiques, dont la plupart n'ont été représentés que sur les théâtres du Boulevard. III. *L'Histoire de Philippe II, roi d'Espagne*, et de *Louis le Débonnaire*; dans *l'Histoire des hommes*, par Delisle de Sales et autres. IV. Des articles, soit en prose soit en vers, dans le *Journal encyclopédique*, le *Mercure français*, etc. V. *Aux ames sensibles*, élégies. Ce recueil, cité par plusieurs bibliographes, mais dont aucun ne donne la date, doit être rare, s'il existe. Z.

LOAYSA (GARCÍAS), cardinal espagnol, né vers l'an 1479, à Talavera dans la Castille neuve, d'une famille illustre et qui a produit plusieurs hommes distingués, entra fort jeune dans la maison des Dominicains de Salamanque; mais la délicatesse de son tempérament ayant

fait craindre qu'il ne pût supporter les austérités qui s'y pratiquaient, ses supérieurs l'envoyèrent achever son noviciat à Penafiel. Il y prit l'habit religieux en 1495, et se rendit ensuite au collège de Saint-Grégoire à Valladolid, où il termina ses études de la manière la plus brillante : il fut désigné pour remplir la chaire de théologie dans ce même collège, et, quelque temps après, il en devint recteur. Les talents qu'il montra dans l'exercice de cette charge, accrurent sa réputation; il fut nommé définitiveur des maisons de son ordre en Espagne, assista, en cette qualité, aux chapitres tenus à Naples en 1515, à Rome en 1518, et fut élu, dans ce dernier, supérieur général. Il fit la visite des maisons de l'ordre établies dans le royaume de Naples et en Sicile; et ayant obtenu du pape la permission d'ajourner à deux ans la visite des autres provinces, il revint en Espagne. Il indiqua une assemblée des supérieurs de l'ordre à Valladolid, en 1523, et y porta la parole avec tant d'éloquence, que l'empereur Charles-Quint, qui avait désiré assister à cette réunion, le choisit pour son confesseur. Il se démit quelques mois après du généralat, et fut nommé à l'évêché d'Osma, qu'il pouvait administrer sans s'éloigner de la cour. Il opina le premier dans le conseil tenu après la nouvelle de la bataille de Pavie, et fut d'avis de renvoyer François I<sup>er</sup>. sans rançon et sans condition, persuadé que cet acte de générosité unirait pour jamais la France et l'empire : mais cette opinion ne prévalut point. Loaysa accompagna Charles-Quint à Bologne, assista au couronnement de ce prince, et fut décoré de la pourpre par le pape Clément

VII, en 1530. L'empereur le laissa à Rome, pour veiller aux intérêts de ses peuples; mais l'attachement de Loaysa pour sa patrie, lui fit désirer de revoir l'Espagne, et il y revint en 1537. Il fut transféré, en 1538, sur le siège de Séville, et fut nommé grand-inquisiteur, président du conseil royal des Indes et de la croisade. Il mourut à Madrid, le 21 avril 1546: son corps fut transporté à Talavera, et inhumé dans l'église des Dominicains, qu'il y avait fondée, et où l'on voit encore son épitaphe. On peut consulter, pour les détails, le P. Echard, *Bibl. script. FF. Predicator.* et les *Vies des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, par le P. Touron, tom. iv. Ceux qui ont attribué au cardinal Loaysa le *Recueil des conciles d'Espagne*, l'ont confondu avec Garcias de Loaysa, archevêque de Tolède. (Voyez GIRON.) W—s.

LOBEL (MATTHIAS DE), botaniste et médecin, né à Lille, en 1538, étudia la médecine à Montpellier, sous Rondelet, et profita de son séjour dans le midi, pour faire des excursions botaniques, dans l'une desquelles il connut Pena, qui devint par la suite son collaborateur. Il voyagea aussi en Suisse, en Allemagne et dans le nord de l'Italie. Après avoir pratiqué la médecine à Auvers et à Delft, il fut nommé médecin du prince d'Orange; et à la mort du stathouder, il passa au service des états-généraux. Il se rendit ensuite en Angleterre, et visita plusieurs comtés, accompagné de sa femme, avec laquelle il recueillit un grand nombre de plantes. Attaché à Jacques I<sup>er</sup>, en qualité de botaniste, il était chargé de la direction du beau jardin de lord Zouche, et il fit avec ce prince un voyage en Danemark. Il

mourut à Highgate, près de Londres, le 3 mars 1616. Son premier ouvrage botanique parut à Londres, en 1570, sous le titre de *Stirpium adversaria nova, perfacilis investigatio luculentaque accessio ad priscorum, præsertim Dioscoridis et recentiorum, materiam medicam, authoribus P. Pena et M. de Lobel, medicis*, in-4<sup>o</sup>, avec une dédicace à Elisabeth et un privilège de Charles IX. Il est probable qu'en en avait tiré un grand nombre d'exemplaires; car il reparut sans la dédicace, et sans autre changement que celui du frontispice, d'abord à Auvers en 1576, puis à Londres en 1605, sous le titre de *Dilucidæ simplicium medicamentorum explicationes et stirpium adversaria*, portant les noms de Pena et Lobel; — précédés des *Pharmaceuticæ officina et Diarium pharmaceuticum* de Rondelet, avec des corrections et augmentations, et de l'essai sur les *Succédanées*, imprimé déjà dans les éditions latine et flamande de son *Histoire des Plantes*; — et suivis de l'*Adversariorum altera pars, cum prioris illustrationibus, castigationibus, auctariis*, etc., contenant quelques Graminées et Liliacées; — d'*Observations sur la bière et d'autres boissons, et sur des remèdes*; — de *Balsami, Opobalsami, Carpobalsami, et Xylobalsami, cum suo cortice explanationes et collectanea*, adressés à Lecluse; — Enfin, d'un petit *Traité inédit sur l'hydropisie*, par Rondelet. Tous ces ouvrages portent le nom seul de Lobel. Les *Adversaria*, titre qui répond à celui de *Mémoires*, donnent la description de douze ou treize cents plantes, dont un grand nombre avaient été découvertes par Lobel dans ses voyages.

et elles sont accompagnées de deux cent soixante douze figures, qui, pour la plupart, sont fort petites : l'auteur y discute quelquefois la synonymie des anciens et des modernes, et relève plusieurs erreurs des commentateurs de Dioscoride, surtout de Mattioli, qu'il traite assez durement. Il embrasse les autres rapports des plantes, comme leurs formes, leurs vertus médicinales, leurs différents usages. Mais il faut convenir qu'il est loin d'épuiser son sujet, et qu'il est moins riche que Dalechamps, Dodonée et Lécluse, pour les dernières parties, et surtout fort inférieur au troisième pour le style et pour l'exactitude des descriptions. Comme les *Adversaria* portent dans toutes les éditions les noms de Pena et de Lobel, il est impossible d'assigner à chacun de ces auteurs la part qui lui revient; et l'on est surpris avec raison que Lobel n'ait pas lui-même rendu à son collaborateur toute la justice qui lui appartenait. Haller et quelques autres trouvent dans cet ouvrage des éléments de familles naturelles; mais il est clair qu'il n'a réuni que les plantes dont l'analogie se présente à l'esprit le moins clairvoyant; et plusieurs de ces réunions avaient été déjà opérées par quelques-uns de ses prédécesseurs. Toutefois il est juste de dire qu'aucun d'eux n'avait encore séparé d'une manière aussi tranchée les monocotylédones d'avec les dicotylédones; les premières, par lesquelles commence son ouvrage, étant placées toutes ensemble. Les différentes sections sont précédées chacune d'un tableau synoptique, tel qu'il n'en avait point encore paru. Celui des *Graminees*, placé en tête de l'*Adversariorum altera pars*, est le plus complet qu'on eût alors. Vingt-

six ans après la première édition des *Adversaria*, G. Bauhin, sans citer Lobel, suivit le même ordre dans son *Phytopinax*, et plus tard dans son *Pinax*; et l'on n'en connut pas d'autre jusqu'à Tournefort. Celui des *Orchidées*, qu'il tenait de son ami Cornélius Gemma, mérite également des éloges; enfin, d'autres familles, telles que les *Labiées*, les *Personées*, les *Ombellifères*, plus liées dans Gasp. Bauhin, présentent de suite la plus grande partie de leurs genres. Mais le *Sceau de Salomon*, le *Convallaria bifolia*, la *Sagittaire*, les *Fluteaux*, l'*Ophrys bifolia* et d'autres sont rejetés hors de la première section, dans laquelle sont admis la *Nielle*, deux *Melampyres*, et l'*Holosteum umbellatum*. Il n'y a aucune famille, excepté celles que nous venons de citer, dont les différents genres ne soient épars. Lobel trouve des rapports entre sa première section, et quelques *Crucifères* qui viennent ensuite, et surtout les *Trefles* et d'autres légumineuses, que Dodonée et Lécluse avaient également rapprochés des *Graminées*. Il est donc difficile de penser qu'il ait été conduit aux rapprochements naturels par un autre sentiment que celui de l'analogie des principales formes extérieures. Il est accusé par Ray d'avoir commis plusieurs erreurs, pour s'en être trop rapporté à sa mémoire, surtout dans les localités, indiquant, comme croissant en Angleterre, des plantes qu'on ne trouve ni dans ce pays, ni dans aucun autre. Lobel publia ensuite: *Plantarum seu stirpium historia, etc. cui adnexum est adversariorum volumen*, Anvers, 1576, in-fol. Haller en cite une deuxième édition de 1595. Ce même volume contient un petit *Traité de quinze pages sur les Sus-*

*cédanées*, tiré presque en entier des cours et notes de Rondelet; un appendix donnant la description et les figures de trente-quatre plantes; quelques formules de Rondelet; enfin les *Adversaria* qui avaient déjà paru en 1570. On trouve dans le *Plantarum historia*, environ quatorze cent cinquante figures, avec un petit nombre de descriptions, mais plus souvent l'exposé des vertus et usages des plantes, tiré des auteurs anciens. Souvent l'auteur ne donne que la figure, renvoyant pour la description aux *Adversaria*, dont ce livre est comme le complément. Ces figures sont, pour la plupart, empruntées de Dodonée, et surtout de Lécluse (*V.* ces noms). L'*Histoire des Plantes* et les *Adversaria* sont peu cités maintenant, étant inférieurs, sous plusieurs rapports, aux ouvrages des contemporains de Lobel. La lecture en est d'ailleurs très-fatigante, les descriptions étant peu caractéristiques, et le latin dur, sans élégance ni correction, défauts rares à cette époque brillante de la latinité moderne. Lobel publia lui-même une traduction flamande de ces deux ouvrages, sous le titre *Kruydsboeck*, etc., Anvers, 1581, 2 vol. in-fol., à laquelle il ajouta quelques plantes trouvées en Hollande. L'imprimeur Plantin les accompagna d'un nombre de figures plus considérable qu'aucun ouvrage botanique n'en avait encore contenu. L'ouvrage de Lobel le plus cité maintenant, est l'*Icones Stirpium, seu Plantarum tam exoticarum quam indigenarum*, Anvers, 1581 et 1591 in-4°, avec un index en sept langues. Ce n'est qu'un recueil des figures connues jusqu'alors, au nombre d'environ deux mille, et qui avaient déjà paru dans les différents ouvrages imprimés par Plantin. Elles

sont désignées par les noms latins, et renvoient, pour les descriptions, aux pages des *Adversaria*, et des éditions latine ou flamande de l'*Histoire*. Cet ouvrage, qui est consulté souvent, est d'un usage fort commode, en ce qu'il comprend à-peu-près toutes les figures connues à cette époque. Il paraît que Lobel avait conçu le projet d'un plus grand ouvrage qui eût porté le titre de *Stirpium illustrationes*. Peu de temps après sa mort, W. How en a publié un fragment sous le titre de *Stirpium illustrationes, plurimas elaborantes plantas, subreptiis Parkinsonii rapsodiis (ex codicis ms. insalutato) sparsim gravatae*, Londres, 1655, in-4°, sans fig., contenant environ deux cent quatre-vingts plantes presque toutes inédites, et dont quelques-unes étaient fort rares. L'éditeur revendique pour Lobel la découverte de plusieurs plantes, que Parkinson s'était attribuée. Plummer a donné le nom de *Lobelia* à un genre de plantes de la famille des *Campanulacées*. D—r.

LOBINEAU ( GUI - ALEXIS ), savant religieux de la congrégation de Saint-Maur, né à Rennes en 1666, fit profession dans l'abbaye de Saint-Melaine de cette ville, à l'âge de dix-sept ans : ses supérieurs lui ayant reconnu de l'application au travail, l'engagèrent à terminer l'*Histoire de Bretagne*, commencée par D. Le gallois, et il en publia 2 volumes en 1707. Il cherche à y établir que les ducs de Bretagne étaient indépendants : cette opinion fut réfutée victorieusement par l'abbé de Vertot et Claude Dumolinet, dans plusieurs écrits (1), où l'on voit que ces

(1) L'abbé de Vertot publia : *Traité historique de la monarchie de Bretagne*, Paris, 1709, in-12; *Histoire critique de l'établissement*

ce relevait de la couronne, s premiers temps de la moe. Malgré l'évidence des preu- D. Lobineau essaya de fai- valoir le sentiment qu'il avait ; ; mais D. Liron, ayant re- reur dans laquelle il était au sujet de l'époque où la : prêchée en Bretagne, il se ta de supprimer le passage é, et soutint que D. Liron citait . ( Voyez LIRON. ) Il avait le de continuer son *Histoire de gne*; et il publia même le *pros- de deux nouveaux volumes qui nt contenir la généalogie des lustres maisons* : mais il abau- cette entreprise. D. Lobineau rgea de continuer l'*Histoire de*, laissée imparfaite par D. l Felibien, et il la publia en (1). Il revint ensuite dans sa ce, et mourut à l'abbaye de Jagut près de Saint-Malo, le 1727 : c'était un homme très- eux, et versé dans la connais- des langues et des usages de uité. On a de lui : I. *L'His- de Bretagne, composée sur xtes et auteurs originaux*, ( Rennes ), 1707, 2 vol. in- Le tome premier contient l'his- le cette province, depuis 458 à 1532, divisée en xx livres : oud renferme les preuves, et il t estimé; on trouve à la fin un ire pour l'intelligence des mots es. Cette histoire a été sur- par celle de D. Morice. ( Voy.

ee nom.) II. Plusieurs *Ecrits* en ré- ponse aux critiques de l'abbé de Vertot, du P. Dumolinet, de D. Li- ron, etc. III. *Histoire des Saints de la province de Bretagne, et des personnes qui s'y sont distinguées par une éminente piété*, Paris ( Rennes ), 1724, in-folio : ce re- cueil a son utilité. IV. *Histoire de la ville de Paris*, ibid. 1725, 5 vol. in-folio; les deux premiers sont de D. Felibien; les trois autres, qui renferment les preuves, ont été mis en ordre par D. Lobineau. Il a tra- duit de l'espagnol de Michel de Luna, l'*Histoire des deux conquêtes de l'Espagne par les Maures*, Paris, 1708, in-12 : c'est un tissu de fa- bles et d'événements romanesques. Il a laissé en manuscrit : une *Histoire de la ville de Nantes, de la Cham- bre des comptes de Bretagne, des Barons et des droits seigneuriaux de cette province*; — la *Traduction des Ruses de guerre* de Polyen, et celle du *Théâtre* d'Aristophane. La tra- duction des *Ruses de Polyen* a été publiée par le P. Desmolets, avec celle des *Stratagèmes* de Frontin par Perrot d'Ablancourt, Paris, 1743, 2 vol. in-12; elle est très-estimée, et les notes y ajoutent un nouveau prix. M. Renouard possède une copie du texte d'Aristophane, par D. Lo- bineau, et le manuscrit original de la *Traduction* du même auteur (1). La copie est partagée en deux volumes

tons dans les Guè's, et de leur dé- de des r. is de France et des dues de idie, etc. Paris, 1710, in-12; et G. set, ( deux ) *Dissertations sur la nou- Bretagne, par rappo-t au droit que t de No manlie y prétendirent*, etc., 711, in-12.

est par une erreur typographique, qu'à D. Michel Felibien ( XIV, 61 ) on e cette histoire avait paru en 1753.

(1) Ce fut l'abbé Mercier de Saint-Léger, qui sauva ces deux manuscrits d'une destruction inévitable. Ecoutons Chardon de la Rochette : « Dans les premiers jours de septembre 1799, « notre célèbre bibliographe, Mercier de Saint- « Léger, me fit l'offre de me communiquer ces « deux manuscrits qu'il venait de conquérir sur « l'épicurien, en me permettant, avec son bonhôm- « eté et son désintéressement ordinaires, d'en « extraire tout moi, et d'en publier tout ce que « j'y trouverais à ma convenance. » Cependant M. Renouard se plaint que Chardon ait publié la *Préface* de la traduction d'Aristophane, sans sa permission, qu'il n'aurait pas regardée. ( Voy. *Catal. de la Bibl. d'un amateur*, II, 217. )

in-4<sup>o</sup>. , non chiffrés. « L'argument » de chaque pièce , les noms des » auteurs , et la plus grande partie » des notes marginales sont en fran- » çais ; le reste des notes est en latin » et quelquefois en italien ; le grec » est assez bien peint , et le tout est » très-proprement et très-nettement » écrit. » ( *Mélanges de critique* , tom. III, pag. 178. ) La souscription nous apprend que D. Lobineau n'avait mis que deux mois à transcrire cet ouvrage ; elle est datée de l'an 1695 , et suivie de son monogramme et de cette double anagramme l'une latine et l'autre française : *Lux Dei vas nobile* ; *Beaulion* (1). La traduction forme trois volumes in-8<sup>o</sup>. , et est intitulée : *L'Ancienne comédie grecque ou le Théâtre athénien d'Aristophane , avec des notes et une Préface historique et critique , servant de commentaire général*. Cette *Préface* , qui est très-curieuse , a été publiée presque en entier , par Charodon de la Rochette , dans le *Magasin encyclopédique* , deuxième année , tome premier , et dans ses *Mélanges de critique et de philologie* , tome III , p. 178-260. M. Renouard , devenu possesseur de cette traduction , avait d'abord pensé à la mettre au jour ; mais il en a été détourné par la raison que les passages graveleux y sont rendus d'une manière peu décente ; et que le tour suranné d'un assez grand nombre de locutions aurait nécessité des corrections qui l'auraient dénaturée. ( V. *Catal. de la biblioth. d'un amateur* , tom. II , p. 217. ) C'est à tort qu'on a attribué à D. Lobineau , les *Aventures de Pomponius , chevalier romain* ; ce roman licencieux , est de D. La-

(1) On trouve dans ces mots : ALEXIDUS LOBINEAU, *Lux dei vas nobile*, et dans *Beaulion*, LOBINEAU.

badie : il a été publié en 1724 ; et avec des additions , par l'abbé Prevost , en 1728 , in-12 , sous la rubrique de Rome. Suivant les auteurs de la *Bibliothèque historique de France* , D. Lobineau a eu part à la nouvelle édition du *Glossaire de Ducange*.

LOBKOWITZ. Voy. CARRUEL et HASENSTEIN.

LOBKOWITZ ( GEORGE - CHRISTIEN , prince DE ) , général autrichien , né en 1702 , conclut en 1739 la capitulation de Messine , et fut ensuite nommé gouverneur-général de la Transylvanie. Il repoussa les Turcs sur la frontière de cette province ; mais bientôt il fut obligé de céder au nombre. En 1741 , la reine de Hongrie lui donna le commandement de son armée dans la Haute-Autriche. Les maréchaux de Broglie et de Belle-Isle lui firent essayer , en 1742 , un échec à Sahay. Frédéric II dit malignement à ce sujet : « La bataille de Pharsale ne fit pas plus » de bruit à Rome , que ce petit combat n'en fit à Paris. » Le prince de Lobkowitz opéra ensuite sa jonction avec le prince Charles de Lorraine ; et ils attaquèrent le maréchal de Broglie , qui fut forcé de se retirer à Braunau. À la fin de la même année 1742 , Lobkowitz dirigea le blocus de Prague , où le maréchal de Belle-Isle était renfermé avec seize mille hommes. ( V. BELLE-ISLE. ) Le général autrichien n'ayant pas assez de monde pour serrer la place , le maréchal en sortit , et exécuta , au lieu d'un hiver rigoureux , cette retraite qui , jusqu'à ces dernières années , avait été citée comme une des plus désastreuses de l'histoire moderne. Piqué de la sortie de Belle-Isle , Lobkowitz voulait que les Français restés dans la citadelle



à discrétion ; mais la ferme-  
 Chevert, qui les comman-  
 t renoncer à cette préten-  
 CHEVERT). Lobkowitz fut  
 aux en Italie, où, en 1743,  
 de Rimini les Espagnols.  
 suivante, il fit surprendre,  
 ans Velletri, le roi de Na-  
 Carlos ) et le duc de Mo-  
 , sans l'alerte qui leur fut  
 et l'ambassadeur de Fran-  
 ent été faits prisonniers.  
 te entreprise, Lobkowitz,  
 it ses troupes s'affaiblir  
 nent par le mauvais air  
 s Pontins, fit sa retraite.  
 erré de près par une armée  
 , il parvint, sans perte, à  
 l continua de comman-  
 des succès balancés en Ita-  
 . GAGES ), jusqu'au mois  
 46, qu'il partit pour pren-  
 dromandement de l'armée  
 ne. Il ne paraît pas qu'il  
 signalé par aucun fait im-  
 mourut à Vienne le 9 oc-  
 13. Cet officier était remar-  
 beaucoup de résolution et  
 entreprenant. — Son fils, le  
 seph de LOBKOWITZ, né le  
 1725, devint général-major  
 se signala dans la guerre de  
 et fut ambassadeur à Pé-  
 , depuis 1764 jusqu'en  
 s'y trouvait lors du pre-  
 embrement de la Pologne.  
 ua beaucoup à faire adju-  
 raison d'Autriche la Galli-  
 Lodomérie. Joseph II le  
 ommandant des archers de  
 impériale et général feld-  
 . Il mourut à Vienne le 6  
 12.

H—RY.

( JÉROME ), missionnaire  
 , naquit à Lisbonne, en  
 entra dans la société de  
 1609. Il était professeur

au collège de Coïmbre en 1621,  
 lorsqu'il reçut l'ordre d'aller aux  
 Indes. La flotte sur laquelle il  
 s'embarqua, fut obligée de revenir  
 à Lisbonne après une navigation  
 très-pénible; et Lobo ne put re-  
 mettre en mer qu'au mois de mars  
 de l'année suivante. Après des pé-  
 rils sans nombre, il arriva enfin  
 devant Goa au mois de décembre,  
 et resta un an dans cette ville, où  
 il acheva sa théologie. En janvier  
 1624, il voulut passer en Abyssinie.  
 Débarqué avec un autre Jésuite sur  
 l'île de Paté près de Mombaze, il es-  
 saya de gagner par terre le lieu de sa  
 destination. En ayant reconnu l'im-  
 possibilité, il partit pour Diu. Le 3  
 avril 1625, il sortit de ce port avec  
 Alph. Mendès, patriarche d'Ethio-  
 pie, et huit missionnaires; ils débar-  
 quèrent dans le port de Baylour, sur  
 la mer Rouge, et, le 17 juin, arrivè-  
 rent à Maigoga, lieu de leur résidence.  
 Lobo fut nommé vicaire-général  
 dans le royaume de Tigré. Craignant  
 avec raison les embûches du vice-  
 roi, il passa dans une autre pro-  
 vince, se rendit ensuite à la cour,  
 et allant dans le royaume de Damot,  
 traversa le Nil à deux journées de sa  
 source, puis fut renvoyé dans le  
 Tigré. L'empereur qui favorisait les  
 catholiques, mourut; et une violente  
 persécution éclata contre eux. Les  
 Portugais qui se trouvaient dans le  
 pays, furent livrés aux Turcs, qui les  
 emmenèrent prisonniers à Massoua.  
 Quant à Lobo, comme il avait la  
 réputation d'un homme déterminé,  
 l'empereur avait donné l'ordre de  
 le saisir et de l'envoyer à la ca-  
 pitale mort ou vif. Il fut obligé  
 de rejoindre ses compagnons d'in-  
 fortune par un chemin détourné.  
 Echappé à ce danger, et emprisonné  
 à Massoua, puis à Souaken, il fut

chargé d'aller dans les Indes exposer le triste état de ses confrères, et demander qu'on payât la rançon exigée par le bacha. Il s'acquitta de ce devoir, et en même temps engagea fortement le vice-roi à expédier une flotte dans la mer Rouge, et à former un établissement à Massoua. Le vice-roi n'avait ni assez de forces, ni un pouvoir assez étendu pour exécuter ce projet. Il fut donc convenu que Lobo passerait en Europe. En conséquence il s'embarqua pour Lishonne; mais jamais navigation ne fut plus malheureuse que la sienne. Le bâtiment qui le portait, toucha en sortant de Goa, et ensuite se brisa sur la côte de Natal. On resta sept mois dans ce désert, où l'on construisit deux chaloupes. Une d'elles fut bientôt engloutie par les flots : celle où était Lobo, doubla le cap de Bonne-Espérance, et atterrit devant Angole, après quarante jours de navigation. Lobo monta sur un vaisseau destiné pour le Brésil. En arrivant sur la côte, ce bâtiment fut pris par un corsaire hollandais, qui mit tout l'équipage dans une île déserte. Heureusement des barques vinrent de terre, et passèrent Lobo sur le continent. Accablé de faim et de fatigue, il gagna Carthagène à pied. Après un repos de quinze jours, il profita de l'occasion de la flotte qui partait pour l'Europe: en approchant du Cap Saint-Vincent, elle fut assaillie par une tempête, qui la mit à deux doigts de sa perte. Lobo se tira encore de ce péril, descendit à Cadix, et se rendit à Séville, puis à Lisbonne. La vice-reine l'écouta favorablement, mais le renvoya au roi d'Espagne. De Madrid, il fallut qu'il fit le voyage de Rome, où il essuya beaucoup de contrariétés de la part du pape et des cardinaux

prévenus contre les Jésuites de la mission d'Éthiopie. Son zèle n'en fut pas abattu : il repassa aux Indes en 1640, fut recteur de la maison professe de Goa, puis provincial. Enfin, il revint à Lisbonne vers 1656, et y mourut en 1678. Il publia en portugais la relation de son voyage en Abissinie, sous ce titre : *Histoire de l'Éthiopie*. Coimbra, 1659, 1 vol. in-fol. L'abbé Juchim Legrand la traduisit en français, non d'après cette édition, mais d'après un manuscrit de Lobo, et la fit paraître avec d'autres pièces, sous le titre de *Relation historique d'Abissinie*, Paris, 1728, 1 vol. in-4°. avec 2 cartes; Amsterdam, 1728, 2 vol. in-12. ( V. LEGAUS, XXIII, 576. ) Cette traduction n'est en anglais, et abrégée par Samuel Johnson, parut en 1734, et a plusieurs fois été réimprimée. L'auteur décrit les sources du Nil, de la même manière que Bruce; mais il ne dit pas qu'il les ait visitées, comme l'affirment quelques écrivains. Bruce s'est quelquefois exprimé un peu durement sur le compte de Lobo, et a mérité ensuite lui-même qu'on lui adressât les mêmes reproches. On trouve dans le tome II du recueil de Thevenot, une *Relation de P. Jeronymo Lobo, de l'empire des Abissins, des sources du Nil, de la Licorne, etc.* Ce morceau, dit Legrand, n'est que le fruit de quelques conversations que M. Sotwell, ambassadeur d'Angleterre, et M. Toynard, avaient eues avec Lobo en 1666 et 1667. A cet extrait est jointe une petite carte, qui offre un plan de trois ports de la côte orientale de la mer Rouge. Quoi qu'il en dise Legrand, il paraît que cette relation, donnée par Thevenot, a été traduite sur un manuscrit portugais.



des *Redondilles* ( strophes de quatre ou cinq vers de huit syllabes ), qu'on trouve dans les recueils ou *Cancioneras* espagnols du xvii<sup>e</sup>. siècle. Son style est correct, et sa versification harmonieuse. Il excellait surtout dans le genre *burlesque*. B—s.

LOBRA ( GUILL. DE ). V. CAMO.

LOBSTEIN ( JEAN-FRÉDÉRIC ), anatomiste et chirurgien, naquit à Lampetheln, près de Strasbourg, en 1736. Après s'être livré à une étude approfondie de l'anatomie, et de la chirurgie, il se fit recevoir docteur, et choisit pour sujet de sa dissertation, la description du nerf de l'épine. Il partit ensuite pour visiter les écoles de médecine les plus célèbres, et revint à Strasbourg, où il ouvrit des cours de chirurgie et de pathologie. Il fut nommé, en 1764, premier démonstrateur d'anatomie; et en 1768, il occupa la chaire d'anatomie et de chirurgie, devenue vacante par la mort du professeur Eisemann. Il pratiqua la lithotomie et l'extraction de la cataracte avec succès; et il inventa même pour cette dernière maladie, un couteau dont nous devons la description à J. F. Henkel. Aussi patient dans ses recherches, que scrupuleux dans l'exposition de ses découvertes, Lobstein ne pouvait souffrir qu'on élevât le moindre doute sur leur réalité; mais s'il était sévère pour lui, il repoussait aussi sans ménagement chez les autres ce qui n'avait pas le cachet de l'expérience et de la vérité. « Je » sais, disait-il avec humeur, lors- » qu'on lui reprochait sa dureté, » qu'un anatomiste doit être exact » et vrai; mais il n'est pas aussi né- » cessaire qu'il soit doux et poli; et » lorsque je prends la peine de l'être, » ce n'est jamais pour des menteurs. » Il refusa les places lucratives que lui

offrirent plusieurs souverains de l'Allemagne, et préféra rester à Strasbourg, où il mourut le 11 mai 1784, avant d'avoir pu publier ses *Anatomicæ Institutione Commentariophysiologicali*, de manuscrits. Ses ouvrages imprimés sont : I. *Dissertatio inauguralis nervo spinali ad par vagum sorio*, in-4<sup>o</sup>, Strasbourg. II. Un grand nombre de thèses tenues sous sa présidence.avons deux éloges de Lobstein, le premier en latin par le docteur Schurer, in-fol., Strasbourg, et le second par Vicq-d'Azyr, in-4<sup>o</sup>, Paris.

LOCATELLI ( LOUIS ). Médecin, se fit une grande réputation à Milan, dans le xvii<sup>e</sup>. siècle. Médecin-chimiste, et donna à un baume, dont on trouve la composition dans son ouvrage. Il parcourut toute l'Italie, et avait formé le projet de voyager en France et l'Allemagne, pour opérer les médecins-chimistes de cette époque, lorsque la guerre y mit obstacle. Appelé pour y traiter une maladie qui faisait de grands progrès, il obtint d'abord beaucoup de succès, mais il ne put en éviter les suites, et il y succomba en 1667, encore à la fleur de son âge. *Theatrum arcanorum, sive de Arte medica Tractatus exquisitus*, Francfort, 1636, in-8<sup>o</sup>. : italien, sous le titre de *Te cani del medico L. Locatense*, 1644, 1667, in-8<sup>o</sup>.

LOCATELLI ( PIERRE ).

LOCATO ( HUMBERT ). Médecin du seizième siècle, rements obscurs, dans un

entra, en 1520, dans saint-Dominique à Plaisance, où il suivait cependant les études de philosophie et de théologie. Il ne fit pas de moindres progrès dans la vie spirituelle que dans les sciences. Sa réputation ne parvint à franchir les murs de son pays qu'après qu'il fut nommé inquisiteur à Pavie; et quelques années après, il revint exercer les mêmes fonctions à Plaisance. En 1566, le pape Pie IV le nomma commissaire de l'inquisition à Rome, et le même temps pour son mérite et son courage fut élevé, en 1568, au siège épiscopal de Bagnarea; et par le souverain pontife Paul IV, il fut honoré de la distinction qu'il en fut détourné par le cardinal Alexandre Farnèse. En 1581, Humbert gouverna avec beaucoup de sagesse et de modération. Il tomba malade à Rome et mourut le 17 octobre 1581, à l'âge de 61 ans. On a de lui un ouvrage en latin sur la vie et les actions de saint Jean-Baptiste, et un autre sur la vie et les actions de saint Jean l'évangéliste. Il recouvra cependant la santé et continua ses fonctions jusqu'à sa mort. On a de lui un ouvrage en latin sur la vie et les actions de saint Jean-Baptiste, et un autre sur la vie et les actions de saint Jean l'évangéliste. Il recouvra cependant la santé et continua ses fonctions jusqu'à sa mort.

taux si peu intéressants, qu'elle ne mérite plus d'être consultée depuis qu'on a l'*Histoire de Plaisance* par Poggiali. II. *Italia travagliata*, etc. Venise, 1576, in-4°. C'est une histoire des guerres dont l'Italie a été le théâtre depuis la descente d'Enée dans le Latium, jusqu'au seizième siècle. Cette compilation, dit Tiraboschi, a peu de lecteurs, et n'en mérite aucun (*Istor. litter.*, tom. VII, pag. 899). III. *Opus judiciale inquisitorum ex diversis theologis et juris doctoribus extractum*, Rome, 1570; Venise, 1583, in-4°. W-s.

LOCCÉNIUS (JEAN), historien et publiciste, né en 1599, à Ytzehoe, en Holstein, commença ses études au collège de Hambourg, et les acheva à Helmstad, Rostock et Leyde. En 1625, il fut appelé en Suède, par Gustave-Adolphe, pour professer à Upsal, l'histoire et la politique; Christine le nomma bibliothécaire de Stockholm, et historiographe du royaume. En 1672, sous le règne de Charles XI, il fut placé à la tête d'une institution nouvellement fondée, qui avait pour but de recueillir les monuments de l'histoire de Suède et de les faire connaître. Il remplit les fonctions de cette place jusqu'à sa mort, qui arriva en 1677. Son fils aîné fut anobli sous le nom de Tigerklou. Loccénius écrivit en latin une *Histoire de Suède*, depuis l'origine de la monarchie, jusqu'au règne de Charles XI, Upsal, 1654, in-8°; elle a été imprimée plusieurs fois; et l'édition la plus complète est celle de 1676, Francf. et Leipzig. L'auteur connaissait les sources, et se trouva à portée d'y recourir; mais il n'en a pas fait usage avec discernement, et il ne peut plus servir de guide depuis que Benzelius, Dalin, Lagerbring, Ihre, ont écrit sur

le même sujet. Loccenius a publié de plus : *Synopsis juris Sueco-gothici*, Stockholm, 1648. — *Lexicon juris Sueco-gothici*, 1650, in-12, ibid. 1651. Heineccius en a donné une bonne édition, Halle, 1740, in-4°. — *De jure maritimo*, ibid. 1653. — *Erici Olai historia Suecica cum notis*, Stockholm, 1654. — *Antiquitatum Sueco-goth. libri tres*, ibid. 1647, in-12. — *Sueciæ leges provinciales et civiles latine versæ*, ib. 1672, in-fol. Lund, 1675, in-8°. — *Synopsis juris publ. Sueco-goth.* Gotheborg, 1673, in-8°. — *Syntagma dissertationum politicarum*, Amsterdam, 1644, in-12. — *De Migrationibus gentium, in specie Gothorum ueonunque*, Stockholm, 1628, in-8°. — *Epigrammata sacra et moralia*, etc. — Des éditions de Cornelius Nepos, de Quinte-Curce, des Épîtres de Cicéron. C—AU.

LOCHER (JACQUES), surnommé *Philomusus*, né en 1470 à Ehingen, en Souabe, fit une partie de ses études en Italie, et, enseigna la poésie et la rhétorique à Fribourg (en Brisgau), à Bâle et à Ingolstadt. George Zingel, théologien d'Ingolstadt, le tracassa pour quelques opinions qu'il avait manifestées, et parvint à le faire condamner, et même destituer de ses fonctions. Locher eut encore d'autres querelles avec Erasme et Wimpfeling. Ce ne fut qu'après la mort de Zingel, arrivée en 1508, qu'il jouit d'une existence plus tranquille, et qu'il se vit rétabli dans son ancienne chaire. Il mourut à Ingolstadt, en 1528. L'empereur Maximilien I<sup>er</sup>. l'avait couronné poète lauréat. Conrad Celtès l'avait admis dans sa société Rhénaue. ( Voyez CELTÈS. ) Le conseiller Zapf a publié en allemand, à Nuremberg, 1802, in-8° : *Locher*

*considéré sous les rapports graphique et littéraire*; on trouve dans une lettre de Fis Zapf, insérée dans les *Cu typographiques*, cinquième liv Nuremberg, 1804, un com taillé d'un poème dramati Locher, entremêlé de chæ musique, et noté, sous ce *Historia de rege Frantie* (Fr. cum nonnullis aliis ver. elegiis. Rotermond énumère 42 productions de ce poète, a oublié plus d'une. Nous ne pas qu'il soit nécessaire de l porter toutes. Ce sont, en partie, des pièces détachées et constance. L'abbé de Saint-dans ses notices inédites sur le latins du moyen âge, dont nous dans le manuscrit, fait mentie poème de Locher, qui a éch Jæcher et à Rotermond. En titre : I. *Jac. Locher, Phil heroicum carmen de Sanctá riná*, in-4°. de six feuillets, c res ronds; impr. à Bâle, ch Bergman de Olpe, 1496. qualifie ce poème *laborum pr*. La fiction en est basée sur la logie païenne : la versification estimable pour le temps. précède d'une épître dedi sans date à Christophe de vestein. Il n'a pas été con Maittaire. II. Une autre prod de Locher, également passé silence par ces lexicographes traduction du poème moral d cylide, sous le titre de *Poëma theticon Phocylidis, græci christianissimi*, à *Jacobo Le Philomuso, ad latinos eleg ductum, in quo morum salub documenta, adversus septem tulariavicia, cæterasque vitæ s ad instar præceptorum Deca*

r, Reutlingen, Michel 1504, in-4°. de 8 feuillets gothiques. Alde accompagné d'une traduction mot à mot, l'édition de ; et le volume que nous maître offre une pièce de cher à la louange de ce imprimeur, pièce qui a ses biographies. Locher ré son Phocylide à Turenne, 1513, in-4°. III. *Papyrusburg*, Miller, 1517, et un recueil de différentes. *Theologica emphasis, quæ super eminentiâ quarum ecclesiæ, Gregorii, Augustini et Ambrosii*, Bergman de Olpe, 1496, interlocuteurs de ce dialogue, sont Locher et son h Zasius, célèbre jurisconsulte bourgeois. V. *Libri Phœnices ad regem. Tra-Thurcis et Suldano. Diatresarchis*, Strasbourg, 1497, in-4°. — Les deux, en prose et en vers, Maximilien I, roi des Romains, tragédie de *Thurcis* et jouée au collège de Fribourg, mai 1497; est en 5 actes, en vers, avec argument pour le tout, et des chœurs; elle est très digne de ces temps-là pour l'invention et l'exécution. — Le dialogue en prose sur les hérésies est encore entre l'auteur Zasius. Une des gravures représente Locher, couronné de lauriers, et travaillant au VI. *Lulicrum drama fictum, de seneca amantissimo corruptore et datata mutata*, sans date, ni noms de l'imprimeur; cité par Maistre, *typog.*, tom. 2, pag.

532. VII. *Judicium Paradisi de pomo aureo et triplici hominum vitâ; de tribus deabus, quæ nobis vitam contemplativam, activam et voluptuariam representant, et quæ illarum sit melior tutorque*, in-4°. sans date; deux pièces exécutées en guise de comédies au collège d'Ingolstadt en 1502. VIII. *Poematione de Lazaro mendico, Divite purpurato et inferno Charonte*, in-4°. sans date, avec fig. IX. On doit à Locher une édition d'Horace, publiée à Strasbourg, 1498, in-fol., sous ce titre: *Horatii Flacci Venetini, poetæ lyrici, opera, cum quibusdam annotationibus, imaginibusque pulcherrimis, aptisque ad odorum concentus et sententias*. X. Il est également éditeur du Panégyrique de Pline sur Trajan, Nuremberg, 1520, in-4°; de l'Oratio Ciceronis pro Milone; de Scholies sur la même harangue; des Discours pro Aulo Licinio et pro Marcello; de la Mythologie de *Fabius Fulgentius Planciades*, avec des scholies de sa façon, Augsbourg, 1521, in-fol. XI. *Compendium Rhetoricæ ex Tulliano thesauro; Syntaxis de componendâ oratione funebri; Grammatica nova*, sans lieu d'impression, 1495, in-4°. XII. Il a mis en vers latins le poème allemand de Sébastien Brandt, connu sous le nom de *Navis stultifera*. Il l'a intitulé: *Narragonicæ profectiois nunquam satis laudata navis*, etc., 1485, in-4° fig., 1488, (per Jacobo Zachoni de Romano): cette traduction a été fréquemment réimprimée. (*Voy. BRANDT*, tom. V, pag. 498.) La devise de Locher, placée ordinairement en tête ou à la fin de ses écrits, était: *Dii bene vertant.*

LOCHNER (MICHEL-FRÉDÉRIC), médecin et naturaliste, né à Furth, près de Nuremberg, en 1662, fit ses premières études dans cette ville avec beaucoup de succès, et alla ensuite étudier la médecine à l'université d'Altdorf; mais avant de prendre ses grades, il visita les principales contrées de l'Europe, dans l'unique dessein d'acquiescer de nouvelles connaissances. De retour à Altdorf, il reçut le doctorat en 1684; et l'année suivante il fut agrégé au collège des médecins de Nuremberg. Il obtint, en 1712, la place de médecin de l'hôpital de cette ville; et il la remplit avec la plus grande réputation jusqu'à sa mort, arrivée le 15 octobre 1720. Lochner avait été admis à la société des curieux de la nature sous le nom de *Periander*, et il en fut élu directeur en 1711. Cet habile médecin, que ses compatriotes ont surnommé *l'Esculape de Nuremberg*, avait des connaissances très-étendues en histoire naturelle et dans la science des antiquités. On a de lui : I. *Papaver ex omni antiquitate erutum, gemmis, numis, statuis et marmoribus æri incisus illustratum*, Nuremberg, 1713, in-4°. Lochner, atteint d'une maladie qui avait résisté à tous les remèdes, éprouva enfin du soulagement d'une émulsion de pavot; et ce fut par reconnaissance qu'il entreprit la description de cette plante dont il exalte l'utilité. II. *Mungos animalculum et radix*, ibid., 1715, in-4°. III. *Commentatio de ananásá sive nucé pini á indicá, vulgo PINNAS*, ibid., 1716, in-4°. IV. *Nerium sive Rhododaphne veterum et recentiorum, quæ Aerei et Aercidum mythologia. Ancici laurus, saccharum al-herschar, et ventus ac planta Balsamur, aliisque explicantur, ac diversis S.*

*Scripturæ locis lux affundi* etc., Nuremberg, 1716, in-4°. On trouve, dans le même volume dissertation intitulée : *Daphne tartiniana*, où Lochner cherche à expliquer une médaille portant deux mots, et que Patin avait crû inexplicable. Il la croit frappée pour perpétuer le souvenir de la victoire remportée sur les Goths par Constantin V. *Bellili indicum*, 1717, in-4°. VI. *De narcis et cisthee et case succedaneis*, et 1717, in-4°. Ces six opuscules réunis sous ce titre : *Heptas Ictationum variarum ad historiam naturalem conscriptarum*, 1717, in-4°. VII. *De Pareira*, ibid., 1719, in-4°. Lochner, un fils, nommé Jean-Henri, homme de la plus grande espérance qui mourut à Wittemberg, le 24 février 1715, laissant en manuscrit la description du cabinet de Besler père mit en ordre cet ouvrage et le publia sous ce titre : *Rariora Besleriani quæ olim Basilius Besleri collegerunt. ætabulis ad vivum incisæ cum nunc commentariolo illustravit Joh. Henr. Lochnero*, Nuremberg, 1716, in-fol. avec quarante planches de médailles. — Jean-Jérôme LOCHNER, professeur à Nuremberg, est né de cette ville en 1700, mort le 24 avril 1769, se fit connaître par sa riche collection de médailles modernes, dont il publia le catalogue raisonné avec figures, en 1737, in-4°. A la fin de chaque volume se trouve la signature de quelque graveur en médaille, et encore de ce professeur plusieurs ouvrages sur l'orthographe et la grammaire allemande, et une *Notice de la Corse ancienne et moderne*. Nuremberg, 1736, in-4°. W.



**LOCKE (JEAN)**, l'un des pré-nétaphysiciens de l'Angleterre : - septième siècle, naquit à son dans le comté de Bristol, août 1632, et eut pour père Locke, de Pensford, qui, de r d'une justice de paix, devint, crédit du colonel Alexandre m, capitaine dans l'armée rentaire. Sous les mêmes aus- le jeune Locke fut reçu au de Westminster, d'où il passa, 52, à l'université d'Oxford. rit ses degrés de bachelier et itre-ès-arts, et y obtint un ce dans le collège du Christ. é les brillants progrès qu'il fit es études, la philosophie sco- n'était pas de son goût. Ce lisant les écrits de Descartes, n esprit philosophique se dé- va, quoique porté à suivre une bien différente. Né avec une exion faible, il fit ses cours lection, moins pour en exercer fession, que pour en tirer des de santé. Cependant les con- nances qu'il acquit dans cet art, t pu lui faire une réputation : fit livrer. Sydenham, dans ité des maladies aiguës, se : de l'approbation donnée par , à sa méthode, d'après un n aprofondi, et s'avoue re- le en grande partie à ses entre- le talent de l'observation qu'il t auprès des malades. L'ana-, l'histoire naturelle, la chi- étaient, pour l'observateur- ophie, un cours d'analyse et thode. Ses connaissances s'é- ent par les voyages qu'il fit accompagnant, comme secré- en 1664, William Swan, à ur de Bejin, et il y prit des s de diplomatie et d'adminis- r. De retour en Angleterre, il

revint suivre à Oxford ses cours de philosophie naturelle. Ce fut, en 1666 qu'il y fit la connaissance de lord Ashley, qui, au lieu des eaux minérales qu'il venait prendre chez un médecin, reçut la visite et les conseils du philosophe, goûta son entretien, dut à ses soins une cure difficile, et se l'attacha pour la vie. Ses liaisons avec lord Ashley l'introduisirent dans la société des personnages les plus distingués, auprès desquels la douceur et l'esprit pouvaient seuls faire excuser la franchise des procédés. Un jour que plusieurs d'entre eux ( lord Halifax, Buckingham, etc. ) s'étaient rassemblés, on apporta des cartes, avant qu'on eût échangé un seul mot d'entretien. Locke ayant regardé le jeu quelques instants, prit ses tablettes, sur lesquelles il se mit à écrire, avec la plus grande attention. L'un des lords lui ayant demandé ce qu'il faisait : « Pour répondre, dit-il, à l'hon- » neur que me fait votre société, je » m'occupe de consigner sur mes ta- » blettes la substance de tout ce » qu'elle dit depuis une heure. » Chacun rit de ce mot : on quitta les cartes, et l'on conversa le reste de la soirée. En 1668, Locke accom- pagna en France le comte et la com- tesse de Northumberland; mais il ne put y prolonger son séjour : la mort du comte le ramena dans Lon- dres, d'où il faisait de fréquents voyages à Oxford, pour s'y livrer plus paisiblement à l'étude et res- pirer un air plus salubre. Instituteur du fils aîné de lord Ashley, le phi- losophe fut encore chargé de lui choisir une épouse. Le fruit de ce mariage fut le lord Shaftesbury, l'auteur des *Caractères*, dont Locke dirigea également l'éducation, et qui, malgré la reconnaissance qu'il con-

serva toujours pour son maître, profita trop bien de ses leçons, et apprit à traiter un peu sévèrement sa philosophie. Ce fut vers 1670 que Locke jeta les fondements de l'ouvrage qui l'a rendu célèbre. Il assistait un jour à une discussion très-vive, élevée entre plusieurs savants à Oxford. Il ne se mêla point à leur contestation ; mais il observa leurs opinions et leur langage ; et il s'aperçut que cette dispute dont l'objet leur paraissait très-important, n'était qu'une dispute de mots. Cette réflexion fut le germe de son livre sur l'entendement humain. Sa réputation de philosophe, qui avait engagé les propriétaires de la Caroline à lui demander une constitution pour cette colonie (1), l'avait fait recevoir, en 1668, membre de la Société royale. Mais les affaires et les emplois vinrent interrompre le cours de ses occupations littéraires. Lord Ashley, créé comte de Shaftesbury et grand chancelier d'Angleterre en 1672, lui donna l'emploi de secrétaire des présentations aux bénéfices, place qui lui fut retirée, lorsque ce lord quitta les sceaux, en 1673. Ami par principe et par goût d'une tolérance sage et réglée, Locke avait secondé ce ministre dans ses mesures oppo-

(1) Lord Ashley était l'un des huit seigneurs qui, en 1663, obtinrent de Charles II la propriété de ce beau pays. Voltaire vante, en plusieurs endroits, l'esprit de tolérance de cette constitution, dont le texte se lit dans les *State Tracts*, 1689, tom. 1, et plus exactement au tome 1 de l'*Historical Account of the rise and progress of the Colonies of south Carolina and Georgia*, Londres, 1779, 2 vol. in-8°. Ce code, puté au aristocratique, fut loin néanmoins de répondre aux espérances des fondateurs : pendant les cinquante années que dura le gouvernement propriétaire, les colons furent constamment déchirés de dissensions intestines et de querelles de religion. Fatigués de ces troubles sans cesse renaissantes, ils rétablirent en 1719 l'autorité royale (Pictet, *Tableau des Etats-Unis*, d'après Jed. Nourse, t. 1, p. 27, in-8°, tom. 2, p. 27).

sées à l'intolérance et au pouvoir arbitraire. En 1074, il entreprit, pour sa santé, un voyage à Montpellier, où il connut lord Herbert, depuis comte de Pembroke, auquel il dédia dans la suite son *Essai sur l'entendement humain*. De là, il vint à Paris, où des savants et des médecins de distinction accueillirent le philosophe. En 1679, le comte de Shaftesbury, ayant été nommé président du conseil, rappela Locke auprès de lui. Mais l'opposition du comte aux mesures despotiques de la cour, lui fit perdre sa place ; il se retira en Hollande, où Locke suivit son patron malheureux, qu'il eut la douleur de perdre en 1683. Dans son séjour en Hollande, il se lia particulièrement avec Limborch et Leclerc ; ces liaisons purent le rendre suspect à son gouvernement. On l'accusa d'avoir composé des libelles, qu'on reconnut plus tard n'être point son ouvrage : mais ils lui firent ôter sa chaire d'Oxford, et elle ne lui fut point restituée. La manœuvre dont on se servit pour épier sa conduite et provoquer sa destitution est remarquable : « J'ai depuis plusieurs années l'œil sur lui, dit le doyen maître du collège d'Oxford (le docteur Fell) au secrétaire d'état ; mais il s'observe tellement, que je puis affirmer qu'il n'est personnel dans le collège qui ait entendu de lui un seul mot relatif aux affaires du gouvernement.... J'ai vu qu'ayant, soit en public, soit en particulier, tenu et fait tenir devant lui des propos contre l'honneur de son patron et de ses partisans, il n'a laissé échapper ni parole, ni geste qui marquât le moindre accord.... Il possède une place qui ne l'oblige point à résidence. Je l'ai néanmoins sur-

revenir dans un délai pro-  
 S'il refuse, nous l'expulse-  
 s'il obéit, il sera là pour ré-  
 de sa conduite. Il est pro-  
 que, s'il montre de la réserve  
 lieu où il soupçonne d'être  
 llé, il se livrera aisément à  
 l'abandon à Londres, où l'on  
 de la liberté de tout dire. »  
 mesure, employée par un  
 honnête, mais qui l'était si-  
 - même, n'ayant pas paru  
 ompte, un *warrant*, au nom  
 les II, fut expédié, sous  
 du 12 novembre 1684; et  
 Locke fut, comme factieux,  
 du collège royal, sans juge-  
 i enquête. Après la mort de  
 II, le célèbre quaker Wil-  
 m, qui l'avait connu à l'uni-  
 l'Oxford, lui fit offrir d'ob-  
 grâce du roi Jacques. Mais le  
 phe répondit que, « comme  
 avait eu aucun motif pour le  
 coupable, on n'en avait au-  
 our lui pardonner. » Cette  
 qui parut être de l'orgueil,  
 'était que le noble sentiment  
 ignité, fut un nouveau pré-  
 ur l'envelopper dans la consi-  
 du duc de Montmouth; et  
 mpris dans la demande d'ex-  
 nd un grand nombre de per-  
 suspectes à la maison des  
 , quoique le caractère loyal  
 osophe, et sa timidité natu-  
 rendissent étranger aux intri-  
 - comme aux agitations politi-  
 'estime de ses savants amis  
 magistrats hollandais eux-  
 lui ménagea une retraite sû-  
 ju'à ce que, son innocence  
 connue, il lui fût permis de  
 tre en public. Les amis de  
 formerent alors avec lui une  
 académique, dont il rédigea  
 uts, et qui s'ouvrit sous la

présidence de Limborch. Là, se dis-  
 cutaient les matières philosophiques.  
 Les principes de la tolérance et la  
 haine de la tyrannie, professés par  
 Limborch, étaient propagés par Le-  
 cleric. Une *Lettre sur la tolérance*,  
 en latin, adressée à Limborch (*Voy.*  
 ce nom), fut le premier écrit pu-  
 blié par Locke. Popple l'a traduit  
 en anglais. L'auteur part du princi-  
 pe, que le choix de toute religion  
 est libre; qu'en conséquence, l'église  
 se composant d'hommes qui se réu-  
 nissent volontairement pour rendre  
 à Dieu un culte, le pouvoir de cha-  
 que église ne consiste que dans le  
 droit d'exhorter et de reprendre ses  
 membres, mais ne s'étend à aucune  
 autre église. Il fait ainsi de la tolé-  
 rance le caractère de l'église chré-  
 tienne: cependant elle peut être re-  
 fusée aux intolérants, parmi lesquels  
 sa sévérité comprend les catholiques  
 qui excluent les autres communions.  
 Des théologiens du collège de la  
 Reine, à Oxford, qui se crurent in-  
 culpés, attaquèrent la doctrine de  
 Locke. Il la défendit par de nou-  
 veaux motifs. *L'Essai sur l'entende-  
 ment humain*, dont Locke avait tra-  
 cé le plan en Angleterre, et com-  
 mencé l'exécution en Hollande, fut  
 enfin achevé après vingt années, en  
 1687; mais il se contenta d'en don-  
 ner d'abord comme le *prospectus* ou  
 l'extrait abrégé, que son ami Le-  
 cleric traduisit, et qu'il inséra dans  
 sa *Bibliothèque universelle* du mois  
 de janvier 1688. D'autres extraits  
 sur divers objets d'utilité publique  
 parurent successivement dans le  
 même journal. La révolution qui mit  
 Guillaume III sur le trône, en 1689,  
 rétablit Locke dans ses droits poli-  
 tiques, et le ramena dans sa patrie,  
 sur le vaisseau qui transportait en  
 Angleterre la princesse d'Orange.

Il songea d'abord à recouvrer son bénéfice de Christ-Church, pour l'honneur de la justice, et pour le sien; mais réfléchissant que la dé- possession du titulaire actuel ne serait utile qu'à lui-même, il sacrifia son intérêt à celui d'autrui et à l'amour de la paix. Libre de tout soin, il publia son *Essai sur l'entendement humain*, en 1690. La marche généalogique des idées, la clarté, la finesse des analyses, la simplicité, la netteté des expressions, malgré la longueur et la prolixité des détails, annoncèrent non-seulement un art d'écrire sur les matières abstraites avec la méthode et le style propres au sujet, mais une philosophie, sinon neuve dans le principe, du moins nouvelle dans les développements. Bacon, regardant avec les stoïciens l'entendement comme une table rase, avait fondé la connaissance sur l'observation. Gassendi, substituant la méthode analytique à la marche synthétique de Descartes, et partant de l'axiome des péripatéticiens, *Nihil est in intellectu quod prius non fuerit in sensu*, avait même déterminé pour bases principales des opérations intellectuelles, le *sens* et la *réflexion*. (Voyez GASSENDI.) Mais la théorie de la génération et de la filiation des idées, n'en appartient pas moins à Locke dans son ensemble et dans ses détails. Il montre comment les idées se forment dans l'entendement; comment les sensations deviennent des notions simples par la perception; comment, par l'attention et la réflexion, les notions se composent et deviennent des idées complexes, et comment enfin, par l'abstraction, les notions répétées et comparées produisent les idées distinctes ou collectives de mode, de substance, les idées relatives d'exis-

tence, de temps, de lieu, et même les relations morales. Les rapports logiques et grammaticaux qu'il en déduit avec Gassendi, sont devenus les bases des grammaires générales, telles que celles de Port-Royal et de Dumarsais, de Harris, et de Horst-Tooke qui voit dans l'ouvrage de Locke un traité de grammaire, tant l'auteur détermine avec exactitude les signes aussi bien que les idées. Quant aux notions des vérités de l'ordre intellectuel et moral, peut-être Locke va-t-il trop loin lorsqu'il donne la même origine à toutes les notions, lorsqu'il les fait toutes dériver de la convenance des idées considérées en elles-mêmes, en admettant néanmoins l'accord des idées avec les choses; ce qui lui a fait dire, malgré ce qu'il nomme la connaissance intuitive, qu'il n'y a point de notions innées, et supposer qu'il ne serait pas impossible que la matière pensât, en la dépouillant toutefois de l'étendue. Leibnitz, dans ses nouveaux *Essais* sur l'entendement, releva l'espèce de contradiction que la première proposition lui paraissait offrir; et le docteur Stillingfleet attaqua vivement en chaire la seconde proposition, que le philosophe modifia en l'expliquant dans ses *Lettres à l'évêque de Worcester*. On vit même l'élève de Locke, lord Shaftesbury, dans ses *Recherches sur la vertu*, faire à la doctrine de son maître le reproche de fonder les principes, en morale comme en métaphysique, non sur des sentiments innés ou naturels, mais sur des notions plus ou moins variables suivant les opinions que les peuples s'en forment d'après les procédés de leur expérience. C'est cependant sur des notions de droit ou de morale naturelle, que Locke pose les principes de sa politique. Dans le

de la même année qu'il donna sur l'entendement humain son *Essai sur le gouvernement civil*. L'auteur avait en vue pour objet de justifier la révolution, en établissant l'antiquité sur la sanction donnée à la constitution actuelle par la nation. C'est en généralisant la doctrine de Sidney et celle de Locke qu'il admit en principe que le pouvoir administratif et judiciaire ne doit appartenir qu'à la société, et demeurer en sa possession, et que la société subsiste telle qu'elle a été constituée. Ainsi, le gouvernement légitime sur les droits naturels des peuples, on ne peut le trouver que dans ce qui a été établi par les principes du contrat social dont on a vu l'origine sur la révolution française. En considération qu'acquiescent à ces deux productions, pouvait être à un poste aussi honorable et lucratif. Il se contenta de servir de commissaire aux appels et fut traité de 200 livres. Des missions diplomatiques lui laissa le choix, lui fut opposées; il les refusa en raison de sa santé; mais il publia plusieurs écrits d'une utilité réelle dans ces circonstances. Les monarchies d'Angleterre avaient éprouvé la nécessité d'un tiers. Il présenta d'abord des *Considérations* sur le moyen d'élever la valeur des terres et de diminuer le taux des impôts. Il répondit aux objections qu'on lui en fit; et elles donnèrent lieu; ce fut en relation intime avec le comte de Peterborough. Le séjour de ce comte étant devenu contraire à sa santé, il se rendait fréquemment à son voisinage, à la maison de

campagne du comte. Mais ce fut à Oates, dans Essex, chez le chevalier Masham, qu'il forma le projet de se retirer. Il y trouvait un avantage précieux dans l'amitié tendre et la religion éclairée de lady Masham, fille du docteur Cudworth, son ami. Elle fit disposer pour lui un appartement où il pût être tout-à-fait le maître; et ce qui le toucha davantage, c'est qu'elle éleva son fils unique d'après les *Pensées sur l'éducation*, que Locke avait rédigées en forme de lettres adressées à un ami. Le succès sanctionna sa méthode. Il la publia en 1693, et l'augmenta beaucoup par la suite. Quoique cet ouvrage pratique soit approprié aux enfants que l'auteur avait particulièrement en vue dans sa nation, il concerne en général l'éducation des enfants de tous les pays. Il les élève d'après des règles et des principes qui découlent partout de l'observation et de la raison, et qu'il développe par degrés, soit au physique soit au moral, appuyant ses leçons simples et claires d'exemples communs et familiers, et donnant sans analyse abstraite, ce qui est remarquable, de premières notions de la vertu et de Dieu, déduites des idées d'ordre et de famille le plus à la portée de l'enfant. C'est encore une source où a puisé l'auteur d'*Emile*, dans ce que sa théorie offre de vraiment utile et applicable. Locke fut personnellement un philosophe chrétien. Guillaume III ayant renouvelé le plan de Jacques II, relatif à la réunion des sectes dissidentes, Locke composa dans cette vue, et mit au jour, en 1695, son *Christianisme raisonnable*: il s'attache à montrer que la religion chrétienne, telle que l'enseigne l'Évangile, n'offre rien de contraire à la raison, laquelle s'accorde

avec la foi dans ce qu'elle explique, ou s'y soumet dans ce qui lui est supérieur. En conséquence, il permet à chaque communion une créance libre et pratique, et réduit la foi nécessaire, pour tout membre des églises chrétiennes, à ce dogme essentiel : *Jésus est le Messie*. Mais comme il ne déterminait pas précisément, afin de ne point s'aliéner les sociniens, si cette foi avait pour objet l'homme-Dieu, ou simplement le fils adoptif de Dieu, son plan ne fut point goûté, quoique, selon Bayle, il n'y eût aucun socinien qui n'y souscrivit; aussi la doctrine de l'auteur fut-elle taxée de socinianisme. Il se défendit de cette inculpation. Mais Toland, ayant emprunté des écrits de Locke, quelques arguments à l'appui de son *Christianisme sans mystère*, l'évêque de Worcester, en le combattant, attaqua en même temps les principes de Locke favorables à ce système; ce qui occasionna entre eux une nouvelle controverse où les réponses et les répliques de part et d'autre, montrèrent autant de vivacité que de science dans le prélat, et beaucoup de modération et de raison chez le philosophe. Malgré la faiblesse de sa poitrine, outre ses occupations littéraires, Locke, nommé à une place de commissaire du commerce et des colonies, avec mille livres sterling d'appointements, en remplit durant six années les fonctions, qui l'obligeaient fréquemment à des séjours à Londres; et il publia même de nouvelles *Considérations sur la monnaie et le commerce*. Mais les progrès de l'asthme dont il était affecté, le forcèrent de donner la démission de sa place, en 1700. Le roi voulut la lui conserver, en le déchargeant de tout travail, et en le dispensant d'assister au con-

seil. Locke représenta que sa conscience ne lui permettait pas de toucher le traitement d'un emploi qu'il ne pouvait remplir. Sa démission fut acceptée; et il ne quitta plus la retraite paisible d'Oates. En continuant de se distraire dans la société de madame Masham, il s'appliqua surtout à l'étude de l'Écriture-Sainte. Sa *Paraphrase des Epîtres de Saint-Paul*, qui parut après sa mort, en fut le fruit. En 1703, les attaques de son asthme devenant plus fréquentes et plus douloureuses, et se sentant déperir par degré, sans que ses facultés en fussent altérées, il se prépara par des actes d'une piété réfléchie, à sa fin prochaine, dont il s'entretenait avec calme. En se livrant à ses sentiments religieux, il cherchait à les répandre dans le cœur de ses amis; et en leur faisant ses aveux sincères, il leur donnait encore une leçon de philosophie. Il écrivit dans ces derniers moments à son ami Collins, « qu'il ne trouvait » de consolation que dans le bien » qu'il avait fait; que deux choses » en ce monde pouvaient seules donner une véritable satisfaction; le » témoignage d'une bonne conscience, et l'espoir d'une autre vie. » N'ayant pu dans ses souffrances trouver de repos sur son lit, il se fit porter dans son cabinet; et ce fut sur son fauteuil, après avoir pris un peu de sommeil, et près une oreille attentive à la lecture des Psaumes, par M<sup>me</sup>. Masham, qu'il expira, le 28 octobre 1704, dans sa soixante-treizième année. Nous allons récapituler la liste de ses ouvrages : I. *Adversario:rum methodus*: méthode nouvelle pour dresser des recueils, ou ce que les anglais appellent *Common-place Book*; inséré en juillet 1686, tome II (p.

340) de la *Bibliothèque et historique* de J. Le Clerc, opuscule, qui n'est, au fond, la manière de tracer un répertoire alphabétique, a été reproduit, abrégé et perfectionné par P. Bertin, à la suite de son *Système de sténographie*, sous le titre *TABLES d'adversaria* ou recueil d'adversaires. II. *Epistola de Tolérance*, etc., Gouda, 1689, in-12; suivie de deux autres *Lettres*, 1690, in-12. III. *Essai concernant l'engagement humain*, Londres, 1690, in-12. (en angl.) Outre l'abrégé, publié par Leclerc en 1688, Wynne, depuis évêque de Saint-Asaph, en fit un autre abrégé en anglais, qui fut traduit en français par Bosset, Londres, 1700. Le grand ouvrage a été traduit en français par Coste (in-4°, 1700, 2 vol., 1742; et 4 vol. in-12), et en anglais par Burridge, 1701. IV. *Traité de gouvernement civil*, Londres, 1690, in-8°, souvent réimprimé, et traduit en français. V. *Some considerations*, etc., sur les suites de la dévaluation de l'intérêt et de l'augmentation de la valeur des monnaies, Londres, 1691, in-8°; traduit en italien, Florence, 1751, in-4°. Locke a encore deux autres brochures sur le même sujet. VI. *Observations éorologiques* (faites à Oxford, 1666 et 1667); dans *l'Histoire de l'air*, de R. Boyle, Londres, 1667. VII. *Pensées sur l'éducation des enfants*, ibid., 1693, in-8°. L'édition de Londres (Paris, 1783, 2 vol. in-12, de traduction française, par Coste, on y a joint les méthodes observées pour l'éducation des enfants de France. I. *Le Christianisme raisonné*, 1695, in-8°; la première édition de la traduction française, faite par Coste, la même année,

a pour titre: *Que la religion chrétienne est très-raisonnable telle quelle est représentée dans l'Écriture-Sainte*. IX. *Paraphrase et notes sur les Épîtres de Saint-Paul aux Galates, aux Romains et aux Ephésiens*, Londres, 1705, publié par P. King et Ant. Collins, ses exécuteurs testamentaires. X. *OEuvres posthumes*, Londres, 1706, in-8°, contenant, 1°. *Direction de l'entendement*; c'est probablement la Manière de se conduire dans la recherche de la vérité, que Leclerc annonçait (*Bibl. chois.*, tome vi) comme prête à voir le jour; — 2°. *Examen de l'opinion du P. Malebranche*, que nous voyons tout en Dieu; — 3°. *Discours sur les miracles*; — 4°. *Fragment de la 4°. Lettre sur la tolérance*; — 5°. *Vie d'Ant. comte de Shaftesbury*; — 6°. *Adversarium methodus* (n°. 1, ci-dessus.) Leclerc traduisit en français la plus grande partie de ces OEuvres posthumes, y joignit *l'Éloge de Locke*, qu'il avait donné dans le tome vi de sa *Biblioth. chois.*, et publia le tout sous le titre d'*OEuvres diverses de J. Locke*, Rotterdam, 1710, in-12. J. Fr. Bernard en fit paraître une édition plus ample, Amsterdam, 1732, 2 vol. in-12. XI. *Lettres familières*, anglaises et latines, Londres, 1708, in-8°. XII. *Histoire de la navigation*, trad. en français, Paris, 1722, 2 vol. in-12 (1). XIII. *Eléments de*

(1) Le traducteur français dit dans la préface, que cette histoire en anglais a été mise comme discours préliminaire à un recueil de voyages, en 4 vol. in-fol., imprimé à Londres *Il y a dix ou douze ans*. En effet, l'original anglais se trouve au tête de la collection des *Voyages de Churchill*, (Londres, 1704, 4 vol. in-fol.), il a été réimprimé à la suite de *l'Histoire des découvertes maritimes*, par James Stavor Clarke, Londres, 1813, in-4° (en anglais). Clarke nous apprend que c'est sur la recommandation expresse de l'évêque Law que cette *Histoire* a été jointe à la dernière édition des *Œuvres de Locke*, in-8°, et que celui-ci avait pré-

*physique*, etc., traduits en français, ibid., 1757, in-12. ( *V. CASTILLON*, VII, 342. ) XIV. Les *Œuvres* de Locke ont été recueillies en 3 vol. in-fol., Londres, 1714, 1723, 1752; en 4 vol. in-4°, 1768, 1777, 1784, par les soins du doct. Law, évêque de Carlisle, qui y a joint une vie de l'auteur; en 10 vol. in-8°, 1804, 10<sup>e</sup>. édit., c'est la plus estimée. On a aussi à propos attribué à Locke un traité de *l'Amour de Dieu*, en anglais, trad. en français, par Coste; il est de M<sup>me</sup>. Masham. ( *Voyez* CUDWORTH. ) G—CE.

LOCKMAN. *V. LOKMAN.*

LOCQUES ( NICOLAS DE ), chimiste du XVII<sup>e</sup>. siècle, publia les *Rudiments de la Philosophie naturelle*, Paris, 1665, in-8°, ouvrage extrêmement rare, où l'on trouve d'assez bonnes observations à côté des rêveries de l'alchimie. Après la mort de l'auteur, on fit circuler un ouvrage qui n'a jamais été imprimé, mais dont il existe quelques copies dans les bibliothèques des curieux. C'est une suite de travaux et d'expériences, la plupart sur le zinc, et presque tous dans les vues de l'alchimie. Il y a cependant un assez grand nombre de faits positifs, aussi curieux qu'intéressants. Cet ouvrage passe pour appartenir en commun à Nicolas de Locques, qui possédait alors la charge de médecin spagirique du roi, et à Lebreton, médecin de la faculté de Paris. T—D.

LOCUSTE, fameuse empoisonneuse, vivait sous le règne de

Néron. Elle avait d'abord été condamnée pour des empoisonnements; mais on la garda comme un instrument dont on pourrait avoir besoin; et ce fut à elle qu'Agrippine eut recours pour faire mourir Claude, afin d'assurer le trône à Néron. Quelques années après, Néron, devenu empereur, conçut de la jalousie contre Britannicus, fils de Claude, qui était en âge de régner. Comme il n'osait pas le faire tuer publiquement, il donna ordre à Pollion Julius, tribun d'une cohorte prétorienne, de le faire périr par le poison. Cécili, qui avait sous sa garde cette horrible femme, la chargea de préparer le poison qui devait enlever à l'empire Britannicus, jeune prince de si grande espérance. Le breuvage mortel n'agissant point assez promptement au gré de Néron, il menaça le tribun, frappa Locuste, et ordonna même son supplice, lui reprochant de n'avoir donné qu'un remède à Britannicus. Locuste s'excusa, en disant qu'elle avait affaibli la dose pour éviter l'éclat. Eh! penses-tu, lui répliqua Néron, que je craigne la loi contre les empoisonnements? Il la força de répéter son opération devant lui dans son appartement. Le breuvage fut ainsi rendu plus actif; et le malheureux prince l'eut à peine avalé, qu'il tomba mort. Néron, voulant reconnaître les services du même genre que Locuste lui avait rendus en plusieurs circonstances la comble de bienfaits, et lui donna des écus afin qu'elle les instruisit dans son horrible métier. Z

LODOLI (Le Père Charles COSTE DE), de l'ordre de Saint-François, né à Venise, en 1690, parcourut avec des succès brillants le cours d'études en usage dans son ordre, d'abord comme disciple, ensuite

tantôt cette collection de Voyages à l'université d'Oxford. Nous voyons dans Nichols (*Bowyer's sermons*, t. 151) que le libraire Awasham Churchill, éditeur de cette collection, était ami de Locke, dont il avait fait imprimer les premiers écrits théologiques, et que ce philosophe lui composa la préface de sa collection.



comme maître, et établit dans sa ville natale une école patricienne d'où sont sortis les sujets du plus grand mérite. Il se distingua aussi dans l'emploi de réviseur, en composant, pour l'usage des réformateurs, trois catalogues raisonnés des livres suspects et de leurs différentes éditions et traductions. Ses plans judicieux servirent beaucoup à faire fleurir les imprimeries de Venise; mais c'est surtout par son amour singulier pour les beaux-arts qu'il s'est rendu célèbre. Il avait fait une collection curieuse des divers morceaux d'architecture, de peinture, sculpture et gravure, dont la suite mettait sous les yeux les progrès successifs de chacun de ces arts, depuis l'époque de leur renaissance jusqu'à celle des grandes écoles. Un accident a fait périr tous ces manuscrits et tous ces dessins. Les principes de Lodoli ont été développés dans un ouvrage italien, intitulé : *Eléments de l'architecture lodolienne*, etc. Rome, 1786, in-4°. Il attaque tous les édifices anciens et modernes, et dit de ceux des Grecs et des Romains, d'après les monuments qui nous en restent, que, soit pour la solidité et la commodité, soit pour la proportion des ordres, on y trouve trop de caprices et d'irrégularités; d'où il conclut que l'étude de ces monuments ne peut presque rien nous donner de certain concernant les vrais principes et les fondements de l'art. Il regardait, en conséquence, la théorie de l'architecture comme ayant été jusqu'à présent incertaine et sans consistance, et l'art comme étant encore dans son enfance. Ces assertions hardies furent vivement réfutées dans un écrit publié à Bassano, en 1787, sous ce titre : *Apologhi immaginati estemporaneamente*, etc. T—D.

LODOVICI (DOMINIQUE), poète latin, né à Naples en 1676, fit ses études au collège des jésuites de cette ville, et, après les avoir terminées, fut admis parmi ses maîtres, chargé de l'enseignement des belles-lettres et ensuite nommé provincial. Il s'acquitta de cet emploi d'une manière très-distinguée, et partagea tous ses moments entre ses devoirs, les exercices de piété et la culture de la poésie. Il mourut en 1745. Les poésies de Lodovici ont été publiées par ses confrères, Naples, 1746, 2 vol. in-4°, sous ce titre : *D. Ludovici soc. Jesu carmina et inscriptiones*. On y trouve des odes, des épîtres et un grand nombre de petites pièces sur des sujets pieux. Ce poète ne manque ni de facilité, ni d'imagination; et l'on voit aisément qu'il s'était formé par l'étude des bons modèles de l'antiquité grecque et romaine. W—s.

LODOVISI ou LUDOVISI (LOUIS), cardinal, naquit à Bologne en 1575. Après avoir terminé ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, et alla joindre à Rome, son oncle, le cardinal Alexandre, qui l'aimait uniquement. Ce prélat fut élu pape, au commencement de l'année 1621, sous le nom de Grégoire XV : il résigna aussitôt à son neveu l'archevêché de Bologne, et le créa cardinal, quelques jours après. Lodovisi eut la plus grande influence sur toutes les décisions qui furent prises pendant le court pontificat de son oncle; il se retira ensuite dans son diocèse où il passa les dernières années de sa vie, partageant ses loisirs entre ses devoirs et l'étude : il avait des revenus très-considérables; mais il en consacrait la plus grande partie au soulagement des pauvres; il fonda en 1628, et dota richement le col-

lège des Irlandais (1) à Rome. Il fit aussi construire, dans cette ville, la première église dédiée à St.-Ignace, que son oncle avait canonisé; mais il ne la vit pas terminer: il mourut à Bologne, le 18 novembre 1632, âgé seulement de trente-sept ans. Son corps fut transporté dans l'église de Saint-Ignace, où les jésuites firent élever un tombeau à leur bienfaiteur. Ce prélat a publié en italien des *Réflexions spirituelles*; — des *Instructions*, adressées aux pasteurs de son diocèse; — des *Sermons*, et un *Panégyrique de saint Ignace*, etc. Il a laissé, manuscrits, plusieurs volumes de *Lettres* sur des matières de politique. Michel Giustiniani en a inséré quelques-unes dans les *Lettere memorabili*. (Voy. GIUSTINIANI, tom. XVII, p. 484.) W—s.

LOEFLING (PIERRE), botaniste du roi d'Espagne, né à Tollforbruch, le 31 janvier 1729, fut un des élèves de Linné. Ce grand homme, qui en faisait beaucoup de cas, dirigea ses études avec la sollicitude d'un père, et le logea même dans sa maison, pendant plusieurs années. En 1749, le jeune botaniste soutint une thèse de *Gemmis arborum*. Peu de temps après, le marquis de Grimaldi, ambassadeur d'Espagne à Stockholm, fut chargé de demander à Linné un botaniste, pour être engagé au service du roi d'Espagne. Le choix du professeur tomba sur Lœfling, qu'il regardait comme le plus propre à remplir l'intention des Espagnols, et à tirer parti de cette circonstance pour les progrès de la botanique. Lœfling partit de Stockholm, en 1751, et s'étant rendu en Portugal, il eut occasion de voir ce

pays avant d'arriver à Madrid, et d'y observer des plantes rares, dont il envoya la description à Linné. Il trouva en Espagne plusieurs botanistes qui l'associèrent à leurs travaux. Après avoir étudié la nature pendant deux années, et observé 1400 plantes aux environs de Madrid, il fut nommé pour accompagner dans la nouvelle Andalousie, les savants que le roi envoyait en Amérique. Chargé de toute la partie de l'histoire naturelle, il eut pour adjoints deux jeunes médecins espagnols. L'expédition partit de Cadix au mois de février 1754, et arriva le 11 avril. Le naturaliste suédois parcourut aussitôt les districts de Cumana et de la nouvelle Barcelone, et se rendit à San-Thomé de Guyana. Il avait herborisé pendant trois mois aux environs de cette ville, lors qu'il fut atteint d'une maladie assez grave. Il se remit cependant, et reprit ses voyages; mais une nouvelle attaque lui survint, et il mourut dans la mission de Murerecuri, le 22 février 1756, à l'âge de 27 ans. La mort de cet homme savant et laborieux fut une très-grande perte pour l'histoire naturelle en général, et pour la botanique en particulier. Linné en fut vivement affecté, et il exprima ses regrets avec cette franchise et cette candeur qui caractérisaient son âme. Rendant justice à son élève, il dit que l'occasion ne se retrouverait peut-être jamais de voir la science enrichie d'autant de découvertes qu'eût pu en faire ce génie extraordinaire, conduit sur un des plus grands théâtres de la nature, et jouissant de tous les secours nécessaires. Lœfling lui avait envoyé d'Espagne la description de plusieurs plants et autres productions de ce pays. Les manuscrits qu'on trouva à M

(1) Et non pas des Espagnols, comme on le dit dans le *Dictionnaire universel*.

furent conservés par les deux ts que lui avait donnés le gou- ment espagnol. On a de lui : *minæ a borum*, Upsal, 1749, ; inséré par Linné dans ses *nit..tes*, tom. 2, et par Gili- dans le tome 1 du *Systema zoon*, de Linné. II. Descrip- le deux coraux ( Acad. de holm, tom. XIII, 1752 ). III. *iptio monoculi caudâ foliaceâ acad.*, Upsal, 1744-50, pag. IV. *Iter hispanicum*, Stock- . 1758, in-8°, , publié en sué- ar Linné; traduit en allemand, l. Bern. Kolpin, Berlin, 1766, , in-8°, fig.; en anglais, par J. Forster, 1771, in-8°. Linné a le nom de *Læstingia* à une plante, de la famille des Cayllées, dont une espèce croît pagne et l'autre aux Indes.

C—AU.

ESCHER ( VALENTIN - ER- , philologue saxon, né à Sou- ausen, en 1672, a mérité une parmi les érudits précoces. A- ivoir terminé ses études de la re la plus brillante, il fut promu nt ministère et chargé de l'en- ment de la théologie à l'acadé- e Wittemberg. Il s'acquitta de p'oi avec une rare distinction, nt plusieurs années; mais il émit afin de pouvoir se livrer librement à l'étude, et à la ré- u des ouvrages qu'il se propo- e publier. Nommé pasteur de ourg et de Delitsch, il fut élevé à la place de surintendant ises de la Misnie, et mourut à e, le 8 février 1749). Loescher de l'esprit, du jugement et oup d'érudition. Il commença, oi, à Wittemberg, un journal ératuration théologique, en alle- , sur un plan tres-étendu. Cette

feuille publiée tous les mois, d'a- bord, sous le titre de *Notices an- ciennes et nouvelles*, et depuis sous celui de *Notices impartiales* ( *Un- schuldige Nachrichte* ), obtint un grand succès; mais l'auteur ayant eu quelques difficultés avec son im- primeur, il fit paraître son journal l'année suivante, à Leipzig, et mal- gré ses nombreuses occupations, il le continua jusqu'en 1720, qu'il en abandonna la direction à Michel- Henri Reinhard. Celui-ci étant mort d'apoplexie, en 1732, Loescher re- prit alors la direction du journal sous le titre de *Continuation* ( *Fortgesetzte Sammlung* ), et ne la quitta qu'en 1746, qu'il la céda à Jean-Ernest Kappius, professeur d'éloquence à Leipzig. Parmi les ouvrages de Loes- cher, on se contentera d'indiquer : I. *Exercitatio de numerorum veterum in theologia explanatione*, S. *Scripturæ et ecclesiasticæ antiquitatis usu*, Iéna, 1694, in-4°. II. *Dissertatio de numariæ .ei u.u in historia ecclesiasticâ*, Wittemberg, 1695, in-4°. III. *Dissertatio rei numariæ usus in explicatione sacræ antiquitatis*, ibid. 1695, in-4°. IV. *Bibliotheca purpurata, seu de Scriptis principum præsertim Germanorum Dissertatio*, ibid. 1698, in-4°. V. *Arcana litte. ar.ia sive triginta li- borum edendorum specimen*, ibid. 1700, in-4°; c'est le plan et l'an- nonce des nombreux ouvrages qu'il se proposait de publier. VI. *La théo- logie mystique orthodoxe* ( protes- tante), Francfort et Leipzig, 1702, in-8°. (en allemand): il y traite de la vraie et de la fausse dévotion, et y combat les arguments des théolo- gies de l'église romaine, contre la mysticité. VII. *Ion, sive originum Græciæ restauratarum libri duo*, Leipzig, 1705, in-8°.: Loescher

veut prouver, dans cet ouvrage, que les Grecs descendent de Japhet, l'un des fils de Japhet; qu'ils ont d'abord été nommés Ion ou Ioniens, et ont eu leur premier établissement dans l'Asie; enfin, qu'ils étaient déjà très-puissants lorsqu'ils sont venus habiter la partie orientale de l'Europe que l'on regarde comme leur berceau. VIII. *De causis linguæ ebrææ libri tres*, ibid. 1706, in-4°. , ouvrage estimé et plein d'érudition; mais on y trouve bien des opinions hasardées. IX. *Prænotiones theologice*, Wittemberg, 1708, in-4°. X. *Initia academica quibus programma et oratio inauguralis, etc. continentur*, ibid. 1708, in-8°. XI. *Recueil de pièces intéressantes pour servir à l'histoire de la réforme évangélique (en allemand)*, Leipzig, 1720, tom. 1<sup>er</sup>. XII. *Stronateus seu Dissertationes sacri et litterarii argumenti*, Wittemberg, 1724, in-4°. On y trouve des remarques sur les premières productions de l'imprimerie, et un supplément aux *Annales de Maittaire*. On a encore de Loescher plusieurs *Dissertations philosophiques* dans les *Miscellanea Groningana*, et dans d'autres recueils. Parmi ses manuscrits, on cite : *De modo dignoscendi genuina veteris ævi numismata à supposititiis*, in-4°. ; — *Historia triginta, quos vocant, et cæterorum Romani orbis tyrannorum ex numis præsertim et marmoribus illustrata*, in-4°. ; cet ouvrage a passé de la bibliothèque du comte de Brühl dans la bibliothèque elettorale de Dresde. Le *Catalogue* des médailles du cabinet de Loescher a été imprimé à Dresde, 1752, in-8°. G. Willh. Geetlen a publié sa *Vie* dans la *Gelehrte Europa*, part. II. — Martin-Gotthelf LOESCHER, frère du précédent, pro-

fesseur de médecine et d'histoire naturelle, se fit connaître par une assez grande nombre de dissertations latines, peu consultées aujourd'hui, et mourut à Wittemberg, en 1735. — Leur père. Gaspar LOESCHER, né en 1636, à Werda dans le Vogtland, fut surintendant à Zwickau, puis professeur de théologie à Wittemberg, et eut de vifs démêlés avec les *piétistes* et autres novateurs : il mourut en 1718, après avoir publié un grand nombre d'écrits polémiques, presque tous en latin, et dont peu lui ont survécu : son fils Valentin-Ernest en a donné la liste dans son *Conspectus vitæ literatæ et laborum literariorum D. Casparis Loescheri*. W—s.

LOESEL (JEAN), médecin et botaniste, né en 1607, à Brandebourg, fit ses études à Wittemberg et à Kœnigsberg, visita la France, l'Angleterre et la Hollande, se fit recevoir docteur en médecine à Kœnigsberg, où il fut nommé professeur d'anatomie et de botanique, et y mourut en 1656. Il mit beaucoup de soin à recueillir les plantes indigènes de la Prusse, et il avait le projet de publier un ouvrage sur ce sujet. Mais sa mauvaise santé l'empêcha de l'exécuter; et il en chargea son fils, qui fit paraître *Catalogus plantarum in Borussia nascentium*. Kœnigsberg, 1654, in-4°. En 1703, J. Gottsched, qui avait acquis les manuscrits et les dessins de Loesel père, les publia sous le titre de *Flora Prussica, seu plantæ in regno Prussie sponte nascentes, etc.*, Kœnigsberg, in-4°. Cette *Flore*, une des premières qui aient paru, contient 761 plantes, dont quelques-unes étaient alors fort rares, avec les noms ou la phrase de Casp. Bruhin ou de quelque autre, et une synonymie assez complète des

anciens et modernes , dans lequel on est surpris de ne point trouver la nomenclature de Tournefort, nommée alors depuis dix ans. On y a joint souvent l'indication de l'usage de la plante en médecine, quelquefois même des citations vers latins qui y ont quelque valeur. C'est dans cette partie sur le genre *Gottsched* a le plus ajouté à l'ouvrage de *Loesel*. Mais les descriptions sont rares , et les plantes sont rangées dans l'ordre alphabétique, au lieu de l'ordre naturel. L'ouvrage, d'une faible utilité pour le voyageur, puisqu'il n'y a point de citations, n'est donc guère plus précieux qu'il était sous sa première édition, un catalogue qu'on peut composer pour la synonymie et les localités. Il est accompagné de 85 planches en cuivre, d'une exécution remarquable pour l'époque. On a publié un supplément à la *Pussica*. ( Voy. *HELWIG* ) On a donné le nom de *Loeselia* à la plante placée entre les *Lisettes* et les *Polémoines*. D—U.  
**LOEWENDAHL**. Voyez **LOEWENDAHL**.  
**LOEWENHIELM** ( **CHARLES-LOUIS** comte de ), sénateur de Suède, fut chef du parti des bonnets, pendant la révolution de 1772. Son nom ayant triomphé à la diète de 1772, il fut placé à la tête des affaires étrangères, et acquit une grande influence dans le sénat. Parvenu au comble de sa gloire, dont il jouissait par ses richesses et ses talents, il eut cependant un goût décidé pour les sciences et les lettres. L'académie des sciences de Stockholm le comprit parmi ses membres les plus zélés, et les recueils de cette société contiennent plusieurs discours et mémoires de cet homme d'état éclairé. Il fut aussi associé étranger de l'ins-

titut de Göttingen , avec lequel il entretenait une correspondance suivie. Le comte de *Lœwenhielm* mourut en 1768. On a son Eloge historique par *Schoenberg*, lu à l'académie de Stockholm , et qui fut imprimé en 1773. — Le fils du comte de *Lœwenhielm* fut employé dans diverses ambassades : ses petits fils, les comtes *Gustave* et *Charles*, sont ministres plénipotentiaires de Suède, l'un à Paris, l'autre à Petersbourg. C—AU.

**LOEVENHÖECK**. Voyez **LEUWENHÖECK**.

**LOEWENKLAU**. Voyez **LEUNCLAVIUS**.)

**LOGAN** ( **JEAN** ), littérateur écossais , né en 1748 , à *Soutra*, dans la province de *Mid-Lothian*, fut élevé à l'université d'Edimbourg, et destiné à la carrière ecclésiastique; il montra de bonne heure pour la poésie un goût très-vif, et qui se fortifia encore par ses liaisons avec *Michel Bruce*, poète écossais. Après la mort prématurée de ce dernier, ses ouvrages furent publiés en 1770, par *Logan*, qui fut ensuite précepteur de *sir John Sinclair*, prit les ordres, suivit les rites écossais, en 1773, et se rendit bientôt célèbre par son éloquence. Des leçons sur la philosophie de l'histoire, qu'il donna, de 1779 à 1781, à Edimbourg, ajoutèrent à sa réputation. Il publia, en 1781, la substance de celles de ces leçons qui avaient l'histoire ancienne pour objet, sous le titre d'*Eléments de la philosophie de l'histoire*, vol. in-8°. : il fit imprimer, l'année suivante, une de ses leçons sur les mœurs et le gouvernement de l'Asie, ainsi qu'un volume de ses poésies, qui eut, peu de temps après, une seconde édition. La suppression, par ordre supérieur, d'une tragédie intitulée : *Runnameda*, qu'il avait

présentée au théâtre, en 1783, et qui paraissait offrir quelques allusions politiques, jointe à d'autres dégoûts, le plongèrent dans une profonde mélancolie, qui influa sur sa conduite d'une manière très-fâcheuse : il s'attira la haine de ses paroissiens, et se vit obligé d'abandonner sa cure, pour leur échapper. Cependant cette même tragédie fut jouée avec succès à Edimbourg. Il se rendit alors à Londres, où il travailla à un journal, et mourut le 28 décembre 1788. Ses poésies sont principalement dans le genre lyrique et élégiaque. On y trouve de la force, de l'élégance et de la simplicité. L.

LOGAU (FRÉDÉRIC, baron DE), poète allemand, né en Silésie en 1604, passa la dernière partie de sa vie au service d'un duc de Lignitz, et mourut dans cette ville en 1655. On ne connaît de lui que des épigrammes, dont il parut un premier recueil à Breslau, en 1638, sous le nom de Salomon de Golaw. Cet essai ayant été bien accueilli, Logau publia également à Breslau, en 1654, sous le même nom, une édition complète, contenant 3553 épigrammes. Il paraît qu'elle eut peu de succès; car plus tard Morhof ne connaissait l'auteur que sous le nom de Golaw, et Wernike ne connaissait même que ses épigrammes. Un anonyme les fit imprimer de nouveau, en 1702, à Francfort et Leipzig, sous le titre de *Poésies ressuscitées de Salomon de Golaw*. Cette édition, pleine de changements dictés par le plus mauvais goût, ne fit que nuire à la réputation de Logau. Mais Ramler et Lessing publièrent les épigrammes de Logau en 12 livres, avec des remarques, etc., Leipzig, 1759. Ces

le jour le plus favorable, réduisirent à 1284 les 3553 épigrammes du deuxième recueil. Ramler s'était chargé de faire au style les changements les plus nécessaires, en conservant la couleur de l'original; et Lessing y joignit une *Vie de Logau*, et une espèce de glossaire des mots surannés. Enfin, Ramler en donna une nouvelle édition, augmentée de 3 livres, avec des remarques, Leipzig, 1791. Il conserva la vie de Logau par Lessing; mais il pensa que le glossaire devait faire partie des œuvres de ce dernier. Les épigrammes de Logau ne sont pas toujours ce que les modernes comprennent par ce mot, dans un sens trop restreint. C'est souvent, comme dans l'Anthologie grecque et dans Martial, une idée morale ou une image poétique, etc., en un mot, tout autre chose qu'un trait satirique. Dans ce nombre prodigieux d'épigrammes, il y en a sans doute beaucoup de médiocres, pour la pensée ou l'expression, ou même de répréhensibles sous le rapport des mœurs; mais la plus grande partie se distingue par l'ironie, le pathétique et la naïveté. C'est cette grande variété de ton qui l'a fait comparer par Lessing à Martial, Catulle et Dionysius Caton. Des critiques postérieurs ont modifié cet éloge exagéré. Si Logau a souvent la concision et l'énergie de Caton, la finesse et le mordant de Martial, il est loin d'avoir le mouleux de Catulle : mais il gagne beaucoup à être comparé aux auteurs allemands du même genre. D—r.

LOGES (MARIE BRUNEAU, d'au des), née à Sedan, vers 1584, fut élevée dans la religion calviniste. Ses parents la marièrent, en 1599, avec Charles de Rechignevoisin, seigneur des Loges, dont le père avait été

ellen du duc d'Alençon, et qui, en 1603, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. M<sup>me</sup>. des Loges demeura pendant vingt-six ans à Paris et à la cour, et, durant ce temps, fut en rapport de société avec les personnes les plus distinguées par leur naissance et par leur esprit. Malherbe ne manquait de lui rendre visite de deux fois l'un. Gaston, duc d'Anjou, portait une estime toute particulière, et allait souvent chez elle. Elle avait que madame des Loges, entièrement aux intérêts du prince, honorait de son amitié, entra dans le parti que qu'on appelait alors le parti des *écontents*, car il lui fut fait de ne tenir des assemblées chez elle, prévoyant sans doute qu'un long séjour à Paris, compromettait sa tranquillité, elle quitta Paris, en 1629. Sa maison fut, jusque-là, une sorte d'académie ouverte à tous les beaux-arts; et un manuscrit du temps (1) apprend que l'on conservait dans sa famille un volume qui renfermait un grand nombre de pièces de vers, à la tête duquel on lisait les vers de Malherbe, que ce poète y avait écrits lui-même :

« Ce livre est comme un sacré temple  
 À chacun doit à mon exemple  
 Offrir quelque chose de prix;  
 Cette offrande est due à la gloire  
 D'une dame que l'on doit croire  
 L'ornement des plus beaux esprits.

Mme des Loges était en correspondance avec beaucoup d'hommes de lettres; on voit dans Bilzac plusieurs lettres que celui-ci lui avait adressées, et dans l'une desquelles il dit : « Dieu vous a élevée au-dessus de votre sexe et du nôtre, et n'a rien épargné pour achever votre ouvrage : vous êtes admirée

de la meilleure partie de l'Europe; en ce point s'accordent les deux religions, et les catholiques n'ont point de dispute avec les huguenots. » Dans une autre lettre, il l'engage à renoncer aux erreurs de Calvin : « Il est très-vrai, lui dit-il, qu'un si beau changement est un de mes plus violents souhaits, et que pour vous voir dire votre chapelet, je voudrais de bon cœur vous en avoir donné un de diamants. » On regrette qu'aucun écrit de M<sup>me</sup>. des Loges n'ait été conservé : « Son style aussi bien que son langage ordinaire, dit l'auteur du manuscrit déjà cité, était des plus polis, sans affectation aucune, et accompagné d'autant de facilité que d'art; mais surtout était à estimer son humeur agréable, sa discrète et officieuse envers un chacun, sa conversation ravissante et sa dextérité à acquérir des amis et à les servir et conserver, etc. » Depuis qu'elle eut pris le parti de la retraite, elle ne revint à Paris qu'en 1636, pour solliciter dans un procès important; et elle mourut le 1<sup>er</sup> juin 1641, chez sa fille aînée, au château de la Pléau en Limousin. On avait attribué à M<sup>me</sup>. des Loges des vers en réponse à une épigramme de Malherbe, qui auraient été déplacés dans la bouche d'une femme; mais il est aujourd'hui reconnu que l'épigramme est de Racan, et la réponse de Gombaud. (V. les *Observations* de Ménage sur Malherbe, pag. 557, édit. de 1666.) M<sup>me</sup>. des Loges perdit un fils en 1620, à la bataille de Prague, et un autre en 1638, au siège de Bréda. Son fils aîné se maria en Hollande, et parvint au grade de général-major au service du prince d'Orange; il n'a point laissé de fils. M—é.

(1) Le manuscrit 907, in-fol., tome X, p. 113  
 de M<sup>me</sup>. de Montauva, dite de l'Épigramme.

LOGOTHÈTE ( GEORGE LE ).  
Voyez ACROPOLITE, t. I, p. 164.

LOHAÏA ( IBN ), ou, comme Ibn-Khilcan prononce ce nom, *Ibn-La-hia*, docteur d'une grande autorité, en fait de traditions, parmi les Egyptiens, se nommait Abou-Abd-Alrahman Abd-Allah, fils d'Okba. Lohaïa était le nom de son aïeul. On lui donne les surnoms de *Hadhrami* et *Misri*, parce qu'il tirait son origine de la province de Hadhramaut, et que sa famille était établie en Egypte. Il fut nommé kadhi d'Egypte au commencement de l'année 155 ( 771 ), par le khalife Abou-Djafar Almansour. Ce fut la première fois que le khalife nomma directement à cette place : jusque-là les kadhis ne tenaient leur nomination que du gouverneur de cette province. Ibn-Lohaïa fut aussi le premier kadhi qui reçut du fisc un traitement : Almansour lui assigna trente pièces d'or par mois. Enfin il fut le premier kadhi d'Egypte qui observa par lui-même l'apparition de la nouvelle lune du mois de ramadhan, pour fixer le commencement du jeûne. Depuis lui les kadhis ont toujours pris part à cette observation. Les traditions qui ont été transmises sous le nom d'Ibn-Lohaïa sont d'une grande autorité : ce docteur les tenait principalement d'Abd-Allah, fils de Hobaira, surnommé Abou-Hobaira Sébai, et originaire du Hadhramaut, qui mourut en l'année 126 ( 743-4 ), et d'Abd-Alrahman, fils de Ziad et petit-fils d'Anam, surnommé *Scheïbani* et *Afriki*, qui fut kadhi de la province d'Afrique, et néanmoins est compté parmi les mohaddiths ou auteurs de traditions, Egyptiens. Ce dernier mourut en l'année 156 ( 772-3 ). Ibn-Lohaïa fut destitué en l'année 164 ( 780-1 ), et mourut

en l'année 174 ( 790-1 ), ou, selon un autre récit, en l'année 170 ( 785-7 ) étant âgé de 81 ans. Il était ne un an ou deux avant Leïth, fils de Saad ( Voyez LEÏTH ). On prétend que Yézyd, fils d'Abou-Habib, mort en l'an 127 ou 128, lui avait prédit qu'il serait élevé à la dignité de kadhi. Ibn-Lohaïa, ainsi que Leïth, fils de Saad, et quelques-uns de leurs contemporains, sont les canaux par lesquels les faits relatifs à la conquête de l'Egypte par les Arabes, ont été transmis aux historiens qui nous en ont conservé la mémoire : car ce n'est guère qu'au milieu du second siècle de l'hégire que les Arabes Musulmans ont commencé à rédiger l'histoire, et en général à recueillir les traditions, et à écrire sur les divers genres de connaissances dont ils s'occupaient. C'est un fait qui prouve l'importance des traditions historiques du premier siècle, et qui montre en même temps la nécessité de connaître et d'apprécier les personnages par qui ces traditions s'étaient transmises et conservées jusqu'à cette époque. S. DE S—Y.

LOHENSTEIN ( DANIEL - GASPARD DE ), auteur allemand, né à Nimptsch, petite ville de Silésie, en 1635, après avoir fait ses premières études à Breslau, se rendit successivement aux universités de Leipzig et de Tubingue, puis visita les différentes parties de l'Allemagne et plusieurs autres pays de l'Europe : en 1666, il fut nommé conseiller impérial et premier syndic de la ville de Breslau, et occupa cette place jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1683. Opitz et ses contemporains avaient tiré la langue allemande de son chaos ; mais Hofmannswaldau lui avait depuis fait faire quelques pas rétrogrades. Lohenstein de



encore : ayant eu le mal-  
s'attacher de préférence a  
, ainsi qu'au Marini et à  
autres auteurs italiens de  
de , il imita leurs défauts ,  
on style maniéré, ampoulé ,  
trivial et toujours inégal , il  
même le fondateur d'une  
ni arrêta les progrès de la  
allemande. Il composa d'a-  
s tragédies : *Ibrahim Bassa* ,  
ière de toutes , que Lohen-  
même jugea trop faible pour  
érée dans l'édition de ses  
; *Agrippine* , *Epicharis* ,  
*re* , *Sophonisbe* , *Ibrahim*

Les différents personnages  
pièces y parlent toujours le  
engage que celui de l'auteur ;  
nale d'autres défauts égale-  
aves : aussi, quoique les tra-  
de Lohenstein fussent ses  
rs ouvrages , il ne put en  
uer aucune. Ses autres poé-  
t sur des sujets tirés du Nou-  
estament , des héroïdes , des  
funèbres ; et chacune de ces  
s porte le nom d'une fleur.  
tein publia ses poésies à Bres-  
1680 ; il y en a eu plusieurs  
, dont la dernière est de  
Parmi ses ouvrages en pro-  
distingue son roman hé-  
d' *Arminius et Thusnelda* ,  
parut qu'après sa mort , à  
, en 1684) et 1690 , 2 vol.  
mais cet ouvrage, comme les  
en prose , offre les mêmes  
que ses poésies. Moses Men-  
n traite son *Arminius* avec  
le sévérité , et trouve , à côté  
léfauts , de la concision , de  
eur et une éloquence qui tient  
fois du sublime. En souscri-  
ne partie de ce jugement ,  
mons que d'autres critiques  
ué avec exagération , surtout

XXIV.

en prétendant que quelques-uns des  
meilleurs poètes allemands , et même  
Haller , ont dû à Lohenstein le pre-  
mier développement de leur talent  
poétique. ( *V. ARMINIUS.* ) D—v.

LOHRASP , quatrième roi de  
Perse de la dynastie des Kaïanides ,  
était arrière-petit-fils de Kaï-kobad ,  
fondateur de cette dynastie. ( *Voyez*  
ce nom , tom. XXII , pag. 265. )  
Kaï-khosrou qui en fut le troisième  
monarque , n'ayant point d'enfants ,  
déclara Lohrasp son successeur , et  
abdiqua solennellement en sa faveur.  
Les autres princes du sang royal , et  
la plupart des grands , furent jaloux  
de cette préférence ; mais la conduite  
de Lohrasp justifia d'abord le choix  
de Kaï-khosrou. Sa piété , sa fermeté  
et son zèle pour la justice , imposè-  
rent silence à l'envie. Il ménagea les  
grands vassaux , et surtout la famille  
de Zal , qui s'était le plus opposée à  
son élévation : mais il ne put empê-  
cher qu'une défiance réciproque en-  
tre les deux maisons ne dégénéra en  
guerre ouverte sous le règne suivant.  
Cependant Ardjasp , nouveau roi du  
Tourân , loin d'imiter les sentiments  
pacifiques de son père , annonçait  
l'intention de secouer le joug de l'I-  
rân et de venger la mort de son aïeul  
Afracyab. ( *Voy. KAÏ-KAOUS* , tom.  
XXII , pag. 210. ) Afin de mettre à  
couvert ses frontières orientales contre  
les dispositions hostiles de ce  
prince , Lohrasp quitta l'ancienne  
résidence d'Istakhar , et transféra sa  
cour à Balkh dans le Khoraçan. Tan-  
dis qu'il prodiguait ses trésors pour  
agrandir et décorer sa nouvelle ca-  
pitale , des troubles s'élevaient dans  
les provinces d'Occident. Lohrasp  
déployant une juste sévérité contre les  
factieux , confirma , dans le gouver-  
nement de l'Irak-Adjem , Roham ,  
fils et successeur de Goudertz , lui

40

donna plein pouvoir de réprimer les séditions des contrées voisines, et lui céda, sous le titre de vasselage et d'hérédité, toutes les conquêtes qu'il l'autorisait à faire sur les états limitrophes. Roham, déjà célèbre par ses exploits, donna carrière à son ambition, subjugna la Chaldée et la Syrie, et y reçut le surnom de Nebubel - Azar ( Mercure, Jupiter et Mars ) (1). Ces concessions impolitiques eurent des suites funestes en réveillant la jalousie et l'ambition des grands. Guschtasp, ou Kischasp, son fils aîné, osa même demander une partie du royaume : mais bientôt, alarmé des mesures de rigueur que le roi exerçait contre tous ceux qui lui portaient ombrage, il sortit du palais, sous prétexte d'une partie de chasse, et prit la route de l'Indoustan. Atteint sur le territoire de Kaboul, par son frère Zerir, et ramené à Balkh, il se fie moins aux conseils paternels, à un pardon généreux, qu'aux prédictions de ses devins, et s'évade une seconde fois. Sous le nom de Ferokhzad, il se dirige vers l'Occident, échappe à toutes les recherches des émissaires de son père, et arrive à Sarrân ( Sardes ), où il cache soigneusement son rang et sa naissance. Le hasard et une coutume singulière du pays lui ayant fait obtenir la main de la fille du roi de Lydie malgré ce prince, ce ne fut que par sa valeur et au bout de plusieurs années qu'il parvint à fléchir son beau-père, à gagner sa confiance et à recouvrer les droits d'un gendre. Placé à la tête

du conseil et des armées, il réprima les brigandages des Turcs Khozars, établis vers le Caucase, et conquit leur pays à la suite d'une grande victoire qui mit leur prince en son pouvoir. Le bruit de ses exploits pénétra jusqu'à Balkh et troubla Lohrasp. Depuis vingt-cinq ans, ce monarque pleurait Guschtasp, qu'il croyait mort de désespoir et de misère. Dans cet intervalle ses états avaient été déchirés par des dissensions intestines; et le roi de Tourân, secondé par un essaim de Scythes, qui, vers ce temps-là, poussèrent leurs ravages jusque au fond de la Syrie, venait de secouer le joug de l'Irân, et de dicter la loi à Lohrasp. La conjoncture parut favorable à Ferokhzad pour engager le roi de Lydie à s'affranchir de tout tribut, et même à exiger des subsides du chah de Perse. Un ambassadeur arrive à Balkh, expose la demande de son maître, et fait entendre qu'un refus allumera la guerre entre les deux puissances. Cependant Lohrasp réfléchissant sur l'agrandissement subit de la Lydie et sur la hardiesse de ses prétentions, questionne l'ambassadeur sur ce Ferokhzad, dont le génie supérieur avait seul opéré cette révolution. Quel fut son étonnement et son effroi en apprenant que le héros lydien avait une ressemblance frappante avec le prince Zerir ! Ne doutant plus alors que Ferokhzad ne soit son fils aîné, il implore les lumières célestes, consulte ses astrologues, et son ministre Djarnasp, le plus grand philosophe de l'empire, et il se détermine enfin à sacrifier sa gloire et son ressentiment au besoin de l'état. Son fils Zerir, muni d'instructions secrètes, marche à la tête d'une armée jusque aux frontières de Sy , d'où il se rend à Sardes avec 1

(1) Le nom de ce personnage, ses actions, l'époque où il a vécu correspondent avec les règnes de Nabopolassar et de Nabuchodonosor; ce qui semble prouver que ces rois de Babylone, si fameux dans la Bible, n'étaient que des princes fondateurs du grand roi de l'Irân, inconnu aux Occidentaux, parce qu'il résidait dans les parties orientales de la Perse.



ou remarquait *Saint-Paul devant Sergius*. Le tableau de *Cléobis et Biton, tirant le char de leur mère*, passe pour son chef-d'œuvre. Il a gravé à l'eau-forte environ 150 pièces de divers formats. — LOISEL (Alexis), orfèvre et graveur, frère du précédent, acquit une grande réputation comme graveur, surtout par ses deux estampes, du *Massacre des Innocents*, d'après Lebrun, et de la *Descente de Croix*, d'après Jouvenet : on fait cas aussi, de son *Moïse sauvé des eaux*, d'après le Poussin ; de la *Chute des Anges*, d'après Lebrun ; de l'*Education de Marie de Médicis*, de la galerie de Rubens ; d'une *Adoration des rois*, et d'une *Présentation au temple*, d'après Jouvenet, ainsi que d'une *Vierge contemplant le Christ mort*, d'après P. Mignard. On a encore de lui des eaux-fortes, dans lesquelles on désirerait plus de goût et de légèreté. Il mourut à Paris, en 1713. D—r.

LOISEL (ANTOINE), avocat au parlement de Paris, né à Beauvais en 1536, fit ses études à Paris, au collège de Prêles, dont le fameux Ramus était principal. Il s'attira tellement son amitié, que celui-ci le nomma son exécuteur testamentaire, et lui légua le quart de son mobilier. En sortant du collège, Loisel suivit les cours de langues grecque et latine. Il voulait étudier la médecine ; mais son père l'en détourna, en lui disant qu'un médecin ne pouvait jamais être qu'un médecin, tandis qu'un avocat pouvait devenir président et chancelier. A l'âge de dix-huit ans, il fut envoyé à Toulouse, pour y étudier en droit ; et il y fit connaissance avec Cujas, qui l'engagea à ne point quitter l'étude du droit, dont les autres professeurs le dégoûtaient par leur manière bar-

bare d'enseigner. Loisel suivit Cujas à Cahors, à Bourges, où il se lia avec Pierre Pithou, puis à Paris et à Valence, où Pithou, Cujas et lui se réunissaient après leur souper dans la bibliothèque, et y travaillaient jusqu'à trois heures du matin. De Valence, Loisel alla prendre ses degrés à Bourges, et il revint à Beauvais, puis à Paris, où il fut reçu avocat ; mais personne ne l'employait, quoiqu'il lui semblât, disait-il, qu'il eût aussi bien fait que beaucoup d'autres. Il se mit chez un procureur, à condition que celui-ci lui donnerait des causes. A peine en eut-il plaidé quelques-unes, que l'avocat du roi, Dumesnil, l'ayant remarqué, lui donna la main de sa nièce, dont il était tuteur. En 1564, Loisel fut nommé substitut du procureur-général ; et un de ses beaux-frères, ayant voulu se défaire de sa charge de conseiller au trésor, il la prit, et la garda quatre ans, par le seul désir qu'il avait de s'instruire. En 1575, il fut nommé avocat de Monsieur frère du roi, et bientôt après de Catherine de Médicis, de la maison de Montmorenci, du chapitre de Notre-Dame de Paris, et du duc d'Anjou. Lorsqu'il fut question du mariage de ce prince avec Elisabeth d'Angleterre, Loisel fut chargé d'examiner les articles du contrat. Ne les ayant pas trouvés avantageux à la France, il conseilla de ne point conclure. Étant à Poitiers en qualité de substitut, il composa son petit poème intitulé *Puler pictonicus*, en l'honneur de la fameuse puce de madame Desroches. Lorsque Cujas ajouta au Code Théodosien, les nouvelles de quelques empereurs Romains, Loisel lui fournit celles de l'empereur Majorin. En 1580, la peste ravageant Paris,

il se retira dans une maison qu'il avait à Pontoise, où il fit des recherches sur les antiquités de cette ville, et il y composa un recueil, qu'il intitula *Pontoise*. Henri III, ayant accordé aux protestants une chambre de justice en Guienne, Loisel y fut nommé avocat du roi. Il fit imprimer alors un vieux poème français ( Voy. HÉLINAND ). Il publia aussi un écrit intitulé : *Amnistie*, ou *De l'Oubliance des maux faits et recus pendant les troubles*, Paris, 1595, in-8°. Dans un âge très-avancé, il fut nommé procureur-général en la chambre de justice que le roi envoyait à Limoges; mais les affaires publiques n'ayant point permis que cette chambre exercât ses fonctions, la nomination demeura sans effet. Loisel mourut, en 1617, âgé de 81 ans. On a de lui : I. *Homonocé* ou *De l'accord et union des sujets du roi, sous son obéissance*, Paris, 1595, 1 vol. in-12, avec le *Périgueux*, ou continuation de l'*Homonocé*. Ce dernier ouvrage contient deux remontrances, prononcées à Périgueux, l'une à l'ouverture de la chambre de justice le 4 juillet 1583, et l'autre à la clôture le 10 janvier 1584. II. *La Guyenne*, composée de huit harangues, choisies parmi un grand nombre, qu'il avait prononcées, étant avocat du roi, à la chambre de justice de cette province, avec celle du rétablissement du parlement, et un extrait du plaidoyer de l'université, Paris, 1605, 1 vol. in-8°. III. *Mémoires des pays, villes, comtés, évêchés et évêques de Beauvais et Beauvaisis*, Paris, 1617, 1 vol. in-4°. Ces mémoires sont pleins de recherches très-curieuses. IV. *Institutes coutumières*, ou *Manuel de plusieurs et divers s. règles, sentences et proverbes du droit coutumier et*

*plus ordinaire de la France*. Cet ouvrage a été imprimé pour la première fois, à la fin de l'*Institution au droit français* de Gui Coquille, en 1607, 1 vol. in-4°. Loisel s'en était occupé pendant quarante ans : il y a rassemblé et distribué sous des titres différens, toutes les règles générales du droit français, qui étaient répandues et dispersées dans les ordonnances de nos rois, dans nos coutumes, dans les arrêts, dans les anciens praticiens et dans nos histoires; l'on y trouve la décision des questions les plus douteuses et les plus controversées du droit français. Cet ouvrage a eu plusieurs éditions : Challine en a donné une avec des observations, Paris, 1656, in-8°. ; Launay, avec un commentaire, 1688, in-8°. ; Eusèbe de Laurière, avec un commentaire, 1710, 1758, et 1783, 2 vol. in-12. Le chancelier d'Aguesseau recommande la lecture des *Institutes* de Loisel, dans sa quatrième instruction, ainsi que dom Mabillon, dans son *Traité des études monastiques*. V. *Livre d'observations ecclésiastiques*. VI. *Livre d'observations mêlées, et particulièrement de quelques droits du roi et de la couronne*. Il s'y trouve un traité sur la loi salique. VII. *Livre d'observations du droit civil romain et français*. VIII. *Les Vies de Rufus, jurisconsulte stoïcien, de Dumesnil, avocat du roi, et de Pithou, avocat au parlement*. IX. *Pasquier, ou Dialogue des avocats du parlement de Paris*. Ce dialogue contient la liste des avocats, des années 1524 et 1599, avec un indice alphabétique de chacun d'eux, et les principaux traits de leur vie. M. Dupin a fait réimprimer ce dialogue, dans une édition des *Lettres* de Camus, Paris, 1818, 2 vol. in-8°. Tous ces ou-

vrages, depuis le n<sup>o</sup>. V, avaient été réunis en un vol. in-4<sup>o</sup>, sous le titre d'*Opuscules divers*, par Claude Joly, ancien avocat au parlement et chanoine de l'église de Paris, qui a mis en tête la vie de l'auteur, Paris, 1652 et 1656. C'est la même édition avec un nouveau frontispice. Il existe un abrégé en latin, de la vie de Loisel, Paris, 1643, in-8<sup>o</sup>. X. Des *Poésies latines*, recueillies en 1 vol., Paris, 1610, in-8<sup>o</sup>. On lui attribue un *Traité de l'Université de Paris, et qu'elle est plus ecclésiastique que séculière*, Paris, 1587, in-8<sup>o</sup>. Un de ses descendants, membre de la Convention nationale, ayant demandé, en 1793, que ses restes fussent placés au Panthéon, un autre député fit observer que Loisel avait, le premier, publié cette maxime despotique, *si veut le roi, si veut la loi*, et la proposition fut unanimement rejetée. — Charles LOISEL, son fils, a laissé le *Trésor de l'Histoire générale de notre temps*, depuis 1610, jusqu'en 1628, Paris, 1636, 1 vol. in-8<sup>o</sup>. L-B-E et D-C.

LOISY, ou *De Loisy*, famille de graveurs, a subsisté honorablement à Besançon, pendant plus d'un siècle. — Pierre DE LOISY, dit *le vieux*, est le premier qui ait exercé son art avec quelque distinction dans le comté de Bourgogne. Il fut nommé graveur des monnaies à Besançon, charge qu'il transmit à son fils; on ne connaît de lui qu'une estampe représentant l'arc de triomphe, et quelques petites pièces dans le *Vesontio civitas imperialis*. (Voyez J. J. CHIFFLET.) — Jean DE LOISY, son fils, a gravé les estampes de l'ouvrage de Jean Terrier, intitulé: *Portraits des S. S. vertus de la Tierce*, Paris, 1635, in-4<sup>o</sup>.; Besançon, 1668; et quelques autres su-

jets de dévotion. — Pierre DE LOISY, dit *le jeune*, s'appliqua particulièrement à la gravure des médailles; il obtint, en 1658, des gouverneurs de Besançon, le privilège exclusif pour en frapper et en vendre dans l'étendue de leur juridiction. On a de cet artiste un *Livre d'emblèmes*, in-4<sup>o</sup>. (1); les *Armoiries* des chevaliers de l'illustre confrérie de Saint-George; des portraits, des sujets pieux, etc. — Claude-Joseph DE LOISY, son fils, a gravé les estampes pour le *Bréviaire* de l'archevêque de Besançon, et quelques portraits d'une belle exécution. W—s.

LOIZEROLLES (JEAN - SIMON AVEDDE), ancien conseiller du roi et lieutenant-général du bailliage de l'artillerie à l'arsenal de Paris, était né dans cette ville en 1733. Arrêté en 1793, il fut conduit avec son fils à Saint-Lazare. Le 7 thermidor an 2<sup>e</sup>. (juillet 1794), deux jours avant la chute de Robespierre, l'huissier du tribunal révolutionnaire vient à cette prison avec une liste de victimes; et il appelle Loizerolles fils. Le jeune homme dormait: son père, n'hésitant pas à faire le sacrifice de sa vie pour le sauver, se présente, est conduit à la conciergerie, et paraît le lendemain à l'audience. Le greffier ne voyant qu'une erreur dans la différence d'âge, substitue soixante à vingt-deux ans, change les prénoms, et ajoute à l'acte d'accusation les anciennes qualités du père, qui est ainsi conduit à l'échafaud, où il consomme, sans rien dire, son héroïque sacrifice, et son fils est sauvé. Z.

(1) Le seul exemplaire que l'on connaisse de ce *Livre d'emblèmes*, paraît être défectueux; il ne contient que quatre-vingts estampes, et cependant la dernière est chiffrée 106.

## LOJARDII

quitta sa patrie en 1688, à l'âge de 21 ans. Ses parents le firent embarquer à Bordeaux, pour l'île de Madagascar, où il monta en secret sur un navire anglais qui allait dans l'Inde. Lorsqu'il eut passé la Ligne, des vents forcèrent le bâtiment à s'écarter de la côte occidentale d'Afrique, et d'envoyer à terre un détachement dont il fut la partie : après une absence de plusieurs jours, Lojardièrre et ses compagnons n'ayant pas retrouvé le navire, cherchèrent un refuge sur la côte inconnue qui s'offrait à eux. Les Cafres les accueillirent; mais bien mal-entendu coûta la vie aux Français. Lojardièrre, échappé comme par miracle, fut l'objet des soins de ce peuple barbare. Il contra dans cette contrée des Américains et un Hollandais que le hasard avait conduits. Après deux tentatives infructueuses pour arriver sur terre au Cap, une chaloupe expédiée par le gouverneur de cette colonie vint les chercher. Lojardièrre rejoignit les Macosses, le 10 février 1690, et il rejoignit sa famille à Dessau le 1690. Il entra comme capitaine dans les troupes de l'électeur de Bavière, et parvint au grade de colonel. Il avait écrit en français la relation de ses aventures, qui n'a jamais paru dans cette langue; elle fut traduite en allemand sur le manuscrit original, et publiée sous ce titre : *Voyage en Afrique, traduit avec des observations et des notes relatives à la géographie et à l'histoire naturelle*, Francfort-sur-l'Oder, 1748, 1 vol. in-8°. Lojardièrre est le seul Européen qui ait écrit comme témoin oculaire, sur le pays situé le long de la côte occidentale d'Afri-

que, par 20°. de latitude australe : il était si jeune lorsqu'il fut jeté sur cette terre, que ses remarques ne sont pas profondes; elles ne concernent que les mœurs des Macosses et de leurs voisins, qui ressemblent aux Cafres, tels que nous les connaissons à l'est du Cap. E—s.

LOKMAN, célèbre dans l'histoire ancienne de l'Arabie, était de la tribu d'Ad. On dit qu'il fut envoyé à la Mecque avec quelques autres de ses compatriotes, pour obtenir de Dieu de la pluie, dans une année de sécheresse, il échappa à la vengeance céleste, qui extermina toute la tribu d'Ad. Après la destruction de sa tribu, Dieu donna le choix à Lokman de vivre aussi long-temps que se conserveraient sept tentes de gazelles, dans le sein d'une montagne de difficile accès, où elles seraient à l'abri de la pluie; ou bien autant de temps que durerait la vie de sept vautours qui se succéderaient sans interruption. Lokman choisit ce dernier parti. On distingue ordinairement ce personnage d'avec LOKMAN surnommé le sage, dont il est parlé dans l'Alcoran, et que sa sagesse a rendu très-célèbre dans l'Orient : suivant l'opinion la plus commune, ce dernier vivait vers le temps de David. Beaucoup de traits de son histoire semblent évidemment empruntés de la vie d'Esopé; et les Fables que les Arabes lui attribuent, ne sont autre chose qu'une imitation de quelques-uns des apologues dont ce dernier passe pour être l'auteur : rien dans ces Fables ne porte le caractère d'une invention arabe (1); et le style dans lequel elles sont écrites, ne permet pas même de les

(1) C'est ce qu'a reconnu Herpin lui-même, le premier éditeur de ces fables, dans la préface mise à la tête de l'édition de 1813.

faire remonter au premier siècle de l'hégire. Si elles ont été mises sous le nom de Lokman c'est donc uniquement, parce que Lokman était très-renommé par sa sagesse. Mais ce Lokman surnommé le *sage*, et dont il est fait mention dans l'Alcoran, est-il véritablement un personnage différent de Lokman l'ancien? c'est ce qu'il est difficile de déterminer. Les Orientaux attribuent à Lokman le *sage* une grande longévité, et quelques-uns lui donnent jusqu'à trois cents et même jusqu'à mille ans de vie : cette circonstance pourrait donner lieu de penser que les deux Lokman ne sont qu'un seul et même personnage, qui appartient aux temps anciens de l'Arabie, mais dont on ne saurait fixer l'âge d'une manière probable. Rien ne s'accorde mieux avec une grande réputation de sagesse dans l'enfance des sociétés, qu'une vie poussée au-delà des bornes ordinaires, et accompagnée d'une longue expérience. Les Fables que nous avons sous le nom de Lokman, sont moins répandues dans l'Orient qu'en Europe, où depuis Erpenius qui les fit imprimer pour la première fois en 1615, on en a donné une multitude d'éditions. Les manuscrits en sont peu communs; et cela vient sans doute de ce que ces apologues très-courts et sans aucun ornement, ne sont pas du goût des Orientaux. Ces Fables, au reste, méritent peu, par leur rédaction et leur style, la faveur dont elles ont joui; et il faut ajouter que, malgré le grand nombre d'éditions qu'elles ont eues, il n'en existe encore aucune dont le texte soit exempt de fautes. Celle que M. Marcel a publiée au Caire, sous ce titre : *Les fables de Lokman*, etc., avec une traduction française et une notice sur ce fabu-

liste, an VIII (1799), in-4°, a été réimprimée à Paris, 1803, in-12, augmentée de quatre nouvelles fables. La meilleure édition est celle que M. Caussin a mise au jour à Paris, en 1818, pour l'usage des élèves du collège royal de France. On ne sait pourquoi l'éditeur de la traduction faite par M. Galland du *Homayoun-Naméh*, ou Fables de Bidpai, a intitulé cet ouvrage *les Contes et fables indiennes de Bidpai et de Lokman*. Jamais aucune partie de ces apologues n'a été attribuée à Lokman.

S. DE S—Y.

LOLLARD (WALTER), hérésiarque, né vers la fin du treizième siècle en Angleterre, commença à prêcher ses erreurs en Allemagne, l'an 1315; enseignant que les anges rebelles avaient été injustement chassés du ciel, et que leurs adversaires seraient damnés éternellement avec tous les hommes qui oseraient prendre leur défense. Il méprisait les cérémonies de l'Eglise, rejetait l'intervention des saints, l'utilité des sacrements, et tournait en ridicule les prêtres et les évêques. Le mariage, selon lui, n'était qu'une prostitution jurée; et il accordait d'ailleurs la plus grande liberté aux deux sexes. Suivant Trithème, le nombre de ses disciples, en Allemagne, était de plus de quatre-vingt mille: il en choisit douze, qu'il nomma ses apôtres, et qu'il chargea de parcourir la Bohême et l'Autriche pour annoncer sa doctrine. Lollard fut arrêté à Cologne en 1322, par ordre des inquisiteurs, et condamné à mort: il alla au bûcher, sans témoigner de frayeur ni de repentir. La rigueur que l'on mit à poursuivre ses disciples, loin d'en diminuer le nombre, ne fit que l'accroître: les uns s'enfuirent en Angleterre, où ils se ré-



aux wicléfistes, et préparèrent de se séparer de la communion; tandis que ceux qui restés en Bohême, disposèrent leurs esprits à recevoir les erreurs de Huss. ( Voy. Huss. ) W—s. LIA-PAULINA, impératrice romaine, petite-fille de ce M. Lollius, usa de son crédit et de ses richesses pour amasser d'immenses biens, fut mariée à Memmius, personnage consulaire et gouverneur de la Macédoine; mais elle, ayant entendu vanter ses richesses, rappela Memmius à Rome, et le força de répudier sa femme, et elle épousa lui-même solennellement l'empereur Néron ( l'an 780, 38 de Jésus-Christ ). La beauté de Lollia ne put résister à la cupidité : il ne tarda pas à la rendre sans motifs, et lui défendit de se mêler avec Memmius, comme si elle eût contracté aucun nouvel engagement. Lollia soutint cette dissonance avec une apparente fermeté, et ne chercha à s'étourdir par des divertissements continuelles où elle étalait sa prodigieuse et une magnificence jusques alors inconnus. « Je l'ai vue, dit l'historien, non pas dans une cérémonie publique, mais à dîner avec sa famille; je l'ai vue, dit-il, couverte d'émeraudes et de rubis, dont le mélange rendait sa robe plus brillante; sa tête, ses yeux, sa gorge, ses oreilles, ses bras, ses doigts en étoient chargés; il y en avait pour plus de cent millions de sesterces ( environ neuf millions de notre monnaie ) : elle n'aurait point été embarrassée de justifier que ces richesses lui appartenaient; elles ne devaient point à la prodigalité de l'empereur : c'étaient les biens de son aïeul, ou plutôt les délices des provinces. » ( Hist.

nat. liv. ix, ch. xxxv. ) Après la mort de Messaline, Lollia osa briguer le dangereux honneur de devenir l'épouse de Claude. Agrippine l'emporta par les intrigues de Pallas, et ne pardonna point à sa rivale : elle recourut à un délateur qui accusa Lollia d'avoir employé de coupables moyens pour séduire l'empereur. Claude lui-même fit le rapport de cette affaire au sénat; et Lollia, sans avoir été entendue, fut exilée et dépouillée de la plus grande partie de sa fortune : mais Agrippine, qu'un tel jugement ne satisfaisait pas, envoya un tribun dans le lieu de l'exil de Lollia, avec ordre de la tuer ( l'an 800, 49 de Jésus-Christ ); et s'étant fait apporter sa tête, elle l'examina, dit-on, curieusement, pour s'assurer que c'était bien celle de son ennemie. Néron, dix ans après, permit que les cendres de Lollia fussent rapportées dans le tombeau de ses ancêtres, et qu'on lui érigeât un monument : la conduite de Lollia avait été extrêmement régulière; ce qui est très-remarquable dans un siècle aussi corrompu. W—s.

LOLLIEN. Voyez LAELIEN.

LOLME ( JEAN-LOUIS DE ), écrivain politique, né à Genève, en 1740, reçut une éducation soignée, et embrassa la profession d'avocat, qu'il n'exerça que peu de temps dans sa patrie. Il y joua néanmoins un rôle assez remarquable, et le premier écrit, qu'il publia intitulé : *Examen des trois points de droit*, fit beaucoup de sensation. De Lolme conçut bientôt le projet de quitter Genève pour aller observer les coutumes et les constitutions d'états plus puissants. Le gouvernement anglais surtout fixa ses regards; il résolut d'en étudier la constitution et les principes avec une attention

particulière. Il essaya même, dans les ouvrages qu'il mit au jour, après son arrivée en Angleterre, de faire croire à ses lecteurs qu'il était né dans ce pays. L'un, écrit en anglais, parut en 1772, sous le titre de *Parallèle du gouvernement anglais et de l'ancien gouvernement de Suède, contenant quelques observations sur la dernière révolution arrivée dans ce royaume, et un examen des causes qui mettent les Anglais en sûreté contre l'aristocratie et la monarchie absolue*. A cette époque, plusieurs Anglais craignaient que la constitution de leur pays pût être détruite comme celle de Suède; mais de Lolme, en opposant la politique de l'Angleterre au gouvernement que Gustave III avait renversé, démontra, d'une manière plausible, que ces craintes étaient mal fondées. Son autre ouvrage, qui établit sa réputation littéraire et politique, est intitulé *la Constitution de l'Angleterre, ou Etat du gouvernement anglais, dans lequel il est comparé à la fois avec la forme républicaine de gouvernement, et avec les autres monarchies de l'Europe*. Lorsqu'il parut pour la première fois, en français (Amsterdam, 1771, in-8°), ce livre fut loué comme une production très-ingénieuse, réunissant l'originalité des pensées et la justesse des remarques, à la finesse de l'expression. L'auteur agrandit ensuite, améliora le plan qu'il avait d'abord conçu, et publia la première édition anglaise, en octobre 1775, in-8°. On supposa qu'il avait traduit lui-même du français son propre ouvrage; et sa connaissance approfondie de la langue anglaise devint le sujet de grands éloges. Mais si le style général de cette production remarquable est comparé avec celui

de la d... rt, sans con-  
tr... t, a... angère, on en  
ci... le corps de  
l'ouvrage a été traduit par un Anglais  
sous les yeux de l'auteur. Il paraît  
que celui-ci revint à Genève vers  
cette époque, car Senebier dit qu'il  
y fut reçu membre du conseil des  
Deux-cents, en 1775. Il fit pa-  
raître, peu de temps après, son  
*Histoire des Flagellants, ou Mé-  
moires sur la Superstition humaine*,  
1777, in-4°. (en anglais); c'est une  
paraphrase du livre de l'abbé Bai-  
leau: le style n'en est pas estimé;  
et l'on reproche à de Lolme de n'a-  
voir pas gardé la mesure conven-  
able. Son attention fut ensuite ap-  
pelée d'une manière plus utile sur  
l'union législative de l'Angleterre et  
de l'Écosse: il forma le projet de  
donner une seconde édition de l'his-  
toire de cette mémorable union; et  
il écrivit, en 1787, un essai fort ju-  
diciaire destiné à servir d'introduc-  
tion à l'ouvrage. L'année suivante il  
publia des *Observations relatives  
aux taxes sur les fenêtres, les bot-  
tiques, et à l'impôt sur les mercis  
ambulants, etc.*; elles sont pleines de  
sens et de jugement. Lorsque la  
question de la régence agita les es-  
prits, il écrivit en 1789, des *Obser-  
vations sur l'embarras national et  
sur la manière dont le parlement a  
procédé à ce sujet*. Il émit, dans  
ce pamphlet, la même opinion que  
Pitt; opinion qui fut adoptée par le  
parlement, et partagée par la grande  
majorité de la nation. On croit que  
ce sont-là tous les écrits avoués par  
de Lolme; mais il a publié dans les  
journaux plusieurs lettres, parmi  
lesquelles nous citerons celle qu'il  
écrivit sur la question de savoir si  
l'accusation (impeachment) contre  
M. Hastings était annullée par la

*lution du parlement.* Dans l'assemblée qui précède sa *Constitution de l'Angleterre*, il a dit qu'il opposait de faire paraître une *ère de George III*; mais cet âge n'a pas été publié. On ignore l'époque précise à laquelle il l'Angleterre; mais il est certain qu'il mourut en juillet 1806, à Ruffiberg, canton de Ruffiberg, six semaines avant l'éboulement qui détruisit ce village. Peu de temps après, on aperçut rapidement le caractère des hommes d'affaires des états, De Lolme commençait avec un esprit philologique et un œil scrutateur et pénétrant. Son ouvrage sur la *Constitution d'Angleterre* (1) fut d'abord froidement accueilli des Anglais et n'acquiesça que par degrés la réputation qui l'a placé dans les mains de ceux qui veulent étudier la question : son importance s'est accrue par la pente de l'esprit du siècle vers le droit public. Son ouvrage était de faire connaître une forme de gouvernement alors unique, qui depuis long-temps l'attention de l'Europe, et sur laquelle on avait des notions peu précises. De Lolme recherche d'abord les causes de la constitution britannique; et pour les faire ressortir avec plus de force dans le détail qu'il en trace, il compare le gouvernement des Anglais avec celui des Français aux principales époques de leur histoire : il établit l'excellence relative du gouvernement britannique. Après une rapide description des changements que les guerres civiles, les rivalités des rois, des hauts barons et

du peuple, et la confusion des droits des uns et des autres, avaient fait subir à la forme du gouvernement, il s'arrête à la révolution de 1688 qui fixa la constitution. Alors il traite de la division du pouvoir en législatif et exécutif, de leurs rapports entre eux, de la formation de l'un, de l'étendue et des limites de l'autre, de la liberté individuelle quant aux droits de propriété, de sûreté et de locomotion; enfin de la justice. Dans l'examen de son administration en matière civile il fait entrer celui de l'organisation des tribunaux, et particulièrement de la cour d'équité. La procédure criminelle amène le développement du jury, de son origine, de son existence actuelle, de la faculté qu'ont les accusés d'exercer un grand nombre de récusations, des lois sur l'emprisonnement, et enfin des principes qui servent de base à l'acte *Habeas corpus*. Tous ces objets sont clairement discutés par de Lolme; mais peut-être n'a-t-il pas assez fait sentir les imperfections qu'on reproche encore au jury, et que M. Rubichon a relevés d'une manière si piquante et si originale. Après avoir ainsi décrit les diverses parties de la constitution, la manière dont elles se balancent, et comment la liberté générale, la stabilité de l'état et le bonheur des sujets résultent de leur réaction réciproque et continuelle, l'auteur examine les avantages qui lui sont particuliers; et il les trouve dans la division des trois pouvoirs, dans le droit qu'a le peuple de proposer les lois qu'il juge convenables, dans la nécessité qu'il intervienne dans celles qu'il ne propose pas, dans cette même intervention par représentants plutôt qu'en masse, et à ce sujet il traite des élections et du droit de

(1) L'ouvrage sur la constitution d'Angleterre, a été souvent réimprimé tant en France qu'en Angleterre et en Hollande. Il a été traduit en allemand, Dordrecht, 1779, in-8°.

résistance. Il les trouve encore dans la liberté illimitée de tout dire et de tout écrire, dans celle des débats du corps législatif, dans celle qu'ont tous les citoyens de prendre une part active au gouvernement; dans l'obligation où est le pouvoir exécutif de suivre la lettre de la loi, et enfin dans l'inutilité d'une armée permanente. Lorsqu'il examine le gouvernement anglais successivement sous sa triple forme monarchique, aristocratique et populaire, il le compare toujours aux autres gouvernements anciens et modernes connus et constitués selon ces diverses formes. Il semble vouloir faire résulter de ces parallèles, non-seulement que la supériorité relative de la constitution qu'il examine est incontestable, mais encore qu'elle possède tous les avantages des autres sans en avoir les vices. Tels sont les objets et l'ordre dans lequel De Lolme les discute et les expose avec une haute supériorité d'idées et de vues nouvelles. Son ouvrage séduit d'abord; et il semble qu'il est complet et irréprochable. Mais on sent bientôt que l'auteur s'est plus attaché à démontrer les avantages que les inconvénients de la constitution dont il admirait l'excellence théorique. On chercherait en vain dans son écrit, les obstacles qu'elle rencontre dans les mœurs et l'esprit de la nation, et les moyens illicites, mais cachés, qui sont employés pour en éluder l'exécution dans beaucoup d'occasions importantes, tels, par exemple, que dans l'institution des jurys, dans les élections toujours influencées par la corruption; et enfin, dans la vénalité trop notoire qui, en assurant au ministère une majorité constante dans le parlement, semble aussi pouvoir seule assurer la stabilité de

l'édifice politique. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage de De Lolme est estimé des Anglais. Cependant les Whigs lui reprochent de ce qui devrait être, ou ce qui n'est pas, pour ce qui est. Plusieurs consultants anglais très-versés en la connaissance des lois de ce pays sont loin d'ailleurs de partager ses opinions. L'éditeur du *de la Constitution du royaume de Grande-Bretagne*, par Custance, a cité De Lolme comme l'un des auteurs qui ont développé, avec moins de lumières que d'enthousiasme, les principes généraux du gouvernement, et embrassé dans son système l'économie entière de la constitution britannique, ne le considérant cependant propre à rendre la connaissance de ces maximes. De Lolme montrait en son esprit gai, hardi, d'une fécondité inépuisable. Peu d'hommes ont été favorisés de la nature; mais tout fait contre lui-même. Sa vie est remplie de singularités, mi-lesquelles on peut citer qu'il n'avait jamais voulu assister à aucune séance du parlement pendant son long séjour à Londres en fait l'aven. Il était pauvre, et se voyait par les moyens d'existence; et sa santé se pécha toujours de solliciter de solliciter. Lorsqu'enfin des amis éminents firent des démarches dont le but était probable de le secourir, il fut impossible pour lui de quitter son domicile, parce qu'il changeait fréquemment, et qu'il ne pouvait aussi souvent de non

(1) De Lolme a été vivement critiqué par l'auteur de l'Examen du gouvernement de la Grande-Bretagne comparé aux Constitutions de France, qu'on croit être M. Livingston, les notes ajoutées par l'éditeur, dissimulent que plusieurs des reproches faits ne soient fondés.

n extérieur, ainsi que  
 étaient devenus pres-  
 ts. Un amour extrê-  
 dance, une passion  
 le plaisir et le jeu, un  
 our une société infé-  
 vait le plaisir de domi-  
 nit dans sa carrière lit-  
 firent passer une vie  
 e la pénurie et des tra-  
 es de lui. Il avait tra-  
 papiers publics : c'é-  
 ce ordinaire, surtout  
 poursuivi par les bail-  
 uné à garder la cham-  
 e quitter l'Angleterre,  
 reçut quelques secours  
 des fouds littéraires  
 d). M. d'Israeli a payé  
 ges plein de sentiment  
 de De Lolme dans ses  
 s auteurs. D—z—s.  
 (Le chevalier ROBERT  
 le pays de Liège, vers  
 premières armes au  
 de, où il devint colo-  
 uite à celui de France,  
 s ce pays, malgré les  
 furent faites par d'au-  
 es. Après avoir été  
 rent au siège de Berg-  
 fut presque enseveli  
 ide partie de son dé-  
 ans une fougasse au  
 rt de Maestricht; fut  
 uveau à l'expédition  
 Westphalie, et reçut  
 Saint-Louis, au siège  
 la guerre terminée, il  
 recherches sur la tac-  
 e et moderne : mais  
 uts qu'il essaya l'ayant  
 à toute idée de se dis-  
 art de la guerre, il se  
 er à l'étude de la pli-  
 oz mourut à Paris, le  
 . On a de lui : I. *Recher-*

ches sur l'Art militaire, la Haye,  
 1767, in-8°. II. *Les Militaires au-  
 delà du Gange*, 1770, 2 vol. in-8°.  
 III. *Recherches d'antiquités mili-  
 taires*, avec une défense du chevalier  
 de Folard, Paris, 1770, in-4°. IV.  
*Défense du chevalier de Folard*,  
 Bouillon, 1776, in-8°. (V. FOLARD et  
 GUISSARDT.) V. *Recherches sur  
 les influences solaires et lunaires*,  
 expliquées d'après Moïse et la Bible  
 contre les systèmes de Copernic et de  
 Newton; — *sur les influences célestes  
 du magnétisme universel, et sur le  
 magnétisme animal*, que l'auteur  
 trouve pratiqué de temps immémor-  
 rial à la Chine; — *sur l'instrument  
 dit héliopt*, inventé par de Sornay  
 pour donner astronomiquement la  
 longitude en mer, par le soleil, au  
 méridien, contre le sentiment de La-  
 lande; — enfin, *sur deux moyens*,  
 déduits de faits historiques et d'ana-  
 logies physiques pour puiser, en  
 pleine mer, de l'eau douce et pota-  
 ble, 4 parties en un vol. in-8°, 1788.  
 Les deux dernières parties sont moins  
 systématiques par leur objet, que les  
 deux premières, traitées hypothéti-  
 quement et conçues dans les termes  
 d'une métaphysique qui fait tort aux  
 notions de physique, mêlées aux  
 idées de cosmologie ancienne dont  
 l'auteur s'appuie. M—D j.

LOMAZZO (JEAN-PAUL), pein-  
 tre, et savant italien, né à Milan, le  
 26 avril 1538, d'une famille distin-  
 guée du bourg de Lomazzo, près de  
 Côme, apprit la peinture dans l'a-  
 telier de J. B. de la Cerva, disciple  
 de Gaudence Ferrari (Foy. LANINO  
 et GAUDENCE). Elevé aussi dans l'é-  
 tude des belles-lettres, et doué d'une  
 imagination vive et féconde, il cul-  
 tivit en même temps la poésie et  
 la peinture : mais pénétré de cette  
 vérité si bien mise en honneur dans

l'école lombarde par Léonard de Vinci, que la connaissance de l'histoire, des mœurs et des costumes de tous les peuples anciens et modernes est nécessaire aux peintres, il l'étudia avec une sorte de profondeur, et joignit à cette étude celle de la géométrie et de la physique, principalement en ce qui concerne l'optique. Pour compléter ses études dans tout ce qui appartient à un véritable artiste, il parcourut l'Italie, et en rapporta une grande connaissance de la manière des différents maîtres, avec un accroissement d'érudition, et un goût encore plus décidé pour les belles-lettres. Tantôt on le voyait peindre à Milan; et tantôt il présidait une académie de savants et de beaux-esprits, qui s'était formée dans le Val de Bregno, près du lac de Côme. Il fut un de ceux qui, par leurs compositions poétiques, donnèrent le plus de célébrité à cette académie. Ses talents en peinture, et la justesse avec laquelle il appréciait les productions des autres artistes, le firent appeler à Florence par Cosme de Médicis, qui l'établit gardien d'une galerie dans laquelle il y avait plus de quatre mille tableaux, suivant le témoignage de Lomazzo lui-même; ce qui contribua beaucoup à lui procurer cette vaste connaissance des ouvrages de tous les peintres, qui caractérise ses écrits. Jérôme Cardan avait cru voir, dans ses calculs d'astrologie, que Lomazzo deviendrait aveugle: et pour cette fois les prédictions de l'astrologue ne furent point en défaut; car Lomazzo perdit réellement la vue à l'âge de 33 ans, si l'on en croit Argelati (*De Script. Mediol.*), Bianconi (*Guida di Milano*), et l'abbé Lanzi, qui n'a parlé que d'après eux. Cependant Orlandi

(*Abecedario pittorico*), même de 1753, corrigée et ée par P. Guarienti, et Lomazzo ne devint aveugle à un âge très-avancé, et peu avant sa mort. Mais comme on s'est trompé d'ailleurs sur la date de la naissance de Lomazzo, on est fondé à croire aussi peu exact sur celle de cet artiste. Une médaille en son honneur, en 1560, Argelati a vue dans le Musée de Bréra de Milan, portait Lomazzo avait alors 23 ans (*ann. xxiii, MDLX*). Si on voyait une colonne qui se branler, et cette légende *fulmina avaritiæ contentum*, on pourrait croire que c'était de peindre à fresque les effrayants effets de la débauche de S. Maria della Pace, une copie de la cène de Vinci; et la devise avec laquelle on se vante de peindre occasionnées par ceux pour lesquels il a fait cette peinture. On pourrait penser que son père, ne se contentant pas de peindre, mais se montrant parcimonieux à son égard, citait de fâcheuses traces de surplu, Lomazzo en étant magé par l'estime publique, une médaille lui fut décernée, et il voyait encore, en 1745, le grand biographe Mazzuchetti, qui il reçut de ses contemporains témoignages d'estime et d'admiration de tous les genres. Les plus célèbres poètes le célébrèrent dans Sigismond Foliani fit en 1745 un poème latin; Bernardini et J. B. Visconti lui en firent un autre en italien; La

Gandini, François Butti, Visconti, Bernard Balion Albani, etc., etc., le également dans leurs poèmes étaient si peu le réenthousiasme de circons, dans les siècles suivants, renouvelés par des écrivains, tels que Fontanello (*eloquenza italiana*), Cresella (*volgar Poesia*, vol. c. 32), Moriggia (*De diol.*), Ghilino (*Teatro*, P. Bosca (*De Orig. et lioth. Ambros.*), Pinellum), et par tous les Italiens publiés des Vies de peinteillante imagination, cette perspicacité, ce charme, que Baldini trouvait azzo déjà aveugle, attestait alors dans toute la son génie, et par conséquent avec résignation, et la me plus utile aux progrès ne ne l'aurait été son pinueillant en son esprit tout ait acquis de lumières par l'histoire et des sciences son art, et par l'examen t comparé des œuvres de eintres, il dicta le Traité re le plus important et le plet qui ait paru jusqu'à ce s en excepter ce recueil de s de Léonard de Vinci que lu Fresne publia le pre- ris, en 1651, in-fol., com- ritable traité de ce grand Voyez VINCI). Celui de Lo- rotégé dans toute la chré- un bref de Grégoire XIII, n privilège du roi d'Espa- ompose de sept livres. Le raité des proportions consi- nseulement dans les hom-

mes, mais encore dans les chevaux, et dans les différentes parties de l'architecture. Au second livre, où l'auteur s'occupe des mouvements, comme expressions des affections de l'ame; la différence avec laquelle se manifestent, au dehors, les passions, suivant les occasions et les caractères, est détaillée avec beaucoup de précision. Les couleurs, considérées entre elles sous le rapport chimique, et dans leur emploi sous un rapport moral et philosophique, forment le sujet du troisième livre. La lumière, ses effets directs ou réfléchis sur les différents corps, et la manière dont elle doit être distribuée en peinture, sont exposés d'une façon très-instructive, au quatrième livre. Le cinquième, consacré à la perspective, fait admirablement sentir ce que gagnent ou perdent les rayons visuels, suivant les distances et les différents points de vue. Là, exprimant son indignation contre ceux qui, dépositaires de quelques manuscrits d'autrui, s'attribuent ce qu'ils y puisent, il publie comme étant du Bramante ceux qu'il a de lui sur ses trois modes de perspective. Dans le sixième il examine l'art de la composition en peinture, et celui de l'ordonnance des choses : rien n'est plus riche en excellentes doctrines. Au septième, entrant dans le détail des compositions historiques et mythologiques, et considérant tous les êtres qui peuvent entrer dans une composition, il indique d'une manière sûre comment chacun d'eux doit être représenté. Partout les exemples viennent à l'appui des préceptes; et ces exemples sont tirés des ouvrages de 415 artistes en tout genre, cités et jugés dans le cours de l'ouvrage. « On y trouve, dit Lanzi, d'excellentes théories, des notices historiques

e de plus, qui n'existe dans des éditions connues. L'ouvrage a été traduit en anglais par K. Londres, 1598, in-fol. Le livre a été trad. en français, par Hilaire Pader, sous ce *Traité de la proportion naturelle et artificielle des choses*, se, 1649, in-fol. avec figures : ces livres n'ont jamais été traduits ; et, à mesure que la peinture dégénéra, les peintres, par l'amour-propre, ont repoussé en plus dans l'oubli le traité de Lomazzo. Cependant, tout ce qui est de mieux sur le moral de la peinture, par Lomazzo et autres artistes, est un ouvrage clandestinement fait à cette époque. II. *Rime varie divise in libri*, Milan, 1687, in-4° ; ouvrage que l'auteur, imitant dans sa langue ce que les peintres appellent *chi*, a peint en vers beaucoup de choses en l'honneur de Dieu, de rois, de princes, de saints, de peuples, de sculpteurs, des peintres, des sculpteurs, des architectes. III. *Vita di Lomazzo scritta in versi sciolti*, avec les *Rime varie*, etc. *Bella forma delle Muse*, Milan, 1591, in-4° ; ouvrage tiré des originaux grecs et latins, et dédié à un cardinal de Médicis. V. *Idea del disegno della pittura*, Milan, 1584, in-4° ; réimprimée dans la même langue, en 1591, même format. VI. *Il Compagno di scuola*, le nom de *Compagno Zavagnone* et *dra val de Bregno* (par le père Zavagnone Nabat près du val de Bregno), divisé en deux parties, par le comte Visconti - Borromeo, in-4°, Milan, 1585 et 1589 ; réimprimé in-12, dans la même langue, en 1627. VII. *Accademia di Valle di Bregno*, où sont

plusieurs poèmes en dialecte milanais usité dans cette académie, selon que l'assure Piccinelli qui a fait connaître cet ouvrage et le suivant, sans dire ni le lieu, ni l'année de leur impression. VIII. *Esposizione sopra il trattato dell'arte della pittura*. Lazare-Augustin Cotta (Voy. COTTA), dans ses additions, restées manuscrites, à son *Musæum Novariense*, dit qu'il possédait un cahier de poèmes de Lomazzo, en latin et en italien, également inédits. G—N.

LOMBARD (PIERRE), surnommé le *Maitre des sentences*, était né au douzième siècle, de parents pauvres et obscurs, dans un bourg de la Lombardie près de Novare. Ses heureuses dispositions lui méritèrent un protecteur, et on l'envoya faire ses premières études à Bologne : il passa ensuite en France, avec une lettre de recommandation de l'évêque de Lucques. Placé à l'école de Reims, par saint Bernard, il y fit de grands progrès dans les sciences qu'on cultivait à cette époque. De là, il se rendit à Paris, attiré par la célébrité des professeurs de l'université : il se proposait d'y passer quelques mois seulement ; mais le plaisir qu'il goûtait avec des condisciples, animés de la même ardeur pour l'étude, le détermina à s'y fixer. On croit qu'il est le premier qui ait reçu, à l'université de Paris, le grade de docteur. Il fut pourvu d'une chaire de théologie, qu'il remplit plusieurs années, avec beaucoup de succès : enfin, il succéda, en 1159, à Thibaut, évêque de Paris ; et, pendant le peu de temps qu'il occupa ce siège important, il se conduisit avec beaucoup de sagesse et de modestie. Il mourut le 20 juillet 1160, et fut inhumé dans le chœur de l'église de



» fort intéressantes, de judicieuses  
 » observations sur la pratique des  
 » meilleurs maîtres, beaucoup d'éru-  
 » dition sur la mythologie, sur l'his-  
 » toire, les mœurs, les costumes. »  
 Comme cet ouvrage, trop savant, trop  
 substantiel pour de jeunes élèves,  
 pourrait les décourager, Lanzi ne  
 leur en conseille pas la lecture. « Mais,  
 » continue-t-il, les maîtres avancés  
 » dans l'art ne peuvent se dispenser  
 » de le méditer; et ils doivent en  
 » faire lire les meilleurs chapitres à  
 » ceux de leurs disciples qui ont le  
 » plus de pratique et qui paraissent  
 » véritablement inspirés par le gé-  
 » nie de la peinture, parce qu'il n'est  
 » pas de livre plus propre à fécon-  
 » der l'esprit des jeunes gens en idées  
 » de peinture pour chaque sujet, à  
 » les inspirer plus heureusement,  
 » à les instruire de ce qu'ils doivent  
 » savoir. . . . » Loin de ressembler  
 aux maîtres qui mettent une si ridi-  
 cule importance à se faire copier  
 par leurs élèves, Lomazzo avait pour  
 maxime qu'un jeune artiste court le  
 risque de perdre ou de détériorer  
 son talent en imitant les peintures  
 d'autrui, soit par des copies, soit par  
 des calques. Il veut que le peintre  
 vise à être original, en créant, à lui  
 seul, dans son esprit, toutes ses com-  
 positions, et qu'il ne se permette de  
 copier que les objets de détail. Il  
 avait senti le prix de l'originalité, dès  
 l'âge de vingt-deux ans, lors même  
 qu'il peignait sa copie de la Cène de  
 Léonard; car en respectant les per-  
 sonnages, il s'était permis des varian-  
 tes singulières dans tout le reste (1).  
 Ses compositions, bien conçues, at-  
 tachent par la nouveauté même bi-

zarre de ses idées. Telle est sa grande  
 fresque, représentant un *Repas en  
 maigre*, dans le réfectoire des Augus-  
 tins à Parme, et l'*Offrande de Mel-  
 chisedech* chez les chanoines réguliers  
 de Santa Maria della Passione, à Mil-  
 lan : la beauté de ce dernier morceau  
 avait décidé ces religieux à conver-  
 tir le réfectoire en bibliothèque; mais,  
 depuis leur suppression, ce  
 local est devenu un collège de danse  
 et de musique. Les autres tableaux  
 du même artiste les mieux conser-  
 vés, sont le *Christ au jardin des Oli-  
 viers*, dans l'église paroissiale de S.  
*Maria de' Servi*, à Milan; et, dans  
 celle de St.-Marc de la même ville,  
 une *Vierge tenant sur son sein  
 l'Enfant-Jésus qui tend les clefs à  
 saint Pierre*. Les autres peintures de  
 Lomazzo ne sont plus connues que par  
 la notice qu'il en a donnée dans ses  
 poésies intitulées : *Grotteschi*. Sa vie  
 qu'il écrivit lui-même en vers *sciolti*,  
 autoriserait à croire qu'il parvint à  
 un âge avancé; mais on ne connaît  
 pas l'époque de sa mort. On voit par  
 une édition de ses écrits dirigée par  
 lui-même, qu'il vivait en 1591; et  
 tout indique qu'il mourut à la fin du  
 seizième siècle : il était encore en  
 réputation vers le milieu du dix-hu-  
 tième, dans la galerie des grands  
 ducs de Toscane, où l'on montrait  
 un très-beau portrait de lui, peint  
 par lui-même. Ses productions litté-  
 raires sont : I. *Trattato della Pittu-  
 ra diviso in sette libri*, Milan, 1584,  
 in-4°; réimprimé, en 1585, en  
 1590, dans la même ville, avec ce  
 titre : *Trattato dell' arte della pit-  
 tura, scultura ed architettura libri  
 vii*, volume in-4° de 700 pages; les  
 deux dernières éditions contiennent  
 quelques augmentations; et l'on  
 trouve, dans un manuscrit de la bi-  
 bliothèque de Smith, à Venise, un

(1) La description de cette copie comparée à l'original se lit à la page 196 de l'*Essai historique, psychologique, sur le génie de Léonard de Vinci*, Milan, 1811, vol. in-8°.

le plus, qui n'existe dans  
s éditions connues. L'ou-  
ité traduit en anglais par  
Londres, 1598, in-fol. Le  
vre a été trad. en français,  
par Hilaire Pader, sous ce  
ité d' *la proportion na-*  
*artificielle des choses*,  
1649, in-fol. avec figures :  
livres n'ont jamais été  
et, à mesure que la pein-  
général, les peintres, par  
mour-propre, ont repoussé  
plus dans l'oubli le traité  
zo. Cependant, tout ce qui  
le mieux sur le moral de  
Lain, se et autres artistes  
rit sur la peinture, est un  
clandestinement fait à cet  
II. *Rime varie divise in*  
*i*, Milan, 1687, in-4° ;  
le l'auteur, imitant dans sa  
que les peintres appellent  
, a peint en vers beau-  
hoses en l'honneur de Dieu,  
s sacrés, des princes, des  
es, des peintres, des sculp-  
es architectes. III. *Vita di*  
*scritta in versi sciolti*,  
vec les *Rime varie*, etc.  
*a forma delle Muse*, Mi-  
1, in-4° ; ouvrage tiré des  
rees et latins, et dédié à  
d de Médicis. V. *Idea del*  
*ella pittura*, Milan, 1584,  
reimprimée dans la même  
11591, même format. VI.  
*, rime in lingua milanese*,  
nom de *Compà Zavargna*  
*tra val de Bregno* (par le  
Zavargna Nabat près du val  
10), divisé en deux parties,  
u comte Visconti - Borro-  
4°, Milan, 1585 et 1589 ;  
né in-12, dans la même  
n 1627. VII. *Accademia*  
*alle di Bregno*, où sont  
xxxv.

plusieurs poèmes en dialecte mila-  
nais usité dans cette académie, se-  
lon que l'assure Piccinelli qui a fait  
connaître cet ouvrage et le suivant,  
sans dire ni le lieu, ni l'année de  
leur impression. VIII. *Esposizione*  
*sopra il trattato dell'arte della*  
*pittura*. Lazare-Augustin Cotta (Voy.  
COTTA), dans ses additions, res-  
tées manuscrites, à son *Museum*  
*Novariense*, dit qu'il possédait un  
cahier de poèmes de Lomazzo, en  
latin et en italien, également inédits.  
G—N.

LOMBARD (PIERRE), surnommé  
le *Maitre des sentences*, était né  
au douzième siècle, de parents pau-  
vres et obscurs, dans un bourg de  
la Lombardie près de Novare. Ses  
heureuses dispositions lui méritèrent  
un protecteur, et on l'envoya faire  
ses premières études à Bologne : il  
passa ensuite en France, avec une  
lettre de recommandation de l'évê-  
que de Lucques. Placé à l'école de  
Reims, par saint Bernard, il y fit  
de grands progrès dans les sciences  
qu'on cultivait à cette époque. De là,  
il se rendit à Paris, attiré par la  
célébrité des professeurs de l'univer-  
sité : il se proposait d'y passer quel-  
ques mois seulement ; mais le plaisir  
qu'il goûtait avec des condisciples,  
animés de la même ardeur pour  
l'étude, le détermina à s'y fixer. On  
croit qu'il est le premier qui ait reçu,  
à l'université de Paris, le grade de  
docteur. Il fut pourvu d'une chaire  
de théologie, qu'il remplit plusieurs  
années, avec beaucoup de succès :  
enfin, il succéda, en 1159, à Thi-  
baut, évêque de Paris ; et, pendant  
le peu de temps qu'il occupa ce  
siège important, il se conduisit avec  
beaucoup de sagesse et de modestie.  
Il mourut le 20 juillet 1160, et fut  
inhumé dans le chœur de l'église de

Saint-Marcel, où l'on voyait, il y a quelques années, son tombeau décoré d'une épitaphe très-honorable (1). La faculté de théologie a toujours eu en vénération la mémoire de ce savant prélat; et chaque année elle faisait célébrer une messe le jour anniversaire de sa mort. On a de lui : I. Un Cours de théologie sous le titre de *Sententiarum libri IV*, Nuremberg, 1474 (2); Venise, 1477, 1480, 1486, in-folio : les premières éditions sont encore recherchées. Malgré les erreurs qu'il contient (3), cet ouvrage a joui long-temps de la plus grande vogue dans les écoles; il serait impossible de citer toutes les éditions qui en ont paru dans le XVI<sup>e</sup>. siècle (4) : le nombre des commentateurs qu'il a eus est immense. J. Pits ou Pitseus en comptait cent soixante, parmi les Anglais seuls; l'abbé Racine, deux cent quarante-quatre, en tout, et le comte San-Raphaël presque une fois autant. Les deux plus célèbres sont

(1) Cette épitaphe porte que P. Lombard mourut le XIII des kalendes d'août (20 juillet) 1164; mais on sait que Maurice de Sully fut élu évêque de Paris, en 1160; et la plupart des critiques en ont conclu que la date de 1164 avait été ajoutée à l'épitaphe. Cependant les rédacteurs des *Mémoires de Trévoux* fournissent un autre moyen de résoudre cette difficulté. « Ne pourrait-il pas être, disent-ils, que P. Lombard eût quitté l'épiscopat, en 1160; qu'alors Maurice de Sully lui eût succédé, et que Pierre s'étant retiré au faubourg Saint-Marcel, y soit mort en 1164? » Ne serait ce point même par cette raison qu'il a été enterré dans l'église de Saint-Marcel? (*Mémoires de Trévoux*, nov. 1764, p. 1248.)

(2) Cette édition est citée non-seulement par Maittaire, mais par Sauthert même, *Historia Bibliothecæ Noribergensis*, Nuremberg, 1643, in-24, pag. 125.

(3) L'abbé Racine, dans son *Abrégé de l'histoire ecclésiastique* (tom. v), lui reproche jusqu'à vingt-six erreurs; Jean de Cornouailles, son disciple, ni l'abbé Joachim, n'en avaient pas tant remarqué. Dans un endroit, P. Lombard examine si Jes.-Chr., comme homme, était une personne ou quelque chose, et il décide que ce n'était pas quelque chose (*non est aliquid*). Cette singulière conclusion fut condamnée par le concile de Tours, en 1163, et par le pape Alexandre III.

(4) Cet ouvrage fut encore réimprimé plusieurs fois dans le dix-septième siècle. La dernière édition paraît être celle de Rouen, 1677, in 4<sup>o</sup>.

Saint-Thomas d'Aquin et Estius. On trouvera une analyse très étendue de cet ouvrage dans l'*Hist. littér. de France*, tom. XII, et dans l'*Hist. des auteurs ecclésiastiq.*, par D. Ceillier, tom. XXIII. Pierre Baudiu ou Baudinus, contemporain de P. Lombard, en avait fait un *Abrégé*, qui est resté long-temps inconnu; Chelidonius, abbé des bénédictins écossais à Vienne, en ayant retrouvé une ancienne copie, fit imprimer cet ouvrage en 1519, in-folio, avec une dédicace à l'empereur Maximilien, dans laquelle il accuse P. Lombard de plagiat; mais l'erreur où était Chelidonius a été reconnue depuis, et P. Lombard justifié. II. *Glossa in psalterium Davidis*, Nuremberg, 1478, in-folio, première édition très-rare; Paris, 1533, 1537, 1541, in-folio : l'auteur a inséré dans ce commentaire la *Glose interlinéaire* d'Anselme de Laon. III. *Commentaire sur la Concorde évangélique*, 1483 et 1561, deux éditions citées dans l'*Hist. littéraire de France*. IV. *Collectanea in omnes D. Pauli epistolas*, etc., Paris, 1535, 1537, in-fol., et réimprimé plusieurs fois in-8<sup>o</sup>. Les ouvrages suivants sont restés manuscrits : *Glose sur le livre de Job*; — *Sermons pour les dimanches et les fêtes de l'année*; — *Deux Lettres*; — une *Méthode de théologie*; — et enfin, son *Apolo-gie*, pour se justifier de l'accusation de nihilisme, portée contre lui par Jean de Cornouailles, l'un de ses disciples, qui parvint à le faire condamner par le concile de Tours. On peut consulter, pour plus de détails, Tiraboschi *Istor. letter.*, tom. III, p. 301 et suiv., et les *Piemontesi illustri*, tom. 1<sup>er</sup>.

W—2

LOMBARD (JEAN-LOUIS), savant professeur d'artillerie, naquit

ourg en 1723. Avidé de toute le connaissances, il fut, à 18 ;u docteur en philosophie à sité de Strasbourg : il réunis- culture des sciences mathés- et physiques, celle de la des langues anciennes et mo- de l'archéologie même et de rudence. Reçu, vers 1743, au conseil souverain d'Al- partit pour Paris, où il em- natre années à se perfection- is les connaissances qu'il quises : ce fut au bout de ce en 1747, qu'il se fit rece- cat au parlement de Metz, lequel il plaïda plusieurs avec quelque distinction. Il it à Metz connaissance avec d, savant professeur à l'é- artillerie de cette ville; il a main de sa fille, et la rési- de sa place, à laquelle il imé en 1748. Ce fut alors reprit la traduction des *Nou- rincipes d'artillerie* de Ben- obins, bon ouvrage que Léo- ler avait commenté, et qui pas connu en France (1). rage parut en 1783, sous ce *ouvrage* *Principes d'artille-* traduits de l'allemand, avec s. Dijon et Paris, Jombert, ig. Cette traduction parut si Keralio, qui avait aussi en- de faire passer dans notre e travail de Robins et d'Eu- il abandonna son ouvrage. plus, Lombard ajouta au raduction des *Nouvelles ex- s faites à Wolwich* (2) *maître les vitesses initiales*

1. et en 1771, Dupuis fils, avaient déjà eue une traduction de l'ouvrage de nais ces traductions n'étaient pas ac- s du commentaire d'Euler s des *Transactions philosophiques*, 1.

*des boulets*, et celle d'un extrait de la *Dissertation d'Euler sur l'expli- cation des phénomènes de l'air* (1); il y joignit aussi d'excellentes notes. En 1759, lors de l'établissement de l'école d'artillerie d'Auxonne, Lom- bard y fut envoyé pour y occuper une chaire de professeur; place qu'il rem- plit avec distinction, jusqu'à sa mort, arrivée le 1<sup>er</sup>. avril 1794. C'était pour donner à ces écoles un cours de mathématiques, supérieur à celui de Camus, que, d'après le désir du gou- vernement, Lombard avait com- posé un *Traité de géométrie*, qui est resté inédit, le cours de Bezout ayant été agréé. Il fut chargé par le minis- tère de se réunir, en 1766, à son con- frère Brackenhoffer, de Strasbourg, pour substituer au cours de Bezout, en ce qui concerne la marine, des applications relatives à l'artillerie. Quoiqu'un tel livre fût fort utile, Bezout intervint pour protéger son ouvrage; et Lombard, après un tra- vail infructueux de plus d'un an, eut le désagrément d'avoir mécon- tenté Bezout, et d'être abandonné du ministre. Revenu à sa chaire, il mit à profit son expérience et ses con- naissances profondes; il publia, en 1787, en un vol. in-8<sup>o</sup>., des *Tables du tir des canons et des obusiers*: on trouve dans cet ouvrage estimé le résultat des épreuves faites à l'é- cole d'Auxonne, en 1786, sur le tir des bombes avec le canon, et sur les portées des mortiers. Le savant professeur, ayant embrassé le parti de la révolution, voulut la servir par un ouvrage qui fut alors très- utile: il fit imprimer, en 1792, pour le service des canoniers volontaires, une *Instruction sur la manœuvre et*

(1) Extrait des *Mémoires de l'Académie de Pé- tasbourg*, novembre 1767.

le tir du canon de bataille, Dole, in-8°. fig. Ce fut au milieu de ses travaux que Lombard termina sa carrière, à Auxonne, occupé de l'impression deson *Traité du mouvement des projectiles, appliqué au tir des bouches à feu*; cet ouvrage ne parut qu'en l'an V, à Dijon, 1 vol. in-8°, fig. Lombard, très-savant dans les mathématiques et dans tout ce qui concernait son état, réunissait plusieurs connaissances très-variées, parlait plusieurs langues, écrivait élégamment, s'exprimait avec facilité, et n'était étranger ni à la littérature, ni au dessin, ni à la musique. M. Amantou, membre de l'académie de Dijon, publia, en 1802, des *Recherches biographiques sur Lombard*, in-8°, de 48 pages. D—B—S.

LOMBARD (CLAUDE-ANTOINE), chirurgien, naquit à Dole en Franche-Comté, en 1741. Ses parents, quoique peu riches, lui firent faire quelques études, après lesquelles ils le mirent chez un chirurgien de la ville, pour apprendre un art qu'il devait un jour exercer avec tant de distinction. Il fut bientôt en état de se présenter pour faire partie de la communauté des maîtres de Dole; mais ceux-ci, effrayés peut-être de l'ascendant qu'il ne manquerait pas de prendre sur eux par des talents et par une activité qu'ils ne pourraient égaler, mirent à sa réception tant d'obstacles, et lui suscitèrent dans le cours de ses épreuves tant de difficultés, qu'il les récusait tous, et alla se faire examiner à Besançon, où il trouva des juges éclairés, exempts de passion et d'intérêt, qui, après des actes publics sévères, l'admirèrent à l'unanimité. Il devint ensuite chirurgien en chef de l'hospice civil de Dole. Lombard concourut, en 1776, à l'académie royale de chirurgie, et

obtint l'accessit. La question était celle-ci : « *Comment l'air par ses diverses qualités, peut-il influer dans les maladies chirurgicales, et quels sont les moyens de le rendre salutaire dans leur traitement ?* » En 1779, il remporta le premier prix sur ce sujet : « *Exposer les effets du mouvement et du repos, et les indications suivantes lesquelles on doit en prescrire l'usage dans la cure des maladies chirurgicales.* » Cette savante compagnie le nomma, en 1780, l'un de ses correspondants; et il en devint associé regnicole peu d'années après. Des troupes ayant été rassemblées sur les côtes de Normandie, Lombard fut nommé chirurgien en chef de cette petite armée; et, après une dislocation, on lui conféra le titre de chirurgien-major de l'hôpital militaire de Strasbourg. Il y débnta par sa *Dissertation sur l'importance des évacuans dans la cure des plaies vicieuses*, suivie d'*Observations sur la complication du vice vénérien et scorbutique*, in-8°, Strasbourg, 1782. Cet écrit, le premier qu'eût fait imprimer Lombard, fut censuré par le docteur Dehorne, rédacteur du journal de médecine militaire, lequel, vain et prétentieux lui-même, ne sut pas assez ménager cette double faiblesse chez l'auteur, qui lui déclara la guerre; et ne lui épargna ni les reproches de toute espèce, ni même les personnalités; car Lombard était violent, irascible, et ne convenait jamais de ses torts, ni de ses erreurs. Cette critique hâta la publication d'une autre dissertation faisant suite à la première, *sur l'Utilité des évacuans dans la cure des tumeurs, plaies anciennes, ulcères*, etc., Strasbourg, 1783, in-8°, de 240 pages. Ce second ouvrage échap-

et attaques de Dehorne, quoique fût pas exempt de défauts; sa critique craignit de renouveler la lutte dans laquelle son irréritable adversaire l'eût de nouveau réduit au silence. Lombard, de ce genre d'escrime, était rebelle par son opiniâtreté, son orgueil, et la fertilité de sa plume. Il eut de longues et de vives querelles littéraires, judiciaires et politiques, avec les médecins et les chirurgiens les plus estimés de Strasbourg; et son animosité était entretenue par un médecin allemand, encore plus irritabile et plus intolérant que lui. Ce scandale dura plusieurs années, et fut enfin terminé par Lombard, aux talents duquel on ne rendit toutefois justice, que rarement appelé par les Allemands pour les traiter, et qu'il se vit confiné dans son hôpital, et les militaires de la garnison. En 1786, in-8°, il a écrit *l'Utilité et l'abus de la compression et les propriétés de l'eau froide et chaude dans les maladies aiguës*. En 1790, il mit au jour son *Cours de chirurgie pratique et de la maladie vénérienne*, 2 vol. C'est dans cet ouvrage qu'on voit avec quelle âpreté il traitait les chirurgiens qui n'étaient pas de son avis; mais il faut convenir qu'il avait affaire à des hommes qui n'avaient rien de remarquable ni ses lumières. Cet ouvrage est peu connu, et il en est de même de ceux qui le suivirent, quoiqu'il y ait des choses intéressantes. En 1792, Lombard fut nommé chirurgien en chef de l'armée du Rhin; mais on ne fit que peu de campagnes, à cause de sa santé devenue chancelante. Il rentra dans son pays; et rendu à sa bibliothèque et à ses occupations favorites, il se

remit à écrire. Il fit paraître, en 1797, une *Instruction sommaire sur l'art des pansements, à l'usage des étudiants en chirurgie des hôpitaux militaires*, in-8°. de 162 pag.; et l'année suivante il donna la *Clinique chirurgicale relative aux plaies*, pour faire suite au livre précédent, in-8°. Les productions de Lombard sont remarquables par la beauté typographique. Elles n'ont point été recherchées avec assez d'empressement; et à peine quelques contemporains les connaissent-ils aujourd'hui, quoiqu'on ne puisse leur refuser le mérite de présenter des choses nouvelles, et de reproduire des doctrines saines et lumineuses. Après avoir essuyé plusieurs attaques d'apoplexie, il ne fit plus que languir sans mémoire et sans idées, et mourut le 15 avril 1811, dans une maison de campagne près de Paris. P. ET L.

LOMBARD (JEAN-GUILLAUME), conseiller de cabinet prussien, né à Berlin vers 1767, d'une famille de réfugiés français, pauvre et obscur, reçut néanmoins une éducation assez soignée. Il cultiva la poésie française, et fit, dans sa jeunesse, des traductions assez heureuses de quelques morceaux d'Osian et de Virgile. Ce faible mérite lui valut un emploi subalterne dans le cabinet particulier de Frédéric-le-Grand, auquel il avait adressé quelques épitres. Si les ministres furent peu de chose sous ce prince, on doit penser qu'un commis, dont toute l'occupation était de transcrire des lettres et des pièces de chancellerie, ne pouvait être un personnage important. Cependant ce fut dans cette place que Lombard prit le goût et la connaissance des grandes affaires. Après la mort de Frédéric II, un esprit agréable et une grande fa-

cilité de mœurs, joints à des connaissances en politique, qu'il avait le talent de faire bien valoir, attirèrent sur lui l'attention de Frédéric-Guillaume II, prince ennemi du travail, et qui aimait pardessus tout à recevoir des opinions toutes faites. Lombard devint, comme il le dit lui-même dans un de ses ouvrages, un *demi-favori*, et fut nommé secrétaire du cabinet. Dans ce poste important, loin de se pénétrer des obligations nouvelles qui lui étaient imposées, il ne cessa pas de faire des vers qui couraient les salons, et d'écrire des lettres rimées au roi et aux ministres. Admis aux plaisirs et aux intrigues de Rietz et de la comtesse de Lichtenau, il en contracta les goûts et les habitudes. Enfin la mort de Frédéric-Guillaume II, et la disgrâce de la comtesse, vinrent renverser sa fortune. Le nouveau roi l'éloigna des affaires, et le soumit à des épreuves sévères; mais cette disgrâce dura peu: la discrétion de Lombard, son dévouement, et plus encore peut-être ses rapports avec Haugwitz (1), triomphèrent de tout, et il finit par obtenir la confiance entière de son jeune maître (le roi actuel), qui l'éleva à la place de conseiller-privé. Lombard avait, dans le cabinet, la partie des affaires étrangères, c'est-à-dire qu'il était chargé de mettre sous les yeux du monarque tout ce qui tient à la politique extérieure. Elevé dans la doctrine que la Prusse ne doit jamais combattre sous des drapeaux opposés à la France, il subordonna toute sa politique à ce système; et c'est ce qui l'a fait considérer comme un des plus ardents promoteurs de la longue

(1) Lombard prouva sa reconnaissance à Haugwitz, en le faisant rappeler de son exil en 1805, pour l'opposer au prince de Haldenberg.

neutralité dans laquelle la Prusse persista jusqu'à la fin de 1806, malgré le parti des femmes et de la jeunesse qui voulait la guerre. Ses ennemis ont poussé l'animosité jusqu'à dire qu'il s'était vendu à la France. Quoi qu'il en soit, la guerre fut résolue malgré les conseils de Lombard. Lorsque les désastres de l'armée Prussienne l'obligèrent à s'éloigner, il se vit en butte à la fureur populaire, dans plusieurs villes où il passa: à Stettin, la populace le couvrit de boue, et on le traîna en prison par ordre de la reine; mais le roi le fit mettre en liberté. Depuis cette époque il n'eut plus aucune part aux affaires: après la paix de Tilsitt, il fut nommé secrétaire-perpétuel de l'académie de Berlin, dont il était membre depuis plusieurs années. Né avec une constitution faible qu'il ne ménageait, ni dans le travail, ni dans les plaisirs, il atteignit de bonne heure le terme de sa vie. L'affection de poitrine dont il était attaqué, fit, dans l'année 1811, des progrès si rapides, que les médecins lui conseillèrent de quitter le ciel rigoureux de Berlin. Après avoir séjourné quelque temps à Montpellier, il vint à Nice, où il mourut le 28 avril 1812. L'auteur de la *Galerie des caractères prussiens* (vol. in-12, Paris, 1808) trace de lui le portrait suivant qu'il dit extrait d'un mémoire particulier. « Le conseiller du cabinet, Lombard, est physiquement » et moralement épuisé. Ses connaissances se bornent à la littérature française; les sciences plus solides étudiées par l'homme d'état et par le savant, n'ont jamais occupé cet homme frivole. Initié de bonne heure aux orgies de Rietz et de la comtesse de Lichtenau, il prit part à leurs débauches, qui étouf-

t sa moralité, à la place de elle elles mirent une parfaite érence pour le bien et pour il. C'est dans les mains faibles pures d'un bel-esprit de basse action, dont le père fut perru-; d'un roué, qui joint à la ersion morale, le délabrement ique; d'un hébété, qui perd temps au jeu, dans des socié-ispides et insignifiantes: c'est les mains d'un homme pareil e trouve le maniement des af-sétrangères de la Prusse, dans période qui est sans exemple l'histoire moderne. » Ce por-ans doute exagéré, doit être é à l'irritation qu'avait pro-1 Prusse, à l'époque où il pa-osition pénible de ce pays; ndont on croyait que les mau-nseils de Lombard étaient une ncipales causes. D'Entraigues parlé fort mal de lui, dans son *ient d'un chapitre de Polybe sur le mont Athos*, 1805. L'auteur l'a traité avec égard, elui d'un ouvrage intitulé: *aux pour servir à l'his-des années 1805, 1806 et déliés aux Prussiens par un compatriote*, Paris, 1808, 1. Mais, malheureusement i mémoire du conseiller prus-on croit, avec beaucoup de , que cet ouvrage est de Lom-u-même. Ce qu'il y a de sûr, u'il fut imprimé à Paris par res et aux frais du gouverne-e ce temps-là. D—z—s.

OMBARDI (JÉRÔME), philolo-lien, né à Vérone en 1707, nis chez les jésuites, et pro-es humanités dans différents s. Ses talents lui méritèrent e de la plupart des hommes s de l'Italie, avec lesquels il

entretenait une correspondance sur des objets de littérature et d'éru-dition. Il eut aussi l'avantage d'être remarqué du pape Benoît XIV; et ce pontife, qui cultivait lui-même les lettres d'une manière si brillante, se plut à l'encourager. Après la sup-pression de la Société, Lombardi continua d'habiter la maison professe des jésuites à Venise, dont il était le bibliothécaire; et il y mourut le 9 mars 1792. On lui attribue: I. *Notizie spettanti al capitolo di Verona*, Rome, 1752. II. *Vita della B. Angela Merici di Brescia, fondatrice della compagnia di Sta. Orsola*, Venise, 1781. III. *Vita della B. Giovanna Bonomo, monaca Benedittina*, Bassano, 1783. On doit encore au P. Lombardi des éditions, 1°. de deux *Dissertations* du P. J. Luc Zuzzeri, l'une sur une médaille d'Attale Philadelphie, et l'autre sur une médaille de Faustine, Venise, 1747, in-4°. — 2°. des *Epistole ad diversos*, par George Stobée, évêque de Laubach, Venise, 1749; — 3°. de la *Coltivazione*, poème de Louis Alamanni, ibid., 1751; — 4°. du *Carême* du père Sagramoso, ib. 1764; — 5°. et enfin de *Dissertations*, extraites de l'ouvrage de Benoît XIV, *De Canonisation sanctorum*. Le P. Lombardi a laissé en manuscrit des *corrections* et des *additions* importantes pour le grand *Dictionnaire de la Crusca*. W—s.

LOMBART (PIERRE), graveur, né à Paris en 1612, étudia le dessin à l'école de Vouet; après avoir exercé dans cette capitale le talent de la gravure, il se rendit à Londres, où il travailla d'abord pour les libraires; mais il a surtout très-bien gravé le portrait. Son burin est vigoureux, et son dessin correct. Son portrait équestre de Charles I<sup>er</sup>,



d'après Van Dyck, est fort rare, et se vend fort cher, l'artiste ayant substitué, lors de la fin tragique de ce prince, la tête de Cromwell à celle du roi. On a de Lombart une *Suite de 12 Portraits*, d'après Van Dyck, assez estimés, dont deux d'hommes, et dix de femmes, connus sous le nom des comtesses de Van Dyck; un second *Portrait du Protecteur*, avec son page, d'après Walker, ainsi que le *Portrait de ce peintre*, celui de *Lafond*, gazetier de Hollande, ceux de la *duchesse d'York* et de *Samuel Moreland*, tous deux d'après Lely. Cet artiste a gravé aussi plusieurs sujets d'histoire, parmi lesquels nous citerons, la *Cène*, et la *Nativité*, d'après le Poussin, le *Saint Michel*, d'après Raphaël, la *Vierge assise sur un trône*, d'après Ann. Carrache, etc. Après un long séjour en Angleterre, il revint à Paris, où il mourut en 1682.

P—s.

LOMBERT (PIERRE), traducteur, né à Paris, s'était appliqué à l'étude de la jurisprudence, et avait été reçu avocat au parlement; mais il ne fréquenta point le barreau, et se contenta d'aider de ses avis les personnes qui le consultaient. Son goût pour la retraite se fortifia encore par ses liaisons avec les pieux solitaires de Port-Royal. Il renouça aux sciences profanes, pour se livrer entièrement à l'étude des Saints-Pères; et il entreprit de donner de meilleures traductions de leurs principaux ouvrages. Ce fut dans cette utile occupation qu'il passa le reste de sa vie; il mourut à Paris vers 1710. Les traductions qu'on a de lui sont: I. *L'Explication des premiers chapitres du Cantique des Cantiques*, par saint Bernard, Paris, 1670, in-8°. II. *Les OEuvres* de saint Cyprien, ibid., 1672, 2 vol. in-4°. Rouen, 1716, même for-

mat. Lombert y a joint une vie du saint martyr, assez exacte, et des remarques instructives. La chronologie des lettres est due en partie à Ant. Lemaître. III. *La Cité de Dieu*, de saint Augustin; Paris, 1675, 1693, 2 vol. in-8°, avec des notes. L'abbé Goujet en a donné une édition avec des remarques et la vie du traducteur, Paris, 1737; 4 vol. in-12. IV. *Les Principes de la vie chrétienne*, par le cardinal Bona, Paris, 1681. V. *Les Commentaires de St. Augustin, sur le sermon de la Montagne*, Paris, 1683; ibid., 1701, in-18. Toutes ces traductions sont estimées. Cependant Baillet (*Jugem. des savants*) reproche à Lombert d'être tombé dans le défaut d'Ablancourt, qui prête quelquefois ses pensées aux auteurs qu'il traduit, et s'applique seulement à les faire parler français.

W—s.

LOMEIER (JEAN), philologue hollandais; né en 1636 à Zutphen, où son père remplissait les fonctions du saint ministère, suivit les leçons des plus célèbres professeurs d'Allemagne et de Hollande, et se distingua dans tous ces cours par son assiduité et sa pénétration. Il reçut ensuite les ordres sacrés, exerça le pastorat à Deutschan, et fut rappelé en 1674 à Zutphen, pour en diriger l'église. Les curateurs de l'académie de cette ville le nommèrent, en 1686, à la chaire de belles-lettres et de philosophie, qu'il occupa avec beaucoup de distinction, et sans cesser de veiller aux intérêts de son troupeau. Lomeier mourut à Zutphen, le 2 déc. 1699. On a de lui: I. *De Bibliothecis liber singularis*, Zutphen, 1669; 2<sup>e</sup>. édition augmentée, Utrecht, 1680, 1 vol. in-8°. Jean-André Schmidt l'a réimprimé à la suite du livre de Mader: *De Bi-*

*Bibliothecis atq; archivis.* (Voy. J. J. MADER.) Cet ouvrage est divisé en quinze chapitres, dans lesquels l'auteur traite de l'origine des bibliothèques; des moyens employés avant Moïse pour conserver la mémoire des faits importants; des Bibliothèques des Hebreux, des Chaldéens, des Arabes, des Phéniciens et des Egyptiens; de celles des Grecs, des Romains; des Chrétiens, avant, pendant et après les siècles de barbarie; des bibliothèques les plus célèbres de l'Europe, et des autres parties du monde; de certains ouvrages dont on ne connaît qu'un seul exemplaire; des talents et des devoirs d'un bibliothécaire; de la situation, de la disposition et des ornemens d'une bibliothèque; et enfin des insectes qui rongent les livres et les manuscrits. La partie de cet ouvrage qui concerne les bibliothèques des anciens, est la plus curieuse. Le Gallois a tiré du livre de Lomeier le *Traité des plus belles bibliothèques de l'Europe*, mais sans le nommer une seule fois. (Voyez GALLOIS.) II. *Epimenides sive de veterum gentium lustrationibus syntagma*, Utrecht, 1681, in-4°.; deuxième édition, corrigée et augmentée, Zutphen, 1700, in-4°.; fig. Cet ouvrage est plein de recherches curieuses et intéressantes. III. *Dierum genialium sive dissertat. philologicarum decades duæ*, Deventer, 1694 et 1696, 2 vol. in-8°. Les trois premiers chapitres du premier volume contiennent des Dissertations sur la philosophie des anciens Scythes; — sur les quatre grandes monarchies: Lomeier s'éloigne de l'opinion commune des théologiens, des historiens et des chronologistes; — sur une petite figure d'Harpocrate, conservée dans

le cabinet de J. Smetius; — sur l'étymologie du nom de Tércence et les personnages les plus célèbres qui l'ont porté chez les Romains; — sur les sept sages de la Grèce; — sur les diverses manières de prier indiquées par saint Paul, etc. Le quatrième chapitre renferme des remarques critiques sur le Nouveau Testament grec d'Etienne Courcelles. Dans le cinquième. Lomeier cherche à concilier les passages des évangiles de saint Marc et de saint Jean, sur l'heure à laquelle le Sauveur expira; et, dans le septième, il explique le passage de saint Mathieu (v. 13), où les apôtres sont appelés le *sel de la terre*. Les Dissertations que renferme le second volume roulent: la première, sur la ville de Zutphen; la seconde intitulée, *Philopator*, sur l'amour de la patrie, et les citoyens qui se sont honorés par leur dévouement pour leur pays: l'auteur y examine différentes questions qui se rattachent à son sujet, telles que l'ingratitude des anciennes républiques, l'ostracisme, la sentence de J.-C., que nul n'est prophète dans son pays, etc. La septième contient des recherches sur la coutume des juifs de délivrer des prisonniers aux fêtes solennelles. La huitième traite des stigmates, et la neuvième des scribes. On doit encore à Lomeier une édition de l'*Agonistica sacra* de Jacques Lydius, Zutphen, 1700, in-12, avec des additions. W—s.

LOMÉNIE (ANTOINE DE), seigneur de la Ville-aux-Clercs, était fils de Martial de Loménie, greffier du conseil, qui fut tué à la saint Barthélemi, en 1572. Henri IV nomma le fils ambassadeur à Londres, puis secrétaire d'état, pour le dédommager de ce funeste événement. Antoine de Loménie s'acquitta toujours avec

zile et talent des missions qui lui furent confiées, et il mourut, en 1638, à l'âge de 78 ans. Il légua à la bibliothèque du Roi 340 volumes de manuscrits, qui forment un recueil précieux de pièces historiques, connu sous le nom de *Manuscrits de Brienne*. Z.

LOMÉNIE (HENRI-AUGUSTE DE), comte de Brienne, fils du précédent, naquit à Paris en 1594 : il obtint, dès l'âge de vingt ans, la survivance de la charge de secrétaire d'état, que remplissait son père. En 1623, il fut nommé par Louis XIII, capitaine du château des Tuileries ; et, deux ans après, il fut envoyé en Angleterre, pour dresser les articles du mariage de Henriette de France avec le prince de Galles. Il accompagna ensuite le roi au siège de la Rochelle, et dans ses voyages d'Italie et de Languedoc. Après la fameuse journée des dupes, en 1630, il fut chargé de persuader à la reine mère (Marie de Médicis) de ne point s'abandonner à son ressentiment ; et elle se repentit, mais trop tard, de n'avoir pas écouté ce sage conseil. Le comte de Brienne, cédant à ses ennemis, se démit, en 1643, de sa charge de secrétaire d'état ; mais il ne tarda pas d'être replacé avec le même titre à la tête du département des affaires étrangères. Il se conduisit avec prudence et fermeté pendant les troubles de la minorité ; obtint, en 1661, la permission de résigner sa charge à son fils aîné (Louis-Henri de Loménie), et mourut en 1666. Son *Oraison funèbre*, prononcée par le P. Sénault de l'Oratoire, a été imprimée. Le comte de Brienne a laissé des *Mémoires* contenant les événements les plus remarquables des règnes de Louis XIII et de Louis XIV, jusqu'à la mort du

cardinal Mazarin (1661), in-fol. ; c'est de ce recueil qu'on a extrait les *Mémoires du comte de Brienne, pour servir à l'instruction de ses enfants*, Amsterdam, 1719, 1723, 3 vol. in-12. On y trouve un grand nombre d'anecdotes et de faits curieux, racontés avec beaucoup de franchise. L'éditeur y a fait des additions qui remplissent le troisième volume, et l'étendent jusqu'à l'année 1681. On a encore du comte de Brienne : *Réponse aux Mémoires du comte de la Châtre* ; elle a été insérée dans le *Recueil de diverses pièces curieuses*, etc., Cologne (Elzevir), 1664, in-12, et dans le *Conservateur*, juillet 1760 : c'est une apologie de la reine-mère, et la justification de plusieurs reproches que la Châtre avait adressés au comte de Brienne. On conserve à la bibliothèque du Roi, ses *Lettres et Négociations*. W—1.

LOMÉNIE (LOUIS-HENRI DE), comte de Brienne, fils aîné du précédent, né en 1635, eut, à l'âge de seize ans, la survivance de la charge de secrétaire d'état au département des affaires étrangères que possédait son père, et fut fait conseiller d'état la même année. Desirant connaître les mœurs des peuples et le caractère des ministres avec lesquels il aurait un jour à traiter, il se mit à voyager dans les différentes cours de l'Europe. Il apprit la langue allemande à Maïence, et parcourut la Hollande, le Danemark et la Suède. Il fut chargé, dans ce dernier pays, de complimenter, au nom du roi de France, Charles Gustave, sur son mariage avec la princesse de Holstein. Il poussa ses courses jusqu'en Laponie et en Finlande, d'où il se rendit en Pologne, et alla visiter plusieurs souverains de l'Allemagne

talie. De retour dans sa patrie, après une absence de plus de six ans, il reparut à la cour de Louis XIV, avec une grande variété de connaissances très-propres à le rendre intéressant. Le roi l'emmena à Fontarabie, où il remplissait les fonctions de secrétaire d'état au service de ce prince. Le comte de Lomenie, son père, accablé d'années et de misères, obtint, trois ans après, la permission de se démettre de sa charge de secrétaire d'état, en faveur d'un jeune Lomenie qui ne l'exerça que quelques mois. Sur la fin de l'année, toute la cour fut extrêmement étonnée de le voir descendre d'un haut rang, pour se retirer dans une congrégation de l'Oratoire. Lomenie fut diversement inconnu dans le monde. Les uns attribuèrent à la profonde douleur qu'il ressentit de la mort de sa fille, fille de M. de Chavigny, secrétaire d'état sous Louis XIII, et qui avait éprouvé de grands maux et avait péri ; les autres, à ses aventures de jeu, où sa fortune s'était trouvée compromise qui avait porté le roi à lui faire secrètement de se démettre de sa charge. C'est à quoi il allusion dans ses Mémoires où il dit que M. de Péréfixe, joueur jusqu'à briser tous les tables quand il perdait, l'avait conseillé, lui comte de Brienne, de ne pas être un peu *filou*. » Quoi qu'il en soit, la vérité de cette anecdote, on peut regarder la vie édifiante qu'il mena dans l'Oratoire, depuis jusqu'en 1670, comme une preuve de sa fante. Il reçut le sacerdoce, s'appliqua sérieusement à l'étude de l'Écriture-Sainte, et toutes les parties de la science ecclésiastique, sous les habiles professeurs du séminaire de Saint-Ma-

gloire, où il avait fixé sa résidence. Sa ferveur, qui s'était soutenue pendant plusieurs années, se refroidit enfin ; et elle fut remplacée par une passion toute profane dont il se sentit épris pour une certaine dame que, dans l'histoire secrète du jansénisme, il appelle *une dixième Muse, dont il était fou, et pour laquelle il faisait des vers de galanterie*. Cette passion le jeta dans un tel délire, et lui fit commettre tant d'extravagances, que le régime de l'Oratoire se vit forcé, au commencement de 1670, de lui signifier l'ordre de sortir de la congrégation, à cause de sa *mauvaise conduite*. Peu de temps après, il reprit le goût des voyages, et se laissa entraîner à de nouvelles folies. Il s'enflamma, dit-on, pour la princesse de Mecklembourg, et eut la témérité de lui déclarer sa passion. Louis XIV, à qui cette princesse en porta ses plaintes, enjoignit à Lomenie de revenir à Paris. Ou l'enferma d'abord dans deux maisons de Bénédictins, successivement, sans qu'il devint plus sage. Il fallut alors le confiner à Saint-Lazare. Pendant son séjour dans cette prison, l'ardeur avec laquelle il se livra aux questions du jansénisme, acheva de lui faire perdre la tête. La raison ne lui revint qu'au bout d'un grand nombre d'années. Ce rétablissement qui contrariait les projets de sa famille, ne le rendit pas d'abord à la société. On paraissait décidé à lui laisser finir ses jours parmi les fous de Saint-Lazare, mais ayant recouvré sa liberté après dix-huit ans de détention, le premier usage qu'il en fit fut de porter plainte au roi contre les injustes procédés de ses parents. L'interdiction dont il était frappé, fut aussitôt levée. La honte de se remontrer dans le monde après tout ce qui lui était arrivé,

l'obligea de vivre dans la retraite. Il finit par se retirer, en 1696, dans l'abbaye de Château-Landon, dont un de ses parents était abbé, pour y passer chrétiennement le reste de ses jours; et il y mourut le 17 avril 1698. Les ouvrages imprimés du comte de Lomenie, sont : I. *Ludovici Henrici Lomenii Briennæ comitis regi à consiliis, actis et epistolis itinerarium*; Paris, 1660, in-12.; 1662, in-8°. édition revue par Charles Patin, augmentée, et ornée d'une carte géographique faite par Sanson. Cette relation de son premier voyage est écrite d'un style vif, laconique, pur et élégant. II. *De Pinacotheca sua*, Paris, 1662, in-8°. C'est une description en vers et en prose de sa galerie de tableaux, adressée en forme de lettres à l'ambassadeur du prince d'Orange. Le style de cette description a les mêmes qualités que celui de l'ouvrage précédent. III. *Recueil de Poésies chrétiennes et diverses* (de divers auteurs), Paris, 1671, 3 vol. in-12. Ce recueil formé par M. de Lomenie fut attribué à Lafontaine qui en avait fait l'épître dédicatoire au prince de Conti, à la prière duquel Brienne en composa aussi l'avertissement. IV. *Les Institutions de Taulère, traduites en français*, Paris, 1665, in-12; 1668, in-8°. V. *La Vie et les Révélations de Sainte Gertrude*, etc., Paris, 1673, in-8°. sous le nom du P. Mege. La préface et le cinquième livre sont de Bulteau. VI. *Poésies diverses, latines et françaises*. Ce recueil, publié par Gomberville, contient quelques pièces d'un très-bon goût. C'est sans fondement que Chapelain avance que Benjamin Priolo et le P. Cossart y avaient la meilleure part. VII. *Remarques sur les règles de la Poésie française*,

qu'on trouve à la suite de la *Nouvelle Méthode latine de Port-Royal*, septième édition in-8°. Châlon a inséré ces remarques presque entières dans son *Traité des règles de la Poésie française*, sans dire où il les avait puisées. On a conservé quelques-uns des manuscrits de M. de Brienne : 1°. *Relation de ce qui se passa au mariage de Louis XIV, à Fontarabie*, in-folio, annoncée dans le catalogue des livres de Bousier. 2°. *Commentaires sur le N. T., avec des Explications morales en français*, 2 vol. in-fol., qui étaient dans le cabinet de Martin Bilet de Fanières. 3°. *Vie de N. S. J.-C., tirée du Nouveau Testament*, ibid. 4°. *Remarques sur l'Histoire critique du vieux Testament de R. Simon*, ibid. Ces trois ouvrages furent le fruit de sa retraite à Saint-Magloire. 5°. *Mémoires de L. H. de Lomenie, comte de Brienne, ci-devant prisonnier d'état, et maintenant prisonnier à Saint-Lazare, contenant plusieurs particularités importantes et curieuses, tant des affaires et négociations étrangères que dans le royaume, qui ont passé par ses mains, aussi bien que des intrigues secrètes du cabinet dont il eut connaissance depuis l'an 1643 jusqu'en 1682 inclusivement*, in-fol. 6°. *Poème sur les fous qui étaient enfermés à Saint-Lazare* (dans lequel il ne s'est pas oublié lui-même). Pendant le séjour que le comte de Brienne fit à Saint-Magloire et à Saint-Lazare, ce qui comprend un espace de vingt-cinq ans, il s'occupé à recueillir des extraits raisonnés des anciens Pères, des Annales de Baronius et du Corps du droit canon, à traduire en français divers poètes et historiens latins, et à composer des traités sur différentes ma-

Tous ses manuscrits furent perdus à sa mort. Il ne s'en est conservé que des fragments plus ou moinsendus dans les cabinets des

Le plus singulier est l'*Histoire secrète du jansénisme*, qu'il reprit avec l'abbé Cassagne, et qu'il fit imprimer en prison à Saint-

Cet abbé étant mort lors de sa détention, son histoire n'en était encore que dans le troisième livre, M. de Lamoignon la refondit, la continua en dialogue, sur un ton plaisant-satirique, afin, disait-il, de satisfaire ses lecteurs que la sèche-

matière aurait pu dégoûter. Ce dialogue entre le duc de Bourgogne et le duc de Lorraine, qui se retirent à Port-

et Lancelot qui l'instruit sur ce qu'il doit y tenir, est le plus intéressant. Il est bien écrit; la conversation en est très-délicate. C'est le meilleur endroit de l'ouvrage qui a été

écrit; les caractères y sont très-bien saisis; tout le reste est empreint d'une imagination vive.

On y trouve quelques anecdotes curieuses sur les chefs de cette secte, avec lesquels il avait eu plusieurs coup de liaisons. On voit

ce qu'il a écrit, qu'il avait beaucoup d'esprit et de talent; mais son caractère et l'inconstance de sa

étaient lui rendirent ces dons inutiles. T—D.

FRANÇOIS DE BRIENNE (FRANÇOIS-CHARLES DE), cardinal, né à Paris, en 1727, fit ses études à Paris d'Harcourt. Ayant cédé à son frère son droit d'aînesse, il entra dans l'état ecclésiastique, et fut

en Sorbonne, le 30 octobre 1752, sa thèse que celle de l'abbé de La Motte. Il ne fut pas oublié, mais dans l'abbé Mey signala plusieurs fois des hasards. Toutefois

de Brienne fut fait prêtre,

et il reçut le bonnet de docteur le 8 mars 1752; l'archevêque de Rouen lui donna des lettres de grand-vicaire. On croit qu'il rédigea, avec Turgot, qui portait alors le petit collet, l'écrit intitulé *Le Conciliateur ou Lettres d'un ecclésiastique à un magistrat*, 1744;

écrit qui roulait sur les différends entre le clergé et le parlement, et dont Naigeon, Condorcet et Dupont de Nemours ont donné successive-

ment des éditions. L'abbé de Brienne était aussi fort lié avec Morellet, et même avec d'Alembert. En 1758,

il fit le voyage de Rome, et fut conclaviste du cardinal de Luynes, lors de l'élection de Clément XIII. Le 17 août 1760, il fut nommé évêque de

Condom. Il occupa peu de temps ce siège, et remplaça M. Dillon, à Toulouse, le 2 février 1763. M. de Brienne avait la réputation d'être adminis-

trateur, et on loue son gouvernement sous le rapport temporel. Une épizootie arrivée dans son diocèse, en

1774, lui donna occasion de montrer sa générosité, et en même temps ses soins pour exciter les largesses des

personnes opulentes. En 1776, il ouvrit à Lévigac une maison où les filles de parents nobles reçurent une éducation convenable.

Ce fut à lui que Toulouse dut de profiter, pour le transport de ses marchandises, du canal Caraman, auquel il réunit la Garonne avant sa

sortie de la ville, par un canal qui conserve encore le nom de Brienne. Par lui tous les pauvres eurent une

ressource assurée dans les filatures de coton qu'il avait établies sous la direction des sœurs de la charité. L'hôpital fut doté, et des lits furent

fondés par ses largesses; enfin il fit, à l'école militaire, les frais de l'éducation d'un grand nombre d'élèves.

Son administration spirituelle fut mêlée de bien et de mal. Il rétablit dans son diocèse, en 1768, l'usage des conférences ecclésiastiques; on n'en put tenir, il est vrai, qu'un petit nombre, et l'archevêque n'y parut pas. Il condamna par un mandement du 26 août 1770, un livre publié à Toulouse par l'abbé Andras, sous le titre d'*Histoire générale à l'usage des collèges*, livre qui n'était guère qu'un abrégé de l'*Essai sur l'Histoire générale* de Voltaire. On voit par sa *Correspondance* combien ce dernier fut mécontent de cette condamnation : mais d'Alembert prit, auprès de lui, le parti du prélat; et dans ses lettres des 4 et 21 décembre 1770, il dit que l'archevêque a fait tout ce qui était en lui pour éviter cet éclat, mais qu'on lui a forcé la main, et que *dans sa place il n'est pas le maître de s'abandonner tout-à-fait à son caractère et à ses principes*. M. de Brienne établit à Toulouse un petit séminaire; le 5 novembre 1782, il tint son synode diocésain, où l'on s'occupa principalement des portions congrues, et des secours à accorder aux ecclésiastiques vieux et infirmes. On prit sur ces deux objets des mesures qui paraissent bien entendues. L'archevêque fit aussi des réglemens sur quelques autres matières. Si de son diocèse nous le suivons sur un plus grand théâtre, nous le trouvons employé dans les affaires les plus importantes de son temps. Il eut le secret de se faire nommer de toutes les assemblées du clergé, y acquit même de l'influence, et fut, dans celles de 1765, de 1770 et de 1775, chef du bureau de juridiction. Chargé, en conséquence, des mesures à prendre ou à solliciter pour le soutien de la religion contre des atta-

ques sans cesse renaissantes, il fut plus occupé d'arrêter le zèle de ses collègues que de provoquer de nouveaux réglemens. C'est sans doute le sujet que d'Alembert écrivait au prélat, le 15 août 1775 : *Le prélat ferait bien des sottises si qu'il évêques raisonnables ne l'avaient*. On eut un exemple de légèreté avec laquelle ce prélat traitait les affaires, dans le rapport qu'il fit le 25 mai 1766, sur le cas de d'Utrecht; rapport plein de contradictions manifestes sur les faits qui donna lieu aux partis, et qui concilied'attaquer l'auteur avec le pape. En 1770, il fut reçu à l'académie française; et Voltaire écrivit à cette occasion le 11 juin 1770 : *On dit que vous n'avez pas pour confrère l'archevêque de Toulouse, qui passe pour un de votre facon, très-bien dit par vous*. À la mort de M. de Montmorin, archevêque de Paris, on se questionna de lui donner M. de Brienne pour successeur: un parti non le portait à cette place; mais les répugnances du roi et les réquisitions des personnes pieuses pour prévenir ce coup, empêchèrent du conseil l'ayant nommé le 1766, membre d'une commission pour la réforme des ordres religieux, il en devint bientôt le principal. On l'accuse d'avoir excité des divisions dans les monastères, d'avoir soufflé l'esprit d'insubordination, et d'avoir contribué à goûter de leur état des hommes qui l'esprit du siècle en éloignait de plus. Beaucoup de mon

(1) Voyez les *Lettres secrètes sur l'état de la religion et du clergé de France*, par l'abbé de Boismonet et Maury, 1781, où l'archevêque de Toulouse y est désigné sous le nom de grand Lama.

rimés successivement , et  
 corps entiers disparurent.  
 ue avait le secret du mi-  
 celui de la philosophie ;  
 son plan avec persévé-  
 religieux les plus zélés  
 gués par des changements  
 les plus relâchés étaient  
 e grâces et d'emplois, et  
 e lettres de cachet étaient  
 pour autoriser des régle-  
 traire , et pour saper à  
 l'état monastique. Les  
 du clergé de 1772 , de  
 1780 , se plaignirent de  
 sourds ; et quelques par-  
 tême reprochèrent à la  
 n de s'arroger une auto-  
 rité , et de n'avoir su que  
 tandis qu'elle avait été  
 conserver. On peut voir  
 rd les remontrances du  
 de Paris , du 10 février  
 le réquisitoire de M. Du-  
 reur-général au parle-  
 ordeaux , du premier mars  
 archevêque de Toulouse  
 isi insensiblement le coup  
 porté aux ordres religieux  
 volution. Sa qualité de  
 la commission était pour  
 te de ministère qu'il re-  
 mme un échelon pour  
 lus haut. Mais tout en  
 les abbayes , il s'en ré-  
 ir lui-même , et se fit don-  
 sivement celles de Basse-  
 Moissac , de Moreilles ,  
 andrille , de Saint-Ouen  
 ie. La première était con-  
 pare ; il la fit supprimer,  
 servit à augmenter les  
 es de son château. Cepen-  
 : bouches célébraient les  
 prelat. Son esprit , sa  
 ou facile et brillante , son  
 les lettres , ses manières

nobles et généreuses , ses liaisons  
 avec des amis prompts à l'exalter , lui  
 avaient donné une grande célébrité.  
 On le citait comme un évêque admi-  
 nistrateur , sorte de mérite dont on  
 commençait à faire plus de cas que  
 des vertus propres d'un évêque. On  
 vantait l'ordre qu'il avait établi dans  
 son diocèse où il ne résidait pas trop  
 rigoureusement. A chaque change-  
 ment de ministère , un parti nom-  
 breux le poussait à la tête des affaires.  
 L'assemblée des notables lui fournit  
 l'occasion de satisfaire son ambition.  
 Il y siégeait dans le bureau de Mon-  
 sieur , et fut un des plus ardents à se  
 plaindre des dissipations et des abus,  
 et à crier contre l'administration de  
 Calonne. Ce contrôleur-général fut  
 congédié ; et après quelques hésita-  
 tions du roi , qui personnellement ne  
 goûtait pas l'archevêque , celui-ci  
 fut déclaré chef du conseil des  
 finances. Son frère , le comte de  
 Brienne , fut fait ministre de la  
 guerre. C'était au commencement de  
 mai 1787. On aurait pu croire qu'un  
 homme qui aspirait depuis si long-  
 temps au ministère , avait travaillé  
 à s'y préparer , et qu'il y apportait  
 des plans , des vues et des moyens.  
 L'archevêque , au contraire , laissa  
 bientôt voir sa légèreté , son insuffi-  
 sance et son embarras. Une maladie  
 grave vint ajouter aux difficultés  
 de sa position ; il eut recours pour  
 se guérir à des remèdes prompts et  
 vifs , et bien des gens crurent que  
 sa tête en avait été affectée. Ce qui  
 est certain , c'est qu'il ne montra  
 point , pendant son ministère , les  
 talents qu'on avait cru remarquer en  
 lui. Indécis et pusillanime , il flot-  
 tait sans dessein , avançait sans pru-  
 dence , reculait sans honneur , com-  
 prometait l'autorité royale par de  
 fausses démarches , et excitait ainsi



la fermentation des esprits. Aux débats de l'assemblée des notables succédèrent ceux du parlement. Les magistrats demandent la communication des comptes du trésor et les états-généraux ; les esprits s'échauffent ; le 6 août 1787, le roi tient un lit de justice pour l'enregistrement des édits du timbre et de la subvention territoriale : le parlement proteste ; le 13 août il s'oublie, dit M. Sallier (1), et déclare que les édits ne sauraient priver la nation de ses droits. Dans la nuit du 14 au 15, les magistrats sont exilés à Troyes. Les autres cours montraient le même esprit dans leurs délibérations ; la même fermentation les environnait au dehors. Le 27 août, le parlement, réuni à Troyes, réitéra la demande des états-généraux, en déclarant que la conduite du ministère tendait à réduire la monarchie en despotisme. Ce ministère taxé de despotisme recula bientôt ; il abandonna ses édits, et le parlement revint avec les honneurs du triomphe. La séance royale du 24 novembre 1787 ne fut pas moins funeste aux intérêts de la cour. Le roi y porta deux édits, l'un qui créait un emprunt de 420 millions, l'autre qui réglait l'état civil des protestants. La dignité royale reçut plus d'une atteinte dans cette séance. Le duc d'Orléans protesta, et fut exilé ; les conseillers Fréteau et Sabbatier furent mis dans une prison d'état. Le parlement protesta contre l'enregistrement forcé ; cependant il accueillit l'édit sur les protestants, qui leur accordait l'exercice des droits communs à tous les autres sujets, et qui prescrivait les

(1) *Annales françaises depuis le commencement du règne de Louis XVI jusqu'aux États-Généraux*, 1813, in-8°.

formes à suivre pour constater leur décès. Le 4 janvier 1788, le parlement prit un arrêté hardi : son exil fut décidé, mais les lettres de cachet furent révoquées. Trois remontrances, présentées successivement, ne furent que le prélude de la séance et de l'arrêté du 3 mai, où le parlement rappelait ce qu'il appelait les principes fondamentaux de la monarchie, ou plutôt des prétentions aussi nouvelles qu'exagérées. L'exaltation des magistrats était extrême ; deux d'entre eux furent arrêtés dans le palais même. Le 8 mai, lit de justice pour publier six lois différentes. On créait de grands bailliages, et l'on réduisait le parlement à une grand' chambre et à une chambre des enquêtes. Une cour plénière était établie, et tint, dès le lendemain, sa première séance. Mais les protestations se succédèrent, la justice n'était plus rendue, les parlements de provinces imitaient celui de la capitale, la noblesse les secondait, les gentilshommes bretons dénonçaient les ministres, des émeutes éclataient en plusieurs endroits, le soulèvement des esprits était extrême. Dans cet état universel d'agitation, l'archevêque de Toulouse s'était fait donner le titre de ministre principal comme pour suppléer par un nom imposant à la faiblesse de ses moyens. Il fut nommé dans le même temps à l'archevêché de Sens, vacant par le mor du cardinal de Luynes (1). Le 15 juillet 1788, il fit rendre un a-

(1) Il obtint pour coadjuteur, son neveu, Pierre-François Marcel d. Lamoignon de Belloy né en 1761, prononça à Rome, le 15 décembre 1785, sous le titre d'archevêque de Trévise, un serment avec son oncle sur la terreur, et mourut à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris, le 10 mai 1794, le même jour que Madame Elisabeth. Le comte de Brienne, évêque d'Arles, et l'archevêque de Sens, et son fils, et son fils, et son fils, périrent au même temps.

1 conseil, par lequel, après  
annoncé les états-généraux  
le mois de mai suivant, il invi  
s corps et les particuliers à pré  
des renseignements sur leur  
tion. Cet appel imprudent ne  
provoqua de nombreux écrits,  
sans, des systèmes et des déli  
ions. Le 8 août, un nouvel  
du conseil abandonna la cour  
re, en maintenant les grands  
ages, et annonça de rechef  
ats-généraux. Le 16, l'état  
sion obligea de suspendre les  
ents. Le principal ministre ne  
vint plus long-temps contre les  
es qui s'élevaient de toutes  
; il fut renvoyé le 24 août, et  
la place à Necker. La joie po  
re éclata dans la capitale par  
émonstrations les plus mortif  
s pour l'archevêque. Afin de  
soler, la cour le combla de  
s: on lui donna des abbayes; le  
manda pour lui le chapeau de  
al. Pie VI répugnait à revêtir  
pourpre un homme dont la ren  
n'avait pas eu beaucoup à se  
Louis XVI insista par un sen  
t de générosité conforme à la  
de son caractère; et le 15 dé  
re, l'archevêque de Sens obtint  
apeau. Il en apprit la nouvelle  
e où il se trouvait, ayant pris  
ite d'Italie à sa sortie du mi  
e. Il voyagea dans ce pays;  
il s'abstint d'aller à Rome. Il  
vint en France que vers le mi  
le 1790, et s'occupa de payer  
ttes qui étaient considérables,  
ré le nombre de ses bénéfices.  
rifia pour cela une partie de la  
bibliothèque qu'il avait formée  
nds frais (*Voy. LAIRE*). La  
tution civile du clergé, publiée  
e époque, aurait pu fournir au  
al de Loménie l'occasion de

réparer un peu sa réputation; mais  
il se sépara dans cette occasion de  
ses collègues, prêta le serment, et  
ne prit plus que le titre d'évêque du  
département de l'Yonne, après avoir  
refusé l'évêché métropolitain de la  
Haute-Garonne, qui lui fut offert  
par les électeurs de ce département.  
Cependant deux des nouveaux évê  
ques constitutionnels s'étant adressés  
à lui pour avoir l'institution cano  
nique, il ne voulut point se prêter  
à cet acte de schisme. Il écrivit au  
pape le 23 novembre 1790 et le  
30 janvier suivant, afin d'essayer de  
justifier sa conduite; son mande  
ment du carême de 1791, tendait  
au même but. Pie VI lui donna des  
conseils salutaires dans un bref du  
23 février 1791, dont la publica  
tion blessa beaucoup le cardinal. Le  
26 mars suivant il écrivit au souve  
rain pontife pour donner sa démis  
sion du cardinalat; et il annonça  
cette résolution par une lettre publi  
que à M. de Montmorin, un des  
ministres du roi. Le pape accepta  
sa démission dans le consistoire du  
26 septembre, le déclara déchu de  
sa dignité, et de plus suspens à cause  
de son serment et de la part qu'il  
avait prise au schisme (*Voyez l'al  
locution du pape à ce sujet, dans la  
collection de ses brefs*): cette con  
duite de M. de Brienne ne le garantit  
point des fureurs révolutionnaires.  
Il fut arrêté à Sens le 9 novembre  
1793, et mis dans les prisons de  
cette ville; il obtint ensuite de res  
ter chez lui. Un peu plus tard  
on vint l'arrêter de nouveau; et le  
lendemain on le trouva mort dans  
son lit; ce qui a fait croire qu'il avait  
hâté lui-même la fin de ses jours,  
en prenant du poison. Mais cet  
événement s'explique suffisamment  
par le détail des circonstances. Les

soldats qui vinrent pour l'arrêter, lui ayant donné jusqu'au lendemain pour le conduire en prison, passèrent la nuit chez lui à boire : échauffés par le vin, il leur prit envie d'aller réveiller le cardinal, et de le forcer à manger avec eux. Il leur représenta vainement qu'il ne soupait point; ils le contraignirent à prendre son repas, puis le maltraitèrent. La peur et les coups qu'il avait reçus, joints au travail d'une digestion pénible, lui occasionnèrent une attaque d'apoplexie foudroyante. C'était le 16 février 1794. Telle fut la fin d'un prélat qui avait reçu en partage de l'esprit, des talents et des qualités. Son malheur fut d'être entré dans un état pour lequel il n'était pas fait, et de s'être lié avec des hommes dont les principes devaient lui être suspects. Outre ses rapports et discours insérés dans les procès-verbaux des assemblées du clergé, il a publié une *Oraison funèbre du Dauphin*, 1766, in-4°. — Son frère cadet Athanase-Louis-Marie DE LOMÉNE, comte de Brienne, lieutenant-général, devint ministre de la guerre en 1787. C'était un militaire sans expérience et un administrateur médiocre. Il forma cependant un conseil composé d'officiers distingués, et d'où il sortit d'assez bons réglemens. Le crédit de son frère qui l'avait porté au ministère ayant cessé, il fut remplacé par M. de la Tour-du-Pin, resta en France après la chute du trône, et périt en 1794 sous le fer des bourreaux révolutionnaires, à l'âge de soixante-quatre ans. — Un autre frère, le marquis DE BRIENNE, colonel du régiment d'Artois, avait été tué à l'attaque du Col de l'Assiète, le 19 juillet 1747. (V. BELLE-ISLE, IV, 107.) P—c—r.

LOMI (BACCIO), peintre, né à Pise, vers le milieu du seizième siècle, fut le chef d'une école dont sa famille a produit les maîtres les plus distingués. C'est à Rome et dans l'école de Taddée Zuccheri, qu'il apprit la peinture : il fut chargé de terminer l'*Histoire d'Esther*, que Augustin Ghirlando avait commencée dans le Campo-Santo de Pise. Le *Couronnement de la Vierge* qu'on voit chez les chanoines de la primatiale, est peint avec un peu de sécheresse. C'est le tableau de maître-autel de Saint-Laurent de Pise, qui l'a mis au rang des meilleurs artistes. On reconnaît, dans tout ce qui reste de lui, la manière de son maître, et celle de Santi di Tito, dont il avait beaucoup étudié les ouvrages. — Aurelio LOMI, neveu du précédent, et son élève, né à Pise, en 1556 : s'étant mis fort jeune à Florence, il suivit les leçons du Bronzino, et peignit, à la manière de ce maître, des grands tableaux qui se trouvent encore dans la primatiale de Pise, et qui représentent, l'un, la *Naïveté de Jésus-Christ*, l'autre, l'*Adoration des Mages*. Quoiqu'à Gènes ne manqua pas de peintres habiles à cette époque, Lomi fut appelé dans cette ville, et chargé de plusieurs travaux importants, parmi lesquels on cite la *Descente de Croix* qu'il fit pour le maître-autel de Sainte-Marie de la Passion, ainsi que la *Résurrection* et le *Jugement dernier*, pour Notre-Dame de Carignan. Après son retour à Rome, il y peignit les fresques de la chapelle de Sainte-Marie in *Vallicella*, ainsi qu'un fort beau tableau de l'*Assomption*. A Bologne, à Lucques, à Florence, il laissa de nouvelles preuves de son habileté; mais c'est

dans sa ville natale, qu'il son talent. Il peignit à fresque le Campo-Santo, une partie stoire d'Assuérus, avec des mts et des bas-reliefs en clair.

Dans l'église du Dôme, il trois tableaux à l'huile : celui être autel, représentant la on de l'aveugle-né, une Cir-on, et un autre trait de la vie s - Christ. Le Saint-Jérôme peint au Campo-Santo, est ses meilleures productions. regarde comme un des chefs ole de Pise. Il mourut dans ille, en 1622. — Orazio ère du précédent, fut surnom-NTILESCHI (1). (Voyez ce om. XVII, pag. 103.) — Ar-LOMI, fille d'Horace Genti-naquit à Pise, en 1590, et fut d élève de son père. C'est surns le portrait qu'elle se distin-le y a même surpassé Gentiles-ais elle ne négligea point l'his-et l'on a d'elle plusieurs très-orceaux en ce genre. Elle res leçons du Guide, et fit une particulière du Dominiquin. onnait dans tous ses ouvrages ureuse imitation de ces deux maîtres : on estime surtout up un Saint-Jean-Baptiste en-, qu'elle composa pour le duc orre, à Naples, et un Mar-saint Janvier exposé aux bé-elle peignit pour la cathédrale izzoles. On voit dans la galerie rence un de ses tableaux, qui

oique frère de Lomi, Horace prit de la le sa mère, le nom de Gentileschi, qui ste pour le distinguer de son frère. Le u Louvre possédait de cet habile artiste, onciation, qui a été gravée par Betto-qui fait partie du Musée Royal, publié H. Laurent : ce tableau, remarquable ée de la composition, le charme et la du coloris, la finesse du dessin, prove-à Toscane, il a été enlevé en 1815, par itreaires du grand-duc.

représente la Mort d'Holopherne : il est remarquable par le naturel de la composition, la force de l'ex-pression, et la beauté des draperies. Enfin, l'Aurore qu'elle avait peinte pour la famille Arrighetti, de Flo-rence, est un de ses plus beaux ou-vrages. Elle peignait avec perfec-tion les fleurs et les fruits, et elle n'était pas moins distinguée par les charmes de sa figure. En 1615, elle épousa P. Ant. Schiattesi; mais elle conserva le nom sous lequel elle s'é-tait fait connaître, et mourut à Na-ples, vers 1645. P—s.

LOMMIUS ( Josse ), l'un des plus habiles médecins du seizième siècle, était né à Buren, bourg du duché de Gueldre. Son père Van Lomm (car le nom de Lommius est une latinisation, selon l'usage de ces temps ), était greffier de ce bourg ; il fit faire d'excellentes études à Josse, qui devint profond dans la connaissance du grec et du latin, et qui alla étudier la médecine à Paris, où il se fit remarquer de son maître, le grand Fernel, qui devint son ami. Il alla ensuite s'é-tablir à Tournai, où il s'acquit une haute renommée comme prati-cien, et fut nommé pensionnaire de cette ville ; mais appelé de tous côtés par les malades, et ne pouvant suf-fire aux voyages que la confiance publique l'obligeait incessamment d'entreprendre, il fixa son domicile à Bruxelles, vers 1557. Ses écrits sont aussi remarquables sous le rapport des principes, que sous celui d'un style élégant et précis, et d'une lati-nité dont la pureté l'a fait comparer à Celse. I. *Commentarii de tuenda sanitate, in primum librum de Re medica Aurelii Cornelii Celsi*, in-12, Louvain, 1558. II. *Observatio-num medicinalium libri tres*, in-8<sup>o</sup>,

Anvers, 1560. On ne trouve nulle part décrit avec autant de lacanisme et d'exactitude, un aussi grand nombre de maladies : ce talent rare a valu à Lommius le surnom de *Peintre des maladies*. Il excellait sous le rapport du diagnostic. Ce dernier ouvrage a eu plus de douze éditions, soit en Hollande, soit en Allemagne, soit en France, soit en Angleterre. Il a été traduit en français sous le titre de *Tableau des maladies, où l'on découvre leurs signes et leurs événements*, Paris, 1712, in-12, par J. B. Le Berthou. Cette traduction, fort bien écrite, est estimée et recherchée. ( V. aussi LEMASCRIER. ) III. *De curandis febribus continuis, liber*, Anvers, 1563, in-8°. On a réuni tous les ouvrages de Lommius sous le titre d'*Opera omnia*, Amsterdam, 1745, 2 vol. in-12. F-R.

LOMONOSOFF ( MICHEL-VASSILIEVITCH ), célèbre poète russe, professeur de belles-lettres, membre de l'académie de Saint-Petersbourg, honoraire de celle de Stockholm et de l'institut de Bologne, naquit en 1711, d'un simple pêcheur, à Kolmogory. Il passa les premières années de son enfance à aider son père dans son métier, qui seul fournissait à l'entretien de toute la famille. Dès qu'il sut lire et écrire, avantage qu'il n'acquit pas sans d'assez grandes difficultés, il prit un goût vif pour les livres : à peine eut-il entendu chanter dans une église les psaumes de David, qu'il fut saisi de la plus vive admiration pour les grandes images dont ils sont remplis ; leur poésie, si souvent sublime, lui fit découvrir qu'il était né poète lui-même. Il lut la Bible plusieurs fois avec enthousiasme, et conçut le désir de pouvoir célébrer, à son

tour, les merveilles de la création. Il voulait aussi retracer les hauts faits de Pierre-le-Grand, qui avaient, dans ce même temps, produit sur lui une très-forte impression : il chercha donc à connaître les règles de l'art des vers. Ayant appris qu'il existait à Moscou un établissement où l'on enseignait les langues grecque, latine, allemande, française, et les belles-lettres, il déserta la maison paternelle, résolu d'aller demander dans cette ville l'instruction dont il éprouvait un besoin impérieux. En 1734, on le fit sortir de l'école de Zaïkonospask, pour le placer plus avantageusement à l'académie des belles-lettres ; et deux ans après, on l'envoya en Allemagne achever ses études. De Marbourg, ville considérable de la Hesse, où il avait, pendant quatre ans, travaillé avec ardeur, chez le baron de Wolff, à la chimie, à la lithologie, à la minéralogie, etc., il passa en Saxe ; et là, sous la direction de Henckel, il vit les fouilles qu'on faisait dans les mines de Hartz, et du pays de Brunswick, etc. En 1741, il se rendit à Saint-Petersbourg. Quoique livré essentiellement à son goût pour les sciences et les langues, il ne négligeait pas la poésie. Ce fut à cette époque qu'il composa sa première ode sur la victoire de Pultava : quelque temps après, il en publia plusieurs autres avec un égal succès. Admis à partager les travaux de l'académie, il fut nommé directeur du cabinet minéralogique, et, l'année suivante, adjoint de l'académie pour les sciences chimiques et minéralogiques. En 1745, il fut appelé, par un oukase du sénat, aux fonctions de professeur de chimie : six ans après, l'impératrice Elisabeth lui donna le rang de conseiller de collège. En 1752, il reçut le pi

privé exclusif de monter une fabrique de verreries en tout genre, mais principalement en grains de verre et objets semblables. Lomonosoff ayant été le premier à faire dans son pays des figures en mosaïque, on le chargea d'exécuter un grand tableau destiné à rappeler les actions célèbres de Pierre-le-Grand. Il n'y employa que des matériaux et des ouvriers russes, inventant, pour mettre à exécution ce tableau, des compositions chimiques, ainsi que différentes machines d'une si énorme dimension, qu'on n'en avait jamais vu de semblables. Le 13 février 1751, l'académie lui ouvrit ses portes avec acclamation : le 14 février 1760, il fut élu directeur général du gymnase et de l'université. Sans naissance, sans fortune et sans appui, Lomonosoff ne dut qu'à son génie et à son savoir, les distinctions et les honneurs de toute espèce qui lui furent dévolus. Sa passion pour les sciences lui avait fait éprouver, en Allemagne, toutes sortes de privations : pris par des enrôleurs sur les frontières de la Saxe, il était devenu soldat malgré lui, avait couru plus d'une fois le risque d'être fusillé, et ne s'était sauvé qu'à travers mille dangers. Il finit par être créé conseiller d'état, en 1764, et mourut cinq mois après, le 4 avril 1765. Son convoi funèbre se fit avec la plus grande magnificence, et il fut enterré au couvent de St.-Alexandre Newsky, aux frais de Catherine II. Ajoutant à toutes ses connaissances celle des langues mortes et vivantes, il traduisit en russe divers ouvrages, entre autres, plusieurs sur la physique expérimentale : il entreprit aussi d'écrire l'histoire ancienne de sa nation ; et le volume qu'il publia, résultat de recherches profondes,

lui fit le plus grand honneur. Il est regardé par ses compatriotes comme un génie créateur, et comme le père de la poésie russe. Ouvrant le premier la carrière, il osa rimer dans une langue qui paraissait des plus ingrates pour la versification : il rendit cette langue plus polie et plus riche tout-à-la-fois ; il lui donna de l'éclat et de l'énergie. On a de lui deux volumes d'odes sacrées et profanes, qui jouissent d'une haute estime, mais où il paraît qu'il a quelquefois outré les qualités et les défauts du genre. Il a composé des cantiques, des psaumes, des hymnes et d'autres pièces de vers. Le poème de la *Pétreide*, en deux chants, est un de ses plus beaux titres de gloire. Il a encore publié une très-bonne *Grammaire russe* ; un *Cours de rhétorique à l'usage des instituts* ; un *Essai abrégé de physique et de métallurgie* ; et deux tragédies : *Tamire et Selim*, et *Demophoon*, traduites par Papadopoulos, dans le Théâtre de Soumarokoff : celui-ci qu'on appelle le *Racino du Nord*, était jaloux de la réputation de Lomonosoff s'était acquise comme poète ; il cherchait toutes les occasions de le rabaisser, et ce fut un grand triomphe pour lui, de voir le public faire peu de cas des premiers essais dramatiques de l'auteur dont il redoutait la rivalité, et même les oublier promptement. On a traduit en différentes langues la plus grande partie des ouvrages de Lomonosoff : sa *Grammaire*, et son *Histoire abrégée de Russie* ont paru en allemand ; celle-ci a été traduite de cette langue en français, Paris, 1769, in-12 : ses *Méditations du soir et du matin sur la grandeur de Dieu*, ont aussi été mises en français. V. *Eloge de Pierre-le-Grand*, qu'il avait composé en rus-

se, fut traduit par lui-même en latin. Lomonosoff était en correspondance avec presque tous les savants de l'Europe, ses contemporains. Sa bibliothèque et ses manuscrits furent achetés, à sa mort, par le prince Grégoire Orloff. L'amiral Schichkoff a écrit un précis de la Vie de cet homme extraordinaire, qui suffirait lui seul (dit Lévêque) pour illustrer un siècle entier. L.—P.—E.

LONG (THOMAS), théologien anglican, né à Exeter en 1621, après avoir été pasteur de village, obtint, à la restauration, une prébende dans la cathédrale, et la perdit à la révolution de 1688, parce qu'il refusa de prêter serment au nouveau gouvernement. Il mourut en 1700. On a de lui grand nombre d'ouvrages de controverse théologique, et quelques livres historiques; voici les principaux: I. *Essai sur l'usage de l'Oraison dominicale, dans le culte public*, Londres, 1658, in-8°. II. *Défense des premiers chrétiens relativement à l'obéissance à leur prince, contre les calomnies d'un livre intitulé Vie de Julien l'apostat*, Londres, 1683, in-8°. III. *Histoire de tous les complots papistes et fanatiques*, etc. contre la religion établie et le gouvernement, ibid. 1684, in-8°. IV. *Recherches exactes, modestes et fidèles du docteur Walker, sur l'auteur de l'Eikon Basiliké*, etc., prouvant que cet ouvrage est sorti de la plume de Charles I<sup>er</sup>. E—s.

LONG (ROGER), astronome anglais, né le 2 février 1680, mort le 16 décembre 1770, fut maître du collège de Pembroke, professeur d'astronomie à l'université de Cambridge, et recteur de Cherryhinton et de Bradwell. C'était un homme d'esprit, de savoir, et singulièrement industrieux. Il avait construit, en

1765, dans une des salles du collège de Pembroke, une sphère ou plutôt un globe céleste de dix-huit pieds de diamètre, dans lequel plus de trente personnes pouvaient être assises commodément. Il a donné lui-même la description de cette machine où les constellations visibles à l'horizon de Cambridge sont dessinées dans l'intérieur; on y voit le zodiaque, les orbites des planètes, etc.: le tout se meut au moyen d'une manivelle. Il paraît que c'est la plus grande machine de ce genre qu'on ait exécutée en Europe: les globes de Gottorp n'avaient que onze pieds et ceux de Coronelli douze. (Voyez Lalande, *Bibliogr. astr.* p. 350.) On lui doit aussi un gros traité d'astronomie et quelques opuscules. L.

LONG (EDOUARD), historien anglais, naquit en 1734, à Saint-Blaise, en Cornouailles. Etant allé à la Jamaïque, en 1757, pour recueillir la succession de son père, le gouverneur de cette colonie, qui était son beau-frère, le prit pour secrétaire. Il fut ensuite nommé juge de la cour d'amirauté: sa mauvaise santé le força de quitter l'île en 1769; et il mourut le 13 mars 1813, au château d'Arundel Park en Sussex. On a de lui: I. *Histoire de la Jamaïque*, Londres, 1774, 3 vol. in-4°. Le séjour de l'auteur dans cette colonie, et les emplois qu'il y avait occupés, l'avaient mis à même de se procurer des matériaux abondants. II. *Des Romains* et autres écrits d'un genre léger. III. *Lettres sur les Colonies*, 1775, in-8°, et autres brochures politiques sur l'esclavage des nègres et le commerce du sucre. Il fut éditeur des Mémoires du règne de Bassa-Ahadi, roi de Dahomey, avec une notice succincte sur la traite des nègres, par

**Norris**, Londres, 1789, 1 vol. in-8°. , traduit en français. — **Jean Long**, voyageur anglais, s'embarqua, en 1768, pour le Canada, et resta sept ans chez un marchand de Montréal pour y apprendre le français et la langue des sauvages, connaissance indispensable à quiconque entreprend la traite des pelleteries. Au commencement des hostilités avec les Américains des Etats-Unis, en 1775, il entra comme volontaire dans un parti d'Indiens, et passa ensuite dans un régiment anglais. Cette situation l'ennuya bientôt; il partit pour la traite au-delà des lacs, en 1777, et fut adopté comme frère par une tribu de Tchippouans, qui lui donna le nom de Castor. Après avoir passé, à différentes reprises, six ans dans les pays situés autour du lac supérieur, il revint en Angleterre en 1783. L'année suivante, il retourna au Canada, échoua dans ses entreprises, et après beaucoup d'aventures revit sa patrie en 1787, n'ayant rapporté de ses longues courses que le souvenir qu'il en consigna dans ses *Voyages d'un interprète et marchand indien, décrivant les mœurs et les coutumes des Indiens de l'Amérique septentrionale*, Londres, 1791, 1 vol. in-4°. Zimmermann les traduisit en allemand, et y ajouta une introduction relative au Canada, Brunswick, 1791, 1 vol. in-8°, cartes. M. Billecoq en a donné une traduction sous ce titre: *Voyages chez différentes nations sauvages de l'Amérique septentrionale*, Paris, an 2 (1794), 1 vol. in-8°, avec une carte. Les détails donnés par Long sur les peuplades indiennes ne sont pas aussi complets que ceux des voyageurs français; ses courses ne se sont pas étendues aussi loin; mais sa rela-

tion, étant assez récente, fait connaître l'état moderne de ces peuplades, bien diminuées de ce qu'elles étaient autrefois. Les vocabulaires qu'il donne de leurs divers dialectes sont précieux, et il est à regretter qu'on ne les ait pas insérés dans la traduction française. E—s.

**LONG (JACQ. LE) F. LELONG.**

**LONGCHAMPS (PIERRE DE)**, de l'Académie de la Rochelle, naquit probablement dans cette ville, vers le milieu du dix-huitième siècle: il embrassa l'état ecclésiastique, ou prit du moins le titre d'abbé, et vécut toujours dans la médiocrité. Pendant la révolution, il resta étranger aux affaires publiques, et mourut à Paris, le 22 avril 1812. On a de lui: I. *Malagrida*, tragédie en trois actes, 1763, in-12; ce drame, assez mal ourdi, est assez bien versifié: l'auteur n'avait pas mis son nom à sa pièce, sans doute parce qu'il portait l'habit ecclésiastique; car il n'y avait alors aucun danger à déclamer contre les jésuites qui venaient d'être chassés de France. II. *Aventures d'un jeune homme, pour servir à l'histoire de l'Amour*, 1768, in-12. III. *Mémoires d'une religieuse*, 1766, 2 vol. in-12. IV. *Tableau historique des gens de lettres, ou Abrégé chronologique et critique de l'histoire de la littérature française, considérée dans ses diverses révolutions, depuis son origine jusqu'au dix-huitième siècle*, 1767-1770, 6 vol. in-12. Ce n'est qu'un abrégé de l'*Histoire littéraire de la France*, par les bénédictins (*Voyez RIVET*): elle n'y est pas citée une seule fois. Longchamps n'a pourtant pas négligé d'indiquer, par des notes, les sources ou autorités de ce qu'il dit: mais il a pour cela copié les citations



faites dans l'ouvrage des bénédictins ; et comme ces savants religieux ne sont pas allés au-delà du treizième siècle , c'est aussi là que s'arrête Longchamps. Son travail ne convient pas aux gens du monde , et ne suffit pas aux gens de lettres. V. *Élégies de Propérce*, traduites, 1772, in-8° ; cette traduction du plus passionné des élégiaques latins , est en prose : dans le temps que l'abbé Longchamps travaillait à Paris à la traduction de Propérce, son frère s'en occupait ailleurs. Le sort les ayant réunis , leur surprise fut extrême de voir que , sans s'être communiqué leurs projets , ils avaient formé la même entreprise : ils mirent leur travail en commun , et convinrent cependant de ne nommer qu'un traducteur. L'abbé Longchamps avait laissé en blanc quelques passages qu'il désespérait de pouvoir rendre , entre autres , le commencement de l'épigramme xv du 1<sup>er</sup> livre ( *O me felixem ! nos ô miki candida !* etc. ) Encouragé par le succès de son travail , il traduisit tout sans exception , dans la nouvelle édition qu'il donna sous ce titre : *Élégies de Propérce , traduites dans toute leur intégrité , avec des notes interprétatives du texte et de la mythologie de l'auteur*. 1802, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est sans contredit le plus beau titre littéraire de l'auteur : les additions , notes et corrections nécessaires au complément de la seconde édition , sont de l'abbé Longchamps seul ; mais dans plusieurs endroits il faut convenir que Propérce est bien d'avoir été rendu. VI. *Élégies de Tibulle*, traduites en prose, 1776, in-8°. VII. *Histoire épapétiale des empereurs romains et pèlerins de la terre sainte pendant les qua-*

*tre parties du monde*, 1785, 3 vol. in-12, réimprimés en 1786, et encore en 1787, si toutefois les exemplaires, sous ces trois dates, ne sont pas la même édition avec des frontispices différents. Ce livre est oublié depuis long temps. Longchamps a aussi travaillé à la *Nouvelle bibliothèque de campagne*. — Un autre LONGCHAMPS, son contemporain, fut secrétaire de Voltaire, avant 1752, et mourut vers 1790. Il a laissé des notes ou mémoires sur la vie littéraire et privée de l'auteur d'*Œzire*. Ces notes, mises en ordre et rédigées par M. Decroix, n'ont point encore été publiées, mais le seront prochainement. — Moutier DE LONGCHAMPS, mit en vers la *Cécile* de Madame de Graffigny, 1751, in-12. A. B.—T.

LONGPIERRE ( HILAIRE-BERNARD DE RLOUFLEYNE , baron DE ), né à Dijon en 1659, eut de bonne heure, pour l'étude, une passion très-vive, que son père se plut à seconder ; ce fut lui, dit-on, qui l'engagea à traduire en vers français quelques-uns de ces poètes grecs qu'il s'était rendus familiers. Très-jeune encore, il publia des traductions d'Anacréon, de Sapho, de Théocrite, de Bion, et de Moschus, qui prouvaient plus d'amour pour les anciens que de talent pour imiter leurs beautés, et attirèrent à l'auteur une épigramme de J.-B. Rousseau, où il était comparé à ces premiers fidèles,

Qui combattaient jusqu'au trépas  
Pour des vertus immortelles  
Qu'eux-mêmes ne comprenaient pas.

L'épigramme est injuste : les notes dont ces traductions sont accompagnées, prouvent que Longepierre comprenait et sentait assez bien ses auteurs. On en trouve une nouvelle

e dans un *Discours* qu'il pu-  
*ur les Anciens*, Paris, 1687,  
 . Ayant traduit les bucoliq-  
 grecs, il voulut composer lui-  
 dans ce genre, et donna en  
 , un *Recueil d'idylles*, qui eut  
 : moins de succès que ses imi-  
 s. De là il passa au genre dra-  
 ue, ce qui fit dire encore à J.-B.  
 eau :

Si le style bucolique  
 L'a dénigré,  
 Il veut, par le dramatique,  
 Être tiré  
 Du rang des auteurs abjects.  
 Vivent les Grecs.

ma au théâtre *Médée*, *Sésos-*  
*Electre* : *Médée* seule y est  
 malgré ses nombreux défauts,  
 que le rôle principal est bril-  
 et propre à faire valoir les  
 as naturels d'une actrice en réon.  
*Sésostris* tomba dès la pre-  
 représentation, comme le té-  
 re une épigramme de Racine,  
 vait peut-être plus de ménage-  
 à l'auteur, pour avoir été mis  
 i au-dessus de Corneille, dans  
 rallèle entre ces deux tragiques.  
 egepierre, dit Voltaire, imita  
 poètes grecs dans ses tragédies,  
 ne mêlont point l'amour à ses  
 ts sévères et terribles ; mais  
 si, il les imita dans la prolixité  
 lieux communs, et dans le  
 : d'action et d'intrigue, et ne  
 égala point dans la beauté  
 l'elocution, qui fait le grand  
 ite des poètes. » Longepierre  
 it à Paris, le 31 mars 1721,  
 joui d'une assez grande fortune  
 ne considération personnelle  
 grande encore : il avait été  
 teur du comte de Toulouse,  
 duc de Chartres, depuis ré-  
 enfin secrétaire des comman-  
 ts et gentilhomme ordinaire  
 dernier prince, après avoir

rempli la première de ces places chez  
 le duc de Berri. A—G—R.

LONGHI (LUC), peintre, né à  
 Ravenne en 1507, excella dans le  
 portrait. Vasari, qui prétend l'avoir  
 dirigé par ses conseils, regrette qu'il  
 n'ait point fréquenté les écoles, où il  
 aurait pu agrandir son style, et de-  
 venir un artiste du premier rang.  
 On voit par les ouvrages nombreux  
 qu'il a faits pour la ville de Raven-  
 ne, ou qu'il a exécutés pour l'église  
 de Saint-Benoît de Ferrare, pour  
 l'abbaye de Milan etc., que sa compo-  
 sition a encore quelque chose de la  
 manière antique ; cependant elle se  
 rapproche du style moderne, dans ses  
 derniers ouvrages ; et quoique Vasari  
 attribue ces progrès à ses conseils,  
 rien n'y ressemble au faire de ce  
 maître. Dans tous on trouve une  
 Vierge et l'Enfant-Jésus, accompa-  
 gnés de plusieurs Saints, et d'un  
 Ange d'une beauté céleste. Il mourut  
 le 12 août 1580. — Barbe LONGHI,  
 sa fille, et François LONGHI, frère  
 de cette dernière, s'adonnèrent éga-  
 lement à la peinture, mais avec  
 moins de succès. — Pierre LONGHI,  
 d'une autre famille, né à Venise,  
 en 1702, fut élève de Balestra et  
 de Crespi, et déploya surtout un  
 talent original dans ses peintures  
 de *Mascarades* et de *Conversa-*  
*tions*, et dans les *Paysages* dont  
 il a orné la plupart des palais de  
 Venise. — Alexandre LONGHI, son  
 fils, né en 1733, se distingua dans  
 le portrait et la gravure à l'eau-  
 forte. Elève de Joseph Nogari, il  
 fut employé par la plupart des no-  
 bles de Venise, dont il fit les por-  
 traits. Il cultiva en même temps la  
 gravure ; et, en 1763, il publia un  
 volume in-folio, contenant la Vie  
 des peintres d'histoire de l'école  
 Vénitienne de son siècle, et leurs

portraits gravés à l'eau-forte. Les notices sont rédigées avec sécheresse; et on l'accuse même d'avoir, par un motif de jalousie, omis celles de plusieurs artistes distingués: il n'a point oublié d'y mettre son propre portrait; ni d'y parler de lui d'une manière fort avantageuse. Longhi a gravé d'après son père quelques sujets de genre. P-s.

LONGIN, nommé par les anciens auteurs *Cassius Longinus*, et *Longinus Cassius*, était neveu du rhéteur Phronton d'Émèse, que quelques critiques ont mal à propos confondu avec Cornelius Fronton, célèbre orateur latin, et l'un des précepteurs de l'empereur Marc-Aurèle. On ne sait ni en quelle ville, ni en quelle année Longin vit le jour. Les uns ont cru qu'il était syrien, parce que son oncle était syrien; les autres, qu'il était né dans Athènes, parce que son oncle y enseignait la rhétorique et la grammaire. Ces deux opinions sont incertaines: s'il fallait opter, nous choisirions la première. Quant à l'époque à laquelle il appartient, les circonstances de sa vie le déterminent clairement; et l'on peut, sans craindre de se tromper, placer sa naissance vers le commencement du troisième siècle. Il nous apprend lui-même que, dans sa première jeunesse, il accompagna ses parents dans de longs voyages, où il trouva l'occasion de visiter tous les hommes qui s'étaient fait un nom dans la philosophie. Il s'attacha particulièrement à Origène et Ammonius Saccas, qui étaient alors les chefs du platonisme, et il écouta long-temps leurs leçons. Quand il eut son éducation achevée, il partit pour Athènes, où il ouvrit une école de philosophie, selon les uns, et c'est le sentiment le plus probable; d'autres disent de grammaire,

et ce mot alors comprenait les lettres et la critique. Jean de S dans ses notes sur Hermogène que Longin, tout entier à ses études, n'avait pas le loisir de perfectionner ses ouvrages; qu'habile juge des formes du style, il avait lui-même peu de talent pour bien écrire; le compare à cet oiseau, dont il a parlé dans l'Iliade, qui,

« Pour ses petits encore sans plume  
« Va chercher la pasture, et supporte la

Cette assertion manque peu d'exactitude. Les titres nom des écrits de Longin prouvent au moins que ce n'est pas le défaut qui lui manquait. Dominé sans cesse par une extrême facilité, et par le besoin de produire, il ne peut s'assujétir au travail lent, patient et froid de la correction. Cependant si le *Traité du Sublime* est son ouvrage, on voit qu'il se soumettait quelquefois à perfectionner un écrit dont le succès le charmait. Mais Jean de S n'a ainsi que toute l'antiquité, ignoré que Longin fut l'auteur de cette brillante production, attribué généralement, et sans justification, les *Philologues*, recueil d'observations mêlées de grammaire et de critique; — des *Prologues et solutions homériques en six livres*; — quatre *Livres des motifs dans Homère*, ont plusieurs observations; — deux Recueils alphabétiques des mots du dialecte attique; un *Lexique des mots d'Antima d'Héracléon* (cet Héracléon sans doute quelque poète d'Épique obscur); — des *Scholies sur l'Épique*; — des *Remarques sur la métrique d'Héphaestion*; — des *Remarques sur la Rhétorique*; — des *Remarques sur la Rhétorique d'Hermogène*; — une *lection des noms des peuples*; — des *Observations sur le discou-*

osthènes contre Midias; — une oration sur cette question : « mère est-il philosophe ? » — Commentaires sur la préface l'imée de Platon et sur le Phédon; — différents Traités sur les vices, la fin des biens et des maux, la justice selon Platon, l'âme, les passions, l'instinct naturel; — une Lettre à Amélius sur la philosophie de Plotin; — un Discours intitulé *Odénat*, et qui, probablement contenait ou la vie ou l'éloge d'un prince, roi de Palmyre, et mari de la célèbre Zénobie. De tant d'autres et de plusieurs autres, sans nombre, dont les titres ne nous ont été conservés, il ne nous reste que quelques fragments des Scholies de Théophraste; la préface du traité *Finis*; quelques endroits de la source enfouis dans celle d'Apollonius; un passage du livre de l'âme, et une portion de lettre à Porphyre.

aujourd'hui une question de savoir si l'on doit ajouter à cette liste le traité du Sublime oratoire, que les éditeurs modernes ont publié sous le nom de *Denys Longin*: c'est-à-dire d'œuvre de bon sens, d'éruition et d'éloquence », selon l'expression de Boileau, qui en a fait la traduction, excellente en quelques parties, et le plus souvent fort inférieure. « Longin, dit-il, ne s'est pas contenté de nous donner des préceptes tout secs et dépouillés d'ornements. En traitant des beautés de l'élocution, il a employé toutes les finesses de l'élocution, et en parlant du sublime, il est même très-sublime..... Caubon appelle ce livre un livre oratoire. » Les meilleures éditions de ce livre précieux sont celles de Goussier (1694), de Pearce (1724), de Goussier (1769), de Toup (1778),

avec d'excellentes notes de Rubenkenius; enfin, celle de Weiske (Leipzig, 1809), qui contient la version latine de Morus, toutes les notes de l'édition de Toup, celles de l'éditeur (et de celles-là, l'importance est médiocre), quelques bonnes remarques de M. Bast, des dissertations, une utile collection de variantes. Parmi ces variantes, il en est une dont l'importance est extrême. Le titre du manuscrit de Paris, qui, de tous ceux que l'on connaît, est de beaucoup le plus ancien, et celui d'un manuscrit du Vatican, offrent très-nettement ces mots : ΔΙΟΝΥΣΙΟΥ Η ΛΟΓΙΣΤΟΥ, c'est-à-dire, de *Denys* ou de *Longin*; et l'embarras est augmenté par le manuscrit de Florence qui ne porte ni l'un ni l'autre nom, mais ΑΝΩΝΥΜΟΥ ΠΕΡΙ ΥΨΟΥΣ, c'est-à-dire, *Du Sublime*, par un anonyme. Les premiers éditeurs ont omis absolument par une négligence inexplicable, le petit mot intermédiaire *ou*, et ont fait l'alliance peu commune de deux noms propres, *Dionysius Longinus*. Dans une note de l'édition de M. Weiske, M. Amati, s'appuyant de cette variante et de la bizarrerie insolite de ce nom, veut que le *Traité du Sublime* soit, ou de *Denys d'Halicarnasse*, ou de *Longin*, et de *Denys* plutôt que de *Longin*. Il ne pense pas qu'au siècle d'Aurélien on écrivit avec tant de goût et de pureté, d'un style si noble et si viril: il ajoute que *Cécilius*, contre lequel le traité est dirigé, était contemporain de *Denys d'Halicarnasse*; qu'il n'est pas probable que *Longin* ait pu croire nécessaire de réfuter un ouvrage de rhétorique publié deux siècles avant lui. Il demande si cette paix universelle dont il est parlé dans le *Traité*, se trouve au temps d'Aurélien. Il observe que *Quintilien* cite souvent ensemble

Cécilius et Denys; que l'auteur n'emploie le témoignage d'aucun écrivain postérieur au siècle d'Auguste. Il insiste beaucoup sur ce que, vers la fin de l'ouvrage, l'auteur a introduit un philosophe réel ou imaginaire qui regrette la liberté perdue, avec une sensibilité si profonde, que ce morceau n'a pu être écrit que par un homme qui avait vécu dans un état libre, ou qui au moins avait vu quelque ombre de liberté : circonstances qui ne conviennent en aucune façon à Longin, contemporain d'Aurélien, mais qui peuvent convenir à Denys contemporain d'Auguste. Il dit encore que Suidas, dans sa liste des productions de Longin, ne parle pas du traité du Sublime; que l'auteur cite deux livres de sa façon sur la composition des mots, et que nous en avons un sous ce titre parmi les œuvres de Denys; que cette disjonctive *ou* indique peut-être que Longin fit un abrégé de l'ouvrage de Denys, et que c'est ainsi que l'on trouve dans les manuscrits, *par un anonyme ou par Zosime, par Dion ou par Aiphilin, par Cornélius Népos ou par Probus*. M. Weiske est fort ébranlé par ces arguments. En effet, il ne conçoit pas que l'auteur capable d'écrire un si noble traité, ait pu s'abaisser à faire des scholies sur Héphéstion, ou à recueillir soigneusement des noms de peuples, ni adorer, comme il le fait quelque part, le style et la gravité de Plotin. Pourtant il ne peut croire avec M. Amati que Denys d'Halicarnasse soit l'auteur de ce livre : son style, sa manière de composer, n'ont rien de la verde, de l'éclat qui brille dans le traité du sublime. Il aime mieux l'attribuer à un Denys de Pergame, contemporain d'Auguste, et dont Strabon a loué le talent comme

rhéteur et comme écrivain. Nous devons convenir qu'il est d'absolument impossible d'attribuer ce traité au sublime Longin : toutefois il semble possible de le donner à Denys d'Halicarnasse ou à Denys de Pergame, ou à un autre écrivain du siècle d'Auguste. Nous trouvons dans le chapitre septième un passage fort remarquable, que nous transcrivons d'après la très-fidèle édition de Boileau : « Le »  
 »*teur des Juifs, qui n'était*  
 »*homme ordinaire, avait*  
 »*conçu la grandeur et le je*  
 »*de Dieu, l'a exprimée da*  
 »*sa dignité, au commerce*  
 »*ses lois, par ces parole*  
 »*dit : Que la lumière se fit*  
 »*la lumière fut faite : Que*  
 »*se fasse, et la terre fut*  
 »*fit* »  
 Boileau a soutenu la subtilité de ce passage contre Huet et Leclerc, ce n'est pas ici ce qui nous intéresse. Nous demanderons à M. Auzanet si il croit sérieusement que les Juifs fussent, au temps de Denys, des hommes connus, assez répandus, pour que le rhéteur grec y allât puiser des idées. Mais Longin, au siècle d'Auguste, a pu citer Moïse : il vivait à un temps où les philosophes venaient fréquemment aux prises avec les docteurs du christianisme, forcés de lire et d'étudier les livres de cette religion non seulement pour les progrès de leur science, mais pour les progrès de leur religion, de jour, plus alarmants pour eux. On pourra objecter que ce passage est interpolé : mais il l'aurait été par un chrétien ; et si ce n'eût été donné à Moïse, il n'eût-il donné à Moïse un faible éloge de n'être pas un homme ordinaire ? Il n'eût pas été signé la Genèse par le titre de lois de Moïse. Leclerc a attribué ce passage à un autre écrivain, et le passage a été ajouté à

gin lui-même, qui, vers la fin de sa vie almyre, voulut, pour e, citer un passage de nobie était juive (1), tre le témoignage de , qui pourraient bien très-éclairés, et que ocusés d'avoir en ceci érité. Au reste, cette fait pas à toutes les dif- ond pas à toutes les en est une qui nous s grande force : c'est e dans ce traité le nom in postérieur à Au- it concevoir que Lon- littérateur, ce philo- , dont Eunape a dit ent, qu'il était *une vivante et un musée* : négligé de montrer lition et de lecture si fécond ? Peut-être excessive de son goût pas un seul exemple blime hors des pages la haute littérature : poètes et les orateurs s écoles récentes de la sie, ne pouvait-il pas idèles frappants d'en- rche et d'affectation ? nous semble considé- l en puisse être, main- manuscrits, lus avec 1, nous ont jetés dans ertainty sur le vé- e l'auteur, on pourra Denys ou pour Lon- s arriver à un résultat ns que d'autres ma- lques témoignages ne r et fixer la question.

D'ici là les éditeurs qui réimprime- ront le Traité du Sublime, devront, en bonne et saine critique, mettre dans leur titre, *par Denys ou par Longin*. Au reste, bien que cette in- certitude diminue les droits de Lon- gin à l'admiration de la postérité, comme critique et comme écrivain, sa vie politique, sur laquelle aucun nuage ne s'élève, suffira pour con- sacrer sa mémoire. Après avoir passé de longues années dans Athènes, et publié les nombreux ouvrages que nous avons indiqués, il fit un voyage en Orient, où il était appelé par Zé- nobie, reine de Palmyre, qui, cu- rieuse d'apprendre la littérature grecque, voulut avoir pour maître le premier critique de son temps, l'homme qui, de l'aveu général, pas- sait pour l'oracle infallible du goût. Après la mort d'Odenat, Longin devint le principal ministre de la reine, et l'aïda de ses conseils dans la lutte glorieuse qu'elle soutenait contre les armées d'Aurélien. Après de longs efforts, cet empereur par- vint à se rendre maître de Palmyre; et il déshonora sa victoire par le supplice de Longin, qu'il accusait d'avoir dicté à la reine une lettre in- solente. Cette lettre que l'on peut voir dans Vopiscus, ou dans la préface de Boileau, est noble, fière et digne d'une reine. Si Aurélien eût été un ennemi généreux, bien loin de le punir, il aurait dû admirer le ministre courageux qui avait fait parler à sa souveraine ce langage plein de digni- té. Longin souffrit la mort avec une grande intrépidité, consolant lui-mê- me ses amis qui pleuraient sur une destinée si triste et si peu méritée. Rien ne parut abattre sa grande ame, pas même l'ingratitude de Zénobie, qui, pour se concilier la clémence du vainqueur, et faire croire à son

*Bill. anc.*, t. xviii, p. 52.  
*Jubie*, p. 214. Rubiken,  
p. 21.

innocence , avait rejeté sur ses plus fidèles serviteurs , et particulièrement sur Longin , tout l'odieux de la guerre qu'elle avait osé soutenir contre les armes romaines. Ainsi périt ce grand homme , en l'an 273 de J. C. B—ss.

LONGIN ( FLAVIUS LONGINUS ) , d'une famille patricienne , fut envoyé par l'empereur Justin le jeune , pour remplacer Narsès dans le gouvernement de l'Italie. Ayant débarqué à Ravenne , au commencement de l'année 568 , il fixa sa résidence en cette ville , pour être plus à portée de recevoir des secours de Constantinople , en cas d'invasion des Barbares. Il affecta de s'éloigner en tout de la conduite de son prédécesseur , prit le titre d'*exarque* , réservé jusqu'alors aux gouverneurs d'Afrique , supprima les anciennes charges , et en créa de correspondantes avec des titres différents , éloigna des affaires publiques tous ceux qui avaient eu part à la confiance de Narsès , en un mot n'épargna rien pour étendre et affermir son autorité (1). Longin , à peine arrivé , eut à se garantir des attaques des Lombards ; en conséquence , il fit fortifier Ravenne et quelques autres villes de la Vénétie , où il plaça des garnisons : mais Alboin , chef des Lombards , traverse les Alpes , dont Longin n'avait pu faire garder les défilés , pénètre dans l'Italie , s'empare d'Aquilée , de

(1) Elle était presque illimitée , et ses successeurs l'accrurent encore. La condition des exarques , dit Saint-Marc , fut celle des satrapes sous les rois de Perse : mais ils étaient tributaires , et pouvaient être révoqués. ( *Abr. chron. de l'Hist. d'Italie* , 1 , 155. )

Vicence , et de plusieurs autres laissées à la garde de leurs soldats le partage à ses soldats le venaient de conquérir , et tête son neveu Gisulf , qui titre de duc de Frioul enfermé dans Ravenne avec les soldats , se bornait à garder la province et le duché de Frioul d'une invasion. Cependant les Lombards , au milieu de leurs conquêtes , tombe sous le coup d'un assassin , que sa femme du monde avait elle-même assassiné. ( ALBOIN. ) Rosmonde , en vengeance des Lombards , se réfugia de un asile à Longin , et fut accueillie auprès de lui , emmena avec elle son fils Alchilde , son nouvel époux , et les trésors d'Alboin. Longin des charmes de Rosmonde se laisse aller à lui-même et pose sa main et le trône de son empire sur cette femme ambitieuse et orgueilleuse présente à Alchilde un verre de poison empoisonnée ; mais celui-ci ressentit aussitôt les effets de la force de Rosmonde d'avaler la liqueur , et ils expirèrent tous deux. Longin s'empare des trésors d'Alboin , et les envoie à l'empereur Justin augmentant ses revenus et son autorité. Cependant l'exarque ne pouvant point de secours de Constantinople , ne pouvait s'opposer aux Lombards , dont la puissance augmentait chaque jour. Le roi Maurice le rappela en 582 et le mit en sa place Smaragde qui avait la réputation d'être plus sage. Depuis cette époque l'histoire ne parle plus de Longin.

---

# IGNATURES DES AUTEU

## DU VINGT-QUATRIÈME VOLUME.

---

### MM.

BARANTE.  
BEUCHOT.  
AUGER.  
ABEL-RÉMUSAT.  
H. AUDIFFRET.  
BARBIER jeune.  
BERNARDI.  
BOUCHARLAT.  
BEAUCHAMP.  
BOGOUS.  
BOISSONADE.  
BEAULIEU.  
CATTEAU-CALLEVILLE.  
CADET-GA SICOURT.  
PILLET.  
CASTELLAN.  
COQUEBERT DE TAIZY.  
CUVIER.  
DUBOIS (Louis).  
DELLAC.  
DEPPING.  
DESGENETTES.  
DUVAL (Henri.)  
DE L'AULNAYE.  
DELAPLACE.  
DESPORTES-BONCHERON.  
DUVAU.  
DEVILLE.  
DECROIX.  
DEZOS DE LA ROQUETTE.  
EYRIÈS.  
FOURNIER.  
GENÈE.  
GUILLON (Aimé).

### MM.

H—Q—N. HENNEQUIN.  
H—RY. HENRY.  
J—B. JACOB-KOLB.  
L. LEFÈVRE-CAUCHY.  
L—B—E. LABOUDERIE.  
L—O. LÉO.  
L—P—E. HIPPOLYTE DE LAPORTE.  
L—S—E. LASALLE.  
L—U. LEDRU.  
L—Y. LÉCUY.  
M—D j. MICHAUD jeune.  
M—É. MONMERQUÉ.  
M—ON. MARRON.  
P—C—T. PICOT.  
P—E. PONCE.  
P et L. PERCY et LAURENT.  
P. P. P. PRÉVOST (Picte).  
P—S. PÉRIÈS.  
R—D—W. RENAULDIN.  
R—L. DE ROSSEL.  
S. D. S—Y. SILVESTRE DE SACT.  
S. M—N. SAINT-MARTIN.  
S—R. STAFFER.  
S. S—I. SIMONDE SISMONDI.  
St. S—W. SAINT-SURIN.  
ST—T. STASSART.  
T—D. TABARAUD.  
U—I. USTÉRI.  
V. S. L. VINCENS-SAINTE-LAURENT.  
W—R. WALCKENARR.  
W—S. WEISS.  
Y. ANONYME.  
Z. ANONYME.

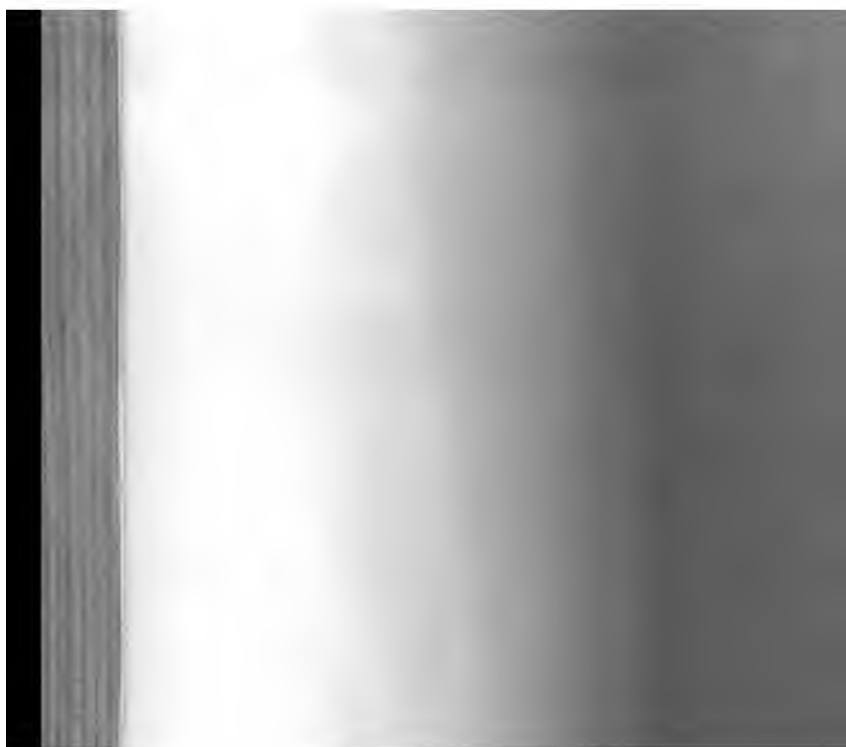


Year	Month	Day	Event
1870	Jan	1	...
1870	Jan	2	...
1870	Jan	3	...
1870	Jan	4	...
1870	Jan	5	...
1870	Jan	6	...
1870	Jan	7	...
1870	Jan	8	...
1870	Jan	9	...
1870	Jan	10	...
1870	Jan	11	...
1870	Jan	12	...
1870	Jan	13	...
1870	Jan	14	...
1870	Jan	15	...
1870	Jan	16	...
1870	Jan	17	...
1870	Jan	18	...
1870	Jan	19	...
1870	Jan	20	...
1870	Jan	21	...
1870	Jan	22	...
1870	Jan	23	...
1870	Jan	24	...
1870	Jan	25	...
1870	Jan	26	...
1870	Jan	27	...
1870	Jan	28	...
1870	Jan	29	...
1870	Jan	30	...
1870	Jan	31	...











LEDOX LIBRARY



Bancroft Collection.  
Purchased in 1893.

174

